LA

REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1913

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LA PISANELLE

OU

LA MORT PARFUMÉE[1]

LE PREMIER ACTE

LES PERSONNAGES

LA ROSE DU BUTIN.

SIRE HUGUET. — LE PRINCE DE TYR.

LES PATRONS DE GALÉES : OBERT EMBRIAC, BADIN FIESQUE, ZAN CORNER, CATARIN MALIPIER, FERNAND VALAR, GUILHEM CLAPIÈS, MASET DE CAPOUE.

LES MÉRÉTRICES : ALTRAFLOR, SOLDAMOR, LA SARAQUILLE, L'ESCLAVONNETTE, LA ROMAINE, DIANORE A LA BELLE MAIN, PENTHÉSILÉE.

MAITRE ANCEL. — LE NOTAIRE. — LE PRISEUR. — LE SERGENT DE LA FONDE. — LE COMITE.

FRAZES LACHAS LE NESTORIN. — GEORGE VARDALI LE GRIFON. — SADOC LE JUDE. — PSILLUDE LE CRETOIS.

LES FOLS ENCHÉRISSEURS.

LES BOURGEOIS. — LES MARINIERS. — LES SERGENTS ET LES MASSIERS. — LES ARCHERS BULGARES.

L'ÉVÊQUE DE FAMAGOUSTE ET LE CLERGÉ.

LES GÉNOIS. — LES VÉNITIENS. — LES CATALANS.

LA FOULE.

On aperçoit le quai du port de Famagouste avec des galées et des naves accostées du côté de la poupe ou de la proue. La galée grosse du comte de Japhe, garnie de pavois à ses armes peints et dorés,

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

260405

domine les autres par son château d'avant muni de perrières, d'espringales et de siphons à feu grégeois. Elle s'apprête à lever l'ancre pour aller à la rencontre d'un convoi de blé. Les pilotes sautent sur la poupe, les comites sur la coursie, les caps de garde aux ostes, les timoniers à la timonière. On découvre les rameurs derrière la pavesade, la main à la rame, prêts à la dégager du fourneladou. On entend les coups de sifflet du comite, suivis des commandements. Les bannières et les flammes flottent au vent de ponant et lebêche qui rabat sur la ville les fièvres du marécage de Constance.

Une rue couverte aboutit au quai par une fuite d'arcades qui relient entre elles des maisons bâties à la franque, écaillées de tuiles, ou aérées de larges baies et couronnées de terrasses à la mode de Surie. On y voit des fondics, des boutiques, des portiques de bois, des escaliers droits, des passages voûtés. On voit, dans les loges des nations qui ont privilèges, les notaires passer les actes publics au milieu d'une multitude de marchands, de patrons, de courtiers, de changeurs, de frêteurs, de clercs, de sergents, de bâtonniers.

Par-dessus l'entrelacement des mâts, des antennes, des pennons, des agrès, on voit les créneaux de la Tour de la Chaîne s'embraser dans le ciel du soir qui se courbe sur la mer de Phénicie.

Arméniens et Suriens, Nestoriens et Iacobins, Samaritains et Juifs, Catalans et Arabes d'Espagne, Siciliens et Napolitains, Florentins et Pisans, Vénitiens et Génois, Languedociens et Provençaux, tous les navigateurs de la Méditerranée, Levantins et Ponantois, s'assemblent et s'agitent dans le port franc embaumé d'aromates et d'épices comme un marché d'Alep ou de Damas; et il y a des négociants qui viennent des foires de Champagne et d'autres qui ont passé par la douane de Ratisbonne ou de Nuremberg.

Un large butin est amoncelé sur les dalles du quai, devant la Fonde. Sept galées chrétiennes ont concouru à la prise de trois fustes sarrasines chargées de proie, dans la mer d'Égypte. Il y a du bois d'aloès et de santal; il y a des sacs de cannelle et de cardamome, de clous de girofle et de gingembre, d'indigo et de gomme adragant, de poivre et de safran; il y a de l'ivoire et de l'or filé, du camocas de Nichapour et du nassit de Chine, du satin de Zayton et du Siglat de Tauris, du camelot tissé avec le poil des chameaux blancs et du bon drap de Douai, du bocassin lustré par les tisserands du Nil et de la fine toile de Reims; il y a des coffres de cordovan ferrés et cloués, des boîtes, des étuis; il y a des orfèvreries, des pierreries, des perles, des besants, des florins, des ducats.

Et il y a aussi la rose du butin; car on voit, accroupie au milieu de cet amas de richesses, une jeune femme blanche, presque nue, merveilleusement belle, liée avec des cordes de sparte.

Les patrons des galées se partagent la triple cargaison. Chacun, avec une âpreté sans merci, cherche à augmenter sa part de prise. Ce sont Catarin Malipier et Zan Corner vénitiens, Obert Embriac et Badin Fiesque génois, Valar le Catalan, Maset de Capoue, Guilhem Clapiès de Montpellier. Un notaire est assis devant un pupitre, la plume à la main, prêt à instrumenter, entouré de clercs, de connaissants et

d'experts. Les discussions s'échauffent, les disputes s'enveniment, les querelles s'aigrissent; la jalousie et la haine sont près de bondir et de frapper. Les nochers, les pilotes, les écrivains, les mariniers de chaque galée soutiennent leur patron avec force gestes et cris. Tout le quai se remplit de tumulte, dans la chaleur du soir de juillet, dans l'odeur des hommes, des épices, de la mer et du marais fiévreux.

LE COMITE.

Quartier d'à proue,
du côté de la gume,
rem à la bas et hale
la gume tout d'un temps!

C'est le comite de la galée du comte de Japhe, qui fisque et commande la manœuvre pour lever l'ancre. On entend la voix cadencée qui accompagne l'effort des hommes tirant le câble; mais la clameur des partageants et de leurs partisans la surmonte.

PARTAGEANTS ET PARTISANS.

— Ecumeurs! Ecumeurs!
— Encore un coup de main.
Corsaires à corsaires.
— Vous êtes, gros larrons, à Famagouste
et pas en Gazarie.
— Bren, bren, c'est trop ici
barguigné.
— Appelez
les sergents de la Fonde!
— Pas de fonde! La Cour
des Bourgeois!
— Appelez
le Bailli!
— Je vous dis
que c'est droit et raison
par l'Assise.
— Chez nous,
à Montpellier, les usuriers ne sont
jamais reçus en témoignage. C'est
par la Charte.
— A la Cour
de la Chaîne, Valar,
je m'en appelle

à la Cour de la Chaîne!
— Ecoute-moi.
— Je ne me ferai pas
coïonner
— Mais écoute,
coïon.
— Le droit
du gingembre est de quatre
besants et trois caroubles.
— Vous êtes des fraudeurs,
tous, des larrons à fourques!
— Or viens ici
que je te donne
un tour de pigne!
— De corsaire à corsaire
n'y prend-on que barriques
rompues.
— O mon bon Dieu,
ma bonne Sainte Vierge!
— Hé, Hé, que voulez-vous?
Hé, que voulez-vous faire?
— Jamais, sous le régime
de la coutume franque...
— Moi, je m'en fous de la coutume franque.
— Le droit des clous
de girofle est de neuf besants et huit
caroubles.
— Ha, Génois,
Génois, le jour viendra
que par nous vous serez
moins que le cuir de vache
sous le cul du rameur.
— Vive Sire Saint Marc et le Lion!
— Vive Saint Marc par terre et par mer!
— Vive
Saint Georges! La Croix rouge
et Saint Georges!
— Bailli,
bailli!

— De par le Diable,
paix, paix!
— Vous croyez-vous
à Caffe?
— Les statuts
de Gazarie à Cypre
ne comptent pas.
— Le droit
de l'ivoire est de deux
caroubles.
— Le musc paie
huit besants et un tiers.

BADIN FIESQUE.

Je ne veux rien savoir.
Je ne démords jamais.
La part de prise
doit revenir à chaque partageant
selon sa part de vaillance à la chasse.

ZAN CORNER.

C'est moi qui ai donné
la chasse, le premier!

BADIN FIESQUE.

Tu as mis ta galée
à la trinque!

ZAN CORNER.

Comment?

BADIN FIESQUE.

« Timonier, orse!
Mole l'escotte et hisse les carneaux!
Mole devant mestre et trinquet! »

Le Génois par raillerie contrefait le Vénitien. Des rires éclatent.

LES GÉNOIS.

Ha! Ha!

ZAN CORNER.

O gros coïon, c'était pour amener
les antennes et pour coucher mes mâts
et marcher à la rame,

BADIN FIESQUE.

Mais, moi, j'avais déjà

armé rem, enlevé toutes mes contre-
pédagues et déjà
je voguais tout avant, à toucher banc.

ZAN CORNER.

Qu'est-ce que tu me contes?
J'ai abordé par le travers la fuste
de Yousouf et jeté
les grappins bien avant
que tu n'accroches
la fuste de Zadéh.

LES VÉNITIENS.

C'est vrai! C'est vrai!

LES GÉNOIS.

Ce n'est pas vrai. Bourdeurs!

ZAN CORNER.

Nous l'avons enlevée à l'abordage,
le temps de moins que deux
patenôtres.

BADIN FIESQUE.

C'était
donc un huissier chargé
de moutons et non pas
de Sarrasins au foie
sec. Par la chair du Christ,
voilà du sang!

Il montre la large tache rouge sur le bandage qui entoure la tête de son compagnon Obert Embriac. Quelques mariniers vénitiens du navire abordeur se dressent et vantent leurs blessures.

LES VÉNITIENS.

— Voilà
du sang aussi!
— J'ai eu
le poignet presque
tranché!
— J'ai eu
cette oreille coupée.
— Marc Barbafale est mort.
— Jacques Dalmaz est mort.
— Et moi, du sang, j'en crache.

BADIN FIESQUE.

Le tien ne vaut pas mieux
qu'un crachat. Mais ceci
est de la pourpre noble.

L'HOMME QUI CRACHE.

Je suis un homme libre.

LES VÉNITIENS.

Vive Sire Saint Marc et le Lion!

LES GÉNOIS.

La Croix rouge et Saint Georges!

BADIN FIESQUE.

Faut-il encore
déployer nos bannières
et en venir aux mains?

OBERT EMBRIAC.

Je ne peux plus tenir,
compain. Mais cette femme,
cette femme? A qui donc
écherra-t-elle en partage? Laissez
que je l'emporte. Elle me guérira.
Je la veux. O patrons,
dites : qu'en demandez-vous en échange?

Le blessé est assis sur des sacs d'épices couverts d'un tapis de Bagdad. En parlant, il mâche comme si sa langue avait grossi. De ses yeux d'aigle, à l'ombre du bandage ensanglanté, il dévore la prisonnière. Son chirurgien est près de lui, avec ses familiers et ses serviteurs navrés. Derrière lui, un gentil varlet tient l'estoc et l'armet.

ZAN CORNER.

Va te coucher, Obert Embriac. Va
te mettre au lit. Tu as mauvaise mine.
Patrons, pour cette femme,
moi, Zan Corner,
je vous lâche le quart
net de ma part de prise.

Un frémissement passe dans les partageants et se propage de proche en proche à la multitude pressée tout autour. Le bruit ressemble au clapotis de l'eau contre la pierre du quai. Des loges, des fondics, des boutiques on accourt. Le cercle se resserre.

La femme ne paraît pas se troubler. Elle reste accroupie, silencieuse, en attente, épiant du fond de ses prunelles non pas la lutte des hommes mais le jeu des sorts.

On entend dans l'intervalle le comite de la galée en partance fisquer et commander.

LE COMITE.

Fore coursier! Vogue-avants sentabas!
Les cabris à la bande
et arrisse! Quartier
qui a serpé arme rem, et prenez
garde à la pale!

Le blessé se soulève haletant, la figure mangée par la fièvre.

OBERT EMBRIAC.

Patrons, je donne
le tiers.

FERNAND VALAR.

Puisque, de toute
la prise, celle-ci
est bien la seule chose
ayant âme, et que nous ne pouvons pas
la dépecer en sept morceaux vivants,
il faut qu'elle soit mise
à l'encan et vendue
comme esclave, après ban et cri.

MASET DE CAPOUE.

J'approuve
le Catalan.

GUILHEM CLAPIÈS.

J'approuve,

CATARIN MALAPIER.

J'approuve.

FERNAND VALAR.

Qu'un sergent
de la Fonde publie
le ban, tambour battant, avec trois cris.
Le temps presse, patrons.
Nous sommes sur les vêpres.
Jamais nous ne pourrons
terminer le partage.
Il nous faut déblayer le quai, rentrer
les marchandises
dans la Fonde, assurer

bonne garde. Le peuple
attend pour cette nuit
le convoi du blé. Toute
la famine s'émeut dans les quartiers,
et sans doute viendra hurler au port.
Il y a du péril.
Débarrassons-nous donc
de la chose de chair.
Qu'elle aille vite
à l'étuve et au lit du plus offrant.

QUATRE PATRONS.

Or faites les trois cris.

OBERT EMBRIAC.

Maître Ancel, Maître Ancel,
tâte-moi le pouls.

Le chirurgien lui prend le poignet, et secoue la tête.

Ah,
tu ne m'as pas bien pansé, Maître Ancel.
Mon sang coule.

MAITRE ANCEL.

Messire
Obert, ne regardez pas ce samit
rouge ni ce velours
cramoisi, jour de Dieu!, car il y a
attraction
du semblable au semblable.

OBERT EMBRIAC.

Mon sang coule.

MAITRE ANCEL.

J'ai mis
cependant dans la plaie
des étoupes trempées
en chaux vive et des tentes
en moelle de sureau, et l'ai cousue
avec du fil ciré.

OBERT EMBRIAC.

Je souffre.

MAITRE ANCEL.

Vous étiez

impatient. Il y a des esquilles
d'os, qu'il faut enlever.
Laissez qu'on vous ramène
chez vous, messire Obert. Dites-le lui,
messire Badin Fiesque.
Il va se trouver mal.

BADIN FIESQUE.

Compain, va te coucher, va te soigner.
Je menerai l'encan pour toi. Ce soir
tu auras cette femme à ton chevet.

OBERT EMBRIAC.

Non, non. Une folie
est entrée en ma tête
par la fente.

MAITRE ANCEL.

Messire Obert, vous êtes
un garçon chaud et sec; le temps est chaud :
il fait un vent de ponent et lebèche.
Or je ne pourrai pas
faire le traitement,
le premier jour passé; car je me sers
de l'Incantation de Damiete
pour traiter plaies.

OBERT EMBRIAC.

Donne-moi du pigment à boire. Maître
Ancel.

MAITRE ANCEL.

Ne regardez pas ce samit
rouge, ni cette femme.
Les esprits agités rendent le sang
plus aigu et plus prompt
à sortir.

OBERT EMBRIAC.

Donne-moi
du pigment,

MAITRE ANCEL.

Il faudrait vin de grenades,

OBERT EMBRIAC.

Fais l'Incantation.

MAITRE ANGEL.

Messire, vous avez
de la sueur autour du cou, les mains
froides. Venez, pour Dieu!

OBERT EMBRIAC.

Non. Je veux boire.

Les serviteurs s'empressent autour du blessé affreusement pâle sous le bandage qui s'ensanglante. On entend, dans la rue couverte, le tambour du sergent qui bat le ban. On entend le sifflet du comite, la voix rauque des mariniers à la manœuvre. La foule remue et gronde autour de la rose du butin.

LE SERGENT DE LA FONDE.

Au nom de Dieu, les gens de Famagouste :
Grifons et Suriens,
Nestorins, Iacopins, Ermines, Judes :
et les Communes franques!
Oyez ban que je crie
pour patron de galées
en part de prise.
On vend esclave blanche,
amenée à ce port
exempte de tous gages
et hors de servitude,
tantôt devant la Fonde, au plus offrant.

LE COMITE.

Hé, vogue-avants et apostis debout!
Hé, quinquerols debout!
Défournelez!

LES BOURGEOIS.

— Ce sera beau. On en verra de folles
enchères, par le cap Saint Nicolas!
— Demain c'est bien la fête
de Saint Martin le bouillant.
— Pâques Dieu,
qu'il fait chaud!
— On va voir
tous les paillards de Famagoste au quai,
ce soir.
— Ah, j'en ferais,
compagnon, une bonne

gorge chaude!
— Crois-tu qu'elle est pucelle,
Faisan?
— A mon advis elle est pucelle.
Toutefois, Pelestrin, je n'en voudrais
mettre mon doigt au feu.
— Elle ne souffle mot, ne bouge pas.
— Elle est taillée en oliphant de l'Inde.
— Hé, femme qui es-tu?
Dond es-tu?
— Elle est sourde
et muette.
— Si c'est comme tu dis,
je mets la folle enchère et je l'épouse.
Crois-tu qu'elle est chrétienne,
Faisan?
— A mon advis elle est chrétienne.
Toutefois, Pelestrin, je n'en voudrais
mettre ma main au feu.
— Je mets ma main au feu qu'elle est la fille
du grand soudan de Babylone.
— Elle est
de ce pays où les pourceaux ne mangent
que des myrobalans.
— Ha, les pourceaux
famagostains viennent tous la flairer.
— Voyez, voyez le vieux
sire Frazes Lachas
le Nestorin, celui
qui éclaire ses chambres
avec des escarboucles
dans des bassins.
— Il saupoudre les fèves
avec des émeraudes
pilées dans le mortier
pour ébahir les Catalans.
— Voilà
Vardali le Grifon.
— Voilà Sadoc le Jude.

— Toute la juiverie
de Famagoste accourt.
— Tous les docteurs
en l'art de paillardise.
— Oyez au port
les comites qui fisquent.
— C'est la galée au comte
de Japhe. On appareille
pour aller renforcer
l'escorte à ce convoi de blé qui vient
de la Mer Noire.
— On va crever des sacs
toute la nuit.
— Ah, qu'il fait chaud!
— Ça sent
le poivre.
— Et le safran.
— Et le gingembre.
— Et les clous de girofle.
— Et le santal.
— Et les boues du marais
et la fièvre quartaine,
par ce maudit
vent de provence,
dont Saint Mamas nous garde!
— En voilà un
qui sent la fièvre
d'une lieue.
— Il est bas,
l'Embriac.
— Il m'a l'air
de crever sur la place.
— Il a la vie
dure, ce décharné.
— Il est toujours
à ferrailler, à estocader.
— Mais
cette fois-ci le Sarrasin de mer
vient de lui asséner un fameux coup

sur la crête, Faisan.
— Et le cirurgien
l'achève, Pelestrin.

Par la rue couverte, la foule mêlée afflue au quai. Tout le monde vient regarder la femme étrange mise à l'encan. Des vieillards se courbent vers elle et l'observent, la main à la barbe. Elle sourit d'un sourire fuyant, baisse le menton sur la gorge et se couvre de l'éclat de ses yeux.

Les clercs, les connaissants, les experts continuent à remuer, à examiner, à estimer les marchandises diverses, sous la vigilance des patrons avides et soupçonneux. De temps en temps, un négociant ou un officier du service public vient consulter le notaire à son pupitre. Il hausse sa voix nasale avec autorité.

LE NOTAIRE.

Si le Grifon se plaint
au bailli de la Fonde,
d'un Jude pour aucune
chose, et le Jude nie
ce qu'il demande,
la raison juge
qu'il doit avoir des Judes
pour garants. Et le Jude
doit jurer sur la Thore
de sa loi, et ainsi le Sarrasin
sur le Coran de sa loi, et l'Ermine
comme le Surien et le Grifon,
doit jurer sur la Croix et sur les livres
des Évangiles.
Mais le Samaritain
doit jurer sur les Livres
de Moïse. Et c'est droit
et raison par l'Assise.
M'avez-vous entendu?

En vain Maître Ancel, Badin Flesque et les familiers ont voulu persuader le blessé de quitter la place. Il s'obstine dans sa folie. Le chirurgien alors, penché sur lui, l'instruit de ce qu'il doit dire pendant que la poudre de sanamunde et de piloselle, prise avec trois doigts, tombe dans le verre de pigment.

LE PRISEUR.

Au nom de Dieu, la femme est à l'enchère.

Le blessé s'agite et se dresse.

OBERT EMBRIAC.

Attends! Attends, priseur d'enfer. J'ai fait
l'offre et je vais enchérir. Maître Ancel,
Maître Ancel, donne-moi
le verre de pigment.
Si, je dirai ce que tu m'as appris,
quand tu mettras la poudre.

Le chirurgien lui donne le verre; et, ayant pris d'une boîte la poudre avec trois doigts, la verse sur le pigment, en forme de croix, pendant que le blessé dit la prière.

MAITRE ANCEL.

Au nom de la Très sainte Trinité.

OBERT EMBRIAC.

La droite du Seigneur a fait ma force.
La droite du Seigneur m'a soulevé.
La droite du Seigneur a fait ma force.
Et je ne mourrai pas,
mais je vivrai et je raconterai
les œuvres du Seigneur.
Le Seigneur m'a frappé,
mais ne m'a pas tué.
Et je ne mourrai pas.

D'un seul coup, renversant la tête, il vide le verre qu'il tient entre les deux mains.

MAITRE ANCEL.

Bon prou. Ainsi soit-il.

Comme s'il avait avalé un philtre de prouesse, le blessé avec un geste prompt arrache son estoc des mains du varlet.

FERNAND VALAR.

Messire Frazes,
désirez-vous qu'on la délie afin
que vous puissiez
mieux la connaître et la priser en tout
son corps? Elle est parfaite.
Et vous cueillez la rose du butin.

OBERT EMBRIAC.

Par la Sainte Émeraude
de Césarée,
maquereau, si quelqu'un

s'avisait de porter la main sur elle,
je lui donne un tel coup droit dans la bouche
que la pointe lui vienne à ressortir
par derrière au chinon du col.

FERNAND VALAR.

Adonc
vous voulez entraver la liberté
de l'encan. Le Bailli va...

OBERT EMBRIAC.

Je ferai
ce que j'ai dit, rufian.
J'ai dans mon cœur tous mes esprits. Celui
seul, qui l'emportera,
coupera ses liens.
Et tu n'es qu'un vilain,
Valar. C'est grand honneur,
pour toi, d'avoir couru quelque péril
à côté d'Embriac.

FERNAND VALAR.

Je suis un gentil homme.
Ma gent fut alliée
avec Roger de Flor le Mégaduc.

OBERT EMBRIAC.

Le fils du fauconnier.

LES CATALANS.

— Vive Roger de Flor le César bleu!
— Qu'il vous souvienne
de la nuit de Péra,
et de Final et des trois mille occis,
et des Almogavares!

OBERT EMBRIAC.

Que Gênes s'en souvienne
comme je m'en souviendrai. Pourtant
mon fer est le fléau de la balance.
Allons, le Nestorin,
vieux paillard hérétique,
mets ton enchère.

FRAZES LACHAS.

J'offre mille besants.

Le Génois à la tête percée éclate subitement d'un horrible ris.

GEORGE VARDALI.

J'offre mille perpires.

OBERT EMBRIAC.

Ha, ha, Sadoc, Sadoc!

SADOC.

Une once de cervelle
chaude et un tiers de sicle.

ZAN CORNER.

Patrons, j'ai dit un tiers; mais je vous lâche
la moitié de ma part.

FRAZES LACHAS.

J'offre trois mille
besants sarrasinois!

OBERT EMBRIAC.

Et toi donc, jude?
Sadoc, Sadoc, trois couffes de caroubes!
Tu vas cueillir la rose du butin.

SADOC.

Est-ce qu'on vous a mis
dans le pigment l'herbe sardonienne.
messire l'Embriac?

Le Génois rit d'un rire atroce et mortel comme si le chirurgien avait broyé dans le verre la renoncule de Sardaigne. Des offres nettes et rapides jaillissent de la multitude houleuse.

LES FOLS ENCHÉRISSEURS.

— Quatre mille besants
de Triples!
— Quatre mille
florins d'or neufs au coin
de Saint Johan Baptiste!
— Mille onces de Sicile!
— Douze cents onces
d'Espagne!
— Douze mille
livres d'or à la touche
de Paris!
— Vingt cinq mille
ducats vénitiens!
— Quarante mille

genovines!
— Cinquante
mille florins ducats apostoliques!

OBERT EMBRIAC.

Assez, assez, les fols enchérisseurs!
Où est-il tout cet or?
en vos gueules de chiens?
en vos groins de porcs?
Ce bandage trempé
a plus de poids, patrons, et cet estoc
de quatre pieds
bien plus encore. Cette
femme est à moi.
Elle est à moi la rose du butin.
Oui, Sadoc jude,
je l'ai payée une once
de cervelle brûlante.
Tu m'as bien vu, Valar, fondre dessus.
Les genouils de mes rames
fumaient sur l'apostis.
J'ai abordé la fuste de Khizir
à la hanche et je l'ai
étreinte de terrible
sorte comme en rut, moi,
le premier à saillir,
de tous mes seursaillants
le premier. Tu m'as vu.
Je ne sais pas pourquoi,
c'était comme l'amour
et l'acolée étroite.
Je frappais de si près
que le sang me sautait
au visage. En forçant
le canal de coursie
jusqu'à la poupe,
j'étais tout rouge
de tuerie, et encore
sans entaille. J'avais
toute ma vie

dans mon âme chrétienne, avec les vies
de tous ces égorgés
et je ne sais quelles autres étranges,
quand sous la poupe
me courbant je l'ai vue
rejaillir sur mon âme
comme la grande écume
sous la vogue puissante.
Femme, te souvient-il?
Entends-tu mon langage?
Parle et témoigne en Christ.
Elle n'a pas crié
quand j'ai posé ma main
sur son épaule
plus froide et lisse
qu'une pierre de lest;
mais elle a renversé la tête comme
le rameur qui se jette
en arrière et retombe
sur son banc. De quel coup de rame as-tu
alors poussé ma vie,
femme, vers quelle vague?
Soudainement la hache m'a féru.
Voyez : mon sang ne cesse
point de couler.

Il palpe de sa main gauche le bandage et la retire mouillée.

Est-elle
mienne, patrons?

Le rire mortel lui tord à nouveau les lèvres violacées.

Mais vous êtes avares.
Valar, neveu du Mégaduc, tu aimes
l'or. Tu viens de lécher
le pied plat de ce sale
hérétique, en l'honneur du César bleu.
Et je t'en donnerai,
je vous en donnerai, petits marchands.
Prenez ma part de prise.
Prenez ma cargaison de blé, qui entre

au port. Prenez mon bois
d'aloès dans ma fonde, et tout mon baume.
Voulez-vous une ville?

De plus en plus la frénésie le gagne.

Je peux vous la donner.
Je suis un Embriac
aux trois lions de sable.
J'ai pris Arsouf et Cesarée et Acre.
Je vous donne un quartier
à Japhe, un autre à Triples,
et toutes mes maisons et mes églises
et mes étuves
et mes fontaines
et mes darses, de Tyr à Gibelet
et de Laodicée à Antioche,
de la Tane et de Caffe à Trébisonde!
Tout un troupeau d'esclaves
tatars, trois cents ducats par tête, doux
et soumis comme braques,
pour cette femme.
Les vergers de Tauris aux murs d'émail
et aux portes d'argent,
pour cette femme.
Trois îles qui parfument
de mastic l'Archipel
et bouillonnent de moût comme des cuves,
pour cette femme.
Et ce n'est pas assez?
L'Emeraude, la sainte
Emeraude creusée,
celle que l'Embriac forceur de villes
retira de la flamme
sans se brûler la main, je vous la donne
pour cette femme.
Et j'y presse le sang
dont j'ai trempé ce linge,

Il fait le geste d'arracher le bandage ensanglanté. Il semble tournoyer dans le vertige du délire et du néant.

pour qu'elle boive

Sans lâcher le fer, il s'écroule pesamment sur sa face.

en Christ.

Il n'a plus ni un râle ni un sursaut. Il est mort.

BADIN FIESQUE.

Compain! Compain!

Familiers et serviteurs consternés accourent près du corps. Mais, avant qu'ils le touchent, un jeune homme inconnu se précipite hardiment, se courbe à terre, et lui enlève l'estoc du poing. La femme a baissé la tête, cachant son visage et son âme dans sa chevelure emmêlée.

LES GÉNOIS.

— Embriac! Embriac!
— Il est mort!
— Il est mort en frénésie!

MAITRE ANCEL.

Tirez-lui les cheveux des tempes. Sus,
donnez-lui un soufflet.
Du poivre!

LES GÉNOIS.

— Maître Ancel,
tu l'as tué par ce breuvage noir.
— C'est après avoir bu qu'il est tombé
en frénésie.
— Il est mort!

MAITRE ANCEL.

Mettez-lui
du poivre sous le nez.
Peut-être qu'il lui reste
des esprits dans le cœur. Appelez-le
par son nom! Criez fort!

LES GÉNOIS.

Embriac! Embriac!

MAITRE ANCEL.

Faites-le quereller
par un Vénitien,
seigneur Fiesque. Il pourrait se redresser.

BADIN FIESQUE.

Puissiez-vous être
à tous les diables,
et Dieu sauve son âme

et lui donne sa part de Paradis!

LES GÉNOIS.

— Le Podestat! Qu'on aille
querir le Podestat!
— Convoquez la Commune!
— Qu'on le porte à la Loge
couché sur le safran d'un gouvernail,
bannière déployée!
— Hé, hé, de la galée!
— Hé, timonier,
un timon de fortune!
— Pas de brancards! Pas de brancards!
— Qu'on donne
le couet d'un timon
pour bière à l'Embriac!
— Les trois Lions et Saint-Georges!
— Saint-Georges!
— Que cette femme
soit à lui!
— Qu'elle
suive le deuil!
— Qu'elle soit sa pleureuse!
Qu'elle pleure et lamente
sur son corps, dans la Loge!
— Qu'elle veille et lamente
jusqu'au matin!
— Convoquez la Commune!
— Mandez le Podestat!
— Ainsi soit fait!
— Fiat!

Les Génois d'outremer font résonner autour de leur mort la parole de la délibération en usage, dans la patrie lointaine, aux assemblées du Parlement convoqué par le tocsin. On descend du haut d'un navire le gouvernail. On s'empresse autour du corps. La foule s'agite.

— Fiat!
— Fiat!

Mais le jeune homme qui a ramassé l'estoc, tout à coup, en le brandissant avec un étrange aspect de hardiesse désespérée, se hausse devant la rose du butin et jette le cri de défiance.

LE JEUNE HOMME.

Non, Génois! Je l'empêche,
par ce fer enlevé au poing du mort.

Il baise la lame près de la garde en croix.

Et je n'ai peur de rien,
car le charme est parfait. A l'instant même
que j'enlevais l'estoc,
j'ai senti l'âme
du lion toute chaude
souffler sur moi.
Pour un plein jour, je suis
préservé de blessures.
Je suis de songe et d'ombre.
Je suis comme un fantôme avec des dents.
Je peux tuer,
et vous ne pouvez pas
m'atteindre. Il faut combattre.

LA FOULE.

Qui es-tu? Qui es-tu?

LE JEUNE HOMME

Je viens de débarquer à l'aventure
de Dieu. Je viens d'une autre île. Je suis
pauvre. J'ai fait l'écrivain sur la coque
d'un Provençal. Et je croyais coucher
cette nuit dans l'étable
et me nourrir demain d'une caroube
restée au fond de la mangeoire. Hé bien,
je suis l'appareilleur de mon festin.
Un jour m'est trop pour consommer mon vin.
Regardez-moi. Je suis pauvre. Je n'ai
que mes deux yeux pour me vêtir de bleu.
Vous, gras marchands,
vous avez des besants,
des ducats, des florins, des onces d'or.
Et j'aurai cette femme,
moi seul. Regardez-moi,
tel que je suis, au milieu de mon charme
comme en un diamant.

LA FOULE.

— Qui est-il?
— Qu'on le fesse!
— Dond es-tu, gringalet?
— Qu'on le noie en saumure
gentiment, le petit
chafouin!
— Hé, prenez garde! Il est trop pâle.
— Qu'on lui torde le cou
au héronneau et qu'on le mette en broche!
— Mais prenez garde! Il n'a goutte de sang.
— Dond es-tu, freluquet?
— Dond es-tu, marjolet, roquet, friquet?
— Il est le songe et le désir du mort,
— Comment as-tu à nom, pour mignoter?

UNE VOIX.

Psillude! Oui, il se nomme
Psillude. Il est Crétois.
Je le connais. Je suis le compagnon
du maistre d'arche
sur cette coque
de Marseille, et l'ai vu
monter à la Canée.

LE JEUNE HOMME.

Il est soûl, et vous n'êtes
que des sots à la grande
paye. Un beau nom de prince
je me le donnerai pour le plaisir
comme un chapel de fleurs,
mais après le combat. Aux fers! Aux fers!
Cette femme est à moi,
et vous êtes des lâches,
vous tous de la bannière,
vous êtes des couards.
Sus au fantôme donc! Avez-vous peur,
Génois? Il faut combattre,
il faut mettre l'épée à la main. Lâches
et couards!

On dégaine. Épées, dagues, passots, coutelas brillent dans la cla-

meur. Par la rue couverte, s'approche une musique de fifres, de frestels et de tambourins.

DES GÉNOIS.

Sus! sus au fantôme! Sus
au fantôme! Saint Georges!

Le tumulte s'élargit. D'autres armés accourent. Les mariniers se hèlent de bord à bord. La femme, redressée et palpitante, regarde. Par la rue des arcades débouchent des turcoples, et puis des sergents et des massiers agitant leurs bâtons peints.

SERGENTS ET MASSIERS.

— Place! Place! Voici le Connétable!
— Place au Prince de Tyr!
— Voici l'oncle du Roi!
— Rangez-vous de côté!
— Voici le Connétable!
— Place! Place, bourgeois!

La mêlée se démêle. Les armes s'abaissent et rentrent aux fourreaux. La clameur s'interrompt. Subitement le jeune homme à l'estoc se dérobe. La compagnie des ménétriers s'avance en jouant une estampie. Le prince de Tyr paraît magnifiquement vêtu et orné de drap d'or, en cotte et mantel, ceinture, fermail et chapel d'or fin, traînant à sa suite un essaim de fameuses mérétrices italiennes.

— Voici le Connétable!

LE PRINCE DE TYR.

Par l'antenne de mestre,
le port de Famagouste
en tous temps sent le poivre
noir et l'égorgement!
Je ne dis pas, messieurs
les patrons de galées,
que ce ne soit là une
des exquises odeurs du monde. Mais
on s'en dégoûte à la longue, tout comme
des oiselets de Cypre. Et il faudrait
laisser de temps en temps l'humble canelle
respirer par la gueule
du sac, au plaisir Dieu.
Qu'avez-vous donc à vous courir sus? Fiesque,
dites-moi.

BADIN FIESQUE.

Monseigneur le Connétable,

c'est à cause de cette
femme.

Le Prince s'approche de la prisonnière et s'incline pour l'observer. Elle le regarde.

LE PRINCE DE TYR.

C'est une bonne
cause, patrons, par les bragots des ostes !

Les courtisanes entourent la rose du butin, riant, caquetant, fouillant.

SOLDAMOR.

Oh, la pauvrette ! On l'a
liée avec des cordes
de palmier, comme une gazelle prise
au piège.

LA SARAQUILLE.

Elle a des lèvres
écartées comme celles
des grenades ouvertes,
qui ne se ferment plus sur les pépins.

DIANORE A LA BELLE MAIN.

Oh, non, tu ne peux pas
fermer tes lèvres
sur tes dents de jasmin.

PENTHÉSILÉE.

Elle a compris !

DIANORE.

Monseigneur, elle est une infidèle docte
qu'on a mise aux écoles
d'Occident.

ALTAFLOR.

Non, ne cache pas tes yeux
d'ambre dans tes cheveux bleus.

LA ROMAINE.

Ils sont teints.
Ce n'est point la couleur
naturelle, ce noir bleu.

L'ESCLAVONNETTE.

Ha, ha, elle
se peint aussi les yeux.

Il reste aux coins quelque peu d'antimoine.
Elle ne doit pas avoir pleuré.

SOLDAMOR.

Ha, ha,
ha, les ongles aussi!

DIANORE.

Et les ongles des pieds!
Regarde, Soldamor, couleur d'orange.

LA SARAQUILLE.

Vraiment, on ne peut dire
qu'elle ne soit pas folle
de son corps.

L'ESCLAVONNETTE.

Monseigneur,
je vous le dis : elle est
de la communauté que vous savez,
à l'enseigne de paille.

LE PRINCE DE TYR,

Vous vous trompez, gentille Esclavonnette.
Je m'y connais mieux que quiconque. Elle est
de haut lignage. Elle est
une princesse enlevée en Egypte,
à la manière
de ce grec Canaqui
lequel nous enleva la reine Echive.
Ce n'est pas dans la mer
d'Egypte, Fiesque,
que vous avez saisi les trois corsaires?

BADIN FIESQUE.

Si, monseigneur.

LE PRINCE DE TYR.

Ah, quel flair, en nom Dieu! J'en ai du flair,
moi, bien que vous failliez me le gâter
par tous ces feux de vos épices. Mais
regardez-moi donc ces fuseaux des jambes,
cet orteil long, ces genoux minces comme
des osselets, ces hanches
qui semblent rétrécies par l'enroulage
des bandelettes,

cette gorge renflée à peine à peine,
pas plus que les bossettes
d'argent au mors de mon cheval, ces jeunes
bras où les muscles
sont resserrés comme les feuilles neuves
dans l'enveloppe
du safran blanc qui va fleurir, ce cou
droit, cette tête étroite
qui peut entrer en l'âme
par la moindre des fentes :
regardez-moi cela.
C'est de la bonne
façon d'Egypte,
messire le Génois.
Et vous le savez bien.

Il devient tout à coup sévère, se levant peu à peu jusqu'au ton du reproche et de la menace.

Or ça, n'êtes-vous pas
le pourvoyeur d'esclaves
blancs au soudan d'Egypte?

BADIN FIESQUE.

Mais, Monseigneur...

LE PRINCE DE TYR.

Ne les achetez-vous
donc pour son compte
partout, le long de la Mer Noire, chiens
et chrétiens à la fois?
ne les embarquez-vous
donc à Caffe, à la Tane,
sur vos navires,
fraudant votre loi même,
la loi de Gênes
et de la Chrétienté?

BADIN FIESQUE.

Mais, Monseigneur...

LE PRINCE DE TYR.

Ne poussez-vous l'audace
jusqu'à faire enlever
les enfants dans les îles

de l'Archipel, les beaux enfants, les beaux enfants,
pour les revendre
sur le marché du Caire
honteusement?

BADIN FIESQUE.

Monseigneur...

LE PRINCE DE TYR.

Je connais
ce trafic. J'ai les preuves.
Est-il présent le Podestat de Gênes?

UN SERGENT.

Non, Monseigneur le Connétable.

LE PRINCE DE TYR.

Il faut
que je délivre
cette princesse. Il faut
que je l'emporte,
que je la prenne
sous ma garde et ma foi.
Je ne peux me tromper.
Elle ne parle pas;
elle ne comprend pas notre parler;
car, ô Penthésilée, il est sans doute
que, si par aventure elle s'efforce
de conjoindre ses lèvres,
c'est parce qu'elle sait
combien sa grâce
nous touche en cet effort
vain de fermer la bouche
tout son vivant.

Le Génois bouffe et soupire.

BADIN FIESQUE.

Prenez-la, Monseigneur.

Le Capouan est, dans la Fonde, occupé à recevoir et à surveiller les marchandises qu'on rentre. Les autres patrons présents ne peuvent pas se tenir de murmurer.

ZAN CORNER.

Mais il y a notre droit de partage.

FERNAND VALAR.

L'enchère de cinquante
mille florins ducats apostoliques!

GUILHEM CLAPIÈS.

Ne laisse mie
garder l'agnel
à qui t'envie
sa tendre pel.

LE PRINCE DE TYR.

Juste les messagers
du soudan vont venir
devers le Roi.
Et vous n'oubliez pas que je gouverne.

Avec un froncement soudain, il se tourne vers les mécontents et aperçoit Zan Corner.

Vous êtes là, patron Corner. Le Baile
de Venise est-il là?

ZAN CORNER.

Non, Monseigneur le Connétable.

LE PRINCE DE TYR.

Or ça,
pourriez-vous donc me dire,
patron Corner, quelle est cette galée
qui l'autre jour débarqua des pillards
aux jardins de Cillir
où ils firent ravage et égorgèrent
des jardiniers?

ZAN CORNER.

Je ne sais, Monseigneur. Gardez la femme.

LE PRINCE DE TYR.

Et vous, patron Valar,
voudriez-vous me donner quelques nouvelles
de ce bon Catalan qui commandait
la saëtie armé
à Barut...

FERNAND VALAR.

Monseigneur,
gardez la femme. Et je vais m'enquérir.

Les mérétrices ne cessent pas de fouiller dans l'amas de marchan-

dises qui n'ont pas pu être encore rentrées dans la Fonde. Impatientes et effrontées, elles ont ouvert deux coffres de cordovan et en ont tiré des robes somptueuses qu'elles déplient pour les étaler. On entend au loin un son de cloches joyeux. Les mariniers se hèlent en haut des poupes et des proues accostées.

LE PRINCE DE TYR.

Mercadier navegant de Montpeylier,
bourgeois du Roi,
vos consuls, c'est-à-dire
vos cossols, sont venus me demander
ce privilège espécial pour nefs
et navilles par lettre
ouverte en parchemin scellée au bas
de soie et en scel d'or...

GUILHEM CLAPIÈS

Mais, Monseigneur, je me gaussais tout seul.
C'est un trait de chez nous. Prenez l'agnel,
s'il vous plait, pour le scel.

LE PRINCE DE TYR.

Ce sont choses sacrées,
et l'un et l'autre,
car personne n'y touche.

LA SARAQUILLE.

Regardez, regardez, Monseigneur. Toutes
ces robes sont à elle.

PENTHÉSILÉE.

Il est sans doute,
Monseigneur. Ces deux coffres
de cordovan en sont remplis.

DIANORE.

Voyez,
Monseigneur. Houppelandes
de toutes les étoffes,
de toutes les couleurs!
Celle-ci d'écarlate, ah Dieu, doublée
de cendal blanc!

L'ESCLAVONNETTE.

Celle-ci de drap d'or, ah Dieu, fourrée
de menu vair.

ALTAFLOR.

Cette autre

de velours cramoisi
à six poils, ah Dieu, Dieu, toute fourrée
de zibeline
qui vaut bien mille
besants!

SOLDAMOR.

Ces chaperons
tous doublés de létisses!
Dieu, un chapel d'orfroi!
Dieu, un chapel de paon!

LA ROMAINE.

Treçons, atours du chet et gants brodés,
jarretières de soie
bleue à quatre mordants
d'or, à cinq boucles.

DIANORE.

Une pomme de musc,
ah, comme elle est jolie!,
à parfumer les mains.

LA SARAQUILLE.

Et des sonnettes,
que de sonnettes!
De la façon lombarde,
pour éperviers.
Et des longes de soie
à gros boutons,
à franges doubles,
pour éperviers.

LE PRINCE DE TYR.

Mais, vous voyez, elle est une accomplie
princesse éprise
d'oiseaux de poing.

PENTHÉSILÉE.

Et une patenôtre
d'ambre, avec aux deux bouts
ces deux pierres étranges!

DIANORE.

Un roman, un roman!
J'ai bien dit qu'elle est docte.

C'est le *Roman du roy Mellyadus*,
enluminé, avec des lettres d'or,
relié en velours de graine, ah Dieu,
chapitulé
aux deux bouts, de ces belles
soies! Et ces clous,
et ces fermoirs!
Et qu'est-ce qu'il y a gravé dessus?
« *Or je tisse folie*
avec merencolie ».

SOLMADOR.

Dieu, une harpe,
une petite harpe
dorée, enclose
dans un étui de bois
peint!

LE PRINCE DE TYR.

Pour chanter. Elle est une princesse
accomplie.

L'ESCLAVONNETTE.

Et nous sommes
suivantes et servantes.
Monseigneur, Monseigneur,
nous allons l'habiller!

Elles traînent les longues robes en riant.

DIANORE.

Oh, si, si, Monseigneur!
Coupez donc les liens. Elle est meurtrie,
la pauvre.

PENTHÉSILÉE.

Nous allons
l'habiller.

LA SARAQUILLE.

Mais où l'ai-je
vue, Altaflor? J'ai comme un souvenir
d'elle. Et toi?

ALTAFLOR.

Je ne sais.
Je m'en souviens comme d'un rêve. Et toi,

Dianore?

DIANORE.

J'y pense.
Je m'en ressouviendrai.

LE PRINCE DE TYR.

Mais prenez garde.
Il y a là du sang.
Vous y traînez les robes.

Les folles s'arrêtent, saisies.

Qui donc a répandu
ce sang noir, devant elle?

BADIN FIESQUE.

Obert de l'Embriac.

LE PRINCE DE TYR.

Quoi! L'Embriac?

BADIN FIESQUE,

Si, Monseigneur. Il a rendu son âme
là où vous êtes,
debout.

LE PRINCE DE TYR.

On l'a tué?

BADIN FIESQUE.

Il a voulu mourir
debout, de la blessure
reçue à l'abordage.
Nous allons le porter à notre Loge.
Il est là, étendu sur le couet
d'un timon de fortune.

Il montre le corps gisant sur la bière navale que soutiennent avec l'épaule six Génois de la Commune. Le Connétable s'assombrit.

LE PRINCE DE TYR.

Génois, c'est grand dommage
de sa mort. Il était d'une lignée
de lions, par ma foi,
aussi bon homme à pied
qu'à cheval, sur l'échelle
de siège qu'en château
de proue. Et je l'ai vu dernièrement
sur un étalon turc, fameux coureur,

portant un léopard de chasse en croupe
derrière lui, beau cavalier de Dieu!
Et il chevauchait long, comme nous autres
Français. Hélas, la vie
est frêle; et le plus fort
se vide de son sang en moins de temps
qu'un brachet trop goulu
ne rende sa pâtée.

Il reste quelques instants fixe et hagard.

Je le pleure, Génois.
Je ne ne sais ce que j'ai.
J'ai le cœur oppressé.

L'un après l'autre, tous les clochers de Famagouste sonnent à volée. On entend la clameur qui se propage, par tout le port, de navire en navire, de rive en rive.

LA FOULE LOINTAINE.

Le blé! Le blé!

LES MARINIERS.

— Le convoi est en vue!
— On amène l'antenne! On défournèle!
— On hisse les bannières
et les flammes!
— La teste
de la navie est jà devant la Tour
de la Chaîne!

LA FOULE LOINTAINE.

Le blé! Le blé! Le blé!

Le Connétable s'approche du mort, en silence, et le regarde longuement. Puis, ôtant son mantel magnifique de drap d'or, avec un geste de grand chevalier, en recouvre corps et timon. Il se signe. La compagnie funèbre se met en marche vers la loge des Génois.

A ce moment les archers bulgares débouchent de la rue couverte en criant.

LES ARCHERS.

— Place! Place! Voici le Roi!
— Quittez
le passage! Rangez-vous de côté!
— Voici le Roi!
— Place! Voici le Roi!

LA FOULE PROCHE.

— Le Roi! Le Roi!

— L'Evêque!

— Le clergé

avec la croix et la bannière!

— Sire

Huguet! Huguet!

Sire Huguet s'avance sur un grand palefroi entièrement couvert d'un caparaçon à broderies de perles. L'évêque de Famagouste avec mitre et crosse le suit, monté sur une mule blanche; et derrière le prélat vient le clergé avec la croix et la bannière. Les cloches de la ville sonnent à toute volée.

Se dressant sur l'arçon, Sire Huguet découvre la femme aventureuse liée avec les cordes de sparte comme la Sainte annoncée dans la chanson de la mendiante d'Arode; et de toute son âme il appelle.

SIRE HUGUET.

Alétis! Alétis!

La femme tressaille à cette claire et pure voix d'amour. Elle se retourne, et d'une vive secousse elle dégage de l'ombre de ses cheveux emmêlés sa face rayonnante. Sire Huguet arrête son cheval et saute à terre. Tout bruit cesse. La foule devient silencieuse. On n'entend que les cloches de Famagouste et la clameur des mariniers.

Ah, vrai Dieu sire,
vrai glorieux père Jésus, soyez
béni, soyez loué,
pour ce qu'il vous a plu de m'exaucer!
Or mon vœu s'accomplit et j'ai fiance.

Il se lève et, tout pâle et tremblant, s'approche de la vagabonde.

Sœur d'outremer,
vous soyez la très bien
trouvée. En vous j'avais mis mon attente
et vous êtes venue,
comme il était écrit,
comme il était chanté dans la chanson
saisie au ras de terre
par l'Espérance.

Pardonnez les injures
de ces méchants. En eux
il n'est que rage,
folie et fausseté.

Je vous ai vue en songe.
Or vous les regardiez,
sans larmes, en silence.
Pour Dieu et pour l'Amour
je vous requiers et prie
qu'il vous plaise souffrir que je vous touche
en coupant de ma main
vos liens. Et puis, sœur,
pour Dieu et pour l'Amour, tout mon vivant,
serai soumis à votre obéissance.

Il tire sa dague de la gaine suspendue, sur son ventre, à sa riche ceinture que recouvre le cordon franciscain à trois nœuds. Soigneusement, en grande crainte, il coupe les cordes de sparte. La femme hors des liens, se dresse tout à coup comme si elle allait bondir et s'envoler.

Il la regarde effrayé et enivré de telle sorte que son sentiment semble se propager à la multitude silencieuse. On entend les cloches de la ville, on entend le cri de la famine.

LA FOULE LOINTAINE.

Le blé! Le blé! Le blé!

Sire Huguet enlève de son épaule le mantel royal ample comme une chape et en recouvre la femme presque nue.

SIRE HUGUET.

La voyez-vous? Entendez-vous ce cri?
Peuple sourd et aveugle!
Elle est venue à l'aide.
Elle apporte le blé.
O bel oncle, bel oncle,
et vous, que Dieu vous fasse
miséricorde,
que Dieu vous tourne
à répentance
et vous arrache
à l'Ennemie!
Vous paraissez tout blême
comme en péril de mort.
Voyez la toute claire!
Elle est venue à l'aide.
Elle apporte le blé.

Elle apporte la pluie.
Elle abreuve les champs.
Elle emplit les citernes.
Elle rouvre les sources.
Elle épand la rosée.
Elle chasse les fièvres.
Elle assainit les vents.
Elle affranchit les mers.
Elle rompt la rapine.
Elle tronque la fraude.
Elle abat l'Ennemie.
Elle ôte nos souffrances,
elle prend nos péchés
et nous fait l'âme neuve.
Elle est venue à l'aide!
Chacun de vous aura
à moudre, avant matines,
son cafis de froment
et à pétrir son pain
neuf avec l'eau du ciel.
Alétis, Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

Ébranlé par la présence de l'Évêque, du clergé et des signes, entraîné par la ferveur de son jeune Roi, étourdi par le son des cloches et par la clameur croissante, avide de grandes merveilles, le peuple s'abandonne à l'ivresse.

LA FOULE PROCHE.

Alétis, Alétis, à l'aide, à l'aide!

SIRE HUGUET.

Écuyers, amenez mon palefroi.

On amène la bête caparaçonnée. La femme est placée en selle, assise entre les deux arçons d'ivoire. La foule ondoie, les yeux tournés vers le visage mystérieux. Sur les proues et les poupes des navires, les mariniers annoncent l'entrée du convoi.

LES MARINIERS.

— Le convoi! Le convoi!
— Tous les vaisseaux
à la rame! Et ils voguent
tout avant.

— Le premier fait sressecourre.
— Scia sénestre et vogue drette! Il vogue,
il vogue tout d'un temps!
— Il franchit le goulet!
— Et le second de près!

LA FOULE PROCHE.

Alétis, Alétis, à l'aide, à l'aide!

LA FOULE LOINTAINE.

Le blé! Le blé!

SIRE HUGUET.

Qu'on allume les torches!
A Sainte Claire! Au moustier, au moustier
de Sainte Claire!
Jouez, ménétriers! Vous, clercs, chantez!

Il prend le cheval par la rêne droite. Le cortège se met en marche. Aux fenêtres de la rue couverte brillent des flambeaux, des draps se tendent. Tous les navires font luminaires d'allégresse. Un tumulte éclate.

LES VÉNITIENS.

La rêne gauche au Baile de Venise!

LES GÉNOIS.

La rêne gauche au Podestat de Gênes!

LES VÉNITIENS.

Au Baile! Au Baile! Au Baile!

LES GÉNOIS.

Au Podestat!
La rêne au Podestat!

LA FOULE PROCHE.

Sainte Alétis, à l'aide!

Or les rires des mérétrices mal réfrénés jaillissent. On voit des nuées d'orage passer sur la Tour de la Chaîne, s'abaisser vers la darse, fumer à la cime des mâts et des pennes où les longues flammes dardées par la rafale les transpercent.

LA FOULE LOINTAINE.

Le blé! Le blé! Le blé!

LE SECOND ACTE

LES PERSONNAGES

LA BÉATE.

LES CLARISSES : SŒUR ANCILLE, SŒUR SEBILE, SŒUR PLESENCE, SŒUR JULIENE, SŒUR BEDUINE, SŒUR BIATRIS, SŒUR JOIETE, SŒUR HILARIE, SŒUR FLORIE.

LA PORTIÈRE. — LA TOURIÈRE. — LES CONVERSES.

LE PRINCE DE TYR.

LES MÉRÉTRICES : LA SARAQUILLE, L'ESCLAVONNETTE, LA ROMAINE, DIANORE A LA BELLE MAIN, ALTAFLOR, SOLDAMOR, PENTHÉSILÉE.

SIRE HUGUET.

LES PORTEURS DE TORCHES, LES RUFIANS, LES TURCOPLES.

LA FOULE.

On aperçoit le cloître du moutier de Sainte-Claire à Famagouste, surmonté d'un mur lisse que percent les étroites fenêtres des cellules, chacune entre deux minces tiges à chapiteaux ronds garnis de crochets de feuillage. Les arcatures tout autour, portées par des colonnettes jumelles, s'ouvrent sur des galeries couvertes par une charpente lambrissée. Un vieux cyprès noir se lève à chaque coin, dépassant le toit de tuiles aux gouttières hantées par les arondes sœurs du Séraphique. Un puits est au milieu, avec sa poulie suspendue où passe la corde du seau d'étain; et la margelle ronde est tellement basse qu'on peut s'y asseoir comme sur un banc. Un ange de pierre sortant à mi-corps du mur méridional, entre deux fenêtres, soutient des deux mains devant sa poitrine le disque du cadran solaire.

L'aube du jour est proche; mais le ciel n'a eu que le premier frisson, et le cloître est encore tout azuré par l'ombre fraîche. On entend les coqs chanter sans cesse au loin, gaillardement, comme jadis dans les vigiles de la déesse d'amour, par toute la contrée que sanctifient tant de couvents, d'églises, de chapelles et de vœux. Il semble que les uns jettent aux autres, sans cesse, des cris de défiance, d'annonciation ou d'alarme et qu'à chaque appel réponde un effort silencieux de la lumière pour poindre dans la nuit bleue.

On entend les clarisses chanter dans le chœur secret :

Ales diei nuntius
lucem propinquam praecinit...

L'hymne chrétienne, repoussant la tentation du chanteur crêté qui marqua le reniement de Pierre, semble resserrer et rehausser les murs de l'enceinte claustrale.

Jesum quaeram in lectulo
clauso cordis cubiculo...

Toutes les fenêtres des cellules sont sombres, hormis une, encore éclairée par la chandelle, à droite de cet ange qui soutient le cadran solaire. De jeunes nonnes affairées entrent dans le cloître, parlant bas, traînant une échelle double, portant des festons de myrte et de laurier rose, des guirlandes d'églantines, des touffes de spicanard, des pots de basilic.

SŒUR ANCILLE.

Doucement. Doucement.
Ne faites pas de bruit,
qu'elle ne vous entende
piétiner sur les dalles.

SŒUR HILARIE.

Elle est lourde, l'échelle,
vous savez. Vous pourriez
nous donner une main,
sœur Sebile.

SŒUR SEBILE.

Mais j'ai
deux pots de basilic.

SŒUR HILARIE.

Vous, sœur Joiete.

SŒUR JOIETE.

Mais
j'ai ces guirlandes
d'églantines qui vont
s'effeuiller, à la moindre
secousse.

SŒUR HILARIE.

Sœur Plesence,
vous.

SŒUR PLESENCE.

Mais j'ai sur les bras
toute une cargaison de spicanard,
sœur Hilarie.

SŒUR ANCILLE.

Doucement.

SŒUR PLESENCE.

Ces sandales,
sœur Ancille! Elles crient.

SŒUR FLORIE.

Moi, je les ôte.

SŒUR JULIENE.

Moi
aussi, je me déchausse.

SŒUR BEDUINE.

Si, si, déchaussons-nous
toutes!

SŒUR FLORIE.

Les dalles
sont encore mouillées
de l'averse.

SŒUR JULIENE.

Ha! je viens
de fourrer mon pied nu
dans une flaque, sœur
Florie.

SŒUR FLORIE.

Il y en a
des trous, dans ce pavé.

SŒUR BIATRIS.

Hi! je viens d'écraser
un limaçon baveux.

SŒUR HILARIE.

C'est un gentil petit frère crapaud,
sœur Biatris, peut-être.

SŒUR BIATRIS.

Sainte Marie!

SŒUR HILARIE.

Saute, crapaud,
voici la pluie.

Elles étouffent leurs jeunes rires dans leurs gorges couvertes de guimpes plus blanches que ventre de belette.

SŒUR ANCILLE.

Fi donc! Etes-vous folles?

SŒUR HILARIE.

Sœur Ancille, vous faites
l'abbesse en règle,
avec l'aide de Dieu.

SŒUR JOIETE.

La converse m'a dit
que l'abbesse a voulu
se lever pour matines
mais n'a pas pu.

SŒUR JULIENE.

Elle a
une fièvre pourprée
de Dieu.

SŒUR FLORIE.

Mais croyez-vous que la béate
va la guérir?

SŒUR ANCILLE.

Elle va vous entendre.
Or ne voyez-vous pas que sa cellule
est éclairée?

SŒUR PLESENCE.

Elle est
restée ainsi pendant
toute la nuit. De temps en temps j'allais
guetter, et je voyais toujours un rais
d'or sous l'huis.

SŒUR BEDUINE.

Mais était-ce
la chandelle?

SŒUR PLESENCE.

C'était
un rais d'un tel éclat
que je ne pouvais pas le soutenir.
C'était comme soleil
à midi. J'en avais
un éblouissement d'yeux.

SŒUR BEDUINE.

Maintenant
est-ce bien la chandelle?

SŒUR PLESENCE.

Oh, maintenant c'est feu de lumignon.
Mais cette nuit, peut-être,
c'était le feu divin,

c'était comme ce feu
que les gens de Bettone
virent de loin ardoir Sainte-Marie
des Anges quand sœur Claire
eut ce ravissement
en Dieu.

SŒUR JULIENE.

Vous l'entendiez
haleter?

SŒUR ANCILLE.

Parlez bas, parlez tout bas.
J'ai vu remuer l'ombre.

SŒUR BEDUINE.

O Sœur Ancille, vous
qui êtes quelque peu
clerc, dites : or comment
devons-nous l'appeler?
la béate Alétis ou la béate
Vagabonde?

SŒUR ANCILLE.

Alétis pour les Grifons,
pour nous autres Latins
Vagabonde. En son nom
grec, il y a l'erreur,
la farine, la pierre
meulière et la franchise,
au gré de l'écriture.

SŒUR BEDUINE.

Ah!

SŒUR ANCILLE,

Mais dressons l'échelle,
sœur Hilarie. Ainsi,
doucement.

Elles dressent l'échelle double sous la fenêtre éclairée.

SŒUR FLORIE.

Ecoutez. Jamais en Cypre
je n'avais entendu chanter les coqs
de cette sorte. Sœur
Biatris, écoutez.

SŒUR BIATRIS.

Ha! Gaiete, Gaiete
mon hirondelle
vient de sortir du nid!

Le visage au ciel, elle suit de son regard le vol.

SŒUR ANCILLE.

Fi donc! Mais quelle pie!
Vous êtes folle,
sœur.

SŒUR BIATRIS.

Ce n'est point la pie,
c'est l'aronde qui a crié.

SŒUR JOIETE,

Mais non,
mais non, c'est chauve
la souris.

SŒUR ANCILLE.

Or montez,
sœur Florie.

SŒUR FLORIE.

Il me faut
avant me rechausser.

SŒUR ANCILLE.

Pourquoi?

SŒUR FLORIE.

A me tenir
pieds nus sur les bâtons
de l'échelle, j'aurai
mal, n'ayant pas des pattes de geline.

SŒUR ANCILLE.

Ah, douillette vous êtes.
Bien. Voulez-vous monter, sœur Hilarie?

SŒUR FLORIE.

Non, non. Je monte,
je monte. Mais voici.

SŒUR ANCILLE.

Il faut d'abord suspendre le feston.

Des nonnains tiennent l'échelle, pendant que sœur Florie monte.

SŒUR FLORIE.

Ah!

SŒUR ANCILE.

Qu'est-ce qu'il vous prend
maintenant?

SŒUR PLESENCE.

Sœur Florie,
vous la voyez?

SŒUR JULIENE.

Est-elle
levée?

SŒUR BIATRIS.

Oh, laissez-moi monter de l'autre
côté!

SŒUR PLESENCE.

Vous la voyez?

SŒUR FLORIE.

Oui, je la vois.
Elle est en grand trouble.

SŒUR PLESENCE.

Elle prie?

SŒUR FLORIE.

Elle ajuste
sa guimpe, et il me semble
qu'elle s'impatiente
un peu.

SŒUR SEBILE.

Regardez bien,
regardez bien.

SŒUR FLORIE.

Je crains
qu'elle ne se retourne.

SŒUR ANCILLE.

Avez-vous peur,
à faire ainsi trembler l'échelle?

SŒUR FLORIE.

Oui,
je tremble. Tenez-la
bien.

SŒUR SEBILE.

Regardez.

SŒUR FLORIE.

Comme ses mains sont souples

et adroites! Il semble
qu'elle se mire
en la verrine
de cette châsse comme en un miroir.

SŒUR PLESENCE.

S'ajuste-t-elle encore?

SŒUR FLORIE.

Elle frotte ses dents avec des feuilles
de sauge qu'elle a prises
au bouquet frais posé devant la Vierge.

SŒUR ANCILLE.

Vraiment!

SŒUR FLORIE.

Si, si.

SŒUR ANCILLE.

Mais vite,
suspendez le feston
de myrte aux fers des torchères.

Sœur Florie tire à soi le feston et l'accroche.

SŒUR PLESENCE.

Et l'autre
de laurier rose?

SŒUR ANCILLE.

L'autre
tâchez de l'accrocher
aux bourgeons enroulés des chapiteaux.

SŒUR FLORIE.

Et voilà qui est fait.

SŒUR SEBILLE.

Ces pots de basilic
maintenant, sœur Florie.
Tâchez de les poser
sur l'appui.

SŒUR FLORIE.

Ah, mon cœur, mon cœur! Mon cœur
pèse plus que ce pot : il va tomber.

SŒUR SEBILE.

Mais pas le pot.
Ne lâchez pas,

au nom du Ciel!

SŒUR FLORIE.

Or elle me découvre!

SŒUR PLESENCE.

Vous la voyez?

SŒUR BIATRIS.

Laissez
que je monte.

SŒUR FLORIE.

Elle trempe
dans l'huile de la lampe
le bout du petit doigt
et doucement s'en lisse les sourcils.

SŒUR ANCILLE.

Elle se signe,
voulez-vous dire.

SŒUR FLORIE.

Presque.

SŒUR SEBILE.

Prenez cet autre pot
et mettez-le de l'autre
côté.

SŒUR FLORIE.

Voilà.

SŒUR ANCILLE.

Et maintenant on peut tirer l'échelle.

SŒUR PLESENCE.

Attendez. Il y a mon spicanard.
Mettez-en quelques touffes
sur l'appui. Sœur Florie,
voyez-vous quelque chose?

SŒUR FLORIE.

Elle prend de la larme
du cierge un brin de cire
fondue et enduit ses ongles : puis
elle les frotte
contre la paume
de l'autre main.

SŒUR ANCILLE.

Vraiment!

SŒUR PLESENCE.

Mettez le spicanard.

SŒUR JOIETE.

Et mes guirlandes
d'églantines?

SŒUR PLESENCE.

Après.

SŒUR FLORIE.

Sainte-Marie!
Elle m'a vue.

SŒUR PLESENCE.

Tenez-la fort aux jambes,
sœur Julienne. Elle a failli tomber.

La béate Vagabonde prestement ouvre la verrière et se penche en riant.

LA BÉATE.

Bonjour, bonjour,
mes sœurs belettes.
Suis-je un moineau d'un goût si délicat,
que vous grimpiez ainsi
à mon nid sous le toit?

LES CLARISSES.

O béate, béate!

Elles tendent leurs bras vers la fenêtre et se pâment de bonheur.

LA BÉATE.

Vous, sœur belette aux yeux de fleur de lin,
haussez-vous, haussez-vous encore un peu,
que je puisse becquer
votre joli museau.

Sœur Florie monte encore d'un bâton et se tend vers la béate qui se penche et l'embrasse. Les autres clarisses alors s'efforcent toutes de monter à l'échelle qui trébuche.

LES CLARISSES.

O béate, béate!

LA BÉATE.

Comme vous sentez bon!
Vous sentez la lavande,
le basilic, la rosée et la peau
fraîche. Mais prenez garde,

mes sœurs belettes.
Or vous allez tomber.

Elle tend les mains que les nonnains cherchent à baiser, affolées, luttant entre elles, chancelant, se raccrochant aux traverses. Les quatre qui tiennent l'échelle en bas murmurent.

SŒUR ANCILLE.
Je ne tiens plus l'échelle.

SŒUR BEDUINE.
Ni moi non plus.

SŒUR JULIENNE.
Je lâche.

SŒUR HILARIE.
Descendez, descendez donc.

SŒUR BEDUINE.
Laissez-nous
monter à notre tour.

SŒUR JULIENNE.
Descendez, sœur Florie,
vous au moins, vous
qui avez eu la bonne part.

SŒUR HILARIE.
Je lâche.
et je vous pince.
Pincez-les, pincez-les
aux jambes.

SŒUR ANCILLE.
Ah, je pince
fort, moi.

LES CLARISSES.
Ahie! Ahie!

LA BÉATE.
Attendez, attendez,
belettes folles.
Je vais descendre au cloître.
Je viens, je viens. Mais je ne pense pas
me glisser par ici,
et je ne pourrai mie
retrouver l'escalier
tout seule.

SŒUR BEDUINE.

Je cours!

Elle abandonne l'échelle et se précipite à la rencontre de la béate.

LA BÉATE.

Oh, le beau basilic!
J'ai peine à le laisser.

SŒUR FLORIE.

Cueillez-en une branche,
mettez-la dans la guimpe
contre la douce joue.

Vagabonde cueille la branche, et puis se tourne pour aller vers l'huis.

SŒUR BIATRIS.

Bien douce elle est.

SŒUR PLESENCE.

Et gaie,
vraiment, comme moineau.

SŒUR SEBILE.

Et son rire sentait vraiment la sauge
frottée.

SŒUR BIATRIS.

Et son regard
parfois semblait se prendre
dans ses longs cils comme un oiselet noir
qui dans un rets s'effraie et bat des ailes.

SŒUR JULIENE.

C'est vrai. Parfois elle a
le regard de Vénus, un tantet louche.

SŒUR JOIETE.

Et nous sommes ses sœurs belettes! J'aime
cela.

SŒUR ANCILLE.

C'est la manière
franciscaine.

SŒUR JOIETE.

Moi, j'aime
à être une jolie
bête souple qui passe
par toute fente et suce

la cervelle des poules
par un tout petit trou.

SŒUR FLORIE.

Mais ne la laissons pas
s'en aller.

SŒUR JULIENE.

Supplions-la de rester.

SŒUR FLORIE.

Or le petit Roi vient et nous l'enlève.

SŒUR BIATRIS.

Et il l'emporte à Nicosie!

SŒUR FLORIE.

Il faut
la retenir.

SŒUR JULIENE.

Mais les Famagoustains...

SŒUR ANCILLE.

Chut! La voilà.

Accompagnée par la nonnain heureuse, Vagabonde reparaît. Elle est toute vêtue de laine pure, dont la blancheur brille comme neige neigée que la nuit même ne puisse bleuir.

LES CLARISSES.

Béate!
Béate!

LA BÉATE.

Nous venons de traverser
un verger tout mouillé
de pluie encore bleu entre ses murs
de chaux. Vous êtes
heureuses, vous!
Il y avait des figues
blanches dans un figuier.
Et, en passant le long
du bûcher, nous avons
vu la converse
défourner le pain chaud
fumant. Humez cette odeur. Ah, j'ai faim,
j'ai faim. Je meurs de faim.

LES CLARISSES.

Béate!

LA BÉATE.

Vite, vite,
sœurs. Donnez-moi du pain,
des figues, quelque chose.
Je me sens défaillir.

Les nonnains très émues la soutiennent et l'amènent vers la margelle du puits où elle s'assied.

SŒUR ANCILLE.

Allez, sœur Juliene,
cueillir des figues blanches.
Allez, sœur Biatris,
querir un pain bien cuit.

Les deux clarisses partent comme saettes décochées.

LA BÉATE.

Je suis à jeun depuis presque deux jours.
Hier soir...

SŒUR ANCILLE.

Pourquoi, Béate,
n'avez-vous rien requis?

LA BÉATE.

Parce que les béates,
ma sœur, il sied qu'on les force.

SŒUR ANCILLE.

C'est vrai.
Sur les six jours ouvrables
de la semaine, Claire
ne mangeait que trois jours.
Et Saint François lui fit
imposer par l'Evêque
l'obligation stricte
de manger tous les jours au moins du pain
pour une once et demie.

LA BÉATE.

Cette nuit j'ai mâché
quelques feuilles de rose
muscate et une goutte
de cire qui n'avait gardé pas même
le regret de son miel.

Sœur Biatris revient haletante, avec un pain rond.

SŒUR BIATRIS.

Voici le pain.

LA BÉATE.

Dieu vous bénisse. Il est tout chaud. Il fume.

Elle le mord de toutes ses dents et le mange avec un si pur délice que le sang monte à son clair visage et la larme à ses cils.

SŒUR BIATRIS.

Il est fait de ce blé
qui nous vint hier à vêpres
quand les cloches sonnaient
vers le port et que nous
ne savions pas pourquoi,
dans nos cellules basses
où nos cœurs étouffaient.

SŒUR FLORIE.

Il nous fut apporté
par un sommier du Roi,
dans des sacs bruns scellés
qui sentaient le goudron
et le fond de la cale
et la contrée étrange
et la fleur du miracle.

SŒUR PLESENCE.

Et nous l'avons moulu
en guise de prière
dans nos moulins à main,
mêlées à nos converses,
accroupies sur la paille,
respirant vers la pluie
qui lavait le verger.

Vagabonde a mangé goulûment la moitié du pain.

LA BÉATE.

Soyez loué, Seigneur,
pour mon frère le pain
qui a tant de douceur
entre sa croûte enflée
et sa mie ocellée!

SŒUR FLORIE.

Pauvre douce béate,

comme vous aviez faim!
Une larme vous coule
jusqu'au coin de la bouche
et vous croyez peut-être
que c'est un grain de sel.

LA BÉATE.

Soyez loué, Seigneur,
pour notre sœur la faim!

Elle tient entre ses mains l'autre moitié du pain, près de sa lèvre, comme un berger sur le point de jouer tiendrait sa flûte inégale.

C'est une chose neuve,
créatures de Dieu.
Tout est neuf et nouveau,
changement et miracle.
Et je mange ce pain
qui descend dans mon cœur
et je suis la plus pleine
des épis qui l'ont fait.
Et je n'ai que mes dents
pour croquer cette croûte
et je suis tout le peuple
dans l'aube des maisons.

Les nonnains se saisissent des miettes tombées dans le giron de la béate et les savourent, se regardant entre elles, émerveillées.

SŒUR FLORIE.

C'est plus doux que dragée.

SŒUR JOIETE.

C'est mieux que confiture.

SŒUR BEDUINE.

C'est la manne cachée.

LA BÉATE.

Vous picotez mes miettes.
sœurs colombes. Je vais
vous donner à chacune
un morsel de mon pain.

SŒUR FLORIE.

Oui. Ce sera le saint
repas de la rosée.

SŒUR SEBILE.

Tout nous tombe du ciel.

SŒUR HILARIE.

Mettons-nous à genoux
autour de la margelle.

SŒUR BIATRIS.

Comme à la table ronde.

SŒUR ANCILLE.

Comme à la belle pierre
où s'assit Saint François
avec frère Massée
pour y manger la quête,
quand ils s'acheminaient
vers la terre de France.

Elles se disposent autour de la margelle polie, tandis que la béate leur distribue le pain.

LA BÉATE.

Voici, sœur. Nommez-vous.

SŒUR ANCILLE.

Ancille.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR PLESENCE.

Plesence.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR BEDUINE.

Beduine.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR FLORIE.

Florie.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR SEBILE

Sebile.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR JOIETE.

Joiete.

LA BÉATE.

Et vous.

SŒUR HILARIE.

Hilarie.

LA BÉATE.

Et vous, sœur.

SŒUR BIATRIS.

Biatris.

LA BÉATE.

Vous avez
de ces noms que le vent
trouve quand il se joue
dans les roseaux avant
qu'ils ne deviennent flûtes.
Mais la neuvième?

SŒUR ANCILLE.

Sœur Juliene.
La voilà qui revient
avec les figues.

La clarisse paraît apportant les fruits sur une petite claie couverte de feuilles de figuier.

SŒUR JULIENE.

J'ai voulu me hâter
mais il n'y avait pas
d'échelle, et j'ai grimpé
à l'arbre.

LA BÉATE.

Que de figues!
Vous en aurez aussi.
Il y en a de blanches,
il y en a de violettes et
il y en a de vertes.

SŒUR JULIENE.

J'ai choisi les plus mûres.
Nos figuiers ont souffert
de cette sécheresse :
les feuilles tombent,
les fruits avortent.

SŒUR FLORIE.

Béate, celle-ci :

est une courcourelle.
Elle est pâlotte
mais elle a une chair
très rouge, comme feu,
et parfumée à s'en ressouvenir.

SŒUR JULIENE.

Elle est de ce figuier
près du mur de l'Enclistre,
où sont les nids de lézards.

LA BÉATE.

O délice!

Elle a ouvert la figue; et elle détache de la peau la pulpe avec ses lèvres et ses dents, très adroitement.

C'est du sang devenu
du baume en se caillant.

SŒUR FLORIE.

Celle-ci, celle-ci,
la longue, est l'angélique,
avec une chair brune,
presque fauve. Prenez.

LA BÉATE.

Oui. Mais posez la claie
sur la margelle.
Et que chacune en prenne
et en mange. J'ai honte.

SŒUR FLORIE.

Après, vous devez prendre
celle-ci, violette,
dite la servantine.
Nous l'appelons la cordelière aussi,
mais c'est double péché :
orgueil et gourmandise;
car le Seigneur a mis en celle-ci
toute bonté comme en un cœur de sainte.

SŒUR ANCILLE.

Fi, sœur Florie! Est-ce qu'on la compare...

La clarisse gourmande prend le fruit violet dans sa paume, pour la louange franciscaine.

SŒUR FLORIE.

Soyez loué, Seigneur,

pour notre sœur la figue
si cachée et si tendre,
qui si doucement pleure
sachant qu'on va la fendre,
qui larmoie en trois larmes
de cet œil recouvert
par ces menues écailles
que la nonne toucha
avec un fil de paille
trempé dans l'huile fine,
à l'heure de matines.

Elle l'offre à la béate.

Maintenant vous pouvez
la peler ou l'ouvrir. Elle est contente.

LA BÉATE.

Mais, sœurs, pourquoi n'en prenez-vous? Je suis
déjà rassasiée.

Les regards éloquents des nonnains vont de la claie aux mains saintes et des mains saintes à la claie.

Ah, vous voulez que je vous serve.

Les nonnains rient en rond, autour de la margelle.

Bien.

Elle prend les figues et les distribue, mais elle se trompe joliment sur les noms.

A vous, sœur Hilarie.

SŒUR SEBILLE.

Non fait! Sebile.

LA BÉATE.

A vous, sœur Biatris.

SŒUR PLESENCE.

Non fait! Plesence.

Elle rit, et la béate aussi.

LA BÉATE.

J'embrouille. C'est la faute
à mon frère le vent.

Elle distribue sans nommer. Les clarisses rayonnent de félicité.

SŒUR ANCILLE.

Et Saint François disait :
« Nous ne sommes pas dignes

d'un tel trésor, mon compagnon. » Et Frère
Massée : « O Père,
de quel trésor? Je ne vois ni maison,
ni nappe, ni couteau,
ni coupe, ni écuelle,
ni serviteur, ni servante ». Et le Père :
« C'est cela le trésor. »

La béate soupire et parle avec son âme cachée.

LA BÉATE.

Pauvreté! Pauvreté! Ma douce Pise,
à Dieu je vous commande,
car jamais plus je ne vous reverrai.

SŒUR FLORIE.

O bienheureuse,
ne partez pas, ne quittez pas vos sœurs
et servantes! Le Roi
va venir et va vous emporter
à Nicosie. Il vous mettra là-bas
dans un autre moustier
où trouverez une méchante abbesse,
la dame de Sagette,
une veuve chenue,
qui est fille du Roi
de la Grande Arménie.
Et trouverez aussi
une reine méchante
qui fait couper le nez...

SŒUR ANCILLE.

Chut! Mais que dites-vous, sœur imprudente?

SŒUR BIATRIS.

Ne partez pas, béate!

SŒUR PLESENCE.

Restez ici!

LES AUTRES CLARISSES.

Restez! Restez ici!

LA BÉATE.

Mais je veux bien.

SŒUR JULIENE.

L'abbesse
est très malade.

SŒUR FLORIE.

Est-ce que vous allez
la guérir?

LA BÉATE.

Oh, pas incontinent.

SŒUR FLORIE.

Quand?

LA BÉATE.

On verra.

SŒUR BEDUINE.

Or nous sommes
vos servantes. Les autres
font le service
du Chœur. Mais nous, nous sommes
toutes pour vous servir, ô bienheureuse,
sous couleur de Vertus.

LA BÉATE.

Vous êtes les Vertus, petites sœurs!
Les trois théologales,
les quatre cardinales :
sept. Et les autres deux?

SŒUR BÉDUINE.

Les autres deux, sœur Ancille?

SŒUR ANCILLE.

Les autres
deux...

LA BÉATE.

Notre sœur corporelle l'Amour
et notre sœur corporelle la Mort.

SŒUR BEDUINE.

C'est parfait.

SŒUR FLORIE.

Or voyez,
ô bienheureuse,
que vous avez ici cour accomplie.
Pourquoi partiriez-vous donc?

LA BÉATE.

Mais le Roi?

SŒUR FLORIE.

Le petit Roi fera

tout ce que vous voudrez, au nom de Dieu.

LA BÉATE.

Vraiment!

SŒUR FLORIE.

Et vous l'aurez à votre joue
comme ce brin de basilic fleuri
que vous avez glissé
dans la guimpe, tantôt;
car ici les Grifons
appellent basilisq le petit Roi.

La béate songe, en silence, les paupières baissées, les mains tressées autour de ses genoux rejoints.

SŒUR BIATRIS.

Comme vous êtes belle!

SŒUR PLESENCE.

Comme vous êtes belle!

Elles étouffent tout à coup leurs voix.

SŒUR JULIENE

Elle prie?

SŒUR BEDUINE.

Elle songe?

SŒUR SEBILE.

Elle voit?

SŒUR HILARIE.

Elle écoute?

SŒUR ANCILLE.

Elle est peut-être
dans un ravissement soudain.

SŒUR FLORIE.

Elle semble.
recevoir la rosée.

SŒUR BIATRIS.

Entendez-vous les cloches?

On entend un son de cloches au loin, sur la ville, dans le ciel qui commence à pâlir.

SŒUR ANCILLE.

Le Roi est en chemin,

La béate tressaille.

LA BÉATE.

Peut-on boire de l'eau
de ce puits? Sœurs, j'ai soif.

SŒUR FLORIE.

Béate..

La béate l'interrompt, d'un geste étrange, lui parlant tout bas.

LA BÉATE.

Non,
je ne veux pas
qu'on m'appelle béate.
Appelez-moi
« sœur d'outremer ».

SŒUR FLORIE.

Sœur d'outremer,
si vous buvez
une seule gorgée
de l'eau cachée
de ce puits, jamais plus
vous ne pourrez vous en passer.

LA BÉATE.

Pourquoi?

Sœur Ancille répète la laude franciscaine tout bas.

SŒUR ANCILLE.

Soyez loué, Seigneur,
pour notre sœur
l'eau qui est très utile
et humble et précieuse
et chaste.

SŒUR FLORIE.

Penchez-vous,
regardez jusqu'au fond.

LA BÉATE.

Je ne vois rien. Tout est noir.

SŒUR FLORIE.

Regardez,
regardez.

LA BÉATE.

Maintenant,
si, j'y vois luire

la figure de l'aube.
J'aperçois quelque chose
de blanc.

SŒUR FLORIE.

Vous vous mirez
vous-même.

SŒUR JOIETE.

Sœur, j'y ai laissé tomber
par mégarde les deux
guirlandes d'églantines;
et je ne l'ai pas dit.

LA BÉATE.

Je m'en doutais. Puisez,
puisez! Plongez le seau!
Vite! Vite, mes sœurs!
Je veux boire, Puisez!
Vite! Avec vous je tirerai la corde.
J'ai soif. Puisez. Mais vite!

Affolée, sœur Florie plonge le seau et laisse filer la corde. Quelques clarisses se tiennent derrière elle pour l'aider, d'autres restent penchées autour de la margelle. Soudain on entend, du côté de la porte, des coups et des cris.

SŒUR ANCILLE.

Entendez-vous ce bruit?

SŒUR BIATRIS.

Est-ce déjà le Roi
qui vient?

SŒUR ANCILLE.

Entendez-vous?

LA BÉATE.

On frappe, on frappe.

SŒUR PLESENCE.

Qu'est-ce que c'est, Sainte Marie?

LA BÉATE.

On frappe,
on enfonce les portes.

SŒUR SEBILE.

O Sainte Vierge!

LA BÉATE.

On crie,

on se rue, on égorge.

La portière, la tourière, des converses se précipitent dans le cloître, épouvantées. Les clarisses lâchent la corde, et le seau retombe dans l'eau.

LA PORTIÈRE.

Sœurs, sauvez-vous! Sauvez-vous, sœurs! Des hommes,
des hommes viennent.
On a forcé les portes.
On a tout abattu.

LA TOURIÈRE.

Des hommes soûls,
de folles femmes.

LA PORTIÈRE.

Des turcoples armés,
avec des haches,
avec des torches.

LA TOURIÈRE.

Des démons déchaînés et des diablesses.
Sauvez-vous! Sauvez-vous!

On entend d'âpres voix, des rires rauques et un nom répété.

LES CLARISSES.

O béate, béate,
protégez-nous. Protégez vos servantes!
Vierge Marie, ayez miséricorde!
O Sainte Claire, ayez pitié de nous!
Jésus, merci pour nous!

LA BÉATE.

N'ayez pas peur,
n'ayez pas peur.

Elle est debout, intrépide, couvrant de sa prompte hardiesse cet essaim de vierges accroché à sa tunique.

LES VOIX.

La Pisanelle!
La Pisanelle!

Les mérétrices paraissent, échevelées, précédant le Prince de Tyr qui porte sur sa magnificence toutes les traces de la débauche nocturne. Les valets aux torches, les rufians, les turcoples s'arrêtent au seuil du cloître; et on voit briller par-dessous les arcatures, entre les colonnettes jumelles, des yeux, des dents et des armes à la lueur de la cire et de la résine.

LA SARAQUILLE.

La voilà, la voilà
en nonne, avec ses nonnains!

Elles rient à gorge déployée.

L'ESCLAVONNETTE.

Pisanelle!
Pisanelle!

LA SARAQUILLE.

Comment ne ris-tu pas,
Cateline?

LA ROMAINE.

Voilà que derechef
elle se fait de pierre.

DIANORE A LA BELLE MAIN.

Mais elle est bien jolie en cordelière,
avec sa guimpe.

SOLDAMOR.

Pisanelle, avez-vous chanté matines?

ALTAFLOR.

Mais ces nonnains sont bien jolies aussi.

PENTHÉSILÉE.

Monseigneur, Monseigneur,
la reconnaissez-vous?

DIANORE.

Oh, elle va lui plaire
sous ces déguisements,
bien mieux qu'en houppelande
et en chapel d'orfroi.

LA SARAQUILLE.

Ha, ha, si les patrons
des galées la voyaient!

SOLDAMOR.

Pisanelle, avez-vous chanté matines?

ALTAFLOR.

Pisanelle, avez-vous communié?

L'ESCLAVONNETTE.

Et maintenant aux étuves, allons
aux étuves!

LA SARAQUILLE.

Venez,
venez.

PENTHÉSILÉE.

Monseigneur Guy, voilà la fille
du grand soudan d'Egypte
par votre beau neveu
changée en sœur mineure
de l'étroite observance!

DIANORE.

Entre guimpe et bandeau
elle a la face encore plus étroite,

LE PRINCE DE TYR.

Par le cap Saint Antoine,
jamais n'ai vu au monde
fleur de lys plus altière.
Je ne veux pas
qu'on me la touche.
Je pense, folles femmes,
que vous m'avez donné de belles bourdes;
car, si elle n'est pas
la fille du califre, ou quelque nièce
de l'apostole blanc des Sarrasins,
elle est sans doute
la jeune sœur du tyran de Vérone
ou la cousine
de ce duc de Milan
qui peut chasser avec cinq mille chiens.

Les mérétrices rient aux éclats. Le Connétable se tourne vers sa suite et parle bas avec quelques-uns de ses rufians.

LA ROMAINE.

Mais comment, mais comment
peut-elle s'empêcher de rire?

PENTHÉSILÉE.

Elle est
très forte, vous savez.

LA SARAQUILLE.

O Cateline
de Pise, Cateline
de Simon Rustiquel

demeurant à la tête
du Pont en Quinzica,
te souvient-il de moi,
te souvient-il d'Angèle
de Ner de Bachamée
dite la Saraquille
dans la communauté
à l'enseigne de paille?

L'ESCLAVONNETTE.

Elle ne bronche
ni ne chancelle.

SOLDAMOR.

Elle fait de nouveau
la muette.

ALTAFLOR.

Nonnains, babillait-elle
tantôt?

LA SARAQUILLE.

O Cateline,
en avons-nous mangé
ensemble des rissoles,
des flans et des oublies
chez Guelfin de Ricucq le pâtissier,
qui avait cette esclave
tatare revendue
par le Prieur à cause
des quatre dents cassées.
Dans la petite chambre
basse peinte en azur
Spinelle de Ser Lot de Benivegne
jouait de la viole
sans se lasser. Te souvient-il?

DIANORE.

Oh, elle
ferme les yeux!

LA SARAQUILLE.

Et elle
avait deux pots d'œillets blancs sur l'appui
de la fenêtre et sa calandre en cage.

LA ROMAINE.

Retient-elle les larmes
comme les rires?

SOLDAMOR.

Elle a bien l'air d'une sainte, ma foi.

DIANORE.

Elle a l'air d'une image.

LA SARAQUILLE.

Cateline, je gage
que, quand les Sarrasins
te prirent dans la mer,
tu t'en allais rejoindre
Bonajunte Alliate
en Surie. Allons! Parle.
Je veux bien t'embrasser.

DIANORE.

O Pisanelle,
ne vous souvient-il pas
de moi, de Dianore
à la belle main, quand
nous étions à Venise
et que vous demeuriez
dans une des maisons des Loredans
près de Saint-Luc et que vous eûtes quelque
bruit, ce me semble, avec la Seigneurie
parce que vous laissiez
parfois pendre la jambe
nue en guise d'enseigne
hors la fenêtre?

ALTAFLOR.

Ne vous souvient-il pas
même de moi, d'Altaflor la Pavone,
quand à Milan vous étiez tant aimée
par messire Loys Oldrade et que
vous dansâtes la danse
basse de l'Épervier
un soir devant le duc
qui vous donna
un gant d'oiseau brodé de perles fines?

LA ROMAINE.

Et à Rome, et à Rome,
quand Neapolion de Mont Ursin...

LE PRINCE DE TYR.

Assez, assez. Allons! Entendez-vous
les cloches? Le jour pointe. Or il est temps
d'éteindre les flambeaux.
Et je la convaincrai qu'elle est princesse
plus aisément que vous
ne la fassiez paillarde
à votre ressemblance.

L'ESCLAVONNETTE.

Allons, allons!
Aux étuves!

LE PRINCE DE TYR.

Venez.
Dame; car le jour vient.

Il s'approche de la béate et fait le geste de la prendre par la main. Mais elle s'écarte, tandis que les sœurs font tous leurs efforts pour ne pas la quitter.

LES CLARISSES.

Vierge Marie, à l'aide!
Sainte Claire, au secours!
Merci de nous, Jésus!

LE PRINCE DE TYR.

Venez, venez. Il faut. Ou je vous traîne
à force.

Déjà il se fâche, et la cruauté semble tout à coup relever et durcir à nouveau l'os sous les traits de son visage fatigué.

Folles femmes,
prenez ces nonnes sages
à bons bras de corps, vite!
Jettez-les de côté.

Les folles femmes obéissent en riant, et, dans la violence elles s'excitent. Leurs rires rauques et les cris clairs des vierges se mêlent dans la mêlée. Tout le cloître en résonne, sous le ciel qui blanchit au son des cloches. Du côté de la porte, les serviteurs, les rufians et les turcoples s'agitent. On entend des voix douteuses d'alarme.

LES MÉRÉTRICES.

— Lâchez, lâchez, nonnains!

— Elle n'est pas l'abbesse
qu'il vous faut.
— Lâchez-la!
Elle est une diablesse
blanche.
— Ha, ha, colombelles,
vous griffez!
— Elle est forte
cette courtaude.
— Celle-ci sent
le spicanard, comme un drap.
— Celle-ci
le basilic.
— Celle-ci le moisi.
— Lâchez, nonnains!
— Ne griffez pas!
— Quels reins!
— Allez chanter matines!
— Au chœur! Au chœur!

Du côté de la porte on entend des voix troubles comme des cris étouffés.

LES VOIX.

Le Roi! Le Roi!

Les gens sur le seuil s'agitent, murmurent et puis s'écartent.

Le Roi!

Sire Huguet bondit dans le cloître et s'arrête haletant, sans couleur de vie, la main sur son cœur qui l'étrangle, les yeux perdus dans le vertige, comme s'il allait défaillir. Les folles femmes cessent de lutter et de repousser. Mais le Connétable n'ouvre pas son poing qui serre le bras de la béate. Il se tourne vers son neveu, d'un air impérieux et dédaigneux.

LE PRINCE DE TYR.

Ah, quel mal à propos,
beau neveu!

SIRE HUGUET.

Fol vous êtes,
mon oncle, fol vous êtes
et ivre et possédé de l'Ennemie
pour méfaire envers Dieu et envers moi
d'un tel méfait que votre tête même
ne pourra me payer.

LE PRINCE DE TYR.

Pour vous payer j'ai bien d'autres deniers,
enfant. Or donnez-moi passage. Il faut
que je nettoie
ce lieu, de cette fille
que vous par sacrilège avez nichée
dans la maison de Dieu.
Elle est à moi. Les patrons des galées
me l'ont vendue
comme esclave, sur leur
part de prise. Je l'ai,
je la garde.

SIRE HUGUET.

Mon oncle,
mon oncle, l'Ennemie
vous tient par les cheveux. Et je la vois.
Ne perdez pas mon âme
comme la vôtre;
car il faut que j'arrache
à cette horrible griffe
la créature
de Dieu.

LE PRINCE DE TYR.

Mais elle n'est
qu'une fille de joie,
elle n'est qu'une folle
femme de Pise
dite la Pisanelle,
compagne de ces autres
qui la connaissent bien
pour avoir paillardé
avec elle dans toute
les villes d'Italie et consumé
grand'foison de florins.
Altaflor, Dianore,
et toi, la Saraquille,
parlez, avant que Famagouste et toute
l'île de Cypre
n'éclatent de gaîté.

SIRE HUGUET.

Ah, pour Dieu, ce mensonge
je veux que dans la gorge
vous reste par le nœud
de la corde qui pend
les larrons et les traîtres!

LE PRINCE DE TYR.

Assez, assez, enfant.
Faites-moi place.
Et je vous donnerai
un bien doux petit arc
pour tirer des noyaux
de cerises aux grues.

Il secoue et traîne par le bras la béate qui ne quitte jamais du regard le Roi. Les clarisses implorent, les mains jointes.

LE CLARISSES.

Sire! Sire!

De son corps le Roi barre le passage au Connétable.

SIRE HUGUET.

A genoux, traître, à genoux!
Je vous l'ordonne.
Je suis le Roi.

Le Connétable ose de sa main libre l'écarter rudement.

LE PRINCE DE TYR.

Va téter, va, enfant.

Aussi prompt que saette, Sire Huguet dégaîne sa dague et la plante dans l'estomac de son oncle. Le Prince lâche la proie et chancelle. L'arme est restée dans le corps. Comme il y porte la main, la poignée brille entre ses doigts qui, en pressant la mortelle blessure, semblent se garnir de bagues vermeilles.

A l'instant même, Sire Huguet par un mouvement de son âme éperdue est poussé vers la femme blanche qui se serre à lui, le prenant par les épaules de telle sorte que l'un et l'autre forment une seule horreur avec deux visages tournés vers la mort.

Enfant, tu m'as tué.

Un frisson court en toute chair chrétienne. Mais personne encore ne quitte sa place. Les clarisses sont prosternées, le front contre la dalle.

Tu as versé le sang
de ton sang, dans le lieu

sacré. Tu es perdu
à jamais, sans oubli,
hors d'amende, roulant
de faute en faute,
de meurtre en meurtre,
jusqu'au feu de l'enfer.

Il guette la femme qui dépasse de sa face, plus blanche que la guimpe, la chevelure du petit Roi. On entend les cloches en branle sur la ville réveillée. On entend la rumeur confuse du peuple crédule qui afflue par rues et ruelles vers le moutier.

Tu as vue l'Ennemie
me tenir aux cheveux.
Elle est là, qui te tient.
Je la vois, je la vois.
C'est moi qui la découvre...
l'image...

Il chancelle. Un flot de sang l'étrangle ; mais ses yeux élargis par la mort ne quittent pas la femme blanche, mais sa main sanglante se détache des rognons de la dague pour la désigner.

cette image...
cette image de pierre.

Il s'écroule sur les dalles saintes. Effrayées par le coup, les clarisses se lèvent et s'enfuient vers le fond du cloître. Les folles femmes se précipitent vers les rufians. On entend les invocations de la foule, sous le branle des cloches. Les cimes de cyprès s'éclairent.

Or Sire Huguet, à l'instant que l'œil lugubre a cessé de guetter derrière sa tête l'image redoutable, s'est écarté de la femme blanche en se retournant vers elle. Glacé et blême comme sur le point du trépas, les mains à ses tempes, il la regarde éperdument.

LA FOULE LOINTAINE.

— Alétis! Alétis! A nous la Sainte!
— Qu'on ne la porte pas à Nicosie!
— A nous notre Advocate!
— La Sainte à Famagoste!
— A Famagoste
la Vierge d'outremer!

GABRIELE D'ANNUNZIO

(La fin prochainement.)

LE SIÈGE DE JANINA

A Monsieur Edgar Dussap,
Consul de France à Janina.
G. C.

Janina, 19 octobre 1912.

La Grèce a déclaré la guerre à la Turquie... Depuis environ trois semaines, depuis la brusque mobilisation des *rédifs*, nous vivions dans une incertitude anxieuse. Chaque matin, on pensait apprendre que les Hellènes avaient franchi la frontière... Et la population de Janina s'exaltait!

La population de Janina? Des Grecs en très grande majorité, puis des musulmans, Turcs et Albanais, puis encore des Sémites, quelques Koutzo-Valaques... Un bariolage déconcertant, des haines latentes, qui se frôlaient sans se heurter, assoupies par l'accoutumance et qui soudain se réveillent, se dressent du fond des cœurs.

Cette guerre — conflit de deux races que n'ont pu rapprocher cinq siècles d'existence commune sur le même sol, sous les mêmes lois — cette guerre, du côté musulman comme du côté chrétien, on la jugeait inévitable! A constater la nervosité de ceux qui, de part et d'autre, nous exposaient leurs griefs, je me demandais si, devançant les décisions gouvernementales, le conflit n'allait pas commencer dans la rue, entre citadins de mœurs tranquilles et d'habitudes correctes comme, depuis longtemps, elle a commencé dans la Montagne, entre les « bandes ».

L'état de siège publié, dès le 9 octobre, est venu calmer les natures trop ardentes.

Certains jours, nous pouvions croire encore au maintien de la paix. Les *Ilavehs* semi-officiels de l'Agence ottomane se montraient optimistes. Il s'agissait d'un arrangement avec la Grèce, d'une intervention des puissances. Le lendemain, l'édifice fragile des suppositions illusoires s'effondrait. On disait : « Ce sera la guerre ! »

Aujourd'hui, plus d'équivoque possible : *C'est* la guerre !... On se bat à la frontière. Bientôt, sans doute, on se battra devant Janina — pour Janina.

Janina, selon les Turcs, c'est le chef-lieu d'un vilayet ottoman.

Janina, selon les Albanais, c'est le centre de l'Albanie du Sud et — qui sait? — peut-être l'une des villes principales de la future Albanie autonome.

Janina, selon les Grecs, c'est le foyer privilégié, où se perpétua, claire et pure, en dépit de toutes les variations ethniques, de tous les bouleversements historiques, la petite flamme sacrée de l'hellénisme; Janina, c'est la capitale de l'Epire, province grecque. Et, d'ailleurs, le fameux traité de Berlin n'a-t-il pas promis à la Grèce, l'Epire et Janina? Mettez un Janiote grec sur ce chapitre et vous admirerez l'éloquence que peut donner une conviction. Il semble que les Grecs de Janina aient été créés pour s'occuper de politique et en discourir. Quand je passe sur le vaste espace que domine le clocher carré de l'église Sainte-Catherine et que surveille le *Bach-Karàcol*, je remarque souvent l'affairement des groupes qui, à l'heure de la promenade, y forment « parlottes ».

Mais ne croyez pas qu'absorbés par des intérêts de terroir, les Janiotes négligent la politique générale. Ils lisent les journaux d'Europe avec avidité, ils les commentent avec passion. Parfois, sur la trame offerte, leur imagination brode — oh! les broderies de Janina, si colorées, si chatoyantes, et tissues de fils dorés! — ils s'enchantent de panhellénisme, de la Grande Idée! Pour se consoler de ne pouvoir agir, ils parlent, ils rêvent. On prétend qu'ils ne s'en tiennent pas

toujours là et qu'ils sont aussi de grands virtuoses en politique secrète. N'ai-je point entendu dire même qu'il est en tout Janiote digne de ce nom un « *comitadji* qui sommeille »?... Je me garderai de souscrire à ce jugement, le mot de *comitadji* étant pris en assez mauvaise part. Cependant il serait, je crois, difficile de méconnaître le travail mystérieux qui n'a cessé d'agiter cette Epire.

L'été dernier, un mot de Janiote m'amusa. Je m'effarais du nombre vraiment prodigieux des saints dont Janina célèbre la fête, des grands Saints, spécialement adorés dans la région. « Hé, me répondit-on, si nous n'avions pas tant de saints, nous aurions peut-être moins de bons patriotes! » Et comme je sollicitais de plus amples explications : « Mais oui... Dans la lutte contre le Turc musulman, la cause de la Foi se confond avec celle de la Grèce. » Quand on voyait le zèle chrétien se ralentir, vite on créait un saint, un saint à miracles! Alors, les pauvres gens reprenaient courage!

A vol d'oiseau, 25 kilomètres seulement séparent Janina de la frontière grecque. Au delà des monts Mitchikéli dont les hauteurs désolées surplombent le lac, une ligne de sommets plus élevés, plus majestueux, c'est le Pinde... Je me souviens d'une promenade faite, un dimanche, aux environs de la ville. Journée de fin d'été, ensoleillée à peine et comme humide encore des averses de la veille. Le but de la course? Une vigne; cueillir du raisin, y goûter... Ah! la jolie vigne et telle que jamais encore je n'en avais vue! Les ceps plantés sans ordre, des pampres riches de feuilles, libres de tout lien, retombant jusqu'à terre, sous le poids des grappes mûries... Et, çà et là, des héliotropes de montagne et des touffes de fougères. Tout autour, la campagne aride des chardons gris et des pierres, une brousse maigre. Plus loin, l'étendue vallonnée d'un champ de maïs ou de tabac aux fleurs nacrées; la silhouette isolée d'un homme, coiffé du fez blanc et vêtu de la cape des bergers, un invisible troupeau dont nous entendons tinter les clochettes; puis les maisons d'un village, cubes de pierre blanche où les fenêtres et la porte munie d'une échelle ont été percées sous le toit, très haut, à cause des brigands; plus loin encore et fermant l'horizon, des coteaux, des montagnes brûlées, ravagées.

Au crépuscule, l'ami qui nous avait guidés vers ce lieu sauvage et charmant me désigna au delà de quelques collines, une longue crête encore claire... Alors, grave, une voix me dit : *Là, c'est la Grèce!*... Je crus entendre : « Là, c'est le Ciel... le Paradis! »...

L'imagination des Grecs est magnifique : « En quatre jours, Madame, vous verrez nos soldats à Janina! »... Et déjà ils écoutent le *Te Deum* d'actions de grâces, ils voient le métropolite officiant dans l'église étincelante, en présence du Roi!

En attendant, comme la ville est triste sous la pluie! Les nuages forment couvercle à la grande boîte de collines et de montagnes qui enferment Janina et son lac. Et c'est le régime de l'état de siège : au coucher du soleil, les commerçants et « cafedjis » sont tenus de clore leurs établissements; deux heures plus tard, il est rigoureusement défendu de circuler par la ville. Seuls peuvent sortir les gens munis d'autorisations spéciales. Et ils sont rares.

Après sept heures, Janina est une ville morte; dans les rues encore plus mal éclairées que de coutume on entend des coups de sifflets. J'aimerais qu'une patrouille zélée nous interrogeât; mais on nous laisse passer. Le *cawas* marche devant nous et la lanterne qu'il tient à la main, blanchit sa fustanelle bouffante et semble écrire sur le chemin nos noms et qualités qu'on ne nous demande pas.

Les autorités militaires ont la main rude. Il y a des arrestations en masse. La cour martiale fonctionne; les prisons s'emplissent... Et, sous l'apparente tranquillité de la cité endormie, que de secrètes terreurs! L'autre jour, en plein midi, quelques coups de fusil tirés en l'air par des recrues ont alarmé le bazar et la ville.

Les uns redoutent les méfaits des « antartes », les autres s'affolent en songeant aux excès probables des soldats albanais. On parle couramment de pillages, d'incendies, voire de massacres... Quelqu'un m'affirmait : « Les consulats même ne seront pas respectés! »

Par incapacité de « croire que c'est arrivé », je reste calme, me bornant à imiter les fourmis prudentes qui font des provisions!

Janina, 20 octobre.

Succès des troupes turques : l'ennemi va repasser la frontière ; on le poursuivra jusqu'à Arta! A Janina, les musulmans se réjouissent, les Grecs cachent mal leur découragement. Puis tout change. Des nouvelles encore vagues circulent, se précisent, se confirment. C'est, maintenant, l'armée ottomane qui recule. Elle bat en retraite vers Janina. Sa défaite doit être attribuée à la défection des bataillons albanais.

Pour dévaster des villages environnants, ces terribles soldats, dédaigneux du devoir militaire, ont abandonné la position conquise. Les ordres les plus énergiques restent vains, lorsque l'ivresse violente du butin leur monte à la tête. Leur véritable cri de guerre est : « Pliatschka! »[1]

Janina, 7 novembre.

Les Turcs ont repris l'offensive. Deux jours de combat, puis nouvelle retraite.

Indociles, violents, rusés, rebelles à toute discipline, et de plus en plus découragés par les défaites auxquelles ils ont contribué, les Albanais se répandent dans les campagnes, pillent et incendient les villages. La population s'épouvante. Ceux qui le peuvent changent de domicile et s'établissent dans le voisinage des consulats. A la première alerte, ces refuges traditionnels seront envahis. En attendant, chacun s'empresse d'enfouir au fond de sa cave ce que sa maison contient de plus précieux, vêtements compris, puis la porte est murée.

L'aspect des soldats albanais confirme leur déplorable réputation. Lors de la mobilisation, quand, par petites troupes serrées, ils traversaient la ville, avec leurs faces abruptes et sauvages, vociférant sur deux notes la mélopée barbare qui doit être leur chant ou appel de guerre, des réminescences d'écolière, des gravures, des mots, longtemps oubliés, causes d'enfantines terreurs, me repassaient par la mémoire et — sans souci de mettre d'accord avec les données savantes de l'ethnologie, une impression si naïve — je songeais aux hordes huniques. Depuis le début de la guerre, les Albanais

1. Pillage, mot albanais.

ont pris possession du bazar où leur présence est une engeance. On ne sait jamais très bien s'ils sont là pour acheter ou pour prendre. D'humbles marchands les servent avec des timidités de chiens battus. L'autre jour, après quelques emplettes, je suis rentrée hâtivement, lasse du désordre, de l'encombrement sordide et brutal au travers duquel il m'avait fallu circuler, le cawas ne me frayant qu'à grand'peine une voie praticable. Comme d'un mouvement rapide, j'évitais un amas de boue, ma robe effleura les genoux d'un soldat qui se tenait accroupi sur le seuil d'une échope. A l'étal qu'encadraient, repliés, des volets de bois sombres, des mets nagaient dans la graisse liquide, exhalant une odeur de fromage et de suif. Le soldat mangeait quelque chose, paisiblement, et ses mâchoires de carnassier, saillantes sous la peau tannée par l'air et le soleil, fonctionnaient sans discrétion. A distance, mon imagination revêt l'homme de peaux de moutons, mais je pense qu'il portait l'uniforme incomplet et mal tenu qu'on voit le plus souvent aux recrues de Valona, ou de Bérat. A vrai dire, je ne me rappelle nettement de cet être entrevu pendant quelques secondes, que deux yeux bleuâtres dans un masque osseux, embroussaillé de poils roux, d'étranges yeux qui s'ouvraient, vides de toute pensée et où pourtant sous la somnolence de l'instinct repu, une flamme luisait — regard pâle, formidable, et mystérieux de bête au repos. Sans que le masque fauve se déplaçât beaucoup, ce regard se posa sur moi un moment... Hors de son atteinte inoffensive, je me sentis délivrée.

8 novembre.

Nous parcourons en flâneuse promenade le vaste plateau dont les hauteurs herbeuses s'allongent ou mamelonnent au-dessus de Janina, abritant la ville qui se déploie dans un désordre pittoresque sur le versant oriental. On nous signale par delà les prairies, au flanc des collines plus lointaines, trois énormes colonnes de fumée que, de temps à autre, un éclair roussâtre anime sinistrement. Ce sont des villages qui brûlent.

Tous ces jours, de nombreux blessés ont été apportés à Janina où ils sont en traitement. Combien? Je ne pourrais dire. On n'en avoue que deux cents. Mais toutes les écoles de

la ville sont occupées par les ambulances et il semble que ces hôpitaux improvisés soient déjà pleins. Pauvres victimes de la guerre! Nous allons les voir. Nous leur apportons des cigarettes, du chocolat, des biscuits. Nous n'osons pas déranger les soldats dont la blessure est grave, ceux qui souffrent ou qu'une sorte de coma écrase. Près de l'oreiller sur quoi pèse le visage d'un blanc jaunâtre au nez pincé, ou d'un rouge ardent aux lèvres avides, nous posons le petit paquet qui, demain peut-être — nous voulons l'espérer — amusera le réveil de l'homme, s'il s'éveille.

Les moins malades sont assis sur leurs lits, vêtus ou enveloppés de leur uniforme brun; presque tous remercient, en saluant du joli geste oriental qui monte aux lèvres, va des lèvres au front et retombe. J'ai pitié de ces êtres meurtris. Comme je ne connais point leur langue, je leur souris. Quelques-uns me répondent. Cependant peu de visages s'éclairent. Les yeux se taisent comme les lèvres. On devine des âmes frustes, et je ne sais quelle méfiance. Il faudrait la bonté, la douceur, la patience de celles qui soignent pour apprivoiser ces visages butés. Un court élan de sympathie humaine n'y suffit pas. Les salles sont assez propres et bien aérées, mais que le confort en est sommaire! Un grabat, un oreiller, une couverture... voilà tout! Les salles sont encombrées. Les couvertures sont grises, tout est gris, triste et laid.

Les officiers blessés sont, pour la plupart, soignés au *kouraba*, l'hôpital turc de Janina, qui se compose de plusieurs pavillons bien bâtis, au milieu d'un agréable jardin et dominant le lac, — une des plus belles situations de la ville. L'hôpital grec est moins joliment placé, mais clair, propre et assez bien aménagé.

Rismi bey, le médecin-directeur de l'hôpital turc, me plaît par un air de douceur et de bonté que je rencontre aussi chez les médecins militaires, plus modernes, plus « scientifiques » dans leurs allures et leur langage. Des médecins civils grecs ont offert leurs services et soignent avec dévouement les blessés ottomans, ces hommes de race étrangère, qui — c'est le mot du chirurgien Reccas — ne sont plus des ennemis, puisqu'ils souffrent.

Janina, 10 novembre.

Les belligérants sont aux prises à une trentaine de kilomètres de Janina. Hier, pour la première fois, la direction du vent aidant, j'ai entendu le canon. C'était près de Périlefti, l'église grecque, sur la colline où, au début l'automne, fleurissaient tant d'héliotropes sauvages. On venait de me montrer une place déserte. L'herbe y était verte, toute rafraîchie par la dernière pluie. De jolies plantes à feuilles découpées y croissaient en touffes. A cette place, il y a quelques jours, un prêtre orthodoxe fut assassiné, comme il allait pénétrer dans l'enclos qui entoure l'église. Sur la porte, la trace des balles est visible.

Nous avions repris le chemin qui mène à la ville, en passant auprès des carrières, là où s'élèvent, faites de pierres mal jointes et si pareilles aux roches que leurs masses rugueuses s'en distinguent à peine, les pauvres maisons du village tzigane. Nous parlions... Brusquement, nous nous sommes tus. Un bruit singulier grondait au loin, roulement sourd, prolongé par les échos, à travers les collines. Le ciel est très pur. Les montagnes se teintent de cet admirable bleu sombre, presque violet, qui annonce les plus beaux crépuscules... Ce que nous entendons, ce n'est pas l'orage, c'est la guerre. Là-bas, au delà des sommets inégaux qui ferment l'horizon tranquille, la chose qui fait éclater ce bruit étrange, *tue*.

12 novembre.

La Cour martiale siège en permanence. Les perquisitions, les arrestations se succèdent. Des avocats, des médecins, des négociants de la ville ont été incarcérés. Les raisons données semblent peu plausibles. Le désespoir, les craintes de leurs femmes — elles craignaient tout — m'ont fait mal... Quant aux victimes plus humbles de cette répression à outrance, il ne faut plus songer à les compter. Les cachots sont bondés de pauvres diables qu'on bâtonne, dit-on, impitoyablement. Il paraît que du côté des prisons, le soir, on entend des cris sinistres et que la « question » n'est pas abolie à Janina.

Des villageois, condamnés par la Cour martiale, ont été pendus aux arbres de la route. Des musulmanes se sont installées, tranquillement, leurs enfants près d'elles, pour jouir

de ce spectacle... L'autre jour, dans la rue, des gamins jouaient à pendre!...

14 novembre.

Les Turcs ont abandonné Pentepigadia. Les Grecs campent à 5 kilomètres de la ligne de défense de Janina. Les désertions se multiplient parmi les soldats albanais. On en a fusillé plusieurs.

Le temps des privations va commencer en ville. On ne trouve plus de pain blanc chez les boulangers. Le pain noir qu'on mange est hideux. Vous le croiriez fait de paille et de terre. Le sucre, le pétrole sont articles de luxe. On parle toujours de violences possibles — de la part des musulmans fanatiques, disent les Grecs, — de la part des « bandes grecques », disent les Turcs, — de la part des Albanais, dit tout le monde... On ne sait rien de précis sur les opérations militaires. Le canon se fait entendre chaque jour, encore lointain.

30 novembre.

La poste n'arrive plus. Le dernier journal que nous avons pu lire, est daté du 30 octobre.

En ville, cependant, des nouvelles étranges se sont peu à peu répandues, puis confirmées!... Les Turcs ont été défaits partout!... Salonique... Kir-Kilissé... Koumanovo... Monastir... Un Grec me disait : « Il n'y aura plus de Turquie d'Europe... » Est-ce possible?... Oh! lire un journal!!

Hier, se sont repliés en ville plusieurs bataillons ottomans, débris de l'armée de Monastir. Ils ramenaient sept canons, conquis sur les Grecs, à Sorovitch... Pauvres gens! On ne songeait guère à les applaudir. Qui donc, à les voir, eût pu oublier les tragiques lendemains de leur victoire, leurs uniformes en haillons, leur démarche harassée, leurs visages faméliques, et surtout la tristesse, la morne désolation de leurs yeux —, des yeux de vaincus. Leur défilé fut silencieux... Pauvres gens!

II

Janina, 9 décembre.

Ce matin, nous avons été réveillés par une fusillade nourrie, crépitante, et si proche! jamais encore nous n'avions

entendu cela. De temps à autre, la grande voix du canon grondait, plus forte, plus lourde, plus intense, absorbant l'égrènement des salves...

La belle journée! Un soleil ardent, tout doré. Nous oublions le froid, assez piquant. Vite, vite, nous voici trottant dans la ville. Les ruelles du quartier turc, si creuses et si grossièrement empierrées qu'on croit, par instants, marcher dans le lit desséché d'un torrent, ne découragent pas notre hâte... Glissant entre des murs sans fenêtres, nous sortons de Janina, nous suivons la petite route tortueuse qui mène aux collines, mais c'est pour la quitter bientôt et gagner à travers champs, la hauteur où se dresse, plus triste dans son inachèvement qu'une ruine ennoblie par le passé, une vaste bâtisse aux murs sans toiture, aux fenêtres béantes.

A nos pieds, la colline se renfle, se creuse, puis descend en pentes de plus en plus molles sur lesquelles des maisons revêtues d'argile brune et entourées de jardins et d'enclos potagers, s'étagent, toujours plus nombreuses, plus pressées jusqu'aux prairies du bord de l'eau... Nous dominons une grande partie de Janina et, plus avant et un peu à gauche, le promontoire rocheux qui, d'une grâce si majestueuse, s'élance au milieu du lac, portant les vieux bâtiments gris de la citadelle et ses deux mosquées symétriques. Tout en bas, le lac très bleu n'a pas une ride. De l'autre côté des eaux tranquilles, les monts Mitchikéli réchauffent à la lumière matinale leurs longs versants ravinés dont, çà et là, quelques pauvres bois d'yeuses et de mélèzes, quelques pâturages intermittents rehaussent l'aridité chaotique, leurs grands replis où, parfois, un village s'abrite, si lointain, si petit, vu à cette distance, que ses maisonnettes semblent de menus cailloux blancs, semés au hasard et retenus par un caprice du terrain.

En face de nous, au delà des collines de Dryscos qui font suite aux Mitchikéli et que coupent perpendiculairement des failles profondes encombrées de pierres, les cimes du Pinde étincellent comme des glaciers. Et voici la belle crête harmonieuse de la montagne de Calaritès, de la montagne qui est la Grèce. A notre droite, l'extrémité méridionale du lac se perd dans une forêt de roseaux que surplombe le roc volcanique de Gastritza.

De là, part le bruit meurtrier. C'est derrière cette colline mouchetée de brousse verte dont 5 ou 6 kilomètres nous séparent, que, depuis ce matin, on se bat. Nous ne pouvons voir le fort de Gastritza, l'un des plus importants parmi les cinq forts qui constituent le système de défense de Janina et dont Béjani est le principal, mais ce sont ses canons qui tonnent, écrasant de leurs fracas le grondement moins lourd de l'artillerie de campagne et le crépitement des fusils. Nous ne voyons rien. Si pourtant! Aux flancs d'une colline plus éloignée dont le faîte dépasse celui de Gastritza, un petit panache de fumée surgit, puis un autre...

Quelqu'un m'explique : des détachements grecs, venus sans doute de Letzovo, déjà occupé, se sont emparés des collines qui environnent Gastritza. Les troupes turques, soutenues par le feu du fort, veulent les en chasser.

Par moments, on croit à une trêve... Alors, dans le silence revenu, monte la rumeur indécise de la ville, et nous entendons les clochettes des troupeaux — doux carillons paisibles. La belle journée! Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le ciel plus bleu, le soleil plus tiède! Ce sol que j'ai connu jaune et desséché, s'est couvert de petites plantes roses. Des fleurettes blanches se montrent timidement entre les pierres. De pauvres arbres, maigres et dénudés, portent d'anachroniques bourgeons, d'autres se parent de toutes petites feuilles d'un vert frileux. On pourrait se croire au mois de mars...

Et soudain le bruit tragique reprend. La guerre maintenant se rapproche de Janina. Maintenant de quelque côté qu'on se dirige on entend le canon.

Le ravitaillement est de plus en plus difficile. Les communications postales sont définitivement interrompues. De temps à autre, un journal grec arrive à Janina, en contrebande, apporté par quelque villageois rusé, à travers les dangers de la montagne. Alors, des nouvelles — plus ou moins grossies par les imaginations — circulent de bouche en bouche. Ces nouvelles, tout le monde les connaît, les répète, personne, cependant, n'a lu, n'a vu la feuille annonciatrice! Recéler un journal grec est un délit sévèrement puni! L'introduire à Janina est un crime.

11 décembre.

La bataille a continué autour de Gastritza toute la journée d'hier et une partie de la nuit. Ce matin, elle était plus violente...

Dès huit heures, nous avons gagné notre poste d'observation près de la construction inachevée de la nouvelle école turque. Les prairies s'étaient prises de givre, nous marchions sur un tapis de cristal. Un brouillard blanc montait du lac et le cachait, ainsi que les montagnes et les collines de la rive opposée dont nous n'apercevions que les faîtes. Le promontoire de la citadelle, les vieux bâtiments d'Ali-Pacha, les deux mosquées symétriques et leurs fins minarets s'élançaient dans le ciel de nuages.

Nous entendions, mêlés ou nettement distincts, la grande clameur sourde et grondante du fort que l'écho roulait lourdement à travers montagnes, vallées et ravins, le halètement infernal des mitrailleuses, l'égrènement crépitant de la fusillade. Maintenant, nous voyions tomber chaque obus. Doux et silencieux comme ces jolis duvets d'automne que les enfants font voler en soufflant, un petit flocon d'un blanc lumineux se posait sournoisement sur la pente, puis s'élargissait moins brillant, moins épais. Quelques secondes s'écoulaient, et, alors, plus lent en sa course, le fracas de l'explosion bouleversait l'atmosphère, formidable malgré la distance.

Les sommets achèvent de rejeter leurs voiles. Sur les hauteurs de Condovraki, deux villages brûlent... En bas, presque au niveau du lac, d'autres maisons, une église sont en flammes. Les mouchets de fumée s'espacent. La canonnade se ralentit. A onze heures, c'est fini. On n'entend plus la guerre; on ne voit plus que la fumée rousse des incendies. Il semble que les Grecs ont été repoussés.

Autour de nous, le soleil a fondu le givre et dissipé la brume.

Janina, 12 décembre.

La nouvelle s'est vite répandue. Les Grecs ont été repoussés avec de grosses pertes. Leur vaillance, leur témérité forcent l'admiration de leurs ennemis; mais ils n'étaient, dit-on, que cinq ou six mille, ils n'avaient avec eux qu'une batterie

d'artillerie. Comment eussent-ils pu s'emparer d'une place puissamment défendue et par des troupes supérieures en nombre et par la nature même? Ayant, par un coup de force inattendu, pris possession des collines de Dryscos et de Condovraki qui font partie de la ligne principale de défense, ils ont espéré renouveler l'exploit des Japonais à Port-Arthur, ils ont espéré gagner au pied de Gastritza, en passant sous les obus et les balles, le « secteur privé de feu », la zone qui, se trouvant immédiatement au-dessous de la place fortifiée ne peut être touchée par les projectiles des assiégés. Cette zone atteinte, il auraient tenté l'assaut. C'était rêver l'impossible.

On s'est battu pendant trois jours. Le mercredi, 11 décembre, au matin, les canons des Grecs étant hors de combat, les Turcs ont gravi les pentes abruptes. Par un étrange phénomène qui frappa l'imagination des soldats musulmans, le brouillard semblait monter avec eux sur les flancs de la montagne, dérobant leur marche à l'ennemi qui tirait du haut des crêtes. Et le grand fort aussi tirait, protégeant l'escalade hardie. Les petits papillons de fumée blanche ne cessaient de se poser sur les rochers gris. Ce fut la fin. Après un combat acharné, les Grecs se replièrent en bon ordre et leur retraite sous le feu, les soldats calmes, marchant au pas militaire — c'est le commandant ottoman qui, du bout de sa lorgnette, a pu constater cette attitude sereine — fut belle et audacieuse.

Quelques heures après que les blessés et les morts en eurent été enlevés, nous avons vu le champ de bataille.

En longeant les prairies qui séparent le lac de la route de Prévesa, pas très loin de moutons qui pâturent, une nuée de corbeaux dévore les cadavres d'une dizaine de chevaux qui, arrivés de Monastir, sont morts de faim ou de lassitude et qu'on a laissés là. Plus loin, les corps endormis de trois soldats, venus de Monastir eux aussi, sont tombés de fatigue au bord de la route. Quittant la route de Prévesa, la voiture oblique à gauche et côtoie les escarpements de Gastritza, hérissés d'aiguilles rocheuses qui se dressent parmi la brousse maigre et les chardons, comme d'énormes stalagmites. Par place, les anfractuosistés de la pierre noirâtre laissent paraître de larges traînées d'argile rouge.

Des soldats sont là, il y en a partout. Nous ne voyons pas le fort, mais nous savons qu'il veille, et son piédestal est sauvage et terrible. Brusquement, la route se détache de la colline. Nous traversons une plaine; le cocher qui nous conduit et qui, la veille, est venu là pour le transport des blessés, nous désigne les positions occupées par les troupes. Le chemin devient montueux, difficile. Sept excavations encore fraîches déchirent le sol. C'est là que les Turcs avaient placé les canons de campagne conquis sur les Grecs à Sorovich, canons de fabrication française. On dit que, pendant ces trois jours de bataille, ils ont fait merveille...

La route franchit d'étroits cours d'eau sur des ponts primitifs... L'étendard du Croissant rouge se balance à la porte du Han de Lefka dont on a fait un lazaret. Des blessés ont été descendus là. Un garibaldien y gît, la tête à demi fracassée. On dit que quinze cents « garibaldiens » ont pris part au combat dans les rangs grecs et se sont vaillamment conduits; on dit même que ces « garibaldiens » étaient, en majorité, de pure race hellénique — soldats irréguliers, francs tireurs voulant participer à la lutte, sous quelque étiquette que ce soit!

Le Han de Defka! C'est la limite officielle imposée à notre course. En dehors du corps des officiers et du service d'ambulance, personne encore depuis la bataille ne l'a dépassée, personne encore n'est monté là-haut, sur la colline tragique! Cependant, nous continuons. Mais la route devient impraticable, nous abandonnons la voiture. Le sol est jonché des petites boîtes de carton rouge, qui enveloppaient les cartouches tirées à cette place par les Turcs.

Un ruisseau encore et sans la moindre passerelle. Nous gagnons l'autre rive, de pierre en pierre au-dessus de l'eau clapotante. La pente s'accentue. Des soldats nous invitent à retourner sur nos pas. Un jeune officier les écarte et nous salue courtoisement. Quand nous nous nommons, il sourit : Il aime la France. « Les Ottomans nous dit-il, ne comptent parmi les puissances que deux amies véritables, la France et l'Angleterre, mais l'Angleterre est un peu froide, la France est plus généreuse, plus vibrante. Elle a notre amour en même temps que notre admiration et notre respect. » Il s'excuse de ne

pouvoir nous renseigner — c'est une consigne générale — sur les événements de la veille, mais, sans qu'aucune question lui soit posée, il parle d'Uskub, de Koumanovo. Et ses yeux s'emplissent de larmes! « Une page noire de notre histoire! A Koumanovo, nous pouvions vaincre, nous vainquions, c'est alors qu'une partie de nos troupes nous abandonna, se tourna même contre nous. Les Albanais nous ont perdus. Ah! ce fut une lâche et horrible trahison! » La langue turque m'est étrangère, mais le visage de notre interlocuteur est honnête et doux. Ses yeux étroits, allongés, très jeunes, expriment tour à tour la sympathie, la douleur, la révolte. L'excellent résultat de cette rencontre est qu'on nous permet de continuer notre route. Le chemin de montagne est marqué par de larges dalles plates, feuilletées comme de l'ardoise, c'est le chemin de Metzovo. Nous montons au hasard de la pente, côtoyant un ravin pierreux, crevassé. Maintenant, nous dominons le lac et les collines. Des cartouches, des balles de fusils, des balles de shrapnell, et encore des petites boîtes rouges. Par moments, nous reprenons le chemin régulier. Les balles noires se multiplient, on dirait de menus cailloux ronds, mêlés aux éclats de pierre. Voici une quantité de cartouches vides. Les connaisseurs décident : cartouches grecques, cartouches turques, cartouches d'irréguliers, fusils Gras, Mannlicher, Mauser.

Sur le chemin, un cheval descend portant un homme en uniforme qu'un officier turc et des soldats entourent. Le cavalier est revêtu d'une capote bleue. C'est un prisonnier grec. Blessé, oublié sur la montagne, rampant parmi les rochers, il s'était caché dans une excavation. Il a passé là toute une nuit d'angoisse. Au jour, on l'a trouvé. On le conduit au lazaret où sa blessure sera soignée. Il semble triste et honteux. Il est tout jeune!

Et toujours nous montons. Au pied d'un buisson, une capote bleue. A cette place, un soldat a été tué. Le corps a été enlevé. Mais l'homme s'est traîné : une grande flaque, puis, là, cette chose innommable, rouge, grenue.

Au point culminant d'un raidillon, les retranchements élevés par les Grecs; de petits remparts faits de pierres superposées en hâte. Au milieu, une ouverture pour que passe le

canon du fusil. Cette longue déclivité abrupte au pied de laquelle nous sommes maintenant, les Grecs l'ont descendue sous le feu ravageur de l'ennemi, les Turcs vainqueurs l'ont montée dans une poursuite acharnée, et l'on s'est battu presque corps à corps au faîte de la montagne.

Nous nous retournons. Le panorama est admirable. Les collines de Dryscos dont nous dominons le versant occidental descendent en ressauts, en ravins, en aspérités et en crevasses, jusqu'à la plaine de Barcomadi que des ruisseaux strient. Partout, au delà, des collines ou des montagnes. En face de nous, derrière le Tamaros qui de ses deux pointes énormes et majestueuses surplombe la longue colline de Dodone le soleil va disparaître; le miroir du lac se découpe en rose tendre au creux de la vallée qui commence à s'assombrir. Et, s'avançant vers l'eau, dans une gloire rose, d'où les minarets émergent pareils à de grands flambeaux d'or, Janina nous apparaît irréelle et magnifique comme une ville de légende. Où sont les rues tortueuses, les murs croulants que le lierre drape, les maisons crépies d'argile desséchée, les pauvres toits de tuiles noirâtres? J'imagine des palais, des marbres, des gemmes, des mosaïques, des émaux, une architecture étrange et prestigieuse, toutes les fleurs de l'Orient....

Depuis hier, on se raconte, tout bas, parmi les Grecs, que le coup d'audace de Dryscos n'était pas prémédité, mais qu'apercevant Janina du haut des crêtes, les soldats hellènes furent pris d'ivresse, et se jetèrent dans l'impossible pour la conquérir. La fable est séduisante et, poétiquement, vraisemblable. « Heureux qui a vu Janina des collines de Dryscos », dit une vieille chanson épirote, « celui qui la voit n'a plus rien à désirer, il peut mourir ».

Janina, 17 décembre.

Hier, le Dr Suléiman Nouman Pacha, médecin en chef de l'armée d'Épire, est venu passer la soirée avec nous. C'est toujours avec plaisir que nous voyons s'encadrer dans la porte sa grande silhouette mince, son visage, ses yeux souriants.

Nouman Pacha a vécu, travaillé en Europe, à Paris, à Berlin. Il aime son pays ardemment, mais avec une clairvoyance profonde et souvent douloureuse. La situation privi-

légiée qu'il occupe à Constantinople, tant dans les milieux politiques ottomans qu'à Péra parmi l'élite intellectuelle, lui permettra de s'employer à l'œuvre de relèvement dont son patriotisme humilié rêve. Il faudrait à la Turquie beaucoup d'hommes comme lui. Nouman Pacha parle de ses blessés, de ses malades avec une bienveillance paternelle. Ce professeur de faculté est un soldat, lui aussi, et c'est sous le feu qu'il assiste aux batailles. Il nous conte sur les soldats anatoliens, leur courage, leur abnégation, des détails émouvants. Blessés, ces braves gens n'ont qu'un désir : retourner au combat. Ceux qui ne sont pas gravement atteints jugent inutile qu'on les soigne. J'ai retenu cette réponse de l'un d'eux : « Le bras gauche seulement est touché ; pourquoi me garder à l'hôpital? Le bras droit est bon! »

Janina, 16 décembre.

Les troupes grecques ont pris Pista; elles occupent Rovigliasto; déjà elles ont apparu sur les hauteurs qui entourent Béjani... Maintenant, c'est Béjani, le grand fort, qui gronde et semble conduire le sinistre jeu.

De Janina, on entend les bruits de la bataille. Vendredi, des renforts turcs sont arrivés, des bataillons d'Anatoliens. Mais, pour ces soldats, venus de Monastir, les étapes ont été longues et les repas trop rares. Comme ils sont las! En entrant dans la ville, quelques-uns se soutenaient à peine. Nous en avons vu qui ramassaient dans la boue, des débris de feuilles de choux et qui les mangeaient avec avidité.

Le soir, comme nous marchions dans une des rues principales de Janina, nous avons été arrêtés par les gémissements d'un traînard effondré au seuil d'une porte. Un officier lui ordonnait de se lever. Il répondait obstinément : « Je ne peux plus, je ne peux plus... » Nous lui avons donné un peu d'argent; il a fini par obéir et par s'éloigner appuyé au bras d'un de ses camarades.

Beaucoup de ces pauvres gens demandent l'aumône à la dérobée, dans les rues... Un soldat qui mendie! C'est une chose qui nous étonne douloureusement. Comment une telle misère laisse-t-elle indifférente la population musulmane de la ville? Sur le seuil où s'était réfugié le traînard de l'autre soir,

— la maison était celle d'un magistrat ottoman, — une main secourable n'a pas apporté une boisson chaude, un morceau de pain.

Pauvres soldats d'Asie! Ils ne savent pas très clairement pourquoi ils sont ici; leurs bons yeux ignorants regardent la mort en face. Ils se sont battus contre les Serbes, contre les Monténégrins. Las encore de la lutte, de la retraite, l'estomac jamais rassasié, on les a envoyés se battre contre les Grecs, et ils défendent furieusement la grande forteresse. En grand nombre ils ont été fauchés déjà. Djavid Pacha, leur général est tombé des premiers, en les entraînant au feu... N'importe! Tout guerrier tué à l'ennemi n'est-il pas un « chehid »?[1] *Monkir* et *Nekir*, les deux anges noirs aux yeux d'azur qui font en toute vie terrestre la part des bonnes actions et celle des mauvaises, n'auront point à juger sa vie. Sa mort lui vaut le Paradis!

Devant l'hôpital turc, la rue était encombrée. On ramenait des blessés. Huit voitures qu'entourait la foule consternée, étaient arrêtées — de vieux landaus délabrés, pareils à celui qui nous a amenés, il y a cinq mois, de l'horrible petit port de Santiquaranta à Janina. Nous entrevoyons des visages pâles, tirés, des yeux pleins d'ombre, des lèvres qui se serrent, des corps affaiblis, chancelants, qu'on soutient, qu'on porte. Dans la journée, quand nous passons auprès du même hôpital, trois cercueils couverts de drapeaux en sortent.

Comme hier, comme ce matin, nous allons nous asseoir sur la colline, devant le beau panorama de montagnes qui est le champ de bataille où se décidera le sort de Janina. Béjani est en pleine activité, balayant les alentours de ses projectiles. Le centre de l'armée hellénique fait face au fort, tandis que les deux ailes se déploient à droite et à gauche. On se bat avec acharnement. Cependant la fusillade qui était très vive ce matin, du côté de l'aile droite turque, se ralentit, plus lointaine. Sur la colline de Lonzetci, les petits flocons blancs se font de plus en plus rares. Est-ce que les Grecs reculent?

18 décembre.

La bataille, depuis quatre jours, se poursuit. Vite, en voiture vers Béjani.

1. Martyr.

Devant le camp du général en chef, Essad Pacha, notre voiture s'est arrêtée. Un officier s'avance et nous explique : un aéroplane grec évolue dans les environs du fort, il lance des bombes, il pourrait se rapprocher. Le danger est évident. Est-ce bien à cause de l'aéroplane qu'on nous empêche d'aller plus loin? Je ne sais; mais cette raison nous est donnée en français et fort aimablement. Nous nous inclinons et, descendant de voiture, nous rendons visite au général. Je le reconnais à peine! J'ai vu Essad Pacha dans mon salon, il n'y a pas trois mois. Svelte et robuste, bien sanglé dans son uniforme de drap brun, le visage ferme, net, soigneusement rasé autour d'une longue moustache châtaine à reflets fauves; correct, élégant même en sa tenue, avec ce je ne sais quoi d'un peu raide dans la correction, qui dénote l'officier d'éducation allemande, il paraissait tout au plus quarante-cinq ans. C'était un « jeune général » et vraiment de belle mine! Maintenant, une barbe d'un roux qui blanchit, a envahi sa face lasse, un peu congestionnée, que le kalpak surmonte plus lourdement. Je n'ose dire qu'Essad Pacha a pris de l'embonpoint, mais il semble plus massif que naguère et les plis de son grand manteau gris accusent encore cet épaississement évident de sa silhouette.

Le général nous reçoit avec beaucoup d'empressement et de bonne grâce, nous présente les officiers de son état-major; on nous sert aussitôt, selon les usages de l'hospitalité orientale, le plus savoureux des cafés. Nous voici confortablement installés et la causerie qui s'engage est souriante, presque amicale. Nous parlons de la guerre, tandis que, du fond de la tente, la trépidante rumeur du téléphone accompagne nos voix, tandis qu'au loin, pas très loin, le canon tonne. De temps à autre, Essad pacha prend sa grosse lorgnette et, sans cesser de parler, la dirige sur quelque point de l'espace. Je regarde, et je songe à toute cette responsabilité qui pèse maintenant sur ses épaules. Ses yeux clairs sont un peu distraits, il sourit avec la bonhomie un peu mélancolique d'un homme vieilli et, soudain, cette vieillesse prématurée, cette mélancolie de son sourire, cette lassitude intérieure, cet indéfinissable « lointain » de son regard, me semblent singulièrement pathétiques.

En ce moment, Essad Pacha semble plein d'espoir. « L'aile gauche des Grecs, nous dit-il, a été repoussée. Le combat se poursuit avec l'aile droite. Écoutez.... »

En effet, les coups de canon se multiplient, rapprochés. Le général lève plus souvent sa lorgnette. Nous prenons congé de lui. Comme à une cinquantaine de mètres, nous nous arrêtons, debout, les yeux sur Béjani, des chaises nous sont apportées.

Le combat se poursuit. Béjani sombre et sourcilleux dans le jour gris, tonne avec rage. Il se dresse au delà d'une plaine marécageuse que nous surplombons et qui nous sépare largement de sa masse trapue. Derrière lui, autour de lui, des collines, qui s'allongent à gauche jusqu'à rejoindre les crêtes de Dryscos et la chaîne des Mitchikéli et ceignent le lac et la plaine de Janina; au second plan, les hauteurs de Lonzetci qu'on se dispute si violemment depuis quelques jours. Plus loin encore, perdue dans les nuées, la cîme aride de Xerovouni (la montagne desséchée). A droite, entre le morne de Béjani et les collines de Manoliassa, de Bargi, la vallée qui fuit, bientôt cachée, emportant le mince ruban de la route, dans la direction de Rovigliasto et vers le défilé de Canetta, goulot étroit dont les Grecs sont maîtres. Plus à droite encore, Dodone et les deux dents rocheuses du Tomaros. Au-dessus de nous et se déployant très haut pour fermer l'horizon, un dôme de nuages avec de grands vides où le ciel paraît presque bleu.

Le général a quitté sa tente. Il est debout, à la limite du camp, sa lorgnette braquée vers l'est. Sur Béjani, le bombardement est terrible. Bientôt, nos lorgnettes à nous s'affolent, ne sachant où se fixer. Une grêle s'abat sur les collines. De toutes parts, la flamme, le fracas des obus qui font rage; des points d'un blanc dur, éblouissant, qui s'élargissent et se dissipent en vagues fumées.

Des « shrapnells » éclatent, quelques-uns en plein ciel. On voit une lueur aiguë, puis un mouchet de fumée brune, un petit débris de nuage qui reste suspendu dans l'air. D'autres, avant de se briser atteignent de plus près les cimes, les versants qui, sans trêve, se constellent de leurs fugitifs scintillements. Partout, des nébuleuses traînent, s'accrochent, impal-

pables lambeaux. Un moment la ligne de faîte de Béjani semble crépiter de mille étincelles.

Très haut, très loin l'aéroplane évolue. On nous a dit qu'il lance des bombes. Un instant, il se dirige si visiblement vers le camp d'Essad Pacha, il se rapproche, grandit avec une telle rapidité que j'ai presque peur.... Est-ce le quartier général qu'il vise? Mais, bientôt, il se détourne, il monte, il monte....

De temps à autre, on arrache le général à sa contemplation. On lui amène un villageois, — sorte de pâtre, vêtu de peaux de moutons et coiffé du fez blanc — qu'il interroge. Une délégation de « beys » albanais le retient un moment — il s'agit, paraît-il, de chapitrer les bataillons « arnautes », toujours prêts à la révolte ou à la désertion. — Des estafettes à cheval apportent des nouvelles, reçoivent des ordres. Un télégramme arrive. La trépidation bruyante du téléphone ne s'est pas relâchée un instant.

Le soir vient. Des soldats font les ablutions qui doivent précéder la prière. Partout, des feux s'allument, plus brillants, à mesure que l'obscurité tombe. On prépare le repas du soir.

Maintenant le général s'est approché de l'*héliostat* qu'un officier fait fonctionner. Et, dans la nuit, les signes lumineux parlent. D'autres signes s'éclairent là-bas, aux flancs de Béjani.

Janina, 20 décembre.

Nouman Pacha nous a proposé une visite au quartier général du commandant des forts. Il espère que nous obtiendrons de Vehib bey l'autorisation de pousser un peu plus avant nos courses d'observation.

Le quartier général de Vehib bey est sis à Catchikat, sur la route qui contourne le lac entre le fort de Gastritza et celui de Béjani. Pour tout local un misérable han.... Un petit escalier de bois, noir et sale, nous conduit au seuil d'une chambre très basse de plafond et assez mal éclairée où des officiers sont réunis. Le téléphone fonctionne. Penché sur l'appareil, un capitaine transmet une dépêche. Vehib bey est au camp d'Essad Pacha, à Petra. On lui téléphone aussitôt notre venue.

Les officiers s'excusent, en riant, de nous recevoir « à la guerre comme à la guerre » dans un lieu si peu digne de nous. On nous apporte du café, des liqueurs, des cigarettes, voire

même d'excellents caramels. Un moment après, Vehib bey entre et nous remercie de notre visite.

Nous lui parlons des opérations militaires. Comme Essad Pacha, il se montre plein de confiance. « Les Grecs ont été repoussés partout. Aujourd'hui, on se bat beaucoup plus loin qu'avant-hier. L'aile droite hellénique a dû reculer comme l'aile gauche.... » Vehib bey parle doucement, il sourit, aussi aimable, aussi complaisant en ses réponses qu'Essad Pacha, mais avec plus de réserve et moins de bonhomie.

Une barbe foncée encadre très haut son visage qu'éclairent ou assombrissent tour à tour des yeux gris, un peu verts dont le regard changeant se dérobe ou semble se replier en dedans. L'ossature du front est large, forte ; dans le sourire, la bouche se retrousse légèrement et découvre des dents robustes et très blanches. Ce visage d'homme de guerre me paraît énigmatique.

Je ne sais si l'instruction militaire du commandant des forts de Janina s'est faite comme celle de son frère, en Allemagne. Vehib bey est en tout cas beaucoup moins « européen » — au sens conventionnel du mot, car Vehib bey est originaire de Janina — qu'Essad Pacha. Je me représenterais volontiers sous ses traits quelque chef des Janissaires — de la bonne époque — brave et rusé, peut-être brutal, peut-être dévoré par le fanatisme et l'ambition, mais capable de grandes choses. C'est une figure dont on se souvient.

Quand nous demandons à Vehib bey son opinion sur la durée probable de la guerre, il dit : « Je ne sais.... Si j'étais le général Sapounzaki, je reviendrais après avoir été repoussé... Mais, si le général Sapounzaki revient, nous le repousserons encore, et ainsi et ainsi... jusqu'au bout ! »

Nous parlons d'armistice, car le bruit court de négociations entamées à Londres et auxquelles Venizelos aurait pris part. Vehib bey sourit toujours. « Nous ne voulons pas d'armistice. Une guerre comme celle-ci ne peut finir que par.... Comment dites-vous donc en français ? » Il se tourne vers Nouman Pacha et, calme, paisible, prononce le mot qu'il cherche, en allemand. On traduit : « Anéantissement » — « Anéantissement, oui, c'est bien cela.... Une guerre comme celle-ci doit finir par l'anéantissement d'une des deux armées.... »

On dit que, là-bas, dans la vieille citadelle où gît le corps décapité d'Ali Pacha, Vehib bey a déjà fait creuser sa tombe. On dit que Vehib bey a juré de lutter jusqu'à lancer le dernier obus, jusqu'à sacrifier le dernier combattant. On dit que, pour ne pas rendre la ville, il a décidé de la brûler et de s'ensevelir sous les décombres....

Je prie Vehib bey de nous laisser continuer notre route jusqu'à Koutzlios, la hauteur à gauche de Béjani, ou, tout au moins, de nous autoriser à aller un peu plus loin que Petra ou Catchikat. Il s'excuse de son refus. « Un peu plus loin, il n'y a rien à voir, et beaucoup plus loin, il y a du danger! » Je n'insiste pas. Sans doute avons-nous atteint la limite que des curiosités étrangères ne peuvent franchir. Hier, à Pétra, on nous empêchait d'avancer « parce que l'aéroplane grec lançait des bombes ». Aujourd'hui à Catchikat, comme nous parlons de l'aéroplane et du vol auquel nous avons assisté, Vehib bey a un léger mouvement d'épaules.

— Ce n'est pas un aéroplane de guerre, madame... c'est un voyageur pour la réclame... un voyageur seulement!

Comme nous reprenons le chemin de Janina, nous croisons une division de renfort qui vient de Bérat : 6 000 hommes, presque tous portant l'étrange coiffure des Anatoliens, ample bonnet de laine brune qui me rappelle un peu nos chaperons du XIVe siècle. Ces soldats ne se sont pas même arrêtés à Janina; on les envoie directement au combat. Leur pas est alerte, leurs yeux gais. Presque tous mangent en marchant, avec un air de trouver bon ce qu'ils mangent.

Dans les prairies qui bordent le lac, des milliers de moutons paissent. « Ce sont, nous dit Nouman Pacha, des prisonniers de guerre. » Pendant quelque temps encore, les troupes de Janina ne manqueront pas de viande. Mais le pain?

GUY CHANTEPLEURE

(A suivre.)

LES MANŒUVRES NAVALES

Pour les manœuvres de cette année, l'armée navale avait été divisée en deux partis.

Le parti A comprenait la 1re escadre de ligne (cinq cuirassés type *Danton*), la 2e escadre de ligne (cinq cuirassés type *Patrie*), les 2e et 4e escadrilles de grands torpilleurs, les 1er et 2e escadrilles de sous-marins offensifs. Il était placé sous les ordres du vice-amiral de Marolles, commandant de la 2e escadre.

Le parti B était formé par la 3e escadre de ligne (cinq cuirassés anciens), l'escadre légère (réduite à trois grands croiseurs par l'absence de plusieurs unités retenues dans le Levant), les 1er, 3e et 5e escadrilles de grands torpilleurs. Il avait pour chef le vice-amiral Marin-Darbel, commandant de la 3e escadre, et disposait des places de Toulon et de Bizerte et de leurs moyens de défense.

Le vice-amiral de Lapeyrère, commandant en chef de l'armée navale, dont le pavillon flotte sur le *Voltaire*, restait avec ce bâtiment en dehors de toute formation et remplissait les fonctions d'arbitre et de directeur des manœuvres.

Aucune convention n'avait été faite sur la puissance ni la vitesse relatives des bâtiments. Il était seulement entendu que le parti B était moins fort que le parti A, mais plus fort que

chacune des escadres qui le constituaient. D'autre part, tous les navires devaient être prêts à donner leur vitesse maxima pratique (que l'on peut évaluer à 19 nœuds pour la 1re escadre, à 18 nœuds pour la 2e, à 15 nœuds pour la 3e, à 22 ou 23 nœuds pour les croiseurs), mais les chefs de parti étaient invités à ménager le combustible comme ils le feraient en temps de guerre, c'est-à-dire à ne prendre les grandes allures que quand les nécessités militaires l'exigeraient.

Les hostilités commencent le 19 mai à 10 heures du matin. Le parti A bloque dans Toulon le parti B qui doit tenter de forcer le blocus pour rejoindre à Bizerte une force amie, représentée par la 5e escadrille de torpilleurs. Les cuirassés des 1re et 2e escadres sont groupés par divisions de manière à surveiller une grande étendue de mer, au sud de Toulon et des îles d'Hyères; ils se tiennent au large, hors de vue de terre, afin d'éviter les attaques des sous-marins de la défense. Les contre-torpilleurs du parti A restent à quelques milles de la côte et signalent à leur chef les mouvements des bâtiments ennemis. Ces mouvements se réduisent d'ailleurs à la sortie de deux croiseurs qui appuient les contre-torpilleurs du parti B, refoulent les escadrilles de blocus, mais sont obligés de se retirer devant un mouvement offensif d'une division de la 1re escadre. Un fort vent de mistral s'est levé, creusant la mer en vagues courtes et dures, et les petits navires ont peine à tenir leurs postes. Cependant deux des sous-marins défensifs de Toulon réussissent à arriver vers midi au voisinage de la 2e escadre, et simulent contre elle, avant d'avoir été aperçus, des lancements de torpilles qui paraissent faits dans de très bonnes conditions. Comme sanction à ces combats partiels, le commandant en chef renseigné par la T. S. F. neutralise jusqu'au soir les deux croiseurs qui sont sortis, les deux cuirassés torpillés, et une escadrille de chaque parti.

La nuit vient, une nuit claire, illuminée par la pleine lune. Les cuirassés bloqueurs s'éloignent dans le sud, par crainte des torpilleurs ennemis, laissant les leurs devant les passes. Mais, comme il arrive souvent en cette saison, le mistral a redoublé de violence au coucher du soleil; les torpilleurs du parti A, couverts par les embruns, secoués de la quille à la

pomme du mât, tiennent à peine la mer et ne voient rien : ils ne voient pas le 3e escadre qui, toutes lumières soigneusement masquées, précédée de ses croiseurs et flanquée de ses escadrilles, est sortie de Toulon à 8 heures du soir, s'est glissée le long de la côte, et, passant en dedans des îles d'Hyères, a pris le large dans la direction du cap Corse.

Le blocus est forcé, mais ce n'est, pour l'amiral Marin-Darbel, que la moitié de la réussite : il s'agit d'arriver à Bizerte. La distance, par l'Est de la Corse et de la Sardaigne, est de 525 milles, soit 35 heures à 15 nœuds, vitesse maxima du parti B; par l'Ouest, il n'y a que 400 milles, que le parti A peut faire en 22 heures à 18 nœuds : il faudrait donc que B eût au départ 13 heures d'avance sur A pour être au but le premier. Il est improbable que l'amiral de Marolles reste si longtemps devant une rade vide. Mais surtout, B ignorera pendant toute sa traversée les mouvements de son adversaire. S'il faisait la route directe sur Bizerte, il y arriverait le 21 à 7 heures du matin, et aurait beaucoup de chances pour y trouver le parti A avant d'avoir pu se mettre sous la protection des forts. Il doit donc essayer d'y entrer par surprise, et de nuit : aussi règle-t-il sa vitesse à 11 nœuds seulement, et, ayant contourné de loin le cap Corse, se dirige-t-il à l'est de Bizerte, sur Tunis, dans l'intention d'arriver le 22 vers 2 heures du matin en longeant la côte tunisienne d'aussi près que possible.

Pendant qu'il s'éloigne de Toulon, vent arrière, sans que ses petits bâtiments eux-mêmes soient gênés par le mauvais temps, les escadres de blocus qui se sont tenues au large se rapprochent de la côte au petit jour. Le 20, au matin, elles ont repris leurs postes de la veille; la houle est toujours forte; dans leur marche contre le vent, les cuirassés reçoivent des paquets de mer jusque sur leurs passerelles, et plusieurs de leurs baleinières sont enlevées par les lames. Quant aux torpilleurs, cette dure nuit de veille infructueuse les a quelque peu fatigués. Ils soupçonnent d'ailleurs que le parti B a pu tromper leur surveillance; ils ne tardent pas à en avoir la certitude, lorsque ne voyant sortir aucun ennemi ils s'approchent un peu et constatent que la rade est déserte.

Aussitôt averti par T. S. F., l'amiral de Marolles n'hésite

pas. Il est 7 heures du matin, la 3e escadre doit avoir près de 12 heures d'avance, et l'on devine sans peine qu'elle a pris par l'est de la Corse. La suivre n'est pas possible : on ne la rejoindrait pas avant son arrivée. Il faut lui couper la route en se rendant directement à Bizerte, de manière à y parvenir avant elle si c'est possible. Et le poste radiotélégraphique de la *Patrie* lance en langage chiffré l'ordre à tous les bâtiments du parti A de faire des routes convergentes, à toute vitesse, vers l'ilôt de Toro situé au sud de la Sardaigne : là se fera la concentration de l'armée, qui achèvera le parcours sous les ordres directs de son chef.

Alors c'est la descente générale vers le sud, à grande allure; les turbines ronflent, les soutes à charbon se vident dans les chaudières où la combustion est poussée à l'activité maxima; la fumée blanche, malodorante, du mazout que brûlent les torpilleurs, se mêle aux volutes noires des cuirassés. La houle tombe à mesure qu'on s'éloigne, et c'est par un temps radieux que, vers le soir, les divisions de A s'aperçoivent mutuellement en face de la côte de Sardaigne. A la nuit, les feux de navigation sont masqués, et la course folle continue, les grandes masses sombres se ruant « dans l'écume de la mer sonnante », sous la lune qui amplifie encore leurs silhouettes.

Le 21, à quatre heures du matin, le cap Blanc est en vue. La 3e escadre n'est pas là, c'est donc qu'elle n'a pas pris la route de l'ouest : il n'y a plus qu'à attendre son arrivée pour la nuit prochaine. Un nouveau blocus s'organise autour de Bizerte, hors du rayon d'action des forts, blocus dirigé contre le parti B lui-même qu'il faut empêcher d'entrer. La journée se passe en escarmouches de torpilleurs, en lentes évolutions des cuirassés répartis par divisions suivant un plan semblable à celui du blocus de Toulon, mais à distance un peu plus grande, ce qui empêche les sous-marins, mis en route trop tard, d'intervenir utilement.

Et c'est de nouveau la nuit. D'abord une obscurité complète pendant laquelle, peut-être, la 3e escadre aurait pu passer inaperçue; la 5e escadrille de torpilleurs en profite pour sortir de Bizerte et pour attaquer brillamment les cuirassés de la 2e escadre. Puis, comme les deux soirs précédents, la lune se lève, presque pleine encore, dessinant en ombres bleues les

massifs du cap Blanc et du cap Zébib, limites de la zone où s'exerce la surveillance des bloqueurs. Vers une heure du matin, nouvelle attaque furieuse de la 5e escadrille sur la division placée à l'ouest : c'est la diversion par laquelle le parti B essaie de masquer le mouvement du gros de ses forces. A ce moment en effet, la 3e escadre, suivie de l'escadre légère, longe la côte Est de très près, et il ne s'en faut plus que d'une vingtaine de milles — une heure et demie à peine — qu'elle n'arrive à l'abri des ports de Bizerte. Mais, de ce côté aussi, les bloqueurs veillent : à 7 000 mètres de distance, la division que mène le *Mirabeau* a vu les coques luisantes sous la lune. Aux antennes de télégraphie sans fil, les signaux d'avertissement crépitent; le branlebas de combat sonne partout; la 1re escadre se concentre dans l'Est aussi vite que le lui permet l'écartement de ses divisions, et bat de ses feux le parti B qui fuit devant elle, mais qui tombe sur la 2e escadre : celle-ci, par une manœuvre hardie, contourne la tête des escadres B, en longe la ligne à 1 500 mètres à peine et les enveloppe ensuite par la queue; les escadrilles attaquent impétueusement; et c'est, sur la mer qui semblait déserte quelques instants plus tôt, une illumination générale de feux blancs, rouges et verts, que traversent les longs faisceaux éclatants des projecteurs. Aux premières lueurs du jour, le commandant en chef fait cesser le combat.

*
* *

« Si je mourais maintenant, écrivait Nelson à l'Amirauté quelques jours après Aboukir, je suis sûr qu'on trouverait gravés sur mon cœur ces trois mots : faute de frégates! Je ne puis dire à quel point j'ai souffert et je souffre encore de n'en point avoir davantage. » Le rapprochement de la situation de 1798 et de celle que créait pour les manœuvres de cette année la composition même des partis s'impose par de curieuses coïncidences. Le 19 mai 1798 — cent quinze ans jour pour jour avant l'appareillage de l'amiral Marin-Darbel — la flotte française commandée par Brueys et portant le général Bonaparte quittait Toulon pour faire route à l'Est et descendre les

côtes de Corse et de Sardaigne. Nelson qui la bloquait depuis deux semaines se trouvait à ce moment au Sud des îles d'Hyères. Mais un violent mistral dispersa, ce jour-là, ses vaisseaux et leur causa des avaries de mâture; tandis que Brueys s'éloignait vent arrière, les bâtiments anglais se ralliaient à grand'peine dans une rade de Sardaigne et il leur fallait plusieurs jours pour réparer les dommages de la tempête. Ainsi le mauvais temps avait favorisé la sortie de l'escadre bloquée, comme il l'a favorisée lors de nos dernières manœuvres. Mais, si la similitude des deux cas est complète, c'est parce que le parti de l'amiral de Marolles ne comptait aucun croiseur et que son chef se voyait obligé d'en faire remplir l'office par des torpilleurs dont la résistance à la mer est insuffisante; des bâtiments rapides, de tonnage modéré, eussent gardé sans difficulté le contact de la place et signalé la sortie du parti B assez tôt pour permettre la concentration du parti A.

Encore la tâche de celui-ci n'était-elle pas difficile, même après que le blocus eut été forcé : d'après les conventions du thème, son adversaire devait gagner Bizerte, et aucun doute n'était possible sur sa destination. Aurait-on jamais, en temps de guerre, une pareille certitude? Il faut se rappeler l'angoisse de Nelson revenant devant Toulon le 31 mai et apprenant la sortie des Français sans pouvoir deviner leur objectif, cette poursuite qui à travers la Méditerranée l'amène en Sicile, puis à Malte d'où notre flotte était déjà partie, à Alexandrie où il devance Brueys, le retour en Sicile et l'incertitude qui dure jusqu'à ce qu'enfin un renseignement de hasard et l'intuition du génie l'amènent droit sur sa proie. Il faut se rappeler encore le même Nelson allant chercher à Palerme, en 1805, Villeneuve parti pour les Antilles, et ne joignant la flotte franco-espagnole, devant le cap Trafalgar, que grâce à sa ténacité et à l'impéritie de ses adversaires. Faute d'informations, faute de frégates! La mer est grande, même dans ce petit bassin occidental de la Méditerranée qui a vu tant de blocus, tant de recherches, tant de poursuites vaines. Une escadre perdue de vue ne laisse derrière elle aucune trace de son passage, et, en guerre, un chef placé dans la situation qu'avait pour nos manœuvres l'amiral de Marolles vis-à-vis du parti B,

ne pouvant pas deviner le but exact de son ennemi, se trouverait dans la plus cruelle perplexité si des croiseurs gardant le contact de la force ennemie ne lui donnaient les renseignements indispensables pour guider son action.

J'entends bien l'objection : des croiseurs, nous en possédons ; il y en a sept dans notre armée navale, et pendant longtemps, même, on a reproché avec raison à la marine française d'en construire trop, de gonfler ses divisions d'éclairage au détriment du corps de bataille. Mais ce sont des croiseurs cuirassés, déplaçant de 12 000 à 14 000 tonneaux; ils appartiennent à ce type hybride qui n'a ni la vitesse du bâtiment léger, ni la force offensive et défensive du cuirassé de ligne. Leur tonnage, leur visibilité, en font un but naturel pour les attaques des torpilleurs et des sous-marins; ils forment une avant-garde, capable de soutenir les navires envoyés en reconnaissance, mais non de faire elle-même cette reconnaissance. Ils représentent de l'infanterie montée plutôt que de la cavalerie. Ou, pour se borner aux comparaisons maritimes, ils correspondent aux vaisseaux de second rang d'autrefois, non aux frégates. Les frégates d'aujourd'hui, ce sont les petits croiseurs de 3 000 à 5 000 tonnes, capables d'une très grande vitesse par mer calme et d'une endurance prolongée en cas de mauvais temps, capables aussi d'aider les torpilleurs amis et d'écarter les torpilleurs ennemis comme les frégates de jadis soutenaient ou attaquaient les brûlots. Chaque rôle distinct impose des caractéristiques différentes, et il est plus facile de fondre en un type unique — comme les Anglais tendent à le faire en ce moment — le cuirassé de ligne et le croiseur-cuirassé, que de donner à celui-ci, trop gros, ou au contre-torpilleur, trop petit, les qualités nécessaires à l'éclaireur.

Nous avons des croiseurs-cuirassés, bons encore et parfaitement utilisables en stratégie comme en tactique; nous avons de grands torpilleurs, aussi aptes que ceux des autres marines à l'accomplissement des missions qu'on peut raisonnablement leur confier; mais nous n'avons pas d'éclaireurs, et il nous en faut. Ceux dont la mise en chantiers est prévue par la loi sur le programme naval doivent être construits, non pas à partir de 1917 comme on l'a décidé l'an dernier, mais tout de suite. C'est le complément indispensable de la constitution d'une

armée de ligne dont la force risquerait d'être vaine, si elle n'était sûrement guidée.

Ce manque d'éclaireurs, dans le parti A surtout, a donné aux blocus de Toulon et de Bizerte un caractère fort différent de celui que prendraient en réalité des opérations de ce genre. Obligé d'éparpiller ses cuirassées et même, dans chaque division, de séparer les bâtiments pour garder une vaste étendue de mer, l'amiral de Marolles se voyait imposer par la constitution de ses forces une tactique dangereuse. En fait, Toulon n'était plus bloqué le soir du 19 mai; et si Bizerte l'était dans la nuit du 21 au 22, c'était au détriment des possibilités d'action contre un ennemi arrivant à l'improviste. Tandis que la 1re escadre se concentrait, le parti B gagnait vers Bizerte sans que les divisions qui ne s'étaient pas encore réunies pussent s'opposer à sa marche. Il faut tenir compte de ce fait avant de blâmer une organisation de blocus qui était nettement contraire à tout ce qu'enseignent l'histoire et le simple bon sens. La nuit surtout, les forces bloquantes doivent rester groupées, ne laissant en surveillance que les bâtiments légers. Et, quand il s'agit surtout de ports militaires pourvus de tous les organes de défense qui existent à Toulon et à Bizerte, elles doivent se tenir à distance respectueuse, hors de portée des torpilleurs et des sous-marins. Les Anglais, qui pendant tant d'années ont bloqué nos côtes de l'Océan et de la Méditerranée, ne laissaient que des frégates devant Brest ou Toulon : leurs vaisseaux se tenaient à l'entrée de la Manche ou sur les côtes de Corse, prêts à se porter là où ils savaient d'après les renseignements recueillis, que passeraient nos escadres. Togo n'a pas procédé autrement dans le blocus de Port-Arthur. Aujourd'hui, les navires marchent plus vite, et la télégraphie sans fils rend les informations instantanées. Tout de même les leçons du passé gardent leur valeur.

*
* *

Durant la seconde semaine des manœuvres, le parti B ayant Bizerte comme base devait essayer d'empêcher la jonction des deux fractions du parti A, la 1re et la 2e escadres, qui

avaient respectivement pour point de départ Porto-Vecchio et Philippeville; son objectif était de battre l'une des deux escadres avant que l'autre l'eût rejointe. Le point de rencontre tout indiqué était le cap Carbonara, pointe Sud-Est de la Sardaigne, situé à 170 milles de Philippeville, à 160 milles de Porto-Vecchio, à 100 milles seulement de Bizerte : le parti B pouvait donc sans peine y arriver avant ses adversaires et attaquer celui d'entre eux qui s'y présenterait le premier; mais, les départs simultanés des trois forces en présence ayant été fixés à 4 heures du soir, la jonction pouvait se faire le lendemain au petit jour; et un ordre du commandant en chef interdisant pour cet exercice le combat de nuit à cause du voisinage des côtes italiennes, il aurait fallu une faute de manœuvre du parti A pour que la bataille eût lieu avant sa concentration. Le commandant du parti B ne pouvait guère espérer cette faute; si elle n'était pas commise, il ne lui restait qu'à s'efforcer, avant l'inévitable choc, d'user l'ennemi en se servant de ses auxiliaires, les bâtiments lance-torpilles. A cet effet, en même temps qu'il quittait Bizerte, il envoyait les sous-marins de la deuxième escadrille dans l'Est du cap Carbonara, pour barrer la route probable du parti A; il prescrivait à ses torpilleurs de longer la côte de Sardaigne à une quinzaine de milles de distance, avec ordre d'attaquer de nuit, si possible, la 1re escadre; enfin, il dirigeait ses cuirassés et croiseurs au large, avec l'intention s'il était poursuivi, d'entraîner l'ennemi jusqu'aux Bouches de Bonifacio où la première escadrille de sous-marins serait postée en surveillance, prête à agir dans cet étroit passage. Il escomptait, de ces attaques successives, une diminution de forces du parti A qui lui permît de lutter contre lui sans désavantage.

La 1re escadre, qui descendait la côte de Sardaigne à la vitesse de 16 nœuds, passa vers 2 heures du matin entre le gros du parti B et ses torpilleurs, sans les voir et sans en être aperçue : les feux de navigation étant masqués sur tous les navires, il leur eût fallu un écartement de 3 ou 4 milles au plus pour avoir connaissance les uns des autres. Cependant l'odeur caractéristique du pétrole, apportée par la brise qui soufflait de terre, révéla aux bâtiments de la 1re escadre le voisinage des torpilleurs du parti opposé. Ils continuèrent leur

route pour se trouver à 4 heures au rendez-vous assigné, passèrent un peu en dehors du barrage des sous-marins qui ne purent intervenir, et, au petit jour, se joignirent à la 2e escadre qui arrivait de Philippeville. Puis, sur l'hypothèse invérifiable, mais problable — et d'ailleurs exacte — que le parti B faisait route vers les Bouches de Bonifacio, le parti A tout entier se mit à sa poursuite, remontant vers le Nord en formation de combat. Mais, passant plus près de terre, il se trouve à portée des sous-marins dont il ne connaissait pas la présence, et deux de ses unités furent torpillées avec succès : les prévisions de l'amiral Marin-Darbel s'étaient donc, au moins partiellement, vérifiées.

Il eût sans doute réussi, ayant à peu près quatre heures d'avance, à passer les Bouches avant d'être atteint, si le commandant en chef, jugeant la manœuvre suffisamment dessinée, ne lui avait ordonné de revenir vers le Sud pour livrer combat. De cette rencontre, il y a peu à dire : ce fut une bataille entre deux lignes parallèles, qu'il fallut interrompre pour ne pas pénétrer dans les eaux territoriales italiennes, avant qu'aucun des partis eût pris un avantage marqué.

Le troisième thème des exercices d'ensemble prêtait au parti B, quittant Porto-Vecchio le 2 juin à 11 heures du soir, l'intention d'attaquer la côte de Provence en un point indéterminé entre Nice et Marseille; le parti A, appareillant des Salins d'Hyères le lendemain matin à 4 heures, devait s'opposer à cette tentative. Il n'avait pour cela d'autre moyen que de rechercher B et de le battre. Mais B, qui avait cinq heures d'avance au départ, manœuvrerait-il pour hâter lui aussi le combat, ou au contraire pour l'éviter? La première solution était plus militaire, car il serait dangereux pour une escadre de vider ses soutes à munitions dans une opération contre la terre avant d'avoir détruit l'ennemi flottant : c'est là une besogne de bâtiments légers sans valeur sérieuse, agissant surtout pour démoraliser les populations côtières. La seconde solution semblait cependant plus conforme aux instructions générales du parti B, et permettait de prolonger un peu la durée des opérations. C'est elle qui fut choisie; la 3e escadre accompagnée de ses croiseurs, s'étant écartée la nuit de la côte

de Corse, fit route pour contourner le golfe de Gênes avec l'intention d'aller bombarder le golfe Jouan. Le parti A, pendant ce temps, dépêchait ses torpilleurs en avant à grande vitesse pour explorer la mer au Nord du cap Corse. Le temps magnifique permit à ces petits navires de déployer toute la puissance de leurs machines, et dès 8 heures du matin ils se trouvaient au point assigné, mais ils ne pouvaient que signaler par télégraphie sans fil l'absence de tout bâtiment ennemi : le parti B en effet avait passé au large et était déjà au Nord de la zone explorée. Le chef du parti A, qui avait suivi ses torpilleurs à vitesse modérée, en avait gardé quelques-uns avec ses cuirassés : il les expédia sur la route que devait probablement suivre la 3e escadre, et fut assez heureux pour apprendre d'eux, après deux ou trois heures de recherche, la position du parti B ; il n'avait plus qu'à se porter à sa rencontre. Vers deux heures de l'après-midi les deux armées commençaient le feu l'une contre l'autre à grande distance et manœuvraient pour se rapprocher. Ce fut encore un combat sur deux lignes parallèles, canonnade silencieuse dont le résultat eût surtout dépendu de l'habileté des directeurs de tir et des pointeurs ; mais où les attaques des torpilleurs du parti B, hardiment menées dès la fin de la période d'ébranlement, eussent pu faire pencher la balance : car les torpilleurs de A, ralliant à grand peine leur armée qui marchait dans le même sens qu'eux, ne purent rejoindre qu'après la bataille et restèrent inutiles.

Les manœuvres se sont terminées par deux semaines d'exercices d'ensemble : évolutions de l'armée navale réunie, mouillages et dragages de mines, attaques de torpilleurs et de sous-marins, etc., dont il n'y a rien à dire parce qu'ils ressemblent aux exercices coutumiers des escadres. Mais de l'exécution des deux derniers thèmes de manœuvres, se dégage à nouveau la nécessité pour notre flotte d'éclaireurs capables de la renseigner en toutes circonstances : nous n'y reviendrons pas ; il n'est pas de problème stratégique maritime qui puisse se résoudre d'une manière sûre si le chef ne dispose des divers éléments qui constituent une force navale organisée. On ne peut pas plus se passer de croiseurs que de torpilleurs ou de cuirassés ; il faut, dans un programme de constructions

logiquement établi, faire à chaque genre de navires sa part des crédits dont on dispose, en évitant de s'engouer pour tel ou tel genre de navires, en évitant aussi d'en sacrifier aucun.

Hormis cette lacune à laquelle nous voulons croire que l'on remédiera bientôt, la composition de notre nouvelle flotte ne prête guère à la critique. Les petits torpilleurs qui disparaissent peu à peu sont remplacés par des torpilleurs d'escadre moins nombreux, mais utilisables à la mer dans de bien meilleures conditions. Bâtiments encore imparfaits, sans doute, mais aussi bons que leurs contemporains étrangers : tous les marins cherchent depuis longtemps la formule du torpilleur idéal, formule toujours changeante avec les progrès de la technique, aboutissant forcément à un compromis tel qu'on en rencontre à chaque étape de l'architecture navale.

En matière de sous-marins, nous conservons notre avance ; les petits navires du type Laubeuf, à vapeur ou à moteurs Diesel, se sont montrés une fois de plus très endurants et capables d'agir à bonne distance de leur centre de stationnement : le succès de l'escadrille venue de Bizerte pour établir un barrage en pleine mer, en face de la Sardaigne, est particulièrement probant à cet égard. Le moment est venu d'utiliser les vrais sous-marins d'escadre que nous avons commencé à construire il y a déjà trois ans, et qu'imitent aujourd'hui les marines anglaise et allemande. Quant aux opérations près des côtes, aux blocus ou aux passages dans les détroits renforcés, les sous-marins y sont des auxiliaires infiniment précieux. Ils causeraient certainement bien des surprises dans une guerre réelle.

Ce n'est pas en manœuvres que l'on peut apprécier la valeur véritable d'une flotte ; cette valeur, comparée à celle des adversaires probables, résulte d'un grand nombre d'éléments impossibles à estimer. Mais nous avons une certitude : c'est que dans aucune marine on ne trouve un personnel meilleur dans son ensemble que le nôtre, des hommes plus dévoués, plus résistants à la fatigue, plus gais dans l'accomplissement d'un devoir souvent pénible, mieux préparés à utiliser les armes que le pays leur confie. Quand on a vu l'ardeur qu'apportent les équipages à la dure corvée de l'embarquement du charbon, l'entrain des mécaniciens et des chauf-

feurs pour les longues marches à grande vitesse, la patience et la méthode qui caractérisent l'entraînement aux écoles à feu, la correction impeccable des évolutions d'ensemble, les efforts de tous pour tirer des exercices de combats simulés le maximum d'enseignements en vue des luttes futures, on quitte l'armée navale sur une impression réconfortante de confiance et d'estime. On pense aussi — et les parlementaires qui ont suivi nos exercices n'auront pas manqué de retenir cette conclusion — qu'il est temps de donner à ces braves gens les satisfactions de carrière et de solde qu'ils méritent, et qu'on leur marchande trop. Les grosses sommes que la France consacre à sa marine ont un bon rendement en force militaire efficace et constamment disponible. N'eussent-elles rien montré d'autre, que les manœuvres de 1913 n'auraient pas été inutiles.

LIEUTENANT ★★★

LA RENAISSANCE

DE

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE

La renaissance de l'architecture gothique compte parmi les grands faits de l'histoire de l'Art au XIXe siècle. Exaltée par les Romantiques, dédaignée par les Classiques, le temps a fait justice des excès de ces polémiques et des caprices de ces modes. L'art du moyen âge a repris sa place dans notre histoire nationale. La découverte d'une technique oubliée pendant trois cents ans a fait naître une école d'architectes spécialisés dans l'étude des anciens monuments français, et aussi un enseignement nouveau, institué d'abord au musée du Trocadéro, puis à l'École des Beaux-Arts. Aujourd'hui, les édifices du moyen âge sont entretenus avec une connaissance exacte de leur construction primitive et de leurs transformations. Ils sont mis à l'abri, non plus seulement du vandalisme qui détruit, mais de celui qui restaure. Les grands travaux dont ils sont l'objet depuis quatre-vingts ans ont exercé sur l'art de notre temps une profonde influence. Aux imitations des basiliques et des temples ont succédé des églises néo-gothiques : Sainte-Clotilde à Paris, Saint-Ouen à Rouen, Saint-Nicolas à Nantes, ont été des modèles imités dans toute la France. Le retour aux formes du moyen âge a réveillé de leur torpeur de nombreuses industries d'art : tailleurs de pierres et d'images, peintres-verriers, ferronniers, mosaïstes. « En conservant nos édifices,

écrivait Viollet-le-Duc, la Commission des Monuments historiques a changé le cours des études de l'architecture[1]. »

Cette moderne ferveur pour les monuments de l'ancienne France a souvent été présentée comme une réaction contre les excès du vandalisme révolutionnaire. La rénovation de l'art chrétien aurait suivi la restauration de la Monarchie et de l'Église. En réalité, le mépris des monuments du moyen âge fut commun aux régimes les plus différents. Sans doute, la Révolution s'attacha à détruire au portail des cathédrales « les effigies des ci-devant anges, ci-devant christs, saints et saintes[2] »; mais le vandalisme pratiqué par les Conventionnels au nom de leurs doctrines politiques et religieuses, le fut avant et après eux, au nom des doctrines les plus opposées. C'était pour faciliter l'exercice du culte, pour donner plus de prestige à ses manifestations, qu'au XVIIIe siècle, les chanoines de Chartres et de Bourges remplaçaient par des carreaux blancs les verrières anciennes, abattaient les jubés sculptés, réduisaient en menus pavés d'incomparables chefs-d'œuvre. C'était pour rendre les processions plus majestueuses que le chapitre de Notre-Dame faisait mutiler par Soufflot le portail central. Lors du Sacre de Charles X à Reims, qui devait ressusciter l'ancienne pompe royale et marquer la renaissance du culte catholique en France, on n'hésita pas, sous prétexte de sécurité, à abattre sur la façade de l'antique cathédrale plus de deux cents têtes de saints qui s'écrasèrent sur le pavé. Le marteau iconoclaste des révolutionnaires n'a pas été plus brutal que celui des prêtres et des rois.

Plus tard, sous le règne de Louis-Philippe et pendant le Second Empire, ce fut par respect de la ligne droite, par amour de la symétrie, que les conseils municipaux détruisirent les plus illustres monuments de leurs villes. Celui d'Orléans abat l'Hôtel-Dieu, pour établir une grande place, « une espèce de plaine pavée » en avant de la cathédrale[3]. Celui de Caen mutile l'église Saint-Gilles, pour donner plus de recul à la

1. Viollet-le-Duc. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle* 1854. Préface, p. VII.

2. Fleury, *Vandales et iconoclastes*, *Bulletin* de la Société historique de Soissons, III, 1849, p. 196.

3. Mérimée. *Rapport* au ministre, 15 mai 1846.

perspective de l'Abbaye-aux-Dames. Celui de Paris allonge Saint-Laurent d'une travée, ampute Saint-Leu de son abside, pour mettre les deux églises à l'alignement d'un nouveau boulevard.

Les édifices que l'on conservait pour les utiliser étaient affectés à des usages déshonorants sans que l'opinion publique s'en émût : Fontevrault et le Mont Saint-Michel, transformés en prison; Saint-Jean-des-Vignes en manutention militaire; les Jacobins de Toulouse en écurie, le cloître de Cadouin en étable à porcs. Devant la Sainte-Chapelle privée de sa flèche, dépouillée d'une partie de ses vitraux, transformée en magasin d'archives, Legrand et Landon, deux architectes réputés pour la sûreté de leur goût et l'autorité de leur talent, en admirent l'ingénieuse utilisation : « Les papiers occupent une très grande partie de la hauteur dans un corps d'armoires formant une galerie agréablement distribuée[1] ».

Dans sa *Poétique des Arts*, Sobry, prévoyant l'abandon prochain des églises gothiques que doivent remplacer des temples « bien ordonnés », remarque qu' « il n'y a jamais eu de bâtiments mieux disposés que les temples arabesques pour former des marchés couverts[2] ». L'idée était alors à la mode. En 1796, un projet fut dressé pour transformer en halle l'abbaye de Saint-Denis. La nef centrale devait servir de passage, les bas-côtés être aménagés en boutiques[3]. Des projets analogues furent réalisés à Saint-Bertin de Saint-Omer, à Saint-Hilaire d'Orléans, à la cathédrale d'Agen, à Saint-Étienne de Dijon, et dans un grand nombre d'édifices.

Lorsqu'une église ou une abbaye ne paraissait pas utilisable, elle était vouée à la démolition. Toutefois, il n'était pas sans difficulté ni danger d'abattre ces colosses de pierre. En 1810, l'architecte Petit-Radel expose au Salon un procédé pour détruire en quelques heures une église, style gothique, au moyen du feu. « Pour éviter le danger d'une pareille opération dit-il, en commentant ses dessins, on pioche les piliers à leur

1. Legrand et Landon, *Description de Paris et de ses édifices*, 1818, p. 64.

2. Sobry, *Poétique des arts ou cours de peinture et de littérature comparées*, 1810, p. 394.

3. De Guilhermy, *l'Abbaye de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques des rois de France*, 3e édit., 1891, p. 6.

base sur deux assises de hauteur et à mesure que l'on ôte la pierre, on y substitue la moitié en cube de bois sec et ainsi de suite. Dans les intervalles on y met du petit bois, et ensuite le feu. Le bois insuffisamment brûlé cède à la pesanteur, et tout l'édifice s'écroule sur lui-même en moins de dix minutes[1]. » Deux siècles auparavant, pendant les guerres de Religion, le même procédé était employé par Montgomery pour détruire la cathédrale de Bourges. Maître de la ville, « il ordonne de saper la base des piliers et de remplacer les pierres par des étançons de bois auxquels on mettrait le feu[2] ». Assurément Petit-Radel n'eût pas songé à invoquer un tel précurseur. L'esthétique du membre de l'Institut conduisait pourtant aux mêmes conséquences que la fureur du chef huguenot. Jacobins de la Terreur, chanoines du règne de Louis XV, courtisans de Charles X, édiles bourgeois sous Louis-Philippe, tous furent des vandales sans le savoir.

*
* *

Cette ignorance universelle et prolongée à l'endroit de l'art national peut paraître singulière. Du XIe au XVIe siècle, les édifices romans et gothiques avaient couvert le sol de la France. Alors que l'architecture antique, implantée par la conquête, avait surtout élevé dans les grandes villes des constructions édilitaires, l'architecture du moyen âge avait gagné les campagnes et les masses populaires. Elle avait élevé non seulement les cathédrales et les remparts des villes, mais encore les églises, les manoirs, les boutiques, les fermes, dont on voit encore tant de témoins dans les plus humbles bourgades. Malgré les destructions innombrables survenues depuis un siècle, la liste des trois mille monuments classés ne contient qu'une faible partie des édifices antérieurs au XVIe siècle qui subsistent encore aujourd'hui. Comment le spectacle de ces témoignages du passé pouvait-il se concilier avec l'oubli total de l'art qui les avait produits?

1. Lance, *Dictionnaire des architectes français* 1872, t. II, p. 201.

2. Baron de Girardot et Hippolyte Durand, *la Cathédrale de Bourges*, 1849, in-18, p. 194.

Cette contradiction date de la Renaissance. Jusqu'à cette époque, l'art, suivant les transformations sociales, s'appliquait à servir les besoins nouveaux. Aux nefs du XIIIe siècle s'étaient accolés les bas-côtés du XIVe, puis les chapelles richement ornées du XVe. Au-dessus des tours romanes, des flèches gothiques avaient fleuri, à la place des anciens clochers. A côté des châteaux crénelés ou sur leurs fondations mêmes, de gracieux logis s'étaient largement ouverts. Les ravages de l'incendie et de la guerre, les arrêts de la construction faute de ressources, laissaient à toutes les générations la tâche d'ajouter ou de refaire. Chacune construisait selon le style de son temps, sans craindre le disparate ou la dissymétrie. La flèche de Jean Texier à Chartres, c'est la richesse ornementale du XVIe siècle, en face de la grandiose simplicité romane du Clocher Vieux. Saint-Pierre de Caen, chef-d'œuvre gothique, mirait jadis dans la rivière de l'Odon, disparue aujourd'hui sous un boulevard, les fines colonnettes de son abside Renaissance. La façade de la cathédrale de Tours a été élevée au XVIe siècle sur les soubassements de l'époque romane. « Les anciens, remarque Viollet-le-Duc, restituaient les monuments suivant la mode de leur temps. Fallait-il dans un édifice du XIIe siècle remplacer un chapiteau brisé, c'était un chapiteau du XIIIe, XIVe ou XVe siècle qu'on posait à sa place. Sur une longue frise de crochets, un morceau, un seul, venait-il à manquer, c'était un ornement dans le goût du moment qu'on incrustait[1]. » Dans la plupart des édifices du moyen âge, les profils des moulures, les formes des chapiteaux, les nervures des voûtes, les peintures des verrières inscrivent à chaque travée la succession des siècles.

La Renaissance, en établissant comme un dogme la perfection de l'Antique, fit de l'architecture, non plus un art de création, mais un art d'imitation. La stricte observation des Ordres, types immuables du Beau absolu, devint à partir du XVIIe siècle une loi fondamentale. Toute pensée de recherche personnelle dut être abandonnée. « Ce n'est point montrer du génie, professe d'Aviler, que d'imaginer des formes capricieuses ou de chercher de nouveaux Ordres d'architecture. Ce que nous

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture française*, art. RESTAURATION, t. VIII, p. 15.

avons reçu des anciens sur ce sujet et que l'usage a consacré est suffisant. Le bon architecte ne va point au delà[1]. »

Les proportions des Ordres sont établies par les formules de Vitruve, dont l'autorité est souveraine. « Il n'est point nécessaire, dit Claude Perrault, pour faire valoir les préceptes de l'architecture, de les recommander autrement qu'en assurant qu'ils sont tirés de son livre[2]. » Les interprétations modernes qu'en ont données les commentateurs italiens, Serlio, Scamozzi, Vignole, constituent le bréviaire de tout constructeur. Le « Vignole de poche » renouvelé en d'innombrables éditions se trouvait encore en 1820 entre les mains des ouvriers. « Ils sont obligés, dit d'Aviler, d'y avoir recours à toute heure. Il est fort heureux, pour l'architecture, que cet auteur ait acquis une si grande confiance, car si les ouvriers qui n'ont pas ordinairement un fond d'études s'étaient abandonnés à leurs propres idées, dans quels écarts n'auraient-ils pas donné! »

Les pouvoirs publics et les éducateurs officiels encourageaient cette imitation des œuvres antiques. De François Ier à Napoléon Ier, tous les gouvernements travaillèrent à dépouiller l'Italie de ses chefs-d'œuvre, qui devaient servir de modèles aux artistes français. « Nous devons faire en sorte, avait déclaré Colbert, d'avoir tout ce qu'il y a de beau en Italie. » En 1686, dans l'espace de deux mois, la Villa Médicis expédie soixante-huit caisses de sculpture. Le *Mercure galant* constate que « l'Italie est en France et que Paris est une nouvelle Rome[3] ». A défaut des originaux, il fallait se procurer des copies. C'est à les exécuter que s'emploient les pensionnaires de l'Académie de France. Aux termes même des règlements, ils doivent faire des copies de tableaux et de statues et des dessins d'édifices antiques; « ils doivent rechercher les lois des proportions pour les réduire en formules à l'usage des maîtres et des étudiants de Paris[4] ».

1. D'Aviler, *Cours d'architecture*, 1691. Préface, p. XIII.

2. Claude Perrault, *Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, 1674, p. 9.

3. *Mercure galant*, juillet 1682, p. 134-40. Cf. Lemonnier, *l'Art français au temps de Louis XIV*, 1911, *passim*.

4. *Correspondance* des directeurs de l'Académie de France à Rome, t. I, pp. 28 et 153.

Cette suprématie de l'art antique devait recevoir au XVIIIe siècle une consécration nouvelle. Les voyages de Leroy et de Stuart en Grèce, de Dawkins en Syrie, l'étude directe des édifices, succédant à la lecture des commentaires de Vitruve, l'archéologie naissant sur les fouilles d'Herculanum et de Pompéi, la mise au jour, non plus seulement des monuments et des œuvres d'art, mais des innombrables documents sur la vie antique, des détails infinis sur l'habitation, retrouvés en place après dix-huit siècles : c'étaient là autant d'éléments nouveaux offerts à la curiosité des érudits et des artistes [1].

En 1764, Winckelmann tente de tirer de leur étude comparée une histoire de l'art chez les Anciens. « Je prends le mot, écrivait-il, dans sa signification la plus étendue, mon dessein étant d'offrir le précis d'un système de l'art [2]. » L'effet produit par cette publication fut considérable.

Cinquante ans plus tard, Quatremère de Quincy la regardait comme un événement décisif : « L'Antiquité, disait-il, était encore comme un de ces pays déjà découverts, mais dont les géographes, sur leurs cartes, ne tracent guère que les contours. Ce nom d'Histoire fut une grande pensée. C'était déprécier la méthode rétrécie des antiquaires qui ne voyaient les faits et les objets que l'un après l'autre, sans s'inquiéter de leur liaison [3]. »

Reconstituer cette histoire, c'était retrouver l'origine même de nos traditions nationales, la parenté qui nous unissait aux Anciens. « En poésie comme en peinture, écrivait Quatremère, n'adorons-nous pas les mêmes dieux; n'avons-nous pas le même Olympe et le même Parnasse? Leurs héros ne sont-ils pas ceux de notre théâtre? Le culte de l'Antiquité est pour nous une sorte de culte des aïeux, et, n'en déplaise au dépit ironique d'une muse gaiement chagrine, jamais on ne nous délivrera des Grecs et des Romains! » Exemplaire du Beau et du Vrai, l'architecture antique conquérait le monde : « elle

1. Cf. Winckelmann, *Remarques sur l'architecture des anciens*, 1783. — *Lettre* à M. le comte de Brühl, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, sur les découvertes d'Herculanum, 1764.

2. Winckelmann, *Histoire de l'art chez les Anciens*, 1764. Préf., p. 1.

3. Quatremère de Quincy, *Recueil* de notices historiques lues dans les séances publiques de l'Académie Royale des Beaux-Arts 1834. — *Notice* sur Visconti, lue le 7 octobre 1820.

a pénétré beaucoup au delà de l'Europe. Le commerce et la domination de l'Angleterre l'ont portée dans l'Inde. Le grand continent de l'Amérique n'en connaît pas d'autre. Elle est donc en quelque sorte devenue universelle[1]. »

*
* *

Cette apothéose de l'art antique explique l'oubli dans lequel étaient tombés depuis le XVIIe siècle, les monuments du moyen âge[2]. La vaste collection de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne leur consacre pas un mémoire. Charles Perrault les ignore dans son *Parallèle des Anciens et des Modernes*. L'Histoire de l'Art ne fait aucune place au Gothique. D'après le Dictionnaire de Trévoux, ce mot signifie grossier. Qui dit Gothique, déclare Des Brosses, dit presque infailliblement un mauvais ouvrage[3]. Les écrivains classiques voient dans l'art du moyen âge une dépravation choquante du goût et comme une offense à la raison. Le gothique, dit Fénelon, est en architecture ce que sont les antithèses et autres jeux de mots en éloquence[4]. Il est, dit Rousseau, ce que sont en musique les contre-fugues, doubles fugues, les fugues renversées, basses contraintes et autres sottises que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier[5]. Montesquieu juge qu'un bâtiment d'ordre gothique est une énigme pour qui le voit[6]. L'œil, dit Helvétius, ne s'y fixe point sans recevoir une impression pénible; la multiplicité des sensations détruit leur effet[7].

On citerait à l'infini des jugements analogues empruntés aux écrivains classiques. Il est plus curieux de les retrouver chez les historiens et les érudits qui étudiaient les monuments. Millin qualifie les sculptures des cathédrales de « figures indé-

1. Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*, 1832, p. 690.

2. Cf. Abbé J. Corblet. *l'Architecture du moyen âge jugée par les écrivains des deux derniers siècles*, 1859.

3. Des Brosses, *Voyage en Italie*, 1743, III, p. 139.

4. Fénelon, *Lettre sur l'éloquence*, ch. x.

5. Rousseau, *Lettre sur la musique française*.

6. Montesquieu, *Essai sur le goût*, chap. « Des plaisirs de la variété ».

7. Helvétius, *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 1786, II, p. 283.

centes et ridicules[1] ». Lenoir, lui-même, un des principaux initiateurs de la renaissance gothique, éprouve le besoin de s'excuser de l'intérêt qu'il porte aux artistes du moyen âge. Il confesse « qu'avant François Ier, notre école était plongée dans la plus affreuse barbarie[2] ».

On ignorait alors les origines de l'architecture gothique et ses transformations. Les ordres monastiques dont l'immense érudition nous a conservé les documents du passé, ont négligé celles des arts. Émeric-David, le premier historien de la sculpture française au moyen âge, signale l'extraordinaire pénurie des textes : « Les érudits des plus petites villes d'Italie, ont soigneusement recueilli tous les faits propres à honorer leurs artistes. Toutes les archives ont été pillées. Chaque édifice, pour ainsi dire a eu son histoire. En France, au contraire, aucun rappel des artistes créateurs[3]. » L'architecture gothique, généralement appelée arabesque ou mauresque, passait pour un art d'invasion, qui, se substituant au Roman dérivé des formes romaines, avait marqué la rupture de la tradition latine, rétablie plus tard par la Renaissance. « Je ne m'occuperai jamais de cette architecture, répondait Quatremère aux instances d'Arcisse de Caumont. Je doute même qu'on puisse la classer comme vous le dites. *Proles sine matre*[4]. » On ne connaissait alors ni la diversité des écoles, ni l'évolution des styles. Toutes les villes, par orgueil local, reculaient la fondation de leurs édifices dans le plus lointain passé. Tandis qu'en Angleterre la conquête normande date avec sûreté la plupart des anciens monuments, il n'existait en France aucun point de repère. « Dès qu'une arcade est à plein cintre, déclare Vitet, l'annuaire du département ou l'almanach de la ville ne manque pas d'en attribuer l'honneur à Dagobert ou tout au moins à Charlemagne[5]. » Cet empereur passait pour être le fondateur de la cathédrale de Strasbourg. On

1. Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806, t. I. Architecture gothique.

2. Lenoir, *le Musée des monuments français*, 1800, Avant-propos, p. 16.

3. Émeric-David, *Histoire de la sculpture française* suivie de remarques sur un ouvrage de M. le comte Cicognara, p. 238.

4. De Caumont, *Mes Souvenirs. Bulletin monumental*, XXXVII, 1871, p. 60.

5. Vitet, *Études sur l'histoire de l'art*, 1867, t. II, p. 268. L'Art du moyen âge en Angleterre.

regardait Notre-Dame-des-Doms à Avignon et le baptistère Saint-Jean à Poitiers comme des constructions romaines. En 1838, le *Moniteur*, annonçant la restauration de Saint-Benoît-sur-Loire, donne le monument comme celtique. A cette date, se prolongeait encore, malgré les grandes restaurations en cours, la période que Didron a justement appelée « la phase fabuleuse de l'archéologie [1] ».

La sculpture des portails gothiques paraissait incohérente. Les légendes, les traditions, les lois inscrites sur ces grands livres de pierre n'étaient plus comprises. Le P. Montfaucon voit au portail de Saint-Denis les rois mérovingiens [2]. Lenoir y découvre l'histoire de Bacchus et explique l'iconographie sacrée par la mythologie antique, par le culte du soleil, par les dogmes égyptiens [3].

Enfin, ces monuments dont l'histoire et la signification étaient oubliées, semblaient, par leur construction même, un défi au bon sens. « On croit que tout va tomber, dit Fénelon. Tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes. La pierre semble découpée comme du carton, tout est en l'air [4]. » Édifiés en violation des principes de l'art de bâtir, ils paraissaient à Blondel « plus étonnants que soumis aux règles [5] ». Leur stabilité est assurée sans qu'on la puisse expliquer. L'architecture gothique semble procéder d'une sorte d'instinct plutôt que du raisonnement [6]. La faiblesse intime, le vice fondamental de ces constructions audacieuses n'échappe pas à l'École classique. Les piliers gothiques ne peuvent supporter les voûtes, sans l'adjonction de contreforts extérieurs qui jouent le rôle d'étais et soutiennent l'édifice comme des béquilles. Il y a dans cette impossibilité d'obtenir naturellement l'équilibre une revanche de la tradition et de la raison. — Cet argument se retrouve à travers toutes les polémiques, depuis Blondel et Quatremère jusqu'à Beulé et Renan.

1. Didron, *le Moyen âge en Italie. Annales archéologiques*, XV, 1855, p. 53.

2. Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*, 1729, p. 57.

3. Lenoir, *le Musée des monuments français*, 1800, n° 525, II, p. 40.

4. Fénelon, *Lettre sur les occupations de l'Académie*, ch. X.

5. Blondel, *L'Architecture française*, t. I, l. V, p. 14.

6. Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*, 1832, p. 678.

*
* *

Pourtant, si méconnu que fût l'art du moyen âge, si exclusive que fût l'imitation des ordres antiques, jamais la construction romane ou gothique n'a été complètement abandonnée en France.

L'architecture médiévale paraissait mieux appropriée que l'architecture antique à l'édification des églises. Les ordres religieux continuaient de bâtir les nouvelles abbayes à l'image de la maison mère. On reconnaît l'église cistercienne quel que soit l'éloignement du temps ou du lieu d'origine, à Noirlac ou au Thoronet, à Maulbronn ou à Fossano[1]. Le plan de l'édifice demeure invariable comme la règle monacale elle-même. A la fin du XVIIe siècle, les Bénédictins, reconstruisant l'abbaye de Saint-Maixent dévastée par les Huguenots, ne manquent pas de reproduire les formes gothiques de l'ancienne église ; au contraire, ils adoptent pour le cloître le style néo-classique, et les bâtiments d'habitation répondent au goût de l'époque. Les cathédrales d'Orléans et de Blois nous montrent la persistance des formes médiévales, attardées au XVIIIe siècle en ce val de Loire qui fut le berceau de la Renaissance.

Il fallait compter aussi avec les habitudes séculaires de la main-d'œuvre. L'architecture gothique s'était transmise à travers d'innombrables générations d'artisans. Les constructeurs de la Renaissance se heurtèrent longtemps à des routines invincibles. « Il n'est point du tout aisé, remarque l'abbé Laugier, de faire exécuter aux ouvriers des choses qu'ils n'ont jamais pratiquées. Leur imagination se révolte, leurs idées se confondent, leurs mains se refusent au travail... Il faut essuyer bien des murmures, engager bien des assauts, adoucir bien des dégoûts. Ce n'est qu'en dévorant ces difficultés que les architectes du XVe siècle ont produit la révolution qui a donné le coup de mort à l'architecture gothique pour ressusciter sur ses débris les antiques ordonnances[2]. »

1. Cf. Begule, *l'Abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne*. Lyon, 1912.

2. Laugier, *Essai sur l'architecture*, 1753, p. 185.

Cette révolution ne s'est d'ailleurs pas accomplie brusquement, les formes nouvelles ne se sont imposées que peu à peu. « La restauration de l'Antique, remarque Vitet, tombait des nues. Provoquée seulement par quelques érudits, elle était sans racines sur le sol populaire. Le commencement du XVIe siècle se passa dans une sorte d'armistice et de neutralité. L'ogive ne régnait plus, les ordres ne régnaient pas encore[1]. » L'arcade gothique formant l'entrée du château d'Anet était ornée de chaque côté d'une double colonne dorique. A l'église des Andelys, la baie voûtée, la galerie, la rose sont encadrées par des ordres qui se superposent, coupées par des entablements qui traversent la façade. De nombreux édifices portent la trace de cette indécision entre les deux formules d'art[2].

L'adaptation de l'architecture du moyen âge aux églises, la tendance naturelle à copier des modèles existants expliquent la survivance du roman pendant l'époque gothique, la survivance du gothique pendant l'époque classique. « Ce n'est qu'à dater du second quart de notre siècle, affirmait Violet-le-Duc, qu'on a prétendu restaurer des édifices d'un autre âge. Le mot et la chose sont modernes[3]. » Une telle règle comporte de nombreuses exceptions. Beaucoup de reconstitutions d'églises faites après les guerres de Religion furent de véritables restaurations. On a grand'peine à reconnaître dans l'église Saint-Étienne de Caen, les parties savamment reconstituées au XVIIe siècle par le Prieur Baillehache qui reproduisit toutes les formes antérieures, du XIe au XVe siècle[4]. L'abbaye de Lassay et le cloître d'Elne reconstruits en roman au XIVe siècle, la cathédrale de Saintes rétablie en gothique à la fin du XVIe, celle de Valence en 1604, le chœur de Saint-Nicolas de Coutances en 1620, celui de l'église Toussaint d'Angers, en 1723, sont autant d'exemples de la persistance des formes anciennes. M. Brutails, dans ses savantes monographies sur les églises de

1. Vitet, *le Louvre*, 1855, p. 11. (Ext. de la *Revue contemporaine*, 15 septembre 1852.)

2. Rouyer et Darcel, *l'Architecture en France de François Ier à Louis XVI*, 1863-66, pp. 27 et 33.

3. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 14.

4. Bouet, *Analyse architecturale de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Bulletin monumental*, XXXI, 1865, p. 417.

la Gironde, cite de nombreux faits analogues[1]. L'église des Francs, purement romane, a été construite en 1605 pour remplacer celle que les protestants avaient détruite. La cathédrale de Bazas a été entièrement refaite en gothique de 1583 à 1635. Les voûtes sexpartites de La Réole sont postérieures à 1685, les ogives de Barsac à 1703. Sans doute on retrouve dans la section des piles, dans le profil des moulures, dans les modillons des corniches, des formes empruntées au style classique ; mais on peut affirmer que jusqu'au début du XIXe siècle la tradition du moyen âge français, oubliée par les érudits, les artistes, les éducateurs du goût public, était demeurée vivace au fond des provinces de France.

Ce n'est pas sans résistance que s'était imposée l'imitation de l'Antique. En 1769, Frézier démontrait que les proportions des Ordres n'avaient jamais eu dans l'Antiquité la rigueur qu'on prétendait leur attribuer. « Vitruve lui-même, dit-il, ne les a pas regardées comme des règles constantes. Il change pour les théâtres les proportions qu'il donne pour les temples. Les commentaires de Scamozzi, Serlio, Vignole, Bullant, sont la diversité même. D'ailleurs, si l'on a recours au mesurage direct des monuments, on voit que tous ceux cités aujourd'hui pour modèles font en quelque point exception. Il n'est pas un défaut, pas un manquement aux règles qui ne trouve une autorité[2]. »

Les Ordres antiques, transportés en notre pays et en notre temps, conduisaient à de véritables incohérences. Les palais élevés par Gabriel sur la place Louis XV, en fournissaient un exemple. « Les combles apparents étant contraires à la bienséance[3] », l'architecte avait couvert ses toits en terrasses, ne ménageant pas d'écoulement aux eaux de pluie. Par précaution contre le froid, l'horizontalité des combles se hérisse d'une forêt de tuyaux. L'établissement d'un chauffage central

1. Brutails, *De la persistance des formes architecturales en Bordelais*. A propos de l'église des Francs. *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, XVII, 1893, p. 21. Cf. *les Vieilles Églises de la Gironde*, 1912.

2. Frézier, *Dissertation historique et critique sur les ordres d'architecture*, p. 63 sqq.

3. Blondel, *l'Architecture française*, IV. p. 67.

va faire disparaître après cent cinquante ans cette monstruosité esthétique.

Même illogisme dans la conception de la colonnade : « Les Grecs n'ayant point de carrosses, remarque l'abbé Laugier, n'avaient pas besoin de portes cochères. Pour en établir une il eût fallu couper le socle continu des colonnes. Gabriel a tourné la difficulté en élevant le soubassement. Mais alors les colonnes sont juchées en l'air, rapetissées et quand même le soubassement n'est pas assez haut pour qu'on ait pu ouvrir une porte de palais. Ce sont plusieurs petites arcades qui ne masquent qu'un corridor très commun avec portes au bout. » Enfin le péristyle enlève à l'habitation le jour et l'air. « Les Ordres ont été inventés pour les pays chauds. Tout le monde prévoit l'incommodité et le désagrément d'un appartement reculé dans le renfoncement des colonnades qui servent de fond à la nouvelle place Louis XV[1]. »

La construction de l'édifice n'est pas moins irrationnelle. Le fronton dominant les terrasses s'élève dans le vide. Les pierres de trop faibles dimensions pour former des plates-bandes et des colonnes, sont réunies par des goujons et des crampons métalliques. « Il y a autant de fer, disait Courajod, dans la colonnade du Louvre et dans le garde-meuble de Gabriel que dans la tour de 300 mètres du Champ de Mars[2]. » L'insuffisance des matériaux contraint de recourir à des artifices. « La difficulté de trouver d'assez grandes pierres pour les architraves, remarquait Frézier, a quelquefois engagé les architectes anciens à soutenir les entrecolonnements par des arcades. Les architectes modernes se sont jetés sans discernement dans ce genre de construction qui leur a paru concilier la solidité, la facilité de l'exécution et la beauté des Ordres. Il faut choisir entre les deux systèmes suivant les cas et ne pas les mêler[3]. »

Ainsi l'imitation de l'art antique au XVIIIe siècle ne paraît pas satisfaire aux exigences de l'habitation moderne. La construction est sacrifiée au décor. L'exécution repose sur un

1. Laugier, *Observations sur l'architecture*, 1765, p. 90.

2. Courajod. *Leçons professées à l'école du Louvre* (1887-1896), 1903, t. III, p. 56.

3. Frezier, *op. laud.*, p. 41.

mensonge. Ces défauts sont plus manifestes encore s'il s'agit de l'architecture religieuse. Le retour à l'Antique n'a nullement résolu le problème de la construction des églises. Ce problème ne s'était pas posé aux Anciens. Le temple était le sanctuaire de la divinité, non pas l'asile des fidèles. « Pour les Grecs, dit Quatremère, les plus vastes de leurs temples périptères ne donneraient aujourd'hui qu'un local insuffisant à la moindre paroisse de nos villes[1]. » Le système des Ordres ne permettait pas d'atteindre la hauteur des nefs gothiques qui donnent à la célébration du culte son majestueux caractère. Blondel reconnaît que les anciennes églises « sont construites avec tant de légèreté et de hardiesse qu'on ne peut leur refuser l'admiration[2] ». Diderot témoigne qu'elles agrandissent les objets par la magie de l'art[3]. Fremin, dans ses *Études critiques d'architecture*, cite Notre-Dame et la Sainte-Chapelle comme deux édifices « faits selon l'objet, selon le sujet et selon le lieu. Distribution de la lumière, résonance des chants, vue de l'office dans toutes les parties du monument. Cela s'appelle de la bonne architecture[4] ». Il compare la légèreté des piles soutenant les voûtes gothiques à la lourdeur des colonnes de Saint-Sulpice ou de Saint-Eustache : « Ce ne sont qu'amas de pierres inutiles. Si nos architectes ne ramassent des carrières entières pour porter un petit pied d'estail, ils tremblent que leur ouvrage ne tombe en sortant de leurs mains... En considérant ces pilastres contre ces piliers, je m'imagine voir un homme bien fort et bien droit sur ses jambes à qui l'on plaquerait une potence le long du corps pour l'aider à porter son menton. » Laugier élève les mêmes critiques. Tout en faisant au goût du temps les concessions nécessaires, en condamnant « les ridicules colifichets de l'arabesque », il reconnaît que « nos églises gothiques sont encore ce que nous avons de plus passable. On y sent je ne sais quel air de grandeur et de majesté qui saisit. En nous en éloignant nous avons perdu la délicatesse, en recourant aux anciens, nous avons rencontré la pesanteur[5] ».

1. Quatremère de Quincy, *Notice* sur La Barre, 20 mai 1833.
2. Blondel. *L'Architecture française*, I, l. 1, p. 14.
3. Diderot, *Essai sur la peinture*, ch. VI.
4. Fremin, *Mémoires critiques d'architecture*, 1702, p. 27.
5. Laugier, *Essais sur l'architecture*, p. 173.

Aussi cherche-t-il à réaliser un système qui permette, par une utilisation nouvelle des Ordres, d'obtenir l'effet grandiose des nefs du moyen âge. « J'ai cherché si en bâtissant nos églises dans le bon goût de l'architecture antique, il n'y aurait pas moyen de leur donner une élévation et une légèreté qui égalât celle de nos belles églises gothiques. » Le moyen qu'il propose, est la superposition des Ordres adoptée par Des Brosses pour le portail de Saint-Gervais et pratiquée couramment pendant deux siècles par l'architecture jésuite. Réduites au seul portail, les colonnes superposées ne sont qu'un placage, sans aucun rapport avec la nef qu'elles masquent. La façade laisse supposer plusieurs vaisseaux étagés alors qu'elle correspond à une nef unique. « Qu'on amène un sauvage de bon sens, déclare Frézier, et qu'on le place devant le portail de Saint-Gervais, il croira voir trois habitations les unes sur les autres[1]. » En appliquant à l'église entière la superposition des Ordres, Laugier entend mettre d'accord le plan de la façade et celui de la nef. « Pourquoi ne pourrait-on pas exécuter avec noblesse dans l'intérieur d'une église ce qui réussit si bien au portail. En nous servant de colonnes isolées, nous aurons la légèreté; en mettant deux Ordres l'un sur l'autre, nous atteindrons l'élévation requise[2]. » Il imagine une nef formée d'Ordres superposés et des bas-côtés ne comportant qu'un seul Ordre. Mais parvenu à la hauteur des édifices gothiques, il ne peut s'affranchir des arcs-boutants, ces béquilles dont l'emploi était si vivement reproché aux constructeurs du moyen âge. Il les appuie aux murs de séparation des chapelles et les fait buter au-dessus des chapiteaux du deuxième Ordre. Encore, n'ose-t-il prévoir, malgré ces précautions, que des voûtes en briques légères, d'une très faible poussée.

Ce système paraît d'ailleurs être demeuré théorique. La superposition des Ordres s'est généralement bornée au portail. L'Ordre inférieur correspond à toute la longueur de l'édifice, l'Ordre supérieur à celle de la nef centrale, l'ensemble est couronné d'un fronton. Ces placages, sans lien avec la structure de

1. Frézier, *op. laud.*, p. 10.

2. Laugier, *Essai sur l'architecture*, p. 177.

l'édifice, dont on voit les types à Saint-Paul-Saint-Louis, à Saint-Roch, à Saint-Thomas d'Aquin, à Notre-Dame-des-Victoires, paraissent à la fin du XVIIIe siècle avoir lassé le goût public. On cherche à substituer aux colonnes superposées l'Ordre unique, colossal, dont Perrault a donné le modèle au palais du Louvre. L'effort de Servandoni pour s'affranchir du style jésuite et pour reproduire au portail de Saint-Sulpice les lignes pures et les harmonieuses proportions de la colonnade antique est salué avec enthousiasme, comme une révolution dans l'art de bâtir. « C'était alors une nouveauté, constatera plus tard Quatremère de Quincy, qu'une façade d'église formée par des lignes droites, qu'une ordonnance régulière de colonnes isolées, qu'une architecture dont les Ordres reparaissaient avec leur caractère propre, avec la pureté de leurs profils et la justesse de leurs proportions... Cette disposition, si elle eût pu recevoir un couronnement digne d'elle, serait peut-être la plus heureuse qu'on ait encore imaginée pour s'adapter à la prodigieuse élévation des Églises et pour résoudre ce problème d'architecture moderne[1]. »

Cette adaptation souhaitée devait être l'œuvre du XIXe siècle qui employa la colonnade périptère, telle qu'on la voit à la Madeleine. Toutefois la discordance subsiste entre l'extérieur et l'intérieur. La colonnade n'est qu'une enveloppe indépendante de l'édifice lui-même ; par exemple, on l'accole au palais qui, construit sans destination, reçut les services de la Bourse. « On voulait une grande masse de constructions qui pût donner lieu d'y reproduire et développer à son extérieur la magnificence des grands édifices périptères de l'antiquité grecque... C'est sous la condition d'un emploi encore inconnu que M. Brongniart rédigea le projet et fit le soubassement de l'édifice[2]. »

La colonnade, le portique couronné d'un fronton se retrouvent dans la plupart des édifices publics au XIXe siècle : palais de justice, hôtels de ville, préfectures, universités. Cette formule banale qui dispense de recherche personnelle a servi de modèle à d'innombrables projets d'école : « Le temple

1. Quatremère de Quincy. *Notice* sur Chalgrin, 5 octobre 1816.

2. *Id.*, *Notice* sur La Barre, 20 mai 1833.

périptère garnit tous les portefeuilles des jeunes architectes qui opposent ces études au style maniéré de Mansard[1]. »

Une autre forme empruntée à l'Antiquité, — celle de la basilique, — parut devoir résoudre, au début du XIXe siècle, le problème de la construction des églises. En la réalisant à Saint-Philippe du Roule, Chalgrin avait inauguré une ère nouvelle pour l'architecture religieuse. Le style jésuite et la superposition des Ordres semblaient définitivement condamnés. « Cet édifice, déclarent Legrand et Landon, doit être mis au nombre des productions dont l'École française a le droit de s'enorgueillir[2]. » « Enfin, s'exclame Quatremère, on vit un portique de colonnes doriques couronné d'un fronton, remplacer ces insipides portails en placards et à plusieurs Ordres l'un sur l'autre, dont le moindre défaut est d'indiquer plusieurs étages dans un édifice qui n'en comporte aucun[3]. » L'accord était rétabli entre la façade et la nef, entre la construction du monument et sa destination. L'architecture antique renaissait dans sa logique souveraine. Un grand nombre d'architectes s'inspirèrent de cette restitution de la basilique qui fut réalisée plus tard par Le Bas à Notre-Dame-de-Lorette, par Hittorf à Saint-Vincent-de-Paul. Cependant la nef basse de Saint-Philippe avec ses deux files de colonnes ioniques ne rappelait ni l'ampleur, ni la majestueuse élévation des vaisseaux gothiques. Chalgrin l'avait couverte de voûtes en bois, n'exerçant aucune poussée. Cet expédient, disait-on, avait été imposé par la pénurie des ressources. « Mais, ajoute Quatremère, lorsqu'on réfléchit aux difficultés que produit la nécessité des points d'appui, des contre-poids et des résistances contre l'effort des voûtes en pierre, il est permis de penser que des raisons d'économie et de convenance devraient faire adopter plus souvent une pratique d'ailleurs assez d'accord avec le système des colonnes dans l'intérieur des temples. »

C'est là un aveu d'impuissance à peine dissimulé. Pour soutenir des voûtes en pierre, il faut recourir aux arcs-boutants, aux « étais » du moyen âge. En s'affranchissant de la formule

1. Legrand et Landon, *Description de Paris et de ses édifices*, 1818, p. 131.

2. Legrand et Landon, *id.*, p. 127.

3. Quatremère de Quincy, *Notice* sur Chalgrin.

gothique, on peut bien reconstituer la basilique ou le temple, mais non pas ressusciter l'Église telle que l'a conçue la France chrétienne. Le retour aux Ordres antiques, qui ne satisfait nullement aux exigences modernes de l'architecture civile, ne résout pas davantage le problème de l'architecture religieuse.

Tandis que se manifeste cette impuissance, l'art du moyen âge, si longtemps méconnu, recouvre la faveur de l'opinion jusqu'alors indifférente ou hostile. C'est au moment où le vandalisme révolutionnaire menace d'arracher du sol les derniers vestiges de nos monuments gothiques, que nous verrons la contemplation de leurs ruines accumulées éveiller la curiosité publique, révéler les beautés de l'architecture nationale et préparer sa renaissance.

PAUL LÉON

LA VIE ET L'AMOUR[1]

XIX

Depuis que sa pièce était décidément remise à l'automne, André Arlant était redevenu calme. La seule idée qui menaçât son repos s'était éloignée : il pouvait de nouveau tout refléter en lui, sans que rien agitât son indifférence. Il songeait, un soir de mai, où, sorti de son hôtel, après dîner, il se promenait le long de l'avenue du Bois. La nuit était heureuse et légère, une lune encore incomplète répandait d'en haut sa lueur blanche qu'en bas arrêtaient et repoussaient presque les clartés jaunes de la ville. Éclairés par dessous comme des décors, les arbres avaient quelque chose d'un peu féerique. Partout, dans l'ombre, sur les bancs, dans les voitures qui passaient, on apercevait des couples, et tout cet amour vulgaire restait assez voilé pour dégager quelque douceur. Cependant André remarquait que, dans tous ces couples, c'était l'homme qu'on voyait affaibli et affaissé; il s'était fatigué, pendant la journée, à quelqu'une des besognes que la ville impose à ses prisonniers. Maintenant il mendiait un peu d'oubli, de tendresse et de volupté. Mais les femmes, elles, n'avaient pas perdu leurs forces ailleurs et, sans rien livrer de leurs secrets, ramenaient à elles, de leur bras replié, leur maître asservi.

André songeait à ses amours d'autrefois, à leurs commen-

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 1er et 15 juin.

cements, quand il lui semblait que tout prenait dans son âme une élégance et une distinction merveilleuses; il se rappelait ses désirs, ses joies ou ses craintes pour un rien, toutes ces émotions luxuriantes qui sont comme le feuillage charmant de l'amour. Maintenant tout était bien différent pour lui, la crise du désir et de la satiété était bien plus sèche et plus nue et peut-être se résumerait-elle encore. Alors il pensa à tout ce qui reste à ceux qui ne peuvent pas s'aimer, à la liaison de Sciliver et de madame Aguirroa, à toutes ces querelles et ces combats où les amants sans amour avaient l'illusion de retrouver un monde. Mais de si fausses aventures ne le tentaient pas, il en sentait la prétention et la pauvreté. Alors il songea sans déplaisir à sa nouvelle maîtresse, Julie Morgan, et fut aussitôt rempli par le souvenir de toutes les joies qu'il tirait d'elle. Las des sentiments mélangés, il avait plaisir à se sentir franchement attaché à elle par la chaîne solide de l'attrait sensuel. Ainsi, avec la volupté d'une part, les pensées de l'autre, sa vie reprenait presque un aspect d'ordre. Pour aussi longtemps qu'il n'avait plus à s'occuper de sa pièce, il était tranquille.

Le lendemain matin, André déjeunait chez Pierre Miniot. Celui-ci était resté le même, mais on aurait pu trouver qu'il avait changé du tout au tout. Un an avant, en effet, il avait épousé une jeune fille de cette bourgeoisie parisienne pour qui la gloire n'est pas d'être admiré, mais d'être connu : et la famille qui avait recueilli Pierre Miniot savait que son nom l'était. Le nouveau ménage avait juste assez de ressources pour prétendre à un genre de vie auquel il ne pouvait pas suffire. Aussitôt que Miniot fut marié, sa femme se saisit de l'autorité et le manœuvra comme une machine. Aprement ambitieuse, et subordonnant tout à ses fins, elle avait commencé par vouloir réformer le caractère de son mari; elle lui avait remontré qu'afin de n'avoir pas d'ennemis, il faut être aimable envers tout le monde; et que si, jusqu'à présent, il n'avait pas réussi mieux encore, c'était pour avoir manqué à l'observation de ce principe. Une telle explication satisfaisait trop bien Miniot, puisqu'elle lui rendait compte de tous ses échecs, sans rien coûter à son amour-propre. On l'avait vu depuis lors multiplier les grâces et les sourires, et bien loin

de sentir ce qu'il y avait d'un peu avilissant dans ces pratiques, il se félicitait à l'idée qu'il tenait cette fois-ci la recette de tous les succès, et jouissait de se croire plein de duplicité et de ruses.

Ils habitaient une de ces maisons neuves, à la fois étroites et prétentieuses, où tout est disposé pour la parade et pour le mensonge. Quand André arriva, il y avait déjà là Claude Lerton, que Miniot, sans doute, croyait habile de gagner, et l'on attendait encore un autre convive, Pierre Couserand. Miniot présenta André à sa femme et celle-ci crut nécessaire de lui faire un petit compliment, mais la crainte d'en dire plus qu'il n'était strictement obligatoire restreignait à ce point ses louanges qu'André ne put s'empêcher de sourire de ces éloges rognés. Bien que rien de tout cela ne l'intéressât sérieusement, il pensa qu'il allait se divertir par l'observation et amuser son intelligence de ce qui blessait sa sensibilité. Madame Miniot était brune, menue, sèche, remuante. Elle portait une jupe étroite qui se relevait très haut quand elle s'asseyait, ce qui faisait chaque fois loucher son mari, mais évidemment le plaisir de la voir habillée à la mode réprimait les mouvements de sa jalousie. La jeune femme avait aux doigts des bagues viles et nombreuses, et son corsage était fait d'une soie japonaise où des dragons à langue écarlate se contournaient et semblaient se donner inutilement bien du mal pour défendre son buste anguleux.

Couserand entra. C'était un homme de quarante-cinq ans, d'une taille moyenne, aux cheveux noirs, assez beau et dont le visage eût paru fort bien conservé s'il n'avait été couvert, comme par un filet, d'une multitude de rides ténues. Il avait dans l'œil cette étincelle et ce tremblement au coin de la bouche des hommes qui pensent toujours à lancer un mot. Ayant composé autrefois de petits ouvrages dramatiques qui avaient réussi, il semblait, depuis dix ans, frappé d'une stérilité mystérieuse, et l'on ne savait pas s'il préparait un grand ouvrage ou s'il ne pouvait plus rien écrire. Lui, cependant, comme victime de l'esprit acerbe qu'il avait excité en soi, se sentait infécond devant sa table de travail, et, pour retrouver ses ressources, il lui fallait ne plus être seul, s'asseoir, à dîner, devant d'autres tables moins austères. Il

allait beaucoup dans le monde, où il était recherché pour sa causticité, et fréquentait les théâtres. Il était visible qu'il n'y avait entre Miniot, Lerton et lui aucune véritable amitié.

On passa à la salle à manger. La table était fleurie, moins pour l'agrément, semblait-il, que pour le luxe, et tout concourait à donner la même impression, désagréable et presque pénible, qu'on était chez des gens qui se forçaient et se tendaient pour paraître, et qui ne se seraient plus jugés estimables s'ils n'avaient pu imiter en quelque chose la vie des riches. Le service était fait par un domestique évidemment loué pour l'occasion, et dont les favoris trop longs menaçaient les sauces.

— Eh bien, — dit Couserand en se tournant vers Miniot, — êtes-vous content que vos conférences soient finies?

Cette question n'était pas sans malice, car Miniot venait de donner, avec un succès mitigé, et de publier en volume, une suite de conférences sur Alfred de Vigny, où, sans se déclarer contre le poète, il l'avait entouré de son enquête fureteuse, inquiète, aveugle. Miniot sentit bien l'intention de son interlocuteur.

— Mais oui, — répondit-il, — je suis content que ce soit fini, ne serait-ce que pour faire autre chose.

— Et quoi donc? — demanda Couserand. Mais madame Miniot l'interrompit :

— Le volume a eu le plus grand succès, — dit-elle avec volubilité. Pierre a reçu beaucoup de lettres, de l'étranger même...

Couserand la regardait sans qu'elle y prît garde. Elle se vantait avec une insistance grossière dont son mari aurait été incapable et qui, cependant, ne semblait pas le choquer en elle. Pourtant, voulant peut-être détourner la conversation, il se mit à parler des Romantiques, objet général de son étude. Il était d'accord avec Lerton pour les traiter sans faveur. André, qui les écoutait, pouvait constater que, depuis qu'il avait quitté Paris, des mots nouveaux avaient trouvé crédit; il s'agissait maintenant d'ordre et de discipline, de sobriété classique et d'intelligence française et cette mode avait pour appuis Racine et Versailles. André ne pouvait s'empêcher d'admirer combien les gens médiocres

sont habiles à introduire autant d'erreur dans les termes les plus contraires et transportent dans des doctrines opposées le magnifique pouvoir de ne pas changer. Comme autrefois, l'extravagance et la confusion avaient été données pour du génie, les principes nouveaux autorisaient la pauvreté et la platitude. Miniot, sans que cela répondît en lui à aucune rénovation, ne s'en ralliait pas moins à eux, et même à ce qu'ils comportaient de moral. Il parlait de tradition, bientôt peut-être il parlerait de religion. Par habitude il gardait encore son ton d'ironie, acquis en des temps lointains. Mais il se peignait de la tête aux pieds en homme sérieux et c'était à peine si, sous ce récent badigeon, paraissaient encore par endroits les anciennes couleurs du sceptique.

Trop vieux déjà pour opérer de tels changements, Couserand se bornait à considérer d'un air sarcastique les variations de Miniot. Celui-ci, excité par la causerie, rappela à André un ancien projet qu'il avait eu et voulait reprendre, celui d'écrire quelques dialogues à la manière des Anciens. Sa femme l'interrompit nettement. C'était évidemment une de ces compagnes complètes qui prennent part à tous les travaux de leur mari et ne laissent à l'homme aucun refuge.

— Pas du tout, — dit-elle. — Pas maintenant. D'abord ta pièce. Il faut faire du théâtre. Le reste ne rapporte rien.

Emmenée par son mari aux répétitions générales, et ayant pris goût à ces spectacles, elle avait rêvé qu'un soir la pièce fût de lui et le triomphe pour elle. Depuis lors, elle considérait qu'il lui devait une telle joie et elle le surveillait sévèrement, bien résolue à lui faire payer sa dette.

— Oui, — répéta-t-elle, — le reste plus tard! D'abord ta pièce!

Et excitant ainsi Miniot, maigre et petite, un peu soulevée, elle avait l'air d'être le *jockey* de son mari. Lui souriait, les yeux plissés, content d'être mené, comme le sont beaucoup d'hommes. Cependant, tout ce qu'il gardait encore de désintéressé dans l'esprit, elle l'émondait, l'abattait. Elle lui ôtait ce qui faisait encore son honneur.

— Il n'y a que le théâtre, — dit-elle. — Tu vois bien, monsieur Arlant lui-même en fait.

Les regards se tournèrent vers André, et après quelques

questions sur sa pièce, Miniot lui demanda s'il n'avait pas fait autre chose, avec une curiosité où perçait une sorte d'appréhension, de telle manière qu'André ne put s'empêcher de répondre qu'il avait aussi écrit deux romans.

— Oh, oh! — dit Miniot, — deux romans, et ils sont finis?

— Presque, — dit André; — ils le seront bientôt, — ajouta-t-il d'un air calme.

Il y eut un moment de silence et même de gêne.

— Allons, tant mieux, — dit Miniot, et, remuant nerveusement son couvert, il sentit fermenter en lui les critiques contre ces livres qu'il ignorait.

Le silence menaçait de durer, mais, à propos de Lerton, qui était au régime, on parla de soins et de cures et l'intérêt que tous laissaient voir révélait assez que, sans l'avouer, aucun de ces habitants des villes n'était content de sa santé et de sa force. Enfin madame Miniot reprit le dé de la conversation, et, à propos d'un dîner auquel elle avait assisté, se mit à nommer des personnes du monde qu'elle prétendait connaître. Pour mieux le prouver, elle répéta négligemment les médisances qui couraient sur elles, mais se trompa dans son attribution, et Lerton le lui fit remarquer, tandis que Couserand l'épiait toujours de son œil malin. Après le repas les trois invités se retirèrent, André sortit avec Couserand qui fit aussitôt sur la femme de Miniot quelques petites remarques sardoniques. Il n'était pas dépourvu de cet esprit d'étroite observation si répandu à Paris, mais il l'exerçait sur des riens, et relevant sans cesse des détails qu'il ne rattachait à aucun ensemble, il était, à l'égard de la vie, comme un homme qui recueillerait avec curiosité les plumes ou les écailles d'un animal dont il ne chercherait jamais à savoir la forme. Mécontent lui-même de n'avoir pas obtenu plus de succès et d'honneurs, il commençait à faire figure d'indépendant et prétendait être exprès ce qu'il était devenu par force. André, l'ayant quitté, en continuant à marcher tout seul, pensait à lui, à Miniot, à Lerton. Aucun d'eux n'avait changé; la vie les forçait seulement à avouer leur nature. Lerton, toujours élégant, offrait cette inutilité particulière à ceux qui durent sans vivre : il ressemblait à une plante qui eût monté au lieu de fleurir. Toutes ses paroles

étaient pauvres parce qu'il ne les tirait d'aucune expérience. Mais il se croyait plus délicat que jamais et ainsi, à mesure qu'il nourrissait moins sa nature, il renforçait ses affectations. Pierre Miniot, lui, travaillait. Mais son travail, où il ne se livrait point tout entier, n'était qu'une besogne d'esclave. Son caractère n'en était pas modifié. Il critiquait d'en bas et croyait renverser des statues quand il rongeait des piédestaux. Peu importait qu'il prononçât des mots nouveaux : il n'en était pas renouvelé. De quelque côté qu'il se tournât, il piétinait toujours à la même place. Il n'allait vers rien.

André pensait à eux, à leurs pareils, à tous ceux qui vivaient occupés de littérature. La plupart répandaient au hasard sur ce qui paraissait des critiques sans discernement, quittes à s'interrompre, devant une œuvre quelconque, dans une idolâtrie subite où non seulement toute hostilité, mais toute intelligence abdiquait. D'ailleurs il ne subsistait aucun rapport entre la valeur des ouvrages et ce qu'on en disait, et les plus grandes louanges étaient devenues depuis longtemps fades et vulgaires par l'usage qu'on en avait fait. Pourtant, parmi ceux qui les décernaient ainsi à ce qui les méritait le moins, certains, tout en se mettant à l'unisson, croyaient bien n'être pas dupes et garder en eux la vérité; mais ils finissaient par ne plus la savoir, à force de ne pas la dire.

Du reste, il s'agissait moins pour chacun d'aimer son art que d'obtenir le succès, qui n'était plus défini que par l'adhésion de la multitude. Tout étant calculé dans ce but, la bienveillance même n'était plus qu'une précaution, les amitiés n'étaient plus que des alliances. L'envie résultait naturellement de la compétition. Contenue et modérée chez quelques-uns, elle allait chez d'autres jusqu'à empoisonner toute l'âme. Fatigués par la tâche qu'ils accomplissaient, les plus nombreux finissaient par ne plus s'intéresser à rien; mais comme dans le cuir épais des bêtes de somme, on maintient une plaie saignante où les piquer au besoin, ainsi, dans leur caractère endurci, la seule place sensible était une susceptibilité toujours à vif.

André avançait dans la foule et peu à peu ses pensées cédaient à ce qu'il voyait. C'était un de ces jours pesants et comme bouchés où, sous un ciel lourd, toutes les couleurs

semblent mortes. Les trottoirs étaient sales et poudreux. Les passants se hâtaient et presque tous, sur leur visage, portaient les marques de l'inquiétude et des sentiments serviles. La plupart avaient quelque chose à la fois de fiévreux et de fatigué : tandis qu'il ne pensait qu'à ses intérêts, plus d'un emportait déjà en lui la maladie dont il devait mourir. Dans ce peuple les femmes avançaient insolemment, non pas plus saines, mais fardées d'un éclat factice qui les faisait reines de cette foule grisâtre. Parfois un homme se retournait pour en revoir une, et le désir d'une jouissance subite le disputait, un moment, à ses soucis ou à ses calculs. André aussi regardait ces femmes. Il arrivait qu'une d'elles le tentait et cette tentation avait tout de suite de la force dans son être en désordre où rien n'était plus certain, hormis les désirs. Chacune de celles qui passaient là proposait son visage comme une énigme. Chacune avait la magnificence d'être inconnue; mais André savait que ce n'étaient là qu'un prestige et une illusion qui auraient cédé à la première épreuve. Cependant, comme un courant qui se ralentit près des rives, sur les bords de cette foule rapide traînait une écume de gens sans ouvrage, de flâneurs et de paresseux. Eux qui n'auraient pu rien acheter, ils s'arrêtaient le long des boutiques. Indécis, tâchant encore de déguiser en promenade leur vagabondage, on les sentait tout près de la détresse finale : peut-être une brusque violence les pousserait-elle bientôt au vol ou au crime. Peut-être le désespoir mènerait-il leurs pas errants, de rue en rue, jusqu'au fleuve qui emporte les vaincus. Pourtant, dans le désordre et la négligence de leur tenue, une suprême coquetterie de cravate ou de chevelure était comme un dernier signe qu'ils faisaient à la chance, attestait encore un espoir d'être sauvés. Mais, dans la ville sans charité, dans cette cohue où les plus faibles avaient encore l'air brutaux, tout les excluait et les proscrivait déjà. Tout était dur, violent, vulgaire. Les étalages des magasins forçaient l'attention au lieu de la séduire. Les affiches criaient sur des palissades, et même les statues qu'on avait dressées partout, dans leur immobilité agitée, n'avaient rien de la hautaine décence qui seule convient à la gloire, et, travaillant pour des célébrités suspectes, au-dessus des passants que leur geste trivial sem-

blait vouloir attrouper, elles n'étaient que des charlatans de bronze.

Tandis qu'André avançait, il lui semblait que le Néant était le vrai roi de toute cette agitation. Il lui paraissait prétentieux et presque risible de vouloir faire quelque chose de la vie. C'était une suite de dégoûts, de désirs et d'ambitions que la mort tranchait au hasard, ainsi que ces étoffes qu'on coupe tout droit, sans même avoir égard au dessein qui y est tracé. Pendant qu'il semblait ainsi marcher sans but, André pourtant en avait un. Comme s'il avait eu besoin de retrouver un être différent de tous ceux qu'il venait de rencontrer, il allait voir un de ses anciens amis, d'un caractère singulier, et dont il n'avait que très rarement des nouvelles. Julien Lesclache avait été étudiant avec lui. Esprit réfléchi, uniquement épris de la vérité, cette recherche, sans qu'il le voulût, avait fini par le rendre seul. Il vivait de ressources extrêmement modiques et publiait parfois des essais qui, par l'exactitude même de ce qu'il y disait, semblaient privés de tout retentissement dans le monde du mensonge. André, pourtant, les avait souvent admirés. Ce jour-là, sans s'expliquer clairement pourquoi, il éprouva le désir de revoir Lesclache. Celui-ci habitait près du Luxembourg, et tout en s'acheminant vers la rue où logeait son ancien ami, quoique les passants ne fussent pas moins nombreux, André savait bien qu'il s'approchait de la solitude.

Il reconnut la vieille maison, en franchit le seuil et, s'étant engagé dans l'escalier, s'arrêta sur le palier du troisième étage, devant une porte à un battant, et tira le cordon de la sonnette. Il l'entendit tinter, un pas s'approcha, la porte s'ouvrit. Celui qui se tenait sur le seuil ne reconnut pas, d'abord, l'arrivant dans la pénombre.

— Julien, — dit André.

— Toi!

André entra. Ayant suivi un corridor, il se trouva dans une petite pièce, qu'encombraient seuls une grande table et un piano à queue. Les murs étaient recouverts de livres, de sorte qu'on était comme leur captif. Mais, par la fenêtre ouverte, on voyait le mur latéral d'une maison neuve, le ciel vague et, comme un faible et lointain signal de la vie, la pointe d'un arbre vert.

Tandis qu'ils se disaient avec un peu d'embarras ces premières phrases qu'échangent ceux qui se revoient, quand ils ne savent pas encore s'ils se retrouvent, André regardait son ami, ce visage fin et comme usé par les livres, ces yeux d'où ne jaillissait pas un regard aigu, mais que la méditation avait, au contraire, emplis d'une lueur voilée et diffuse. Comme Lesclache ne parlait pas à André de sa pièce, celui-ci fut heureux de n'en rien dire. Bientôt ils cessèrent de s'interroger, car la substance de leur amitié était moins dans l'intérêt qu'ils se portaient l'un à l'autre que dans l'habitude qu'ils avaient prise de mettre leurs pensées en commun. André se leva et, s'approchant de la table, il y vit de nombreux journaux, ouverts ou pliés. Il en fut surpris et le dit en souriant à son ami. Dans cette chambre pauvre, austère et noble, où tout était favorable à la méditation, ils semblaient vomis là par le présent, comme la seule chose vile.

— Oui, — dit Lesclache, — il y en a beaucoup. C'est que je voudrais faire une étude sur la presse. N'est-ce pas, c'est un beau sujet?

Et il parla de la presse. Autrefois beaucoup d'hommes ne savaient pas lire. Mais dans cette prétendue ignorance, ils recevaient encore, par mille canaux détournés, par leurs usages, leurs légendes, même leurs proverbes, ce qu'ils avaient besoin de savoir et, par une heureuse harmonie, les sujets sur lesquels ils ne pouvaient point parler étaient les mêmes sur lesquels ils n'auraient rien dit de bon. Maintenant on leur avait ôté ces ressources, mais, par contre, on leur avait appris à lire, et ils lisaient le journal.

Lesclache se leva et, allant jusqu'à la table, en prit un et le déploya.

— Regarde, — dit-il.

D'abord, on voyait les crimes : des photographies d'assassins se carraient en première page et toute la feuille, publiant leurs exploits, ne paraissait plus être que le bulletin triomphal de la brute humaine. Parmi ces forfaits, certains avaient pour auteurs des scélérats déterminés; la plupart n'étaient que l'excès de vaniteux éperdus qui, incapables d'accepter les conditions de la vie, avaient armé leur impuissance du pouvoir de tuer. Le meurtre qu'ils avaient commis n'était que la

saccade et le spasme de leur faiblesse. Les crimes, cependant, n'occupaient pas toute la place. Dans le désordre de tout, les vieux lieux communs n'en continuaient pas moins à faire résonner leurs fanfares, à côté des faits qui les démentaient. Une ouvrière mécontente était allée crever un tableau au Louvre. Mais, à côté de l'article qui relatait ce dommage, un généreux député n'en demandait pas moins qu'on rendît plus étroit l'hymen du peuple et de la beauté. Des employés révoqués avaient fait dérailler un train. Mais on avait aussi inauguré des statues, et, dans une de ces plates solennités, un vieux ministre verbeux avait secoué les lambeaux d'une rhétorique optimiste, à laquelle lui-même il ne pouvait croire. Meurtres, sottises, mensonges, le journal contenait tout cela, et, ainsi garni, il ressemblait vraiment au tablier d'une triviale Renommée, plein d'événements ignobles.

En deuxième page s'étalaient les verdicts incohérents d'un jury ; au nom de quoi eût-il condamné, quand ceux qui le constituaient étaient sans doctrine? Livrés aux artifices d'un avocat, ils opinaient au hasard, et comme elles ne sortaient d'aucun principe, leur clémence était sans noblesse et leur rigueur sans autorité. Puis des nouvelles suivaient, inventées ou faussées pour des intérêts cachés. Le feuilleton proposait comme idéal un voleur. Ce qu'il y avait encore de moins impur, c'étaient les annonces de la fin, où, au moins, la charlatanerie s'avouait avec franchise. André voyait au passage des expressions que le crayon rouge de Lesclache avait soulignées, entre autres une note communiquée par un théâtre, et où, pour attester la valeur d'une pièce, on parlait « du chiffre admirable des recettes. » Le style même des moindres articles n'avait rien de naturel. Maniée chaque matin par des ignorants prétentieux, la langue se gâtait rapidement. Mais ce n'était là qu'un malheur secondaire. L'essentiel était que, dans ces journaux, rien ne pouvait paraître qui fût vraiment noble, rien ne pouvait même être relaté honnêtement, librement, exactement; dans ce cadre du mensonge, la vérité ne pouvait pas se produire.

L'humanité était ramenée au niveau de ce qu'elle avait de plus bas. Les seuls faits relatés comme importants étaient ceux qui pouvaient être regardés comme tels par la masse des lec-

teurs, tandis que les rixes d'une grève étaient racontés en détail, la ruine d'une merveilleuse église romane qu'André connaissait était consignée en trois lignes. Cependant il ne fallait pas désespérer. Dans cette mosaïque des faits difformes, une case restait réservée à l'art : entre les portraits des assassins, on avait admis celui de Sciliver, et un petit article suivait, écrit d'ailleurs sur ce ton d'ironie que prennent les jeunes journalistes pour se préserver d'admirer : il y était question de la *Pasiphaé*. Si donc un artiste vivait sans discrétion ni fierté, s'il faisait bon marché de toute sincérité véritable et s'épargnait l'effort et le labeur solitaires, il obtenait de ne pas être dédaigné de la Renommée, on lui faisait place parmi les criminels, sans mettre d'ailleurs beaucoup de différence entre lui et eux. Qu'on parlât des gens en bien ou en mal, il ne s'agissait plus de cela : seul importait le volume du bruit qu'on faisait; le scandale même était profitable. Après avoir tout dégradé, on avait enfin avili la gloire.

— N'est-ce pas, — répéta Lesclache, — c'est un beau sujet?

Il se tournait vers André, et celui-ci enfin, regardait ce visage fatigué, pur du moins de toute expression servile. Ici enfin, il n'était plus question d'adresse, de succès, d'opportunité, mais, seulement, d'essayer de dire ce qui était vrai. André en reçut une impression de noblesse et, se mettant à marcher dans la chambre étroite, à son tour, il parla de l'époque à son ami.

Les écumes de la sottise couvraient toute chose. Presque personne ne s'intéressait plus à rien, mais chacun voulait parler de tout. Non seulement ceux qui vivaient en se passant pleinement des arts devenaient de plus en plus nombreux, mais ceux-là même, par ostentation, prétendaient encore être juges, dans ces choses qu'ils négligeaient, de sorte que, par un malheur double et contrasté, le domaine des arts était à la fois dédaigné et envahi, délaissé et piétiné. Quelques petits groupes, il est vrai, croyaient composer une élite dès qu'ils s'enfermaient, mais là aussi il n'y avait que vanité avide, amour-propre à vif, aucune vie plus réelle, et ceux qui affectaient de mépriser le succès, le guettant par les meurtrières de leur tour d'ivoire, se donnaient l'apparence d'en faire fi tant

qu'ils ne pouvaient pas l'atteindre. Si tant de gens écrivaient, ce n'était point par amour de l'art qu'ils croyaient ainsi pratiquer, mais uniquement pour produire leur propre personne. Il ne s'agissait plus que de s'exhiber et comme tel était le désir dont chacun brûlait, il était naturel que les acteurs, qui ne font pas autre chose, fussent les rois de l'époque. Cependant, derrière ces parades individuelles, s'agitait un peuple énorme et triste, qu'on avait enfin appauvri de tout ce qui pouvait éclairer sa surface ou enrichir ses profondeurs et qui, ainsi désolé et n'ayant gardé que sa masse, n'était plus qu'un océan d'envie que, comme une lune d'or, la richesse seule attirait.

André s'épanchait ainsi, avec une sorte de soulagement, comme si, sans se l'avouer, il eût trouvé dans l'état des choses une justification de son propre désarroi. Pourtant, tous ces dégoûts ne lui donnaient rien et plus il dénonçait la pauvreté de ce qui les entourait, plus lui-même il se sentait pauvre.

— Sans doute, sans doute, — approuvait Lesclache, faible et le dos voûté en regardant son ami. Soudain il dit :

— Mais qu'est-ce que cela te fait?

— Comment? — dit André.

— Oui, qu'est-ce que cela te fait? Tu travailles.

Brusquement ramené à lui-même, André se tut.

— Tu travailles, — continua Lesclache, — tu agis, tu crées. Que t'importe ce qui est? Toi, de ton côté, tu peux être.

André se taisait toujours.

— Cet hiver, — reprit Lesclache, — j'ai relu tes livres. Ils sont beaux, surtout le dernier.

Il parlait toujours de sa voix presque sourde, avec cet air piètre et souffrant qui semblait rendre plus solennel le témoignage qu'il rendait :

— Oui, — répétait-il, — le dernier surtout. Il est très beau.

Et tournant vers André ses yeux gris :

— Tu es sur la voie, — dit-il. — Tu n'as qu'à poursuivre.

André se leva, ému. Sans qu'il sût pourquoi, cet éloge austère le frappait comme une condamnation. Il revint avec rancune sur les années qu'il venait de passer, irrité, parmi toute la cendre de ses heures pénibles et vaines, de ne pas

trouver l'œuvre qu'il aurait dû accomplir. Au lieu de cette œuvre, il n'y avait que sa pièce, hybride et bâtarde, et pensant à elle à ce moment-là, il la prit en haine : comme on reconnait un arbre à son fruit, il connut en elle la fausseté de toute la vie qu'il avait menée; elle était comme une faute qu'il avait commise et qui en représentait et résumait une multitude d'autres aussi réelles, mais insaisissables, enfouies, perdues. Elle était le témoignage visible de tous ses torts. Pendant une minute, il eut de la vie un sentiment profond. Alors, devant son ami, il voulut tout avouer, aller jusqu'aux racines de son malaise, retrouver les principes d'une vie féconde. Mais que dire? Plus ce qu'il éprouvait était enfoncé en lui, plus cela lui paraissait éloigné des mots. D'ailleurs, Lesclache continuait.

— Oui, — disait-il, — tu es jeune, tu ne te portes pas mal, tu as d'argent ce qu'il en faut pour ne pas dépendre des autres...

— Mais non, — dit André d'un ton faussement badin, — je n'ai pas assez d'argent. C'est même pour ça que j'ai fait une pièce!

Cette phrase, oblique et gênée, fut tout ce qui arriva au jour de l'aveu complet qu'il eût voulu faire. Lesclache ne la releva point, et André en fut lâchement heureux. Alors son émotion se détourna sur le solitaire. Regardant ce visage auquel l'habitude de la méditation avait donné un aspect effacé et comme nocturne, il pensa combien il était beau que la ville, dans le bouillonnement de ses intérêts, de ses convoitises, dût cependant nourrir les quelques contemplateurs incorruptibles qui la jugeaient. Il le dit à Lesclache. Celui-ci fit un geste de dénégation :

— Oh! répondit-il, — ne me loue pas. D'abord, on ne choisit pas ce qu'on devient; on ne s'aperçoit de son destin que lorsqu'on en est le prisonnier. Et puis, je ne sais même pas si ce que je fais n'est pas mal. Parfois, le soir, quand j'ai passé tout le jour dans ma recherche et ma pensée solitaires, il me semble qu'il tombe du ciel sur les hommes une pitié dont je suis seul exclu —. Et il raconta à André ses promenades nocturnes dans Paris, quand l'esprit à la fois irrité et épuisé, il subissait cette sinistre détresse cérébrale qui ressemble si peu au repos. Alors, repoussant ses livres, affreusement dégoûté

de tous les mots, il s'en allait au hasard le long des rues, et il apercevait, à travers les vitres des cafés, les gens criant ou riant, leurs figures peintes brusquement par la lumière, chacun d'eux heureux un moment pour ce qu'il avait de passion ou d'appétit. Lui, qui avait saisi dans son essence la vie de tous ces êtres, il se sentait éloigné de chacun d'eux par une distance infranchissable. A la fin, il fallait qu'il revînt chez lui, quoiqu'il n'eût rien ni personne à y retrouver, et, quand il relevait la tête avant de rentrer, il voyait les astres, au delà de tout, triompher dans leur calme horrible.

Il s'était tu, mais sa figure avait pris insensiblement quelque chose de si navré qu'André en fut touché. Il avait cet aspect désarmé de l'homme uniquement cérébral; ses mains, faites pour ne rien prendre, traînaient timidement sur la table, et, même vides, respiraient une sorte de maladresse oisive. André, en face de lui, pensait à ses livres, seuls résultats de toute sa vie, et qui restaient si ignorés que, malgré leur valeur, il devenait presque dérisoire de les avoir faits. Il n'était pas jusqu'à son nom neutre et sourd qui ne le prédisposât à demeurer inconnu.

— Oui, — reprit Lesclache, — je crois qu'il est mal de vivre uniquement pour la pensée. On ne doit pas vivre tout seul. On a quelque chose en soi dont on ne doit pas frustrer les autres. Il faut servir à quelqu'un. Aider, aimer.

— Tu crois? — dit André. — Bah! On croit toujours à ce qu'on n'a pas fait. C'est la dernière illusion.

— Non, — répondit Lesclache, — non, tout de même...

Ils n'allèrent pas plus loin que ces pauvres mots et soudain, André se souvint de leurs discussions d'autrefois, quand, tout jeunes, et dédaignant les idées communes, ils avaient besoin d'être rassurés sur la valeur de leurs pensées par l'éclat et le tranchant des phrases qui les énonçaient. Les vérités ont quelque chose de modeste qui éloigne d'elles les jeunes gens. Maintenant seulement ils commençaient à apercevoir les lois de la vie, non pas comme des statues d'ivoire et d'or, œuvres isolées et précises qu'on peut embrasser, mais comme des colosses à peine distincts, taillés au flanc des montagnes et qui ne se détachent pas de la pierre où ils sont tracés.

Lesclache avait les yeux plus brillants. Il avait parlé, ce qui

enivre les solitaires. Il sortait peu à peu de sa retraite. Il arrivait malgré soi à des confidences.

— Et puis, — dit-il enfin, — ce n'est pas tout. Nos tourments mêmes ne peuvent pas rester libres.

Et il avoua que le peu d'argent dont il vivait allait s'épuisant et qu'il lui faudrait bientôt considérer la nécessité de tirer parti de ce qu'il écrivait, dans une revue. Il s'arrêta, rouge, comme honteux :

— Oh! — dit-il, — je ferai les concessions nécessaires, je ne dirai qu'un peu de ce qui est vrai. D'ailleurs, tu sais, — reprit-il en essayant de plaisanter, — je n'ai pas besoin de gagner beaucoup, il me faut si peu de chose, je suis végétarien.

— Mon cher Julien! — dit André avec élan. — Rien ne sera plus facile... Je te le promets... Ce que tu écris est si remarquable!

Et il était involontairement heureux de prendre cet engagement, de dépenser ainsi l'émotion excitée en lui. Mais il s'arrêta. Lesclache était devant lui, presque méfiant, pareil à une petite bête sauvage à la fois craintive et ombrageuse. Sans doute craignit-il de s'être humilié, et André, en le regardant, sentit bien qu'il était à jamais séparé des autres, enveloppé dans les grandes ronces de la solitude.

— Nous verrons, — murmura Lesclache, — nous verrons, ce n'est pas pressé.

André s'approcha de la fenêtre et s'appuya à la barre. Il était plein d'une tristesse confuse. Il eût voulu trouver au moins, hors de soi, quelque chose de solide et de persistant et l'idée que son ami, lui-même, dans sa vie modique, ne pouvait pas demeurer indépendant et serait forcé de venir à résipiscence le faisait souffrir. Lesclache vint s'accouder à côté de lui.

— De quel silence tu jouis, — dit André au bout d'un moment.

— N'est-ce pas? — répondit l'autre. — J'aime le silence. C'est le protecteur des pensées.

Ils regardaient tous deux la petite cour sale, la paroi aveugle de la maison neuve; de la cour voisine montait un bel érable vert.

— Tu as un arbre! — dit André.

Lesclache répondit :

— Si tu savais, il m'a fait rêver bien des paysages. Par lui je sais les saisons. Il est comme des captifs qu'on garde pour les faire parler de leur pays. Il me raconte toute la campagne. A l'automne, si tu le voyais, il est doré et gaufré comme un prince more, et parfois le vent m'apporte une de ses feuilles. Elles sont si belles! Je ne peux pas m'habituer à les trouver communes. Quand j'en reçois une, il me semble qu'il m'envoie un don sans prix.

André l'écoutait et regardait le ciel. L'approche du soir commençait déjà à s'y faire sentir. Des teintes vagues et éparses y apparaissaient, si faibles qu'elles semblaient rester en deçà de l'existence. Parmi elles des fumées s'élevaient, les unes lointaines, à peine tissées sur l'espace, d'un bleu subtil et ténu, comme celles qui sont peintes dans les vieux tableaux, les autres d'un jaune de soufre, d'autres plus blanches; une, tout près, débouchait, bourrue et noire. Elles se cherchaient, se mêlaient aux nuages, sans que jamais ce spectacle prît une forme et un dessin : on eût dit le combat des nuances et des fumées.

André se retourna et vit le grand piano.

— Tu te souviens, autrefois? — dit-il.

Et ils se rappelèrent les soirs de leur première jeunesse, quand, ayant abusé des mots, les nerfs tendus, l'âme à vif, et ne sachant plus ce qu'ils désiraient, ils faisaient des orgies de musique : il leur semblait alors qu'ils se répandaient dans les vignes de la joie, de l'amour, de la gloire et qu'ils écrasaient sur leurs lèvres toute une vendange imaginaire. Maintenant, pour désaltérer leur soif d'hommes, ils ne demandaient plus qu'une grappe, une graine, mais réelle.

— Veux-tu? — dit André, en montrant l'instrument à son ami.

Lesclache fit signe que non. Mais il dit à André que Renaux, l'organiste, l'avait fait avertir qu'il jouerait ce soir-là à Saint-Sulpice, sans qu'il y eût personne, et il lui offrit d'y aller. Ils sortirent et, tandis qu'ils se hâtaient par les petites rues, André voyait mieux l'aspect débile, les épaules étroites de son ami. Ils arrivèrent à l'église. Aussitôt qu'ils y furent entrés, le son les enveloppa et les pénétra, et tel était ce gémissement,

qui parfois s'enflait, parfois s'atténuait jusqu'à devenir aussi léger qu'un soupir, qu'on ne cherchait pas de quel instrument il émanait. C'étaient ces murailles, ces pierres qui chantaient, comme si, dans le moment où elles restaient seules, elles exhalaient et rendaient ce qu'elles avaient reçu de prières.

De l'orgue sortaient toutes les voix à la fois, comme si tous les vents y avaient été faits prisonniers, pour chanter les douleurs de l'homme. C'était comme le bruit d'une forêt, mais où chaque arbre eût traduit un sentiment, de sorte qu'on ne savait pas si l'on entendait la rumeur des chênes ou celle de l'orgueil, le souffle des hêtres ou celui de la tendresse. La tristesse alternait avec la pitié et parfois, à la pointe extrême des notes, éclatait une allégresse ingénue pareille à celle des bergers. Tout ce qui agite les hommes reparaissait dans cette musique, mais purifié, comme si l'on avait confié les vases des passions à la main des anges. Au haut de la nef obscure un orage de plaintes s'amassait, que traversait par moments un appel tranchant et droit comme un rayon. Soudain, dans une splendeur terrible d'éclairs musicaux, l'orage éclata et André, en entendant cette tempête de cris, se rappelait la foule qu'il avait traversée en venant; il lui semblait que c'était cette multitude qui revenait, qui faisait irruption et s'arrêtait en face de l'autel muet avec toutes les demandes de sa colère et de sa douleur, mais, plus pure maintenant, moins pauvre dans sa détresse que dans sa médiocrité, c'était une foule sans corps, une foule d'âmes.

Il ne savait même plus ce qu'il écoutait, et si cette musique venait d'ailleurs ou sortait de lui. Il était réveillé dans toute sa sincérité. Il lui semblait qu'il était au bord de sources immenses et qu'il se baptisait à nouveau dans la foi et dans l'amour. Il s'avoua tous ses besoins. Il reconnut une fois de plus la nécessité de trouver la paix en faisant de sa vie une révélation de soi-même. Il comprit que cette paix nourrie d'action n'aurait rien de commun avec l'inertie où il se plaisait et qui ressemblait à la mort. Il ne se souvenait même plus de toutes les impressions pénibles qui l'avaient affecté. Elles disparaissaient, comme des scories qui fondent sur la face d'un métal bouillant. Son émotion le simplifiait. Il ne pensait plus aux autres. Il n'appartenait qu'à l'essentiel. Tandis qu'il écoutait l'orgue, c'était comme s'il avait entendu une voix qui lui disait :

« Aime, donne, crois, crée », et qu'il eût reçu tous ces commandements confondus dans un seul mot, ce mot complet de la vie qui manque aux langues humaines.

Et il dut se dire que sans doute il était déjà en retard et qu'il fallait qu'il partît. Comme sa maîtresse avait désormais ses soirées libres, ne jouant pas dans la pièce qu'on avait reprise à son théâtre pour finir la saison, ils s'étaient promis d'aller ensemble dîner à la campagne. André, cependant, souffrait, comme d'une inconvenance, d'interrompre les sentiments qui se développaient en lui. Il n'aurait pas non plus voulu partir sans faire comprendre à son compagnon qu'ils avaient communié dans cette musique. Lesclache avait fermé les yeux, et André comprit, en le voyant qui s'abandonnait, dans quelles émotions le solitaire retrempait sa sensibilité désséchée. Pourtant il dut regarder l'heure à sa montre. Il était plus tard encore qu'il n'aurait cru. Il arracha une feuille à son carnet, y griffonna quelques mots, et la laissant sur sa chaise, se retira doucement.

Peu de temps après, ayant changé de vêtement, frais, dispos, nouveau, il attendait que sa maîtresse revînt le prendre dans l'auto qu'il lui avait envoyée. Bientôt, avec elle, il s'en alla vers la campagne. Le ciel se découvrait, le soleil couchant posait au hasard des clartés orangées, si distinctes des choses, qu'il semblait qu'on aurait pu les en détacher comme des écharpes. D'autres autos s'échappaient aussi de la ville. Après les heures pesantes du jour, le soir semblait ouvrir la vie du plaisir. André, près de sa maîtresse, jouissait qu'elle fût là, sans écouter ce qu'elle disait. Il entendit pourtant qu'elle lui parlait d'un article sur sa pièce, paru dans un journal du matin. Inquiet, il apprit que rien n'y était révélé du sujet de son ouvrage : il ne contenait que de gros éloges à son adresse, qu'il eût naturellement négligés, mais dont il fut content cependant, puisqu'elle les avait lus. D'ailleurs, elle dédaignait ces choses, sachant comment on les obtient. Mais elle estimait le succès tout en méprisant le public.

— Peu importe, — dit-il, — ne pensons plus à cela —, et il lui fit un compliment.

L'auto étant sortie du bois, ils voyaient les villas, leurs petits jardins éclatants, enflammés de fleurs, sur lesquels, comme

pour éteindre cet incendie s'il gagnait, les arbres suspendaient leurs cascades vertes. André jouissait du détail de toutes ces choses, au lieu qu'elle les résumait en un mot et trouvait oiseux de s'en occuper davantage. Arrivés à l'auberge champêtre qu'ils avaient choisie, ils firent, avant de dîner, quelques pas dans la campagne. L'espace était pâle et clair, on se serait cru très loin de la ville, et après l'été hâtif de ses arbres déjà grillés, on en retrouvait un autre, lent, sain, vigoureux, qui remplissait puissamment les grands horizons tranquilles.

Ayant devancé sa maîtresse sur le sentier d'herbe où ils s'étaient engagés, André s'arrêta, et, appuyé à un arbre, il la regarda venir.

Elle portait une robe légère qui révélait ses mouvements et, à chaque pas qu'elle faisait, il voyait le déplacement doux et régulier de ses deux genoux. Julie Morgan était toute jeune, d'une taille moyenne, ou plutôt à peine petite, comme pour qu'il n'y eût pas dans son corps le moindre espace inutile et que sa beauté ressemblât mieux à de la force. Ses lignes l'enveloppaient et tandis qu'elle marchait, quelque chose de ses mouvements, au lieu de se perdre au dehors, semblait se couler voluptueusement en elle. Devant André, elle s'arrêta. Sans même qu'elle eût à le faire exprès, elle ne prenait jamais une pose où elle ne parlât pas au désir.

— Plus près, — dit-il.

Elle s'approcha et de son bras droit, avec avidité, mais sans la brusquer, il l'attira contre lui. Au premier contact il retrouvait ce corps jeune et ferme, toujours prêt pour l'amour comme pour un combat. Il la tenait. Il sentait tout ce qu'elle représentait pour lui de violent oubli.

— Comme tu es puissante! — dit-il.

Quoique les rôles qu'elle avait joués l'eussent habituée aux phrases bizarres, elle ne comprit guère celle-là. Mais elle s'en souciait peu. Elle ne remarquait que le changement de la voix de son amant, altérée par le désir comme un métal par un acide. Lui, cependant, avait eu autrefois des goûts de ce genre, sans y intéresser tout son être. Mais maintenant, son plaisir était justement de ne rien réserver, de s'abîmer dans cet amour, et son désir entraînait sa nature sans rien y épargner, comme ces fleuves troubles et gonflés qui charrient toutes les

richesses du pays qu'ils ont noyé. Ayant entendu du bruit, ils se séparèrent. Ils revinrent doucement. Autour d'eux, l'ombre se faisait sur la terre, tandis que l'espace semblait encore s'éclaircir, et que les arbres se figeaient en noir sur le ciel limpide. En haut, quelques étoiles perçaient, centres nouveaux d'un jour plus subtil. En bas, une vache n'était plus qu'une tache errante dans un enclos. D'honnête qu'elle était, la campagne devenait insensiblement suave.

En se rapprochant, André et Julie Morgan rencontrèrent quelques nouveaux arrivants. André reconnut un vieillard qu'à la ville il n'eût pas remarqué; mais là, l'air rogue, avec son monocle et tendant le cou, cette bonne campagne lui faisait un terrible repoussoir. Deux femmes avançaient à petits pas, avec leurs compagnons, et l'une, vieille, teinte et boursoufflée, poussait d'une voix usagée de petits cris d'enfant. Julie Morgan haussa les épaules. Les affectations et les mines lui faisaient pitié. Elle-même en était exempte. Elle n'essayait jamais de dire quelque phrase prétentieuse et qui pût l'orner. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas, mais, par un effet singulier, au lieu qu'elle en reçût quelque infériorité, c'étaient ces choses qui paraissaient inutiles.

Ils dînaient, l'un en face de l'autre, gais et rieurs comme deux camarades lascifs. Alentour, dans le jardin obscur où brillaient les lampes des petites tables, on entendait des voix, des rires. L'indulgence de l'été se répandait sur les dîneurs. De vieux esclaves mutuels avaient l'air d'être volontairement ensemble. André regardait Julie : ses dents, quand elle riait, éclairaient encore son visage. Elle mangeait de bon appétit, s'inquiétant peu des voisins et regardant beaucoup moins les hommes que d'autres femmes qu'André avait connues. Elle n'avait rien d'apparemment pervers, elle semblait au contraire n'être que santé, vigueur et fraîcheur.

Alors, tandis qu'André parlait, buvait et la regardait, il revoyait les divers moments de sa journée, son déjeuner chez Miniot, sa visite à Lesclache, son émotion en entendant l'orgue, sans qu'aucun de ces instants lui parût maintenant primer sur les autres, et il jouissait seulement de leur contraste, en les rapprochant. Sa vie lui semblait assez justifiée par tout ce qu'il avait connu. Il se sentait dans un état à la

fois lâche et lyrique ; des heures passées se représentaient à lui et tous ces souvenirs restaient uniquement sensuels. Il pensait même à sa pièce, non plus alors à ce qu'elle était, mais avec un pur sentiment de joueur : il se disait qu'elle pourrait obtenir un grand succès, lui valoir beaucoup d'argent. Comme sa maîtresse, en face de lui, posait sur la nappe ses bras deminus, il voyait briller à son doigt, dans sa splendeur toujours vigilante, un beau rubis qu'il lui avait donné et dont il disait en plaisantant qu'il aurait pu lui raconter tout ce que faisait la jeune femme. La fièvre qui lui venait d'elle s'étendait jusqu'à son esprit. Il pensait aux œuvres qu'il voulait écrire et il lui semblait qu'il les accomplirait en un seul effort et sans véritable peine. Comme il parlait incidemment à Julie Morgan de ses voyages, elle avait parfois de brusques envies de pays, qui n'eussent répondu à rien si on les avait satisfaites, mais qui les poussaient à improviser de grands projets vagues et brillants, grâce auxquels André avait envie d'entrer dans son avenir. Après dîner, ils se promenèrent encore sous les ombres transparentes. Puis ils revinrent. Dans l'auto dont ils avaient fait baisser la capote, ils croyaient, en aspirant l'air nocturne, remonter un fleuve d'odeurs où les jardins venaient affluer, où, par endroits, les sureaux en fleurs déversaient leurs senteurs presque épaisses. Alors il la saisit, et tandis qu'il la couvrait de baisers, pressés, avides, ou curieux et lents, comme s'il n'avait plus voulu la connaître qu'avec sa bouche, il se souvint des couples qu'il avait vus ainsi mêlés et il accepta d'en faire avec elle un pareil à ceux-là. Comme des diamants dans une caverne, les plaisirs de la chair l'éblouissaient brusquement, et, hors de leur possession glorieuse et facile, tout lui paraissait pénible et fallacieux. Ainsi les forces qu'elle excitait en lui, après avoir paru un instant prêtes à s'affranchir et à se dépenser ailleurs, revenaient toujours à elle.

XX

Il faisait beau. Madame d'Albéron s'en réjouissait sans étonnement, et pendant qu'en bas tout se préparait pour la

fête qu'elle allait donner, il lui semblait presque que dans le ciel les étoiles aussi étaient là par ordre. Beaucoup d'invités étaient déjà arrivés. Les autos en amenaient de nouveaux sans cesse. Ils se secouaient un peu, et entraient dans le parc, tandis que, des deux côtés de la grille, les gens du village faisaient ces groupes si nécessaires à ceux-là mêmes qui feignent de ne pas les remarquer, pour leur faire croire qu'ils sont enviables. Le vieux château dressait un peu plus loin ses murs rouges aux chaînes de pierre blanche, et tandis que les vitres de ses fenêtres inférieures étaient pleines et comme agitées des nombreux reflets de la fête, celles du premier étage, glacées de lune et d'ombre limpide, n'appartenaient qu'à la nuit. D'ailleurs la volonté de madame d'Albéron était qu'on y séjournât le moins possible, le spectacle devant se dérouler dans les jardins. On y avait disposé des quinquets dont les feux jaunes et comme vieillis étaient d'un piètre effet, accrochés aux pâles et riches tentures du clair de lune. Quelques globes électriques jetaient parmi eux une clarté dure et blanche, qui faisait violence aux statues et les tirait en avant. On sentait que la nuit, avec toute sa douceur, s'était reculée un peu plus loin, sur la campagne taciturne et les prés en fleurs. Madame d'Albéron allait et venait, satisfaite, escortée de Claude Lerton, d'Arsailly, de quelques autres, et, comme deux orchestres soupiraient dans les bosquets, elle avait soin d'annoncer qu'ils n'exécutaient pas des morceaux vulgaires, et qu'ils jouaient du Mozart.

Quand Laure arriva, la fête était déjà en train. Elle avait pour décor une fausse ruine, construite à la fin du XVIIIe siècle et contre laquelle un vieil acteur illustre venait de réciter un poème sans rapport avec la circonstance. Il trouvait qu'on l'avait mal écouté et flétrissait dans son cœur les gens du monde. Heureusement, madame d'Albéron venait à lui :

— C'est magnifique, — dit-elle, et elle lui fit distraitement, pour en être quitte, quelques gros compliments qu'elle débitait à la hâte et qu'il savourait avec lenteur. Mais elle commençait à s'inquiéter du retard de Sciliver. Les danseuses, les musiciens, cachés, attendaient. Irène Pernet était arrivée aussi. Madame d'Albéron perdait son calme et comme elle tenait sa petite chienne et que celle-ci l'embarrassait, elle la

confia au jeune Arsailly. Il l'avait prise dans ses mains et la promenait ainsi, répondant aux plaisanteries qu'on lui adressait, jusqu'au moment où les rires qui s'élevaient lui firent penser qu'on pouvait se moquer de lui. Sa figure étroite aigrit aussitôt et il posa la chienne par terre.

Laure retrouva madame d'Arsivilliers, qui était dans un soir d'affabilité. M. de Minière l'accompagnait. Ils avancèrent ensemble le long d'une allée. Il y avait beaucoup de monde, les mêmes gens se revoyaient une fois encore, mais, sûrs d'être bientôt séparés par l'été, ils se retrouvaient avec indulgence, d'autant plus que c'était cette fois-ci dans la liberté du plein air, et non plus entre des murs. Les robes scintillantes tachaient la pénombre, on entendait les voix avant de voir les visages, et tous les invités, goûtant à se frôler ainsi un plaisir d'intrigue, n'étaient déçus qu'au moment où ils se reconnaissaient. Les lampions et le clair de lune contrariaient leurs lumières, le bruissement des violons était comme accompagné par le murmure encore moins distinct des arbres et de la brise, les parfums plus alliciants des femmes se détachaient sur les grandes odeurs rustiques, et ce mélange de l'extrême artifice avec la simplicité de la nature n'était pas sans charmes. Laure fut rejointe par M. de la Meillerie qui lui demanda de ne plus la quitter. Il lui expliqua que, revenant à Paris assez rarement, il finissait par se trouver presque perdu, dans un monde de plus en plus envahi.

— Enfin, — lui dit Laure malicieusement, — vous restez avec moi par nécessité.

— Par nécessité, madame! — s'écria-t-il. Il protesta et ils plaisantèrent.

François-Auguste de la Meillerie était élégant, bien fait, un peu long, et, quoiqu'il eût quarante-sept ans, il ne montrait pas cet âge. Ses cheveux blonds, taillés presque courts, grisonnaient à peine. Son visage sans éclat ne manquait pas de finesse. Il parlait avec tant de convenance que ses propos paraissaient toujours justes, quoiqu'ils ne fussent jamais frappants, et il semblait aussi impossible de ne pas les approuver qu'il eût été difficile de les retenir. Ainsi, grâce à la mesure dont il faisait preuve, restait-on longtemps avant d'en venir à s'interroger sur la valeur propre de son esprit. Sa cour-

toisie, sa prudence et sa discrétion, qui n'eussent dû servir qu'à l'effacer, faisaient que Laure le distinguait d'autant plus. Lasse des grands mots qui ne recouvrent rien, elle voyait dans la modération de ceux dont il se servait un gage de la vérité de ses sentiments. Enfin, tandis qu'elle faisait cas de lui, elle goûtait obscurément la satisfaction de sentir qu'en cela elle était raisonnable et que les personnes sages l'eussent approuvée.

Ils s'assirent tous quatre, elle et lui, madame d'Arsivilliers et M. de Minière, un peu en retrait, de manière à voir les spectateurs aussi bien que le spectacle. Devant eux, un parterre de grands chapeaux s'agitait. On reconnaissait çà et là des figures; la même curiosité réunissait tous ceux qui étaient présents : ils allaient enfin entendre quelque chose de cette *Pasiphaë* dont on avait tant parlé, et que tout ce qu'on devait livrer au public leur fût d'abord réservé, cela les confirmait dans l'idée qu'ils étaient bien ce qu'il y a de mieux, et que leur mélange faisait une élite. Mathieu de Garbe d'Hermy murmurait à des jeunes femmes, au sujet du taureau, des plaisanteries très crues dont elles s'obligeaient à rire, de peur d'avoir l'air prudes et niaises. Madame Lemellier était assise tout près de la scène, entre M. Joffand et M. Rollaud, dans l'espoir d'entendre des horreurs. La jolie marquise de Barreluys riait avec un ambassadeur, à côté de mistress Free, de Meyran et de madame Severelli, et le jeune Arsailly, s'isolant des autres par des mines plus magistrales, se préparait à écouter d'une manière qui le distinguât et qui marquât sa compétence.

Cependant Sciliver n'arrivait pas. Enfin, il parut, portant son sourire trouble sur son visage lassé, ayant à son côté madame Aguirroa, maigre, fiévreuse, les yeux brillants sous ses cheveux noirs, les joues allumées de fard et de fièvre. Après quelque brouhaha, le musicien s'assit près de madame d'Albéron. Les femmes le regardaient : non pas que son visage même plût à la plupart, mais il était pour elles comme le signe d'une vie où elles auraient eu toute l'importance, et cela les faisait rêver. Enfin le silence s'établit, et, quelques assistants ayant encore remué leurs chaises, madame d'Albéron tourna vers eux un front courroucé, car

c'était elle qui, avant la musique, voulait avoir fait le dernier bruit.

Dans cet instant de pause, on entendit passer, telle qu'un soupir étranger, l'haleine subtile du vent dans les feuilles. Et comme la lune apparaissait, penchée, pleine et pure, au-dessus des gens immobiles, on put croire une seconde qu'elle triomphait enfin de leur agitation et que sa lueur magique les avait endormis et enchantés. Alors elle s'éleva, cette musique tant attendue. Trois ans avant, au cours d'un voyage en Crête, le jour où Sciliver, à Knossos, dans les ruines du palais de Minos, avait pour la première fois pensé à ce sujet, il avait, en montrant Pasiphaé, la femme du roi sage et riche, amoureuse du taureau qui sortait des mers, rêvé d'exprimer toute la honteuse monstruosité du désir, tout cet inavouable appétit des femmes, qu'il connaissait bien. Mais, depuis, la force créatrice avait manqué à un tel dessein, et comme, en même temps, l'ancien opéra mythologique redevenait de mode, l'œuvre s'était peu à peu réduite à n'être plus qu'une imitation de ces opéras, pauvre et mince à la vérité, mais propre à être reçue comme une merveille par des gens prêts à s'ébahir. On vit d'abord des jeunes filles, qui dansèrent en chantant, car c'étaient là les nouveautés qu'on en était venu à prendre pour des inventions. Enfin, dans une robe qui fit sensation, droite, pâle, parut Irène Pernet. Elle étendit un bras. Nul ne savait mieux qu'elle en imposer au public et, avant même d'avoir rien fait, lui donner l'impression que c'était très beau. Cependant elle dut chanter, et l'on entendit cette invocation à la mer, qui devait exprimer la trouble inquiétude du désir. Et aussitôt ce fut fini.

La déception fut vive, mais s'évapora sur-le-champ. La plupart de ceux qui étaient là avaient seulement craint qu'on les retînt trop longtemps, et, heureux d'être si vite lâchés, ils s'en allèrent vers l'un ou l'autre des deux buffets installés sous les arbres, en parlant déjà d'autre chose.

— On n'a même pas vu le taureau, — disait, en écartant les chaises, madame Lemellier, mécontente que rien ne l'eût scandalisée.

Serrizier, quelques autres, répandaient leurs petits sarcasmes, mais, chez eux tous, sans qu'ils s'en doutassent, la

crédulité était plus grande encore que la raillerie, et, leurs plaisanteries dissipées, il n'en restait pas moins que madame d'Albéron était une personne considérable et Sciliver un grand artiste. Couserand lui-même, en disant les mots âcres qu'on attendait de lui, ne faisait que tenir sa partie et remplir son rôle de persifleur esclave. Seul, le petit Arsailly, de groupe en groupe, assurait que c'était admirable, sans daigner donner d'explication, et se sentait d'autant plus content que son sentiment était moins partagé, car ainsi il s'isolait, s'exceptait, se classait à part, hors de tous les autres.

M. de la Meillerie se tourna vers Laure :

— C'est tout? — dit-il. — Mais ce n'est rien!

— Rien, — dit-elle en souriant.

— Je n'osais pas en être sûr, — reprit-il. — Je ne m'y connais guère.

De nouveau, il lui plut et ils s'approchèrent ensemble du buffet. Il offrait un joli spectacle. Sous les arbres, les lampes électriques étaient enfermées dans de petits globes de soie dont elles pâlissaient les couleurs. Sur les tables, les sorbets, les gâteaux, les carafes claires reproduisaient les mêmes teintes, que les robes tendres des femmes continuaient encore alentour. Les buées de la glace ternissaient les verres comme une haleine. Un jaune verdâtre alternait avec un rose épuisé, une écharpe mauve se répandait, toutes les nuances flottaient langoureusement sur l'ombre. Madame Aguirroa approchait. Sourdement contente qu'Irène Pernet n'eût pas mieux réussi, elle n'en craignait pas moins le dépit du musicien, qui devait retomber sur elle. Négligée par lui, elle devait veiller, pour n'avoir point l'air abandonnée, à maintenir autour d'elle quelques personnages secondaires, Joffand, Arsailly, Braüny. Heureusement, la duchesse de Chanday voulut la connaître. Sciliver s'avançait de son côté, entouré d'un groupe de flatteuses qui n'étaient plus jeunes, mais qui faisaient toujours, avec des moyens affaiblis, les mines qui les avaient autrefois rendues irrésistibles. On ne pouvait les voir sans se rappeler d'anciens romans, et les jeunes femmes, beaucoup moins portées à se soucier des arts, se demandaient en les regardant s'il fallait se moquer d'elles, ou bien s'il n'aurait pas convenu de les imiter.

Elles étaient là, les jeunes femmes, par groupes épars que

tachait la présence obscure des hommes et, dans leurs robes parées que voilaient à demi des manteaux lâches et légers, sous leurs grands chapeaux à plumes, elles ressemblaient à de jeunes généraux charmants. Pourtant, elles n'étaient pas victorieuses. Ayant pour la plupart épousé sans élan un homme qui les avait déçues, elles doutaient si cette première déception était le signe que tout mentait, ou s'il leur fallait aller chercher des revanches à leurs risques. L'appréhension, la crainte en retenaient beaucoup, et, ne fût-ce que par commodité, elles auraient bien préféré pouvoir aimer leur mari. Cependant la tête leur tournait aussi du plaisir d'être jolies, flattées, adulées, mais parfois elles devinaient qu'il n'y avait nul intérêt pour elles dans toutes ces convoitises qu'elles attiraient, et, entourées et solitaires, elles avaient été emplies, par moments, d'une défaillance si profonde, qu'elles étaient étonnées que personne n'en eût profité. Parfois aussi elles auraient voulu faire quelque chose de bien et étaient tristes que nul ne le leur demandât et qu'on ne parût rien attendre d'elles, hors le spectacle de leur beauté. Ainsi, désirées, méconnues, vaguement souillées, petites prisonnières d'un monde de vanités, tendres captives aux chaînes de perles, pleines d'égoïsme dans l'idée même qu'elles se formaient de l'amour, partagées entre le rêve de bonheurs peut-être impossibles et l'attrait de plaisirs clandestins, se souvenant de certains vers qu'elles avaient sus jadis et gardant aussi dans la mémoire les plates obscénités des petits théâtres, attachées aux satisfactions d'amour-propre qu'elles croyaient dédaigner, mais faibles, sans guides, sans certitude, elles ne savaient pas ce qu'elles voudraient faire, ni même ce qu'elles laisseraient leur arriver, et, sous leurs grands chapeaux d'un goût théâtral, elles souriaient, indécises.

Madame d'Arsivilliers, avec cette espèce d'envie inquiète qui, toujours, la portait à s'occuper des autres, regardait et signalait tout haut ce qu'elle voyait. Elle venait de faire des politesses à Staunhort, qu'elle craignait. Apercevant Pierre Miniot, elle annonça soudain, sans qu'on pût concevoir à quoi ce désir répondait, qu'elle aurait voulu le connaître. Madame Severelli passait, dans une toilette rose et touffue, en répandant les sourires et en traînant son vieux mari hébété, et elle rem-

plissait une fois de plus son rôle providentiel qui était d'attirer sur elle tout le ridicule. Braüny profitait de la brillante réunion de tant de dames pour se faire présenter à toutes celles qu'il prétendait déjà connaître. On apercevait madame Miniot, habillée d'une robe jaune et verte d'un effet si évidemment désagréable qu'il était impossible de penser que la rencontre de ces deux couleurs n'eût pas été concertée, et alors, de déplaisant, cet arrangement devenait artistique, original. Madame d'Arsivilliers endurait avec un peu de jalousie que le petit Arsailly restât assidu auprès de madame Aguirroa, au lieu de venir causer avec elle. D'ailleurs, il ne lui plaisait plus, mais elle ne pouvait pas l'avouer, car elle donnait à ses premiers engouements une expression si extrême qu'elle était embarrassée ensuite pour en revenir.

Madame d'Albéron, au même moment, s'approchait du jeune homme :

— Et Gipsy? — lui demanda-t-elle, en cherchant la petite chienne.

— Mais, madame, — répondit-il un peu contracté, — je ne savais pas que j'en répondais.

— Comment, je vous l'avais confiée! — s'écria la vieille dame.

Au même instant, le feu d'artifice éclatait. Quoiqu'il ne fût point magnifique, il faisait suffisamment de bruit et de lumière. De gros soleils bouillonnaient, des feux tourmentés se disloquaient dans l'air avec fracas, tandis que se formait au-dessus un gros nuage de bourre blanche que la brise emportait avec douceur. Enfin la dernière fusée retomba.

Aussitôt on s'enfuit. Les invités attestaient à la hâte à madame d'Albéron que tout avait été admirable, puis prenaient congé. Seule, madame Miniot lui parla plus longtemps. La jeune femme venait d'inviter à un thé Sciliver, mais craignant qu'il ne tînt pas son engagement, elle conjurait maintenant madame d'Albéron de venir aussi, et, n'ayant pas d'autre moyen de l'attirer, elle usait d'une insistance suppliante et presque servile. Madame d'Albéron, flattée, promettait, pendant que Miniot attendait, un peu à l'écart, évidemment heureux de se fier à l'adresse de sa femme. Puis ils partirent aussi, et, tandis que tous se sauvaient comme s'il y avait eu péril à

demeurer plus longtemps, ce qui revenait à mesure qu'ils s'en allaient, c'étaient l'ombre, la paix, la nuit diaphane.

Laure et ses amis n'avaient pas bougé.

Madame d'Albéron passa près d'eux :

— N'est-ce pas, — dit-elle, — c'était beau?

Et elle ajouta :

— Laissez les autres partir, et puis venez au salon : Sciliver va jouer pour nous.

— Allons, — s'écria madame d'Arsivilliers quand la vieille dame les eût quittés.

— Mais non, — dit Laure, — restons. Regarde.

Et elle lui montra tout l'horizon vague et clair, qui semblait se ranimer à mesure que l'illumination du parc s'éteignait.

— C'est vrai, — dit Mathilde, — restons, restons !

Perpétuellement agitée par des sentiments mesquins, dont elle souffrait elle-même, elle éprouvait sans cesse le besoin de s'en délivrer dans une grande émotion. Elle regarda la campagne. Tout redevenait paisible. Les derniers quinquets s'éteignaient et la pâle lueur lunaire, passant sur eux comme une onde, les noyait avec dédain. Les statues, soulagées, remettaient leur robe obscure. Un grillon martelait dans l'herbe son petit télégramme mystérieux et soudain, au loin, comme s'il avait reçu le message et voulût rassurer toute la nature en lui annonçant la fuite des hommes, un chat-huant jeta son cri pur.

M. de la Meillerie parlait de la petite capitale où il résidait, auprès d'une vieille reine et d'une jeune princesse. Laure avait plaisir à le trouver délicat, et à estimer d'autant plus ses qualités qu'il en paraissait moins vain. Elle pensait un peu naïvement à l'importance de sa fonction, et lui savait gré de ne pas être inutile. En même temps, Mathilde, M. de Minière, lui plaisaient aussi. Madame d'Arsivilliers était devenue brusquement faible et douce, comme il lui arrivait quelquefois, et presque touchante, il semblait à Laure qu'à eux trois ils la soutenaient à une hauteur moyenne, loin des exaltations et des détresses qu'elle redoutait à présent également. Cependant, de sa main pendante, elle touchait une branche; ce seul contact suffisait à la rattacher à la nature et, au moment même où elle jugeait avec bienveillance ceux qui l'entouraient, il ne lui déplaisait pas de se retirer ainsi à eux. Elle n'était pas

malheureuse. Elle pensait aux ravins tranquilles, aux sentiers furtifs, aux petites maisons solitaires, debout dans leur blancheur doublée par le clair de lune. Un jour plus délicat, un jour féminin, qui montrait tout sans rien dénoncer, ruisselait inépuisablement sur le monde. La lune était au zénith, et les choses se haussaient comme éprises d'elle, les peupliers montaient tout droit, le paysage entier se soulevait, comme si, d'en haut, ce n'eût pas été seulement les flots qu'elle attirait et qu'il y eût eu vers elle, aussi, une douce marée de la terre.

M. de la Meillerie avait eu la discrétion de ne plus parler. M. de Minière, homme des maisons et des villes, parut s'apercevoir enfin de tant de largesses, et, levant son front fatigué :

— Comme il fait beau! — soupira-t-il.

Laure ne répondit pas; elle voyait d'un côté les fenêtres éclairées du salon, pareilles à des rectangles d'or, de l'autre la campagne vaporeuse et bleue comme un rêve et il lui semblait qu'elle était entre la société et la nature. Le grillon même ne vibrait plus. Un silence parfait s'arrondissait sur le monde. Sciliver allait jouer. Mais soudain la jeune femme comprit que ce n'était pas pour lui que s'était faite une telle attente, car, dans le silence, jaillit le chant d'un rossignol.

XXI

Après un beau mois de juin, l'été avait été gâté par les pluies. André l'avait passé en compagnie de Julie Morgan dans une lassitude inquiète, qu'interrompaient des moments de plaisir, et voyant avec ennui s'approcher l'automne, qui le contraignait de repenser à sa pièce. Il était revenu à Paris pour en suivre les dernières répétitions. Elle allait être représentée en octobre. Il s'efforçait de ne plus arrêter son esprit sur elle, et de le fixer seulement sur ce qu'elle pourrait lui valoir. Il avait de plus en plus besoin d'argent, pour satisfaire les désirs qui l'irritaient. Il avait toujours eu l'idée de se faire construire une maison selon ses goûts, mais ce projet, dont jusque-là il n'avait fait que se récréer, il s'était tout d'un coup mis en tête de l'exécuter : il traçait des plans, cherchait un terrain, et au moment même où sa vie était le plus vide, il voulait s'assigner

une demeure et se la bâtir. Cependant il songeait encore à de grands voyages.

En attendant, il occupait son temps comme il pouvait. Madame Hemmer lui ayant écrit, du château qu'elle habitait près de Paris, pour lui demander d'aller la voir, il s'y décida, un dimanche, d'autant plus que la vieille dame avait, un mois avant, perdu un petit-fils, bel et riant enfant de douze ans, qu'André avait connu; et, ne pouvant douter de la douleur qu'elle avait dû en éprouver, il voulait l'assurer de sa compassion. La campagne, ce jour-là, était grise et maussade. Mais, quand André arriva, vers trois heures, chez madame Hemmer, dans le grand salon du château on causait avec beaucoup d'animation. Sauf M. Hemmer, qui considérait toutes les paroles comme inutiles lorsqu'il ne s'agissait pas d'une affaire, ceux qui étaient là bavardaient à l'envi, et la conversation était régie par une dame âgée, active et brouillonne, madame Rénobié. Elle s'occupait de tout, et particulièrement de bienfaisance, remuait, bouillonnait, sans qu'on eût jamais le soulagement de la trouver en repos, et elle imposait à ses auditeurs la fatigue qu'elle ne semblait jamais ressentir. Elle avait amené le vieux et futile M. de Balitrand, qui était depuis fort longtemps lié à elle. Là se trouvaient encore l'ancien séducteur Mazenon et le robuste Jannicoud, homme de courses, de chasse et de cercles, tous vieux garçons qui avaient passé leur vie ensemble. Seul, un petit vieillard ne se mêlait pas à leur groupe. Vêtu de noir, le nez rouge, portant de grosses lunettes, il échangeait à peine quelques mots avec M. Hemmer. C'était M. Lepère-Teulet, homme d'affaires au cerveau puissant, fondateur de plusieurs entreprises, qui maniait l'or et dédaignait la richesse.

A l'entrée d'André, on parlait de Sciliver et de son départ pour l'Amérique, car la saison nouvelle n'étant pas commencée encore, on était réduit à vivre des restes de la précédente. Madame Hemmer faisait grand état de son intimité avec le musicien. Mais madame Rénobié, qui voulait toujours être la mieux informée, rapportait une histoire confuse où il s'agissait de lui et de madame d'Errhouart, et relatait comment madame Aguirroa, jalouse, avait voulu se tuer : ayant répandu dans son bain des roses et des parfums, elle avait

essayé de s'ouvrir les veines, à la façon des Anciens. Cela seul avait manqué et on l'avait tirée de l'eau à peu près indemne.

— En somme, — dit M. Jannicoud, dont l'âme était franche et simple, — elle a pris un bain, voilà tout.

Il y eut un moment de silence. Puis quelqu'un nomma le vieux Préault, en demandant de ses nouvelles; et André, surpris, entendit ce nom avec un sentiment ambigu qui, avant qu'il eût pu le scruter, s'évanouit dans l'indifférence.

— Il ne va pas bien, on craint qu'il ne soit perdu, — dit d'un air furtif M. de Balitrand, qui, vieillard peureux, parlait tout bas de la mort comme les enfants parlent de l'ogre.

— Tu sais, — dit Jannicoud de sa grosse voix, — Préault avait toujours eu une très mauvaise complexion. Même autrefois, je me rappelle...

Ainsi cette maladie n'était plus que l'effet d'un cas particulier et sa mort même, s'il mourait, perdrait tout sens général et ne menacerait plus personne.

— Pourquoi, — s'écria madame Rénobié, — pourquoi ne voit-il pas notre docteur?

Et elle se mit à raconter les miracles qu'un docteur allemand, arrivé de Londres, faisait depuis peu dans leurs dispensaires. Naturellement ses confrères le détestaient. Lui, cependant, considérait toutes les maladies d'un nouveau point de vue et les traitait en conséquence. Ainsi, Lord Feadsley, tuberculeux au dernier degré et abandonné de tous les docteurs, avait été soigné par lui. Il lui avait fait deux injections d'un liquide connu de lui seul, deux injections simplement. En suite de quoi le malade avait vomi pendant deux heures une matière infecte et noire, tout ce qu'il avait de mauvais, expliquait madame Rénobié; puis il s'était senti à ce point fortifié que lui qui n'avait plus le moindre appétit avait voulu déjeuner, et, le lendemain, il avait mangé du homard. Depuis il allait mieux.

— C'est que, justement, — dit avec timidité M. de Balitrand, — les nouvelles que j'ai ne sont pas bonnes...

— Enfin, — reprit madame Rénobié, s'obstinant sur ce détail, — il a mangé du homard, n'est-ce pas? C'est un fait.

Madame Hemmer prit André à part et ils firent quelques pas loin des autres. Elle l'entretint de son affliction. Il lui

répondit par des condoléances sincères. Elle parut émue et, les yeux au ciel :

— Ah! — soupira-t-elle, — si je n'avais pas le travail!

Elle s'adonnait de plus en plus à la littérature, payant de petites revues où l'on imprimait son éloge, et André se dit avec une sorte d'horreur qu'il y aurait peut-être des poèmes en prose sur le petit mort. Puis, par confraternité littéraire, elle l'interrogea sur sa pièce; ensuite elle fit allusion au temps où ils se voyaient, près de Gênes, comme à des jours de bonheur, et elle nomma incidemment madame d'Issé. Cependant, des rires montaient du groupe qu'ils avaient quitté; et tout en parlant encore de son chagrin, elle revint vers ces rires.

M. Jannicoud, M. de Balitrand, M. Mazenon étaient en train de se remémorer leur jeunesse, et il y avait dans cette évocation une mélancolie à laquelle eux seuls restaient insensibles. Se rappelant leurs fêtes et leurs plaisirs, ils ressemblaient à ces vieux brocanteurs qu'on voit dans une arrière-boutique, remuer des haillons de soie et de peluche. Peut-être un sentiment sincère avait-il autrefois palpité en eux. Maintenant, ils étaient repris tout entiers par les apparences. La vie mondaine n'avait pas de figurants plus assujettis ni plus crédules. Leur dernière illusion était de croire qu'ils avaient agi, quand ils s'étaient seulement laissé faire par les circonstances. Si l'un d'eux avait dans son caractère quelque chose de pittoresque, c'était sans le vouloir, à peu près comme ces rochers qui rongés par l'air et l'humidité, en viennent à dessiner par hasard une figure singulière. M. Jannicoud, le plus vigoureux, était de ces hommes qui vieillissent sans avoir rien perdu, mais qui, par précaution, ont commencé par ne pas trop avoir. M. Mazenon, amant autrefois pervers, privé maintenant des moyens d'être cruel, gardait à une petite actrice la fidélité honteuse et larmoyante des vieux séducteurs. Quant à M. de Balitrand, il avait depuis longtemps renoncé à tout, pourvu qu'il pût conserver quelques apparences. Débile et coquet, il ne faisait plus que parler sans cesse, en retouchant de temps en temps les quelques mèches dont il voilait industrieusement sa calvitie. Comme il ne portait pas de lorgnon, malgré le besoin qu'il en aurait eu, il se heurtait aux per-

sonnes et aux objets, et sa vie n'était qu'une suite d'accidents comiques. Conquis, autrefois, par madame Rénobié, il avait subi un servage dont les charges n'avaient diminué qu'avec sa vigueur.

Ils riaient, mais madame Rénobié, tout en les écoutant, restait sur la défensive, car, ayant quelques années de moins qu'eux, elle était prête à revendiquer aigrement cet avantage et ne voulait être impliquée dans aucun de leurs souvenirs. Mais M. de Balitrand s'approcha d'elle, et la rejoignit, après avoir donné dans une petite table.

— Ma chère amie, — dit-il à mi-voix, — je crois que si nous voulons être de retour à temps pour ce thé, il faut...

Ils partirent, et André, qui avait craint de devoir ramener quelqu'un à Paris, fut soulagé quand il se retrouva seul dans l'auto qui l'emportait. Il avait dit au chauffeur de le promener au hasard par la campagne. Pourtant le paysage était triste. Au loin, la plaine s'étendait, terne et rase, sous les nuages pressés, comme un champ sous des chevaux qui vont charger. André entendait encore la voix de madame Rénobié, qui l'avait questionné sur sa pièce. Et comme il répondait de mauvais gré :

— Bon! — lui avait-elle dit, — vous êtes malin, vous ne voulez rien dire!

Sa pièce allait donc être jouée. A mesure qu'il approchait du jour fixé, son malaise augmentait. S'il l'avait pu, il l'eût retirée. Sa lâcheté l'irrita. Pourquoi, se dit-il impatiemment, ne réussirait-elle pas? Mais il sentit qu'il s'inquiétait moins du sort qu'elle obtiendrait qu'il ne se tourmentait de l'avoir faite. Elle ne le représentait pas. Au moment où il se séparait des autres, au lieu de témoigner de ce qu'il portait en soi, il avait maladroitement essayé de leur plaire et les corrections qu'il avait apportées à son œuvre ne faisaient que la rendre plus confuse, à la fois violente et hésitante. Une fois encore, mais plus nettement, il eut le sentiment d'avoir commis, en l'écrivant, une faute contre soi-même, dont il trouverait le châtiment dans la révélation de son ouvrage. Pourtant, cette faute, en quoi consistait-elle? S'il avait fait une œuvre plus franche, qu'aurait-il dit? Il ne le savait même pas. Sans doute, il avait écrit celle-là très vite, et sans réflexion, c'est-à-dire sans sincérité véritable. Mais la plupart des auteurs opèrent-ils autre-

ment? Et, se rappelant même le désir d'argent qui l'avait poussé, en cela non plus il ne se trouvait pas différent des autres. Ainsi, s'accusant selon soi-même et s'excusant d'après eux, il réfutait les griefs suivant lesquels il s'incriminait sans pouvoir triompher du sentiment par lequel il se reconnaissait coupable. Il tombait dans un état d'énervement où il se promettait tour à tour de faire de nouvelles pièces où il s'attesterait mieux et de ne plus travailler pour le théâtre. Las de ces agitations intérieures, il regarda. L'auto approchait de Maisons-Laffitte. Elle suivait un long chemin rigoureusement droit, bordé d'innombrables potences de fer qui, soutenant un cable électrique, se succédaient jusqu'à l'horizon, et la répétition de ces hauts gibets pareils, le long de cette voie rectiligne, avait quelque chose de morne et de fantastique qui donnait l'impression d'un cauchemar. De chaque côté, des collines basses, sans dessin ni forme avortaient au hasard sur le ciel neutre et ne semblaient faites que de débris entassés. Le château subsistait encore, mais sur son parc dépecé, surgissaient de petites villas, d'un caractère à la fois mesquin et délirant, mêlant tous les styles dans l'espace le plus exigu. Le jeune homme en vit une, en passant, que flanquaient d'une part une tourelle, de l'autre un kiosque oriental aux vitres bleues et jaunes. L'auto se trouva ensuite engagée dans d'étroites rues. Partout, comme pour confirmer André dans l'illusion étrange d'un mauvais rêve, des vieillards apparaissaient, uniformément vêtus de bleu, coiffés de casquettes, et ils devenaient plus nombreux sans cesse, comme si le monde, soudain décrépit, n'avait pas eu d'autres habitants. Au bout d'un instant seulement, André s'avisa que ce devaient être les pensionnaires d'un hospice voisin, qu'on avait lâchés à l'occasion du dimanche. Plus déchus encore que ceux qu'il venait de quitter, ces vieillards-ci, contrefaits, grotesques, semblaient échoués dans une imbécillité où la mort même les dédaignait. Un d'eux, frôlé par les roues, protesta avec des gestes détraqués qui ne lui obéissaient plus. Mais un rassemblement occupait la rue. Un Italien aux cheveux crépus tournait la manivelle d'un orgue de Barbarie, sur lequel un petit singe, assis, clignait de l'œil d'un air sénile et vicieux, affublé de loques éclatantes, qui détonnaient dans l'air sourd. Tandis que l'auto avançait

plus lentement, André, ayant tourné la tête, aperçut le visage animal d'une belle fille qui lui jeta un rire impudent. Il revenait. Il voyait maintenant les maisons misérables des faubourgs, les unes vieilles et disjointes, avec leurs vitres crevées qui leur donnaient quelque chose d'affreusement béant et blessé, les autres plus sinistres encore, neuves et déjà noircies, debout dans un isolement qui les rendait pareilles à des tours. Soudain, il aperçut Paris, l'Arc de Triomphe qui, lui-même, semblait lourd et affaissé. L'auto roulait toujours. Près de la barrière, elle ralentit et il vit une haute palissade, toute couverte d'affiches, au point qu'entre elles, le bois ne paraissait plus. Au-dessus des passants grisâtres, cette paroi mince, aux couleurs brutales, représentait toute la violence sans vigueur de la vie moderne. André pensa que, dans quelques jours, parmi ces affiches, il y en aurait une qui annoncerait le nom de sa pièce. Il revenait vers son œuvre, et rien ne l'en séparait plus.

XXII

« Enfin, se dit André, en mettant le pied sur le trottoir, c'est fini. » Et il se sentait soulagé d'être sorti du théâtre, de n'être plus le coupable auquel tous reprochaient le désastre qui les atteignait, de redevenir un homme pareil aux autres, l'égal de ces deux passants vulgaires qui avançaient en riant. Il avait envie de marcher seul pendant très longtemps. Il se jugeait si indifférent à la chute de sa pièce qu'il put presque, d'abord, s'imaginer qu'il était tranquille. Mais il s'aperçut bientôt qu'il emportait dans son être tout ce dont il s'était cru affranchi. Il était plein d'une multitude d'idées, d'images, de remarques sautillantes, qui, dans une parodie d'activité où lui-même n'était pour rien, s'agitaient en lui : parfois un de ces détails, en passant, le frappait plus vivement, et, sur le moment, sa souffrance existait seule; puis le défilé recommençait. Il revoyait au hasard, la grimace de certains visages, la figure du directeur qui avait d'abord essayé de tenir tête à l'insuccès, par de hautaines considérations sur l'incapacité du public à comprendre les œuvres trop nobles, mais qui, à la fin, expri-

mait plus franchement son dépit par les jurons qu'il lâchait. Il revoyait aussi plusieurs expressions de Pierre Miniot : au début, celui-ci lui avait dit à peine un petit bonjour contracté. Mais il s'était détendu à mesure que devenait plus évident le mauvais sort de l'ouvrage, jusqu'à se montrer, à la fin, presque cordial. La dernière fois qu'André l'avait aperçu, il se mettait en frais pour un petit critique, aboyeur subalterne, qu'il devait ménager sans doute en vue de la comédie que lui-même il préparait. André avait vu aussi Lerton, Couserand; maintenant, ils devaient être rassurés : après son échec, le risque qu'il avait représenté pour eux était épuisé.

Le jeune homme avait tout de suite senti que sa pièce n'atteignait pas le public, et par une sorte de substitution, elle était aussitôt devenue en lui ce qu'elle était pour ceux qui l'écoutaient, lente, embarrassée, ennuyeuse, et les défauts lui en étaient apparus avec tant d'évidence qu'il était étonné de l'avoir laissé représenter, et que les autres ne l'en eussent pas empêché. Du reste elle avait été fort mal jouée ; heureusement, Julie Morgan était à peu près la seule à avoir obtenu dans son rôle, dont André avait soigné les répliques, un succès qui l'exceptait de la défaite et de l'humiliation générales. En pensant à elle, il se demanda quelle figure il avait faite, si sa contenance avait été bonne, et comme il n'était cette nuit-là qu'un vaincu, il se reporta vers elle avec une lâcheté qui se déguisait en tendresse. Cependant, en même temps qu'il acceptait la chute de sa pièce, il chicanait sur des détails, il s'étonnait que certaines phrases, certains mots n'eussent pas produit l'effet qu'il en escomptait. Et se rappelant les quelques moments où l'on avait applaudi, il tâchait d'entendre à nouveau en lui ces applaudissements, d'en supputer la vigueur et la quantité, comme un avare.

Il était parvenu au Rond-Point des Champs-Élysées ; c'était le moment où la ville arrive presque à se taire : au loin, quelques silhouettes vagues se dissipaient et l'immense avenue que ne brouillaient plus les passants paraissait propre à mesure qu'elle devenait déserte. L'extinction de quelques réverbères suffisait à faire une place d'ombre où l'heure reprenait son caractère naturel. Il leva la tête. Entre les branches nues des arbres, où le vent passait avec une douceur lugubre, il

aperçut le ciel blafard. Il eût voulu soudain purger sa vie de tout ce qui la gênait, n'en garder que l'existence, et marcher ainsi, dans la campagne, loin de tout, sous le même ciel. Alors, parmi tous les sentiments superficiels dont il était agité, un autre se fit jour, un regret beau, sérieux, sincère : il n'aurait pas dû faire cette pièce, il aurait dû faire une autre œuvre, fruit d'une autre vie. En pensant à sa faute, il oublia son échec. Mais il était arrivé devant l'hôtel où il logeait, et, il en fut fâché, tant il avait besoin d'avancer encore, d'aller devant lui au hasard. Sur la grosse façade qui restait trop blanche dans la nuit, des drapeaux flasques pendaient, arborés pour la venue d'un roi secondaire. André entra, il traversa le hall qui n'était plus qu'à peine éclairé. Le portier de nuit, la grosse barre d'or de sa casquette posée de travers, dormait, affaissé sur sa chaise; il se réveilla au passage d'André et remit à la hâte sur son visage un air de zèle. Le jeune homme remarquait tout cela; ses facultés excitées travaillaient toujours et lui offraient leur butin, comme si elles n'avaient pas su que lui-même il ne pensait plus travailler jamais. Enfin, il se retrouva dans sa chambre, et, commençant de se déshabiller, regarda sa montre. C'était le temps où passent sur le monde ces heures nocturnes qui ne tiennent rien dans les mains et ne font qu'amener un jour nouveau. André pensa que bientôt les journaux paraîtraient et que chacun contiendrait un article sur sa pièce. Il se demanda ce qu'en diraient les critiques et il s'assura que la plupart témoigneraient à son égard la fade indulgence qui leur était ordinaire. Ceux qui voudraient être plus rigoureux ne sauraient pas lui infliger les vérités qui, seules, l'auraient fait souffrir, et, avec une sorte d'ironie, il s'en remit à leur intelligence pour ne pas armer leur hostilité. Mais il avait la fièvre. Les mêmes petits détails, qui l'avaient déjà obsédé, se représentaient à lui : c'étaient encore la figure de Miniot, les traits cyniques et durs d'une vieille actrice. Il comprit que tout recommençait et qu'il ne dormirait pas. Alors il regretta d'avoir cédé à l'impulsion qui lui avait fait désirer d'être seul, et de n'être point parti du théâtre avec sa maîtresse; jamais il n'aurait eu autant besoin d'elle, de son instrument d'oubli.

XXIII

Avant de sortir, Pierre Miniot se retourna :

— D'ailleurs, — dit-il, — cette querelle ne m'étonne pas. Ce n'est pourtant pas ma faute si ta pièce est tombée. Depuis, tu n'es plus supportable.

— Je te remercie, — répondit André Arlant, — de me dire à moi-même ce que tu diras partout de moi.

— Ce n'est pas vrai, peut-être! — s'écria Miniot.

Il était venu chez André, poussé par cet intérêt apparent qui déguisait mal la curiosité presque hostile qu'il avait toujours ressentie pour lui, et qui était encore excitée par le désir de voir comment il supportait son échec. Ils s'étaient contredits, puis disputés pour des lettres intimes et scandaleuses d'un poète romantique, que Miniot avait découvertes et qu'il se réjouissait ingénument de publier. Leur dissentiment était tout de suite devenu très vif et ils se faisaient face les nerfs tendus, ayant oublié le sujet de leur discussion, chacun ne cherchant qu'à profiter de ce qu'il savait sur l'autre de plus vrai pour lui dire quelque chose de plus injuste. Soudain André sentit qu'ils ne tendaient qu'à se méconnaître et à s'offenser, et sa colère en fut suspendue.

— Non, — dit-il d'un ton plus calme, — ce n'est pas vrai. La chute de ma pièce! Au moins, Miniot, au moment où nous nous opposons, tâchons de nous rendre justice et de voir ce que nous sommes : ne nous expliquons pas nos propres caractères de la façon la plus pauvre.

Miniot, dans ce moment même, était en train de chercher un mot aigu et l'on voyait vibrer les coins de sa bouche; les paroles d'André le déconcertèrent.

— Oui, — répondit-il, — tu crois que ton caractère...

— Au contraire, — reprit André, — je t'assure que je ne suis pas satisfait de ce que je suis. La vie n'est simple pour aucun de nous. Tu sais bien que nous ne nous sommes jamais aimés. Ce qu'il y avait de vil, c'était de ne pas nous le dire. Mais si nous nous parlions franchement, il me semble que nous pourrions presque concevoir l'un pour l'autre une sympathie nouvelle.

Tous deux se regardaient, comme désarmés, surpris de voir qu'au lieu de s'abandonner à leur querelle facile, chacun aurait pu faire un effort vers ce qu'il gardait en soi de plus misérable et de plus sincère et qu'alors, tous deux, ils auraient eu quelque chose à s'avouer. Un instant Miniot fut tenté : ses traits vacillèrent, mais se fixèrent presque aussitôt dans une expression de refus : il venait de se rappeler quelques paroles mordantes qu'André lui avait dites au fort de leur débat. Il ne put pas sortir de son amour-propre.

— Non, — dit-il, — tu m'as offensé.

— Eh bien, — dit André, — adieu.

Quand il fut seul, il respira plus largement. Certains êtres sont tels que c'est un accroissement de les perdre, et l'absence de Miniot lui rendait tout un horizon. Il se jura que son vrai devoir était d'exprimer, d'attester ce qu'il y avait en lui de plus profond. Il descendrait avec peine jusqu'à ces vérités enfouies, il serait le carrier de ce marbre intérieur, il en serait le sculpteur, et, la statue une fois taillée, il connaîtrait le repos au pied de son œuvre. Cependant, cette énergie qu'il voulait employer aux plus nobles travaux, il la dépensait sur le moment à aller et venir dans l'étroit salon attenant à sa chambre. Dehors, le soleil jaune de l'automne brillait parmi de petits nuages noirs et blancs, pareils à des morceaux de plomb. André regarda autour de lui ; dans un vase trempaient les tiges de quelques gros œillets, d'une beauté lourde et inerte; les meubles grêles de l'hôtel, encore neufs, et déjà salis, figuraient contre les murs. Il se reprocha d'être là. Comment sa vie aurait-elle porté des fruits, quand elle n'avait pas de racines? Sur la table, des lettres étaient dépliées. Une d'elles lui venait d'un grand éditeur qui, pour une revue d'un genre nouveau qu'il voulait fonder, lui demandait un roman. Celui-ci serait bien payé, mais il fallait l'écrire très vite. André hésitait. Il comprenait bien que ce roman, s'il le faisait, serait, comme sa pièce, une fausse œuvre, où il ne se satisferait point. Mais, outre qu'il était pressé par le besoin d'argent, il se sentait l'envie de se venger de l'échec qu'il venait de subir, de venir à nouveau obséder le public, et l'obligation même, d'écrire ce livre en si peu de temps le séduisait, tant il aimait mieux substituer un effort violent et bref à la persé-

vérance d'un labeur austère. Il était retombé dans l'incertitude et en souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait se déguiser que, dans toutes ces questions médiocres, c'était la direction même de sa vie qui se décidait. Soudain, il pensa à sa maîtresse et tout s'effaça. Il savait qu'elle allait sans doute venir, et assis, ne remuant plus, il tombait dans une torpeur sournoise où il développait déjà leurs plaisirs futurs. Tout à coup il rouvrit les yeux, tourna la tête : elle était là.

Elle était là, debout, le buste un peu renversé sur ses hanches fermes, vêtue d'une robe étroite, et, si féminine qu'elle fût, sa jeunesse lui gardait cependant l'aspect d'un grand page. Elle lui dit bonjour d'un air garçonnier et causa un instant avec lui. Ils prononçaient des mots quelconques comme des camarades, et savaient bien pourtant que, dès qu'ils se trouvaient ensemble, leur désir était en éveil. Elle lui raconta qu'elle était venue à pied et, avec une jalousie heureuse, il pensa à tout ce qu'elle avait, en passant, excité de convoitises, comme pour lui arriver plus tentante et plus riche encore. Tandis qu'il la regardait, il sentait qu'il eût voulu l'accabler, l'humilier de cadeaux, dépenser toute sa force d'homme à la posséder et à la soumettre.

— Je me suis fait mal à la cheville, — dit-elle d'un ton boudeur, — je me suis heurtée à la banquette de l'ascenseur, — et elle s'agenouilla sur le canapé ; sa robe étroite se tendit et révéla tout ce corps à la fois jeune et plein qui ne s'amollissait dans aucune pose. Elle savait en parler ainsi avec une apparente innocence plus savante que toutes les agaceries. Éclatante de santé, elle n'en caressait pas moins d'un air dolent une de ses chevilles, qu'elle avait d'ailleurs assez épaisses, mais ce qui restait dans sa beauté de traces vulgaires, bien loin de déplaire à son amant, ne faisait que rendre plus louche et plus puissant l'attrait qu'elle exerçait sur lui. Les yeux mi-clos, il la regardait, et toute son âme rampait déjà vers le plaisir.

— Et puis, — dit-elle, — je viens de me disputer à propos de toi.

— Et avec qui ? — demanda-t-il en venant s'asseoir près d'elle.

Elle lui nomma une autre actrice, femme à prétentions littéraires.

— Oui, — reprit-elle —, parce que ta pièce n'a pas réussi, elle est venue me dire du mal de ce que tu écris. Tu comprends, elle voulait voir ma tête. Je lui ai répondu, tu penses! Bien sûr que ce n'est pas parce que je suis ta maîtresse, que je ne sais pas les défauts de ce que tu as fait!

— Bah! tu les sais? apprends-les-moi, — dit-il en commençant à la caresser.

— Pour sûr, je les sais, — répondit-elle, comme offensée de son ton ironique. Et alors, elle qui sans doute n'avait pas lu les livres de son amant, elle se mit à lui signaler les limites et les faiblesses de son talent, avec une exactitude aiguë, qui ne venait pas de l'intelligence, qui avait une origine plus secrète et presque diabolique. Lui, cependant, n'avait jamais goûté un plus profond plaisir. Tandis qu'il la rejoignait lentement par des caresses de plus en plus proches, elle parlait toujours, jusqu'à ce que la phrase qu'elle prononçait cédât brusquement dans une molle parole d'amour.

Ils étaient étendus sur le lit, épuisés, contents l'un de l'autre. La pénombre emplissait la chambre. Cependant il semblait à André qu'il flottait sur un temps sans heures, isolé de tout sentiment, de tout intérêt, comme s'il s'était trouvé seul dans une barque, à midi, au milieu d'un grand lac, sans même en apercevoir les bords et enveloppé par une vapeur lumineuse. Il n'avait plus de sens distincts, mais une sensibilité diffuse restait répandue sur toute sa peau. Ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre, et pourtant, anéantis, ils sentaient en eux un dernier désir, opiniâtre et impuissant, qui s'irritait d'être sans force et sans instruments. Alors, sinueuse, elle se glissa sur lui et ce contact désaltérait la suprême soif qu'il avait d'elle.

Alors, si près de lui que sa bouche veule et chaude n'avait qu'à former les mots sans les prononcer, elle chuchota :

— Bientôt on part, dis?

Dans la parfaite indifférence où il reposait, il aperçut pour la première fois clairement ce projet qu'il avait accepté et laissé grandir par ennui, sans savoir s'il l'accomplirait. Il s'agissait pour lui d'accompagner sa maîtresse qui allait jouer à Saint-Pétersbourg. Depuis longtemps il avait envie de voir

l'hiver russe. Il s'imaginait déjà sa vie là-bas, des plaines de neige nacrées et multicolores sous le soleil, Julie plus voluptueuse parmi des fourrures, et, autour d'elle des hommes qu'il ne connaissait pas encore et dont sans doute il serait jaloux. Il pensa à tout l'argent qui lui serait nécessaire. Elle lui parlait toujours de tout près, lui expliquant qu'ils s'amuseraient ensemble, ce qui n'empêcherait pas André de faire une autre pièce, réservée celle-là au plus grand succès, en même temps qu'il brocherait aussi son roman. Et le jeune homme discernait, en effet, que tout cela se tenait et que, s'il partait avec elle, il accepterait aussi de fournir ce livre. Mais irait-il?

Il se le demandait, toujours inerte, sans que rien en lui s'affectât, s'émût, avec une pure curiosité d'esprit, comme s'il s'était agi d'un autre. Du moins, dans l'alternative qui s'offrait à lui, tout lui apparaissait baigné d'une lumière sans ombre, égale et impassible comme celle d'un jour d'été. Rien ne lui déguisait la solennité de l'instant où il se trouvait : il savait bien qu'il était dans son moment de liberté. S'il suivait sa maîtresse, ensuite, peut-être, il ne pourrait plus se séparer d'elle. Ce qui s'ouvrait devant lui, comme un souterrain qui s'enfonce vers des trésors, c'était bas, tortueux, secret, riche en jouissances inavouables qu'il ne connaîtrait qu'en les saisissant, le plaisir même de se dégrader. Il pensa à ce qu'on dirait de lui s'il accompagnait Julie Morgan, mais il était trop accoutumé à dédaigner l'opinion des autres pour en subir en rien l'influence. Il se demanda ce qu'il penserait lui-même, et alors, sans que son émotion s'éveillât, il sentit toutefois en lui se dilater la présence d'un témoin, d'un juge. Mais, sa maîtresse, au nom de quoi la quitterait-il? Quoique dans ce moment-là ses sens fussent épuisés, il savait quels renouveaux de volupté elle représentait pour lui. Le fâcheux était qu'elle partît. Si elle était demeurée à Paris, il serait resté avec elle sans jamais avoir à le décider. Il s'irrita des circonstances qui le forçaient à vouloir en une fois tout ce qui serait dans la suite.

Elle lui parlait toujours, tout bas.

— Mais je ne viendrai pas, — dit-il brusquement.

— Tu ne viens pas? — s'écria-t-elle à haute voix, en se soulevant sur les coudes.

— Non, — répondit-il.

Et comme si, sur le lit, il se fût senti trop faible, il se leva, et s'étant habillé légèrement, s'assit. Elle s'était levée aussi, il l'entendait aller et venir, avec une hâte impatiente et maladroite, et fureter sans dire un seul mot. Enfin, elle gronda :

— On n'y voit pas ici, — et ayant tourné les commutateurs, dans la chambre soudain pleine de lumière, elle s'avança vers lui, en corset.

— Alors, tu ne viens pas? redemanda-t-elle.

— Non, — répéta-t-il.

— Mais qu'est-ce qu'il y a eu?

Elle cherchait un fait, dont son amant eût pu se prévaloir, mais comme ils ne s'étaient pas querellés depuis plusieurs jours, elle ne trouvait rien, ne comprenait pas.

— Rien, — dit André.

— Alors?

Les poings sur les hanches, elle le regardait, et sa bouche avait l'inflexion des paroles vulgaires qu'elle ne prononçait pas. Il la regardait aussi, et, tandis qu'elle était ainsi devant lui, il pensait combien il la regretterait.

— Alors quoi, — reprit-elle d'un ton gouailleur en se moquant elle-même de sa phrase, — tu en aimes une autre?

— Non, — répondit-il, — tu le sais bien.

— Alors, c'est parce que c'est loin, ça t'ennuie?

— Non, je vais partir aussi, je vais travailler.

Les yeux de la jeune femme eurent un bref éclair et il crut qu'elle allait lui dire : « Faire une autre pièce? » Il s'y attendit. Cependant elle ne le dit pas, mais bâilla et fit claquer ses doigts :

— Ça, — conclut-elle, — c'est rapide.

Elle croyait qu'il avait depuis longtemps pris sa résolution et qu'il venait seulement de la lui annoncer.

— Bah, — dit-il, — nous aurons été de bons camarades.

Elle lui jeta un regard trouble, comme pour lui reprocher de ne rien avouer du goût violent qui les avait unis.

— Tu sais, — reprit-elle, — il n'en manquerait pas, d'hommes pour m'accompagner, sans compter ceux qu'il y aura là-bas.

Et elle lui en nomma un dont elle le savait jaloux.

— Eh bien, — répondit-il, — il faut l'emmener.

Elle le regarda de nouveau, déçue qu'une dispute lui manquât, se sentant de l'aversion et de la rancune pour cet homme qui se glissait dans tous les caractères sans qu'on sût lequel était le sien. Lui songeait au beau cadeau qu'il lui ferait. Quand elle fut partie, il revint dans le salon, s'assit. Vidé de toute force et de toute pensée, il remua les journaux ouverts devant lui, et chargés de leurs nouvelles vulgaires. Par hasard, ses yeux tombèrent sur l'avant-dernière page de l'un d'entre eux. Là, dans le courrier des théâtres, on annonçait qu'aussitôt après les dernières représentations de la pièce d'André Arlant, mentionnée maintenant avec négligence, Mlle Julie Morgan, qu'on couvrait d'éloges, partirait pour Saint-Pétersbourg où l'attendait un engagement magnifique.

XXIV

Enfin, André était seul et, sachant depuis combien de temps il était en vérité détaché des autres, il se trouvait presque soulagé que sa vie apparente traduisît enfin son état réel. Il s'ennuyait. Cet ennui, d'abord, ne le faisait pas souffrir et il y goûtait au contraire une sorte de paix et comme une sérénité noire. Si on l'avait vu ainsi, on n'aurait pas manqué de croire que la chute de sa pièce l'affligeait encore. Pourtant, il n'y pensait plus. Il comprenait bien qu'il subissait la sanction de toute une vie, mais il ne s'intéressait pas assez à lui dans ce moment-là pour pousser plus avant ses recherches. Bien loin de vouloir prêter à son état le moindre prestige, il ne tendait qu'à en réduire les causes et il avait souvent envie d'aller chez un médecin, pour que celui-ci l'humiliât utilement, en rapportant tout aux troubles de quelque viscère.

Il ne bougeait pas, il n'eût pu rien faire. Cependant, quoiqu'il sût bien, au fond, qu'il était incapable de tout travail, l'ennui ne lui découvrait pas son impuissance. Au contraire, au lieu de lui faire reconnaître qu'il n'aurait pu exécuter ses projets, il les lui présentait tout achevés, terminés et inutiles, comme pour mieux l'en dégoûter par une sorte de satiété préalable. André laissait ce dégoût couler en lui comme un de ces acides qui ont l'aspect innocent de l'eau claire, et con-

sument tout ce qu'ils atteignent. Il n'était rien dans son âme qui y résistât. Il n'avait jamais éprouvé aussi pleinement l'inutilité de tout, mais ce sentiment de néant s'exprimait d'abord par une multitude d'images lourdes, somptueuses. Elles passaient au-dessus de son âme inerte, pareilles à ces cortèges de nuages, plus brillants dans un air empoisonné, qui défilent au-dessus des marais. Il n'aurait pu rien accomplir, et il reflétait tout. Pour jouir d'une vue plus vaste, il s'était logé au haut de l'hôtel et, de là, il apercevait la ville, avec ses édifices, ses toits sans nombre. Parfois il pleuvait, le ciel s'abaissait, des nuées lâches, traînant sur les monuments, semblaient les gâcher et les amollir comme elles. Le soir, ce rideau sombre se retirait : un espace limpide apparaissait comme un grand port, où brillaient quelques étoiles verdâtres. Alors, tandis qu'au-dessous la ville maugréait toujours, que ses habitants s'agitaient, il semblait à André que lui seul respirait la vanité de tous leurs travaux et que l'Ennui, l'élevant dans le ciel, le tenait en suspens entre les mornes profondeurs pleines d'astres.

En bas, pourtant, la foule remuait, les passants couraient comme s'ils avaient été poursuivis, ils se renouvelaient sans arrêt. Il y avait tant d'hommes que l'homme n'existait plus. L'individu s'abîmait dans la multitude. Celle-ci, par moments, se soulevait, s'irritait. Des grèves duraient, des émeutes avaient éclaté. Des événements énormes et pauvres, d'une grosseur toute matérielle, menaçaient l'humanité. Demain, peut-être, un désastre marcherait sur ces maisons, comme un lion sur des fourmilières. Mais tout ce qu'il y avait eu de noble était déjà renversé. Il ne restait plus debout qu'une société grossière, déjà vidée de tout ce qu'elle aurait dû préserver et contenir. Quoiqu'il advînt, il semblait à André qu'il ne pouvait plus rien arriver de grand. Un peuple brûlé par les plaisirs vénéneux de la civilisation retombait dans la sauvagerie sans en avoir les instincts, la vigueur native. On lui avait ôté toute religion et toute doctrine, et, pour achever ces ouvriers, qu'on prétendait ennoblir, on venait de leur apprendre à se dégrader dans leur travail, et à le gâcher volontairement, tandis qu'on les drapait de plus belle dans leur titre de travailleurs. Ces hommes, en qui plus rien n'existait que la brutalité primitive, étaient cependant les mêmes sur lesquels certains prétendaient

compter pour ouvrir un monde nouveau d'où toute brutalité serait exclue. Parfois, pourtant, ce peuple ravagé sentait la nostalgie de quelque grandeur et regardait au-dessus de lui ce qu'il aurait pu admirer. Alors il ne voyait que les riches. Ceux-ci, sans rien se demander à eux-mêmes, se jugeaient assez consacrés par la possession de l'argent, et les pauvres, qui n'auraient eu qu'à être dignes de la pauvreté pour les surpasser, se faisaient leurs inférieurs en les enviant. Eux, recherchant les jouissances, n'intéressaient même pas de raffinement à cette recherche. Beaucoup ne se reconnaissaient pas d'autre obligation que celle de se satisfaire : mais jugeant ainsi, ils étaient d'ailleurs si piètres qu'ils ne se donnaient presque rien, et, sur la litière de tous les devoirs, ils mâchaient à peine quelques plaisirs. La mort, de temps en temps, en ravissait un qu'elle allait déchirer loin de la troupe, dans des tourments prolongés, tandis que les autres, pour l'oublier, se renfermaient plus étroitement dans leurs conventions, comme dans un décor aux murs de toile. Parmi les hommes, quelques-uns dépendaient de l'amour, moins par vocation que par désœuvrement; les plus délicats s'y jetaient pour oublier leur médiocrité, et l'y retrouvaient. Mais la plupart ne se nourrissaient réellement que de satisfactions d'amour-propre. Incapables d'un développement personnel, ils vivaient seulement par rivalité et par concurrence et n'avaient même pas la puissance de se dégoûter de leurs petits intérêts. Chacun essayait de dépasser ses pareils. Ceux qui avaient réussi exposaient leur béatitude à un enfer d'envieux. Certains, maladroits, laissaient voir leur ambition. D'autres, plus fins, cachaient la leur, sans cependant faire un seul pas qui ne les rapprochât de leur objet, et cauteleux, tempérés, prudents, grimant leur médiocrité en modération, ils ressemblaient à des sages.

Alors, l'idée d'attester cela dans une œuvre véridique se présentait une fois de plus à André. Jamais sa connaissance des hommes n'avait été si aiguë. Il savait tous les dédales de leur petitesse. Sans emphase, il pouvait apporter son noir témoignage, presque élégant à force d'exactitude. Mais ce témoignage, exact, serait-il complet? Si nombreux que fussent les cas de médiocrité ou de bassesse, André avait assez pénétré la vie pour savoir que les mérites sont encore plus cachés que

les fautes. La vérité n'est elle-même que dans son entier et n'en présenter qu'une part équivalait à mentir. Les quelques personnes nobles qu'il avait connues, sa mère, un ami, se représentaient à lui. Que celles-là eussent existé, cela lui était un gage qu'il y en avait de pareilles. Il pensait à ces cariatides inconnues qui, au-dessus de l'existence ordinaire, soutiennent un haut idéal. Alors toutes les âmes communes devenaient pour lui négligeables et il lui paraissait vain de s'en soucier, fût-ce pour les dénoncer, car ainsi l'on marquait encore qu'on ne les avait pas assez oubliées. Toute la vie est dans quelques êtres et parler d'elle en les négligeant, c'était omettre l'essentiel, et ne pas la définir dans son centre. Même pour lui, André l'éprouvait, son esprit édictait vainement des conclusions pessimistes. Ces décrets ne faisaient pas loi dans tout son être. A une certaine profondeur, ils rencontraient des forces qui n'acceptaient pas qu'on leur apprît ce qu'était la vie. Ces forces-là voulaient vivre et ce qui les animait, malgré André lui-même, c'était de la foi. Il se heurtait à elles en descendant en soi, et, peut-être, s'il fût allé jusqu'au fond, aurait-il atteint la sainte naïveté qui veut que, puisqu'on est vivant, on essaye d'être heureux. Alors, irrité de ne pas pouvoir se reposer tout entier dans un sentiment, ni goûter le soulagement de ne croire à rien, il se détournait avec violence de toute pensée et c'était dans ces moments que sa maîtresse lui faisait le plus cruellement défaut. Elle lui manquait comme une drogue et il ne pouvait comprendre pour quelle raison il l'avait quittée, sinon par gageure. Mais d'autres images aussi lui apparaissaient, que l'ennui même ne ternissait pas. Il revoyait des paysages. Plus loin que cette ville qu'il regardait, la terre s'étendait, belle encore, avec ce qu'il lui restait de forêts, sous son manteau d'espace aux mille nuances. Plus libre, au delà, chantait la mer pleine d'hymnes. Que ne la rejoignait-il? Hésitant, il reprenait, sur sa table, une lettre que Debrenne lui avait envoyée. De l'extrême-sud algérien, dans ce style magnifique qui était familier aux deux amis, il sommait André de le rejoindre. Il lui parlait du désert :

Si tu savais comme c'est beau! Toutes les couleurs que, partout ailleurs, on ne saisit que sur des objets, ici sont libres et

folles, et, sans nombre, elles sont le peuple du désert! Il n'y a plus de rapports ni de repères. Tout s'évanouit dans un néant fascinant et vertigineux. Ne crois pas que je peigne : ce que je vois est trop au-dessus de mon art. La splendeur étant devant moi, je ne fais que l'adorer sans essayer de la reproduire. Que n'es-tu avec moi? Quand je pense que peut-être tu te perds encore dans le labyrinthe mesquin d'un être! Viens donc me rejoindre. Tu deviendrais si robuste, plongé dans ce torride bain d'or! Te souviens-tu de notre hiver dans les montagnes? Ce que tu trouveras ici est aussi beau. Les déserts et les glaciers sont les deux balanciers de la lumière.

André reposa la feuille où étaient tracées ces belles phrases excessives. Redevenir un mendiant de pays et, comme ce pauvre qui coupait la frange d'un manteau royal, vivre au bas des richesses de la nature, il ne voulait plus de cet expédient. Ce n'était pas pourtant, comme Debrenne le supposait, qu'il s'intéressât à un être quelconque : il était séparé de tous.

Pour se détacher d'eux, il suffisait de leur dire un peu de vérité : les relations humaines n'y résistent pas. Il n'avait pas revu Pierre Miniot. Quant à Lerton, il se mariait : il épousait une jeune fille assez grisâtre, mais très riche, et sa nature bourgeoise se remontrait dans cette fin. André avait revu madame d'Issé. Dans le paysage dégarni de l'automne, ils avaient fait une promenade longue et traînante, sans qu'il leur servît de rien de s'être mêlés un instant, puisqu'ils se revoyaient fardés de nouveaux mensonges. Elle était maintenant moins mécontente de sa santé; elle avait raconté à André que son mari gagnait beaucoup d'argent, elle lui avait nommé, sans avoir l'air d'y prendre garde, toutes les personnes brillantes qu'elle connaissait, et n'avait même pas oublié de faire allusion à ce jeune homme dont elle lui avait parlé autrefois, et qui ne pouvait s'éloigner d'elle. Cependant, elle n'était toujours pas heureuse, et, tandis qu'elle expliquait ses désirs, ses ennuis, ses rêves, André admirait une fois de plus tout ce qu'une femme peut contenir sans cesser d'être médiocre. Aurait-il voulu lui donner un conseil sincère qu'il ne l'aurait pu, tant le mensonge dans lequel ils s'étaient connus les dominait encore. Elle parlait avec des mots recherchés, des affectations nouvelles, qui révélaient assez à André qu'après la sienne, d'autres influences s'étaient exercées sur elle ; à l'apprêt des phrases qu'elle pronon-

çait, il avait deviné qu'elle se mêlait d'écrire et que les confidences qu'elle lui faisait deviendraient bientôt plus publiques.

André ne rejoindrait pas Debrenne, il ne voyagerait pas. Il ne se déroberait pas au débat intérieur où la vie prend son sens. Il retournerait à *la Fenice*. Mais qu'y ferait-il? Alors, en apercevant l'avenir dévasté qui s'étendait devant lui, pour la première fois il comprenait vraiment ce que peut être la solitude, et, au moment de s'enfoncer dans ce désert où il n'était même pas sûr de rencontrer ses devoirs, il avait presque peur. Il se disait bien qu'il travaillerait; mais ce mot restait inefficace et n'éveillait rien en lui. Il était sans pensées, sans forces. Après avoir d'abord connu de l'ennui ses fausses richesses, il en éprouvait enfin la stérilité sinistre, comme si, dans un caveau plein de gemmes, il eût découvert, en les écartant, le squelette qu'elles cachaient et qu'il vit rire la tête de mort.

Il se leva, parfaitement calme et vide. Sur la table, parmi ces quelques objets que les voyageurs emportent pour se masquer l'indifférence de leurs séjours passagers, brillaient dans une sébile, des monnaies d'argent, d'antiques médailles grecques. Il les remua. Elles étaient précieuses et vaines, et nul marchand n'en aurait voulu pour payer l'achat le plus léger. Il lui sembla qu'en lui, de même, subsistaient quelques qualités inutiles. Il alla jusqu'à la fenêtre. Les toits s'étendaient, pressés, pareils, indistincts, et par endroits un monument se dégageait d'eux, dans un vain effort de gloire. Un après-midi de dimanche était béant sur la ville. Partout s'y répandait la race abondante des hommes, les promeneurs allaient lentement, et, esclaves embarrassés d'un moment de liberté, souhaitaient déjà la venue du lendemain, qui les rendrait à leur tâche. Entre les trottoirs où traînaient ces passants désoccupés, les autos couraient, brutales, rapides, cornant, meuglant, trompettant, et leurs bruits incongrus s'élevaient avec la rumeur de la foule. André voyait tout, il lui semblait que rien n'existait, et il ne pouvait pas relever de différence entre le peuple d'hommes qui errait en bas, et le peuple de fumées qui se perdait dans le ciel.

ABEL BONNARD

(La fin prochainement.)

OFFICIERS ET PROFESSEURS

Il se dessine, depuis quelque temps, entre l'Université et l'Armée, un très intéressant mouvement d'entente, qui vise à faire, des officiers, des professeurs et des instituteurs, au lieu des indifférents qu'ils étaient hier, des alliés en vue d'une meilleure formation morale et patriotique de la jeunesse française.

Rien de plus normal que cette alliance d'hommes dont la fonction est de préparer les citoyens de demain, les officiers achevant la tâche que les professeurs ont commencée. Et cependant, il a fallu arriver à ces temps derniers pour que fût seulement émise l'idée dont nous nous proposons d'exposer ici les premières manifestations.

Or, si personne n'avait jamais songé à rien de semblable, une remarque s'impose cependant à qui étudie l'évolution de la pédagogie scolaire et de la pédagogie militaire : c'est que la caserne et le collège modifiaient, presqu'aux mêmes dates, leurs méthodes — d'une part, adoucissant chacun sa discipline propre, d'autre part, prenant presque simultanément une nette conscience de la nécessité d'éduquer et non plus seulement d'instruire.

*
* *

Longtemps, le fouet fut considéré par les éducateurs de l'enfance comme un moyen pédagogique d'une efficacité irré-

sistible : pareillement, les coups étaient distribués aux soldats avec une extrême libéralité. C'est à partir du XVIe siècle que la férule cessa d'être le principal instrument de l'action disciplinaire. On en usa encore, mais moins généreusement. Dans l'armée, au contraire, on continuait à frapper les soldats.

En 1769, est édicté le premier règlement sur les « exercices intérieurs » des collèges, celui de Louis-le-Grand. Il n'y est aucunement fait mention des peines corporelles. Et l'on y trouve ces sages paroles : « Les maîtres n'useront de sévérité qu'après avoir épuisé tous les moyens qui peuvent faire impression sur une âme honnête et sensible. »

En 1775, le comte de Saint-Germain, ministre de la Guerre, adoucit les châtiments militaires, en instituant les coups de plat de sabre : cette punition, importée de Prusse, remplaçait les « courroies » et les « baguettes », d'un usage immémorial dans l'armée française, et d'un caractère plus humiliant. Ce ministre, du reste, était animé des sentiments les plus bienveillants. « La discipline, écrivait-il, doit être douce et paternelle, basée sur la justice et la fermeté. Elle veut que les soldats soient traités avec la plus grande humanité et la plus grande douceur. »

Le 14 juillet 1789, par une coïncidence curieuse, était signée l'ordonnance abolissant définitivement les châtiments corporels.

Dans l'enseignement, les règlements qui datent de la Révolution appliquent des principes pédagogiques éclairés et sains : à la férule est substitué un système d'avis préventifs, de réprimandes mesurées, de légers surcroîts de travail. L'Université impériale continua cette tradition. Pour bien marquer que les punitions corporelles ne seraient plus de mise, il était décrété que le maître qui se laisserait aller à frapper un de ses élèves serait justiciable des tribunaux universitaires.

Dans l'armée, la discipline ne cessa plus d'être juste et paternelle. Toutefois, les petits gradés eurent longtemps encore le droit d'infliger des punitions assez sévères. Et ce ne fut qu'en 1883 que la salle de police ne put plus être ordonnée que par les officiers, et par l'adjudant dans sa compagnie seulement.

Au collège, on allait toujours vers plus de douceur. Le

Règlement du 7 avril 1854 réduisait les punitions à des privations de satisfactions graduées. Celui de 1890 les adoucissait encore, et laissait au chef d'établissement seul le droit de prononcer les punitions pour les élèves signalés, principe qui devait être appliqué dans l'armée par le plus récent de nos règlements sur le Service Intérieur [1].

*
* *

On le voit, l'Armée et l'Université avaient bien marché de pair vers une discipline plus humaine.

Toutes deux, du reste, cherchaient à se faire plus accueillantes. En 1891, dans un article du *Journal des Débats*, M. Ernest Lavisse préconisait l'institution d'une « fête de rentrée » pour combattre dès l'abord, chez les enfants, la mélancolie trop naturelle des fins de vacances.

De nombreuses maisons suivirent ces excellents conseils. On ne borna même pas la gaieté aux jours d'octobre. Des fêtes scolaires furent données dans le courant de l'année. Des sourires éclairèrent les sombres murs universitaires.

Pareille idée fut reprise dans l'Armée. Une circulaire d'octobre 1905 institua pour les jeunes soldats une « Fête de Bienvenue », dont nous constatons tous les ans les excellents effets. Dans les naïves « pages d'écriture » que rédigent nos Bleus aux premiers jours de leur arrivée, nous trouvons l'expression de la joyeuse surprise qu'a produite sur les nouveaux venus une caserne si différente de celle qu'on leur avait fait redouter.

Il ne semble pas que l'Université ait jamais, autrefois, beaucoup porté son attention sur l'éducation morale, ou seulement sur l'éducation tout court. Elle allait d'ailleurs en faire franchement l'aveu dans le Rapport au Ministre qui devait déterminer les heureux changements de 1890 : « ... Nous parlons vraiment trop peu éducation, au Lycée, voire dans l'Université tout entière. Élèves et maîtres, tout le monde est

1. Récemment modifié sur ce point particulier par une circulaire : le droit d'infliger de faibles punitions a été rendu aux gradés.

censé savoir *a priori* ce qu'on se doit les uns aux autres et ce qu'on se doit à soi-même... » Et M. Henri Marion, dans son beau livre *L'Éducation dans l'Université*, exprimait en ces termes élevés le but auquel devait tendre l'éducation au Lycée : « Voir dans l'enfant la personne morale, le traiter comme une « fin en soi » et non comme un simple moyen, ce n'est pas du tout l'habituer à se prendre lui-même pour le centre du monde. Plus on en fera un homme, au contraire, plus il sentira ses liens avec les autres hommes, et ce qu'il leur doit. »

Dans l'armée, depuis l'institution du service obligatoire, de nombreuses instructions ministérielles ont recommandé aux officiers de « s'attacher à développer les facultés morales et à élever les sentiments de leurs soldats ». Une « instruction commune à toutes les armes » prescrivait des théories dans les chambres ayant pour objet l'éducation morale du soldat. La circulaire du 31 octobre 1878 invitait également à se consacrer à cette œuvre.

L'invitation ne fut d'abord écoutée que d'une oreille distraite. Hommes d'action, les officiers répugnaient un peu à une sorte de prêche, qui ne leur semblait point rentrer dans le cadre de leurs attributions [1].

Un éloquent appel, en 1891, vint secouer les indifférences. Je veux parler du célèbre article de la Revue des Deux Mondes, *le Rôle social de l'officier*, dont l'auteur ne devait pas rester longtemps inconnu : c'était le futur général Lyautey. Par des arguments irréfutables, l'auteur démontrait l'importance que pouvait et devait prendre l'officier devenu, de par la loi, le chef sous lequel passait obligatoirement toute la jeunesse mâle, et qui, de ce fait, était donc un « merveilleux agent d'action sociale ».

Or, en cette même année 1891, l'Université commençait à

1. Et l'on retrouve avec surprise un sentiment analogue chez certains jeunes officiers d'aujourd'hui, assez portés à estimer que le chef n'a pas trop de tout son temps pour former des combattants, et que la véritable éducation du soldat, celle qui doit en faire un guerrier insensible aux émotions du combat, ressort avant tout d'un dressage physique intensif et d'une très forte instruction militaire qui lui donneront confiance en sa force, son adresse et son arme, après quoi l'exemple du chef fera le reste : régression assez étrange à constater, mais due aux exagérations de quelques officiers trop zélés à plaire en haut lieu.

mettre en pratique les conseils donnés dans les belles pages du « Rapport de la Sous-Commission de discipline » arrêté le 5 juillet 1890. On découvrait enfin que le but essentiel des études n'est pas de produire des forts en thème, mais bien de « faire avant tout de bons esprits, prêts à se montrer tels dans la vie, munis des qualités que réclame la pratique, au sens philosophique du mot ».

C'est surtout, estime le Ministre, au chef d'établissement que reviennent l'honneur et la charge d'être « l'éducateur moral de ses élèves ». Pour cela, il doit leur parler souvent, soit en des « conférences familières », faites à tout l'établissement, soit en des « entretiens plus intimes » avec des « groupes homogènes » et « où il mettra le meilleur de lui-même »... Mais, bien entendu, le soin de tremper les âmes ne doit pas être réservé au proviseur seul. Il faut que, avec lui, tout le monde concoure à ce but, professeurs et maîtres... La voie était indiquée.

Cependant, dans l'armée, l'article du capitaine Lyautey avait produit une impression profonde. Il fut lu et commenté par tous les officiers. L'éducation morale devint à la mode. Il parut sur la question un nombre immense de publications signées de noms militaires, et dont les plus connues ont été signalées ici-même[1].

A la date du 9 octobre 1905 était publiée sur ce sujet une Circulaire ministérielle à mettre en regard du document universitaire : « Il importe, disait-elle, de donner aux hommes une forte éducation morale qui survive à leur libération du service actif. C'est aux chefs de tout grade que revient cette haute mission... Ils la rempliront en donnant à l'homme, dès ses débuts et par leur exemple, la notion exacte de ses devoirs, en développant chez lui l'esprit de dévouement et de sacrifice, en lui faisant comprendre qu'il doit, à l'heure du danger, donner au besoin sa vie pour l'honneur du drapeau et le salut de la République... Mais l'action éducatrice du chef peut s'étendre encore... Le passage sous les drapeaux de tout ce que le pays compte d'éléments jeunes et vigoureux peut être précieusement utilisé si l'on y continue l'œuvre de la famille et

1. *La Littérature militaire*, par Jean Dany. — Voir la *Revue* du 1er avril 1912.

de l'école, si l'on y prépare à la fois des hommes aux épreuves du champ de bataille et à celles de la vie.

... La fonction sociale de l'officier est de donner à l'homme une conception assez large de son devoir pour que le même esprit de dévouement et de solidarité qui l'aura guidé comme soldat vienne plus tard inspirer ses actes de citoyen. »

Ces principes posés, la circulaire ministérielle indiquait les moyens — clairs, simples, à la portée de tous les esprits — de les mettre en pratique... Et nombre d'officiers — nous ne disons pas tous — s'y attachèrent de toute leur âme.

Dans l'Université, certains chefs d'établissement appliquaient les sages conseils de la Circulaire de 1891. Des professeurs s'efforçaient de faire l'éducation morale de leurs élèves, par exemple en les dressant à la loyauté, de même que des officiers tâchaient à développer chez leurs hommes le culte de l'honneur. Mais, ni chez les uns, ni chez les autres, le nombre n'était grand des véritables « éducateurs », les uns et les autres croyant avoir fait tout leur devoir quand ils avaient « instruit ».

De plus rien n'était tenté pour faire concorder les efforts parallèles — mais s'ignorant — de ces deux maîtres de tant de disciples : le professeur et l'officier. En particulier, rien, dans les établissements universitaires, n'était fait pour préparer moralement les jeunes gens au grand devoir militaire que tous, sans exception, doivent accomplir depuis la loi de 1889. Combien y eut-il de maîtres qui songèrent à montrer à ces jeunes gens qui, dans quelques mois, allaient être soldats, que le service militaire est comme le couronnement de l'éducation masculine, qu'il sacre définitivement « homme » l'écolier de la veille, et que, d'endosser la capote ou le dolman devient un geste symbolique, une sorte de moderne prise de la robe virile?

Or, de plusieurs côtés, on sentait les inconvénients de cet isolement pour les deux groupes d'éducateurs nationaux que constituent l'Université et l'Armée. Et, pendant l'hiver 1906-1907, à l'*École des hautes études sociales*, la question de l'éducation morale du soldat et du citoyen fut traitée par des officiers et des professeurs qui exposèrent alternativement leurs idées.

Déjà, on avait, quoique bien timidement, tenté l'échange de conférenciers entre régiments et lycées, pour faire profiter

soldats et élèves de la science respective des professeurs et des officiers. D'autre part, depuis la promulgation de la loi de 1905, les élèves de l'École Normale supérieure ont des instructeurs militaires, et ils accomplissent en qualité d'officiers de réserve leur deuxième année de service : autant de professeurs qui présenteront à leurs élèves le service militaire sous l'aspect qu'il doit revêtir aux yeux de jeunes Français. Quant aux élèves des écoles normales de l'enseignement primaire, il est devenu réglementaire, depuis plusieurs années, que, en dehors de l'instruction militaire proprement dite qui leur est donnée par un cadre choisi, ils entendent tous les ans des conférences, faites par des officiers, sur : le devoir militaire, l'armée française, les armées étrangères. Les mêmes jeunes gens, ainsi, du reste, que les futurs professeurs ne sortant pas de la rue d'Ulm, peuvent, à condition de satisfaire à un examen, devenir sous-lieutenants de réserve au bout de dix-huit mois de service et accomplir en cette qualité les six derniers mois. Très nombreux sont les instituteurs qui ont profité de cette faveur : et il faut s'en réjouir, car ce sont des éducateurs du peuple sincèrement patriotes qui se répandent ainsi à travers nos campagnes.

En somme, entre éducateurs civils et militaires, c'était l'aube d'une entente.

Mais voici mieux. Le 25 novembre 1910 paraissait le premier numéro d'une petite revue, l'*Opinion Militaire*. La nouvelle venue visait à intéresser, non seulement les officiers, mais bien d'autres catégories de citoyens qu'elle énumérait, « et surtout les membres du corps enseignant », auxquels la revue se proposait de donner l'occasion de suivre dans ses colonnes « la grande œuvre de l'éducation nationale dont nous devenons après eux les artisans ».

Or, les maîtres de la jeunesse ne devaient pas tarder de répondre à cet appel. Dans le n° 10 de la revue paraissait une sorte de « manifeste » signé : « Un groupe de professeurs de l'enseignement secondaire ». C'est un appel aux officiers. En voici les principaux passages :

Il y a des malentendus qui, en se perpétuant, peuvent amener des désastres. L'un de ceux-là est l'ignorance où vivent l'un de l'autre deux groupes d'hommes accomplissant deux besognes paral-

lèles, également élevées : les officiers, les professeurs. Il ne faut pas exagérer le mal, mais il serait puéril de nier le fait. Dans les villes où il y a un régiment et un lycée, les officiers et les professeurs ne se connaissent pas, n'échangent aucune conversation, ne s'entendent pas pour coordonner des efforts analogues. Avouons-le, il y a souvent méfiance réciproque. Pourquoi?

Parce que les deux groupes vivent, soit sur des idées anciennes, soit sur la généralisation hâtive de quelques faits personnels...

... Eh bien! il faut voir les hommes et les choses de notre temps avec nos yeux à nous, considérer l'armée et l'université comme elles sont réellement, et ne pas s'attarder aux querelles du passé. Or, voici un premier fait incontestable : les officiers, les instructeurs ont une tâche beaucoup plus difficile que jadis; assouplir le corps, c'est bien; apprendre aux recrues à manœuvrer, c'est nécessaire. Mais il est évident que l'éducation militaire à notre époque, par suite de la courte durée du service, est vaine si elle ne plie pas les esprits autant que les corps..... Il est urgent de conserver à l'armée cet élan moral qui peut seul, en face des pays à population croissante, nous assurer la victoire. Or, quel est l'officier qui nous démentira quand nous poserons ce fait : dans un groupe de soldats, l'homme cultivé exerce toujours un certain prestige, une certaine autorité, et la tâche de l'officier serait singulièrement facilitée si, parmi ses hommes, les élèves des lycées formaient, dans l'ordre moral, comme autant d'auxiliaires, si, au lycée, le service militaire, l'armée étaient l'objet d'une active sympathie, si le jeune homme avait le sentiment que ses instructeurs du moment et ceux du lendemain se connaissent et s'entendent pour faire de bonne besogne. C'est impossible, direz-vous? Allons donc, il n'y faut qu'un peu de courage.

Comment ne pas voir que, *maintenant*, officiers et professeurs, nous avons le même devoir de formation morale? L'élève qui sort de nos mains pour passer dans les vôtres sait avant toutes choses, s'il nous a écoutés, ce qu'est la France, ses lointaines origines, les efforts qui ont été nécessaires pour la faire peu à peu, son passé charmant et terrible, la somme gigantesque de sacrifices, de patience, de sang, de larmes, de sourires qui, depuis l'entrée des légions romaines jusqu'à la mort du colonel Moll, a composé l'âme française. Et vous, quand vous tentez de soulever vos hommes au-dessus des petites misères quotidiennes, ne devez-vous pas leur dire que la France que l'armée doit sauvegarder n'est pas seulement celle de Condé, de Murat et de Bugeaud, mais celle qui a permis au paysan de labourer en paix, celle des savants et des penseurs?

Magnifique collaboration, et collaboration nécessaire... Pour

atteindre le but élevé que nous poursuivons, vous avez besoin de notre expérience, et nous avons besoin de la vôtre. Il n'y a aucun doute : le jour où professeurs et officiers se connaîtront, naîtra bientôt l'estime, puis l'entente. Séparés, nous pouvons nuire à notre idéal commun; unis, nous tenons l'avenir.

*
* *

Ceux des officiers — et ils étaient nombreux — qui voyaient avec chagrin cette sorte de méfiance existant entre les professeurs et eux, poussèrent un cri de joie à la lecture de ces lignes généreuses. De toutes parts, des adhésions enthousiastes, des réponses reconnaissantes parvinrent à la revue. La première publiée fut celle du capitaine Demongeot, auquel cet honneur revenait de droit puisque, instructeur militaire à l'École Normale supérieure, il était tout indiqué pour servir de trait d'union entre les officiers et l'Université.

«... Les instituteurs et les professeurs, dit-il, doivent songer sérieusement qu'il leur appartient d'inculquer au soldat de demain l'esprit militaire, tout comme l'officier ne doit point perdre de vue qu'il lui faut s'efforcer de développer chez le citoyen de demain *l'esprit civique*. Et cette interversion de rôles, qui peut sembler paradoxale au premier abord, ne peut manquer d'avoir une heureuse influence sur les chefs de l'armée comme sur les membres de l'Université. »

Après le capitaine Demongeot, le commandant Boudhors souhaite la bienvenue aux bonnes volontés offertes. Et il voudrait, lui, qu'il n'y eût pas seulement des professeurs, mais aussi des instituteurs, dans cette alliance féconde de l'Université et de l'armée. Dans sa pensée, l'aide que le professeur peut nous apporter sera surtout dans la réhabilitation de l'idée militaire.

« Comme nous, Messieurs, dit aux professeurs le commandant Boudhors, vous êtes bien placés pour faire l'éducation morale du futur citoyen, puisque vous ne tirez pas profit de votre œuvre, puisque, comme pour nous, vos appointements ne sont pas fonction du travail de ceux à qui vous vous adressez. Votre action et la nôtre, à l'opposé de ce qui rend toujours

suspecte celle du patronat, même bien avisé, s'exercent pour l'amour de l'art; et ici, l'amour de l'art, c'est proprement l'amour de la patrie. »

Dans cet article, nous trouvons déjà un projet de programme. Et nous allons désormais rencontrer toujours plus de précision dans la recherche du but à atteindre.

Voici qu'un jeune professeur du Lycée de Lons-le-Saulnier, M. Laurent-Vibert, entrevoit déjà les « moyens pratiques d'une entente », d'abord « dans les relations qui ont pu naître autrefois dans les classes entre jeunes gens devenus les uns professeurs, les autres officiers, amenant le groupement d'un ou deux professeurs et officiers, qui amènera celui de toute une série d'autres. » Des relations peuvent se former également entre maîtres et pères d'élèves, entre certains professeurs et les officiers préparant l'École de Guerre, auxquels l'aide des premiers ne saurait manquer d'être précieuse pour l'étude des parties spéciales du programme ; la mise en commun des bibliothèques de garnison et de lycées sera excellente pour les uns et pour les autres. Et il semble également à M. Laurent-Vibert qu'il appartiendrait, dans chaque ville, à certaines personnes notables, de réunir quelquefois des représentants des deux groupes.

Il voit enfin, en employant fort à propos un terme technique, de très utiles « agents de liaison » dans les professeurs officiers de réserve, dont le nombre ne peut qu'augmenter tous les jours, ne fût-ce qu'en vertu de l'article de loi qui fait passer dans l'armée un an comme sous-lieutenants de réserve aux élèves de la rue d'Ulm.

Cependant, les recherches du meilleur procédé se multiplient. Comment collaborer? se demande M. Gaston Rabaud, professeur au lycée Charlemagne : « D'abord en s'intéressant au développement physique des enfants et des jeunes gens », ce qui, estime-t-il, deviendra de plus en plus facile aux professeurs depuis que tous sont soumis, à leur passage à la caserne, à un sérieux entraînement physique, et alors que les Normaliens ont demandé — et obtenu — de faire, comme les instituteurs, un stage à Joinville.

Puis, passant au moral de l'élève, M. Rabaud continue : « Comment préparer pour l'avenir, dans l'enfant ou l'adolescent, un bon soldat?... Par l'enseignement de l'histoire — par

l'instruction civique — par l'esprit général de l'éducation — par la participation aux œuvres d'éducation populaire. »

Du reste, M. Rabaud ne borne point là son programme, et il estime que les membres de l'université pourraient encore agir dans le même sens en allant professer dans les universités populaires, discuter « non dans les assemblées tumultueuses où l'échange des idées est impossible, mais dans les groupes où s'engagent des débats sur les idées ». Car, dans cet échange d'arguments, chacun ne pourrait que gagner, et, très certainement, les jeunes auditeurs qui aborderaient la caserne après avoir assisté à ces joutes courtoises y entreraient dans des dispositions d'esprit aussi bonnes que possible.

***

Or, tandis que, de divers côtés, chez les professeurs et chez les officiers, on recherchait la meilleurs manière de combiner ses efforts, certains, sans plus tarder, accomplissaient tout de suite un acte décisif.

Un mois après le « manifeste » qui marque le début de ce mouvement si intéressant, il se fondait à Cambrai un Cercle de l'Université et l'Armée. Le 31 mai 1911, à l'instigation du commandant Boudhors se réunissaient dans une salle réservée les professeurs du collège et les officiers d'infanterie et de cavalerie de la garnison. La réunion fut nombreuse; elle fut empreinte aussi de la plus grande cordialité. Et rendez-vous fut pris désormais pour tous les mercredis, de 5 à 7 heures du soir.

Cambrai est une garnison du 1er corps. Dans le début de 1912, le général en chef fait connaître aux officiers que le recteur a fait appel à leur concours pour qu'ils viennent, à la Faculté et dans les établissements secondaires, traiter des sujets de leur compétence, intéressant les professeurs ou les élèves. Le général fait ressortir que, à cette flatteuse demande, les officiers se doivent à eux-mêmes de répondre en se présentant nombreux.

Et le résultat dépasse presque les espérances. Les offres

sont en effet si nombreuses que le commandement se voit obligé de faire une sélection.

Pour ne citer que les conférences faites à la Faculté de Lille, les sujets suivants y sont traités : « L'officier à la guerre. — État actuel de l'armée allemande. — Comment on fait vivre une armée. — De l'aviation. » D'autres conférences, sur diverses questions, sont prononcées au Lycée de Lille, à celui de Douai, de Valenciennes, aux collèges d'Arras, de Maubeuge, de Cambrai, de Calais, d'Avesnes, d'Aire.

A la suite de la conférence faite dans l'important collège d'Arras en présence des professeurs et des officiers, il est décidé, sur la proposition du général commandant d'armes, présent, que les militaires et les universitaires qui le désirent se réuniront tous les vendredis dans une salle particulière, ainsi qu'il a été fait à Cambrai. Et, comme dans cette dernière ville, un Cercle de l'Université et de l'Armée fonctionne à Arras à l'entière satisfaction de tous.

Dans des réunions de ce genre, il y a, non seulement une occasion de se rencontrer et de se mieux connaître, mais encore un moyen, pour les uns et pour les autres, d'étendre leurs connaissances générales. Qui empêchera, en effet, officiers et professeurs de faire échange de conférenciers sur des sujets qui, familiers aux uns, sont étrangers aux autres?... Ainsi a-t-il été fait cette année à Cambrai, où, lors des réunions hebdomadaires, des conférences ont été prononcées, pour le plus grand plaisir des auditeurs.

Le mouvement qui se dessine en vue d'une collaboration entre l'Université et l'Armée n'est donc plus dans la période des tâtonnements. Les moyens pratiques d'une entente ont été trouvés, et déjà, en plusieurs points du pays, sont appliqués. L'inlassable *Opinion militaire* fournit un programme élaboré par « un groupe d'officiers et de professeurs ». Aux rédacteurs de cet article, la constitution de « cercles » analogues à ceux déjà formés semble la première étape à franchir, après quoi ces cercles devront entretenir *entre eux* des relations suivies. Puis, en vue d'une action convergente, ils auront à s'entendre sur un programme d'études. Voici, à titre d'exemples, quelques sujets que le groupe a proposés :

1° La préparation militaire dans l'enseignement primaire, dans l'enseignement secondaire, dans les grandes écoles d'enseignement. 2° Le programme des écoles militaires. 3° Comment enseigner le patriotisme? 4° La discipline scolaire et la discipline militaire : comment l'une doit-elle préparer à l'autre? 5° L'histoire militaire dans l'enseignement. 6° L'école au régiment. 7° L'éducation de la volonté à l'école et à la caserne. 8° L'enseignement du français aux illettrés. 9° La constitution des bibliothèques régimentaires. 10° La politique extérieure contemporaine.

A l'heure qu'il est, il s'est formé, sinon partout des « Cercles », du moins un certain nombre de groupements analogues à ceux que nous citons plus haut. Nous nous sommes livrés à une petite enquête pour savoir quels en sont les résultats.

De partout, on nous dit que les professeurs et les officiers sont très heureux de fraterniser ainsi. Mais des correspondants ajoutent que, chez eux, les réunions n'ont guère servi jusqu'à présent qu'à jouer au bridge où à bavarder.

A ceci nous répondrons qu'il vaut mieux se réunir, entre éducateurs civils et militaires, pour jouer au bridge et bavarder que ne pas se réunir du tout. Car ces réunions ont déjà pour résultat de faire naître de la sympathie entre les uns et les autres : le reste viendra ensuite.

Quelqu'un nous fait observer que, jusqu'à présent, il n'y a eu de réunions que de *professeurs* et d'officiers, et qu'il n'existe aucune raison pour qu'on n'y invite pas les professeurs des écoles normales et les instituteurs — que, même, le résultat cherché ne sera véritablement atteint que lorsque ces derniers entreront dans les groupements déjà existants, car ils sont les éducateurs du peuple, de la masse.

Enfin, de certaines villes, une note discordante nous est venue : l'étrange timidité marquée dès le début par des « grands chefs » universitaires et militaires. Au lieu de favoriser de toutes leurs forces et de toute leur âme cette œuvre excellente, quelques-uns marqueraient un entier manque de confiance, d'autres craindraient avant tout, d' « engager leur responsabilité ».

Eh! mon Dieu, que craint-on?... Que l'union des maîtres et

des soldats menace la sûreté de l'État?... Que les premiers deviennent rugueux au contact des seconds, ou les seconds trop savants à fréquenter les premiers?... En vérité, on croit rêver en présence de semblables hésitations!

Et, au fait, que vient faire là l'Autorité, quand ce n'est pas pour apporter l'appoint de sa bienveillance franche et déterminée?... Des citoyens se réunissent. Qu'importe que les uns soient officiers et les autres professeurs?...Qu'on se rassure : ils ne songent aucunement à conspirer.

Il importe en revanche de remercier hautement les chefs qui, avec une clairvoyance patriotique, ont aidé à la réunion de leurs subordonnés respectifs. Puissent ces hommes aux vues larges devenir tous les jours plus nombreux. Il devrait y avoir un « Cercle de l'Université et de l'Armée » dans chaque ville de garnison. Or, nous sommes, hélas! bien loin de compte. Mais il suffit, pour constituer un de ces groupements, d'un homme de volonté.

Il était intéressant de faire connaître, dans cette revue dont tant d'universitaires et d'officiers sont les lecteurs assidus, l'origine et l'état actuel du mouvement d'entente de l'Université et de l'Armée, mouvement qui pourrait avoir de si heureux résultats pour les destinées de notre pays.

FERNAND DACRE

CONSEILS A UN POÈTE

I

Avec l'alouette,
Dieu qui ne dort jamais, exact, t'a réveillé.
Assiste à la fête
Du jardin mouillé.

Un mouton timide
Qui t'a suivi d'un œil mystérieux et noir,
Au bassin limpide
De ton abreuvoir

Buvait à l'aurore
Lorsque tu vins plonger, frissonnant et joyeux,
Dans l'eau qui se dore
Ton front et tes yeux.

II

Car il faut se lever, et dès que l'on s'éveille.
Que dirais-tu du voyageur restant au port
Quand il est arrivé, quand la rade vermeille
Est devant ui, cirque marin embrumé d'or?

III

Admire l'aube vierge et la beauté des choses,
Respire ce bouquet de défaillantes roses,
Mais sois en garde un peu contre ce pur matin,
Lorsque, sur le luisant, sur le petit jardin
Riche d'un million de perles de rosée
Tu vas ouvrir tes yeux et ta large croisée.
On revient de si loin, des confus Océans
Du songe, des brumeux et vagues continents,
D'un lumineux azur où l'on avait des ailes
Blanches, vastes, soyeuses, fortes et si belles,
Que l'on cherche au réveil, en voyant ses deux bras
Dépouillés, si les grandes plumes ne sont pas
Au pied du lit étroit toutes amoncelées...

. . . . . .

. . . . . .

Il faut te défier du matin... Les vallées
Ont de la nuit sous leurs cailloux, et les ruisseaux
N'ont pas en vain roulé dans leurs limpides eaux
Des écharpes de lune et des paillons d'étoiles.
Les lignes de coteaux flottent comme des voiles,
Tu ne saisiras pas cette vibration.
Ne te mets au travail que lorsqu'un fort rayon
Frappant ton encrier, tes papiers et ta table,
T'indique, ordre divin, lumineux, admirable,
Que des cœurs et du jour c'est l'élévation.

IV

Comme l'immense joie a-t-elle pu venir?
Le premier vers est là, brusque ainsi qu'une flamme,
A peine dégagé d'un divin limon d'âme...
Ta page, ce ciel clair, commence à s'obscurcir.

Il est, ce premiers vers, la barre de nuages
Qui gagne lentement l'horizon presque noir,
Mais de cette nuée il va bientôt pleuvoir
Un orage de mots, une averse d'images!

V

Les Mots! Avec amour il faut les bien choisir.
Tel est brillant de soie et d'or comme un vizir,
Tel est un âpre oiseau dans des brumes glacées.
Il en est de pareils au front des fiancées.
Ceux des plantes sont lourds de sylvestres odeurs,
Et ceux des papillons ont des éclats de fleurs.
Certains ont des langueurs de belles femmes grasses
S'accoudant à minuit au marbre des terrasses
D'où l'on peut voir la mer entre les fûts des pins.
Il en est de musclés, de forts et de sanguins,
Il en est de blessés et de toujours malades.
Il en est de plus vifs que l'éclair des œillades,
Il en est de plus purs et de plus ventilés
Que les cieux migrateurs des avrils pommelés.
Quand on prononce ceux des riches pierreries
S'écrasent sous les dents des poussières fleuries.
Les grands tribuns en ont qui font se hérisser
Les villes, et les poings menaçants se dresser.
Quelques-uns, rougissants, ne se disent qu'aux vierges;
D'autres sont des rouliers aux tables des auberges
Qui mangent du lard rance avec de gros couteaux.
Mais tous vivent, et tous, ô Poète, sont beaux.

VI

Fréquente à jeun et la Pensée et la Musique,
Car l'être qui digère est vil et pacifique.

Toujours achève un vers en regardant les cieux,
Afin que ce vers soit vaste et mystérieux.

Ne sois pas trop longtemps assis devant ta table.
C'est debout que l'on scande une strophe admirable.

Va quelquefois plonger au seau du puits profond
Tes mains moites, tes yeux éblouis et ton front.

Si tu doutes d'un mot, laisse ta plume, écoute...
Il doit sonner en toi, comme sur une route

Sonne quand tout se tait un pas allègre et franc.
Tu peux aller t'asseoir au jardin, sur le banc...

Mais ne tourne jamais trop brusquement la tête,
Car tu pourrais surprendre une Muse, ô Poète,

Et voir ce que jamais un homme ne doit voir :
Ses bras d'ivoire, ses seins purs, son grand œil noir,

Le laurier ruisselant dans sa tresse farouche,
Et le secret divin qui flotte sur sa bouche...

Je t'enseigne le sens fastueux du *Pluriel*.
Il enrichit les mots, il élargit le ciel
Derrière eux, et, toujours, il fait du plus rustique
Un sultan merveilleux, un seigneur magnifique.
On ne doit l'employer qu'à la fin des beaux vers.
Il les fait frissonner de balancements verts
Pareils à ceux qu'on sent sous les vieilles allées;
Il les approfondit ainsi que des vallées;
Il fait trembler au fond des grands alexandrins
L'azur et l'infini des horizons marins.

Poète, le grand art n'admet point de partage.
Absolu, tyrannique, il lui faut en servage
Tous tes instants; il est le dur maître, et s'il veut
Exiger ta journée et ta nuit, il le peut.
Ne dis pas : « J'ai grand'faim, je vais dîner... Sans doute
Un vieil ami m'attend sur un banc de la route...
Je reprendrai demain ce vers inachevé
Sur lequel aujourd'hui j'ai vainement rêvé... »
Si ton songe n'est pas tout pour toi, si ta porte
Au repas préparé que la servante apporte
Ne demeure pas close, et si, pour un ami,
Tu quittes le poème, et si, pâle, à demi

Sommeillant, dans la nuit, tu n'es jamais capable
De t'arracher au lit pour courir à ta table
Rallumer ta chandelle, et, jusques au matin,
Essayer d'engouffrer dans un alexandrin
Un bleu torrent de lune aux perrons blancs de roses,
Les matins d'or pareils à des apothéoses,
L'azur plein d'ailes, le soleil à l'horizon,
Et la tiède douceur des soirs de fenaison,
Va manger, va revoir ton ami, faux poète,
Dont le laurier jamais n'illustrera la tête.

A UN POÈTE

I

Tu cherches âprement cette forme épurée
Sans laquelle on te dit qu'il n'est point de durée.
Tu pèses chaque mot, comme un orfèvre l'or;
Tu le polis sans fin et le refonds encor,
Tu fais au pied des vers choir de noires jonchées;
Tu connais le secret des strophes ébranchées;
De la page touffue où tu portes le fer
Ne demeure souvent qu'un vers précis et fier.

O l'ardente splendeur, vierge et mystérieuse,
Du métal dans sa gangue, ô le grand pin, l'yeuse,
Le noir fourmillement des bois jamais taillés
Et seulement aux vents de l'automne effeuillés;
La sauvage beauté des choses naturelles!...
Ne pâlis pas toujours au choc de deux voyelles,
Jardinier scrupuleux, laisse tes boulingrins;
Va-t'en sur les sommets où sont les romarins,
Les vieux chênes creusés en porches, noirs de lierres,
Les fleurs chastes, les eaux qui coulent sur des pierres
Et les grands vents libérateurs. Bon jardinier,
Ton parterre charmant, correct et régulier,
Tes temples grecs parmi des ifs taillés en boule,
Ta fontaine qui sagement murmure et coule

De sa vasque de marbre au chemin de gazon,
Cela n'est rien. On vaut par le pan d'horizon
Que l'on peut refléter dans son cœur de poète.
Le mont n'est vraiment lui qu'à sa plus haute crête.
Il faut dire parfois des mots tumultueux,
Livides, noirs de nuit, fulgurants, orageux;
Écrire un vers confus sur une feuille morte,
Et le jeter au vent furieux qui l'emporte
Vers les gouffres d'azur et les espaces bleus.

II

Ainsi qu'un voyageur qui, sous l'été vermeil,
Cherche une ombre à l'abri, tu poursuis le sommeil.
Laisse ton lit défait et frustre l'insomnie.
Ce n'est jamais en vain que la lampe bénie
Se rallume. Debout! chasse le cauchemar.
Dans l'encrier peut-être, ainsi qu'un nénuphar,
Un beau vers est éclos, à fleur d'encre, ô Poète,
Va le cueillir... et sur ta table, l'épithète
T'attend qui, tout le jour, sournoisement, t'a fui,
Sors encore effaré de la confuse nuit
Qui pèse vague, lourde et vide sur la terre,
Et viens goûter l'orgueil du travail solitaire.

LE BRASIER

Servante, ton fourneau plein de houille est pareil
Au bûcher protecteur, crépitant et vermeil,
Que les grands voyageurs aux portes de leur tente
Entretiennent, pieux, sentant, dans l'ombre ardente,
Rôder confusément des couples de lions...

Mon ciel intérieur ruisselait de rayons,
Et j'y voyais monter, éblouie et rapide,
Une aurore de flamme à l'horizon limpide.

Dans un vallon sauvage on dressait des lits d'or
Pour la Muse aux beaux pieds que j'attendais encor,
Et sur tous les chemins, à larges corbeillées,
On avait répandu des roses effeuillées.
L'azur prodigieux se creusait... Radieux,
Les déesses au corps de neige et les grands dieux
Je les entrevoyais dans leurs fêtes sublimes.
Mon esprit délivré battait de l'aile aux cimes,
Le vent des hauts plateaux m'enivrait comme un vin,
J'étais prêt à saisir enfin le sens divin
De ce monde qui n'est qu'un vieux mystère sombre,
Et j'attendais l'éclair, épouvante de l'ombre.
Religieuse angoisse, âpre solennité!
J'étais comme un berger qui, sous un ciel d'été,
Attend le premier coup éclatant de tonnerre
Bien avant que l'orage ait écrasé la terre.
J'étais libre, lyrique, ébloui... mais soudain
J'ai senti les odeurs de la viande et du pain,
Et de l'immonde faim j'ai subi les atteintes.
Tu peux venir, les nobles flammes sont éteintes,
Et les vers, fauves roux, marchant à pas comptés,
Chassés par ton brasier s'éloignent indomptés.

LE CHÂTIMENT

I

En vain l'ai-je à l'étude, au travail inclinée,
Quelque chose a pesé sur ma longue journée.
J'ai tout examiné, sévère confesseur:
J'ai scrupuleusement interrogé mon cœur,
Et je n'ai pas compris et j'ai courbé la tête,
Disant : on ne sait pas... quand on est un poëte,
Le redoutable honneur de souffrir sans raison
Vous incombe; il faut donc rester dans ma maison,
Prendre un livre, oublier avec mon doux Virgile,
Et m'exiler au fond d'un vallon de Sicile,

Près d'un bois de lauriers illuminé de lys,
Avec Mnasyle, Galatée, Amaryllis,
Tous les divins passants riant à la lumière
Du monde radieux dans sa forme première,
Du monde antique plein d'abeilles, bleu, vermeil,
Et clair de papillons flottants sous le soleil.
Et j'ai gagné ce Paradis, mais, vague, sombre,
D'un châtiment obscur je sentais le poids d'ombre,
Et ce n'est que le soir que je compris, enfin,
Que je n'avais pas vu l'étoile du matin,
Et que de ce long jour toute paix fut bannie
Pour n'avoir point reçu sa lumière bénie.

II

Je voudrais bien savoir enfin quelle est ma part!
Certes le jour est clair, il n'est pas encor tard,
Mais la paix que je cherche à chaque instant recule,
Et pourrai-je l'atteindre avec le crépuscule?
Je suis seul, inquiet, mon foyer est désert,
Je ne possède rien qu'un brin de laurier vert,
Les autres ont des fils, une femme; les autres...
Ah! J'allais blasphémer tels les mauvais apôtres!
Et le grossier désir d'un bien matériel
M'allait faire oublier tout cet essentiel
Et grand trésor qu'en moi, pieusement, je garde.
J'ai le divin secret. Tout ce que je regarde
Je puis, si je le veux, le changer en or pur;
J'ai les matins d'été, les soleils et l'azur,
J'ai surtout les couchants enflammés et les roses,
Je puis transfigurer les plus humbles des choses,
Et d'une goutte d'eau faire un vif diamant,
Et je me plaindrais, moi, qui porte un cœur aimant,
Radieux, toujours plein de gloire et de tempête,
Ayant le redoutable honneur d'être un Poète!

LEO LARGUIER

DEUX ANS APRÈS : LE CONGO

Au nom de l'Afrique Équatoriale Française, il est soumis aux membres du Parlement un projet d'emprunt : 175 millions dont, pour chemins de fer, 155 millions ; pour aménagement des ports, rades et cours d'eau navigables, 12,7 millions ; pour installations diverses, 7,3 millions. L'annuité nécessaire pour assurer le service de l'emprunt, amortissable en cinquante ans, sera, dit le projet de loi, inscrite obligatoirement aux dépenses du Budget général de la colonie : « Le paiement en sera garanti par le gouvernement de la République française. Les versements faits au titre de la garantie constitueront des avances remboursables, non productives d'intérêts. A partir de la vingt et unième année, la moitié des excédents de recettes des exercices ultérieurs sera obligatoirement affectée au remboursement de ces versements. Toutefois, pendant une période de dix ans, le gouvernement de la République française servira au Budget général de l'Afrique équatoriale française une subvention égale au montant de l'annuité à acquitter chaque année, sans répétition ultérieure contre la colonie des sommes versées à ce titre par la Métropole. » Dix ans, c'est le délai prévu pour l'achèvement des lignes, un peu majoré afin que le trafic ait eu le temps de s'y dessiner. « Tous les matériaux à employer pour l'exécution des travaux, ainsi que le matériel fixe et roulant nécessaire à l'exploitation des chemins de fer projetés, qui ne se trouve pas dans le pays,

devront être d'origine française et transportés sous pavillon français. »

Comme les travaux devront être répartis sur un certain nombre d'années, par impossibilité d'aller plus vite, vu la nature du pays des travaux, l'emprunt est prévu réalisable successivement, par tranches, — la réalisation, de chaque tranche s'opérant alors par décret. Il est d'usage que le pouvoir législatif sanctionne ainsi d'ensemble des travaux qui n'ont de raison d'être que par leur ensemble, car toute chance du moindre arrêt momentané dans les travaux entrepris doit être écartée. Le préjudice de telles interruptions croît naturellement à proportion des difficultés de la mise en train, difficultés qui se rencontrent rarement ailleurs plus grandes qu'elles ne se rencontrent au Congo.

Le projet de loi soumis au Parlement français vise la construction de deux lignes de chemin de fer : le Pointe Noire-Brazzaville et le Njolé-Kandjama, tronçon de la ligne Libreville-Ouesso. Après un tracé préliminaire en 1893, le tracé complet de la première de ces lignes fut achevé en 1896; le tracé complet de la seconde fut achevé en 1905. Certains peuples, et la France elle-même dans d'autres colonies, suivent une politique dite politique des chemins de fer; la France au Congo s'est contentée de la politique des tracés de chemins de fer : pas un kilomètre de rail n'y fut construit; l'Afrique Équatoriale Française obtint seulement, en 1909, un emprunt de 21 millions pour lignes télégraphiques, routes, pistes, installations et études diverses. Or en Afrique Équatoriale Française la meilleure volonté du monde ne peut, au début des travaux, faire avancer un chantier de chemin de fer de plus de 40 kilomètres par an, — ce qui recule bien loin le terme, même en commençant tôt.

Les négociations de 1911, relatives à l'échange d'une partie du Congo Français contre la reconnaissance par l'Allemagne du protectorat de la France au Maroc, nous trouvèrent donc sans chemin de fer; il nous était alors malaisé de soutenir que ce que nous cédions avait une grande valeur. Par notre négligence passée à l'égard de la colonie nous avions plaidé d'avance contre nous-mêmes. Il nous fallut céder beaucoup :

271 000 kmq. (la France a une superficie de 536 000 kmq.) comprenant des positions de stratégie commerciale de premier ordre.

Au début des négociations, on envisagea la cession à l'Allemagne de territoires congolais sensiblement plus étendus que ceux qui lui furent finalement cédés. En France, qui connaissait le Congo? Peu de gens y avaient été parce que le nombre des entreprises s'y trouvait fort restreint; la situation à cet égard eût été quelque peu différente si des chemins de fer avaient été construits. L'opinion pouvait penser : ce sont des marais, par endroits; le tout est de peu de rapport. Le moyen de répondre par des chiffres, c'est-à-dire par ce qui saute aux yeux et ce que tout le monde comprend? Et puis pas d'électeurs voisins comme il y a les électeurs de la Réunion près de Madagascar, ceux de Cochinchine près du Tonkin, ceux du Sénégal près de l'Afrique Occidentale. Au surplus, peu de soldats avaient fait campagne au Congo, peu y étaient morts : M. Savorgnan de Brazza, une des gloires les plus pures de l'histoire de France, nous avait donné le Congo presque sans coup férir. L'opinion publique tenait à d'autres colonies par la publicité de la mort.

En Allemagne, l'opinion publique, livrée à elle-même, aurait peut-être eu peine à comprendre la valeur du Congo, mais le gouvernement, éclairé et soutenu par l'élite groupée autour de cette ligne coloniale qu'est la « société coloniale allemande », comprenait cette valeur. Sans compter le pas qu'en s'annexant une partie du Congo Français, le Cameroun faisait vers l'Afrique Orientale Allemande, l'essentiel de l'acquisition c'était le débouché sur l'Oubanghi et par lui sur le réseau navigable de 12 000 kilomètres que forment le Congo et ses affluents. Si l'on songe aux prodiges accomplis par la marine marchande de l'Allemagne sur tous les océans en face de la concurrence anglaise, que l'on veuille bien songer aussi aux prodiges qu'accomplira peut-être un jour cette même marine marchande dans cette mer intérieure, aux 24 000 km. de rives, où ne sont pas les Anglais. Le commerce sera en raison des produits de la terre, maigres pour le présent, mais avec le développement des exploitations forestières à cueillette, plus tard peut être avec l'aménagement de l'immense forêt

équatoriale en vue de l'exportation vers les marchés d'Europe, où le bois se fait rare, de produits dérivés du bois tels que la pâte à papier, les perspectives éventuelles et lointaines paraissent déjà meilleures. Et dans un devenir de siècles, si le nègre se civilise, — ce que certes ne peut encore garantir la transformation de quelques sauvages congolais en chauffeurs, mécaniciens, ou ouvriers d'atelier sur les chemins de fer belges, — la forêt aura, en très grande partie, fait place aux cultures, à moins que ces immenses cuvettes lacustres décrites par des géologues comme ayant existé avant les bassins du Congo et de l'Oubanghi ne contiennent pas d'alluvion [1]. Les siècles seuls pourront dire si les marécages d'aujourd'hui deviendront d'immenses rizières. Les siècles diront aussi, peut-être même quelques décades diront-elles déjà si un empire fondé sur le nègre n'est pas plus durable que les empires coloniaux fondés sur des populations blanches ou jaunes plus aptes que le nègre à s'émanciper du joug de l'Europe.

Les négociations entamées en 1911 paraissaient donc appelées à un succès rapide : d'un côté le gouvernement allemand, instruit de tout, croyant qu'une nation sûre de son avenir se doit de faire des spéculations d'années et de décades et se doit même de compter pour quelque chose celles de siècles [2]; de l'autre, une opinion publique française vivant au jour le jour.

La surprise fut grande quand on vit à cette opinion fran-

1. Dans tout ce qu'on appelle la cuvette du Congo, nulle part le sous-sol ne vient montrer sur les hautes berges de l'Oubanghi d'affleurement rocheux.

2. Il est symptomatique de voir la Société coloniale allemande, autrement dit, la Ligue coloniale allemande, préconiser, comme elle le fait en ce moment (cf. le *Temps* des 29 mai et 15 juin), une politique en vertu de laquelle tout l'effort colonial de l'Allemagne convergerait vers le centre de l'Afrique, quitte à laisser s'estomper un peu certaines ambitions, naguère favorites, relatives à l'Asie Mineure. Et notre attention doit être d'autant plus attirée par ce plan d'expansion allemande en Afrique que l'idée est patronnée par la Ligue coloniale dont les propos réfléchis et souvent impérieux servent au gouvernement de Berlin à la fois d'indication quant à ce qu'il doit essayer de faire et de ballon d'essai quant à ce qu'il peut tenter avec succès. L'Allemagne est le pays des ligues, Ligue coloniale, Ligue maritime, Ligue militaire, qui toutes remplissent un rôle analogue de conseil et de direction dans les affaires de l'Empire.

çaise l'instinct et le cœur tenir lieu de tout. Ce fut un désespoir et comme un deuil national. Et encore : avec ces échanges de territoire, qui donc irait désormais aux colonies ! Et vendre ainsi des populations ! De l'esclavage en gros !...

Deux ans sont passés : nous n'avons pas construit au Congo un kilomètre de chemin de fer. Et nous aurions risqué la guerre, il y a deux ans, pour le Congo !

***

C'est posséder des colonies à titre précaire que de ne pas les exploiter. Or, pas d'occupation économique sans chemin de fer : vérité partout, vérité plus encore en Afrique Équatoriale que dans tout autre pays.

Nulle part le chemin de fer n'est plus indispensable comme créateur de vie que dans l'Afrique Équatoriale, Allemande, Française, Portugaise ou Belge. En Afrique du Sud et même plus au nord sous le Tropique, de longs convois de bœufs, de lourds chariots peuvent transporter sur les hauts plateaux, secs, déserts, le plus souvent nus, hommes et marchandises. En Amérique, les fleuves cheminent jusqu'à la mer, paisibles, et ils semblent dire à l'homme : nous voici, remontez notre cours, je vous livre les continents. En Afrique, les fleuves, s'ils s'ouvrent bien largement sur la mer, se ferment aussitôt par la muraille des rapides, semblant dire à l'homme : vous n'entrerez pas, mais voilà qu'aussi j'accumule grâce à cette muraille, dans des plaines immenses, du limon pour vos descendants ! Et l'homme longtemps n'est pas entré : à la fin du XIXe siècle, un peuple qui n'avait pas de colonies, la Belgique, et un peuple, dépouillé de ses Empires au XVIIIe siècle, la France, purent espérer là réparer leur histoire. Cependant l'obstacle à qui l'on devait tout, il fallait le comprendre et le vaincre : l'Afrique Équatoriale était donnée au blanc pour qu'il y construisît des chemins de fer. Entre le chemin de fer et rien il n'y a pas de moyen terme, car, les fidèles auxiliaires de l'homme, les animaux de trait, le cheval et le bœuf, ne pouvant plus cheminer ni même vivre en Afrique Équatoriale, il ne reste que le portage à dos d'homme, que l'on peut bien

appeler rien, car, outre qu'il est inhumain, qu'il rebute et fait fuir les indigènes, il coûte de 2 fr. 50 à 5 francs la tonne kilométrique : les tarifs de chemin de fer, par tonne kilométrique, sont couramment en Europe de 0 fr. 05 à 0 fr. 10, en Afrique Occidentale Française de 0 fr. 05, ou plutôt de 0 fr. 10, à 1 fr. 50, au Congo Belge sur la ligne Matadi-Leopoldville, de 0 fr. 10, ou plutôt de 0 fr. 15, à 2 fr. 50.

L'automobile à quoi l'on penserait volontiers, suppose une plate-forme de routes dont, avec les difficultés du terrain, l'humidité, les grandes pluies et la végétation sans cesse renaissante, le coût du premier établissement et d'entretien sous l'équateur ne diffère pas assez du coût d'établissement et d'entretien d'un chemin de fer. Il n'y a donc que le chemin de fer ou rien.

Des chemins de fer, mais pour quoi transporter? L'Afrique Équatoriale a, quant au présent, trois produits qu'elle exporte : le caoutchouc, la noix de palme, fruit d'un palmier qui pousse à l'état sauvage, ou l'huile qui en est dérivée, enfin les bois. Le caoutchouc chiffre seul comme exportation; la cherté des transports ne l'effarouche pas trop puisqu'il est un produit cher (valant actuellement au port d'embarquement environ de 4 fr. 50 à 7 fr. 50); la cherté des transports cependant restreint sa production puisque le peu de marchandises d'Europe qu'on est à même de donner au nègre contre son caoutchouc, limite pour lui l'appât du gain. Mais que dire des produits oléagineux : huile de palme valant au port d'embarquement 0 fr. 60 à 0 fr. 65 le kg., noix de palme décortiquées valant 0 fr. 40? La cherté des transports limite leur production à une zone ridiculement étroite le long de la côte. Et cependant les palmiers à huile abondent par endroits dans la forêt : ménage-t-on une clairière autour d'un bouquet de quelques-uns de ces arbres, ce bouquet s'agrandit de rejetons nouveaux auxquels il faut pour devenir adultes non pas huit ans comme à la côte Occidentale d'Afrique, mais six ans. Et non pas seulement le palmier à huile, d'autres essences, encore, pêle-mêle dans la forêt, portent des fruits convertibles en huile. La troisième catégorie des exportations de l'Afrique Équatoriale, le bois, supporte enfin plus évidemment qu'aucune autre la cherté des transports. On ne peut abattre les arbres avec profit que le long des lagunes ou le

long des cours d'eau, de leur embouchure à des rapides tout proches; le reste du pays demeure fermé à une exploitation semblable, alors qu'un chemin de fer permettrait jusqu'à une distance très appréciable dans l'intérieur d'abattre, avec profit, pour les exporter, des arbres, tant le long du chemin de fer lui-même que des cours d'eau rejoints par lui.

Après avoir considéré le chemin de fer par rapport aux marchandises, considérons-le par rapport aux êtres humains, aux indigènes. L'un des malheurs de l'Afrique Équatoriale, c'est que parmi les races qui l'habitent, fort nombreuses et fort diverses, toutes ne sont pas également portées au travail, certaines y étant même tout à fait rebelles, ne songeant nullement à acquérir, ni à thésauriser, n'étant pas avares pour deux sous, et ne prenant fantaisie de faire effort pour apporter aux blancs quelqu'une de ces choses qu'ils apprécient, une boule de caoutchouc par exemple, que si par hasard il leur prend fantaisie d'acheter au comptoir du blanc une pacotille quelconque qui subitement leur tire l'œil, éveille leurs appétits ou leurs désirs. Par bonheur il est des races en Afrique qui se plient dès maintenant assez volontiers au travail en sorte que tout le chef-d'œuvre des chemins de fer sera de conduire des représentants de ces races dans les régions habitées par les races jusqu'ici fainéantes avec le double objet et d'exploiter les richesses naturelles qui se trouvent dans ces régions et d'y faire naître chez les indigènes fainéants d'autres idées à l'égard du travail. Enfin le chemin de fer est utile par le fait seul qu'il se construit : croit-on par exemple que les quatre mille noirs employés à la construction du chemin de fer du Cameroun sont là en vain? De pareils chantiers sont des centres d'éducation d'où l'habitude du travail, la connaissance et le goût des satisfactions qu'il procure, ne peuvent manquer de se propager. Sur ces chantiers on est accoutumé d'encadrer les recrues, prises sur place, entre noirs parvenus à un stade plus avancé, et que l'on fait venir d'une région de l'Afrique toute différente, comme, par exemple, de l'Afrique Occidentale. Lorsque, il y a vingt-cinq ans, les Belges construisirent leur premier chemin de fer, ils tirèrent ainsi une partie de leurs cadres du Sénégal.

Les peuples établis comme nous en Afrique Équatoriale

ont donc construit ou sont en train de construire les longueurs suivantes de chemin de fer :

Belgique (Congo Belge : 2 382 800 kmq.) : 1 290 kilomètres en exploitation (875 km. construits par les Belges, 415 km. par un groupe anglo-belge); 600 kilomètres en construction (260 par les Belges, 340 par le groupe anglo-belge).

Portugal (Angola : 1 270 300 kmq.) plus de 1000 kilomètres en exploitation dont 430 construits, à ses risques, par une compagnie anglaise qui continue à construire, les 430 kilomètres n'étant qu'une amorce.

Allemagne (Cameroun : 495 600 kmq.) plus de 240 kilomètres en exploitation et la construction continue.

— (Afrique Orientale : 995 000 kmq.) environ 1 200 kilomètres en exploitation et 550 en construction.

Angleterre (Afrique Orientale : 523 200 kmq.) environ 950 kilomètres en exploitation.

Tous les États[1], Allemand, Anglais, Belge, Portugais, ont fait leur devoir. Cependant, la France (Afrique Équatoriale Française : 1 733 900 kmq) n'a pas de chemin de fer, car on ne saurait tenir comme tel 164 km. de voie étroite (0 m. 60) établis par une compagnie de mines françaises pour son usage particulier.

Pas un kilomètre de chemin de fer! Est-ce à dire que l'Afrique Équatoriale Française est située de telle manière et si malencontreusement que de grandes artères de voies ferrées à l'usage d'un continent ne puissent passer chez elle? Certes c'est un honneur pour un peuple et un profit toujours à la longue de construire de telles artères, comme on l'a vu par l'ouverture des continents devanciers de l'Afrique, l'Amérique du Nord par exemple avec ses transcontinentaux, l'Asie Russe avec son Transsibérien et son Transcaspien. L'Afrique Équatoriale Française est-elle deshéritée, sous ce rapport? Nullement.

1. La Guinée Espagnole n'a que 26 000 kmq., on comprend donc qu'elle ne possède pas de chemin de fer.

*
* *

Parlons ports de mer, pour commencer, puisque, aussi bien, toute pénétration commence par les ports. L'Afrique Équatoriale Française possède la rade de Libreville, le plus beau port naturel, peut-être, de Dakar au cap de Bonne-Espérance. Qu'eût-on pensé du peuple qui, quand Hambourg, Anvers, Liverpool ou Gênes, n'étaient que des rades en aurait fait fi? Libreville doit être le terminus atlantique d'un transcontinental ouest-est, d'un Transéquatorial. Ce chemin de fer franchissant la chaîne côtière peu élevée des monts de Cristal, par des cols de 300 à 400 mètres doit, d'après le tracé étudié, joindre la Sangha à Ouesso (900 km. de Libreville; coût évalué 112 millions), terminus de la navigation à vapeur sur cette rivière qui, 500 kilomètres en aval, se jette dans le fleuve Congo, tandis qu'en amont d'Ouesso elle se répand en éventail sous forme d'affluents encore navigables par de primitives embarcations.

Le projet de loi actuellement soumis aux membres du Parlement comprend la construction d'un tronçon de ce chemin de fer Libreville-Ouesso, tronçon de 312 kilomètres d'un coût évalué à 44 millions, qui partirait, non de Libreville, mais de Njolé, utilisant ainsi sur 220 kilomètres la voie d'accès médiocre, mais momentanément suffisante, du bas Ogooué, de son embouchure à Njolé. Ce tronçon aboutirait, à Kandjama, au réseau navigable de la rivière Ivindo et de ses affluents. A Ouesso, le chemin de fer trouverait le trafic que les voies d'eau y rabattent. De Ouesso, après entente avec l'Allemagne, car on est alors en territoire Allemand (de semblables ententes sont prévues par le traité de Novembre 1911), le chemin de fer de Libreville gagnerait Impfondo (250 kilomètres de Ouesso, soit 1 150 kilomètres de Libreville), en territoire français, sur l'Oubanghi, maître affluent du Congo. Qu'il se trouve plus tard une voie belge pour relier Impfondo à Anversville sur le Congo, le Libreville-Impfondo se raccordera aux réseaux continus qu'on peut envisager entre le Congo navigable et l'Océan Indien, soit vers Dar es Salaam, port

allemand, soit vers Monbasa, port anglais; mais déjà ce n'est pas aboutir à une impasse que d'aboutir à Impfondo.

Quant aux dernières étapes de son parcours, le chemin de fer rapportera du trafic à l'Oubanghi, non sans y gagner. Peut-être aussi par moments à la faveur des circonstances enlèvera-t-il du trafic à l'Oubanghi. Aux 1 150 kilomètres d'Impfondo à Libreville la voie de l'Oubanghi oppose 817 kilomètres de navigation par grands vapeurs de 1 000 tonnes d'Impfondo à Léopoldville, 400 kilomètres de chemins de fer de Léopoldville à Matadi, terminus de la navigation maritime. Ligne menue placée au bout d'un système géant de voies fluviales, le chemin de fer Matadi-Léopoldville avec sa voie de 75 centimètres, ses pentes abruptes, ne suffit pas au trafic. Les marchandises venant d'Europe y attendent leur tour, subissant des retards qu'on a vus de quatre à six mois. Nul doute que les Belges ne transforment leur chemin de fer de Matadi à Stanley Pool en un outil puissant et des plus efficaces. Mais cette capacité de leur chemin de fer, il faudra l'accroître encore à mainte reprise. Le chemin de fer pourra-t-il toujours exactement s'adapter et son progrès marcher de pair avec le progrès du pays? Et c'est ainsi que l'Oubanghi a beau être navigable par les grands vapeurs jusqu'à Zinga située à 265 kilomètres en amont d'Impfondo, situé lui-même à 817 kilomètres de Léopoldville, des voies transversales, allant directement à la mer, peuvent espérer lui dérober une partie de l'utilité de son cours et de celle du Congo inférieur qui lui fait suite.

A Zinga, en amont et tout contre le confluent d'une rivière importante, la Lobaye, commencent, sur territoire allemand, les rapides : l'Oubanghi n'est plus navigable par les grands vapeurs, il l'est, pendant les hautes eaux, par les vapeurs moyens, et, pendant les basses eaux, seulement par les petits vapeurs; 85 kilomètres plus haut, à Banghi, en territoire français, il cesse tout à fait d'être commercialement navigable par les vapeurs; 80 kilomètres environ au delà de Banghi, il redevient navigable par les petits vapeurs sur un nouveau bief de 400 kilomètres.

Dans un pays construit par principes, parce que sans histoire, les commodités du jour décident seules de l'emplace-

ment de centres importants qui sont des villes futures. Or, Zinga est le terminus de la navigation, pendant les hautes eaux, des grands vapeurs et, pendant les basses, des vapeurs moyens, c'est-à-dire qu'arrivés là les vapeurs ont terminé leur tâche pour ce voyage, ayant servi tous leurs clients, déposé à chaque escale les marchandises d'Europe qui leur étaient destinées ; ils s'arrêtent d'ailleurs nécessairement ayant à charger les produits du bief navigable supérieur qui s'accumulent là. Ensuite ils vont repartir pour un voyage de 1 082 kilomètres jusqu'à Léopoldville. Ainsi Zinga est un point où les vapeurs se trouvent à vide ayant déposé leurs dernières marchandises, où ils peuvent s'arrêter, où ils s'arrêtent avant de repartir pour un long voyage ; Zinga est un point où, pour peu que des facilités leur soient données, les vapeurs ne demandraient qu'à s'approvisionner de combustibles et de vivres ; Zinga est un port. Mais on dit le seuil de Zinga et les rapides commencent à Zinga ; il y a donc des rochers qui seront un fondement solide pour asseoir des entrepôts et d'autres établissements qui demeurent à sec même à l'époque des plus hautes eaux. Et puisque, au-dessus de Zinga, l'Oubanghi devient moins navigable pour cesser tout à fait de l'être, commercialement, par les vapeurs, au kilomètre 85, à Banghi, et le redevenir au kilomètre 165, 80 kilomètres au-dessus de Banghi, ne sera-t-il pas naturel encore de faire de Zinga le point de départ d'un chemin de fer doublant en amont le cours de la rivière.

Zinga un port, une amorce d'agglomération, le terminus d'un chemin de fer éventuel, voilà le point tout indiqué pour qu'y aboutisse le chemin de fer, que, de leur port atlantique de Duala, les Allemands poussent d'abord vers Nola sur la Kadéi, affluent de la Sangha supérieure, ensuite vers l'Oubanghi, — chemin de fer qu'un embranchement éventuel peut-être reliera au Tchad allemand par les voies navigables allemandes qui aboutissent au Tchad. Un tel chemin de fer ne peut aboutir logiquement au-dessus de Zinga, à cause des rapides, et, n'étaient même les autres raisons, il aboutirait plus logiquement à Zinga qu'au-dessous parce qu'à Zinga terminus de la grande navigation on est toujours sûr de trouver de la place dans les bateaux, pour les chargements.

Ce que nous avons dit de Zinga, nous pourrions le dire, à quelque chose près, de Banghi qui est français.

Banghi apparaît comme la clef de voûte des possessions françaises de l'Afrique Équatoriale : c'est la tête de ligne sur l'Oubanghi de notre voie de communication avec le Tchad. Cette voie se décompose ainsi : routes ou pistes de Banghi à Fort Crampel 350 kilomètres; navigation, la plus grande partie de l'année par simples chalands vu le très faible tirant d'eau, sur le Gribinghi d'abord, puis sur le Chari, dont le Gribinghi est un affluent, jusqu'au Tchad, 1 100 kilomètres environ — soit, en tout, de Banghi au Tchad 1 450 kilomètres. La France a le devoir impérieux de construire un chemin de fer Decauville de Banghi à Fort Crampel (coût évalué à 15 millions de francs par le projet de loi), début modeste d'une grande artère Nord-Sud venant du Tchad. Dans la partie nord de ce parcours d'excellentes populations laborieuses et, comme articles produits, des céréales et du bétail. Dans la partie sud, rien d'équivalent à ces populations et à ces articles : d'où trafic. Le Tchad-Banghi, ce nord-sud du milieu de l'Afrique, prolongé au delà de l'Oubanghi par une voie belge, ira peut-être un jour plus avant vers ce qu'on pourrait appeler le centre de l'Afrique, coupant les transéquatoriaux, recevant d'eux du trafic et leur en donnant.

***

Du centre de l'Afrique Équatoriale, on imagine trois voies de sortie vers l'Océan Atlantique, deux voies de sortie vers l'Océan Indien. Comme trait d'union entre les chemins de fer direction Océan Atlantique et les chemins de fer direction Océan Indien intervient toujours une fraction plus ou moins longue du cours du Congo, navigable par les grands vapeurs. Chaque chemin de fer direction « Indien » pouvant s'accoupler indifféremment avec l'un quelconque des chemins de fer direction « Atlantique », il résulte de ces combinaisons six Transéquatoriaux.

Nous allons décrire succinctement ces six Transéquatoriaux en commençant par le belgo-allemand Matadi-Dar es Salaam

dont on croit l'ouverture possible dès 1915. Le Matadi-Dar es Salaam, depuis Matadi, terminus atlantique belge, jusqu'à un point nommé Kabalo, à 2 850 kilomètres environ de Matadi, se conforme au cours du fleuve Congo, utilisant ce cours lorsqu'il est navigable, lui substituant la voie ferrée là où des rapides en interdisent la navigation. Partant de Matadi, 400 kilomètres de voie ferrée nous conduisent à Léopoldville sur le Stanley Pool; de Léopoldville, 1 600 kilomètres du fleuve, navigable par les grands vapeurs de 500 ou 1 000 tonnes, nous conduisent jusqu'à Stanleyville aux Stanley falls. C'est alors successivement 125 kilomètres de chemin de fer, 315 kilomètres de navigation par petits vapeurs, 350 kilomètres de chemin de fer, et 50 kilomètres de navigation par petits vapeurs, qu'une prolongation du chemin de fer ne tardera sans doute par trop à remplacer, évitant ainsi deux transbordements. Nous voici à Kabalo; on quitte le fleuve et désormais la direction est toute droite, ouest-est, vers l'Océan Indien : d'abord 260 kilomètres de chemin de fer en construction jusqu'au lac Tanganyika, qui sépare le Congo belge, où nous n'avions cessé d'être, de l'Est africain allemand, puis 100 kilomètres de traversée du lac Tanganyika, puis encore 550 kilomètres de chemin de fer en construction sur le haut plateau accidenté, enfin 850 kilomètres de voie, dès à présent en exploitation, et l'on débouche sur l'Océan Indien, à Dar es Salaam, terminus allemand. Nous avons ainsi parcouru environ 3 100 kilomètres sur territoire belge, 100 kilomètres sur les eaux belgo-allemandes du lac Tanganyika, 1 400 kilomètres sur territoire allemand, en tout 4 600 kilomètres. Il n'aurait tenu qu'aux Français de relier l'Atlantique au Stanley Pool comme l'ont fait les Belges en doublant le Congo inférieur sur la rive droite comme les Belges l'ont doublé sur la rive gauche : le projet d'emprunt de l'Afrique Équatoriale Française comporte un chemin de fer de 580 kilomètres de Pointe Noire, sur l'Atlantique, à Brazzaville sur le Stanley Pool. Si ce chemin de fer était construit, on pourrait aller indifféremment de Matadi ou de Pointe Noire à Dar es Salaam.

Passons à la deuxième voie de sortie que l'on peut imaginer vers l'Océan Indien, celle qui de Stanleyville conduirait au port de l'Est africain anglais, Monbasa : 850 kilomètres

environ de chemin de fer sur territoire belge, puis 600 kilomètres environ sur territoire anglais, — formant ensemble un tracé difficile, par suite des rampes de part et d'autre de la vallée du Nil que ce tracé traverse, — devraient relier Stanleyville à Port Florence sur le lac Victoria Nyanza. De Port Florence à Monbasa, le chemin de fer, de 950 kilomètres, est en exploitation. Au total, de Stanleyville à Monbasa il y aurait environ 2 400 kilomètres de chemin de fer, contre, de Stanleyville à Dar es Salaam 2 600 kilomètres : 2 185 kilomètres de chemin de fer et 415 kilomètres de voie navigable, chiffres approximatifs, bien entendu.

Deux voies de sortie vers l'Atlantique nous restent à examiner : les deux qui, s'écartant du cours inférieur du Congo, ont comme une individualité propre. L'une d'elles, allemande par son terminus Atlantique, Duala, serait ainsi constituée — distances approximatives — de Stanleyville à Dobo 420 kilomètres sur le grand bief navigable, de Dobo à Zinga 500 kilomètres de chemin de fer sur territoire belge, de Zinga à Duala 1 300 kilomètres de chemin de fer sur territoire allemand dont les premiers 80 kilomètres à partir de Duala sont en exploitation — en tout, chiffre rond, 2 200 kilomètres. L'autre voie de sortie, française par son terminus atlantique, Libreville, serait ainsi constituée : de Stanleyville à Anversville 800 kilomètres sur le grand bief navigable, d'Anversville à Impfondo 160 kilomètres de chemin de fer sur territoire belge, d'Impfondo à Ouesso 250 kilomètres de chemin de fer dont 125 d'abord sur territoire français, 125 ensuite sur territoire allemand, d'Ouesso à Libreville 900 kilomètres de chemin de fer sur territoire français — en tout, chiffre rond, 2 100 kilomètres.

En résumé, les six transéquatoriaux[1] se présenteraient approximativement comme suit :

1. Aux six systèmes des Transéquatoriaux se superpose un système de Subéquatorial, raccourci du système Matadi-Dar es Salaam, ayant les deux mêmes terminus Atlantique et Indien, et qui ne différerait du grand système Matadi-Dar es Salaam que par sa partie médiane où le cours navigable par petits vapeurs du Kassaï, affluent du Congo et d'un affluent du Kassaï, le Sankourou, plus une jointure de 440 kilomètres environ de chemin de fer, entièrement à construire, serait substitué au cours du Congo et aux chemins de fer qui, dès à présent, doublent ce cours là où il cesse d'être

	Longueur de voies navigables. — (Kilomètres.)	Longueur de voies ferrées. — (Kilomètres.)	Longueur totale. — (Kilomètres.)
Matadi-Dar es Salaam . . .	2 015	2 585	4 600
Matadi-Monbasa	1 600	2 800	4 400
Duala-Dar es Salaam. . . .	815	3 985	4 800
Duala-Monbasa	400	4 200	4 600
Libreville-Dar es Salaam. .	1 215	3 485	4 700
Libreville-Monbasa.	800	3 700	4 500

A part les 100 kilomètres de traversée du lac Tanganyika que comporte la voie de sortie par Dar es Salaam toutes les voies navigables supposées utilisées sont internationales à rives belges. Des six tracés décrits, celui qui se tient le plus constamment dans la zone équatoriale (bande large de 4 degrés environ — 440 km. environ — oscillant le long de l'Équateur) que caractérisent et les pluies permanentes et, quand l'altitude et la composition des terrains le permettent, la grande forêt avec ses produits naturels de caoutchouc et de fruits oléagineux, est le tracé Libreville-Monbasa.

Le Matadi-Dar es Salaam terminé, comme on l'espère en 1915, les voyageurs pourront s'offrir la fantaisie de traverser de bord à bord l'Afrique dans les parages de l'Équateur sans rompre charge autrement que pour passer d'un appareil à vapeur à un autre. Les marchandises n'auront jamais, autant qu'on peut prévoir, la même fantaisie. Aux États-Unis, la côte Atlantique, surtout industrielle, envoie ses produits au Pacifique, surtout agricole, et inversement, en sorte que les transcontinentaux ne sont point tels seulement au regard de la seule géographie, mais sont tels aussi au regard des réalités d'un trafic transcontinental. Aucune symétrie pareille en Afrique : l'Ouest ne tend pas vers l'Est, ni l'Est vers l'Ouest; toute entière l'Afrique tend vers l'Europe où est l'industrie dans laquelle elle puise; chaque point de sa surface tend donc

navigable. Le grand système Matadi-Dar es Salaam une fois terminé, l'anneau manquant serait donc la jointure de 440 kilomètres. Le raccourci Matadi-Dar es Salama comporterait une longueur totale de 3 900 kilomètres environ contre 4 600 kilomètres environ longueur totale du grand système Matadi-Dar es Salaam.

vers le port accessible à meilleur compte et les transéquatoriaux se présentent alors chacun comme un couple de deux voies de pénétration poussées, qui de l'Océan Atlantique, qui de l'Océan Indien, et soudées bout à bout : leur titre de transéquatoriaux, de transcontinentaux, n'étant qu'un nom, un ornement. La ligne de partage entre le bassin Atlantique et le bassin Indien, bassins envisagés au point de vue des courants du trafic, coupera les Transéquatoriaux en des lieux qui, la question des frêts sur l'Océan mise hors de cause, seront sans doute plus éloignés de l'Océan Atlantique que de l'Océan Indien parce que les distances vers l'Atlantique, franchies dans une proportion plus forte par voie d'eau, comptent moins. Cela dit du trafic européen, rien n'empêche qu'il y ait des trafics locaux d'une grande ampleur, que, par exemple, les produits tels que les céréales et le bétail des régions que l'altitude rend tempérées sur les plateaux et les hautes montagnes de la région des Grands Lacs ne descendent fort avant dans les terres chaudes situées au pied de ces massifs, tout de même que nous avons vu la différence de latitude produire des effets et des échanges semblables entre les zones du Soudan et de la Savane d'une part et la zone de la forêt équatoriale contiguë au sud, d'autre part.

***

Puisse, par les efforts réunis de tant de nations, l'Afrique Équatoriale de quelque nationalité qu'elle soit, se développer vite! Que les Allemands y construisent beaucoup de chemins de fer, et ce sera tant mieux, si à force d'héroïsme économique et de méthode ils réussissent à côté de nous dans leurs entreprises; nous y puiserons un enseignement et un exemple dont nous avons montré, par notre attitude passée à l'égard du Congo, que nous avions fort besoin. En pareille matière le succès n'appartient qu'au mérite et le mérite toujours doit être loué. Ce n'est pas être patriote que d'être jaloux.

Que l'on analyse tels incidents qui nous conduisirent à Agadir et, par ce détour, aux compensations congolaises, et l'on y trouvera quelque trace d'effets de jalousie.

Tout d'abord, les Allemands n'auraient peut-être pas pensé d'eux-mêmes au Congo si nous ne les avions comme naturellement incités à y penser par notre négligence commerciale sur un point et par notre négligence en fait de chemins de fer sur tous les points. Les incidents se déroulèrent dans l'ordre suivant. Un concessionnaire, fort mal choisi par le Gouvernement français, détenait d'immenses espaces à la frontière du Cameroun. Il s'occupait si peu de commerce que les nègres sur sa concession manquaient de sel, objet de première nécessité pour eux. Les nègres appelèrent les commerçants allemands et il s'établit en faveur de ceux-ci une sorte de prescription. L'idée vint au concessionnaire de s'associer avec les Allemands. Il leur fit des ouvertures et, comme il était concessionnaire régulier, les Allemands prirent confiance étant en cela dans leur droit. Le projet de consortium franco-allemand ne fut pas ratifié. Tel fut le premier incident auquel se souda tout aussitôt le deuxième. Les Allemands voulaient pouvoir aller un jour en chemin de fer de leur colonie du Cameroun à leur colonie de la côte orientale d'Afrique, quoi de plus naturel? D'où un projet de chemin de fer franco-allemand partant de Duala, enfin le Transéquatorial Duala-Zinga que nous avons décrit : compagnies allemandes sur territoire allemand, compagnies françaises sur territoire français. Les Allemands ne nous empêchaient pas de construire concurremment chez nous de Libreville ou d'ailleurs tous les chemins de fer que nous voudrions. Supposez maintenant un propriétaire ayant deux propriétés séparées l'une de l'autre par le terrain d'un tiers; rien qu'un méchant chemin de l'une à l'autre, si bien que notre propriétaire se met en tête de remplacer ce méchant chemin par une bonne route carrossable. Il entre donc en pourparlers avec le tiers à propos du terrain de celui-ci. Faites une route, lui dit-il, elle vous servira; je vous offrirais bien de la faire à mes frais, mais je craindrais de vous offenser. Le tiers d'abord paraît consentir, puis tout à coup, se ravisant, brise là les pourparlers. Le droit de communiquer entre mes deux propriétés, est pourtant un droit naturel, pense alors à part lui le propriétaire, et, l'occasion s'offrant d'aventure de chercher chicane au tiers grincheux, il la saisit et dérobe une partie du terrain. Le projet de chemin de fer

Franco-Allemand d'abord très sérieusement pris en considération par Paris fut brusquement écarté. On ne peut décidément s'entendre avec les Français, se dit-on en Allemagne. Huit jours après la *Panther* était à Agadir.

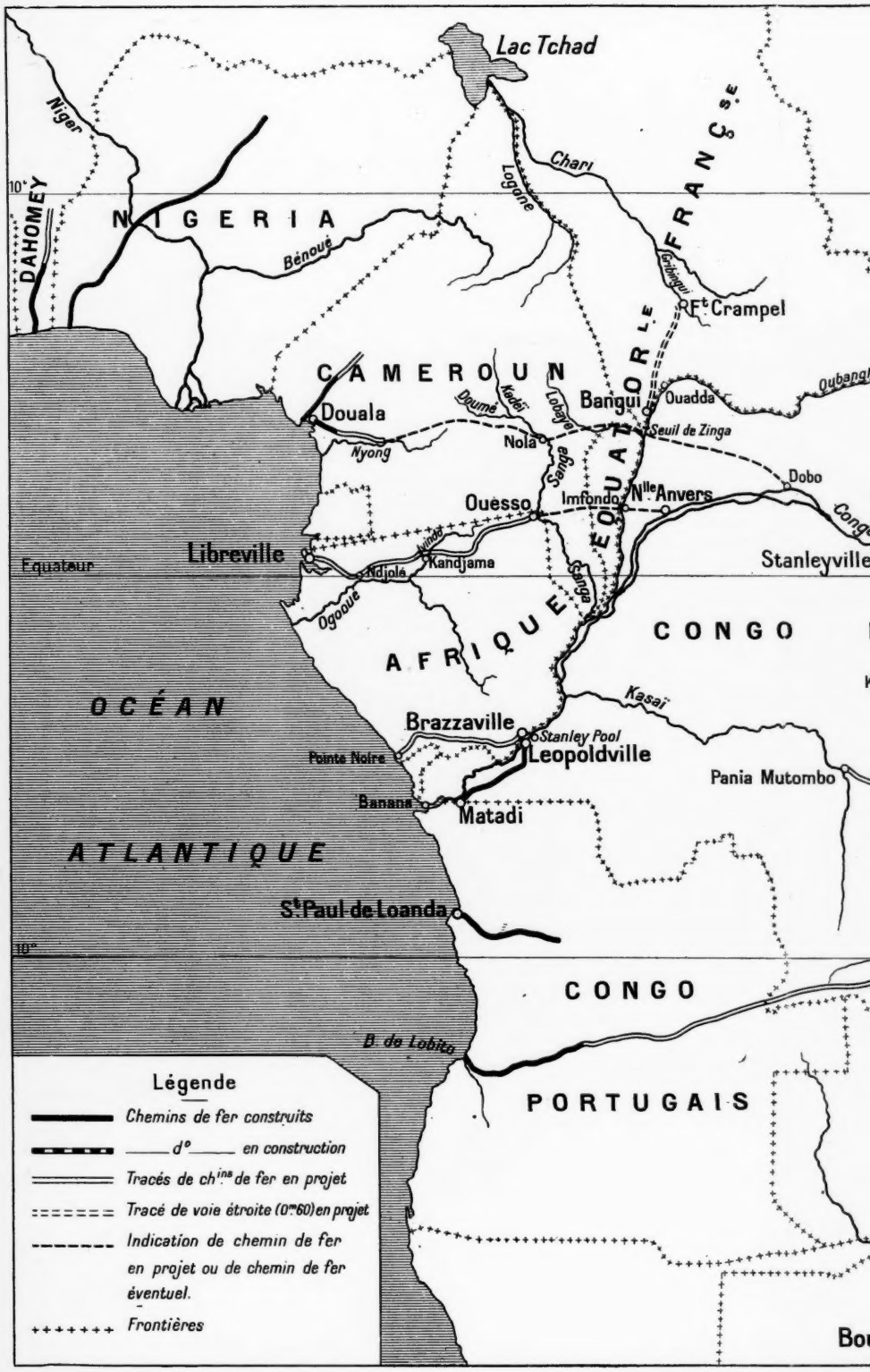
Lors de ces deux incidents, n'y eut-il pas chez quelques Français, une rage secrète de ce que la France n'avait pas été économiquement vigilante au Congo, sur certain point, quant au commerce, et de ce que nulle part elle n'avait construit de chemins de fer, — rage aussitôt tournée en jalousie de l'expansion allemande, en terreur de cette expansion?

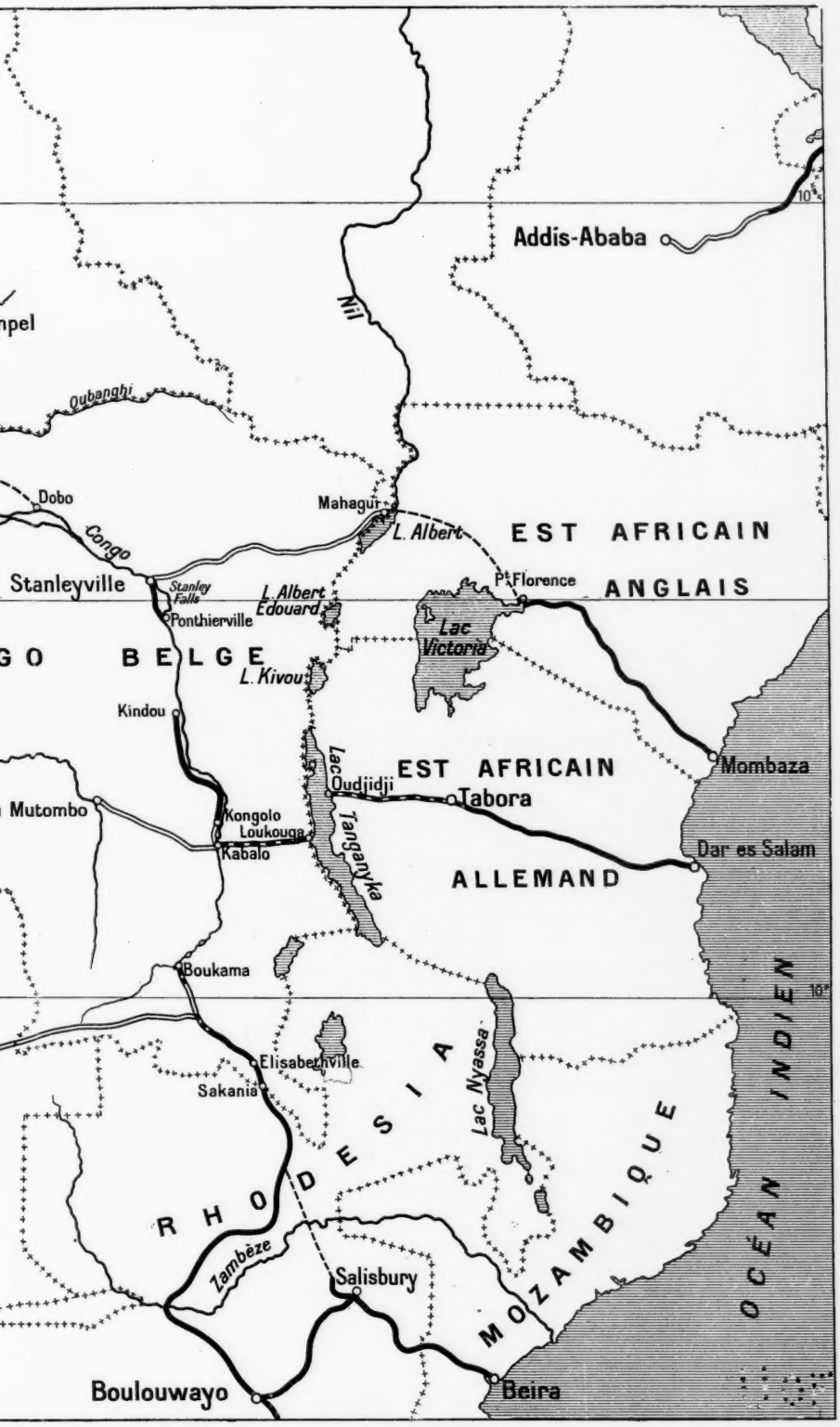
Il est plus sûr d'être actif que d'être jaloux et cela d'ailleurs ôte certainement à la longue tout sujet d'être jaloux.

Les frontières sont disposées maintenant au Congo de telle manière, elles y sont souvent si peu reconnaissables que les intérêts allemands et français sont forcés de s'y lier, de s'y enchevêtrer. Le Congo n'est pas seulement une grande expérience coloniale, c'est une grande expérience de frontière. Qu'il soit prouvé là qu'on peut vivre en bonne harmonie sans qu'il y ait besoin, pour autant, d'alliance ni d'entente cordiale quelconque, qu'on peut y vivre en bonne harmonie par le simple respect mutuel de deux activités semblables, serait-ce donc un résultat sans conséquence? Et il n'y a pas à dire que la France au Congo puisse reculer, se démettre encore un peu : outre que ce serait une attitude de nature à ébranler notre prestige auprès d'autres populations africaines — et que serions-nous en Afrique sans le prestige? — ce serait à l'égard de l'Allemagne manquer de courtoisie, car est-ce être courtois que de paraître éviter l'obligation de rapports nombreux? Et à l'égard de la Belgique dont nous sommes les voisins au Congo, de la Belgique neutre, également éloignée aujourd'hui, où il y a un équilibre congolais, de toute inclination vers l'Allemagne ou vers la France, mais soucieuse avant tout de cet équilibre, serait-ce être courtois?

MARCEL LABORDÈRE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.


Lac Tchad
Niger
Chari
Logone
DAHOMEY
NIGERIA
Bénoué
FRANÇAISE
Gribingui
Ft Crampel
CAMEROUN
Douala
Doumé
Kadéi
Lobaye
Bangui
Ouadda
Oubangi
Seuil de Zinga
Nola
Nyong
Sanga
Dobo
Ouesso
Imfondo
Nlle Anvers
Congo
Libreville
Ndjolé
Kandjama
Stanleyville
Equateur
Ogooué
AFRIQUE
EQUATORIALE
CONGO
OCÉAN
Kasaï
Brazzaville
Stanley Pool
Leopoldville
Pointe Noire
Pania Mutombo
Banana
Matadi
ATLANTIQUE
St Paul de Loanda
10°
CONGO
B. de Lobito
PORTUGAIS
Légende
Chemins de fer construits
d° en construction
Tracés de chins de fer en projet
Tracé de voie étroite (0m60) en projet
Indication de chemin de fer en projet ou de chemin de fer éventuel.
Frontières


Addis-Ababa
Nil
Ubangi
Dobo
Congo
Mahagui
L. Albert
EST AFRICAIN
ANGLAIS
Stanleyville
Stanley Falls
Ponthierville
L. Albert Edouard
Pt. Florence
Lac Victoria
L. Kivou
Kindou
Mombaza
Lac Tanganyka
Oudjidji
EST AFRICAIN
Tabora
Mutombo
Kongolo
Loukouga
Kabalo
Dar es Salam
ALLEMAND
Boukama
Elisabethville
Sakania
Lac Nyassa
RHODESIA
MOZAMBIQUE
OCÉAN INDIEN
Zambèze
Salisbury
Boulouwayo
Beira

BETHSABÉE

I

— Que la comtesse Griffier est donc encore jolie!

— Et voyez! quels yeux noyés de songe, et vagues, et profonds, et beaux, et si beaux! comme si tout ce *Finale* de Beethoven avait laissé en elle on ne sait quel enchantement divin...

— Poète!

— N'est-ce pas vrai?

— C'est vrai, mon ami, et j'irai lui dire que vous êtes follement épris d'elle...

— Mais oui! je suis épris d'elle! Je la mets dans le cercle de mes neuf muses. Dites-le lui! je vous le permets.

— Vous avez neuf muses? Nommez-les moi...

— Il y a d'abord vous, princesse.

— Moi, avec mes cheveux blancs?

La princesse Peretti se mit à rire, en cachant son visage ridé mais charmant sous son manchon de zibeline.

— Madame Griffier vous regarde sévèrement! — lui dit Jacques Savigny. — Elle va vous gronder. Entre Beethoven et Franck, ici, il est défendu de rire!

— Mais ne va-t-on pas jouer un peu de Savigny?

— Non! non! pas ce soir... le mardi est réservé aux dieux de la musique... C'est le dimanche que parfois sont admis

les mortels, les vivants... Venez dimanche : on jouera une *Sonate* de ce Savigny qui vous a élue pour muse, et vous pourrez rire à votre aise, — si vous en avez envie!

Mais la comtesse Griffier, entendant rire de nouveau la princesse Peretti, s'était levée. Son beau regard se promena sur l'assemblée, — une quarantaine d'amis choisis parmi les plus fervents musiciens de son cercle, qui est d'ailleurs immense. On chuchotait à peine dans les deux salons, seuls ouverts en son vaste hôtel pour cette séance de musique classique; fête d'art à la fois mystérieuse et célèbre, qu'elle donnait chaque semaine, pendant tout l'hiver, à ce public d'élite : aucun intrus n'y était admis ; une sorte de pénombre était entretenue dans les deux pièces pendant cette heure de recueillement; de rares artistes, un quatuor à cordes, trois ou quatre chanteurs, un ou deux pianistes, en composaient les programmes; on ne devait ni applaudir, ni bavarder trop haut, ni troubler aucunement cette audition sévère, à laquelle elle attribuait une sorte de religieuse importance, ce qui lui valait la gratitude des uns et les épigrammes des autres.

— Monsieur Disler va nous jouer *Prélude, Choral et Fugue!* — dit-elle en souriant, comme d'un sourire confidentiel qui allait imposer à tout l'auditoire la loi du silence.

— Nous allons au paradis! — chuchota la princesse.

L'admirable musique remplit seule les salons obscurs où quarante auditeurs, sensibles à tant de pure beauté, retenaient leur souffle pour mieux vivre à l'unisson d'un tel hymne. Jacques Savigny oublia sa spirituelle voisine. Son cœur se rythma au gré des pensées enfermées dans le *Prélude* de Franck. Peu de choses humaines se mêlaient, dans son imagination, à ces rêves du ciel suscités par la sereine passion de la musique. Parfois, pourtant, il revoyait un instant son pays natal battu du vent de mer, la chère maison et le grand parc du Boulonnais où sa femme et ses enfants vivaient, où il rentrerait peu de jours plus tard... Images fugitives, rattachées une seconde, il ne savait par quel lien, aux évocations sublimes du *Prélude*. Puis un tourbillon de pensées plus grandes et plus confuses l'emportait ailleurs. Le *Choral*, la *Fugue* n'apaisèrent point son trouble. Une immense tristesse

abattait son âme de musicien trop sensitif, esclave de ses inspirations ou seulement de ses nerfs. Il ne savait plus où il était, où le traînait son indéfinissable chagrin.

— Vous avez l'air bien morose ! — lui dit ironiquement la princesse Peretti, quand Disler se fut levé.

— Que voulez-vous ! — répondit-il, retrouvant tout d'un coup sa conscience et, avec elle, son flegme d'homme du monde. — Cette musique me mène au paradis, comme vous le disiez, mais c'est pour me rejeter brutalement à terre... A quoi bon écrire, après de tels poètes? pourquoi composer encore des sonates, des chansons, des drames lyriques, où je ne sais que conter le tourment des âmes asservies aux sensations et aux sens, quand il existe une musique si souveraine, qui nous détache des passions, de l'argile humaine et du charme des choses?

— Oh ! Savigny ! même parmi les plus raffinés, il y a trop d'esprits retenus à la terre et qui aiment leurs faiblesses, pour qu'une musique moins sublime ne garde pas des milliers d'amis... Continuez à nous chanter l'amour humain, les forêts et les plages, l'Espagne et les *Béguinages flamands* : vous trouverez des auditeurs à émouvoir et des cœurs à attendrir...

— Ah ! mes pauvres *Béguinages flamands*, mon seul vrai succès et ma moins bonne œuvre !... hélas ! je n'en ai su peindre que les tranquilles façades vertes, et non point les passions secrètes, cachées par ces petites murailles pittoresques !...

— Savigny ! Savigny ! ne cherchez pas trop le sublime... Je vous aime comme vous êtes... Peut-être, en qualité d'Italienne, suis-je trop liée à la terre, étant née dans une contrée belle comme un paradis... D'ailleurs je m'abaisse à vous en donner une triste preuve : il est six heures et demie, et on va chanter le *Nocturne* de Franck : eh bien ! malgré cela, parce que je dîne en ville, je m'enfuis pendant que madame Griffier tourne la tête. Suis-je assez indigne des sublimités de Franck ! Mais tant pis ! au revoir... à dimanche... ne bougez pas.

Et la princesse sortit, sans bruit, par une porte entr'ouverte.

Jacques Savigny s'enfonça dans l'angle noir où s'était assise madame Peretti, et il se renferma dans sa vague tristesse. S'il s'en était laissé distraire une minute, elle revenait d'elle-même en lui, ramenée par la musique. Tristesse indéfinie, qui naissait moins des circonstances que des éléments intimes de son être, où son idéal et ses sensations impérieuses entretenaient une âpre querelle! Tristesse qu'il tentait en vain d'analyser, tant en était lourd le poids continu, qui l'oppressait, qui lui faisait oublier jusqu'à cette atmosphère de luxe et de raffinement. Mais, voici que soudain, doucement, simplement, comme une plainte fragile et résignée, une voix de femme commença le *Nocturne* de Franck.

Jacques tressaillit. Il oublia la musique pour n'écouter que la voix. Cette voix! ah! qu'y avait-il donc en elle de trop meurtri, de trop humain, de trop suave pour cette mélodie, paisible élévation de l'âme? et pourquoi ce désaccord imperceptible entre le sens de la mélodie et la douce sensualité de cette voix le troublait-il, lui faisait-il mal, et lui rappelait-il soudain une autre voix, moins souple et moins savante, mais dont le timbre retentissait parfois encore au fond même de sa mémoire, et le blessait au cœur? Alors, distrait tout à fait de la musique, il fallut qu'il cherchât à voir la chanteuse debout dans la pénombre près du piano. Au risque de se faire remarquer de madame Griffier, il se leva, se poussa lentement en avant, se glissa entre deux chaises jusqu'à la porte du salon au fond duquel les musiciens se tenaient.

Il aperçut une silhouette mince et flexible sous un immense chapeau. Le visage restait caché. Il regardait, anxieux, presque haletant, cette forme vague, environnée d'ombre.

> O grande nuit, nuit solennelle
> En qui tout est délicieux...

soupirait la voix inconnue. La mélodie finissait doucement, en belles notes exaltées et sereines. Elle s'acheva enfin, et le concert avec elle. Aussitôt l'auditoire se détendit, commença de bavarder très haut, de rire, de se lever. Madame Griffier, toujours souriante, tourna le bouton de l'électricité, et la lumière ruissela du lustre.

— Rachel!

Jacques avait vu la cantatrice. Le doute qui l'avait saisi se résolvait en certitude. Mais pourquoi son cœur battait-il si vite? pourquoi ce trouble fou? pourquoi cette peur qui tout à coup le glaçait? Oui, Rachel avait été pour lui, plusieurs mois durant, une maîtresse aimée, mais tyrannique, personnelle, au caractère énigmatique et inassimilable, et qu'il avait fini par haïr, abandonner, oublier. Des années avaient passé. Son mariage avait assagi sa jeunesse et dompté son cœur romanesque. Que comptaient donc pour lui ses maîtresses de jadis? Celles qu'il avait pu revoir, il les avait revues sans émotion, sans regret, sans cette tempête intérieure qui subitement se ruait en lui, alors que l'accord dernier du *Nocturne* de Franck, si pur et si tranquille, venait de résonner seulement.

Il s'approcha. La duchesse de Roannez, fille de la comtesse Griffier, remerciait Rachel par un mot aimable. Rachel, droite dans une admirable toilette, couverte de bijoux qui n'étaient point tapageurs, écoutait ces compliments avec une sorte de froideur affectée.

« M'approcherai-je? se demandait Savigny. Sera-t-elle froide, dédaigneuse, lointaine? ou hostile? »

Il hésita une seconde. Madame de Roannez s'éloignait. Rachel à son tour, reprenant sa musique sur une chaise, se dirigea vers la porte. Elle allait passer devant lui.

— Oh! — fit-elle tout à coup, en portant sa main à son corsage, quand son regard croisa celui de Jacques.

— Vous m'avez reconnu?

— Vous étiez ici?

Il semblait qu'elle eût pâli, une seconde. Mais elle reprenait tout de suite contenance.

— C'est un revenant que je vois!

— Je ne vous savais pas à Paris... j'étais dans un coin de l'autre salon... Madame Griffier ne m'avait pas dit que Rachel Beyr chanterait le *Nocturne* de Frank... C'est à votre voix que je vous ai reconnue, bien que votre voix ait changé...

— N'est-ce pas? J'ai fait de fiers progrès! J'arrive de Saint-Pétersbourg... J'espère être engagée à l'Opéra-Comique... Connaissez-vous le directeur?

Il sourit malgré lui.

— Vous souriez? Vous me retrouvez toujours aussi ambitieuse, aussi tenace?... Mais, dites, vous connaissez Lerond?

— Le directeur de l'Opéra-Comique?... Oui... Nous ne nous aimons pas infiniment, mais j'écris pour son théâtre un drame lyrique...

— Il y a un rôle pour moi?

— Oh! le rôle est promis à madame Lerond! et les autres rôles de femmes ne comptent pas.

— Vous n'avez pas pensé à moi!

Elle avait parlé vite, un peu sèchement. Mais elle sourit.

— On papote encore... Avez-vous deux minutes?... nous pourrions nous asseoir et causer... Il y a si longtemps, si longtemps, mon ami! Cinq ans? six ans? je ne sais plus au juste?

— Six ans et demi, je crois.

Et tout à coup, elle lui dit à voix basse, avec un long sourire affectueux et charmant :

— Tu n'as pas changé!... non, non, tu n'as pas changé...

Ce brusque tutoiement étonna Jacques, au point qu'il rougit. Rachel s'était assise et avait repris une froide attitude.

— Ce *Nocturne* a l'air simple, — disait-elle, — mais vous n'imaginez pas comme il est difficile à chanter. Il n'y a pas un effet!

— Pas un effet! mais comment osez-vous parler d'effet, à propos de Franck, et dans ce sanctuaire?...

— Ah! ce sanctuaire! parlons-en, — répondit-elle en souriant! — Pas un applaudissement! Ces gens du monde sont d'une froideur!...

— Madame Griffier ne vous a donc pas dit le règlement de ses fameux mardis?

— Non!... C'est Jussy qui m'a recommandée à elle. Il faut dire d'ailleurs qu'elle paie admirablement! Un morceau, un seul morceaux court... trois cents francs...

Elle avait prononcé le chiffre tout bas, comme une confidence. Mais il fut si désagréablement choqué de la retrouver telle qu'il l'avait trop connue, qu'il se leva d'un bond.

— Comme vous êtes pressé, Jacques! Est-ce que madame Savigny est là?

— Non, non! ma femme et mes enfants sont à la Fine-Haie, chez moi, dans mon pays du nord... Depuis que ma femme est accouchée d'un enfant mort, il y a près d'un an, elle doit vivre à la campagne, où près d'elle, notre vieil oncle Dubois-Froment finit lentement sa vie...

— Ah! oui! le fameux oncle à héritage...

— Moi, je reviens de temps en temps passer quelques semaines à Paris. Il faut bien! puisqu'il faut, paraît-il, faire exécuter et éditer ses œuvres, et suivre le courant musical...

— Ah! que c'est vrai!... Que de temps on use à voir les directeurs, à chercher les recommandations, à se ménager des influences!...

— Oh! ce n'est pas à cela que je m'attarde... mais...

— Comment! êtes-vous toujours aussi maladroit à vous faire valoir et aussi paresseux pour toutes les démarches nécessaires?

Jacques se mit à sourire et répondit à demi-voix :

— Tu n'as pas changé!... non, tu n'as pas changé...

Elle se redressa avec un mouvement de fierté.

— Oui, je suis toujours la même, aussi courageuse, aussi ardemment ambitieuse! Mais j'ai conquis cette indépendance et cette gloire que je voulais si furieusement... Rappelle-toi la pauvre petite étudiante isolée et pauvre que j'étais! Quel chemin parcouru, mon ami! Je n'oublierai jamais comme tu m'as aidée, du reste, à ce moment critique de mon tout premier début... Aujourd'hui, vois-tu, j'ai conquis une situation qu'on envie... Et toi, si paresseux à te faire connaître, où en es-tu encore?

Jacques retrouvait l'orgueil et l'égoïsme et l'ignorance de Rachel si pareils à ce qu'il les avait connus, qu'il fut sur le point d'en rire tout haut. Mais elle avait élevé la voix, et oubliait de le vouvoyer. Il dut l'avertir.

— Chère amie, voici la comtesse Griffier, qui vient vous féliciter!...

Rachel se leva, changea de visage, et fut, un instant, une princesse de théâtre d'une distinction infinie, recevant l'hommage qui lui est dû.

— Quelle jolie voix a mademoiselle Malleville! n'est-ce pas, monsieur Savigny? — disait la comtesse.

« Mademoiselle Malleville ! » Il comprit que c'était le nom de guerre de Rachel Beyr, mais eut peine à dissimuler son étonnement.

— Mademoiselle Malleville devrait venir un dimanche nous chanter quelques-unes de vos mélodies ! — ajouta madame Griffier. — Que chantez-vous de monsieur Savigny ? *la Joconde ? les Jardins fermés ? les Miroirs ?*

Jacques remarqua bien que Rachel avait été sur le point de rougir. Mais elle n'avoua point son ignorance.

— Ce que vous préférerez, Madame !

— Eh bien ! voulez-vous venir dimanche, à cinq heures, avec *les Jardins fermés* et *les Roses d'Hafiz ?* Vous serez là, Savigny ? vous pourrez accompagner mademoiselle Malleville ?

Quand Jacques eut baisé la main de madame Griffier, il s'éloigna. Il traversait l'antichambre, quand il s'entendit appeler.

— Monsieur Savigny !

C'était Rachel qui s'attachait à lui.

— Voulez-vous que je vous reconduise ? — lui demanda-t-elle. — Il pleut. Vous n'avez pas de voiture ?

Et en même temps elle disait à haute voix à un laquais.

— Appelez le cocher Baptiste, de la rue Chaptal.

Jacques entra donc à sa suite dans un très élégant coupé : une belle orchidée fleurissait entre les deux glaces de devant. Un délicat parfum d'iris s'épanouissait dans la petite prison fermée de la voiture.

— Rien ne vous presse ! je vous emmène jusque chez moi... Il faut absolument que vous me fassiez étudier ces deux morceaux... Quels titres a-t-elle donc dits ? *les Jardins...? les Roses...?*

— *Les Jardins fermés* et *les Roses d'Hafiz...*

— *Les Roses...?*

— *Les Roses d'Hafiz.* Hafiz est le nom d'un célèbre poète persan.

— Ah !... c'est donc connu ?

— Je vous enverrai toutes mes mélodies.

— Oh ! que tu es gentil, mon chéri ! Je veux les apprendre toutes ! ce sera un tel plaisir pour moi ! tu m'aideras, tu me feras répéter ! Tu sais qu'à nous deux, nous pourrions nous

rendre de si grands services! en s'appuyant l'un sur l'autre, on se sent plus fort... Quel bonheur, quel bonheur, quel grand bonheur inattendu, de t'avoir rencontré ainsi! Ah! le beau jour! *mardi 20 février*... Je marquerai ce jour-là d'un caillou blanc!

Depuis qu'elle avait entrevu que Jacques lui pourrait être utile, sa voix avait pris une intonation câline : il n'en était point dupe, mais cette voix résonnait avec tant de charme, qu'il s'attardait complaisamment à l'écouter. Il la savait douce et cristalline, plus que sincère. Qu'importait? Le passé y chantait, tendre et voilé, et dépouillé de toutes ses misères. Il avait vite maîtrisé son émotion première, et s'amusait de cette rencontre sans bien analyser ce qu'elle remuait en lui. Rachel en avait manifesté si peu d'étonnement, qu'il ne prenait pas le temps de réfléchir à l'inattendu de l'aventure, et qu'il se laissait mollement conduire par elle dans les détours d'une causerie intime : il semblait que les sept années écoulées depuis leur rupture se fussent abolies, et qu'ils se retrouvassent comme des amis de longue date entre lesquels rien d'amer n'a jamais surgi, et qui sont insensiblement passés, par un mutuel accord, d'un amour de jeunesse à une amitié tendre, si tranquille et si sage qu'aucun péril n'y paraît plus caché.

— Comment va Annette? — lui demandait-il. — Elle doit être bien changée depuis le temps où je jouais avec elle à pigeon vole!

— Oh! Annette est une demoiselle maintenant! Tu ne la reconnaîtrais pas. Elle va avoir dix ans. Je l'ai mise au piano et j'espère qu'elle pourra entrer dans trois ou quatre ans au Conservatoire. Papa et maman l'ont gardée chez eux, parce que, tu comprends, avec ma vie errante, et ma perpétuelle agitation d'artiste, je ne pourrais m'occuper d'elle.

— Et son père? il la néglige toujours autant?

— Toujours autant? plus que jamais, devrais-tu dire. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Depuis mon divorce, il a définitivement disparu. Il serait mort, que nous n'en entendrions pas moins parler. Jamais la petite n'a reçu signe de vie de lui. Jamais, au jour de l'an, il ne lui a envoyé une poupée de quatre sous ou une boîte de chocolats... Quel homme!

— Pauvre petite! comment tes parents t'ont-ils mariée, à dix-huit-ans, à cet aventurier?

— Que veux-tu? J'étais une enfant romanesque et je croyais l'aimer. J'avais une petite dot, qu'il brûlait de me manger, évidemment. Et il faisait le joli cœur, le gentilhomme mortellement amoureux. Mes parents n'étaient que depuis six ans à Paris. Un vieux rabbin qu'ils avaient connu dans le temps à Cracovie leur recommandait ce grand garçon aux beaux yeux noirs. Ma sœur me disait : « Si tu n'en veux pas, c'est moi qui l'épouse! »... Et puis c'était mon destin... Au bout de six mois, il avait disparu, emportant les débris de ma dot et me laissant des tas de dettes... J'ai cru mourir de chagrin... Heureusement, la petite est née, je l'ai nourrie... Et puis le démon de la musique m'a prise... et je t'ai rencontré, mon chéri!

Elle appuya doucement son bras sur lui en disant cela, et il se sentit troublé. Quand elle avait remué ses souvenirs, l'évocation de cette modeste et bizarre famille de Juifs polonais, dont jadis elle lui avait conté tant de traits curieux et par trop caractéristiques, l'avait choqué désagréablement. Mais les derniers mots, soupirés par cette voix musicale et savante, effaçaient tout le reste. Il ne songeait pas à lui demander son histoire depuis leur séparation, ni comment elle se trouvait maintenant vivre dans le luxe. Il contemplait, dans l'ombre du coupé, éclairée seulement par les lumières du dehors, sa silhouette si svelte, si fine et, sous son vaste chapeau, son délicat visage aux lignes trop précises, séduisant plus que joli, où le caractère de la race était si fortement imprimé. Les maquillages du théâtre n'avaient pas flétri cette peau blanche d'une si rare douceur, et le regard lent, à la fois tendre et un peu froid, presque lointain, de ses jolis yeux verts, n'était pas moins attirant ni moins pur que jadis.

— Il y a longtemps que tu es installée rue Chaptal? — lui demanda-t-il distraitement.

— De dix-huit mois à deux ans! Mais toute la dernière saison, je l'ai passée, après plusieurs fatigantes tournées, à l'Opéra de Saint-Pétersbourg... Quand nous nous sommes quittés, tu te rappelles, j'étais si triste, si épuisée de chagrin, que j'ai tenté de m'abrutir de travail... J'avais juré de vivre

seule... Mais que peut une femme isolée?... Un pauvre chef d'orchestre a alors quitté pour moi sa femme et ses enfants... mais au bout de deux années d'une vie misérable, il m'a trahie, et s'est réconcilié avec les siens... J'ai alors rencontré, par bonheur, un homme excellent, qui n'entend rien à la musique, mais qui m'adore... Tu le connais peut-être : il est fort riche, ou du moins...

— Non! non! — s'écria-t-il, — ne me dis pas son nom. Je ne veux pas le savoir...

— Tu pourrais cependant me renseigner sur lui, sur sa famille, sur sa situation, car il est marié...

— Non! tais-toi, — dit-il d'une voix si âpre qu'elle le regarda avec étonnement.

— Quel original tu fais!

Elle hocha la tête et n'ajouta rien. Mais la voiture entrait sous la voûte du petit hôtel de Rachel Malleville.

— Ne crains pas de rencontrer mon ami chez moi. Je sais toujours d'avance quand il vient, et, d'ailleurs, il est en voyage.

Il la suivit dans un petit salon Louis XVI, aux beaux meubles de tapisserie ancienne et dont les murs étaient ornés de gravures anglaises en couleurs. Elle le laissa seul un moment. Il avait cru qu'il allait fuir, tant les libres confidences de Rachel l'avaient heurté. Mais il restait, attendant qu'elle eût enlevé son chapeau. Il s'était assis au piano, examinant ce salon joli mais banal, d'un goût et d'un luxe raffinés, et où rien cependant ne décelait une seule intention personnelle de la maîtresse du logis. Puis, d'instinct, il ouvrit le piano. Une partition était ouverte sur le pupitre : « *Miss Marigold!* » l'œuvre la plus populaire, et la plus vulgaire aussi, de Piccinini, le trop fameux compositeur italien contre lequel, avec quelques-uns de ses amis de la presse musicale, il avait tant lutté.

« Non! non! » pensa-t-il, « il n'y a rien de commun entre Rachel et moi! »

Et, de nouveau, il fut sur le point de prendre son chapeau et de s'en aller. Il s'attarda pourtant à regarder une grande photographie d'elle qui se dressait sur le piano. C'est qu'un charme singulier, malgré tout, et une indéfinissable poésie animaient cet étroit visage, au nez un peu trop long, à la bouche large et cependant mince, et dont la lèvre inférieure avait si

fortement la marque de la race. Il se rappela que jadis il la comparait à la déesse Hâthor telle qu'elle est peinte sur un beau relief de pierre que le Louvre possède, et où on la voit bénir gravement Séti Ier; et il retrouvait en lui quelque chose du goût complexe et véhément qu'il avait ressenti, sept années plus tôt, pour cette chair jeune et douce, qui eût pu être celle d'une princesse de sang royal, née au cœur de l'orient.

A ce moment, le bruissement d'une robe lui fit lever la tête. Rachel rentrait dans le salon, et lui souriait. Elle lui tendit ses deux mains, et il les regarda longuement, car elle les avait admirables, et si fines, si fragiles, que les beaux diamants de ses bagues y semblaient trop lourdement peser. Il lui baisa le bout des doigts; mais elle lui dit d'un ton d'enfant gâtée :

— On ne s'est pas encore embrassé!

Elle l'embrassa la première, et comme il lui tenait toujours la main, elle lui montra son bras :

— Vois-tu, mon chéri! le porte-bonheur que tu m'avais donné, je l'ai toujours... Oui, toujours! Il ne me quitte jamais... Tu sais que je suis superstitieuse... Et puis, je n'oublie pas, moi.

Elle lui montra son collier de perles et ses autres bijoux.

— Ils sont beaux, ils valent une fortune! mais vois-tu, aucun ne m'est cher comme ce petit bracelet qui me vient de toi...

Il sourit sans répondre, et lui baisa le bras.

— Oh! mais il est tard... Travaillons, travaillons!

— Que voulez-vous travailler? demanda-t-il.

Elle le regarda avec des yeux grondeurs.

— Pourquoi ne me tutoyez-vous plus? Vous ai-je fait de la peine?

Il rit et lui baisa de nouveau la main.

— Travaillons, travaillons, mon enfant! que veux-tu travailler avec moi?

— Tes mélodies... *Les Roses... Les Roses...*?

— *Les Roses d'Hafiz...*

— Ah! oui... quel nom difficile à retenir!... et puis, je n'en ai pas la musique... il faudra nous hâter, pour que je les sache dimanche!

Il tenta de lui donner une idée du morceau, bien qu'il n'eût

qu'une voix de compositeur. Elle l'écoutait attentivement, assise sur un large divan où s'appuyaient ses belles mains.

— Rejoue-le moi une seconde fois! — dit-elle, quand il eut fini.

Elle écouta une seconde, une troisième, une quatrième fois, avec la même attention volontaire.

— Oui, oui, — murmura-t-elle enfin. — Je comprends maintenant! je commence à comprendre... C'est une musique difficile, obscure... mais c'est beau... souffle-moi! je vais tenter de chantonner le début.

Quand l'Aube dans son lit de roses
S'éveille au seuil des grands déserts...

Elle chantait timidement, à demi-voix, se trompait souvent, quoiqu'il lui soufflât chaque mot et chaque note, et pourtant à ces strophes péniblement épelées, sa voix, à l'âme légère et fragile, sa voix, plus tendre que son cœur, prêtait une grâce si particulière, qu'il l'écoutait avec une émotion croissante. Ne lui restituait-elle pas instinctivement, et sans le savoir, l'image même de ce qu'il avait vu en rêve quand il avait écrit cette mélodie, devenue fameuse dans un cercle de dilettantes raffinés? Ne réalisait-elle pas l'idée de la belle jeune fille persane, qui dans un jardin chimérique soupirait cette plainte?

— Oh! Rachel, Rachel! — s'écria-t-il, après le dernier accord, — tu chanteras cela divinement...

Elle rougit de plaisir et le regarda longuement.

— Il faudra beaucoup étudier encore!... Quand reviendras-tu? Demain matin, à onze heures?

Il acquiesça. A ce moment, une femme de chambre entra et annonça le dîner.

— Je me sauve! je me sauve! je me suis attardé, mon amie...

— Oh! je vous aurais bien retenu à dîner, mais j'attends à neuf heures papa et maman...

L'évocation soudaine du papa et de la maman de Rachel dissipa le charme qui emprisonnait Jacques.

— D'ailleurs, — dit-il, — je dois aller ce soir avant dix heures à la salle Erard, où le quatuor tchèque joue du Smetana...

— Qu'avez-vous besoin d'aller entendre cela?

— Je dois en rendre compte dans la *Gazette musicale*.

— Comment? vous faites aussi de la critique?

— Mais oui, depuis quatre ans...

Le visage de Rachel s'illumina. La femme de chambre ayant disparu, elle se rapprocha de lui.

— Oh! tu devrais dire un mot de moi dans la *Gazette musicale,* à propos du concert de la comtesse Griffier!

— Mais elle n'admet point qu'on en parle...

— Une fois... par exception... pour moi... parce que c'est moi...

— Je me brouillerais avec elle! Et puis à quoi bon? un mot perdu dans une chronique!

— Oh! tu ne sais pas à quel point un mot — s'il est très gentil, comme tu saurais si bien l'écrire — peut devenir utile!... Je le montrerais... Je le ferais lire à Lerond... je...

— Oh! l'éternelle ambitieuse!... si je pouvais... mais, dans le cas présent, je ne puis pas... Je ne puis pas.

— Méchant!... Méchant!

Elle lui tenait les mains. Mais il s'échappa. Dans l'antichambre encore elle disait :

— Nous en reparlerons demain...

Il s'enfuit par les rues, troublé et mécontent de lui-même. La pluie avait cessé, mais les pavés humides reflétaient la flamme des réverbères embués par la brume. Il arriva bientôt sur les boulevards extérieurs, et soudain il vit danser autour de lui les lumières des tramways, des brasseries, des réclames électriques. Cette brusque sensation le heurta. La cohue et le bruit l'étourdirent, et il regarda autour de lui ce vertigineux spectacle : c'était un de ces soirs de février où l'hiver attiédi meurt dans la boue, où Paris n'est plus qu'un lieu de plaisir encombré, vulgaire, sinistre, et où il semble qu'au-dessus de la ville populeuse il n'y ait plus de ciel.

« Ah! l'ignoble Paris! » pensa-t-il.

Il souffrait dans tous ses nerfs de cet âcre dégoût. Il ne réussissait pas à réagir contre cette sensibilité directe, immédiate, trop vive, dont la tyrannie le menait si vite de l'exaltation à la rancœur; il avait beau s'obliger à marcher, à fatiguer son corps et à user cette sensation brusque de la monstruosité et de la bassesse de ce Paris nocturne, il avait beau s'enfoncer dans des rues noires et désertes, — il revoyait malgré lui des boule-

vards fangeux qu'inondait une lumière crue, et où la foule refluait vers des cabarets ou des music-halls, ou simplement vers les faubourgs pleins de misère et de vice ; et entre les plaisirs barbares où courait la populace et cet élégant salon d'actrice qu'il quittait à peine, une sorte de comparaison involontaire s'imposa à son imagination, le harcela, et lui fit mal.

« Pauvre Rachel ! » songeait-il. « Elle devait forcément finir par là ! »

Pourquoi, repensant à elle, ne pouvait-il en ce moment revoir que son coupé, son collier de perles et ce salon aux meubles chers, tout ce qui d'elle attestait clairement la femme entretenue ! Il supputait, malgré son effort de penser à autre chose, ce qu'elle pouvait coûter par an à cet ami dont il avait voulu ignorer le nom, mais qu'il se figurait sous les traits conventionnels d'un financier épais et mûr. « Cent mille francs par an ! oui, au moins cent mille francs... » Ce chiffre résonnait dans sa tête, longuement, mécaniquement. Il avait la bouche sèche, le front brûlant. Il songea une seconde à la Rachel de jadis, qu'il avait connue petite bourgeoise timide, attachée, sinon à sa vertu, du moins à son honorabilité, cuirassée de respect humain, toute neuve à l'amour, et longue, si longue à céder à la cour délicate qu'il lui faisait ! mais elle était déjà en proie alors au démon du théâtre, au grisant désir du succès, et finalement elle s'était donnée à lui qui du moins flattait autant son ambition de cantatrice que son cœur de femme. Maintenant à cette image du passé se superposait l'image de ce qu'elle était devenue, à mi-chemin du but rêvé par son ambition première, mais en même temps oublieuse de sa fierté ancienne, et fort satisfaite d'être installée sans arrière-pensée dans un luxe qu'elle payait de son corps.

« Qu'importe ? que m'importe ? que me fait Rachel, aujourd'hui ? »

Il se redisait cela sans relâche. Mais pourquoi n'était-il obsédé que de viles ou arides images ? Il allait au hasard, ne s'apercevant pas qu'il n'avait point dîné.

— Où suis-je ? — se demanda-t-il tout à coup.

Un jet de vapeur blanche monta dans l'ombre humide.

— Ah ! me voici au pont de l'Europe !

Il aperçut à travers les hauts parapets de tôle la profonde

tranchée du chemin de fer, sillonnée de trains, tachetée de feux. La gare apparaissait de l'autre côté, comme une sorte de gueule monstrueuse, toujours béante, d'où sortait une confusion de lumières et de bruits.

« Je devrais quitter Paris! »

Un train fila rapidement, dont la fumée l'environna une minute. Il le regarda s'engouffrer sous l'énorme tunnel. Mais par delà ce gouffre noir, il devinait la sérénité des campagnes où de grands fleuves serpentants reflètent les étoiles. Il se vit arriver un soir au seuil de sa maison familiale, où Madeleine l'accueillerait avec son sourire tendre et bon, où il irait baiser au front ses enfants endormis dans leurs petits lits blancs, et où son oncle Dubois-Froment se lèverait péniblement de son fauteuil pour l'embrasser. Il goûta en pensée la douceur de cette impression connue, la paix de la vaste et heureuse demeure, le parfum de terre humide qui viendrait du grand parc dépouillé par l'hiver; et le retour en lui de cette image lui parut si bienfaisant qu'il s'écria tout haut :

— Lundi, je partirai pour la Fine-Haie!

Un passant l'entendit parler tout haut et se retourna.

« Il me croit fou » pensa-t-il.

Mais il rit joyeusement. Un fiacre suivait le trottoir. Il y sauta, en donnant son adresse.

« J'ai faim! il doit être tard... »

Il baissa la glace de la voiture. Les rues étaient calmes. Il aperçut un pan de ciel étoilé, et se ressouvint encore de sa chère maison de campagne, tandis que la mélodie du *Nocturne* de Franck rentrait doucement en lui, et s'y attardait :

O grande nuit, nuit solennelle,
En qui tout est délicieux...

II

Il semblait souvent à Jacques Savigny que sa vie avait été pauvre d'événements, qu'une sorte de banalité nécessaire marquât son destin et que les hasards romanesques se détournassent de lui.

— Tout ce que je vaux, pensait-il, je le dois à la nuance précieuse et ardente à la fois de mon imagination ou de mon âme. Mais cette nuance se cache sous l'apparence uniforme et grise de ma vie. Qui donc ira la chercher dans les ténèbres?

Sujet à des découragements singuliers, il était cependant soutenu dans sa carrière, depuis deux ou trois années, par une sorte d'admiration respectueuse que lui témoignait l'élite des cercles musicaux de Paris. Mais dans ces cercles où les bohèmes, les aventuriers et les fous se mêlaient à des professionnels sans relief et à des gens du monde la plupart originaux, il s'étonnait lui-même de ne se distinguer par aucun trait pittoresque ou bizarre. Quand ce jeune homme élancé et élégant, au visage aimable et régulier, aux cheveux et à la moustache d'un blond presque argenté, au teint pâle et facilement rougissant, entrait dans un salon de Paris, on s'étonnait moins d'apprendre qu'il était le fils d'un notaire de Boulogne-sur-Mer, qu'il appartenait à une bonne famille de bourgeoisie provinciale, et qu'il jouissait d'une jolie fortune, que d'entendre assurer que ce fils de notaire était un compositeur de musique d'un talent raffiné et hardi, et l'un des plus sûrs espoirs de la jeune école française d'avant-garde. Il s'était vite acclimaté à Paris et même au très grand monde, où la protection de la comtesse Griffier l'avait introduit. Mais il ne s'y attardait pas. Sa vie était discrète et régulière, autant que ses dehors. S'il avait eu quelque liaison dans sa jeunesse, nul n'aurait su en rien conter, et lui-même était fermé aux confidences. D'ailleurs il s'était marié à vingt-six ans dans sa province, avec une femme charmante, de nature un peu sauvage mais d'une rare distinction. Il vivait plus de la moitié de l'année à la campagne, dans ses terres. Certes, s'il montrait dans ses œuvres une imagination colorée, violente et exquise tour à tour, infiniment subtile ou puissamment passionnée, rien n'en transparaissait dans sa vie. De vieilles dames de Boulogne, qui ignoraient tout de ses œuvres, pouvaient dire avec une sincérité attendrie :

— Ce bon Jacques! c'est tout le portrait de sa mère! Quel dommage qu'il n'ait pas repris l'étude de cet excellent monsieur Savigny!

Sa vocation s'était dessinée de bonne heure et avait beaucoup

alarmé sa famille. Ses parents se la reprochaient l'un à l'autre, car la mère de M. Savigny, Valentine van der Poële, était la fille d'un musicien de Gand, organiste de la cathédrale et compositeur austère, et madame Savigny elle-même descendait d'une famille où la musique était en honneur. Son père, Charles Dubois, avait employé sa belle fortune à héberger, jadis, tous les artistes qui allaient de Paris à Londres, et qui, dans le temps des diligences, ne traversaient guère Boulogne sans s'y arrêter quelques jours; sa mère, Jacqueline Froment — de l'opulente famille des Froment de Baincthun, très honorée dans tout le Boulonnais — avait été célèbre au temps de sa jeunesse pour sa beauté, sa grâce à jouer de la harpe, et sa voix de contralto, qui lui avait valu la gloire d'être embrassée un jour, à la fin d'un concert donné chez ses parents, par Meyerbeer, alors tout près d'être divinisé. Mais monsieur et madame Savigny, s'ils aimaient encore la musique, ne la considéraient que comme un divertissement utile. Ils encourageaient ce goût chez leur fille, Henriette, et le réprimaient chez Jacques : n'avait-il pas mieux à faire? l'étude familiale, transmise depuis un temps immémorial de Savigny en Savigny, ne lui devait-elle pas revenir, nécessairement? Au collège des Jésuites, où on l'avait placé, Jacques, malgré des dispositions étonnantes, faisait des études irrégulières. Il se sauvait des classes, pour aller grimper en cachette à l'orgue de la chapelle. Les jours de sortie, il s'enfermait avec Henriette, et le bruit de leur musique à quatre mains troublait le travail des clercs, dans l'étude, au rez-de-chaussée de la maison paternelle. C'était Henriette qui obtenait par ses supplications qu'on n'interdît point le piano à son frère : elle était extrêmement nerveuse, de santé délicate, et si sensitive qu'une observation un peu brusque de son père la rendait malade pour des jours entiers. Mais quand Jacques fut bachelier, il prétendit aller étudier la composition à Paris. M. Savigny, furieux, cria au scandale.

— Tu iras faire ton droit à Paris, et tu seras docteur à vingt-trois ans, ou bien je te déshérite! — clamait-il avec le plus grand sérieux.

Ou bien il employait une autre menace qu'il croyait sans réplique :

— Si à vingt-cinq ans tu n'es pas docteur, je donne l'étude à ton cousin Jean-Pierre.

Jean-Pierre, né du mariage d'un frère de M. Savigny avec une toute petite bourgeoise de la ville, fille de boutiquiers, Jean-Pierre, gros garçon timide et commun, fort appliqué et fort docile, mais des plus médiocres, était la risée de la famille. Quelle honte, si l'étude échappait à Jacques pour échoir à Jean-Pierre Savigny! quel châtiment pour Jacques, ce fantaisiste et ce rebelle!

Mais Henriette et Jacques, qui passaient l'été à la campagne, à une lieue de Boulogne, chez leurs oncle et tante Dubois-Froment, se promenaient sans relâche dans le grand parc de Rupembert et complotaient une révolte définitive.

— Tu feras un peu de droit, — disait Henriette, — juste ce qu'il faut pour réussir ta licence, mais tu étudieras surtout la composition. Tout ce que je pourrai économiser, je te l'enverrai, afin que tu payes tes leçons... Et tu verras! dans deux ans ou trois ans, tu en sauras plus que les prix de Rome du Conservatoire!

Caressant de beaux rêves de gloire, ils erraient des heures entières dans le parc, où le vent de mer chantait à travers les grands arbres et s'attardait parfois jusque dans les vallonnements humides, tout parfumés de menthe et d'angélique sauvage. Dès qu'ils rentraient dans le vieux salon confortable et charmant, ils se mettaient au piano. L'oncle et la tante Dubois-Froment, qui n'avaient point d'enfants et qui les chérissaient tous deux, les écoutaient avec gravité et osaient laisser percer leur admiration, du moins quand M. Savigny n'était point là.

Un jour Henriette dit à Jacques :

— J'ai deviné un grand secret!... Le rêve de notre tante, c'est que tu épouses sa nièce, Madeleine Asselin, et, si tu l'épouses, ils vous légueront à tous deux leur fortune... Or, tu sais, Madeleine Asselin est très douce, très intelligente, et promet de devenir fort jolie. Elle adore la musique d'ailleurs. Si tu l'épouses, tu seras bien assez riche sans l'étude... et ce sera un tel bonheur pour Jean-Pierre!

Ils se mirent à rire tous les deux, comme des enfants. Qu'était Jacques d'ailleurs, sinon un enfant sensitif? Enfermé

dans son rêve, il ignorait tout de la vie. Ce bel été fut le dernier de cet âge d'insouciance, et il en gardait un souvenir extraordinaire, d'une poésie rayonnante. N'avait-il pas puisé alors — dans l'intimité de cette campagne vallonnée, humide et fertile, où, sur les hauteurs, les arbres poussaient tous inclinés vers l'est, sous l'incessant effort du vent de mer, et où, dans les fonds, la végétation touffue et vivace offrait tant d'asiles de paix et de rêverie, — n'avait-il pas puisé plus encore dans la tendresse d'Henriette, une force et une poésie qui l'avaient soutenu tout au long de sa jeunesse?

La première de ses années d'étudiant, à Paris, s'était passée facilement. Aidé des subsides d'Henriette, économisant sur sa pension avec un sens pratique qu'il avait hérité de son père, il avait réussi à prendre des leçons d'harmonie et de composition d'un vieil organiste, plein de flamme, l'un des meilleurs élèves de Franck. Recommandé au célèbre compositeur Victor de Jussy, il s'était également attaché à lui et avait profité avec avidité de son amitié et de cet enseignement continu, par la conversation, par l'enthousiasme et par l'exemple, que ce maître dispensait à ses disciples. Il avait en même temps réussi tant bien que mal un examen de droit, et n'avait donc pas encouru la disgrâce paternelle.

Mais un immense chagrin qui devait assombrir toute sa jeunesse l'attendait, à l'automne suivant. Après une longue maladie de langueur, Henriette mourut à vingt ans, et ce deuil porta à leur mère une blessure mortelle. Lui-même, frappé d'un inguérissable désespoir, tomba à dater de ce jour en un pessimisme philosophique sans réticence et sans adoucissement. Puis une lutte âpre et mesquine avec son père, au sujet de sa vocation, avait commencé. Pour continuer ses études musicales, il avait dû lui-même donner des leçons, jusqu'à ce qu'un jour son oncle Dubois-Froment eût consenti à l'aider, en secret. Sa mère aurait voulu fléchir son père, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même : ce fut pendant son année de service militaire, qu'il eut la douleur nouvelle de lui fermer les yeux. Tant de tristesses semblèrent d'abord annihiler en lui la volonté : il la retrouva pourtant dans le foyer de son ambition première. Une fois docteur en droit, il déclara à M. Savigny qu'il consentait que Jean-Pierre héritât de

l'étude : quant à lui, il vouait sa vie à la musique. Son père, blessé dans son plus vif amour-propre, le prit au mot et donna l'étude à son neveu.

— Tu n'es qu'un ingrat, un rebelle et un bohème! — avait-il crié à Jacques.

Les Dubois-Froment s'étaient vainement interposés : le père et le fils, vivant séparés, l'un dans son vieil hôtel provincial, l'autre seul et libre à Paris, nourrissaient l'un contre l'autre une aigre rancune.

Un jour, pourtant, M. Savigny, qui lisait quotidiennement son journal avec dévotion, eut la surprise d'y trouver un éloge enthousiaste d'une symphonie de Jacques exécutée à Paris dans un concert. L'étonnement, et une certaine satisfaction — oh! bien involontaire, — luttaient en lui avec sa longue rancune. Il relisait pour la vingtième fois l'article du *Temps*, quand entra chez lui son beau-frère Dubois-Froment.

— Ah! ah! tu as déjà lu le fameux article! — lui dit M. Dubois-Froment.

— Eh! oui... et puis après?

— Ne vois-tu pas que c'est le succès?... et bientôt la gloire...

— Peut-être... peut-être... et puis après?

— Eh bien! pourquoi tenir rigueur?...

— Rigueur... rigueur... ce n'est pas le mot... Car tout peut s'arranger... Jacques est docteur en droit... qu'il trouve une situation régulière, — avocat, avoué, notaire, ou même fonctionnaire, — et je consens qu'il cultive la musique à ses heures de liberté... Si c'est une charge qu'il veut, de notaire ou d'avoué, j'en fais mon affaire, quitte à me saigner aux quatre veines!

— Mais voyons, mon bon Étienne, réfléchis une seconde! est-ce possible? ce garçon...

— Que veux-tu? on ne vit pas de l'air du temps ni d'airs de musique... Jacques a vingt-quatre ans...

— Cécile et moi avions une autre idée, — dit confidentiellement M. Dubois-Froment... — Madeleine Asselin, la nièce de Cécile aura bientôt vingt ans. Elle est charmante. Je sais que Jacques ne lui déplaît pas. Que les enfants s'épousent, et nous les adoptons! La Fine-Haie sera pour eux, et notre fortune avec...

M. Savigny tressaillit. Il était trop notaire, dans le sang, pour n'avoir pas calculé en une seconde ce que représenterait la succession Dubois-Froment! L'idée l'enthousiasma. Il écrivit le soir même à Jacques de venir à Boulogne. Mais quelle surprise, et quelle colère, quand il entendit Jacques répondre par un refus formel! Il ne comprenait rien aux raisons, non! aux prétextes de son fils.

— Je suis trop jeune, — disait Jacques, — et un motif essentiel m'interdit de m'arrêter à une semblable idée : elle ne vient pas de Madeleine. On peut la lui suggérer. On peut lui faire entendre que nous y trouverions tous deux notre intérêt. Mais cela même me gâterait ce beau projet, s'il me séduisait par ailleurs. Quant à Madeleine Asselin, je la crois charmante, bien que je ne l'aie pas vue depuis deux ans. Qui sait? je l'aurais peut-être aimée, si le hasard l'avait mise sur mon chemin avant notre conversation. Mais maintenant, je ne saurais la voir sans arrière-pensée, et cela seul lui enlèverait tout son charme.

La brouille du père et du fils devint quasi définitive.

— Il a un fil à la patte! — disait M. Savigny, furieux.

C'était pourtant inexact, du moins à ce moment-là. Peu de mois après, il est vrai, Jacques rencontrait Rachel Beyr. Mais leur liaison dura moins d'une année, et Jacques souffrit peu de la rupture. Les occasions de s'en distraire ne s'offraient-elles pas de toutes parts? Cependant les maîtresses qui se succédaient dans sa vie laissaient, quand leurs souriants visages disparaissaient au tournant de la route, son cœur stérile, mécontent, et plus pessimiste que jamais. Il avait peur, une peur étrange de ces succès faciles. Il se mettait à détester ces maîtresses, qui succombaient sans lutte, comme il méprisait la plupart des morceaux qu'il composait alors et qui couraient aussitôt dans certains salons raffinés, y jouissant d'une vogue grandissante.

— Je disperse mon cœur et je disperse mon inspiration. Je n'écris que de petites choses et je ne vis que des romans médiocres. Est-ce que mon âme ne va pas s'en aller en morceaux? Elle est comme un beau nuage dont le vent fait mille petites nuées, infimes et bientôt invisibles...

Il rêvait de fuir Paris, d'aller se cacher dans un lieu lointain

dont la beauté inconnue le régénérât tout à coup. Mais comment voyager, alors que ses revenus lui suffisaient à peine à vivre? Il avait légèrement écorné sa fortune, Rachel y ayant aidé; et c'était pour lui un remords, car il tenait de son père certains scrupules bourgeois d'économie et de sage administration financière dont il ne s'était jamais défait. Ce mélange de préoccupations mesquines et d'amers soucis moraux lui faisait un cœur si las, si diminué et si malheureux, qu'un jour, abreuvé de dégoût, il partit sans réflexion pour Boulogne.

C'était un soir de juin, orageux et énervant. Il venait de rompre avec une maîtresse, très belle de corps et de visage, mais dont il avait découvert d'un seul coup, après des mois d'illusion, l'âme vaniteuse et flétrie. Il lui semblait avoir depuis des années gâché sa vie et son génie, et il aurait voulu avoir la foi d'un enfant pour prier Dieu et demander à l'âme bienheureuse d'Henriette d'intercéder pour lui. Henriette! chère Henriette, qui dormait près de leur mère sous ces beaux rosiers éternellement fleurissants du cimetière de Boulogne, visité à toute heure par le vent du large! Henriette, dont la tendresse, puis le pur souvenir avaient protégé sa première jeunesse! Avait-elle donc cessé de veiller sur lui, depuis qu'il ménageait si mal les meilleures énergies de son cœur et les sources premières de son lyrisme?

Il n'avait pas averti son père et craignait son accueil. Il hésita un moment, à la gare, puis il héla une voiture et se fit conduire à Rupembert.

— C'est là-bas, à main gauche, la grande maison blanche qu'on voit d'ici, — disait-il au cocher qui s'égarait dans la nuit.

— Ah! oui... à la Fine-Haie, alors... chez monsieur Dubois-Froment...

Le cocher avait dit cela sur un ton familier, avec l'accent chantant du pays, sans se douter combien le voyageur en était réjoui et ému.

— Ah! monsieur Jacques, à cette heure! — s'écria le vieux domestique qui lui ouvrit! — Heureusement que Monsieur et Madame sont encore au salon!

Il entra. Son oncle et sa tante se levèrent, tout surpris.

— Ah! mon bon Jacques! qu'est-ce qui t'amène?

Les deux vieillards tremblaient d'émotion. Alors il vit se lever une jeune fille en robe blanche qui brodait sous la lampe.

— Tu ne reconnais pas Madeleine Asselin? — lui dit son oncle. — Voici cinq ans bientôt que tu ne l'as vue, je crois...

Mais si! il la reconnaissait, quoiqu'elle eût grandi et embelli, et qu'un charme grave qu'elle n'avait pas encore à dix-sept ans illuminât maintenant son fin visage couronné de cheveux blonds. Et il s'assit entre son oncle et sa tante, et se mit à causer simplement, joyeusement, comme s'il n'était pas resté quatre années sans retourner à la Fine-Haie, autrement qu'en courant, comme si ce soir était l'un des soirs de son adolescence où il vivait là, avec Henriette, plus libre et le cœur plus content que dans la maison paternelle, comme s'il était revenu avec le dessein de ne plus s'en aller.

Il ne s'en alla point.

Ce fut peu de jours après qu'il se fiança à Madeleine, — le cœur si confiant, si léger, si bondissant, si pur, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais rêvé un tel bonheur! Son esprit impressionnable avait été frappé du hasard qui l'avait mis en face même de Madeleine le jour où il avait cherché à fuir sa propre vie et sa vaine solitude dans le grand Paris tentateur. Quel contraste entre les misères morales dont il s'évadait et la fraîcheur d'âme de la jeune fille! Le lendemain de son arrivée à Rupembert, elle lui avait joué sa *Sonate*, et son orgueil inavoué avait été flatté, plus même qu'il ne s'en doutait. La campagne exubérante, odorante et douce, ne lui offrait-elle pas une complicité secrète? Il se rappela les paroles d'Henriette, qui aimait Madeleine. Un matin, au réveil, il s'aperçut que son long pessimisme l'avait quitté, comme une lourde brume qu'aurait chassée le vent de mer. Il descendit au jardin : Madeleine était assise sur un banc près des parterres où le soleil attiédissait l'arome des résédas et des bordures de buis. Il s'assit près d'elle, le cœur battant. Madeleine se taisait. Le vent agitait sa collerette de lingerie, faisait voleter ses cheveux blonds, et courbait doucement ses longs cils dorés. Puis ils causèrent au hasard. Une heure passa : ils n'auraient su dire comment ils en étaient arrivés à parler d'eux-mêmes,

de leur goût du rêve, de leur tendresse pour ce coin du monde, ni comment tout à coup leurs doigts s'étaient enlacés pour ne plus se désunir.

Ils étaient allés en courant, rougissants et les mains jointes, trouver leurs oncle et tante. Certes, cette fois encore, le destin de Jacques avait pris les chemins les plus frayés pour accomplir le grand événement de sa vie. Rien de moins inattendu, de plus bourgeois peut-être, que ce court roman! Mais qu'importe que ce soit par les simples chemins ouverts à tous que la vie vous envoie le bonheur? Du reste il avait vingt-six ans à peine; il pouvait porter en lui une sorte de génie précoce et une imagination brûlante : dans le fond même de son cœur, n'était-il pas encore un enfant?

Depuis son mariage, il avait vécu une vie tranquille et féconde. Son talent avait mûri soudain et donné ses plus beaux fruits. Il s'enfermait dans son calme labeur, protégé par la vigilance de Madeleine. Deux enfants lui étaient nés, qu'il couvait avec la plus vive et la plus jalouse tendresse. Son grand chagrin avait été de perdre leur tante Dubois-Froment. Leur oncle alors les avait suppliés de venir habiter régulièrement la Fine-Haie. C'est peu de temps après que Madeleine, à la suite d'une grossesse malheureuse, donna le jour à un enfant mort-né. Sa santé ayant été assez ébranlée, elle ne vivait plus qu'à la campagne. Jacques seul revenait de temps en temps à Paris, où ils avaient gardé un appartement. Mais ces séparations nécessaires n'avaient en rien troublé leur union sereine. M. Savigny lui-même, qui vieillissait seul dans sa grande maison de Boulogne, toujours renfrogné et grondeur, et fort peu accueillant au jeune ménage, devait reconnaître que Jacques ne méritait aucun reproche.

Pourtant, depuis quelques mois, Jacques sentait une sourde inquiétude croître en lui et troubler, sans cause apparente, la grande paix où il avait vécu ces six années fécondes. Qu'était-il donc survenu? Rien! Il s'observait tant, il analysait avec un tel souci les moindres émotions de son propre cœur, qu'aucune de ces causes extérieures souvent imperceptibles, qui parfois bouleversent la vie d'un artiste, n'aurait pu échapper à sa clairvoyance. Était-ce donc du fond de lui-même que remontait cette tristesse qui venait s'exhaler des

journées entières à la surface de sa pensée? Pourquoi y retrouvait-il le goût amer de son ancien pessimisme? pourquoi la sentait-il lourde et obscure, comme quelque chose de fatal? Elle surgissait d'elle-même dans toutes ses lectures, — car il avait une culture intellectuelle très vaste et très raffinée et, le plus souvent, c'était des vers des poètes ou des évocations des penseurs que ses inspirations musicales tiraient leur origine première. Ce trouble grandissant naissait-il d'une lassitude? Il avait beaucoup produit, depuis plusieurs années, et sa veine se tarissait peut-être. Il voulait aussi se renouveler, varier et approfondir sa propre manière. Avait-il peur d'échouer dans cette tâche? Que de fois il se le demandait avec anxiété! Puis une journée de travail heureux et confiant dissipait sa mélancolie. Seulement elle reparaissait vite et, avec elle, une sorte de stérilité.

Il avait écrit des mélodies, des sonates, deux quatuors, des suites d'orchestre et deux symphonies. Il rêvait d'aborder le drame lyrique. Le poète Albéric de Merenberg lui avait apporté un jour une curieuse *Bethsabée*, d'une couleur opulente et brûlante, semée de vers splendides. Ce drame singulier l'avait saisi. Il l'avait porté à Lerond, le directeur de l'Opéra-Comique, qui lui avait promis de le monter. Mais, depuis des mois, il songeait sans relâche à ce travail sans parvenir à l'aborder. Il y avait trouvé l'inspiration d'une suite d'orchestre qu'il avait appelée *Judée* et qui pouvait passer pour son chef-d'œuvre. Le drame même, ce drame de chaude et criminelle passion, il n'osait l'entreprendre, et n'en avait écrit que les interludes.

— Je suis symphoniste, sans doute, et non pas poète tragique... La scène, la vie active et violente m'effraient...

Néanmoins, plus il souffrait de son impuissance à aborder le drame même, plus le poème de Merenberg l'obsédait! plus l'ambition le mordait de réaliser cette œuvre qu'il « sentait » pourtant, et qui enfonçait en lui comme une brûlure! Que de fois, dans le parc de la Fine-Haie, durant les lugubres journées d'automne ou d'hiver, il avait erré seul, pendant des heures, abandonnant Madeleine et ses enfants, et son oncle devenu à peu près infirme, que de fois dans les boueuses allées, parmi les grands arbres tordus par le vent qui en avait

arraché toutes les feuilles, sous le ciel où galopaient les monstrueuses armées de nuages, il avait cherché ainsi les chants et les cris pathétiques qu'il voulait mettre dans la bouche de David et de Bethsabée. Mais non! mais non! ce ciel, pourtant tragique, ne lui inspirait que des phrases trop élégiaques ou trop intimes; et, dans les vastes pièces de la chère maison où s'allumaient les feux d'hiver, dans cette atmosphère de tendresse pacifique, comment pouvait-il rêver à ce drame de sang?

Alors il partait pour Paris. Seul dans l'appartement où malgré lui il souffrait à toute heure de l'absence de Madeleine et des enfants, son cerveau se faisait plus aride encore. Ah! pourquoi voyait-il, sentait-il si vivement ce drame, s'il ne pouvait l'écrire? Pourquoi ces sombres héros de légende le hantaient-ils ainsi, s'il ne savait leur prêter une voix? Était-ce donc du drame biblique qu'était issue sa propre tristesse? ou de cette lutte intérieure entre son imagination et son vain désir de créer?

— Faut-il tout laisser là? m'avouer vaincu?

Cette pensée l'avait humilié d'abord, puis, à bout de forces, il l'avait presque accueillie. Il était reparti pour Boulogne.

— Le mieux, c'est sans doute d'oublier quelques semaines ce sujet qui m'a trop hanté... Oui, je l'oublierai... j'écrirai autre chose... Et alors, qui sait? peut-être que, pendant ce sommeil volontaire de mes idées, elles germeront en moi sans même que j'en aie conscience: peut-être qu'au printemps, grandies et vivaces, elles reviendront me violenter et m'imposer enfin leur triomphe!

Il en était à cette période de résignation, et il avait regagné Paris pour assister à quelques auditions de ses œuvres, sans s'être remis à son drame, quand il rencontra Rachel Beyr chez la comtesse Griffier. Mais cette résignation momentanée n'avait pas guéri son inquiétude ni sa tristesse. Paris accroissait encore l'empire qu'elles prenaient sur son âme, et sans aucun motif de souffrance, il était las, sombre et découragé.

III

Jacques était assis à côté de Rachel sur le divan de son salon. Le piano restait ouvert, avec les *Roses d'Hafiz* sur le pupitre.

— Comme tu les chantes, maintenant! — disait-il. — C'est si bien cela!...

— Oh! il y a encore deux ou trois intonations difficiles, qu'il faut que j'étudie! Pourquoi, diable! écris-tu de la musique si ardue?

— Le poème de Merenberg est écrit avec beaucoup de préciosité : je ne devais pas l'interpréter platement.

— Pourtant, je t'assure qu'au théâtre les inspiration simples sont bien plus applaudies que les morceaux recherchés!

— Ma petite Rachel! rien n'est plus beau que la simplicité, la divine simplicité de ce qui monte tout droit au ciel... Mais c'est là le secret du génie!... Ce n'est pas tous les jours que naît un hymne transparent comme le *Nocturne* de Franck que tu as si bien chanté mardi... Quand l'âme ne répand pas d'elle-même un chant aussi pur, ne vaut-il pas mieux écrire avec une conscience scrupuleuse, avec un constant souci de la pensée et du style, que d'improviser au hasard, et d'abondance, des médiocrités faciles?

— Oh! quel puriste tu fais! — répondit-elle en riant. — Quant à moi, mon métier m'impose d'émouvoir la foule! je le fais par les moyens les plus classiques, les plus naturels, les plus sincères que je possède, mais je sens que c'est quand elle applaudit que je suis dans le vrai!

— Quelle théorie dangereuse, mon enfant! C'est elle qui fait s'attarder *Miss Marigold* sur ton piano!

— Tu n'aimes pas *Miss Marigold?* C'est si joli, si touchant...

Jacques se leva brusquement.

— Tu n'aimes pas la musique, si tu parles ainsi!

Elle vint le regarder, sous son nez, en riant.

— Regardez-le! comme il est furieux!... Et pourtant, dans toutes nos tournées, c'est avec *Miss Marigold* que nous avons toujours fait le plus d'argent...

— De l'argent! c'est possible... La foule a le goût si plat!

— Ne vous fâchez pas, monsieur Savigny! reprit-elle avec le même rire. Tâchez plutôt de faire autant d'argent que Piccinini. Et surtout ne gardez pas cette mine renfrognée...

Et disant cela, elle lui appliqua un rapide baiser sur la joue et s'enfuit. Lui, se mit à sourire et retourna s'asseoir au piano.

— Allons! Rachel, ne plaisantons pas. Il nous reste à voir les *Jardins fermés*...

Il avait hâte maintenant de s'en aller. Cette femme sans esprit l'agaçait. Sa grâce réelle cachait une bassesse de goût et d'idéal que rien ne rehausserait jamais. Malgré sa distinction apparente, uniquement faite du charme souple et affiné des lignes de son corps, ce n'était qu'une cabotine douée d'une jolie voix! Ah! qu'il aurait besoin, après avoir passé une heure dans ce salon, de se purifier dans l'air vif, dans un autre monde de pensées, ou près des sommets de la musique!

Mais, tandis que ces réflexions s'attardaient en lui, il avait commencé les *Jardins fermés*, et, après une demi-page de prélude, c'était au tour de Rachel d'entonner la mélodie plaintive :

Jardins! Jardins fermés! Beaux jardins vus en songe...

Alors il suffit qu'elle eût soupiré la première strophe, pour qu'il se trouvât transporté dans une autre atmosphère. Par quel secret, cette voix touchante imprégnait-elle la phrase musicale de tant de volupté? Rachel ne possédait cependant pas un organe exceptionnel; sa voix, d'un volume assez mince, valait surtout par une sorte d'intimité caressante. Mais, en chantant cette musique rêveuse plus qu'émouvante, elle y ajoutait d'instinct une sorte de suavité un peu trouble, presque sensuelle quoique infiniment délicate; et Jacques retrouvait, avec surprise, sa propre musique chargée d'une séduction nouvelle qu'il subissait le premier.

C'était la seconde fois qu'il lui faisait répéter les deux mélodies, en vue de la matinée de la comtesse Griffier; la veille déjà, il avait été désagréablement choqué de la pauvreté de goût et d'idées de Rachel. Cette fois-ci, il était plus frappé du contraste entre son caractère hostile à tout idéal et la poésie si particulière de sa voix, quand elle chantait ces

deux mélodies que depuis la veille elle avait à peu près apprises. Il avait tenté de se rebeller contre ce charme : mais non ! c'était son œuvre qui lui apparaissait ainsi, toute vivante : pouvait-il se détacher d'elle? Et dès que Rachel eut achevé, il la regarda avec un long sourire heureux, et, reprenant le début sans interrompre, il lui dit :

— Recommence!... une fois encore...

Elle comprit qu'il était satisfait et ému. Flattée dans le plus profond de son cœur, elle reprit avec le même accent plaintif et caressant :

Jardins! Jardins fermés!...

Elle avait appuyé sa main sur l'épaule de Jacques.

— Que j'aime ces chers *Jardins fermés!* murmura-t-elle en finissant. Je les ai compris, maintenant! je les vois, je les respire!

Il la remercia du regard; elle sourit et alla s'asseoir sur le divan, silencieuse, les yeux songeurs sous ses longs cils châtain. Lui, il marchait lentement, de long en large, sur l'épais tapis du salon. Il savourait avec une sorte de mélancolique plaisir cette minute de silence où la grâce de Rachel se faisait plus puissante et plus pure. Il se rappela combien il avait aimé d'elle jadis cette gravité et cette tristesse qui se peignaient souvent sur son fin visage allongé, et ces silences où parfois elle s'enfermait. Du reste la musique résonnait encore en leur mémoire à tous deux. Rachel, malgré son peu de jugement, devinait confusément que cette mélodie, à laquelle elle venait de donner une âme, était d'une qualité plus rare que tant d'autres auxquelles elle devait des succès faciles. Elle en était doucement troublée, et regardait Jacques avec un regard plus tendre; et en eux deux de lointains souvenirs remontaient.

— Tu ne viens pas t'asseoir près de moi un moment? — demanda-t-elle enfin.

Il obéit sans mot dire.

— A quoi songes-tu, mon chéri? — murmura-t-elle.

— A un roi de Judée qui jouait de la lyre, et qui vit une fois une femme aux longs, longs cheveux, les peigner sur une haute terrasse, avec des gestes simples et troublants!

— Qui était cette femme?

— Elle se nommait *Bethsabée*...

— Et ce roi?...

— David...

— David? Ah! oui, le roi David! le roi de notre histoire... notre grand roi...

Elle avait eu une intonation fière en disant cela, et il sourit.

— Mais où en veux-tu venir, avec ton David? — ajouta-t-elle.

— A rien... à rien... Tu me demandais à quoi je songeais; je te l'ai dit ingénument...

— Oh! comme tu es original, quelquefois! Tu n'as pas changé!

Elle retomba dans sa rêverie.

— Te souviens-tu, — reprit-elle, — de notre première rencontre chez Rose May-Mahler... Comme il pleuvait ce jour-là! j'avais si peur d'avoir été tachée par la boue du Ranelagh... Tandis que Rose May-Mahler offrait le thé, tu t'es approché d'une fenêtre d'où l'on voyait une enfilade de jardins. La pluie y frappait sans pitié les premières feuilles...

— Oui! tous ces tristes jardins sous la pluie! D'abord nous ne nous étions pas aperçus que nous les regardions ensemble...

— Tous ces *Jardins fermés!*

— Oui, des jardins fermés, dont on rêve et où l'on n'entrera jamais. Ils étaient symboliques, vois-tu...

— Pourquoi? puisque c'est devant eux que nous avons échangé nos premières paroles, si banales, mais qui nous ont conduits si loin...

— Loin, sans doute. Mais non pas jusqu'à nos âmes...

— Que veux-tu dire, mon ami? je ne te comprends pas...

Il demeura sans répondre, le front baissé. Il revoyait cette lointaine journée de mai; il était allé chez un professeur de chant qui donnait une matinée de musique, où deux œuvres de lui figuraient au programme. C'était dans un petit hôtel de Passy. Pendant un entr'acte où l'assistance se précipitait sur le buffet, il s'était approché de la fenêtre. Rachel y appuyait son front. Il ne l'avait pas remarquée, quand soudain elle laissa tomber son programme. Il le ramassa, et, sans présentation préalable, ils échangèrent quelques mots. Il se rappelait

qu'elle lui avait dit étudier le chant elle aussi, et qu'elle lui avait parlé de sa petite fille. A la sortie, comme il pleuvait à torrents et qu'il avait une voiture qui l'attendait, l'ayant rencontrée, toute effrayée par l'averse, il lui avait timidement offert de la ramener, car, visiblement, elle n'était pas d'un monde à refuser sa proposition avec hauteur. Elle avait accepté; ils avaient bavardé amicalement tout le long du chemin. Il lui avait promis des mélodies, et même des conseils, puisqu'elle avouait déjà qu'elle pensait au théâtre.

— Je ne voulais pas venir te voir chez toi, les premiers temps, et je ne pouvais te recevoir chez maman, où j'habitais avec Annette... Alors nous nous voyions cérémonieusement dans des thés...

— Et tu te rappelles ce fameux jour... chez Ritz... Tu étais venue (bien en retard, du reste!) avec un gant déchiré... oui, un beau gant blanc déchiré tout autour du pouce... Et je t'ai demandé de l'ôter, ce pauvre gant, car je voulais voir ta main...

— Et tu m'as pris la main, alors...

— Je te l'ai prise ou tu as pris la mienne, je ne sais plus! mais nous, qui n'avions encore échangé aucune parole de réelle coquetterie, comme nous avons senti soudain que nous nous aimions! Tu avais la main brûlante et douce... Nous sommes restés tard, dans les grands salons déserts... Je te revois encore remettre enfin ton gant déchiré, tout en te balançant sur le bord d'un fauteuil, devant une grande glace, que je regarde toujours quand je retourne là... Comme tes yeux me semblaient tendres, ce soir-là!

— Ne l'étaient-ils pas?

— Si, si! mon enfant, ils étaient divinement tendres, et je crois qu'au long de tout notre roman qui s'acheva si vite, nous n'avons rien eu de meilleur que cette minute où tu me regardais sans rien dire, devant la grande glace qu'assombrissait peu à peu le soir...

— Il y a eu aussi les jours d'Ostende!...

C'était à Ostende, et seulement au mois d'août suivant, qu'elle était devenue sa maîtresse. Des mois durant, elle lui avait dit qu'elle l'aimait, elle l'avait laissé couvrir de baisers

son visage, mais elle avait refusé de le voir autrement que dans des concerts, ou des tea-rooms, ou encore en voiture, car elle se plaisait à se faire emmener en fiacre par lui pour venir plus vite à bout de ses courses; de cette façon-là, il lui rendait service, sans offenser sa susceptibilité, car elle n'aurait pas admis qu'il l'aidât directement de sa bourse. Il s'amusait de ce sens pratique qu'elle montrait, quoiqu'elle restât encore une enfant timide et craintive; et il faisait de bonne grâce ses commissions, qu'il payait toujours : elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir, mais au bout de quelques semaines ses commissions devinrent innombrables, au point qu'il s'en serait fatigué, sans doute, si l'été n'était alors venu.

Elle avait suivi sa famille sur une plage de Belgique, où le frère de sa mère tenait un hôtel. Jacques lui écrivait chaque jour des lettres qui exaltaient en elle un goût sentimental, très vivace sous son sens pratique. L'antithèse devenait si frappante pour elle de la distinction de cœur de ce grand garçon pâle aux cheveux presque argentés et des passions rapaces de sa famille, composée de boursiers, de commis voyageurs et d'orfèvres, qu'isolée avec sa petite Annette dans ce grand hôtel de bains de mer, elle fut prise d'un spleen infini qui l'inclina toute en pensée vers Jacques. Le dérivatif de ses études musicales lui manquait dans ce caravansérail où elle devait éviter de chanter pour ne pas troubler le repos de quelque voyageur grincheux. Son ambition, naissante mais déjà âpre, s'éloignait un moment, durant ces mois d'été où elle restait seule en contact avec une nature nue et grande dont l'ascendant s'imposait obscurément à elle.

Oh! quel immense désir j'ai de vous voir, mon pauvre ami, écrivait-elle à Jacques. Je m'ennuie à mourir loin de vous. Si je n'avais la compagnie de vos chères lettres, je ne sais comment je vivrais sur cette plage bien triste et terriblement éventée. Si vous m'aimez un peu, écrivez-moi que vous arrivez à Ostende. Je trouverai bien un prétexte pour m'éloigner un après-midi, et je courrai à vous...

Jacques alla donc passer le mois d'août à Gand, où il avait de la famille et dont il aimait les canaux paresseux et les

grands béguinages. Il y retrouvait surtout un cousin dont il goûtait beaucoup, tout en en souriant, l'originalité pittoresque, — Valentin van der Poële, poète belge aux manies d'esthète, et qui, en dépit de quelques ridicules, était un excellent garçon, plein de cœur, et d'une intelligence extraordinairement cultivée. Il avait partagé ce mois de vacances entre la camaraderie de ce singulier artiste, et de secrets rendez-vous à Ostende, où Rachel n'arrivait qu'avec un grand mystère, et le cœur palpitant.

— Tu te souviens, — dit-elle, — de nos interminables déjeuners, dans notre chambre... j'aimais tant tout ce qui me faisait mal à l'estomac! les huîtres et le melon glacé! les filets de sole au vin blanc! et le vin de Chypre!

Elle riait à ce souvenir, mais lui, il revoyait surtout, avec émotion, cette tombée du premier soir où, tout à coup, après avoir longtemps résisté, elle s'était donnée à lui, mais avec une frayeur et une pudeur infinies! Pauvre Rachel de cet été lointain, enfant encore par tant de naïveté charmante, malgré son esprit positif, et si différente de l'opulente Rachel de maintenant! cette longue défense, cette pudeur instinctive, presque virginale, n'avaient-elles pas fait le meilleur de son charme, en elle qui, très armée d'amour-propre bourgeois sans doute, avait été cependant élevée sans aucune morale véritable, et dans le culte religieux du succès pratique et de l'argent? Jacques s'attardait à évoquer en lui la fraîcheur de ce souvenir, où s'insinuait tant de précieuse volupté.

— A quoi songes-tu? — lui demanda-t-elle.

— Oh! tu ne peux pas comprendre... Je revois un béguinage de Gand, si calme et si doux, avec toutes ses petites maisons roses autour d'une grande cour où l'herbe pousse entre les pavés... Un soir, en arrivant d'Ostende, je m'y suis promené longuement... L'orgue jouait dans l'église qui se dresse au milieu de la cour! j'y suis entré. C'est une église surchargée d'ornements baroques, — dorés, contournés, flamboyants, dans le style espagnol... Les béguines et les fidèles chantaient, au milieu de brumes d'encens... Moi, incrédule et indigne, j'avais le goût de tes baisers sur la bouche, et ce goût même me poursuivait davantage parmi toutes ces âmes embaumées de piété! Oui, ces chants, ces soupirs de l'orgue,

l'aspect de toutes ces coiffes blanches inclinées sous les vagues d'encens, et les premières ombres du soir entrant par les fenêtres et flottant autour des cierges allumés, tout cela m'aidait à mieux condenser et savourer en moi ce souvenir dont tu étais l'âme! Ah! pauvre petite! tu ne peux pas savoir ce qu'était en moi ce ravissement sacrilège, qui cependant n'était pas impur, et qui, sans doute, n'offensait pas Dieu!...

— Mon chéri! je ne suis pas aussi poète que toi, mais moi aussi j'étais heureuse...

Elle se leva, alla un instant se regarder dans la glace, redressa une ondulation de sa chevelure, puis poussa un long soupir. Elle jouait avec son collier de perles, et, sans regarder Savigny, elle poursuivit :

— J'ai été souvent méchante, plus tard, quand nous sommes revenus à Paris! Je le comprends maintenant... je comprends bien des choses que je ne comprenais point, car je ne savais rien de la vie, et j'étais poussée par ce démon du théâtre, à qui je dois tout de même ma célébrité d'aujourd'hui...

Elle avait prononcé sans sourire ce mot excessif de célébrité.

— Mais, — continua-t-elle, — si j'avais eu alors mon expérience actuelle, tu ne sais pas avec quelle gratitude et quel ravissement j'aurais accueilli un amour comme le tien... Tu étais bon, dévoué, tendre! et moi, j'étais capricieuse... Tu ne m'en veux plus, dis?

Elle comprenait donc maintenant, — et d'autres avaient dû lui faire brutalement comprendre son erreur, — que c'était elle qui avait tari l'amour de Jacques, en voulant le réduire à n'être qu'un presque banal serviteur de sa petite ambition. Que de fois, au moment où ils se retrouvaient, dans leur nid caché au cœur du grand Paris, elle le forçait, au lieu de se blottir dans ses bras, à l'accompagner dans cent absurdes démarches que naïvement elle croyait utiles à son avenir! Au lieu même de travailler avec lui la musique, elle perdait son temps à tenter de connaître des directeurs de théâtre, des organisateurs de concerts, des chefs d'orchestre, des auteurs de tous degrés. Fidèle sans doute, et même ennemie de toute coquetterie, elle se dépensait néanmoins en amabilités et courbettes devant les moindres musicaillons auxquels elle attribuait quelque

influence, et le plus souvent elle se trompait grossièrement sur la valeur et l'importance de toutes ces relations qu'elle recherchait dans un monde mêlé où des cabotins enflent la voix et où les vrais talents n'apparaissent que rarement et discrètement.

Jacques, faible avec elle, consentait, pour la satisfaire, à perdre bien des heures précieuses en courses ou démarches humiliantes. Mais il se rebellait quelquefois. Alors elle répliquait avec orgueil!

— Oui, j'ai l'air douce et fragile! mais je suis ambitieuse et tenace! ah! oui, tenace, et si volontaire que personne ne saurait me briser! Si tu devinais ce qu'il y a de puissance cachée sous ce front de vingt ans!

Il souriait et ne disait plus rien. Il tentait alors d'émouvoir son goût artistique et intellectuel. Elle avait une voix charmante, et, parfois, l'apparence d'une vraie et profonde sensibilité artistique. Mais elle reléguait son goût de certaines œuvres vraiment belles parmi les luxes inutiles. Il ne parvenait pas à l'astreindre aux études ou aux lectures dont elle aurait tiré grand fruit mais dont le but lui échappait, et, aux instants où il croyait avoir enfin touché son esprit, elle le déconcertait tout à coup bien davantage, par ses interruptions :

— Toi qui sais tout! — disait-elle par exemple. — Peux-tu me dire une chose?

— Quelle chose?

— Où l'on trouve la meilleure eau pour éclaircir le teint?...

Alors il prenait le parti de rire.

Elle lui avait confié ses embarras d'argent, et il avait voulu l'aider. Elle n'acceptait qu'à condition que ses libéralités fussent de simples prêts.

— Quand j'aurai réussi au théâtre, je me libérerai de ces dettes!

Grâce à ce mot d'emprunt, elle finissait par lui demander de grosses sommes, et parfois s'y ajoutaient quelques bijoux dont une folle envie la prenait tout à coup. Mais la générosité de Jacques ne rendait pas sa maîtresse telle qu'il l'eût voulue. Elle ne s'intéressait pas à ses œuvres. Il avait écrit à Gand une suite d'orchestre, d'une jolie couleur, et fort accessible, où s'intercalait un chœur sur des vers de Valentin

van der Poële : ces *Béguinages Flamands* furent joués avec succès et la transcription pour piano en courut aussitôt dans les salons. Mais Rachel déclara n'y rien comprendre, et, dédaignant d'étudier la musique de son amant, elle l'asservissait à lui faire répéter du Gounod ou du Piccinini.

Sans doute n'eût-elle pas gardé longtemps esclave cet homme dont elle méconnaissait le talent et l'âme, si, aux heures où elle était lasse de tant de démarches et de tant d'agitation, aux heures où elle se sentait enfin rompue, défaite, anéantie, elle n'était redevenue une maîtresse si douce, si enfantine, si délicate dans son mélancolique abandon, qu'elle remuait en lui le meilleur de son cœur. Heures trop rares et trop fugitives! heures qui gardaient pourtant, dans sa mémoire, la souveraineté d'une poésie dont la musique seule aurait su dire l'essence. Cette poésie ne survivait-elle pas au fond de quelques-unes de ses œuvres d'alors, — des morceaux pour le piano ou le violon dans lesquels cette suavité et cette tendresse s'exprimaient sans paroles, comme une plainte paresseuse où le plaisir et la lassitude ont laissé une insensible trace?

Mais, malgré tout, leur liaison s'acheva vite. Rachel finit par trouver pour l'été suivant un engagement dans un casino de ville d'eaux, où l'on chantait aussi bien l'opérette que les opéras-comiques les plus banals. Il lui imposa de refuser un engagement aussi médiocre. Elle ne voulut pas céder, insinuant seulement qu'un très gros prêt pourrait la décider à attendre une occasion meilleure. Jacques avait été faible trop longtemps. Cette fois-là, son instinct de bonne administration budgétaire, qui lui avait déjà inspiré des remords quand Rachel l'avait poussé à pratiquer les premières brèches dans sa fortune, se joignit à ses scrupules d'artiste et à sa fierté blessée, pour l'empêcher de céder une fois encore. Rachel s'entêta. En trois jours, après un seul moment d'émotion réciproque contre laquelle Rachel se raidit, leur séparation fut consommée. Ils ne s'étaient pas revus à compter de cette date, jusqu'au mardi de madame Griffier.

Tout près de Rachel, et goûtant cette surprise de la retrouver si amicale après une séparation de tant d'années, il laissait refluer en lui leurs souvenirs communs, les uns infiniment

doux, les autres si médiocres! Que revoyait-elle en imagination, dans ces moments mêmes où elle demeurait silencieuse et songeuse, sa jolie main posée sur celle de l'ami d'autrefois? Sous quel aspect ces temps évanouis se mettaient-ils à revivre en sa mémoire? Il se disait, lui, avec une sorte d'étrange émotion où il entrait un peu de peur, qu'elle avait changé depuis ces sept années, et qu'elle avait cependant gardé le meilleur de sa grâce, quoique dépouillé de ce qu'elle contenait de timidité et de jeune pudeur! elle possédait la même séduction, mais plus savante, le même charme, fragile et volontaire à la fois. Souvent, en se remémorant sa tyrannie ancienne, il s'était demandé comment il avait pu accepter cet humiliant esclavage : il comprenait, en la revoyant, l'indéfinissable pouvoir de cette femme, moins brillante et moins parfaitement jolie que tant d'autres, mais dont l'apparence débile cachait à la fois de la poésie et de la force, en dépit même de ce manque d'idéal et de culture par quoi elle différait de toute artiste vraiment grande.

Soudain une horloge sonna. Il se leva brusquement.

— Déjà? — soupira-t-elle.

Il lui baisa la main pour prendre congé d'elle.

— Embrasse-moi! — dit-elle gravement.

Il la regarda une seconde, hésitant, et l'embrassa timidement, sur la joue.

— Mon chéri! mon chéri! — murmura-t-elle d'un ton plaintif, comme si elle l'eût espéré moins froid.

Elle secoua la tête, avec un sourire triste, et le laissa partir, et se rejeta alors, toute lasse, et mélancolique, et plus songeuse encore, sur son large divan.

JEAN DE FOVILLE

(A suivre.)

LA

MISSION DU GÉNÉRAL BOYER

A VERSAILLES

(1870)

L'armée du Rhin, investie depuis le 19 août, allait manquer de vivres. Une première tentative de négociations avec les Allemands, faite vers la fin de septembre, par l'intermédiaire de Regnier[1], avait échoué. Le 10 octobre, le maréchal Bazaine réunissait les commandants de corps d'armée, le commandant de l'artillerie, le commandant supérieur de Metz, général Coffinières, et l'intendant en chef. Le chef d'état-major général, Jarras, était présent, avec voix consultative seulement.

Le conseil ainsi constitué n'avait aucune existence légale. Le seul organe de ce genre prévu par le décret du 13 octobre 1863 sur le service des places était le conseil de défense, de composition toute différente. Il comprenait, en effet, le commandant supérieur, le commandant de place, le commandant de l'artillerie, le chef du génie, l'intendant militaire, le plus ancien des officiers généraux et le plus ancien des colonels de la garnison. Le conseil ainsi formé convenait à une place moyenne, mais non à une armée réfugiée dans un camp

1. Regnier se présentait à Metz, avec l'autorisation de Bismarck, et obtenait de Bazaine l'envoi du général Bourbaki auprès de l'Impératrice. Son but était de préparer une restauration bonapartiste avec le concours de l'armée du Rhin. Sa personnalité est restée tout à fait énigmatique.

retranché, éventualité que le décret de 1863 ne prévoyait certes pas. L'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne ne l'avait pas prévue davantage. Le maréchal ne pouvait donc que se rapprocher de la composition prescrite en 1863. Il ne le fit pas, estimant sans doute qu'un cas exceptionnel justifiait une dérogation aux règles courantes.

Au début de la séance, il rappelait « les principaux traits de la situation », ajoutant que, « malgré toutes les tentatives faites pour se mettre en communication avec la capitale, il ne lui était jamais parvenu aucune nouvelle officielle du Gouvernement, qu'aucun indice d'une armée opérant pour faire une diversion utile à l'armée du Rhin ne lui avait été signalé[1] ». Il assurait « que le prince Frédéric-Charles ne repoussait pas l'idée d'une négociation, mais que ses pouvoirs n'étaient pas assez étendus et qu'il fallait en référer au roi de Prusse et à M. de Bismarck ; enfin que les puissances allemandes ne reconnaissaient pas d'autre gouvernement en France que celui de la régence[2] ».

Puis le maréchal invitait successivement le général Coffinières et l'intendant en chef Lebrun à exposer le bilan de nos vivres : « ... en faisant tous les efforts imaginables... il était possible de vivre jusqu'au 20 octobre inclus...[3] » Ces renseignements étaient visiblement inexacts : malgré l'insuffisance des mesures prises, Metz devait tenir jusqu'au 29 octobre. Ainsi le conseil ne les acceptait-il pas sans peine.

Coffinières déclarait ensuite l'état sanitaire gravement compromis, « tant par l'accumulation de dix-neuf mille blessés ou malades, par le défaut de médicaments, de moyens de couchage, de locaux et d'abris, que par l'insuffisance du nombre des médecins ». Le typhus, la variole, la dysenterie envahissaient les établissements hospitaliers et même la ville. Ambulances et hôpitaux étaient encombrés ; près de deux mille malades ou blessés restaient abrités chez les habitants. Après

1. Procès-verbal reproduit par le maréchal dans *l'Armée du Rhin*, p. 166-174. L'original est de la main du général Boyer et porte les signatures des membres du conseil, Bazaine compris.

2. *Procès Bazaine*, *Compte rendu sténographique quotidien*, p. 519, Réquisitoire reproduisant la déposition du général Coffinières à l'instruction.

3. Procès-verbal cité.

une grande bataille, il y aurait impossibilité de loger les nouveaux blessés et surtout « danger immédiat pour la santé publique ».

Puis le maréchal donnait lecture de trois des avis qu'il avait recueillis sur la situation : ceux du maréchal Canrobert, des généraux Desvaux et Coffinières. Ils étaient naturellement conçus dans son ordre d'idées. Bien que celui de Frossard aboutît à des conclusions du même genre, le maréchal le négligeait, peut-être parce qu'il exagérait encore sa propre manière de voir ou simplement par une antipathie personnelle dont il y a d'autres preuves. Quant aux rapports de Le Bœuf et de Ladmirault, contraires à ses vues, il les passait sous silence[1].

Ces préliminaires terminés, il soumettait au conseil les questions suivantes :

« 1° L'armée doit-elle tenir sous les murs de Metz jusqu'à l'entier épuisement des ressources alimentaires ?

« 2° Doit-on continuer à faire des opérations autour de la place, pour essayer de se procurer des vivres et des fourrages?

« 3° Peut-on entrer en pourparlers avec l'ennemi pour traiter des conditions d'une convention militaire?

« 4° Doit-on tenter le sort des armes et chercher à percer les lignes ennemies? »

On voit que ces questions ne suivent pas un ordre logique. La dernière devrait être posée en premier lieu, puisque, résolue affirmativement, elle rendrait les autres inutiles. Mais il y a toute raison de croire Bazaine très peu disposé à une tentative de sortie. Ayant son siège fait, il juge à propos d'aiguiller le conseil dans la voie des négociations, avant de lui soumettre une proposition qu'il croit rejetée à l'avance.

La première question était résolue affirmativement, à l'unanimité, et, à vrai dire, il était difficile qu'il en fût autrement. Quant à la deuxième, le même accord se faisait pour une réponse négative. Les sacrifices exigés par les petites opérations autour de Metz devenaient hors de proportion avec leurs résultats.

L'unanimité se retrouvait au sujet de la troisième question.

1. Procès-verbal cité. Ces avis ont été reproduits dans *l'Armée du Rhin*, p. 143-165.

Le conseil stipulait même que les négociations seraient ouvertes dans les quarante-huit heures, afin de ne pas attendre que la faim nous réduisît à l'impuissance. Mais il déclarait « énergiquement que les clauses de la convention devraient être honorables pour nos armes et pour nous-mêmes[1] », sans spécifier ce qu'il entendait ainsi. On peut croire que, dûment catéchisé par Bazaine, le conseil revenait à la combinaison de Regnier : l'armée sortant avec armes et bagages et gagnant une partie du territoire qui serait neutralisée en attendant la paix; puis assurant l'exécution de ce traité et des volontés de la nation formulées par ses représentants légaux.

La quatrième question en amenait une cinquième. Le commandant supérieur de Metz demandait « s'il ne serait pas préférable de tenter le sort des armes avant d'entamer les négociations, le succès... pouvant rendre les pourparlers inutiles ». Même un échec pèserait dans la balance du poids des pertes subies par l'ennemi.

« Cette question est écartée à la majorité et il est déclaré à l'unanimité que, si les conditions de l'ennemi portent atteinte à l'honneur des armes et du drapeau, on essaiera de se frayer un chemin par la force avant d'être épuisé par la famine et tandis qu'il reste la possibilité d'atteler quelques batteries[2] ».

Finalement le conseil donnait à ces réponses la forme de décisions que tous ses membres revêtaient de leur signature, Bazaine compris. Ainsi le maréchal poussait son effacement volontaire assez loin pour permettre que cette réunion édictât des ordres, au lieu de formuler des avis comme le voulait le règlement : « Le commandant supérieur, le conseil entendu et la séance levée, prend de lui-même, en suivant l'avis le plus énergique s'il n'est absolument impraticable, les résolutions que le sentiment de son devoir et de sa propre responsabilité lui suggère[3]. » Cette prescription est d'ailleurs la justesse même. Il ne saurait appartenir à personne de substituer ses décisions à celles du commandant d'une place. L'étendue de ses pouvoirs l'exige, non moins que la nature de sa mission.

1. Procès-verbal cité.
2. Procès-verbal cité.
3. Art. 256 du décret du 13 octobre 1863.

Au contraire, suivant la méthode déjà mise en pratique le 26 août[1], Bazaine cherche à solidariser le conseil avec lui, à s'abriter derrière la responsabilité commune, et il restera fidèle à cette tactique jusqu'au dernier jour de l'armée du Rhin. Ses lieutenants se prêtent à ce jeu, ne soupçonnant pas sans doute le résultat, pourtant inévitable, des négociations qui vont être entreprises. Si elles réussissent, elles impliqueront nécessairement une tentative de restauration bonapartiste qui rendrait certaines la division de l'armée et la guerre civile. Si elles échouent, elles auront entraîné une perte de temps irréparable[2].

Sur la demande du maréchal, le conseil acceptait comme son délégué le général Boyer, naguère premier aide de camp de Bazaine. Il eût fallu une personnalité d'un rang plus élevé et dépendant moins absolument du commandant en chef. Boyer était attaché à sa personne depuis 1862; chacun connaissait sa grande influence sur lui. Au Mexique, il passait couramment pour être son intermédiaire dans certaines affaires louches. Au cours de la campagne de 1870, il joua près de Bazaine un rôle de premier plan[3], usurpant le meilleur des attributions du chef d'état-major général. On le trouve activement mêlé à la plupart des incidents marquants du blocus. A plusieurs reprises le maréchal projetait de l'envoyer en mission auprès de Frédéric-Charles. On le considérait comme le chef de ceux qui, dès la première quinzaine de septembre, poussaient Bazaine à des négociations au moins aventurées et admettaient volontiers une capitulation comme la suprême étape de l'armée du Rhin[4].

*
* *

Le jour même, Bazaine demandait à Frédéric-Charles de laisser passer le général Boyer se rendant à Versailles auprès

1. Lors de la fausse sortie vers Noisseville.

2. Général Jarras, *Souvenirs*, p. 256; général Fay, *Journal d'un officier de l'Armée du Rhin*, p. 222.

3. Cf. une lettre du général Félix Douay, 29 janvier 1867, *Papiers et Correspondance de la famille impériale*, II, complément, p. 129-132.

4. Général d'Andlau, *Metz, Campagne et négociations*, p. 274. Cf. Jarras, p. 259.

du roi Guillaume[1]. Le 11 un parlementaire apportait un refus non motivé, mais accompagné de remerciements pour les prévenances dont le prince avait été récemment l'objet de la part du maréchal[2]. Les projets de ce dernier s'en allaient à vau l'eau. Quant aux décisions du conseil, il fallait les modifier : on n'avait plus que le choix entre une sortie et l'attente résignée des événements.

Dans cette extrémité, Bazaine imaginait de réunir à nouveau ses lieutenants. Il s'agissait de leur notifier le refus du prince, d'arrêter avec eux les résolutions voulues, enfin de soumettre à leur signature le procès-verbal du 10 octobre, dont l'importance pouvait devenir capitale[3].

Le conseil était à peine réuni qu'un nouveau parlementaire arrivait au Ban-Saint-Martin, cette fois porteur d'une autorisation des plus courtoises[4]. On peut supposer que le refus de Frédéric-Charles, soumis à l'approbation du Roi, avait provoqué l'intervention de Bismarck, toujours prêt à saisir l'occasion de hâter la conclusion de la paix, contre les tendances de Moltke.

La solution obtenue répondant aux vœux de tous, le conseil n'avait plus de projets à discuter. Le maréchal se bornait à lui communiquer des renseignements sur l'état sanitaire, sur les vivres. On arrêtait des dispositions touchant la sortie éventuelle, surtout pour la forme, car la majorité croyait à une solution pacifique.

Boyer avait déjà fait ses préparatifs de voyage. A dix heures du matin il partait du Ban-Saint-Martin pour Ars-sur-Moselle. Il y trouvait un train qui l'attendait, avec deux officiers chargés de lui servir de guides ou plutôt de gardiens[5].

D'après Bazaine, le général avait « pour instructions de demander au gouvernement prussien, sur l'engagement de la

1. *L'Armée du Rhin*, p. 174. L'enregistrement de cette lettre a disparu, le registre confidentel que tenait Boyer ayant été brûlé par son ordre.

2. Cf. le texte de cette lettre, *l'Armée du Rhin*, p. 175.

3. Le procès-verbal de la séance du 12 a été publié par Bazaine dans ses *Épisodes de la guerre de 1870 et le blocus de Metz*, p. 210. Il ne présente que des garanties relatives d'authenticité.

4. Cf. la traduction, *l'Armée du Rhin*, p. 275.

5. L'un deux, le capitaine Milson, avait été attaché à l'état-major de Bazaine au Mexique.

neutralité de l'Armée du Rhin contre les forces allemandes, de la laisser rentrer en France (*sic*), où elle deviendrait le noyau de l'ordre[1] ». En même temps le maréchal lui remettait la note suivante. Elle vaut d'être intégralement reproduite.

« Au moment où la société est menacée par l'attitude qu'a prise un parti violent, et dont les tendances ne sauraient aboutir à une solution que cherchent les bons esprits, le maréchal commandant l'armée du Rhin, s'inspirant du désir qu'il a de sauver son pays, et de le sauver de ses propres excès, interroge sa conscience et se demande si l'armée placée sous ses ordres n'est pas destinée à devenir le palladium de la société.

« La question militaire est jugée ; les armées allemandes sont victorieuses, et Sa Majesté le roi de Prusse ne saurait attacher un grand prix au stérile triomphe qu'il obtiendrait en dissolvant la seule force qui puisse aujourd'hui maîtriser l'anarchie dans notre malheureux pays, et assurer à la France et à l'Europe un calme, devenu si nécessaire après les violentes commotions qui viennent de les agiter.

« L'intervention d'une armée étrangère, même victorieuse, dans les affaires d'un pays aussi impressionnable que la France, dans une capitale aussi nerveuse que Paris, pourrait manquer le but, surexciter outre mesure les esprits, et amener des malheurs incalculables.

« L'action d'une armée française encore toute constituée, ayant bon moral, et qui, après avoir loyalement combattu l'armée allemande, a la conscience d'avoir su conquérir l'estime de ses adversaires, pèserait d'un poids immense dans les circonstances actuelles. Elle rétablirait l'ordre et protégerait la société, dont les intérêts sont communs avec ceux de l'Europe. Elle donnerait à la Prusse, par l'effet de cette même action, une garantie des gages qu'elle pourrait avoir à réclamer dans le présent, et enfin elle contribuerait à l'avènement d'un pouvoir régulier et légal, avec lequel les relations de toute nature pourraient être reprises sans secousse et naturellement[2].

« Ban-Saint-Martin, 10 octobre 1870. »

1. *L'Armée du Rhin*, p. 176. Cf. *Enquête parlementaire*, dépositions, IV, Bazaine, p. 210 et Boyer, p. 246 ; *Procès Bazaine*, rapport Rivières, p. 303.

2. *L'Armée du Rhin*, p. 176-178.

Cet étrange factum n'a été connu que par Bazaine lui-même. Pourtant l'odieux y dispute au ridicule. Il semble émaner d'un Joseph Prudhomme militaire. Suivant l'observation très juste du duc d'Aumale, Boyer emporte des instructions verbales et des commentaires écrits, à l'inverse de la pratique universelle et du sens commun. Serait-ce que, dans certaines éventualités, ces instructions pourraient devenir gênantes?

Bien plus, le sens général de la note remise à Boyer diffère entièrement des décisions prises au conseil du 10 octobre. D'une mission d'apparence purement militaire, le maréchal fait une mission politique au premier chef. Il outrepasse ses pouvoirs et sort entièrement de ses attributions. Un pareil acte est à peine croyable. Il a permis de supposer à Bazaine des motifs particuliers d'admettre que ses propositions agréeraient aux Allemands. De ses entretiens fréquents avec leurs parlementaires, il serait résulté une entente sur la marche à suivre pour[1] l'accomplissement de ses desseins. Cette hypothèse paraît d'ailleurs inexacte, car elle est contredite par le refus qu'oppose[2] en premier lieu Frédéric-Charles au maréchal.

Quoi qu'il en soit, il semble bien démontré qu'en imaginant que l'armée le suivra dans ses projets politiques, Bazaine fait fausse route. Malgré ses souffrances croissantes, elle est sortie des entrailles de la nation et ne saurait[3] retourner contre ses concitoyens les armes qu'ils lui ont confiées.

Cependant le voyage de Boyer s'accomplit beaucoup plus lentement qu'on ne l'avait prévu. Après avoir aperçu au passage le maire de Bar-le-Duc, Bompard, avec[4] lequel il ne peut échanger que des mots insignifiants, sous l'œil de ses gardiens, il est retenu une partie de la nuit par l'encombrement des voies ferrées. Le 13, à 6 heures du matin, il n'est encore qu'à Nanteuil-Saâcy où la destruction du tunnel interrompt la ligne.

1. Cf. *l'Armée du Rhin*, p. 175.

2. Général Jarras, p. 251, 255, 260.

3. *Enquête parlementaire*, dépositions, IV, Ladmirault, p. 292; général Jarras, p. 251; général Fay, p. 222, etc.

4. Nous avons surtout suivi, pour cette mission, le compte rendu de la main de Boyer, mais non signé, que reproduit Bazaine (*Épisodes*, p. 219), sa déposition et celle du maréchal à l'Enquête (IV, Bazaine, p. 210 et Boyer, p. 246).

Il doit gagner Versailles en voiture par le sud de Paris et n'atteint la ville du grand roi que le 14 octobre à 5 heures du matin.

Le gouverneur prussien lui assigne d'abord un logement rue Montbauron. Puis, une foule s'y étant assemblée et se livrant à des colloques animés sur l'objet de sa mission, des cris de « Vive la France », d'abord timides, retentissent avec plus d'assurance. Finalement le tumulte est tel que les gendarmes allemands doivent intervenir. Vers 8 heures le gouverneur vient chercher Boyer et le conduit dans une voiture fermée, les stores baissés, chez M. Dagnan, 48, rue de Satory, où il est gardé plus étroitement encore. Deux sous-officiers de planton ne le quittent pas.

A 10 heures, l'un de ses compagnons de route vient lui dire qu'il sera bientôt reçu par Bismarck. Il est conduit chez le chancelier vers midi et demie, cette fois dans une voiture découverte où son uniforme voisine avec celui d'un officier prussien, provoquant ainsi l'émotion que l'on peut croire. A 1 heure, il est introduit devant son puissant partenaire, auquel il expose brièvement l'objet de sa mission : « L'armée se rendrait, avec l'assentiment du conseil de guerre, sur un territoire neutralisé, où les pouvoirs publics, tels qu'ils étaient constitués avant le 4 septembre, seraient appelés à proposer ou à déterminer la forme du gouvernement[1]. »

Si cette version est exacte, comme il paraît probable, les instructions de Bazaine dépassent sensiblement ce que lui et Boyer ont admis après coup. Après ces ouvertures du général, une longue conversation, qui est presque un monologue, commence, pour durer jusqu'à 4 heures. Ainsi qu'il fait d'ordinaire, Bismarck noie son interlocuteur dans les flots d'un verbiage intarissable, sans perdre de vue un seul instant son objectif. Il émet des considérations de toute nature, examine la situation générale, celle de la France après le 4 septembre, mentionne la mission de Thiers, les entretiens de Ferrières, la visite de deux Américains, « les généraux Sheridan et Burnside », qui reviennent justement de Paris où ils sont allés

1. *Procès Bazaine*, Réquisitoire, p. 524. Le territoire à neutraliser serait le département de la Gironde (*ibid.*, p. 412, déposition Rameau, d'après une conversation du 21 octobre avec Bismarck).

avec son autorisation [1], en vue d'un objectif très mal défini et qui autorise certains doutes.

Avec son franc-parler habituel, il donne librement ses appréciations sur les hommes et les choses, notamment sur certains membres du gouvernement de la Défense nationale. Quand Boyer prononce le nom de Regnier, Bismarck, l'interrogeant du regard, insiste pour savoir si c'est bien ainsi que se nomme ce personnage énigmatique. Le général répond que jamais, auparavant, Bazaine ne l'avait vu ni même n'avait entendu parler de lui.

Le chancelier dit alors que Regnier s'est un jour présenté à lui comme venant d'Hastings et a montré, pour tout moyen d'introduction, une photographie au dos de laquelle était la signature du prince impérial. Il a ensuite exposé « son plan », demandant l'autorisation d'aller, soit sonder le maréchal en vue de la régence, soit le décider à prendre parti pour la régente. « Cet homme m'a paru sincère, continue Bismarck, et il est certain qu'il l'a été; il n'avait point confié son projet à Hastings, où il est fort mal vu et où ses services sont repoussés; il a servi l'Empereur et il paraît que l'on a été mécontent de lui, à ce point qu'on n'en veut plus entendre parler. »

Bismarck développe alors toute sa conversation avec Regnier et son télégramme du 28 septembre au maréchal [2]. La réponse lui a montré que Regnier n'était nullement chargé de négocier les clauses d'une capitulation. Il l'a aussitôt invité à quitter le grand quartier général. « Je n'avais d'ailleurs transmis ce télégramme au maréchal que pour mieux prouver à M. Regnier que je ne fondais pas grand établissement sur ses stipulations, car il m'avait déclaré que le maréchal écartait la ville de Metz de toute combinaison; or c'est Metz surtout que nous tenons à avoir [3]. »

Cette condition seule suffirait à faire échouer la mission de Boyer, car, jusqu'alors, Bazaine et ses lieutenants se sont

1. *Enquête*, dépositions, IV, Boyer, p. 246. Il s'agit en réalité du général Burnside et du colonel Forbes.

2. *Enquête*, dépositions, IV, Bazaine, p. 242 : « Le maréchal Bazaine acceptera-t-il, pour la reddition de l'armée qui se trouve devant Metz, les conditions que stipulera M. Regnier restant dans les instructions qu'il tiendra de M. le maréchal ? »

3. Compte rendu de Boyer cité, p. 219.

constamment bercés de l'espoir que le sort de Metz pourrait être indépendant de celui de l'armée.

Bismarck se tait après cette déclaration et Boyer dit alors qu'il vient de la part du maréchal pour réaliser l'idée émise par Regnier. Bazaine a longuement attendu des nouvelles et le retour de Bourbaki. Le télégramme de Bismarck relatif à la reddition de l'armée l'a fortement ému. Pour couper court à toute fausse interprétation, pour démontrer qu'il avait agi et était encore disposé à agir loyalement, il a demandé l'autorisation d'envoyer Boyer à Versailles. Naturellement Bismarck n'admet pas sans réserves ces explications si peu vraisemblables.

Le général développait alors la note « remise » à Frédéric-Charles[1]. Le chancelier l'écoutait très attentivement. Jusqu'alors leur entretien avait eu lieu dans son cabinet, attenant à une pièce où travaillaient plusieurs secrétaires. Bismarck se levait, disant : « Il y a à côté des personnes qui comprennent le français ; les murs, comme on dit, ont des oreilles ; allons dans le jardin, nous causerons plus librement. » Il allumait un cigare et montrait le chemin au général.

La première objection avait trait à l'indépendance que Bazaine voulait établir entre le sort de l'armée et celui de Metz. Boyer répondait que seul l'Empereur pourrait délier le général Coffinières de ses obligations. Puis le chancelier faisait ressortir la difficulté de maintenir l'armée une fois hors du camp retranché. Un moyen d'y parer serait d'amener les troupes à une manifestation en faveur de la régence. C'est un *pronunciamento* que Bismarck proposait à l'armée du Rhin ! « Faites attention, ajoutait-il, que, si vous ne pouvez maintenir l'armée, votre situation personnelle deviendra fort périlleuse ; c'est votre vie, vos biens, votre patrie, l'exil en perspective que vous risquez. »

Le chancelier disait encore : « On ne veut pas le moins du monde repousser la dynastie impériale, ni cette forme de

1. Compte rendu cité. Ce passage est énigmatique. S'agit-il de la lettre du 29 septembre au général von Stiehle ou de la note du 10 octobre développant les instructions verbales de Boyer ? Cette note fut-elle remise à Frédéric-Charles ou simplement communiquée avant d'être emportée à Versailles, comme il paraît plus probable ?

gouvernement qui a maintenu l'ordre pendant vingt ans. » On traiterait, au contraire, plus volontiers avec la régence qu'avec tout autre gouvernement, parce que, dans l'opinion du chancelier, c'est encore la forme qui garantit le mieux l'avenir, naturellement pour l'Allemagne. La situation présente ne permet pas de s'entendre avec un gouvernement n'offrant aucune chance de durée [1].

Puis Bismarck contait son tragique entretien avec Napoléon III, à Donchery, après la bataille de Sedan. Il croyait sincèrement que l'Empereur allait traiter, et son étonnement est grand lorsque le souverain lui dit qu'étant captif il n'a aucun pouvoir et que la régence seule peut faire la paix. Depuis lors, il s'attendait si bien à ce que l'Impératrice manifestât ce désir, qu'il accueillait de suite Regnier, pensant que cet inconnu venait au nom de la souveraine.

Assurément l'armée de Metz était la seule de la France. Celle de la Loire venait « d'être détruite à Artenay et à Orléans... Vous n'avez plus d'armée et rien ne peut plus venir au secours de Paris [2]. » Cette ville, d'ailleurs, « est dans une telle situation, que la famine suffirait probablement à nous en donner raison. On ne bombarde pas une ville comme Paris, mais peut-être, cependant, nous faudra-t-il, à un moment donné, en venir à cette dernière extrémité? » Il ajoutait quelques détails sur le prix de la viande de cheval à Paris, sur le caractère sauvage que les francs-tireurs donnaient à la guerre : « Nous serons sans pitié pour ces gens-là ; nous les tuerons tous. »

Puis il revenait à l'idée de laisser l'armée quitter Metz. On devrait se préoccuper, non seulement des moyens de la maintenir dans l'obéissance, mais aussi du traité à intervenir. Il lui faudrait « des assurances de voir ses conditions acceptées, quelque exorbitantes qu'elles pussent paraître [3] ». Selon toute apparence, il évitait de préciser ces conditions, mais il en avait dit assez pour qu'on pût en apprécier la

1. Compte rendu cité.

2. Une partie du 15e corps avait été battue à Artenay et à Orléans (10 et 11 octobre), mais l'armée de la Loire allait battre von der Tann à Coulmiers (9 novembre).

3. Compte rendu cité, p. 220 et suiv. Cf. *Enquête*, dépositions, IV, Boyer, p. 247 et *Procès Bazaine*, déposition Boyer, p. 409.

nature. Il entendait que l'Impératrice se livrât pieds et poings liés aux Allemands, sans qu'elle eût la possibilité de discuter leurs exigences.

Le chancelier résumait alors ses idées : il fallait que quelqu'un allât à Hastings ou à Cassel, afin que les deux négociations marchassent du même pas. Il préférait Hastings, en pays neutre, loin de toute pression. « Allez à Hastings, général, et obtenez de l'Impératrice de remettre Metz, puisque le maréchal Bazaine n'en a pas les pouvoirs ; ce sera déjà une garantie pour nous. » Il regrettait fort que la flotte ne se fût pas montrée favorable à une restauration, sans quoi il eût été facile de faire du Havre le pivot de cette restauration. « Car il faut, ajoutait-il, que la France se donne à elle-même son gouvernement ; nous ne ferons pas, comme en 1815, la faute de lui en imposer un[1]... » Il paraissait croire le succès des Bonaparte assuré. « ... Si on votait aujourd'hui un plébiscite, l'Empire aurait encore une grande majorité[2]... » En s'exprimant ainsi, le chancelier laisse-t-il voir le fond de sa pensée? Il est malaisé d'en décider, bien que la chose soit probable. On peut admettre qu'il est mal informé de l'état réel de l'opinion, ce qui n'a rien de surprenant. Il se peut aussi qu'il cherche à engager Bazaine plus avant dans des menées politiques, dont le résultat final sera certainement de nous affaiblir. Toujours est-il vrai que, le 21 octobre, il allait s'exprimer dans le même sens vis-à-vis du maire de Versailles, Rameau[3].

De son côté, Boyer croyait devoir affirmer les sentiments bonapartistes de l'armée. Comme Bismarck lui demandait : « Avez-vous reconnu le gouvernement de la Défense nationale? — Non..., répondait Boyer ; il n'existe pas pour nous ; nous ne connaissons que le gouvernement de la régente. Nous avons prêté serment à l'Empereur ; nous serons fidèles à notre serment jusqu'à ce que le pays en ait décidé autrement[4] ».

1. Notons que le chancelier, ainsi que Bazaine d'ailleurs, emprunte à Regnier la plupart de ces idées telles que nous les avons développées dans *l'Affaire Regnier*.

2. Compte rendu cité.

3. *Procès Bazaine*, p. 412, déposition Rameau. Cf. Moritz Busch, *Mémoires* de Bismarck, p. 107.

4. *Enquête*, dépositions, IV, Boyer, p. 247. Cf. Moritz Busch, p. 161.

Lorsque Bismarck mettait en avant son projet de restauration, Boyer le priait d'observer que, puisque telle était sa conviction, il serait logique de laisser partir l'armée du Rhin le plus tôt possible et dans des conditions lui conservant l'autorité morale voulue pour remplir sa tâche. Le chancelier ripostait en demandant, une fois de plus, qui garantirait l'obéissance des troupes?

Cette question embarrassante posée, il faisait de la France le tableau que l'on devine : Paris aux mains de « républicains »; Lyon où flottait le drapeau rouge; le Nord désireux de la paix et ayant demandé qu'on lui envoyât des troupes allemandes pour le maintien de l'ordre; l'Ouest au clergé, qui poussait les populations à repousser un envahisseur protestant; le Midi encore indécis, sauf Marseille qui avait proclamé la Commune. De l'état de l'Europe, de son attitude, Bismarck ne disait mot; des Américains, il se bornait à cette affirmation que nous avions découragé même leurs sympathies [1].

Naïvement Boyer remerciait le chancelier « de tous ces renseignements si précieux pour nous » [2]. Il avait hâte, disait-il, de rentrer à Metz pour les transmettre au maréchal. Mais Bismarck ne voulait pas encore le laisser repartir. Leur entretien devait être l'objet d'une conférence avec le Roi, qui voudrait consulter Moltke et Roon. Le lendemain, sans doute, Boyer aurait une réponse.

Le général demandait alors au chancelier de télégraphier à Bazaine, par l'intermédiaire de Frédéric-Charles, qu'il était arrivé à Versailles le matin seulement et qu'il avait eu l'honneur d'être reçu par lui. Bismarck le promettait, remettait à Boyer quelques journaux français [3], sans doute choisis avec soin, et le congédiait vers quatre heures du soir.

En sortant de l'hôtel de madame de Jessé, rue de Provence, où logeait le chancelier, Boyer trouvait sur l'avenue de Saint-Cloud une foule compacte qui lui faisait une « petite ova-

1. Compte rendu cité, p. 221.

2. Compte rendu cité. Cf. L. Schneider, *l'Empereur Guillaume, souvenirs intimes*, traduction, III, p. 21.

3. Compte rendu cité. Il s'agissait de plusieurs numéros du *Figaro* et du *Moniteur Universel*, qui servait de *Journal Officiel* en province (*Procès Bazaine*, p. 304, Rapport Rivières).

tion », aux cris de « Vive la France! Vive le général! » Il en était, dit-il, très péniblement ému. Rentré chez lui, il apprenait vers six heures que le Roi tiendrait conseil le soir même [1].

Il y a les raisons les plus sérieuses de croire que Boyer fait de l'entretien du 14 octobre des comptes rendus inexacts. Autrement il n'y aurait pas de telles divergences entre son rapport écrit et ses dépositions à l'Enquête parlementaire, à l'instruction ou au procès Bazaine. Mais on peut néanmoins déduire de l'ensemble, ainsi que des autres témoignages, quelques faits positifs : le maréchal propose à Bismarck une combinaison basée sur la restauration de la régence, avec la coopération de l'armée qui sortirait de Metz pour gagner un territoire à neutraliser. Il entend laisser la ville au sort qui l'attend, faute de vivres, tandis que le chancelier exige sa reddition préalable.

Quant à Bismarck, il voudrait évidemment qu'une paix prochaine consolidât les résultats acquis par sa politique. Il accorderait volontiers à Bazaine la sortie de l'armée avec armes et bagages, s'il recevait les garanties voulues pour l'exécution de cette convention. Mais il est sceptique à cet égard et ne le cache pas à Boyer. Il s'entend merveilleusement à l'étourdir de détails plus ou moins exacts, d'objections, de difficultés de tout genre. Il le prépare à intervenir auprès de Bazaine dans le sens le plus favorable aux intérêts allemands, lui montrant la France en pleine anarchie, à la veille d'une complète dislocation. Avec une rondeur apparente, une franchise qui touche à la brutalité, tout en restant courtoise, il ne dit que ce qu'il veut bien dire. Il a d'ailleurs à lutter contre Frédéric-Charles, Moltke et Roon, dont les exigences dépassent les siennes [2]. Mais, quoi qu'il arrive, il est assuré de tirer parti de ces pseudo-négociations. Le temps passe, en effet, et les vivres de Metz s'épuisent. Avant peu la capitulation deviendra une nécessité inéluctable.

Le lendemain 15 octobre, Boyer est prévenu que le chancelier va venir le voir. Bismarck arrive en effet vers deux heures et lui fait part des résolutions arrêtées en conseil. Comme il s'y attendait, les généraux ont déclaré qu'ils ne pouvaient

1. *Enquête*, déposition, IV, Boyer, p. 247.
2. Cf. Moritz Busch, p. 167.

renoncer aux conditions de Sedan. Il a pris la parole et déclaré que les nécessités politiques et diplomatiques devaient aussi entrer dans la balance. Il a été alors convenu que, pour le moment, « on laisserait de côté toute idée de capitulation et que le but à atteindre serait d'obtenir l'assurance que l'armée de Metz voulait rester fidèle à son serment et se faisait le champion de la dynastie impériale ». Le maréchal produirait un acte public dans ce sens, afin que le pays sût qu'il pouvait compter sur l'armée, s'il voulait se rallier autour de la Régence. De cette façon elle serait compromise sans retour vis-à-vis du parti républicain et l'on verrait l'effet produit en France. De son côté l'Impératrice lancerait un appel à la nation, lui demandant de consacrer à nouveau ses droits par un vote. On pourrait alors traiter avec chances de succès[1].

En somme, c'est le plan de Regnier que reprend Bismarck, avec une nuance de scepticisme en plus. On a peine à croire, en effet, qu'il admette aussi aisément la possibilité de rétablir l'Empire. Mais, quoi qu'il arrive, il n'a rien à risquer. Le pis serait que la France ne suivît pas l'armée. Il en résulterait, à peu près fatalement, une guerre civile se greffant sur la guerre étrangère. Les chances des Allemands n'en pourraient qu'être accrues.

Au cours de l'entretien qui suivait ces déclarations, Bismarck parlait de Jules Favre, de sa mauvaise foi en ce qui concernait Soissons et le Mont-Valérien[2]. Les généraux américains étaient repartis de Paris exaspérés, « disant qu'ils avaient cru entrer dans un hôpital de fous habité par des singes ». Puis le chancelier citait une dépêche de l'ambassadeur Bernstorff relatant les regrets de l'Impératrice d'avoir mal accueilli Bourbaki. L'Empereur lui avait adressé de vifs reproches, puisqu'il n'y avait plus à compter que sur Bazaine, resté fidèle. « L'Impératrice aurait dit qu'elle était prête à donner tous les pouvoirs au maréchal pour traiter, et même à abdiquer en sa faveur la régence. — Oh ! le maréchal n'acceptera jamais une pareille combinaison. — Et certainement, reprenait Bismarck, je ne le lui conseillerai pas, s'il me demandait mon avis ; cela ne ferait que compliquer les affaires et diviser davantage les opinions. »

1. Compte rendu cité, p. 222.

2. Allusion aux entretiens de Ferrières (septembre 1870).

La conversation se terminait par quelques allusions au voyage de Thiers, à une lettre du comte de Chambord restée sans réponse [1]. Boyer demandait au chancelier la permission de repartir pour Metz. Il quittait Versailles à neuf heures, avec les deux mêmes officiers, sans avoir tenté de faire passer un avis quelconque à Tours. Plus tard, comme le duc d'Aumale le lui faisait observer, il répondait bonnement : « Je n'avais aucune commission à faire au gouvernement de la Défense nationale ; je ne connaissais pas ces gens-là ! [2] »

Lors de son passage à Bar-le-Duc, il revoyait le maire et lui disait : « Tout est perdu ; je viens de Versailles où j'étais allé pour avoir des conditions plus douces que celles qui avaient été faites devant Metz, et je n'ai plus d'espoir. » Comme Bompard, atterré, lui demande : « Avez-vous prévenu le gouvernement de la Défense nationale? » il répond : « Je n'ai pas de relations avec ce gouvernement [3]. » Le 17, à une heure du soir, il est à Metz et remet ses notes au maréchal, qui les conserve par devers lui, ainsi que ses journaux [4]. Le conseil est aussitôt convoqué, mais l'absence de deux membres oblige à renvoyer la séance au lendemain 18 octobre. On a perdu sans nécessité vingt-quatre heures, dans un moment où elles sont sans prix. A en croire les renseignements donnés au conseil du 10 octobre, l'armée n'aurait plus de vivres que jusqu'au 20 inclus. Bien qu'il n'en doive pas être ainsi, il est évident que les jours de notre résistance sont étroitement comptés et que cette nouvelle tentative du maréchal Bazaine a par cela même encore échoué. Boyer va partir pour l'Angleterre, mais la capitulation surviendra avant même qu'un commencement d'entente ait pu s'établir entre l'Impératrice, les gouvernements allemands et le commandant en chef de l'armée du Rhin.

GÉNÉRAL PALAT

1. Compte-rendu cité, p. 223.
2. *Procès Bazaine*, p. 409, déposition Boyer.
3. *Procès Bazaine*, p. 412, déposition Bompard.
4. *Enquête*, dépositions, IV, Boyer, p. 248.

L'HOMME

DE

LA CHAPELLE-AUX-SAINTS

L'étude de l'homme de Grimaldi, pris comme premier exemple[1], a donné, sous une forme simple, un aperçu sommaire des problèmes, des méthodes, et des résultats de la paléontologie humaine. A la date la plus lointaine où l'on puisse remonter avec certitude, l'homme fossile n'apparaît pas comme constitué par un seul type, mais au moins par deux, et, au point de vue anatomique, ces deux types se situent entre les grands singes, anthropoïdes ou anthropomorphes, et l'homme actuel, plus près même de ce dernier que des précédents. Cette situation fait surgir la question d'une parenté possible, et, peut-être, d'une descendance : mais, au moins dans ce que nous avons vu, rien ne permet même un examen préliminaire de cette question et on l'a résolument laissée de côté.

D'autre part, si, par l'anatomie, l'homme fossile se laisse situer sur une ligne allant de l'animal à l'homme, par son activité au contraire il échappe à la règle purement animale pour obéir à une règle purement humaine. Il se rebelle contre les grandes causes d'ordre cosmique — tel le rythme, progressif ou régressif, des glaciers en Europe — auxquelles le reste de l'animalité apparaît étroitement asservi. Dès ses débuts

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1912.

saisissables, l'homme avait ainsi « sa loi », et, pour parler le langage de M. Bergson, il existait dès lors un « élan humain », déjà distinct de l' « élan de la vie ». Nous avons affirmé, mais non démontré, que cet élan humain pouvait indifféremment s'appeler « élan social », et que c'est parce qu'il vivait en société que l'homme formait, dès son enfance, un « règne », ou une « création ». Cette démonstration va nous être fournie par l'homme de la Chapelle-aux-Saints. En même temps, sans résoudre le problème de la descendance humaine, sans même l'aborder encore directement, cette étude nous permettra du moins de le poser et fournira une première analyse nuancée de ses conditions.

Si, pour aller plus au cœur des questions et des méthodes de la paléontologie humaine, on a choisi ce second exemple plutôt qu'un autre, ce n'est pas qu'il soit la plus récente découverte : il s'agit plus, pour le moment, de montrer l'enchaînement philosophique des idées que de faire d'une science un tableau historique et complet, et l'on a trouvé dans l'Homme de la Chapelle-aux-Saints une découverte à la fois des plus importantes, des mieux étudiées, et la plus parfaitement démonstrative.

*
* *

Cet homme est connu par son squelette, trouvé le 3 août 1908, par trois prêtres de la Corrèze, les frères A. et J. Bouissonnée et l'abbé Bardou, tous trois archéologues et préhistoriens, qui, pour un prix minime [1], le vendirent au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où le professeur Boule en a fait l'étude. Suivant l'usage, il doit son nom au site de la découverte : la Chapelle-aux-Saints est une commune de la Corrèze, à la limite du département du Lot, et à quelques kilomètres de la vallée de la Dordogne. La Sourdoise, ruisseau qui traverse la Chapelle et va

1. Le squelette fut cédé pour 1500 francs au professeur Boule, qui l'acquit pour la Galerie de paléontologie du Muséum. Par contre, le squelette du Moustier, découvert peu auparavant, très incomplet, mal conservé, maladroitement exhumé et préparé, à été vendu 125 000 francs au « Museum für Völkerkunde » de Berlin, par le marchand suisse Hauser, qui exploite industriellement nos merveilleux gisements de la Vézère.

se jeter dans la Dordogne, est bordée par endroits de petites falaises de ce calcaire poreux, formé d'un mélange de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie, que les géologues nomment « dolomie » : très friable à l'eau, tantôt il se découpe en formes massives qui, lorsqu'elles sont au sommet de montagnes, comme dans l'Eiffel, sur la rive gauche du Rhin, donnent de loin l'illusion de vieux burgs en ruines, tantôt il se creuse de grottes. C'est dans une grotte de ce genre, que l'on fouillait depuis 1905, que fut découvert l'homme de la Chapelle-aux-Saints.

Le squelette reposait non loin de l'entrée, non pas sur le plancher même, mais dans un trou visiblement creusé à dessein où il avait été enseveli. Au-dessus de lui s'étendait le « remplissage » de la grotte, une « couche archéologique », de 36 à 40 centimètres d'épaisseur, formée d'une terre argileuse jaunâtre dans laquelle étaient inclus pêle-mêle des ossements brisés d'animaux, des silex taillés et des cailloux. Sans être abondants, ces ossements étaient caractéristiques : à côté du cheval, du sanglier, du renne, du bison, du bouquetin, du loup, de l'hyène des cavernes, de la marmotte, ils présentaient des débris du Rhinocéros « à narines cloisonnées » — *Rhinocéros Tichorhinus* — propre à cet « âge du mammouth », période froide du « paléolithique moyen », qui a aussi le nom de moustérien. L'outillage donnait la même indication. L'homme de la Chapelle-aux-Saints est donc le contemporain et de l'homme de Grimaldi et de l'homme de Néanderthal, qui, nous l'avons vu, habitaient l'Europe à cette époque. Un premier examen, confirmé par toutes les études subséquentes, montre qu'il appartient d'ailleurs au type de Néanderthal.

L'importance de la découverte semble d'abord moins grande que celle de Grimaldi : il s'agit non pas d'un type nouveau, mais d'un exemplaire en plus d'un type déjà connu et abondamment représenté. Si l'homme de Grimaldi en effet n'est encore connu que par deux individus, il y a eu une quarantaine de trouvailles d'hommes de Néanderthal, la première, celle de Cannstadt, remontant à l'année 1700, les autres échelonnées dans les soixante dernières années. Mais leur valeur est très inégale. Beaucoup ne consistent qu'en fragments très incom-

plets, d'autres se présentent dans des conditions qui en rendent l'authenticité douteuse, pour une critique sévère sans doute, mais nécessaire[1]. D'autre part, le matériel eût-il été excellent, l'état de l'anatomie comparée et surtout de la paléontologie n'aurait pas permis de tirer de son étude, naguère encore, ce qu'a fourni celle de l'homme de la Chapelle.

Ce squelette, trouvé dans de parfaites conditions de gisement, est presque complet. Là où il y a des lacunes, les autres exemplaires de Néanderthal ont presque toujours permis de les combler. Surtout, tandis que l'idée qu'on avait de la « race de Néanderthal » était jusqu'alors une pure déduction tirée de la comparaison de ces exemplaires, l'homme de la Chapelle a apporté la preuve que cette déduction était juste, il a substitué une synthèse réelle à une synthèse construite. Son étude enfin a été poursuivie dans un esprit heureux. Les autres hommes fossiles ont été décrits par de purs anatomistes, d'un point de vue tout zoologique. Il s'est trouvé que M. Boule était, par formation, un paléontologiste, élève de Gaudry, entraîné à l'étude des mammifères fossiles, sachant par expérience ce que c'est que débrouiller l'arbre généalogique ou, comme on dit, la « phylogénie » d'une espèce.

*
* *

La situation intermédiaire de l'homme de Néanderthal entre l'homme actuel et les grands singes se vérifie immédiatement par l'étude de la tête de l'homme de la Chapelle-aux-Saints. Brisée au moment de son exhumation, cette tête a pu être « remontée » avec une entière perfection, et il n'y manque, outre un fragment peu important de la calotte crâ-

1. Un excellent paléontologiste m'a reproché d'avoir dit, dans mon précédent article, que l'homme trouvé à Néanderthal en 1856 ne doit pas être tenu pour authentique. Il sait sur quelle autorité je me suis appuyé : dans le travail de ce spécialiste, comme dans mon article, le procès d'authenticité n'est fait qu'au point de vue des conditions de la trouvaille, en « critique externe », diraient des philologues. A ce point de vue là, le verdict ne peut être que négatif. Mais il peut en être fait appel, et il est certain que depuis les trouvailles de Spy, et encore plus après celle de la Chapelle-aux-Saints, on doit « authentifier « l'exemplaire de Néanderthal et l'employer à l'étude de la race qui porte son nom.

nienne, que la mâchoire supérieure, connue d'ailleurs par d'autres spécimens de la même race. C'est la tête d'un homme adulte et normalement constitué. Depuis que les découvertes se sont multipliées, on ne saurait plus admettre en effet, comme le voulait Virchow, qu'on se trouve, avec des fossiles de ce genre, en présence d'individus anormaux, de malades ou de « dégénérés » : il est inadmissible qu'on exhume seulement des exceptions et toujours les mêmes. Cette tête a un volume énorme, et elle est remarquable, dès le premier coup d'œil, par le grand développement de sa partie faciale par rapport à sa partie crânienne : alors que nos têtes sont tout en front et en crâne, celle-ci est toute en mâchoires. L'expression bestiale de cette face est évidente. Elle est due d'abord à ses proportions mêmes, qui sont plus d'un museau que d'une figure, à la robustesse et à la carrure des maxillaires, accentuée ensuite par l'absence de front, ou du moins par son aspect aplati, écrasé, fuyant, par la grandeur d'orbites toutes rondes dont la partie haute forme visière, par le large emplacement d'un nez sans doute épaté. La signification de cette tête, quant à la situation de l'homme de Néanderthal, a été élégamment dégagée par M. Boule grâce au procédé suivant. On dessine trois profils, celui d'un homme actuel, de type moyen, celui de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, celui d'un anthropoïde quelconque, du chimpanzé par exemple On réduit ensuite ces trois profils à la même échelle, c'est-à-dire qu'on suppose toujours égale, dans les trois cas, la ligne oblique qui passe par le bas de la calotte cranienne, et qui sépare la partie cérébrale de la partie faciale. Puis, on superpose les trois dessins obtenus en ayant soin de faire coïncider les trois lignes égales. Dans l'image qui résulte de cette opération, le contour de l'homme de la Chapelle se trouve tout entier contenu entre les deux autres. Mais, en même temps, le rapport de ce contour avec les deux autres n'est pas de même sens suivant qu'on regarde la partie située au-dessus de la ligne commune de séparation ou la partie située au-dessous. Le crâne du chimpanzé apparaît comme le plus petit, le moins développé, celui de l'homme actuel comme le plus grand, et celui de l'homme de la Chapelle comme la moyenne entre les deux : les différences tiennent à la hauteur du crâne et au bombement du front.

Pour la face au contraire, c'est le chimpanzé qui offre le développement le plus considérable et l'homme actuel le moindre, l'homme de la Chapelle faisant encore la moyenne. Tout se passe comme si, du chimpanzé à l'homme actuel, il s'était produit un « balancement organique » entre la partie mâchoires et la partie cerveau, et comme si l'homme de la Chapelle ou, d'une façon plus générale, l'*Homo Neanderthalensis*, dont il est le type, marquait le moment d'équilibre de ce balancement, celui où il y a eu égalité de développement entre les deux parties de la tête.

La démonstration est d'une parfaite pureté théorique : elle indique, comme différence essentielle de l'anthropoïde à l'homme actuel, la diminution des fonctions purement végétatives, marquée par la diminution des mâchoires, et l'accroissement corrélatif des fonctions intellectuelles, l'homme de la Chapelle formant le juste milieu. Ce résultat a été acquis grâce à un subterfuge : dans la réalité les lignes qui séparent les faces des crânes ne sont pas égales. Si, par rapport à l'importance des mâchoires, le développement cérébral de l'*Homo Neanderthalensis* est moindre que le nôtre; par contre, le volume réel de son crâne est plus grand que le nôtre. C'est ce que montre l'étude de sa capacité.

Pour des raisons techniques, la mesure de la capacité cranienne, qui paraît la chose la plus simple du monde, est difficile à réaliser avec précision. On peut l'obtenir soit par des calculs, soit par mesure directe, au moyen d'un remplissage cubé. Les deux méthodes, appliquées au crâne de la Chapelle-aux-Saints, ont mené MM. Boule, Verneau et Rivet, au chiffre de 1 600 centimètres cubes (ce qui suppose un cerveau ayant pesé 1 414 grammes). Ce volume est non seulement humain, mais très supérieur à la fois à celui de la moyenne des hommes actuels, et à celui des races les plus civilisées. Tandis que, chez les Singes anthropoïdes, la capacité cranienne ne dépasse pas 621 centimètres cubes, qu'elle est de 855 chez le Pithécanthrope, la capacité de l'individu de la Chapelle dépasse celle des Australiens (1 340), des nègres d'Afrique (1 477) et même des Parisiens (1 551). Si ce crâne était typique du crâne moyen de l'*Homo Neanderthalensis*, cette race aurait présenté les plus fortes têtes et les plus gros cerveaux que l'humanité ait connus.

Et comme, quand on parle de volume cérébral, des gens pressés pensent aussitôt à l'intelligence, il résulterait de là pour eux la certitude de notre déchéance.

Il n'est pas certain cependant que la comparaison, brutale, de volumes cérébraux appartenant à tant de types divers, soit entièrement légitime. Il y a fonctionnellement équilibre chez l'homme de la Chapelle-aux-Saints entre sa face et son crâne, mais chez l'homme actuel cet équilibre est rompu en faveur du crâne : l'importance de la fonction cérébrale par rapport à la fonction nutritive était donc moindre chez l'homme de la Chapelle que chez nous. Ainsi si nous voulons comparer utilement les volumes cérébraux chez lui et chez nous, il ne faut pas le faire sur ces volumes absolus, mais sur des volumes relatifs, ramenés à leur vraie importance proportionnelle dans l'ensemble de la tête. Il suffit pour cela de revenir à la méthode que l'on a déjà décrite, c'est-à-dire de supposer égales, dans les deux types à comparer, les dimensions du crâne à sa base. L'idéal eût été de trouver un crâne actuel chez qui ces dimensions fussent précisément celles de l'homme de la Chapelle. A son défaut, le calcul a montré qu'un crâne actuel qui serait dans ces conditions, aurait un volume de 2 000 centimètres cubes, c'est-à-dire, parce qu'il est beaucoup plus haut, l'emporterait sur celui de la Chapelle de 400 centimètres cubes. Bismarck et La Fontaine sont presque arrivés à ce chiffre, le premier à 1 965, le second à 1 950. En ramenant sa tête aux dimensions de la nôtre, tout en respectant sa forme, l'homme de la Chapelle présente en somme un encéphale peu considérable, comparé à celui des races civilisées.

D'autre part, revenant au volume absolu, l'individu de la Chapelle-aux-Saints était exceptionnel, parmi les hommes de Néanderthal, par l'importance de sa capacité crânienne. M. Boule estime seulement à environ 1 400 centimètres cubes celle de l'exemplaire de Néanderthal, et à moins de 1 300 celle d'un crâne de la même race trouvé à Gibraltar. En moyenne, la capacité crânienne de l'*Homo Neanderthalensis* serait au grand maximum de 1 400 centimètres cubes, chiffre probablement exagéré puisqu'il est tiré seulement de quatre exemplaires, dont trois donneraient des résultats inférieurs. De toute façon, la race de Néanderthal se placerait par le volume

cérébral tout au plus, au niveau des races inférieures d'aujourd'hui.

On ne saurait tirer de ce qui précède la moindre indication quant à l'intelligence. S'il y a entre le volume cérébral et le degré de l'intelligence un rapport certain, il n'a de valeur que pour des masses, des grands nombres, lorsqu'il s'agit, par exemple, de comparaison entre espèces animales : là même, il reste très difficile à dégager avec sûreté et netteté, et depuis peu d'années seulement, même entre espèces apparentées, on le détermine avec quelque approximation, au prix de réductions et de calculs délicats. Pour des groupes plus restreints, et encore plus pour des individus, il est chimérique et même impossible de le saisir : si La Fontaine et Bismarck avaient les énormes volumes cérébraux qu'on a indiqués, celui de Raphaël par contre n'était que de 1 420 centimètres cubes. C'est que la quantité de matière cérébrale, quoique variable dans certaines limites, peut bien fournir une moyenne qui soit une constante d'espèce; mais pour des coupures de l'espèce et pour les individus, la qualité de cette matière, sa structure, son degré d'organisation, constituent une caractéristique nouvelle, bien plus importante que la quantité.

*
* *

L'examen de la tête de l'homme de la Chapelle-aux-Saints conduit encore à un autre ordre de constatations. Si, par le rapport de ses deux parties, face et crâne, cette tête atteste un type justement intermédiaire entre l'Anthropoïde et l'homme actuel, par sa capacité cérébrale et par son cerveau (du moins quant au volume) il était déjà bien loin de l'Anthropoïde et pleinement entré dans l'humanité : ces deux vérités semblent s'accorder assez mal ensemble. Par ailleurs, l'architecture générale du crâne, sa forme, la robustesse et l'épaisseur de ses os, montrent que cet « homme » est non seulement, par là, intermédiaire entre le chimpanzé et l'homme actuel, mais beaucoup plus près du chimpanzé. Les sutures crâniennes, c'est-à-dire le dessin formé à la surface du crâne par les tenons et les mortaises qui assemblent ses pièces constituantes, don-

nent une indication dans le même sens, seulement moins prononcée.

Lorsqu'on dit que l'*Homo Neanderthalensis* est intermédiaire entre l'homme actuel et les grands singes, il est donc clair, du moins en ce qui concerne la tête, que sans être entièrement fausse, cette façon de parler est grossière. Il serait simpliste d'attribuer la moindre valeur indicatrice de parenté à une situation marquée de façon aussi sommaire, simple moyenne entre des données de détail qui, à les regarder de près, sont diverses et incohérentes. L'étude du reste du squelette de la Chapelle-aux-Saints va nous permettre de toucher sinon au fond même du problème de la descendance humaine, du moins à ses conditions.

Le trait dominant de ce squelette, tant pour l'ensemble que pour les détails, est qu'il réunit des caractères épars d'un côté chez des singes de types très divers (et bien au delà des Anthropoïdes), et de l'autre chez de nombreuses races humaines actuelles. C'est ce que montre fort bien le membre supérieur.

L'os du bras, l'humérus, a une forme toute humaine, et s'il est en même temps plus robuste que celui des hommes actuels, ce qui le rapprocherait de celui des Anthropoïdes, on peut admettre que ce soit là le résultat d'une « convergence physiologique », due à la robustesse générale du corps et à son fort développement musculaire, bien plus qu'un fait de descendance, qu'une donnée héréditaire. La forme humaine de cet os est d'autant plus importante que le membre antérieur fournit une des plus nettes caractéristiques de notre espèce ou, comme on dit, du genre *homo*. Dans l'avant-bras, au contraire, aucun des deux os qui en forment le bâtis n'est humain : le radius est celui des Anthropoïdes ; le cubitus s'apparente à celui des singes encore, mais de ceux du type le plus bas, le plus éloigné, ceux qu'on appelle les cynomorphes ou singes à queue. Ainsi, rien que pour ce membre, les relations de parenté possible, les « affinités », s'éparpillent aux niveaux les plus distants de toute la partie supérieure de l'ordre des Primates.

Le membre inférieur confirme et précise la même notion. Sans qu'aucune des pièces qui le constituent se distingue par une particularité marquée, ayant la valeur d'une innovation,

aucune non plus n'est tout à fait semblable à sa correspondante chez l'homme actuel : c'est que chacune d'elles, là encore, offre l'association de plusieurs traits, épars maintenant parmi les hommes, notamment parmi ceux qui mènent une vie sauvage. Et, en même temps, l'ensemble de ces éléments humains constitue un membre de type peu évolué, non seulement peu humain mais plus voisin même de celui des singes à queue que des Anthropoïdes.

Tous les os de ce membre sont remarquables d'abord par une robustesse plus animale qu'humaine. C'est la règle d'ailleurs de tout l'ensemble du squelette, frappant à la fois par l'énormité de la tête par rapport au reste du corps, et par la courtesse trapue, la solidité, l'épaisseur du tronc et des membres. Ce petit homme — il n'avait guère que 1 m. 60 de hauteur — avait une machine plus lourde et puissante que perfectionnée. Ses membres, dans leur longueur totale, comme dans le rapport de leurs parties, étaient, à très peu près, dans les proportions où sont les nôtres : on dirait « tout à fait », si, dans le membre inférieur, la jambe n'avait été, relativement à la cuisse, plus courte que chez aucune race actuelle. Par contre, pour chacune de leurs pièces osseuses regardée isolément, la partie du milieu était plus courte et les parties terminales plus longues que chez nous. A cette solidité des extrémités et à la moindre finesse des articulations qui en résultent, s'ajoutait un diamètre plus fort, second caractère de robustesse. L' « indice de robusticité » du fémur — rapport de sa plus petite circonférence à sa longueur — est en moyenne 13,5 chez l'*Homo Neanderthalensis*, chez l'individu de la Chapelle il atteint même 14 ; il est en tout cas supérieur aux moyennes les plus élevées des races humaines d'aujourd'hui, qui atteignent seulement 13 chez les Lapons et chez les Japonais. Le même indice pour le tibia est 24 pour l'homme de Néanderthal, tandis que les moyennes actuelles, d'après Rivet, ne sont que 19 à 22.

Chez l'homme actuel, le fémur est un os presque droit, ou du moins peu courbé : d'après Rivet, le rayon de sa courbe est de 1 m. 10 chez les populations habitant l'Équateur avant la découverte de l'Amérique, et ce chiffre peut être tenu comme représentatif de l'ensemble des hommes actuels : c'est pratiquement un fémur droit.

L'*Homo Neanderthalensis* a au contraire un fémur fortement courbé, avec un rayon moyen de 72 centimètres. Il semble d'abord qu'il soit par là proche des Anthropoïdes, puisque, chez le gorille, le chiffre correspondant est 71. Mais, d'abord, la moyenne de 72 chez l'homme de Néanderthal est le résultat de la mesure de sept fémurs chez qui le chiffre varie de 55 à 93 : la valeur du caractère est donc incertaine. Puis, chez le chimpanzé le même chiffre est 77, tandis que chez deux autres Anthropoïdes, l'orang et le gibbon, il a pour minimum 126. A tenir la valeur 72 pour assurée, le plus proche parent serait donc le gorille : or c'est bien celui des Anthropoïdes dont on s'accorde le plus volontiers à nier la parenté prochaine avec nous; par contre, le gibbon à qui des considérations surtout embryogéniques font fréquemment assigner cette situation, est justement l'Anthropoïde qui s'écarte le plus de l'*Homo Neanderthalensis* par son fémur parfaitement droit.

La tête articulaire du même os, par où il s'emmanche avec le bassin, présente un certain nombre de saillies, cataloguées par les anatomistes. L'une d'elles, le « troisième trochanter », se trouve souvent, mais non pas toujours, chez l'homme actuel : sa fréquence, qui varie suivant les races, va du tiers aux quatre cinquièmes des individus observés. On a dit, sans le bien prouver, qu'elle était surtout élevée chez les populations de montagne, et que cette protubérance, qui sert à l'attache du muscle « grand fessier », indiquait une « activité musculaire adaptée à la progression en pays escarpé », une aptitude particulière au « pas de montagne » bien connu des alpinistes. Or l'homme de Néanderthal est remarquable par la présence constante du troisième trochanter. Est-ce chez lui adaptation à la vie de montagne, ou à quelque condition de vie différente, mais nécessitant des mouvements analogues? Est-ce un trait d'hérédité, souvenir d'un lointain ancêtre? Et si cette dernière hypothèse est la bonne, ne faudrait-il pas voir également, là où de nos jours le troisième trochanter est plus fréquent, un caractère héréditaire, souvenir cette fois de l'*Homo Neanderthalensis,* conservé peut-être grâce à un certain genre de vie, mais du moins ne résultant pas directement d'une adaptation à cette vie?

On a vu que l'*Homo Neanderthalensis* avait la jambe courte

par rapport à la cuisse. Ce caractère se retrouve aujourd'hui, mais à un degré moindre, chez les types dits, pour cette raison, « brachycnémiques », les Eskimos, les Européens, et la plupart des Jaunes. Par contre, comme pour le fémur, les Anthropoïdes présentent à cet égard une grande variation. De plus, ce tibia, court et trapu, présente une « rétroversion » de sa tête supérieure; la partie par où il s'articule avec le bas du fémur est comme rejetée en arrière. La même disposition se trouve chez le gorille, où elle est de règle, et détermine la difficulté de la station verticale, le membre inférieur étant incapable de se tendre d'une façon parfaitement droite et restant à demi fléchi lorsque l'animal est debout. Elle se trouve aussi parmi les races humaines actuelles, notamment chez les Californiens et chez les habitants de la Terre de Feu, et se rencontre même chez les Parisiens ou parmi des populations de montagne comme les Suisses : chez l'*Homo Neanderthalensis*, elle est sensiblement égale à ce qu'elle est chez les Californiens et les Fuégiens, mais supérieure à celle des Parisiens et des Suisses. Enfin, une dernière particularité de ce tibia est que la surface articulatoire de son extrémité inférieure est oblique, indiquant un emmanchement avec le pied assez différent du nôtre, et cette indication est d'ailleurs confirmée par l'étude du péroné, le second os de la jambe, dont le rôle est aujourd'hui presque nul, et qui, chez l'Homme de Néanderthal, contribuait au contraire dans une forte mesure à supporter le poids du corps.

Ces remarques, jointes à quelques autres d'un plus grand détail, permettent de répondre, dans une certaine mesure, aux questions posées à propos du troisième trochanter. Il est clair que l'attitude de l'homme de Néanderthal était différente de la nôtre : il n'était pas encore cet animal redressé — « *homo erectus* » — chez qui on s'est plu, à juste titre, à célébrer la « station droite » comme un de ses signes de noblesse. Il marchait en s'appuyant plus sur le côté extérieur des pieds que sur leur plante, les genoux en dehors, la jambe et la cuisse formant une ligne assez fléchie. Il avait par là le type plutôt d'un grimpeur que d'un marcheur, et si les particularités anatomiques de son membre inférieur s'expliquent, dans une certaine mesure, par des adaptations, elles

étaient sans doute aussi le souvenir d'une origine quadrupède et d'un ancêtre qui avait vécu dans les arbres [1].

Depuis Johannès Müller, qui, le premier, a systématisé les observations à ce sujet, on a souvent remarqué que les stades du développement, soit chez un individu, soit chez une espèce, reproduisent à grands traits l'histoire de cette espèce. Cette « loi de récapitulation » est d'un usage difficile. Sauf quelques cas où les stades successifs sont marqués par des changements absolus de forme, qui sont de vraies révolutions, (ainsi dans les espèces à « métamorphoses ») il serait périlleux de demander à son application des enseignements rigoureux sur une évolution qu'on ignore : on ne sait en effet ni ce qui tient au simple effet du développement individuel, ni ce qui s'explique par une étape de l'espèce. Mais lorsque l'histoire d'un type est connue, au moins dans ses très grandes lignes, c'est un jeu aussi plaisant qu'instructif, de confronter tel aspect de la vie d'un embryon avec tel moment de l'histoire du type auquel il appartient : pour les formes molles, où la paléontologie ne peut fournir de contribution suffisante par des fossiles, l'histoire généalogique de bien des animaux a pu être établie ainsi par la comparaison d'étapes de l'embryologie à des espèces analogues dans leur état adulte. Sans devenir faux, des rapprochements de ce genre sont, il va de soi, d'autant plus incertains qu'ils portent sur des objets plus étroitement définis, mais ils fournissent encore des images utiles, et nous avons déjà vu qu'en paléontologie humaine il faut plus souvent se contenter de telles images qu'espérer atteindre à des réalités exactes. Ainsi, lorsque M. Boule rapproche l'enfant, qui « marche à quatre pattes », d'un « singe quadrupède », il ne faudrait pas trop presser les faits pour voir que c'est un peu puéril; mais il est certain, comme le remarque ce même savant, que l'enfant, s'essayant à la station bipède, pose le pied

1. Le Dr Henri Martin n'a pas eu ce résultat assez présent à l'esprit lorsqu'il a exécuté sa reconstitution de l'homme de la Quina, découvert par lui, — reconstitution dont le *Monde Illustré* du 29 mars 1913 a donné de bonnes photographies. L'attitude générale de l'homme de Néanderthal s'opposait certainement à ce qu'il eût cette tête fièrement redressée que lui a donnée l'excellent préhistorien : l'homme d'alors commençait sans doute à lever son regard de la terre, mais il n'avait encore ni le droit ni la possibilité de le promener en dominateur sur le monde.

sur le bord externe, juste comme l'*Homo Neanderthalensis*. Si loin que celui-ci soit en réalité du début de l'humanité, on peut dire que, par son anatomie, il réprésente encore une humanité enfant. Par ailleurs, on a souvent noté que les peuples primitifs de nos jours ont une grande affection pour la station accroupie, et l'on expliquait par cette attitude quelques menues particularités de leur membre inférieur. L'explication peut être vraie : cependant l'*Homo Neanderthalensis* présente ces mêmes particularités, de sorte que si leur présence, ou leur survivance, peut être chez le sauvage le résultat d'une adaptation, leur origine peut tenir sans doute aussi à une transmission héréditaire ; cette attitude serait encore un caractère infantile. Ces formules sont dangereuses, si on les prend à la lettre : si on les tient pour des images, et un peu floues, elles sont utiles comme approximations.

L'étude du membre inférieur mène d'ailleurs à des résultats plus précis. Si quelques-uns de ses caractères sont humains ou annoncent l'homme, beaucoup d'autres sont franchement simiens. Toutefois ce n'est pas avec les Anthropoïdes qu'ils accusent les ressemblances les plus étroites, mais avec les singes à queue, ceux qui, dans l'ensemble, sont entre tous les singes, les moins ressemblants à l'homme. Sans doute, l'homme fossile a bien, entre les Anthropoïdes et l'homme actuel, la situation d'intermédiaire que nous lui avons reconnue à propos de l'homme de Grimaldi ; mais cette « situation » ne fournit donc par elle-même aucune indication immédiate de « parenté » et même la parenté peut être très différente de ce que tendrait à faire croire cette situation, si on lui attribuait à cet égard la moindre valeur. Tout en restant au total l'ensemble animal le plus voisin de l'ensemble humain, le groupe des grands singes anthropoïdes a définitivement perdu la valeur d'ascendants directs que cette proximité leur avait fait tout d'abord attribuer. S'ils ont, ce qui ne semble pas douteux, quelque parenté avec nous, c'est seulement une parenté collatérale, non une parenté de descendance : leur lignée, ou, comme on dit, leur « phylum », apparaît de plus en plus comme un rameau du vaste ensemble des Primates, qui s'est spécialisé de très bonne heure et dans un sens très différent de celui des Hominiens. Ainsi les feuilles d'un arbre peuvent

offrir les plus grandes ressemblances, si elles sont à une même hauteur et dans une même exposition, et elles sont pourtant portées par des branches différentes.

On l'a vu à propos de l'homme de Grimaldi, l'histoire des races humaines, depuis leur apparition reconnue, est chose complexe, et les rapports de ces races s'expriment par des « séries rameuses », non par des « séries linéaires ». L'*Homo Neanderthalensis* apporte un bénéfice analogue en ce qui concerne la formation même de l'homme. Sans doute, l'image que fournit son étude n'est guère que virtuelle, puisque les renseignements certains manquent sur l'homme fossile pendant l'énorme durée du paléolithique inférieur, où cependant son existence, attestée par les produits de son industrie, est indubitable; mais la conclusion même qu'il s'agit de découvrir des séries rameuses implique à elle seule, que, quels que soient les secours apportés au problème de la descendance par le progrès de l'embryogénie, de l'anatomie comparée, et même de la physiologie, c'est uniquement des trouvailles concrètes de la paléontologie qu'il faut attendre sa solution : on retrouvera peut-être l'arbre généalogique humain, on ne peut ni l'imaginer, ni le déduire.

Cette conclusion n'est pas que négative. Depuis que le problème de la descendance humaine s'est posé au milieu du XIXe siècle, les hypothèses à son égard se sont réparties en groupes antagonistes. Certains savants dont Hæckel a été le chef puis le vulgarisateur, ayant noté, et avec raison, la situation de l'homme tout à côté des Anthropoïdes, ont conclu de là à la parenté immédiate, puis, assignant toujours à cette situation une valeur de pleine parenté, ont vu dans les singes inférieurs les ascendants immédiats des Anthropoïdes. Les autres ont écarté au contraire de la parenté humaine immédiate et les familles de singes anatomiquement le plus proches de nous et même les formes ancestrales directes de celle-ci; ils ont cherché notre ascendance hors de tout l'ensemble des Simiens, dans le groupe le plus bas et le plus ancien des Primates, parmi ces Lémuriens dont les derniers survivants actuels ne se trouvent plus que dans les régions tropicales de l'Ancien Monde, notamment à Madagascar : c'est, avec des variantes de détail, la thèse de paléontologistes comme Cope

et Klaatsch. C'est évidemment dans leur sens que vont les progrès de la paléontologie humaine.

*
* *

M. Boule a pu étudier le cerveau de l'homme de la Chapelle-aux-Saints : il a fait pour cela un moulage interne de la boîte cranienne, et l'a comparé à des moulages pris dans les mêmes conditions, soit chez des hommes, soit chez des singes. Là encore, il y a une sorte de dosage de caractères humains et de caractères animaux.

On a déjà vu que le volume de ce cerveau est tout humain. Sa forme générale, par contre, est plus voisine de celle des Anthropoïdes, du gorille par exemple, que de la nôtre. De même, les « circonvolutions » ont un aspect simple et grossier, et, sans être vraiment simien, très éloigné de celui qu'elles ont chez nous. La valeur de ces différences de structure apparaît avec une netteté particulière dans la région que les phrénologistes nomment la « Scissure de Sylvius » : c'est le repli qui sépare la partie inférieure du cerveau, logée au-dessus de la cavité buccale, de sa partie antéro-supérieure, logée dans le front. Au cours de l'évolution, le cerveau passe par une succession de formes comparables aux étapes de la fabrication d'une cornue de laboratoire : celle-ci est d'abord soufflée toute droite, puis courbée peu à peu jusqu'à ce que sa panse et son col soient séparés par un ressaut marqué, ressaut auquel la scissure de Sylvius fait un exact pendant. Chez l'Anthropoïde, ce repli est large, béant, peu profond ; chez l'homme actuel, il est à la fois très profond et très étroit, et pour ainsi dire fermé, par suite du gonflement excessif de la partie frontale du cerveau. Chez l'homme de la Chapelle, sa forme est intermédiaire entre les deux précédentes. En outre, la scissure de Sylvius se décompose en replis secondaires, plus nets et plus profonds, ainsi que plus compliqués, chez l'homme actuel que chez l'Anthropoïde : à cet égard encore l'homme de la Chapelle est intermédiaire. Ainsi l'organisation cérébrale de l'*Homo Neanderthalensis*, nettement inférieure à la nôtre, était nettement supérieure à celle des grands singes, et il est très légitime de

conclure de là qu'il en était de même pour ses facultés intellectuelles. Sur le détail de ces facultés, l'étude du moulage n'a presque rien révélé, et il fallait s'y attendre. Il semble seulement, à quelques détails anatomiques, que l'emploi du langage articulé devait être peu développé et ce langage même rudimentaire; peut-être y était-il suppléé par un large développement du « langage par gestes », comme on l'observe aujourd'hui parmi de nombreuses tribus non civilisées.

Ces conclusions sont assez vagues. La faute en est à l'état de notre science des rapports entre la structure cérébrale et le développement des diverses facultés intellectuelles. Les paléontologistes nous ont cependant, sans en soupçonner la valeur, livré un trait capital de cette structure chez *l'Homo Neanderthalensis*, trait qui permet d'atteindre à la « nature » de ses facultés intellectuelles et de reconnaître qu'elles sont déjà essentiellement humaines. Nous voulons parler de la dissymétrie de son cerveau.

Lorsqu'on tient en main le moulage intérieur du crâne de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, frêle, mais sûre image de son cerveau, de façon à le regarder de par-dessus, on voit avec une grande netteté l'hémisphère gauche et l'hémisphère droit, séparés par une ligne longitudinale si bien marquée qu'on peut en souligner le tracé avec un crayon. Ces deux hémisphères ne sont pas d'un égal volume : le gauche est visiblement le plus considérable, et il offre sur le côté une saillie, qui lui donne une largeur d'environ un centimètre de plus qu'à l'hémisphère droit. Or on sait que les muscles de la partie droite du corps sont innervés par des nerfs provenant de la partie gauche du système nerveux central, et, par chassé-croisé, les muscles de la partie gauche du corps par des nerfs venant de la partie droite. Le plus grand développement de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, dans la partie gauche de son cerveau, a ainsi une signification anatomique, et même physiologique, qui a été aussitôt reconnue par M. Boule : cet homme évidemment était droitier; comme nous il se servait de la main gauche comme d'un support passif, tandis que sa main droite était sa main active.

Il s'agit non pas là d'un accident individuel, observable dans

le seul cas de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, mais d'un caractère de l'*Homo Neanderthalensis*. Tous les exemplaires de cette race qui ont été étudiés à ce point de vue l'ont présenté, quoique d'ailleurs à des degrés divers, aussi bien la calotte crânienne provenant de Néanderthal, que le crâne de Gibraltar dont on a déjà parlé, que l'homme de la Quina, découvert par le Dr Henri Martin, postérieurement à l'homme de la Chapelle.

D'autre part, l'excès de développement de l'hémisphère gauche est un fait purement humain : on ne le rencontre pas chez les singes, du moins comme une constante, et il est au contraire de règle chez tous les hommes actuels.

Les biologistes ont été depuis longtemps frappés par cette constance, et comme l'usage prédominant de la main droite n'en offre pas moins, ils ont admis très justement qu'il y a une relation entre ces deux sortes de faits. En même temps, la prédominance de la main droite dans l'activité, envisagée d'un point de vue purement technique, offre si peu d'avantages, est même si désavantageuse, qu'évidemment elle ne saurait s'expliquer par des considérations d'utilité : l'homme, ou tout être rationnel pourvu de mains, a le plus clair intérêt à développer également leur habileté, à être ambidextre, et s'il ne l'est pas, c'est à coup sûr en dépit de sa raison, parce que quelque cause extérieure à celle-ci, et plus forte qu'elle, lui a imposé le sacrifice d'une de ses mains.

Pour les biologistes, et surtout pour ceux de l'époque où s'est constituée l'anthropologie moderne, l'homme est un « animal scientifique », qu'ils ont baptisé l'*Homo Sapiens* : il était assez naturel que, voyant une absurdité dans l'usage que fait de ses mains cet animal rationnel, et observant la liaison de cet usage avec un autre caractère anatomique, ils vissent en celui-ci la cause directe d'une pratique aussi choquante. Lorsque Broca disait : « Nous sommes droitiers de la main parce que nous sommes gauchers du cerveau », il exprimait ce sentiment commun que la « droiterie » ne s'explique pas par une préférence des individus, mais par une fatalité, et, selon lui, par une fatalité anatomique.

Cette fatalité est étrange. Si elle existe, elle est si faible qu'il faut l'aider; dans tous les pays, les enfants sont réprimandés ou punis pour toute tentative d'emploi de la main

gauche; le voyageur Jacobs raconte même que, dans les Indes Néerlandaises, il observa souvent que les enfants des indigènes avaient le bras gauche entièrement ligotté, pour leur apprendre à ne pas s'en servir. Elle est si faible encore que si pour des raisons quelconques, soit pour certains métiers, soit pour suppléer le bras droit amputé à la suite d'un accident, un individu veut développer l'activité de sa main gauche à l'égal de la droite, il n'y a presque pas d'exemples qu'il n'y réussisse. Elle est sujette aussi à des renversements singuliers, puisqu'il existe des « gauchers nés » à qui la plus attentive contrainte ne peut enlever leur préférence instinctive pour l'usage de la main gauche. Enfin d'où viendrait que nous sommes gauchers du cerveau, quand cette innovation nous est si peu utile, et puisqu'elle ne s'explique pas par l'hérédité, aucun des groupes animaux où l'on peut chercher notre ascendance ne présentant ce caractère?

Puisque la liaison de la droiterie de la main et de la gaucherie du cerveau n'est pas niable, il faut se demander si l'on ne doit pas renverser la proposition de Broca et dire : « Nous sommes gauchers du cerveau parce que nous sommes droitiers de la main. » La chose est également possible au point de vue anatomique, mais il faut alors chercher hors de l'anatomie la fatalité que nous impose une préférence aussi absurde.

Dans une étude parue, voici quelques années, dans la *Revue philosophique*, M. Hertz, après avoir critiqué la théorie de Broca, a fort bien montré que la fatalité cherchée est de nature sociale. L'usage prédominant de la main droite est avant tout un fait d'éducation. Il n'est qu'une application particulière des jugements de valeur qui sont attachés, dans l'esprit de la collectivité, aux deux mains, la droite et la gauche, et l'opposition de ces jugements n'est elle-même qu'un cas, entre mille, de cette classification dualiste des êtres, des idées et des choses, qui est caractéristique de la mentalité humaine dans les civilisations primitives.

Ce dualisme domine à la fois toute la vie sociale, toute la pensée et toute la vie de l'individu. La tribu des peuples dits « sauvages » est divisée en deux moitiés, ayant chacune leur emplacement propre, leurs institutions, leurs insignes, et,

entre elles, des rapports réglés. L'Univers entier, représenté à l'image de la tribu, est conçu comme partagé en deux mondes qui s'opposent, ou, si les moitiés de la tribu sont elles-mêmes subdivisées en régions correspondantes, qui s'opposent une à une et une moitié d'entre elles à l'autre moitié. Tous les êtres, tous les objets inanimés, tous les « principes » même sont répartis entre deux sexes, le mâle et la femelle, qui s'opposent; l'homme et la femme s'opposent naturellement.

Dans le domaine religieux, il y a d'un côté le « profane », de l'autre le « sacré »; ils sont de signes contraires et forment l'antithèse du « pur » et de l' « impur ». Et ces antithèses dualistes sont encore la règle permanente jusque dans les techniques et dans le langage. Or on sait, et M. Lévy-Bruhl l'a rappelé dans son livre *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, combien la pensée du primitif est confuse : elle ne se fixe point sur des concepts strictement définis, elle est en quelque sorte « continue » et se meut sur des chaînes de « correspondances », suivant de constantes « participations » entre ce qui nous paraît les idées le plus distinctes. Son dualisme n'est donc pas fait simplement de ces antithèses, isolées et claires, dont nous venons de citer quelques-unes, mais d'une énorme antithèse confuse où se rejoignent et se fondent l'une à l'autre les antithèses sociales, religieuses, sexuelles, techniques et autres. Si l'homme, opposé à la femme, comme le mâle à la femelle, est censé « pur », la femme se trouve par là même « impure »; et si l'idée du pur se fond à celles de la vie, de la santé, de la noblesse, la femme est, du même coup, rangée au côté de la mort, de la maladie, de la vilenie. Si, dans l'espace, la droite ou tel point cardinal est le côté de ce qui est pur, et par conséquent de l'homme, la femme est donc du côté de la gauche ou du point cardinal antagoniste de celui qui participe aux vertus de la droite. « Dans la tribu australienne du Wulwanga, dit Eylmann, cité par M. Hertz, on se sert, pour marquer la cadence au cours des cérémonies, de deux bâtons. L'un s'appelle l'homme : il est tenu dans la main droite. L'autre, qui est la femme, est tenu dans la main gauche. Bien entendu, c'est toujours l'homme qui frappe, et la femme qui reçoit les coups. » Voilà un excellent exemple des confusions de la pensée primitive et de son

dualisme. Il met d'un côté et pêle-mêle, tout ce qui lui semble pur, beau, noble, bien, etc., le monde supérieur, le Ciel, le Midi, l'Est, les lumières, l'intérieur du temple ou du terrain sacré, le mâle, l'homme, les dieux, la vie, le bon droit, la force, l'intelligence... Il met de l'autre tout le reste, ce qui est laid, mauvais, ignoble, dangereux : le monde d'en bas, l'enfer, l'Ouest, le Nord, les ténèbres, le dehors du Temple, l'étranger, la femelle, la femme, les démons, le mauvais ange, la mort, l'injustice, la faiblesse, la sottise...

L'opposition du droit et du gauche, et dans la Nature et dans l'homme, n'est qu'une suite évidente, un cas pur et simple de cette polarisation générale. Il suffit qu'un des côtés de l'espace ou de l'homme soit lié à l'un des deux grands groupes qu'on vient de voir pour que l'autre, automatiquement, se lie à l'autre groupe. Si ce qui est à droite, ou de la droite, tient à la puissance sacrée, aux sources de la vie, au soleil levant, au sexe mâle, aux vertus et aux beautés, ce qui est à gauche, ou de la gauche, tiendra à tous les contraires. La main droite sera noble, son emploi honoré, enseigné et imposé, son activité exclusive ou, au moins, dominante; la gauche, toute passive, vilaine, sera interdite, et son emploi déprécié, ridiculisé.

Si ce que dit M. Hertz de l'origine sociale de la « polarisation » des mains est irréfutable, on peut se demander du moins ce qui a déterminé le choix entre les mains, pourquoi cette polarisation s'est produite en faveur de la suprématie de la droite et non inversement. Il se peut que la raison soit purement historique, qu'elle soit ainsi parce que, peut-être par hasard, cela a commencé d'être ainsi. Il se peut aussi, et c'est ce que pense cet auteur, qu'une très légère différence organique ait déterminé cette orientation, — différence incapable de faire naître l'idée d'une polarisation dans un esprit rationnel, mais, cette idée préexistant dans la pensée du primitif, suffisante pour définir sa direction.

Dans la différenciation du droit et du gauche, et dans celle des deux mains, M. Hertz voit surtout une application de ce qu'il appelle la loi de « polarité religieuse ». On vient de voir en effet que tout ce qui est religieux, croyances ou pratiques, est comme dominé, chez l'homme primitif de nos jours, par la

classification dualiste. Mais les phénomènes les moins religieux, les divisions de la tribu, le langage, les techniques, la vie sexuelle, subissent à un égal degré cette domination, qui n'est donc pas seulement une caractéristique des choses religieuses, mais de toutes les choses sociales, dans les civilisations inférieures.

Rien n'autorise à la rigueur à voir dans le dualisme primitif un effet de la polarité religieuse plutôt que dans cette polarité un effet de ce dualisme général; rien n'autorise à la rigueur à voir dans l'opposition des mains une conséquence immédiate de ce phénomène social particulier qu'est la vie religieuse plutôt qu'un reflet direct de tout l'ensemble de la vie sociale. Cette distinction, qu'il suffit d'indiquer en passant, n'a en fait aucune importance pour notre objet actuel, car il n'y a pratiquement rien, chez le primitif, qui ne soit du domaine religieux, qu'il ne pense religieusement, l'étendue entière de sa pensée étant encore au stade religieux, tout son esprit charpenté sur la notion de « sacré », toutes ses institutions et tous ses actes dominés par elle. La prééminence de la main droite tient chez lui à la forme de son esprit, qui répartit toutes les notions entre deux catégories, à la nature de son esprit, qui tient toute action pour un rite.

Comme toutes les analyses des sociologues portant sur l' « homme primitif » ou sur la « civilisation primitive », le travail de M. Hertz résulte de l'étude purement ethnographique des tribus sauvages, qui représentent aujourd'hui cet homme et cette civilisation. Elle n'a été faite ni au moyen de l'homme préhistorique, ni en vue de lui. Mais les progrès parallèles de l'ethnographie et de la préhistoire conduisent sans cesse, pour l'outillage, pour les arts, à des rapprochements entre les hommes primitifs d'aujourd'hui et l'homme préhistorique. Nous avons le droit pareillement d'appliquer à celui-ci les résultats de l'enquête ethnographique de M. Hertz. Du fait que l'homme préhistorique était droitier, il faut évidemment conclure qu'il avait déjà cette conception dualiste des êtres et des choses qui, chez lui, comme chez le primitif d'aujourd'hui, se traduisait dans des actes obligatoires, rituels, qu'il avait donc une mentalité religieuse, fondée sur la croyance au sacré et qu'il était déjà plongé pleinement

dans ce système de suggestions organisées qui est la vie sociale.

Quelque infériorité qu'attestent par rapport à nous l'étude de son squelette et la structure générale de son cerveau, quelque lié qu'il apparaisse par là avec le règne animal, par contre, et par le développement de son intelligence, et par la nature de son intelligence, il avait brisé avec l'animalité et il était déjà pleinement humain, capable, — et on en a vu un exemple, — de répondre autrement que l'animal aux injonctions en apparence les plus souveraines de la Nature. Ainsi l'homme, au moment où il apparaît, continue l'énorme effort de toute la vie animale, mais c'est en rompant la ligne même qu'il prolonge, à la façon d'une couronne sur une tête ou d'une fleur au bout de sa tige.

JEAN-PAUL LAFITTE

LA PISANELLE

OU

LA MORT PARFUMÉE[1]

LE TROISIÈME ACTE

LES PERSONNAGES

LA REINE.

LE GRAND BAILLI DE LA SECRÈTE. — PSILLUDE LE CRÉTOIS.

DAME ESCHIVE LA BUFFLESSE. — BLANCEFLOR LA DAMOISELLE DE MONTOLIF.

SIMONETTE LA LOMBARDE. — ORIOUR LA DEVINE. — ODIART LA CHARNAIGRE. — HELVYS. — AELIS. — GILE. — DOETTE. — CANDELOUR. — VIRGINELLE.

LE LÉOPARDIER. — L'ARBALÉTRIER.

LES NUBIENNES.

LA PISANELLE.

LA CALANDRE, L'ESTUDIANT, LE GRILLON, LE COMPAGNET ET LES AUTRES MUSICIENS.

TEHMINÉ ET LES AUTRES ESCLAVES.

On aperçoit dans le château de la Reine une sorte de loge ouverte par de grands arches en tiers point qu'étrésillonnent des remplages gothiques. Par le côté du ponant elle s'ouvre sur la haute salle royale; par le côté du levant, elle s'ouvre sur un perron qu'un arc-boutant appuie à la paroi du rocher et qu'entoure un balcon de bois ajouré et doré, où montent les longs escaliers de pierre qui relient les enceintes et les cours; par le côté du septentrion, elle s'ouvre sur un jardin suspendu, tout de roses incarnates, qui domine la mer de Cilicie.

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

Il y a des tapis de Bagdad, des nattes de Galilée, des verreries d'Antioche, des poteries de Damas, des cuivres damasquinés de Mossoul. Il y a des drageoirs remplis d'épices ou de confitures sèches, des bassins et des plateaux combles de fruits frais, de grandes bouteilles pansues au long goulot pleines de boissons.

Dans le coin, entre le mur latéral de la salle peint par un artiste auvergnat et le grillage de la roseraie ouvragé comme une cotte de maille milanaise, il y a une couche basse chargée de coussins de samit.

On découvre, par les losanges du treillis souple, les sept esclaves nubiennes semblables à des moisonneuses prêtes au labeur. Rangées le long de la clôture, coude à coude, elles respirent et regardent à travers le fer, très attentives, une étincelle blanche au coin de l'œil, la faucille d'or au poing.

La Reine joue aux échecs contre Psillude le Crétois, devant un échiquier de cristal, avec des pièces rouges et des pièces d'or. Sa coiffeuse, la Lombarde, est à genoux près de la table. Oriour, accroupie sur le tapis, peu loin, tire les cartes. Les chambrières chuchotent et se trémoussent, de-ci de-là, sans rien faire, très excitées. Le Bailli de la Secrète se tient sur un escabeau.

LA REINE.

Si fait, si fait, je vous dis, en nom Dieu;
car il s'agit de l'assise lombarde.
En avez-vous l'usage,
messire le Crétois?
Fort difficile elle est à bien connaître :
n'est-ce pas, Simonette?
Moi, j'ai le premier trait.
Le Chevalier est couvert. Si je veux
mater le Roi rouge au troisième trait,
je prends le Roi d'or, là;
et le Chevalier, là.
Je donne échec et mat du paonnet.

PSILLUDE.

Faites-moi grâce,
Madame, et Dieu vous garde!
Si par l'Aufin je prends le Chevalier...

LA REINE.

Non fait, non fait!

PSILLUDE.

Si j'amène le Roc devant le Roc...

LA REINE.

Non, cent fois non. Simonette, qu'en dites
vous, qui m'avez appris cette façon
de Lombardie?

LA LOMBARDE.

De vérité, monsieur le secrétain,
la marche de l'Aufin n'est pas la même;
le Chevalier fait un pas de côté
et un pas en droiture;
au premier trait, le Roi fait bien deux pas...

LA REINE.

Il s'y entend comme à ramer des choux,
le Damoisel chevelu de la Mer.

LE BAILLI DE LA SECRÈTE.

Mieux vaudrait dire alors, Madame : comme
à registrer mandements et cédules.
Ce m'est avis qu'en matière lombarde
il ne connaît que les prêteurs sur gages
qui sont devant Saint-Georges-des-Latins.

VIRGINELLE.

Ah, Madame, Madame,
or il paraît qu'à Famagouste, quand
on ouvre les choux blancs
pour faire du potage,
on les trouve tous pleins
de sang.

LA REINE.

Non, pas de sang,
pas de sang, Dieu merci.
Helvys, qu'est-ce que c'est
que ce bruit effroyable?

HELVYS.

Madame, c'est le singe
de Votre Seigneurie,
qui va traînant sa balle
de plomb dans l'escalier.

LA REINE.

Courez donc l'arrêter!

Gile, qui est un peu bègue, s'approche en zézayant.

GILE.

Madame, j'ose dire
que l'autruche est malade.

LA REINE.

Comment?

GILE.

Elle refuse
l'orge et le pain; et siffle comme une oie.
Et Jennet l'Autruchier
s'entend mieux en chapons
qu'à cette bête étrange.
Et il ne sait que faire,
car il l'a vue engloutir tous les poids
de la balance et quatre gros cailloux
et un cul de bouteille,
Madame! Et j'ose dire
que c'est grande pitié
vraiment, parce qu'elle a
des cils à ses paupières
comme les pauvres
chrétiennes que nous sommes,
vraiment. Et, si vous la voyiez, Madame,
elle ne fait que sourciller.

LA REINE.

Soyez
en paix, soyez en paix,
Gile. Elle va bien digérer tout ça.

GILE.

Madame, plût à Dieu!

LA REINE,

Oriour, Oriour,
hé bien, hé bien, vos cartes sarrasines
que disent-elles?
disent qu'elle viendra?

ORIOUR.

Pour sûr, pour sûr, Madame. Elle viendra.
Elle est en route, assise
en sa litière bleue
et or, à six palefrois de Hongrie

tous blancs, à longue queue,
tous caparaçonnés de broderie.
Elle va vous offrir de beaux présents.
Il y aura de grands ébattements,
de grands caquets et des sons et des danses.
Et puis, le désespoir.
Si mon jeu ne me ment,
cette carte promet beaucoup de noir
et beaucoup de silence.

LA REINE.

Nous verrons d'autres jeux.

LE BAILLI.

Ah, Madame, il convient se défier
des cartes sarrasines
et ne pas oublier que Vaine Attente
porte boulet de plomb comme ce singe.
Le désespoir tout seul
nous reste en Cypre, hélas!
comme après le fléau des sauterelles.
Le royaume sans roi
se détruit chaque jour comme un navire
pillé par les corsaires,
démâté du grand mât,
échoué dans le sable.
Jamais, depuis les jours
de la conquête franque,
nous ne fûmes en telle
misère ni en telle
honte. Vous le savez. Tout est rapine
et ruine. On attend
qu'enfin on vous enlève en Cilicie
comme la reine Echive d'Ibelin...

LA REINE.

Croyez-vous donc, messire le Bailli,
que la couronne
soit tombée en quenouille?
Elle est tombée en hache,
je vous le dis, en bonne
hache francisque, au nom de Dieu, Renaud.

J'étais un jour, là-bas, près de mon frère,
avec ses cinq cents lances
cachées dans les genêts;
et je l'ai vu de près donner le branle
aux rangs et puis mener
par le mors la bataille
comme si elle
n'était que sa monture
et charpenter partout dans la mêlée.
« Or avant, mes amis,
la journée est à nous. »
Ainsi, Renaud,
je sais dresser l'embûche et frapper droit.

LE BAILLI.

Il n'est que temps, Madame, il n'est que temps.
Dieu sauve sire Huguet
de cet esprit succube
qui le tient prisonnier
dans ce Château bâti par les démons!

LA REINE.

Par le cap Saint Denis,
trop mieux lui vaut mourir,
même en péché mortel.

LE BAILLI.

Depuis que cette fille
de Pise l'ensorcelle,
les Pisans se croient maîtres;
et ils ont fait traité avec les gens
de Venise et avec les Provençaux
et ceux du Languedoc et les Poulains,
en haine des Génois. Les Templiers
et les barons prennent parti pour eux!
M'entendez-vous, Madame?
Et le comte de Japhe
s'inscrit sur les registres
des citoyens pisans!

LA REINE.

Par le corps du Seigneur,
ce mécréant de Hugues

le paiera de son poing.

LE BAILLI.

Or les Génois usent de représailles.
Ils pillent Famagouste,
ils pillent Nicosie,
mettent en esclavage
bourgeois et chevaliers.
Ils chargent de butin
les chariots des jardiniers. Au vieux
Lachas le Nestorite
ils ont pris cent muids combles de ducats!
Ils ont fait un carnage
de Suriens à la Tour Saint André.
Ils ont osé pendre des hommes liges.
Et ils disent qu'ils gardent
la terre à votre enfant
contre le Connétable et les Turcoples.
Ils disent que le Roi
sera déshérité de son royaume
par ce félon de prince
de Galilée.

LA REINE.

O Sire
Dieu, Sire Dieu, ayez pitié de moi!

LE BAILLI.

Et maintenant ils veulent
extorquer du Trésor
neuf cent mille ducats,
et ils veulent avoir
en gage Famagouste et maints barons.
Et ils regimbent.
Et ils arguent, ils disent :
« Les Templiers ont bien vendu cette île
pour cent mille ducats :
et pour neuf cents tiendrions-nous Famagouste?
Il nous faut d'autres gages. »

LA REINE.

O Dieu, ô Dieu, ayez pitié de moi!

LE BAILLI.

Et déjà les patrons

ont armé dix galères
pour porter les otages.
Et violence appelle violence,
et fraude appelle fraude.
Nous sommes appauvris.
Les receveurs ôtent les araignées.
La solde manque.
Les chevaliers menacent
d'abandonner le Roi.
Les bourgeois se soustraient
aux impôts et aux tailles.
Les paysans recusent la corvée.
Notre sel renchérit.
Ceux de Venise alors sont mécontents :
ils iront le chercher dans la Mer Noire.
Les Florentins, qui paient quatre pour cent,
ne veulent plus payer que deux ; les gens
de Messine et d'Anconne
de même. Les consuls de Montpellier
se plaignent du pesage. On ne demande
que privilège, immunité, franchise.
Mais trois vaisseaux de marchands narbonnais
chargés de poivre, en route
pour Aiguesmortes,
Valar le Catalan les a pillés.
Le Roi même se plaît en bonnes prises.
Les quatre cents chameaux chargés de vivres
pour Cantare et Sigur,
ses Bulgares les ont saisis, les ont
amenés au Château de Deudamor.
Il ne fait que signer des mandements
pour orfèvres, tailleurs et pelletiers,
pour brodeurs et gantiers,
et pour d'autres dépenses
plus outrageuses.
Il est plein de Pisans,
de Lucquois, de Siennois,
de drapiers, de courtiers et d'usuriers
toscans, à la merci

de Jacques Bonaccurse
et de Jean Guichardin
par cette Compagnie
des Bardes de Florence.
Jeux et festins et chants de ménestrels!
Et l'on paiera ses dettes avec des caisses
de sucre en poudre, avec
des couffes de caroubes,
Madame.

LA REINE.

On les paiera
à mesure de dague,
messire le Bailli,
aussi vrai que je suis chrétienne. Bonne
dague de femme
au fourreau de velours. Je vous le jure
sur l'évangéliaire
de Melissent fille du roi Baudouin.

LE BAILLI.

Madame, à point nommé, qu'il vous souvienne
du serment d'épousailles
que par vos procureurs
avez juré, la veille
de la Toussaint,
corporelment en l'âme
de Monseigneur le duc de Bourbonois
pour complir mariage
entre sa fille et Sire Huguet.

LA REINE.

J'y songe.

LE BAILLI.

Justement j'ai les lettres
du Prévôt de Paris,
scellées en cire verte,
relatant que Sadoc Doire de Gênes
s'est obligé, devant
les notaires du Roi
au Châtelet,
d'affréter les vaisseaux

pour mener et conduire
d'Aiguesmortes, de Nice ou de Marseille
la damoiselle en Cypre.
Et l'on demande
qu'on assigne à la dite
épouse le douaire
sur la Secrète,
en florins de Florence
de bon or, de bon poids.

LA REINE.

Il est donc force,
messire le Bailli de la Secrète,
que de la Haute Cour vous obteniez
cette assise, au plus tôt,
et que vous pourvoyiez grande foison
de florins, à souhait.
Allez en paix,
allez en paix, Renaud.
De Dieu le bien,
des abeilles le miel,
et de moi le moyen.
« Or avant, mes amis,
la journée est à nous »,
s'écriait Monseigneur mon frère.

Le Bailli sort.

Helvys,
Candelour, Gile,
Odiart, Virginelle,
voyez ce fermaillet
d'or en façon de van,
garni de menues perles.
Il est à la plus preste
qui m'apporte nouvelles.
Le guetteur n'a jamais donné du cor.
Qui de vous donc a plus
de souffle pour monter
à la tour?

LES CHAMBRIÈRES.

— Moi, Madame!

— Moi, moi, Madame!
— Moi,
Madame!
— Moi!
— Moi!
— Moi!

Hardi comme un lévrier qu'on découple, déjà Odiart, sans mot dire, s'est élancée, a disparu.

CANDELOUR.

Nenni da, pigrièches.
Piaillez, jacassez.
Odiart la Charnaigre
déjà vous fait la nique
du haut de la bretesche!

LA REINE.

Chienne de bonne guette
elle est, cette Odiart,
bien râblée et harpée :
aura le fermaillet.
Oriour, Oriour,
tirez-vous maintenant
douces cartes de France,
mon jeu doré?

ORIOUR.

Si fait,
Madame, ce beau jeu à vos devises,
vos cartes enluminées.
Je crains beaucoup qu'elles ne se flétrissent
entre mes doigts comme des giroflées.

LA REINE.

Seigneur Psillude, ohé! que faites-vous
sur le balcon? Vous faites donc le guet,
vous aussi?

La coiffeuse s'approche de la Reine, malicieusement.

LA LOMBARDE.

Qu'il est bien,
Madame, ah, qu'il est bien,
le secrétain!

LA REINE.

Et qu'est-ce qu'on découvre
dans mes cartes à or,
Oriour?

ORIOUR.

Il y a empêchement.

LA REINE.

En nom Dieu, que dis-tu?
La Pisanelle
ne vient donc pas?

ORIOUR.

Je ne sais. Il y a
empêchement soudain en la personne
du Roi.

LA REINE.

Vierge Marie!
Si c'est vrai, je te tue.

Elle empoigne Oriour par les cheveux.

ORIOUR.

Ahi! Madame,
ne me faites pas mal! Est-ce ma faute?

LA REINE.

Tu te moques de moi, folle ribaude,
avec ton doux parler
qui ne me sert de rien.

ORIOUR.

Je n'ai rien à la chose,
Madame. Je ne fais que lire et dire.
Les figures s'écoulent
ainsi que dans les songes.

LA REINE.

Ne pense pas
trouver ta dupe,
orde paillarde.
Quand tu tirais tes cartes sarrasines,
tu l'as bien vue en sa litière bleue.

ORIOUR.

Si fait, je l'avais vue;
mais les Bulgares

du Roi l'ont ressaisie... Ahi! Ahi!
Merci de moi! Ce n'est pas de ma faute.
C'est la faute à vos cartes,
Madame.

LA REINE.

Donne, donne,
que je les mette en pièces,
que je les foule aux pieds.

ORIOUR.

Oh, si, si.

LA REINE.

Maudit soit
ce Jossequin de Tongres qui reçut
cinq cents sols parisis
pour me les peindre avec pinceaux trempés
en venin de vipère!
Qu'il en devienne
par Dieu ladre et mesel!
Il faut bien que je sache,
il faut bien que je trouve... Helvys, allez,
courez. Que Perrinet le Fuselier
saute sur la meilleure
monture, incontinent,
qu'il prenne même
le haulbin d'Angleterre et qu'il le crève
pour éclairer la route
de Saint Hilarion
jusqu'à Tefar.
Simonette, amenez
sans délai Dame Eschive
la Bufflesse et aussi la damoiselle
de Montolif. Et qu'elles se dépêchent.

LA LOMBARDE.

J'y cours, Madame.

Les deux femmes partent.

LA REINE.

Et vous,
messire le Crétois,
que dites-vous?

que faites-vous? La fin de tout cela,
oh, sans doute, sans doute,
n'est que mort. Mais
n'ayez pas peur.

PSILLUDE.

Pourquoi
aurais-je peur, Madame?

LA REINE.

Vous êtes pâle comme
si le cœur vous manquait.

PSILLUDE.

J'ai la couleur
que Dieu me fit et que l'amour me garde.

LA REINE.

Oh, fol d'amour, vous êtes fol d'amour,
tout consumé d'amour,
pour votre face pâle,
n'est-ce pas?, tel ce prince
grégeois qui en mourut,
nommé Narcisse dans
le Roman de la Rose
« où l'art d'amour
est toute enclose ».
Voudriez-vous en mourir?

PSILLUDE.

Quel mal ai-je donc fait
à Votre Seigneurie?

LA REINE.

Pourrais-je devenir votre miroir?
Oh, pas assez profond, peut-être.

PSILLUDE.

Reine,
faites-moi grâce!
Ce sont étranges
paroles qui égarent
mon faible esprit.

LA REINE.

Vous inscrivez les mandements royaux
dans le Grand Livre

des remembrances
de la Secrète,
seigneur Narcisse.
Cédules et quittances !

Elle rit cruellement.

Au plaisir Dieu,
je veux vous préposer sur la récolte
de mes sucres dans quelque
bailliage royal
de la terre de Paphe,
pour qu'en douceur viviez,
mon serf et secrétain.

PSILLUDE.

Pourquoi par raillerie
frappez-vous votre serf
si durement? Quel mal
a-t-il donc fait, ô Reine?

LA REINE.

Aucun mal. Loin de là, enfant Psillude
coiffé de pourpre sombre.
je veux qu'à toutes
vos belles guises
vous ajoutiez une guise nouvelle.
Je veux que vous ayez,
ce jour de vendredi,
sur le front bas, chapel de roses fraîches.
On lit dans le Roman de Lancelot
qu'il ne fut jour
que Lancelot, ou hiver ou été,
n'eût sur sa tête
chapel de fraîches roses,
fors seulement au vendredi. Je veux
que vous l'ayez ce jour.
Laissez donc cette pomme
de musc bien enchâssée
qui embaume vos doigts de damoiselle.
(Mon Dieu, si seulement
j'étais un chevalier!)
Allez tresser chapel dans mon pourpris,

de par l'amour de vous,
seigneur Narcisse.

PSILLUDE.

Madame, deux peut-être.

Il entre dans la roseraie. La dame et la damoiselle arrivent, anxieuses, amenées par la Lombarde.

LA REINE.

Vous voilà, Dame Eschive.
Vous voilà, Blanceflor.
Vous aviez dit : « Au chef de quatre jours,
avant la Pentecôte, environ l'heure
de none, elle viendra. » Hé bien?

DAME ESCHIVE.

Madame,
c'est bien le quatrième
jour, et l'heure de none
ne s'est point écoulée.

LA REINE.

Mais voyez-vous ici
le coureur qui l'annonce?
entendez-vous l'estive
du guetteur qui découvre
ses gens sur le chemin?

DAME ESCHIVE.

Madame, le chemin
est caché par les monts de Cérinie,
jusqu'aux Pressoirs d'Afran.

LA REINE.

Vous voulez m'abuser encore! Certes,
vous m'avez abusée.
Venez ici, venez.
Racontez-moi la chose
selon la vérité.

Elle l'entraîne par la main.

Comment, comment,
Dame Eschive? Voyons,
qu'est-ce-ci? Vous gardez
sur votre pouce encore ce morceau
de cire bien scellée

que je vous avais mis pour le message!
Serez-vous donc
sous le sceau pour la vie?

DAME ESCHIVE.

A Dieu ne plaise,
ni à l'homme non plus!
Mais j'ai fait le message
sagement et à point.
Ainsi je ne veux pas qu'on me descelle
avant que cette chose
n'ait eu sa fin.

LA REINE.

Futée
vous l'êtes, et beaucoup plus
renarde que Bufflesse.
Asseyez-vous ici, près de moi.

DAME ESCHIVE.

Reine,
il ne m'appartient mie
de m'asseoir près de vous.

LA REINE.

Dame Eschive, est-ce qu'elle
vous regardait entre deux yeux, pendant
que vous lui parliez? Dites.

BLANCEFLOR.

Ah, Madame, quels yeux!

Les femmes s'approchent, à pas de souris, et écoutent de tous leurs visages tendus.

DAME ESCHIVE.

Elle me regardait de temps en temps
mais au menton; et je ne peux pas dire
entre deux, puisque
il n'est pas double encore, apparemment.
Et, je ne sais pourquoi, cela semblait
l'amuser.

LA REINE.

Vous avez
là, Dame Eschive, une toute gentille
verrue à poils châtains.

DAME ESCHIVE.

Oui, c'est cela.

LA REINE.

Et vous, Blanceflor, elle
vous regardait?

BLANCEFLOR.

Si doucement, Madame.
Mais son regard sort peu,
et tôt se renfouit
comme je ne sais quelle
petite bête
de velours paresseuse
qui aime à vivre
beaucoup sous la paupière.

LA REINE.

Pas sournoise du tout? pas soupçonneuse?
Vous semblait-elle
crédule, Dame Eschive?

DAME ESCHIVE.

Comme une enfant qui aime
tout ce qui est au loin,
tout ce qui est étrange
et tout ce qui la change.

Gile est la plus proche et la plus impatiente. Elle ose exciter la Bufflesse, à demi-voix.

GILE.

Contez, contez.

DAME ESCHIVE.

« La Reïne. » Elle dit ainsi, car elle
se ressent quelque peu de son parler
pisan. « C'est la Reïne
qui m'appelle vraiment?
La Reïne de Cypre
et de Jérusalem?
la propre mère
de Sire Huguet? Et la verrai-je donc
de mes propres yeux? » « Oui,
dame de Pise. » « Et c'est elle vraiment
qui me demande,

qui vous envoie? Oh! Oh! »
« Voyez, dame de Pise,
ce scel sur mon gros doigt. »
Elle m'a pris le pouce
alors et elle a ri beaucoup, d'un rire
d'enfant, tout à fait comme
si on lui baillait là
une sorte de lettre
authentique en chair vive
scellée. « Est-elle jeune
encore? » « Oh, oui, dame de Pise, très
jeune. Elle a consommé
le mariage à quatorze ans, bon Dieu! »
« Et belle aussi? »
« Une rose de France,
qui fleurit chaque jour. »
« Oh! Plus belle que moi? »
« Il y a rose et rose,
dame de Pise. »
« La rose a des épines.
Dis-moi qu'elle ne veut
me faire peur ni mal
ni reproche ni honte,
en vérité. »
« Je vous annonce
son grand pardon,
ici et devant Dieu. »
« Il n'est pardon que de reïne » a-t'elle
dit doucement « ni baiser que de roi. »
« Vous rendrez-vous
à sa requête,
dame de Pise? »
« J'irai, j'irai. »
« Elle veut bien
vous servir du manger,
vous trancher du couteau,
vous faire tout honneur
de sa table bénite
à Pentecôte,

de par la grâce
du Saint-Esprit
et de l'Amour. »
« De par Dieu soit.
Au chef de quatre jours,
environ l'heure
de none, je viendrai,
je viendrai à l'insu
de mon beau sire aimé,
secrètement,
quand mon seigneur
ira forcer le daim.
Mais de quelle manière,
mais de quelle parole, omé, pourrai-je
la saluer?
J'ai grand'vergogne. »

LA REINE.

Ce sont ses propres mots?

DAME ESCHIVE.

Madame, en vérité,
par ce scel. Seulement, je me méfie
de Badrân, vous savez, de cet esclave
damasquin baptisé,
qui faisait cuire
la poudre pour la colle
à épurer le sucre,
très adroit, très subtil.
Or, là-bas, il demeure
collé à la Pisane :
il paraît qu'il lui soigne
ses gazelles chéries.
Et il paraît qu'elle entend le parler
sarrazinois.

LA REINE.

Mais vous n'avez pas vu
à son doigt cet anneau dont elle abuse
pour se soumettre l'homme,
cet anneau d'or qui fut
tout un jour dans la bouche

d'un voleur au gibet?

BLANCEFLOR.

Elle portait des gants
d'Ocagne ou de Valence,
Madame, les plus doux
du monde, enduits de baume
en dedans, pour blanchir
ses longues mains,
qui la nuit seulement
sont nues de même qu'elle.

Les chambrières écoutent avec tant d'avidité que la bègue semble ne pouvoir plus retenir son impatience. Elle se penche vivement.

GILE.

Et qu'est-ce qu'elle a dit
quand elle a vu les présents...

Au son de sa voix bégayante, elle s'arrête; saisie, elle regarde la Reine et tombe à genoux.

Oh, pardon,
pardon, Madame.
Ne vous courroucez pas. C'est bien dommage!
Je me suis oubliée.

LA REINE.

Assez, assez. Cruche, allez donc rejoindre
ce tesson de carafe
au gosier de l'autruche.

Gile se lève et s'en va, bien penaude; mais sur le pas de la porte s'arrête, se cache et se met aux écoutes. La Reine observe les visages émus.

Toutes vous êtes
charmées. Je vois, je sais. Quel est ce charme,
Blanceflor? Je le sens.
Il y a comme un charme
de loin, sur vous,
sur moi peut-être.

Les femmes frissonnent et regardent derrière elles. La Reine se dresse tout à coup.

Avez-vous entendu?
Est-ce le cor
du guetteur? Écoutez.

CANDELOUR.

Ce n'est qu'un dromadaire
qui hurle dans l'étable.

LA REINE.

Mais Odiart
pourquoi ne revient-elle
pas?

VIRGINELLE.

Voyez ce que c'est,
Madame, levrière
bien harpée...

LA REINE.

Et Helvys?

LA LOMBARDE.

La voilà qui revient.

Helvys rentre un peu haletante.

LA REINE.

Hé bien, Helvys?

HELVYS.

Madame, Perrinet
est parti comme un trait
d'une arbalète à mouffle,
sur le haulbin rouan.

LA REINE.

Ah, vrai, j'y pense. Allez
maintenant me chercher
Galerent de Champaigne,
mon arbalétrier de vénerie,
qu'il vienne sans délai, et qu'il apporte
ma plus belle arbalète à cranequin
et mes carreaux dorés.

Helvys se courbe, et puis se retourne pour obéir. Doette, la main aux lèvres, lui souffle le malin conseil.

DOETTE.

Helvys, pour sûr que tu le trouveras
chez Cateline
la Broderesse.

LA REINE.

Vous, Candelour,

amenez-moi Guillaume de Palerme.
Il ne doit pas encore avoir quitté
la léoparderie.

AELIS.

Va, Candelour, que tu le trouveras
chez Dame Nicolette
la Boutonne, pour sûr.

LA REINE.

Dites-moi, Dame Eschive,
est-il sur terre un charme
qui vaille contre une mort apprêtée
au visage changeant?

DAME ESCHIVE.

Je n'entends pas, Madame.

LA REINE.

Quand le sort est tout prêt
à frapper mais n'a pas
choisi son arme encore
ni bien marqué la place,
vous semble-t-il que cette incertitude
suffise à déjouer
les puissances du charme?

DAME ESCHIVE.

Je n'entends pas, Madame.
C'est très subtil.
Mais peut-être que vous me proposez
un jeu-parti. J'avoue
que ce n'est pas mon fort,
n'ayant jamais joûté
à la cour de Champaigne...

LA REINE.

Voilà que vous redevenez Bufflesse.
Aladil!

Elle marche vers son jardin de roses incarnates, appelant la première des Nubiennes. Elle entre par la grille que Psillude a laissée entr'ouverte. On l'aperçoit parmi les hauts buissons s'incliner vers l'oreille de l'esclave agenouillée. Alors les chambrières, secouant toute crainte, se pressent autour de Blanceflor.

AELIS.

Est-ce vrai

(maintenant vous pouvez dire), est-ce vrai
qu'elle a, pour s'y laver, la sépulture
de la Reine Vénus?

DOETTE.

Qu'il a fallu, pour transporter ce marbre
de Paphe à Dieudamour,
trente couple de bœufs?

VIRGINELLE.

Qu'elle fait recueillir par ses esclaves
la rosée et s'y baigne
chaque matin,
comme la dogaresse Odore Selve
qui après fut meselle?

ORIOUR.

Qu'en ce chastel s'y reconnut soudain
se souvenant
d'y avoir demeuré
jadis avec son dru
Adonidès?

LA LOMBARDE.

Mais si,
si. Disait-elle, entrant dans chaque chambre :
« C'est comme alors, je sais, je m'en souviens. »

Gile, s'enhardissant, sort de derrière l'huis.

AELIS.

Est-ce vrai que le Roi par un pertuis
l'a vue un jour
qu'elle était dans la cuve
jusqu'au nombril en signe
de femme nue et du nombril en bas
en signe de la queue
d'une serpente,
semblable à Mélusine,
et qu'elle débattait sa queue en l'eau
tellement qu'elle
la faisait rebondir jusqu'à la voûte?

ORIOUR.

« Ha, ha, fausse serpente,
ha, Mélusine fée, »

dit Sire Huguet « tu es donc revenue
à perdre mon lignage. » Et se pâma.

La jolie bègue marche à pas de chatte vers le babil.

GILE.

Damoiselle, est-ce vrai
que maintenant elle veut ramener
par Sire Huguet
en Cypre cette loi
qui dura huit cents ans
sous la Reine Vénus,
par laquelle il est dit
que les filles viendront gagner au bord
de la mer leur douaire
faisant folie
de leur corps avec tous
les mariniers et passagers paillards,
mais qu'en suite pourront se marier,
si bon leur semble?
Est-ce vrai? Vous pouvez dire.

Elles rient tout bas. On entend dans la profondeur de la roseraie la voix de la Reine qui appelle le jouvenceau. Elles se taisent un instant pour écouter.

LA VOIX DE LA REINE.

Psillude,
enfant, où êtes-vous?
Seriez-vous jà tombé dans la fontaine?
Seriez-vous jà noyé, seigneur Narcisse,
sous le chapel de fraîches roses? « Ci
mourut le beau Narcisse. »

La voix se fait plus douce et plus rauque.

Psillude! Enfant! Enfant!

On entend soudain la Reine rire d'un petit rire suffoqué. Les chambrières se gaussent silencieusement.

DOETTE.

Gile, crois-tu qu'elle aussi va gagner
son douaire, la Reine
sans merci?

LA LOMBARDE.

Est-il beau,

le Crétois!

AELIS.

La jolie
bouche!

DOETTE.

Les belles boucles!

ORIOUR.

Et ces grands cernes bleus!

VIRGINELLE.

Il n'a que l'âge
de Sire Huguet.

GILE.

Qu'est-ce qu'ils font ensemble?

DOETTE.

Maintenant ils se donnent
des baisers des baisers,
pressés pressés comme les menues roses
sur le rosier.

VIRGINELLE.

Ah! Ah!
Ce n'est qu'effet de charme.
Elle l'a dit. « Quel est
ce charme, Blanceflor? »

AELIS.

Dites-le nous!

DOETTE.

Croyez-vous qu'elle va vraiment venir,
la Pisanelle?

VIRGINELLE.

Au grand jamais elle ne le fera.

GILE.

Elle serait bien sotte.

AELIS.

Pour ce maudit empêchement, la pauvre
Oriour a perdu quelques cheveux!

DOETTE.

Avez-vous entendu
ce que disait la Reine sans merci?
Elle viendrait mourir
de je ne sais combien de morts!

VIRGINELLE.

Pourquoi
ne répondez-vous pas
un seul mot, damoiselle
de Montolif?

AELIS.

Est-ce vrai, est-ce vrai
tout ce qu'on dit?

BLANCEFLOR.

Rien n'est vrai, tout est vrai,
sages pucelles.

AELIS

Mais vous qui l'avez vue
de si près, dites :
quelle est vraiment la cause de tout? Dites.

Blanceflor sourit et se penche, comme si elle avait dans son cœur une chanson.

BLANCEFLOR.

Elle a la tête étroite,
semblable à celle
de je ne sais quel doux serpent. Ses yeux,
je les ai dits. Ses cils
retiennent la douceur
du monde comme une feuille nouvelle
garde la larme
de la première pluie.
Souvent elle respire
par ses cheveux. Sa bouche
semble souvent redemander son souffle
à l'âme qui l'a close.
Et il n'y a rien d'autre.
C'est la cause de tout.

Parfois elle renverse
sa tête; et il suffit
qu'elle mouille ses lèvres
du seul bout de sa langue
pour que soudain tout son cruel visage
semble tremper
dans une eau merveilleuse

qui efface les traits.
A l'instant sa figure
n'est plus que le miracle
de cette eau vague où nage
ce brin de rose.
Et il n'y a rien d'autre.
C'est la cause de tout.

Quand elle marche, elle balance et flatte
ses minces flancs,
ses longues cuisses
et tous ses rêves
sur ses genoux polis
comme jeux d'osselets.
A chaque pas elle recueille et traîne
les beautés de la terre
comme par un filet.
Sa force devient tendre
comme le sang bleui de sa paupière,
quand elle se repose.
Et il n'y a rien d'autre.
C'est la cause de...

On entend tout à coup l'estive du guetteur qui joue dans sa tour un petit air joyeux. L'enchantement est rompu. Les femmes bondissent et s'éparpillent affolées.

LA LOMBARDE.

Sainte
Marie! Entendez-vous?

DOETTE.

C'est le guetteur,
c'est le guetteur qui donne
du cor!

ORIOUR.

C'est la Pisane!
Elle est là! Elle vient!

DAME ESCHIVE.

Et Madame la Reine?

GILE.

On va vous desceller,

Dame Eschive, pour sûr
qu'on va vous desceller.

LA LOMBARDE.

Sainte Marie
des Grâces! Saint Ambroise
mon patron! Saint Simplicien martyr!

VIRGINELLE.

Voilà que Simonette
fait la cane et dérange
tous ses saints de Milan.

AELIS.

Comme il joue à la mort joyeusement,
Roulin Huppé!

ORIOUR.

Ah, pourquoi pleurez-vous,
damoiselle?

AELIS.

Pourquoi donc, damoiselle
de Montolif, pourquoi?

Blanceflor sanglote, la figure cachée dans ses paumes, les coudes sur ses genoux.

DAME ESCHIVE.

Mais la Reine, la Reine,
où est-elle la Reine?

GILE.

N'ayez pas peur. On vous descelle, Dame
Eschive, on vous descelle.

Helvys et Candelour reviennent amenant l'arbalétrier et le léopardier.

DOETTE.

Hé, l'arbalétrier!

VIRGINELLE.

Hé, le léopardier!

CANDELOUR.

Où est la Reine?

La Reine, sortant d'entre les rosiers touffus, apparaît à la grille, très pâle. On aperçoit derrière elle le Crétois chevelu, la tête couverte d'un chapeau de roses.

La Charnaigre s'élance, venant de l'escalier essoufflée.

ODIART.

Elle vient, elle vient,
la femme pécheresse,
Madame! Elle a déjà
dépassé les Pressoirs d'Afran. Elle est
en litière couverte,
Madame, avec escorte et grande suite
de serviteurs et une charretée
de ménestrels et de musiciens.
On voit briller les clous
d'or sur le cordovan
de ses coffres. On joue.
Il arrive de grandes
bouffées d'odeurs comme d'une carvane.
Par quelle porte
faut-il laisser entrer
la femme pécheresse,
Madame?

LA REINE.

Par la Porte
Mélusine. J'ai tout
dit à Guy de la Horgne.
L'escorte doit rester
dans la cour des citernes.
Qu'on fasse grande chère
aux gens. Dame Eschive,
Blanceflor, voulez-vous
aller à la rencontre
de la dame de Pise
et l'amener?

L'une et l'autre s'inclinent. Elle les considère quelques instants, et réfléchit.

Non. Prenez, Odiart,
le fermaillet. Allez.
Guy de la Horgne est instruit. Faites bonne
garde pourtant, et précédez la dame.
Un miroir, Simonette,
un miroir! Et ouvrez l'étui à peignes.
Suis-je peut-être

quelque peu décoiffée
par les méchants rosiers...
Donnez-moi cette boîte.
Ah, vraiment, ce chapeau
d'orfrois ne me plaît guère.
Donnez-moi l'autre
de plumes de paon blanc...
Ah, Guillaume, vous êtes
là? Bien. Approchez-vous.

En se fardant les lèvres, elle a aperçu le Sicilien dans le miroir. Le léopardier s'approche et plie le genou devant elle.

J'aurai peut-être
besoin de vos services.

LE LÉOPARDIER.

Si, grandisme rouène.
Voillez que cors et anme,
et quantque j'ai, soit vostre
toz jors.

LA REINE.

J'aurai tantôt peut-être envie
de montrer, à la dame
qui va venir, deux léopards de chasse,
deux des plus beaux et, pour l'amusement
peut-être, des plus fiers... Ces derniers six,
que nous avons reçus du bon souldan
de la Chamelle,
sont difficiles
à dresser, n'est-ce pas,
Guillaume?

LE LÉOPARDIER.

Très grandisme
rouène, por Guilleaume de Palerme,
nulle beste, ou que soit falve, ou que soit
neire, ou que soit marquée,
n'est felonne.

La Reine essaie le chapeau de plumes de paon blanc.

LA REINE.

Pas même
ceci ne me sied. Donne

le chapel d'or avec les quatre-vingts
perles et les dix rubis
d'Alixandre.

Le vanteur n'arrête pas.

LE LÉOPARDIER.

Li pedre de li pedre
de mun seignur...

La Reine ne quitte point le miroir, et de temps en temps s'impatiente contre ses femmes.

LA REINE.

Mais non,
là!

Le vanteur sursaute mais se reprend.

LE LÉOPARDIER.

... pedre, si j'osaisse
en faire mention,
fut li grand lupardier
de l'emperieire
Farris dit li Souldan
de Lucère, qui eut en sun réaume
de Sesile la mieudre
luparderie. Et li duc de Millan
mi patron...

LA REINE.

Bien, Guillaume.
Mais je veux dire
ce léopard que vous aviez assis
derrière vous, en croupe
du barbe, et qui, au lieu
de bondir, quand par vous fut débandé
et détaché,
vous laboura les reins
de ses griffes, étant d'avis sans doute
que rognon, foie et cœur
de maître sont meilleurs que sang de lièvre
en écuelle de bois.

LE LÉOPARDIER.

Ci fut manière

de me flater, grandisme
rouène.

LA REINE.

Bien, Guillaume.
Il se peut que je veuille
le voir ainsi flatter un cuir plus doux.

D'un geste très vif, le Sicilien lève un doigt vers l'œil qu'il cligne.

LE LÉOPARDIER.

Oh, grandisme rouène, et ce souffise
à bon entendant.

LA REINE.

Bien,
Guillaume. Par la fausse
poterne, amenez-le
avec un compagnon des plus sauvages,
en les faisant monter par l'escalier
dérobé, jusque-là, derrière l'huis.
Et restez là, sans souffler ni bouger.
Qu'ils aient les yeux bandés par les bandeaux
de broderie, et portent leurs colliers
de maille d'or doublée
de velours vert. Pour les tenir en laisse
prenez ces fortes cordes
de soie à deux couleurs, que vous aviez
lors du festin au baile de Morée.
Que ce soit comme
pour le Roi magnifique.
Allez, allez, sans plus
de demeure. En aurez
grand merci.

De sa paume ouverte, le léopardier frappe sa poitrine; se lève et s'empresse à remplir tout ce qu'on attend, non sans œillader au passage les femmes frissonnantes.

Simonette,
voyez : ainsi serait-ce plus seyant ?
Mais c'est lourd, c'est trop lourd,
comme chapeau de Montauban pour gens
de pied ou capeline
de cuir bouilli.

Fâchée, elle ôte tous ces atours, et s'emporte.

Pour Dieu, ce Colinet le Chat mérite
qu'on lui tronque ses dix doigts de vilain.
Et il dit qu'il travaille à la façon
de Paris, le manant!

LA LOMBARDE.

Madame, alors
voudriez-vous essayer ceci, qui est
d'Angelot le Fixeau?

LA REINE.

Non.

LA LOMBARDE.

Et ceci,
qui est de Bouzeguin le Louche?

LA REINE.

Non.
Je sais ce que je veux. Seigneur Narcisse,
veuillez m'offrir l'autre chapel de roses.
« Chapel de flors qui petit couste
ou de roses à Penthecouste »
comme dit le roman.

Psillude s'approche.

Et toutes, maintenant, je vous renvoie.
Allez, allez.

Tandis que les femmes se disposent à sortir, Dame Eschive s'avance doucement vers la Reine, la main tendue, lui montrant le morceau de cire sur son pouce.

Bien, Dame Eschive, bien,
bien. Ce soir je vous descellerai.

La dame s'incline, puis se retourne et suit l'essaim murmurant, qui ne s'éloigne que pour revenir en tapinois.

Mais vous, pourquoi
avez-vous le visage
en larmes, Blanceflor?

BLANCEFLOR.

Madame, je ne sais.

Elle s'en va tristement.

LA REINE.

Tu es là, Gallerent?

Elle a aperçu l'arbalétrier adossé au mur.

Bien. Reste là.
As-tu cette arbalète à cranequin
dont l'arbrier est peint à ma devise?

L'ARBALÉTRIER.

Madame, la voici.

LA REINE.

Elle est bandée?

L'ARBALÉTRIER.

Madame, elle est bandée.

LA REINE.

Bien. Reste là,
Gallerent de Champaigne,
sans sourciller. Et rêve que tu es
statue en un portail de Reims, devant
Dieu, sous la grande Rose.

On entend venir du bas de l'escalier une musique légère de violes. Elle tressaille : se tourne vers Psillude, et lui prend le chapel gracieux. La Lombarde est encore là et soulève entre ses mains le miroir, pendant que la Reine se coiffe.

Enfant, n'ayez pas peur.
Simonette, va-t-en
attendre dans la salle. Oh, quelle moue!

La Charnaigre survient, haletante et tremblante. Cette fois-ci elle bredouille, la figure décolorée.

ODIART.

Madame, elle est en bas de l'escalier.
Elle monte, elle monte.

Doucement la musique des violes s'approche. Gallerent est immobile, taillé dans la pierre de la paroi, l'arbrier de l'arbalète contre l'épaule. Les Nubiennes sont rangées le long du treillis, coude à coude, très attentives, une étincelle blanche au coin de l'œil, la faucille d'or au poing. La lumière de la Mer Cilicienne est tellement jaune qu'elle semble suspendue sur les rosiers comme une immense grappe d'abeilles lourdes de cire et de miel.

LA REINE.

Enfant, n'ayez pas peur.

Elle a parlé tout bas. Or elle est coiffée de roses comme Psillude, presque couronnée d'un étrange aveu. Elle va au balcon de bois ajouré et doré; elle regarde, se penche, gracieusement sourit, gracieusement invite, dans l'air des violes qui souffle sur sa figure fardée et semble lui remplir la bouche peinte.

Montez, montez, ma douce!
Montez, ma toute belle!
Que bien soyez venue!
O rose de Toscane,
ô ma jacinthe pâle,
que bien soyez venue!
O glaïeul blanc de Pise,
ma claire Pisanelle.
Dieu merci et à vous!
Ne montez pas si vite.
Prenez un peu d'haleine.
Ah, vous m'éblouissez.
Ah, vous êtes trop claire,
belle en toutes vos guises,
de la tempe à l'orteil,
des ongles aux cheveux.
Loué soit Dieu
qui vous fit si parfaite!
Vraiment, êtes-vous faite
d'os et de sang vermeil,
de chair blanche et de souffle
Vous montez l'escalier
comme la source
bondit sur le rocher.
Et je sens s'approcher
votre fraîcheur
de ma gorge. Ah, prenez
un peu d'haleine!
Oui, c'est vrai, c'est bien vrai.
Maintenant je le vois.
Il n'y a pas de tache
sur vous. Et je vous aime.
Je n'ai plus rien, plus rien
à pardonner. Ma douce,
que bien soyez venue!

La pécheresse paraît sur le perron.

Non, ne me baise pas
les mains. Je veux te baiser les deux joues,
ainsi.

LA PISANELLE.

Oh, Dame,
quelle miséricorde!
Une rose de votre
frais chapeau m'a touchée en même temps
que votre bouche, presque :
mais je ne sais pas dire
laquelle fut la première, des deux.

LA REINE.

Tu es exquise.

LA PISANELLE.

Une autre
m'a piquée ; et, voyez,
il y en a une autre
qui s'effeuille...

LA REINE.

C'est vrai :
tu as près du sourcil
gouttelette qui luit
comme escarboucle.
On voudrait la laper.

LA PISANELLE.

Jeune vous êtes, Dame. Mon seigneur
ne m'avait jamais dit
qu'une si jeune sœur gardait ses roses.

LA REINE.

Flatteuse, viens t'asseoir,
viens.

LA PISANELLE.

Mes musiciens
vont arriver. Ils montent.

LA REINE.

Ah, quel plaisir! Et qu'est-ce qu'ils jouaient
si doucement, ma rose?

LA PISANELLE.

Une estampie
royale.

LA REINE.

Et voudras-tu
danser pour moi, ma rose?

LA PISANELLE.

Je danserai pour vous, sur mon cœur même.

LA REINE.

Qu'est-ce qui t'inquiète?

LA PISANELLE.

Je les entends piétiner les jasmins
qui jonchent les degrés.

LA REINE.

J'ai vu : ton pied ne les foulait point.

LA PISANELLE.

Dame,
les rameaux du jasmin tombés à terre
ne ressemblent-ils pas
à de petits oiseaux
qui gisent là, les pattes
brisées?

LA REINE.

Quels tendres yeux, quelle voix tendre!

Les musiciens paraissent.

LA PISANELLE.

Ah, les voilà! Spinelle, n'aie aucune
crainte, te dis, aucune
crainte.

LA REINE.

Venez, venez, musiciens.

LA PISANELLE.

Ils sont un peu timides.
Ils viennent d'Italie,

Elle soupire.

ah, d'Italie
la Belle. Ils sont craintifs.
Pour la première fois,
sur la coque pisane,
Dame, ils ont fait le Passage de mars
avec des pèlerins de Terre Sainte.

LA REINE.

Ils ont fait pénitence.

LA PISANELLE.

Ils jouaient et chantaient

des chansons de croisade :
« A vous, amant, plus qu'à nule autre gent »
du châtelain de Couci, ou bien l'autre
de Thibaut de Champaigne :
« Dame, einsi est qu'il m'en convient aler ».
Et la coque cinglait
à force de soupirs, toute chargée
de deuils d'amour.
Là, hardi, le Grillon!
Courage, la Calandre!
Or sus, l'Estudiant!
Sus donc, le Compagnet!

LA REINE.

C'est une troupe.

LA PISANELLE.

Regardez la Reïne. Elle est très gaie.
Vous aurez tous de beaux chapeaux de roses,
aujourd'hui. Prenez place
de ce côté.

LA REINE.

C'est une compagnie.
Que d'instruments!

LA PISANELLE.

Tous, Dame :
hauts et bas instruments :
la viole, la gigue et la cithole,
la rubèbe, le luth et la guiterne,
le frestel, le pipeau, le flageolet,
et le psalterion et la morache,
rote et musette,
nacaire et tambourin, fifre et chifoine,
et ceci qui est dit la dolzaïne
dans mon pays. C'est doux aux lèvres comme
du clairet bien miellé : la dolzaïne!
N'est-ce pas? Mon seigneur,
a voulu l'appeler en son langage
la dulciane,
qui n'est pas sans douceur.
Dame, et je vous apporte une petite

harpe dorée enclose
dans un étui de cordovan ouvré
à oiseaux et à fruits,
pour vous accompagner de vos doigts mêmes
quand chantez virelais et pastourelles.

Elle se retourne.

Où est mon coffre vert?

Elle cherche des yeux tout autour.

Où est la cage
des chevrotains? celle de la perdrix
et celle de la huppe?

L'ESTUDIANT.

On va les apporter.
Les esclaves les montent.

LA REINE.

Qu'est-ce?

LA PISANELLE.

Mes dons,
Dame, mes dons vivants, voire parlants.

LA REINE.

Et vous avez, dans cette compagnie,
des filles?

LA PISANELLE.

Oui, des fées.

LA REINE.

Laquelle nommez-vous
la Calandre?

LA PISANELLE.

Spinelle,
la voilà, dite
la Calandre et aussi la Calandrelle.

LA REINE.

Parce qu'elle sait bien chanter?

LA PISANELLE.

Chanter.
par sa viole, Dame.
Sa viole est son âme, aussi son corps.
Il n'en est pas en toute chrétienté
de plus suave.

« La Compiuta Viola »
c'est son nom véritable.

LA REINE.

Elle va donc jouer
pour moi.

LA PISANELLE.

Regardez-la,
Dame. Ne tremble pas, ne tremble pas,
Calandrelle. Vraiment
elle est comme un oiseau
dans le creux de la main.
On entend battre
son cœur tout chaud.

LA REINE.

Ne craignez rien. Vous êtes très gentille.
Vous aurez un très beau présent.

LA PISANELLE.

Ma sœur
chérie...

LA REINE.

Elle est ta sœur?

LA PISANELLE.

Ma sœur de lait.
Notre nourrice était de Romanie.
On demeurait en un quartier de Pise
dit Quinzica,
à la tête du Pont,
là ou messire Pierre
Gambecourte fut mort
de cette javeline.
Dans la maison de brique
couleur de sang caillé,
on vivait une vie environnée
de mort. Elle jouait
dans la petite chambre
basse peinte en azur;
et sur l'appui de la fenêtre était,
entre deux pots d'œillets de Perse blancs,
une calandre en cage.

Et il y avait là
cette esclave tatare
par le Prieur de Sainte Catherine
revendue à Guelfin le pâtissier
pour cause de la perte
de quatre dents...

Elle s'interrompt en se retournant vivement.

Oh, Dame, la voilà
la cage à chevrotains.

Trois esclaves portent avec prudence une grande cage de bois peint où des bêtes à musc sont prisonnières, effarouchées, en un tas l'une contre l'autre.

LA REINE.

Les jolis faons! C'est toute la portée
d'une chevrette?

LA PISANELLE.

Non,
Dame. Ce sont des muscs, ce sont des bêtes
qui font le musc. Et vous allez bientôt
en récolter. Il faut que le parfum,
pour être bon, mûrisse dans le corps
du chevrotain, et qu'il le laisse alors
couler en se frottant contre les pierres...
quoi? disons le nombril.
Ce qu'on vous donne
dans la poche velue
n'est pas si fin. Les messagers du Prêtre
Jean me l'ont dit.

LA REINE.

Ah, tu reçois déjà
des messagers, ma rose?

LA PISANELLE.

Si, Dame, seulement
ceux qui portent de bonnes
choses à flairer, à goûter, à toucher.

Elle rit.

LA REINE.

On t'en donne beaucoup?

LA PISANELLE.

Dame, à foison. En leur langage ils nomment
ce grand sire Une Can,
qui veut dire en français
Prêtre Jean. Et ce Prêtre, avec les bêtes
qui font le musc et quelques émeraudes
grosses comme des noix,
nous a fourré fourrures
de zibeline et d'ermeline, ah, Dame,
qui valent bien cent mille
besants d'or, à mourir
de liesse et langueur si seulement
elles vous glissent là, le long du dos.

Elle baisse les paupières, entr'ouvre les lèvres et frissonne des pieds à la tête.

J'ai les plus belles,
dans le coffre vermeil,
pour deux robes de vous. Et pour la bonne
coupe je vous propose
mon tailleur milanais
qui travaillait chez la Duchesse, maître
en toutes les façons
mais principalement en houppelandes...

LA LOMBARDE.

Qui? Martin Barbavare?

LA PISANELLE.

Lui-même, le Cornu.

LA REINE.

J'ai trouvé le bonheur!
J'ai trouvé le bonheur!
Comme c'est bon
de te voir vivre
et jouer, de t'entendre
parler et gazouiller!
Je ne veux pas que tu me quittes.

La donatrice prend des mains d'un porteur une cagette aux barreaux de verre émaillé.

LA PISANELLE.

Dame,

regardez la perdrix savante. Elle est
comme un étudiant
qui ne fait que piocher son cas latin,
avec sa gorgerette
noire, avec sa tunique
semblable à celle
des écoliers. Mais pour venir chez Votre
Seigneurie elle chausse
des brodequins vermeils
en maroquin d'Andrinople! Sans doute,
vous croyez qu'elle scie
en bonne menuisière,
comme font dans la brande
ses pareilles. Hé, non.
Elle parle, elle dit des mots tout bas,
chaque nuit, avant l'aube,
à l'heure de rosée.
Il faut les écouter de toute l'âme.

LA REINE.

Vraiment!

Un esclave soulève une autre geôle de filigrane.

LA PISANELLE.

Voilà la huppe
bien huppée. Elle semble
un clerc courrier en pays de nuages,
sur des routes d'azur.
Or je sais qu'elle porte
une lettre royale.
Sur sa tête elle l'avait et maintenant
la cache sous l'aisselle. Il faut attendre.
C'est un très grand secret.

Du bout de sa langue elle mouille ses lèvres sèches.

Dame, j'ai soif.

LA REINE.

Viens, viens boire, ma rose.

LA PISANELLE.

Que me donnerez-vous?

LA REINE.

Un breuvage apprêté

des mes mains délicates
avec amandes douces,
myrobalan, cannelle,
un peu d'ambre, de musc si peu que rien,
dans un vin apporté de païennie,
apporté de Schiraz qui est la ville
des roses, rafraîchi
par la neige fondue
de l'Olympe.

LA PISANELLE.

J'en meurs.

LA REINE.

Psillude!

Tout à coup l'assoiffée se trouble et porte ses mains sur sa figure, en une sorte d'égarement soudain.

LA PISANELLE.

Qu'ai-je dit?

LA REINE.

Veuillez verser
mon hypocras, dans un verre d'Irak,
à cette enfant.

LA PISANELLE.

Ah, qu'il est beau, Reïne,
votre échanson! Je me souviens de lui
comme d'un cri.

LA REINE.

Te souvient-il de lui?

LA PISANELLE.

Je me souviens de lui comme d'un cri
au sommet d'une flamme,
comme d'un fer brandi
par le poing de la fièvre,
comme d'un désespoir
haussé jusqu'à la joie
de l'Enfer.

LA REINE.

Parles-tu d'un rêve?

LA PISANELLE.

Mais

comment ne l'avez-vous
pas couronné de feu?

LA REINE.

Tu rêves?

LA PISANELLE.

Dame,
comme on marchait le long
du marais, par un champ
de pavots violets,
je me suis endormie
dans ma litière.
Et j'ai rêvé qu'on me liait les pieds
avec de rouges cordes
et qu'on voulait me faire
danser. Et j'ai rêvé
qu'on me cousait les lèvres
avec un fin cheveu trempé de sang
et qu'on voulait me faire
chanter. Mais les pavots
étaient tous blancs quand j'ai rouvert les yeux.

LA REINE.

Bois, bois, mon glaïeul blanc!
C'était un rêve
de ce marais fiévreux

Psillude s'approche d'elle pour lui offrir la boisson glacée.

LA PISANELLE.

Mais pourquoi tremblez-vous si fort, seigneur?

Elle ne prend pas la coupe remplie, mais elle étreint dans ses mains la serpentine qui pend à un de ses colliers, la pierre contraire au poison.

Dame, on dirait que ton regard me guette.

LA REINE.

Êtes-vous folle?

LA PISANELLE.

Voyez-vous comme il tremble? Entendez-vous
tinter les verres?

LA REINE.

Êtes-vous fol, Psillude,
vous aussi?

LA PISANELLE.

Dame,
si tu veux que je meure, oh, ne me tue
pas si vite, de grâce,
pas aujourd'hui!

LA REINE.

Folle vous êtes, folle, au nom de Dieu.
Ne voulez-vous pas boire?

LA PISANELLE.

Pas aujourd'hui. Voyez
comme, pour la vertu
de cette serpentine
qui pend à mon collier, le verre sue.

LA REINE.

La boisson est glacée,
méchante folle. Or voyez, je m'en gorge.

Elle prend le verre et boit d'un coup. La soupçonneuse tombe à genoux devant la Reine en colère.

LA PISANELLE.

Foulez-moi, foulez-moi
aux pieds, flétrissez-moi toute. Que male
honte me puisse
venir! Que male mort me puisse abattre!

LA REINE.

Je te pardonne,
je te pardonne, enfant,
cette forcènerie.
Or bois à repentance.

L'agenouillée se lève; d'un geste impétueux prend le large vase à deux anses qui contient le vin épicé, et, avec ses deux mains, le porte jusqu'à ses lèvres sèches.

LA PISANELLE.

Je bois à repentance,
Dame, Échanson.
Que Dieu vous donne longue et douce vie!

Elle boit à grandes gorgées, renversant la tête, retenant son haleine.

J'ai presque vu le fond.
On y voit quelque chose.

Maintenant je suis ivre,
et il faut que je danse.

LA REINE.

Si, si, dansez, dansez.

En se tournant, la maîtresse du Roi remarque les Nubiennes qui l'observent à travers le grillage. Elle tressaille.

LA PISANELLE.

Quelles sont ces esclaves
à la faucille d'or, qui me regardent
de leurs grands yeux d'émail?
Ce sont des statues peintes
ou des corps embaumés?

La Reine rit.

LA REINE.

Elles sont bien vivantes.
Je te les donnerai.
Je les ai bien choisies
chez Francesquin Cattane
le Génois.

LA PISANELLE.

Maintenant
elles clignent de l'œil
et sourient. Elles ont
des jasmins dans la bouche,
des grelots de muguet,
des amandes mondées
dans la bouche.

LA REINE.

Elles vont pour toi couper
toutes les roses
du pourpris.

Les Nubiennes entrent avec leurs faucilles dans l'épaisseur des buissons, comme le croissant de la lune dans le nuage bas.

LA PISANELLE.

Si. Et qu'elles les effeuillent
sur le pavage.
Mais c'est une merveille!

Elle se courbe à observer la mosaïque.

Une eau ridée
par un souffle léger;
et l'on découvre au fond le sable d'or.
Qu'on me déchausse!

Deux des femmes porteuses de coffres accourent.

D'abord, je vais danser pour ce jeune homme,
pour ce bel échanson,
Dame, la Danse
de Pauvreté
et de Parfaite Amour, autrement dite
la Danse basse
de l'Épervier.
Entends-tu, Calandrelle? Approche-toi.
D'abord, une viole,
une seule, la tienne.
Et toutes les violes
après. Rien d'autre.
Tehminé, Tehminé,
prends dans le coffre
ce mantel de cendal
où sont peints du pinceau de Maître Luce
tous les secrets chemins
de l'Amour, et prends-moi
aussi ce gant d'oiseau brodé de perles.

On lui apporte le manteau à bandes tortueuses, doublé de taffetas noir, et le riche gant de fauconnier. Elle s'enveloppe dans le cendal. Tout à coup elle semble flairer le vent et ses narines palpitent.

Je sens l'odeur des léopards.

LA REINE.

Le vent
tourne, après none, au ponant; et c'est bien
la léoparderie
qui lui donne ce goût
sauvagin.

LA PISANELLE.

J'aime
ce goût. Loys Oldrade
à Milan m'appelait la Léoparde.

LA REINE.

Je brûle de te voir danser.

LA PISANELLE.

Écoute,
bel échanson, quel fut le cœur gentil
d'un vrai amant.
Messire Federic des Alberigues,
amoureux d'une femme
de laquelle il n'était
point aimé, dépendit
son bien pour acquérir son amitié,
se consommant entièrement en joutes
festins tournois et grands présents, de sorte
qu'il en devint si pauvre
qu'il ne lui demeura
sinon un épervier
mais des meilleurs du monde.
Et cette dame,
qui ne se souciait aucunement
de tout ce qu'il faisait pour elle, un jour
par cruauté pensa de lui soustraire
cet épervier.
Elle lui fit savoir
qu'aux calendes de mai,
avec deux roses,
elle viendrait dans son logis de pauvre
danser pour lui.
Et elle vint. Et Federic honteux,
tout éperdu,
autre chose n'ayant en sa détresse
pour faire honneur à sa cruelle amie,
pensa que l'épervier serait viande
digne de telle dame;
et il le fit rôtir,
et mit la nappe
et servit de bon cœur. Et, quand ils furent
levés de table, elle lui demanda
l'épervier sans pareil,
le meilleur qui vola jamais; et dit :

« Federic, vous devez
me le donner avant que je ne danse. »
Et elle mit au poing un gant d'oiseau.

Elle met le gant brodé de perles.

Alors il commença
en la présence d'elle à larmoyer;
et dans les larmes
il fit le triste aveu.
Alors on apporta pour témoignage
devant elle les plumes,
les pieds, le bec, les restes lamentables.
Soudain elle brûla, elle dansa
à miracle d'amour.
O miracle d'amour!
A la fin de la danse,
elle avait l'épervier vivant et dru
sur son poing.

Elle fait signe à Spinelle.

La viole!
Je danse cette danse.

Elle renverse son manteau de cendal.

L'endroit peint se cache contre son corps, l'envers noir se montre en longs plis.

Elle exprime tour à tour la douleur, la pitié, la tendresse, la défaillance et la puissance. Chacune de ces choses est comme un vêtement tissé de la matière de son âme par l'art de ses joints.

Enfin elle tend son poing ganté, où la broderie reluit sur champ d'or; et le sourire étrange, qui couronne la perfection de l'amour, semble en même temps créer l'image de l'oiseau merveilleux. Palpitante, elle murmure les paroles de douceur dans son parler natal.

« Sparvero, mio sparvero,
che ben mi sei manero
a richiamo d'amore,
pasciti d'esto core. »

La Reine bondit vers elle.

LA REINE.

Ah miracle! Toi-même,
toi-même, n'es-tu pas
un miracle de Dieu? Regarde comme

tu l'as fait pâle,
mon échanson.
Il est plus pâle
que Federic en la présence d'elle,
comme s'il ne t'avait
pas donné à manger son épervier
mais son cœur rouge.

LA PISANELLE.

Ah, j'ai si faim.

Elle tend la main vers un bassin rempli de fruits et mange.

LA REINE.

Mange, mange, ma rose
rose, car maintenant tu n'es plus blanche
mais incarnate
comme celles qu'on coupe
pour toi. Mange. Voici
des figues, du raisin, des abricots,
des prunes, des amandes,
des fraises, des cerises.
Mange. Et après tu danseras pour moi,
cette fois-ci, pour moi, pour la Reïne,
au plaisir Dieu.

LA PISANELLE.

On ne peut tout manger.
Et je songe à ces figues
saintes que j'ai goûtées
avec mon âme assise
sur la margelle ronde.
Il y a des fruits d'air.
Qui sait quelle saveur
savoure-t-il dans une gousse brune
de caroube le mousse
de proue, à calfourchons sur le beaupré,
en ce moment peut-être,
là, dans la mer chaude de Cilicie!
Et moi, j'aime l'arbouse
qu'aiment grives et merles.
Et il y a toujours

des choses plus étranges.
Connaissez-vous le fruit de l'églantier,
non mûr encore
mais déchargé de ses pépins, confit
au sucre à mode
de cotignat?
Ah, que c'est bon!
Ah, que la vie est bonne
à goûter, à flairer,
à toucher, à tenter!
Mais l'amour est meilleur,
jeune homme. Et même
la plus mauvaise
partie en est plus douce
que ces choses, que toute
autre chose, vraiment.

Elle laisse là une grappe picotée. Folie et mélancolie en son visage sont comme un œil clair et un œil sombre.

Je n'en veux plus.
J'ai soif encore.

Elle prend de nouveau le vase à deux anses, et elle le vide d'une longue gorgée.

LA REINE.

Tu as tout bu. Cela t'accroît la vie.
Je te ferai
d'autres breuvages,
avec d'autres épices
dans des vins qui viendront
de plus loin.

LA PISANELLE.

Mais l'amour sera meilleur.

LA REINE.

Moi-même, je te les apporterai
en chambre encortinée
ou dans l'étuve après le frottement.

LA PISANELLE.

Dame, pourquoi me touchez-vous ainsi?

LA REINE.

Pour sentir ta beauté que tu me caches.

Qu'est-ce que cette pierre
singulière?

LA PISANELLE.

Un morceau
de corne de licorne.

LA REINE.

Et quelle est sa vertu?

LA PISANELLE.

Elle apprivoise
tout danger écumant.

LA REINE.

Veux-tu me la donner?

LA PISANELLE.

Elle est au Roi.

LA REINE.

Tu n'as rien dit au Roi?

LA PISANELLE.

Rien, Dame.

LA REINE.

Et s'il te cherche?

LA PISANELLE.

Me trouvera.

LA REINE.

T'aime-t-il? t'aime-t-il
jusqu'à la mort?

LA PISANELLE.

Peut-être.

LA REINE.

Quel nom t'a-t-il donné?

LA PISANELLE.

« Mon amour » au matin,
et à vêpre « mon âme ».

LA REINE.

Mais quel est ton nom vrai,
Pisanelle?

LA PISANELLE.

On m'appelle
Arodaphnouse,
Dame, dans l'île
de Cypre.

LA REINE.

Arodaphnouse.

LA PISANELLE.

Qui veut dire Laurier rose. Échanson,
la rose entée
sur le laurier !
Mais ce soir-là, dans l'île
de Cypre, on m'appelait
Alétis. Et j'ourai
d'autres noms. Mais « Amour »
est le meilleur.

LA REINE.

Quel soir ? quel soir ?

LA PISANELLE.

Je suis ivre. J'entends
des cris. Je me souviens. Je suis liée
par vos mains douces,
je suis nouée à nouveau. Laissez-moi,
laissez-moi donc, Reïne.
J'ai tout bu. Je suis ivre.
Je veux danser.
Vous n'avez plus
ce long estoc génois,
jeune homme. Vous n'avez
plus de cris. C'était beau.
Quand on me délia,
j'aurais voulu bondir
au sommet du tumulte,
danser sur la fumée
des torches, sur les mâts
des galères, sur l'or
de l'encan, sur le fer
du défi, sur l'écume
des colères. Mille arcs
tendus se détendaient
en moi. Je me taisais.
Je couvrais tant de force,
tant de folie,
avec mes deux paupières,

Que c'était beau! J'étais infâme et sainte.

Elle se dégage, secoue l'angoisse, se tourne vers les musiciens.

O violes, violes,
pleurez jusqu'à ce que je pleure. O luths,
enivrez mon ivresse!
O flûtes, égalez les rossignols!
Jouez, jouez. Je danse.
Que toute corde,
que tout bois, tout métal, tout os percé
donne toute son âme
jusqu'à ce qu'elle
se brise par amour de moi!

Elle commence à danser.

Je flaire
l'odeur sauvage.
Laissez venir les léopards! Jonchez
cette eau sous mes pieds roses!

Elle danse, elle danse.

Les Nubiennes sortent du pourpris, l'une après l'autre, avec de grandes gerbes de roses entre les deux bras. Elles s'avancent vers l'enivrée, en chaîne, comme pour se mêler à sa danse, comme pour composer autour de ses modes changeants une figure mesurée.

Elle se joue, elle évite la chaîne en glissant entre l'une et l'autre gerbe. Les moissonneuses de roses, attentives et rusées, la guettent à travers les fleurs, les feuilles, les tiges et les épines; la repoussent, la pressent, cherchent à l'enserrer. Elle rit et s'esquive; d'instant en instant elle se fait plus agile et plus rapide : se plie, se tend, s'insinue, coule, frétille, rampe, se ramasse, bondit.

Silencieuses, les sept esclaves poursuivent le jeu : réussissent enfin à lui empêcher tout passage, à lui fermer toute issue; la poussent encore et l'emprisonnent dans le coin, entre le mur et le treillis, là où se trouve la couche basse remplie de coussins.

On aperçoit sur le seuil de la grande salle les visages anxieux et effrayés des chambrières. Les musiciens jouent encore. Quelques cordes éclatent. La Calandre est déjà toute blanche.

La Reine sans merci vient de dire quelques mots à l'arbalétrier immobile. Gallerent de Champaigne enfin bouge, se détache de la pierre, prend entre ses mains certaines l'arbrier de l'arbalète bandée.

La Pisanelle rit encore, cherchant encore à s'échapper, en mesure de danse. Mais tout à coup elle se tourne, regarde la Reine, et voit la face charnelle de la mort. Elle jette un cri, et la frayeur la glace, pour quelques instants lui noue les pieds.

Gallerent s'avance vers les musiciens, se campe et vise.

L'ARBALÉTRIER.

Ça, le premier qui cesse
de jouer, je le tue.

Ils jouent désespérément, les doigts raidis, les yeux élargis par l'effroi.

LA PISANELLE.

Omé! Omé! Mourir!
Ah, tu veux que je meure,
douce Reïne!
Tu m'avais pardonnée.
Tu m'as trompée,
tu m'as tendu le piège.

Elle résiste, elle se débat.

Non, non! Je ne veux pas,
je ne veux pas mourir!
Ah, lâchez-moi, maudites!
Je mords, je griffe!

Elle ne mord que les roses. Elle supplie encore.

Pas aujourd'hui. Demain.
Accorde-moi un jour,
un seul jour! Je mourrai,
comme tu le voudras,
douce Reïne.

Elle lutte encore.

Arrière, arrière, esclaves!
Le Roi me vengera.
Sire Huguet! Sire Huguet!
Je t'appelle. Entends-moi!

Elle bondit, cherchant à rencontrer le regard de Psillude.

O jeune homme, jeune homme,
défends-moi, sauve-moi!
Souviens-toi. Tu voulais
combattre contre tous pour un baiser,
et maintenant me laisses-tu mourir?
Ah, lâche, lâche, lâche!
Et toi, chienne, bagasse!

Sire Huguet! On me tue,
on m'étrangle... Je meurs.

Elle tente encore de se dégager et de se redresser désespérément. Les musiciens jouent encore. Spinelle est évanouie sur sa viole. Toutes les femmes survenues halètent dans l'horreur. Ayant ouvert l'huis dérobé, le léopardier apparaît de dos, les reins cambrés, la tête renversée vers les cris, les cordes de soie tendues au bout des deux bras, enroulées aux poignets solides, cependant que les Nubiennes suffoquent la pécheresse sous l'amas des roses incarnates pressées par leurs genoux de bronze.

Tout à coup on entend la voix d'Odiart dans l'escalier.

ODIART.

Le Roi!

Tout le monde sursaute et s'effare. Les esclaves abandonnent la victime ensevelie, prêtes à s'enfuir. Gallerent baisse l'arbalète. Le léopardier se courbe sous l'arceau bas. La musique s'interrompt sur une plainte déchirante.

La Charnaigre efflanquée paraît sur le perron et s'élance.

Le Roi! Le Roi!

EXPLICIT

MAGNAE MERETRICIS FABULA

GABRIELE D'ANNUNZIO

LA QUERELLE DES CLASSIQUES

ET

DES GOTHIQUES

Le Musée des Monuments français fondé par Alexandre Lenoir fut au début du XIXe siècle le premier foyer de la Renaissance médiévale[1], le premier champ de bataille entre Gothiques et Classiques. Nommé en 1791 Garde général du dépôt des Petits-Augustins, dans lequel le Comité d'aliénation rassemblait les œuvres d'art préservées de la destruction, Alexandre Lenoir avait formé plusieurs salles, correspondant aux différents siècles du XIIIe au XVIe. Plus de 1 200 monuments y furent successivement exposés : tombes royales de Saint-Denis, statues de princes et de saints arrachées aux églises, bas-reliefs, verrières, objets d'orfèvrerie sacrée, émaux, pavements de mosaïque. Pour la première fois, l'art gothique apparaissait au public dans sa diversité[2]. D'étroites croisées, de sombres vitraux éclairaient d'une lumière pâle ces salles aux lourds piliers, aux voûtes parsemées d'étoiles. Pendant vingt et un ans, la foule s'y pressa étonnée et recueillie, comme si elle accomplissait un pèlerinage. « Le culte de l'art se mariait à de vifs sentiments de nationalité et il était rare que la lecture

1. Voir la *Revue* du 1er juillet, *la Renaissance de l'Architecture gothique*.

2. Allou, *Notice* sur Alexandre Lenoir. *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XVI, p. 1.

attentive de quelque chapitre de notre histoire ne terminât la journée des visiteurs[1]. » Quarante ans plus tard, Michelet décrivait cette inoubliable vision de son enfance : « Que d'âmes ont pris dans ce musée l'étincelle historique, l'intérêt des grands souvenirs, le vague désir de remonter les âges ! Je me rappelle encore l'émotion, toujours la même et toujours vive, qui me faisait battre le cœur quand tout petit j'entrais sous ces voûtes sombres et contemplais ces visages pâles, quand j'allais et cherchais, ardent, anxieux, craintif, de salle en salle et d'âge en âge[2]... »

Vainement l'École classique cherchait à ridiculiser cette piété populaire. Le *Journal des bâtiments civils* regrette que l'on érige à grands frais « ces misérables gothicités, au lieu de les briser et d'en faire des moellons en sacrifice expiatoire à la raison et au bon goût[3] ». « Momies du XIIIe siècle, s'exclame Deseine, qui jouissez dans votre retraite d'un respect idiot, rendez grâces au destin qui vous a faites pierres. Si le sort vous eût appelé à l'honneur d'être bronzes, il y a longtemps que vous seriez liquéfiées comme meubles fort inutiles à l'histoire des progrès de l'art[4]. » Ces violences dissimulaient mal une très vive inquiétude. L'examen comparé des monuments exposés aux Petits-Augustins révélait l'harmonieuse unité d'un art étranger à la tradition antique, conforme au génie national et qui, loin d'être le résultat des invasions, était né et s'était épanoui sur notre sol. Ce nom de Monuments Français correspondait à une notion nouvelle. L'architecte Biet dont l'album reproduit avec une précieuse exactitude les aspects du musée Lenoir en avait le pressentiment : « Peut-être se décidera-t-on un jour à penser que le style, dit gothique a pris naissance dans le pays où il est le plus généralement employé, c'est-à-dire en France... Si l'on réfléchit à l'harmonie que l'on trouve constamment entre les travaux de l'architecte et ceux du sculpteur, on est amené à

1. François Arago, *Rapport* fait à la Chambre des députés sur l'acquisition de l'hôtel de Cluny. Séance du 17 juin 1843. *Moniteur* de l'année 1843, p. 1586.

2. Michelet, *Histoire de la Révolution*; t. VI, p. 117.

3. *Journal des bâtiments civils*, 12 nivôse an XII.

4. Deseine, *Opinion sur les musées*, an XI, p. 22.

penser que le genre tour à tour appelé gothique, arabesque, mauresque, serait peut-être mieux désigné sous le nom de Franc[1]. »

Il était impossible de se méprendre sur l'importance d'un tel mouvement d'opinion. « On veut, disait Deseine, à l'exemple de Winckelmann, qui nous a donné l'histoire de l'art chez les Anciens, nous donner celle de l'art moderne en France. » Ainsi s'explique la violence des attaques que dirige ou qu'inspire Quatremère de Quincy, au nom de l'École classique. Dans un rapport au Conseil général de la Seine, il dénonce « ces collecteurs de monuments, que l'on voit, pour grossir leurs recueils, solliciter des spoliations, voter des démolitions et pour classer dans leurs catacombes ce qu'ils appellent les pièces de l'histoire et ce qu'on devrait en appeler les extraits mortuaires, convoiter des édifices et appeler sur eux la destruction[2] ». L'allusion était claire et l'attaque était habile, car, par une sorte de déformation professionnelle, Lenoir n'hésitait pas à favoriser la destruction des monuments dont les restes devaient enrichir ses collections : il s'entend avec les démolisseurs de Gaillon pour le partage des débris, mais ne tente aucun effort pour conjurer la ruine du château ; il conte fort ingénument que les colonnes formant l'entrée de la salle du XVe siècle aux Petits-Augustins sont un présent des administrateurs d'Eure-et-Loir qui, sur sa demande, ont ordonné la démolition d'un portique de l'église Saint-Père à Chartres, pour en mettre les détails à sa disposition[3].

Ces œuvres d'art, ainsi arrachées à leur lieu d'origine, subissaient dans les galeries du musée les restaurations les plus fantaisistes. L'archéologie du moyen âge était alors ignorée, et Lenoir se préoccupait plus de frapper les imaginations que de respecter la vérité historique. Il présentait au public les

1. *Souvenirs du Musée des Monuments Français*, collection de 40 dessins perspectifs, gravés au trait, représentant les principaux aspects sous lesquels on a pu considérer tous les monuments réunis dans ce musée, dessinés par M. J.-E. Biet, gravés par MM. Normand père et fils avec texte explicatif par M. J.-P. Brès.

2. *Procès-verbaux du Conseil général de la Seine*, 15 germinal, an IX, cf. Schneider, *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts*, 1910, p. 183.

3. Cf. De Laborde, *les Archives de la France pendant la Révolution*, p. 258.

ensembles les plus disparates. Pour le mausolée de Charles V, il assemblait des fragments empruntés à des monuments divers; pour celui de Diane de Poitiers, il juxtaposait une statue d'Anet, des groupes de Germain Pilon, des émaux d'après Raphaël. Le tombeau d'Héloïse et d'Abélard comprenait les débris d'une chapelle de Saint-Denis et d'un tombeau de Saint-Marcel-lez-Châlons. Sur des statues anciennes de personnages inconnus, Lenoir avait ajusté les têtes d'Héloïse et d'Abélard sculptées d'après le moulage de crânes plus ou moins authentiques. Ces impostures sacrilèges fournissaient de solides arguments à ceux qui proclamaient la nécessité de maintenir les œuvres d'art en place. Quatremère qui avait blâmé les spoliations de la conquête napoléonienne en Italie, ne cessait de protester contre le pillage systématique de la France au profit du Musée des Monuments Français, « ce véritable cimetière des arts où une foule d'objets sans valeur pour l'étude, sans rapport avec les idées qui leur donnaient la vie, formeraient le plus burlesque s'il n'était le plus indécent des recueils[1] ». *Les considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art*, marquent la victoire de l'Académie et présagent la fermeture des Petits-Augustins[2].

En 1816, Louis XVIII, qui voyait dans le Musée des Monuments Français, un odieux témoignage des profanations révolutionnaires, en ordonna la dispersion. Les promoteurs de la mesure avaient espéré rétablir dans l'ancien couvent les ordres religieux dépossédés. Pour couper court à cette tentative, le ministre Laisné fit décider l'affectation de l'immeuble à l'Ecole des Beaux-Arts. L'asile de la renaissance gothique désormais condamnée allait devenir le sanctuaire de l'enseignement académique.

Contrairement à toute vraisemblance cette suppression n'eut aucun effet. Ce n'était pas en vain que pendant plus de

1. Quatremère de Quincy, *Rapport* au Conseil général le 15 thermidor an VIII sur l'instruction publique, le rétablissement des bourses, le scandale des inhumations actuelles, l'érection des cimetières, sur la restitution des tombeaux, mausolées.

2. *Id.*, *Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art ou de l'influence de leur emploi sur le génie et le goût de ceux qui les produisent ou qui les jugent et sur le sentiment de ceux qui en jouissent et en reçoivent les impressions*, 1815.

vingt ans Paris avait contemplé les chefs-d'œuvre de l'art français. En dépit des volontés ministérielle ou royale, les fragments épars du musée se reconstituèrent ailleurs. « C'est une chose extraordinaire, observe justement Courajod, que la résistance opposée par les œuvres d'art à la destruction. La brutalité qui ne sait rien créer ne sait non plus rien supprimer[1]. » L'idée de restituer les monuments à leurs propriétaires était irréalisable. Beaucoup d'édifices n'existaient plus; d'autres, entièrement transformés, avaient reçu une affectation étrangère à leur destination primitive. Les nouveaux acquéreurs, peu sensibles à la possession d'œuvres d'art qui ne leur rappelaient aucun souvenir et dont ils étaient incapables d'apprécier la valeur, se gardaient bien de réclamer un transfert dont ils eussent payé les frais. Un grand nombre de statues demeurèrent donc dans les salles. L'architecte chargé de la construction de l'École les enfassa comme des moellons dans une cour où ils restèrent exposés à toutes les intempéries. C'est en contemplant ces lamentables débris que le baron de Guilhermy sentit s'éveiller en lui la passion du moyen âge. Un demi-siècle après, ses souvenirs étaient demeurés intacts : « Il me semble encore voir le sol tout jonché de sculptures coloriées, de bustes de marbre empilés comme des bûches les uns sur les autres, de fragments de faïence, de pavés historiés, de vitraux dispersés de tous côtés... Je considérais de loin, avec une singulière curiosité, à travers les fentes des palissades, de grandes figures agenouillées, revêtues de manteaux fleurdelysés. Ce triste spectacle ne s'est point effacé de ma mémoire[2]. »

Duban, l'architecte de la nouvelle École, utilisa un grand nombre de ces fragments. Plus préoccupé de les faire servir à la décoration du monument que d'assurer leur conservation, il les assembla sur des trumeaux et des panneaux, les scella en saillie le long des murs, les laissant exposés à la pluie, à la neige, à tous les agents de destruction. Singulier exemple donné aux élèves et au maîtres de notre première École d'art!

1. Courajod, *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des Monuments Français*, 1886, t. II, p. 19.

2. De Guilhermy, *Musée de sculpture au Louvre*, *Annales archéologiques*, XII, 1852 p. 18.

C'est seulement en 1908 après un siècle d'indifférence et d'oubli, que l'administration des Beaux-Arts s'avisa de prescrire quelques mesures protectrices. Malgré ces conditions précaires, les derniers vestiges du musée Lenoir ornent encore aujourd'hui la cour d'honneur de l'École. Vasques de Saint-Victor et de Saint-Denis, débris d'anciens mausolées, pierres tombales, chapiteaux, médaillons, pilastres, nous retracent l'histoire de la Renaissance gothique : « L'École des Beaux-Arts ne cessera jamais d'être hantée par les revenants des Petits-Augustins[1]. »

Tandis que ces vénérables restes demeuraient associés à l'édifice de Duban, d'autres allaient compléter les galeries du Louvre appauvries par les reprises des alliés en 1815. Pendant quelques années l'Administration écarta les demandes du musée. Il y avait, semblait-il, quelque incohérence à transférer ouvertement sur la rive droite de la Seine, les collections qu'on venait de détruire sur la rive gauche. Cependant il fallait débarrasser les cours remplies de monuments encombrants qu'aucun propriétaire ne réclamait. Quatre-vingt-quatorze de ces ruines furent mises à la disposition du comte de Forbin, directeur du Louvre, qui les exposa à partir de 1824 dans les cinq salles nouvelles de la galerie d'Angoulême, affectées à la sculpture de la Renaissance française[2]. A ce fond considérable devaient s'ajouter bientôt d'importantes collections particulières. Le brocantage des années révolutionnaires, la mobilisation des innombrables richesses de l'art provincial brusquement concentrées à Paris avait fait naître le goût des cabinets, des musées en miniature. Une classe d'amateurs s'était formée, qui, souvent ignorants de l'art du moyen âge, mais épris de ces bibelots d'un nouveau genre, mettaient un zèle ardent à les réunir. En 1824, l'achat de la collection Durand dota le Louvre d'importantes séries d'émaux et de vitraux[3]. Quatre ans plus tard, l'achat de la collection Revoil y fit entrer les pièces essentielles du mobilier français au moyen âge. Peintre

1. Courajod, *Alexandre Lenoir*, t. II, p. 44.

2. Cf. Courajod, *Histoire du département de la sculpture moderne au Musée du Louvre*, *l'Art*, 15 février 1886.

3. Cf. Courajod, *la Collection Durand et ses séries du moyen âge et de la Renaissance au Musée du Louvre*, 1888. (Extr. du *Bulletin monumental*.)

d'histoire, poussant jusque dans le plus menu détail le scrupule de l'exactitude, Revoil avait rassemblé de très nombreux modèles : armures, bahuts, vases, tentures, sceaux, serrures, étoffes, bijoux, instruments de musique. « Tous ces objets, disait Millin, qui avait visité la collection à Lyon en 1811 ne sont point pour M. Revoil de futiles amusements. Il leur doit la vérité des costumes et la richesse des détails qu'il sait mettre dans ses compositions. » Toute la vie du moyen âge ressuscitait dans ce musée aussi suggestif pour l'étude des meubles et des objets d'art que l'avait été celui de Lenoir pour l'étude des monuments[1].

Quinze ans plus tard devait s'achever par la création du musée de Cluny, l'œuvre entreprise au Louvre[2]. Au lendemain de la fermeture du Musée des Monuments Français, une Commission avait été nommée pour diriger les fouilles poursuivies rue de la Harpe, en vue de dégager le palais des Thermes. En 1831, la Ville avait décidé l'acquisition des ruines pour y installer des collections gallo-romaines. Deux ans après, au Salon de 1833, Albert Lenoir, fils du conservateur des Petits-Augustins, exposait un projet de jonction de l'hôtel de Cluny avec les Thermes. A côté du musée Antique, il proposait d'ériger un musée du Moyen Age. L'idée devait faire fortune. Tous les amis de l'art gothique cherchaient depuis longtemps un local. Ils avaient songé à la Sainte-Chapelle, mais elle servait de dépôt d'archives pour la Cour royale et la Cour des comptes. L'église Saint-Martin-des-Champs était occupée par le Conservatoire des Arts et Métiers. A l'hôtel de Cluny, un amateur éclairé, M. du Sommerard, avait rassemblé une collection précieuse qui pouvait former un premier fond. L'achat fut fait par l'État en 1843. « Dans l'ensemble des établissements de Paris, déclarait le rapporteur, François Arago, nous trouvons des collections grecques, romaines, égyptiennes ; les sauvages de l'Océanie eux-mêmes n'ont pas été oubliés. Faisons que la capitale de la France renferme aussi un musée historique français... Préservons cette

1. Courajod, *la Collection Revoil du Musée du Louvre*, 1886. (Ext. du *Bulletin monumental.*)

2. Cf. *le Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*. Documents réunis par Albert Lenoir, 1882.

maison unique de la destruction, s'il est vrai qu'elle puisse recevoir le Musée des Monuments Français. » Alexandre Lenoir était mort en 1839 ; mais il avait assisté au triomphe de ses idées. C'était bien son œuvre qu'il s'agissait de faire revivre.

*
* *

Le mouvement d'opinion entretenu à Paris par la vue directe des monuments, se propagea en province, à partir de 1820, grâce au perfectionnement du dessin pittoresque. Ce sont les Anglais qui, après avoir jadis emprunté à la Normandie du XIIIe siècle les principes du style ogival, ont, par la diffusion de leurs monographies illustrées, au début du XIXe siècle, provoqué dans cette province la renaissance de l'archéologie du moyen âge. Les dessins de Strutt et de Whittington, les antiquités anglo-normandes de Ducarel, l'ouvrage de Pugin et Lekeux y ont mis à la mode le goût des monuments gothiques. Ce sont des artistes de Caen qui appliquèrent, les premiers, la lithographie à la reproduction des édifices[1]. Le procédé découvert par Senefelder dans les dernières années du XVIIIe siècle avait été rapporté en France par de Lasteyrie en 1814. L'attention des pouvoirs publics était dès lors appelée sur l'importance de l'invention. Sous l'inspiration de M. de Montlivaut, préfet du Calvados, l'ingénieur Pattu et le dessinateur Besnard vinrent s'embaucher comme apprentis dans un atelier de la rue du Caire. En 1818, une exposition s'ouvrit à Caen. L'*Hôtel d'Écoville*, la *Maison des Gens d'Armes* furent les premiers exemplaires des innombrables illustrations qui allaient faire connaître la France « alors aussi inconnue que la Grèce ou que l'Égypte[2] ».

Cette révélation fut l'œuvre des *Voyages romantiques et pittoresques* à laquelle le baron Taylor a consacré sa vie et attaché son nom. Dans les nombreux volumes qui se succédèrent de 1825 à 1864, on suit chacun des progrès de la

1. Drouet, *Introduction de la lithographie à Caen. Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, XIII, 1883, p. 119.

2. Mérimée, *Discours* prononcé à la Séance publique annuelle de la Société des antiquaires de Normandie, *Mémoires de la Société*, XX, p. LI.

lithographie[1]. Ce sont d'abord les dessins un peu gris, plats, uniformes, de Villeneuve et de Fragonard, puis les procédés d'estompage de Sabatier donnant les ciels et les lointains nuageux, enfin l'usage de l'encre introduit dans les aquatintes de Harding. A cette publication entreprise avec la collaboration de Nodier et de de Cailleux participèrent Dauzats et Viollet-le-Duc, Vernet et Visconti, Isabey et Bonington. On éprouve aujourd'hui une impression saisissante à feuilleter ces vénérables recueils. « Nous aimons, disait Nodier, à recueillir dans les donjons, la fable de la fée protectrice, dans les hameaux, celle du lutin familier. Nous retrouverons Mélusine sur sa tour et les follets de Carnac errant en robes de flammes à travers leurs sauvages pyramides[2]. » Les vignettes qui s'enroulent autour des pages, nous retracent cette représentation romantique du moyen âge : entrelacs de feuillages et d'animaux fantastiques, processions sacrées, chevauchées héroïques, donjons crénelés où vierges et paladins revivent les antiques légendes. Ces dessins d'un style « troubadour » si rapidement démodé, servent d'introduction aux admirables planches qui ressuscitent la France des siècles passés, telle qu'elle était encore en 1820, avant que l'eussent défigurée les transformations de la vie moderne. Sans doute on retrouve les traces encore fraîches du vandalisme révolutionnaire : des myriades d'oiseaux nichent dans les clochers ouverts ; des bûchers et des granges emplissent les chapelles et les cloîtres. Mais les églises de nos villes, isolées aujourd'hui sur des places monotones, encadrées de rues au tracé géométrique, environnées de banales maisons, apparaissent dans leur ancien décor, au fond de ruelles étroites, au milieu de vieux logis à pans de bois, à encorbellements, à poutrelles historiées, dans le grouillement populaire de la foule qui établit son marché sur le parvis et adosse ses échoppes à la base des contreforts. Cette vivante réalité est embellie par les effets ingénieux, mystérieux, grandioses que permet le libre crayon de l'artiste et dont

1. Cf. De Chennevières, *Notice*, sur le baron Taylor, lue à l'Académie des Beaux-Arts, le 1er décembre 1881.

Lebeuffe, *Un monument lithographique. Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Revue britannique*, 1893, t. II p. 358.

2. *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, I. Préface, p. 5.

l'exactitude de la photographie nous a depuis longtemps privés.

Ces images des monuments français n'eurent pas seulement pour effet d'enflammer l'imagination populaire, l'inspiration des écrivains et des artistes; elles permirent aux historiens de constater l'existence d'un art autonome, possédant son caractère et ses lois. Cette notion nouvelle, entrevue par Biet et ses collaborateurs dans les Galeries de Lenoir, s'affirmait d'une manière éclatante dans les ouvrages de Taylor. L'architecture du moyen âge qui passait jusqu'alors pour échapper à toute explication rationnelle, devenait désormais matière de doctrine et d'enseignement.

En 1816, l'année même de la fermeture des Petits-Augustins, le comte Alexandre de Laborde commence la publication des *Monuments de la France classés chronologiquement*. Il considère l'architecture gothique comme un art original, fondé sur des principes dont l'analyse est possible : « Quoique n'ayant plus aucun rapport avec l'architecture grecque, l'architecture gothique a des beautés qui lui sont propres. Vouloir la juger d'après des règles qu'elle n'a pas connues, c'est se mettre hors d'état de l'apprécier. C'est en la comparant à elle-même et aux progrès qu'elle a faits, qu'on lui fixe une place et une place importante dans l'ensemble des inventions des hommes et des productions du génie. Cette architecture est complète dans toutes ses parties. On peut même dire qu'elle est d'autant plus parfaite dans son génie, qu'elle s'éloigne des formes antiques et régulières[1]. »

En 1817, Émeric David estime que le moment est venu d'écrire l'histoire de l'art français, comme Winckelmann a écrit cinquante ans auparavant celle de l'*Art chez les Anciens*. « Elle aurait d'autant plus de prix que l'orage révolutionnaire a anéanti une quantité d'anciennes productions des arts[2]. » De même que la découverte des ruines helléniques a fondé au XVIIIe siècle l'archéologie antique, de même les restes mutilés des monuments français constituent au XIXe siècle les premiers éléments de l'archéologie médiévale.

1. Alexandre de Laborde, *les Monuments de la France classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts*, 1816, p. 26.

2. Émeric David, *Histoire de la sculpture française*, p. 238.

En 1824, de Caumont lit à la Société des Antiquaires de Normandie son *Essai sur l'architecture religieuse*. Il montre la possibilité de dater les monuments du moyen âge par l'étude de leurs formes. Il indique les styles qui, du XIe au XVIe siècles, se sont succédé, non par de brusques changements, mais par des transitions insensibles. « Nos classifications, dit-il, ne sont établies que pour faciliter l'étude; l'art n'a point eu de repos dans sa marche. Le gothique ne s'est point brusquement substitué au Roman; il y a eu une hésitation inévitable, un mélange curieux de l'ancien genre et du nouveau [1]. »

En 1845, Vitet, dans sa *Monographie de Notre-Dame de Noyon*, montre par un exemple précis que l'art du moyen âge « jadis considéré comme une compilation, un composé d'éléments disparates et hétérogènes rassemblés par une fantaisie ignorante et désordonnée » est au contraire soumis à des règles. Il expose une méthode qui permet de classer les édifices, de leur assigner leur place respective dans l'histoire, « d'apercevoir clairement où commence et où finit chacune des phases de la construction [2] ».

Ainsi se forme une doctrine qui conduit à l'enseignement rationnel de l'architecture du moyen âge. Quelques jeunes artistes s'adonnent avec ferveur à ces études si nouvelles. Une querelle retentissante jette dans leurs rangs l'architecte Labrouste, excommunié par l'Académie à son retour de Rome [3]. Labrouste avait fait preuve d'une indépendance d'esprit qui n'était pas sans péril. Il avait étudié directement les monuments grecs et démontré, dans son relevé de Pœstum, l'inexactitude des mesures officiellement admises. Blâmé par Quatremère, il ouvre en 1830 un atelier indépendant. Pendant vingt-six ans, il ne cesse de réagir contre les formules d'école, apportées d'Italie. « Il ne voulait pas voir donner la même inclinaison aux toitures faites avec des matériaux distincts ou devant abriter des édifices sous des

1. De Caumont, *Essai sur l'architecture religieuse. Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, I, p. 535.

2. Vitet, *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, 1845, p. 36.

3. Comte Henri Delaborde, *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Henri Labrouste*, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, 19 octobre 1878.

climats différents. Il insistait fort sur la nécessité de bien proportionner tous les détails de l'architecture à l'échelle humaine, il n'admettait pas que l'on trace des portiques élevés ne pouvant abriter ni du soleil ni de la pluie. Ces lois qui sont devenues banales, n'étaient pas admises dans les écoles rangées sous la bannière de l'enseignement officiel. » En 1856, au moment de se séparer de ses élèves, il rappelait avec fierté l'œuvre accomplie. « Permettez-moi, disait-il, de rappeler aux uns et d'apprendre aux autres que c'est de cet atelier, dont les anciens m'entourent, que sont parties en 1830 les premières protestations contre un enseignement officiel, devenu exclusif, aveugle, funeste. Je ne regrette rien de ce que j'ai dit et de ce que j'ai fait[1]. »

A cette époque la cause qu'il défendait était depuis longtemps gagnée. L'institution d'un service d'État pour la conservation des monuments, sa dotation budgétaire assurée à partir de 1831, la création de la Commission des Monuments Historiques en 1837, les grandes restaurations de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, la formation d'une école d'architectes dirigés par Lassus, Boeswilwald, Viollet-le-Duc : telles avaient été les étapes de la Renaissance de l'art gothique.

*
* *

Ce triomphe des faits ne devait point mettre un terme à la lutte des idées. Entre Gothiques et Classiques, la polémique s'attarde, sans rien perdre de son acrimonie première. L'excommunication lancée par Quatremère lui survit pendant un demi-siècle.

En 1841, dans sa leçon d'introduction au cours de théorie de l'architecture, Baltard considère le triomphe du style gothique comme un recul de la civilisation. « Qui pourrait croire, déclare-t-il, qu'à la suite d'une période d'à peine trois cents ans, nous serions témoins des œuvres barbares que le XIVe et le XVe siècles semblaient avoir effacées pour toujours et que nous verrions remettre en honneur tout ce que l'impuissance de l'art de bâtir et le mauvais goût avaient

1. Eugène Millet, *Notice sur la vie et les œuvres d'Henri Labrouste*, 1879.

enfanté dans les régions boréales de notre hémisphère pendant une période de milliers d'années. » Une fois de plus, il condamne cette architecture qui n'obtient la stabilité qu'en étayant les édifices au moyen des arcs-boutants : « l'ignorance de l'art d'élever des fardeaux et d'appareiller la pierre et le bois ont donné naissance au système ogival [1] ».

En 1857, alors que de grandes restaurations monumentales s'exécutent dans toute la France, Beulé professe encore des théories analogues. Il considère que l'architecture gothique est étrangère au génie français. « Ses édifices qui, de même que des corps débiles, ne sauraient se tenir debout sans béquilles échappent à tout enseignement méthodique. L'impossibilité d'établir les règles de leur évolution et les phases de leur histoire a frappé leurs plus fervents admirateurs. Ils reculent effrayés, ainsi qu'ils l'avouent dans leurs préfaces, et adoptent au lieu de la forme historique, la forme du dictionnaire qui est tout simplement le hasard par ordre alphabétique. » Pour Beulé, l'art gothique n'a pas été un progrès, mais une corruption de l'art antérieur. « Il y faut voir les efforts désespérés d'une décadence, et non pas une aurore nouvelle [2]. »

Mêmes considérations sous la plume de Renan en 1862 : « Les constructions gothiques souffrent toutes de deux maladies mortelles : l'imperfection des fondements et la poussée des voûtes. Le Parthénon, les temples de Pœstum et de Baalbek seraient intacts aujourd'hui si l'espèce humaine eût disparu le lendemain de la construction. Dans ces conditions, une église gothique n'eût pas vécu cent ans [3]. »

Les réfutations se succèdent aussi monotones que les critiques. Darcel répond à Beulé [4], de Verneilh répond à

1. L. P. Baltard, *Introduction au cours de théorie de l'architecture à l'école royale des Beaux-Arts*, 1841. Aperçu ou essai sur le bon goût dans les ouvrages d'art et d'architecture.

2. Beulé, *D'une architecture nationale et religieuse. Revue des Cours publics*, 25 janvier 1857.

3. Renan, *l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence. Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1862.

4. Darcel, *De l'architecture ogivale, architecture nationale et religieuse. Revue française*, avril 1857.

Renan[1]. Ils montrent que les arcs-boutants ne sont ni spéciaux, ni indispensables au système gothique. En 1868, dans son introduction à l'album de Villard de Honnecourt, Lassus fait justice de ces attaques : « L'arc-boutant n'appartient pas plus au gothique qu'à un autre style. C'est là simplement une nécessité de toute construction voûtée ayant des bas-côtés et une grande nef éclairée par en haut. Vous le trouvez à Saint-Eustache comme à Saint-Roch, à Saint-Sulpice comme à Saint-Nicolas du Chardonnet, mais courbé à contre-sens et produisant l'effet le plus déplorable. Quand on songe que ce fameux argument des béquilles ou des étais doit être considéré comme le plus puissant de ceux invoqués contre le gothique depuis Quatremère de Quincy, quelle opinion doit-on avoir du reste[2] ? »

Malgré l'intransigeance théorique des Classiques, l'obligation de conserver intacts les monuments du moyen âge n'est plus sérieusement contestée. Dans un manifeste rédigé en 1845, au nom de l'Académie des Beaux-Arts, Raoul Rochette concède « qu'il faut les conserver, s'il est possible aussi longtemps que les glorieux souvenirs qu'ils consacrent, les réparer avec ce respect de l'art qui est aussi une religion[3] ».

C'est sur un autre terrain que s'engage désormais la lutte. A partir de 1844, les *Annales archéologiques*, revue de propagande et de combat, dirigée par Didron, Lassus, Viollet-le-Duc, préconise l'application du style gothique à la construction moderne. Un groupe d'archéologues et d'architectes, unis dans la même admiration enthousiaste de l'art chrétien prétendent rétablir à son profit le dogme du beau absolu.

Ils annoncent avec allégresse la déchéance de l'art antique, qui, dans notre pays et dans notre temps, constitue un défi au bon sens. Il est inadapté à nos matériaux. « Le fronton du Panthéon, n'est qu'un placage de dalles accrochées avec des tringles[4]. » Il n'a pas égard à la dimension réelle. « Est-il

1. De Verneilh, *l'Art du moyen âge et les causes de sa décadence d'après M. Renan. Annales archéologiques*, XXII, 1862, p. 157.

2. Lassus, *Album de Villard de Honnecourt*, 1868, Préface, p. 12.

3. Raoul Rochette, *Considérations sur la question de savoir s'il est convenable au XIXe siècle de bâtir des églises en style gothique*, 1845.

4. Viollet-le-Duc, *De l'Art étranger et de l'art national. Annales archéologiques*, 1844, II, p. 284.

rien de plus choquant que la disproportion de la Madeleine avec tout ce qui l'entoure? A quoi bon faire des statues de trois ou quatre mètres, pour qu'elles paraissent n'en avoir qu'un ou deux. » Il est monotone par insuffisance de ses moyens d'expression. « Qui donc a jamais été tenté de faire le tour de la Madeleine et de la Bourse : toujours la même base, le même chapiteau, la même corniche, le même modillon. » Quel que soit l'édifice, l'enveloppe en est toujours identique : « un temple, un théâtre, un hôpital, une fontaine, un portail sont annoncés par des colonnes, de même qu'à l'Opéra on exprime par un entrechat une victoire, un sacrifice, un hyménée ou la mort du héros[1]. »

Et comme conclusion : « Le règne des styles grec et romain est définitivement aboli. Avec le Panthéon de Paris, le pseudo-grec qui a eu la vie dure et longue agonisait. Il vient de mourir dans la Madeleine. Quant au style pseudo-romain, il est en train de se suicider à Saint-Vincent-de-Paul. C'est à l'art chrétien qu'on demande aujourd'hui des inspirations pour les monuments chrétiens[2]. »

Ces espérances reçoivent une prompte et éclatante réalisation. La construction de Sainte-Clotilde, admise par le Conseil des bâtiments civils à la majorité d'une voix, a été imitée dans toute la France. Abadie dans le Périgord, Hippolyte Durand dans les Basses-Pyrénées et les Landes, Dupasquier et Desjardins dans le Lyonnais, Barthélemy en Normandie, Lassus à Moulins, Nantes et Dijon élèvent des églises néo-gothiques. En 1852, Didron estime à près de deux cents, le nombre de celles qui sont en cours d'exécution. « Après avoir donné des livres, écrit-il, l'archéologie du moyen âge produit des monuments... Quiconque possède des églises à la Louis XVI, à la Bonaparte, à la Louis XVIII, à la Charles X, regrette de n'en pas avoir à la Philippe Auguste où à la Louis IX. Quant à ceux qui n'en ont pas du tout, ils en demandent comme on en faisait du temps des Croisades[3]. »

1. Lassus, *De l'art et de l'archéologie. Annales archéologiques*, 1844, II, p. 61.

2. Didron, *Introduction. Annales archéologiques*, 1844, I, p. 1.

3. Id. *Modèles d'Églises romanes et gothiques. Annales archéologiques.* 1852, XII p. 164.

Ce n'est pas seulement aux édifices religieux, c'est à toute l'architecture moderne que l'on prétend adapter le style gothique. Cette prétention conduit rapidement aux mêmes abus, aux mêmes invraisemblances, qu'avait engendrés auparavant l'imitation inconsidérée du style antique. Par un caprice de la mode, ce sont les formes les plus décadentes et les plus compliquées du XVe siècle qui servent en général de modèles. Beaucoup de maisons de Paris conservent encore les traces de ce gothique de « pendule ». Louis Reybaud a tracé un célèbre portrait de l'architecte romantique, « artiste chevelu qui regarde la Madeleine comme un grand catafalque, le Panthéon, comme un biscuit de Savoie, la façade du Louvre, comme une niche à marionnettes », qui initie son client aux beautés du gothique à lancettes, et lui aménage sur sa façade, à défaut de tourelles saillantes, « interdites par les échevins », quelques meurtrières « d'où l'on puisse diriger une sarbacane contre les truands[1] ». La rénovation de l'architecture gothique se trouve menacée par ces déplorables excès. Chateaubriand décourage Didron : « On l'a déjà trop étudié ce moyen âge, on a fait trop de poésie là-dessus. » « Adieu pour jamais au gothique, s'écrie Lamartine en face du Panthéon; il est sans ordre et sans lumière[2]. »

En 1854, à la séance publique des Antiquaires de Normandie, Mérimée jette l'alarme. Rappelant la grande œuvre de conservation accomplie depuis 1830, il met en garde ses auditeurs contre la tyrannie du goût régnant qui, après avoir affublé nos églises gothiques « d'autels à la Romaine, de nuages en marbre, et autres inventions prétendues classiques », s'exerce avec les mêmes abus en faveur du moyen âge. « Je sais un fort galant homme, dit-il, qui vivant tout près d'une caserne de gendarmerie a fait bâtir une maison de campagne avec créneaux, mâchicoulis et tour de guette. Pourtant il sait très bien qu'il n'y a plus de routiers en France. Une église du XVIIe siècle qui n'a pas de clocher est menacée, me dit-on, par la piété de ses paroissiens, d'une flèche gothique

1. Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, 1846, II, p. 12.

2. Didron, *le Moyen âge en Italie. Les Artistes. Annales archéologiques*, 1855, XV, p. 113.

en ciment romain et j'ai vu le projet d'une gare de chemin de fer dont la façade, comme pour avertir les voyageurs de la possibilité d'un déraillement, doit leur présenter les moulages d'un jugement dernier emprunté à une de nos cathédrales gothiques[1]. »

La même année, dans la préface de son Dictionnaire, Viollet-le-Duc prodigue des avertissements analogues : « En étudiant, dit-il, l'architecture du moyen âge, en cherchant à répandre cette étude, nous devons dire que notre but n'est pas de faire rétrograder les artistes, de fournir les éléments d'un art oublié pour les reprendre tels quels et les appliquer sans raison aux édifices du XIXe siècle. Un architecte du XIIIe siècle revenant aujourd'hui ne bâtirait pas un édifice du temps de Philippe Auguste ou de saint Louis parce qu'il fausserait ainsi la première loi de son art qui est de se conformer aux besoins et aux mœurs du moment, d'être rationnel. »

*
* *

Cette conception du style gothique considéré comme le modèle du Beau absolu devait s'appliquer non seulement aux édifices à construire, mais aux monuments du passé. Une dangereuse logique conduisait à faire disparaître toutes les adjonctions des deux derniers siècles. En professant la funeste théorie de l'unité de style, les gothiques donnaient aux principes dont ils s'étaient réclamés à l'origine, le plus éclatant démenti.

La restauration des monuments avait été fondée sur le respect de leur histoire. Elle devait faire revivre au moyen des témoins subsistants toutes les transformations subies, en déterminer les époques, discerner les traces que chacune avait laissées. C'était l'application à l'architecture de la méthode de Cuvier qui rétablissait d'après l'étude des fossiles et des couches géologiques les états successifs du globe. « Notre temps et notre temps seulement, depuis le commencement des siècles historiques, déclarait Viollet-le-Duc, a pris en face du

1. Mérimée, *Discours* à la Séance publique des Antiquaires de Normandie, 31 juillet 1854.

passé une attitude inusitée. Il a voulu l'analyser, le comparer, le classer, faire sa véritable histoire. » C'est la méthode qu'il entend suivre en collaboration avec Lassus, pour la restauration de Notre-Dame : « Nous pensons que chaque partie, ajoutée à quelque époque que ce soit, doit en principe être conservée, consolidée et restaurée dans le style qui lui est propre, et cela avec une religieuse discrétion, avec une abnégation complète de toute idée personnelle. Il ne s'agit pas de faire de l'art, mais de se soumettre à l'art d'une époque qui n'est plus... L'artiste doit reproduire scrupuleusement non seulement ce qui peut lui paraître défectueux au point de vue de l'art, mais nous ne craignons pas de le dire, au point de vue de la construction[1]. »

Ces idées si nettement exprimées au début devaient se modifier peu à peu, au cours des restaurations. La plupart des édifices portaient les traces du vandalisme révolutionnaire. Leurs formes anciennes étaient masquées par les blocages, les badigeons, les adjonctions postiches. Il était indispensable de les dépouiller de leur gangue. Nul ne soutiendrait sérieusement qu'en faisant disparaître au château des Papes les traces de l'occupation militaire, ou à Fontevrault, celle de l'occupation pénitentiaire, on ait porté atteinte à l'histoire. Des travaux analogues étaient souvent nécessaires pour supprimer les conséquences du « vandalisme d'embellissement ». Devant restaurer l'église de Ouistreham, l'architecte Ruprich-Robert constate qu'au XVIIIe siècle les parements sculptés ont été recouverts d'une muraille lisse, surmontée d'une corniche saillante de style classique. Devait-il hésiter à saper cette doublure factice qui cachait le monument véritable[2] ? La manie de l'embellissement sévissait dans les provinces les plus reculées. On en trouve les traces jusque dans les églises rurales de l'Auvergne. A Saint-Dier, dans le Puy-de-Dôme, un portail dépourvu de tout caractère recouvre les robustes voussures de l'ancien portail roman. A Saint-Cerneuf de Billom, les chapiteaux historiés

1. *Rapport* présenté par Lassus et Viollet-le-Duc pour la restauration de Notre-Dame de Paris, 31 janvier 1843.

2. Ruprich-Robert, *De l'influence de l'opinion publique sur la conservation des anciens monuments*. Discours à la Séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, 1881.

du chœur ont été enveloppés de chapiteaux de plâtre à feuillage ionique. Ce n'est pas manquer à la vérité historique que de faire apparaître, sous le maquillage, la construction primitive.

Ce vandalisme d'embellissement avait au XVIIIe siècle ses théoriciens qui prétendaient éliminer du style gothique les éléments barbares et le ramener, par la correction des formes, à la pureté classique. « Arrondir les piliers pour leur donner la forme des colonnes, incruster ces colonnes de marbre ou les canneler en pierre, leur donner des bases ou des chapiteaux dont les profils soient plus corrects, substituer à des moulures barbares des moulures d'un bon choix, tailler ou peindre des mosaïques dans les pendentifs des voûtes, enlacer des palmes, jeter tel ornement de bon goût sur les endroits lisses... », tel est le programme énoncé par l'abbé Laugier et que Baccarit applique à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois « en cannelant les colonnes, en rehaussant les chapiteaux, en supprimant les rosettes gothiques et les meneaux des croisées pour les remplacer par des vitraux neufs au moyen desquels tout l'intérieur est parfaitement éclairé[1] ».

Ces remaniements selon le goût du jour, ces travestissements imposés aux églises suscitaient les critiques les plus véhémentes. « On pensait, écrit Schmit[2] dans son manuel qui faisait alors autorité, que chaque époque devait en quelque sorte signer son nom sur les monuments. C'était les assimiler à ces grands registres que tiennent les hôteliers en certains pays, où tous les voyageurs sont invités à coucher par écrit, leur nom au-dessous de quelque échantillon de l'esprit que le Ciel leur a donné ou qu'ils supposent avoir reçu[3] ! » L'horreur de l'embellissement devait amener insensiblement à proscrire toutes les adjonctions postérieures au XVIe siècle. On était porté à confondre avec les travaux d'un vandalisme ignorant, tous ceux qui avaient été effectués dans nos monuments depuis la Renaissance. Schmit qui proclame sans cesse la variabilité de l'art suivant les milieux et les époques ne reconnaît aucun caractère artistique à ces adjonctions : « Nous

1. Laugier, *Observations sur l'architecture*, p. 137.

2. J.-P. Schmit, *les Églises gothiques*, 1837, p. 78.

3. *Id.*, *Nouveau manuel complet de l'architecture des monuments religieux*, 1845, p. 2.

avons vu des arrangeurs tronquer Corneille, mutiler Molière, rimer l'admirable prose de Télémaque. Nous les avons sifflé comme nous sifflerions celui qui voudrait introduire des couplets de Vaudeville dans les tragédies de Racine ou intercaler du français moderne dans un livre de Froissard, de Montaigne ou d'Amyot. De même en architecture voyez l'effet ridicule produit par la comparaison du portail de Saint-Gervais avec l'intérieur de l'église, de la nef de Notre-Dame avec son sanctuaire. L'étranger qui arrive devant l'œuvre de Des Brosses s'imagine voir une église moderne. Il entre et se trouve dépaysé en apercevant le gothique ogival et les verrières peintes. Il va à la cathédrale et voit, par un renversement de toutes les idées l'architecture de Robert de Cotte supportant l'architecture de Maurice de Sully, comme si le Temple s'était retourné sens dessus dessous par l'effet de quelque grande catastrophe[1]. »

Sans doute il n'était pas aisé de détruire les parties les plus récentes des édifices, de rétablir en style gothique le chœur de Notre-Dame ou le portail de Saint-Gervais; mais l'unité de style pouvait être réalisée à l'intérieur, par la suppression de tous les meubles et objets introduits depuis le XVIIe siècle. De même que Laugier proposait « d'enlever les sots ornements des XIVe et XVe siècles, les affreux jubés, les stalles informes couvrant les percés » de même les partisans de l'unité de style au XIXe siècle réclament l'enlèvement du mobilier classique. En 1846, dans la *Revue de l'architecture et des travaux publics*, Daly et Jeanniard posent nettement la question. A propos de l'enlèvement des grilles de Saint-Ouen à Rouen, ils tracent les limites de la convenance des styles : « Ne séparons pas les membres d'une même famille; laissons côte à côte ou superposées toutes les variétés ogivales, elles feront encore bon ménage avec leur aïeul le roman; mais nous ne devons pas trouver le marteau trop lourd pour frapper sur les styles des XVIIe et XVIIIe siècles, quand quelque membre de cette engeance dégénérée se sera permis de contracter mariage avec les aînés ou les cadets de la famille ogivale[2]. »

1. Schmit, *les Églises gothiques*, p. 77.

2. César Daly, *l'Archéologie aux prises avec l'Architecture. Revue de l'architecture et des travaux publics*, 1846, VI, col. 70 et 273.

C'est au nom de ces théories que fut pratiqué par les architectes du XIXe siècle le nettoyage des édifices. Les boiseries et les stalles étaient reléguées dans des sacristies obscures, les buffets d'orgue étaient descendus de leur tribune. On replace actuellement celui de Saint-Wulfram d'Abbeville, qui avait été déposé à cause de sa discordance avec le style de l'ensemble. Entre les contreforts de nos églises s'entassent d'innombrables débris dont l'étude est instructive pour l'histoire des monuments et pour celle des variations du goût. A la collégiale de Saint-Quentin, dans un musée de ruines, gisent en menus fragments les admirables sculptures d'un autel attribué à Bouchardon, qui est aujourd'hui remplacé par un meuble gothique du plus médiocre intérêt. En 1842, dans un projet pour la restauration de Sainte-Croix de Bordeaux, l'architecte Durand propose de vendre l'autel Louis XIV « qui n'est nullement en rapport avec l'église. Sa valeur assez élevée compenserait en notable partie la construction en pierre factice d'un autel de même style que l'église... Les peintures du sanctuaire datent du siècle de Louis XIV. Elles sont brillantes de ton et de quelque mérite, mais elles forment un fâcheux contraste avec tout ce qui les entoure. On propose de leur substituer les peintures simples et nobles du XIe siècle, qui, s'associant à l'ensemble concourraient à donner à l'effet général l'harmonie sans laquelle rien de bien ne saurait subsister[1]. » Cette prétention d'harmonie a couvert nos plus belles églises d'un grossier bariolage dont le coloris empâte les reliefs, avilit les formes, détruit l'aspect général de l'édifice. Notre-Dame-du-Port et Sainte-Radegonde sont d'illustres exemples de ce vandalisme moderne.

Didron réprouvait ce mépris du style classique. Il en pressentait tous les dangers. Pour lui, les styles les plus divers peuvent coexister : « Le beau et le beau se conviennent toujours. » Vainement Daly riposte en invoquant le propre témoignage de Viollet-le-Duc emprunté à un article des *Annales archéologiques* : « Pensez-vous qu'un homme versé dans la connaissance de la langue française, ancienne et moderne, supporterait la lecture d'un livre écrit partie

1. Durand, *Rapport* sur la restauration de l'église Sainte-Croix. Archives du Service des monuments historiques.

avec le style de Rabelais, partie avec le style de Pascal? Dans les lettres, comme dans l'architecture, l'unité est la première condition d'une bonne œuvre. » Didron dénonce avec une parfaite clairvoyance les conséquences extrêmes d'un pareil exclusivisme : « Après la répudiation des mariages bâtards du classique avec le gothique viendra la dissection des diverses époques du moyen âge en continuelle variation. Avec le principe qu'il faut rappeler les anciens monuments à leur unité primitive, on serait forcé de détruire la moitié du portail de Reims, les trois quarts du portail de Saint-Denis, la nef de la cathédrale du Mans, le chœur et le sanctuaire de Saint-Germain-des-Prés, etc...[1] » Le Comité des arts et monuments, s'efforçant de modérer l'enthousiasme en faveur de l'unité de style, appuie ces judicieuses observations : « Il ne faut pas, malgré la bonne intention qu'on aurait de ramener les monuments à leur pureté primitive, enlever des monuments postérieurs, il est vrai, mais d'un fort beau caractère. C'est précisément cette variété de styles et d'époques qu'on surprend dans l'ameublement et l'ornementation d'un édifice qui donne de l'intérêt et comme une sorte de vie à l'édifice tout entier[2]. »

Ces appréhensions n'étaient que trop fondées. Après l'Exposition de 1855, l'abus du style troubadour amène une réaction violente en faveur de l'architecture du XIIIe siècle dont la perfection s'oppose aux formes dégénérées des siècles postérieurs. « Il y a quelques années, écrivait Didron en 1855, le gothique à la mode était celui du XVe siècle, percé à jour comme de la dentelle, hérissé de pointes comme la chicorée ou le chardon, élancé et mince comme la branche de l'osier. C'est aux épures de ce gothique de décadence que les poètes d'abord, Chateaubriand et Walter Scott en tête, que les artistes ensuite et les industriels se sont laissé accrocher; feu de paille qui a brûlé les ailes de bien des papillons fringants. A force de tourner en ridicule ce gothique si justement nommé troubadour, mais surtout à force de proclamer la beauté sérieuse et sincère du gothique véritable, le XVe siècle a fini par céder la

1. César Daly, art. cité.

2. Comité historique des arts et monuments. Séance du 22 février 1843.

place au XIIIe. C'est à Paris et non en province que s'est fait la conversion du gothique de pendule au gothique de construction[1]. »

Cette conversion en faveur du XIIIe siècle établissait une distinction dangereuse entre les périodes du moyen âge. Le Beau absolu qui devait servir de modèle à l'architecte ne se confondait plus avec le style gothique, mais avec une seule de ses formes. Dans son projet pour l'achèvement de la cathédrale de Clermont, Viollet-le-Duc n'essaie pas de reconstituer la façade romane récemment détruite. Préoccupé de réaliser l'unité de l'édifice, il invente la façade qu'auraient vraisemblablement exécutée les constructeurs gothiques, s'ils avaient eu le temps d'achever leur œuvre. Il cherche non pas à reproduire ce qui a sûrement existé, mais à produire ce qui aurait dû logiquement exister. Chargé d'agrandir la cathédrale de Moulins, Millet accole à l'abside du XVe siècle, une nef et une façade reproduisant avec une parfaite exactitude archéologique les formes les plus caractéristiques du XIIIe siècle. « Les parties nouvelles, constate Mérimée, se distinguent des anciennes par une décoration plus sévère et de meilleur goût[2]. » A ceux qui trouvent le contraste trop rude entre les deux églises, Millet ne cache pas son espoir de démolir bientôt le chœur et de remplacer ce témoignage d'un art inférieur par une abside copiée dans le pur style du XIIIe siècle[3].

S'agissait-il de simples restaurations, on n'hésitait pas à remplacer les ornements du gothique fleuri par des formes plus sévères, conformes à la bonne doctrine. Les arcs-boutants de Saint-Wulfram d'Abbeville, la galerie des tours et les balustrades des chapelles à la cathédrale d'Amiens, celles de la cathédrale de Reims, sont de fâcheux témoignages de cette tendance alors générale. Ces transformations étaient fort mal accueillies par les sociétés locales d'antiquaires qui protestaient avec indignation. Les travaux de la cathédrale d'Évreux

1. Didron, *Exposition de l'industrie. Annales archéologiques* 1855, XV, p. 261.

2. Mérimée, *Rapport* à la Commission des arts et édifices religieux, 22 mai 1851.

3. *Rapport* au ministre sur les observations de l'évêque de Moulins, 31 mars 1860. Archives du Service des monuments historiques.

suscitèrent en 1873 des polémiques passionnées. Viollet-le-Duc préconisait un projet de l'architecte Darcy qui remplaçait les arcs-boutants doubles et les contreforts du XVe siècle par des arcs-boutants simples d'un type tout différent, mais plus rationnellement établis pour la résistance aux poussées. Il y eut une vive émotion parmi les archéologues. La question fut portée devant le ministre. De nombreuses enquêtes furent ordonnées. Viollet-le-Duc s'indignait : « Les personnes étrangères à la construction, disait-il, ne voient dans la restauration de nos édifices qu'une reproduction sans examen ni critique des anciennes formes, si vicieuses qu'elles soient... il serait puéril de reproduire une disposition éminemment vicieuse et pouvant conduire à des déceptions... la structure actuelle, irrationnelle, mal faite, hors de proportion avec l'objet est d'un pitoyable effet..., celle proposée par M. Darcy est au contraire satisfaisante pour la raison et pour l'œil[1]. »

Quelle que fût la valeur des raisons invoquées, on voit combien Viollet-le-Duc avait changé depuis l'époque où il proclamait la nécessité de maintenir intégralement, avec un absolu respect de l'histoire, toutes les formes existantes, même les plus défectueuses. La distinction d'une bonne et d'une mauvaise époque dans l'art du moyen âge conduisait les architectes à améliorer les édifices. « Il nous est arrivé en architecture, écrivait Leroy-Beaulieu, ce qui arrive en histoire naturelle. Nos divisions et nos classifications, nos définitions et nos formules ont été plus marquées, plus exclusives que ne le comportaient les choses elles-mêmes. Le besoin de classer a porté à faire une sorte de type idéal d'art abstrait et théorique auquel nous sommes tentés de plier les monuments du passé. Or un monument n'est pas seulement une œuvre d'art, c'est un document. Excuse-t-on la falsification des monuments écrits? Ira-t-on en réimprimant Joinville ou Charles d'Orléans redresser leurs fautes ou leurs incorrections en profitant des progrès de la philologie? La question n'est pas de faire mieux, mais de respecter ce qui existe[2]. »

1. Viollet-le-Duc, *Rapport* au Comité des inspecteurs généraux des travaux diocésains. Séance du 27 janvier 1873. Archives du Service des monuments historiques.

2. Anatole Leroy-Beaulieu, *la Restauration de nos monuments histo-*

L'intransigeante doctrine professée et pratiquée tour à tour par les deux écoles est abandonnée aujourd'hui. Les architectes adonnés à l'étude du moyen âge ne considèrent plus le style gothique comme un modèle, mais comme un moment dans l'évolution des arts. Ils respectent le passé sans prétendre l'imposer au présent. Leur talent s'est assoupli à toutes les exigences des programmes modernes. La gare Saint-Lazare, l'Institut catholique, le Comptoir d'escompte, la prison de la Santé, les lycées Buffon, Lakanal et Racine témoignent de la variété de leurs conceptions, de la curiosité de leur esprit. En restaurant les monuments anciens ils entendent conserver les œuvres de toutes les époques, celles du gothique flamboyant comme celles des siècles classiques. Sans doute ils doivent se garder de leur éducation professionnelle qui les porte à interpréter l'histoire d'un édifice, à restituer les constructions ruinées dont ils retrouvent les témoins et imaginent les formes. « Faits pour démolir et reconstruire, déclarait Parker au Congrès d'Anvers, les architectes conservent les monuments comme les loups gardent les moutons[1]. » Schmit a défini plus justement leur rôle : « C'est une mission qui exige plus de connaissances que de génie, plus de patience que de fécondité, plus de conscience que d'enthousiasme. Elle promet à celui qui la remplira plus d'honneur que de profit, plus de contrariété que d'honneur. Ce doit être une œuvre de dévoûment et non une affaire[2]. » Jamais cette définition n'a mieux répondu à la réalité. L'extension du classement aux édifices des trois derniers siècles, la modicité des crédits réduisant de plus en plus les travaux à ceux de strict entretien, les exigences et les progrès de la critique archéologique, ont développé chez les architectes, en même temps qu'une plus large compréhension des styles, un souci plus vif de la conservation intégrale.

Ce respectueux éclectisme n'a nullement apaisé la querelle des Gothiques et des Classiques. A plusieurs reprises, les

riques devant l'art et devant le budget. Revue des Deux Mondes, 1er décembre, 1874.

1. De Caumont, *Notice sur Mérimée. Bulletin monumental*, T. XXXVI, p. 675.

2. Schmit, *Manuel complet de l'architecte des monuments religieux*, p. 61.

Gothiques ont tenté de faire pénétrer leur enseignement à l'École des Beaux-Arts. En 1863, assurés de l'appui des pouvoirs publics, ils ont assailli la forteresse. La nomination de Viollet-le-Duc à la chaire d'esthétique fut relevée comme un défi et provoqua de véritables émeutes[1].

En 1883, les laborieuses négociations entreprises par le ministère des Cultes pour obtenir la création d'un cours d'architecture du moyen âge aboutirent à un échec. En 1892, après trente ans de résistance cet enseignement fut enfin fondé; mais il ne comporte aucune sanction pratique, on l'ignore aux examens. En fait, Gothiques et Classiques reçoivent une éducation, suivent des carrières distinctes. Les premiers, formés dans les ateliers de leurs « patrons », constituent, après avoir satisfait à un examen spécial, le personnel auquel est réservée la conservation des Monuments Historiques en France. Les autres poursuivent, à travers, d'innombrables et difficiles concours, une carrière dont l'École de Rome, le Service des bâtiments civils, l'Institut, sont les plus hautes consécrations. A notre époque qui rapproche les contrastes et atténue les différences, les deux méthodes d'éducation comme les deux formules d'art sont demeurées opposées sinon hostiles. Dominant les débris des Petits-Augustins, l'image d'Alexandre Lenoir se dresse dans la cour d'honneur de l'École des Beaux-Arts. Depuis cent ans ses successeurs n'ont pas pénétré au delà.

PAUL LÉON

1. Cf. *les Souvenirs de Julien Guadet* publiés dans *S. A. G. D.*, recueil publié à l'occasion de la millième adhésion de la Société des architectes diplômés par le Gouvernement, 1911.

LA VIE ET L'AMOUR[1]

XXV

Revenue depuis quelques jours à Paris d'où elle devait bientôt repartir, Laure, à la fin d'un après-midi passé à faire des courses, voulut aller prendre des nouvelles du vieux Préault : malgré le régime, sa maladie avait empiré et il avait eu, l'avant-veille, une première crise. Laure trouva, devant la loge du concierge, madame d'Albéron, M. de Balitrand, le baron Sorvenois, qui s'entretenaient de son état. Déjà l'on parlait de lui au passé, mais comme une indulgence nouvelle empêchait qu'on se répétât les quelques mots dont on le définissait d'ordinaire, on semblait vouloir le louer et l'on ne trouvait rien à dire. Le craintif M. de Balitrand, hochant sa petite tête, avoua à Laure qu'il le croyait perdu.

— Il ne mourra pas, — dit soudain madame d'Albéron et elle parut s'attendre aux remerciements, comme si, au lieu de prévoir ce qui arriverait, elle l'avait décidé. Mais voyant que Laure s'engageait dans l'escalier :

— Tu montes? — demanda-t-elle.

— Oui, si on peut le voir...

— Ça n'est pas contagieux?

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai, 1er, 15 juin et 1er juillet.

Laure assura que non à sa tante, qui, tout en la laissant aller, prétendit être trop pressée pour la suivre, et déclara qu'elle reviendrait le lendemain. Préault habitait le premier étage d'une grande maison bâtie quelque trente ans avant. Laure entra, et tandis qu'elle traversait les pièces pompeuses de ce vaste appartement, il lui semblait qu'elle les voyait pour la première fois, comme si l'idée de la mort eût éclairé soudain tout ce qu'il y avait là d'inutile et de mensonger. Dans un cadre doré miroitait, tel qu'il avait été exposé au Salon deux ans plus tôt, un portrait du vieux Préault, où il était représenté lisse et béat parmi des livres, dans un faux décor d'art et d'étude, lui qui n'avait jamais rien lu. Laure arriva à sa chambre, et elle avait encore dans les yeux son image éclatante et fade, quand elle le vit.

S'étant levé pour quelques minutes, il était là, dans un fauteuil, sous les couvertures, la figure si altérée que ce n'était déjà plus le même homme qu'on avait connu. Il ne s'était pas rasé depuis deux jours, de sorte que sa barbe poussait en salissant ses joues. Son visage était à la fois amaigri et gonflé, mais dans cette face dont les traits semblaient fondre, les yeux se détachaient trop distinctement, avec un éclat bleuâtre, comme ces yeux d'émail incrustés dans certains bustes antiques.

Tout fatigué qu'il fût, il rangeait de la main droite, avec une insistance de maniaque, les objets placés sur la petite table qui était près de lui, sans paraître s'apercevoir du désordre qui, tout autour, régnait dans la chambre. Une religieuse bienfaisante et froide allait et venait d'un pas muet. Octave Préault, de toute sa vie, ne s'était intéressé à rien. Parasite du monde, il avait toujours dépendu des autres, parlant de ce qui leur arrivait et n'existant plus dès qu'il était seul. Il n'avait jamais rien fait ni aimé personne. Il s'était soustrait au mariage et n'avait pas non plus cherché les plaisirs, il avait échappé au service militaire, il avait tout éludé. Ayant ainsi vécu, la mort était la première chose qui lui arrivait, et il semblait attendre la dispense qui l'affranchirait de cette obligation comme des autres. Cependant, il avait peur, il se sentait déjà séparé des vivants, il aurait voulu s'accrocher à eux. Dans son corps persistait la secousse de cette crise qu'on disait passée. La

nature préparait en lui sa catastrophe avec autant d'impassible solennité que si, au lieu de détruire Octave Préault, il se fût agi de ruiner un grand homme. Déjà ses organes se contrariaient et se combattaient l'un l'autre, et les quelques mots qu'il prononçait masquaient à peine d'un peu d'unité toutes ces dissociations.

— Eh bien, mon oncle, — dit Laure en s'asseyant, ça va mieux aujourd'hui?...

— Non, non, — répondit-il d'une voix pleurarde, et il parla de son état en désespéré, tout en évitant de prononcer les mots irréparables dont il avait peur.

Laure le regardait et estimait si évident ce qu'il lui disait qu'elle n'avait pas la force de protester. Cependant, sans qu'elle sût comment, peut-être à un regard de la religieuse, elle comprit qu'elle devait s'y contraindre, et que le vieillard n'exagérait hypocritement ses maux qu'afin d'être contredit. Elle lui prodigua donc des paroles d'encouragement et, tandis qu'elle-même les trouvait vides et vaines, elle eut la surprise de les voir opérer et elle comprit qu'il les attendait.

— Ah! — reprit-il, d'un ton dolent, — c'est depuis ce jour de mars où j'ai été mouillé!

Il avait pris un rhume le printemps d'avant et faisait de cet accident la cause de tout son mal. Dans son détachement de tout, le sentiment le plus vivace qui eût subsisté en lui était une rancune rageuse contre la personne qui lui avait donné occasion de sortir ce jour-là.

Laure eût voulu l'aider et se trouvait presque coupable de ne rien pouvoir. Mais la religieuse s'approcha du malade, pour qu'il prît une cuillerée d'une potion qui lui était prescrite, et il l'avala avec des plaintes si piteuses sur l'amertume du breuvage que Laure eut peur, soudain, qu'il se mît à pleurer tout à fait, et sa pitié fut presque glacée par cette répulsion qu'inspire aux femmes la lâcheté d'un homme. Elle se souvint de son père, très frêle, et qui avait su pourtant si fièrement, si discrètement souffrir. Il lui parut soudain que la mort avait une majesté dont le vieux Préault était presque indigne et elle le regarda comme un gibier trop commun où se fût égarée une flèche d'or. Heureusement Jannicoud entra. Il s'assit, robuste, carré, et sa santé, devant ce malade, avait

quelque chose de presque choquant qu'il ne semblait pas sentir. On eût souhaité qu'il l'amortît et la déguisât un peu.

— Alors, — dit-il d'une voix bourrue et grondeuse, — comme ça, tu t'es mis à aller plus mal?

— Eh! — fit Préault en tournant vers lui ses yeux pleins d'une détresse animale.

— Pourquoi ne vois-tu pas Pontabry? Vois Pontabry, — reprit rudement M. Jannicoud.

Le pauvre malade se tut. Il était ainsi tiraillé par mille conseils. Ceux mêmes qui ne s'intéressaient pas à lui croyaient devoir lui en donner un, d'autant plus pressant qu'ils se souciaient moins du vieillard; et lui, indécis, hébété, était partagé entre la fatigue de se soumettre à un examen de plus, la crainte d'un autre diagnostic défavorable qui le condamnerait sans recours, et l'espoir qu'un médecin tout nouveau le guérirait subitement.

— N'est-ce pas, Madame, — dit Jannicoud, en se tournant vers Laure, — qu'il voie Pontabry, à quoi ça l'engage-t-il? Ou bien, tiens, — dit-il en s'interrompant : — autre chose, — et il reprit, en détachant ses mots : — il y a un médecin américain extraordinaire. C'est madame Rénobié qui en parlait l'autre jour, elle qui s'occupe de tout ça; il est étonnant. Tu sais, lord Feadsley, que tu as dû voir, dans le temps, au cercle, et qui était bien plus malade que toi, qui était perdu, eh bien, il s'occupe de lui, et ça va mieux. Des piqûres, il fait des piqûres, des injections.

— On m'en a fait, — répondit Préault d'un air excédé...

— Mais pas les mêmes! — s'écria Jannicoud. — Enfin, vois-le, je ne me rappelle plus son nom, un nom américain. Ma sœur, — dit-il en se retournant, — vous devez savoir ça...

La sœur, d'un air d'improbation discrète et froide, fit signe que non.

— Enfin, je vais téléphoner à madame Rénobié et je te l'envoie tout de suite; tu comprends, — ajouta-t-il avec une horrible incongruité, — il fait des miracles!

— Et puis, — reprit Préault d'une voix geignarde, — je ne veux pas froisser Oloron, il est susceptible.

Oloron était son médecin.

— Ah! — repartit Jannicoud, — tu veux guérir, n'est-ce pas? Le reste, tu t'en moques? Tu es un homme?

Ce mot, asséné sur le vieux Préault, avait quelque chose de si pitoyablement comique que Laure n'y put résister. Elle se leva et prit congé.

Dehors, elle revint à pied. Elle marchait vite, sans rien regarder. Jusque-là, elle n'avait guère pensé à la mort. Ce n'était pour elle qu'un sujet de déclamations, un des grands mots dont madame d'Arsivilliers s'affolait. Maintenant cette idée l'empoisonnait, l'infestait. Elle eût voulu être emportée au loin, dans un pays plein de roses. La figure du vieux Préault se représentait à elle, à la fois nulle et saisissante, terrible de l'avertissement qu'elle donnait. Cette menace pourtant, les autres, n'avaient pas l'air de l'entendre. Ils s'approchaient du malade, lui disaient quelques mots de commisération distraite, puis repartaient indifférents, comme s'ils n'étaient pas promis aux mêmes angoisses : et d'avoir vu ce misérable ainsi accablé, cela faisait seulement qu'ils se trouvaient, comme dans une bonne pelisse, plus au chaud dans leur santé. Elle, au contraire, ne se sentait plus à l'abri; tous ses organes lui paraissaient recéler autant de périls, sa vie devenait pour elle un prodige dont elle s'étonnait qu'il durât encore et, soudain, elle se souvint qu'enfant, elle était déjà ainsi, et que, le soir, avant de s'endormir, mettant la main sur son cœur, elle était pleine d'une terreur émerveillée à l'idée que sa vie dépendait de ces battements, si fragiles qu'ils allaient, lui semblait-il, s'arrêter d'un moment à l'autre.

Elle avançait dans l'avenue. C'était l'heure où la campagne s'endort, mais où la ville, repoussant au loin la nuit sur les champs, s'emplit d'une fièvre de lumières. Des étalages brillaient; la boutique d'un fleuriste, claire et limpide comme un aquarium, semblait écarter les devantures voisines. Des femmes passaient, le visage à demi masqué par l'ombre, avec le petit mystère de leurs yeux et de leur bouche, chacune, sans doute, héroïne d'un mince roman. Mais Laure n'aurait pas été surprise de voir un de ces passants tomber tout à coup. Il lui semblait qu'ils n'allaient et venaient ainsi avec l'apparence de la liberté que par l'effet

d'une permission qui ne pouvait leur être maintenue longtemps. Elle pensa que madame d'Albéron mourrait, que madame d'Arsivilliers mourrait, qu'Estelle de Candun mourrait et tout ce qui lui avait déplu en chacune d'elles lui parut soudain négligeable; l'idée de leur destruction prochaine les effaçait déjà et les absolvait. Cependant, par une contradiction singulière, quand elle se dit qu'elle périrait aussi, la pensée qu'elle pourrait disparaître avant d'avoir vraiment apparu et de s'être attestée par rien lui fut si insupportable qu'elle suffoqua. « Puisque je mourrai, pensa-t-elle, il faut que je vive. » Si elle pouvait agir d'abord et se soulager en exprimant ce qu'il y avait de plus sincère en elle, il lui sembla qu'alors elle accepterait humblement la mort, comme toutes les créatures.

Elle aperçut l'heure au cadran d'une boutique et, d'entre les pensées qui l'agitaient, elle se souvint qu'elle avait à dîner ce soir-là quelques personnes, madame d'Arsivilliers et madame de Scivaudi, M. de la Meillerie et M. Rollaud, M. de Minière, Joffand, Arsailly. Comme elle avait rencontré, l'avant-veille, Maximine Ertaut, la pianiste, et qu'elle avait envie d'entendre de la musique, elle lui avait demandé de venir leur en faire un peu dans la soirée. Mais elle était en retard, elle se hâta. Au fond, il ne lui déplaisait pas d'être ainsi pressée, car tandis qu'elle se dépêchait et qu'elle avait fort à faire pour être prête à l'heure, les idées qu'elle redoutait n'avaient plus la place de se produire.

XXVI

En sortant du petit appartement où il logeait pendant ses séjours à Paris et dont la modestie même était de bon goût, François-Auguste de la Meillerie résolut, puisqu'il ne pleuvait pas, d'aller à pied jusque chez Laure Préault; s'il voulait prendre ainsi un peu d'exercice, ce n'était pas seulement par bonne habitude et souci de sa santé, mais pour calmer ses nerfs, ce soir-là presque irrités. Tout à ses démarches pour obtenir une ambassade, il venait de lire un article dirigé contre

lui, dans un journal radical-socialiste, dont, deux ans avant, il avait reçu très aimablement à sa légation le directeur, député vulgaire. M. de la Meillerie était accueillant à tout le monde, autant par politesse naturelle que par calcul latent, mais il suffisait que sa bonne grâce ne fût pas reconnue par un de ceux qui en avaient profité, pour qu'il reprît aussitôt toute la hauteur de l'homme noble et regrettât de s'être commis. Cependant, à mesure qu'il approchait de la maison de Laure, il se rassérénait, et la pensée de la jeune femme l'apaisait au moins autant que l'action de la marche. François-Auguste, marquis de la Meillerie, était issu d'une famille noble, à laquelle s'était mêlé depuis peu un sang bourgeois et ce qu'il avait perdu à ce mélange de véritable distinction, il l'avait peut-être regagné en élégance apparente. Toute sa réussite venait des divers caractères qu'il unissait et tempérait si heureusement : les hommes politiques qui eussent été prêts à s'en défier, pour les mêmes raisons se trouvaient flattés d'avoir affaire avec lui et de le garder parmi eux, et les gens du monde, portés à le critiquer par envie, n'étaient pas moins satisfaits de voir un des leurs encore en place, et trouvaient dans la brillante façon dont il remplissait son poste une preuve qu'à l'occasion, ils auraient tous pu en faire autant. Lui, cependant, sans le laisser voir, méprisait tour à tour les hommes politiques pour ce qu'ils avaient de grossier, et les gens du monde pour ce qu'ils avaient d'inutile. Il avait eu quelques bonnes fortunes, flatteuses et discrètes, et le sentiment le plus marqué qu'elles lui eussent en somme laissé était celui de sa propre délicatesse. Disposé à se marier, et trouvant nécessaire de l'être pour occuper une ambassade, cet homme heureux considérait comme une dernière preuve de son bonheur le fait d'avoir rencontré Laure Préault. Jeune, belle, cultivée, et non sans fortune, pourvue d'une bonne réputation, il la trouvait à souhait et elle avait justement assez de charmes pour que cela recouvrît les avantages pratiques d'une telle union et laissât quelque chose de délicat au désir qu'il en avait. Il n'avait encore hasardé nul mot décisif, mais il ne croyait pas qu'on pût le refuser; du reste il savait que déjà on les mariait et laissait cette opinion exercer sur Laure une pression subtile. Quand il arriva chez elle, il n'eut

en rien besoin de se contraindre pour avoir l'air d'excellente humeur.

M. de Minière était déjà là; il venait d'avoir une déception de plus; aspirant à la présidence d'une des sociétés artistiques dont il était membre, il s'estimait sûr d'être choisi et s'en jugeait digne, mais le baron Sorvenois, actif, allègre, impitoyable, l'avait évincé. M. de Minière, qui se croyait sans ambition parce que ses ambitions étaient sans courage, avait ressenti cet échec et un si petit hasard avait rendu ses opinions générales encore plus amères.

— Et je peux dire que je connais les hommes! — soupirait-il, quand M. de la Meillerie entra.

Il fut suivi de M. Joffand, qui était heureux parce que tout lui avait réussi, et de M. Rollaud, dont les sentiments étaient partagés, et qui trouvait l'univers bien fait en tant qu'il avait été ministre, et vicieux en tant qu'il ne l'était pas redevenu. Puis parurent madame d'Arsivilliers, qui n'était à Paris qu'en passant et qui allait partir pour Cormeilles, où Laure la rejoindrait, madame de Scivaudi, qui avait dû aller en Italie et n'avait pas pu s'y rendre, et Jacques Arsailly qui en revenait.

Le dîner commença.

— Vous savez, — dit Laure à madame de Scivaudi, qui regardait le menu, — qu'on vous a préparé votre régime.

— Mais c'est inutile, — répondit-elle en souriant et en rougissant un peu, et elle avoua qu'elle ne l'observait plus.

Pendant dix ans elle s'était astreinte à ne prendre que les nourritures les plus insipides, assurant qu'elle ne pouvait vivre à moins, et maintenant elle s'apercevait avec une sorte de déconvenue qu'elle pouvait manger de tout sans dommage. Elle le dit. On en plaisanta, puis la conversation prit un autre tour. On parla des troubles qui avaient éclaté. Pour une fois encore, la force fragile du gouvernement avait contenu la convulsion populaire. Mais il n'y avait plus de doctrine ni de chef, les mœurs politiques étaient déplorables et le jeune François Fermillod, en qui de vieilles dames avaient mis leurs espérances, s'était éteint au ministère et n'avait pas trouvé d'autre moyen d'y demeurer que d'y faire les volontés de ceux qu'un instant il avait dénoncés. M. Rollaud et M. de la Meil-

lerie échangeaient leurs sentiments et, se consultant avec des égards, ils semblaient prendre un peu de l'importance des gros intérêts qu'ils agitaient. Laure écoutait. Il lui semblait que ces débats réduisaient à rien ce qu'elle était et, sans savoir pourquoi, elle s'en trouvait soulagée et presque heureuse. Madame d'Arsivilliers se jetait à la traverse, demandait des explications qu'elle interrompait aussitôt et qui lui redevenaient nécessaires un instant après; alors M. de la Meillerie recommençait à les lui offrir avec une courtoisie si délicate qu'elle n'était même pas sensible; Laure s'en apercevait d'autant plus. Elle se dit qu'il n'avait jamais rien de choquant, et que ce n'était pas un mince mérite. Elle le trouva discret, décent, mesuré; elle lui sourit et il en fut content, sans se douter qu'au fond, ce dont elle le remerciait, c'était de ne pas exister davantage. Cependant M. Rollaud prodiguait toujours les propos et les jugements. Superficiel, il se croyait modéré. Il ne faisait guère que redire des lieux communs, mais par l'air qu'il prenait pour les énoncer, il leur rendait quelque chose de confidentiel. Il parlait longtemps, après quoi il respirait un moment, sans prêter aucune attention à ce qu'on lui répondait, car, sûr d'avoir raison, il n'écoutait vraiment que soi-même.

M. de la Meillerie raconta ensuite des anecdotes sur la cour du vieux royaume où il était accrédité et que sa petitesse même semblait avoir protégé du progrès universel. Il répéta des histoires que Laure avait déjà entendues trois fois, mais elle s'en voulut de faire de si petites remarques. Parfois aussi, parlant des plus belles choses qu'il avait vues dans ses voyages, il gardait le même ton de modération et semblait rendre hommage à leur renommée, plutôt qu'en avoir lui-même senti la beauté. Il en vint à dire que le pays où il résidait commençait à être troublé et grossièrement inquiet comme le reste du monde.

— Quel dommage! — dit madame de Scivaudi, et l'on fut d'accord que tout s'abaissait, que la vie perdait ses formes les plus charmantes.

— Ah! — dit madame d'Arsivilliers, c'est l'échec des gouvernements modernes. Il n'y a de bonnes que les tyrannies. Un tyran!

— Mais non, Madame, — protesta M. Rollaud, — le sys-

tème parlementaire était excellent, pourvu qu'il fût appliqué par des gens capables!

Quant à M. de Minière, il croyait aussi que tout périssait et en cita un exemple, tiré, comme à l'ordinaire, de ses propres ennuis. A la suite d'un commencement d'incendie allumé par l'imprudence d'un voisin, on avait dû remettre en état quelques pièces de son appartement. Les peintres étaient donc venus, mais ils n'en finissaient pas. C'étaient de grands gaillards veules et farauds, aux cheveux bouclés, vêtus d'une façon prétentieuse et débraillée, dans le genre artiste : ils sifflaient, chantaient, fumaient; quant à peindre, ils n'y songeaient guère; comme tous les travailleurs modernes, ils semblaient tenir à honneur de dédaigner leur métier. M. de Minière ne les pressait point, pensant qu'il avait affaire à des révolutionnaires qui se vengeraient atrocement de la moindre observation, et persuadé que leur paresse était encore leur défaut le plus innocent; mais plein d'une rage pusillanime, dans son appartement investi qu'empestait l'odeur de la peinture, il errait, timide et indigné, sans oser rien dire.

Tandis qu'il décrivait lui-même son dépit assez drôlement, on voyait cette pauvre existence d'un vieux garçon qui n'a évité les gros soucis que pour succomber aux menus tracas et se faire une calamité du moindre d'entre eux. Lui souriait, content qu'on eût ri. Jacques Arsailly s'était peu mêlé à la conversation, tant qu'il s'était agi de politique; car parmi tant de choses qu'il affectait de connaître, c'en était une qu'il affectait d'ignorer. Il parla enfin de son séjour à Venise, des personnes qu'il y avait rencontrées, et raconta une bévue du mari de madame Severelli, sans s'aviser que ces petites histoires étaient moins étonnantes que l'inépuisable capacité de s'en ébahir. Tout cela faisait pourtant une conversation assez amusante. Laure oubliait ses impressions d'avant le dîner. On n'avait même pas parlé du vieux Préault. Quand le repas fut fini, elle regretta d'avoir demandé à Maximine Ertaut de venir, tant la musique lui parut devoir intervenir mal à propos dans cette soirée agréable.

La porte s'ouvrit, Maximine Ertaut parut. Celle qui avait pour prénom ce bizarre diminutif était fort jeune encore, mais

très grosse, et comme embarrassée de la place qu'elle occupait. Laure vint à sa rencontre, et la musicienne lui expliqua tout de suite que, quoiqu'elle tînt compagnie ce soir-là à sa mère malade, elle avait voulu venir, dût-elle demeurer moins longtemps. Elle était vêtue d'une robe mauve à entre-deux de dentelles noires et dont on sentait qu'elle avait été faite par une de ces couturières qui travaillent à la maison, près de la fenêtre, avec des épingles entre les dents. Elle tenait à la main un éventail ancien qu'une archiduchesse lui avait donné. Elle causa avec Laure et, lui expliquant ingénument de quoi sa vie était occupée, lui avoua que, la consacrant toute à la musique, il lui suffisait de penser au progrès qu'elle avait à faire dans son art pour pouvoir travailler infiniment. Laure, en l'écoutant, pensait à tous ceux qui jugent leur existence insupportable dès qu'elle ne leur apporte plus assez de plaisirs.

Maximine Ertaut s'assit devant le piano et soudain, en face de l'instrument auquel sa propre grosseur semblait répondre, sa timidité s'effaça, elle eut un air d'assurance et d'autorité. Ses doigts flattèrent le clavier et le reconnurent. Elle se recueillit un moment. Laure s'était assise un peu à l'écart. Elle ne savait pas si elle se contenterait d'écouter, ou si elle se livrerait vraiment à la musique. Mais, par instinct, comme si une tempête allait s'élever, elle baissa la tête et se resserra tout entière.

Maximine Ertaut jouait une sonate de Beethoven. Aux premiers accords, tout, dans la grande pièce parut s'exalter. Les ors brillèrent avec plus de vigueur, la présence des tableaux devint moins lointaine, les limpides eaux des grands miroirs resplendirent. La figure de la musicienne avait pris quelque chose de fixe, d'attentif, de volontaire. Elle avait dédaigneusement oublié tous ceux qui étaient là, mais, comme une prêtresse évoquant son Dieu, elle sentait qu'elle ferait venir Beethoven, dont la présence, alors, serait la seule réelle. Elle se sentait le pouvoir de l'appeler et de l'amener, elle jouait impérieusement, mais, au-dessous de ces sommations, il y avait une prière humble et une supplication éperdue. Elle le conjurait d'ajouter une sorte de grâce à l'effort qu'elle faisait, et de se dresser dans sa musique. En même temps que l'appareil technique de ce qu'elle jouait se présentait à elle de

la manière la plus déliée, avec toutes ses difficultés et tous ses détails, il lui semblait aussi qu'autour d'elle tout avait changé, qu'elle était jeune, belle, forte, qu'elle avait brisé le réel avec des marteaux merveilleux et que, belliqueuse et invincible, pleine d'une liberté inouïe, elle avançait dans un paysage fabuleux, sur des prairies inondées de sources, sous un ciel ardent et grandiose d'aurore.

Laure savait bien qu'elle n'aurait pas dû se donner à la musique : elle était ce soir-là dans un de ces états moyens dont ensuite elle regrettait toujours d'être sortie, puisque les plus grandes émotions ne mènent à rien. D'abord, elle avait presque espéré se trouver dans cette disposition où l'âme est sèche et rétive, mais à la fécondité qu'eurent en elle les premiers accents, elle connut son erreur. Alors, désespérée, elle s'abandonna. La musique l'emporta. Il lui sembla qu'elle était débarrassée et affranchie de ce qui n'était pas vrai en elle. Elle était redevenue sincère, simple, avide. Délivrée de tout ce qu'elle avait pris pour sa véritable personne, elle ne se reconnaissait plus que dans cette inconnue radieuse qu'elle découvrait dans son cœur. Rien de faux ne subsistait. Dans cette musique, c'était la vérité qui chantait. Elle se demandait comment elle avait pu accepter comme de la vie tant de moments médiocres qu'elle rejetait maintenant. Elle repensa à la mort, mais de si haut qu'elle la dédaigna. Sans savoir comment cela se traduirait dans ses jours, elle se sentait victorieuse, couverte et toute armée d'elle, palpitante et triomphante dans le vide. Elle ne demandait qu'à ne pas déchoir de son émotion, qu'à demeurer à la même hauteur, mais elle ne savait comment l'obtenir. Elle recevait un ordre sublime, et ne pouvait pas l'exécuter. Alors, au milieu même de ses sentiments superbes, elle se retrouva faible, impuissante, misérable. Quoiqu'elle ne pleurât pas, intérieurement elle était en larmes. Elle avait baissé les paupières, pour préserver ses secrets, mais il lui semblait que si elle les relevait, elle verrait la musique comme un grand jet d'eau, ou comme une flamme terrible.

Et, rouvrant les yeux, elle vit les autres, tels que s'ils avaient été très loin, distincts, minuscules. M. de la Meillerie feignait d'être attentif par bienséance et balançait à contre-temps son pied verni. M. Rollaud attendait visiblement que ce fût fini.

Soudain Laure n'eut plus pour eux un seul sentiment modéré. En elle-même, elle les chassa. Pourtant, dans ce groupe qu'elle rejetait, M. de Minière écoutait vraiment et le souvenir s'épanouissait dans ses yeux vagues. Madame de Scivaudi avait pris d'abord un air composé, mais, à mesure qu'elle écoutait, la musique triomphait d'elle; elle tendait la tête comme quelqu'un d'altéré, toute la tristesse de son destin paraissait sur son visage, elle devenait sincère.

Au moment où il semblait qu'on ne pouvait plus vivre sans elle, la musique se tut, et ce silence était comme une ruine subite et un grand malheur. Mais déjà madame d'Arsivilliers parlait : elle précipitait Bach pour exalter Beethoven, et, dans son enthousiasme superficiel, semblait une fois de plus couverte de ces petites flammes qui s'éteignaient sans avoir rien brûlé. Laure, qui se sentait déjà redevenir pauvre, se demanda si l'émotion qu'elle avait éprouvée était aussi vaine que celle que son amie exprimait. Madame de Scivaudi se taisait, mais de son silence, qu'elle opposait à la volubilité de madame d'Arsivilliers, elle faisait aussi une affectation. Quant à M. Rollaud, il jouissait d'un des plus sûrs privilèges des gens ordinaires : le génie même ne l'étonnait pas. Cependant Maximine Ertaut, tout en essuyant son visage avec son petit mouchoir, remerciait distraitement de leurs éloges ces gens qui n'existaient pas pour elle. Elle savait qu'elle avait bien joué, cela suffisait. Maintenant sa laideur la reprenait, l'étouffait, elle n'était plus qu'une victime. Assise près du majestueux piano sombre, elle tenait à demi déplié sur ses vastes genoux son éventail ancien où l'on voyait des carquois, des arcs, des paniers fleuris, tous les emblèmes d'une vie facile et galante.

— Fais-la jouer encore, — dit brutalement à Laure Mathilde d'Arsivilliers. Laure, au contraire, pensait que la musicienne avait peut-être hâte de retourner auprès de sa mère. Celle-ci, en effet, avoua qu'elle le désirait et que sa voiture l'attendait en bas. Elle s'excusa de partir ainsi, mais en vérité, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire encore. Laure l'accompagna et revint vers ses invités.

Ils étaient les mêmes qu'avant la musique, et maintenant, pourtant, ils lui déplaisaient. Madame d'Arsivilliers et Jacques

Arsailly avaient entamé un grand débat sur les arts et leur dialogue, où ils heurtaient au hasard les plus grands mots, donnait l'idée d'un immense dégât impuni. M. Joffrand se joignit à eux, et tous trois brouillaient si bien les idées, qu'incapables eux-mêmes d'atteindre à la vérité, ils eussent découragé quiconque de la rechercher. Laure, agacée de toutes ces paroles, se détourna : alors elle vit M. Rollaud et il lui déplut autant pour sa fausse modération que les autres pour leur faux enthousiasme; il lui demanda des nouvelles du vieux Préault; et tandis qu'il la questionnait sur le malade, lui-même solide, replet, trapu, il avait l'air immortel.

— Alors, — dit Mathilde en venant s'asseoir près d'elle, — mercredi, tu arrives à Cormeilles?

Laure dit que oui.

— J'ai tant besoin de toi, — reprit Mathilde plus bas, — pour m'aider à supporter ma belle-mère! D'ailleurs, tu ne t'ennuieras pas.

Elle lui nomma quelques personnes qui seraient là.

— Et, — ajouta-t-elle, — Marthe de Chanday.

— Comment, — ne put se tenir de demander Laure, — vous êtes amies de nouveau?

Elle se rappelait les plaintes et les récriminations sans nombre de madame d'Arsivilliers sur madame de Chanday, leur discorde et leur brouille.

— Mais oui, — répondit Mathilde, — Marthe est très gentille, au fond, tu sais, très gentille.

Sans savoir pourquoi, Laure se sentit pleine de dégoût. Elle comprit à ce moment-là qu'avec toutes ses agitations, Mathilde d'Arsivilliers était vouée au néant. Elle-même serait-elle aussi variable? Ne vivrait-elle que pour se renier? Comment, d'autre part, garder aux autres un sentiment constant, quand ils étaient si peu solides? Cependant elle s'était levée, et, au moment de passer avec ses hôtes dans la salle à manger, où des boissons étaient préparées, elle chercha auquel elle pourrait demander secours. M. Joffand s'était aperçu qu'elle était nerveuse, mais il attribuait ce malaise à l'amour qu'il lui prêtait pour M. de la Meillerie et il se composait ainsi une de ces scènes romanesques dont il était friand. Laure regarda M. de Minière : il l'avait d'abord attirée, parce qu'elle l'avait

cru modeste; peu à peu elle avait discerné que cette prétendue modestie n'était qu'une fatuité plaintive. Il ne disait rien et bâillait commodément dans un fauteuil, car, à mesure qu'il prenait ses aises chez elle, il y faisait moins de frais, et, devenant familier, ne se mettait plus en peine d'être agréable. Elle regarda le petit Arsailly et s'étonna de l'avoir invité. Alors elle comprit que tous ces gens, bien loin de s'apporter le moindre secours, ne se réunissaient que pour se désennuyer l'un par l'autre et que leur société n'était faite que de tous leurs égoïsmes rapprochés. On ne pouvait rien leur demander. On ne pouvait même rien leur donner.

Elle se tourna enfin vers M. de la Meillerie, mais avant de le revoir, elle savait qu'il ne se distinguait pas des autres. Debout, il causait tout bas avec M. Rollaud et Laure fut frappée de son air sérieux; jamais il ne lui avait paru si sincère; en s'approchant, elle entendit qu'il rendait compte à l'ancien ministre des démarches qu'il avait faites. Quand il la vit, il lui fit face avec son air habituel d'empressement, mais cette expression, à ce moment-là, parut à Laure presque fausse.

— N'est-ce pas, — lui dit-elle presque humblement, — c'était beau?

Il ne comprit pas d'abord de quoi elle parlait, mais se ravisant.

— Très beau, — dit-il précipitamment.

— Cela vous a plu? — demanda-t-elle en le regardant toujours.

— Beaucoup! — répondit-il en s'inclinant, et prêt à affecter l'enthousiasme par convenance, son visage respirait la modération. Soudain, Laure réprouva tout ce qu'elle avait estimé en lui et dans les meilleurs qualités de son caractère, elle ne vit plus que des signes de pauvreté.

— Il n'aime pas ce que j'aime, — se dit-elle désolée : — il n'a aucun besoin de ce que je suis.

Elle se tut, les traits durs.

— Vous êtes souffrante, ce soir? — demanda-t-il. Mais un intérêt aussi dénué de clairvoyance n'était d'aucun prix pour Laure. Lui, cependant, surpris de la trouver énigmatique,

éprouva le besoin qu'elle fixât par un mot le point où ils étaient arrivés.

— Madame, — lui dit-il, — je repars dans huit jours... et il attendit.

— Eh bien? — dit-elle.

Il la regarda : « Serait-elle aussi une femme nerveuse? » se demanda-t-il avec une appréhension subite.

— Décidément, — reprit-il sur un ton badin, — vous avez ce soir un peu d'humeur.

— C'est possible, — répliqua-t-elle, — mais, n'est-ce pas, je suis libre?

Il s'inclina sans rien dire, mécontent cependant. Il ne se croyait pas fat. Il suffisait néanmoins qu'on n'eût pas l'air de priser suffisamment ses hommages pour qu'il en sentît lui-même toute la valeur. Cependant, il n'insista pas. Il était de ces hommes qui, s'ils n'ont pas la finesse de démêler ce qui se passe dans l'âme des femmes, ont du moins la prudence de ne pas s'y essayer. Il se dit que cela serait passé le lendemain.

Quand Laure fut seule, elle se regarda dans la glace, et ramena une mèche de cheveux indociles, sans s'apercevoir de ce qu'elle faisait. La lumière rayonnait dans le salon désert, excitant l'éclat des meubles et des étoffes qu'aucune présence humaine n'alourdissait plus. Un ample fauteuil doré, recouvert d'un vieux velours écarlate, brillait et vibrait, superbe et vide et prenait ainsi autrement d'importance que lorsque M. Rollaud y était assis. Laure s'approcha du piano. Il ressemblait à une grande corne d'abondance qui aurait versé tous ses trésors. L'exaltation de la jeune femme était tombée. En elle recommençaient ces tiraillements, ces oppositions qui finissaient toujours par une crise. Elle n'aurait pas voulu se laisser faire, se laisser aller jusque-là. « Il faudrait dormir », se dit-elle humblement. Un domestique entra, et sa figure plate et fausse lui inspira une aversion soudaine, toute la vie qu'elle menait lui répugna, elle voulut en sortir, sans qu'elle vît ailleurs où elle pourrait aller vivre. Alors, dans ce grand salon, elle regarda ce qu'elle aimait. C'étaient deux tableaux de Claude Lorrain. L'un représentait les chasses d'Énée : un azur froid s'enfonçait en pâlissant entre les arbres, tandis que

le héros et ses compagnons poursuivaient des cerfs sous les branches obscures. L'autre, que Laure préférait encore au premier, avait pour sujet la mort de Didon, délaissée par Énée, mais on y voyait surtout la magnificence des choses. Un grand palais, dont les escaliers trempaient dans la mer, se dressait auguste et calme, et les premiers rayons du jour effaçaient sur ses colonnades les traces bleues de la nuit. En bas, tout près de sa façade pompeuse, des pêcheurs se démenaient, allègres et rudes, pour mettre à flot leur bateau. L'écume frisait sur les rochers, des arbres étageaient leur verdure, tandis qu'au loin le vaisseau d'Énée s'évanouissait dans l'aurore. Tout était opulent, serein, et il fallait regarder de très près pour apercevoir la terrasse où, sur un petit bûcher drapé de pourpre, Didon désespérée tombait à la renverse, un glaive poussé dans son sein.

XXVII

Laure dormit mal, se leva assez tard, et s'étant épuisée par un bain trop long, se sentit lasse sans être calme. Quand elle sortit de sa chambre, toute habillée et prête à aller à la messe, car c'était un dimanche, elle trouva un gros bouquet que M. de la Meillerie venait de lui faire apporter. C'étaient de ces fleurs froides et vernies qui ne viennent pas de la nature et donnent seulement l'idée du prix qu'elles ont dû coûter. Alors, en les voyant, une pensée fut distincte dans son esprit fatigué : elle allait épouser M. de la Meillerie. Elle allait l'épouser sans que jamais elle l'eût voulu, sans pouvoir trouver dans sa mémoire un moment où elle l'eût décidé. Cela arriverait pourtant, uniquement parce qu'elle se laissait aller, comme sur une pente glissante, parce qu'elle n'avait pas résolu qu'elle ne l'épouserait point. Cependant elle savait bien qu'il ne lui plaisait pas. Ou plutôt il lui plaisait, mais au second rang, et ce n'était que par un abus et une tricherie envers elle-même qu'elle essayait de lui garder la même faveur en le portant au premier : si elle pensait à lui comme à l'homme à qui elle consacrerait sa vie, son opinion se renversait brus-

quement. Elle l'avait apprécié par comparaison : il ne l'attirait par rien de positif. Pourtant, elle voulut s'imaginer ce que serait son existence si elle l'épousait : elle entrevit cette vie de figuration et de parade et en soupçonna vaguement l'avantage qui est de remettre tout entiers ceux qui la pratiquent dans des apparences. Soudain, comme si cette existence l'avait déjà entourée, elle étouffa si affreusement qu'elle eut un soulagement à s'apercevoir que rien n'était décidé, qu'elle était encore libre. Cette liberté, cependant, ce n'était que de l'ennui. Elle en était venue à considérer à la fois comme une nécessité et comme un devoir de ne pas rester ainsi inutile ; mais si elle se demandait comment exercer ce qui était en elle, son incertitude était complète, et, à mesure qu'elle se représentait mieux son état, elle ne voyait plus comment en sortir. L'angoisse l'étreignait. Pour que sa vie devînt tragique, elle n'avait pas besoin de la grever d'événements artificiels. Il lui suffisait d'y descendre.

Elle n'était pas allée à la messe. On lui avait apporté des lettres, elle ne les avait pas ouvertes. Elle déjeuna à peine et revint dans le petit salon, près de la fenêtre. C'était un jour morne, où de gros nuages aqueux emplissaient le ciel. Un vent brusque et inconstant secouait les choses, rabattait bruyamment un volet, et Laure, regardant au loin une rangée de maisons jaunâtres, croyait n'apercevoir qu'une toile peinte que ce vent allait soudain faire claquer. Une semaine avant, l'automne était encore léger, aérien, doré ; il rendait la tristesse même flatteuse et vague. Les petits bois ressemblaient à des palais fragiles sur les coteaux. Un mauvais temps brutal avait soudain gâché tout cela et c'était comme si un règne exquis se fût abîmé tout d'un coup dans de grossières émeutes. Laure voyait, en face d'elle, dans le jardin de l'hôtel Hutzen, la bourrasque soulever les grandes feuilles mortes des platanes et les appliquer, comme des soufflets larges et mous, sur la face inerte des statues. En elle aussi, il lui semblait que les pensées, les sentiments ne tenaient à rien, tournaient au hasard, pareils à des feuilles mortes. Elle revit les lettres posées près d'elle, et reconnaissant l'écriture d'Ursule sur une d'elles, prit l'enveloppe et l'ouvrit. La jeune fille était en Touraine, chez

sa tante, et décrivait à Laure, avec son espièglerie habituelle, la vie qu'elle y menait :

Il y a ici des invités qui se remplacent et qui se valent. Ma tante a fait redorer tous les meubles du château, et comme elle a voulu qu'ils fussent le plus brillants possible, et qu'il a fallu, avec tout cet or, lui en donner pour son argent, nous vivons dans l'indiscrétion d'un luxe aveuglant. Heureusement, dehors l'automne est plus délicat, et les collines ressemblent justement, avec leurs lignes douces et larges, à de beaux et vieux meubles très fatigués, auxquels le brouillard vient mettre une housse. Hier, une brume immobile recouvrait tout, le soleil rose errait à travers, rien n'existait plus matériellement, les paysans marchaient dans les champs comme des somnambules. Par des jours pareils, l'inconvénient d'exister séparément, d'être une pauvre personne vivante, se restreint à sa plus simple expression...

Les phrases se suivaient ainsi et Laure croyait déjà que ce n'était qu'une lettre comme tant d'autres que son amie lui avait écrites, quand, soudain, le ton changeait :

Laure, écoute, j'ai un secret. C'est terrible! Il paraît que je suis guérie! Depuis quelque temps déjà, je me sentais mieux, je vivais plus facilement, mais sans oser me le dire. Puis, comme tu sais, je suis retournée en Suisse cet été, dans la maison de santé de Préchat, qui s'est occupé de moi avec tant de sollicitude, et avant mon départ, me regardant toujours de son air maussade : « Voyons, m'a-t-il dit, maintenant vous allez bien. Il faut vivre comme tout le monde! » Et il a ajouté : « Il faut vous marier! » Ma petite Laure! Je suis devenue écarlate! Et depuis lors, si tu savais dans quel trouble je vis! je n'ai encore rien dit à ma tante. Je crois qu'elle serait indignée que je puisse me remettre à vivre pour moi. Je lui paraîtrais une fille dénaturée et le plus fort est que je me fais un peu cet effet à moi-même. C'était si simple! Je regrette ma maladie comme une chambre bien close qui avait fini par m'abriter. Faut-il vraiment que j'en sorte? On me chasse de ma prison : comme la liberté est terrible! Alors, — ne ris pas, ce n'est pas drôle! — pour savoir ce que je puis espérer, prétendre, je regarde mon visage dans mon miroir. Et le pis est que je ne suis pas absolument mal, que j'ai gardé certaines choses. Je tremble, je ne sais plus. Laure, le bonheur peut être si beau! Faut-il avoir le courage de chercher à l'obtenir? je doute.

Elle avait signé, mais sous son nom, avec la grâce spontanée de sa nature, elle avait jeté une phrase comme un cri :

Mais toi, au moins, sois heureuse!

Laure reposa la lettre. « Sois heureuse! » : il fallait donc essayer d'atteindre ce qu'on désirait; il ne fallait pas vouloir s'endormir, se trahir soi-même. Au milieu de son angoisse, elle trouvait presque un soulagement à être de son propre parti, à ne plus lutter contre elle-même. Sa faiblesse n'en restait pas moins si sincère qu'elle eût souhaité recevoir un conseil. Elle chercha à qui elle aurait pu en demander un : elle ne trouva personne. Avant de tirer un avis de ceux qui croyaient la connaître, il aurait fallu qu'elle leur révélât sa véritable nature et l'étonnement qu'ils en auraient eu les eût empêchés de rien lui dire d'utile. D'ailleurs, elle n'ignorait pas le sentiment de ceux qui l'entouraient. Depuis qu'on pouvait penser que M. de la Meillerie se rapprochait d'elle pour l'épouser, ils lui marquaient discrètement une sorte d'estime nouvelle, comme s'ils avaient estimé qu'elle se justifiait par ce résultat de tout le temps qu'elle avait passé sans rien faire. Il n'était pas jusqu'à ses vieilles tantes, instruites elle ne savait par qui, chez qui elle n'eût senti cette approbation que nous marquent nos parents, qui ne doutent pas que nous agissions pour notre bonheur, quand cela profite à leur vanité. Ainsi, l'acte même pour lequel elle se fût trouvée blâmable était celui pour lequel on était prêt à la louer. Alors, elle pensa à celui qui jugeait de tout autrement, à son père. Il n'employait pas souvent de grands mots, c'était un des principes de sa politesse de les respecter; il était fin, modéré, discret et pourtant il avait les plus hautes aspirations, non point comme madame d'Arsivilliers, qui tombait dans l'extrême par détraquement, mais, au contraire, parce que l'excellence de sa nature le portait à n'être satisfait que de ce qu'il y avait de plus beau. Elle se dit que lui seul aurait été véritablement près d'elle. Mais aussitôt elle sut qu'elle s'était menti, qu'un autre homme l'avait connue, et, ainsi pressée de toutes parts, elle pensa qu'elle pouvait aller voir André.

Elle était assise. Dès qu'elle eut eu cette pensée, elle se

leva, elle agit. Cependant en elle toute une délibération continuait. Sachant à quel hôtel il était descendu, elle se disait que sans doute elle ne l'y trouverait pas, que peut-être même il était déjà parti, que d'ailleurs rien ne justifiait cette visite. Elle n'écoutait pas ce débat. Elle était entrée dans sa chambre, et pendant qu'elle mettait un chapeau elle entendait monter de la rue la voix pleine et presque goguenarde d'un homme qui demandait l'aumône en vantant ses infirmités. Tous les sentiments de la jeune femme étaient soudain passés à un autre état, présents et voilés comme dans un rêve. En même temps qu'elle aurait sourdement voulu être très belle, elle répugnait à se parer, comme pour ne rien s'ajouter d'emprunté, et elle évita même de se regarder franchement dans la glace. Elle savait que l'auto devait l'attendre en bas ; elle descendit. Quand elle parut, le mendiant se hâta sur ses béquilles et arriva à temps pour lui tendre sa casquette. C'était une sorte de bellâtre tronqué, aux cheveux calamistrés, aux lèvres rouges. Elle lui fit l'aumône : « Merci, ma belle dame », répondit-il de sa voix pleine et théatrâle. Elle dit au chauffeur le nom de l'hôtel et fut comme surprise qu'il eût reçu cet ordre sans étonnement. Tandis que l'auto roulait, elle était très calme, sinon que ses nerfs s'étaient mis à vibrer doucement, et elle n'aurait pu réprimer ce tremblement. Son esprit, comme un miroir qu'on transporte, s'emplissait au hasard de ce qui se présentait à ses yeux, les groupes de passants endimanchés, une vieille femme en noir, des petites filles. L'auto s'arrêta devant l'hôtel, elle en descendit, traversa le *hall*, demanda au bureau le numéro de l'appartement d'André. Quand elle le sut : « Il m'attend », dit-elle ; elle alla jusqu'à l'ascenseur, et pendant que celui-ci s'élevait, elle remarquait les gros cheveux blonds plaqués du garçon qui laissait sa main glisser sur la corde.

L'ascenseur s'arrêta, elle en sortit ; elle avançait comme dans un songe ; il lui semblait qu'elle aurait dû se sentir emportée par une volonté orgueilleuse ; au contraire, c'était lorsqu'elle accomplissait son acte le plus personnel qu'elle se sentait le moins libre : au lieu qu'elle eût le sentiment de vouloir, elle avait seulement celui d'obéir. Ce qu'elle faisait lui paraissait sans vie et sans timbre, et au moment de voir

André, l'idée qu'elle se faisait de lui était tout à fait vide et nulle.

Elle entra; il se retourna, ils se virent. Elle était venue vers lui, sans penser à cela même qu'elle le verrait, qu'elle aurait de nouveau devant les yeux ce visage qui avait été pour elle un si grand signe; ils restèrent sans paroles; il leur sembla qu'un grand événement leur était arrivé trop vite. Ils auraient voulu se remettre en deçà de leur rencontre, avoir, ne fût-ce qu'une seconde, le temps de s'y préparer. Comme aucun ne savait ce que l'autre était devenu, leur émotion était faite autant de s'ignorer que de se revoir, et ils n'auraient pu l'exprimer : ils furent d'accord pour s'aider et se secourir l'un l'autre contre cette émotion intraduisible, pour l'étouffer sous des paroles. Mais les mots qu'ils prononçaient, ils ne les entendaient même pas.

— Vous! — dit-il; — je vous en prie, asseyez-vous.

Elle s'assit machinalement. Du moins leur rencontre se justifiait. Il ne s'étonnait pas qu'elle fût là; elle-même se sentait vidée de tous les prétextes qu'elle s'était donnés pour venir à lui.

— Vous êtes revenue à Paris depuis longtemps? — demanda-t-il.

— Non, — dit-elle, — quelques jours.

— Voyez, — reprit-il, — je regardais des médailles grecques. Les connaissez-vous?

— Non, — répondit-elle.

Elle se rapprocha et se pencha avidement sur elles, comme pour le fuir.

— Regardez, — dit-il en les remuant, et, comme soulagé de pouvoir détourner son émotion sur un objet étranger, il lui montra celles qu'il préférait, non pas même celles qui présentaient l'image d'un dieu, mais celles qui portaient un emblème plus familier et plus modeste. — Voyez, — lui dit-il en poussant vers elle les petits disques d'argent, sans que leurs doigts se frôlassent, — c'étaient des paysans, des marins, des vignerons; et alors ils ont frappé sur leurs monnaies un épi, un poisson, une grappe. Comme ils ont bien glorifié leur vie ordinaire! Comme ils ont compris que ce qu'ils faisaient tous les jours était beau!

Elle l'entendait et, tandis qu'il parlait, il semblait à Laure que des bûchers s'allumaient, la vie redevenait un cercle immense et enfermait mille choses. Lui, cependant, respirait le parfum de la jeune femme, si faible et si subtil que lorsqu'elle était tout près, il donnait l'idée qu'elle était lointaine. Et chacun ne sachant pas encore ce que l'autre était, tous deux jouissaient de ce moment spécieux, qui aurait pu exister dans une autre vie où ils auraient été unis, ils souhaitaient en prolonger l'illusion quelques secondes de plus, différer un peu l'instant où, forcés de se parler d'eux, ils verraient peut-être qu'ils étaient séparés.

— Et celle-ci, d'où est-elle? — demanda la jeune femme en touchant une autre médaille. Il regarda le disque d'argent et fut sur le point de répondre : de Sicile. Il ne le dit pas, comme s'il avait craint l'ébranlement que ce nom leur donnerait. Mais soudain ils sentirent qu'ils avaient parlé trop longtemps de ces monnaies, que ce n'étaient plus pour eux que de petits bouts d'argent mort. Et comme ils avaient d'abord craint de se heurter, maintenant au contraire ils se sentaient infiniment éloignés, et quelque chose de pantelant se demandait au fond de la jeune femme s'ils se rejoindraient.

Elle crut que c'était à elle de faire un effort.

— Je n'ai pas pu aller voir votre pièce, — dit-elle sans le regarder.

— Oh, — répondit-il, — vous avez bien fait, elle est mauvaise.

A des signes presque insaisissables, elle retrouvait son caractère, sa franchise, sa simplicité. Elle en fut encouragée et comme enhardie.

— Qu'avez-vous fait? — dit-elle — vous avez voyagé?

— Oui, — dit-il. Ils évitaient de s'appeler par leur prénom.

— Et vous allez recommencer?

— Non, — répondit-il, — traîner de pays en pays...

Elle fit vers lui le dernier pas.

— Vous n'avez pas été heureux? — lui demanda-t-elle, et elle ne savait pas quelle réponse elle désirait.

— Mon Dieu, — dit-il au bout d'un instant, en souriant, — je ne suis pas malheureux...

Elle souffrit. Elle reconnut le ton et les mots sous lesquels

il dérobait autrefois ses vrais sentiments. Lui, au même instant, sentit qu'il n'était pas franc avec elle et, se le reprochant, il était sur le point de lui parler plus sincèrement, quand il s'aperçut qu'il allait s'ouvrir à elle et qu'elle ne lui avait encore rien dit d'elle-même. Dans un éclair, il se demanda ce qu'elle avait fait, et si elle ne lui apportait pas la tristesse et la lassitude d'un autre amour. Il sentit brusquement qu'il n'aurait rien pu lui pardonner.

— Vous, — lui dit-il presque violemment, — qu'avez-vous fait pendant ces deux ans?

Ils se regardaient, ils étaient enfin face à face.

— Moi, — dit-elle, — André?

Elle avait rougi, elle était sans forces.

— Mais je n'ai rien fait, j'ai voulu travailler, lire, que sais-je?

— Et puis? — dit-il, comme si ce n'avaient été là que des mots oiseux qui retardaient son aveu.

Elle fouillait dans son passé, éperdue de n'y trouver rien de plus beau, pour témoigner d'elle, et de n'avoir à avouer que du néant. Ce ne fut qu'en relevant les yeux vers lui qu'elle comprit ce qu'il voulait dire.

— Mais, — répondit-elle, défaillante, — c'est tout, André, c'est tout.

Toute la violence de l'homme tomba.

— Laure, — reprit-il d'une autre voix, presque humblement, — je vous en prie, parlez-moi de vous.

— André, — dit-elle, — je vous l'ai dit : j'aurais voulu devenir... j'ai essayé... Mais non, — reprit-elle brusquement, — j'ai perdu mon temps...

Au moment même où elle se parait de ses œuvres, elle croyait n'avouer que des défaites, mais en même temps qu'elle aimait mieux se taire que d'employer le moindre mot qui pût paraître orgueilleux, elle aurait cependant tout donné pour qu'il sentît la noblesse de l'effort qu'elle avait parfois voulu faire.

— Dites-moi la vérité, je vous en prie, — reprit-il tout bas, — la vérité...

— Je vous la dis, — répondit-elle, — je veux vous la dire.

En effet, elle sentait qu'elle était en ce moment-là avec le seul être auquel il valût la peine de l'exprimer. Mais cette vérité n'était pas en elle, prête à être révélée. Il fallait la trouver en l'énonçant, l'arracher d'elle lambeau par lambeau.

— Écoutez, — dit-elle, — ne croyez même pas qu'exprès j'aie beaucoup pensé à vous; non, je me détournais plutôt de mes souvenirs, parce qu'ils m'auraient empêchée de vivre. Pourtant, toute seule, j'aurais voulu faire durer notre amour. Mais je ne l'ai essayé que par moments. Les seuls sentiments où je me reconnaisse, je ne les ai pas toujours en moi. Je ne suis arrivée à rien. La vie des autres est étouffante pour moi, mais il me semble que j'ai perdu leurs plaisirs sans atteindre des nouvelles joies. Je ne sais pas m'obéir. Je sens que je ne dois rester seule et je ne vois personne avec qui je puisse et je veuille vivre. Et puis, je suis lasse de penser à moi. Je ne peux même plus me donner d'importance. Et pourtant... pourtant, il me semble aussi qu'il y aurait en moi tant de choses, pourvu qu'on en eût besoin !

Elle se tut; il ne l'interrogeait plus. Elle sentait bien maintenant qu'elle était à l'un des grands moments de sa vie, mais elle aurait voulu y arriver triomphante et jamais elle ne s'était sentie si pauvre. Désespérée, elle avait envie de pleurer, et se contenait héroïquement, car elle ne voulait pas l'attendrir. Pourtant, quoi qu'elle eût dit, elle avait espéré qu'il la contredirait par un mot, et comme il ne lui répondait rien, pour la première fois depuis l'instant où elle l'avait revu, elle se sentit tout à fait seule.

L'ombre du soir entrait déjà dans la chambre.

— Et vous? — dit-elle dans un souffle.

Et comme tout ce qu'ils pouvaient se dire à ce moment-là sortait de leurs lèvres sans qu'ils s'en rendissent compte :

— Pensez, — dit-elle, — que je n'ai jamais su vraiment ce que vous étiez!

— Moi, — répondit-il, troublé, — je n'ai rien fait, moi non plus, ou plutôt, — reprit-il précipitamment, — c'est tout le contraire de vous, j'ai fait beaucoup de choses basses.

Mécontent de lui devant elle, il fut sur le point de s'avilir, mais il comprit quel mal il lui ferait ainsi et qu'il lui devait

une vérité plus profonde que l'aveu même de ses fautes, l'aveu de ses véritables désirs.

— Je n'ai rien fait de bien, — répéta-t-il; — je n'ai de noble en moi que mes besoins.

Elle ne remuait pas. C'était à son tour d'écouter, d'apprendre. Elle était pâle, comme exsangue.

— Comprenez-moi, — dit-il, — je ne savais pas moi-même ce que j'étais. On croit s'être fixé dans un état d'ironie ou de dégoût, n'avoir plus que des dédains. Mais les forces qui sont en nous n'obéissent pas. Elles nous traînent à vivre. Mes besoins sont aussi grands que jamais. Seulement, autrefois, tout les nourrissait. Ce n'étaient que des désirs. Je n'étais qu'un pillard qui se croyait riche quand il avait pris beaucoup de joies. Maintenant si vous saviez comme tout ce qui ne doit pas suffire me dégoûte dès sa naissance! Quand on croit qu'on ne veut plus rien, c'est qu'on ne veut plus que l'essentiel.

Elle écoutait, sans aucun autre sentiment en elle que celui de recevoir ce qu'il lui disait.

— Comment vivre, — reprit-il, — sans désirer ce qu'il y a de plus beau? Sans essayer de l'avoir? Et rien n'est beau que ce qui est sans retour. Pensez à tout ce qui nous en enveloppe, de dangers et de ténèbres. Qu'est l'amour, s'il n'est pas notre réponse à tout ce mystère? Je ne crains plus les engagements; j'ai besoin d'en prendre. Je sais maintenant ce que je dois donner au bonheur que je demande; je sais que tout ce que j'aurai doit sortir de moi. Prendre, donner, avoir, c'est la même chose. Pourtant je pourrais aussi vivre seul. Je crois que j'en serais capable. Si je ne le fais pas, c'est par confiance, ce n'est pas par lâcheté. Je ne veux pas me fermer aux êtres. Je ne veux pas ne croire qu'à moi.

Il s'arrêta; les mots qu'ils se disaient avaient quelque chose de si insolite qu'ils ne les aidaient pas à se rapprocher. Tous deux sentaient cependant que hors de tout orgueil, de toute complaisance, de tout amour-propre, ils faisaient un effort pour se montrer éperdument l'un à l'autre, et ils contenaient leur émotion, ils craignaient presque qu'elle n'éclatât et ne les réunît trop tôt, avant que leurs âmes eussent eu le temps d'échanger ces paroles presque austères

— Si je m'enfermais dans mon destin, — dit-il, — il deviendrait pauvre. Je ne veux pas refuser de recevoir un grand secours. Mais cet être que j'accueillerai...

Elle se taisait toujours. Il lui semblait qu'elle était en suspens sur un abîme.

— Cet être, — dit-il — tout en moi lui sera livré. Je ne peux pas l'accueillir à demi, et il ne peut pas non plus m'appartenir à moitié. Je ne lui demande pas une plate perfection, je ne la souhaiterais pas. Je lui demande seulement de ne pas se tromper sur lui-même en venant vers moi, d'appartenir tout entier à son plus grand désir, d'être si sincère que ce soit là sa merveille. Je ne peux le convier qu'à la vie la plus belle. Mais si ce n'était pas pour en être l'esclave, mieux vaudrait pour lui n'y pas venir.

Il se tut et elle restait immobile; une fois de plus, comme c'était arrivé souvent autrefois, il avait exprimé ce qu'elle aurait souhaité dire. Mais alors, par un suprême triomphe de son amour, elle voulut lui nier qu'elle fût ce qu'il demandait.

— André — murmura-t-elle, — ne croyez pas... ce n'est pas moi...

Elle était sincère; elle concevait si pleinement ce qu'il aurait fallu être, que, désespérée, elle ne s'estimait plus rien, elle s'immolait aux pieds de son idéal. Il sentit soudain quel tort elle se faisait, il voulut la secourir contre elle-même.

— Vous! — dit-il. Et déjà il avait besoin de la rassurer et de la réchauffer, il craignait de ne pas lui avoir promis assez de joies.

Cependant leurs paroles n'importaient plus, ils savaient désormais qu'ils seraient ensemble. Ils se trouvèrent tout près l'un de l'autre, mais un respect fervent pour ce qu'il y avait en eux de plus sacré les empêchait de se saisir tout de suite. Pour échapper au surcroît de leur émotion, ils se détournèrent vers la fenêtre ouverte, ils s'en approchèrent. Paris blafard et ténébreux l'emplissait comme un immense mauvais rêve. Au loin s'éteignait la dernière plaie du couchant. Sous de vastes et mornes lambrequins de nuées, la ville s'étendait, confuse et mêlée au ciel par ses fumées. Alors, comme pour fixer cette vision flottante que le vent

aurait pu emporter, des lumières commencèrent d'éclater, partout, avec une pétulance étroite et modique. Une s'allumait, d'autres répondaient, une rampe jaune courait soudain dans un coin noir et ces points clairs devenaient si nombreux qu'un moment on espérait qu'il y en aurait pour toute l'ombre, et qu'une fête illuminée allait repousser et vaincre le malaise pénible de l'heure. Mais cette propagation cessa bientôt, et en regardant les lumières qui brillaient dans la ville obscure, on savait qu'il n'y en aurait pas davantage. Alors il se retourna vers elle et dans l'air étrange et pâle du soir, il la vit, il vit son visage qui semblait se dissiper, se défaire. Plein d'une terreur subite, ce fut pour ne plus jamais la perdre qu'il la saisit. Et tandis qu'au-dessus d'eux, comme le premier astre d'un ciel qui sera fourmillant d'étoiles, ils sentaient trembler leur premier baiser, ils se regardaient encore, de tout près, ils étaient enfin arrivés l'un à l'autre.

Et alors seulement, ils se dirent les faciles mots d'amour.

XXVIII

André attendait Laure à *la Fenice*. Aussitôt après leur mariage, il l'y avait précédée, car c'était là qu'il voulait la recevoir. Sur la campagne romaine c'était l'extrême fin de l'automne. Il rayonnait dans une splendeur qui chaque jour devenait plus aiguë, comme une voix qui monte sans se briser jusqu'aux notes les plus hautes. Les feuillages presque consumés forçaient l'ardeur de leurs teintes, la montagne portait une toison violette et rose, la plaine immense s'étendait sous une poudre de couleurs, et au loin la mer glorieuse, au lieu de clore le paysage, l'ouvrait et le prolongeait dans la lumière.

Elle devait arriver le soir. André était sorti pour user son impatience. Un vent superbe soufflait, comme autrefois en Sicile, qui rendait tout le paysage clair comme une figure splendide. Le jeune homme était allé jusqu'au village, où il y avait une fête agricole. Une foule dense et houleuse obstruait les petites rues; sur l'étroite place les musiciens

jouaient, dans leur costume un peu bouffe, avec leur chapeau bicorne à plumet, leur redingote à aiguillettes, et le large vent rustique déchiquetait leurs airs d'opéra. Tout autour se pressaient les hommes rudes, dans leur grand manteau noir doublé de vert, les femmes au corps un peu court, au visage antique. Dans cette multitude passaient les bêtes qui avaient remporté un prix. Parmi les cris et les rires, de grands bœufs blancs avançaient gravement, respirant la patience et la paix; par un naïf besoin de magnificence on avait doré leurs cornes et, sur une housse d'andrinople, ils portaient un robuste petit enfant, qui tenait la bannière de soie claire qu'ils avaient gagnée. André était revenu quand la fête finissait, tandis qu'une vieille femme, sur un toit, secouait dans le ciel ses linges, et qu'au loin le soleil déclinant rayonnait crûment sur la mer. Un feu brillait en plein air, bouclé et touffu, comme une chevelure héroïque. Il était remonté jusqu'à la villa. La vieille Mimma y avait amené tous ses protégés, auxquels s'étaient joints des domestiques appelés de Rome, de sorte qu'elle était pleine d'une agitation féerique et joyeuse, pareille à celle qui, dans les contes, réveille un vieux palais dont le maître est revenu. Des serviteurs allaient et venaient dans les escaliers, affairés, importants, pompeux. André s'arrêta devant la grande cuisine obscure. Un groupe de femmes travaillait autour d'une table. Mais, plus près de lui, une jeune fille, debout, le buste un peu renversé sur ses fortes hanches, attisait le feu tout en chantant d'une voix gutturale. Le charbon de bois d'olivier crépitait avec une profusion d'étincelles et elle, entourée de ces points d'or rouge, excitait la braise moins par zèle que par plaisir et chantait plus fort. André la reconnut. Elle avait à peine dix-sept ans et elle était réputée pour savoir beaucoup de ces couplets amoureux, faits de trois vers, que récitent les paysans italiens et qu'ils appellent des *stornelli*. André lui avait souvent demandé d'en dire.

— Bonjour, Livia, — dit-il.

Elle tourna vers lui, brusquement, son visage aux cheveux crépus de petite Tisiphone, sa bouche faite pour le cri, ses yeux véhéments, et comme il y avait là une autre jeune fille, toutes deux se mirent à raconter à André, avec une pétu-

lance sauvage, comment elles avaient couru jusqu'au village pour voir la fête et comment l'on avait lancé en l'air des bonshommes de baudruche, dont l'un était resté pris dans les fils du tramway électrique. Mimma, qui survenait, rabattit doucement leur bavardage : « C'est la jeunesse », dit-elle à André en souriant. « Eh bien, Mimma, lui demanda-t-il, tout sera-t-il prêt? »

Elle lui fit signe que oui et, sans savoir lui parler, elle le regarda avec une affection silencieuse qui faisait briller ses yeux dans sa figure bouffie et jaune. André lui sourit et que son bonheur fût compris par cet être simple, ce lui parut une preuve qu'il était vrai. Alors, pour consumer son temps et voir si tout était bien, il se mit à passer de pièce en pièce. Il se sentait vague, distrait, les nerfs vibrants. L'ombre taciturne commençait d'investir les chambres; André reconnaissait la courbe d'un meuble; il aperçut le lustre qui gelait dans l'air refroidi, et toutes ces choses familières reprenaient pour lui un aspect nouveau, à l'idée qu'elle allait les voir. De place en place, dans de grands vases de verre nus et purs, reposaient des bouquets. C'étaient les jeunes filles qui les lui avaient cueillis; quand elles avaient vu qu'il acceptait même les branches, elles avaient joyeusement dépouillé pour lui tout l'automne, afin de lui apporter ces baies, dont le faste est plus rare et plus singulier que celui des fleurs. Dans d'autres vases se tassaient des narcisses, des cyclamens et des violettes. André se pencha sur l'un des bouquets et il reçut, comme un secret, son odeur obscure. Froides et pressées, les petites fleurs semblaient se parler encore de la montagne d'où elles venaient, de leur source et de leur ravin. Il se redressa et continua d'avancer, et ainsi, de bouquet en bouquet, il arriva à la chambre qu'il avait préparée pour Laure.

Elle était grande, avec peu de meubles, grands eux aussi et d'une richesse assourdie. Le soir pénétrait par les trois fenêtres et l'emplissait de son mystère immobile. L'ombre y était bleue et André, ayant laissé errer ses regards, aperçut le lit, pâle et presque sacré, inondé de cette ombre suave. Il fit un pas dans la chambre et vit le grand miroir qui était là pour elle. Vague et béant, plein d'une eau verdâtre, son

large cadre figurait des herbes qui semblaient avoir reçu de l'automne leur or que le temps avait fatigué. André n'en approcha pas et, par un scrupule amoureux, il ne voulut pas y réfléchir sa propre image, afin qu'il restât vide, jusqu'à l'arrivée de celle qui devait s'y voir. Rien ne remuait, une vieille soie éteignait doucement ses broderies somptueuses, et seul, sur une table où nul autre objet ne posait, un vase de bronze était plein de roses.

Alors, le jeune homme pensa à tous les trésors qu'il aurait voulu répandre, aux pierres précieuses qui sortent des coffrets dans le coin des vieux tableaux, aux rubis pleins d'une gaieté matinale, aux diamants vigilants, aux perles et aux turquoises également dormantes et dédaigneuses. Mais tout cela n'était beau qu'en idées, et, parce que l'amour l'emplissait, cet homme si épris de magnificence comprit que la simplicité seule était suffisante. Puisqu'il ne pouvait pas allumer des bûchers sur les montagnes, ni augmenter le nombre des étoiles pour celle qui allait venir, regardant autour de lui, il se demanda s'il avait ôté assez de choses pour que tout fût digne d'elle, et il pensa soudain qu'il aurait voulu la recevoir dans une chambre nue et blanche.

Dans la pièce confuse, l'heure sonna, exacte et claire; il sut qu'il était temps d'aller l'attendre dehors. Il descendit, jeta un manteau sur ses épaules et sortit. Hors de la villa bruyante et chaude, il se trouva soudain dans la pureté froide du soir. Le vent était tombé tout d'un coup, les arbres se dépeuplaient de toute rumeur et c'était à peine si l'on entendait dans un pin un murmure pareil au bruit d'une ovation lointaine. André suivit la grande allée bordée de cyprès qui conduisait à la route. De chaque côté s'étendait le jardin obscur et touffu, plein du chuchotement furtif des eaux courantes. Pas un nuage ne tachait le ciel. Au zénith, dans l'éther sans fond, quelques étoiles perçaient et suscitaient lentement autour d'elles leurs constellations encore incomplètes.

Il arriva au portail et le franchit. Le crépuscule en purifiait les lignes un peu emphatiques, et c'était à peine si l'on distinguait encore, à son fronton, le phénix de pierre qui ouvrait ses ailes. André regarda autour de lui. Sur la pente, sur la plaine, se répandait une ombre confuse, mais au-dessus de

cette humble obscurité l'espace immense s'épanouissait. Après avoir subi l'épreuve du vent, le paysage en ressortait ferme et pur, sans défaut, et il se dressait sur l'éther limpide, il y triomphait pleinement, comme ayant en lui quelque chose de musical devenu solide. André regarda le sommet qui semblait recevoir et supporter toute la coupole du ciel. C'était là qu'autrefois se dressait le temple de Jupiter. Il n'existait plus, mais, ce soir, tout était si harmonieux et si noble que les lignes du temple détruit semblaient s'être répandues et avoir coulé sur les montagnes.

Il regarda ce paysage où il avait vécu ses moments les plus vrais et où tout les lui rappelait, et soudain, avec une sorte d'enivrement, il pensa qu'en ce même instant, dans le pays auguste, s'endormaient les lieux qu'il aimait, que Palestrina, sur sa montagne, allait recevoir fièrement l'assaut de la nuit, qu'au loin le Soracte isolé se plongeait dans l'éther sublime. Dans tout ce qui était beau, son cœur trouvait un appui. Il eut pendant un moment un sentiment héroïque du monde et, en même temps, il sentit ses forces avides remuer en lui. Mais il savait que c'était à lui de les conduire car, fraîches, fougueuses, ignorantes, elles étaient comme les chevaux blancs que guide Apollon. Il pensa à son travail, à ses plus beaux projets dont rien ne le séparait plus, il entendit en lui le chant profond de ses énergies, sur lequel se détachait la phrase nette des volontés. Soudain, il pensa seulement qu'elle venait.

Il l'attendait; il lui livrait cette maison où il avait connu la solitude et où l'amour serait maintenant comme une solitude pleine. Que de fois, déjà, il avait attendu avec l'impatience du désir, la fièvre de la convoitise, sans que ce fût jamais comme ce soir. Il n'eut pas honte de réduire à elle toutes les pensées dont il était peuplé, car dans ce paysage souverain, au milieu des signes les plus solennels, elle lui apportait ce que l'univers ne pouvait pas lui fournir, un autre univers, un être. Il pensa à elle, aux jours qu'ils avaient vécus ensemble autrefois et qui maintenant donnaient un passé à tout ce commencement. Il aurait voulu la rejoindre et la secourir dans tous les moments où elle s'était crue sans soutien. Elle lui avait raconté sa vie et expliqué sa nature. S'il y avait eu une seule tache sur l'idée qu'il se faisait d'elle, il n'aurait pas pu l'attendre ainsi; mais

il se croyait sûr de ce qu'elle était, et bien loin que cette certitude la lui rendît trop connue, elle ne faisait que valoir à la jeune femme un mystère plus profond, le clair mystère de ses qualités. Assuré de ce qu'elle était, il ne douta pas de ce qu'il ferait d'elle. Il se sentait autant de pouvoir que d'amour. Cependant il ne voulut pas méconnaître le danger qu'il y avait à accueillir un autre être et à le mêler à soi si intimement, mais, ce risque, il l'accepta. Il compara le courage stérile, hostile, amer, qu'il lui aurait fallu pour vivre seul, avec le courage plus fécond et plus généreux qu'il lui fallait pour aimer, pour croire et pour espérer. Il ne rougit même pas de désirer le bonheur, sachant combien ce bonheur devait envelopper de devoirs et ce qu'il ferait pour en être digne. Jusque-là, il n'avait été qu'un chercheur de moments, abandonnant au hasard et à l'ennui tout leur intervalle. Il conçut enfin l'idée d'une vie où il répondrait de lui et où il trouverait dans la constance plus de renaissances qu'il n'y en avait eu dans ses changements. Il était plein de foi. Il atteindrait à des états inconnus.

Terrassé par l'émotion, il s'appuya au portail. Le sol, sous l'espace blanc, était devenu d'une couleur uniforme. Les suprêmes clameurs du vent s'enfonçaient dans les montagnes comme des hordes guerrières. Un dernier oiseau, comme repoussé par la pureté métallique du ciel, tombait aussi droit qu'une pierre. Les bruits, en se retirant, semblaient découvrir le paysage. Alors, dans le silence susceptible qui s'étendait des monts à la mer, il entendit tinter, net, clair, lointain, le pas de deux chevaux et il sut que c'était elle qui venait. A partir de ce moment, il n'eut plus de pensées distinctes. Tous les sentiments qu'il avait dans l'âme n'étaient que des tentures pour la recevoir. Il s'était avancé jusqu'au milieu du chemin. Il avait la tête nue. La nuit se répandait lentement, sans que le ciel s'obscurcît, elle semblait fumer, monter de la terre. La voiture arriva au bas de la pente, la gravit, s'arrêta. Alors Laure s'y dressa soudain, dans l'air déjà ténébreux et encore pâle, il lui tendit la main, elle descendit, et tandis que la voiture poursuivait sur la route qui la ramènerait à la villa, lui, touchant toujours le bout des doigts de la jeune femme, remontait avec elle l'allée de cyprès. Elle ne tenait pas un

objet. Son arrivée était pure, nue, complète. Il eût voulu lui parler, répandre toutes les paroles de l'accueil et du salut, mais, incapable de diviser dans des mots l'émotion qui l'étouffait, il se taisait, comme bâillonné. Laure non plus ne pouvait pas parler. Les yeux élargis, elle regardait ces lieux où il vivait, où elle vivrait, et il lui semblait que les sentiments qu'elle éprouvait étaient plus grands qu'elle et qu'elle mourait en eux. On entendait le chuchotement des eaux. Dans les cyprès, traînait un dernier bruit grave et pourtant léger comme un effluve sonore. La villa leur apparut. Sa façade pâle retenait un reste de jour, et quoiqu'elle fût devant eux, elle avait quelque chose d'indiciblement rêveur qui la faisait paraître lointaine. Ils entrèrent dans le vestibule, Laure y laissa glisser son manteau. Les lampes qu'on n'avait pas encore distribuées dans les chambres y étaient toutes posées sur une console. La tenant toujours par la main, il l'introduisit dans la grande salle. Celle-ci n'était encore éclairée que par la section de lumière que les lampes y projetaient du dehors et aussi par le feu grondant et magnifique qui se développait dans l'ample cheminée de marbre. Livia, debout, et se détachant en noir, y jetait des branches qui se dessinaient aussitôt d'un trait ardent et éclataient dans l'âtre avec des détonations sèches où l'on croyait retrouver toutes leurs épines. Cependant, la jeune fille se retourna : « Oh! la dame! » dit-elle, et elle laissa tomber son fagot. Elle semblait surprise que cette arrivée si impatiemment attendue se fût accomplie avec tant de simplicité, et, à travers l'ombre, elle regardait la nouvelle venue avidement. Laure s'assit dans un grand fauteuil, André plus bas, sur un tabouret.

Alors, ne pouvant rien dire lui-même, quoiqu'il fût plein d'hymnes, il s'adressa à la petite vierge sauvage.

— Livia, — dit-il, — chante.

La jeune fille tourna vers lui un visage que la timidité embrasait autant que le reflet du foyer.

— Chante, — répéta doucement André, d'une voix que l'émotion étranglait.

Alors, comprenant peut-être obscurément ce qu'on attendait d'elle, elle commença de chanter d'une voix d'abord sourde et sans timbre :

Quando naceste voi, nacque un bel fiore.
La luna si firmò nel caminare,
Le stelle si cangiaron di colore.

Et humblement, André traduisait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit une belle fleur,
La lune s'arrêta de cheminer,
Les étoiles changèrent de couleur.

La petite voix rauque reprit, plus hardie :

Quando naceste voi, nacque un giardino.
L'odore si sentiva da lontano,
Di rose, di viole et di gelsomino.

Et André disait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit un jardin,
Et de loin l'on en sentait l'odeur,
De roses, de violettes, de jasmins.

Livia chanta :

Quando naceste voi, nacque belleza,
E battezzata foste alle chiare acque,
La neve vi donò la sua bianchezza.

Et André disait :

Quand vous naquîtes, vous, naquit la beauté,
Et vous fûtes baptisée aux eaux claires,
La neige vous donna sa blancheur.

XXIX

Le lendemain, le temps était aussi clair, mais calme. C'était une de ces journées qui suivent les grands coups de vent, et où il semble que tout soit arrêté, fixé dans la lumière. L'automne à son extrême fin rayonnait sur la pente dans sa suprême splendeur. Des chênes, des platanes se consumaient, étendaient un feuillage ardent et rose, si usé qu'il devenait transparent, tandis qu'au milieu d'eux les arbres à feuilles persistantes restaient sains et verts, indemnes de l'incendie

qui les entourait. Au loin, Rome éparse brillait et l'on reconnaissait distinctement, à contre-jour, la coupole de Saint-Pierre, auguste et petite. Au delà de la plaine immense, la mer étendait sa zone légère. La lumière emplissait tout le paysage, semblait en dilater les limites. Seuls, dans cette lumière répandue partout, les cyprès sereins faisaient comme des haltes d'ombre.

Ils étaient là, se touchant à peine. Mais ils s'étaient mêlés si profondément que leurs sensibilités n'étaient pas encore séparées. L'un près de l'autre, ils regardaient. Ils n'étaient pas encore rentrés étroitement en eux; il leur semblait que les racines de leur existence les joignaient à tout, la simplicité de leur bonheur leur donnait des fraternités sans nombre. Ils s'étaient assis sur un banc de marbre, à l'extrémité du jardin, là où celui-ci s'arrêtait sur les murailles qui le soutenaient, dominant la pente. André l'avait laissé redevenir inculte. Mais, sous les larges festons sauvages des plantes, l'ancien dessin paraissait encore et, comme pour qu'on le vît mieux, il était retracé par les eaux qui jouaient toutes ce jour-là. Partout elles jaillissaient, couraient, retombaient, avec un faste innocent, une joie et une émulation juvéniles. Tandis que de gros jets, presque solides à leur base, montaient en crépitant dans l'espace ou ils finissaient par une caresse vaporeuse, d'autres, plus petits et plus grêles, surgissaient à peine d'entre les feuilles, comme les chandelles partout posées de cette illumination limpide. Entre les arbres, des statues apparaissaient. C'était Mercure qui semblait s'élancer dans l'air au-dessus de soi, Narcisse qui s'infléchissait vers l'eau. Dans une caverne de chênes verts, Pluton dormait, gorgé d'ombre. Toutes ces statues avaient la douceur confuse de ce qui reste exposé aux heures, aux saisons. Elles s'effritaient peu à peu, mais leur destruction était si lente qu'elle gardait un air d'immortalité. André et Laure regardaient celle qui était devant eux. Dans son immobilité, qu'agitaient les ombres qui flottaient sur elle, c'était un satyre tenant sous ses lèvres sa flûte à sept tiges. Et comme, dans les branches, un oiseau chantait, on attribuait malgré soi ce chant de l'oiseau caché à la flûte silencieuse.

André parlait à Laure des beaux lieux qui les environnaient,

et, tandis qu'il les lui décrivait, elle se plaisait à retrouver en lui ce don de jouir du monde, inépuisable et joyeux comme une fontaine du Paradis. Pendant le temps qu'elle avait passé seule, elle s'était bien souvenue de lui mais non pas de tout ce que contenait sa nature, et depuis qu'elle lui était revenue, elle n'avait pas fini encore de le retrouver.

— Songe, — lui dit-il, — songe à ce que nous ferons.

Il aurait voulu l'éblouir de leur avenir.

— Nous irons surprendre des pays lointains, nous arriverons le soir dans des villes inconnues, nous aurons tant d'heures! Notre amour est un secret pour jouir de tout!

— Tu n'avais pas besoin de lui pour cela, — répondit-elle doucement, avec un peu de mélancolie.

Lui, alors, pensa à ses malaises parmi les plus beaux pays et soudain les joies mêmes qu'il en avait reçues lui parurent vaines. Il dédaigna ces richesses insuffisantes du monde, et pendant qu'elle le croyait encore perdu dans l'évocation de ces images étrangères, il était déjà revenu à elle.

— Tout cela, — reprit-il, — je sais bien que ce n'est rien. Je t'en parle, parce que je voudrais tout te donner. C'est en moi un désir impatient, presque puéril. Je pense aux plus douces choses du monde, aux fleurs de certaines îles, aux perles des mers éloignées, et je voudrais te les apporter pour les mettre sous tes pieds, sans que tu y fisses même attention. C'est peut-être aussi que je voudrais payer un peu ta venue; et je ne peux pas; je ne le puis qu'en ayant besoin de toi.

Il la regardait : elle était là, à côté de lui, familière. Mais, à mesure qu'il la contemplait, elle reprenait ses rayons mystérieux, sa présence redevenait une apparition. En lui naissait un étonnement sacré, il admirait ce miracle de la rencontre des êtres, où tient l'inépuisable poésie de l'amour. Il ne se réjouissait pas seulement qu'elle lui appartînt; il pensait à ce qu'elle était et, en se disant qu'elle lui était livrée, il se sentait pour elle un respect aussi grand que son amour. Elle, sans bouger, offrait à André un visage que dénudaient la gravité et la ferveur, et comme il regardait les yeux de celle qu'il aimait, il lui semblait qu'il y avait dans ces larges yeux une arrivée incessante, merveilleuse, qu'il ne se lasserait jamais d'accueillir dans ses jours.

— Oh! — reprit-il, — si je te dis tant de paroles, il faut me les pardonner. Ne crois pas qu'elles me plaisent. Mais à force de prononcer ces mots inutiles, j'espère amener jusqu'à mes lèvres le seul que je voudrais te dire, celui qui me soulagerait enfin en t'exprimant tout mon amour.

Elle remua vaguement la tête, comme en songe, et elle sourit. Elle aussi aurait voulu lui parler, elle souffrait presque de l'excès de sentiments qu'elle ne pouvait pas traduire, et dont elle était comme ravagée. Elle comprenait cependant que, se livrant l'un à l'autre, le seul secret que chacun devrait garder était justement celui de tout son amour. Puis, quand ils voulaient exprimer ce dont ils étaient emplis, ce que prenaient, dans les mots, de noble ou de rare, des sentiments qui étaient si simples en eux, les gênait un peu et ils préféraient se taire. Comme cette zone d'air azuré qui enveloppe les flammes, une délicatesse ineffable environnait leur ardeur.

— André, — lui dit-elle seulement, — si tu savais comme hier soir, en venant, j'aurais voulu t'apporter toute la joie et la beauté du monde. Je souffrais presque en pensant qu'il y en avait tant ailleurs. Je m'en voulais de n'être que moi.

— Toi! — dit-il, et il répéta doucement ce mot comme s'il avait suffi à l'enchanter. — Tu ne sais pas toi-même tout ce que tu es, et je voudrais te l'apprendre. Mais j'ai beau t'offrir des louanges, il me semble que je t'insulte quand je te parle de toi. Il y a en toi des mondes si délicats qu'on les froisserait, quoi qu'on en pût dire. Mais je les attirerai jusqu'à l'existence. Tout cela naîtra.

Ils se turent. Ils sentaient que la seule véritable nouveauté était en eux, dans l'approfondissement d'eux-mêmes. Bien loin que l'avenir les effrayât, ils avaient besoin de tout l'espace qu'il leur réservait pour se révéler tout entiers. Dans la fidélité qu'ils se garderaient, ils n'apercevaient que leur renouvellement sans fin.

— Chère source, — lui dit-il.

Confiante, elle l'écoutait, elle acceptait tant d'éloges, car elle ne pensait plus qu'à l'amour qu'elle nourrissait, et sans se demander ce qu'elle était regardant André, elle se sentait infinie pour lui.

— Laure, — demanda-t-il brusquement, — tu es heureuse?

Les yeux pleins de larmes, elle lui fit signe que oui. Et pourtant, elle l'aimait, elle aurait voulu avoir vingt ans. Avec une rancune qui ne savait où se prendre, elle songea à toutes ses années enfuies, à ce temps qui s'était perdu dans l'ennui et qui lui aurait été si précieux, maintenant, s'il avait coulé dans son bonheur. Elle rêva un moment, et, comme il lui parlait encore des plaisirs dont il voulait l'enivrer, elle, par une sorte de défiance pour cet avenir trop fleuri, voulut y trouver quelque chose de plus solide et même de résistant.

— Enfin, — lui dit-elle presque humblement, — moi, maintenant, c'est fini, je suis avec toi. Qu'est-ce que tu vas faire?

— Oh! — dit-il, — je vais travailler!

Elle avait reçu le coup qu'elle attendait, elle était contente. Ainsi à peine l'avait-il accueillie qu'il allait déjà la quitter, pour entrer dans un monde où il l'oubliait. Mais la souffrance qu'elle ressentait ne faisait que la rendre plus sûre de son bonheur. Avide de réalité, elle avait besoin de toucher, sous les guirlandes même du présent, les appuis solides de leur avenir. Il travaillerait. Elle n'aurait pas voulu qu'il fît autrement. Elle avait été peinée qu'il s'y apprêtât déjà; mais il aurait diminué l'idée qu'elle se faisait de lui, s'il s'était entièrement ramené à elle. Elle l'aimait dans tout ce qu'il devait être. Sans doute, ils vivraient loin des autres, c'était une condition de pureté. Mais elle n'aurait pas voulu non plus qu'ils s'enfermassent dans un égoïsme monstrueux, et elle se dit que son travail les acquitterait de leur bonheur.

Laure songeait, immobile. Puisqu'elle était avec lui, il lui semblait en même temps que sa vie était finie et qu'elle commençait à peine. Même s'il lui était réservé de souffrir, elle souffrirait maintenant dans son destin. Tandis que, lorsqu'il la louait et la célébrait, elle se sentait presque anéantie, elle reprit la conscience de sa force en sentant tout ce qu'il serait possible de faire et de supporter pour lui. Elle espéra qu'elle l'aiderait. Sans doute il voulait l'accabler de joies; il y mettait presque sa gloire. Pour elle, néanmoins, ce n'était plus là le principal. Par-dessous son plaisir et sa volupté, ce qu'elle apercevait au fond de son bonheur, c'était un grand engage-

ment. Sûre de sa propre constance, elle se désaltérait enfin d'unité, elle était tellement livrée à l'amour qu'elle n'avait presque plus besoin d'André pour l'aimer. La seule idée affreuse était de ne pas pouvoir le garantir de tout malheur et cela lui fit assez mesurer combien la plus étroite union demeure incomplète. Alors, s'étant consacrée absolument à lui, et reconnaissant que cela ne suffisait pas à le rendre sûrement heureux, de tout son dévouement humilié, elle éleva pour lui une prière.

Pleine de paix, elle se leva et se mit à marcher sur l'herbe. Elle portait une souple robe de soie bleue, qui laissait libres ses mouvements. Elle allait de ce long pas droit et serein, pour lequel il l'avait comparée autrefois à l'ange de l'Annonciation, quand, tout léger encore de ciel, il vient à peine de toucher la terre. Une grâce surabondante tombait de ses bras et semblait répandre des fleurs sur le sol où elle avançait. Elle alla jusqu'à une petite fontaine où un mascaron tourmenté crachait en grimaçant l'eau naïve et simple, et comme pour se mêler aux plus pures choses, elle trempa dans l'onde ses belles mains, puis se redressa. S'étant un moment éloignée de lui, elle aurait voulu trouver quelque chose de merveilleux à lui rapporter et cette recherche rendait ses pas sinueux comme une danse. Pour lui, elle aurait voulu tout cueillir, et pourtant sans rien arracher, car l'amour qui était en elle l'intéressait à tout ce qui vivait au monde. Enfin, n'ayant rien trouvé, elle revint, n'ayant toujours qu'elle à lui rapporter, et comme pour s'excuser, elle lui sourit.

Cependant, il la regardait. C'était, depuis qu'elle était arrivée, le premier moment où elle était séparée de lui, où il la voyait comme une étrangère. Elle allait. Tout ce qu'elle faisait était bien. Par ses moindres gestes elle exauçait en lui un vœu et un besoin qu'il ne connaissait que lorsqu'elle les avait satisfaits. Sa grâce ressemblait à de la persuasion. Son existence achevait le monde. Tout, alentour, semblait attendre d'elle une vie nouvelle. Les statues, entre les branches, avaient l'air d'avoir recueilli une de ses poses et de la garder pour toujours, et l'on aurait dit que c'était son geste qui, en s'élargissant autour d'elle, allait donner leur forme aux horizons.

Désormais, elle lui était donnée, il n'aurait plus l'émerveillement de la recevoir. Mais il ressentit en la voyant s'approcher

une émotion si profonde qu'il fut rassuré. Elle venait. C'était bien toujours le même bonheur.

— J'avais déjà envie que tu reviennes, — dit-il en la saisissant. Il caressait les bras nus de Laure. Ils étaient purs, longs, parfaitement modelés, et d'une telle jeunesse qu'il semblait que la vingtième année de la jeune femme se fût conservée en eux. Les veines pâles et bleues y transparaissaient et elles serpentaient ainsi par toute sa chair, comme si elles y eussent tracé le mot d'un secret. Il regardait son cou, son visage, ses yeux, toutes ces présences dont sa présence était faite.

— Vois-tu, — lui dit-il, — je me suis intéressé à toi si passionnément que j'avais presque oublié ta beauté. Je lui reviens. Il n'est rien en elle dont je veuille être l'ingrat. Je voudrais te parler de tes yeux, puis de tes cheveux, puis de ta bouche, puis encore... et ce serait comme un conte infini, et je ne te parlerais que de toi.

Elle l'écoutait, mais tandis qu'elle jouissait de ces paroles, et quoiqu'elle fût reconnaissante à André de les lui dire, elle ne pouvait s'empêcher de les trouver presque superflues. De pareilles louanges, elle les avait reçues de lui autrefois ; elle se souvint de leur séjour en Sicile, comme du temps de sa gloire. Ces jours étaient passés. Elle lui sourit et le lui dit :

— Ce n'est pas la peine de me parler de moi. Parle-moi de ce qui te plaît, des choses, des pays, des villes. Ce n'est pas la peine de parler d'amour, je t'aime.

Soudain, par un mouvement souple et subit, elle s'allongea sur le banc de marbre comme une grande enfant et, posant la tête sur les genoux d'André, ferma les yeux; ce fut comme si elle s'était tue davantage. Sans même se défendre par la parade du regard, son visage se livrait; il voyait les larges sourcils, l'ovale très pur, la bouche facilement dédaigneuse; et il se rappela que c'était ainsi, les yeux fermés, qu'elle lui était apparue la première fois.

Et il se souvint de certaines satiétés d'autrefois, avec d'autres femmes, quand, sur les sommets aigus du plaisir, il avait suffoqué dans le néant. Il n'en était plus ainsi. Plein de ses forces, il regardait l'avenir.

La vie lui paraissait sans limites. Mais au moment de son plus grand bonheur, il voulut accepter toutes les conditions de

sa destinée, considérer les dangers possibles et les malheurs sûrs. Dans ce paysage, entre la plaine et les monts, il pensa aux journées et aux travaux, et tandis qu'au loin brillait la mer, avide d'une vie éternelle, il pensa pourtant à la mort. Il se dit qu'il remplirait ses devoirs et dans les actes les plus libres et les plus volontaires qu'il pourrait accomplir, il ne vit plus, à l'avance, qu'une obéissance à de grandes lois.

Elle, cependant, les yeux clos, songeait à ce qu'ils avaient désormais devant eux, à la redoutable vie familière. Le miracle de leur réunion était déjà consommé. Ils allaient continuer de vivre ensemble, dans l'ordinaire des heures. Tout deviendrait habituel, et pourtant, elle ne voulait pas que rien fût moins beau. Elle comprenait que si les plus médiocres amours ont leurs moments extrêmes et qu'on peut croire sublimes, il n'appartient qu'aux plus nobles de maintenir haut les heures communes. Elle espéra qu'elle aurait de quoi répondre à ce vague et terrible danger des jours. Sans doute leur ferveur retomberait. Mais si les flammes ne brûlent pas toujours, les sources coulent sans cesse. Comme elle méditait ainsi, justement, rouvrant les yeux, elle vit les eaux jaillissantes. Elles s'élevaient dans l'air subtil, et le soleil y faisait rouler d'innombrables pierres précieuses; puis elles retombaient, se perdaient dans l'ombre où elles arrosaient les plantes, où elles n'étaient plus que l'eau bonne, utile, modeste; mais, dans ce service, il suffisait qu'un rayon les touchât pour qu'elles fussent à nouveau pleines de diamants, et elles étaient toujours prêtes à redevenir toute richesse, parce qu'elles étaient toute simplicité.

— Comme cette eau, — se dit-elle.

Elle s'était relevée. Le soleil venait de disparaître, les arbres se dressaient dans la pureté, et le soir, bien loin de s'annoncer par de l'ombre, se marquait par un élargissement du jour. La grande et pâle évidence du crépuscule semblait dévoiler les choses. En bas, les paysans revenaient. Certains chantaient d'une voix triste et mordante. Un village sur son éperon apparaissait, rude et noir, criblé de vitres multicolores. Une petite fumée s'élevait dans le ciel, comme un chétif pèlerin terrestre, et sur ces prairies d'hyacinthe, elle cherchait son chemin en même temps qu'elle perdait sa forme. Une lueur rose, pareille

au nimbe qui se dégage des saints, bordai' la ligne des monts en extase, et l'on voyait le tremblement universel de l'air pâle et pur. Laure, renversant la tête, n'aperçut plus que le zénith vertigineux et comme, en écartant le sable marin, on met au jour un coquillage enfoui, son œil, en insistant dans l'éther, finit par y découvrir une étoile.

Tout redevenait tel que la veille; à eux, cependant, ce soir leur échappait, il était à jamais perdu, il trempait dans un souvenir merveilleux. Elle craignit brusquement que leur bonheur ne fût déjà un peu passé, une angoisse soudaine la saisit, et, brusquement, elle fut aussi avide que si elle n'avait pas été heureuse. Elle se jeta contre lui.

— Regarde, — lui dit-il alors, — tout est aussi beau qu'hier.

— Aussi beau? — demanda-t-elle éperdue.

— Peux-tu croire, — reprit-il, — que je m'habitue à toi? Je suis si heureux de ta présence que je ne voudrais pas retourner à ton arrivée. Tu n'es pas venue en une fois. Tu arriveras toujours.

Autour d'eux, en eux, le même soir recommençait. Les chênes verts, obscurs et massés, retombaient plus pesamment sur la terre, les cyprès se jetaient dans le ciel d'un élan plus simple et plus fort. Seul, comme pour les avertir que rien ne reparaît jamais tout à fait, un nuage, cette fois-ci pendait au loin sur la mer, du côté des îles. Mais lui-même il était beau, violet, dense et ourlé d'or. Le reste du ciel était net, à peine percé de quelques étoiles. Alors ils eurent confiance en eux et tandis qu'ils entendaient partout, parmi les plantes qui s'assombrissaient, le chuchotement des sources actives, il leur parut qu'en eux aussi tout était devenu vivant.

ABEL BONNARD

NOTES ET MAXIMES[1]

Il y a des êtres qui s'efforcent à aimer pour ne pas se sentir seuls, comme les poltrons chantent la nuit pour n'avoir pas peur.

Beaucoup d'hommes supportent très bien les grandes douleurs et entrent en fureur pour de petits inconvénients.

Il faut être honnête, sans être sage. La sagesse, c'est une honnêteté qui a le « trac », et qui reste enfermée par peur du danger.

Il est des vies de femmes qui auraient dû être belles et qui ne se sont inscrites que dans le livre de comptes du ménage.

On n'aime que les vérités qu'on a découvertes soi-même, parce qu'alors, elles vous sont aussi personnelles que des mensonges.

Aujourd'hui, on ne peut plus avoir d'aventures qu'en amour. Les destinées et les existences sont limitées, réglées, enchaînées. Seul, l'amour a conservé un certain pouvoir de désordre et de fantaisie. De là vient le goût que beaucoup d'hommes ont pour les femmes; ils ne les aiment pas pour elles-mêmes, ni pour le plaisir qu'ils en attendent; mais elles introduisent dans leur vie la variété et le caprice, et ils reportent sur elles tous les désirs d'action, de mouvement et

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

de troubles qu'en d'autres temps, ils eussent appliqués à d'autres objets.

On aime quelquefois découvrir une faiblesse ou un ridicule chez un être que l'on admire.

On est plus indulgent pour les êtres à qui l'on a rendu des services, que pour ceux dont on en a reçu.

C'est l'idée mystérieuse et redoutable qu'on se fait, tout enfant, de la femme, qui détermine, plus tard, les erreurs et les folies de l'amour. On a de la peine, quand on est devenu un homme, à se débarrasser de ces premières et obscures impressions, et on continue de regarder les femmes avec les yeux émerveillés et craintifs de l'adolescence.

Les riches ont beaucoup plus d'ennuis d'argent que les pauvres.

Le printemps est l'effort de la nature vers le bonheur.

Le bonheur réside dans ce qu'on connaît, mais le désir du bonheur s'applique à ce qu'on ignore. De là vient que tout est sans cesse à recommencer.

La vie est remplie de sottises qui ont d'heureux résultats et d'actes raisonnables qui n'en ont que de fâcheux.

La vérité historique est faite du silence des morts.

Toutes les femmes jalouses capitulent sur l'oreiller.

Les religions qui cessent d'être intolérantes périssent vite.

Les mauvaises lois sont celles qui ont besoin d'être interprétées.

On rencontre dans la vie des femmes divines, éclatantes et mystérieuses. On les approche avec une admiration craintive, on leur parle, on les connaît, et on s'aperçoit avec stupeur qu'elles sont aussi puériles que des enfants au maillot.

L'amitié n'implique pas plus l'égalité que l'amour. Il n'y a d'amitié vraie et profonde qu'entre deux êtres dont l'un accepte d'être dominé par l'autre.

Le cœur et l'esprit sont pleins de forces perdues.

La prière est un élan sublime vers Dieu, dans l'intention de tirer de lui de petits profits.

On est également prêt à devenir amoureux, après un beau rêve et après un bon dîner.

Les beaux livres consolent de tout, mais ne remplacent rien.

L'intelligence, comme la sottise, mène droit au mépris. Il n'y a que la qualité du mépris qui diffère.

Un homme pauvre qui, par sa situation, doit fréquenter des riches, est très embarrassé; s'il a un visage triste, ceux-ci se détournent de lui; s'il prend un air gai, ils le croient content de son sort, ce qui le vexe.

La pauvreté est quelquefois une parure pour un homme. Mais elle va toujours mal aux femmes.

Les hommes politiques se divisent en deux grandes classes : ceux qui prennent le mot changement pour le mot progrès, et ceux qui confondent le mot immobilité avec le mot perfection. En dehors d'eux, on trouve bien quelques esprits originaux qui se risquent à vouloir à la fois conserver ce qui est excellent et réformer ce qui est défectueux. Mais c'est là une distinction trop subtile, et ils passent pour des rêveurs.

La trahison quelquefois entretient et renouvelle l'amour, pour la même raison qu'on aime mieux sa demeure si l'on peut la quitter de temps à autre.

A la guerre, l'importance du général en chef diminue à mesure qu'il dispose d'effectifs plus nombreux. Le hasard des batailles augmente avec le nombre des soldats. Dans l'Histoire, les grands capitaines n'ont jamais commandé que de petites armées.

Toutes les idées naissent à Paris, mais la province est leur pierre de touche. C'est elle qui fait le départ entre celles qui sont durables et fécondes, et celles qui sont brillantes, éphémères et vaines.

Il est difficile de conserver dans le bonheur des besoins intellectuels.

La natalité, dans un pays, dépend avant tout de la religion. Les peuples les plus religieux ont toujours été ceux qui ont eu le plus d'enfants.

L'esprit et le cœur ne peuvent s'accorder que dans la médiocrité.

Il y a peu de spectacles plus désagréables que le bonheur d'une femme où l'on n'est pour rien.

Beaucoup d'hommes se montrent pleins d'ardeur auprès des femmes, pour battre en retraite dès qu'ils touchent au but et qu'ils doivent s'exécuter.

Bien peu d'hommes, passé trente ans, cherchent encore à comprendre et à s'assimiler des idées nouvelles. Presque tous se contentent de les juger d'après celles qu'ils possèdent déjà, ce qui équivaut toujours à les condamner.

Les grands poètes dégoûtent de la prose. Mais les petits poètes dégoûtent de la poésie.

On cesse d'être jeune dès qu'on passe du désir à l'effroi de l'inconnu.

La pauvreté serait une chose charmante, s'il n'y avait pas les femmes.

L'origine de tous les ennuis d'argent vient du premier présent que l'homme ait fait à la femme.

La langue française ressemble à ces femmes belles et séduisantes qui passent à travers toutes les aventures sans rien perdre de leur pureté et de leur fraîcheur. Elle peut se permettre tous les écarts, elle se retrouve toujours simple, nette, claire et propre.

En révolution, la tyrannie et la liberté se jouent à pile ou face.

On aime toujours mieux être bon pour les gens destinés à réussir que pour ceux qui n'ont pas de chance.

Il est aussi désagréable pour un homme de vivre avec une femme très intelligente qu'avec une femme très sotte. Car l'une et l'autre sont également tyranniques et encombrantes. Elles exagèrent toutes les deux leurs droits et exigent les mêmes égards, les mêmes sacrifices. L'intelligence est aussi orgueilleuse que la sottise. Les femmes ne peuvent être charmantes qu'avec une intelligence moyenne et modeste.

Quand on a donné sa jeunesse à des rêves, on ne peut plus donner sa vie à des êtres réels.

Les trahisons d'amis sont plus douloureuses que les trahisons de femmes, parce qu'on les attend moins.

On se donne la plupart du temps, auprès des femmes, un mal bien inutile. Souvent, ce que l'on n'a pu gagner par six mois de cour assidue, de soins délicats, de paroles tendres, d'affection émue, on l'obtient d'un verre de champagne.

Il est dangereux de montrer auprès des riches du désintéressement : ils en abusent tout de suite.

La richesse affine et affaiblit le goût.

La punition des hommes qui sont nés riches, c'est qu'ils ont toujours moins d'insolence que ceux qui le sont devenus.

La musique, sublime ou vulgaire, commence par élever l'esprit et finit par inspirer des désirs sexuels.

Les hommes ont bien de la peine à se décider entre ces deux reproches qu'ils adressent toujours aux femmes : celui de résister trop longtemps et celui de céder trop vite.

Quand on a réussi à triompher de l'amour, on en reste toujours un peu humilié.

Ce qui fait, dans la vie, la supériorité et le succès des médiocres, c'est qu'ils se décident tout de suite entre les divers possibles, tandis que les cœurs ambitieux ne savent jamais faire leur choix parmi le peuple immense des désirs.

La mort, aujourd'hui, a perdu toute grandeur; dans l'antiquité, c'étaient les adieux à la lumière. Aux beaux temps du

christianisme, c'était l'effroi mystique de l'inconnu et l'espoir redoutable de comparaître devant le Seigneur. Maintenant, parmi la ruine universelle des croyances, c'est quelque chose de terne, d'indistinct, sans illumination comme sans déchirement. Personne ne sait plus quitter la vie noblement, et la mort elle-même semble s'être démocratisée.

Au point de vue social, les médiocres rendent souvent plus de services que les gens d'esprit.

Le synonyme de malheur est disproportion.

Il y a des femmes qu'on ne peut aimer qu'absentes.

Beaucoup d'hommes raisonnables prennent pour de la sagesse le vide de leur cœur.

Tous les moralistes conseillent de fuir les passions et de prendre la raison pour guide. Ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'on souffre souvent autant par la raison que par les passions.

La fierté est la particule des pauvres.

Les pauvres qui trouvent le moyen de s'introduire de temps à autre dans un milieu riche, font songer à ces personnes qui montent dans un compartiment de première classe avec un billet de troisième : Ils ne se sentent pas à leur aise, et ont peur à chaque instant d'être délogés et poursuivis.

Il n'y a plus que les pauvres pour faire des économies.

Beaucoup de gens trouvent le moyen d'être à la fois prodigues et cupides. Ils jettent l'argent par les fenêtres et courent ensuite dans la rue pour le ramasser.

Les femmes qui ont été privées des soins maternels sont toujours faibles. Si Ève a mal tourné, c'est qu'elle n'a jamais connu sa mère.

Un grand homme est le point de rencontre d'une faculté et d'une occasion.

Il y a des âmes qui naissent blessées.

Il est des êtres malheureux qui ont un cœur pour souffrir et qui n'en ont pas pour aimer.

L'honnêteté est peut-être plus facile aux pauvres qu'aux riches.

Un avantage des pauvres, c'est qu'ils se sentent très généreux, sans que ça leur coûte rien. Ils rêvent qu'ils prêtent de l'argent, qu'ils font des cadeaux; ils sont éblouis eux-mêmes de leurs largesses; ils ne déboursent rien, mais ils se voient toujours la main à la poche. Ils ressentent tous les plaisirs de la générosité, et n'en éprouvent aucun des inconvénients.

Il est plus souvent plus douloureux de se détacher que de s'attacher.

Pour l'élite, l'amour du peuple est le plus difficile des sentiments.

Il y a des regards qui sont des prises de possession plus complètes que la possession elle-même.

La vie est presque toujours un progrès dans les événements et une déchéance dans les sentiments.

On ne peut être tout à fait intelligent, si l'on n'a pas été pauvre.

Il y a peu de riches qui soupçonnent jusqu'où peut aller la sensibilité d'un pauvre.

Beaucoup d'hommes sont plus émus des pleurs d'une inconnue que de ceux de leur maîtresse.

Il y a des gens pour qui la pensée de la mort se confond toujours avec celle de l'héritage.

La religion effraie par ses grands côtés et console par ses petits : Dieu, la mort, l'éternité, tout cela donne de l'épouvante; mais des pratiques minutieuses, des chapelets, des cierges, des images, de la musique, soutiennent et rassurent. Dès qu'une croyance peut se symboliser dans des objets matériels, elle cesse d'être un tourment pour l'imagination et devient une certitude visible et tangible.

C'est également une preuve de faiblesse que de se laisser dominer par la haine et d'être incapable d'en éprouver.

Il y a souvent dans le mal plus d'activité productrice et plus de génie inventif que dans le bien. C'est que la Force, qui est la loi essentielle de la nature, se développe avec plus de liberté et rencontre moins de limites dans le mal que dans le bien.

Il y a des athées qui ont l'âme religieuse, et des croyants qui ont l'intelligence sceptique.

La lassitude est liée à toute activité, aussi bien à celle du cœur qu'à celle du corps. On se fatigue d'aimer comme on se fatigue de marcher.

Le plus souvent, il n'y a rien de commun entre faire des vers et être poète.

Beaucoup de gens parlent, non pas pour exprimer leurs idées, mais pour en avoir.

Les parents pauvres se rattrapent aux enterrements. Ce jour-là, ils se sentent des égaux, et se permettent de l'importance.

Pour les cœurs légers, un caprice, c'est déjà une chose très grave.

Le salut du christianisme est dans l'humilité de l'individu. Mais aujourd'hui, les consciences ne savent plus être humbles, et c'est là ce qui a ruiné la foi.

L'intelligence et le talent sont moins rares que l'art de les utiliser.

Le pessimisme intellectuel a souvent une haute valeur. Mais le pessimisme social est presque toujours médiocre,

On est aussi intelligent en province qu'à Paris, mais la plupart du temps, l'intelligence y reste sans emploi.

La plus sûre des honnêtetés, c'est de ne pas avoir de désirs.

Les femmes ont plus à perdre d'être traitées en égales qu'en inférieures.

On rêve de la gloire, puis on se borne à espérer le succès, et on finit par se contenter des éloges de sa famille.

Certains êtres mettent toute leur vanité à ce qu'on les croie malheureux.

Les yeux sont toujours plus tendres que le cœur.

Parmi toutes les qualités qui plaisent à l'amour, l'intelligence vient au dernier rang.

La solitude est la patrie des grandes âmes.

ÉTIENNE REY

ATHÈNES PENDANT LA GUERRE

Les choses vues et entendues dans Athènes pendant ces mois de crise laissent, mieux peut-être qu'en toute autre capitale balkanique, le souvenir d'un drame soudain. Longues rancunes qui décidèrent à l'action, silencieuses préparations d'alliances inattendues, qu'on oublie vite toute cette vérité diplomatique, compliquée, presque abstraite, quand les premiers clairons d'appel annoncent eux-mêmes un prologue décisif! Mais cette fois, la guerre moderne exclut l'émotion romantique qu'excitent encore, à distance, les épisodes de l'Indépendance, Missolonghi, retraite de Byron, ou les brûlots de Canaris. Les temps nouveaux intéressent assez par la nouveauté d'autres sentiments qu'ils provoquent, et ramènent l'esprit à des comparaisons plus antiques. Athènes, qui, déjà maîtresse de ses destinées, ne combat plus pour sa propre vie, mais pour propager sa liberté, efface jusqu'au pénible souvenir d'une trop longue servitude. Non seulement par ses succès, mais par des vertus déjà organisées, elle force une sympathie française, toujours prompte pourtant à se prononcer d'abord pour les vaincus. N'est-ce pas une belle guerre, celle qui fait un peuple égal à son premier passé, lui dévoile sa plus noble tradition reconquise?

*
* *

J'aime d'abord à me souvenir de ces rudes soldats, dont, aux premiers jours, Athènes, centre d'hellénisme, réunissait la troupe. Logés un peu partout, — car, dans la ville nouvelle, les riches familles prêtaient leurs maisons, — ils étaient, en somme, une Grèce militante, rassemblée provisoirement pour les armes, une Grèce pittoresque aussi, où chacun apportait son originalité avec l'appoint de son courage. Je les ai vus d'abord passer dans les rues qu'ils occupaient en maîtres, mais familièrement, et avec le respect ingénu de ces palais qu'étaient pour eux les demeures les plus humbles. Sans hâte, sans gêne, ils allaient par groupes. Le soir, pour chanter, en marchant lentement, de graves mélopées, quelqu'une de ces chansons qui unissent l'amour à la patrie, il se trouvait toujours des voix accordées, aux modulations âpres. Je connais mal ces *tragoudiai*; mais ceux qui les ont créées avaient des fièvres de poètes : « La liberté est une magicienne », chante Palamas, dans la *Vie inébranlable*; « la liberté est une Circé. Elle dévore les peuples irréfléchis, la liberté, comme une Lamia... Le tyran attend dans toute sa joie... Tuez sa joie, les vengeurs! » J'interprète avec l'inspiration de Palamas l'ardeur vengeresse des volontaires.

Piquante diversité : les Crétois, vestes soutachées, amples culottes noires, toques en tête, mêlent leur troupe un peu sombre aux costumes plus pimpants, déjà presque légendaires, des palikares d'About. Ceux-ci sont venus surtout de l'Étolie, de l'Acarnanie; ils portent encore la cape de poil de chèvre, et la foustanelle blanche, et ce petit bonnet rouge, dansant au rythme des pas, crâne comme la chéchia de nos zouaves. Les Crétois ont leur *pappas*, médiateur des secours du Christ; mais le *selingas*, chef féodal, accompagne ses enfants des montagnes du Nord. Il les soigne, arbitre leurs disputes; il les conduira sous les balles. Or, quel contraste de toutes ces faces usées par le soleil, des grands yeux bruns, insistants comme ceux de bêtes intelligentes, avec l'aspect des petites rues modernes, les maisons claires, comme timides, qui pointent vers le Nord, prolongeant jusqu'au pied du Lyca-

bette l'ancien village albanais. Quand les premiers volontaires s'assemblaient dans les ruelles qui escaladent les pentes de l'Acropole, ou aux entours du Théseion, fumant le narghilé sous un maigre olivier poudreux, on les trouvait plus à leur place, dans un paysage âpre et sans humanité, et qui semble n'être fait que pour être regardé de loin.

En dépit de leurs casaques cramoisies, il s'en faut que les Garibaldiens, dont la troupe prétentieuse occupa tout un mois de son tapage les cours intérieures de l'Université, aient fait naître la même curiosité. A ces étrangers, j'ai préféré les Grecs de la *diaspora*, émigrés venus d'Égypte, de France, d'Amérique. Ceux-ci étaient chez eux. Tout au plus reconnaissait-on l'esprit prompt à l'assimilation d'une race toujours colonisatrice, en distinguant ces exilés, qui, fidèlement, avaient pris au loin les modes étrangères : Grecs d'Amérique surtout, faux Anglo-Saxons un peu raides, aux lèvres glabres, qui découvraient en souriant des dents d'or, et accentuaient leur idiome presque désappris d'un nasillement exotique. Ils ont apporté dans la mère patrie, disent aujourd'hui quelques gazettes mécontentes, la fièvre récurrente avec la manie des cartes à jouer. Mais j'admire le bel élan qui amena de l'Illinois ou de plus loin ces volontaires. « Si la Grèce exigeait vingt mille soldats, disait l'un d'eux, elle sait où elle les peut trouver encore. »

La discipline de la mobilisation efface petit à petit ces contrastes par la monotonie de l'uniforme réséda. Chaque jour, sous les fanfares encore malhabiles, plus de soldats vêtus, équipés, et qui défilaient au pas. La Grèce garde pourtant dans son armée un peu de cet individualisme qui parut aux premiers temps d'appel. Avec ses réguliers aux képis de formes françaises, marchent, en bandes capricieuses, des montagnards, sobres et concentrés, et qui montrent seulement sur leurs petites toques noires, les armes et la couronne d'Hellas. Les Mannlicher précis, un peu partout, remplacent les vieux fusils niellés et damasquinés. Mais, après les baïonnettes, le coutelas compte encore. Nos officiers français, surpris, ont vu leurs recrues se montrer avec orgueil ces armes fantaisistes, les plus fidèles. Joie sauvage que d'en essayer le fil et la pointe, en maudissant le Turc, « chien barbare »...

Encore qu'une troupe qui s'équipe pour la bataille laisse peu deviner des sentiments que la guerre développera en elle, les soldats envoyés en Macédoine, en Épire, pour des combats modernes, m'ont semblé annoncer quelques traits d'un caractère, par où ils sont apparentés en définitive aux Grecs d'autrefois. Comme ils ont eu leur discipline respectueuse des ordres, mais logique et consciente de l'intelligente supériorité, ces soldats devaient montrer, pendant la campagne, leur humanité. Qu'on les compare aux Turcs, aux Bulgares, il me revient en mémoire ce que dit l'histoire des anciens Athéniens : « Ce n'est pas vainement qu'on louait leur philanthropie; ils n'aimaient pas comme les Asiatiques les supplices raffinés et cruels; ils n'avaient pas comme les Thraces, l'ivresse de la violence. » Et, sans doute, les Athéniens d'autrefois ne se faisaient pas scrupule de massacrer des garnisons, de vendre à la criée des vaincus, voire de condamner à la ciguë leurs généraux. Ils prouvaient pourtant leur respect profond de la souffrance, au moins par leur insistance à vanter le prestige de la douceur. La guerre présente a été bénigne. On n'a parlé d'exécutions que dans tel village où les paysans turcs tiraient de leurs maisons sur les civières des blessés. Au Pirée, les prisonniers turcs acceptaient avec résignation un sort presque enviable. Délirant à l'hôpital de l'Évangélismos, des soldats grecs d'Épire émouvaient les infirmières par une sincère horreur du sang versé. J'ai vu ici des enfants musulmanes, recueillies et ramenées par des soldats, parce qu'on les avait trouvées pleurant et sans famille. L'hommage des vaincus dans les nouvelles éparchies n'atteste-t-il pas, d'ailleurs, les bons procédés du vainqueur? Aux obsèques du roi Georges, on se montrait une délégation recueillie de muftis et d'imans enturbannés. Des photographies me font voir, au lendemain de Janina, le spectacle d'une « doxologie », à laquelle assiste le Diadoque, et que les Turcs célèbrent.

Faut-il d'autre part qu'on s'émeuve en parlant de pillages? L'ordonnance d'un haut officier emportait une énorme lampe à huile. « Que fais-tu? » lui dit-on avec colère. — « Eh! répliqua en souriant l'homme surpris, tous les autres étaient venus! Je n'ai trouvé rien de mieux. » Les Européens d'Athènes ou de Salonique, amateurs d'armes, de broderies,

ou de vieilles montres d'or, et qui ont souhaité profiter des fructueuses occasions de la guerre, ne se sentent-ils pas d'ailleurs un peu responsables du sentiment de ce klephte, qui ne voulait pas avoir dérobé moins ingénieusement que les autres? Excusés par la bonne humeur la plus naïve, de tels larcins surprennent peu au pays d'Hermès.

L'esprit populaire, lui aussi, est ici traditionnel. Il arrive que le plus humble Hellène d'aujourd'hui donne à reconnaître dans ses propos les survivances de la verve d'Aristophane. J'y distingue la raillerie réaliste, qui compare par exemple les élégants d'Athènes, jeunes oisifs à la ville pendant les combats, à certaines friandises sucrées qu'on nomme ici les *kouraviedes*. Et il y a aussi à l'occasion le lyrisme le plus poétique, qui faisait dire à un soldat du peuple, à cause des brouillards du jour des obsèques royales : « Le ciel est en deuil comme nous. »

Même dans la hardiesse et le mépris de la mort, le soldat grec porte comme une gaieté légère : Votsis, qui, revenant de torpiller, dans le port même de Salonique, le *Feith-el-Bulend*, salue d'un coup de canon, au plus étroit de la passe dangereuse, le fort turc de Kara-bournou, évoque le souvenir ironique du : Tirez les premiers! de Fontenoy. Cet instinct corrige, dans les rangs du peuple, une autre allégresse moins noble : je songe à la passion qu'ont les Crétois surtout pour le coup de fusil qui réussit, pour la riposte meurtrière. De tant de siècles de guerre individuelle a subsisté cet instinct assez cruel. Mais en temps de paix même, le coup de feu n'est-il pas ici la manifestation la plus expressive de la joie? C'est le « Faites du bruit » de notre Midi, qui implique à l'occasion, dans les hasards de la guérilla, une réalisation plus positive.

A distance, et pour qui connaît les difficultés du chemin parcouru, l'effort d'endurance des vainqueurs ne paraîtra guère moins remarquable en cette guerre que la victoire même sur un ennemi imprévoyant, démoralisé, manquant peut-être d'organisation comme de réserves. Endurance du reste, assez nerveuse : il m'est arrivé d'interroger ceux qui revenaient, et qui, sans fausse réticence, ont avoué quelques-uns de leurs sentiments. C'est encore un des traits qui relient le présent

au passé que cette mobilité du Grec, et la facilité de son découragement. On a dit de l'Athénien ancien qu'il avait été capable de faire de grandes choses, mais à la condition de les faire vite. Courageux et énergique, l'Hellène d'aujourd'hui a l'âme instable comme son ancêtre; il est prompt à tous les doutes qui peuvent suivre une déception momentanée. Les récits de soldats ont révélé quelle impression dominatrice laissait l'*Embros* (en avant!) du Diadoque, mot d'ordre tenace grâce auquel peut-être fut prise Salonique, s'il est vrai que beaucoup d'officiers n'avaient point emporté les cartes du Vardar, tant ils doutaient d'avancer si loin. On reconnaît qu'au lendemain de Sarantaporos, l'armée guetta le jour, anxieuse, s'attendant à une contre-attaque, qui eût pu déterminer les suites les plus graves. Mais quelle surprise de trouver, à la petite aurore, la route libre, les canons ennemis abandonnés. « Nous n'en pouvions croire nos yeux! Il y avait des munitions pour trois mois de guerre! »

Vifs élans, lassitudes soudaines : je me remémore ces « batailles de paroles », où Thucydide, d'un point de vue critique et presque hostile, analyse le caractère des anciens Athéniens : peuple au bel espoir, faiseur de nouveautés, toujours actif, mais, s'il échoue une fois, prêt à ne plus voir que les obstacles. Ceux qui ont vécu ici pendant le premier intermède des négociations infructueuses ont connu la pesante angoisse propagée par la résistance de Janina. Quand, sous la pluie qui transformait la terre des chemins en boue liquide, et dans la neige fatale aux dormeurs fatigués, les troupes se sont immobilisées plusieurs semaines devant les casemates de Bizani, la Grèce a failli douter de ses destinées.

*
* *

J'avoue que j'ai surtout connu les épisodes de la guerre en me promenant dans les petites rues qui avoisinent l'Agora romaine et la Bibliothèque d'Hadrien : rues pressées, étroites et bariolées, qui sont comme un coin d'Orient conservé pour le souvenir dans la ville modernisée des architectes d'Othon. C'est là que, par sympathie peut-être pour le passé, les bazars

d'antiquités, les petits métiers oubliés se resserrent. Dans la rue de Pandrose s'installent surtout les faiseurs de ces *tsaroukia* à cuir rouge, à pompons noirs, qui rappellent les bottes à la poulaine de la vieille France. A cette « rue des babouches », la rue d'Éole est opposée en direction, et tend toute raide vers l'Acropole, que domine de ce côté la charmante fantaisie de l'Érechteion. C'est là que les petits Grecs du *bibliopoleion* Cadmos m'ont vendu de naïves gravures, crûment enluminées, dont la série forme comme une histoire populaire de la conquête...

Quelques rares allégories. Le petit peuple, ici, a perdu l'instinct du symbole, et veut des démonstrations d'expérience. Il admet pourtant qu'on lui fasse voir pour son orgueil « les Balkans contre le tyran », un dragon vert à tête enturbannée, que frappent de la crosse et du sabre, près des derniers squelettes de victimes, les officiers alliés en costume national. L'effet est plus comique, lorsque, dans une prétentieuse « Délivrance », un Vénizélos « nouveau Cavour », présente sa tête aux couronnes de la Crète, de la Macédoine, de l'Épire, jeunes femmes de qui les bras portent encore des chaînes brisées. En haut, réminiscence inattendue du « Rêve » de Detaille, des cavaliers en fourrageurs foulent une plaine irréelle, entre le Parthénon et Sainte-Sophie, derrière laquelle se lève un soleil d'aurore. Froides compositions... Mais le trésor national des légendes de l'asservissement prête quelques thèmes plus curieux : ainsi revoit-on, le plus souvent avec des variantes ingénues, « la résurrection du roi changé en marbre ». Là, drapé d'un pallium incarnat, couronne en tête, Constantin Paléologue, le vaincu, ramène sur la route historique Constantin le Libérateur. Au fond, coupoles et minarets ; le décor d'une opulente Byzance esclave ; au premier plan, les deux esclaves trottent enveloppés sous l'ample voile rouge. C'est la chevauchée que célèbrent aussi les poèmes populaires, chantant les deux princes qui portent l'épée de l'archange et les rameaux de la Pâque...

Les plus nombreuses figurations sont, comme il convient, des récits de batailles. Curieuse imagerie de détresse ou de gloire ! La nouveauté scientifique moderne du combat a séduit surtout les attentions. Pas une de ces scènes où n'assiste, de

très haut en l'air, quelqu'un de nos avions, ceux-là mêmes qui parurent sur les forts d'Épire, salués avec enthousiasme par les descendants d'Icare. Il est rare d'ailleurs qu'on néglige de faire entrer en action chaque fois toutes les forces de la guerre, avec leurs manœuvres et leurs positions. Un Jenidsché ferait ainsi songer de loin aux « batailles tactiques » de Van der Meulen, à quelque passage du Rhin, accommodé au goût du pays des palikares : même perspective haute qui découvre le fleuve; l'artillerie aligne ses fumées, tandis qu'au galop les caissons retournent vers l'arrière. Il ne manque même pas, pour marquer l'action, de ces figures en mouvement de premier plan, groupe d'officiers qui dominent la plaine où s'avancent, en files pressées, les combattants, tels que des gens de qualité jouant aux échecs avec des soldats de plomb. Pourtant, les combats d'Ostrovo, d'Albankioï, de Pente Pigadia font voir des mêlées plus confuses, où les bataillons se choquent. Dans une prise de Florina, la poursuite des Turcs, reproduit quelques thèmes d'un Rezonville célèbre. Toujours naïve, et toujours éclectique, cette imagerie exclut du moins l'émotion des sentiments : à peine si parfois les Turcs visages convulsés, fuient avec une terreur rendue d'ailleurs à dessein risible. Le pittoresque de la nature n'est pas moins rare : à la prise de Korytsa, les hautes maisons juchées sur les bords du ravin, donnent assez, il est vrai, l'aspect d'un village albanais; mais à Sarantaporos, le redoutable défilé est peint déjà de façon moins sincère, avec ses éclatements rouges d'obus, ses fumées, et sous la couleur bleu sombre que les anciens Grecs donnaient à leur Tartare. Presque partout ailleurs, le paysage se réduit sèchement à quelque minaret symbolique, pareil à « l'arbre de mémoire » des paysages académiques. Pour cette campagne menée pendant un hiver redoutable, une seule gravure a figuré des neiges. Socrate disait aussi : « Les champs et les arbres ne peuvent rien m'apprendre. Je ne trouve à profiter que parmi les hommes. »

***

J'ai vu du moins ici les misères ou les joies de la guerre déterminer d'émouvants épisodes. J'ai vu les blessés dans les

hôpitaux arrivant par équipes grises et douloureuses, avec leurs gestes contraints, leurs visages harassés et terreux, et qui avaient pris à la longue l'air et la couleur de misère des pauvres hardes déchirées. J'ai vu l'effort des faces mornes, obstinément attentives, comme si ces hommes épuisés se fussent appliqués désespérément à retenir la vie. J'ai vu les convalescents résignés comme des animaux frappés, et ceux qui pouvaient se traîner, accroupis dehors, ou debout contre les murs, ou assis au soleil, avec ces pansements ternes qui désignaient la place des blessures.

Mais jamais de misères exaspérées, jamais de cris de désespoir ou même de reproche. La confiance dans le chef, capable, disait-on, par lui seul de gagner des batailles, l'enthousiasme de la foi religieuse excluaient la plainte. Ce peuple, d'ailleurs, avec son « Qu'y faire? » fataliste, n'a pas de goût pour la récrimination; amateur de bruit et d'action, — si jeune encore —, il escompte même à l'heure du sacrifice, le profit de la conquête; il n'a pas encore connu non plus telles de ces interrogations sociologiques, qui font qu'on ne se bat plus que par devoir. Même résignation chez les mères, d'humbles femmes du peuple qui disaient faiblement : « Nous sommes sans nouvelles », trouvant encore un sourire de dignité pour répondre à la sympathie de l'étranger. Même résignation chez de tout jeunes hommes qui allaient partir, et qui, déjà instruits par les souffrances des autres, n'avaient pourtant que du courage au cœur, avec les sentiments de la foi, quand je les ai vus, dans les chapelles du Lycabette, allumer en offrande les petits cierges de cire jaune, cribler leur tête et leur poitrine de ces signes de croix orthodoxes si pressés, et baiser les icones.

Au souvenir des spectacles de douleur et de résignation, ma mémoire associe cette peine tragique de la mort royale, parce qu'elle a été populaire aussi, et que la balle du fou assassin de Salonique frappait sensiblement la patrie. C'est à peine si aujourd'hui la douleur d'Athènes s'apaise. Les draperies noires qui couvraient toute la ville habillent, il est vrai, les orphelins de la guerre. Mais les pancartes du « grand deuil national » s'attardent encore aux vitrines des boutiques, et les journaux ont publié longtemps de naïves lettres ouvertes

très haut en l'air, quelqu'un de nos avions, ceux-là mêmes qui parurent sur les forts d'Épire, salués avec enthousiasme par les descendants d'Icare. Il est rare d'ailleurs qu'on néglige de faire entrer en action chaque fois toutes les forces de la guerre, avec leurs manœuvres et leurs positions. Un Jenidsché ferait ainsi songer de loin aux « batailles tactiques » de Van der Meulen, à quelque passage du Rhin, accommodé au goût du pays des palikares : même perspective haute qui découvre le fleuve; l'artillerie aligne ses fumées, tandis qu'au galop les caissons retournent vers l'arrière. Il ne manque même pas, pour marquer l'action, de ces figures en mouvement de premier plan, groupe d'officiers qui dominent la plaine où s'avancent, en files pressées, les combattants, tels que des gens de qualité jouant aux échecs avec des soldats de plomb. Pourtant, les combats d'Ostrovo, d'Albankioï, de Pente Pigadia font voir des mêlées plus confuses, où les bataillons se choquent. Dans une prise de Florina, la poursuite des Turcs, reproduit quelques thèmes d'un Rezonville célèbre. Toujours naïve, et toujours éclectique, cette imagerie exclut du moins l'émotion des sentiments : à peine si parfois les Turcs visages convulsés, fuient avec une terreur rendue d'ailleurs à dessein risible. Le pittoresque de la nature n'est pas moins rare : à la prise de Korytsa, les hautes maisons juchées sur les bords du ravin, donnent assez, il est vrai, l'aspect d'un village albanais; mais à Sarantaporos, le redoutable défilé est peint déjà de façon moins sincère, avec ses éclatements rouges d'obus, ses fumées, et sous la couleur bleu sombre que les anciens Grecs donnaient à leur Tartare. Presque partout ailleurs, le paysage se réduit sèchement à quelque minaret symbolique, pareil à « l'arbre de mémoire » des paysages académiques. Pour cette campagne menée pendant un hiver redoutable, une seule gravure a figuré des neiges. Socrate disait aussi : « Les champs et les arbres ne peuvent rien m'apprendre. Je ne trouve à profiter que parmi les hommes. »

*
* *

J'ai vu du moins ici les misères ou les joies de la guerre déterminer d'émouvants épisodes. J'ai vu les blessés dans les

hôpitaux arrivant par équipes grises et douloureuses, avec leurs gestes contraints, leurs visages harassés et terreux, et qui avaient pris à la longue l'air et la couleur de misère des pauvres hardes déchirées. J'ai vu l'effort des faces mornes, obstinément attentives, comme si ces hommes épuisés se fussent appliqués désespérément à retenir la vie. J'ai vu les convalescents résignés comme des animaux frappés, et ceux qui pouvaient se traîner, accroupis dehors, ou debout contre les murs, ou assis au soleil, avec ces pansements ternes qui désignaient la place des blessures.

Mais jamais de misères exaspérées, jamais de cris de désespoir ou même de reproche. La confiance dans le chef, capable, disait-on, par lui seul de gagner des batailles, l'enthousiasme de la foi religieuse excluaient la plainte. Ce peuple, d'ailleurs, avec son « Qu'y faire? » fataliste, n'a pas de goût pour la récrimination; amateur de bruit et d'action, — si jeune encore —, il escompte même à l'heure du sacrifice, le profit de la conquête; il n'a pas encore connu non plus telles de ces interrogations sociologiques, qui font qu'on ne se bat plus que par devoir. Même résignation chez les mères, d'humbles femmes du peuple qui disaient faiblement : « Nous sommes sans nouvelles », trouvant encore un sourire de dignité pour répondre à la sympathie de l'étranger. Même résignation chez de tout jeunes hommes qui allaient partir, et qui, déjà instruits par les souffrances des autres, n'avaient pourtant que du courage au cœur, avec les sentiments de la foi, quand je les ai vus, dans les chapelles du Lycabette, allumer en offrande les petits cierges de cire jaune, cribler leur tête et leur poitrine de ces signes de croix orthodoxes si pressés, et baiser les icones.

Au souvenir des spectacles de douleur et de résignation, ma mémoire associe cette peine tragique de la mort royale, parce qu'elle a été populaire aussi, et que la balle du fou assassin de Salonique frappait sensiblement la patrie. C'est à peine si aujourd'hui la douleur d'Athènes s'apaise. Les draperies noires qui couvraient toute la ville habillent, il est vrai, les orphelins de la guerre. Mais les pancartes du « grand deuil national » s'attardent encore aux vitrines des boutiques, et les journaux ont publié longtemps de naïves lettres ouvertes

qui s'étonnaient qu'on pût vêtir en temps d'affliction des toilettes de fête ou les couleurs claires d'été.

Je me souviens de la rumeur accueillant la nouvelle, et comment une vieille, rue d'Éole, examinant les premières gravures qui montraient l'assassinat, tremblait de colère et de douleur!

C'est cette foule, pressée dans la métropole autour du catafalque, puis, après les obsèques, arrachant pour ses souvenirs les fleurs des couronnes, ou, dans la rue du Stade, acclamant, du crépitement sourd de ses bravos, les étendards déchirés d'Épire, qui donne le sens profond de ce deuil, où participèrent aussi, deux semaines, dans Athènes, mais combien plus extérieurement, des ambassades chamarrées. Ceux des étrangers qui connaissaient déjà la ville et le peuple auront remarqué l'ordre parfait de cette cérémonie, mais plus encore qu'elle fut visiblement ordonnée comme nationale, avec ses marins grecs, ses soldats grecs, ceux-ci à peine revenus des champs de bataille, vêtus des tenues de la guerre : opportune commémoration du destin d'un roi frappé au but de ses victoires, et dont la mort absurde reste, on le peut dire, la seule défaite des armes helléniques.

Ces misères ont trouvé leurs compensations. L'une après l'autre, deux grandes joies réalisées apaisent le regret des sacrifices. Cette entrée dans Salonique, on n'y osait croire. Je me rappelle l'obscure inquiétude qui suivit les rumeurs répandues après la reculade de la division M*. Depuis quelques jours, on savait que le roi attendait près du Vardar, et qu'il avait mandé, pour une entrée solennelle, ses habits de cour. Les ponts de l'Axios franchis, les nouvelles tardaient encore. C'est à un réveil que toutes les cloches furent entendues, avec les premiers coups de feu qui tombaient des pentes du Lycabette. La joie du peuple semblait ricocher comme cette fusillade d'enthousiasme. Rauques « *zito!* » montant de la rue, cortèges de noirs Crétois, prêtres empoignant les drapeaux... Mais cette enivrante victoire, combien plus elle flattait les lettrés! Après tant de siècles, voici que s'ouvre à nouveau la route de la Macédoine; un prince grec reconquiert le patrimoine d'Alexandre...

Que le tapage de la joie populaire s'apaise un peu autour

de moi : je revois en pensée la capitale conquise, le large port ouvert où l'*embatis* soufflant du large fait clapoter de petites vagues miroitantes, et balance sans fin les barques endormies, les quais battus de blanc soleil, les hauts jardins calmes de l'avenue des campagnes, les basiliques, qui, déjà à nos derniers voyages, comme si elles eussent prévu les destins nouveaux, se dégageaient des plâtres turcs ainsi que d'un vêtement de servitude; tout en haut, la petite ville musulmane, isolée et comme dédaigneuse, parmi le bruit de ses sources et son silence enchanté... Une civilisation plus jeune, plus pratique, moins pittoresque assurément, s'installe en ces lieux guettés par la convoitise européenne. Des gendarmes crétois remplacent les policiers Jeunes-turcs. Où est maintenant, dans le cabinet de travail du *vali*, cette invraisemblable carte géographique, qui figurait la région avec toute l'inexpérience d'un planisphère d'Edrisi ou des portulans de Petrus Vesconte? Mais pour rendre la vie, après si longtemps, à la Macédoine, suffit-il de hauts souvenirs? Il m'a semblé parfois que la réflexion nationale s'interrogeait à ce sujet avec quelque inquiétude. Les cortèges de la prise de Janina étaient plus enthousiastes que ceux qu'on fit pour une première conquête en apparence si décisive.

Fût-ce cette fois seulement l'effet d'une plus longue attente et du doute qui parut naître, lors de l'inquiétant assaut de Bizani? Moment cruel, et qui fait songer à ces lourdes incertitudes du drame antique, précédant l'action de la Némésis. Mais une stratégie heureuse consacre le succès. Je me rappelle les journaux vendus dès le petit jour à la criée, l'allègre tintamarre des cloches, le faux bourdon de Saint-Nicolas, le grelottement aigre, insistant, d'Haghios Sidéris. Le canon tonne, les fusils crépitent. Dans la rue où la foule se masse, des cortèges de soldats grimpés comme sur les tombereaux de Thespis, passent en brandissant des drapeaux et des croix, et s'égosillent parmi les « *zito* ». Clairons déchirant l'air maladroitement; puis, de chaque côté des petites rues, les drapeaux vite apparus aux fenêtres, et qui se resserrent, abaissant presque jusqu'au sol la couleur des nuages et du ciel...

S'il y a eu un mirage dans l'âme grecque pendant cette guerre, ce fut celui de Janina. Un diplomate du pays disait, le

lendemain de la victoire : « J'ai marché tout le jour; je n'ai pas pu rentrer chez moi, tant j'avais de joie. Voici réalisé le rêve de treize siècles! » Mais je me souviens plus encore de ce petit vieux de la montagne qui pour lui-même chantait dans notre rue solitaire la liberté reconquise, en reprenant sur sa flûte un air de meneur de troupeaux.

Janina, ville du vizir Ali de Tebelen, a intéressé jusqu'ici l'âme hellénique plus que Salonique, « paradis terrestre » des Byzantins. J'ai sous les yeux une gravure de la reddition de la ville, qui montre des evergètes, comme Averoff, les Kaplanoi, assistant, tels des « combattants demi-dieux », à la déconvenue d'Essad pacha, rendant son épée. Pourtant la Grèce ne se félicite pas seulement de devoir à l'épire quelques-uns de ses plus notables bienfaiteurs. Si elle vénère Janina récupérée, c'est surtout comme une véritable ville sainte, où commença le mouvement d'indépendance.

La cité au lac profond, aux montagnes neigeuses, gardera toujours ainsi dans le souvenir reconnaissant du pays le rang d'une capitale. La rudesse albanaise et la barbarie d'un pacha turc, ancien brigand, n'y furent-elles pas adoucies, hellénisées, par l'influence de telle reine déjà légendaire, une Épirote de Paramythia? Avec ce troisième fils d'Ali, Salik, qui écrivait des vers grecs, la belle princesse symbolique représente quelques-uns des principes intelligents auxquels les canons vainqueurs viennent de préparer un avenir brillant.

***

A vivre presque dans l'intimité du peuple grec pendant les mois où s'est développée une crise si intense, si imprévue dans ses résultats, il arrive qu'on pense pénétrer aux sources de quelques sentiments, dont on ose juger. J'ai suivi cet entraînement. Qu'on m'excuse de l'avouer si près encore des faits.

Malgré les dénégations, il semblera sans doute un peu plus tard à tous que cette guerre a présenté quelques aspects d'une lutte religieuse. Je retiendrais volontiers comme symbolique la présence de ces archimandrites à cheval, qui, le jour des obsèques royales, accompagnaient les divisions revenues

d'Épire. Une gravure populaire figure les mêmes prêtres marchant à pied avec le drapeau, la croix haute, en avant des troupes à l'assaut. A l'enrôlement, il fallut refuser, me dit-on, des *pappas* de Crète, venus armés, mais en trop grand nombre, et qui laissaient au pays leurs enfants. Ces manifestations actives de la croisade chrétienne contre le croissant, sont plus caractéristiques peut-être que les *Te Deum* officiels, encore que certaine cérémonie, où assistait un général de qui le fils avait été tué à l'ennemi, m'ait laissé un souvenir de noblesse émouvante. La mort du roi fut elle-même une occasion pour la piété orthodoxe nationale. Je trouve dans l'éloquente oraison du métropolite cet éloge : « Il a mérité la couronne du martyre, étant tombé pour la foi, la patrie, pour décider de la liberté ou de l'esclavage. Il a fondé en réalité le grand rêve de la restauration byzantine. »

C'est ainsi que la chrétienté prétend à recueillir le bénéfice des campagnes de Macédoine et d'Épire. Tous ceux qui ont assisté au cortège des funérailles conserveront, comme d'une vision byzantine en pleine Athènes moderne, le souvenir du défilé des métropolites, ceux de l'ancienne et de la nouvelle Grèce, chamarrés comme des châsses et encadrant le Labarum du Saint Combat, apporté d'Agia Laura. Les délégations de l'Athos, jointes à ce cortège prouvaient à l'évidence l'intention d'un tel cérémonial.

Mais, si c'est au cœur populaire que la plus profonde vérité des sentiments se dépose, je remarque surtout les interprétations que donnent les soldats eux-mêmes des épisodes émouvants de cette guerre, ceux qui ont déconcerté par leur rapidité, leur succès, ou par quelques mystérieuses coïncidences. Le rôle du surnaturel est partout. C'est la Croix qui ouvre les portes de Janina. En Macédoine, éclate une série de miracles dont saint Démétrius, patron de Salonique, favorise tour à tour l'armée et la flotte. De Cassimié-Djami, son église, le saint prisonnier appelle son peuple; il lui marque la route jusqu'à son temple outragé. Votsis ayant coulé le Feith-el-Bulend, attribue lui-même à Démétrius tout le mérite de son audace et l'aveuglement des défenseurs de Karabournou : « C'est le saint, dit-il, qui leur avait voilé les paupières. »

J'ai sous les yeux une petite brochure populaire qui s'inti-

tule : *Saint Démétrius et la prise de Thessalonique*. Plaisante histoire que celle de l'evzone Tsaousis de la classe 1908, qui ayant blessé un *khodja* aux avant-postes, obtient de lui l'aveu du miracle dont le camp turc est épouvanté. Un officier a vu en songe un grand cavalier au manteau rouge : « Ses yeux lançaient des flammes, son épée était comme un éclair. » Or, l'officier connaît confusément ce cavalier mystérieux. Il pense l'avoir vu dans quelque mosquée... Décrit-on cette mosquée? Tous les Grecs reconnaissent Cassimié-Djami. Atterré, le *khodja* prédit avec les sentiments d'une Cassandre : Bientôt il n'y aura plus de musulmans en Macédoine; l'on n'entendra plus la voix des muezzins du haut des minarets. Aux veilles de chaque bataille, reparaît en effet le cavalier au manteau rouge, et tout le sang de l'armée turque se glace. Dans la mêlée, Démétrius guide les siens. Comme Ajax pendant la bataille homérique, il épouvante l'ennemi par une voix surnaturelle. Enfin, la ville convoitée est prise au jour même de la fête du saint. « Que je meure maintenant! » disent les vieux. Les pas des chrétiens foulent à nouveau le sol reconquis des basiliques, errent dans ce jardin sacré de Démétrius, où, suivant Eustathe, « les sources coulaient en fleuves », où les arbres, avant la profanation, faisaient l'ombre d'un paradis. — J'en demande pardon aux orthodoxes... Mais peuvent-ils empêcher que je reconnaisse leur saint Démétrius secondant ainsi ses fidèles comme l'héritier moderne des héros des vieilles épiphanies : Diocures de la Sagra, Ajax de Salamine, ou Pan lui-même qui combattit pour Athènes à Marathon, et dont le sortilège bruyant effrayait le cœur des Perses?

C'est encore un trait profond de cette guerre qu'elle évoque tant d'anciens souvenirs. Un coup de pioche opportun délivre-t-il, aux premiers jours de la campagne, dans les champs de fouilles de Delphes une statue de la Victoire, banale figure d'acrotère, il se rencontre des exégètes qui proclament que l'oracle antique d'Apollon a parlé. On télégraphie la trouvaille au Diadoque, de qui les armées sembleront prendre cette triomphale Niké pour guide. La victoire d'Elassona « sauve les dieux de l'Olympe, dont la demeure sacrée ne sera plus profanée par les Barbares ». Nouvelle Grèce, source magique : *neon magicon anavrysma!* Mais c'est l'eau antique qui abreuve

toujours le sol de la conquête. Le roi Nicolas, répondant avec une fine fierté aux puissances, paraît lui-même restituer le calme d'un pasteur de peuples homérique. Les batailles du Monténégro allié sont des gigantomachies. Un hymne de Palamas vient célébrer la danse des Cyclades et des îles délivrées, grand *choros* antique auquel les affranchies se mêlent...

Superficielles rencontres, dira-t-on, ou artifices de lettrés. Qu'on voie donc le peuple lui-même mêler inconsciemment aux rites de son orthodoxie les souvenirs du paganisme. A Salonique, la mort du roi est expiée à la manière antique. Un cortège se rend jusqu'à la place du meurtre, où est dressé une sorte de reposoir funèbre. On baise l'icone, et des jeunes filles jettent des fleurs, comme dans les *Rosalia* macédoniennes.

Puissance de ces retours presque involontaires, qui rendent une vie au plus beau passé du pays! La meilleure force morale exigée par cette crise est venue, pour la Grèce, de ce prestige des temps anciens. On aurait pu prédire la victoire des droits historiques, à rencontrer, au début de la guerre, parmi les ruines de l'Acropole, ces groupes de soldats curieux et attentifs, à qui un vieux gardien analysait, en langue démotique, la pensée de Phidias.

Un peuple attaché à son passé souhaite remonter aussi loin qu'il peut sur la route des souvenirs. Ainsi la Grèce d'aujourd'hui ne s'arrête plus ni aux temps de l'Indépendance, ni même à ceux de l'empire byzantin. S'agit-il d'honorer Votsis? Ce n'est pas seulement, écrit-on, un palikare, mais un de nos anciens héros. Les exploits de Canaris ne suffiraient plus qu'à une comparaison trop mesquine.

Je viens de suivre un grave débat qui, dans un des principaux journaux d'Athènes, engageait les autorités de la jeune Université. Il s'agissait de décider, selon la science, du chiffre qui accompagnerait le nom du nouveau roi. Les plus modérés n'allèrent d'abord qu'à relier le règne du vainqueur à l'empire byzantin. Qui se fût embarrassé d'ailleurs du fait que cet empire avait eu son siège à Constantinople? Qui eût seulement observé que les empereurs byzantins — empereurs, et non rois — n'avaient point porté les chiffres d'une dynastie? Une réponse se distingue : il ne faut plus, dit quelqu'un, tant songer aux maîtres de Byzance, car ils rappellent une déca-

dence trop fâcheuse. C'est droit à Codros que Constantin se rattache. Surenchère hardie! mais elle alarme les orthodoxes, indignés que l'on semble dénigrer la foi nouvelle avec l'Empire qui la fonda. Si l'on renie Byzance grecque, ne faut-il pas d'ailleurs redouter de déléguer aux Bulgares ce grand devoir : délivrer, à Sainte-Sophie, le prêtre emmuré depuis la messe de 1453?...

En ce pays où la pensée critique tâtonne encore, et où le dogme a force souveraine, il s'en faut de peu qu'une telle controverse ne déchaîne à nouveau les passions, même les représailles. Ainsi vit-on naître des troubles, il y a quelques années, à propos de la conservation de la langue antique. Une intervention plus libérale dit toutefois : « Sommes-nous allés affranchir tant d'esclaves pour garder notre pensée si contrainte? »

J'aimerais qu'on proposât un terrain d'entente. Pourquoi condamner tel ou tel passé? Grèce des palikares, Grèce byzantine, Grèce de l'hellénisme, la plus radieuse, toutes les formes de l' « idée » m'intéressent, tous les modes successifs par lesquels un petit peuple bien doué manifeste sa vitalité exceptionnelle. Que les frémissantes Nikés antiques emportent au battement de leurs ailes les souvenirs de la servitude! Janina, Alexandrie, Byzance, restent de glorieuses provinces. Il convient seulement qu'Athènes, métropole de nos arts, retrouve son rang de capitale.

*
* *

Beauté d'Athènes, vue de ce midi à contre-jour, sous les nuées d'argent et le soleil pâle, qui fait luire la mer comme un plateau de métal. Le haut point de vue du Lycabette rend sensible à l'étendue d'un paysage si chargé d'histoire. Au milieu de la plaine, l'Acropole semble s'avancer magnifiquement telle qu'une trière, pointant de l'éperon vers le temple de Zeus, dont les colonnes roussies haussent en plein ciel le décor ouvragé de leurs chapiteaux d'acanthes. Rien d'autre ne domine au-dessus des petites maisons, rien qui arrête les regards avant les premières montagnes. Au delà du Pirée, les

lointains de la plaine thriasienne, fins sous la lumière vaporeuse et bleutée, sont comme un paysage de légende. Plus près, le Théseion a l'air d'un jouet de fées. Mais toujours les regards se ramènent aux découpures héroïques du Parthénon. Combien de villes ont cette splendeur? Avant la guerre, nous regardions, des hauteurs de Fiesole, Florence et le Dôme de Sainte-Marie-aux-Fleurs, avec quelle émotion! Voici pourtant qu'un paysage grec déprécie les petites collines toscanes, et les horizons que la mer ne prolonge pas. C'est ici un des plus beaux paradis du souvenir. Ciel fin : la lumière est nette sur les monts plus proches de nous. Un berger qui lance une pierre à ses chèvres, sur les pentes rocheuses et nues propage un bruit si clair que l'air semble vide...

Je suis allé m'asseoir à l'ombre du cloître, près de la grosse cloche qui sonne toutes les heures. A côté de moi, accoudés sur le parapet, des soldats regardent au loin et nomment les villages. Tout près, dans les jardins et les cyprès, Khalandri, Patissia; de plus loin, Képhissia, Marousi, qui semblent assis au pied du Pentélique. Mais l'imagination des soldats ne s'arrête pas aux limites de cet horizon. L'un d'eux se lève et dit, tendant les bras vers le nord : « Et tout cela aussi est de la nouvelle Grèce! »

Orgueil légitime d'une conquête chèrement achetée, qui, d'une fois, va doubler presque le patrimoine du pays! C'est en ce jour la fête nationale. Mais le souvenir de la mort du roi, trop proche, réfrène la joie et les chants. Non qu'on abandonne en son cœur le bonheur des songes réalisés. L'enthousiasme de ce soldat me le prouve. Combien, du moins, je préfère cette gravité! « Dans l'affliction, comme il l'a montré dans la joie, disaient les ordres pour les funérailles royales, le peuple athénien fera voir qu'il est maître de lui, et qu'il ne doit pas être confondu avec les autres peuples du midi. » On peut, sans exulter, connaître sa victoire.

« Tout cela aussi est de la nouvelle Grèce... » Entre les monts, les regards pointent loin en avant, vers les terres reconquises et délivrées, où va s'élancer une vie nouvelle. Déjà, la voie luisante des rails s'allonge. Bientôt, elle rejoindra Salonique, Monastir. La Grèce heureuse se rattache à la vieille terre d'Europe, à l'activité moderne de ces Balkans, tous

ensemble victorieux de l'ennemi héréditaire. Il me semble voir la richesse qui vient du nord par la plaine et les fleuves, guetter, derrière moi, la route des navires...

Derrière moi, les temples mutilés dressés sur l'Acropole semblent presque, à cette heure, n'être plus là que pour la commémoration des souvenirs. Que ces ruines ont tenu peu de place dans la crise qui s'achève! Et pourtant, jusqu'ici, elles étaient toute la Grèce, la Grèce classique de nos anthologies, dont les touristes, les littérateurs venaient hâtivement, chaque année, entretenir le prestige factice. Comme on serait vite injuste pour cette beauté! La réflexion plus profonde réfrène pourtant une telle pensée. S'il est vrai que l'existence humaine élit toujours les mêmes places, il est sûr aussi que les civilisations successives ne peuvent jamais tout à fait mourir. Plus la Grèce moderne est vivante, et plus elle se rapproche de son passé ranimé. Ses victoires vivifient ses souvenirs.

CHARLES PICARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA ROSE DES RUINES

I

— *Fiori! Fiori!*

L'offre chantante des petites vendeuses entra, dans le silence de la boutique, avec le murmure de la rue, Georges Randal tourna les yeux vers la place d'Espagne, sur laquelle s'ouvrait la vitrine du magasin de modes, au coin de la Via Frattina... Déjà sept heures à l'horloge de l'opticien voisin! Et il avait rendez-vous à six heures et demie, au café Aragno, avec Labrou et Peyrière....

— Vous partez déjà, monsieur Randal?

— Mais, ma bonne madame Noëlle, j'étais entré pour cinq minutes, et il y a une heure que je suis là!

— On ne s'en était pas aperçu, fit-elle.

Et malicieusement :

— N'est-ce pas, Annie?

Georges Randal épia la réponse, aux lèvres du charmant visage qui souriait, de profil, penché sur l'ouvrage... Une toque de taffetas noir, que les doigts souples chiffonnaient, autour des roses de satin pourpre provisoirement posées, pour l'effet....

— Mais non, mère!

Annie Noëlle releva le front, et le sculpteur que ravissait, à l'instant, la courbe harmonieuse du cou, cette sombre masse des cheveux d'or sur la blancheur de la nuque ployée, s'émerveilla. Quel modèle! Le jour tombant auréolait, dans le clair-obscur de la boutique, ces traits délicats, où l'âme ardente était visible, comme un feu rose dans une veilleuse d'albâtre. La lumière et l'ombre animaient, d'une vie surnaturelle, la figure mate. Elle semblait rendre plus de rayons qu'elle n'en recevait.

Un rire aigu et agaçant strida.

— Eh! bien, vrai!... Si m'sieu Randal ne te fait pas ressemblante!... Ça ne sera pas faute de t'avoir regardée!

Lise, qui apportait à sa sœur d'autres roses, pirouetta après les lui avoir jetées, brusquement, sur les genoux. Sa natte brune battit, dans le dos. Et ses mollets nus s'arrondirent, découverts jusqu'au jarret d'ambre, dans la torsion moqueuse de la jupe. Annie rougit, et madame Noëlle gronda :

— Vilaine gamine!

Elle leva les yeux au ciel et porta la main à son cœur, comme si quelque élancement...

— Cette enfant me fera mourir!

Mais aucune de ses filles ne parut frappée de cette lamentation comique, pas plus que du geste tragique auquel elles étaient habituées. La réelle maladie de cœur dont leur mère souffrait, mais dont elle jouait à tout propos, leur paraissait à la longue une menace éventée. Convention, presque invention.

— Allez donc, — dit Georges Randal, — fixer un visage pareil! Jamais la même expression.... Tenez, le front, la bouche, et les yeux... les yeux! C'est étonnant, la vie de ça! La vie mobile... Lise a raison : mademoiselle Annie est un joli modèle, mais désespérant!

On entendit, au fond de la pièce, protester : « J'ai jamais dit que c'était un joli modèle!... » Et en même temps, deux supports à chapeaux tombèrent. Ils n'étaient pas garnis, heureusement. Mais madame Noëlle, furieuse, s'agita; et se soulevant péniblement sur son fauteuil :

— Je vais te tirer les oreilles, tu sais!

Elle grossissait sa voix, fâchée au fond, mais néanmoins

contente de la diversion. Il fallait laisser, un moment, les amoureux seuls! Et feignant la colère, elle se hâta aussi vite que le lui permettaient ses rhumatismes, sur les traces de Lise, déjà disparue dans l'arrière-boutique.

— Votre mère en oublie sa sciatique! — plaisanta Georges.

Annie essayait, l'un après l'autre, les piquets aux vives couleurs : roses soufre, roses safran, roses roses, roses noires...

— C'est la première qui va encore le mieux, n'est-ce-pas?...

Et déjà, d'un doigt leste, elle appliquait, cousait la rose de satin, d'un rouge profond.... Le sculpteur admirait, muet, le goût exquis et sûr de cette petite bonne femme, qui sans éducation particulière, et rien que par intuition, observation, travail, s'était faite, dans son genre, une artiste.... Les doigts voltigeaient, vivants. Piquée ici, piquée là, l'aiguille fixait, sans l'immobiliser, le mouvement de la fleur. Ce pli à rentrer, cet autre à sortir..... Et le pétale s'incurve, la rose se balance, fraîche cueillie.

— Savez-vous que c'est ravissant, tout ça?

Une à une il louait celles qu'elle avait dédaignées, — des merveilles. Il les avait vues par les longs soirs d'hiver, où l'on travaille à la lampe, naître et se façonner, sous l'agile douceur de ces mains qu'il eût voulu prendre, garder dans les siennes....

— Et savez-vous que vous avez aussi des mains de sculpteur, et de peintre!...

— Et de quoi encore, mon Dieu?

— De fée!

— Rien que ça?

Elle était debout, la toque campée à son poing. Elle jugea :

— Pas mal, tout de même!

Puis allant à l'étalage, elle ouvrit le rideau de peluche et posa, sur une des hautes tiges, le chef-d'œuvre.

— Là! j'ai gagné ma journée...

— Et moi, je n'ai pas perdu la mienne.

Ils se contemplèrent tendrement; l'humble décor du magasin s'abolit... Ils regardaient sans le voir l'antique pavé de la place harmonieuse, et, par delà le bouquet d'eau ruisselante aux bronzes luisants de la fontaine, l'escalier de la Trinité-des-Monts, vide et blanc, comme une échelle de marbre

accotée à l'azur. Rome surgissait, triomphale, dans l'or du soir.

Ils goûtaient ainsi qu'un bain tiède la splendeur du crépuscule d'automne... A quoi bon parler? Ils s'entendaient... Toutes ces mystérieuses voix, qui sont nos sentiments secrets, s'élevaient du fond de leur chair et du fond de leur âme, à la rencontre. Ils ne s'étaient pas encore dit qu'ils s'aimaient, et ils n'éprouvaient pas le besoin de se le dire, tellement cette certitude les emplissait d'une sécurité douce. Ils ne songeaient pas à la vie, ni au lendemain. Les heures qu'ils passaient ensemble contenaient pour eux l'univers, et celles où ils étaient séparés, le souvenir les comblait, et l'espérance. Souvenirs puérils, espérance vague, miraculeuse ivresse du jeune amour, en des cœurs vraiment jeunes !...

Georges Randal, à vingt-cinq ans, prix de Rome et déjà connu par son beau groupe des *Néréides*, conservait une tendresse, une gaieté, une ingénuité d'enfant. Quant à Annie!... Le rude sort qui trois ans plus tôt, à la mort de son père, lui révélait brutalement la cruauté des choses et la laideur des êtres, avait pu tremper son caractère, lui former prématurément l'esprit; son cœur gardait, avec la même vivacité d'impulsion, cette fleur de délicatesse dont la candide fraîcheur ne se voit d'ordinaire qu'à l'aube, avant que le premier soleil ne l'ait déveloutée.

Lorsqu'au hasard d'une rencontre, — la réception de la colonie française au Palais Farnèse, — Georges Randal avait pour la première fois aperçu madame Noëlle et sa fille aînée, il avait été frappé par la grâce d'Annie, cette élégance et cette distinction natives qui lui avait fait dire : « Ah! une Parisienne... Elle est jolie... Qui est-ce? Tu connais ça, toi, Labrou?... » Et Labrou, quoique plus ancien d'un an à la Villa Médicis, de répondre : « Connais pas! On va demander à Lartigue!... Il doit savoir. »

Lucien Lartigue, consul chargé de la chancellerie, et grand ami de quelques-uns des pensionnaires de l'Académie de France (qui s'en venaient ce jour-là saluer M. l'Ambassadeur, et vider une coupe de champagne, en l'honneur du 14 juillet), Lartigue, en effet, savait. « Madame Noëlle? Veuve d'un courtier d'automobiles, représentant de grandes marques...

Grosses affaires, du coup tombées à rien... Gens très bien, situation autrefois brillante. Maintenant, la mère et les filles ont une maison de modes... Jolie clientèle... C'est l'aînée qui fait marcher tout... »

A l'inévitable plaisanterie de Labrou : « Pas étonnant, avec ces jambes-là ! » Georges avait été blessé, comme d'une injure, et d'une offense personnelles. Et sa sympathie pour Lartigue s'était soudain accrue, à la riposte... « Annie Noëlle ! c'est une amie de ma sœur... Rien à faire, mon vieux ! Une jeune fille comme ça, tu peux saluer, et très bas !... »

Tout de suite il s'était senti pour elle un penchant irraisonné, et qui l'entraînait, à chaque rencontre nouvelle : l'exposition de la Villa, une bataille de fleurs, une visite à Via Frattina avec Lartigue et sa sœur en quête d'une capeline d'été... Maintenant, — quatre mois à peine pourtant depuis qu'il lui avait été présenté, — un lien solide s'était noué, où entrait autant d'admiration, d'estime que de tendresse. Amitié qui parfois suit l'amour, et rarement le précède. Sol stable, et tremplin, sous l'élan perpétuel du désir... Une gravité du sentiment, qui multipliait l'enivrement de sa force. Quelle vraie petite maman, patiente et gaie, Annie savait être, avec Lise ! Et quelle sœur attentive, sœur sans cornette et sans guimpe, mais quand même sœur de charité, elle se montrait, chaque jour, pour leur mère malade ! Gros corps usé de chagrin et de fatigues, âme débile, qui lui laissaient tout le souci du ménage et tout le poids des affaires.

— Alors, Mademoiselle ?... Quand voulez-vous ?

Il esquissa, d'un geste du pouce qui déjà pétrissait la glaise, le projet caressé... Oui, ce fameux buste ?...

Elle sourit. Une fierté exaltait sa joie... Georges Randal ! Elle lui trouvait tant de talent... Georges Randal, cela sonnait comme une promesse de gloire !... Il y avait, dans la ronde des *Néréides*, cheveux épars au vent marin, une telle frénésie d'allégresse !... Les beaux corps jaillissaient si rudement, humides d'écume et d'aurore ! Un maître s'y annonçait, dont les débuts n'évoquaient rien moins que les grands noms : Rude, Carpeaux, Rodin... Labrou le lui avait encore répété, pas plus tard que l'autre dimanche. Et elle en prisait davantage Labrou, et son talent de peintre... Nature vraiment supé-

rieure, Annie s'enorgueillissait de reconnaître tel celui qu'elle aimait, et l'en aimait davantage. Elle baissa le front, confuse :

— Mais demain!... Demain, dimanche. Il était entendu qu'on viendrait vous chercher, après le déjeuner, pour aller aux Thermes de Caracalla... Je poserai, avant...

Chaque semaine, en récompense du travail hebdomadaire, ils donnaient ainsi un but solitaire à leurs promenades, au grand désespoir de Lise, leur compagne obligée. Elle n'admettait que le Pincio avec ses allées regorgeantes de familles et de couples, tournant en habits neufs, au son des musiques militaires. Madame Noëlle, gémissante et les genoux enflés, demeurait le plus souvent au logis.

Georges Randal s'inclina vivement, sur la main nerveuse qu'il avait saisie. Annie eut un frémissement d'instinct, comme pour la retirer. Mais déjà les lèvres ferventes s'y posaient d'un long, reconnaissant baiser.

— Merci !

Elle crut défaillir, au contact. Plus d'un danseur, naguère, sans qu'elle s'en émut, avait déjà frôlé les doigts parfumés, poncés, dont, alors, elle était vaine. Mais nul n'avait ainsi retenu, retourné, sa main d'ouvrière. Elle sentait courir en elle, tout le long de ses veines, un sang de caresse. Et malgré ses ongles polis et pointus, qui brillaient toujours comme des agathes, elle avait honte, à cause des piqûres d'aiguilles. Elle murmura :

— J'ai les doigts tout abîmés!...

Pieusement il baisait à petits coups leur rondeur délicate, et puis il descendit lentement, jusqu'à la paume. Il prenait possession du meilleur d'elle, de sa volonté vaillante, de sa fine, infatigable activité... Il vénérait, par cet hommage, son énergie de travailleuse, et en même temps il découvrait, avec une trouble ardeur, le trésor de sa chair ; il s'en emparait, comme d'une proie.

Elle dit, très rouge :

— Finissez!

Il comprit que son malaise ne venait pas de la crainte qu'il trouvât laide l'humble tavelure, mais d'une autre crainte, informulée, au fond de sa pudeur... La gêne le gagna ; ils se dévisagèrent furtivement, sans pouvoir soutenir l'éclat de

leurs yeux. Et il se dit qu'ainsi avaient dû se tenir, en face l'un de l'autre, Adam et Ève, dans leur nudité subitement apparue, au matin du Paradis.

Une toux résonna, dont la fausse discrétion, en les rappelant à la réalité, les fit sourire... C'était Lise qui rentrait, maussade. Ils pensèrent : comment pouvait-on être de mauvaise humeur, un jour si beau, où la joie de vivre, le bonheur étaient dans l'air?... Annie, affectueuse, s'enquit :

— Qu'est-ce que tu as?

Le visage renfrogné de l'enfant se détourna :

— Je n'ai rien.

— Si, voyons! Quoi? Quelque chose qui ne va pas?

Lise s'obstinait :

— Mais non, ça va, ça va!

Elle se mit à siffler, avec une moue méchante, un refrain de café-concert, entendu dans la rue.

— Laissez-la donc tranquille, — dit Georges, gentiment. — Ce n'est rien, une lubie...

— A son âge!

— Justement, à son âge... Est-ce qu'on sait ce qu'on a?

Il ne vit pas, n'ayant d'yeux que pour Annie, le regard de meurtrière rancune qu'on lui décochait. Flèche que Lise, lectrice exaltée de Buffalo-Bill, souhaita trempée dans les pires poisons.

— Viendrez-vous demain, ma bonne madame Noëlle?

L'impotente apparaissait, dans l'encadrement de la porte, qu'elle emplit toute.

— Mademoiselle Annie m'a promis de poser. Je vous ferai ensuite les honneurs de la Villa, avant d'aller aux Thermes.

Madame Noëlle soupira :

— C'est peut-être beaucoup pour moi!... Nous monterons toujours vous dire un petit bonjour, le temps de mettre votre travail en train. Inutile de demander à Annie si elle est contente?... Car enfin, c'est bien de l'honneur, monsieur Randal...

— Vous plaisantez!

— Et ensuite, dame, ensuite... Vous vous contenterez de mes filles, si vous aimez mieux aller aux Thermes qu'au Pincio!

Le sculpteur prenait congé, tandis que Lise, en signe de protestation, hochait violemment le menton. La mine longue, elle lui laissa secouer sa main, sans entrain, puis soudain lui fit, en tirant toute sa langue, une effroyable grimace. Alors devant la stupéfaction de Georges et d'Annie, et le oh! indigné de sa mère, elle éclata de rire...

Il passa le seuil, où les deux sœurs s'attardaient un moment. Un bras autour du cou de Lise, dont la tête bouclée lui arrivait à peine à l'épaule, Annie le suivit, d'un long regard. Il se retournait, et de la brève scène comme de l'adorable vision, il n'emportait qu'une seule image, ces traits lumineux d'où rayonnait toute la magnificence du soir, éparse sur la beauté de Rome. Le regard d'Annie l'enveloppait, et parmi la gloire du couchant, c'était comme s'il eût marché vers l'aube, dans un manteau de pourpre.

II

Pour la vingtième fois depuis le matin, Georges passait la revue de son atelier. Les maquettes en train reposaient sur les hautes sellettes, pareilles à de mystérieux paquets. Enveloppées de linges mouillés, elles ne conservaient que de vagues formes humaines. Une poussière de plâtre, en dépit du balayage, imprégnait le sol. Le long des murs et sur les tables s'alignaient, avec des ébauches abandonnées, des fragments d'œuvres antérieures : masques tourmentés et puissants dont la terre sèche était sillonnée de craquelures, blancs moulages d'un bras, d'une jambe, pêle-mêle avec des pièces anatomiques, des reproductions de Victoires, de Termes, de Faunes, de Vénus....

Il déplaça un fauteuil, pour mettre mieux en lumière la patine du vieux noyer, redressa dans le vase de cristal à long col les deux roses penchantes, et sur la psyché Empire, drapa à nouveau le cachemire de l'Inde. Là! Qu'on vît une des colonnettes, avec l'urne du faîte!.,. Sa vieille dorure faisait bien, sur le sombre luisant de l'acajou. Il donna un regard ami au petit torse antique, découvert dans une humble boutique de

marbrier près du Colisée. Le temps l'avait coloré, comme une chair; des micas brillaient dans sa douceur rousse...

Ainsi quelques objets anciens donnaient çà et là, à ce logis de manœuvre, un lustre d'élégance et d'intimité. Il les avait trouvés, choisis un à un, au hasard de ses promenades ou de ses recherches. Il leur était reconnaissant d'évoquer le passé, de posséder, plus que les modernes, une âme. Ils étaient des compagnons de sa rêverie. Il les aimait encore plus depuis qu'il savait qu'Annie approuvait son goût, le partageait, sans avoir pu jamais le satisfaire.

Il s'arrêta devant un miroir d'applique. La glace vénitienne, où dansait un amour gravé, stagnait, dans les vieux ors du cadre, comme une eau verte... Heureusement qu'il n'avait pas ce teint de lémure!... Il scruta, inquiet, le double que son visage lui renvoyait... Face aux traits de médaille, aux courts cheveux châtains bouclés, à la moustache fine, où les yeux marrons riaient, large ouverts sur la joie de vivre... Après tout, il n'était pas plus mal qu'un autre! Annie, sans déshonneur, pouvait le distinguer.

Il tira sa montre. Deux heures!... Elles auraient dû être là! C'était la première fois qu'elle franchirait cette porte, illuminerait, embaumerait l'atelier, de sa présence. D'être bientôt en fête, le sanctuaire lui parut, à l'attente, encore plus vide. Il s'arrêta, inquiet, devant une sellette isolée, en évidence au milieu de la pièce. Son cœur battit à imaginer, sous l'emmaillotage, le contour déjà frémissant, la chère ressemblance... Serait-elle contente? Fougueusement, patiemment, de mémoire, depuis des semaines il maniait, caressait la glaise... Non ce n'était pas encore cela!... Une rage l'élançait, impuissante devant le perpétuel mouvement de la vie, cette changeante magie qu'il fallait saisir, fixer... Et aussi un sourd, tenace espoir, la volonté de vaincre.

Il prit son chapeau, sortit. Entre les hauts bambous, les magnolias, les buis, l'allée tournait... Un jour d'émeraude flottait sur les épais massifs, les arbres au feuillage presque noir, la terre d'où montait, de la mousse des siècles, une odeur humide et vétuste. Quelque pierre rongée, un banc verdi... En dépit du soleil radieux, et d'un ciel léger, lointain, il semblait qu'on fût hors du temps, au bout du monde. Incomparables

lieux de travail et de recueillement!... Tour à tour Georges les peuplait de son amour, comme d'une solitude et comme d'une foule.

Mais qu'est-ce que fichait donc cet animal de Labrou? Il s'était chargé de prendre les Noëlle, et de les amener, en revenant de la trattoria où il déjeunait, chaque dimanche, avec Lartigue... Il avait dû traîner, sur le Corso, derrière quelque jupe, en mâchonnant son éternel cigare... Quelle brute!... Mais non, ce bon Labrou!... Un instinct avertit Georges : elles arrivaient... Il perçut d'abord le rire de Lise, et puis la voix mélodieuse d'Annie alternant avec l'accent cuivré du méridional. Les sons volaient dans l'air limpide. Le jour l'éblouit. Il courut presque.

Madame Noëlle s'épongeait la face avec un mouchoir bordé de dentelles ; elle avait revêtu sa robe violette, vestige de l'ancien luxe. Sous le chapeau de plumes héliotrope, dû à l'art filial, sa ruine avait grand air; du moins Georges, enclin à une bienveillance universelle, l'estima.

— On arrive bientôt? — sonda-t-elle.

— Nous y sommes, foi de Labrou!

Elle soufflait, et ses yeux, meurtris d'un large cerne, brillaient de fatigue et d'angoisse. Elle soupira :

— Je ne devrais plus bouger, jamais.

Mais Lise, s'interrompant de mordiller une feuille de lierre, qu'elle cracha, se mit à bourrer sa mère de reproches véhéments. Puis arrachant au passage, pour s'en régaler, un brin de buis, elle bondit en avant-garde, saluant, d'un hennissement de pouliche lâchée, Annie et Georges déjà côte à côte. Elle galopait jambes hautes, sans souci de montrer, sous le retroussis de sa jupe mi-longue, la broderie de son pantalon.

— Tu vas te perdre! — cria madame Noëlle.

On ne la voyait plus, ce qui n'empêcha pas de l'entendre, déjà loin, fredonner sur un mode lyrique : « Penses-tu! Penses-tu! »

— Elle est infernale! — dit Annie.

Il répéta « infernale! » ravi, comme si ce mot, riche de significations secrètes, prolongeait de la joie. Il se sentait, lui aussi, envie de chanter, de danser. Il eût voulu dire mille

choses à la fois, des choses jolies, profondes, tout le tourbillon de pensées qui battaient des ailes, dans son cerveau, dans son cœur. Et il murmura, simplement, la première phrase qui lui vint aux lèvres :

— Quelle belle journée!

Elle sourit, complice, et le remercia, d'un silence et d'un regard. Jamais il n'aurait cru que des yeux pouvaient être si bleus, d'un bleu si transparent, si profond, de ce bleu de source et de ciel qu'ont seules certaines matinées d'automne, où il semble que refleurisse tout le printemps.

Il fit les honneurs avant d'entrer :

— C'est l'ancien atelier d'Hébert...

Annie hocha la tête; elle savait : le peintre de *la Malaria*! il avait dirigé longtemps l'École...

— Le chien de monsieur Hébert est enterré là.

Il désigna un coin dans son jardinet, près de grands chrysanthèmes aux houppes couleur de rouille. Madame Noëlle s'attendrit. Mais Annie, insensible à de telles mélancolies, s'était accoudée au parapet qui, du haut de l'antique mur de soutien de la Villa Médicis, domine, comme d'un rempart, l'étendue de la Villa Borghèse. Ses jardins étalaient, sous l'immense azur, leurs champs et leurs bois, à perte de vue. L'herbe fauve ondulait, tapis sec et feutré, de tous les tons de l'or, sous les nobles bouquets des pins parasols. La verdure sombre des chênes centenaires, mêlée au vert poussiéreux des eucalyptus, bordait l'horizon où se découpaient, nettes, les hautes torches des cyprès. Elle ne songeait pas, devant la profondeur du parc princier, à ses trésors d'art et d'histoire : mais combien il serait doux de s'y promener à deux, dans la nuit parfumée et déserte... De quelle étrange féerie le feuillage devait s'animer au clair de lune!

— Prodigieux, hein? — murmura Georges, en s'inclinant près d'elle.

Il admira, comme jamais il ne l'avait fait encore, le pompeux paysage. Il l'apercevait au travers de cheveux fous, dont la fine broussaille frisait, sous le bord du chapeau. Mais bientôt il ne vit plus que le bout de l'oreille, et le pli satiné du cou, dans une ombre chaude...

— Demandez! cinq centimes, la photographie des Jardins!

Avec plan complet... Et l'anatomie de la princesse Pauline par Canova! Non mais! faut-il vous garder le cliché?

C'était Labrou qui blaguait.

— Il a raison, — dit Georges. — Je n'ai pas de temps à perdre... Où est donc Lise?

Madame Noëlle tournait le cou de tous côtés, comme une mère poule.

— Lise, Lise!

— Pi-ouit!

Labrou se tordit...

— Ma parole, elle est déjà dans la cambuse! Elle est rigolo, cette môme... Passez, madame Noëlle!

Il s'effaça, cassé en deux, puis, relevé d'une pièce, il entama discrètement la *Marseillaise*. Il jugeait farce, avec ses manières « ancien régime », la bonne grosse dame, et déjà sympathiques, malgré leur maigreur, les treize ans de Lise, poussés en asperge. La « Môme » avait des « quinquets » qui n'étaient pas dans sa poche... A l'entrée d'Annie et Georges, qui fermaient la marche, elle sauta du fauteuil où elle s'était juchée, les jambes croisées en tailleur. Et le nez au mur, indifférente en apparence, elle se mit à fureter, parmi les plâtres, sous la conduite de Labrou :

— Ça, mademoiselle, c'est un des bras de la Vénus de Milo!... Et là, cette cuisse d'écorché?... C'est un spécimen de la beauté du corps humain... Ah, pardon, j'oubliais de vous présenter Antinoüs !

Il désigna, sur son armature de fer, un squelette, auquel il manquait plusieurs côtes, et les deux pieds...

— Quelle horreur! — soupira madame Noëlle.

Elle chassa cette vision, en secouant son mouchoir de dentelle, tandis que Lise, cessant d'écouter le boniment du peintre, jetait sur sa sœur un singulier coup d'œil. Elle lui en voulait, obscurément, d'être l'aînée, d'être si belle, et que Georges, qu'elle trouvait charmant, n'eût d'attention que pour une seule. Qu'il aimât Annie, soit! Mais qu'il l'aimât au point de ne pas remarquer qu'elle existait, elle, Lise, c'était injuste!... M. Labrou, au moins, avait beau l'appeler « Môme », il ne la traitait pas tout à fait comme une gosse...

— Qu'est-ce que vous avez donc à loucher, comme ça,

mam'zelle Lise? Ah! bon, le buste de votre sœur!... Il est épatant, hein?

Un à un, précautionneusement, Georges avait déroulé les linges imbibés. Le portrait d'argile enfin surgit, extraordinaire de vie, dans sa matière luisante et grise.

— Voilà! — fit le sculpteur timidement. — Ma surprise.

Annie, confondue, se contemplait, bouche bée. C'était elle, ce fin visage aux traits nerveux, à la bouche délicate?... La chevelure croulait, mobile, sur le port fier du cou, un commencement d'épaule ronde... Et c'était bien la ligne si particulière du nez, ses yeux longs... mais si expressifs, que le regard, on eût dit, en jaillissait, rêveur et tendre... Et le contraste du menton volontaire! Oui, c'était elle, et cependant une autre, idéalisée, surnaturelle... Cela lui faisait un étrange effet, comme lorsque, petite, elle s'apparaissait dans les miroirs, avec un étonnement où il y avait de la crainte. Par quel don miraculeux pouvait-on recréer un être, de la sorte? Georges! quel magicien! Elle eut la sensation de lui appartenir, d'être une chose à lui, qu'il pouvait modeler, à son gré. C'était comme une abdication d'elle-même, une remise de sa personne à une volonté, une puissance supérieures. Et c'était une sensation très douce.

— Alors? — interrogea-t-il, tremblant. — Vous êtes contente?

Elle balbutia :

— C'est trop beau...

— Non, non!... Maintenant, je vois... Ce n'est pas ça... Les tempes, et là, la courbe des lèvres!... Ça ne donne pas votre sourire... Pas du tout!

Il avait pris, sur la sellette, un peu de terre fraîche, au tas. Il l'écrasa, aux coins de la bouche.

— Moi, — déclara madame Noëlle, calée dans le fauteuil, — je trouve ça épatant! Et toi, Lise?

Labrou faisait écho :

— Épatant!

Lise, silencieuse, tournait autour du buste. Évidemment, c'était ressemblant... Mais toutes ces petites boulettes mal étalées, ce teint de cadavre, qui avait l'air de suer... Et ces trois bouts d'allumettes, enfoncés dans le nez pour le mainte-

nir... Non, ce n'était pas très beau... Peut-être que fini?... Elle résuma son impression :

— En marbre, ce sera bien.

Annie, indignée, haussa les épaules.

Heureusement Labrou, sur un signe impérieux du sculpteur, proposait la visite réglementaire. Salon de réception, portraits de la salle à manger, le Bosco, et, pour finir, le Belvédère!... « Avec une vue sur les monts Sabins, je ne vous dis que ça!... » Il détacha, du bout des doigts, un baiser appréciateur... — « Et pendant ce temps le Maî-aître pourra achever de tirer la ressemblance!... Par ici, madame et mademoiselle!... » Lise, amusée, battit des mains. Madame Noëlle suivait, résignée...

Ils étaient seuls. Annie enleva son chapeau, ses gants.

— Mettez-vous là!... Debout. Oui... le visage un peu plus incliné à gauche...

Il allait ajouter :

— Les yeux de mon côté...

Mais de tout l'être, docilement, elle le regardait. Elle offrait, pour qu'il l'insufflât à la matière inerte, son âme entière. Le bref instant de trouble qu'elle avait ressenti, la porte close, à demeurer face à face avec lui, sans rien entre eux que la profondeur de leur sentiment inavoué, — ce sentiment que tout en eux, et autour d'eux, criait, — s'était évanoui au son de sa voix. Elle était là chez elle, en confiance. L'imaginaire fossé était comblé; il ne faisaient plus qu'un. Ils pensaient, travaillaient ensemble; elle collaborait... Elle en éprouvait tout à la fois un enchantement, et une fierté.

Absorbé, il pétrissait nerveusement, entre ses doigts, une boulette, l'appliquait sur la joue qu'il avait reprise, l'étendait, la lissait, d'une accentuation, puis d'une caresse du pouce. Ses regards allaient, incessamment, du modèle au buste; ils enveloppaient, pénétraient Annie. Il lui semblait se dissoudre, sortir d'elle-même, sous l'aimantation fluide. A mesure, le sourire se creusait, avec sa grâce spirituelle. La fossette bougeait.

— Voilà! Cette fois, j'approche...

Elle se récria. Elle ne devinait pas ce qu'il eût pu ajouter encore... Ainsi, c'était parfait!...

— Non! Non! si vous saviez... Ce que je voudrais réaliser,

si je pouvais!... Mais voilà, on ne peut pas! Il y a un point où il faut s'arrêter... Sans ça, on gâcherait tout : on voit que tout est à reprendre, autrement, mieux... La perfection! Ça n'existe pas en art... A moins d'être, je ne sais pas, moi, Phidias, Michel-Ange, Dieu... La perfection, on en approche tout au plus, on n'y atteint jamais!... Est-ce qu'on peut enfermer le mouvement, la vie, synthétiser l'infini, dans un peu de glaise?... Non! On tâtonne, on essaye...

Il parlait sincèrement, avec sa foi et sa modestie d'artiste véritable. Mais elle protestait, devant l'œuvre :

— Voyons, est-ce que ce n'est pas vivant?... Je n'ose pas dire ressemblant... Parce que ce n'est pas moi... Où bien c'est moi telle que vous m'imaginez... que vous m'avez vue...

Elle était près de lui, à le toucher, mais dans une telle communauté spirituelle qu'ils causaient sans arrière-pensée, en purs camarades. Aux yeux d'Annie, des régions immatérielles s'ouvraient, où le corps n'avait pas de place, où les idées seules se mouvaient, agiles, dans une éblouissante lumière. Elle suivait Georges qui marchait devant elle.

Il lui prit les mains :

— C'est cela!... C'est étonnamment juste ce que vous venez de dire. Il faut, avant que je reproduise une forme, que je l'aie d'abord recomposée, recréée, dans mon esprit... Ainsi, vous!... Vous ne vous figurez pas comme je vous ai sculptée longtemps d'abord, avec ma pensée, portée, façonnée en moi... C'est ce qui m'a permis de mettre debout cette image sans vous, dans ses grandes lignes... Mais, près de vous, près de la vie, c'est encore un monstre!... Il y a des nuances que je ne saisirai jamais... Tout est à refaire, et à parfaire...

Il soupira...

— Ah! la vie! la vie!... Encore un moment, voulez-vous?...

Il s'attaquait aux cheveux, s'acharnait à leur torsion souple, à cette torsion puissante et floue, qui évoquait une flamme... La flamme qui danse, et s'amenuise... En même temps il bavardait, heureux, contait sa lutte perpétuelle depuis l'enfance... D'abord contre ses parents qu'il avait fallu convaincre, séduire... Des quincailliers, n'est-ce pas? De braves gens qui n'avaient jamais bougé de Mantes, et de leur comptoir...

— Ils m'aimaient bien, heureusement!... Ils m'ont laissé

faire et ensuite encouragé, soutenu... Vous verrez, oui, ce sont de braves gens, malgré leurs habitudes de commerçants, leurs manies...

Plus d'une fois déjà il avait parlé à Annie de son père et de sa mère, aujourd'hui retirés à Vétheuil, pas loin de Mantes, après une petite fortune faite. Elle savait qu'ils étaient orgueilleux du « fils », qu'ils s'étaient saignés pour lui, durant les premières années d'études et de liberté, avant le prix de Rome, et avant surtout que l'héritage d'un oncle, — six mille francs de rente, — donnât au sculpteur la précieuse liberté, ses coudées franches... Mais jamais encore il ne s'était exprimé de la sorte, engageant l'avenir.

— Oui, vous verrez... Et vous les aimerez aussi un peu, j'espère... Là, repos!...

... Il avait tourné le dos au buste, et souriait, en avançant. Elle hésitait, les yeux baissés. Mais de nouveau, il lui avait pris les mains, et il l'attira. Sans qu'ils sussent comment cela c'était fait, ils étaient dans les bras l'un de l'autre, du même consentement, du même élan. Annie, la tête posée sur l'épaule de Georges, se laissait aller à son bonheur, comme une branche sur l'eau. Un courant irrésistible l'entraînait, d'un rythme lent et lumineux... Elle murmura, dans un souffle :

— Je vous aime.

Georges but l'ivresse des mots, chastement, sur ses lèvres. Elle devint si pâle, au baiser qui l'effleurait, qu'il eut peur.

— Qu'avez-vous?

Ses paupières battirent, sur les yeux chavirés, la nacre du globe. Et puis les yeux se rouvrirent, les immenses prunelles couleur de ciel, où les pupilles se dilataient, irradiaient, comme le soleil.

— Rien, c'est passé!

Elle n'était plus que sourire, éblouissement, joie. Il leur semblait qu'ils venaient de se découvrir. Pourtant ils ne savaient rien l'un de l'autre. Ils s'aimaient. Ils organisaient le lendemain, les projets, comme une chose depuis longtemps entendue... Ils se marieraient à Rome, à la fin de l'année. On vendrait, ou on fermerait, tout simplement, le magasin. Puis, avec madame Noëlle et Lise, ils iraient achever, à Florence, à Naples, à Venise, le temps que Georges devait encore, à

l'École... Une école buissonnière, durant six mois, à travers le merveilleux passé, la leçon vivante de l'Italie!... Et puis, et puis, ce serait Paris, le travail.

— La gloire, — dit-elle.

— L'amour!

— La vie! la vie!... — répéta Annie, parodiant, avec un sourire extasié, les paroles amères de Georges, tout à l'heure.

A passer par la bouche en fleur, elles sonnaient maintenant comme une fanfare. Le goût de la lutte, la plénitude de sa force, l'espoir léger élançaient le sculpteur vers le bel avenir... Ah! oui, on la prendrait corps à corps, on la dominerait, à présent, la vie!

Ils tressaillirent. Des pas précipités, la porte brusquement ouverte, et Labrou parut, haletant sur le seuil :

— Viens, j'ai un mot à te dire!

Georges et Annie, arrachés l'un de l'autre, échangeaient un regard de mystérieuse crainte.

— Qu'est-ce qu'il y a? — crièrent-ils ensemble.

Mais Labrou ordonna :

— Viens, Georges!

Il obéissait, machinalement. Lorsqu'ils furent dehors, le peintre expliqua :

— Madame Noëlle... en descendant du Belvédère... Une suffocation... elle est tombée... je l'ai retenue...

— Mais va, va donc!...

Il sentait le malheur planer, prêt à s'abattre, foudroyant.

— L'embolie!... Elle est morte... tout d'un coup... dans mes bras.

— Morte?... C'est affreux!... Morte!... Et Annie, comment lui apprendre?...

Ils se retournèrent. Annie, livide, était devant eux. Sans un mot, elle se mit à courir dans l'allée, comme une folle. Ils suivirent. Georges criait :

— Annie, Annie! Attendez-moi!...

III

Au lieu de choisir comme d'habitude l'escalier de la Trinité-des-Monts ou l'ascenseur, pour descendre de la Villa Médicis

à la place d'Espagne, Georges prit la Via Sistina, tentante avec son léger tapis de neige. Il s'était levé le matin, une chanson aux lèvres, en voyant la terre blanche et les arbres poudrés à frimas... Les jardins de la Villa Borghèse s'étalaient plus vastes, sous l'insolite parure : on eût dit un immense voile de noces, tombé du ciel.

De la neige à Rome, et juste le jour de Noël, c'était drôle! Une gaîté instinctive l'avait saisi, comme aux lointains réveils de son enfance... Plaisir du nouveau, du rare!... Plaisir de voir tourbillonner, en silence, les essaims d'ouate! Plaisir de galoper dans le steppe, de façonner grossièrement la première statue, de se battre, le visage et les mains brûlantes, avec les boules dures!... On ne songe pas encore, alors, au morne envers : les taudis glacés, la toux des poitrines creuses, on ne songe pas à l'hiver meurtrier, à la neige linceul...

Ce matin-là, non plus, Georges n'y songeait guère en admirant, du haut de la rampe qui surplombe Rome, l'éphémère et délicat manteau. Il drapait, comme d'une mousseline, le dôme de Saint-Pierre et le château Saint-Ange, les toits des palais et des églises, le dédale des rues, des jardins, des places muettes. Sur l'ondulation des sept collines et sur la ligne bleue des monts, là-bas, il étendait ses plis éblouissants. Car déjà l'azur réapparaissait, sous la brume éparse et déchirée, et le soleil cousait, à la nappe argentée, des franges d'or.

Il huma l'air vif, pressa le pas. Qu'il faisait bon marcher! Il s'amusait à découper sur la route des empreintes nettes. Il conquérait Rome, le monde, en foulant le trottoir désert, et la neige vierge. Il y avait longtemps qu'il n'avait ressenti pareille impression d'allégresse, de vigueur... Pour la première fois, depuis ce sinistre dimanche où la pauvre madame Noëlle était morte, il revivait à plein. Ah! ces heures noires : le désespoir, l'espèce de stupeur hagarde qui avaient frappé Annie, devant le cadavre que Lise étreignait, avec un gémissement de bête... L'affolement des premiers secours, le cortège jusqu'à son atelier, où on avait rapporté le corps, la constatation du médecin... On avait attendu le soir, pour le transport funèbre, Via Frattina... Ah! cette veillée sans fin dans l'atelier d'abord, — l'atelier si joyeux, quelques minutes avant, — et puis dans le petit logement où Annie avait

tenu à rester, avec la vieille madame Lartigue, accourue aussitôt... Lise avait été recueillie, par Jeanne, la sœur du consul.

Et puis, et puis... après la crémation, la vie avait repris. Courageusement, Annie avait voulu continuer de parer à tout, elle dirigerait la maison, travaillerait avec ses deux ouvrières et Lise, comme si rien ne s'était passé!... Pauvre mère! N'avait-elle pas abdiqué, depuis des mois déjà, toute conduite de leur vie?... Et puis, c'était triste à dire, n'était-ce pas aussi comme une loi bienfaisante de la nature? — l'intensité du sentiment auquel Annie était en proie, et la légèreté de ceux de Lise avaient petit à petit fait leur œuvre, effacé la douleur, sinon le souvenir...

Il avait fallu le retour des fêtes traditionnelles, de ce temps où la famille se compte, et se serre, autour du foyer, pour ramener, au front de l'aînée, la tristesse des premiers jours, quand la blessure de la séparation saignait encore... Comme alors son deuil filial s'était assombri du rappel de l'autre perte, — le coup de foudre qu'avait été, aussi, la disparition du père, emporté en moins d'une semaine par la pneumonie... C'est tout cela qui faisait à Annie, hier, ce visage grave, quand il lui avait dit, en la quittant : « Nous irons ensemble à Saint-Louis-des-Français, et puis nous réveillonnerons, chez les Lartigue... Il n'y aura que Labrou, et Peyrière. De vrais amis, c'est presque une famille!... »

Elle avait évoqué les années de son enfance, les deux chers disparus, et sentant qu'il partageait sa pensée, elle lui avait mélancoliquement souri, cependant que Lise, turbulente, se chamaillait avec Helena, la plus jeune ouvrière... Quelle sauvagesse, cette Lise!... Il la revoyait sans indulgence, arrachant des mains de l'Italienne des ciseaux qu'elle déclarait siens, contre toute vérité; puis, confuse, elle avait rougi subitement jusqu'aux oreilles, et racheté sa violence, d'un baiser spontané... Mauvaise tête et bon cœur.

— Tiens! monsieur Randal! Qu'est-ce que vous faites-là?

— Et vous, Mademoiselle?

Il venait de se trouver nez à nez, avec Jeanne Lartigue, sur le seuil de la Poste. Une bonne, au visage majestueux, semblable à une reine de tragédie devenue cuisinière, l'accompa-

gnait, portant un filet plein de provisions. La jeune fille, à la riposte, avait eu l'air gêné, il plaisanta :

— Ah! Ah! correspondante secrète!... On vient retirer les lettre de ses amoureux, *ferma in posta*... C'est du joli, j'avertirai votre frère, Mademoiselle!

— Faites-ça, et je vous arrache les yeux!

— Alors vous avouez!

— J'avoue...

Elle montra, en riant, la suscription d'une dizaine de lettres. Le nouvel an, les souhaits familiaux... Et comme elle se méfiait, — sans savoir pourquoi, d'ailleurs, — des boîtes ordinaires, elle avait poussé jusqu'au Bureau Central. C'était plus sûr.

— Voilà! vous savez tout... A mon tour de surveiller. Et marchez droit, ou j'informe Annie!

Il haussa les épaules. Un mandat à toucher... Les étrennes des vieux... Il avait reçu depuis trois jours leur souvenir, leurs vœux, l'argent. Et sans Jeanne Lartigue, il n'aurait pas songé, ma foi, qu'il leur devait, et sans tarder, une lettre!... Une vraie lettre... Il se bornait d'ordinaire, tous les mois, à de brefs bulletins de nouvelles, en termes télégraphiques... Il y avait, cette fois, un arriéré!... Évidemment, ils se doutaient bien... Mais devant l'annonce formelle de son mariage, et la date arrêtée, qu'est-ce qu'ils allaient dire? Seraient-ils contents?... Ne souhaitaient-ils pas pour lui autre chose, — mieux, c'est-à-dire plus?... Il écarta l'idée importune. On verrait...

— Eh! bien je vous attends — dit Jeanne. — Et si vous êtes chic, vous me reconduirez, jusqu'à la maison. Je crois que vous déjeunez avec Lucien, ce matin, chez Bucci...

— Oui, et je soupe avec vous, ce soir, chez Votre Grâce.

Elle le menaça, du bout du doigt.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi. Tenez, il y a dans ce filet du beau boudin blanc!... Si vous n'êtes pas sage, vous n'en aurez pas.

— Je suis très sage et je ne me moque pas de vous; je trouve même que ça vous va très bien, cette appellation-là : Votre Grâce!...

— Oui, comme « Votre Majesté » à Lucrezia!

La cuisinière!... Ils rirent, tant Lucrezia conservait de noblesse dans sa rotondité...

— Vous savez bien, — protesta Georges, — que vous êtes charmante.

Le même furtif malaise passa, inaperçu, sur le visage ingrat, et pourtant en effet charmant, de la jeune fille. Elle adorait son amie Annie, et elle était contente de son bonheur, mais elle ne se consolait pas entièrement de ce que le sculpteur, — à qui ses parents et elle-même, un moment, avaient songé à son arrivée à Rome, comme à un mari possible, — n'eût jamais paru se douter qu'il avait plu. Pourtant elle n'était pas plus mal faite qu'une autre! Et, au moins, elle avait une dot!... Elle plaisanta :

— Mais voilà, votre cœur est pris... Sans ça, vous vous jetiez à mes pieds, pour me demander ma main!

— Naturellement!

Au fait, il aurait pu l'aimer, cette petite!... Pourquoi ne lui avait-elle jamais paru désirable? Pourquoi, entre toutes les jolies filles qu'on croise, ou qu'on approche, ne l'avait-il pas distinguée, de ce regard particulier, où la sympathie s'éveille? Annie, du premier jour, l'avait attaché... Quel hasard, ou quelle fatalité, — n'est-ce pas tout un? — détermine nos affinités?... Il s'émerveilla de ce qu'il y a de simple et de mystérieux, à la fois, dans ces conjonctions de l'amour : l'élan de l'instinct, le choix involontaire, et inéluctable!... Annie! Elle seule existait.

Et Jeanne Lartigue songeait : « C'est dommage, il aurait fait un gentil mari!... Je crois que j'aurais pu l'aimer... » Car avec le sens pratique des jeunes filles d'aujourd'hui, elle n'associait pas, absolument, le mariage et l'amour. Et elle se disait, avec un peu de mélancolie : « Qui épouserai-je? » Elle était résignée à cette fin, comme à un commencement de vie personnelle, une espèce de libération familiale... Cependant elle n'était pas malheureuse chez elle, et il n'y avait, entre ses parents et elle, d'autre antagonisme que celui de leur maturité et de sa jeunesse, le fossé invisible qui toujours sépare — et oppose — les sentiments et les idées, d'une génération à l'autre. Et elle songeait encore avec un grand trouble ardent : « Qui m'aimera?... Qui aimerai-je? »

Mais tous deux gardaient, comme au fond d'un trésor secret, leurs pensées, se bornant à échanger banalement, ainsi qu'une monnaie courante, des mots de moindre valeur.

— Alors, cher Monsieur, recommandez-moi à vos amis et connaissances!

— Il me semble, chère Mademoiselle, que l'article se recommande de lui-même... Et pour ma part je connais au moins trois amateurs.

— Pas possible!

— Labrou, un.

— Quelle horreur!...

— Il est très beau, avec son front bas et son profil d'empereur barbu.

— Il roule trop les rr! Autant épouser un tambour...

— Peyrière, deux.

— Peyrière est gentil. Mais...

Elle évoqua l'architecte, long corps dégingandé, visage flave aux yeux bleus, d'enfant étonné...

— Ce n'est pas votre type?... Tant pis, c'est tout de même un bon type... Reste...

Il laissa le nom en suspens, malicieusement. Elle s'impatienta :

— Eh! bien dites, voyons!

— Monsieur de la Morardière...

— Vous êtes fou!

— Soit!...

Elle se taisait... Évidemment, il était bien, M. de la Morardière... Le secrétaire d'ambassade surgissait : distingué, blond, mince... De la fortune, de l'avenir... Il l'avait fait danser toute une soirée, la semaine dernière, chez les Novatelli!... Mais de là à conclure... Elle écarta l'hypothèse, trop séduisante.

— Et vous, quand?... Annie m'a dit : au printemps...

— Oui, le premier avril.

Il imaginait, par delà la neige hivernale et les arbres secs de la place de Venise qu'ils traversaient, une neige de fleurs odorantes sur les vergers blancs et roses, et dans le jeune azur, l'éblouissement du matin. Les ruines elles-mêmes verdoyaient, secouant, parmi les pierres dorées, des chevelures d'herbes... La voix de mademoiselle Lartigue dissipa le mirage.

— Nous y sommes!

Lucrezia, cariatide épaisse au seuil de la maison neuve où les Lartigue habitaient, attendait avec sérénité la fin de l'entretien. Elle ne s'émouvait de rien sur terre, sinon du sort de ses billets, au tirage du Lotto. Alors ses yeux olympiens, indifférents à la destinée, y compris celle des sauces, jetaient des éclairs, et ses mamelles tremblaient.

Georges suivit un instant, du regard, l'agréable silhouette de Jeanne Lartigue, sous le porche. Puis profitant de ce qu'il avait une heure, avant le déjeuner, il poussa jusqu'au Forum, pour contempler sa splendeur déserte, et le dessin des ruines, dans l'étendue de la neige... Rome, ville unique! Elle l'avait conquis tout entier, à mesure qu'il la pénétrait davantage. Ce n'était point seulement, comme à Venise ou à Florence, l'évocation d'un siècle, en qui se résumait toute la splendeur de ces Républiques passées. C'était une accumulation de siècles, superposant ou juxtaposant, à la Rome antique, la Rome papale, et à celle-ci, une capitale moderne; ensemble miraculeux où vivaient, côte à côte, trois civilisations, l'histoire prodigieuse du monde latin. Comme il comprenait, avec l'essayiste des *Promenades*, — Stendhal, un de ses guides préférés, — le mot du pape Grégoire aux voyageurs qui le venaient saluer, avant de prendre congé.... A ceux qui n'avaient fait que jeter les yeux, il disait : — Adieu! Et à ceux qui, séjournant, avaient eu le temps de découvrir, en partie, ce chaos de beautés, il disait : — Au revoir!

A midi, lorsqu'il entra chez Bucci, Georges se surprit à chanter, à mi-voix, le vieil air qui le poursuivait, depuis le matin :

Dans le jardin de mon père,
Il y a un rosier blanc!...

Il avait eu le temps d'aller embrasser Annie, et de lui apporter un petit bouquet de narcisses et de mimosas, tout frais arrivés de la Riviera de Gênes.

Une acclamation l'accueillit. Lucien Lartigue, Labrou et Peyrière étaient attablés déjà, dans le coin habituel. La grosse fiasque de Chianti arrondissait sa panse, suspendue au-dessus d'appétissants *frutti di mare* : oursins au cœur violet, clovisses,

praires, et ces énormes crevettes de la Méditerranée pareilles à des écrevisses roses.

— On connaît tes goûts, — dit Peyrière.

Après de laborieuses combinaisons, le menu habituel triompha ; Saint-Pierre grillés, stufato et spaghetti...

— Vous n'avez aucune fantaisie, — déclara Lucien Lartigue, — vous êtes de faux artistes.

Le consul, en homme qui avait voyagé, se piquait d'érudition culinaire.

— En gourmandise comme en amour, — ajouta-t-il, — c'est le changement qui fait tout. A bas le pâté d'anguilles!

Labrou, qui n'avait pas de lettres, s'informa de ce qu'avaient de commun le pâté d'anguilles et l'amour, et renseigné discrètement par Peyrière, il fit chorus ;

— Les vieux conteurs ont raison! Mais notre menu n'est qu'hebdomadaire. Et quant à l'amour, surtout quotidien!... merci! très peu pour moi.

Il ne le concevait, avec ce complet dédain de la femme qu'ont certains méridionaux, que dans l'assouvissement immédiat du désir, au rapide hasard des bonnes fortunes.

— Ce n'est pas pour en dégoûter Georges! — reprit Lartigue, vieux garçon de tempérament et d'habitudes, bien qu'il n'eût pas plus de trente-cinq ans. — Mais le pâté d'anguilles à tous les repas, c'est la condamnation, sans phrases, du mariage!... Ou tout au moins du mariage d'amour.

— Tu oublies que tu as une sœur en âge d'être demandée, — protesta Peyrière vivement.

Et en même temps il s'effara, timide, craignant que sa vivacité eût décelé ce qu'il cachait aux autres, ce qu'il s'efforçait de cacher à lui-même.

Mais Randal fonçait, à la rescousse.

— L'amour et le mariage n'ont souvent aucun rapport, c'est vrai... A qui la faute? Aux brutes comme cet animal de Labrou, pour qui la femme n'est qu'un instrument de plaisir, sous le nom de maîtresse, en attendant qu'elle devienne une esclave, sous le nom de femme! Il braconne chez le voisin, et demain il sera propriétaire, en chasse gardée!

— Ça! — gouailla Labrou, — c'est tapé! Qu'est-ce que je prends? A toi la pose, mon vieux Lucien.

— Oh! les égoïstes, genre Lartigue, pour être moins malfaisants, ne sont pas moins redoutables... Toi, Lucien, tu n'es pas aussi canaille que Labrou, c'est entendu. Tu ne serais pas capable comme lui de séduire et d'abandonner. Mais tu hésites, tu calcules, devant les charges, les responsabilités de l'union... Le sac se présenterait, mon Dieu, tu l'accueillerais, n'est-ce pas?... Et tu serais logique, puisque le mariage pour toi n'est qu'une affaire où la raison seule intervient... Note que ta conception est défendable. Labrou est l'anarchie, et toi tu es l'ordre. La bourgeoisie française pense ouvertement comme toi, et tacitement agit comme lui. Vous constituez à vous deux les extrêmes d'une société, tout entière massée autour du coffre-fort, comme autour d'un palladium sacré. La famille, pour vous, c'est le patrimoine transmis du grand-père à l'arrière-petit-fils. Qu'est-ce que l'amour viendrait faire là-dedans? Et comme on conçoit bien, si d'aventure il s'y hasarde, que l'asphyxie le guette!

— Tout cela est fort possible, — dit paisiblement le consul en reprenant des spaghetti... — Mais tu déplaces la question, qui est de savoir si, à bouillir sans cesse dans le même pot-au-feu, la passion ne finit pas par s'y réduire, comme une vulgaire soupe...

— Et après? Je ne méprise pas le consommé, — observa Peyrière, dont le modeste bon sens était pratique.

— Bravo, — cria Labrou!

Peyrière s'inclina flatté, mais il dut rendre aux *zabaioni* qui apparaissaient, crémeux, l'hommage qu'il venait de s'attribuer.

— Hein, ils sont épatants! — déclarait le peintre, en enfonçant dans la mousse jaune sa cuiller, qui tint, un instant, debout.

— Mes petits enfants, — fit Georges, — vos comparaisons gastronomiques me dégoûtent! J'y vois encore un effet de la triste éducation qui a sévi sur nos jeunesses, en matière de relations sexuelles... Le mariage à mes yeux est une très belle chose, mais il n'est une très belle chose que s'il unit, avant tout et par-dessus tout, des affections sincères, de la tendresse délicate et réciproque. Qu'on y arrive jeune ou vieux, n'ayant pas encore aimé ou au contraire ayant éprouvé déjà toutes les souffrances de l'amour, qu'importe!... On aura chance d'être

heureux, jusqu'au bout, si l'on allie de la bonne volonté et de la bonne humeur, et si l'on marche côte à côte, fidèlement, du même pas... Mais il est évident qu'il faut commencer par se plaire!...

— Commencer, — dit Labrou, — et continuer.

— Ça, — dit Georges, — c'est l'affaire du mari.

Lartigue pouffa :

— Ou de l'amant!

Mais le sculpteur trancha :

— Tas d'idiots! Est-ce que ces deux fonctions sont incompatibles? Il y aurait plus d'amants éconduits, s'il y avait moins de maris négligents. On a la femme qu'on mérite.

— Les femmes! — réclama Labrou.

Georges laissa tomber avec dédain :

— Si tu veux...

— Elles sont si bêtes! — soupira Peyrière, avec une jalousie à l'égard du peintre conquérant, et une rancune au souvenir de ses propres insuccès.

Le soir, tandis qu'il revenait bras dessus bras dessous de la messe de minuit, Georges contait à Annie le débat du déjeuner. Devant eux Lise jouait à la grande personne, entre Lucien Lartigue et Labrou, qui l'avaient prise, galamment, chacun par un bras. Et l'on entendait son rire aigu, dans la nuit noire. Un réverbère éclaira, au coin du Corso et de la Via del Tritone, tout le cortège. En tête, les vieux Lartigue, se prêtant un commun appui. Annie et Georges chérissaient l'excellent couple, et parfaitement affectueux et serviable. Elle, semblable à une belette affairée, et lui, à un gros chat blanc avec ses moustaches hérissées.... Colonel en retraite, il avait rejoint à Rome, depuis quelques années, son fils. Il souhaitait achever de vieillir, et mourir là.... Ensuite venaient Jeanne Lartigue, toute pelotonnée dans son manchon, et Peyrière, bras ballants... Vainement il essayait d'accorder son pas, démesurément long, au trottinement de sa voisine. Il avait des enjambées d'échassier mélancolique, auprès d'un sautillant moineau.

— Pauvre Peyrière! — dit Annie.

Ils sourirent, à leur bonheur plus qu'à sa défaite. Un

moment, inquiète des coquetteries de son amie, lorsqu'elles s'adressaient à Georges, elle avait alors nourri contre Jeanne une de ces haines sourdes dont sont seules capables les sensibilités exaspérées. Caractère droit, mais singulièrement ardent, Annie éprouvait tous les sentiments à l'extrême. Elle avait aujourd'hui passionnément confiance dans l'amour qu'elle inspirait, parce que celui qu'elle éprouvait lui semblait infini. Elle faisait crédit, à tous, de son allégresse ingénue. Elle adorait chacun. Elle ne se souvenait même plus d'avoir souffert du manège de Jeanne Lartigue, et de lui en avoir aussi âprement voulu.

L'air vif fouettait le sang, qui montait, allègre, aux visages. Les talons sonnaient sur le trottoir sec. La neige du matin? Giboulée!... Des milliers d'étoiles scintillaient, dans le sombre azur, comme si une brise céleste eût agité leurs feux. Ils cherchaient instinctivement des yeux, en se serrant l'un contre l'autre, celle qui avait brillé sur Bethléem.

— C'est celle-là! — dit Annie, en montrant Vénus.

— Ou bien celle-là....

Il désigna Bételgeuse qui étincelait, comme un diamant bleu. Ils imaginaient la marche des Rois, vers l'étable. Et aussi des soirs oubliés de leur enfance, où, la lanterne au poing, on s'en allait par les chemins blancs, vers la crèche de l'église. Une lueur dorait les vitraux lointains; la neige craquait sourdement, sous les sabots fourrés. Et du village entier montait, avec l'allégresse des cloches, la chaude odeur du boudin grillé....

— Moi, — disait Annie, — on n'avait pas besoin de me réveiller! J'écoutais jusqu'à l'heure du départ la belle histoire du petit Jésus couché sur la paille, entre le bœuf et l'âne...

— Moi, — disait Georges, — j'étais déjà un mécréant, et je n'aimais la messe, malgré sa belle musique et le buisson d'or des cierges, qu'à cause du réveillon avec les marrons brûlants et le vin frais!...

— Triste réveillon, cette année! — murmura Annie.

Si hospitalière qu'elle fût, la maison des Lartigue n'était pas le foyer, — celui d'autrefois, dispersé pierre à pierre, celui de demain, dont elle pressentait pourtant, à s'étayer à Georges, la douce chaleur!...

Il répondit à la pression de son bras, par une étreinte égale. Son regard parla : Courage! Confiance! Il était là!

Avec un grave enchantement, ils contemplaient, devant eux, la route sur laquelle il se mettraient en marche, pour le long voyage de la vie. Et en même temps ils donnaient un regard d'adieu aux chemins convergents qu'ils avaient jusque-là suivis, chacun de son côté.

Bref éclair illuminant, dans ses profondeurs, le passé et l'avenir! Murs d'ombre entre lesquels, un instant, ils prenaient conscience du rien et du tout qu'ils étaient.... A ce tournant de leurs existences, entre l'année qui allait s'évanouir, avec son deuil et sa joie, et l'année qui allait naître, lourde de fruits, ils faisaient une brève récapitulation d'eux-mêmes, ils évoquaient les visages familiaux, pour lui présents encore, pour elle déjà disparus.... Maillons d'une courte chaîne!... Tout près d'eux, elle sortait des ténèbres, et y rentrait. Ils ne connaissaient même pas les pères de leurs pères....

Et à se sentir limités de la sorte à leur bref horizon, malgré l'obscur prolongement des aïeux et des fils inconnus, ils goûtaient, ainsi qu'une volupté intense, le rayonnement de cette minute. Le monde s'incarnait en eux. Toute l'éternité palpita, dans la fuite de l'instant.

IV

Les heures, les semaines d'abord volèrent. Dans la communion de leur entente, ce furent pour Georges de joyeuses journées de labeur. Il lui semblait, quand elles commençaient, qu'elles n'auraient pas de fin. Il se levait à l'aube, et, ses ablutions faites, achevait de se débarbouiller du sommeil, en arpentant les jardins où les arbres toujours verts luisaient, dans la fraîcheur de la lumière. Des reflets d'argent, au sombre feuillage des camélias et des lauriers, bougeaient lorsqu'un peu de vent murmurait, à travers la profondeur des massifs. Devant la Villa, les grands pins parasols et les palmiers découpaient, sur le ciel clair, leurs bouquets orientaux; et dans le bois des chênes monstrueux, c'était un autre paysage encore, ouvrant à sa songerie des forêts légendaires,

où se levaient Mélusine et Diane... Le séjour enchanté vivait, d'une sève immortelle, dans le double frémissement de la nature et de l'histoire... Présent tout chargé de passé, et qu'il transfigurait, par ses rêves, d'une magie nouvelle.

Les doigts de Georges, sous l'agile poussée de l'inspiration, pétrissaient, modelaient, avec une liberté qu'ils n'avaient pas connue encore. Il avait ébauché, d'enthousiasme, un groupe de Bacchantes dansant autour de Silène, œuvre considérable qui rappelait par la grâce Clodion, et par la force Carpeaux. Le buste de la *Fiancée*, terminé, était une merveille. L'intuition de l'amour, seule, avait pu rendre tant d'acuité, et de délicatesse, dans la distinction. La ressemblance saisissante se paraît de cette expression, à la fois si fréquente et si fugace, qui animait Annie à chaque émotion, comme du rayonnement d'une flamme intérieure, — une flamme intense et fragile. Et à côté d'elle se dressait un plâtre de madame Noëlle, créé avec la piété du souvenir. C'était la grosse dame ressuscitée, si vivante vraiment, que ses filles n'avaient pu retenir un cri d'admiration douloureuse, en l'apercevant. Car il s'était ingénié à leur dérober son travail jusqu'à ce qu'il en fût satisfait.

Tous les soirs, Georges les passait Via Frattina. Il arrivait avant le dîner, souvent assez tôt pour qu'on pût aller faire un tour aux Jardins Borghèse. Il mangeait avec les deux sœurs dans la petite salle du rez-de-chaussée, attenante au magasin. Le temps s'écoulait vite, ensuite, dans la tiédeur et l'intimité de la pièce... Voilé de rose, l'abat-jour de la lampe électrique projetait sa clarté douce, sur la table desservie, où les chapeaux en train s'étalaient, dans un pêle-mêle de fleurs, de plumes, de jolis chiffons.

C'étaient les heures où Annie préparait les modèles, donnait cours à sa fantaisie créatrice. Le jour, tandis que les deux ouvrières les exécutaient, avec Lise, elle se tenait au magasin, soignant la vente, ou bien elle allait chez ses clientes, prendre des commandes, essayer... Toute une vie courageuse dont elle se délassait, la nuit tombée, auprès de Georges. Elle parvenait ainsi à assurer son indépendance, à subsister largement, avec sa sœur. Même, en produisant davantage, elle eût pu atteindre l'aisance, tant son goût devenait réputé...

— Vous feriez fortune, si vous vouliez! — répétait Georges.

— Mais je veux! — affirmait-elle.

C'était leur unique sujet de dispute. Car il entendait bien que lorsqu'ils seraient mariés, elle cessât de s'user les yeux, à veiller, et de s'abîmer les doigts, à coudre... Alors elle hochait la tête, un pli barrait son front mutin. Et elle répliquait :

— Pourquoi est-ce que je ne travaillerais pas aussi, puisque je le puis?... Plus on sera riches, et plus on sera libres. Ou bien vous ne me raconterez plus que la femme est l'égale de l'homme !

Le dimanche, Annie et Lise montaient prendre Georges, à son atelier de la Villa; on admirait, on discutait l'ouvrage de la semaine. Il y avait, jusqu'à trois heures, exposition particulière. Parfois les Lartigue, chez qui de fondation l'on finissait l'après-midi, apparaissaient, et l'on partait en leur compagnie, vers quelque but de marche. Le visage de Lise, renfrogné tant qu'elle craignait de demeurer en tiers, s'éclaircissait soudain, surtout lorsque Labrou se mettait de la partie. C'est ainsi que les aqueducs de la campagne romaine, la Voie Appienne et ses tombeaux, les parcs des grandes villas patriciennes inscrivirent tour à tour, dans la mémoire des amoureux, leurs sites inoubliables. Avec l'allongement des jours, en mars, la promenade se muait en excursion ; ils déjeunèrent à Tivoli, où la Villa d'Este, autour de ses bassins de froides pierreries, dresse ses cyprès géants; à Castel-Gandolfo, d'où l'on gagne Albano, Némi, et leurs lacs limpides, dans leurs coupes de monts.

A mesure qu'approchait la date fatidique, les heures, les semaines, d'abord si rapides, se succédèrent lentes, à l'énervement d'Annie, à l'impatience de Georges. Sûr, maintenant, de posséder l'âme, son désir s'irritait, à l'autre espoir... Le corps charmant hantait ses nuits... Quelques baisers volés, loin d'étancher sa soif, l'attisaient... Il avait hâte que le miracle se réalisât, qu'elle lui appartînt toute.

Ardeur qu'il avait beau dissimuler. Elle brûlait Annie à distance. Bien qu'avertie, par une saine et franche éducation scientifique, des fins de l'espèce, et indemne de ce trouble mystère des sexes, — cause de si cruels malentendus, au début de tant d'unions, — elle n'en éprouvait pas moins une

grandissante gêne, à l'idée de leurs premiers moments de solitude... Combat de l'instinct qui s'abandonne, et de la pudeur qui se défend.

La nervosité de Lise, aussi, inquiétait Annie. Elle s'était développée, depuis la mort de leur mère. Autrefois, ce n'étaient que des caprices d'enfant gâtée, vite calmés d'un reproche, ou d'une caresse. Maintenant, après une période d'apaisement consécutive à la catastrophe, l'humeur de Lise avait de brusques, d'incessantes sautes. La fillette, (devenue presque, au moins en apparence, une longue jeune fille), conservait des puérilités étranges. Elle passait, de ses jeux de sauvage, à des mutismes prostrés et à de fiévreuses lectures. Elle boudait constamment, sans cause, ou s'emportait, au moindre mot.

— Sais-tu, — lui disait Annie parfois, — que tu ne me rends pas l'existence bien gaie? Il faudra que tu changes plus tard, lorsque nous vivrons ensemble, tous les trois!...

Elle ricanait, sans répondre.

Enfin mars arriva, dans la fulgurante douceur du printemps de Rome. La terre féconde, et jusqu'aux pierres, tout verdoya. Les pariétaires fleurirent, innombrables, aux pans des ruines, et des voiles de roses flottèrent, autour des murs croulés et des colonnes éparses. Des moissons parfumées jonchaient les étals des marchés, débordaient des corbeilles volantes qu'à leurs hanches rondes portaient les vendeuses hâlées. Elles couraient pieds nus à travers la poussière, et le soleil riait dans leurs noirs regards effrontés, leurs sourires de faunesses.

Bien qu'on eût décidé de se marier sans cérémonie aucune, les derniers jours furent trépidants. Achats indispensables, fabrication de quelques robes de voyage, d'intérieur, de ville... Et les préparatifs légaux! Il avait fallu, parents et grands-parents d'Annie n'étant plus là pour donner leur consentement, se munir d'une autorisation du conseil de famille... Véritable comédie, qui les avait divertis... Annie avait dû, en effet, au moyen d'une correspondance suivie, faire constituer, dans le petit village du Roussillon, où elle était née, un conseil de famille à l'état de neuf, — l'ancien, formé après la mort de son père, étant aux trois quarts dispersé... C'est ainsi que de très vagues personnes, qui ne la connaissaient pas

plus qu'elle ne les connaissait, s'étaient gravement réunies, pour lui donner licence d'épouser « M. Sébastien-Hilaire-Georges Randal! »... Enfin, tous les actes nécessaires réunis, toutes les formalités remplies, il ne restait plus qu'à se présenter, le mardi matin 1er avril, au Palais de l'ambassade, par-devant M. le consul de France chargé du service de la Chancellerie.

Car, chose amusante, c'était leur ami Lucien qui, faisant fonction d'officier d'état civil, les marierait. Après quoi, — toujours avec les quatre témoins, les vieux Lartigue pour elle, et, pour lui, Labrou, et Peyrière, — consécration religieuse, à Saint-Louis-des-Français. Quoique nullement pratiquante, Annie avait tenu à ne point déroger à l'antique coutume. Georges, trop intelligent pour n'être pas tolérant, n'avait pas élevé la moindre objection. Son indifférence personnelle, en matière de dogmes, lui rendait ce rite léger.

Était-ce l'agacement des habitudes bouleversées? une mauvaise disposition de Lise? L'avant-veille du grand jour, une scène violente éclata, entre les deux sœurs. Annie, qui avait trouvé à céder le fonds, à d'avantageuses conditions, inventoriait tout le magasin, depuis le matin, en dépit du dimanche. L'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps, elle travaillait toujours. Quand elle vint s'asseoir devant les côtelettes refroidies et la purée figée, elle était si lasse, qu'elle avait envie de pleurer. Un geste maladroit de Lise renversa la salière. Annie la gourmanda, un peu vivement. Les deux ouvrières, — on les nourrissait, à midi, et on les avait gardées comme d'habitude, — poussaient des exclamations désolées, tout en versant, l'une, du poivre sur le sel répandu, et tout en lançant, l'autre, une pincée par-dessus son épaule...

Lise furieuse jeta sa serviette, en se levant de table.

— Je m'en vais, puisque je ne suis plus rien, ici!

— Rassieds-toi! Tu es folle...

— On verra bien!...

— Si tu crois que tu prends le bon moyen, ma petite, pour qu'on t'aime!

— Oh! je sais bien! personne ne m'aime, ni toi, ni Georges. Il a tout pris!

— Tu veux dire qu'il a tout donné, puisque, grâce à lui, nous ne travaillerons plus...

— Pas moi! Je veux travailler. J'aimerais mieux mourir que de vivre avec vous!

— Qu'est-ce que tu dis?

— La vérité!... Voilà assez longtemps que ça me tourmente!... Je ne veux pas continuer à être entre vous, comme un chien dont on ne s'occupe qu'à l'heure des repas! Je ne veux pas aller à Florence, je ne partirai pas! Je le déteste, je le déteste...

— Lise!

Au cri de sa sœur, l'enragée se tut. Annie était blanche comme la nappe. Elle porta, comme faisait leur mère, la main à son cœur. Alors, entraînée par son mauvais instinct, Lise jeta la vieille plaisanterie :

— La maladie de cœur, ah! non! il ne faut pas nous la faire!

Mais Annie, tout de bon, s'évanouissait. Aux cris des Italiennes, Lise reprit conscience. Elle eut honte, s'élança... Elle mouillait les tempes pâles, tapait. de toute sa force, la paume des mains glacées. Elle sanglotait, quand Annie rouvrit les yeux... Et c'est elle, au bout d'un instant, qu'il fallut consoler. Mais elle secouait obstinément la tête, avec un silence farouche.

Annie n'en put rien tirer que ces mots :

— Je t'en prie! ne me force pas... madame Lartigue me prendra chez elle... au moins quelque temps... Elle l'a proposé, tu sais bien... Ne me faites pas partir avec vous! Ne me faites pas partir avec vous...

Sur la pente du Palatin, un fût dans l'herbe, parmi les tulipes et les boutons d'or, offrait sa pierre usée, comme un banc propice. Le soleil déclinait dans un firmament sans nuages, et par delà le décor auguste du Forum, où les grands arcs de la Basilique de Constantin et le formidable cirque du Colisée prolongaient la Cité impériale, Rome s'étendait, bleue et or, dans l'immensité silencieuse du soir.

— Mais qu'est-ce qu'elle peut bien avoir, cette mioche? — s'inquiétait Georges.

Annie, du bout de son ombrelle, couchait les fleurettes éclatantes et les relevait, machinalement.

— Je ne sais pas!... Crise de croissance, peut-être, tout simplement.

On avait confié à madame Lartigue le soin d'adoucir ce gros chagrin, et l'on en avait profité pour se promener seuls, jouir tête à tête, pour la première fois, du dernier dimanche...

— Bah! — dit Georges... — Le plus raisonnable est de ne pas la contraindre... Achevons ensemble, à Florence et puis à Venise, mon temps d'Italie... Mon dernier envoi est prêt... Les *Bacchantes* me mettent en règle avec les Beaux-Arts... En juillet nous rentrerons à Paris. Et si les Lartigue veulent bien garder Lise avec eux jusque-là, elle nous rejoindra avec Lucien et Jeanne, puisqu'ils doivent venir en août. Les heures difficiles seront passées, à ce moment. Et elle se convaincra par elle-même que sa place est avec nous, une large et joyeuse place!

Il ne disait pas, par délicatesse, qu'il bénissait presque la répugnance de Lise, à les accompagner. Sans en chercher la cause ailleurs que dans un caractère difficile, et aussi, sans doute, dans une jalousie instinctive d'enfant, qui croit qu'on lui enlève l'affection de sa sœur, il se louait du fait accompli. Ainsi il aurait Annie, à lui. Ils s'appartiendraient, sans réserve.

— Je m'en voudrais tant, murmura Annie, si mon bonheur s'édifiait aux dépens du sien!... Ce ne serait pas juste. Je ne dois pas... J'ai charge d'âme...

Et cependant, une joie secrète l'enivrait. Elle aussi, elle pensait : « C'est mieux ainsi! »

— Chère, chère, soyez tranquille, comme je le suis... Le meilleur moyen de reconquérir Lise est, actuellement, de nous en séparer. Ce qui ne veut pas dire, certes, de l'oublier... Ensuite... Laissez-moi faire, je m'en charge.

Il soutenait, de son bras énergique, la taille ployante. Elle se laissa aller vers lui de tout son poids. Elle se blottit, contre la poitrine robuste. Brisée par la brutale dispute, elle demeurait meurtrie, sans force. Elle avait souffert dans son affection pour Lise, elle s'était sentie plus seule encore peut-être qu'au moment du deuil maternel, ravivé du coup. Et en même temps

elle était heureuse, infiniment. Qu'est-ce qu'elle serait devenue dans l'existence, sans Georges?

Il lui apparut comme l'unique raison de vivre, elle chercha dans ses yeux son soleil et son ciel. Elle goûtait âprement l'amère saveur des larmes qui coulaient, — elle ne savait pourquoi, — le long de ses joues, jusqu'à ses lèvres. Il les sécha, d'un baiser. Leurs bouches s'unirent. Ils se levèrent, chancelants. Elle avait au cœur une douleur qui s'effaçait dans un vertige d'ivresse. Elle songeait à la mort en même temps qu'à l'amour, et c'était comme si des ailes funèbres eussent battu en elle, contre une fenêtre close, inondée de lumière. Son sang l'étourdissait, d'un battement sourd. Ils s'adossèrent à une haute ruine, où grimpait un rosier sauvage. Rome, la vie s'étendaient, splendides, devant eux. Une églantine leur frôla la joue.

— Oh! regardez! — dit-elle.

Elle la cueillit, avec une joie peureuse. C'était comme le symbole du deuil passé et du clair avenir. Ensemble ils respirèrent les frais pétales, leur faible parfum. Et elle épingla sur son sein, qu'une émotion mystérieuse soulevait, la rose pritanière, la rose des ruines.

VICTOR MARGUERITTE

(A suivre.)

LES

INDUSTRIES DE L'ARMEMENT

ET

L'INTÉRÊT NATIONAL

L'industrie est-elle organisée en France de manière à assurer le meilleur rendement aux centaines de millions alloués chaque année à la Guerre et à la Marine pour l'acquisition de leur matériel? Plus particulièrement, le monopole, qu'il soit exercé au profit de l'État ou de compagnies privées, est-il plus avantageux pour la nation que la liberté de production?

En France, la fabrication du matériel de guerre jouit d'une entière liberté; la fabrication des poudres est au contraire monopole d'État. D'autre part, tandis que l'industrie privée coopère largement à la construction de la flotte de combat et du matériel d'artillerie, elle a été exclue jusqu'à ce jour de la fourniture des armes portatives à l'usage de l'armée. Il s'agit donc ici d'un monopole de fait.

Étudions d'abord l'industrie des poudres et explosifs de Guerre : c'est un monopole d'État dont l'institution remonte aux premiers emplois de la poudre, au XIVe siècle. Alors l'État avait les plus grandes difficultés à se procurer le salpêtre qu'on ne pouvait guère recueillir que sur les murs de locaux

humides, celliers et écuries. Un droit royal de recherche fut donc délégué à des particuliers dits « salpêtriers », qui pouvaient requérir l'ouverture des habitations afin d'en récolter le salpêtre; versé dans les magasins royaux à un prix déterminé, il était ensuite ouvré, soit par des officiers d'artillerie dans les arsenaux de Paris, Lyon, Tours et Troyes, soit par des particuliers dits « faiseurs et compositeurs de poudres », autorisés par privilèges spéciaux à exploiter des moulins à poudre, dont les produits étaient obligatoirement versés dans les arsenaux préposés à l'achat du salpêtre. Tels furent les débuts du monopole actuel, dont le principe a été explicitement consacré par la loi du 13 fructidor an V qui prohibe l'entrée de toute poudre étrangère en France en même temps que l'exportation et l'importation du salpêtre. Cette même loi décide en outre que les poudres ne peuvent être fabriquées que sous la direction de l'État.

Ces dispositions furent respectées jusqu'à la promulgation de la loi du 8 mars 1875 qui décida que « par dérogation à la loi du 13 fructidor an V, la dynamite et les explosifs à base de nitroglycérine pourraient être fabriqués dans des établissements particuliers moyennant le paiement d'un impôt ». Le décret du 24 août 1875 portant règlement d'administration publique pour l'exécution de ladite loi du 8 mars, stipula en outre que « la dynamite importée serait soumise aux mêmes conditions que la dynamite fabriquée à l'intérieur ».

Grâce à ces dispositions, relativement libérales, plusieurs fabriques de dynamite ont pu s'installer en France; par contre, l'État a complètement renoncé à la production de cet explosif ainsi qu'à celle de la nitroglycérine. Jusqu'à ces derniers temps les fabricants de dynamite étaient seulement autorisés à produire la nitroglycérine qui entre dans la constitution de la dynamite. Un arrêté récent du Conseil d'État, vient de décider qu'ils avaient en outre la faculté de fabriquer les autres explosifs, — tel que le coton-poudre, — qui peuvent être incorporés à la dynamite.

L'État français fabrique la totalité des poudres et des divers explosifs de guerre nécessaires à l'Armée et à la Marine. Il produit en outre les poudres de chasse et de mine et les explosifs autres que ceux visés par la loi de 1875. La direc-

tion des usines gouvernementales est assurée par le Service des poudres et salpêtres qui relève du ministère de la Guerre. Seule, la poudrerie du Bouchet est dirigée par l'Artillerie.

En 1911, la production globale des établissements du monopole a été d'environ 8 200 tonnes, se décomposant ainsi :

Poudres de mine	3 000	tonnes.
— de sûreté	1 000	—
— de chasse	200	—
— pour la Marine	2 000	—
— pour la Guerre	1 000	—
Explosifs	1 000	—
	8 200	tonnes.

Pour l'année 1913, ces chiffres devront être fortement majorés, surtout en ce qui concerne les poudres de mine et les poudres pour la Marine : les mines de fer de l'Est sont en plein développement; on commence d'exploiter celles de la Normandie et de l'Anjou; les approvisionnements de la Marine ont été reconstitués.

Et cette production des poudres noires dites de « mines » est loin d'avoir atteint son maximum. Si l'on compte en Meurthe-et-Moselle sur une extraction annuelle de 25 millions de tonnes de minerai de fer, chiffre qui paraît devoir être atteint avant dix ans, on arrive à une consommation probable de 6 000 tonnes de poudres de mine. Encore ce dernier chiffre est-il faible, puisqu'il ne tient pas compte des besoins du bassin de la Normandie et de l'Anjou, dont l'exploitation pleine de promesses n'est encore qu'à ses débuts.

L'avenir du monopole est donc brillant; mais quels sont ses résultats financiers? Les poudres de chasse, produits de luxe, justifient leurs hauts prix, disproportionnés avec leur prix de revient : il s'agit ici d'un revenu fiscal. Le prix de revient des poudres de guerre s'établit maintenant aux environs de 6 fr. 50 le kilo. Toutes réserves faites sur les conditions dans lesquelles il est obtenu, et eu égard aux exigences des services consommateurs, c'est un chiffre satisfaisant. Le tonnage annuel des poudres exportées atteint au maximum 125 tonnes, chiffre qui ne correspond pas à la valeur du matériel d'artillerie que nous fabriquons pour l'étranger. Nous ne fournissons donc pas les poudres destinées à cette artillerie.

Pour les poudres de mine et explosifs industriels, la comparaison de leur prix de vente avec leur prix de revient probable ne fait pas ressortir un bénéfice notable pour l'État : il faut s'en féliciter, car ces explosifs sont un moyen de production. L'impôt actuel, critiquable en principe, et qui n'avait été établi après la guerre de 1870 qu'à titre provisoire, ne se justifie que par l'usage. Cet impôt est malaisé à asseoir, si variables sont les propriétés des explosifs taxés. Hormis les revenus d'ordre fiscal tirés par l'État de l'exploitation du monopole, il ne semble donc pas que celui-ci soit une richesse nationale. Au reste, les revenus de la vente des explosifs pourraient tout aussi bien être perçus sous le régime de la liberté industrielle.

Le monopole des poudres, à défaut de raisons financières, est-il justifié par des motifs techniques ou industriels? Les personnalités du Service des poudres et salpêtres doivent être mises hors de cause. L'éclat des grands noms de Sarrau et Vieille, la haute valeur scientifique de leur recrutement, les services rendus au pays suffiraient à les défendre contre de telles critiques.

Par contre, lorsque ces mêmes considérations deviennent un argument en faveur du Monopole, c'est aller un peu loin. Le mérite des hommes placés à la tête d'une industrie témoigne certes de l'excellence de leur formation professionnelle; mais ceci n'a rien à voir avec les vices ou les vertus d'un régime industriel.

La situation prépondérante qu'acquiert un savant dans une science, ou un homme éminent à la tête d'un grand service industriel, peut n'être pas sans inconvénients. L'éclat même de leurs travaux paralyse les critiques de leur œuvre; le personnel placé sous leurs ordres perd toute initiative. Ainsi que le fait remarquer M. Painlevé, dans son remarquable rapport sur le budget de la Marine pour 1912, il faut pour que le monopole progresse à coup sûr, que celui qui est à sa tête soit infaillible. S'il se trompe, ce peut être un désastre pour le pays, car toute concurrence étant anéantie, de longs délais pourront être nécessaires pour remettre l'industrie sur pied. L'obstination ou l'ignorance d'un dirigeant sans valeur conduiraient à des résultats pires encore. En 1870, un sieur Volkmann prit en

Autriche une série de brevets relatifs à une poudre sans fumée, analogue à notre poudre B. Une usine pour sa fabrication fut installée à Marchegg, près de Vienne. L'industrie des poudres étant à ce moment monopolisée par l'État ; l'autorité fit fermer l'usine de Marchegg. Les idées de Volkmann n'ayant trouvé aucun crédit auprès de l'administration du monopole et les brevets autrichiens d'alors étant secrets, sa découverte tomba dans un profond oubli dont elle n'est sortie que ces dernières années. Supposons que Volkmann eût été libre de fabriquer sa poudre, l'attention des services intéressés aurait été probablement attirée par ses résultats, et il est vraisemblable que l'Autriche aurait eu la première, à sa disposition, la poudre que M. Vieille, en France, devait complètement réinventer quatorze ans plus tard.

Tout progrès dans une industrie monopolisée ne peut guère être réalisé que par le service qui la dirige. Si élevé que soit son recrutement, il ne saurait détenir à lui seul les idées novatrices. Il peut d'autant moins y prétendre que formés par une éducation commune, les Ingénieurs qui le composent ont forcément mêmes tendances, même esprit. Sans doute, de loin en loin un inventeur surgit parmi eux. La France a connu cette fortune en 1886, mais il serait téméraire d'ériger en règle une telle exception. A s'en tenir aux progrès réalisés dans l'industrie des poudres depuis cette même année, la plupart nous sont venus de l'étranger. C'est ainsi que le progrès, proclamé capital, résultant de l'emploi de la diphénylamine comme stabilisateur est dû à Nobel, qui faisait breveter cet emploi dès 1889. Ce n'est que sept ans plus tard, que la poudrerie du Bouchet commençait les études qui devaient aboutir à rendre réglementaire dans notre pays l'usage de cette substance. Enfin, c'est seulement en 1910, que les poudres de la Marine ont été stabilisées par la diphénylamine. Les perfectionnements réalisés dans la nitration du coton dérivent de l'adoption des turbines allemandes Selwig et Lange et du procédé anglais Thomson. Il serait aisé de poursuivre une telle énumération. Aussi bien, nous ne faisons nul grief au Service des poudres et salpêtres de n'avoir point assuré le premier à notre pays ces progrès. Sa part est encore malgré tout prépondérante, mais il serait vain d'espérer que

des études sérieuses relatives aux poudres pussent être entreprises en dehors de lui : il faut des installations coûteuses, laboratoire, ateliers de fabrication, polygone de tir, et il ne peut y avoir recherches que si des gains commerciaux viennent couvrir les dépenses d'entretien et d'installations.

Ces derniers inconvénients du monopole, étant d'ordre général, sont, bien entendu, indépendants de la nature de son bénéficiaire, que celui-ci soit l'État ou un groupement de particuliers. Dans ce dernier cas, les détenteurs du monopole auront évidemment tendance à accroître leurs prix de vente sur le marché intérieur; à la condition qu'une telle augmentation ne soit pas démesurée et se justifie par un sacrifice consenti en vue de l'exportation, un tel relèvement est acceptable s'il est contenu dans de justes limites. C'est grâce à une tactique de ce genre, favorisée par le Gouvernement impérial, que l'industrie allemande arrive souvent à supplanter ses concurrents étrangers. Le trust des fabricants de blindage aux États-Unis a procédé de façon identique.

L'abandon à des particuliers du monopole des poudres peut faire courir à la nation de sérieux risques financiers ; le monopole d'État présente de son côté tous les défauts des administrations et des industries d'État dirigées par des hommes de talent et de jugement, mais toujours âgés. Le génie de l'invention et la hardiesse des conceptions s'accompagne généralement de jeunesse. Pour être acceptées, les idées des novateurs doivent avoir l'approbation de leurs chefs. Si elles réussissent, leurs auteurs n'en tirent guère profit; par contre leur responsabilité est engagée en cas d'échec. Les hommes placés à la tête d'un grand service industriel hésitent à innover. Dans l'industrie privée, on ose davantage parce que l'intérêt pécuniaire prime tout.

Au surplus l'industrie d'État dépend étroitement de la politique intérieure. Les grands courants d'opinion qui agitent le prolétariat gagnent aussi le personnel ouvrier de l'industrie privée, mais la main-d'œuvre dans les industries d'État est plus exposée aux influences changeantes de la politique. Cette influence de la politique s'affirme aussi par des interventions fréquentes des parlementaires, soit en faveur d'individualités, soit aussi, et c'est le cas le plus fréquent, en faveur de collec-

tivités. Que certaines de ces interventions ayant pour objet l'amélioration de situations médiocres soient légitimes, nul ne le conteste. Dans leur ensemble, leur caractère électoral apparaît pourtant avec évidence. Cette ingérence constante des politiciens dans nos industries d'État, bien que passée à l'état de fléau, dans un pays démocratique comme le nôtre, ne nous est pourtant point particulière. Une enquête récente du Landtag a montré qu'il en était à peu près de même dans les mines de l'État prussien, si fortement hiérarchisé pourtant, et qui ne connaît pas le suffrage universel.

Dans une industrie d'État, l'inflexibilité des règlements, sauvegarde nécessaire de l'intérêt général, a souvent pour résultat de mettre cet intérêt général en opposition avec l'intérêt particulier d'une industrie déterminée. Citons un exemple : des règles précises déterminent généralement par établissement le taux maximum des approvisionnements en matières diverses, qui peuvent être constitués. En principe, cette limitation est sage puisqu'elle s'oppose à l'immobilisation de capitaux considérables et hors de proportion avec la production de l'établissement. Admettons cependant que les approvisionnements de matières ayant atteint leurs valeurs maxima, il survienne une baisse importante dans leurs cours. Dans ce cas il pourra y avoir avantage à dépasser les taux maxima en question. A supposer que le ministère intéressé accordât une telle autorisation, il serait cependant le plus souvent impossible d'y donner suite en raison de la fixité des allocations budgétaires qui y correspondent. Il va de soi que pareil cas survenant dans une industrie privée, un appel de crédit à sa banque permettrait d'y parer immédiatement. La spécialisation étroite des chapitres budgétaires constitue une autre difficulté, mais c'est surtout dans les questions ayant trait au personnel que le manque de souplesse de la réglementation d'État fait le plus sentir ses fâcheux effets. Le départ pour l'industrie, d'officiers ou d'ingénieurs de grand mérite est fréquent. Une distinction honorifique ou une augmentation de traitement suffiraient la plupart du temps à retenir ce personnel au service de l'État, et un industriel avisé ne manquerait pas de recourir à de telles mesures. Une administration publique ne saurait violer ses règlements, quelque intérêt

quelle puisse y avoir, car elle verrait immédiatement se dresser devant elle les revendications de tous ses fonctionnaires.

Enfin, on reproche justement à l'industrie d'Etat son inaptitude commerciale et l'impossibilité où elle se trouve de pouvoir établir avec exactitude les prix de revient de ses produits. Le premier de ces griefs s'explique en partie par le manque d'élasticité des règlements administratifs, mais il tient encore et surtout au manque d'esprit commercial du personnel dirigeant. Dans l'industrie d'État tout étant prévu ou à peu près par les règlements, l'initiative individuelle ne s'exerce guère. La lutte incessante qu'impose aux usines privées la nécessité d'écouler leurs produits n'existant pas pour les établissements de l'État, il s'ensuit encore que ses agents se désintéressent quelque peu de la prospérité économique de l'entreprise dont ils dépendent. Ils ont, il est vrai, pour excuse que cette prospérité ne peut être mise aisément en évidence, l'établissement de prix de revient précis étant pour une usine de l'État à peu près impossible : les règles qui y président à l'amortissement du matériel sont trop uniformes et ne prévoient pas la mise hors de service d'un matériel démodé, mais encore en bon état; elles ne tiennent également compte ni du loyer du capital engagé dans l'établissement de l'usine, ni des impôts que paierait celle-ci, si elle appartenait à l'industrie privée. Enfin, les dépenses exigées par le fonctionnement des organes centraux (bureaux techniques, laboratoires et commissions d'expériences) devraient également figurer dans les frais généraux des usines productrices.

On a encore reproché à l'industrie d'État la paresse de ses ouvriers ; véritables fonctionnaires, assurés, quoi qu'il arrive, de toucher leurs salaires, ces ouvriers ont joui jusqu'à ces derniers temps d'une mauvaise réputation. Nous pensons que ces critiques ne sont plus légitimes. L'introduction du travail à la tâche ou à la prime, en stimulant l'activité de l'ouvrier par l'appât d'un relèvement de salaires, a eu partout le plus heureux effet. Hormis les conséquences de la réduction de la journée de travail, plus courte dans les établissements de l'État que dans l'industrie privée, il semble que la production horaire soit, à conditions égales, équivalente de part et d'autre. L'orga-

nisation générale du travail des arsenaux laisse, par contre, à désirer. Par respect de l'égalité et des influences politiques, la Guerre et la Marine ont donné une constitution uniforme aux cadres. Même inhabileté dans la manière de fixer la rémunération de l'ouvrier ou de l'ingénieur, — celle-ci dépendant surtout de la fonction et non de la valeur personnelle de son occupant.

Ainsi que le remarquait M. le professeur Abell, dans un récent discours prononcé à la réunion annuelle du corps royal des constructions navales de la Marine anglaise, il est beaucoup plus aisé d'agir de la sorte que de fixer les traitements d'après les services rendus dans la fonction à rémunérer. D'un autre côté, comme l'État dans tous les pays donne une grande partie de l'avancement à l'ancienneté de services, il n'arrive pas toujours qu'un poste soit occupé par la personnalité la plus qualifiée par ses mérites personnels. Il y a une disproportion singulière entre le soin méticuleux qui préside au choix des matériaux d'une machine ou d'un canon et celui qu'apporte l'État à la nomination de ses chefs d'industrie.

*
* *

En regard du monopole d'État, que vaudrait la liberté complète de fabrication?

La liberté de fabrication n'entraîne pas une concurrence réelle entre les producteurs. Lorsqu'il s'agit de poudres de guerre ou de canons, le nombre des clients possibles est très petit. A supposer qu'il y eût concurrence au début, il est certain qu'elle cesserait bientôt et que l'État se retrouverait en présence d'un fournisseur unique ou d'un syndicat capable d'imposer ses prix, et l'on retomberait dans les inconvénients du monopole. Le mieux est de garder les usines d'État et de donner la liberté de fabrication à l'industrie privée. Ainsi seront sauvegardés les intérêts et les droits acquis de l'intéressante population ouvrière que fait vivre actuellement l'industrie d'État, et sera instituée une féconde concurrence entre les usines de l'État et celles de l'industrie privée.

Nous engageons ceux qui douteraient des vertus d'une

telle concurrence à méditer sur le fait suivant : Vers la fin de l'année 1909, la Marine commanda cent mille étoupilles percutantes à un établissement de l'État. Une année plus tard, la fourniture de quatre cent mille autres étoupilles du même modèle fut l'objet d'un marché avec une société privée. Celle-ci, après quelques essais infructueux, mit rapidement sa fabrication au point, et en 1912, la totalité de sa commande était admise en recette par la Marine. Bien différente fut la destinée de la fourniture acceptée par l'établissement de l'État. Les premiers lots assez vite terminés ayant été rebutés aux épreuves de recette, ce rebut motiva une protestation d'ordre technique de cet établissement, mettant en doute la possibilité d'arriver à fabriquer les artifices en question d'une manière satisfaisante. Il eût été sans doute difficile à la Marine de répondre à cette objection, si elle n'avait eu à sa disposition plusieurs lots d'étoupilles déjà livrés par le premier fournisseur. Et comme à l'époque où celui-ci liquidait sa commande, le second commençait à peine les premières livraisons de la sienne, la flotte se fût trouvée démunie d'étoupilles, si elle n'avait pu s'adresser qu'à lui.

Cette concurrence que d'aucuns paraissent tant redouter pour les poudreries d'État existe en ce moment, et depuis quelques années déjà, pour la fabrication du matériel d'artillerie. Le Creusot et Saint-Chamond participent en effet, concurremment avec la fonderie de Ruelle, à l'armement de notre flotte. C'est également Saint-Chamond qui vient de fournir à la Marine le modèle de la tourelle quadruple des cuirassés type *Normandie* et le nouvel affût de 14 destiné aux grandes unités de combat en chantier. Enfin le département de la Guerre a adopté après concours, le type du canon léger de cavalerie présenté par le Creusot et lui en a confié la fabrication. Ce régime de collaboration, avantageux lorsqu'il s'agit de l'artillerie, pourquoi ne le serait-il plus à propos des poudres?

Il est vrai que plusieurs des défenseurs du monopole des poudres paraissent ignorer la situation dont nous venons de parler. C'est ainsi que M. André Lefèvre, défenseur ardent de cette institution, s'exprime ainsi : « On a dit : il faut supprimer le monopole! Pour recourir à quoi? A la liberté

du commerce? Est-ce qu'elle existe la liberté du commerce en matière d'explosifs? C'est comme si l'on demandait la suppression du monopole pour recourir à la liberté du commerce en matière de fabrications de canons, par exemple! »

M. Painlevé, partisan de la solution que nous préconisons, a fait ressortir une autre conséquence de la liberté de fabrication : « Les poudreries des autres pays communiqueraient, dit-il, avec celles qui s'installeraient en France par une sorte d'osmose industrielle, en sorte que tout progrès accompli dans l'une profite aux autres avec le temps et, parfois, presque immédiatement ». Dans un livre récent, M. A. Buisson[1] conteste la possibilité et les bénéfices de cette osmose et il ajoute que si elle avait existé au moment de la découverte de la poudre B, elle aurait pu nous faire perdre tout le bénéfice de cette invention. Dans le cas visé par M. Buisson, cette remarque est peut-être fondée, mais il s'agissait ici de la découverte d'un principe fondamental et entièrement nouveau, fait rare en toute technique. A considérer au contraire les progrès de toute nature qui ont suivi ou précédé la brillante découverte de M. Vieille, on est bien obligé de convenir que dans la plupart de ces cas l'osmose s'est exercée à notre profit.

Aux exemples déjà cités, joignons la découverte de la poudre chocolat, l'usage des trempages à froid pour le séchage des poudres B, la gélatinisation superficielle des poudres à fusil, etc.

La faiblesse du commerce d'exportation de nos poudres est un argument de plus à invoquer en faveur de la thèse que nous soutenons.

L'État, déjà commerçant des plus médiocres lorsqu'il s'agit d'opérations effectuées sur son territoire, est complètement incapable de provoquer un mouvement d'exportation des produits qu'il fabrique. Il arrive pourtant à vendre à l'étranger bon an, mal an, une centaine de tonnes de poudres de guerre, grâce aux commandes du Creusot, de Saint-Chamond et de la Société des munitions, — chiffre très faible et hors de proportion avec les approvisionnements de poudre nécessaires au matériel d'artillerie que nous fabriquons pour l'étranger.

1. A. Buisson, *le Problème des Poudres*, Dunod et Pinat.

Une poudrerie privée d'accord avec les grandes usines productrices d'artillerie et disposant d'un service commercial convenablement organisé arriverait vraisemblablement à quintupler en peu de temps le chiffre précité.

A la suite des douloureuses catastrophes de l'*Iéna* et de la *Liberté*, un projet de loi a été élaboré par la Commission de l'Armée : l'article 16 de la loi de fructidor étant abrogé, les établissements particuliers pourraient désormais fabriquer les explosifs destinés à l'exportation moyennant le paiement d'une redevance ne pouvant dépasser 50 centimes par kilogramme (art. 1er du projet). Le gouvernement pourrait en outre répartir chaque année, des commandes de poudre de guerre et de cotons nitrés entre les établissements visés à l'article 1er. Un autre article stipule qu'en cas de mobilisation, la production des usines à poudre de guerre sera réservée à l'État dans des conditions à fixer par décret. Les dispositions de ce projet de loi nous paraissent répondre d'une manière très satisfaisante, aux lacunes que nous avons signalées. Souhaitons qu'il soit adopté par le Parlement.

La crainte de voir l'industrie privée supplanter peu à peu les poudreries d'État a été exprimée par quelques partisans du monopole. Elle nous paraît chimérique. Dans l'état actuel de l'opinion et du Parlement, pour qu'une telle éventualité pût se réaliser, il faudrait admettre une supériorité écrasante des produits de l'industrie privée sur ceux de l'État. Étant donnée la haute valeur technique du Corps des Poudres et Salpêtres, une telle hypothèse est improbable. A supposer qu'elle se réalisât, il n'y aurait pas lieu de s'en affliger puisqu'elle correspondrait à un progrès notable de l'industrie française.

Jusqu'en 1885, la fabrication et le commerce des instruments de guerre étaient en France l'objet de prohibitions analogues à celles dont l'industrie poudrière est encore aujourd'hui l'objet. La loi du 14 août 1885, en supprimant toutes ces mesures restrictives, a donné naissance à une industrie nouvelle, dont la prospérité forme un heureux contraste avec celle des poudres.

Il y a peu d'années encore, la Guerre et la Marine fabriquaient presque entièrement dans leurs propres établissements,

les bouches à feu nécessaires à l'armée et à la flotte. Cette fabrication consiste seulement dans l'assemblage, après usinage, d'éléments en acier, tubes, corps et frettes, fournis par les grandes aciéries. Pour les canons de la Guerre, ces opérations s'exécutent principalement à Bourges; pour ceux de la Marine, elles sont effectuées à la fonderie de Ruelle, près Angoulême. Cette division du travail entre les établissements de l'industrie et les arsenaux de l'État a duré pendant longtemps. Tout dernièrement, la Guerre et surtout la Marine se sont vues obligées, par l'importance du programme d'armement en cours, de confier au Creusot et à Saint-Chamond l'usinage de canons complets.

Ce mode de répartition du travail entre l'État et les usines privées date de 1878, date de la mise en service à terre et à bord des premières bouches à feu en acier. Les États-Unis nous l'ont emprunté, sur le rapport d'une commission spéciale envoyée en Europe pour étudier les méthodes pour la fabrication des canons.

Les conclusions du rapport présenté au nom de cette commission par le lieutenant Jacques restent encore très intéressantes pour nous malgré leur ancienneté (1884) :

Les exemples que l'Angleterre et la Russie fournissent de l'association de l'État avec une industrie privée sont très instructifs, et doivent nous détourner de ce système. En Angleterre, le gouvernement a payé le matériel qui lui a été livré à des prix exagérés et, par-dessus le marché, il a dû donner, pour se libérer, une indemnité de 1 625 000 francs; en outre la Compagnie est devenue propriétaire de l'outillage, après une évaluation purement nominale. En Russie, l'État a mêlé son capital à celui d'une compagnie, et a payé à des prix exorbitants ce qu'on lui a fourni.

L'Allemagne présente un exemple de l'État sous la dépendance complète d'une compagnie. Les ateliers de Krupp, sont, en réalité, la seule usine où l'Allemagne prenne son artillerie. Le gouvernement est, dans ce cas, l'esclave d'une compagnie dont il subit tous les caprices, toutes les convenances. Une pareille situation n'est pas enviable; elle peut causer de graves embarras.

Avant la guerre franco-allemande, la France fournissait un exemple parfait du gouvernement ne dépendant que de ses propres ateliers; *les officiers chargés des travaux formaient une corporation fermée; leurs travaux n'étaient jamais connus du public, leurs idées ne subissaient pas la critique; l'ingéniosité ou les*

dispositions inventives du pays étaient ignorées ou contrariées; rien n'était prévu pour le cas ou un réarmement serait nécessaire. Une grande crise survint; les ateliers du gouvernement ne furent pas en état de fournir aux demandes qui leur étaient faites, et les ateliers de l'industrie furent hors d'état de produire le matériel dont on avait besoin. La France a complètement modifié son système : ce qui a été adopté est théoriquement parfait et la pratique en a montré l'excellence. Les établissements de l'État sont conservés, mais ils ne sont que des fabriques de canons, dans lesquelles les diverses parties de la bouche à feu sont ajustées, assemblées; ils ne sont pas fonderies; ils dépendent des usines de l'industrie et quelques-uns des établissements privés ont même trouvé profit à établir des ateliers d'usinage de canons, pour venir en aide aux ateliers de l'État.

Les conclusions de la commission sont déduites de ce résumé historique. *Le modèle à suivre est en France; quand on inaugurera la fabrication des canons, c'est d'après ce qui a été fait en France qu'on devra s'organiser.*

... Une nation qui prétend à un rôle militaire doit avoir sous la main des ateliers où sont confectionnés les types servant de canons d'expériences, et qui en fabriquent un certain nombre pour le service; mais il ne serait pas raisonnable d'y concentrer toute la fabrication ou d'y enfermer, à la fois, les travaux d'usinage, avec la production des matières, qui peut avoir lieu dans les Établissements de l'industrie privée. Il faut donc encourager et aider les usines de notre pays à fournir l'acier de nos canons, et les intéresser aux opérations du Gouvernement.

L'expérience des vingt-huit années écoulées depuis la publication du rapport du lieutenant Jacques montre qu'aujourd'hui comme alors, le système de la liberté joint à une collaboration entre l'industrie privée et l'État, a donné les meilleurs résultats techniques et commerciaux.

Le rapport déjà cité de M. Painlevé donne pour la valeur du matériel d'artillerie exporté depuis la promulgation de la loi de 1885, les renseignements suivants :

De 1885 à 1887	5	millions de francs.
1890 à 1894	12	—
1895 à 1900	25	—
1900 à 1912	350	—

Ces chiffres, qui ne paraissent pas tenir compte de la valeur des munitions et des douilles, paraissent faibles surtout pour

les trois premières périodes. En fait, le relevé de la totalité des commandes de matériel de guerre de toute nature exécutées en France pour l'étranger depuis 1885, paraît s'élever au chiffre imposant de 726 millions se décomposant comme suit :

	1re période de 1885 à 1890 inclus.	2e période de 1891 à 1900 inclus.	3e période de 1901 à 1911 inclus.	Totaux par fournisseur.
	Millions.	Millions.	Millions.	Millions.
Schneider et Cie.	45	150	225	420
Saint-Chamond.	15	40	65	120
Sociétés pour la fabrication des munitions d'artillerie.	»	4	12	16
Société française des munitions.	5	20	50	75
Cie de Châtillon et Commentry	5	10	10	25
Divers	10	20	40	70
Totaux par période .	80	244	402	726

Le total de l'avant-dernière colonne du précédent tableau est, en tenant compte de la réserve énoncée plus haut, sensiblement égal au chiffre correspondant fourni par M. Painlevé.

Quoi qu'il en soit de cette divergence des chiffres afférents aux périodes antérieures à 1900, la croissance rapide et ininterrompue des exportations d'artillerie et l'important total annuel auquel elles sont dès maintenant parvenues peuvent être considérés comme des indices d'une situation satisfaisante.

Une autre remarque s'impose : les grands établissements producteurs d'artillerie n'ont installé le coûteux outillage nécessaire à la fabrication des bouches à feu qu'en échange de commandes de l'État. On est par suite en droit de considérer une partie de la valeur des exportations de ces mêmes établissements comme atténuant les lourdes dépenses budgétaires consacrées à l'armement. Cette partie est aisée à chiffrer si l'on connaît le rapport du montant global des taxes de toutes natures payées par les contribuables, au revenu total de la France. Ce rapport oscillant aux environs d'un quart, cette même fraction de la valeur des exportations d'artillerie vient en atténuation des dépenses budgétaires d'armement. Mais

cette atténuation n'est-elle pas illusoire, du fait des bénéfices prélevés par les usines privées, sur les commandes qui leur sont confiées par l'État. Nous ignorons la valeur exacte des prix de revient d'un même matériel confectionné par l'État ou par l'industrie privée. On peut cependant arriver à une conclusion probable sur ce point en comparant les taxes et redevances de toute nature payées à l'État par un grand établissement métallurgique, aux dividendes effectivement distribués à ses actionnaires. Dans le cas où cette comparaison ferait ressortir que le montant des premières est du même ordre de grandeur que les seconds, il est clair qu'il n'y aurait pas lieu de prendre en considération l'objection soulevée plus haut. Dans cette hypothèse, les bénéfices, à supposer même qu'ils fussent exclusivement prélevés sur les seules commandes de l'État, seraient en effet équilibrés par le versement à ce dernier de taxes d'une valeur équivalente. Les tableaux ci-après, relatifs à la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, vont nous permettre de répondre à la question posée. Dans ceux de ces tableaux concernant les impôts, la valeur en pour cent des diverses taxes et redevances est rapportée aux dividendes effectivement distribués.

ANNÉE 1911

PRODUCTION

		Francs.		
Valeur	du matériel d'artillerie exporté.	6 000 000,	soit 7,5	p. 100.
	du matériel de guerre livré à la France	12 000 000	15	—
	des produits marchands. . . .	60 000 000	77,5	—
Valeur totale du dividende net distribué.		3 360 000		

REDEVANCES DIRECTES A L'ÉTAT
calculées en fraction du chiffre du dividende distribué.

	Francs.		
Impôt foncier, patentes.	300 000,	soit 8,8	p. 100.
Impôts sur la mine d'Homécourt . . .	250 000	7,6	—
Impôts sur titres, transferts (actions et obligations)	400 000	11,9	—
Enregistrements des marchés.	60 000	1,8	—
Impôts sur les poudres de mines. . .	160 000	4,9	—
Impôt sur les poudres de guerre (évalués à 1 fr. par kgr.).	100 000	3	—
		38	p. 100.

CHARGES ET REDEVANCES INDIRECTES PAYÉES A L'ÉTAT

	Francs.	
Transports par chemins de fer :		
10 p. 100 des sommes versées aux Compagnies de chemin de fer représentant les impôts et le bénéfice indirect résultant de la diminution de la garantie d'intérêt.	1 000 000,	soit 29,5 p. 100.
Cautionnements :		
Intérêts des dépôts en numéraire . . .	40 000	1,2 —
Avances au Trésor pour fournitures à la Guerre et à la Marine :		
Intérêt à 4 p. 100 de la moyenne des avances (8 000 000)	320 000	9,5 —
		40,2 p. 100.

Soit un total de 78,2 p. 100 du chiffre versé aux actionnaires. Ce résultat est intéressant, car il concerne une entreprise métallurgique complète, depuis le minerai jusqu'à la bouche à feu. Il est vrai que les usines dont nous nous occupons produisent, en plus du matériel de guerre, un tonnage considérable de produits marchands. Si l'on tient compte de ce que les usines à rails et à poutrelles de la région de l'Est donnent des bénéfices relatifs du même ordre que la compagnie en question, on est amené à conclure que la part proportionnelle de bénéfices due au matériel de guerre est bien moindre que celle que l'on peut attribuer aux produits marchands. Cela étant, l'équivalence approchée des bénéfices acquis et des redevances versées à l'État au titre de la fabrication de l'armement peut être considérée comme probable au moins pour l'usine en question. On peut objecter que l'industrie d'État est, elle aussi, également obligée d'incorporer dans ses prix de revient, l'ensemble des taxes et redevances afférentes aux transports par voie ferrée. L'impôt sur les poudres de mine est également payé par elle. Cela est exact, mais si l'on a égard au fait démontré plus haut que le quart de la valeur des commandes d'artillerie exportée rentre au Trésor sous forme d'impôts de toutes natures, on voit que le bénéfice prélevé sur l'État par les producteurs d'artillerie lui est dans le cas présent remboursé en totalité. Les bénéfices du fabricant d'acier à canon ou à projectiles ayant d'ailleurs un caractère

assez aléatoire, par suite de la difficulté des épreuves de recette, les prix doivent être proportionnés aux risques.

Ce principe admis, l'État, à condition qu'il veille à ce qu'il n'en soit pas fait abus à son détriment, a intérêt à confier à l'industrie la fabrication d'une part notable du matériel d'artillerie dont il a besoin[1].

L'examen de la situation actuelle des manufactures d'armes confirme cette opinion. Hormis les 500 000 fusils Mossyne, fabriqués en 1892 par la manufacture d'armes de Châtellerault pour le compte de la Russie, la France n'a pas exporté de fusils de guerre depuis la promulgation de la loi d'août 1885. Pourtant les nombreux pays qui prennent chez nous leur matériel d'artillerie ne demanderaient certes pas mieux que de s'y fournir également de fusils. Comme banquiers, nous pourrions au surplus l'exiger de nos emprunteurs. S'ils ne le font point, c'est qu'il n'est pas possible de l'exiger d'eux, car nous manquons d'une grande manufacture d'armes.

Essayons de chiffrer ce manque à gagner. On peut admettre que la valeur du matériel « fusils » d'une armée moderne, est à peu près égale à celle de son artillerie de campagne. Or la valeur de nos exportations de ce dernier chef pendant la décade qui vient de s'écouler a été d'environ 250 millions. Donc si l'industrie française avait été outillée pour construire le fusil de guerre, elle en eût exporté depuis 1900 pour une valeur à peu près égale à la somme ci-dessus. Cette exportation n'ayant pas eu lieu, c'est pour l'État un manque à gagner d'une soixantaine de millions.

Cet état de choses tient uniquement, d'après nous, au monopole de fait dont jouissent les manufactures d'armes de l'État. Il ne suffit pas en effet de décréter la liberté de fabrication des armes de guerre, il faut encore pour qu'elle puisse s'établir, que cette fabrication soit économiquement possible. Il y a une différence essentielle entre l'industrie du fusil ou de l'artillerie et une industrie ordinaire. Les clients possibles d'une grande

1. Le pourcentage du dividende rapporté au chiffre d'affaires de la Compagnie des Aciéries de la marine n'est que de 4 p. 100 environ. L'élévation du dividende est donc due surtout à la faiblesse relative du capital de la société et au fait que celle-ci a été longtemps sans donner de dividendes à ses actionnaires.

manufacture d'armes sont très restreints : ce sont des États dont les commandes, importantes, quant au nombre des objets à fournir, prévoient toujours des délais de livraison relativement courts.

La division du travail pour fabriquer un fusil de guerre est très grande. A Herstal, la confection d'un Mauser exige 804 opérations, dont 44 à la main et l'emploi de 760 machines-outils spéciales et toutes différentes. Une manufacture d'armes a besoin d'un capital considérable. Les grandes manufactures d'armes étrangères n'ont pu vivre et prospérer qu'avec l'aide de l'État, sous forme de subvention, le plus souvent sous forme de commandes. Supposez qu'une manufacture d'armes ait reçu de l'État en 1889 une commande de 750000 fusils modèle 1886 et que le coût d'un fusil fabriqué par elle ait été de 10 francs plus élevé que le prix de revient de la même arme sortant d'une usine de l'État. Le budget de la Guerre aurait été grevé d'une dépense supplémentaire de 7500000 francs; mais comme cette commande aurait rendu possible dans l'avenir, une exportation d'armes d'une valeur supérieure à 250 millions, l'opération se serait finalement soldée pour le Trésor par un gain égal au quart de cette dernière somme, c'est-à-dire très supérieur au sacrifice consenti par le budget de la Guerre. Le monopole de la fabrication des armes de guerre détenu actuellement par le service de l'artillerie est donc mauvais économiquement.

Il l'est encore à d'autres égards : tandis que la construction du matériel naval s'effectue d'une manière continue, celle des fusils et des canons destinés à l'armée procède par à-coups, séparés par de longs repos. En effet, l'armement de deux navires peut différer sans grand inconvénient et par le calibre et par le modèle de l'artillerie, alors que l'armée entière doit avoir le même fusil et le même canon, sinon comment l'approvisionner ?

Au XIXe siècle l'infanterie a changé son armement en moyenne tous les vingt ans. A l'avenir, il se peut d'ailleurs qu'un tel changement ait simplement pour cause, non plus un progrès dans la technique du fusil, mais l'usure de l'armement en service. Quelle que puisse être la cause de l'adoption d'un nouveau fusil, supposons celle-ci décidée et

l'État continuant à suivre ses anciens errements. Le service de l'artillerie à qui incomberait le soin d'assurer la fabrication de la nouvelle arme, dispose des trois manufactures de Saint-Étienne, Châtellerault et Tulle. L'outillage de ces établissements acheté vers 1887 pour fabriquer le fusil actuel, a coûté environ cinquante millions et provient pour une bonne part des États-Unis. Parfait pour l'époque et destiné à réaliser l'interchangeabilité rigoureuse des mêmes pièces du fusil modèle 1886, cet outillage n'a guère servi depuis lors. Son adaptation à la fabrication d'une arme entièrement nouvelle, comme celle d'un fusil automatique, entraînerait une dépense de 20 millions et un délai de deux ans. Puis la fabrication devra être menée avec la plus grande célérité, car la transformation de l'armement ouvre une véritable crise militaire qu'il importe de rendre aussi courte que possible. On devra embaucher en peu de temps 18 000 ouvriers auxiliaires, qui, avec le cadre d'ouvriers permanents, complèteront à 20 000 l'effectif nécessaire pour assurer la fabrication dans de bonnes conditions. Un recrutement si rapide d'une telle armée ouvrière provoquera une crise de la main-d'œuvre dans les régions intéressées. Une telle crise, dont pâtissent lourdement la culture et la petite industrie, se fait surtout sentir dans la Loire, en raison de l'importance prépondérante de la manufacture d'armes de Saint-Étienne. L'embauchage par cet établissement de 10 000 ouvriers auxiliaires, détermine en outre l'afflux momentané d'une population qu'on peut évaluer à un total de 25 000 âmes. Une hausse générale des loyers et du coût de la vie suit cette brusque migration.

J'accorde volontiers que ce phénomène économique ne soit pas sans compensation pour la région stéphanoise. Tout compte fait, celle-ci y trouve même de gros avantages en raison des capitaux considérables qu'y déverse le règlement périodique des salaires ouvriers. Mais la fabrication s'avançant, de nouvelles difficultés vont surgir, car il va falloir procéder au licenciement du personnel auxiliaire. Sans doute, celui-ci prévenu du caractère temporaire de son embauchage n'a aucune réclamation à formuler. En fait, l'expérience montre qu'appuyé dans ses revendications par ses représentants au Parlement, il lutte énergiquement pour son maintien dans les ateliers de

l'État, et qu'il arrive souvent à des modifications, avantageuses pour lui, mais onéreuses pour l'État, des termes du contrat qui le lie à ce dernier.

Néanmoins, avec le temps, les licenciements finissent par s'effectuer, déterminant ainsi une nouvelle crise ouvrière beaucoup plus aiguë que la première. Il est en effet difficile, pour ne pas dire impossible, que les milliers d'ouvriers quittant les manufactures trouvent tous à s'employer sans délai et à jour fixe, quelques précautions que puissent prendre les pouvoirs publics. Et la fabrication ayant pris fin, l'immense outillage accumulé par l'Etat reste désormais sans emploi.

Examinons ce qui se passerait, si, à l'exemple de ce qui a lieu pour l'artillerie, l'industrie privée entrait en collaboration avec le ministère de la Guerre pour la fabrication des armes portatives. Une manufacture particulière s'efforcerait de tirer parti de son outillage d'une manière continue, en sollicitant des commandes étrangères. Son succès serait assuré. Dans cette hypothèse, la part que représente, sur le prix de revient d'un fusil, l'amortissement de l'outillage pouvant être moindre dans l'industrie privée que dans un établissement de l'État, il est vraisemblable qu'il pourrait en être de même du prix de revient en question. L'exécution de commandes étrangères aurait par surcroît l'avantage d'amoindrir notablement la crise de main-d'œuvre dont il a été parlé, en relevant l'effectif ouvrier employé normalement à la fabrication du fusil de guerre. Enfin, la confection d'un nouveau type d'arme serait plus courte que celle qui est reconnue aujourd'hui comme nécessaire.

La collaboration de l'industrie privée et des manufactures d'armes paraît donc avantageuse.

Reste à examiner la fabrication des munitions d'artillerie et d'infanterie. Les premières sont confectionnées par l'État, par les grands établissements producteurs d'artillerie, avec l'aide de la Société des Munitions d'artillerie et de la Société française des Munitions. L'État approvisionne lui-même en munitions son artillerie de campagne; mais la Marine a presque entièrement recours à l'industrie pour la fourniture des projectiles en acier de rupture.

Les munitions de notre infanterie sortent en totalité des cartoucheries de l'État. Mais alors que nous n'exportons

presque pas d'armes de guerre, nos ventes de cartouches à l'étranger sont assez considérables (valeur des étuis de cartouche exportés en 1909, 5 millions et demi). Ceci s'explique par la faible valeur relative de l'outillage nécessaire à la fabrication des cartouches comparée à celle d'une manufacture d'armes. En tout cas, c'est une indication que nous serions exportateurs de fusils de guerre le jour où une manufacture d'armes de l'espèce viendrait à être créée en France.

***

Pour être complète, la revue des industries de l'armement exigerait un examen approfondi des constructions navales. Nous serons brefs car le sujet est un de ceux qui ont été le plus étudiés au cours de ces dernières années. Nul n'ignore que les arsenaux de la marine et les grands chantiers de construction de l'industrie collaborent aujourd'hui à l'exécution du programme naval voté l'an dernier par le Parlement.

On s'est souvent demandé quel était le moins coûteux de ces deux modes de construction. En tenant compte de tous les facteurs économiques, et notamment de la différence des taux d'amortissements adoptés de part et d'autre ainsi que des impôts directs payés par les chantiers privés, les prix des unités construites par ces derniers paraissent sensiblement inférieurs à ceux des navires similaires sortant des arsenaux.

Il ne saurait toutefois être question d'amoindrir le rôle actuel des chantiers de l'État : en temps de guerre, il sera nécessaire de réparer et de ravitailler rapidement les navires armés. Or ces travaux exigent des magasins, des ateliers et des bassins de radoub protégés contre les entreprises de l'ennemi. Les arsenaux pouvant seuls remplir ce rôle, doivent s'y préparer dès le temps de paix.

Regrettons seulement que des considérations non militaires s'opposent à la réduction, sinon du nombre, tout au moins du rôle de certains des arsenaux actuels. La spécialisation des arsenaux décidée tout dernièrement par la Marine constitue cependant un premier progrès. Il ne sera toutefois réel que si l'on modifie les effectifs ouvriers de certains ports.

La construction du navire de guerre est une industrie com-

plexe à laquelle coopèrent l'architecte naval, le constructeur-mécanicien et le métallurgiste. Les établissements de l'État se bornent généralement à la construction de la coque et de la plupart des canons. Les blindages, les tourelles et les machines qui proviennent le plus souvent des usines privées sont seulement installées à bord par les soins des ingénieurs de l'État. Notons cependant qu'une partie des chaudières et des machines est fournie par Indret; tandis que Guérigny fabrique les appareils de mouillage ainsi qu'une faible fraction de cuirassements légers.

Y aurait-il avantage à développer la production de ces établissements aux dépens des usines similaires de l'industrie privée? L'argument mis en avant pour justifier une telle mesure consiste toujours à admettre que cette solution ferait bénéficier l'État des gains actuellement réalisés par l'industrie. Les défenseurs de cette thèse raisonnent comme si l'État et l'industrie étaient deux concurrents sans intérêt commun. L'étude du détail des taxes payées annuellement par une grande société métallurgique nous a montré que l'État touchait une forte part des bénéfices de l'entreprise. Joignez à cela l'incertitude des prix de revient de l'Etat, ou plutôt la certitude que ces prix de revient sont inférieurs à leur valeur réelle, et l'on arrive à cette conclusion, que l'État en étendant le domaine de ses fabrications au détriment de l'industrie irait le plus souvent à l'encontre de l'intérêt national.

A supposer même qu'il eût toujours la possibilité matérielle de produire lui-même tels ou tels engins, l'État en serait souvent empêché par l'existence de brevets. Il pourrait, il est vrai, acheter ces brevets, mais il n'échapperait pas au paiement d'une redevance à leurs titulaires. Si ces derniers sont en mesure de produire eux-mêmes l'engin breveté, il est clair que la somme payée par l'État comprendra tout ou partie du bénéfice qu'auraient réalisé les propriétaires du brevet. En outre le taux d'amortissement du prix d'achat d'un brevet doit être élevé, car le progrès industriel est si rapide qu'une machine ou un procédé nouveau peuvent se trouver démodés très vite. D'une manière générale, l'État doit donc restreindre son rôle industriel à la production d'engins ou de matériel conçus par lui ou ne pouvant être l'objet de brevets pris par des particuliers.

On sait que les premiers blindages en acier au chrome-nickel dit acier spécial datent de 1890. A peine étaient-ils mis en service que l'américain Harwey imagina de les durcir superficiellement par une cémentation suivie de trempe. Devant les qualités de résistance des nouvelles plaques, les usines françaises s'empressèrent d'acheter le nouveau procédé. Moins de trois ans après, l'apparition des plaques Krupp aussi résistantes au choc, mais beaucoup moins fragiles que les précédentes, détermina l'abandon au moins partiel du procédé Harwey. L'achat d'un brevet peut donc constituer un redoutable risque financier. On peut le restreindre en diminuant autant que possible la somme à verser une fois pour toute à l'inventeur, quitte à payer une redevance unitaire plus élevée sur le produit fabriqué. Il n'en demeure pas moins que des installations coûteuses peuvent se trouver parfois démodées à peine achevées.

Nous venons de voir que les chantiers privés coopèrent largement avec ceux de l'Etat à la réalisation du nouveau programme naval; mais tandis que les usines privées productrices d'artillerie ont une exportation étrangère importante, eu égard à la valeur du matériel qu'elles livrent en France, il n'en est pas ainsi de nos grands chantiers maritimes, qui construisent relativement peu de navires de guerre pour l'étranger. L'explication de ce phénomène économique est la suivante : tandis que les petits États ont une armée dont l'effectif est en général proportionné au chiffre de leur population, seules, les grandes puissances militaires peuvent s'offrir le luxe coûteux d'une flotte de combat. Pour des raisons financières et militaires évidentes, ces mêmes grandes puissances s'efforçant de construire chez elles leurs bâtiments de guerre, il s'ensuit que la clientèle possible de nos chantiers est beaucoup plus restreinte que celle de nos constructeurs de canons. Joignez à ce fait la prééminence écrasante de l'Angleterre en matière de constructions navales et l'intervention fréquente de facteurs d'ordre politique[1] et vous aurez l'explication de l'infériorité relative de nos ventes de navires de guerre à l'étranger.

1. C'est ici le cas de rappeler que les États-Unis n'ont obtenu la commande des deux cuirassés argentins, qu'en garantissant la République Argentine contre toute agression maritime pendant la durée de la construction des deux navires en question sur les chantiers américains.

La liberté industrielle, partant la suppression de tout monopole, jointe à une collaboration effective de l'industrie privée avec celle de l'État, paraissent devoir s'imposer dans toutes les industries de l'armement.

Le poids de plus en plus lourd des armements sur les grandes nations européennes peut cependant être aisément supporté par notre pays, s'il sait en reporter une part sur ses clients étrangers. Un tel résultat, déjà acquis pour l'artillerie, peut également l'être pour la poudre et les armes portatives. Là, comme ailleurs, le génie inventif de notre race, joint à notre puissance financière, pourra nous placer au premier rang.

★ ★ ★

SOPHIE ET QUELQUES AUTRES

Qu'un traité d'éducation, pour vivant qu'il soit, ne remplace jamais l'expérience et l'effort de chacun, c'est ce que Bouvard et Pécuchet apprirent un jour à leurs dépens.

Car Bouvard et Pécuchet appliquaient fort exactement, en somme, les théories des meilleurs auteurs. Ils avaient grand soin de faire coucher Victor et Victorine dans un cabinet noir et sur des lits de sangle pour les endurcir, et de leur faire porter des chaussures trouées « afin de prévenir les rhumes ». Mais, en comparaison de la cabane où ils étaient nés, le cabinet noir semblait un palais aux deux enfants et, habitués qu'ils avaient été à marcher nu-pieds, Victor et Victorine considéraient toute paire de souliers, même troués, comme une superfétation. « Jean-Jacques, dans *Émile*, conseille au gouverneur de faire faire à l'élève ses jouets lui-même, en l'aidant un peu sans qu'il s'en doute. » Malheureusement Bouvard ne put jamais réussir à fabriquer un cerceau, ni Pécuchet une balle. De même, Fénelon recommande de temps à autre « une conversation innocente ». Impossible d'en imaginer une seule! « Pour qu'une punition soit bonne, dit Bentham, elle doit être proportionnée à la faute, sa conséquence naturelle. L'enfant a brisé un carreau, on n'en remettra pas ; qu'il souffre du froid ; si, n'ayant plus faim, il demande d'un plat, cédez-lui ; une indigestion le fera vite se repentir. Il est paresseux, qu'il

reste sans travail ; l'ennui de soi-même l'y ramènera... Mais Victor ne souffrirait pas du froid, son tempérament pouvait endurer les excès et la fainéantise lui conviendrait. » C'est en vain que Bouvard et Pécuchet adoptent le système inverse : les punitions disciplinaires, voire les gifles ; en vain pareillement qu'ils essayent de la mansuétude. Victor fait bouillir le chat dans la marmite, vole de l'argent ou s'efforce d'assommer d'une assiette son gouverneur Pécuchet, tandis que Victorine se conduit avec le bossu de la façon qu'on sait...

Pauvres Bouvard et Pécuchet ! Si aucune de leurs tentatives ne réussit jamais, c'est qu'ils n'avaient pas la grâce efficace, apparemment. Leur histoire est la plus janséniste du monde : eux aussi ils sont, comme Phèdre, des chrétiens à qui la grâce a manqué.

Et cette grâce, ce « don » qui leur faisait défaut, à personne ils ne sont plus nécessaires qu'à l'éducateur. Car l'éducation est un art bien plus qu'une science, en sorte que la méthode même n'y est pas si utile que le talent et l'adresse du maître. J'admets qu'on puisse établir assez scientifiquement un programme d'instruction publique, voire d'éducation en commun. Il s'agit de déterminer d'abord quel est le caractère moyen des enfants, et ensuite les plus sûrs procédés pour l'éduquer ; et cela est un travail livresque jusqu'à un certain point. On n'y saurait considérer les individus et les exceptions : le programme sera d'autant plus réussi qu'il paraîtra propre à dresser convenablement un plus grand nombre d'enfants en troupeau. Mais il n'en va pas de même en matière d'éducation privée : fût-elle la meilleure du monde pour tous les autres, une discipline ne saurait avoir là quelque valeur qu'autant qu'elle aurait de l'action sur l'enfant particulier auquel on l'appliquerait. Un maître de pension, un professeur public apprennent en grande partie leur métier ; un précepteur, une institutrice privée, des parents, beaucoup moins : il faut surtout qu'ils l'inventent. C'est à eux de se créer une méthode, en considérant non seulement le caractère et la sensibilité de leur élève, mais encore leur caractère et leur sensibilité propres.

S'ensuit-il que les traités d'éducation soient inutiles ? Non pas, s'ils nous font réfléchir. Il en est d'eux comme de la critique littéraire. A quoi sert-elle ? a-t-on parfois demandé assez

bassement. A rien; c'est là son charme : la critique est un genre littéraire comme la poésie. Ce n'est pas en lisant les manuels techniques qu'on apprend à faire des romans. Mais il n'est pas indifférent, en revanche, de savoir ce que des esprits distingués pensent de nos écrivains et de la littérature : et si cela nous aide à préciser ce que nous en pensons et éprouvons nous-mêmes, si cela nous engage à juger plus finement, j'ajoute que la critique est utile. De même les traités d'éducation. Gardons-nous d'en vouloir appliquer passivement les préceptes, et songeons à Bouvard et Pécuchet. Mais c'est avec profit que nous en méditerons les méthodes et les exemples, pour peu que leurs auteurs soient gens d'esprit.

Ce n'est donc ici qu'un exposé de quelques systèmes d'éducation des filles. On y trouvera des vues ingénieuses et des conseils précieux. Mais c'est à chacun d'y choisir ce qu'il jugera convenable à ses enfants et conforme à son propre caractère. Il faudrait avoir une foi bien vive dans l'uniformité de la nature humaine pour croire qu'il puisse exister une méthode d'éducation applicable à tous les enfants par tous les hommes.

*
* *

On a détruit, il y a une trentaine d'années, au coin de la rue de Cluny et de celle des Cordiers, une maison à deux étages qui était en 1744 l'hôtel de Saint-Quentin. Là, chaque jour, Jean-Jacques Rousseau venait s'asseoir, à la table d'hôte où il dînait, non loin de la fille chargée de ravauder le linge. Cette maritorne était laide, elle était niaise, elle servait de plastron à tous les habitués : c'est elle que Rousseau élut pour compagne de sa vie.

Lui-même a raconté comment se fit leur liaison. Thérèse hésitait, paraît-il, à couronner sa flamme, et déjà le malheureux se livrait à des imaginations affreuses, lorsqu'elle se décida à lui confesser « une faute unique au sortir de l'enfance ». « Pucelage! m'écriai-je, c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on te cherche! Ah! ma Thérèse, je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchais pas! »... Tels furent les débuts de cette

idylle : les cris de joie qu'y pousse le grand Rousseau m'ont toujours beaucoup intéressé.

Thérèse Le Vasseur n'était point belle, mais elle était prodigieusement bornée. Elle ne put jamais apprendre à lire couramment, encore qu'elle sût écrire d'une manière passable. S'étant évertué à lui enseigner la marche des heures sur le cadran, son amant y renonça de guerre lasse. Elle ne réussit jamais à réciter les douze mois dans leur ordre, ni à compter la moindre somme, et, par une singulière malechance, le mot qui lui venait en parlant était souvent l'opposé de celui qu'elle attendait. De plus elle avait sa famille : le père, officier renvoyé de la Monnaie d'Orléans, un frère qui déroba quarante-deux chemises à Jean-Jacques, d'autres frères, la mère, les sœurs, les tantes, les nièces; et tout ce que Rousseau donnait à la Thérèse passait dans les mains de cette tribu. Il garda néanmoins cette bonne — car dès les premiers jours il n'avait pas manqué d'assigner des gages à sa maîtresse, pour le principe évidemment, puisqu'il ne les lui payait pas.

C'est qu'il avait découvert qu'elle était « d'un conseil excellent dans les choses difficiles ». Et surtout il était, lui, d'une timidité maladive à certains égards, et quand on lit les *Confessions*, il n'est pas malaisé de deviner pourquoi. Enfin il était souffrant, il lui fallait des soins spéciaux : à qui oser les demander?... Et voilà comment la maritorne mène à sa guise l'homme de génie. Il est nerveux, faible, inquiet : elle joue de sa neurasthénie, le fâche avec ses amis parce qu'elle a peur d'eux, le rend ingrat à ses protecteurs parce qu'ils la méprisent; comme elle se déplaît partout, elle lui glisse qu'ici l'on se moque de lui, que là on manœuvre pour lui nuire, et il déménage; elle le harcèle, elle l'inquiète, elle l'affole. Par instants, Jean-Jacques entrevoit le mal que lui fait sa misérable compagne : « Je découvrirai les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, dit-il, sans que, jusqu'au moment où j'écris ceci, il me soit jamais échappé un seul mot de plainte à personne. » Mais bientôt il retombe sous l'influence de sa sinistre garde-malade... Et voilà celle qui lui a donné l'idée de Sophie !

Cela est certain. De même qu'Émile, c'est lui tel qu'il se rêvait, de même Sophie, c'est Thérèse, ou plutôt ce qu'elle aurait dû

être, ce qu'il aurait voulu qu'elle fût; et le mariage d'Émile à Sophie, c'est l'union idéalisée de Thérèse et de Rousseau. Jean-Jacques s'était élevé et instruit tout seul, sans maîtres et sans parents; il avait acquis directement sa propre expérience, sans autre professeur que la vie; et puisque cette éducation-là avait produit un homme comme lui, c'était donc l'éducation idéale : celle qu'il fallait à Émile. Pareillement, Jean-Jacques avait pris pour compagne une Thérèse Le Vasseur, et n'allez pas croire que ç'avait été par faiblesse, par timidité mauvaise qu'il avait fait cela; non : il avait épousé cette fille après mûre réflexion, parce qu'elle était une femme de la nature; il fallait donc qu'Émile se mariât, lui aussi, à une sorte de Thérèse idéale; et de là Sophie... On a dit[1] qu'Émile, c'est Rousseau à dix, à quinze, à vingt ans, élevé par Rousseau à cinquante; Sophie, c'est la femme de Rousseau épousée par Émile.

Sans doute, j'entends bien que nous n'avons là de la fille Le Vasseur qu'une image fort embellie, un portrait à la façon de Greuze. Mais bien des traits demeurent ressemblants. Ainsi, n'est-ce pas Thérèse elle-même cette jeune personne dont il nous parle, « qui apprit à écrire plus tôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille avant d'écrire avec la plume? » De toutes les lettres, Sophie ne voulait faire que des *O*, paraît-il; elle en faisait incessamment de grands et de petits, « des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, et toujours tracés à rebours ». Elle n'apprit les autres majuscules que pour marquer son linge — et il me semble que cela précisément explique assez bien cette chose malaisée à comprendre : pourquoi Thérèse, tout en sachant à peu près écrire, ne put jamais lire couramment.

Bref, dans *Sophie* même, quand le pauvre Jean-Jacques ne peut s'empêcher d'avouer, malgré qu'il en ait, que c'est un grand malheur pour un homme appartenant à la classe « des gens qui pensent » que de s'allier à une femme qui est de celle où les « gens ne pensent point », il me semble l'entendre là gémir sourdement, comme il l'a fait parfois dans ses lettres, sur la grossière compagne qu'il s'est donnée. Mais ce n'est qu'un cri du cœur; tout de suite, dans le livre comme

1. M. Faguet et M. Jules Lemaître.

dans la correspondance, la démonstration reprend et l'apologie continue...

*
* *

De toutes les choses que Rousseau ignore, c'est la femme qu'il ignore le plus, a dit à peu près Saint-Marc-Girardin. Je ne suis pas de cet avis, et, si l'on veut bien passer sur quelques détails de sensualité où Jean-Jacques montre qu'il avait des illusions fort grandes, il me semble qu'il a très bien parlé des femmes. Il les connaissait, quoiqu'il les eût peu pratiquées, parce qu'il les avait beaucoup désirées. « On s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes », écrivait Diderot. Et à cause de cela précisément, Jean-Jacques n'était pas féministe, car on ne peut l'être moins que lui. C'est que, comme tous les hommes qui éprouvent un goût violent pour les femmes, il avait horreur de ce qui tend à les rendre moins dissemblables de nous ; une femme, pour lui, ne pouvait jamais l'être trop. Voilà pourquoi, vraisemblablement, il n'a pas songé à soutenir l'égalité des deux sexes comme Condorcet et nos suffragettes, ce qui est étonnant.

Magnifique effet de la vanité et de la sensualité! Parce que Rousseau avait épousé Thérèse Le Vasseur et qu'il voulait, si j'ose dire, l'avoir fait exprès — j'entends avoir choisi volontairement, entre d'autres, une personne inculte — parce que, en outre, il était trop ému par les femmes pour être féministe, le voilà qui écrit *Sophie* qui est la contre-partie d'*Émile* et l'ouvrage le plus conservateur et le moins réformateur du monde. Remarquez, encore un coup, qu'il aurait aussi bien pu découvrir que la femme est née l'égale de l'homme en intelligence, et que c'est seulement l'éducation qu'on lui donne depuis des siècles et l'asservissement auquel elle se voit contrainte depuis que la société existe qui ont modifié son esprit; d'où il aurait tiré sans peine que Sophie élevée à la façon d'Émile doit égaler en tout celui-ci et qu'elle a droit à l'intellectualité tout autant que son semblable de l'autre sexe. Mais il a préféré adopter la doctrine la plus traditionnelle et répéter, souvent avec un talent merveilleux, ce que la plupart des Français avaient, sur ce sujet, pensé avant lui.

Car, avant le XVIIIe siècle, on ne trouverait pour ainsi dire pas un traité d'éducation où il ait été considéré que la femme peut aspirer à une destinée plus large que celle de veiller exclusivement au ménage et aux enfants. Les auteurs du moyen âge ou qui en ont conservé l'esprit, comme La Tour-Landry ou Vivès, ne voient pas d'utilité à enseigner autre chose aux filles que la pudeur et les arts du ménage. Rabelais, Montaigne ne parlent même point d'elles, comme si le sujet n'en valait pas la peine. Erasme, il est vrai, réclame pour la femme une certaine culture intellectuelle[1], mais il compte que ce sera le mari qui la lui donnera, cette culture; or, il va de soi que, si le mari fait l'instruction de l'épouse, ce ne sera pas d'une façon désintéressée : ce ne sera pas pour elle, mais pour lui; voilà comment Michelet, bien qu'anti-féministe convaincu — et anti-féministe par sensualité, comme Rousseau — pourra s'écrier dans le même sens qu'Erasme exactement : « Il faut créer ta femme, elle ne demande pas mieux! »... Enfin, même au temps de Louis XIII, même durant la Fronde où dominent pourtant le néo-platonisme et l'influence féminine, je ne vois pas de traité d'éducation où l'on se propose de rendre les filles intellectuelles si peu que ce soit. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il s'en trouve moins que jamais sous Louis XIV, en pleine réaction du réalisme : l'époque où triomphe l'école de Boileau ne saurait être féministe. Une madame de Sévigné, qui appartient d'ailleurs par l'esprit à la génération précédente, peut bien se courroucer contre ceux qui conseillent à madame de Grignan de ne point faire lire même Corneille à sa fille. Mais tout le monde en son temps pense avec Chrysale, Arnolphe et Gorgibus que :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

C'est la doctrine du moyen âge. Dans tous les couvents aussi bien qu'à Port-Royal, les exercices moraux remplacent les études. A quoi bon apprendre à plaire durant cette courte vie? faut-il se montrer si fière d'une beauté qu'Ève a tirée, en somme, « d'un os surnuméraire », comme parle Bossuet? A Saint-Cyr, madame de Maintenon a assez protesté de ses

1. *Christiani matrimonii institutio.*

intentions pour qu'on ne doute pas qu'elle se soit en effet proposé de faire non de beaux « esprits », mais, par « une éducation simple et chrétienne, de bonnes femmes et de bonnes religieuses ». Et encore que Fénelon, l'homme de la nouvelle génération, l'homme du XVIIIe siècle, soutienne le premier qu'il convient d'orner quelque peu l'esprit des filles, il n'en reconnaît pas moins, comme tout le monde alors, leur infériorité.

Le traité de Fénelon a paru en 1687. En 1726, Rollin admettait que la différence du sexe n'entraîne pas celle de l'esprit et que l'homme et la femme ont la même psychologie. En 1730, l'abbé de Saint-Pierre recommandait qu'on encourageât le plus possible chez les filles le goût de la lecture, qu'on commençât, dès qu'elles auraient neuf ans, à leur apprendre l'histoire, la géographie, un peu de droit, etc. ; et, si l'important restait pour lui l'éducation morale, l'éducation livresque n'était cependant pas oubliée... Rousseau, qui n'est pas de l'avis du bon Rollin, accorde beaucoup moins de connaissances purement intellectuelles à sa Sophie que l'abbé de Saint-Pierre à ses élèves ; et il est amusant, encore un coup, que ce soit précisément la doctrine la plus conservatrice qu'il ait en cela adoptée.

*
* *

Donc, pour Rousseau, « soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines ». Pour lui, « en tout ce qui tient au sexe » (et à peu près rien, même au moral, n'en est indépendant) « la femme et l'homme ont partout des rapports et des différences » — et de grandes. Et puisqu'ils n'ont ni le même caractère, ni le même tempérament, leur éducation sera diverse.

« Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes ». Leur seul objet au monde doit être de plaire aux mâles, car c'est par cet art de les charmer qu'elles les dominent. L'éducation a pour but d'augmenter ce pouvoir qu'elles tiennent de la nature.

(Bien entendu, les hommes qu'il s'agit ici de séduire, ce sont

les « vrais hommes », — comprenez : les hommes dans le genre de Rousseau, — et non ces « petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent », et qui ont « le petit jargon de la galanterie » : ce jargon-là, Sophie sera habituée à le considérer comme « très offensant pour son sexe », et si jamais un de ces « beaux Phébus » s'avise de lui en conter, surtout « avec esprit », elle le remettra à sa place par un mot très cruel, par exemple en lui disant : « Monsieur, j'ai grand' peur de savoir ces choses-là mieux que vous ; si nous n'avons rien de plus curieux à nous dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien ». Cela lui apprendra, à cet agréable !)

Donc, la femme doit être élevée pour l'homme — le « vrai homme » — et Jean-Jacques ne lui accorde pas une destinée plus large que d'être une bonne épouse et sans doute aussi (mais il ne le fait sentir qu'incidemment) une bonne mère. Il ne trouve pas qu'elle doive « vivre sa vie ». Inutile de fonder sa morale sur des principes très élevés : il suffira de lui enseigner le respect de l'autorité et de l'opinion, « tombeau de la vertu chez les hommes, et son trône parmi les femmes ».

Or il est à noter que tout cela est exactement le contraire de ce qui est prescrit pour Émile, dont l'éducation entière repose sur la liberté, qui doit tout découvrir par ses propres moyens, se faire lui-même ses idées sur tout, et dont le précepteur n'a d'autre rôle que d'écarter de son élève toute espèce d'influence extérieure qui puisse contrarier en lui le développement spontané de la nature, c'est-à-dire des bons instincts.

La religion même, pour les femmes, est réglée par l'autorité, et il ne la faut regarder que comme un moyen pratique de les diriger. Car, du moment que les garçons sont incapables de s'en faire quelque idée véritable avant que d'avoir un certain âge, à plus forte raison les filles se trouveront-elles hors d'état de concevoir jamais rien à des questions de cette profondeur. Voilà pourquoi, tandis qu'on n'entretiendra Émile de Dieu que lorsqu'il aura au moins quinze ans, il n'y a pas le moindre inconvénient à parler de religion à Sophie dès son âge le plus tendre.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari.

Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la famille à l'ordre de la nature efface auprès de Dieu le péché de l'erreur.

Tout de même, Rousseau songera un peu plus loin que c'est un principe de morale assez plat, même pour les filles, que le seul respect des préjugés publics, et il fondera aussi la morale féminine sur « une règle antérieure à l'opinion », qui juge le préjugé même et qui est le « sentiment intérieur », autrement dit la conscience; mais on sent bien que ce sera sans beaucoup de conviction.

Revenons. Comment les femmes plaisent-elles à leurs époux?

Par leur gentillesse, leurs petites ruses et tout l'art qu'elles ont de se rendre agréables. Dans la nature, l'homme a la force, la femme l'adresse; il subjugue, elle séduit : « Sa violence, à elle, est dans ses charmes », et ce qui en augmente la puissance, c'est sa coquetterie. Développons donc ces qualités-là dans la petite fille.

Et commençons par ne point combattre son penchant naturel pour la parure — pourvu qu'il demeure raisonnable, cela va de soi, et que nous sachions faire voir à l'enfant que la « mode, les diamants, les pompons, les dentelles », tout cela est méprisable, et que ce qui pare le mieux, ce sont les choses les plus simples, comme « de la gaze, de la mousseline et des fleurs ». Il serait même fort bon aussi de persuader aux jeunes demoiselles qu' « il n'est pas agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe » et que le corset est un engin fâcheux; mais de cela, on sent que Jean-Jacques désespère, et sans doute il n'a point tort. — Cependant, comment corrigerons-nous la jeune fille du goût qu'elle pourrait bien avoir pour les atours trop luxueux? Voici : « Je paraîtrais inquiet de sa figure ainsi déguisée et de ce qu'on en pourra penser; je dirais : tous ces ornements la parent trop, c'est dommage : croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples? est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela?... » On avouera qu'après ce discours machiavélique, si Sophie n'était point amendée, ce serait à désespérer de tout!

N'importe : Rousseau fait très bien valoir que la coquetterie honnête est une charmante qualité. Il ajoute qu'elle

offre aux parents un excellent moyen d'action; voyez plutôt : Sophie était gourmande, sa mère vint à bout de lui persuader que les bonbons gâtaient les dents et que de trop manger grossissait la taille, et Sophie devint sobre. De plus, en utilisant ce goût que l'enfant a pour habiller sa poupée avant celui qu'elle aura pour se parer elle-même quand elle sera devenue sa propre poupée, on lui apprendra aisément les travaux d'aiguille : la couture, la broderie, la dentelle — plutôt que la tapisserie « qui est l'amusement des femmes et non des jeunes filles », — et même le dessin; « mais je ne voudrais point qu'on l'appliquât au paysage, encore moins à la figure : des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustements et à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit... » Et tels sont les avantages qu'on peut tirer du goût des fillettes pour la parure.

Mais la coquetterie des habits n'est pas tout. Il faut encore savoir « donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, composer son maintien, marcher avec légèreté, prendre des attitudes gracieuses et choisir partout ses avantages ». Sans doute il paraît bien que l'essentiel de tout cela, on l'apprend toute seule; mais Rousseau croit aussi qu'on s'y perfectionne par une étude suivie, et c'est ainsi qu'il recommande ce qu'on a appelé depuis les « arts d'agrément ».

Il le recommande par réaction contre l'austérité des règles traditionnelles de l'éducation chrétienne. Non seulement, à Port-Royal, si on enseignait aux enfants à travailler « en linge », on ne leur apprenait rien de ce qui ne « sert qu'à la vanité », mais dans les autres pensions religieuses du XVIIe siècle, comme les Ursulines ou les Angéliques, il en était de même. Chrysale n'eût point fait grand cas d'une fille qui sût danser et chanter, j'imagine. Pour madame de Maintenon, elle était fort revenue, comme on sait, des représentations dramatiques. Fénelon lui-même repoussait la musique, s'il admettait la peinture. Rollin n'en voulait pas davantage que de la danse, la jugeant propre à « dissiper extraordinairement les jeunes filles... » C'est Rousseau qui, l'un des premiers, a revendiqué pour sa Sophie le droit aux « arts d'agrément ».

Oh! certes, non sans restriction. Car il craint un peu que

ces talents, loin d'être employés à plaire aux maris, ne puissent souvent servir d'amorce « pour attirer chez eux de jeunes impudents qui les déshonorent ». Et pour exprimer qu'il n'a aucune confiance dans les maîtres à danser ou à chanter, il dit d'une façon délicieuse : « Je ne sais s'il faut qu'un maître à danser prenne une jeune écolière par sa main délicate et blanche, qu'il lui fasse accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un sein palpitant, mais je sais bien que pour rien au monde je ne voudrais être ce maître-là ». D'ailleurs, une jeune personne ne saurait-elle rendre sa voix flexible et apprendre à chanter avec goût, voire à s'accompagner, sans connaître une seule note? Ne peut-elle danser à merveille sans avoir étudié avec quelque « baladin chamarré »? N'est-il pas suffisant enfin qu'elle sache dessiner un patron de broderie comme on l'a vu, et faut-il un professeur pour cela?... Il est bon toutefois de noter cette importance que donne Rousseau aux arts d'agrément : c'est lui qui les a mis à la mode et l'on sait ce qu'ont souffert pour eux les « jeunes demoiselles », jusque sous Louis-Philippe.

Après ces charmes physiques viennent les charmes moraux.

La dépendance est l'état naturel de la femme : toute sa vie elle sera soumise à la contrainte des bienséances, à la nécessité de dompter ses fantaisies pour les soumettre à la volonté d'autrui. Aussi faut-il « gêner » la petite fille de bonne heure, empêcher qu'elle ne se passionne dans ses amusements et qu'elle ne s'ennuie dans ses occupations, l'accoutumer à la docilité, et, puisqu'elle est faite pour n'obtenir rien que par l'adresse, la douceur et la séduction, l'habituer à n'user jamais que de souplesse et d'habileté. « La ruse est un penchant naturel au sexe, et, persuadé que tous les penchants naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis que l'on cultive celui-là comme les autres ». Exemple d'une petite fille de six ans à qui l'on avait servi de tous les plats hormis d'un seul qu'elle convoitait beaucoup, et à qui l'on avait appris qu'il est malhonnête de demander à table quoi que ce soit :

Elle fit en avançant le doigt la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montrait : *J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça*; mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avait point mangé que quelqu'un s'en aperce-

vant lui dit : *Et de cela, en avez-vous mangé?* — *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande en baissant les yeux.

De même, il convient qu'une fille sache faire la conversation, c'est-à-dire plaire par ses propos. Aussi ne faut-il pas contenir le babil des petites filles, comme on fait celui des garçons par un : *A quoi cela est-il bon?* mais par : *Quel effet cela fera-t-il?*... C'est que, dès le premier âge, elles doivent s'imposer pour règle de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, et en général songer toujours à l'effet qu'elles produisent. Car il convient que la femme ne perde jamais de vue sa réputation, et il n'est pas mauvais d'encourager chez les fillettes mêmes ce souci qu'elles ont de ce que l'on pense d'elles. Toujours viser à nous séduire, encore un coup, non seulement par leurs grâces corporelles, mais par leur amabilité, voilà le premier devoir des femmes. — Et en même temps, Rousseau veut qu'elles ne mentent jamais : c'est un homme plein d'illusions.

Maintenant il va nous dire ce qu'il faut d' « esprit » à une fille. Car, tout de même, il lui en faut. A cause de la corruption de nos mœurs, d'abord : si elle était trop naïve, elle serait trop aisée à séduire par les hommes corrompus, lesquels peuplent les villes, comme chacun sait. Secondement, il lui en faut pour que, dans le monde, l'amour-propre de son mari soit flatté : « elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait et faire honorer le mari de l'honneur qu'on rend à la femme ». Troisièmement, puisque décidément elle dépend de sa conscience en même temps que de l'autorité, il lui en faut pour comparer « ces deux règles » et choisir entre elles à l'occasion. Mais elle ne doit pas en avoir trop, et notamment pas plus que son époux : l'idéal, c'est Sophie, à qui l'on ne trouve jamais « ni plus ni moins d'esprit qu'à soi », ce qui est bien agréable pour l'amour-propre, vous le sentez.

Par quel genre de culture développera-t-on la raison des petites filles?

Pour le savoir, il n'est que de chercher de quelle nature est leur intelligence. Suit une peinture véritablement exquise de l'adresse avec laquelle la femme du monde reçoit ses amis, ou mène plusieurs soupirants à la fois, de sa présence d'esprit,

de sa coquetterie, de sa connaissance du cœur. Tel est l'art de la femme. Conclusion : ce qui est de son ressort, ce ne sont pas les conceptions abstraites et spéculatives, les sciences, la philosophie, ni les ouvrages de génie, lesquels passent sa portée; toutes ses réflexions doivent tendre « à l'étude des hommes et aux connaissances agréables qui ont le goût pour objet ».

Mais voici maintenant qui devient embarrassant pour Rousseau. Après ce qu'il vient de dire, il lui faut bien reconnaître que « le monde est le livre des femmes » et leur élément, que ce n'est que là qu'elles peuvent apprendre à jouer des « passions des hommes », et polir leur propre goût, et s'affiner... Pourtant il faut aussi que la compagne du vertueux Émile ait horreur de ce monde corrompu et particulièrement de ce « sot esprit » qui y plaît et auquel le vertueux Émile excelle si peu. Comment faire?... C'est bien simple : on conduira la jeune fille dans le monde précisément pour l'en dégoûter, et tout en en acquérant les grâces, elle ne manquera pas d'en prendre la haine. Et si vous voulez savoir par quel miracle cette jeune personne détestera en effet sur le champ, après les avoir vus, ces bals, ces fêtes, et « même le théâtre », et tous ces plaisirs de la société où elle brille pourtant : c'est parce qu'elle aura « les yeux sains », parce que sa mère l'aura armée « contre les illusions de la vanité », etc.... Ah! l'orgueilleux et sensuel Rousseau! Voilà, même pour lui sans doute, un peu trop d'invraisemblance; mais quels prodiges plus étonnants encore que celui-là n'eût-il pas admis pour prêter à l'honnête et simple Sophie toute la séduction de ces mondaines désirables qui l'avaient troublé!

*
* *

En guise d'exemple à la dissertation qui précède, Rousseau fait le portrait de Sophie, jeune personne moyenne et délicieuse, dans le goût de la fameuse petite maison aux contrevents verts, si l'on peut dire.

Sophie n'est pas belle; à peine est-elle jolie au premier

aspect, mais plus on la voit, et plus elle embellit; elle gagne, où tant d'autres perdent; et ce qu'elle gagne, elle ne le perd plus. Sans éblouir elle intéresse; elle charme, et l'on ne saurait dire pourquoi, etc.

Sophie... s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grâce, à faire la révérence dans toutes sortes de situations sans gêne et sans maladresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son père, de maîtresse à danser que sa mère, et un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeait qu'à faire paraître sa main avec avantage sur les touches noires, ensuite elle trouva que le son aigre et sec du clavecin rendait plus doux le son de sa voix;... enfin, elle a commencé de sentir les charmes de l'expression et d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note...

Voilà pour les arts d'agrément.

Sophie est coquette. Évidemment elle ne donne pas dans les raffinements malsains du luxe : elle aime la parure et s'y entend; mais elle hait les riches habillements. « Jamais il n'entre dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connaît d'autre parfum que celui des fleurs, et jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine ». Elle fait naïvement attention à ses gestes : si elle préfère la dentelle aux autres ouvrages d'aiguille, par exemple, c'est que la dentelle « donne une attitude plus agréable ». Surtout elle est d'une délicatesse extrême sur la propreté : voilà pourquoi elle déteste la cuisine, bien qu'elle s'oblige d'y veiller au besoin; mais « elle laisserait aller tout le dîner par le feu plutôt que de tacher sa manchette »; et voilà pourquoi aussi elle n'a jamais voulu s'occuper du jardin : « la terre lui paraît malpropre; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur ». Je suppose pourtant qu'elle aime la nature et que le jardin de ses rêves, ce ne doit pas être un parterre à la façon de Le Nôtre, mais non plus une forêt vierge : quand elle sera mariée, elle aura sûrement un petit jardin à l'anglaise bien ratissé, avec chaumière, cascade champêtre, rochers et tout ce qui s'ensuit.

Au moral, Sophie est sensible, Sophie est bonne, Sophie aime la vertu, etc., mais Sophie n'est pas parfaite ; elle a juste ce qu'il est besoin de défauts pour assaisonner la perfection. Ainsi, elle est un peu impérieuse, un peu bavarde, un peu gourmande... Intellectuellement, elle ne sait à peu près rien, et, dans sa bibliothèque, Rousseau ne met que deux livres : *Télémaque* et les *Comptes faits* de Barrême... En revanche, elle a reçu une solide instruction ménagère : elle peut surveiller ses gens, connaît le prix des vivres, s'entend à merveille aux travaux d'aiguille, taille et coud elle-même ses ajustements... Enfin elle est gentiment rusée : elle sait obtenir par un peu d'honnête habileté et de coquetterie tout ce qu'elle désire. Bref elle est aussi femme qu'il est possible de l'être : elle a cultivé avec autant de soin les talents qui sont utiles « pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanaise les cultive pour le harem d'Ispahan ».

Heureux Émile ! Un jour, un hasard soigneusement préparé par son gouverneur lui fait connaître Sophie, et dès lors commence entre eux une longue idylle, à la fois innocente et sensuelle, que l'on croirait faite, comme *Daphnis et Chloé*, pour distraire de vieux Alexandrins blasés. Sous les yeux des parents et du gouverneur, les sens des deux jeunes gens s'éveillent : ils s'aiment, ils se fiancent. Puis, un beau jour, le précepteur fait à son élève un long discours d'où il résulte qu'Émile doit mettre à l'épreuve son amour et sa vertu, et se séparer de Sophie pour deux ans : cela rappelle les romans de chevalerie... Enfin Émile revient, et épouse sa bien-aimée. Sans doute eurent-ils beaucoup d'enfants, que je ne crois pas que Sophie ait su très bien élever...

*
* *

Tel est le livre V d'*Émile*. Jean-Jacques l'écrivit à Montmorency, chez la maréchale de Luxembourg « au milieu des bois et des eaux, au concert d'oiseaux de toute espèce, au parfum des fleurs d'oranger », et il a raison d'en trouver le « coloris assez frais ».

Assurément des traits choquants déparent le long portrait de

Sophie et le roman de la fin. Rousseau insiste de la façon la plus déplaisante sur les « sens », les « désirs », les « troubles », de cette jeune personne, sur ce qu'on souffre à rester fille, sur ce qu'a de pénible pour Sophie « une longue attente ». Veut-il dépeindre la coquetterie de sa mise virginale, il écrit : « l'on dirait que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination ». Enfin l'intervention continuelle du précepteur dans les tendres engagements des deux jeunes gens, ses derniers conseils à Sophie, les préceptes qu'il lui donne sur l'art d'exciter les désirs de son mari et sur la précaution qu'il faut qu'elle ait d'en ménager les forces, cet éventail qu'elle déploie devant ses yeux en écoutant l'indécent vieillard, tout cela, qui est rendu plus odieux encore par ce style noble, par ces mots mêmes de « pudeur » et de « chasteté » que Rousseau écrit sans cesse, tout cela est de la plus pure indélicatesse.

Mais qu'étaient ces imperfections auprès du torrent d'émotion, de sensibilité, de fraîcheur, qu'apportait un tel livre aux lecteurs de 1762? De *Sophie*, on retenait surtout les tendres et ardentes peintures et l'idylle finale, mais les préceptes en paraissaient bien précieux aussi. Quoi! c'était donc toute la vertu d'une femme que de travailler à plaire, à séduire, à se parer, à se faire aimer de son époux! La Nature l'ordonnait ainsi! De tels commandements étaient bien doux!... D'autant que l'on pouvait les suivre sans renoncer à rien : Sophie elle-même ne trompera-t-elle pas un jour son mari?

Hélas, si! et c'est Rousseau lui-même qui nous l'apprend. Il a eu soin d'écrire l'histoire d'Émile et de Sophie après leur mariage[1], en effet, privant ainsi à jamais quelque spirituel critique moderne de l'imaginer. Les deux époux, après la naissance de leur premier fils, sont venus habiter Paris, où ils fréquentent imprudemment le monde. Et là, il arrive ce qui devait arriver : Sophie, circonvenue par quelque « petit agréable », trahit son mari, et devient grosse. Elle avoue. Émile pardonne (naturellement!) et s'enfuit...

C'est ainsi que Rousseau nous révèle à nouveau la connaissance qu'il a des femmes — car il n'y a pas lieu d'espérer qu'il

1. *Émile et Sophie, ou les Solitaires* (éd. Furne, t. II).

ait composé cette dernière histoire par malice et pour nous enseigner qu'il ne faut jamais prendre exagérément au sérieux les systèmes d'éducation. Si Sophie trompe son vertueux époux, c'est par le seul effet de la fragilité de son sexe et non par quelque défaut de son éducation. Et donc Rousseau semble considérer que l'éducation la plus parfaite ne saurait remédier à la médiocrité de la vertu féminine, et il donne à entendre par conséquent que l'éducation des filles n'a pas à beaucoup près pour lui la même importance que celle des garçons.

Il le fait d'ailleurs sentir en d'autres endroits, par exemple quand il dit que souvent, pour les fillettes, « les couvents où les pensionnaires ont une nourriture grossière, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air et dans des jardins sont à préférer à la maison paternelle où une fille, délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni souffler »... Quoi! le contact avec les autres enfants, si dangereux pour Émile, ne l'est-il donc point pour Sophie? Ne risque-t-elle pas, elle, de se corrompre, à vivre ainsi — ou est-ce que cela n'a point grande importance parce qu'elle n'est qu'une fille? Je le croirais plutôt.

Et tout cela dénote en somme un assez vif mépris pour le « sexe » — mépris charmé, en quelque sorte, mais tout de même mépris. Semblable à ce concile que la légende veut qui ait accordé une âme à la femme par une voix de majorité, Jean-Jacques ne s'exagérait pas la valeur morale et intellectuelle de nos compagnes. Comme la plupart des hommes qui aiment « les femmes », il goûtait en elles la force invariable de l'éternel féminin, plutôt que les qualités privées de l'intelligence et du cœur. Peut-être même n'est-ce pas sans quelque secrète volupté qu'en imaginant de rendre coupable sa Sophie, il lui a donné cet attrait qu'ont pour les voluptueux les amantes qui ont un passé. Et ce dédain sensuel qu'il montre pour la culture intellectuelle des filles a été encore exagéré par ses disciples. Bernardin de Saint-Pierre en vient à écrire : « Les livres et les maîtres flétrissent l'ignorance virginale, *cette fleur de l'âme si charmante à cueillir par un amant* ». A la fin, tant d'innocence, cela devient un peu indécent...

*
* *

Avant d'en arriver au plus récemment paru des traités d'éducation, je voudrais m'arrêter un peu sur un livre très bien pensé. C'est l'*Essai sur l'éducation des femmes* de madame de Rémusat (écrit en 1819 et 1821). Sophie est en somme le type de la femme du XVIIIe siècle : « une créature pour qui la vie n'est qu'une partie de plaisir ». Mieux que madame de Genlis, que madame de Staël, que madame Necker de Saussure, que madame Campan, que madame Guizot, madame de Rémusat a su retoucher son portrait et le mettre au goût des graves générations de la Restauration.

Certes madame de Rémusat, qui n'est pas plus féministe que Rousseau, estime que la femme n'a pas pour destinée de gouverner l'État, et qu'elle est créée uniquement pour aider au bonheur d'un autre être, dont son bonheur, à elle, dépend aussi. Mais la juger indigne de la vérité, la gouverner par l'autorité et les préjugés seuls, la regarder comme une créature presque dénuée de raison, c'est « lui refuser la nature humaine », et cela indigne madame de Rémusat. Une fille a droit à une éducation égale à celle de l'homme; ce n'est que le but qui en doit différer.

L'éducation qu'on lui donne a pour objet de préparer la femme aux états qui dépendent de la société, c'est-à-dire de la rendre apte à faire une bonne épouse, une bonne mère et un être susceptible de bien remplir son rôle particulier dans la cité; mais d'autre part, l'éducation doit également préparer la jeune fille aux états qui ne dépendent que de la nature : à la beauté ou à la laideur, à la jeunesse et à la vieillesse, etc.

Et d'abord, épouse, il ne suffit pas que la femme plaise à son mari : il faut qu'elle l'aide. Dans la grande partie qu'est la vie, « sa place serait auprès du joueur pour l'avertir, pour lui montrer une chance imprévue et partager son succès, pour le consoler surtout, si la fortune lui manquait... Une femme peut avoir un avis sur l'opinion de son mari s'il est membre d'une assemblée, sur son livre s'il est écrivain (etc.)... Son affectueuse approbation affaiblira l'impression des jugements

légers ou sévères, et devancera quelquefois aussi par l'enthousiasme cette estime nécessaire que le plus juste n'obtient jamais des hommes aussitôt qu'il l'a méritée ». — Bref, l'associée.

Mère, c'est à elle d'élever ses enfants, d'éveiller la conscience dans leur âme.

Femme enfin, elle a dans la société des fonctions importantes, comme la bienfaisance, etc. (madame de Rémusat oublie son influence sur la politesse des mœurs et la civilisation, que Rousseau, lui, a très bien exprimée).

Comment préparer les filles à ce triple rôle?

Nullement par l'autorité. Même sur la foi, les jeunes personnes doivent raisonner et penser, car il est bon de causer avec les enfants de religion, et ils ne doivent pas s'en remettre à l'autorité sur ce point plus que sur les autres. Actuellement, dit madame de Rémusat, les jeunes filles sont soumises en toutes choses « à un système de volontés manifestées avec douceur sans doute, mais à la fois despotiques et superficielles ». Il faudrait au contraire s'adresser à leur cœur et à leur raison, faire naître en elles la notion du bien et le désir de le suivre librement.

Objection des partisans de Rousseau : Les femmes étant créées pour vivre dans la dépendance, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à les habituer à penser ainsi en liberté, et, si par hasard elles épousent des maris médiocres, ne seront-elles pas malheureuses à cause de leur intelligence même? — Mais il ne s'agit pas de faire des femmes savantes, — répond madame de Rémusat; — et le mariage est un contrat semblable aux autres que toute âme bien formée doit respecter.

Autre objection : Si les femmes raisonnent, ne sentiront-elles pas moins? Ne perdront-elles pas leurs qualités charmantes d'imagination, de vivacité? — Pas du tout.

La femme n'est pas qu'épouse et mère, elle est encore jeune ou vieille, belle ou laide, etc. C'est pourquoi il faut « nourrir en elle les réflexions qui permettent d'enchaîner sans secousse les différents âges de la vie ». Qu'il serait absurde, par exemple, de prétendre cacher à une fille qu'elle est belle! Convenons plutôt de sa beauté comme nous conviendrions de sa bonne santé, c'est-à-dire comme d'un don

tout simple, qui, mettant en évidence celle qui le possède, lui crée le devoir d'être plus parfaite encore.

Quant aux moyens d'appliquer tous ces préceptes, madame de Rémusat se défend de les exposer en détail : c'est là « plutôt un délassement pour l'écrivain, lequel les combine à son gré, qu'une ressource pour les parents », dit-elle. (Comme on l'a peut-être remarqué, cette dame n'a pas l'esprit romanesque).

Elle ne donne donc que des conseils généraux sur les soins dont il faut entourer la première enfance. Depuis Rousseau, les jeunes femmes avaient la rage de nourrir elles-mêmes : elles feraient bien mieux de considérer si leur santé le leur permet, observe-t-elle. De même il est très bien de soigner son enfant, mais il est sot de ne pas s'éclairer pour cela des conseils du médecin et de se figurer que le dévouement et le zèle suffisent à tout. Il faut faire le bien, comme toutes choses, « raisonnablement », (voilà son grand mot).

Cependant, il n'est pas commode d'élever l'enfant « par la liberté », comme le veut madame de Rémusat. Comment faire pour lui inspirer le goût du bien? Dans la pratique, ne sera-t-on pas forcé de recourir sans cesse à l'autorité?... Sans doute; mais il faut concilier les deux systèmes. Et voici une recette pour développer la conscience : on commence d'une manière quelconque par exciter dans l'enfant le contentement de soi-même à la suite d'une bonne action, ce qui est facile, et bientôt l'enfant s'accoutume à l'idée que la bonne conduite procure cette « joie du dedans ». Cette joie sera plus profonde encore si la mère y prend part : « Nous sommes contentes, toi et moi... » Il est bon que la fillette se dise que tous les âges ont des devoirs, et que, même quand on est grande, on en a encore, et qu'on sent de la joie à les avoir remplis. Car, si l'on peut incliner un enfant au bien par l'intérêt, la sympathie, les éloges, les récompenses, seule l'idée du devoir doit être le principe de sa morale.

Et voilà ce traité. Il est très raisonnable, peut-être un peu trop. Mais il dessine à merveille le modèle idéal de jeune fille qui remplaça Sophie dans les ouvrages d'éducation. Et ce modèle est excellent, quoiqu'il ne ressemble guère à celui de M. Marcel Prévost, qui l'est aussi.

*
* *

M. Marcel Prévost a, comme on sait, une charmante nièce que nous aimons tous. Depuis son mariage, madame Françoise Despeyroux se plaît à réunir autour d'une table servie avec goût des convives affables, et parmi ceux-ci son oncle, naturellement. M. Marcel Prévost dînait donc chez sa nièce lorsque la conversation tomba sur l'éducation. Certes les propos furent ingénieux, mais ils témoignèrent que la plupart de ceux qui les tenaient n'avaient guère réfléchi sur le sujet. A part le docteur Bertrand-Tasqué et sa femme, doctoresse elle-même ou peu s'en faut, et Roumaine en outre, qui élevaient leur rejeton — « le lardon scientifique », comme l'appelle irrévérencieusement le mari de Françoise — selon les méthodes les plus objectivement rationnelles ou les plus rationnellement objectives, *ad libitum*, les autres personnes présentes n'avaient pas d'opinions bien arrêtées, et abandonnaient généralement leurs enfants aux misses et aux fraüleins, aux pensions et aux lycées, ou bien, si elles s'en occupaient quelque peu, comme M. de Lespinat, ne savaient guère qu'en perfectionner les manières extérieures et la politesse. M. Marcel Prévost fut frappé de ce désarroi : il sentit qu'il manquait à tous ces parents une sorte d'*Émile* pratique et mis au point, un livre qui fût tout à la fois un peu médecin, un peu psychologue, un peu professeur, un peu homme du monde, voire un peu nourrice. On était à ce moment où les agréments d'une bonne chère et d'un entretien chaleureux inclinent aisément les oncles à prendre des engagements redoutables : M. Marcel Prévost promit à sa nièce de composer pour elle un petit traité familier d'éducation, et ce furent ces *Lettres à Françoise Maman* que tout le monde a lues aujourd'hui.

D'abord l'auteur, qui a de la méthode, s'occupe à définir son sujet. Quel est le but de l'éducation? C'est d'élever l'enfant pour son propre bonheur et pour celui des autres, c'est de « développer et discipliner ses forces innées pour le plus grand bien de son individu et de la société ». Comment agir sur ces forces innées, autrement dit sur l'hérédité? Au moyen des habitudes. D'où il résulte que l'éducation consiste

à donner à l'enfant des habitudes telles que, tantôt combattant et tantôt secondant son hérédité, elles arrivent à le rendre le plus heureux et le plus utile qu'il soit possible. Et le pédagogue aura à distinguer les trois périodes de l'enfance : la première, de zéro à sept ans, où le jeune être, tout occupé à découvrir le monde, « apprend à être agi »; le deuxième de sept à douze ans, où sortant de l'état passif, il « apprend à réagir »; la troisième, où il « apprend à agir ».

Les habitudes, voilà donc le principal facteur de l'éducation, et le poupon, déjà, en contracte. M. Marcel Prévost l'a constaté. Penché sur le berceau où vagit Françoise II, sa petite nièce d'un mois, il songe à discipliner cette minuscule chose, rouge, fripée, chauve, baveuse et émouvante, dont il se plaît à imaginer les pensers indistincts : par son ordre, on se garde de céder aux désirs violents et subits du bébé, qui s'accoutume peu à peu à prendre ses repas à des heures régulières et même à remplir, si l'on peut dire, ses autres fonctions à des moments fixés... Mais, abandonnant Francoise II à ses réflexions, qui sont vagues, l'oncle va s'occuper de l'autre enfant de sa nièce, le jeune Pierre qui, ayant six ans, dépend moins de la puériculture. Petit Pierre a été trop gâté, mais il est assez doux. Il sera plus aisé de le « remettre en mains » que sa cousine et contemporaine, Simone Laterrade, qui, elle, a le caractère difficile. Et tous deux vont nous servir d'exemple, car on les élèvera en commun, pour cette raison que l'enfance de l'homme est féminine et donc que l'éducation du garçon et de la fille ne saurait être que semblable jusqu'à huit ans — voire même après, car il semble que l'auteur entende donner les mêmes maîtres à Pierre et à Simone jusqu'à douze ans au moins.

Où les élèvera-t-on? L'oncle veut que ce soit à la campagne et il a bien raison. L'idée la plus charmante, la plus harmonieuse de la pédagogie scolaire est celle de ces « jardins d'enfants » que rêvait notre Bernardin de Saint-Pierre et qu'a réalisée de son mieux l'Allemand Frœbel. « Comme l'air et le soleil, les plantes et les bêtes sont les accessoires naturels de la vie d'un petit enfant... Même ce que les hommes fabriquent expressément pour les distraire — les jouets — les petits enfants ne les comprennent pas : pour se les adapter, pour s'en faire des compagnons appropriés, il faut d'abord qu'ils

les désorganisent, qu'ils les simplifient, qu'ils les réduisent en leurs éléments... Au contraire, par un mystérieux accord, l'enfant se lie d'emblée avec les animaux et les plantes des champs ». Par cette confiance qu'il accorde aux leçons de la nature, M. Marcel Prévost se montre d'accord avec Rousseau et son école, et certes ces « petits rustres », mais lavés (et à l'eau chaude : l'eau froide ne nettoie pas), qu'il veut que soient Pierre et Simone, c'est ce que nous souhaiterions que fussent aussi nos petits citadins de sept ans.

Petits rustres au physique, cela va de soi, car le pédagogue n'entend pas que ses pupilles ressemblent tout à fait, au moral, ni même par les façons, au fruste Clément Martin, le fils de la fermière, qui a leur âge. Pour lui, l'éducation morale doit débuter presque au lendemain de la naissance, c'est-à-dire dès que l'être humain devient capable de contracter des habitudes, et nous avons vu qu'il le peut dans son berceau même. On ne se désintéresse donc nullement de l'esprit de Simone et de petit Pierre et on compte bien lui donner la culture nécessaire. Mais encore faut-il s'entendre sur cette culture.

Non seulement la précocité intellectuelle est inutile, mais elle est néfaste à l'enfant. L'objet de la première éducation, ce n'est pas d'enseigner la lecture, l'écriture, la géographie, la grammaire française, l'allemand, etc., c'est de former l'esprit et de le rendre apte à apprendre tout cela. Ce qu'il faut procurer avant tout à l'enfant, ce n'est pas tant des connaissances que des « bonnes habitudes » : il faut lui apprendre à regarder, à écouter, à toucher, à faire attention, Pour tout cela, le livre est plus qu'inutile avant sept ans (et même après) : il est mauvais parce qu'il s'interpose entre les choses et le jeune être, parce qu'il empêche ce frêle esprit, qu'il entoure de ses décors artificiels, de « prendre un contact direct avec le monde extérieur ». Et plus dangereuses encore sont les langues étrangères... Ah! qu'il faut féliciter M. Marcel Prévost d'avoir si fortement marqué que c'est un crime d'enseigner plusieurs langages à la fois à ce pauvre innocent, qui s'efforce avec une peine si émouvante à mettre au clair les idées qu'il acquiert chaque jour sur le monde! Le langage, c'est la condition même de la pensée : les progrès de l'intelligence enfantine « sont intimement liés à la connaissance des mots et des asso-

ciations de mots », et alors que sa force lui permet à peine d'apprendre à en utiliser un seul, on prétend donner à ce petit être deux instruments de pensée ! Ah ! certes, lui seriner en même temps et le vocable *heart* et le vocable *cœur*, « c'est le condamner à ne comprendre plus jamais dans leur sens profond ni le mot *heart* ni le mot *cœur* », c'est condamner sa pensée à demeurer flottante, et bien des cervelles puériles resteront brouillées à jamais par cette criminelle confusion qu'on a créée en elles de la sorte.

Qu'apprennent donc Simone et Pierre? Beaucoup de choses, et d'abord l'*attention*. Ils apprennent à fixer leur esprit. Le dessin est un utile exercice pour cela : car il faut s'appliquer pour bien voir les choses. De même le solfège, l'évaluation des distances à laquelle on s' « évertue en se promenant », etc. Chaque jour aussi, ils « font le point », c'est-à-dire qu'ils s'efforcent à se situer dans l'espace et dans le temps, à concevoir qu'ils sont à un endroit de la terre autour duquel s'étend la maison, le village, la province, la France, le vaste monde, et qu'il est une certaine heure, et qu'il fait une certaine température, et déjà ils comprennent la carte, ils savent se servir de la pendule, du thermomètre, du baromètre, voire de la boussole. Enfin ils exercent leur mémoire, et ainsi développent leur imagination. Quant à la morale, ils l'apprennent également par cœur.

Car cet éducateur contemporain a les idées les moins romantiques sur la sensibilité des jeunes enfants : il sait qu'elle est vive, mais qu'elle ne s'organise que relativement tard. Il juge donc inutile de faire appel aux bons sentiments de Pierre et de Simone. Les deux pupilles savent seulement qu'il faut faire certaines choses et non certaines autres. C'est par l'affirmation et aussi par l'exemple qu'il procède. Et en cas de faute, il punit, avec chagrin, mais fermement.

Lorsque les deux enfants auront sept ans, ils seront admis à un plaisir et à un honneur qu'on leur promet depuis longtemps : celui de travailler, car on leur a dit qu'ils ne feraient avant cette époque qu'apprendre à travailler. Désormais, on ne les regardera plus comme des petites bêtes gentilles et irresponsables de leur égoïsme. Leur oncle considère que, dès le début de cette seconde période de l'enfance, la sensibilité

commence d'être organisée : il fera donc appel à la leur, et il la réglera, c'est-à-dire qu'il veillera à ce qu'elle ne se manifeste pas trop vivement, ni trop peu, et à ce que ses pupilles se dominent, gardent leur sang-froid devant l'imprévu. Plus tard, il ne négligera pas de leur faire sentir également qu'un fade chromo n'est pas un tableau de maître, et il fera de son mieux pour qu'ils aiment la morale et la religion traditionnelles : « Enseignez aux enfants les croyances de leurs pères, a dit un jour M. Jules Lemaître. Ils s'en déferont plus tard, s'ils le veulent... »

Quant à la culture corporelle de Pierre et de Simone, elle ne sera pas plus négligée que leur élégance physique ; pourtant elle ne sera pas poussée au point de nuire à leur culture intellectuelle : Pierre et Simone acquerront la notion précieuse du record, mais ils ne s'adonneront pas aux sports trop artificiels comme le tennis, et non plus ils ne se spécialiseront pas dans un sport déterminé.

Enfin l'instruction se prolongera jusqu'à la fin selon les mêmes principes qui l'ont réglée jusqu'ici.

Et d'abord M. Marcel Prévost entend bien qu'on n'interpose « le signe conventionnel (chiffre, lettre, mot écrit, livre) entre les choses et l'enfant que lorsque celui-ci est familier, d'une part avec les choses, d'autre part avec les signes ». On continuera donc à enseigner oralement ses pupilles jusqu'à ce que la lecture et l'écriture ne leur demandent plus le moindre effort, et jusqu'à ce que l'imprimé, en quelque sorte, parle à leur esprit comme une personne. D'ailleurs on persistera assez longtemps à se méfier du livre et à veiller à ce qu'il ne leur « masque point la vie ». Il faut modérer la lecture au début et la contrôler longtemps : l'oncle ne veut pas que Pierre et Simone soient exposés à lire des pauvretés en médiocre style. Ils connaîtront les délices de Jules Verne, de la comtesse de Ségur et des *Contes* de Perrault, et l'on s'assurera par des questions qu'ils ont lu avec fruit.

Mais ce que l'auteur craint surtout, c'est que ses pupilles ne reçoivent un enseignement « en l'air ». Puisqu'ils se voient au centre du monde, il désire que toutes les notions qu'on leur donne partent d'eux-mêmes, si l'on peut dire, pour s'élargir progressivement et lentement. Ils doivent tout

apprendre comme ils le comprennent : en le rapportant à eux.

Ainsi la géographie : Pierre et Simone, qu'y a-t-il autour de vous? La chambre. Et autour de la chambre? La maison, puis le village, puis la province, puis la France, puis l'Europe, et ainsi de suite. Les enfants sont arrivés à comprendre que ces deux petits points au milieu d'un carré, ce sont eux-mêmes au milieu de la chambre; puis ils ont compris le plan de la maison, celui du village, enfin la carte et la mappemonde. Et on ne leur parle pas dogmatiquement, « en l'air », de tel pays d'Amérique, par exemple; mais on suit du doigt sur la carte le trajet qu'il faut faire pour y arriver en partant de leur village.

De même, l'histoire. On s'est appliqué avant tout à ce qu'ils se situent bien eux-mêmes dans le temps. « Pierre et Simone, vous avez huit ans, Sylvie en a quinze, madame Lambert trente-cinq, grand-papa soixante-douze, le père Thivrier que nous sommes allés voir l'autre jour est centenaire : il a un siècle »; toute l'histoire tient ainsi en quelques vies humaines : quarante Thivrier avant Jésus-Christ, une vingtaine après. Quand les enfants auront bien conçu cela, quand ils seront capables de bien enchaîner les notions qu'on leur donnera, alors on leur parlera « de la France d'aujourd'hui, sous la troisième république », comme d'une personne vivante dont on leur ferait la biographie, en quelque sorte : on leur contera très brièvement ce qui s'est passé, d'abord en remontant jusqu'à la naissance du père Thivrier, puis de plus en plus haut, — « toutes ces étapes bien repérées sur le cadre séculaire, comme leurs voyages fictifs sont repérés sur la carte ».

Et les années suivantes, Pierre et Simone réapprendront exactement les mêmes choses : l'histoire universelle, la géographie universelle, etc., seulement avec un détail de plus en plus abondant. Et on leur enseignera de même les autres branches de connaissances, en les leur montrant toujours d'ensemble, et de leur point de vue.

*
* *

Voilà l'essentiel des idées de M. Marcel Prévost. Il va de soi qu'elles soulèvent quelques objections. Mais, si vous voulez

bien, nous nous abstiendrons de celle qui vient d'abord à l'esprit, et que l'on n'a pas épargnée à Rousseau. Sans doute, si l'on voulait réaliser les plans de Jean-Jacques, il faudrait que chaque petit Français eût au moins un précepteur particulier, célibataire, prêt à lui consacrer vingt-cinq années de sa vie, et la moitié de l'humanité devrait ainsi s'employer à élever l'autre; encore n'y suffirait-elle pas. Et j'accorde aussi que, pour éduquer Pierre et Simone, il ne faut rien de moins qu'un château, une ferme, une couple d'institutrices, des précepteurs, des livres spéciaux, que sais-je? Hélas! cela est cher, et ce ne sont pas tous les enfants qui pourront jouir des avantages que la fortune assure à Simone et à Pierre... Mais il faut bien admettre qu'une éducation excellente sera toujours un privilège. Et quand même il serait impossible à beaucoup de gens de réaliser exactement le programme et dans tous ses détails, l'important en somme, pour l'auteur lui-même, c'est qu'ils en adoptent les idées directrices : on ne met pas en pratique un manuel d'éducation comme on fait la *Théorie* militaire, Bouvard et Pécuchet nous l'ont appris.

On pourra donc discuter divers détails de l'ouvrage sans en repousser les principes et le plan excellents, et j'avoue qu'il est un point où, pour ma part, je ne saurais me ranger à l'avis de l'oncle de Françoise : le latin. M. Marcel Prévost a grande confiance dans le latin : qu'il a raison! Il veut qu'on l'enseigne même à Simone, mais savez-vous pourquoi? Parce que rien ne nous dit qu'elle ne sera pas un jour institutrice ou agrégée, parce qu'il pourrait se faire qu'elle en eût besoin... Eh bien, non, ce n'est pour cette raison-là que Simone doit étudier le latin : M. Marcel Prévost sait bien — et il l'a dit mieux que je ne pourrais le faire — qu'une grande erreur de nos pédagogues d'aujourd'hui, c'est d'envisager trop exclusivement l'utilité directe et pratique des matières enseignées. Il ne faut pas que les enfants apprennent le latin pour le savoir, si j'ose dire, mais pour se former l'esprit, parce que c'est pour leur intelligence une merveilleuse gymnastique; et donc ce n'est pas apparemment une bonne manière de le leur enseigner que la « méthode directe » que recommande l'auteur. Et, pour tout dire, il me paraît que M. Prévost redoute trop le livre. Sans doute, il est déplorable d'en abuser, et rien ne vaut,

pour les petits surtout, les leçons de la nature; mais il est mauvais de n'en pas user parce que l'enseignement oral reste toujours un peu vague, un peu imprécis, et que rien n'est moins propre à des petits Français que l'à-peu-près. Le livre, en somme, c'est de l'imagination et de la raison condensées dans des formules plus arrêtées, et les leçons de choses ne sauraient en tenir lieu : il y a péril à priver trop longtemps des bienfaits de l'écriture l'esprit de nos enfants.

Quoi qu'il en soit, ce qui fait le fond du système de M. Marcel Prévost, c'est, pour employer à défaut d'autre un mot bien vague, le réalisme, et rien n'est plus sain. On sent que l'auteur a craint plus que tout de tomber dans l'erreur dont il avertit instamment les maîtres et les institutrices, et qui consiste à professer « en l'air », pour ainsi parler. Si l'oncle de Françoise a été polytechnicien, en effet, il est aujourd'hui romancier, et qui ne donne point dans le romantisme. Son livre est fait de bon sens comme un traité du XVIIe siècle, et tout y est humain en même temps que raisonnable. Ce n'est pas lui qui accorderait à la sensibilité enfantine un crédit qu'elle ne mérite que rarement, et qui refuserait de recourir à l'autorité quand il est nécessaire. L'émulation, que des pédagogues lyriques ont condamnée, ne lui paraît pas méprisable. S'il chante un hyme à l'imagination, il élève un autel à la mémoire. Et tout cela aurait bien scandalisé Rousseau.

Car M. Marcel Prévost diffère beaucoup en somme de ce Jean-Jacques qu'il admire si fort. Sans doute il n'est pas ennemi de ces « vaudevilles pédagogiques » qu'affectionne l'auteur d'*Émile*, mais s'il en use, c'est avec bien des tempéraments. Montrer à Simone ou à petit Pierre, pour leur apprendre à se tenir à table comme il faut, l'éléphant du cirque qui déploie soigneusement sa serviette et attend patiemment les plats qu'on va lui servir, c'est enseigner par l'exemple, je le veux bien, mais ce n'est point là un de ces coups de théâtre dont Jean-Jacques attendait pour son Émile un si prodigieux effet. Il est bon d'instruire en amusant, mais encore n'y faut-il pas d'excès : « La peine en tout genre est un des grands secours de la nature, a dit madame de Staël. Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à

votre enfant, mais *vous ne lui enseignerez pas à apprendre* ». Machinées à la Jean-Jacques, les leçons de choses ne sont plus que de l'enseignement direct avec l'hypocrisie en plus; et, aussi bien, il y a dans cette duperie de l'enfant quelque chose de répugnant.

Pour Rousseau et son école, la discipline, les punitions, les récompenses, l'émulation, tout cela est non seulement inutile, mais néfaste : c'est qu'il suffit de faire appel à la sensibilité, à la bonté naturelle de l'enfant. « Si ma fille a commis quelque faute, montrez-lui l'extérieur de quelqu'un qui a du chagrin », ordonnait madame d'Épinay à la gouvernante. Hélas! beaucoup de nos pédagogues officiels paraissent aujourd'hui de l'école de Rousseau... L'auteur des *Lettres à Françoise Maman* ne serait pas le psychologue réaliste qu'il s'est montré s'il avait accepté sans vérification ces lieux communs sentimentaux.

*
* *

Par ce temps d'enquêtes sur la jeune fille, il n'était pas sans intérêt de parcourir quelques-uns des traités d'éducation où se sont reflétés successivement les visages des petites Françaises. Ah! que Sophie, malgré sa déplorable façon de tracer les *O*, malgré sa pauvre culture intellectuelle et l'étrange éducation de sa sensibilité, demeure attrayante et touchante!... Mais ne goûte-t-on pas aussi la grave pupille de madame de Rémusat, qui s'instruit, qui raisonne, prête à s'associer à l'époux tout en lui demeurant soumise, compagne prédestinée de quelque éloquent parlementaire, de quelque docte magistrat, traducteur d'Horace, de quelque membre de l'Institut dont elle saura tenir le salon doctrinaire?... Quant à la dernière venue, Françoise, on lui a prouvé surabondamment qu'on appréciait son sourire et son regard pleins de franchise, son activité hardie et joyeuse, la concurrence loyale qu'elle fait au sexe fort... Oui, ces jeunes Françaises de diverses époques sont vraiment d'aimables personnes. C'est peut-être parce que ce sont de vraies Françaises.

JACQUES BOULENGER

CHARLES PRICE

VOLEUR DE LA BANQUE D'ANGLETERRE

Le bandit dont voici l'histoire eut un destin singulier plutôt que tragique. Il ne rançonna pas de villes comme notre Mandrin, ne livra point bataille à la maréchaussée, et ne répandit d'autre sang que le sien. Mais, dans le Londres élégant et dissolu des George, derrière l'élite parée dont le pinceau d'un Reynolds ou d'un Gainsborough nous a révélé l'aristocratique splendeur, Charles Price fut une manière de personnage. Entre les gloires dont s'enorgueillissait l'Angleterre d'alors, il sut insinuer sa détestable renommée, tant et si bien qu'il était à peine mort qu'on recherchait déjà les moindres particularités de son existence. L'on en fit un recueil qui eut le succès de six éditions, et bientôt la « Vie de Charles Price »[1] fut dans toutes les mains, à la Cour, dans les salons et les clubs, sur les bancs du Parlement, dans les tavernes de Tottenham Court Road, et jusque dans les bouges de Whitechapel.

Charles Price naquit à Londres en 1733[2]. Son père, Gallois

1. *Memoirs of a social Monster, or the History of Charles Price... commonly called Old Patch.* London. Printed for G. Kearsley, at Johnson's Head, in Fleet Street, 1786. L'ouvrage eut une traduction ou mieux une adaptation française en 1787.

2. *The History of Charles Price* dit qu'il naquit en 1723, mais il est vraisemblable qu'il s'agit là d'une faute d'impression ou d'une erreur involon-

d'origine, dont le vrai nom était Aprice, avait quitté sa province vers 1720, fuyant les poursuites d'un maître d'apprentissage dont il avait déserté l'atelier avant terme, et était allé se fixer dans la capitale. Là il se fit connaître sous le vocable plus anglais de Price et travailla quelques années en qualité d'ouvrier tailleur chez différents patrons. Entre temps, ayant fait cent livres d'économies, il avait épousé une bonne ménagère dont la chronique ne nous dit rien, sinon qu'elle fut vertueuse et lui donna trois enfants, Thomas, né en 1731, Charles qui fut le second, et une fille venue au monde en 1734. Cependant, Mr Price, à force de labeur et d'industrie, réunit les fonds nécessaires pour s'établir à son compte et prit une boutique de fripier dans Monmouth Street, paroisse de Saint-Gilles-des-Champs. Œil fin, bouche mielleuse et doigts crochus, il avait l'âme rapace et chicanière. C'est pourquoi son commerce prospèra et ses confrères envièrent l'art avec lequel il savait « faire de l'argent ». Au demeurant, hors de sa profession, il était honnête homme et avait des principes.

Charles Price grandit dans l'échoppe paternelle, où s'entassaient en un pittoresque désordre, depuis les hardes somptueuses des comédiens et l'habit brodé des laquais jusqu'aux loques sordides des mendiants du quartier. La vue et l'usage familiers de cette défroque ne contribuèrent pas peu à développer chez l'enfant le goût extraordinaire du maquillage par où l'homme se distingua plus tard.

Dès que ses fils eurent appris les premiers éléments de grammaire à la petite classe de Mr Beardmore, Mr Price les envoya commencer l'étude du français chez un Suisse du nom de Knollett. Charley, extrêmement déluré, se signala par des tours d'écolier dont le détail serait fastidieux, mais dont l'un vaut qu'on s'y arrête, car il contient en raccourci toute la substance des grandes escroqueries de notre héros. Celui-ci donc, ayant par aventure dérobé à son père un rouleau de galon d'or, passa pour un moment la veste de son frère Thomas à qui il ressemblait beaucoup, et s'en fut vendre le fruit de son larcin à un Juif du voisinage. Mr Price avait de

taire, car les divers passages du même ouvrage où il est question de l'âge de Charles Price, concordent tous à fixer sa naissance dix ans après cette date.

bons yeux. Il s'aperçoit presque aussitôt qu'il est volé. Il crie, il tempête, mais l'affaire en serait probablement restée là, si le digne Israélite, cheminant dans Monmouth Street, n'eût eu l'idée malencontreuse de vouloir céder précisément à Mr Price ce qu'il réclamait à tout venant. Mr Price demande des explications. Le Juif confesse tenir le galon d'un jeune garçon vêtu de bleu. Vite l'on court à l'école de Mr Knollett. Les deux frères comparaissent ensemble et naturellement l'on reconnait la veste de Thomas. Celui-ci a beau nier. Il reçoit sur le champ une sérieuse correction à laquelle Charley prend une part active, ce qui fut, avoua-t-il dans la suite, « le plus grand plaisir qu'il eût goûté dans toute sa jeunesse ». Il y gagna encore de devenir le favori de Mr Price qui prit Thomas en horreur.

Charley, cependant, restait à la maison, cultivant soigneusement les dispositions qu'il avait à s'approprier le bien d'autrui, en mille occurrences dont Mr Price était parfois le premier à s'amuser, comme de cette méchante farce qu'il fit à un pauvre matelot à qui il vendit cinq guinées une casaque et un gilet trop courts qui n'en valaient pas deux, et à qui, par surcroît, il extorqua une sixième guinée sous l'étrange prétexte que son père n'approuverait peut-être pas un marché si avantageux. Mr Price fut moins accommodant lorsqu'il vit sa propre signature habilement contrefaite au dos d'une lettre de change de vingt livres tirée sur un banquier de ses amis et que celui-ci avait acceptée sans défiance. Du coup Charles fut mis en apprentissage chez un marchand de bas. Il n'y resta guère. N'avait-il pas imaginé de se nipper en grand seigneur à l'aide d'un superbe costume emprunté à la garde-robe commerciale de son père et de se rendre en cet appareil chez son patron, où personne ne le reconnut, et où il commanda pour dix livres de bas de soie, priant qu'on les portât à l'adresse de « Benjamin Bolingbroke, écuyer, Hanover Square », ajoutant qu'il paierait ses achats dès qu'ils seraient chez lui. Une demi-heure après, il reparaissait sous ses vêtements ordinaires et c'est lui qu'on chargeait de la commission. Le tour était plaisant. Le marchand n'en jugea pas ainsi. Il congédia Charley. Cette fois Mr Price chassa son fils, lui signifia qu'il ne le reverrait de sa vie et tint parole. Il ne

tarda pas en effet à tomber malade. L'histoire de Benjamin Bolingbroke, celle du galon et quelques menues libertés que Charley avait prises de droite et de gauche tournèrent l'esprit au bonhomme. Il mourut le 13 novembre 1750.

Charles, livré à lui-même, avait d'abord végété sur le pavé de Londres. Un commerçant de la Cité, qui en avait pitié, l'ayant pris pour commis, il lui témoigna sa gratitude en le friponnant si bien qu'il amassa près de trois cents livres. Après quoi il jugea prudent de passer en Hollande.

Arrivé à Amsterdam, il alla tout droit se présenter à l'un des principaux négociants en diamants de la ville, porteur d'une lettre supposée de l'un de ses anciens maîtres, mort récemment, par laquelle il se faisait annoncer comme un fils de famille du nom de Johnson, venant du pays de Galles à la recherche d'un oncle, parti jadis pour les Indes où il avait sans doute acquis de grands trésors, et que l'on pensait décédé aux Pays-Bas puisqu'il n'avait plus donné de nouvelles depuis longtemps. Le pseudo-Johnson fut accueilli à merveille, et, encore que les démarches qu'il se crut obligé d'entreprendre pour appuyer ses dires, restassent pour cause infructueuses, il se glissa si adroitement dans les bonnes grâces du Hollandais et dans le cœur de sa fille unique, que l'heureux père lui proposa de devenir son gendre.

Un autre se fût laissé faire, mais chez Charles Price une certaine perversité naturelle parla toujours plus haut que le sentiment même de son intérêt. C'est ce qu'il voulut probablement exprimer lorsqu'il déclara dans la suite à Mr Fenwick, gouverneur de la prison de Bridewell : « N'eût été l'impétuosité de mon caractère, j'aurais peut-être aujourd'hui plus de cent mille livres sterling d'argent devant moi. » C'est pourquoi à un dénouement qui n'avait que le tort d'être honnête, il préféra un dessein hasardeux, mais perfide. Il séduisit la jeune Néerlandaise et prétendit obtenir d'elle qu'elle l'aîdat à faire main basse sur les richesses de son père. Cette partie de son plan ayant échoué piteusement, Johnson regagna l'Angleterre, au désespoir de n'avoir pu dérober à son bienfaiteur que l'honneur de sa fille et cinq cents livres sterling.

Au reste, Price ne fut pas long à comprendre quelle bévue il avait faite. Il tâcha aussitôt de la réparer en répétant auprès

d'un brasseur de Weovil, près de Gosport, le jeu qui lui avait si bien réussi à Amsterdam. Entré à ses gages, il le servit deux ans avec tout le zèle imaginable, fit la cour à sa fille et avait reçu promesse de la main de cette dernière, quand la rencontre inopinée de Thomas Price vint tout déranger. Éclairé sur les antécédents de Charles, notre brasseur, plus avisé que le Hollandais, mit poliment son commis à la porte.

Price était philosophe. Il ne s'émut pas pour si peu. Il conclut seulement que l'heure était venue de faire valoir ses talents sur une scène plus vaste et plus digne de lui. Il revint donc à Londres. Son premier soin fut d'y faire insérer dans les papiers publics un entrefilet où il demandait « pour associé dans un établissement solide et avantageux un homme connu », disposant « d'un capital de cinq cents à mille livres sterling ». On pouvait compter sur une « fortune rapide et certaine ». On ne traiterait « qu'avec des personnes honnêtes et d'une classe au-dessus de celle du peuple ». Ces lignes tombèrent sous les yeux de Sir Samuel Foote. L'auteur du « Diable boîteux » venait justement de remporter quelques succès sur le théâtre de Haymarket, rouvert par lui pour la seconde fois, et de toucher un héritage. Il flaira l'occasion d'une affaire excellente et s'aboucha avec Price. Celui-ci étala devant lui les titres de propriété d'une brasserie, sise dans Saint-John's Square, que son légitime possesseur avait eu la complaisance de lui prêter sur la foi des immenses bénéfices qu'une pareille combinaison ne pouvait manquer de rapporter. On n'eut guère de peine à s'entendre. Pour sceller le marché il y eut un grand dîner, où brillèrent, nous dit-on, « beaucoup de grands hommes qui n'étaient pas de beaux esprits et beaucoup de beaux esprits qui n'étaient pas de grands hommes ». Les beaux esprits et les grands hommes s'égayèrent les uns des autres et Charles Price se moqua de tout le monde. Sir Samuel Foote s'en aperçut, quand après avoir passé près de deux ans à constater que chacun buvait sa bière et que personne ne la payait, il dut, abandonné par son associé, sacrifier sept ou huit cents livres sterling pour échapper aux colères des marchands de drêche et de houblon qui voulurent bien toutefois le ménager en faveur de ses intentions.

Jusqu'à l'année 1780, qui fut celle de sa première entreprise

contre la Banque d'Angleterre, Price fit un peu tous les métiers ; il endossa le froc du méthodisme et donna des leçons de morale aux vieilles femmes de la secte, ce qui lui permit d'escroquer trois mille livres à l'une d'entre elles ; il fonda, dans un élégant appartement de Charles Street, Saint-James Square, une espèce d'agence matrimoniale, et y reçut, paraît-il, autant de visites que la Géante irlandaise qui faisait courir tout Londres et cachait un homme de six pieds sous le pan de sa robe ; en 1759 et en 1762, il essaya avec l'argent de quelques dupes de monter deux brasseries, tentatives qui n'aboutirent qu'aux plus frauduleuses banqueroutes ; enfin, désireux de se faire oublier, il s'embarqua pour le continent, aborda dans les Pays-Bas autrichiens, et fut retenu un an à Ostende dans les prisons de l'Empereur.

En 1769, Charles Price installe dans Paradise Row, près de Lambeth, un alambic clandestin qui fonctionna vingt-trois mois sous le couvert d'une quatrième brasserie, mais au bout de ce temps, inquiété par les employés de l'Accise, force fut à notre héros de passer une fois de plus le détroit. Alors il s'engagea comme domestique chez un gentilhomme anglais et traversa l'Europe avec lui. Il était à Copenhague en 1772, lors du procès de la reine Caroline-Mathilde. Les malheurs de cette princesse et le sort tragique des comtes Brandt et Struensee l'impressionnèrent vivement. Las de voyager il rentra dans Londres, disant se nommer William Parks, et vécut dans une maison de Crown Street, Westminster, d'où il affectait de ne sortir que sous le costume ecclésiastique, souliers carrés, habit, veste, culotte et bas noirs, avec un grand surtout de camelot brun et une large perruque dont les boucles étaient « aussi longues que les oreilles d'un épagneul ». Cet accoutrement ne l'empêcha pas d'être reconnu par un de ses nombreux créanciers qui n'hésita pas à l'envoyer dans les cachots de Marshalsea. Il en sortait à peine que, le 11 avril 1774, John Saunders, huissier des officiers de l'Accise, le conduisait à Newgate, pour y être séquestré jusqu'à ce qu'il eût acquitté la somme de seize cents livres due au trésor de Sa Majesté « pour avoir gardé et possédé un alambic secret, quatre muids de vin, deux cuves, un muid de liqueur spiritueuse, pour lesquels il n'avait point payé les droits d'entrée prescrits par les édits et

ordonnances ». L'ancienne prison de Newgate, détruite par un incendie en 1780, était la pire de toute l'Angleterre. Price fut jeté « dans un cloaque immonde dont l'odeur infecte éloignait les vils animaux ». Cinq semaines de patience et d'intrigues lui suffirent pour obtenir son transport dans la geôle moins incommode du Banc du Roi. Ce n'était point encore la liberté. Price eut une trouvaille de génie. Il se souvint à propos que la reine de Danemark dont il avait pleuré l'infortune, était sœur de George III. Aussitôt il compose un mémoire attendrissant sur le lamentable destin de Caroline-Mathilde et l'adresse à Sir Samuel Foote. Celui n'avait vraiment pas de rancune. Il lit le manuscrit, en relève un peu le style, et le porte à lord Littleton qui le communique au Lord Chambellan. Celui-ci le présente au Roi qui ne peut moins faire que d'octroyer à Price sa grâce, le dispensant même de l'amende de seize cents livres à laquelle il avait été condamné.

C'est alors, en 1780, que notre héros, dédaignant de disperser ses efforts sur des affaires qui, en retour de périls multiples, ne lui offraient que de médiocres chances de gain, résolut de s'attaquer à la Banque d'Angleterre, duel au cours duquel, sans sortir presque de Londres [1], avec ses seules ressources, il réussit, durant six longues années, à braver la police de tout le royaume. Mais, avant d'en parler, il faut dire quelques mots de celle qui fut son unique complice, de cette mystérieuse Mrs Poulteney que l'amour mit à sa dévotion, et dont la discrète prudence, l'extraordinaire sang-froid, le tirèrent de plus d'un mauvais pas. Elle s'appelait Catherine Hickeringill. Ce fut, selon toute probabilité, en 1756 que Price la connut. Comme elle était « jolie, bien faite et d'une tournure élégante », il s'en éprit tout de suite, et depuis lors, elle sut le fixer à ce point que leur liaison ne se rompit jamais. Vers 1770, Mrs Hickeringill, qui avait une nièce « d'une figure agréable, d'une grande douceur et d'une petite taille », ornée d'une dot assez ronde, se mit en tête de la faire épouser à son amant. Élizabeth Wood avait à peine seize ans, Price approchait de la quarantaine. Le mariage se fit quand même, malgré la répugnance de Mr Wood, père de la jeune fille, brasseur à

1. Il ne fit qu'une courte absence à Calais en 1784.

Southwark et magistrat dans le comté de Surrey, « homme respectable à tout égards ». Ajoutons que Mr Price se montra fort convenable à l'endroit de son épouse, qu'il en eut huit enfants, et que, jusqu'à la captivité de son mari, la pauvre femme ignora l'existence en partie double que celui-ci n'avait pas cessé de mener.

Lorsque Charles Price eut décidé de contrefaire les billets de la Banque, il s'en ouvrit à Mrs Hickeringill seule. Celle-ci n'eut jamais aucune envie de trahir sa confiance. Mais Price avait la maladie du soupçon. Pour mieux assurer son secret, il feignit qu'elle fût morte et porta son deuil avec toute sa famille. Pendant ce temps, il louait pour elle sous le nom de Mrs Poulteney un logement dans Tottenham Court Road, et y monta son atelier de fabrication. Les premiers billets qui sortirent de ses presses étaient de dix, de vingt et de quarante livres. Si parfaite fut l'imitation qu'ils circulèrent longtemps sans que l'on se doutât de rien. La fraude enfin découverte, l'alarme fut très vive à la Banque. Les plus minutieuses recherches de la police restèrent sans résultat, malgré le zèle d'un magistrat fort distingué, Mr Bond, et l'expérience de son subordonné, Mr Clarke. Le 5 décembre 1780, un avis fut placardé à tous les coins de rues et déposé dans nombre de maisons, portant récompense de deux cents livres à qui ferait prendre le coupable. Tout graveur, papetier, mouleur, imprimeur ou individu compromis dans l'affaire, qui donnerait quelque indication sur ses complices, recevrait sa grâce, sans préjudice des deux cents livres. Par une curieuse coïncidence une de ces proclamations fut remise au domicile de Mrs Poulteney et à la vérité, si Price se fût associé le moindre comparse, il est vraisemblable qu'il eût été perdu. Mais il eut l'art de savoir toujours se suffire à lui-même. Lui seul gravait ses planches, faisait son encre et son papier. Mrs Price elle-même ne soupçonna point ses agissements. Ce qui étonne peut-être davantage c'est la manière dont il inonda Londres de ses billets sans découvrir, fût-ce un instant, sa véritable personnalité. Il avait fort judicieusement réfléchi que pour éviter toute surprise de la part des agents qu'il emploierait, le meilleur moyen était encore de leur rester inconnu. Pour y arriver, il déploya un luxe inouï de précautions. Voici un

exemple de la façon dont il s'y prenait pour se procurer un négociateur.

Ceci se passe en 1780, au moment où Price débute dans son aventure avec la Banque d'Angleterre. Il fait passer dans le *Daily Advertiser* une note demandant un serviteur acceptant de demeurer avec un homme seul. On était prié de répondre à l'adresse suivante GG, au café de Marlborough Street, Broad Street, Carnaby Market. Samuel, brave garçon actuellement chez un Mr Preston, marchand de musique dans le Strand, et désireux de changer de place, écrit à l'endroit indiqué. Au bout d'une semaine, par un soir de brume, un cocher vient s'enquérir du jeune homme et lui dit qu'il y a dans sa voiture un gentleman qui désire lui parler. Samuel y va et se trouve en présence d'un vieillard décrépit, tout perclus de goutte, les jambes enveloppées de cinq à six aunes de flanelle, un surtout de camelot boutonné jusqu'au menton, un large emplâtre sur l'œil gauche, et le reste du visage si bien dissimulé que c'est à peine si l'on en distingue le nez, l'œil droit et une moitié de la joue. Pour apprécier l'excellence de ce déguisement, il faut savoir que Charles Price, alors âgé de quarante-sept ans, était un homme de haute taille, de complexion robuste, aux épaules carrées, à la jambe nerveuse et cambrée. Il avait un nez aquilin, de petits yeux grisâtres, un teint pâle avec un menton pointu et fort allongé. Son habitude de marcher droit et vite augmentait encore l'impression de vigueur qui émanait de toute sa personne.

Cependant, le vieillard, suffoqué de quintes de toux, explique avec un accent étranger qu'il cherche un domestique pour son pupille, jeune homme très riche, habitant la province. Il pose à Samuel une infinité de questions sur sa vie, ses mœurs, interroge son maître, convient de ses gages et lui laisse son adresse : Mr Brank, Titchfield Street, Oxford Street 39. Deux jours après, Samuel qui, en attendant l'arrivée du gentilhomme au service duquel il doit entrer, reste provisoirement à celui de Mr Preston, est convoqué chez Mr Brank. Celui-ci lui ordonne d'aller commander sa livrée, un habit de drap à parements rouges. Puis il feint de recevoir une lettre de son étourdi de pupille qui lui mande de lui envoyer un certain nombre de numéros de la loterie royale

dont le premier tirage a lieu ce soir même. Il prie donc Samuel de passer au bureau de Bridge Street, Westminster, et à celui de Haymarket avec une liasse de billets de banque. Il prendra une chance de huit guinées à chacun des deux et rapportera la monnaie à Mr Brank au café de Parliament Street. Samuel s'acquitte fort diligemment de sa tâche, ce qui lui vaut d'être expédié sur le champ aux bureaux de King Street, de York Street, et de Charing Cross avec une mission analogue. Il retrouvera son patron au Café de la Cité, Cheapside. Le lendemain, le même manège recommence. En quelques jours Samuel a visité tous les bureaux de la capitale et écoulé pour quatorze cents livres sterling de faux billets qui sont présentement dans la poche de Charles Price convertis en bon or sonnant et trébuchant ou en chances de loterie. L'éveil toutefois est donné à la Banque. Aux guichets de Brooksbank ou interroge Samuel. Sir Sampson Wright, premier officier de police et Mr Bond se transportent à son domicile et le mettent en état d'arrestation. En vain le malheureux conte-t-il ce qu'il sait de Mr Brank. Le rusé vieillard semble s'être évanoui. Samuel, enfermé à Bridewell, gémit onze mois sous les verroux; après quoi l'on finit par trouver son innocence suffisamment prouvée pour lui donner la clé des champs.

Pendant l'année 1781 Price se tient dans l'ombre, mais en 1782, il se résout à donner une suite à ses précédents exploits. Il loue à cette date, sous le nom de Wilmott et les dehors d'un vieillard impotent, un appartement au n° 17 de Gresse Street, Rathbone Place, ce qui lui fait pour lors trois logements, celui où il vit officiellement avec Mrs Price à Paddington, celui de Mrs Poulteney et celui de Gresse Street qu'il n'occupe que par intermittences. Cette fois le négociateur, ou pour mieux dire la dupe choisie par Price, fut un enfant de onze ans, John Power, fils d'un tailleur écossais de la secte presbystérienne. Wilmott en effet s'était informé à un bureau de placement, d'un valet jeune et alerte, capable de soigner un infirme. Il insistait sur le caractère vertueux et le zèle religieux qu'il désirait rencontrer chez le sujet qu'on lui proposerait. Il examina donc longuement John sur sa famille, ses prières, le Credo, les dix Commandements de Dieu et le

catéchisme. Puis il voulut parler à son père et l'éblouit si fort de connaissances et d'arguments théologiques que les deux Power se retirèrent enthousiasmés. John fut engagé le lendemain. Les principales victimes de Price-Wilmott durant cette période, furent Mr Nott, marchand d'étoffes à Newgate Street qui reçut un billet de dix livres si merveilleusement imité que le caissier de la Banque lui offrit de le rembourser; Mr Reeves, marchand de couleurs de Holborn Bridge; Mr Babbs, libraire dans Oxford Street, et la liste est loin d'être close puisque John Power en un seul jour liquida pour six cents livres de faux billets. Mais l'aventure de Mr Spilsbury est une des plus surprenantes. Cet honnête apothicaire trouve en rentrant chez lui, un jour de novembre 1782, une carte de Mr Wilmott en même temps qu'une lettre l'avertissant que ce gentleman, ayant besoin de quelques-unes de ses drogues, lui serait reconnaissant d'aller le voir vers les cinq heures à son appartement de Gresse Street. Spilsbury n'a garde de manquer au rendez-vous. John Power l'introduit, et le voilà face à face avec un très vieil homme, enveloppé dans un large manteau, la tête affublée d'un énorme chapeau rabattu qui, avec une perruque, lui couvrait les deux tiers de la figure, le menton entortillé d'un morceau de flanelle rouge et les jambes couvertes d'un paquet de même étoffe. Une grande paire de lunettes chevauchant sur son nez et une pièce de soie verte qui lui pendait sur le front, complétaient cette mise bizarre dont Mr Wilmott s'excusa sur ce que, venant de se faire arracher une dent, il avait tant eu à souffrir de la maladresse de l'opérateur qu'il craignait de gagner une fluxion. On devine le reste. Wilmott fit emplette de quelques médicaments et John Power régla la note avec un billet tout neuf dont on lui rendit tout naturellement la monnaie. Le plus piquant est que Spilsbury connaissait beaucoup notre héros car Charles Price fréquentait le même café que lui. Un jour qu'ils déjeunaient de compagnie, il lui conta comme il venait d'être volé. « Quel audacieux coquin, s'exclama froidement Price, que ne mérite pas un pareil scélérat! ». Il est presque superflu d'ajouter que lorsque les détectives de sir Sampson Wright s'avisèrent de perquisitionner dans Gresse Street ils n'y rencontrèrent que le jeune Power.

Soucieux sans doute d'un repos bien gagné, Wilmott fit le mort jusqu'à l'été de 1783 où il déroba mille livres à un certain Roberts dans l'amitié duquel il s'était insinué. Après cette prouesse qui eut assez de retentissement, il crut utile de se baptiser du nom de Henry Schutz et alla loger dans Swallow Street. Le 6 octobre de la même année, au milieu d'une grande affluence, eut lieu avec le cérémonial usité la publication du traité de paix avec la France et l'Espagne, signé à Versailles le 3 septembre précédent. Toute la ville était en mouvement. Price en profita pour présenter aux guichets même de la Banque d'Angleterre un nombre respectable de billets, qui dans la confusion générale furent acceptés sans observation.

Cependant, le conseil de cette même banque, de plus en plus effrayé par la multiplicité et l'incroyable persistance des attentats dont le crédit public était l'objet, stimulait sans répit le zèle de la police. Mais Charles Price, ou mieux le vieux Patch, Old Patch, comme on l'appelait dans le peuple, éventait les pièges des plus fins limiers. Parfois leurs poursuites aboutissaient à de comiques méprises ainsi qu'on le verra par l'exemple suivant. Mr Pearson, courrier du roi d'Angleterre, était chargé de remettre de pressantes dépêches au premier ministre, lord North, qui villégiaturait à Douvres. Descendu à Dartford, il demande une chaise de poste et des chevaux. On lui répond qu'il n'y en a plus, le dernier attelage ayant été retenu par un gentleman âgé arrivé avant lui. Mr Pearson insiste, montre ses ordres, et offre au vieux monsieur de faire route avec lui, ce à quoi ce dernier consent. Chemin faisant, un incident survient qui étonne vivement Mr Pearson. Il avait remarqué que son compagnon portait avec lui une boîte de fer-blanc de la forme de celles où l'on conserve le thé, et qui paraissait fort pesante. Il en avait un soin jaloux et ne permettait même pas aux garçons d'auberge de la toucher. A un moment donné un cahot de la voiture fait sauter le cadenas qui fermait la précieuse cassette, et à la grande surprise de Mr Pearson, il en sort quantité de guinées. Nos deux voyageurs se séparent à Sittingbourne. L'inconnu se dirige vers la France, et Mr Pearson, sa mission accomplie, retourne à Londres. Il y est à peine qu'il lit par hasard un des avis que la Banque lance journellement contre Schutz. Un rappro-

chement se fait dans l'esprit de Mr Pearson. Il ne doute pas que le mystérieux étranger qu'il vient de quitter ne soit le bandit dont l'impudente audace déroute jusqu'ici les plus habiles recherches. Il en parle au secrétaire d'État qui informe aussitôt Sir Sampson Wright. L'on se munit de lettres de crédit pour la cour de France à dessein d'obtenir la permission d'arrêter le brigand partout où l'on pourra le rencontrer, et voilà Mr Acton, officier de police, accompagné pour la circonstance d'un domestique que Schutz avait employé dans Swallow Street, qui débarque à Calais. Une fois dans cette ville, il communique les lettres du secrétaire d'État aux autorités françaises qui les expédient en diligence à Paris. En attendant, Mr Acton s'efforce de découvrir le personnage dénoncé par Mr Pearson. En deux jours, c'est chose faite. Le plus merveilleux de l'histoire, c'est que Price se trouvait réellement à Calais à cette époque, qu'il y séjournait sous son nom véritable et sans aucun déguisement, qu'il vit Mr Acton, lui parla, et fut prié par lui de garder à vue l'individu suspect jusqu'à ce qu'on eût reçu de Paris les ordres nécessaires pour l'appréhender. Ils arrivèrent enfin et l'on put tout à loisir mettre la main au collet du misérable. C'était un pauvre diable d'Écossais qui avait été obligé de se sauver de Perth où il avait eu l'indélicatesse de vendre à son profit les munitions qu'il devait acheter pour le compte des vaisseaux du Roi. L'aventure égaya les journaux de Londres.

Malgré sa fortune constante depuis quatre ans, il faut penser qu'au commencement de 1785, Charles Price eut quelques raisons d'être inquiet, car il se décida brusquement à changer à la fois le domicile de Mrs Price sa femme et celui de Mrs Poulteney. La première qui habitait Charlotte Row, s'en fut demeurer à Saint-Georges Row, entre Tyburn et Kensington, vis-à-vis de Hyde Park. La seconde, dénommée pour le présent Ann Polton, s'installa dans une autre maison de Tottenham Court Road. Ces précautions prises, Price se remit à la besogne. A la vérité les bénéfices qu'il retira de sa coupable industrie pendant cette année 1785 durent être assez considérables, puisqu'au lieu de billets de dix, vingt et trente livres qu'il s'était contenté d'émettre jusque-là, il n'hésita pas à en lancer de cent et même de deux cents livres dans la circulation. Mais, d'un autre côté, le placement en devenait tous

les jours plus difficile. Autour de Price et de Mrs Poulteney, la surveillance de la police commençait à se faire gênante. Le signalement des deux complices s'étalait sur tous les murs. Celui de Mrs Poulteney, moins experte en l'art de se grimer, était d'une dangereuse sincérité. Il l'obligea une fois de plus à quitter sa maison. Price lui-même faillit être pris dans les jardins qui s'étendaient à l'extrémité de Tottenham Court Road. Il eut tout juste le temps de sortir par une porte alors que le policier qui le suivait entrait par l'autre. Visiblement l'insolente comédie qu'il s'obstinait à jouer devant une société maintenant sur ses gardes, touchait à son terme.

Jamais à court d'expédients, Price avait imaginé un genre inédit d'escroquerie. D'un café où il se tenait aux environs de la Bourse, il envoyait chercher à la Banque un bon du receveur portant la somme que le caissier devait payer. Une fois le bon entre ses mains, Price le falsifiait adroitement, augmentant généralement le chiffre par la simple addition d'un zéro, faisant par exemple de dix livres, cent livres, ou de cinquante livres, cinq cents livres. Il retournait le bon ainsi retouché à la caisse où le montant lui en était délivré sans difficulté. Il arriva pour son malheur qu'il voulut faire endosser un de ces billets à un certain Aldus, prêteur sur gages. Celui-ci eut vent de la fraude. Il connaissait Price sous le nom de Powel et pressentit tout de suite que c'était au fameux Patch qu'il avait affaire. Il renseigna la police. Une première enquête ne révéla rien de nouveau. Mr Clarke, chargé désormais uniquement de la direction des poursuites, eut l'inspiration de poster l'agent Ting en permanence dans la maison d'Aldus, supposant bien que le fripon reviendrait s'y faire prendre. Cet espoir ne fut pas trompé. Le 14 janvier 1786, Price arrive en voiture. Ting s'élance à la portière et l'invite à entrer dans le magasin. Price surpris n'a pas le temps de refuser. Une minute après il recouvre toute son audace, affecte de croire qu'on l'a attiré dans un guet-apens pour le voler et menace sur le ton le plus hautain Aldus et Ting de sa vengeance. Les choses en étaient là quand paraît Mr Clarke qui l'interpelle sous son nom de Price. Notre héros perd alors toute contenance. Une sueur froide inonde son visage. Il se met à trembler et s'affaisse presque, suppliant qu'on lui permette d'aller prévenir sa

femme, qui, d'une faible santé, ne survivrait pas à ce coup si elle venait à l'apprendre d'une autre bouche que de la sienne. Charles Price fut amené devant sir Sampson Wright qui, sans désemparer, le dirigea sur Bridewell.

Le soir de son incarcération Price soupa avec Mr Fenwick, gouverneur de la prison, et se montra fort gai. En réalité, rassuré du côté de sa famille dont on ne tirerait rien puisqu'elle ignorait tout, il songeait aux moyens d'anéantir certains indices compromettants qui, une fois mis au jour, eussent rendu vaine toute tentative de justification de sa part. Lors d'une visite de sa femme et de son fils aîné, jeune garçon de quinze ans, il leur dévoila cyniquement les détails de ce passé si soigneusement dissimulé jusqu'à cette heure. Mrs Price épouvantée, connut à la fois l'existence de sa tante, Mrs Poulteney, et la part qu'elle avait prise aux crimes de son mari. Cette confession achevée, Price écrivit une lettre à Mrs Poulteney, lui expliquant sa situation et la conjurant de faire disparaître sans délai les vêtements dont il usait pour ses déguisements, et les pièces même les plus infimes de cet atelier de fausse monnaie dont il avait en véritable artiste confectionné tout l'outillage. De la sorte, pensait-il, aucune preuve matérielle ne saurait être relevée contre lui. C'est à son propre fils qu'il confia la tâche d'informer Mrs Poulteney. La mission était d'autant plus délicate qu'on avait accoutumé de fouiller minutieusement ceux qui sortaient de voir les prisonniers. Price fit la leçon à l'enfant : il lui ôta l'un de ses souliers, en déchira la semelle intérieure et y glissa le billet. Une heure après, Mrs Poulteney, instruite de tout, procédait avec son habituel sang-froid à l'œuvre de destruction. Aidée de son jeune neveu, elle effaça tout vestige des pratiques illicites dont son appartement avait été le théâtre.

Cependant, les diverses phases du procès de Price se déroulaient rapidement. Interrogatoires et confrontations se succédaient sans relâche. A la vérité, telle avait été la perfection de ses travestissements que plusieurs de ses victimes, et notamment Samuel ne le reconnurent pas. La majorité des témoins toutefois fut très affirmative. Voyant que les choses tournaient mal, Price essaya d'un moyen dilatoire. Il fit solliciter par son procureur la faveur d'être jugé par une commission spéciale

du roi. Cet appel fut rejeté. Longtemps Price s'était bercé de l'espoir qu'il serait presque impossible de prouver en lui l'identité des personnes. Coupable seulement d'avoir altéré le bon du receveur présenté à Mr Aldus, son cas, quoique grave, n'était pas désespéré. Convaincu au contraire d'avoir fabriqué de faux billets et d'être le « vieux Patch », il se sentait perdu. Or depuis quelque temps les charges s'accumulaient contre lui. Ayant effrontément demandé à l'une de ses dupes comment elle avait bien pu le reconnaître : « J'en jure, répondit celle-ci devant les magistrats, par votre nez, vos yeux, votre bouche et votre menton ! » Price s'était alors écrié : « Je suis trahi ! » De ce moment son parti fut pris.

Le mercredi 25 avril, il devait encore comparaître à Bow Street et il était probable que ce jour-là son arrêt serait prononcé. L'avant-veille il dit à son fils qui était près de lui que les gens de la prison l'importunaient, qu'il avait à écrire quelque chose d'important et désirait être seul, qu'il le priait donc d'aller lui acheter deux vrilles et une corde, qu'il empêcherait qu'on ouvrît intempestivement la porte. L'enfant lui rapporta les objets demandés et prit congé de lui. Le lendemain 24, Charles Price fixa les vrilles au haut de la porte, tortilla solidement la corde tout autour, et, vers midi environ, se pendit fort tranquillement.

L'on trouva sur lui trois papiers. Le premier était un placet au roi, dans lequel il implorait la protection de George III pour sa femme et ses huit enfants. Rappelant le libelle qu'il avait jadis composé sur les affaires de Danemark, il déclarait n'avoir agi en cette occasion que pour justifier la mémoire de la reine Mathilde des accusations injurieuses portées contre elle par les partisans de la reine douairière. Il se flattait que cette action, « jointe à son innocence », lui mériterait les bonnes grâces de Sa Majesté. Le second document était une lettre adressée à Mr et à Mrs Fenwick pour les remercier de leurs bons soins. Price appelait sur leur tête la bénédiction du Ciel. Le troisième enfin consistait en une suite de méditations sur divers passages de l'Écriture et principalement du livre de Job, copiés par Price dans une Bible que Mr Fenwick lui avait prêtée le dimanche précédent, et avec laquelle Mrs Price et lui avaient prié pendant cinq heures.

Le lendemain du trépas de Price, le coroner se rendit à Bridewell, examina le cadavre et dressa un procès-verbal constatant le suicide. La nuit suivante, le corps fut transporté sur un chemin proche de la prison et enterré à la lueur des torches au milieu d'une foule de curieux. Une semaine après, jour pour jour, la fosse fut trouvée ouverte et le cercueil vide gisant à côté. Le bruit courut alors que Mrs Price avait enlevé les restes de son mari pour les faire inhumer en terre sainte.

Quant à Mrs Poulteney qui avait conservé son logement et se faisait appeler Mrs Taylor, elle fut arrêtée à son tour et conduite à Bow Street. Price une fois mort, elle fit sur ses agissements une foule de révélations et c'est ainsi que l'on connut dans toutes ses parties cette affaire, l'une des plus étranges qui eussent agité le monde de la finance et de la police en Angleterre au XVIIIe siècle. En faveur de ses aveux, Mrs Poulteney reçut grâce de la vie.

Ainsi finit misérablement Charles Price. Pendant les six années que durèrent ses entreprises contre la Banque d'Angleterre, il avait amassé des sommes considérables, et cependant il vécut constamment dans une médiocrité voisine de la misère, et laissa sa famille dans un véritable dénuement. L'on ne sut jamais ce qu'il avait fait de ses trésors. Diverses légendes naquirent à ce sujet, dans le peuple de Londres, dont aucune ne peut être sérieusement contrôlée. Jusqu'à nos jours l'énigme est restée insoluble.

B^ON HENNET DE GOUTEL

BETHSABÉE[1]

IV

Des rafales de pluie tournoyaient sur le Pont-Neuf. A travers le vacarme des voitures et dans la boue qui reflétait les lumières vacillantes des réverbères, Savigny marchait d'un pas rapide, le cœur tourmenté et le front brûlant. Il s'arrêta place Dauphine devant une porte misérable par où le vent glacé s'engouffrait dans un long couloir.

— Monsieur Albéric de Merenberg est-il chez lui? — demanda-t-il à la concierge, enfermée dans un affreux réduit où fumait une lampe à pétrole.

— Au cinquième! la porte 15, — cria-t-elle.

Arrivé au cinquième, Jacques frappa. Il entendit le pas pesant et rythmé de Merenberg.

— Ah! c'est vous, Savigny! entrez, entrez...

Le poète lui ouvrit la porte d'une grande pièce carrelée, au plafond bas, toute nue; sur des rayons de bois blanc, quelques centaines de livres; près de la fenêtre mansardée, une vaste table chargée de papiers d'ailleurs rangés avec soin; un poêle, rouge de charbon, chauffait la salle. Quatre chaises de paille complétaient l'ameublement. Aux murs, pas un tableau, pas une gravure : la nudité d'une cellulle de moine.

Albéric de Merenberg reposa sur la table sa lampe de cuivre.

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

Il restait debout, dans son ample vêtement tout noir et d'une correction sévère. Son beau visage au nez aquilin, aux yeux clairs et froids, au teint rose et rèche, demeurait grave : sa rude moustache blonde touffue et tombante, son front découvert, ses cheveux blonds rejetés en arrière, lui donnaient une physionomie vaguement légendaire, mais sans aucune recherche, aucune affectation. Cet homme simple et pauvre ne manquait ni d'allure ni même de vraie grandeur : il semblait seulement insoucieux de la faire remarquer.

— C'est gentil à vous, Savigny, de venir jusqu'à ma mansarde, par cet horrible temps...

— Je voulais vous voir à tout prix... Je ne vous dérange point?

— Non! Je suis de retour depuis une heure, la Préfecture me lâchant à cinq heures juste, je lisais...

Ce poète, l'un des plus raffinés et des plus âpres de son temps, vivait d'une toute petite place dans un bureau de la Préfecture de la Seine. Il se montrait d'ailleurs fonctionnaire docile et content de son obscurité : ce poste obtenu par faveur, comme il touchait à la quarantaine, l'avait sauvé de la misère. Fils naturel d'un gentilhomme lorrain, de grande race, il avait été élevé avec luxe. Mais son père était mort subitement dix ans plus tôt, sans laisser de testament, et Albéric n'avait rien réclamé à ses frères légitimes. Quant à sa mère, il ignorait jusqu'à son nom. Artiste, d'une culture extrêmement vaste et d'une originalité véhémente, sinon agressive, il était incapable de tirer le moindre parti de sa science ni de son talent. Il vivait comme un ascète, d'une vie régulière, qui eût semblé mécanique, si parfois un poème ardent, publié dans quelque revue, n'avait révélé la splendeur de son imagination et de sa sensibilité aiguë.

— Que lisiez-vous donc? — demanda Savigny, en se penchant sur le livre ouvert.

— Oh! je relis un vieux livre, les *Légendes hindoues* de Holtzmann. Je continue d'habiter l'Orient... Cette boueuse journée m'a donné un tel désir de soleil!

— Et moi! Je viens vous parler de *Bethsabée*... Ah! que j'envie votre force et votre pouvoir de créer un monde là où il n'y a qu'un désert!...

Merenberg sourit doucement.

— C'est mon grenier qui vous fait dire cela!

Jacques savait bien que Merenberg tenait à cette salle, d'une nudité et d'une pauvreté voulues, justement parce que, dans un décor aussi neutre, rien ne venait divertir ses yeux de visionnaire : n'étaient-ils pas plus libres ainsi d'évoquer devant eux des palais ou des paysages, de doux intérieurs d'intimité ou de merveilleuses cités orientales?

— Je l'envierais aujourd'hui, votre grenier, si j'y possédais le pouvoir de construire autour de moi le palais de David et les terrasses d'Urie l'Héthéen!

— Jérusalem s'est donc écroulée pour vous?

— Ah! mon ami, vous le savez! autant vous gardez en vous de sérénité souveraine, autant j'ai de faiblesse et de nervosité... Là où vous créez, je dois bâtir pierre à pierre... C'est entre ces quatre murs badigeonnés de blanc que vous avez vu David contempler le bain de Bethsabée... Moi j'ai dû accumuler autour de moi des vues de Judée, des photographies d'Orientales, des gravures de Gustave Moreau, et jusqu'à de simples objets venus de Syrie, carreaux de faïence, vases de cuivre, colliers de chalcédoine ou de jaspe, fruits, rameaux fanés... J'ai fouillé dans d'innombrables livres pour trouver des notes dont la précision soutînt mon imagination, ou des thèmes orientaux dont la mélodie en enfantât d'autres en moi... Et pourtant Bethsabée n'est point venue... J'ai tenté de me la figurer telle qu'elle dut être, brune, la peau bronzée, les yeux noirs sous d'épais sourcils, les paupières et les joues peintes de taches bleues, de nombreux anneaux d'or aux bras et aux chevilles... J'ai cherché l'emplacement de ses terrasses, dans le labyrinthe des rues de Jérusalem...

— Et plus vous l'avez cherchée, plus elle vous a fui?

— Oui... Au cours de mon long effort, une symphonie pittoresque est née, que j'intitule *Judée*, et que je crois d'une couleur assez vive, mais d'où Bethsabée est absente... Et voici que depuis des mois, je peine sur votre drame! plus je l'étudie, plus il m'apparaît brûlant! Et je souffre comme un malheureux de pressentir ce que devrait être mon œuvre, et de ne pas la réaliser.

Merenberg sourit de nouveau, du même calme sourire.

— Peut-être mon poème n'appelle-t-il pas la musique! Cela n'a pas d'importance... Si vous voulez y renoncer...

Savigny se leva, d'un bond.

— Y renoncer? Jamais... Je vous en supplie ! ne me l'enlevez pas !

— Il est à vous...

— Mais aidez-moi! soufflez-moi de ces mots dont vous avez le secret et qui font surgir tout à coup des idées vivantes, tout armées, ivres de lutte...

— J'ignore un tel secret, — répondit Merenberg en riant doucement. — J'ai mis dans les vers de ce drame ce que j'ai cru entrevoir à travers l'histoire biblique. Je n'y saurais rien ajouter.

A ce moment, le vent jeta la pluie contre les vitres avec tant de force, que Jacques s'approcha de la fenêtre. Merenberg se leva à son tour et regarda : ils apercevaient l'eau noire de la Seine couler au-dessous d'eux, remuée de reflets multicolores et fuyants, et, au delà, à travers le voile mouvant de l'averse, scintillaient les lumières de Paris.

— Cette ville est aussi prodigieuse qu'une ville d'Orient! — dit Merenberg. — Vous disiez que j'ai supprimé tout décor, dans mon grenier : mais non ! Ma fenêtre s'ouvre sur un fleuve illustre et sur une ville immense, foyer d'aussi chaudes passions que celles dont brûla David...

— Et pourtant, mon ami, vous avez besoin de relire les *Légendes hindoues* et d'écrire des vers qui nous rejettent à des millénaires en arrière!

Merenberg s'arrêta devant Savigny, qu'il voyait tout agité d'impatience et d'inquiétude.

— Hé! que voulez-vous? — répondit le poète, — je suis plein de contradictions, comme vous-même sans doute! Et si *Bethsabée* vous irrite et se refuse à vous, c'est qu'elle n'est pas encore, en votre esprit, assez pleine de ces contradictions qui font la vie...

— Qu'entendez-vous par là?

— Je veux dire que pour vous *Bethsabée* est encore un poème livresque, et non un être au visage de chair vivante et douce, aux passions mêlées de grandeur et de bassesse, au cœur hésitant et orgueilleux...

— Oui... oui... c'est vrai! Mais ce secret de vie, où le trouverai-je? C'est là tout mon supplice!

— Vous ne le trouverez jamais qu'en vous-même et par vous même! Vous aurez beau vous entourer de colliers syriens, de palmes de Judée, d'images de Palestine, vous ne ferez pas de la vie avec des choses mortes... Regardez la ville qui s'agite et bruit sous ces fenêtres : soyez sûr que c'est avec ses pierres que j'ai construit ma Jérusalem, bien plutôt qu'avec des cailloux ou des briques rapportés de Terre Sainte! Où cherchez-vous donc *Bethsabée*? Oui, elle peut avoir, comme vous dites, des bracelets d'or, un visage peint, des yeux noirs éclatants, et la peau brune d'une Juive des bords du Jourdain... Mais vous ne lui ferez chanter sa faiblesse et sa passion que si vous avez deviné, sous cette apparence qui importe peu, ce que sont éternellement, et aujourd'hui encore, la vanité et l'orgueil, la timidité et l'emportement, les sanglots et les rires d'une femme convoitée par un homme qui lui apparaît tout-puissant!...

Peu à peu la voix de Merenberg était passée du ton tranquille et un peu ironique qui lui était habituel jusqu'à un accent mâle, impératif, qui frappait Savigny. Lui, toujours incertain, et soumis à ses sensations plus qu'à son propre esprit, il admirait la grandeur de cet homme, qui vivait une vie solitaire, cachée, humble d'apparence, et héroïque pourtant.

Il fit quelques pas, dans la large pièce. Tout à coup, il revint s'arrêter devant Merenberg qui s'était rassis.

— Ce que vous m'avez dit me fait peur! — s'écria-t-il. — Ne souriez pas! Je suis un faible, hélas! et j'ai peur de tout ce qui rend le poids de la vie plus lourd... Je ne vous confessais pas toute la vérité en vous avouant mes incertitudes et ma stérilité au sujet de notre pauvre et sublime Bethsabée... Non! depuis deux jours, je ne suis plus stérile. J'ai découvert plusieurs thèmes importants, et composé, sous une forme encore provisoire, quelques-unes des pages les plus essentielles du drame; mais je crains d'avoir trahi votre pensée!... Car l'inspiration de ces pages ne m'est pas venue directement de votre poème! non! hélas! c'est une femme, une vivante, une petite Juive assez fine mais du reste sans importance, rencontrée et frôlée ces jours-ci, qui m'a, malgré moi, inspiré ces quelques

chants... En elle, pendant une minute fugitive, j'ai vu ou entrevu Bethsabée... J'en rougis... Elle n'est point ma maîtresse et ne la sera point. Elle ne vaut pas un soupir de moi! de vous, elle ne vaudrait pas un regard!... C'est son charme pourtant, son charme terre à terre, qui m'a soudain soufflé ce que j'ai écrit! Je l'avoue à ma honte! D'autant plus qu'il ne subsiste aucune affinité entre les thèmes que m'a inspirés cette passante, qui porte des robes et des bijoux de la rue de la Paix, et ceux que m'avait fait pressentir votre poème, et que je pressentais toujours et ne trouvais pas... Que dois-je faire, mon ami? Ai-je dénaturé votre drame? et dois-je rejeter encore ces pages qui peuvent en engendrer d'autres, définitives? ou me résignerai-je à changer l'image de Bethsabée, au risque de la faire déchoir étrangement?

Merenberg regarda un instant Savigny, fixement, avec ses yeux ironiques.

— Allons! vous avez retrouvé la nature, et vous y avez puisé des forces. Ah! si vous saviez combien de grands artistes ont fait de l'idéal avec la réalité la plus médiocre!

— Peut-être! Mais j'ai peur de m'égarer!... Ah! Merenberg, c'est peut-être que j'ai plus de souffle musical que de souffle dramatique... Il me faut, à tout prix, votre avis, afin que je sache si je ne fais point fausse route... Vous n'avez pas un piano?

Merenberg rit de bon cœur, et prenant la lampe il ouvrit une porte.

— Vous connaissez déjà l'antichambre... Voici ma chambre... vous aurez vu ainsi tout mon palais!

La lampe éclairait à demi une petite pièce encombrée d'un vieux lit à colonnes torses, au-dessus duquel était suspendue l'admirable gravure où Gaillard a traduit *les Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt; dans un coin, un énorme bahut Renaissance et un grand fauteuil dont la tapisserie montrait la corde. Rien de plus!

— Vous avez de beaux meubles! — s'écria Savigny.

— C'est mon seul héritage de famille! — répondit Albéric avec un rire cordial. — La qualité vaut mieux que la quantité. Mais vous voyez qu'il n'y a pas le moindre piano.

— Eh bien! laissez-moi vous emmener dîner chez moi. Ma

femme est toujours à Rupembert. Aussi le dîner aura-t-il été mal surveillé...

— Vous savez que pour ma part je vis de brouet noir, de pain et d'eau.

— Mais vous entendrez les premiers chants de *Bethsabée*, et vous me direz si j'ai trahi votre songe!

Un fiacre les emmena tous deux, causant de cent choses diverses, au hasard, légendes indiennes et histoires bibliques, tragédies d'Eschyle et drames de Wagner, traits d'hommes illustres et anecdotes caricaturales de la vie bourgeoise. Ils s'animaient, s'enthousiasmaient ou s'irritaient, gardant d'ailleurs un ton de bonhomie cordiale, et oublieux de la pluie qui flagellait les vitres de la triste voiture.

Rue Rabelais, au dernier étage d'un hôtel particulier, Savigny habitait un appartement donnant sur des jardins. Il tourna le bouton de l'électricité, et Albéric de Merenberg découvrit, dans la lumière tombant du lustre, le grand salon-atelier, aussi chargé d'images, de miroirs, d'étoffes, de fourrures, de meubles, que son appartement à lui était nu. Des divans et des fauteuils Louis XIV projetaient leurs ombres sur un immense tapis couvert d'autres moquettes d'Orient et et de peaux d'ours ; aux murs voisinaient sans ordre une tapisserie, des portraits de Beethoven, de Wagner et de Franck, des photographies immenses de l'*Adoration des Mages* de Léonard, d'une *Bacchanale* de Poussin, et d'un paysage de Velazquez, puis des gravures d'après Turner, une esquisse de Chassériau, une aquarelle de Gustave Moreau, des reproductions de miniatures persanes, et des plats de Rhodes.

— Toutes les civilisations habitent sous votre toit, — dit Albéric en riant. .

— Une seule femme pourtant, qui vécut il y a trois mille ans, obsède ma pensée, et lui échappe, et la tourmente!

Savigny s'était assis au piano.

— Avant le dîner, je vous donnerai une première impression de ma symphonie, *Judée*!

Merenberg, assis sur un divan, écoutait : les rythmes les plus languissants succédaient aux plus capricieux. C'était une musique extérieure, colorée, surabondante. Elle communiquait son animation même à Jacques ; parfois il criait :

— Écoutez la flûte ici!... maintenant un fifre... Les timbales!... Et puis, vous allez entendre peu à peu les saxophones, les cors, les trombones, et là, — les trompettes... les trompettes, écoutez!

Il clamait ainsi son orchestration, et, excité, fiévreux, il jouait avec une sorte de délire qui amusait l'olympien Merenberg. Quatre morceaux se succédèrent ainsi, et, sur l'accord dernier, une porte s'ouvrit, et un domestique, qui semblait pressé, vint dire :

— Monsieur est servi!

Les deux hommes rirent de bon cœur. Jacques prit Merenberg par le bras pour l'emmener dîner.

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

— J'y trouve la couleur violente de l'Orient... Mais je n'y retrouve pas Bethsabée.

Jacques secoua la tête, découragé.

— Je le pensais bien!

Pendant le repas, il perdit toute animation.

— Ah! je n'ose plus vous donner une idée des premières pages que j'avais imaginées ces jours-ci... De l'Orient trop coloré nous allons retomber dans la vie d'aujourd'hui, trop plate... Je vous aurai trahi!

Il ouvrit le tiroir de la grande table Renaissance où il écrivait, et il en retira un manuscrit.

— Voici *Bethsabée*, la vôtre!... Les motifs que je cherche avant tous les autres, car ceux-ci naîtront de ceux-là, ce sont ceux du bain de Bethsabée, de sa première rencontre avec David, dans le jardin, sous les grands cyprès, puis sa plainte, quand elle vient d'apprendre la mort d'Urie...

Il avait placé le manuscrit d'Albéric de Merenberg sur le pupitre du piano.

— Écoutez ce thème! il commence avec le vers :

Quelle fontaine assez pure...

Jacques ne jouait plus avec animation, mais avec une sorte de gravité. Merenberg s'était assis près du piano. Son impassible visage était tourné vers le fond obscur de la pièce. Il écoutait, retenant son souffle.

— Voilà le thème! il se développerait à peu près ainsi...

Jacques chantonnait comme il pouvait les beaux vers concis du poète. Puis, il passa à une autre scène, et enfin à la troisième. Merenberg n'avait pas sourcillé.

— Reprenez le *Bain de Bethsabée*! — dit-il seulement quand Jacques eut fini.

Jacques reprit le premier thème. Puis ils s'arrêta, le visage interrogateur.

— Ce n'est pas cela? Je vous trahis, n'est-ce pas?

Merenberg secoua la tête.

Jacques rejoua le dernier motif : nerveux, il regardait sans cesse le poète, qui se taisait toujours.

— Je n'y suis point! — dit-il, pâle, décontenancé.

— Si, si! — reprit Merenberg d'une voix forte. — J'ai hésité d'abord, car je portais en mon souvenir une image purement subjective de Bethsabée, et celle que votre musique suscite en moi en diffère. Mais la vôtre est vivante, souffrante et consumée d'ardeur; elle palpite, elle a une âme, et rien en elle ne détonne dans le milieu où elle va aimer jusqu'au crime! Donc elle est vraie : retenez-la, Savigny, saisissez-la, créez-la tout entière. Car elle vit.

Jacques se leva brusquement, le visage radieux. Puis, une seconde après, il se rassit, muet et sombre. Il avait revu Rachel dans sa pensée. Il touchait enfin à la réalisation de cette œuvre : mais Rachel en serait l'instrument, il lui devrait les images, les émotions, la force mystérieuse par quoi enfin il aurait maîtrisé son sujet! Elle gardait donc encore une telle puissance? Elle lui faisait peur, maintenant, et à sa peur se mêlait une sorte de honte, oui, la honte de devoir une inspiration féconde à cette inspiratrice sans grandeur. Lui qui possédait dans sa propre vie tout ce qui embellit une destinée, il devait chercher si loin et si bas la source d'une œuvre forte et belle!

Il restait étendu sur son divan, soucieux et las. Bien qu'Albéric de Merenberg l'eût quitté depuis une heure, il n'avait pas secoué ces lourds sentiments qui pesaient sur sa conscience. Les paroles du poète retentissaient encore en lui, tantôt comme une exhortation joyeuse, et plus souvent comme une condamnation à un périlleux labeur. Minuit sonna. Il avait sommeillé un instant; l'horloge le réveilla et

il retrouva ses tristes pensées. Ses yeux rencontrèrent le grand portrait de Wagner, sous lequel il avait fait encadrer la photographie du médaillon de Mathilde Wesendonk.

— Ah! en regard d'un tel maître, je ne suis qu'un enfant malade, — pensa-t-il.

Avec quelle ardeur stoïque le Maître avait puisé dans son amour pour cette femme si haute et si pure la force de s'en guérir, y trouvant par surcroît la source d'où jaillissait *Tristan*! Et lui, pour créer une œuvre qu'il voulait vivante, passionnée et douloureuse, c'est à une Rachel Malleville qu'il devrait demander son inspiration première!

Cette involontaire comparaison le fit tout à coup rougir : il éteignit le lustre et gagna sa chambre à travers l'obscurité.

V

Le surlendemain de la matinée de madame Griffier, Jacques se réveilla tard. Son domestique lui remit une lettre datée de Rupembert.

« Pauvre Madeleine! pensa-t-il, voici près de quinze jours que je l'ai quittée! »

Il lisait toujours les lettres de sa femme avec une surprise nouvelle, tant elle y enfermait de charme et d'amour. Elle lui parlait de sa vie quotidienne, monotone mais méditative, un peu de sa santé, encore affaiblie, beaucoup de celle de M. Dubois-Froment et de leurs deux petites filles, Juliette et Antoinette, dont elle s'occupait avec intelligence et avec tendresse.

Les deux chères petites parlent de toi sans cesse, écrivait Madeleine, et te réclament tous les jours. Moi je serai moins égoïste, et ne veux pas te réclamer : tu sais combien ton retour me réjouira! Mais tu te dois à ton travail et à toi-même : j'aurais honte d'exiger rien de toi qui pût nuire à ton œuvre. Tu m'écris que tu as enfin trouvé les couleurs avec lesquelles tu veux peindre Bethsabée, *et je ne m'étonne point que tu travailles plus facilement à ce sombre drame dans une ville pleine de passions que dans notre trop calme retraite... Seulement, imagine mon impatience de connaître les premières scènes que tu auras*

terminées! C'est quelque chose de vivant et de beau, que je serai la première à entendre. Quel orgueil pour moi!...

Jacques relut la lettre par trois fois, chaque fois plus ému, non seulement dans son cœur mais aussi dans sa vanité, qu'il ne refrénait pas toujours.

« Pauvre chère Madeleine, comme elle me comprend! »

Il regarda au mur un portrait d'elle, grande et mince, la physionomie douce, pensive, avec de très longs cils d'un blond presque roux qui voilaient ses yeux bleus, et sur son front très blanc une si belle couronne de cheveux dorés.

« Je devrais retourner près d'elle! » pensa-t-il.

Mais il s'habilla vite. Il voulait aller remercier Rachel, qui avait délicieusement interprété ses mélodies, chez la comtesse Griffier. Malgré lui, une comparaison s'établissait dans sa pensée entre les deux femmes, l'une si délicate, si intelligente et si dévouée, l'autre sans morale, sans jugement, et ne connaissant que la loi de son intérêt. Madeleine n'était-elle même pas plus régulièrement jolie que Rachel?

« Oh! c'est offenser Madeleine, qu'oser penser à un parallèle semblable. »

Mais l'image de Rachel le poursuivait. Le désir croissait en lui d'aller la revoir. Pourquoi ne brûlait-il pas plutôt du désir de revoir Madeleine? L'accoutumance avait-elle donc émoussé son amour? Non pourtant! il aimait Madeleine, il aimait son foyer.

« Si certaines femmes sont monotones comme la perfection, ce n'est point Madeleine, toujours ingénieuse à me comprendre, à me soutenir, à m'aider! »

Néanmoins cette perfection et cette égalité de caractère qui lui rendaient sa femme si nécessaire et si douce, l'humiliaient en ce moment où sa nervosité surexcitée le portait malgré lui vers l'image de Rachel. Il ne poursuivit point ses réflexions : il descendit dans la rue, chercha un bureau de poste et téléphona à la cantatrice.

« Venez ce matin! tout de suite! je serai si heureuse de vous voir, » lui répondit-elle.

Une demi-heure après, il entrait dans le salon de la rue Chaptal.

— Madame prie Monsieur de vouloir bien l'attendre un instant! — lui dit une femme de chambre fort bien stylée, et d'une allure discrète jusqu'à l'exagération.

Il attendit, les membres tout agités et glacés par l'impatience. Il attendit longtemps! n'osant ouvrir le piano, il regarda quelques livres jetés sur une table : mais c'était un *Dictionnaire*, un *Manuel d'usages mondains*, un *Vade-mecum de la Parisienne élégante* et un *Annuaire des Théâtres* pour l'année courante.

« La culture littéraire est évidemment un luxe inutile! » pensait-il, avec une sorte de rancune sarcastique contre la maîtresse du logis.

Cependant, plus il s'irritait de l'attente, ou des signes de ce vide intellectuel dont rien n'avait guéri Rachel, plus croissait en lui un douloureux désir de la revoir. Derrière cette cloison sans doute, à quelques mètres de lui, elle achevait lentement, dans son cabinet de toilette, les soins rituels dus à son corps. Mille souvenirs oubliés, mille souvenirs épars de la beauté de ce corps remontaient en sa mémoire et le troublaient. Trois quarts d'heure s'étaient écoulés : elle n'avait point paru. Ne pensant qu'à elle, trépidant, déchiré, il se reprochait vainement cette agitation folle. Il tenta de lire une partition jetée sur le piano. A ce moment, la porte s'ouvrit enfin, et, rose dans une robe blanche, elle apparut :

— Tu m'excuses, mon chéri... tu m'excuses... Tu as longtemps attendu... Je n'étais pas prête... Vois-tu, j'ai même encore mon collier de perles à la main... Tiens, veux-tu me le fermer?

Tout tremblant et sans rien dire, il l'aida à mettre son collier, puis il l'embrassa. Elle sourit, et demeura un instant blottie dans ses bras.

— Regarde les belles fleurs que tu m'as envoyées! — lui dit-elle, en ouvrant la porte d'un autre petit salon que le bouquet avait imprégné de ses parfums.

Il regardait surtout l'étroit espace de ce boudoir, un peu teinté de mystère : cet appartement silencieux, qui semblait aménagé dans ce minuscule hôtel comme une retraite volontairement romanesque, l'intriguait malgré lui, et il songea

à David obsédé, du fond de son palais formidable, par les terrasses de Bethsabée.

Il voulut sourire de lui-même, de cette comparaison involontaire, et de son trouble. Mais non! son trouble le dominait, le menait, et s'insinuait en toutes ses fibres.

— J'ai regardé rapidement, — disait-elle, — les autres mélodies que tu m'as envoyées... Oh! je ne les sais pas encore... La plupart du reste ne doivent pas atteindre le public... C'est un peu subtil... Tu n'aurais pas écrit quelques romances plus faciles?

Les paroles de Rachel le heurtaient dans tout son goût et tous ses scrupules d'art. Mais à quoi bon répliquer? Il n'écoutait plus ces paroles, il n'écoutait que cette voix affectueuse et douce.

— Tu devrais en écrire pour moi, dans ce genre plus accessible. Je les chanterais un peu partout, et tu verrais bien vite quel profit tu en retirerais... Je te ferais connaître, je te ferais applaudir, et j'en serais si heureuse!

— Ne parlons pas de moi! ne parlons pas de mes œuvres! — répondit-il. — Ne parlons que de toi.

Assis près d'elle sur le divan, il lui tenait les mains. Elle le regarda avec un long regard interrogateur.

— A quoi songes-tu? — demanda-t-elle.

— A des heures lontaines! mon enfant... lontaines! et que j'ai tant caressées dans ma mémoire... à des heures où le monde se résumait à toi et à moi! car, alors, il n'y avait rien que notre amour, doucement enfermé dans une prison bienheureuse...

— Mon chéri!

Elle murmurait ce mot en se serrant contre lui. Il l'embrassa et elle sourit tristement.

— Ah! les beaux jours passés! tu ne sais pas combien j'y pense! Voilà des années que nous avons été brutalement séparés par la vie! mais, depuis, il ne s'est point passé un jour sans que je songe à toi...

Une tendresse si naturelle passait en sa voix, que Jacques en fut soudain ému jusqu'au fond de son cœur.

— Ah! pourquoi, — murmura-t-il, — ces beaux jours se sont-ils écoulés si vite? N'aurions-nous pas dû demeurer unis

comme nous l'étions aux jours lointains d'Ostende, et comme nous le sommes en ce moment fugitif?

Il regretta aussitôt l'obscure lâcheté, mêlée de tendresse, qui avait laissé de tels mots sortir de sa bouche. Mais elle s'était levée un moment, pour se regarder dans la glace, et, en retournant près de lui, elle dit :

— Que veux-tu! il faut se résigner au destin plus fort que l'amour! Tu le sais bien, nous le savons tous deux, que nous étions deux enfants romanesques, et qu'une liaison comme la nôtre ne pouvait durer!

— Qui sait?

— Réfléchis un peu! Tu n'étais pas assez riche pour te charger de moi et d'Annette! Il m'eût donc fallu gagner ma vie au théâtre : mais à quel moment tardif d'une carrière, même glorieuse, le théâtre est-il un gagne-pain suffisant?

Il se taisait, les yeux à terre. Elle poursuivit :

— Non, non! nous aurions fait deux malheureux! Il faut vivre, avant d'aimer! Et puis, tu le sais bien! Je suis trop ambitieuse! trop âpre! tu aurais dû te dédier tout entier à moi, et je t'aurais empêché ainsi de travailler, de produire!

Elle disait cela avec la sincérité la plus ingénue. Lui, il s'était levé brusquement, blessé au vif de son orgueil, réveillé enfin de ce lâche abandon, auquel il se laissait peu à peu entraîner! Mais elle n'avait pas compris qu'il fût révolté! elle le croyait seulement ému et triste de cette évocation du passé. Comment? simplement, naturellement, comme si cette supposition n'eût pas été sacrilège, elle confessait que, s'il n'avait point rompu avec elle, elle se serait servie de lui pour satisfaire son ambition, sans le moindre souci de ménager ce talent qu'elle reconnaissait et sans aucun remords de tarir la source divine où il puisait son inspiration, contente de ruiner ce qu'il avait de génie, si sa petite réputation de chanteuse d'opéra-comique se dressait sur cette ruine! Elle portait donc en elle cette force destructrice, et elle l'avouait de bon cœur, sans en pressentir la monstrueuse inintelligence! Alors, du coup, il fut guéri de ce vertige qui l'inclinait vers elle. Il retrouva aussitôt un ton affectueux et plaisant à la fois; puis, après avoir bavardé quelques minutes, il se leva pour prendre congé d'elle, et s'amusa à l'embrasser longuement, à presser

de baisers cette jolie bouche un peu peinte qui ne se refusait point.

— Oh! mon chéri; soyons sages! — dit-elle tout à coup, d'un ton grondeur, mais rougissante et frissonnante.

Il partit libre, souriant, satisfait dans son amour-propre le moins noble de l'avoir, pendant une seconde, dominée. Rentré chez lui, il se mit allégrement au travail. Durant plusieurs jours, les pages de *Bethsabée* naquirent sans effort sous ses doigts.

Dans ces jours d'activité intellectuelle où tant de motifs mélodiques, d'harmonies, d'appels passionnés ou douloureux apparaissaient à la surface de son imagination et demandaient à naître au jour, il assistait à une curieuse division de sa propre personnalité : au fond de lui-même se tenait comme un observateur ironique, débonnaire et passif de son moi actif; et ce moi vivace et fécond, qui créait sans relâche, se dédoublait à son tour en deux personnages distincts : l'un qui jouait avec l'ardeur la plus sincère le rôle imaginaire dont il s'agissait d'écrire le texte musical, l'autre qui regardait jouer ce rôle, comme un spectateur palpitant et conquis. C'étaient trois êtres qui vivaient en lui : le héros de sa tragédie lyrique, une autre âme qui était la sienne et qui reflétait toutes les émotions de ce héros, enfin son propre esprit qui souriait quelquefois de voir s'agiter tant de passions intérieures créées par son rêve. Il était tour à tour le David légendaire renfermé dans son palais de Sion et épiant le bain de Bethsabée, un homme que commençait à brûler le désir d'une Juive au corps délicat et blanc, à l'image de laquelle Bethsabée naissait en lui, et un Jacques Savigny souriant et détaché qui se reposait du labeur de créer cette fiévreuse musique en observant ses personnages et lui-même avec une condescendance amusée.

Mais ces trois êtres intérieurs tendaient à lutter âprement entre eux. Depuis qu'il avait quitté Rachel, son moi ironique dominait son moi créateur et le régentait, et dans cette disposition d'esprit il se sentait fort, allègre et orgueilleux. Pourtant peu à peu, insidieusement, l'être sensitif commençait à dominer en lui son propre esprit critique. Lentement, il succombait, le premier, au charme de son œuvre. Il ne se détachait plus d'elle; son pouvoir d'ironie s'abolissait. Il distin-

guait moins nettement en lui-même Bethsabée de Rachel. Qu'était donc la Bethsabée au corps flexible et nu, aux longs cheveux onduleux, que le roi juif convoitait des fenêtres de son palais, sinon un bel animal féminin, dont il ignorait l'âme, et si même elle en dérobait une sous sa beauté silencieuse? Alors, peu à peu, il songeait lui-même plus âcrement au corps admirable de cette Juive énigmatique, dont il subissait encore la subtile fascination sensuelle, quoiqu'il méprisât son âme stérile. Parfois, dans le cours de son travail, l'image de Rachel revenait si naturellement le hanter, qu'il s'arrêtait pour se poser des questions sans fin :

« Est-elle donc uniquement sans âme et toute asservie à l'intérêt? N'est-ce que l'arrière-pensée de m'utiliser à son profit qui l'a poussée à exiger de moi, dès qu'elle m'a revu, une amitié dont l'intimité brusque m'est apparue dès le premier jour étrange et périlleuse, malgré sa séduction? Qui sait? Nous sommes venus l'un à l'autre de si loin! elle du fond ténébreux de sa race, si âpre et si forte, et moi de ces siècles catholiques où ma sensibilité se préparait, de génération en génération plus émotive, plus affinée, plus exigeante. La tendre affection qu'elle m'offre si spontanément est peut-être, pour elle qui est née dure et tenace, un don plus rare et plus désintéressé que tout ce que je lui ai témoigné jadis d'amour, de dévouement et de faiblesse... Et puis comment cette affection caressante communique-t-elle à sa voix tant de charme et à son regard tant d'indéfinissable poésie, si rien en elle n'est vraiment désintéressé et spiritualisé?... Non, non! une âme qui n'est point parvenue à la pleine conscience, mais malgré tout puissante et délicate, ennoblit cette pauvre femme, par d'autres côtés matérielle et vénale! Et qui sait? une influence amicale, persévérante et subtile dégagerait peut-être en elle l'être intérieur, la poésie secrète! »

Quelquefois, au cours de réflexions semblables, il s'arrêtait tout à coup, riant de lui-même!

« Quel pouvoir d'illusion je porte en moi! »

Mais le fantôme de Rachel revenait une heure après le hanter avec plus d'opiniâtreté encore, et en même temps l'inspiration rentrait en lui, et une page nouvelle s'ajoutait à la partition de *Bethsabée*. S'il se levait alors et sortait, le désir de

revoir Rachel l'obsédait, et, pour le vaincre, il lui fallait le souvenir précis des mots où elle avait avoué son incurable inintelligence de la vocation et de l'idéal qui le faisaient vivre, lui!

« Cependant elle m'aime, elle m'aime d'une affection réelle et très tendre, puisqu'elle a si spontanément tenu à s'attacher à moi, dès qu'elle m'a revu. »

Il ne savait plus distinguer, à ce tournant de ses réflexions, si c'était sa vanité ou son cœur qui lui soufflait de pareilles pensées : vanité d'occuper l'esprit de cette femme — émotion aussi d'éprouver la fidélité de cette mémoire...

« Reste-t-il de l'amour dans son amitié ? est-ce le souvenir seul, et une sorte de sympathie superficielle qui l'inclinent vers moi? ou ai-je troublé en elle cette âme profonde et cachée, qu'elle-même ignore ? »

Un souffle sensuel passait alors sur lui, et, presque au même moment, se reformait en son esprit l'image de cet inconnu qui était l'amant de Rachel et qu'il se figurait sous des traits conventionnels et vaguement ridicules.

« Je ne suis pourtant pas jaloux! »

Jaloux! il riait de ce seul mot. Mais l'irritante image renaissait aussitôt en lui, et le désir commençait de l'étourdir un peu. Quelquefois il inventait de puériles catastrophes, qui libéraient Rachel de ce protecteur mystérieux, et Rachel oubliait son appétit de luxe pour lui demander à lui l'offrande d'un amour, qu'il se voyait avec orgueil libre de lui accorder ou de lui refuser. Puis, tout à coup, cet absurde échafaudage d'hypothèses s'écroulait. Il tâchait de rire de lui-même : mais quelque chose d'orageux se mêlait à cette ironie.

« Ah! l'on ne crée que dans le trouble et les passions! » se disait-il alors, bien qu'il eût composé ses œuvres les meilleures dans la plus calme atmosphère familiale ; et d'ailleurs ce trouble qu'il ressentait différait bien de la passion!

Un jour qu'il revenait à pied de la salle Érard, comme il s'arrêtait un instant, rue de la Paix, à regarder les magasins, il aperçut tout à coup une élégante silhouette penchée devant la vitrine d'un joaillier, toute flamboyante de lumière électrique.

— Oh! vous... Rachel!

C'était Rachel tout emmitouflée de fourrures qui lui souriait sous sa voilette.

— Que faites-vous ici, grand badaud?

— Je flâne une minute... comme vous, il me semble.

— Oui, je sors de chez ma couturière... J'avais renvoyé ma voiture, et je cherche quel bijou je pourrai bien désirer pour Pâques!...

— Vous n'avez donc pas d'idée, d'avance?

— Non, monsieur Savigny... Ces jours-ci, je n'avais que des idées noires.

— Des idées noires? C'est très mal... Vous n'êtes donc pas heureuse?

— Oh! ne parlons pas de moi... parlons de vous... Mais d'abord, remettez votre chapeau. Vous êtes si galant homme que vous vous enrhumeriez.

Elle sourit avec grâce, et, profitant d'un moment où le trottoir restait vide, elle lui dit à mi-voix :

— Si tu savais comme je suis heureuse de te voir, mon chéri!

Il rougit de plaisir, malgré lui, et il répondit :

— Ritz est tout près! Veux-tu que nous y allions prendre une tasse de thé?

Elle hésita une seconde.

— Il n'y aura pas trop de monde?

— Oh! il est tard, et l'on n'y voit que des étrangers, ce mois-ci.

— Alors, j'accepte... avec joie...

Elle jeta à droite et à gauche un regard prudent, et ajouta :

— Va en avant! je te retrouverai dans les salons de thé... dans *notre* salon!

Il franchit tout tremblant les portes de l'hôtel, et traversa dans le vestibule une foule cosmopolite. Un orchestre de tsiganes jouait, invisible. Le salon qu'ils appelaient leur salon était presque désert. Il s'assit, après avoir commandé le thé, devant la glace où sa mémoire revoyait Rachel — une Rachel timide de vingt ans à peine — réfléchie parmi l'obscurité du soir. A ce moment une ombre se faufila avec mystère, et vint s'asseoir près de lui, sur le fauteuil.

— Oh! que j'ai eu peur! — murmurait Rachel toute palpi-

tante. — J'ai aperçu une de mes camarades de Saint-Pétersbourg. Heureusement qu'elle n'a pu me distinguer dans le noir.

Il ne savait s'il était gêné ou amusé de la voir apeurée comme une coupable qui se sait surveillée. Il la regardait, le visage rose d'émotion, renversée au fond du grand fauteuil, haletante encore, mais lui souriant avec tendresse. Une valse lente, énervée, défaillante, une valse en sourdine chantée par les violons, achevait de mourir quelque part, dans un autre salon. Ils l'écoutaient, se regardant fixement, et ne disant rien.

— Tu te rappelles, — murmura-t-elle enfin. — Tu te rappelles... Moi, je tâche d'imaginer que rien n'a changé...

— Ton gant pourtant n'est point déchiré!

Il considéra un instant la toilette qu'elle portait, un magnifique manteau de velours bleu sombre, tout entier bordé d'une épaisse fourrure de renard bleu. La lumière, tombant d'un lustre, caressait doucement ses perles. Oh! ce n'était plus la Rachel d'autrefois, qui devait à sa seule ingéniosité de paraître élégante, d'une élégance très sobre que n'égayait aucun bijou. Son sourire même, son charmant sourire n'avait plus sa timide ingénuité première.

— Pourquoi n'ôtes-tu pas tes gants? — lui demandait-il. — Je veux voir tes mains!

Elle les ôta, avec un sourire silencieux et nonchalant, et ses belles mains nues apparurent, frêles sous les lourds diamants. Elle buvait lentement sa tasse de thé, en le regardant toujours, avec le même sourire. Alors, derrière la cloison, l'orchestre invisible recommença de soupirer.

— Oh! cette musique! — fit-elle, les yeux alanguis.

— Ce n'est pas de la musique...

— Oh! si... si...

— Non, mon enfant, c'est quelque chose de plus et de moins... c'est un soupir de nature, comme à Venise, sur les canaux et dans la nuit...

Elle s'était accoudée sur la table à thé, et, ses mains croisées sous son menton, elle le regardait, sans l'écouter.

— Oh! l'effet sur moi de cette musique! je ne pourrais pas le dire...

Et jusqu'à ce que l'orchestre eût achevé cette chanson lente,

elle demeura immobile, les yeux à demi-clos, écoutant, sur le rythme sourd d'une basse étouffée, la voix des violons épandre une langueur anémiante, lourde d'obscurs vertiges où s'abolissait toute pensée.

— Mon chéri, mon trésor! — chuchota-t-elle enfin, très bas, — je voudrais savoir une chose...

— Quelle chose?

Elle rougit très légèrement, et poursuivit :

— Oh! oui... je voudrais savoir... je voudrais tant savoir... mon chéri! si tu m'aimes encore... si tu m'aimes...

— Et toi? — murmura-t-il, si bas qu'elle entendit à peine.

— Oh! réponds-moi... réponds-moi, si tu m'aimes comme je t'aime...

— Je t'aime... Mais toi, comment m'aimes-tu?

Elle le regarda bien en face, puis, brusquement, elle lui prit la main.

— Tu m'aimes? tu m'aimes? d'amitié, de pitié, d'amour?

— Et toi, mon enfant?

— Moi?

Elle hésita une seconde. A ce moment, l'orchestre reprit, plus amolli, plus langoureux encore. Elle hocha doucement la tête, il sembla qu'un frisson lui eût secoué les épaules, et elle dit tout bas :

— Tu ne sens pas que je t'aime d'amour?

— Oh! Rachel! comme tu as dit cela!

— Et toi?

— Moi aussi je t'aime...

— D'amour?

— D'amour!

Cette musique le rendait plus lâche encore, et le voisinage de cette femme qui l'aimait, la fièvre qui brûlait leurs mains jointes, l'obscure présence de leurs souvenirs, le grand vide qui dans cette salle les environnait et les isolait, accroissaient en lui le désir si victorieusement revenu. Le temps passait. Les yeux dans les yeux, les mains dans les mains, bercés par l'insidieuse musique, ils se répétaient sans cesse de banales paroles d'amour, qu'ils balbutiaient d'instinct et dont les violons si tendrement perfides multipliaient la puissance. Par une porte entr'ouverte, venait le bruit confus qui emplissait l'hôtel.

Quelquefois un garçon entrait et jetait un regard sur le couple. Puis le rythme alenti de la musique reprenait, les entraînait encore tous deux vers la même songerie, et les laissait brûlants et brisés à la fois.

Soudain un bruit mêlé vint jusqu'à eux; des pas lourds retentirent, et par la porte ouverte ils virent défiler les musiciens aux vestes rouges.

— Les tsiganes s'en vont! quelle heure est-il donc?

Il était près de sept heures. Elle se leva tout effrayée.

— Oh! mon Dieu! comme je suis en retard!... il faut que je me sauve!

Devant la glace, elle égalisait les ondulations de sa chevelure. Puis, se jugeant prête, elle lui reprit la main.

— Adieu! adieu! mon chéri... mon amour... Oh! que je suis pressée!... Laisse-moi! je dois partir seule.

Et, d'une voix plus basse, elle ajouta tristement.

— Oh! on ne s'est pas embrassé...

Un garçon attendait, à quelques pas, l'air obséquieux et vaguement ironique. Rachel s'enfuit, comme une coupable. Quand Jacques sortit à son tour, elle avait disparu.

Il marcha longuement, au hasard, dans les rues, avant de rentrer chez lui. Il la désirait follement. Ah! il ne pensait plus à se demander si elle avait une âme! Ne suffisait-il point à sa convoitise qu'elle eût ce corps si souple et si fin, et ce prestige que lui donnait l'amour? Devant tant d'amour offert, il était faible comme un adolescent. Une poésie nouvelle embellissait cette apparition charmante : il la réentendait chanter *les Roses d'Hafiz*. Il la voyait, palpitante et demi-nue, et il passait, comme le poète rêvé par Albéric de Merenberg, sur un cheval à la crinière longue, chantant, une lyre à la main, la tête voilée de blanc, dans le paysage noir et or baigné de la lumière de l'orient.

Puis, tout à coup, voici qu'un thème qu'il avait longtemps cherché et qui devait dominer tout le deuxième acte de *Bethsabée*, un thème qu'il voulait, après l'avoir fait plusieurs fois annoncer par l'orchestre, affirmer dans toute son ampleur sur des paroles de David :

De leur claire splendeur les matins t'ont vêtue,
Mais tes cheveux sont lourds de l'ombre de la nuit...

voici que ce thème éclata, se déroula tout entier, s'offrit à lui, comme un don magnifique que lui eût apporté un esprit, et propagea en lui son vertige. Il se trouvait, à ce moment, place de la Concorde, parmi l'étincellement de tous les réverbères, le tournoiement des voitures et des automobiles, le bruit confus de cet immense carrefour. Les choses, alentour, prirent subitement une apparence de grandeur et en même temps d'aridité qui accrut sa démence : il se tenait au centre d'un désert de pierre où rien d'humain ne pouvait vivre mais où passait une multitude en fuite. Et la mélodie s'imposait de nouveau à son imagination, si réellement souveraine qu'il en concevait une sorte d'effroi.

Un passant le bouscula. Il revint soudain à lui. Il se jeta dans une voiture pour rentrer rue Rabelais, et écrire l'hymne de désir et d'adoration éclos en sa pensée, comme malgré lui. Jusqu'à une heure avancée, il travailla. Puis, il tomba dans un sommeil presque léthargique. A son réveil, il trouva près de son lit une carte-lettre qui venait d'arriver.

Mon chéri, mon tendre amour, je te quitte à peine! et me voici dans un bureau de poste, toute tremblante, parce que j'ai besoin, oui, un besoin infini, de te redire, de te crier que je t'aime, que je t'adore et que je suis toute frissonnante du bonheur d'être aimée par un homme tel que toi! Oh! quel bien tes paroles m'ont fait! Je t'aime, je t'aime, et je t'embrasse passionnément.

RACHEL

Il trembla dans tout son corps en lisant ce mot, hâtivement, fiévreusement écrit. De toute la matinée, il ne put retrouver son calme. Incapable d'écrire une ligne, il dut sortir, user par la marche sa surexcitation folle. Voyant un bureau de poste devant lui, il y entra pour téléphoner à Rachel.

— Madame n'est pas libre aujourd'hui! — lui répondit la femme de chambre à la voix mystérieuse. — Si Monsieur veut venir demain matin à onze heures, Madame espère qu'elle pourra le recevoir.

Après une journée d'agitation et de visions jalouses, une nuit interrompue de réveils fréquents, il courut chez Rachel.

Il la trouva enfoncée dans les coussins de son divan, dans une attitude de langueur dolente qui rendait son charme plus grave encore. Ses yeux clairs noyés de songe, son visage plus

pâle et comme amaigri, elle lui tendit la main sans remuer presque. Le long de son bras à demi-nu, son bracelet glissa. Il la vit, frêle et épuisée, dans sa robe blanche, une robe légère et simple au corsage de lingerie fine, et il perçut en elle comme un singulier mélange de jeunesse et de volupté : la blancheur de sa robe, la fraîcheur pâle et la douce maigreur de son visage, lui donnaient l'apparence d'une jeune fille, mais ces yeux, cette bouche, cette attitude d'abattement n'évoquaient-ils pas tout un long vertige sensuel?

Ils demeurèrent silencieux une minute. Elle regardait dans le vague : qu'y avait-il donc en elle d'énigmatique, et de si différent de l'élan qu'il attendait? Sa réserve provenait-elle de l'émotion, ou d'un calcul? Mais, il chassa ces pensées, cette défiance et s'agenouilla près d'elle.

— Oh! ta lettre! ta lettre! comme elle m'a rendu fou!

Elle mit alors son doigt sur sa bouche, comme pour lui imposer silence : que voulait-elle? Il eut peur tout à coup : pourquoi se possédait-elle ainsi? jouait-elle une obscure comédie? attendait-elle, non pas un élan, mais une offre? cette lettre même n'était-elle qu'un piège de femme intéressée, et rouée, et sans scrupules? Mais non! il la vit se renverser doucement en arrière, et le désir l'envahit tout entier, de nouveau. Il lui couvrait le visage de baisers et le corps de caresses, et elle s'abandonnait, toute soupirante et frémissante.

— Oh! je t'aime! je t'aime! je te veux toute...

Alors, à ce mot, elle se leva brusquement. Il la tenait embrassée, mais elle le repoussait maintenant, de toutes ses forces.

— Qu'as-tu dit? tu ne dois pas... tu ne dois pas...

— Tu m'aimes et je t'aime...

— Non! non! non!

Elle se dégagea, et prit aussitôt une attitude si hautaine et si sévère, qu'il se leva, désemparé. Elle n'était plus la même... L'expression de son visage ne disait-elle pas clairement que sa prudence intéressée, et ses principes de femme pratique et calculatrice, qui ne donne rien pour rien, veillaient en elle et la sauvegardaient de tout abandon, de toute faiblesse? Des plis dédaigneux à son front et à ses lèvres, elle le dominait de sa froideur soudaine.

— Oh! tu ne m'aimes pas! — murmura-t-il.

— Tu sais que je ne suis pas libre! et toi, mon ami, je te trouve trop audacieux et trop pressé!

Il la dévisagea avec des yeux brûlants de fièvre. Alors elle lui dit, sèchement :

— Es-tu fou?

Ce mot le dégrisa, tout à coup! Il prit son chapeau.

— Pardon! — dit-il avec un ricanement de dépit. — En effet... j'ai été fou... Je m'étais étrangement trompé... Adieu!

Elle le regarda avec un sourire.

— Je te croyais plus différent du commun des hommes... Hélas! encore une illusion qui s'en va!

Il la saluait cérémonieusement. Elle s'effraya soudain de ce brusque départ.

— Voyons! mon chéri, ne prends pas cet air boudeur, murmura-t-elle. Oublions tous deux ton moment de folie, et redevenons deux bons camarades, comme auparavant...

Mais elle ne put le retenir, et, hagard, il s'esquiva.

VI

Des champs, des champs, des maisons au bord des eaux, cachées dans les arbres nus, d'onduleuses collines vertes qu'enlacent comme de molles écharpes des brumes blanches tombées du ciel! Çà et là, dans les nuages, quelques trouées où apparaît un ciel virginal! Le train file dans la campagne. Il a franchi les méandres de la Seine. Les faubourgs populeux sont loin : voici la plaine picarde, où alternent les cultures, les prairies, les étangs. Le cœur de Jacques exulte. Sur quelques buissons, il croit au passage deviner des bourgeons prématurés. Illusion sans doute! Mais il fuit l'hiver de Paris, il semble qu'il aille vers le printemps, bien qu'il regagne son cher pays septentrional.

— L'ignoble Paris! par quel charme mêlé et bas m'a-t-il séduit, retenu, égaré! Je me suis éveillé à temps de ce songe! comme Tannæuser au moment de retrouver le Venusberg...

Jacques rit en lui-même de cette comparaison qui lui vient à l'esprit.

— Ah! la campagne, mon pays, l'air de mer chantant aux cimes des ormes nus! comme j'ai besoin de grand air et de purification! Quel souffle assez vierge lavera mon cœur et mes lèvres?...

Il est redevenu enfantin, plein d'enthousiasme, et plein d'une foi vague sans objet déterminé. Qu'il a hâte de revoir Madeleine et ses deux petites filles aux yeux si clairs, au cœur déjà si tendre! Il se rappelle avec ivresse tant de soirées familiales où il jouait à Juliette qui, à cinq ans, adore déjà la musique, ces pages enfantines de Schumann et de Franck dont la chère petite fille semble comprendre déjà la grâce. Oh! Bethsabée est bien oubliée! Le cœur de Jacques bondit une fois de plus d'un extrême à l'autre. De ce qu'il était hier, il ne lui reste rien, si ce n'est cette impressionnabilité excessive, à laquelle il doit maintenant de vivre en imagination dans une atmosphère d'une pureté céleste. Il rêve déjà de composer une courte symphonie pour orchestre réduit où il ne chantera que les choses de l'enfance, les plus intimes, les plus naïves, les plus angéliques. Oui! cela s'appellera *la Maison du Matin*... un thème déjà se précise lentement en lui, puis un autre, puis un troisième où se combinent les couleurs des deux premiers... Et les cheveux blonds de Juliette, son rire sonore quand elle court dans le jardin, et aussi le sanglot charmant de la fontaine qu'il a fallu, à cause de Juliette et d'Antoinette, recouvrir d'un grillage, et le bruit affaibli du vent de mer dans les arbres, et même le tendre et tranquille sourire de Madeleine quand elle voit les deux petites courir embrasser leur père et jouer avec lui, — oui, tout sera évoqué par cette symphonie à demi-voix, et qu'il faudra jouer, non pas dans une salle de concert, mais dans un salon, ou mieux sur une terrasse, un beau jour de juin! Jacques s'exalte à caresser ce projet — tandis que le train file, file... et le plan, la teinte générale, les thèmes principaux de *la Maison du Matin* s'élaborent d'eux-mêmes dans son esprit.

— Je pourrai déjà en écrire ce soir une esquisse!...

Cette idée pure et joyeuse lui tient compagnie. Les paysages connus, qui fuient derrière lui l'aident dans cette création. A l'estuaire de la Somme, puis à l'estuaire de la Canche, il ouvre la fenêtre pour mieux deviner la mer dans le lointain.

Les dunes d'Étaples sont franchies. Boulogne est tout près, maintenant. Quel bonheur! Mais Madeleine aura-t-elle eu le temps de venir le chercher à la gare? Non, sans doute, car il lui a télégraphié trop tard sa brusque arrivée. Une émotion grandissante emplit le cœur de Jacques, pendant que le train traverse les faubourgs de Boulogne. Puis un tunnel! qu'il est long! Le jour reparaît : voici la petite gare des Tintelleries qu'ombragent les arbres d'un square! Jacques saute sur le quai.

— Papa! papa! c'est moi!

Oh! Juliette qui lui saute au cou! et derrière Juliette arrive Madeleine qui sourit, les yeux un peu voilés, le visage un peu pâle. Elle embrasse son mari sans respect humain, malgré la foule qui encombre le quai.

— Viens vite, mon chéri! J'ai la voiture... Dépêchons-nous; nous arriverons pour déjeuner à Rupembert!

Jacques la regarde, pendant que la voiture traverse les faubourgs aux rues escarpées. Que Madeleine est jolie! son cou fin et long fait songer à la grâce d'un beau cygne. Sous ses très longs cils roux, transparaissent ses yeux bleus, qui — par une vertu si rare — ont plus de profondeur que d'éclat! Quel bonheur nouveau il éprouve à revoir cette compagne aimante et charmante, à goûter la poésie qu'elle porte si naturellement en elle, à sentir avec quelle confiance il peut s'appuyer sur elle, qui le comprend et l'admire avec ferveur!

Jacques a pris Juliette sur ses genoux et s'amuse à la faire bavarder. Mais Madeleine brûle de l'interroger sur l'œuvre à laquelle elle s'intéresse avec passion.

— Et *Bethsabée*? Parle-moi de *Bethsabée*...

— Il s'agit bien de *Bethsabée*! Figure-toi, ma chérie, que dans le train l'idée d'une suite symphonique est venue m'assiéger l'esprit... Oh! je suis si pressé de l'écrire!... Elle s'appellera *la Maison du Matin* et chantera la douceur du foyer... J'en ai déjà quelques bribes dans ma tête... Imagine un poème musical pour petit orchestre qui soit un peu de la couleur de *Siegfried-Idyll* mais plus strictement intime, sans allusion à rien d'héroïque... Oh! Madeleine, quelle délicieuse chose ce sera si je la réussis telle que je la rêve!

Plein d'entrain, il fait danser Juliette sur ses genoux, joue avec ses cheveux blonds, raconte, non sans d'interminables digressions, tout ce qu'il évoquera dans *la Maison du Matin*, et Madeleine l'écoute, et se penche sur lui, tendre et heureuse.

Autour d'eux, les hautes collines rondes, où l'herbe tremble au vent, se dressent vers un ciel rayé de nuages qui courent éperdument. Tout à coup, entre deux vallonnements, l'horizon s'élargit, démesuré.

— La mer! la mer! — crie Juliette en battant des mains.

La mer glauque moutonne là-bas, sur le sable. Des voiles blanches reflètent çà et là le soleil. Au loin les nuées du ciel et les flots se confondent. Le vent hurle dans les fils du télégraphe, dans les quelques arbres sans feuilles, tout tordus vers l'est, qui ont réussi à croître sur le plateau inhospitalier. Mais cette âpre nature réjouit le cœur de Jacques. Le cheval trotte dur, sur la route sèche. Encore quelques vallonnements aux pentes raides, et le village frileux de Rupembert apparaîtra entre les ormes aux troncs verdis où nichent des centaines de corbeaux.

Toute cette journée apporte à Jacques des joies sans ombre. L'accueil si affectueux, si paternel de son oncle Dubois-Froment qui, malgré toutes ses infirmités, s'est levé pour aller l'embrasser et qui lui parle avec tant d'intelligente sympathie de ses travaux, lui a réchauffé le cœur. Antoinette s'est jetée dans les bras de son père, en le revoyant, et toute la famille s'extasie d'un tel élan de tendresse chez cette petite fille de trois ans à peine. Et puis, le jardin, le grand jardin à demi sauvage, où il fait si bon écouter le murmure des sources et les hymnes du vent, a réservé lui aussi à Jacques un accueil infiniment tendre. Là, jadis, il se promenait avec Henriette, la chère sœur disparue, rêvant de sa carrière future et d'une gloire qui, aujourd'hui, commence à briller pour lui. Mais lorsqu'il court avec Madeleine dans les allées familières où le vent froid de mars les poursuit, Jacques ne savoure pas sa gloire, — il goûte uniquement le plaisir de se sentir un cœur jeune, ingénu, bondissant.

Le lendemain, comme il sortait de chez son père, en compagnie de Madeleine qui avait voulu l'accompagner en ville, il

décida d'aller à pied jusqu'au bout de la jetée. M. Savigny, de plus en plus maniaque, l'avait reçu sans grande cordialité, et avait soigneusement évité toute allusion à la musique. Jacques, sans vouloir le dire à Madeleine, en avait été peiné, et comparait tristement l'affection boudeuse de son père à l'intelligente et indulgente tendresse de son oncle Dubois-Froment. Il avait besoin d'oublier cette mélancolie dans le grand vent du large. Il se fit conduire par la voiture jusqu'au boulevard qui longe la plage, et là il descendit avec Madeleine.

— Marchons vite! tu prendrais froid, ma chérie! Pourquoi n'as-tu pas tes fourrures?

— Oh! je ne crains rien! j'ai été élevée dans le vent de la mer...

Ils se hâtaient, les bras enlacés, vers la mer qui blanchissait le sable là-bas, devant eux. Parfois ils croisaient un Anglais flegmatique, un de ces Anglais qui vivent là, oisifs, devant l'éternel spectacle de ces flots houleux et des brumes qui leur cachent la patrie. Un paquebot sortait lentement du port. Bientôt ils entendirent résonner sous leurs pas les planches goudronnées de l'estacade. A leur droite, la plage de sable pâle et la côte s'en allaient à l'infini vers le nord; à leur gauche, au delà du chenal houleux, les madriers noirs de l'autre jetée et la falaise couronnée d'un phare fermaient le proche horizon. Le vent déjà tiède déchirait les nuées blanches et agitait joyeusement le voile de Madeleine.

— Oh! la mer! — s'écriait Jacques. — La mer qui m'a chanté dès l'enfance cette âpre chanson! comme j'ai besoin de la revoir, chaque fois que je me sens las, découragé, abattu par la rancœur ou épuisé par de stériles efforts!

— Découragé! abattu! mais, Jacques! tu l'es moins que jamais!

Madeleine lui serra le bras plus fort. Il tressaillit de joie, de sentir tant de confiance en lui dans ce cœur aimant. Le paquebot entrait en pleine mer. Derrière son sillage, de longues vagues d'un vert uni et clair ondulaient avec une sorte de perfide langueur et finissaient tout à coup par battre les grosses poutres de la jetée, les éclaboussant d'écume et y propageant une rumeur sans fin. Jacques et Madeleine mar-

chaient sans parler, rythmant leurs pas. Quand ils furent sur l'extrême plate-forme où le phare se dresse, ils s'assirent sur le banc adossé au parapet. Une vague arrivant mollement du large se brisa sur la pierre du môle, à dix mètres au-dessous d'eux, et aussitôt l'eau, remontant toute blanche jusqu'au parapet, les aspergea d'une pluie fine. Ils se regardèrent en souriant.

— Comme la mer sait cacher sa force ! — dit-il.

— Et comme elle la révèle, soudain !

Des mouettes tournaient autour d'eux. Un marin remontait silencieusement un filet suspendu à une poulie, et deux gamins en jersey bleu suivaient des yeux son travail. Un peu plus loin le garde-phare marchait de long en large, en fumant sa pipe. C'était un spectacle que Jacques et Madeleine avaient vu des milliers de fois : mais cette mer immense et soupirante, ce vent parfumé de sel, ce sable argenté par les vagues plaisaient à leur âme profonde, justement parce qu'à ce spectacle mille souvenirs d'enfance et de jeunesse, mille pensées familières remontaient confusément et doucement en eux.

— Maintenant que nous sommes seuls, et bien tranquilles, — dit Madeleine, — parle-moi de *Bethsabée* ! Où en es-tu ? Je suis impatiente de connaître ce que tu as déjà composé !

Cet intérêt fervent que Madeleine prêtait à ses œuvres le touchait, mais en cet instant de calme, cette question l'importuna.

— Oh ! je ne te parlerai de *Bethsabée* que lorsque j'aurai achevé, au moins sous une première forme, *la Maison du Matin*... Ce sont deux choses si différentes ! J'ai besoin, ces jours-ci, de m'absorber dans cette atmosphère de paix familiale, où ma petite suite symphonique naîtra d'elle-même... *Bethsabée* me donne la fièvre et m'emporte si loin !...

Madeleine sourit de ce caprice, mais elle ne voulait pas discuter les originalités de son mari. Pourtant, curieuse, elle ajouta :

— En tous cas, tu as beaucoup avancé ton drame lyrique ?

— Il y en a un tiers, à peu près, d'achevé, sauf toutefois l'orchestration qui n'est qu'indiquée... Mais ce que j'ai écrit, ce sont des scènes prises çà et là, aussi bien dans le dernier acte que dans le premier, — celles où je trouverai les sources de tous les autres développements...

— Tu as travaillé sans peine, cette fois-ci?

— Oui et non... Un sourd et pénible travail, qui paraissait stérile, a presque toujours précédé les heures ou les jours dans lesquels l'inspiration me poussait, si véhémente et si agile... Merenberg m'a beaucoup remonté, au moment précis où je me sentais découragé...

Jacques parlait d'une voix terne, sans cette flamme qui l'animait d'ordinaire lorsqu'il racontait à Madeleine ses propres œuvres, à mesure qu'elles naissaient en lui. Intimidée tout à coup par l'air absent de son mari, elle hésitait à poursuivre, malgré sa curiosité. Cependant elle lui demanda encore :

— Tu m'en joueras quelques morceaux, bientôt?

— Je ne sais pas! C'est si loin de *la Maison du Matin*, si loin de notre Boulonnais aux collines vertes, et de cette mer qui heurte les poutres de la jetée, au-dessous de nous...

Il lui montrait du bout de sa canne le flot que par les fentes du plancher ils voyaient bouillonner sous la plate-forme.

— Ah! j'ai peut-être eu tort, — poursuivit-il, — d'entreprendre une œuvre si ambitieuse, et qui enfièvre mon imagination plus qu'elle ne touche mon cœur...

— Pourquoi dis-tu cela, mon chéri? N'est-ce pas justement ce qu'il y a de rare en toi, ce mélange des dons de coloriste et des dons de poète intime?

Il était très naïvement sensible aux flatteries intelligentes de Madeleine. Cependant il secoua la tête et lui prenant les mains, ses deux mains nues, tièdes et douces, il reprit :

— J'ai écrit bien des pages colorées, et ce sont celles qui ont diverti le plus le public, toujours frivole... Mais ai-je jamais su donner un sens profond à la couleur même, comme a fait Merenberg par exemple? Ma musique est tour à tour colorée ou intime : que n'est-elle intime et colorée en même temps! Hélas! pour cela, ne devrais-je pas me retirer simplement dans le domaine de ma vie quotidienne? Je n'ai pas la force de me bâtir une ville d'Orient où mon rêve règne en maître! Alors ne ferais-je pas mieux de dire simplement — comme je tente de le faire dans *la Maison du Matin*, — le charme pensif et secret de cette vie simple que je puis vivre ici? Le public aura peine sans doute à distinguer, dans la mêlée des œuvres qui lui sont produites, la nuance propre de

ma voix. Mais qu'importe? Les choses banales et quotidiennes, si nos passions les plus réfléchies et les plus sincères leur donnent un sens, cachent dans leurs couleurs discrètes autant de richesses véritables que toutes les somptuosités de l'Orient... Ah! ma chérie, nous sommes venus des milliers de fois ici écouter ce heurt éternel des flots sur l'estacade et boire ce souffle violent tout imprégné de sel. Il n'y a pas plus de nouveauté dans ce spectacle qu'il n'y en a dans notre tendresse, si naturellement née et que nos proches jugent si uniment bourgeoise. Mais si je réussissais à exprimer tout ce que ce spectacle et cette vie remuent dans nos âmes, quelle musique serait plus que la mienne riche de pensée, de tressaillements et de volupté intérieure?

En disant ces derniers mots, il se tourna vers elle : elle levait les yeux et le regardait fixement, doucement, avec une sorte de ravissement tendre qu'aucune parole n'aurait exprimé ainsi. Il regarda ces yeux bleus, et dans la pupille grandie il voyait passer mollement les nuages du ciel. La voix du vent était devenue si régulière qu'elle semblait grave comme le silence. La jetée était déserte. Le soleil qui jouait sur les vagues vertes, y allumait mille frissons mouvants, et empourprait, non loin du chenal, la voile brune d'une barque de pêche. Madeleine laissait toujours ses mains dans les mains de Jacques. Le vent faisait battre quelques-unes de ses mèches blondes sur son col de lingerie et sur sa jaquette bleue. Sous son visage, que l'air rendait plus rose, Jacques croyait voir fluer le sang. Il y avait en elle, nonchalamment appuyée au parapet, tant de chaude langueur mêlée à tant d'amour réfléchi et pur, tant de vie contenue et tant de limpide jeunesse, qu'elle, si frêle en regard de ce paysage sans borne, occupait plus puissamment le cœur de Jacques que tout le ciel et que toute la mer. Et il pressentait nettement que cette minute, dont il n'aurait su analyser le charme, resterait toute sa vie présente à sa mémoire comme l'image même du bonheur.

Des jours heureux succédèrent à ce jour pacifique. Le printemps s'annonçait de plus en plus, dans la brise attiédie, dans le murmure pressé des sources, grossies par les pluies récentes, et dans le parfum des premières vio-

lettes. *La Maison du Matin* s'achevait doucement, et gagnait en perfection. Juliette elle-même, dont le goût musical si précoce amusait Jacques, venait lui demander souvent de rejouer *la Maison du Matin*, et il simplifiait pour elle certains passages d'un joli tour archaïque : assise sur un tabouret, les jambes pendantes, sa tête blonde appuyée au piano, elle écoutait, sans détacher ses yeux des yeux de son père; et lui, il retrouvait en ce visage d'enfant attentif et ravi, cette expression d'admiration grave dont s'illuminait le visage de Madeleine lorsqu'elle l'écoutait parler.

Une telle atmosphère réchauffait le cœur de Jacques; sa volonté, soutenue par ce respect et cette dévotion que les siens témoignaient pour son œuvre, écartait de lui toute pensée qui n'eût point contribué à l'achèvement de sa suite symphonique. Lorsqu'il l'eut achevée, il dut la reprendre depuis le commencement pour alléger, condenser et corriger avec le plus rigoureux scrupule l'œuvre née d'abord comme d'elle-même, dans la joie. Avril était venu; des jours de soleil, de brise tiède et langoureuse, de parfums printaniers, alternaient souvent avec des jours de pluie molle; quelquefois dans ce calme du renouveau, des orages et des bourrasques surgissaient soudain, arrivant de la mer : des troupeaux de nuées formidables se traînaient sur le pays. Mais ces colères intermittentes de l'équinoxe ne touchaient point le cœur de Jacques : ces jours-là, on rallumait les grands feux d'hiver dans les cheminées de la Fine-Haie, tout le monde se réunissait au salon, et Jacques se mettait au piano : il y restait des heures, et les petites jouaient sagement à la poupée, pendant que leur mère écoutait, tout émue, des fugues de Bach ou des sonates de Beethoven.

Vers Pâques, un beau jour, arriva Valentin van der Poële, cet original cousin de Gand, qui avait écrit les vers des *Béguinages Flamands*. M. Dubois-Froment le retint, et le poète ne se fit pas répéter deux fois l'invitation. Il divertissait tout le monde par ses affectations quelque peu surannées : le soir, il revêtait des vestons de soie claire, s'épinglait à la boutonnière des orchidées ou des tulipes qu'une dame mystérieuse lui envoyait de Hollande, et fumait un tabac de contrebande, fort aromatique, tandis qu'il se faisait rejouer des musiques d'un

modernisme rare, — les seules que l'on pût souffrir, disait-il. Madeleine et Jacques se divertissaient de ses manies d'esthète, qui ne l'empêchaient point d'être le meilleur garçon du monde, et même d'avoir du goût. Il daigna écouter avec condescendance *la Maison du Matin*, mais il demanda avec tant de curiosité à connaître les premiers fragments de *Bethsabée*, que Jacques finit par promettre d'accéder à sa prière. D'ailleurs la petite suite symphonique était achevée, et Jacques pouvait penser à d'autres œuvres. Il reprit dans sa valise le manuscrit de *Bethsabée*, et, le soir d'un jour de printemps alangui et énervé, il consentit enfin à jouer au piano les scènes déjà écrites, devant Madeleine et Valentin.

Mais une sorte de rancœur douloureuse l'envahissait peu à peu et s'aggravait en lui, à mesure que le drame renaissait pour lui, dans ses moments essentiels. Il tentait de chanter les vers de Merenberg, et dans sa voix — qui pourtant n'avait ni ampleur ni timbre — une amère passion tremblait. Parfois il lançait un coup d'œil sur Madeleine et sur Valentin, et comme il les voyait attentifs, émus, conquis, il se laissait à son tour conquérir par sa propre musique. Alors le fantôme de Bethsabée vint s'offrir à lui, si réel, dans son intime ressemblance avec Rachel, et si chargé de séductions subtiles, qu'il en souffrait et sentait peu à peu le désir l'aiguillonner à nouveau. Et, parce qu'il succombait le premier au charme de son œuvre, il entraînait plus sûrement ses deux auditeurs dans le même enchantement. Valentin parfois redemandait un passage, et ni Madeleine ni Jacques ne songeaient plus à sourire du bizarre accent avec lequel il disait :

— Oh ! supérieur !... supérieur... rejoue-moi encore ça !

La rencontre de David et de Bethsabée, dans le jardin de cyprès, leur parut si belle que Jacques dut la rejouer trois fois, et lui-même, emporté par toute la passion qu'il y avait enclose, sentait des larmes chaudes monter à ses yeux. A partir de ce moment, ils furent tous trois saisis par une ardeur grave, où ils oubliaient tout ce qui n'était pas le rêve qu'évoquait la musique. Les bougies fondaient ; l'une s'éteignit, épandant une odeur fumeuse ; ils n'y prenaient point garde. Il ne resta plus bientôt qu'une seule lumière, sur le piano, et la lune pleine qui montait vers le zénith vint baigner le salon de sa lueur blanche

éclairant Madeleine, étendue sur son divan; Valentin, grand et mince, pâle avec sa haute chevelure d'un blond pâle, et vêtu d'un smoking de soie pâle, se tenait debout dans le rayonnement lunaire, ses yeux verts fixes et béants. Mais Jacques ne songeait pas à rien remarquer de ce qu'il y avait en cette scène de fantastique, de ridicule et de touchant à la fois. Il jouait, il chantait, il ajoutait même çà et là quelque accord ou quelque trait de plus à ce qu'il avait écrit, et un obscur délire grandissait en lui. Il voyait Rachel, transformée par une poésie aux couleurs orientales, il la voyait là, dans cette pièce où son souvenir même n'eût point dû être admis, il la voyait et il la désirait follement, jusqu'au péché et jusqu'au crime, et au-dessus de ce désir sans noblesse montait et croissait tout le prestige que son imagination et son œuvre ajoutaient à ce fantôme de femme. Il se sentait tout-puissant et furieux. Plus il approchait de la fin du manuscrit, plus cette fièvre le faisait frissonner, et il arrivait à un tel paroxysme de délire, qu'à peine plaqué sur le piano le dernier accord de ce qu'il avait déjà écrit, il se leva, sans écouter les éloges tout émus de Valentin.

— Ah! j'ai chaud! je brûle! — s'écria-t-il.

Et il sortit sur le perron; puis, voyant la pleine lune illuminer le ciel, il s'enfuit dans le parc, si vite que Madeleine ne s'en aperçut point tout d'abord.

Lui-même, il ne se rendit compte de sa fuite qu'une fois sous les arbres, au delà du jardin français qui s'étendait devant le perron. Des rayons de lune traversaient de toutes parts les ramures où les premières feuilles éclataient à peine, par place. C'était un vaste espace tout couvert de grands ormes, de frênes, de peupliers et de pins. Des tapis de lierre luisaient au contact des rayons de lune, comme du bronze où courraient des reflets d'argent. Les allées s'entrelaçaient parmi ces arbres, dont quelques-uns étaient immenses; le silence s'y recueillait, comme dans une église, la nuit : mais le sanglot des sources qui coulaient par delà ce petit bois, au bord des prairies vallonnées, toutes fleuries d'anémones et de reines des prés, ce perpétuel et mélodique sanglot répandait une sorte de suavité triste dans cette pénombre dont la majesté eût inspiré de l'effroi. La beauté de ce sous-bois s'imprima si soudainement dans l'esprit de Jacques, qu'il trembla. Ce n'était point le jardin

noir de Bethsabée. Mais il en avait la grandeur et le silence. Le fantôme qui l'avait hanté pouvait le suivre dans ces allées tortueuses! Oh! Rachel, Rachel, — Rachel, si souple et si savamment belle sous ses bijoux, si enlaçante et si sûre d'elle-même, comme elle se faisait tyrannique en cet instant où il ne se possédait plus, et où il attisait sa passion endormie avec le souffle de sa propre musique! Il souriait presque, d'allée en allée. Les reflets de la lune dans les buissons et entre les fûts immenses des peupliers ou des pins créaient pour lui mille prétextes à ces illusions volontaires qui tournaient à l'hallucination. Ah! comme le fantôme se vengeait de cet oubli total de plus d'un mois! Jacques haletait.

— Rachel! — soupira-t-il.

Et aussitôt il ricana de lui-même. Mais ce rire ne rompit point le charme. Au même moment il débouchait, sans s'y attendre, devant les belles prairies encloses dans le parc, et où les sources épandaient de minces filets d'eau courante, argentées par le clair de lune. Là, il respira tout à coup un souffle tiède, un souffle amolli qui venait des collines prochaines, semblait-il, et qui portait mille parfums mêlés. Alors il s'assit au pied d'un arbre, offrant son front fiévreux à cette brise nocturne qui enlaçait doucement son désir et ne l'apaisait point.

« Je suis fou! je suis fou! » pensait-il.

L'obsession sans cesse renaissante lui donnait la fièvre, une fièvre réelle qui le brisait et dont il eût pleuré. Mais il tressaillit : n'entendait-il point une voix?

— Jacques! Jacques!

Était-ce une hallucination ou une réalité? D'où venait la voix?

— Jacques? où es-tu?

Et voici que, soudain, sans qu'il eût pu dire d'où elle était arrivée, il vit Madeleine devant lui.

— Oh! Jacques! tu m'as fait peur! pourquoi t'es-tu enfui ainsi?

Il lui avait tendu les mains, instinctivement, et elle l'avait aidé à se relever. Hagard et tremblant, il se tenait devant elle.

— Je me suis surexcité, à jouer ainsi! J'avais si chaud, que j'ai dû respirer un peu...

— Oh! Jacques! maintenant tu vas prendre froid! Tiens! voici mon châle : mets-le, mon chéri.

Il se laissait guider comme un enfant. L'illusoire fantôme s'était évanoui, dès que la robe blanche de Madeleine lui était apparue. Il marchait maintenant à côté de sa femme qui le reconduisait vers la maison.

— Nous te cherchions, Valentin et moi. Vois-tu, c'est moi qui t'ai trouvé la première. Tu ne sens pas la fraîcheur du soir?

— Non, non! je ne sens que la douceur de cette belle nuit et la chaleur de ta main, répondait-il en souriant.

Il la regardait, sous la blanche clarté de la lune, et goûtait avec délice toute la saveur de sa beauté délicate, et le charme de son visage si tendre sous sa couronne de cheveux dorés, pâlis par la lune.

— Oh! Madeleine! l'admirable nuit!...

Ils traversaient le bois où pleuvaient toujours en silence les rayons lunaires.

— Ne dirait-on pas le bois de cyprès de Bethsabée? — lui disait Madeleine.

— Oh! non! non! celui-ci est plus beau encore.

Il serra plus fort son bras contre le bras de Madeleine. A ce moment, les parterres dessinés devant le perron apparurent; Jacques et Madeleine sortaient du sous-bois, et le château montrait sa façade toute blanche.

— Non, non! — reprit Jacques à demi-voix. — Regarde ce jardin et cette chère demeure : ne vois-tu pas que c'est la Maison du Matin?

VII

Comme ils traversaient ensemble le grand vestibule de la salle Erard, Valentin van der Poële saisit tout à coup Jacques par le bras, et l'arrêta.

— Oh! regarde!... Un fantôme, Jacques! un fantôme que tu connais...

— Où donc?

— Là! devant le vestiaire, avec cette petite fille... Tu ne te souviens déjà plus?...

— Je ne vois qu'un grand chapeau.

— C'est une ombre, Jacques! une jolie ombre qui vient du passé!

Valentin riait. Jacques, ayant fort bien reconnu Rachel, ne se souciait pas de l'arrêter. Mais Valentin s'était élancé et l'abordait déjà. Elle s'arrêta, leva les yeux avec surprise, hésita, répondit enfin au salut du poète, puis se détourna : alors elle aperçut Jacques. Malgré lui, il dut s'approcher d'elle.

— Oh! monsieur Savigny, que votre cousin a bonne mémoire!... Nous ne nous sommes vus que deux fois, avec vous, à Ostende, il y a huit ans peut-être... et, de l'autre bout du vestibule, il m'a reconnue au premier coup d'œil. Tandis que vous...

Jacques sourit, d'un sourire contraint.

— N'est-ce point Annette qui vous donne le bras?

— Oui, c'est Annette! Elle est transformée, n'est-ce pas! Je viens de la conduire à un examen de piano, ici, dans la petite salle... Elle joue déjà très gentiment, vous savez! Mais vous, comment vous trouvez-vous ici, avec monsieur... monsieur?... Oh! je sais que votre cousin a un nom difficile, et je ne possède point sa remarquable mémoire!

— Van der Poële! — répondit Valentin, avec une emphase ironique. — Valentin van der Poële! Retenez ce nom sonore, madame! car la renommée va le jeter aux quatre vents de votre capitale...

— Quoi! — répondit-elle en riant, — avez-vous, sans que je le sache, rempli Paris de votre gloire?

— Attendez! attendez, madame... Peu à peu la Belgique conquiert la France... et, bientôt, comme jadis, tout Paris tiendra dans mon Gand! — ajouta-t-il avec un air de fatuité souriante.

— Vous parlez par énigmes, M. van der...

— Van der Poële!

Jacques prit la parole, gaîment :

— Valentin fait répéter une ravissante pièce en vers, qui, après avoir dormi sept ans, bien sagement, dans les cartons d'un directeur de théâtre, a été soudain retrouvée, lue,

acceptée et mise en répétitions dans l'espace de deux semaines! Aussi, fier comme Artaban, a-t-il quitté Gand pour Paris, provisoirement du moins...

— Et Jacques Savigny a écrit pour mon drame une exquise musique de scène qui vient d'être répétée ici, il y a un instant... Là-dessus, les dieux ont voulu que vous passiez sur notre chemin... Et voilà!

Rachel souriait d'entendre Valentin parler glorieusement, avec cet accent belge que ses intonations affectées rendaient plus drôle encore. Son succès inattendu et l'atmosphère parisienne, qu'il avait rarement respirée, le grisaient un peu. Pendant que Jacques interrogeait amicalement Annette, tout intimidée, il débitait des fadeurs à Rachel, quand un gros homme qui passait l'aborda sans façon : c'était le chef du petit orchestre qui, au Théâtre des Arts, devait jouer la musique de scène écrite par Savigny pour son drame, mystérieusement intitulé le *Pèlerinage d'Outre-Ciel.*

— Vous me pardonnez, madame Beyr! — s'écria-t-il. — Je suis au désespoir de vous quitter... Nous répétons du matin au soir, voyez-vous!... Mais j'irai vous saluer chez vous! Vous me le permettez?

— Oui, oui, — répondit-elle en riant. — Mais d'abord il faudra demander madame Malleville et non madame Beyr, rue Chaptal pour trois jours encore... Après, 101, rue Victor-Massé, car je déménage, hélas! Je compte sur votre visite, n'est-ce pas?

Jacques, demeuré seul avec Rachel et Annette, tenta de s'esquiver.

— Oh! restez, un moment, monsieur Savigny! Je suis si heureuse de vous voir, et puis... j'ai tant de choses à vous dire!

Elle s'assit, près d'un des pianos qui garnissaient ce grand hall et le força à s'asseoir près d'elle. Lui, embarrassé, mécontent de cette rencontre, voulait ne s'occuper que d'Annette. Mais Annette baissait les yeux, toute confuse, et n'osait pas répondre à cet ami inconnu qui lui parlait avec une gentillesse si familière.

— Oh! Annette! comme tu es stupide!... Voyons, réponds poliment à monsieur Savigny. Tu ne te rappelles pas qu'il t'a fait jouer toute petite?

Puis, impatientée, Rachel envoya la petite fille chercher un de ses gants qu'elle avait dû oublier dans la salle d'où elles arrivaient. A peine se trouvèrent-ils seuls, qu'elle dit précipitamment à Jacques :

— Oh! mon chéri... je suis si contente de te rencontrer... Je voulais absolument te voir... Mais, depuis des mois, tu ne m'as plus donné signe de vie!... Ah! si tu savais... il y a de tels changements dans mon existence!

— Tu semblais heureuse, l'hiver dernier...

— Heureuse?... ce n'est peut-être pas le mot... Mais je n'avais point ces soucis... Tu te rappelles? l'ami dont je t'avais parlé...

— Ton... ami?

— Oui... oui... eh bien! c'est fini... absolument fini entre lui et moi! Oh! ç'a été presque un drame...

— Tu l'aimais? — demanda-t-il, d'un air ironique qu'elle ne remarqua pas.

— Lui, du moins, m'aimait follement... il m'aime encore, à sa manière, du moins... oui, à sa manière, car c'est un égoïste, vois-tu, un égoïste, puisqu'il me laisse dans un tel embarras!... C'est pour cela que je quitte mon hôtel de la rue Chaptal, comme je l'annonçais tout à l'heure... Oh! il ne devait pas... il ne devait pas...

Elle parlait d'un ton saccadé, pénible, avec une sorte de mauvais sourire. A ce moment, Annette revint en courant, montrant son gant qu'elle avait retrouvé. Jacques se leva, cherchant à rompre cet entretien qui lui était odieux.

— Sortons ensemble! — dit-elle alors. — Nous causerons tout en marchant...

Et elle ajouta, élevant la voix :

— Annette, entends-tu! marche en avant.

Jacques aurait dû partir : il n'osa pas. Il la suivait lentement, et, elle, à mi-voix, lui racontait tout ce qu'il ne voulait pas apprendre. Son amant, qu'elle avait cru fabuleusement riche, se ruinait pour elle au contraire. Comme il était marié et qu'il avait trois filles, les siens, soupçonnant la vérité, avaient voulu pénétrer le secret qu'il cachait jalousement. Alors, se sentant épié, il s'était enfermé chez Rachel, pendant plus d'une semaine! Et un soir, son frère, — un homme

sévère, presque un vieillard, un protestant qui, disait-on, avait été pasteur, — avait découvert sa retraite, avait forcé la porte, et, après une scène ignominieuse, l'avait emmené, désemparé et muet, ce pauvre lâche! Et depuis, on le tenait enfermé, en Angleterre, dans une vaste propriété de famille, d'où il n'avait écrit qu'une fois, pour confesser qu'il était ruiné, qu'il ne restait à ses enfants que des débris de la dot de leur mère, et que, réduit par sa faute à cet état d'humiliation et de défaite, il devait renoncer à elle pour toujours, quoiqu'il l'aimât encore éperdument...

Rachel défilait, sans émotion, cette lamentable et banale histoire. Elle ajoutait qu'elle avait violemment protesté auprès de ce frère impérieux, et réclamé le paiement de tout un arriéré qu'elle se prétendait dû.

— Il m'a envoyé vingt mille francs, et m'a juré que je n'obtiendrais pas un sou de plus! J'ai payé mon arriéré, mais je dois quitter mon hôtel! renoncer à ma voiture!... Comme j'en rougirais, si mes camarades, qui m'ont vue riche, voyaient ma décadence!... Aussi, je me cache, vois-tu!

Et elle ajouta avec amertume :

— Il m'avait tant, tant suppliée, cet homme!... ce pauvre homme faible, craintif, et qui se cachait de tous!... Il était généreux, c'est vrai! mais pourquoi m'habituait-il à ce luxe, s'il ne pouvait pas me l'assurer toujours? Oh! c'est mal! c'est mal!... Et moi qui m'étais dit : voici un homme qui n'est plus tout jeune! ce ne sera pas un écervelé sur qui on ne se repose pas huit jours!...

Elle élevait la voix, au point que Jacques eut peur qu'Annette, quoique à dix pas devant eux, n'entendît sa mère. Écœuré par ces confidences dépouillées d'artifice, qu'elle égrenait sans honte dans le bruit de la rue et la cohue de l'étroit trottoir où ils marchaient côte à côte, il ne savait plus pourtant comment la quitter. Il se reprochait violemment d'avoir eu la faiblesse, l'hiver précédent, de renouer avec elle cette camaderie où l'avait retenu un moment le désir, et qu'une interruption de plus de six mois n'avait point abolie. Mais pouvait-il en cet instant la laisser là, brutalement?

Le soir tombait. Les lumières des boutiques s'allumaient. Silencieux maintenant, ils allaient pas à pas dans l'encom-

brement de cette rue commerçante. Une voiture passa si près du trottoir que Rachel, effrayée, saisit le bras de Jacques, et, une minute, elle y demeura appuyée. Il tressaillit, et la regarda. Un bec de gaz, allumé dans un cabaret jetait sur elle une lueur crue : il fut étonné de remarquer la pureté de son profil maigre, sa jolie taille élancée, sa toilette d'une élégance raffinée et discrète. Elle vit qu'il la regardait et, tournant vers lui son visage, elle sourit tendrement.

— Ma pauvre Rachel! — murmura-t-il malgré lui.

— Ah! mon chéri... pouvoir s'appuyer sur quelqu'un, sur une amitié et une bonté sans ombres... c'est un grand bonheur encore!

Elle lui pressa le bras. Il voulut se détacher d'elle, et s'enfuir. Ah! pourquoi mêlait-elle ainsi, spontanément, ce charme jeune et affectueux à tant d'inconscient cynisme? Non! elle n'était point vraiment corrompue! qu'elle ignorât toute vertu et tout honneur, qu'elle fût ingénument cupide, qu'elle ne comprît ni le désintéressement, ni la générosité, — cela devait-il donc anéantir la grâce de son corps et son pouvoir d'aimer? Jacques s'étonna d'être assailli par un tumulte de pensées, parmi lesquelles s'offraient d'elles-mêmes de spécieuses excuses à la confession grossière de cette femme! Pourquoi n'était-il plus révolté? pourquoi toute cette histoire misérable entrait-elle naturellement en lui, et s'y installait-elle, sans le heurter plus, maintenant, qu'une des mille fatalités de la vie quotidienne? Et cependant, il regardait avidement Rachel.

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas? mon ami, mon cher ami!... Si tu devinais combien tu m'es cher!... Tu me conseilleras! j'ai en toi une telle confiance... Et puis, il faut comprendre comme je suis isolée dans la vie... oui, isolée et bien misérable, avec ma pauvre petite Annette... Si je ne sentais point que je peux compter sur ton appui, sur ton affection et sur ta sagesse, que deviendrais-je, dans un tel abandon?... Je souhaiterais de disparaître, vois-tu, si je ne t'avais pas...

Elle adoucissait sa voix, à dessein, la rendait plus insidieusement tendre, et plus musicale! Elle ne le trompait pas néanmoins : car il remarquait bien, au fur et à mesure qu'elle

parlait, cet effort voulu d'apitoiement et de caressante conquête, et il n'oubliait pas, tandis qu'elle cherchait à s'embellir de sa tristesse et de sa fragilité, quelle âme sèche, courtisane et déshonorée, elle venait de lui révéler ingénument. Mais quoi! ne suffisait-il point, pour la rendre bien forte, que sa voix possédât cette séduction naturelle et douce? Et le contraste même entre la laideur bruyante de cette rue et la tendre musique de cette voix n'ajoutait-il point à son charme et à son pouvoir?

Il lui donna pourtant quelques prétextes pour ne pas aller la voir. Alors, elle se tut deux minutes, lui demandant seulement de l'aider à traverser la rue Montmartre. Il prit la main d'Annette, soutint Rachel, et tous trois se glissèrent entre les voitures.

— Merci, — fit-elle, d'une voix plus cérémonieuse. — Ah! monsieur Savigny, j'ai oublié de vous dire que je donne la semaine prochaine un concert, en province... Je voulais y chanter *les Jardins fermés*... Mais j'aurais eu tant besoin que vous me les fissiez répéter!... Vous ne voulez pas, dites?

Elle attendait sa réponse, avec un gentil sourire, discret et courtois, tandis qu'Annette se serrait contre elle. Ah! qu'elle était comédienne!... Il devinait toute sa ruse, et il comprenait bien que, n'ayant pas réussi à l'attirer chez elle par son appel affectueux et ému, elle essayait de le reconquérir par un air d'admiration déférente. Alors il ne refusa plus.

— Oui... oui,.. je resterai plus longtemps à Paris, si cela doit vous êtes agréable, — dit-il.

— Vous me trouverez quand vous voudrez, — répondit-elle. — Rue Chaptal jusqu'au 15... Rue Victor-Massé, après... Rappelez-vous bien!

— Je n'aurai garde d'oublier.

— Oh! vous êtes le plus précieux et le plus sûr des amis... Merci, de tout cœur! comprenez tout ce que ces mots veulent dire... Allons, Annette, salue bien poliment monsieur Savigny...

Il la regarda s'éloigner dans la foule. Elle guidait tendrement Annette, et sa jolie silhouette, qui se penchait souvent du côté de la petite fille, lui paraissait ainsi, vue de

loin, plus souple et plus charmante encore. Puis, elle disparut au coin du boulevard. Alors, il s'en alla, le cœur troublé.

Il marchait vite, au hasard. L'énorme nef de Saint-Eustache apparut, se détachant sur le ciel gris où montait une lueur rouge. Jacques la regarda, s'arrêta, puis reprit sa course, la pensée lasse et indécise. Un sursaut de dégoût l'assaillit tout à coup, au souvenir d'une des phrases de Rachel.

« Rachel ou les tribulations d'une femme entretenue!... ah! la jolie histoire! l'héroïque aventure!... »

Il ricanait tout haut. Un passant le bouscula. Alors, tout étourdi, il repartit dans l'ombre, brusquement, oubliant cet accès de mépris qui venait de lui donner la fièvre.

« Pauvre Rachel! pauvre petit être séduisant et énigmatique, que peut-être j'ai contribué à perdre!... de quel droit la mépriserais-je, moi, un incrédule, un faible, un sensitif? »

Tout à coup il s'arrêta :

« Où suis-je? »

Il regarda : la Seine passait, bruissante et multicolore, au bas des quais de pierre où tombaient les feuilles jaunies des platanes. Le grand fleuve vagabond mirant dans ses flots agités la couleur métallique du ciel du soir et les mille lumières des quais, des ponts, des berges, des bateaux, lui parut une grande force vivante, mais indifférente, obscure, invincible. Ses yeux suivaient les eaux mouvantes : là-bas, au delà de ce pont massif et noir, elles passaient sous la pauvre fenêtre de Merenberg. Il imagina le poète, penché à sa fenêtre ouverte, et regardant lui aussi le fleuve s'enfoncer dans la nuit. Alors, soudain, le spectacle changea à ses yeux. Ces maisons confusément pressées le long du fleuve, c'étaient d'étranges et immenses palais. Il devina, sous la nuit pesante, des jardins noirs où se répandait la fraîche odeur de l'eau, des bosquets touffus hantés d'énervantes odeurs, des arbres vieux de mille ans qui se dressaient tout droit vers le ciel, puis des bassins, des fontaines, un ruissellement continu, des bruits étouffés, des pas mystérieux. Et là, devant lui, il voyait Rachel, blanche et nue, et souriante, et douce.

— Bethsabée!

Bethsabée! ah! la trompeuse apparition qui trop de fois

l'avait égaré, irrité, rendu stérile! pourquoi revenait-elle, ce soir-là, dans le tumulte de Paris, dans la pesanteur tiède de ce soir d'automne, lui offrir sa décevante image, après s'être obstinément refusée à lui, des mois durant? Depuis qu'il avait ébauché le drame, avant Pâques, la même stérilité douloureuse l'avait frappé et rompu! une fois de plus, il avait renoncé à cette œuvre, et enfoui les pages commencées au fond d'un tiroir qu'il s'était juré de ne plus rouvrir. Et de cette impuissance, il avait assez souffert! à cause d'elle, il s'était assez méprisé!... Non, non! c'était fini, fini de ce malheureux essai où, trop ambitieux, il s'était vainement efforcé. Non! il n'écrirait plus que de petites choses, il n'enflerait plus la voix, il n'évoquerait plus des songes démesurés!

Mais, pourquoi, tout à coup, ce soir-là, devant le fleuve, revoyait-il là, sous ses yeux, présente, concrètement présente, si belle et si sereine, la légendaire image trop longtemps poursuivie? Bethsabée! Bethsabée! oui, hagard, à demi conscient, il la voyait là, dans d'immenses jardins de cyprès, il la voyait réelle et impassible, et qui le regardait fixement. Sans qu'il l'eût cherchée, ni appelée, elle venait à lui, et autour d'elle une musique s'élevait, riche et enlaçante, où il réentendait tout ce qu'il en avait écrit déjà, et, dans toute la somptuosité de l'orchestre, colorée, chargée de sens, se prolongeant déjà, comme une chose vivante, au delà de ce que sa mémoire pouvait retenir : car, en dehors de lui, mais pour lui seul, elle se créait, elle grandissait, elle emplissait le monde.

— Oh! Rachel... Rachel!...

Il avait prononcé ce nom là, dans la nuit, et il l'entendit, surpris de reconnaître sa propre voix. Alors, tout à coup, le mirage disparut, la ville aux jardins noirs s'écroula, et il se retrouva sur le quai, lourdement appuyé au parapet de pierre, le front en sueur et les poignets rompus.

VIII

Quand Jacques entra dans le petit hôtel de la rue Chaptal, il ne reconnut pas cet intérieur élégant naguère si mystérieux, si

chargé de tentures qui étouffaient tous les bruits. Une bonne au vêtement négligé lui ouvrit la porte du salon dégarni, où il ne restait plus que trois chaises de paille autour du piano, dépouillé de son tapis de soie ancienne.

Il entendit un pas, sur le parquet sonore.

— Rachel !

Elle lui tendait ses deux mains, nues et sans bagues.

— Mon chéri !... mon chéri !

Elle s'élança vers lui, les yeux humides, les lèvres rouges, et se serra dans ses bras, le forçant à l'étreindre longuement, à la bercer presque, tant elle se faisait faible, douce et caressante. Troublé malgré lui par ce brusque élan, il la regardait de tout près : très simplement habillée d'une jupe bleue et d'une chemisette de lingerie, sans bijou, sans fard ni poudre, elle lui apparaissait tout à coup rajeunie de huit années, et telle qu'il l'avait connue, presque enfant encore. Toutes ses résolutions de froideur distante et courtoise tombèrent aussitôt.

— Ma pauvre petite ! — murmura-t-il, comme malgré lui.

Elle sourit tristement.

— Ah ! tu vois ! ce n'est pas gai, mon chéri ! N'est-ce pas, la maison semble vide, morne, abandonnée ?... J'ai revendu plus de la moitié de mes meubles. Heureusement, un de mes cousins, un antiquaire de la rue de Châteaudun, m'a aidée à m'en défaire, avantageusement... C'est étonnant, cette hausse sur les vieux meubles !... Te rappelles-tu mon mobilier de salon ?... Eh bien ! pense que mon cousin, à qui mon ami l'avait acheté, l'a revendu pour mon compte avec un bénéfice de quarante pour cent... Si je déduis sa commission, mon gain...

— Oh ! Rachel, laissons cela ! nous avons mieux à faire ! Ne devions-nous point répéter *les Jardins fermés* ?

Il lui en voulut, et pour qu'elle cessât de se montrer familière et tendre, brusquement, il s'assit au piano.

— Ah ! que c'est ennuyeux ! toute ma musique est emballée...

— Ne chanteras-tu point par cœur ? — répondit-il.

Elle sourit, et, s'approchant du piano, y posa sa main si blanche et si délicate, dont il avait tant aimé jadis la fragile

beauté! Il la vit, la contempla un moment, puis, troublé, détourna les yeux et préluda.

Cette voix! quelle force cachée possédait-elle donc? De nouveau, Rachel s'offrait soudainement à lui purifiée et grandie par la poésie de cette musique et de ces vagues couleurs orientales, dont il avait si longuement recherché les exactes nuances! de nouveau, elle lui ouvrait sans effort le domaine du songe au fond duquel il savait que l'attendait Bethsabée...

— Rachel! Rachel!

Il la saisit ardemment dans ses bras, où elle se laissait mollement aller, et, d'elle-même, elle lui tendit ses lèvres.

— Ah! si je ne t'avais pas! — soupira-t-elle, d'une voix tendre et blessée.

Puis elle se dégagea de ses bras, pour étudier encore la mélodie, — sagement, attentivement, comme si elle ne portait pas aussi en elle un cœur fiévreux et défait.

— Ah! s'écria-t-elle, quand elle eut étudié les moindres nuances du poème, — quelle utile et heureuse association nous formerions, mon chéri!... Tu m'aiderais à étudier, tu me donnerais plus encore que je n'en ai, de la précision et du style, comme je sens que tu saurais si bien le faire! Et moi, je chanterais partout tes œuvres... tu en écrirais pour moi... je les lancerais... je leur conquerrais la gloire... Et toute notre vie s'appuierait ainsi sur notre mutuelle tendresse.

Elle parlait paisiblement, déroulant sans émotion ce programme à la fois pratique et idyllique, ayant l'air de ne point remarquer avec quel visage changé, avec quels brûlants regards il la considérait. Il se leva brusquement.

— Oh! Rachel, Rachel! Ne parle pas de ce qui aurait pu être, et de ce qui est devenu impossible!... ne parle pas du bonheur que nous aurions réalisé, si nous ne nous étions point méconnus, jadis!... ne mêle pas ainsi le rêve et le réel... Adieu! adieu! il faut que je m'en aille...

Elle le regardait avec des yeux étonnés, tandis qu'il parlait, âprement, fiévreusement. Puis elle sourit d'un air mélancolique et vint pencher sa tête sur l'épaule de Jacques.

— Qu'ai-je donc dit qui soit impossible, mon chéri?

Elle parlait d'une voix enfantine, sans le regarder.

— Impossible? pourquoi? Me voici libre. Nous vivons dans

la même ville... Et puis, vois-tu! j'ai tant souffert, que j'ai compris bien des choses... J'accepterais sans restriction ce qui est, ce qui te retient, ce qui t'éloignerait loin de moi souvent, trop souvent! hélas!... Je serais une amie docile, discrète... s'il le fallait, je cacherais notre amitié, pour ne troubler en rien ta vie... Mais nous serions unis par notre affection et par notre art... et, dans mon grand isolement, tu serais mon seul soutien, et mon cher soutien!

Il la serra dans ses bras, en tâchant de sourire.

— Non! non! Rachel... N'échafaude pas un roman qui ne peut pas être! Tu es libre! mais tu sais bien que je ne le suis pas!

— Oh! mon chéri... ne parle point de ce qui me cause tant de peine...

Elle se détacha de lui, en soupirant. Puis elle alla fermer le piano, et reprit, d'une autre voix, plus légère, presque indifférente.

— Veux-tu voir ma pauvre maison démeublée? Tu ne connais que le salon, je crois.

Elle ouvrit une porte : c'était sa chambre. Il n'y restait plus qu'une table chargée de brosses en écaille, deux chaises, quelques gravures pendues aux murailles, et, sans rideaux ni baldaquin, large et très bas, recouvert seulement d'une magnifique étoffe ancienne, son lit.

— Vois-tu, là, au mur, le *Concert au salon*! Te rappelles-tu? c'est toi qui m'avais donné cette jolie gravure, autrefois.

Il la regardait d'un air distrait.

— Il faut que je la descende, — reprit-elle en soupirant. — Peux-tu m'aider? J'y tiens tellement, que je ne veux pas la laisser décrocher par ma femme de chambre... Tiens! voici un escabeau...

Elle lui ouvrit son vaste cabinet de toilette, et s'amusa à se faire aider par lui dans ces besognes familières. Il dut enlever tous les tableaux, envelopper des terres-cuites, démonter les balanciers de ses pendules. Ils riaient, tout en vaquant à ces soins bourgeois, et bavardaient maintenant sur un ton gai et naturel, où elle dissimulait sa coquetterie.

— Quel gentil ménage nous ferions! — s'écria-t-elle.

Elle courait çà et là, légèrement, furetait dans tous les coins, lui montrait ses quelques meubles encore en place et

jusqu'aux plus familiers détails de son installation, puis, décrivant le petit appartement qu'elle venait de louer, lui demandait conseil pour l'aménagement de ce qu'elle n'avait pas vendu. Parfois, passant devant lui, elle l'embrassait, et aussitôt se sauvait en riant, amusée par ces enfantillages, et en même temps elle posait sur lui un regard étrange, un regard las, secrètement suppliant, sensuel et innocent à la fois, un regard d'adolescente troublée par la puberté, par un désir fait de souffrance et de peur autant que de joie, un regard qui donnait à ses yeux verts, empreints de tant de grâce, une flamme plus intime, plus alanguie.

Elle rangeait un tiroir plein de papiers, quand elle poussa une exclamation.

— Oh! sais-tu ce que c'est, que cela?

Elle lui tendit un long papier froissé :

— Un menu? Le menu d'un de nos déjeuners à Versailles!

— Oui... oui... lis la date! 14 octobre... Il y a juste huit ans! Ah! mon chéri... mes chères reliques auxquelles je tiens tant... Tu vois que j'ai fidèle mémoire!...

Elle s'assit sur son lit, le visage soudain grave.

— Pourquoi cet air triste, mon enfant?

— Pourquoi? pourquoi?

Elle secoua la tête sans le regarder.

— Ah! tu me vois rire; — reprit-elle, — et tu me crois insouciante. Puis-je donc l'être?... Tu es heureux, toi! tu as une famille, un foyer, une vie assurée et combien d'affections autour de toi!... Mais moi! moi... je suis une isolée et une nomade... je n'ai de ressources qu'en ma voix et ma jeunesse, qui toutes deux passeront! Et cependant je dois, toute seule, assurer l'avenir d'Annette... Tu ne sais pas ce que furent mes années d'épreuve, tu ne le sauras jamais! Depuis près de deux ans, j'avais, sinon le bonheur, du moins une sorte de sécurité matérielle qui reposait mon courage fatigué... Et voici cela même écroulé!... Cette maison, dont j'étais fière, je dois l'abandonner pour toujours... Tu verras mon appartement exigu et triste, et tu compareras. Et que sera demain, pour moi?

Ému, plus par le son de cette voix que par ces plaintes, il tentait de la consoler, et, assis près d'elle, l'entourait de ses bras. Mais elle hochait la tête!

— Jadis, je me suis montrée souvent méchante, avec toi! j'avais mauvais caractère! Oui, je l'ai bien compris, depuis! Mais j'avais souffert, et ma vie aurait dû m'excuser à tes yeux... Aujourd'hui, vois-tu, instruite par l'expérience, je ne serais plus la même... Non! non! Un amour comme le tien, je l'accueillerais avec une joie, une gratitude infinies... Je me ferais toute petite, même, pour ne pas occuper trop de place dans ta vie, et n'y rien bouleverser... Oh! mon Jacques! pourquoi n'as-tu pas pitié de moi?

Il trembla dans tout son corps. Presque jamais elle ne l'appelait par son nom, et surpris d'entendre sa voix si tendre s'attarder ainsi à cette invocation passionnée, il ne maîtrisait plus son propre cœur.

« Mon Jacques! pourquoi n'as-tu pas pitié de moi? »

Allait-il donc céder à la séduction soudaine de ces quelques mots? Il l'embrassait, la tenait serrée et palpitante, et elle posait toujours sur lui ce regard d'enfant à qui se révèle l'amour. Alors, d'une voix plus basse, elle continua :

— Oui... oui... si tu le voulais, je serais ton amie secrète, ta maîtresse fidèle... J'ose te parler ainsi, car je t'aime et je sais bien que je n'ai jamais aimé que toi... Je suis malheureuse, mon pauvre chéri! et si seule, si seule...

— Oh! Rachel! pourquoi me tenter ainsi? Ma vie est faite ailleurs! il est trop tard, mon enfant!

Elle le regarda avec des yeux plus graves et plus sombres.

— Pourquoi me repousses-tu, puisque je serais discrète et que je ne serais point jalouse?... L'art, notre idéal nous uniraient autant que notre amour... A qui ferions-nous du mal?... Ce serait un grand secret, si prudemment gardé...

Ah! comme elle savait corriger par la délicatesse enfantine de sa voix, ce qui dans ses paroles aurait dû le révolter! Elle l'enlaçait de tendresse bien plus qu'elle ne grisait son désir, sentant avec un sûr instinct qu'il fallait en cet instant parler non à ses sens mais à son cœur.

— Tu ne vois donc pas, mon chéri! que j'ai besoin de toi, parce que je t'aime?... mon amour pour toi ne rend-il pas innocent tout ce qui me lie à toi, et coupable tout de ce qui me détourne de toi?... Oh! mon chéri, si tu me repousses, que deviendrai-je? que deviendrai-je?

Elle lui prenait le visage en ses mains, le couvrait de caresses et de baisers. Alors soudain, il ne fut plus le même. Cette image tendre et jeune se transfigura, se montra à lui, plus irritante et plus chargée de volupté. En une seconde le souvenir des plaisirs passés reflua dans tout son corps, et, brûlé de désir, emporté par cet orage qui avait si longtemps et si perfidement couvé en lui, il voulut la saisir, la renverser, la maîtriser. Mais elle se releva, aussitôt, le regard dur, et le repoussa.

— Oh! mon chéri, — dit-elle d'une voix plus sèche, — que fais-tu? les portes sont ouvertes... tu n'y penses pas?

Il se leva, brusquement, le regard interrogateur, avec cette physionomie hostile et sombre que donne aux hommes le désir humilié.

— Oh! pardon, — dit-il d'une voix rude. — Pardon! mais adieu! adieu!

Elle restait sur la défensive, se possédant tout entière, un léger sourire sur les lèvres.

— Pourquoi cet air offensé? — dit-elle.

Elle s'assit sur une chaise, en soupirant.

— Oh! si tu m'aimais comme je t'aime, — reprit-elle, — tu ne te montrerais pas ainsi, impatient, fiévreux, presque brutal... C'est ton amour que je te demandais, et non cette convoitise si rude!... Attends au moins que j'aie quitté cette maison... Quand je me retrouverai seule dans mon pauvre petit appartement, oui, j'aurai besoin de toi et de tout ton amour... Et, vois-tu, je t'aime tant, que je serai la plus docile, la moins exigeante des amies... Ici, j'ai été habituée à un grand luxe, mais pour toi j'y renoncerai... Tu feras pour moi ce que tu pourras... Avec trois mille francs par mois, et ma voiture en plus, je suffirai à tout... J'ai assez de bijoux, de fourrures, de dentelles... Tu me donneras seulement une jolie bague, pour célébrer notre union... Je désirerais tant un solitaire... car je n'aime que les bijoux blancs, tu te rappelles!

Elle souriait avec coquetterie, en parlant ainsi, et le regardait de ses yeux paisibles et calculateurs. Elle ne s'apercevait point, reprise toute par cette politique d'intérêt qui remplissait la plus grande partie de son âme, qu'il posait sur elle un regard clair, refroidi, ironique, et qu'il s'en fallait de peu qu'il n'éclatât de rire. Puis il tira sa montre.

— Oh! oh! il est tard... Pardonne-moi! il faut que je me sauve...

— Quand reviendras-tu?

— Bientôt, peut-être... Mais, tu sais! il ne faut pas échafauder d'impossibles projets comme les tiens... D'abord et avant tout, ma petite chatte, je ne suis pas assez riche... pas le quart assez riche... Allons! au revoir... Quittons-nous bons amis!

Il lui avait parlé sur un ton presque vulgaire, comme il arrive à un homme bien élevé qui veut s'adresser familièrement à des inférieurs. Elle, si habile tout à l'heure, ne discernait plus s'il était ironique ou amical, car elle avait dépassé les frontières de sa science des âmes et ne mesurait par la prodigieuse maladresse de son dernier discours. Elle le laissa partir; si elle était un peu désemparée, elle reprit bien vite confiance dans ses calculs, et recommença à s'occuper de son déménagement, avec méthode.

Jacques, lui, marchait d'un pas rapide et dégagé dans la rue Chaptal, tâchant de secouer dans l'air frais son désir en même temps que son dégoût, quand il aperçut un grand garçon pâle qui arrivait en sens inverse.

— Valentin!

— Ah! ah! répliqua en riant le poète, tu viens de chez la jolie Rachel!... Attention! attention!... les hommes mariés doivent éviter jusqu'à l'ombre d'une tentation...

— Oh! mon pauvre Valentin, — dit Jacques, en tâchant de parler d'une voix légère. — Si tu me crois tenté...

Il acheva sa pensée par un geste vague d'insouciance et de dédain, puis il continua sur un ton plus sérieux :

— Je suis venu, sur sa prière, lui faire répéter *les Jardins fermés*. Vois-tu, les chanteurs et les chanteuses n'offrent aux compositeurs que trahisons ou corvées, et Dieu semble donner de la voix aux seuls êtres qui ne comprennent ni la poésie ni la musique!

— Eh bien! je suis heureux de n'être point compositeur! — s'écria Valentin, — et en outre de demeurer célibataire. Je vais frapper à la porte de notre belle amie...

— Tu as l'air de vouloir lui faire la cour? — répliqua Jacques d'une voix qu'il eût voulue railleuse et légère, mais qui malgré lui se serrait dans sa gorge.

— La cour? J'ignore encore ce que m'inspirera ma fantaisie. Du reste, je pense que tu ne tiens plus guère à aucun de tes anciens droits sur cette indulgente personne...

Jacques ne répondit à son cousin que par un ricanement, et s'en alla, le cœur tout à coup orageux et jaloux. Alors il chercha dans sa mémoire toutes les paroles qu'elle lui avait dites, où ingénument s'étalait son âme mercenaire, et il l'injuriait en pensée des plus outrageantes épithètes.

« Au plus offrant!... au plus offrant! »

Ces mots frappaient sans relâche son esprit, comme un de ces refrains qui poursuivent l'homme haletant de fièvre. Il se surprit à les crier tout haut, dans une rue déserte.

— Au plus offrant!

Il s'arrêta, en s'entendant clamer ces trois mots.

« Je suis fou, fou, fou! Une telle femme vaut-elle un seul regret, une seule pensée? »

Alors il chercha un fiacre et s'y jeta, pour rentrer plus vite chez lui.

Au milieu de la nuit, il s'éveilla en sursaut. La sueur coulait de son front. Il venait d'apercevoir Valentin près de Rachel. Il se leva, et marcha dans sa chambre, à pas rapides, pour chasser le cauchemar. Le cauchemar recula, s'effaça. Puis, soudain, il revit Rachel : elle lui apparaissait maintenant avec toute sa grâce rajeunie, lui redisant les tendres paroles dont elle l'avait si savamment caressé. Autour d'elle s'étendait un décor d'arbres et de fontaines, invraisemblable, absurde et magnifique, qu'il venait d'entrevoir en rêve. Tout ce que sa mémoire se rappelait de la beauté si pure et si blanche de ce corps de femme se montrait à ses yeux avec la plus précise exactitude. Mais elle ne le regardait pas, et elle se tenait tranquille et nue dans la solitude. Alors plus haut que son désir, et avec plus de réalité encore que cette hallucination visuelle, s'éleva la musique que huit mois plus tôt il avait écrite et qui enveloppait comme une atmosphère vaporeuse, ardemment colorée, visible, l'apparition de Bethsabée dans le jardin de cyprès et d'eaux vives :

De leur claire splendeur les matins t'ont vêtue...

Il entendit une voix d'homme chanter, chaude, suppliante, adorante, et l'orchestre, comme une autre voix vivante, dans la nuit, dérouler autour des vers ses vagues profondes et puissantes. Des mélodies nouvelles, des harmonies imprévues naissaient en son cerveau. Conscient à la fois de tout ce qui composait ce songe extraordinaire et de l'illusion qui se jouait de lui, il se tendait vers elle pour en être mieux la proie et n'en rien perdre. Alors elle grandissait, l'emprisonnait, l'asservissait, et, pris dans ce double réseau d'images et de sons, il en admirait avec ravissement la beauté. Il était allé dans l'obscurité, comme un somnambule, prendre au fond d'un tiroir le manuscrit du poème, et, le serrant en ses mains, il lui semblait mieux étreindre ainsi sa vision et son magnifique délire. Il ne créait pas, mais, passif, il découvrait un monde inconnu, et préexistant. Puis, au bout d'un temps qu'il n'eût su mesurer, il sentit, effrayé, la vision décroître d'intensité. Alors, allumant une lampe, il tâcha de noter cette musique qui avait chanté en lui, et par cet effort il lui sembla la ranimer, lui rendre son pouvoir. Durant des heures, à demi dévêtu, il resta ainsi courbé sur ce papier et sur son rêve. Une sorte de joie le possédait, le soutenait. Les feuilles de papier, couvertes d'une écriture que lui seul lisait, tombaient autour de lui, et Bethsabée s'offrait toujours à lui à la fois sereine et ardente, avec une solennité mystérieuse!

Puis soudain, une lueur rouge fit pâlir sa lampe : l'aurore se levait sur Paris.

JEAN DE FOVILLE

(A suivre.)

LA CITÉ

AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON

François Villon a beaucoup aimé Paris. Il est le fils de la Cité lyrique et frondeuse à qui rien n'en impose ; il est l'irrespectueux badaud,

Né de Paris... empres Pontoise.

Et la ville, si petite alors, mais qui paraissait immense aux hommes de son temps, a nourri son œuvre ironique et éblouissante. Le sens de près de la moitié des plaisanteries des *Lais* et du *Testament* peut être révélé par une connaissance plus précise des familles et de la topographie du Paris d'alors. C'est là que Villon fut immédiatement célèbre ; l'imprimerie répandra de nombreuses éditions des deux testaments du glorieux et mauvais enfant de Paris, là même où il a beaucoup vagué : sur les ponts Saint-Michel et de Notre-Dame, rue de la Juiverie, devant le Palais et aussi rue Saint-Jacques.

Pour être enfant de la ville, on demeurait toutefois Parisien d'un quartier. La vie des quartiers était tout intime ; quand nous les possédons encore, les registres des anciennes justices de Paris nous font connaître les commérages, les médisances qui devaient exciter la verve du poète. On y parle vertement et les femmes de Paris, qui ont « bon bec », sont

promptes à se dire des injures. Que de « langues serpentines » dont le coup est plus redoutable que celui de la lance!

Me François était naturellement Parisien de la rive universitaire. Cette région était déterminée par la ceinture de murailles, tendue comme un arc, dont la Tournelle formait une pointe et la tour de Nesle, l'autre. Pendant longtemps un passage unique avait donné accès à la rive opposée, au travers de la cité : le Petit-Pont, avec la robuste souricière des étudiants que formait le Petit-Châtelet.

Dans le paisible cloître de Saint-Benoît, près de son protecteur Guillaume de Villon, le petit François avait grandi et reçu l'exemple de la sagesse; il avait entendu les conversations des Décretistes, des Universitaires et des curés haineux aux ordres mendiants. Et rien ne lui était plus familier que les ruelles tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève qui avaient épousé le dessin capricieux des sentiers à travers champs et vignes qu'on y avait cultivées jadis. Région des grands couvents, des collèges, des écoles, de la Sorbonne où les maîtres « comme de célestes et divins satrapes parvenus au faîte de l'humaine perfection » élucidaient solennellement les textes sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans la puante rue du Fouarre, enfin, Villon avait étudié en arts.

En ville, comme on disait, c'est-à-dire sur la rive droite, demeurèrent surtout les riches légataires du pauvre poète, changeurs, trafiquants, gens du Châtelet, noblesse de finance, belles filles. Au cimetière des Innocents, devant les charniers décorés de la grande danse macabre, pendant une promenade mélancolique, Villon avait conçu les plus beaux vers sur la mort.

C'est à coup sûr dans la Cité, aujourd'hui si banale et déserte, qu'il est le plus difficile de suivre François Villon. La Cité! c'était la nef chargée à son étrave des clochetons de la Conciergerie et du Palais, à sa poupe, du château arrière que semblait Notre-Dame, et que les ponts, tendus comme des câbles, avaient fixée au milieu du fleuve, tandis qu'elle portait les destins de la ville. C'était une autre Ile Sonnante, avec ses quinze antiques et petites églises paroissiales, à demi enterrées, dont les cloches répondaient au beffroi de la cathédrale : Saint-Pierre-aux-Bœufs, Saint-Pierre-des-Arcis,

Saint-Christophe, la Madeleine, Sainte-Marine, Saint-Denis-de-la-Châtre, Saint-Barthélemy, Sainte-Geneviève-des-Ardents, Saint-Symphorien, Saint-Landry, Saint-Germain-le-Vieux, Saint-Symphorien, Saint-Jean-le-Rond, Saint-Martial et Saint-Michel; et l'on y remarquait encore d'autres chapelles et le vieux prieuré de Saint-Éloi. C'était le cœur palpitant de la ville, avec ses artères dont les noms évoquaient les travaux et les artisans qui les animaient : la Juiverie, qui devait son nom aux Juifs qui l'avaient habitée et dont la synagogue avait été remplacée par l'église de la Madeleine; la petite Orberie, qui était la rue « des herbiers »; la rue aux Fèves, où travaillaient les forgerons; la grande Orberie; la Barillerie, où demeuraient les fabricants de barils; la Vieille-Draperie, où les drapiers avaient succédé aux Juifs; la Savaterie, habitée par les cordonniers; la Pelleterie, où l'on faisait alors des châlits, c'est-à-dire des couchettes en bois.

Ce que les écoliers connaissaient le mieux dans la Cité, c'était Notre-Dame. Car, le samedi, en quittant leurs collèges de la Montagne Sainte-Geneviève, ils avaient l'habitude de s'y rendre, en bandes, pour prier la Vierge : et, de là, ils gagnaient l'une des petites églises, la Madeleine par exemple, afin d'obtenir les pardons à l'occasion de leurs fêtes particulières. Ils connaissaient parfaitement aussi les filles qui hantaient Glatigny, derrière les maisons claustrales, et parfois le cloître même, bien qu'aucune femme ne fût autorisée à y demeurer.

Quand ils se rendaient à Notre-Dame, les écoliers empruntaient le Petit-Pont, passaient devant la chapelle de l'Hôtel-Dieu, prenaient la rue Neuve qui menait à l'étroit parvis.

Ils avaient alors brusquement devant eux le portail de la cathédrale, ses portes historiées d'images, la galerie des rois, la rose, et les deux tours à crochets, larges et robustes, qui portaient au ciel les cloches que les Parisiens connaissaient si bien. La Marie et la Jacqueline, dans la tour située du côté du palais épiscopal, formaient le « gros beffroy » ou le « beffroy neuf vers Petit-Pont »; dans l'autre étaient la Gillebert, la Gabrielle, la Guillaume, la Pasquier, la Thibaud, que l'on sonnait le samedi soir à l'*Ave Maria* et qui tirait son nom de Thibaud de Vitry, la victime de François Villon; enfin les

deux Moineaux. Dans le petit clocher, à la croisée de la nef, il y avait encore six petites cloches, sans compter la cloche de bois qu'on frappait depuis l'après-dîner du Jeudi saint jusqu'à la veille de Pâques.

C'est la Jacqueline, bien vraisemblablement, le gros bourdon « qui n'est de voirre » que Villon demandera qu'on sonne à branle le jour de son décès; car la Marie, l'autre grosse cloche, était de moindre dimension. La Jacqueline avait été offerte par Jean de Montaigu, grand maître d'hôtel de Charles VI : Jacqueline La Grange, son épouse, en fut la marraine; mais le chapitre n'appréciait pas autant que les Parisiens ce bourdon dont l'entretien était ruineux : en 1426 il cherchait à s'en décharger sur l'évêque. Ce gros bourdon, dont un coup faisait sauter le cœur dans la poitrine, était en réalité très fragile. Sans doute pour cette raison notre railleur assure qu'il « n'est de voirre ». Car la Jacqueline se brisa en 1429, et Guillaume Sifflet s'offrit pour la refondre, avec une autre vieille cloche, dans le cloître de Saint-Denis-du-Pas qu'on ferma à cette occasion d'une clôture de plâtre. En 1434, on devait encore la réparer : Berthelot de Louvain, serrurier de la cathédrale, refit un battant neuf; mais les chanoines ne la laissèrent sonner qu'après s'être assurés qu'elle ne courait plus aucun risque. On la refondait encore au Louvre à la fin de l'année 1451; le 5 janvier 1452, Jean Morain, le clerc des œuvres, déclarait aux échevins que la Jacqueline pourrait passer sur le pont Notre-Dame sans y causer de dommage. Le gros bourdon est encore brisé en 1479.

D'abord ce furent les marguilliers laïcs qui tirèrent les cloches; mais bientôt ils jouiront de grands revenus, de 120 à 140 livres. Ils étaient alors devenus si gros qu'ils ne voulaient plus rien faire personnellement de leur office : fermer les portes, coucher la nuit dans l'église, veiller sur la grosse tour, allumer les cierges et les lampes, nettoyer les chaises, housser les murailles, exécuter les sonneries suivant les ordres du chapitre. Ils ne voulaient plus surtout tirer les cloches, monter aux tours qui avaient, disait-on, autant de marches que l'année comptait de jours. Ces gros marguilliers avaient des valets pour les remplacer partout : la sonnerie, ils la baillaient à ferme moyennant 15 livres par an. Il fallait alors

cinquante-quatre personnes pour mettre en branle les cloches qu'on ne tirait pas d'en bas, à la volée : on vit alors des inconnus s'introduire dans les tours, de pauvres gens qui dérobaient les plombs de la terrasse. Il montaient du charbon pour se chauffer, ou bien fichaient leurs chandelles contre le beffroi. Ils gâtaient tout : c'est ainsi que ces misérables avaient brisé la Jacqueline, en l'absence des marguilliers. Villon, à son enterrement de pauvre, demandera que les plus riches hommes du Paris d'alors remplissent cet office misérable de sonneurs de cloches à Notre-Dame.

Après avoir franchi l'une des portes de bois, recouvertes de cuir et ornées de clous, quand le regard s'était accommodé à la grande ombre qui vous enveloppait, on admirait d'abord la forte et juste proportion des pilastres, des larges colonnes et leurs chapiteaux à crochets, les tribunes, les roses, les vitraux étincelants des parois, les hautes voûtes d'où pendaient deux grandes roues de fer pouvant recevoir cent cierges.

A droite, au second pilier, on voyait la gigantesque statue de saint Cristophe pourtant notre Sauveur sur ses épaules au travers d'un bras de mer : bon géant, tout bariolé, qu'avait sculpté Me Vincent, un peu contre le gré des chanoines qui le trouvaient trop lent dans ce travail et estimaient que son grand échafaudage les privait de lumière. A gauche, se trouvait ce bois de lit sur lequel on exposait aux jours de fête les enfants abandonnés, afin d'exciter le bon peuple à leur faire la charité. Du même côté, au premier pilier, un chevalier était représenté à genoux sur une colonnette de pierre : c'était noble homme messire Antoine des Essarts, chevalier, conseiller du roi Charles VI, qui avait fait élever la statue de saint Christophe l'an 1413, ayant miraculeusement échappé au massacre des Bourguignons. La dévotion à l'Hercule chrétien était alors fort répandue. On croyait qu'il suffisait d'avoir contemplé son image pour échapper, le jour durant, aux dangers du feu, de l'eau, à la mort subite. Robert d'Estouteville, le prévôt de Paris, partageait cette dévotion : Villon ne l'ignorait pas puisqu'il l'a nommé le « seigneur qui sert saint Cristofle ».

Plus loin, dans l'ombre, sur le dernier pilier à droite, se dressait une sorte de mannequin portant l'armure royale et

chevauchant un cheval bardé de fer, à jupe fleurdelisée : c'était, disaient les uns, le vœu de Mons-en-Puelle, et suivant les autres le trophée de Cassel. La porte qui ouvrait de ce côté du transept était celle de l'évêque.

Le chœur de la cathédrale était clos d'un mur ajouré : un immense crucifix se dressait au-dessus de la porte du jubé où étaient représentées des scènes de la Passion et de la Résurrection du Christ : on voyait à droite une grande image de la Vierge devant laquelle demeurait toujours agenouillé un peuple de dévots. Les orfèvres déposaient leur may devant cette image. Et il y avait là aussi un tronc d'où un clerc ingénieux savait tirer l'argent à l'aide d'une courroie enduite de glu : cela s'appelait prendre *au glu*. Sans doute, c'était un de ces beaux clercs « pres prenans comme glu », ce Marcelet Coteret, et bien digne d'entendre la ballade que Villon adressera aux « enfants perdus ». Des cierges, que l'on achetait sous le portail correspondant au saint Christophe, ou aux échoppes du parvis, brillaient jour et nuit devant l'image sainte. Non loin, sous une représentation de l'Enfer, on voyait une sorte de marmouset de pierre, une laide grimace, Me Pierre de Cuignières, appelé irrévérencieusement du Cuignet. Pour éteindre les cierges on les frappait contre ce grotesque, en qui était bafoué un vieux légiste dont le crime fut d'avoir parlé jadis contre les privilèges de l'Église.

En jetant un coup d'œil par la porte principale du chœur, on apercevait le tombeau de cuivre d'un évêque, couché de son long, Eudes de Sully ; au milieu, devant l'aigle, de nombreuses pierres plates marquaient les tombes des princes et des évêques. L'autel, dont la table était faite d'argent, se dressait parmi ce chaos ; aux angles, quatre piliers de cuivre servaient de supports à des anges : ils étaient réunis par des tringles sur lesquelles glissaient des tapisseries. Trois cierges, d'une livre de cire, demeuraient toujours allumés devant l'autel. Derrière, sous un édicule somptueux que gardaient des anges, brillait la châsse dorée de saint Marcel. Des châsses garnissaient encore le chœur ; au fond, entre deux piliers, était l'autel des ardents, surmonté d'une vierge d'albâtre et de la châsse de Notre-Dame contenant des vêtements de la Vierge, des gouttes de son lait, des pierres dont fut lapidé saint Étienne, sans doute de la forme

des miches que les boulangers pétrissaient à Paris, et le cierge de sainte Geneviève. Sous cet autel était un tabernacle renfermant les vases sacrés : de chaque côté, devant les piliers, se dressaient deux statues colossales de Philippe Auguste et de Louis VIII. C'est au-dessous de celle de Philippe que l'on voyait le beau tombeau de marbre noir sur lequel était la figure de Pierre d'Orgemont. Quant aux stalles sur lesquelles Villon a pu voir les vieux et orgueilleux chanoines « someiller comme loirs », et sur lesquelles siégèrent aussi Me Jean Baubignon, Louis Raguier, Jean de Montigny, Jean de Louviers, elles étaient de bois sculpté, à dossiers garnis de cuir.

Aux jours de fête, on tendait le chœur de suites de tapisseries, telles que ces scènes de la vie de la Vierge que Thibaud de Vitry donna à la cathédrale; des chandeliers, des herses, des cierges répandaient une lumière dorée, illuminant les psautiers, les gros antiphonaires et les graduels enchaînés sur leurs pupitres de fer et de bois.

En faisant le tour de la clôture du chœur, où des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient taillées dans la pierre peinte et dorée, on parcourait le double déambulatoire et la ceinture des chapelles; on passait devant celle de saint Rémi où était le tombeau des Jouvenel avec le tableau représentant leur famille. On pouvait alors sortir de l'église, soit par la petite porte rouge réservée aux chanoines et à ceux qui venaient chanter matines à minuit, soit par la porte percée sur le croisillon nord donnant accès au cloître. La dernière chapelle que l'on rencontrait alors était celle de Thibaud de Vitry, sous le vocable de saint Jean l'Évangéliste et de sainte Agnès.

Ce qui a peut-être le plus changé dans l'aspect de l'admirable église, c'est que la vie, une vie intense qui ne cessait ni de jour ni de nuit, l'a désertée.

Tout un peuple ecclésiastique vivait et s'agitait autour de Notre-Dame; l'évêque, alors Guillaume Chartier, le curé du roi et son conseiller en la cour de Parlement; le doyen qui était le chef du chapitre; les trois archidiacres de Paris, de Josas et de Brie; le sous-chantre qui portait le bâton; à côté de ces grands dignitaires, cinquante-six prébendés, six autres dignitaires, deux officiers, le pénitencier et le chancelier, les dix chanoines de Saint-Denis-du-Pas, les dix curés et les six

chanoines de Saint-Jean-le-Rond. Cinquante serviteurs les assistaient, grands vicaires et autres chanoines prébendés assurant jour et nuit le service divin. Quant aux chapelains, on en comptait de deux à trois cents. D'autres serviteurs s'occupaient du luminaire; le chevecier et quatre marguilliers clercs gardaient le revestiaire. Et il y avait encore quatre marguilliers laïcs et tout le corps de la fabrique, les douze enfants de chœur et leur maître, le petit et le grand sonneur, les sergents. De nombreuses confréries avaient aussi leur siège dans la cathédrale.

Et l'on pouvait voir encore dans l'église les prisonniers qui s'y étaient mis en franchise; des mendiants, cette plaie des églises d'alors, sales et bruyants, qui ne devaient pas déambuler autour du chœur, ni séjourner dans les chapelles, mais demeurer dans la nef, et mieux près des portes; des vendeurs de livres; les malades du feu sacré qui se tenaient le jour sous la châsse de Notre-Dame et se faisaient transporter la nuit dans la nef pour y dormir. Quant aux clercs des matines, ils assuraient les prières nocturnes. Ils demeuraient dans la maison de l'*Asne Rayé*, devant le parvis; et il y avait parmi eux de bons compagnons que François Villon dut connaître.

Le 24 juillet 1452, deux clercs sont arrêtés pour être entrés, des torches à la main, sous le porche de la maison du *Château*, devant le parvis, et avoir heurté brusquement à l'huis d'une certaine Jeannette La Hezarde, ainsi qu'à plusieurs autres portes, en causant un grand scandale. Ceux des matines, de leur côté, enlevaient le soir des serrures et faisaient souvent du tapage. On doit leur interdire de fêter leur saint Augustin par des amusements malhonnêtes. Et il est enjoint également aux compagnons et serviteurs des chanoines de ne pas s'exercer à la paume dans le cloître. A condition de ne pas les farcir d'intermèdes indécents, ils pourront toutefois représenter des *Miracles de Notre Dame*, le jour de l'Annonciation.

Mais surtout il y avait à Notre-Dame des fêtes magnifiques, à l'occasion desquelles on habillait le chœur de pannes de soie et de broderies; du velours cramoisi semé de perles servait à la Pentecôte et quatre fois l'an. Et les chanoines, vêtus de leur chape de soie, y manifestaient leur orgueil et leur aristocratie. On les voyait, par exemple, le dimanche des Rameaux, sortir

avec la châsse de Notre-Dame pour aller bénir les palmes à Sainte-Geneviève : au retour, l'évêque s'arrêtait devant la prison, au Petit-Châtelet, chantant l'antienne : *Attollite portas* ; et le prisonnier qu'il délivrait portait sa queue jusqu'à Notre-Dame. Les chanoines processionnaient de même, pendant le carême à Saint-Martin-des-Champs, et le jour de la fête patronale. Les stations aux églises sujettes, comme Saint-Benoît, ou Saint-Étienne-des-Grès, étaient par contre beaucoup moins solennelles.

Enfin, aux grandes fêtes de Notre-Dame, on entendait les chants célèbres des douze enfants de chœur et des douze mâchicots qui exécutaient leurs savantes modulations. Ils étaient, depuis 1451, dirigés par un grand poète, Arnoul Greban, las de ce travail, et qui portait déjà dans son esprit l'œuvre immense et humaine que sera sa *Passion*.

Greban tient l'orgue où Bailli le suppléera en 1454 ; et il doit en outre assurer la nourriture des enfants de chœur et leur enseigner la grammaire latine. Il voudrait bien n'être pas obligé d'assister aux Heures interminables, comme on l'y contraignait. De son côté, le chapitre se plaignait des gens qu'il recevait, et qui vivaient dans sa maison aux dépens de la table des enfants. Un soir, il les a conduits se promener dans l'île de Notre-Dame au lieu de remonter la châsse de saint Marcel. Et Greban, lassé, sollicite un congé pour s'en aller vers Monseigneur du Maine. Mais Villon a pu entendre et connaître ici le meilleur représentant de l'art chrétien et populaire de son temps.

Quand on sortait de la cathédrale par la porte rouge, on se trouvait dans l'enceinte du cloître. C'était une petite ville, avec ses murailles, percées de quatre portes où une barrière empêchait le passage des voitures et charrettes. Les hôtes du cloître prenaient la garde de nuit, surtout en temps de guerre. Il comprenait un tiers de la Cité et renfermait les trois petites églises de Saint-Denis-du-Pas, de Saint-Aignan et de Sainte-Marine. Tout un monde vivait dans cette calme et nette enceinte. Car les chanoines, qui ont des chevaux, ne doivent pas laisser devant leur maison des fumiers et des gravats ; ils sont tenus de les faire porter aux champs, chaque jour, par leurs serviteurs. Et défense est faite à ces derniers de jouer à la paume. Les femmes

ne doivent pas y demeurer, à l'exception des matrones soignant les malades : le chapitre examinait curieusement l'âge des chambrières qui y venaient faire la cuisine ou le ménage.

Dans cet enclos paisible, les maisons étaient fort recherchées et adjugées au dernier enchérisseur pendant un mois. Elles ne pouvaient être attribuées qu'à un chanoine prébendé du chapitre. L'archevêque de Bourges, Jean Cœur, le richard, celui-là qui au dire de Villon pouvait se procurer facilement du cendal hors de prix, avait offert 100 écus d'or pour jouir de la maison d'Ambroise de Cambrai : le chapitre la lui refusa. Thibaud de Vitry reprit celle de Jacques Jouvenel qui voisinait avec Clément de Fauquembergue, puis avec Louis Raguier.

Dans le cloître on rencontrait d'abord un puits, ensuite le vaste bâtiment du chapitre. C'est là que le collège des chanoines se réunissait pour délibérer et qu'il « parlait latin ». Pour en faire partie, il fallait s'avouer dévot à la Vierge, être desservant d'une cure, surtout ami des chanoines et posséder une certaine fortune. On prenait, par exemple, pour se bien faire venir, une chapelle sans valeur dont on augmentait les revenus, on réparait une maison canoniale, etc. Parmi les chanoines se rencontraient de nombreux membres du Parlement. Guillaume de Villon, qu'ils tinrent en prison, aurait pu faire partie de ce collège, puisqu'il résigna la chapellenie de l'autel de saint Denis et de saint Georges, le 14 juin 1456 seulement.

Quant aux maisons des chanoines, elles rayonnaient autour du bâtiment du chapitre et du chevet de l'église : les plus avantageuses jouissaient d'une belle vue sur la Seine.

Le cloître proprement dit était limité d'une part par les bâtiments du chapitre et de l'autre par l'antique église de Saint-Denis-du-Pas qui se trouvait presque dans l'axe de la cathédrale : il y avait là encore un petit cloître qui servait pour les leçons, et aussi d'atelier quand on travaillait à réparer les cloches : dans ce cas on en murait la porte avec du plâtre. Des maisons canoniales formaient encore le fond de l'enceinte du cloître derrière lequel était le Terrain, appelé aussi la Motte-aux-Papelards, au sujet duquel de si nombreuses défenses de déposer des ordures et du fumier furent publiées. De ce point, on avait devant soi l'île Notre-Dame, la promenade des enfants de chœur ; et l'on pouvait y voir les archers de la ville

tirer contre les buttes. On y étendait aussi, au profit de l'évêque, les toiles et les lessives que les femmes avaient lavées. A gauche, on apercevait la grève et le port au foin où l'on amarrait, pour les décharger, les bateaux; puis ces gros ormes que déracinait parfois la tempête.

Sur le côté méridional de la cathédale une autre puissance s'affirmait : celle de l'évêque qui y avait son palais et ses jardins en bordure de la Seine. On y entrait par une galerie ouvrant sur le trésor de l'église, au premier étage. L'Evêché comprenait un petit corps de logement à deux étages, que Pierre d'Orgemont augmenta d'un corps d'hôtel, une antique chapelle, un haut et gros donjon carré et crénelé. C'est là que vivait l'évêque dans les meubles antiques de son prédécesseur.

L'Officialité, sa cour de justice, aboutissait à cette demeure. C'était un vaste et déjà vieux bâtiment parallèle à l'église. On y entrait par une porte voûtée qui donnait sur une cour étroite et ouvrait sur le parvis.

Cet endroit, les mauvais clercs comme Villon le connaissaient bien. Là en effet l'official, le promoteur, le scelleur de l'Évêché et le maître des testaments siégeaient. On ne sait où se trouvait la geôle de l'Évêché : mais à coup sûr elle était rigoureuse. Et si les clercs avaient pour elle quelque tendresse, c'est qu'ils préféraient son pain de douleur et son eau d'angoisse à la corde au cou ; c'était aussi dans l'espérance que de pieuses et grandes dames, des seigneurs visiteraient l'église et pourraient demander l'élargissement des prisonniers.

Car l'évêque de Paris se montrait en général très strict sur l'observation du privilège de clergie, qui avait été étendu par la suite aux écoliers. L'official était en discussion perpétuelle avec le Parlement et le Châtelet au sujet des faux clercs, des incorrigibles, joueurs de dés, de paume, piqueurs aux cartes. Et parfois les officiers du Châtelet devaient venir jusqu'à la geôle de l'Évêché chercher des prisonniers. Les officialités agissaient âprement, toujours en lutte avec le pouvoir civil, toujours en contestations avec les particuliers sur l'étendue de leurs droits. Du moment qu'on se réclamait de sa juridiction, qu'on se disait clerc, qu'on portait une tonsure, faite parfois dans la prison, qu'on exhibait une robe, alors même qu'elle recouvrait un habit rayé, on pouvait être rendu à l'official.

On gagnait du temps; et parfois on pouvait surprendre des sympathies. Des crocheteurs, des rufians, des voleurs, de terribles bandits furent réclamés comme clercs. Regnier de Montigny, le triste ami de Villon, invoqua, lui aussi, son privilège de clerc et ne fut pendu que comme incorrigible; Colin de Cayeux, une autre regrettable connaissance du poète, sera également réclamé comme clerc avant d'être pendu. Quant à Villon, ce clerc de mauvaise vie, comment s'étonner s'il connaît tout le monde à l'Officialité de Paris?

Toutefois l'affaire qui le mena devant l'official n'était pas grave.

On comparaissait devant l'official soit en raison de son état de clerc, soit en raison d'un délit estimé matière spirituelle; or tout ce qui concernait de près ou de loin le mariage y menait les laïcs. En ce temps-là les clercs y venaient surtout à la suite de rixes, de commerce avec des filles amoureuses, pour des mœurs mauvaises. Quant aux laïcs, l'autorité spirituelle les poursuivait pour avoir travaillé pendant les fêtes chômées, pour exercice illégal de la petite médecine et pratique de l'art magique, pour adultère ou concubinage, pour avoir chanté des chansons ironiques : les femmes surtout y étaient appelées et faisaient citer, pour diffamation et injures au sujet de leur mariage. Les registres de ces juridictions sont remplis de causes de ce genre. « Je ne suis ne putain emplus qu'elle, et que une preude femme n'avoit point d'onneur d'apeler une autre femme putain »! ainsi le déclarait par exemple Jeannette la Guillière à la femme d'Héliot le Vigneron.

Une certaine Denise traduisit François Villon devant l'official :

Disant que l'avoye mauldite.

Nous ignorons cette affaire que Villon estimait une « chicane ». Mot d'ailleurs très courant alors, qui revient constamment dans la bouche des gens traduits devant ce tribunal : « Se tu me fais chicanner je te baterai », déclare un des clients de l'official; un autre dira que son procès « n'estoit que chicanerie ».

Mais, ce qui est certain, c'est que Villon comparut devant la cour de l'official qui siégeait dans la vieille salle voûtée de

l'Évêché, que l'on nommait aussi le parquet. L'official était assis sur une haute chaise, entouré du scelleur et des promoteurs : un peu plus bas travaillait le praticien. Denise, furieuse, et François Villon se tenaient devant eux, face à face.

Nous ne savons ce que Villon pensait de l'official qui fut en ce temps-là Pierre Gay. Quant au promoteur, François de la Vacquerie, le poète lui garda rancune.

Le promoteur était le procureur de l'évêque chargé de la poursuite des criminels de l'ordre clérical : un personnage naturellement détesté et qu'ils rossaient volontiers. On le voit bien dans l'affaire de Philippot d'Amiens, un vagabond d'ailleurs et un bandit plusieurs fois rendu à l'évêque de Paris. Comme il avait rencontré Me François, le promoteur, Philippot dit « qu'il le puniroit parce qu'il le poursuivoit pour aucuns cas; à quoy de la Vacarie dist qu'il failloit fere justice : mais il le cuida tuer. » Fournier, le collègue de la Vacquerie, sera comme lui plusieurs fois menacé.

Nous en savons assez maintenant pour comprendre l'ironie du legs que Villon fera plus tard à ce promoteur détesté :

Item, donne a maistre Françoys,
Promoteur, de la Vacquerie
Ung hault gorgerin d'escossoys,
Toutesfois sans orfaverie;
Car, quant receut chevallerie,
Il maugrea Dieu et saint George.
Parler n'en oit qu'il ne s'en rie,
Comme enragié, a plaine gorge.

Le promoteur fut donc roué de coups, lui qui avait peut-être quelques prétentions à la noblesse. C'est ce que n'ignoraient ni les Parisiens, ni Villon qui avait sans doute des raisons particulières de le haïr. Il reçut la « chevalerie »; c'est-à-dire de bons coups sur la nuque, une « colée ». Alors, bien que chrétien, il jura par le nom de Dieu et par saint Georges. Ce dernier jurement inspire à Villon l'idée d'un autre sarcasme. Saint Georges était le juron des Anglais et des Écossais, ces pillards que l'on pendait quand on pouvait les tenir. C'est pourquoi Villon lèguera à François de la Vacquerie un « haut gorgerin » d'Écossais : il ajoutera qu'il n'aura pas d'orfèvrerie. On peut l'en croire puisqu'il s'agit d'une corde pour le pendre.

Le legs au scelleur de l'évêché n'est pas moins cruel :

Item, pour ce que le scelleur
Maint estront de mouche a maschié,
Donne, car homme est de valeur,
Son sceau davantage crachié
Et qu'il ait le poulce escachié
Pour tout empreindre a une voye;
J'entens celuy de l'Eveschié
Car les autres, Dieu les pourvoye!

Ce doit être aisé en effet de sceller avec un pouce coupé ou brisé! Le scelleur de l'évêché, qui fut en ce temps-là Richard de la Palu, prêtre et maître ès arts, ne dut pas recevoir ce legs sans colère.

Et Jean Laurens, qui fut promoteur de la cour de l'archidiacre, promoteur de l'Officialité, chapelain de la cathédrale et juge de Guy Tabary en 1458, n'est pas épargné non plus, puisque Villon lui laissera, pour les nettoyer, le fond de ses « bouges », c'est-à-dire de ses coffres de voyage, en ce temps-là plutôt des sacs de cuir ou d'étoffe fermant à clef qu'on accrochait à l'arçon de la selle des animaux, et que les pauvres gens portaient sur leur dos. Que pouvait contenir un tel sac lorsque Villon erra si misérablement? Choses suspectes ou dégoûtantes, comme les pauvres en portent toujours?

Item, a maistre Jehan Laurens,
Qui a les povres yeulx si rouges
Pour le pechié de ses parens
Qui burent en barilz et courges,
Je donne l'envers de mes bouges
Pour tous les matins les torchier;
S'il fut arcevesque de Bourges,
Du sendail eust, mais il est chier.

Quant au maître des Testaments, qui siégeait dans l'Officialité, il n'aura de Villon « *quid ne quod* », rien, absolument rien. C'est fort contrariant. Mais à Paris on ne l'aimait guère; cet officier de la juridiction épiscopale se montrait trop curieux des testaments de chacun, et sans doute fort avide; il agissait de façon trop intéressée.

Il n'y a qu'un personnage qui échappe à cette critique uni-

verselle dont use Villon envers les gens de Notre-Dame ; c'est maître Jean Cotard, le bon Jean Cotard, qui fut son procureur devant l'official tandis que le chicana Denise, et à qui François avait justement négligé de payer ses honoraires qui se montaient à un patard! Un vieil et précieux ivrogne, de réputation mauvaise, un pauvre homme, très cher au cœur de son espiègle client qui l'avait maintes fois suivi tandis qu'il rentrait péniblement chez lui; un « bon pyon », un « bon archer », un rude buveur enfin. Il était déjà bien vieux et mourut le 9 janvier 1460, peu de temps avant la mise au jour du *Grant Testament*. Envers lui Villon se sentit pris de gratitude; en son honneur il composa la plus joyeuse ballade de son poème. Et François Villon pria de tout cœur afin que Dieu, en sa mansuétude, mît cette bonne âme en Paradis.

Pere Noé, qui plantastes la vigne,
Vous aussi, Loth, qui beustes au rochier,
Par tel party qu'Amours, qui gens engigne,
De vos filles si vous feist approuchier
(Pas ne le dy pour vous le reprouchier),
Archetriclin, qui bien sceustes cest art,
Tous trois vous pry qu'o vous vueillez perchier
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart.

Jadis extraict il fut de vostre ligne,
Luy qui beuvoit du meilleur et plus chier;
Et ne deust il avoir vaillant ung pigne,
Certes, sur tous, c'estoit ung bon archier;
On ne luy sceut pot des mains arrachier;
De bien boire ne fut oncques fetart.
Nobles seigneurs, ne souffrez empeschier
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart!

Comme homme beu qui chancelle et trepigne
L'ay veu souvent, quant il s'alloit couchier,
Et une fois il se feist une bigne,
Bien m'en souvient, à l'estal d'ung bouchier;
Brief, on n'eust sceu en ce monde serchier
Meilleur pyon, pour boire tost et tart.
Faictes entrer quand vous l'orrez huchier
L'ame du bon feu maistre Jean Cotart!

Prince, il n'eust sceu jusqu'à terre crachier;
Tousjours crioit : « Haro! la gorge m'art. »

Et si ne sceust oncq sa seuf estanchier,
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart.

***

Dans le dédale des rues qui mènent de Notre-Dame au Palais, il faut signaler la rue de la Juiverie, car là se trouve la célèbre taverne de la *Pomme de Pin*. C'était alors la première taverne de Paris; et Robin Turgis, également messager à pied du Trésor, la tenait. Robin avait donc des rapports avec les mêmes personnes que François, et sans doute il fut son ami, car l'écolier parisien pouvait boire à crédit à la *Pomme de Pin*. La taverne avait une entrée presque en face de l'église de la Madeleine, une sortie par derrière sur l'étroite rue aux Fèves où se trouvait le jeu de paume du *Trou Perrette*, une façon de mauvais lieu tout à fait convenable à léguer à un jeune religieux.

Une autre des connaissances de Villon dans la Cité était un paroissien de Saint-Germain-le-Vieux, église qui avait son entrée sur le Marché-Neuf et dans la rue de l'Herberie, où demeuraient les herboristes : c'était Colin Galerne, barbier et marguillier de l'église, que François Villon nommera « son barbier ». Il habitait la maison voisine de celle de l'herboriste Angelot Baugis; mais il reste bien douteux qu'il coupât les cheveux de Villon et lui rasât le visage. Galerne devait surtout exercer la petite chirurgie. C'était un homme fort connu à Paris : bientôt on le trouvera lieutenant du maître barbier du roi; il marchandait au sujet du prix d'un Galien que le scribe Durand devait lui écrire de bonne écriture et à lignes espacées, afin d'y réserver la place d'une glose dans les marges. Chez le barbier, les mauvais enfants comme Villon allaient se faire panser après les rixes; mais ils étaient tenus de lui déclarer leur nom. Villon eut-il alors à se plaindre de Galerne? On n'en saurait douter quand on le voit, jouant sur son nom de Galerne, qui désignait le vent froid du nord-ouest, lui léguer :

Ung gros glasson (prins ou? en Marne)
Affin qu'a son ayse s'yverne.

De l'estomac le tiengne pres;
Se l'yver ainsi se gouverne,
Il n'aura chault l'esté d'après!

En effet le pauvre barbier qui aurait suivi ce conseil serait infailliblement mort d'une bonne fluxion de poitrine.

Le Palais n'était plus l'ancienne demeure des Capétiens sur la pointe de la Cité, et dont l'enceinte crénelée était fortifiée de grosses tours. Les rois avaient peu à peu abandonné cette résidence. Au temps de Charles V on n'y voyait plus que les attributs de leur office : c'était le siège par excellence de la justice et de l'administration des finances. On pénétrait dans le Palais par deux portes à tourelles, situées toutes deux rue de la Barillerie. C'est là que les pages et les serviteurs des présidents, des conseillers et autres officiers de la cour attendaient leur maître, en tenant les mules à la bride. Ce sont de gentils compagnons, un peu étourdis, comme les aima Villon. Car souvent ils s'amusaient à se jeter des pierres, à tirer la dague ou le couteau, à jouer aux dés sous la Sainte-Chapelle; ils exigeaient des bienvenues de la part des pages qui venaient ici pour la première fois, coupaient les brides, enlevaient les housses et les étriers des mules porteuses de registres. On devra souvent les menacer d'être battus de verges par les carrefours de Paris au cul de la charrette, et parfois on leur coupera les oreilles à la porte du Palais.

L'entrée principale du Palais était défendue par une poterne; elle était contiguë à la chapelle Saint-Michel et ouvrait presque en face du chevet de la Sainte-Chapelle; l'autre porte donnait sur la grande cour où les Basochiens plantaient le may. On était alors dans l'enceinte du Palais où le concierge, un puissant personnage, avait toute juridiction : mais parfois aussi il n'eut pas le pouvoir d'arrêter le flot turbulent des écoliers, comme cette nuit-là où ils vinrent enlever la pierre du Pet-au-Diable déposée au Palais.

Après avoir traversé la cour du May, on montait les grands degrés dont le perron, ou pierre de marbre, servait à faire les amendes honorables, pour arriver à une grande galerie dite des Merciers. Là se vendaient des joyaux d'or et d'argent, des pierres précieuses, des habits vieux et neufs, des étoffes mer-

veilleusement brodées, du fil et de la soie, des fourrures, des livres, des jeux d'échecs et de dés, d'admirables poupées merveilleusement habillées qui firent la joie des petites filles de ce temps. On y montrait aussi un serpent monstrueux, glorieux témoignage de la victoire que remporta cet autre Hercule, Godefroy de Bouillon.

La galerie des Merciers donnait dans la Grand'salle, parallèle à la Seine, toute bruissante des conversations des avocats et des procureurs qui y donnaient rendez-vous à leurs clients.

Cette belle salle n'avait pas moins de cent vingts pieds de long sur cinquante de large; elle était couverte de deux admirables berceaux de charpente prenant appui sur huit gros piliers qui la partageaient en deux vaisseaux. On y voyait, presque au faîte, les statues des rois de France, enluminées et dorées, d'une ressemblance et d'une expression telles qu'on aurait pu les tenir pour vivantes; de hautes cheminées, un autel de saint Nicolas, un serpent empaillé et le modèle d'un cerf que le roi Charles VI avait projeté de faire couler en or massif afin de mieux conserver ses finances. Dans le fond se dressait l'immense table de marbre dont la surface polie reflétait les vitraux embrasés par les feux du couchant. Elle servait aux rois qui y donnaient un grand repas après leur sacre; là « Looys le bon roy de France » célébrera le banquet qui suivit son entrée à Paris, le 2 septembre 1461. Et les joueurs de farces y monteront comme sur des tréteaux.

C'était un vacarme! les oisifs et les acheteurs entouraient les boutiques de marchands rayonnant autour des quatre premiers piliers; et les coupeurs de bourses opéraient à loisir dans cette foule pressée. Quant aux avocats et aux procureurs, ils se tenaient autour de la salle, assis sur les bancs qu'ils avaient loués et qui garnissaient ses côtés. C'est là qu'on pouvait rencontrer par exemple Me Andry Couraud, le procureur du roi de Sicile; Robert Vallée, que Villon nomma son procureur. Ils étaient assistés de ces clercs d'avocats et de procureurs qui formaient le royaume de la Basoche, gens toujours prompts à la raillerie et à faire payer aux béjaunes « beuveries et mangeries ». Qui sait si Villon ne fut pas l'un d'eux?

La Grand'chambre où siégeait le Parlement, était une

assez vaste pièce donnant dans la Grand'salle, et qui avait en outre une porte spéciale pratiquée dans le mur septentrional du Palais.

Les présidents et les conseillers siégeaient sur les « hauts bancs », recouverts d'une tapisserie fleurdelisée, de chaque côté de la chambre qu'on appelait le parc ou parquet : cet endroit était séparé du reste de la salle par une barre. Cette pièce prenait jour par des verrières blanches aux armes de France; Colard de Laon y avait peint un tableau et le greffier Nicolas de Baye avait fait tracer, en particulier au-dessus des sièges, des sentences empruntées aux écrits des prophètes, des philosophes et des poètes latins qu'il aimait. L'été on jonchait les salles d'herbes; l'hiver on y étendait les nattes que les rats avaient épargnées. N'empêche qu'il pleuvait parfois dans la Grand'chambre, et qu'une pierre s'y détachait de la voûte de temps à autre.

Mais on aimait son métier. On siégeait courageusement depuis le soleil levant jusqu'à midi et, durant l'été, très souvent l'après-dîner. Villon a vu certainement ces parlementaires dont quelques-uns furent ses victimes, d'autres ses connaissances : Guillaume Cotin, président des Enquêtes; Thibaud de Vitry, André Cotin, Philippe Braque, Barthélemy Claustre, Jean Angenoust, Louis Raguier, Jean de la Vacquerie, conseillers.

Et comme ils portaient un chaperon fourré d'écarlate, de gros manteaux qui les faisaient dire « armez de leur manteaux fourez », Villon, qui excelle à bien voir, se représentera dans la ballade des contradictions :

Nu comme ung ver, vestu en président.

Quant à la Chambre des Requêtes, elle comprenait six maîtres : elle était installée, depuis le règne de Charles V, dans une petite salle « assise au coin de la grande salle du Palais ». Un clerc, des huissiers et des sergents y demeuraient attachés. Ce sont de puissants personnages qui ont connaissance des causes des personnes privilégiées. Villon a pu y voir Jean Baubignon, chanoine; mais toutes ces grandeurs ne lui en imposaient guère, à lui qui avait tant médité sur l'égalité des êtres devant la mort :

Quant je considere ces testes
Entassees en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux deniers,
Ou tous furent portepanniers :
Autant puis l'ung que l'autre dire...

Les affaires criminelles étaient alors jugées par des conseillers laïcs choisis dans la Grand'chambre. Ils se réunissaient pour cela certains jours, en général le vendredi et le samedi, dans la petite tour de saint Louis, appelée la Tournelle, située derrière la Grand'chambre : elle était meublée de bancs, sur lesquels il y avait des coussins, de dressoirs, d'un buffet, comme toutes les salles de justice enfin. Un greffier particulier enregistrait les plaidoiries criminelles, allait au Châtelet et à la Conciergerie recueillir les confessions des détenus, accompagnait les criminels aux exécutions et donnait ensuite un repas aux huissiers. Au temps de François Villon, les présidents de la Tournelle furent Nanterre, Boulenger et Thiboust, qui alternaient tous trois : ce dernier était parent du chanoine de Saint-Benoît. Enfin Villon fera l'exécuteur de son testament de pauvre le riche Guillaume Colombel, « sire Colombel », payeur des gages de tout ce Parlement.

On nommait « Conciergerie du Palais Royal » une suite de bâtiments régnant autour d'une grande cour, en bordure de la Seine. C'était l'ancien séjour de saint Louis, qui avait servi dans la suite au concierge du Palais : office considérable dont le roi disposait seul. Car le concierge avait la garde des clefs du Palais, la surveillance des portiers, des sentinelles et des geôliers, toute juridiction dans son enceinte. La reine Isabeau avait été concierge du Palais et le chancelier obtint souvent cette charge : ces grands personnages y déléguaient naturellement un lieutenant. Cette « conciergerie » valait donc mieux que celle de Gouvieulx! Dès le XIVe siècle la Conciergerie sera surtout une prison. On utilisera les tours, et principalement le gros donjon, pour y loger les prisonniers.

La geôle de la Conciergerie était mise à ferme : le geôlier achetait cette charge et y déléguait le plus souvent un commis. Il devait assurer la nourriture des prisonniers et fixait pour eux la dépense de bouche. Un tableau, que l'on cachait par-

fois aux prisonniers, contenait l'ordonnance de la geôle et les taxes qui pouvaient être perçues sur eux. Le geôlier pensait surtout à remplir sa bourse « de deniers », et l'on voit souvent que la cour doit modérer, suivant le prix des vivres, la redevance que le geôlier a le droit de prendre sur chaque table de prisonniers. Il devait aussi assurer leur garde, ne les laisser parler à personne sans l'autorisation de la cour. Mais c'était là un point sur lequel on ne se montrait pas très sévère.

Malgré ce qu'on a pu écrire à ce sujet, les prisons de la Conciergerie n'étaient pas très rigoureuses. Elles l'étaient moins que celles du Châtelet. Si un prisonnier y tombait malade, on le descendait aux basses galeries et parfois même on le délivrait : c'est pourquoi une femme faisait chercher au dehors une pinte de sang pour simuler une maladie. Et quand on conduisait les gens à la chambre de question, c'était surtout pour les intimider. On voit que chacun pénètre sans trop de difficultés dans ces prisons : il faut interdire aux personnes étrangères de prendre part au jeu de paume qui est dans la grande cour la récréation des prisonniers. Les évasions de prisonniers étaient très fréquentes. Ainsi Jean de la Haie s'était sauvé en 1404, avec d'autres compagnons, par la chapelle où se disait la messe pour les prisonniers, et était allé se mettre en franchise à Notre-Dame. Parfois les détenus sont autorisés à coucher en ville; d'autres fois on voit le valet de la geôle se charger de porter à l'extérieur leurs messages.

C'est ce que nous montre la mésaventure d'un certain Étienne Garnier, que nous retrouverons plus tard au Châtelet, et à qui Villon adressa une si joyeuse ballade. Étienne Garnier, qui avait de l'argent, prenait à ferme toutes sortes de bénéfices. Ainsi, en 1453, il était geôlier de la Conciergerie du Palais et avait délégué dans cet office un certain Gautier Ferrebouc, son clerc. Il y avait en ce temps-là un prisonnier qui se nommait Richard Mignot et désirait visiter sa femme, nourrice chez Jean le Picard, et prendre de l'argent qu'il avait rue Saint-Martin. Or, tandis qu'il l'accompagnait à travers la ville, Ferrebouc fit la conversation avec une femme rencontrée en chemin. Mignot fila et se mit en franchise en l'église Saint-Laurent. Étienne Garnier, geôlier en titre, fut déclaré responsable et remplacé par Jean Papin, commis de

Guillaume Amaury; il fut en outre condamné à 100 livres d'amende qui devaient être employées à la réfection des tapis et à dire la messe du matin; il garda même quelque temps prison et fut déclaré inhabile à tenir une geôle.

Nous retrouverons Garnier, malgré cette défense, clerc de la geôle du Châtelet, et Papin, tout comme Garnier, laissa s'échapper des prisonniers de la Conciergerie : il fut destitué de ce fait, comme le sera aussi son successeur! N'empêche que ces prisons, mal closes, étaient noires : et c'est un legs plaisant que fera Villon aux prisonniers, dans cette obscurité, « de son miroir bel et indoine ». Ils ont pu être « enferrés sous trappe volière »; on les comparera à des oiseaux « en mue » ou en cage, à des « pigeons »; ils étaient fort exploités par des geôliers qui les faisaient chanter et payer des gîtes après leur élargissement; mais il demeure certain, on l'a vu, que l'on pouvait dans de telles prisons, se distraire au jeu de paume; que tout le monde y entrait; que les portes en étaient assez mal fermées.

Pourquoi Villon souhaitera-t-il également aux prisonniers la « grace de la geolière »?

Avec notre poète, il faut presque toujours entendre le contraire de ce qu'il affirme. Si le geôlier est le maître des prisonniers, il demeure à son tour, comme il advient, à la discrétion de madame la geôlière. On pense le rôle que tient une telle ménagère, par exemple dans l'administration de la table. Et si cette femme, comme l'épouse de Jean Papin, geôlier de la Conciergerie, outrage les prisonniers et leur fait mille insolences, en sorte que la cour doit lui interdire de telles pratiques, sous la menace d'être bannie de Paris, battue publiquement et pilorisée, je souhaite aux prisonniers la grâce de cette mégère, peut bien penser Villon. Mais je leur souhaite aussi de rencontrer la pitié ou la crédulité de Marion la Sillée, chambrière et servante de Philippot Rousseau, geôlier de la Conciergerie, à qui Jean Lallemant fit promesse de la faire bien riche. Certes, elle ne consentit jamais à lui procurer des limes; mais elle lui bailla de la cire et il prit l'empreinte de la clef du guichet sur le petit huis de la geôle. Un détenu fit parvenir cette empreinte à des amis qui forgèrent une clef, et Lallemant sortit tranquillement de sa prison, un soir après

souper. Baratier aussi l'avait éprouvé quand il s'était échappé de la basse et obscure prison du Puy. Il avait promis à la fille du geôlier bagues et anneaux : c'était une enfant de douze ans. Et celle-ci lui avait fait passer dans son cachot des vêtements, une lime. Baratier se désenferra, prit les clefs, ouvrit la porte de la prison, se perdit avec la fille de la geôlière dans la foule des pèlerins.

Quelques pas hors de ces ténèbres de la Conciergerie, et l'on était à la pointe de la Cité, alors occupée par un beau jardin dessiné de treilles. Il y avait là un paysage charmant et rural. La rivière s'insinuait en minces fils d'argent dans les terres meules des îlettes; des saules étêtés ponctuaient leurs bords. Dans la saison des foins, les faucheurs venaient couper l'herbe de ces prairies que fanaient les femmes, ainsi que nous le voyons par une belle miniature de ce temps.

« Quant à l'industrie des lays qu'il feit en ses testamens, pour suffisamment la congnoistre et entendre, il fauldroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses, et les hommes dont il parle : la mémoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. » Ainsi l'a déclaré Marot en 1533. Est-ce trop ambitieux de dire qu'à quatre siècles de distance nous en savons plus sur Villon et son temps que Clément Marot, séparé de notre poète par deux générations à peine? Est-il possible de suspendre un petit volet, minutieusement peint à la façon des Flamands, au truculent et vaste tableau de la Cité imposé par Hugo à notre imagination? Après avoir erré du moins à la suite de Villon dans ce voyage que seuls les documents nous permettent de refaire après lui; après avoir noté la physionomie des légataires, remarqué les associations d'idées qui paraissent bien avoir été le point de départ de facéties toutes de circonstance, on peut affirmer vraiment que la plaisanterie de Villon est toute locale, qu'elle demeure éminemment parisienne.

PIERRE CHAMPION

LES JUIFS EN POLOGNE RUSSE

Par une ironie singulière, les élections d'octobre 1912 ont envoyé à la « Douma d'Empire » comme représentant des Polonais de la ville de Varsovie[1], qui sont 450 000 sur 800 000 habitants, un ouvrier socialiste dont l'élection fut assurée par les Juifs. Et pourtant Varsovie n'est pas devenue socialiste.

Les Polonais arrivaient à la lutte divisés par des questions de personnes et découragés : le parti national-démocrate, qui avait fourni presque exclusivement le personnel parlementaire des trois premières Doumas, s'était scindé en deux fractions ennemies; aucun autre parti n'était assez populaire pour le remplacer; beaucoup de Polonais se rendant compte du rôle insignifiant joué par le « club » pendant la précédente législature, ou effrayés des formalités du scrutin et de la perte de temps qu'elles entraînaient, s'abstinrent de voter.

Les Juifs, au contraire, unis, patients, animés du désir de faire triompher leurs aspirations et possédant proportionnellement un plus grand nombre d'électeurs (à cause des

1. La loi électorale russe modifiée en 1907 ne donne au « Royaume de Pologne » que douze députés polonais pour plus de 11 millions d'habitants, polonais et juifs, soit un pour chacun des dix gouvernements, et un pour chacune des deux villes de Varsovie et de Lodz. En outre, deux députés russes représentent, l'un la population orthodoxe des gouvernements de Lublin et de Siedlce, l'autre les 50 000 Russes, la plupart fonctionnaires ou officiers, de la ville de Varsovie.

patentes qu'ils payent comme commerçants), les Juifs votèrent tous; l'habileté qu'ils eurent de choisir un candidat non juif afin de lui gagner les voix de quelques Polonais avancés assura le succès d'un socialiste.

Aujourd'hui les Polonais sont consternés et indignés; beaucoup trouvant là une raison de plus d'être antisémites songent à secouer la domination économique des Juifs en boycottant leurs banques, leurs magasins, leurs produits, tâche malaisée, car le Polonais n'est encore, en Pologne russe, ni financier, ni commerçant, ni industriel — ou très peu — et est incapable d'ici à longtemps de se passer des Juifs.

Il y a aujourd'hui en Pologne comme en Russie une question juive, seulement elle ne se pose pas de la même façon. Tandis que les Russes se demandent s'ils doivent laisser entrer les Juifs, chez eux et provisoirement les repoussent, les Polonais depuis longtemps ont cherché avec les Juifs un « modus vivendi » légal ou pratique, lequel est difficile à trouver.

La plus grande partie des quatre-vingts gouvernements de l'Empire russe est interdite aux Israélites : ils n'ont pas le droit d'y circuler, à plus forte raison d'y posséder ni d'y résider : seuls les commerçants payant la première patente, les avocats, les médecins sont autorisés à y voyager pour leurs affaires, sans leurs femmes ni leurs enfants, et à condition de se soumettre à d'humiliantes formalités de police. Les autres sont parqués dans quatorze gouvernements de l'ouest et du sud-ouest, non compris les dix gouvernements qui constituent le « Royaume de Pologne ».

Dans ces derniers temps, ce régime s'est encore aggravé : la tolérance dont les Juifs bénéficiaient dans certaines villes, à Kief par exemple, ou à Moscou, a fait place à un nationalisme qui s'est traduit par l'expulsion de milliers de familles dont le plus grand nombre, trop pauvres pour s'expatrier en Amérique ou en Allemagne, se sont installées en terre polonaise : on y trouve aujourd'hui 1 700 000 Juifs sur 12 000 000 habitants, on estime que plus de 100 000 sont arrivés dans les quinze dernières années : Varsovie à elle seule en a 340 000 sur 800 000 âmes.

En Pologne, si une coexistence de plusieurs siècles a adouci les conflits entre les deux races, si elles se supportent dans

une certaine mesure, si les nouveaux venus n'ont pas eu à craindre les explosions d'un antisémitisme prêt à passer aux actes comme à Kichineff ou à Bialystok, il n'en demeure pas moins que la présence d'un nombre aussi considérable d'éléments étrangers, de plus en plus rebelles à l'assimilation, présente chez une nation opprimée et luttant pour l'existence un danger des plus graves.

*
* *

Depuis très longtemps il y a des Juifs en Pologne. Contrairement à l'opinion généralement reçue, tous ne sont pas venus d'Allemagne : les premiers vinrent du midi, de Crimée [1] en particulier où, pendant un siècle et demi, régna une dynastie juive.

Après la grande invasion mongole au milieu du XIIIe siècle, ils commencent à affluer de l'ouest en même temps que les colons allemands appelés pour cultiver le pays dépeuplé.

Au XIIIe siècle, ils forment un cinquième de la population totale, et le prince Boleslas de Kalisz les dote d'un « privilège », à quelques modifications près conservé et confirmé par tous ses successeurs jusqu'au XVIIe siècle. Ce privilège leur garantissait le droit d'habiter ses États, d'y commercer, d'y prêter à intérêt, d'y pratiquer librement leur religion; il leur assurait la justice dans les contestations avec des Chrétiens et leur accordait des tribunaux spéciaux pour régler les différends survenus entre coreligionnaires. « Ce dernier avantage, déclare un auteur juif [2], peu suspect de partialité, a excercé une très fâcheuse influence sur l'évolution sociale et intellectuelle des Juifs en les séparant de la société polonaise dans laquelle ils étaient appelés à vivre. La base du droit religieux était le Talmud : on se bornait à le commenter sans fin au lieu de se mettre à l'étude du droit indigène et de s'y soumettre. »

1. Là encore il en existe aujourd'hui. Jusqu'au milieu du XIXe siècle plusieurs centaines habitaient la petite ville de Tchoufout Kab à cinquante verstes au nord de Sébastopol : à présent il n'y demeure plus parmi les ruines qu'un rabbin et sa famille.

2. *Historija Zydow*. H. Nussbaum.

C'est du règne de Casimir le Grand, au XVIe siècle, que date le plus important établissement des Juifs en Pologne. Le nombre toujours croissant des colons allemands, l'entrée de Cracovie dans la grande association de la Hanse, favorisaient le développement économique du royaume : désireux de le voir s'enrichir aussi de capitaux, Casimir ne cessa d'y attirer les Juifs en précisant la législation qui les protégeait et en renforçant leur autonomie. Pour leur prouver d'une façon éclatante sa faveur, il les établit sous les murs mêmes de son palais dans la ville de Kazimirz[1] à laquelle il donna son nom et qu'il dota d'une synagogue de style gothique qui existe encore aujourd'hui. Détail curieux : on trouve dans les dernières années du XIVe siècle un banquier juif spécialement attaché à l'Université de Cracovie pour prêter, à un taux fixé par la loi, de l'argent aux étudiants. Il y avait bien de temps en temps des mouvements de férocité populaire; la foule, très religieuse et peu accessible aux considérations politiques, détestait le Juif : plusieurs, accusés d'avoir profané des hosties, furent brûlés vifs; on leur interdit de s'habiller comme les nobles, de porter sur eux armes et bijoux. Cette impopularité s'étendit au loin : au XVIe siècle, le roi Sigismond-Auguste qui leur est favorable demande inutilement au tsar de Moscou de leur permettre l'accès de ses États pour y commercer. Même en Pologne, ils n'ont pas le droit de s'établir partout : à Varsovie, par exemple, capitale et résidence royale depuis 1610, on n'en tolère qu'un très petit nombre, les autres ne peuvent y venir pour leurs affaires que pendant la réunion des diètes ou les fêtes.

L'arrivée des Jésuites après le concile de Trente, et surtout la longue lutte contre les Cosaques de l'Ukraine inaugurèrent la plus malheureuse période de l'histoire des Juifs polonais poursuivis dans le royaume par des foules excitées à l'intolérance, des milliers furent, sur les confins, massacrés par les schismatiques zaporogues.

Depuis lors, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ils sont en décadence, des sectes les divisent : conservateurs obstinés, ils refusent de s'instruire dans les sciences profanes, n'appren-

1. Kazimirz, devenu un faubourg de la ville actuelle de Cracovie, est encore habité exclusivement par des Juifs.

nent rien que la Bible et ses commentaires et restent étrangers à la civilisation de leur temps : ils ont leur costume, leurs mœurs et même leur langue, leur « jargon » ou « jüdisch », idiome à base d'allemand du dialecte francfortois, fortement mélangé de tournures et de locutions hébraïques et polonaises, et ils y tiennent fort.

La constitution du 3 mai 1791, heureuse réaction contre les anciens errements, et qui aurait peut-être sauvé le pays, si la Prusse et la Russie n'avaient empêché qu'on l'appliquât, proclamait la liberté religieuse absolue et sans restrictions.

Lors du soulèvement de 1794, un Juif nommé Bilek, obtint de Kosciuszko la permission de lever un régiment de cavalerie légère, composé exclusivement de Juifs : presque tous se firent tuer courageusement ; Bilek échappa et reprit du service quelques années plus tard dans les armées de Napoléon.

Le troisième partage (1795), qui raya la Pologne du nombre des États, avait donné Varsovie et la rive gauche de la Vistule à la Prusse : le nouveau gouvernement ayant décidé, en 1797, de procéder à un recensement ordonna à tous les Juifs de prendre un nom de famille : jusqu'alors, on les avait désignés, comme dans l'antiquité, par leur prénom suivi de celui de leur père, auxquels on ajoutait quelquefois le lieu d'origine ou de résidence (Isaak ben Jakob Grodziski (Isaac fils de Jakob de Grodzisk). En principe le choix du nom leur fut laissé, mais beaucoup n'en choisirent pas et les fonctionnaires prussiens ignorant le polonais et malintentionnés leur donnèrent des noms presque toujours allemands, généralement bizarres, parfois même grotesques : il y eut des Goldberg (montagne d'or) ; Goldfluss (fleuve d'or) ; Goldfeder (plume d'or) ; Liebeskind (cher enfant) ; Gutglas (bon verre), et quantité de terminaisons germaniques en berg, sohn, baum, qui distinguent aujourd'hui encore les Juifs du reste de la nation. Beaucoup conservèrent comme nom de famille l'adjectif du lieu d'origine (Poznanski, de Posen ; Lubelski, de Lublin).

Le gouvernement du grand-duché de Varsovie fondé en 1807 par Napoléon avait d'abord accordé aux Juifs une complète égalité de droits, mais Frédéric-Auguste de Saxe, nommé grand-duc par l'empereur, sans leur refuser en principe ces

libertés, en suspendit la jouissance pour dix années, dans l'espoir que, pendant ce temps, les Juifs modifieraient ce qui dans leurs usages les différienciait du milieu polonais. Étrange cercle vicieux! on ne peut exiger de gens tenus à l'écart et méprisés qu'ils éprouvent l'envie d'imiter ceux dont ils ont à se plaindre. Naturellement, il n'obtint aucun résultat.

Alexandre Ier, devenu souverain constitutionnel du « Royaume de Pologne » rétabli en 1815 par le Congrès de Vienne, incorpora les Juifs dans l'armée et leur prescrivit d'abandonner leur costume, mais ce fut sans succès.

En 1821 on leur fixe de nouveau à Varsovie certains quartiers pour y résider : les commerçants polonais des autres parties de la ville profitent de l'absence de concurrents pour élever leurs prix et les consommateurs en souffrent.

C'est en 1862 que tombent, par l'initiative du marquis Wielopolski, les dernières limitations de droits civils et politiques : les Juifs sont autorisés à posséder des terres à la campagne, des maisons et autres immeubles partout en ville; ils sont admis à témoigner dans les actes notariés et dans ceux de l'état civil comme en matière criminelle, au même titre que les chrétiens.

La même année, on procède à des élections aux conseils de district : sur 615 délégués élus, on compte 27 Juifs ce qui dénote une tendance libérale très nette parmi les populations des campagnes où les Juifs sont encore peu nombreux; aux conseils municipaux des villes, 28 Juifs sont nommés sur 184 délégués, ce qui prouve chez les Juifs une tolérance égale, puisqu'ils forment en réalité le tiers de la population des grandes et surtout des petites villes : exemple instructif que devraient méditer les antisémites acharnés d'aujourd'hui.

Sans nul doute ce mouvement libéral eût continué si le soulèvement de 1863 n'avait pas éclaté. Pourtant en mainte rencontre on vit les Juifs se battre dans les rangs polonais pour l'indépendance de la Pologne; on en vit même chanter, dans les églises catholiques, les hymnes nationaux polonais au milieu d'un enthousiasme qui devait vite faire place au désespoir de la défaite et à la terreur de la répression, pour renaître, un instant bien fugitif en octobre 1905, lors de la proclamation de la constitution russe à Varsovie.

*
* *

A quelle étrange illusion se laissait aller le poète Kraszewski, quand il écrivait en 1883 que la question juive en Pologne n'existait plus? La vérité est qu'elle se pose aujourd'hui avec autant et peut-être plus de gravité qu'il y a cent ans, étant compliquée du fait que le nombre des Juifs continue à augmenter rapidement et que les Polonais, n'étant plus maîtres chez eux, ne peuvent tenter de résoudre le problème à leur gré. Privés de toute autonomie politique, ils subissent les lois faites par les Russes : c'est la bureaucratie pétersbourgeoise qui gouverne à Varsovie, avec le même personnel et par les mêmes moyens qu'à Moscou, à Samarkand ou à Wladivostock; à l'institution de la Douma, les Polonais n'ont gagné que de pouvoir se plaindre tout haut, mais inutilement, car ce sont les députés de Moscou, de Samarkand et de Wladivostock qui décident si l'on modifiera les limites du « Royaume de Pologne », ou si les villes y auront le droit d'élire elles-mêmes leurs conseils municipaux.

On ne pouvait trouver de meilleur moyen d'affaiblir la masse polonaise que d'y mêler une grande quantité de Juifs : il semble bien que les Russes ont essayé de ce moyen, tout comme ils ont tenté d'affaiblir la puissance du catholicisme en favorisant le développement dans le peuple de l'hérésie « marianite ». Comme on faisait remarquer à Plehwe, alors qu'il était ministre de l'Intérieur, l'inutilité de tous les efforts pour russifier la Pologne : « Attendez, aurait-il répliqué, attendez; nous vous enverrons 200 000 Juifs russes. » Ils sont venus ces 200 000 ou presque, sans que la Pologne ait cessé d'être polonaise et même elle en a polonisé quelques-uns. Habitués à la difficile concurrence des Russes qui sont des commerçants-nés, les Juifs nouveaux venus apportèrent des procédés de lutte violente, une grande âpreté aux affaires, et leurs coreligionnaires qui, parmi les Polonais, médiocres commerçants, gagnaient leur vie modestement, mais sans fièvre furent les premiers à souffrir de cette invasion. Les « Litvoques », comme on appelle les nouveaux venus, parce que beaucoup vinrent de Lithuanie, avaient peu à peu, aban-

donné leur jargon pour la langue russe; très Juifs avec cela, trop Juifs, pourrait-on dire, au gré de beaucoup de Juifs eux-mêmes, sionistes ou nationalistes, ils fournirent un nouveau prétexte aux exagérations des antisémites, si funestes au triple point de vue politique, social et économique. Et en plus de ceux-ci se déversèrent sur la Pologne une quantité de très pauvres familles aux innombrables enfants, sans métier précis, qui renforcèrent le prolétariat des villes; le paupérisme déjà effroyable s'aggrava, et avec lui le banditisme.

Quel rôle jouent en ce moment les Juifs en Pologne russe et quelle est, à leur égard, l'attitude des Polonais?

Le mouvement d'assimilation qui se dessinait avant l'année 1863 et qui, par la vitesse acquise, se prolongea une vingtaine d'années s'est arrêté. Tant que la Pologne constitua un État indépendant, les Juifs raisonnables sentant que leur sort dépendait de cet État, et d'autant plus intéressés à accepter ses lois que celles de plusieurs pays voisins, Russie, Roumanie, leur étaient ouvertement hostiles, tendaient à se rapprocher du gros de la nation; depuis que les Russes sont les maîtres à Varsovie, le polonisme attire moins les Juifs; ils n'ont plus aucun intérêt pratique à embrasser la cause des vaincus.

Aujourd'hui l'élite seule est assimilée; seuls les riches et les « intellectuels » parlent polonais, pensent en polonais et se sentent en complète communauté d'âme avec les Polonais. Il y a eu de nombreux mariages mixtes après conversion [1]; des deux côtés des intransigeants les blâment, et il faut reconnaître que tous n'ont pas donné d'heureux résultats, mais le nombre n'en augmente pas, non plus que celui des conversions. Il y a cinquante ou seulement trente ans, beaucoup de Juifs riches, désireux de se ménager une entrée plus facile dans la haute société de Varsovie, embrassaient volontiers soit le catholicisme, soit le protestantisme : le cas ne se voit guère

1. Il ne s'agit que de conversions de Juifs au christianisme, la loi russe ne reconnaissant pas la conversion d'un chrétien (catholique, protestant ou orthodoxe) au judaïsme, ou plutôt ne l'autorisant que lorsqu'il s'agit d'un retour, au cas où l'un des parents ou des grands-parents aurait été Juif. (Ukase de tolérance de 1905).

plus. On constate au contraire un réveil de dignité chez beaucoup de familles distinguées devant les manifestations de mauvais goût de certains Juifs convertis qui répudient avec horreur pour eux et pour leurs enfants tout ce qui rappelle leur passé et la race de leurs pères. Le mot de Juif n'était plus dans leur bouche qu'une épithète méprisante, synonyme d'ignorance, de saleté et de bassesse. Une telle affectation ne pouvait manquer de produire une réaction.

D'autre part, l'édit de tolérance publié en 1905 n'a pas été moins utile aux Juifs qu'aux Catholiques : jusqu'à cette date qui fut aussi celle de l'abolition de la censure, il leur était impossible de manifester publiquement leur existence : depuis lors, il leur est permis d'apposer sur leurs magasins des enseignes en caractères hébraïques, à la condition qu'elles y soient aussi en russe; ils peuvent avoir des journaux, et ils ont en effet à Varsovie quatre quotidiens écrits en jargon et imprimés en hébreu ; l'un des quatre, le « Hajnt » a plus de lecteurs à lui seul que tous les journaux polonais réunis (environ cent mille); enfin plusieurs théâtres de faubourgs très fréquentés par la peuple jouent en jargon, chaque jour, des pièces d'auteurs juifs [1].

Ces signes extérieurs ont eu le double effet de mécontenter les Polonais et de donner confiance aux Juifs. C'est à cette époque que se place la naissance du « nationalisme » chez les Juifs, qui auraient voulu envoyer un représentant au parlement russe : mais sur les trente-six députés envoyés par le Royaume de Pologne à la première Douma, comme sur les onze qui siégeaient à la troisième, il n'y eut pas un seul Juif : la loi électorale ne leur avait pas réservé une curie spéciale, et le libéralisme des Polonais n'alla pas jusqu'à leur concéder de bon gré un siège.

Malheureusement pour les Juifs, leur valeur économique est à présent assez faible : contrairement à ce que l'on croit généralement, ils sont dans l'ensemble misérables, et il n'existe

1. Il existe un certain nombre de romanciers ou de poètes Juifs, peu connus en général, parce que leurs œuvres ne sont pas traduites. Celles de S. Asch, publiées aussi en allemand, donnent une idée fidèle et très intéressante des mœurs et des idées juives : Cf. « Das Städtchen (la petite ville), Bilder aus dem Ghetto (Tableaux du Ghetto) et « Amerika » (Amérique).

parmi eux que peu de familles riches (dix à douze millionnaires israélites à Varsovie).

Peu intelligente, abrutie par une hérédité d'abaissement moral et de misère matérielle, ignorante et inaccessible aux idées de progrès, la foule arrive tout juste à ne pas mourir. Sur les 340 000 individus que compte la communauté israélite de Varsovie, 30 000 vivent de la bienfaisance publique ou privée, 30 000 autres se réveillent le matin sans savoir comment ils mangeront dans la journée. Des centaines vendent dans la rue des fruits, des gâteaux (quels fruits et quels gâteaux!) ou sont vaguement commissionnaires, gagnant de quoi faire vivre dans un logis ignoble leur nombreuse famille, car tous ont beaucoup d'enfants, qui, chose singulière, dans les conditions d'hygiène les plus défavorables, et mal nourris[1] meurent moins que les petits chrétiens.

Il faut avoir parcouru les quartiers de la vieille ville à Varsovie, celui de Nalewki où jadis les parquait la loi, où vivent encore la plupart d'entre eux, et encore certaines petites villes de province pour imaginer cette vie de Juifs.

Des rues pavées en tête de chat, de minuscules trottoirs le long de hautes maisons aux façades sordides; de profonds couloirs voûtés, conduisant à des cours intérieures obscures et humides et fermés par de lourdes portes bardées de fer que surmontent des impostes garnies de grilles du XVIIe siècle : voilà le cadre.

Comme jadis ses ancêtres en Orient, toute la population vit dehors. Assises par terre, les pieds dans un ruisseau, de grosses femmes bavardent, en qui l'on cherche vainement quelque chose de la proverbiale beauté de la race; déformées par les maternités et par l'immobilité, la tête couverte de la perruque qui remplace la chevelure rasée le jour du mariage, elles sont, pour la plupart, d'une laideur repoussante. Sur des visages fanés et ridés, de très vieilles portent de petits bonnets de dentelle noire, que couronnent des toupets où des perles de verre tremblotent entre des fleurs d'étoffe.

Les enfants sont parfois jolis, toujours en loques et sales :

1. Un médecin allemand qui les voyait pour la première fois, frappé de leur air de faiblesse, portait sur eux ce diagnostic : « Sie sind unterernährt » (Ils sont sous-alimentés).

la crasse se voit bien sur la blancheur de leurs bras et de leurs jambes anémiques; ils ont de grands yeux un peu effrontés, les petites filles d'abondantes nattes crépues, les petits garçons des casquettes noires à étroite visière et de longs pardessus noirs ou gris tombant sur les bottes. Chez les vieux, les lévites noires, trouées, jamais brossées, rapiécées partout, n'ont plus de boutons, les coutures baillent, les bordures s'effilochent, les poches pendent; sous leur barbe blanche, grise ou roussâtre, la chemise, quand il y en a une, baille, et ils vont péniblement, courbés sous de lourds fardeaux. Des boutiques mal rangées et poussiéreuses exhalent des odeurs fétides, et l'on soupire de soulagement en quittant ce coin d'Orient où manque la couleur et que l'on dirait plongé dans un deuil éternel.

Le samedi, jour de Sabbat, une partie de la ville est morte : visites à la synagogue, promenade à pied, prière, lecture et méditation de la Bible, c'est tout ce que les Juifs de stricte observance se permettent. Tout travail est défendu, jusqu'à la cuisson des aliments; défendu aussi de voyager, défendu de toucher à tout argent, donc impossible de prendre un tramway ou une voiture. On cite des gens pieux qui ne font même pas ce jour-là l'effort de soulever le récepteur du téléphone.

Les conséquences de ce rigorisme sont déplorables : il empêche les pauvres de travailler à l'usine, faute de pouvoir chômer le samedi, et les limite au travail à domicile : nulle part le « sweating system » n'est plus appliqué, nulle part aussi on n'en souffre plus. Tous ses goûts d'ailleurs éloignent le Juif de la grande industrie. Il aime l'indépendance, a la vanité d'être son propre maître et la honte d'être simple ouvrier; excellent père de famille, il lui est douloureux d'être séparé de sa femme et de ses enfants, enfin il lui répugne d'obéir à des patrons ou à des contre-maîtres chrétiens. Il y a très peu de domestiques juifs : même dans les familles juives aisées, la plupart du temps, ce sont des chrétiens qui servent.

D'après le recensement officiel russe de 1897, 39 p. 100 des 1 270 000 Israélites du « Royaume de Pologne » se livraient au commerce; 35 p. 100 étaient patrons, ouvriers ou artisans; 2,33 p. 100 seulement d'agriculture.

Certains commerces étaient presque exclusivement entre leurs mains : 93 p. 100 des marchands de grains; 80 p. 100 des marchands de bestiaux; 90 p. 100 des marchands de cuirs et de fourrures étaient juifs.

Si l'on considère l'ensemble des commerçants, on trouve que 61 p. 100 sont des Juifs dans le gouvernement de Varsovie, 77 p. 100 dans celui de Plock; 87 p. 100 dans celui de Lublin; 89 p. 100 dans celui de Siedlce[1].

Un grand nombre émigrent chaque année sans esprit de retour : bien que les statistiques des États-Unis ne distinguent pas les Juifs polonais des Juifs russes, on estime d'après les données du bureau d'émigration, que, sur les 61 000 émigrants juifs de l'année 1909, près de 13 000 venaient du Royaume de Pologne.

Quelques-uns passent seulement la frontière, pour aller s'établir en Allemagne, non pas en Posnanie où leur nombre a diminué sensiblement dans les dernières années[2], mais plus loin, dans les grandes villes : à Berlin, où ils forment 7 p. 100 de la population et payent 28 p. 100 des impôts sur le revenu, à Nuremberg, à Francfort.

Malgré cela, grâce au flot constant de l'immigration et aux qualités prolifiques de la race, leur nombre augmente.

En 1816 sur	2 732 324 hab.,	les Juifs étaient	212 944	soit,	7,8	p. 100.
En 1827 —	4 032 335	—	377 754	—	9,1	—
En 1862 —	4 972 193	—	640 333	—	12,8	—
En 1909 —	11 935 318	—	1 747 655	—	14,6	—

Comme la loi leur interdit de résider sur les terres appartenant aux paysans et qu'ils ne peuvent se fixer que sur celles des seigneurs et dans les villes, les gouvernements qui ont la plus forte population paysanne sont aussi ceux où se rencontre la plus faible proportion de Juifs.

A Varsovie, leur accroissement se marque par les chiffres suivants :

En 1799 sur	64 829 habitants,	il y a	7 688 Juifs,	soit	11,9	p. 100.
En 1816 —	81 220	—	15 579	—	19,2	—

1. *Ludnosc Zydowska.* — B. Wasiutynski, Varsovie 1911.

2. Il y a un siècle la ville de Posen avait 20 000 habitants dont 5 000 Juifs, aujourd'hui sur 150 000 habitants on ne compte que 4 000 Juifs.

En 1856	sur 156 072	habitants, il y a	40 922	Juifs,	soit 26,2	p. 100.
En 1882	— 382 964	—	127 917	—	33,4	—
En 1897	— 683 692	—	219 128	—	32,5	—
En 1910	— 782 641	—	308 488	—	39,4	—

Dans dix-sept villes sur cent seize, les Juifs forment plus de 70 p. 100 de la population et dans quatre, plus de 80 p. 100. Ce sont : Dzialoszyce, 84,3 p. 100 (Gouvernement de Kalisz); Terespol, 85,6 p. 100 (Gouvernement de Siedlce); Szaki, 83,5 p. 100 (Gouvernement de Souwalki); et Kaluszyn, 87,5 p. 100 (Gouvernement de Varsovie)[1].

Dans soixante-dix villes, ils forment la majorité de la population (plus de 50 p. 100); dans chacun des quatre gouvernements de Lomza, de Radom, de Siedlce et de Souwalki, il n'existe qu'une ville où les non-Juifs soient en majorité, et deux dans celui de Kielce.

On comprend que ces chiffres inspirent aux Polonais de tristes réflexions; on comprend moins qu'ils leur conseillent des mesures d'exception.

L'un des premiers projets soumis à la quatrième Douma sera celui de l'autonomie municipale des villes de Pologne, qu'ont administrées jusqu'ici des commissions nommées par le gouvernement, c'est-à-dire par des fonctionnaires de l'État. Tel qu'il a été élaboré en haut lieu, ce projet divise les électeurs en trois curies : russe, polonaise et juive, et restreint les droits de la dernière. Dans les villes où ils ne constitueront pas 50 p. 100 des habitants, les Juifs ne pourront pas élire plus d'un dixième des membres du conseil, et pas plus d'un cinquième quand ils seront plus de 50 p. 100, quel que soit leur nombre.

Peu après que le texte exact eut été connu, le député Jaronski déclara, au nom du groupe polonais à la Douma, qu'il acceptait cette clause restrictive. La plus grande partie des nationaux-démocrates avec leur leader Dmowski applaudit; les conservateurs ou réalistes la blâmèrent et plus encore les progressistes-radicaux.

Il faut, disait un Juif nationaliste, distinguer dans les cin-

1. Statistique publiée par le Bureau du travail social de Varsovie (Biuro pracy spolecznej), 1911.

quante années écoulées depuis Wielopolski, la période qui précède le discours de Jaronski et celle qui la suit : dans la première, malgré quelques pogroms (Varsovie, 1881 ; Lodz, 1891 ; Czestochowa, 1894), la Pologne n'est pas antisémite : sans aimer les Juifs, elle accepte leur concurrence industrielle et commerciale et proteste contre les mesures violentes ou exceptionnelles de la Russie ; dans la seconde, elle désavoue sa politique de tolérance et se solidarise avec le gouvernement de Pétersbourg en acceptant son projet.

La mesure d'ailleurs n'est pas sans avantages pour les Juifs. Ils voient leur nationalité reconnue officiellement par les précautions même que l'on prend pour la distinguer des autres : ils auront aux conseils municipaux des délégués, peu nombreux, il est vrai, mais qu'ils auront choisis seuls et qui ne représenteront qu'eux ; enfin ils seront débarrassés de toute tentative de pression de la part des Polonais.

Il eût été plus sage pourtant de se tenir à l'égalité des droits dont les deux races s'accommodent en Galicie ; et puis les Polonais qui se plaignent d'être persécutés ont le tort de persécuter les Juifs. Si nous étions les maîtres chez nous, disent-ils à leur décharge, nous pourrions être libéraux ; à présent nous sommes menacés ; c'est notre vie nationale même que nous défendons : le gouvernement de Pétersbourg nous donne ce moyen de lutter, nous l'acceptons à défaut d'autre.

Si le polonisme est vraiment menacé par les Juifs, il ne sera pas sauvé parce que dans les conseils municipaux il y aura quelques Juifs de moins et le malheur est qu'en politique les manifestations de haine en appellent d'autres : aujourd'hui Russes et Polonais s'entendent contre les Juifs ; sait-on ce que réserve l'avenir, et si demain Russes et Juifs ne s'entendront pas contre les Polonais ?

Et puis les Juifs n'aspirent pas du tout comme certains l'imaginent (ou plutôt le disent pour animer le peuple de leurs passions), à faire de la Pologne un État juif : ils ne veulent que l'égalité de leurs droits et de ceux des autres citoyens [1] et une culture intellectuelle conforme à leurs traditions, à leurs

1. Par exemple l'accès aux différentes professions qui leurs sont encore fermées : un Juif ne peut être concierge.

mœurs et à leur caractère. Ils veulent vivre à leur guise là où ils sont depuis des siècles.

Un rapide examen de la situation légale des Juifs en Pologne russe montre, il est vrai, tout ce qui les sépare des Polonais. Comme au moyen âge, dans chaque ville, les Juifs forment une commune indépendante [1].

La commune juive de Varsovie comprend 340 000 individus; elle est dirigée par un comité directeur de dix-sept membres élus pour trois ans et rééligibles. Tout Juif payant un impôt annuel de 15 à 750 roubles [2] vote (il y avait, en 1911, 2 620 électeurs sur 8 190 contribuables); les femmes imposées votent par procuration. Le secrétaire, choisi hors du comité, est perpétuel, il assiste aux séances et rédige les procès-verbaux. Ces séances ont lieu une fois par semaine et ne sont pas publiques.

Chaque individu est taxé de 1 à 750 roubles. Au-dessous de 3 roubles, l'impôt n'est pas exigible par la contrainte. Les chiffres suivants attestent le petit nombre de Juifs très riches : 9 seulement payent le maximum, 5 payent 700 roubles; 3 payent 650; 14 payent 600.

Les recettes de la commune, assurées par cet impôt auquel viennent s'ajouter les revenus de quelques dons et legs, atteignaient en 1910, 500 000 roubles (en 1900, 300 000).

Les principaux chapitres de dépenses sont : les établissements d'instruction et de bienfaisance, l'intérêt et l'amortissement des emprunts, l'entretien des cimetières, le traitement des rabbins et des employés des synagogues. Dans trois cents « heder » ou écoles, on enseigne en jargon la Bible et le Talmud et, une heure par semaine, le russe aux garçons de huit à quatorze ans; le polonais y est interdit; puis viennent les écoles appelées « Talmud thora » ou heder réformées au nombre de dix, fréquentées par 1 300 garçons; on y apprend le russe, le polonais, l'arithmétique, l'histoire, etc., enfin un lycée, et l'on projette d'ouvrir des écoles de filles.

Un des principaux projets des nationalistes est l'exten-

1. Le mot polonais « Gmina » par lequel on la désigne signifie bien groupement administratif et non pas communauté religieuse.

2. Le rouble vaut 2 francs 65 centimes.

sion des droits de la commune sur la direction de toutes les écoles, de l'assistance publique, des agences d'émigration, des caisses d'épargne et des monts-de-piété qu'elle ne peut aujourd'hui que subventionner.

Ceux qui voient plus loin rêvent d'un parlement juif qui légiférerait sur toutes les questions juives : selon eux, il faudrait à la Russie un fédéralisme fondé sur la race, ce serait le seul qui pourrait tenir compte des réalités : les Juifs habitent la Pologne, mais ils ont des traditions, des besoins, des droits différents de ceux des Polonais, ils demandent qu'on les satisfasse. Il va de soi que, pour l'instant, on se contenterait de moins : les Juifs voudraient voir reconnaître au « jargon » la même valeur qu'au russe et au polonais : les affiches, les prospectus, les enseignes des magasins, les programmes des théâtres déjà bilingues devraient être en trois langues [1].

*
* *

Il est impossible de prévoir comment la question juive évoluera. Le jour où le gouvernement de Pétersbourg déciderait d'ouvrir aux Juifs le territoire entier de l'empire, un énorme flot s'y répandrait, de Lithuanie à Wladivostock et ils seraient moins nombreux en Pologne.

Alors peut-être pourrait-on reparler d'assimilation : que 20 p. 100 de Polonais ne puissent dans les petites villes assimiler 75 p. 100 de Juifs, c'est une vérité qui saute aux yeux; si les Juifs n'y étaient plus que 6 à 7 p. 100 comme en Allemagne, on les verrait, comme en Allemagne, se fondre rapidement avec le reste de la population.

Si d'autre part la Pologne obtenait (qui peut, en Russie surtout, prédire les idées politiques de demain ?) l'autonomie qu'elle désire, elle redeviendrait dans une large mesure maîtresse de la destinée des Juifs, les attirerait et le mouvement libéral de 1862 renaîtrait.

Si au contraire l'état de choses actuel se prolonge, le

1. En Galicie, les formulaires de mandats-poste, de télégrammes, les inscriptions dans les wagons sont en allemand, en polonais et en ruthène.

nationalisme juif appuyé sur le nombre deviendra sans doute de plus en plus exigeant et remportera des victoires que les gouvernants russes auront intérêt à faciliter : une recrudescence du mouvement antisémite pourrait s'ensuivre au cas où la presse polonaise et ceux qui font l'opinion publique ne s'opposeraient pas aux passions populaires.

Le souvenir des fautes commises devrait pourtant arrêter les désirs de vengeance; car c'est aux Polonais qu'incombe la première responsabilité de la situation présente.

Lorsqu'au XIVe siècle, et plus tard encore, les rois de Pologne ouvrirent tout grand leur pays aux Juifs persécutés dans les États voisins, ils leur rendirent (en ne songeant qu'à leur propre intérêt) un service inestimable, et ils auraient eu le droit de leur poser des conditions.

On aurait dû contraindre le Juif à fréquenter les écoles polonaises, et, s'il n'y en avait pas, on aurait dû en créer pour lui; on aurait dû lui permettre d'habiter les mêmes quartiers que les Polonais, de s'habiller comme eux, le considérer comme un sujet, non comme un étranger utile. S'il y avait eu résistance, on aurait eu le droit d'exclure les insoumis, et (l'intérêt est un bon maître) tous auraient obéi ; à la fusion matérielle, aurait succédé la fusion morale; peu à peu l'élément polonais alors infiniment plus nombreux proportionnellement, aurait absorbé l'élément juif; il n'y aurait plus aujourd'hui de question juive en Pologne.

Jamais la « raison d'État » n'eût été mieux justifiée, mais il n'y a jamais eu de raison d'État en Pologne, parce qu'il n'y a jamais eu d'État au sens occidental du mot, parce que toujours les intérêts d'église, de clan, de famille ont été plus forts que ceux de la nation et, en cela comme en d'autres domaines, les Polonais ne font que supporter aujourd'hui les conséquences de l'effroyable impéritie politique de jadis.

H. VIMARD

LE CAPITAINE SCOTT

ET

L'ANTARCTIQUE

La conquête du pôle Sud avait été entreprise en 1911, simultanément et indépendamment l'un de l'autre, par les explorateurs Scott et Amundsen, tous deux déjà célèbres comme explorateurs polaires[1].

Quelques semaines après la réception solennelle d'Amundsen par la Société de Géographie de Paris, un télégramme du 10 février adressé de la Nouvelle Zélande au *Central News* de Londres annonçait que le *Terra Nova*, le navire expédié pour rapatrier l'expédition Scott, venait de rentrer à Lyttleton le pavillon en berne : Scott et quatre de ses compagnons formant « l'escouade du Sud », après avoir à leur tour atteint le pôle antarctique, avaient péri sur le haut plateau de la Grande Barrière tandis qu'ils retournaient vers leur base d'opération où ils devaient se rembarquer pour l'Angleterre.

Ils étaient morts de fatigue, de faim et de froid, à 18 kilomètres de leur principal dépôt de nourriture. Une journée de marche encore et ils auraient gagné *One Ton Camp*, ainsi nommé parce que Scott y avait déposé, avant son départ pour le pôle, une tonne de provisions de bouche.

En Angleterre ce fut une émotion nationale à la lecture du

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1913.

« message au public » que Scott, dernier survivant de la petite troupe, avait crayonné de sa main défaillante pour expliquer les causes de la catastrophe, se féliciter d'avoir pu « faire son devoir jusqu'au bout », dédier sa vie à « l'honneur de son pays », louer le courage et l'abnégation de ceux qui étaient morts à ses côtés et recommander aux soins de la patrie ceux qu'ils laissaient derrière eux.

Digne émule des Cook et des Ross, Scott était de la race et du tempérament de ces *discoverers*, ces « découvreurs » de terres qui ont de tout temps fait l'orgueil de la marine anglaise.

Essayons, à l'aide des informations aujourd'hui accessibles, de reconstituer le drame où lui et ses compagnons succombèrent.

*
* *

Scott et Amundsen étaient partis pour le pôle de deux points du continent antarctique, situés aux extrémités opposées de la Grande Barrière, cette formidable muraille de glace, hérissée de pics qui luisent au soleil comme des clochers de cristal, percée de cavernes béantes dont les parois sont des glaciers, dans lesquelles un navire pourrait s'engouffrer. Ils avaient hiverné, l'Anglais à Mac Murdo Sound sur la terre Victoria, le Norvégien à la baie des Baleines sur la terre Édouard VII, à 800 kilomètres l'un de l'autre. Après avoir préparé leur voie de pénétration en établissant des dépôts de nourriture de distance en distance sur la route qu'ils allaient parcourir, ils s'étaient élancés, dès le retour de l'été et du soleil, et convergeaient vers le pôle sans rien savoir des mouvements l'un de l'autre : 1 500 kilomètres à parcourir à travers un immense désert de glace parsemée de neige et des montagnes aux glaciers gigantesques qu'il fallait franchir.

En un raid rectiligne, Amundsen arrivait le premier. Peu soucieux d'exploration scientifique, il s'était donné pour unique but d'atteindre le pôle le plus vite possible, puis de s'en retourner recueillir le fruit de cette victoire, qui le mettrait mieux à même, en lui procurant le supplément de fonds nécessaire, de mener à bonne fin l'exploration complète de la mer arctique

et l'étude géographique et météorologique des entours du pôle Nord. Il gagnait le pôle Sud en cinquante-six jours de marche et y plantait le drapeau norvégien le 16 décembre 1911. Il retournait à son campement de Framheim en quarante-trois jours.

Plus lent et plus méthodique, multipliant ses observations météorologiques, ses relevés géographiques, complétant ses collections de toutes sortes, désireux avant tout de rapporter le plus possible de données sur les régions explorées, Scott s'attardait. Il se trouvait encore dans la passe Beardmore, au milieu des formidables glaciers des Alpes antarctiques, à 270 kilomètres du pôle lorsque son concurrent, après y être parvenu, retraversait les Alpes par la passe de la *Danse du Diable*, vers sa base d'opérations.

Il est vrai qu'Amundsen était parti treize jours plus tôt, et avait été favorisé par le temps. Il ne parle dans la description de sa course rapide que de belles journées dans la plaine, où le soleil brillait constamment, où la neige était douce et unie à la surface, où les chiens esquimaux galopaient allégrement en tirant sur les traînaux, où les hommes chantaient et plaisantaient, où la marche enfin était « une vraie partie de plaisir ». Si dans la passe de la Danse du Diable il rencontra des difficultés, — d'où ce nom qu'il lui donne, — si l'ascension du glacier fut pénible et qu'il lui fallut abattre plusieurs de ses chiens, il trouva en redescendant dans la plaine qui s'étend jusqu'au pôle, au delà des Alpes, un temps idéal : « Il semble, dit-il, que nous étions arrivés dans une zone de beau temps continu, car nous pouvions enfoncer un piquet de tente jusqu'à deux mètres sans rencontrer aucune couche dure, ce qui se serait produit si le temps dans ces régions avait été variable. L'aspect uni de la neige prouvait aussi qu'aucune tempête ne l'avait bouleversée. Le soleil brilla les huit jours de notre marche sur cette plaine, à l'aller et au retour du pôle. Chaque jour nous prenions une altitude et chaque soir une observation azimuth. » Il avait été aussi plus heureux dans le choix de ses moyens de transport. N'ayant confiance que dans le ski norvégien, auquel ses hommes étaient habitués depuis l'enfance, et dans les chiens esquimaux, qu'il avait si souvent employés dans ses explorations arctiques, il en avait amené

avec lui 120; avec eux il put faire des étapes de 25 kilomètres par jour en moyenne à l'aller et de plus de 30 kilomètres au retour.

Scott par contre était malchanceux. Déjà dans l'établissement de ses dépôts l'année précédente il avait eu plusieurs fâcheux accidents, ayant perdu un de ses traîneaux automobiles dans une crevasse, et ayant eu plusieurs de ses poneys noyés lors de la débâcle inattendue des glaces dans la baie de Mac Murdo, — ce qui avait affaibli ses moyens de transport et retardé l'organisation de sa caravane au retour du printemps. Il ne put se mettre en marche que le 2 novembre, c'est-à-dire treize jours plus tard qu'Amundsen, — son avant-garde seule, avec les traîneaux à moteur, sous le commandement du lieutenant Evans, étant partie à la date fixée, le 25 octobre. Sur le plateau de la Grande Barrière et jusqu'aux pieds des montagnes Scott rencontre tantôt des vents de tempête qui balayent la plaine et entravent sa marche, tantôt une élévation insolite de température, qui est pire que le froid, la neige fondant à la surface et devenant « terriblement molle » de sorte que hommes et animaux s'y enfoncent et glissent à chaque pas. Il écrit : « Pendant quatre jours nous nous débattions dans cette neige qui ne nous portait plus et quoique nous étions en marche, onze à douze heures sur les vingt-quatre, nous ne parvenions pas à faire des étapes de plus de 9 kilomètres. »

Scott comptait surtout, pour la rapidité et la sûreté de ses transports, sur ses traîneaux à moteur et sur ses petits chevaux de Mandchourie. Il ne méconnaissait pas la grande valeur des chiens esquimaux comme animaux de trait, mais il répugnait à les employer en grand nombre, les difficultés de ravitaillement obligeant à tuer les uns pour nourrir les autres. Tout en reconnaissant avec Nansen, Amundsen et les autres explorateurs polaires qui ont su tirer un si grand parti du chien esquimau, que la réelle cruauté consiste à le surmener et à le mal nourrir, et non pas à abattre le plus faible pour mieux nourrir le plus fort, Scott ne pouvait se résoudre à ces boucheries. Il s'attachait tellement à ses chiens, que lorsqu'il fallait abattre ceux qui devaient servir de nourriture aux autres il passait son fusil à l'un de ses hommes et allait au loin se

boucher les oreilles pour ne pas entendre détonations et hurlements. Il employait les chiens, mais en petit nombre, et à condition de pouvoir transporter leur nourriture.

Les petits poneys mandchouriens lui avaient rendu de bons services lors de sa dernière expédition dans l'Antarctique, et de ses explorations du haut plateau de la Barrière; Shackleton les avait aussi employés avec succès sur le glacier Beardmore; mais il faisait surtout fond sur ses traîneaux à moteur que personne n'avait encore essayés sur les glaces. L'essence à transporter pour les alimenter n'était rien en volume et en poids auprès de ce qu'il fallait charrier pour nourrir chiens et chevaux.

Mais à l'essai les traîneaux à moteur furent loin de répondre aux espérances de Scott. Le lieutenant Evans[1] qui en avait la charge nous dit :

Nous emportions les principales charges sur les traîneaux à moteur, afin d'alléger celles des poneys et des chiens au passage de la glace maritime qui était très coupée et moutonneuse. Aussi les premiers 30 milles de notre marche furent-ils très pénibles à franchir. La température était encore assez basse, environ 20 degrés au-dessous de zéro. Les conducteurs des traîneaux à moteur éprouvèrent de grandes difficultés, à cause du surchauffage des machines dont le refroidissement était défectueux. Dès que les moteurs chauffaient il fallait s'arrêter et pendant que le moteur se refroidissait le carburateur gelait et il fallait le dégeler au moyen d'une lampe à jet. Les ingénieurs Day et Lashley avaient les plus grandes peines à remettre les moteurs en mouvement. C'est bien grâce aux traîneaux à moteur que nous avons pu porter les provisions de marche à *Corner Camp*, à 51 milles de notre station d'hiver, mais ce fut au prix d'un travail continuel et de grandes souffrances de la part des ingénieurs qui en avaient la charge. Ils eurent les mains gelées et manquèrent de perdre les doigts, étant obligés de quitter leurs grosses mitaines de fourrures pour procéder aux réparations des machines désemparées afin de les remettre en marche. Cependant nous marchions gaiement, malgré le grand froid et les pannes fréquentes, lorsque celles-ci devinrent irrémédiables. Les moteurs refusèrent de se laisser arranger. Il fallut y renoncer dès notre arrivée à *Corner Camp* et nous atteler nous-mêmes aux traîneaux pour le reste du trajet.

1. Il a été fait capitaine depuis et chevalier de l'Ordre du Bain.

Les attelages à hommes fournirent encore de très bonnes marches. L'escouade parvint le 15 novembre au premier lieu de rendez-vous, au 80°32 de latitude, où elle devait attendre Scott, qui suivait avec les attelages de chiens et de poneys. Il arriva le 21 novembre, avec 11 hommes, 10 chevaux traînant chacun un traîneau, et deux attelages de chiens conduits par Meares, un Canadien, et Dimitri, un Sibérien, tous deux experts à conduire ces vaillantes bêtes, si pleines d'entrain quand on sait les prendre, si hargneuses et rebelles quand on les maltraite.

Le capitaine Scott, continue Evans, nous ordonna de poursuivre notre marche en avant des chiens et des poneys. Nous faisions 15 milles par jour, prenant des observations, faisant des relevés et élevant des buttes en neige, comme signaux, à des points déterminés. Les poneys, dont le capitaine Oates avait la charge, marchaient la nuit, afin de se reposer durant les heures plus chaudes de la journée. Les chiens venaient après. Ils partaient du gîte quelques heures après les poneys, leur marche étant plus rapide. Cet ordre de marche arrêté par Scott réussissait à merveille. Les poneys tiraient bien et ceux qui en avaient la charge faisaient tout pour leur épargner un effort inutile et les soulager dans leur travail de halage. Le capitaine Oates les surveillait avec un soin jaloux. Chacune de ces vaillantes petites bêtes tirait une charge de 650 livres et était nourrie de 10 livres d'avoine et 30 livres de biscuit par jour. Au campement on dressait un mur de neige autour d'elles pour les protéger du vent glacial.

Suivant cet ordre, la marche continua gaiement. Les montagnes étaient déjà en vue; le glacier Beardmore se dressait superbe et menaçant. Tout le monde était plein d'entrain pour l'aborder : « Nous étions si heureux, si pleins de vie, continue Evans, que nous nous livrions à des courses folles, à des luttes d'agilité. Nous avions eu nos bonnes et nos mauvaises journées depuis le départ, mais rien ne nous avait déprimés, même quand la réverbération du soleil éblouissant sur la nappe blanche de la neige nous rendait parfois aveugles. Cela ne durait qu'un temps. Ce mal était assez commun. Les poneys et même les chiens semblaient s'en ressentir, tout comme nous. »

Mais un blizzard, tourmente de neige soulevée et poussée avec fureur par un vent glacial, se déchaîne sur eux le

5 décembre; il souffle avec intensité jusqu'au 9 : quatre jours de tourments et d'angoisses. Hommes et bêtes, transis, respirent avec peine; aux poils des bêtes, aux barbes des hommes pendent d'énormes glaçons, qui les énervent. Tous leurs mouvements sont raidis; les sacs de fourrures dans lesquels ils se couchent la nuit ne suffisent plus à les réchauffer; ils dorment en grelottant. Les chiens, roulés en boule et tassés les uns sur les autres, peuvent encore dormir sous la neige; les pauvres petits poneys sont à peu près ensevelis. Il faut les déterrer à coup de pioche; ils peuvent à peine se tenir debout; deux sont condamnés et doivent être tués incontinent. C'était justement les favoris, *Jéhu* et *Chinaman*; mais la faim et le goût de la viande fraîche, remarque Evans, eurent raison du sentiment, et le soir ils furent heureux de trouver dans leur soupe de *hoosh* de succulents morceaux de viande de cheval.

A la tempête succéda le dégel. Toute la plaine fut un marais de neige fondante; hommes et bêtes y enfonçaient jusqu'au genou. Les petits poneys ne purent s'en dépétrer. Il fallut aussi les abattre. « Pauvres petites bêtes, dit Evans, elles ont fait de leur mieux et lutté jusqu'au bout; elles succombent à la peine. J'ai tout lieu de croire que depuis plusieurs jours leur gardiens sacrifiaient une partie de leur ration de biscuit pour augmenter la leur, mais cela ne pouvait leur rendre les forces perdues. Elles ont eu au moins la consolation de mourir le ventre plein. »

Réduite au halage des hommes et des chiens, la caravane avançe encore assez rapidement, en moyenne 22 kilomètres par jour. Le glacier Beardmore s'élevait en pente aussi glissante que rapide. Les chiens ne purent y hisser les traîneaux. Merveilleux dans la plaine, l'ascension glissante les privait de leurs moyens. Scott jugea préférable de les renvoyer au camp et de laisser aux hommes le soin de tirer les traîneaux allégés de tout le poids de la nourriture pour les chiens. Meares et Dimitri durent donc, à leur grand chagrin, rebrousser chemin, et refaire les 720 kilomètres jusqu'à la station du cap Evans, d'où ils devaient revenir avec de nouvelles provisions au-devant de Scott.

Les hommes s'attelèrent aux traîneaux et atteignirent le

sommet du glacier. Il était coupé de crevasses « larges comme une rue de Londres » qu'il fallait contourner, d'autres moins larges qu'il fallait franchir. La neige qui cachait les bas-fonds cédait souvent sous les pas. Les chutes n'étaient pas rares. Heureusement que la ceinture de halage, liée au traîneau, retenait ceux qui s'enfonçaient dans le gouffre et les camarades pouvaient, en tirant sur la corde, les ramener à la surface.

La veille de Noël ils étaient à 8 000 pieds au-dessus de la plaine. Ils firent le lendemain 17 mille 1/2 et s'arrêtèrent pour manger leur repas de *Christmas* : un plum-pudding fait de farine et de gingembre, du pémican assaisonné d'un restant de viande de poney, du chocolat et du biscuit de *hoosh*. Ils trinquèrent en se souhaitant un *Merry Christmas* avec de l'eau de neige fondue.

Le jour de l'an, ils passèrent la 87e parallèle, et le 3 janvier 1912, ils étaient au sommet du glacier supérieur, au 87° 32′ de latitude sud, à une altitude de 2 940 mètres et à 273 kilomètres du pôle. Ils avaient mis 62 jours pour y arriver.

Ici Scott décida de renvoyer vers sa base d'opération une partie de son escorte. Il allait descendre rapidement dans la plaine et franchir les 150 milles qui le séparaient encore du pôle. Il avait compté y être déjà pour le jour de Noël. Les mauvaises conditions météorologiques, les accidents survenus aux automobiles et aux poneys l'avaient retardé. Il fallait autant que possible rattraper le temps perdu. Il n'avait pas la moindre idée où se trouvait son concurrent, mais étant persuadé qu'il prendrait, comme lui, la passe Beardmore, bien connue depuis le voyage de Shackleton, et n'y ayant pas trouvé la moindre trace du passage d'Amundsen, il était convaincu qu'il arriverait encore le premier au pôle. Pour cette reconnaissance il ne prendrait avec lui que quatre hommes, choisis pour leur marche rapide et leur endurance, et un seul traîneau chargé des instruments, de la tente, des sacs-couchette et de la nourriture de cinq hommes pendant un mois. Avant un mois en effet il serait revenu au sommet du glacier Beardmore où il venait d'établir un dépôt.

*
* *

« Le 3 janvier, dit Evans, le capitaine Scott entra dans ma tente et me dit qu'il était maintenant sûr d'atteindre le pôle. Il me demanda si je croyais pouvoir lui céder un des hommes de mon escouade et entreprendre le voyage de retour à la station du cap Evans avec l'escouade ainsi réduite. Je lui répondis naturellement que je le ferais très volontiers. Le lieutenant Bowers fut ainsi choisi pour faire le cinquième de l'escouade allant au pôle. »

Le lieutenant Evans était chargé de retourner à la base d'opération pour préparer un nouveau convoi de provisions qui viendrait avec les chiens attendre Scott à l'un des dépôts sur la route. Il devait aussi avertir ceux restés au camp d'une autre importante décision : Scott jugeant qu'il ne pourrait plus gagner le pôle, explorer la plaine qui l'entoure et revenir à temps pour être rentré au camp de Mac Murdo avant le départ de son navire le *Terra Nova*, arrivé de la Nouvelle Zélande pour ravitailler l'expédition et qui devait repartir avant la prise des glaces, avait résolu de prolonger d'une année encore son expédition : la *Terra Nova* partirait sans l'attendre et reviendrait le chercher en 1913.

Scott écrivait alors :

« L'escouade du sud part avec un mois de vivres. Les perspectives de succès semblent bonnes, pourvu que le temps se maintienne et qu'aucun obstacle imprévu ne se présente. En général sur le plateau les conditions ont été bonnes, le soleil a toujours brillé; la température reste basse (28°8′ au-dessous de zéro au moment où j'écris) et le vent constant; mais nous sommes équipés en vue de telles circonstances et jusqu'ici notre outillage nous a donné toute satisfaction. »

« L'escouade du sud » qui allait entreprendre le raid rapide vers le pôle, était composé d'hommes ayant fait leurs preuves d'endurance physique et de force d'âme. C'était avec le capitaine Scott, âme et cerveau de l'entreprise, le docteur Wilson, savant naturaliste et médecin de l'expédition. Il avait été de toutes les entreprises de Scott et montré quel explorateur entendu et infatigable il était. Scott avait de Wilson la plus haute opi-

nion. Au mois de février 1911 au moment où il travaillait à l'établissement de son camp d'hivernage et de ses dépôts pour la marche projetée au printemps, Scott écrivait à un ami en Angleterre : « Wilson se montre à la hauteur de tout ce que nous attendions de lui, et vous savez tout ce que ceci veut dire. Je suis émerveillé de son énergie, de son savoir-faire, de son manque d'égoïsme. Ces qualités le font aimer de tous et il exerce l'autorité d'un oracle. Tout le monde le consulte dans les questions importantes de nos travaux comme dans les plus petites de notre vie journalière. Pour moi c'est un vrai trésor [1]. »

Puis c'était le capitaine Oates connu dans l'armée comme *Never surrender* Oates. Dans la campagne sud-africaine, il était tombé gravement blessé dans une rencontre avec les Boers. Lorsque ceux-ci le sommèrent de se rendre, il répondit : *Never surrender* (Se rendre, jamais!) en ajoutant un juron familier, mais énergique. Il avait eu une telle envie de se joindre à l'expédition Scott qu'il avait souscrit 1 000 livres sterling (25 000 francs) de sa poche pour les frais de l'expédition. En sa qualité d'officier de cavalerie, Scott l'avait chargé du soin des petits poneys, sur l'agilité et l'endurance desquels le succès de l'expédition dépendait en grande part. Oates s'était dévoué à eux. Il leur distribuait leur nourriture selon le travail à fournir. Il se privait souvent d'une partie de sa ration de biscuit et de sucre pour leur réserver des friandises. Grand, maigre, aux traits saillants, aux muscles d'acier, c'était le type du cavalier énergique et débrouillard, du gentleman anglais, raide de manières, mais excellent camarade et très strict sur le point d'honneur. Une fois qu'on avait discuté, au « mess » des officiers de l'expédition Scott, le devoir de ceux qui prennent part à une marche forcée, « à mon avis, dit Oates, un homme qui, à un moment donné, se sent incapable de suivre la marche de ses compagnons n'a qu'une chose à faire, c'est de disparaître. Il n'a pas le droit de mettre en danger la vie de tous pour sauver la sienne. »

C'était encore le sous-officier de marine Edgar Evans, — il n'était pas parent du commandant en second de l'expédition qui portait le même nom, — un hercule, bon enfant, dévoué

1. *Cornhill Magazine*, mars 1913.

corps et âme à Scott, qui l'avait pris en affection et l'emmenait avec lui dans toutes ses expéditions. Silencieux et phlegmatique, il était doué d'une force colossale, et d'une patience inaltérable. Pour plaire à Scott il n'y avait aucun labeur, si dur soit-il, aucune preuve d'endurance et d'abnégation dont il ne fût capable. Nul ne pouvait comme lui s'arc-bouter sous la ceinture de halage pour tirer le traîneau lourdement chargé et cheminer des heures et des heures sans souffler mot. Au mois d'octobre 1911, au moment où la troupe allait se mettre en marche du campement d'hiver vers le pôle, Scott écrivait à la femme d'Evans en Angleterre : « ... Il est possible que nous ne puissions terminer nos travaux cette année. Edgar Evans est un si vieil ami à moi et il a été si admirable dans cette expédition qu'il mérite que je fasse tout ce que je puis pour lui. » Et maintenant qu'il avait dû décider de prolonger d'une année son séjour dans l'Antarctique, Scott écrivait encore à la femme d'Evans, pour s'excuser auprès d'elle de retenir son mari encore une année loin d'elle, et il ajoutait : « Il y a si longtemps que nous marchons côte à côte tirant sur le même traîneau, il m'a si souvent parlé de vous, qu'il me semble que je vous connais, vous, vos enfants et votre *home*... Votre mari est le plus robuste de toute la troupe, c'est lui qui résiste le mieux à nos fatigues. Ne craignez rien ; il vous reviendra. » Un jour où Scott et lui « tiraient sur le même traîneau », ils dégringolèrent dans une crevasse et demeurèrent suspendus dans le vide par les traits du traîneau, attachés à leur ceinture de halage. Les deux autres hommes attelés au même traîneau se mirent à tirer sur cette corde, espérant ramener leurs camarades sur la berge, mais le moyen de remonter le poids énorme de l'hercule doublé de celui de Scott ! A bout de force, ils risquaient d'être entraînés eux-mêmes dans le gouffre. Alors Evans, écartant bras et jambes jusqu'à trouver un point d'appui sur les parois de la crevasse, parvient à se hisser jusqu'au bord, allégeant ainsi le poids qu'avaient à monter ceux d'en haut. Dès que Scott et Evans furent ramenés à la surface ils demeurèrent tous quatre haletants et exténués. Puis Scott tendit la main pour remercier ses sauveurs, en disant : « Cette fois, mon brave Evans, nous l'avons échappé belle ! » — « A-t-on jamais vu...? » fut

tout ce que répondit Evans ; et Scott ajoutait : « C'est la seule fois que je l'ai vu manifester de la surprise, lui qui ne s'étonnait de rien. »

C'était enfin le lieutenant Bowers, le petit Bowers comme l'appelaient ses camarades, le cinquième homme que Scott venait de détacher de l'équipe de son second, le lieutenant Evans. Excellent marin, Bowers était doué d'une bonne humeur inaltérable sous laquelle se dissimulait un caractère décidé et énergique. Scott a écrit de lui : « J'ai la plus entière confiance en Bowers. Il montre une énergie et une bonne volonté à toute épreuve et avec cela du tact et du savoir-faire. Il est très aimé par nous, car il ne perd jamais sa bonne humeur et son gai sourire. » Photographe habile, il emportait son appareil et se flattait d'être le premier à « photographier le pôle ». Sa grande préoccupation, pour lors, était de trouver un moyen de prendre à la fois le groupe qui allait se former autour du drapeau anglais planté sur le pôle, et de se photographier lui-même avec le groupe. Comment parvenir à déclancher l'appareil tout en « posant » avec les autres devant l'objectif? Il finit par trouver : une ficelle attachée à la détente et conduite autour de piquets fichés en terre aboutirait à son bras. C'est à lui que l'on doit les belles photographies prises au pôle et qu'ont reproduites les journaux de Londres.

Tels étaient ces cinq hommes qui allaient se lancer vers le le pôle, persuadés qu'ils allaient le « conquérir ».

*
* *

Le 4 janvier 1912, « l'escouade du sud », comme la dénommait son chef, se mettait en marche, conduite par Scott. L'escouade Evans, qui devait marcher en sens opposé pour retourner à Mac Murdo, lui fit un bout de conduite avant de se séparer d'elle.

Mon escouade, diminuée d'un homme, dit Evans, partait pour le nord; elle accompagna celle qui partait pour le sud durant une partie de la journée.

Voyant que tout allait bien, que les hommes marchaient d'un

pas rapide, halant le traîneau sans effort, nous nous séparâmes d'eux, Lashley, Crean et moi, après leur avoir serré la main en leur souhaitant bon succès. Jusqu'à ce moment nous n'avions vu aucune trace des Norvégiens, nous les croyions derrière nous et nous avions le ferme espoir que ce serait notre drapeau qui flotterait le premier sur le pôle. Nous saluâmes les partants d'un triple *hourrah* lorsqu'ils se remirent en marchent et, leur tournant le dos, faisant faire volte-face à notre traîneau, nous partîmes de pied ferme de notre côté. Nous avions plus de 1200 kilomètres à faire pour gagner le camp d'hiver. Je ne pus m'empêcher de tourner plusieurs fois la tête pour suivre du regard le capitaine Scott et ses quatre compagnons. Ils avançaient rapidement et ne furent bientôt que cinq points noirs sur l'immensité blanche du glacier.

Quelques jours après, la petite bande dans la plaine faisait des étapes de 15 milles par jour. Le temps était beau, malgré la basse température et le « vent constant ». A perte de vue, une neige séculaire. Soudain, après avoir passé le 88e degré de latitude sud, à 80 kilomètres du pôle, la neige porte des traces de pas d'hommes, de nombreux chiens, de traîneaux. Du premier coup d'œil tous ont compris. Ce sont les traces d'Amundsen. C'est l'effondrement d'un rêve, l'écrasement fatal d'un projet poursuivi avec acharnement à travers tant d'obstacles. Ils contemplèrent ces traces quelques instants en silence. Le matelot Evans est pris d'un tremblement; il grince des dents et serre les poings! les autres penchent la tête et demeurent muets. Scott est le premier à vaincre son émotion : « Ils sont déjà au pôle, dit-il froidement; nous les y trouverons probablement; en avant! » Et les voilà repartis, sans autre commentaire, chacun réfléchissant à part soi.

Ils suivirent ces traces, encore plusieurs jours, prenant des observations et déterminant leur position matin et soir. Ils franchirent ainsi les deux degrés de latitude qui les séparaient encore du pôle, lorsque, un beau matin, sous un soleil éclatant, au milieu de la plaine blanche, ils aperçurent le drapeau norvégien flottant sur un monticule de glace et le guidon du *Fram* pointant au vent. A côté, une petite tente était dressée. La neige l'avait en partie recouverte, ses bas côtés étaient ensevelis, mais la fente d'entrée était béante. Le docteur Wilson s'approcha le premier et jeta un coup d'œil à

l'intérieur [1]. Dans l'intérieur de la tente ils trouvèrent un récit d'Amundsen relatant sa marche depuis la baie des Baleines et sa découverte de la passe de la *Danse du Diable*. Dans une lettre adressée au roi de Norvège et qu'il priait ceux qui viendraient après lui de faire parvenir, il racontait qu'il avait séjourné là le 16 et le 17 décembre 1911. Et c'était le 17 janvier 1912. Il les avaient précédés de 32 jours. Le coup était rude, mais encore une fois Scott ne se laissa pas déconcerter. Il tira son théodolite et se mit à prendre une altitude et à déterminer la position. Cet instrument, plus précis que le sextant et l'horizon artificiel dont s'était servi Amundsen, établit que le pôle mathématique était à quelques centaines de mètres plus loin que le point occupé par la tente et le drapeau norvégien. Tranquillement Scott ordonna à ses hommes de mesurer cette distance au moyen de la roue-compteur fixée à l'arrière du traîneau. Arrivé là il fit élever une butte de glaçons et de neige; il planta au sommet le drapeau anglais, que lui et les siens saluèrent militairement; puis Bowers prit sa fameuse photographie comprenant les cinq hommes de la petite bande groupés autour du drapeau. Le soir même Scott notait ces faits dans son journal en ajoutant que l'observation d'Amundsen était remarquablement exacte étant donné l'instrument dont il s'était servi. Le lendemain il notait que le soleil, un peu voilé la veille par des phénomènes de réfraction, brillait avec éclat et qu'il avait pu vérifier ses observations. La position de la tente se trouvait être 89° 59′ 30″, le pôle mathématique à 30 secondes, ou 925 mètres plus loin. Remarquons que la latitude admise par M. Anton Alexander, l'expert chargé de vérifier les observations du capitaine Amundsen [1], est 89° 58′ 5″ toutes ces mesures se rapprochent donc de très près.

Le 18 janvier, sous un soleil clair et brillant, Scott et ses compagnons quittèrent le pôle pour retourner à leur base d'opérations. Leur tâche finie, il fallait regagner au plus vite leurs dépôts pour se ravitailler. Ils suivaient leurs propres traces qui côtoyaient celles d'Amundsen visibles de loin sur

1. Voir le *Sphère* du 24 mai 1913.

2. Roald Amundsen, *Au pôle Sud*. Hachette et Cie, p. 355.

la plaine; on pouvait les distinguer sur la neige molle jusqu'à 150 kilomètres en avant. Ils marchaient, non plus joyeusement et pleins d'espoir — la pensée qu'ils avaient été battus par les Norvégiens pesait lourdement sur eux, — mais au moins courageusement et sans défaillance. Ils firent des étapes de 30 kilomètres et au delà. 1 500 kilomètres les séparent du campement d'hiver, il leur faut au moins deux mois pour les franchir et Scott a fixé au capitaine Evans le 10 mars comme l'époque probable de son arrivée, sur le Mac Murdo Sound.

Quand il fallut franchir le glacier, leurs progrès furent plus lents, mais au sommet, ils trouvèrent leur dépôt et purent se ravitailler. Sur le glacier Beardmore, la glace était très accidentée, les conditions atmosphériques défavorables. Une brume épaisse les empêchait de discerner le chemin à suivre. L'état du matelot Edgar Evans commençait aussi à inspirer des inquiétudes. Depuis le départ du pôle, sa dépression était insurmontable. L'idée que son maître, son héros avait été vaincu, l'accablait. Il marchait la tête basse; toute son ancienne vigueur l'avait abandonné.

Le glacier Beardmore franchi, la descente commença. Plusieurs arrêts durent être faits pour permettre au Dr Wilson de recueillir des spécimens géologiques qui augmentaient les collections transportées sur le traîneau. C'étaient des fossiles, des débris de charbon de terre, pris dans la plaine du *Nunatak Buckley* : des forêts, ont dû couvrir ces régions autrefois.

Un jour, Evans, qui marchait comme toujours le premier, trébucha en voulant franchir une crevasse et donna de la tête en tombant contre le bord. Il perdit connaissance. Après de longs soins, il se releva hagard, insistant pour reprendre immédiatement le collier et s'atteler au traîneau; mais il resta, depuis ce moment, comme hébété; il marchait en titubant, laissant traîner derrière lui le trait, croyant tirer dessus. Scott très inquiet, craignait, chez son ami une lésion cérébrale, une hémorragie interne. Lui, « le plus robuste de tous », était maintenant le plus faible. Finalement il tomba en léthargie; il fallut le coucher sur le traîneau et le prendre à la remorque, le poids du colosse augmentant la charge à tirer. Les étapes étaient réduites à 10 kilo-

mètres à peine par jour; le stock des provisions baissait; le dépôt où ils devaient se ravitailler était encore loin. Il fallut diminuer les rations, ce qui diminua aussi progressivement les forces de ceux qui halaient le traîneau. La situation devenait alarmante; mais pour rien au monde Scott n'aurait consenti à abandonner son compagnon tout en le sachant perdu.

Le 17 février, au sortir de la passe du mont Hope, Evans expira sans sortir de sa léthargie. On l'enfouit dans la neige au bord du glacier et les autres reprirent tristement leur marche. Nous n'étions plus qu'une bande désemparée, écrivait Scott. Le sort dès lors s'acharne contre eux. Le vent soulève la neige en tourbillons; la température baisse encore; elle était de 35° au-dessous de zéro le jour et atteignait jusqu'à 47° la nuit. Même sur le haut glacier ils n'avaient rien éprouvé de pareil. Avec ce froid intense la neige se transformait en une couche pulvérulente que le vent balayait en nuages qui obscurcissait l'horizon. On ne voyait rien devant soi. La marche était forcément lente, le halage du traîneau, qui s'embourbait dans les monceaux de neige, excessivement pénible. Le capitaine Oates qui avait pris la place d'Evans en tête de la colonne se sentit gelé. Ses pieds et ses mains, d'abord engourdis, et insensibles, le lancinaient maintenant de douleurs atroces. Il put cacher à ses compagnons les souffrances terribles qu'il endurait.

Pendant une semaine ils marchèrent encore ainsi, mais leurs étapes, de 16,5 kilomètres qu'elles avaient été après la mort d'Evans, étaient maintenant réduites à 5,5 kilomètres par jour. La famine et l'ensevelissement sous cette neige en tourmente, devenaient d'heure en heure plus certains.

Le 16 mars, Oates, à bout de force, supplie enfin ses compagnons de l'abandonner : il est incapable de faire un pas de plus. Ses pieds et ses mains tombent en lambeaux. Il se coucha espérant ne plus se réveiller; mais il ne dormit pas. Les douleurs étaient trop fortes. Il se traîna hors de son sac-couchette : « Je sors un instant, dit-il à Scott, étendu à côté de lui, je serai peut-être absent un certain temps, ne vous inquiétez pas de moi. » Il sortit et ne revint plus. « Il alla mourir en brave, dit Scott, agissant en vrai gentleman anglais. »

Le lendemain de ce drame, les trois survivants se traînèrent

péniblement pendant cinq jours encore. Mais le 21, un nouveau *blizzard*, dépassant tous les autres en fureur, fondit sur eux. Faibles de fatigue et de faim, ils ne parviennent plus à dégager le traîneau, qui s'enfonce dans les neiges. Ils sont obligés de camper. Ils n'ont plus de vivres que pour deux jours et du combustible pour cuire un repas; le dépôt qu'ils doivent gagner est à 18 kilomètres plus loin. Et la tempête souffle avec fureur pendant quatre jours, durant lesquels, en une agonie prolongée, ces trois héros succombent, l'un après l'autre, de froid, de faim et d'épuisement. Ils meurent tranquillement, en toute sérénité, sans se plaindre, ni se révolter. Scott est le dernier à s'éteindre. Après avoir ramené le pan des sacs à fourrure sur les figures de ses compagnons qui se meurent, il se met à écrire, adossé au piquet de la tente, son « message au public » qui doit rendre compte de la catastrophe. « Aucune ode antique, a dit Edmond Gosse, n'égale en passion vibrante ce dernier testament de Scott. » Ce document digne des temps romains, a été souvent cité. On me pardonnera de le reproduire ici :

Ce désastre n'est pas dû à une organisation défectueuse, mais uniquement à la mauvaise fortune, dont nous savions que nous courrions les risques.

1° La perte de nos poneys en mars 1911 m'obligea à partir plus tard que je ne me l'étais proposé et me mit dans la nécessité de réduire la quantité de provisions à transporter.

2° Le mauvais temps durant tout le voyage de l'aller et surtout la tempête subie au 83° de latitude sud nous retarda considérablement.

3° La neige fondante sur le versant inférieur du glacier réduisit encore l'allure de notre marche. Nous combattîmes ces circonstances adverses avec acharnement, nous sommes parvenus à les vaincre, mais dans cette lutte nous avons consumé nos réserves de provisions.

Chaque détail de notre organisation, de la marche, du transport de nos réserves en vivres, en vêtements, de nos dépôts établis de loin en loin sur la calotte de glace, sur cette étendue immense de 700 milles qu'il nous fallait traverser jusqu'au glacier à l'aller et au retour, se trouva être parfaitement bien prévu et répondit à notre attente. La troupe qui se rendit du glacier au pôle serait revenue à la plaine de la Grande Barrière en parfait état, avec un surplus de provisions, n'eût été l'étonnante défaillance de l'homme dont on pouvait le moins attendre pareille chose. Edgar Evans était

le plus robuste de nous tous. Le glacier Beardmore n'est pas difficile à franchir par le beau temps; mais à notre retour nous n'avons pas eu une seule belle journée. Le mauvais temps et un compagnon malade, voilà ce qui augmenta de beaucoup nos difficultés.

J'ai déjà dit ailleurs que nous étions tombés sur de la glace terriblement coupée et dure à franchir. C'est là que Edgar Evans reçut une contusion cérébrale qui le terrassa. Il est mort d'une mort naturelle, mais nous laissa désemparés et diminués, en une saison prématurément rigoureuse.

Cependant tous ces faits contraires n'étaient rien auprès de la surprise qui nous attendait à la Barrière de Glace. Je maintiens que toutes nos dispositions pour le retour étaient parfaitement suffisantes, mais que personne au monde n'aurait pu s'attendre à la température basse et à la neige que nous avons rencontrées là, à cette époque de l'année. Sur le sommet du glacier, entre le 85e et le 86e degré de latitude, nous eûmes une température de 20 à 30 degrés sous zéro, tandis qu'à la Barrière, au 82e de latitude, dix milles pieds plus bas, elle tombait à 30° le jour et à 47° pendant la nuit, avec un fort vent debout qui dura pendant toute notre marche.

Il est clair que ces circonstances, survenant à l'improviste, devaient nous être fatales, et notre perte est certainement due à cette soudaine arrivée du mauvais temps hors saison, dont je ne puis m'expliquer la cause.

Je ne crois pas qu'aucun être humain ait jamais traversé un mois comme celui que nous venons de traverser. Cependant nous aurions pu encore le traverser sans périr n'eût été la maladie d'un second compagnon, le capitaine Oates, qui succomba à son tour, cela joint à une insuffisance de combustible trouvé dans un des dépôts, dont je ne comprends pas la raison, et enfin la tempête qui nous a assaillis ici, à 11 milles du dépôt que nous comptions atteindre à temps pour renouveler nos provisions.

Rien certainement ne peut égaler le malheur de ce dernier coup. Nous sommes à 11 milles (18 kilomètres) de notre grand dépôt de *One Ton Camp* et nous sommes arrivés ici ayant du combustible pour un seul repas chaud et de la nourriture pour à peine deux jours. Et voilà quatre jours que la tempête fait rage et nous empêche de quitter notre tente. Nous sommes si faibles qu'écrire m'est difficile; la fin est proche. Mais pour ma part je ne regrette pas cette entreprise. Elle a montré que les Anglais peuvent encore endurer l'adversité, s'entr'aider dans le malheur et accepter la mort avec la même force d'âme que par le passé. Nous avons couru des risques. Nous savions que nous devions les courir. Les choses ont tourné contre nous. Nous n'avons aucun droit de nous plaindre,

nous n'avons qu'à nous soumettre à la volonté de la Providence, essayant de faire notre devoir jusqu'au bout.

Mais si nous avons consenti à donner notre vie pour cette œuvre qui doit faire honneur à l'Angleterre, cela m'autorise à faire appel à tous mes compatriotes afin qu'ils veillent à ce que ceux que nous laissons derrière nous aient leur avenir assuré. Si j'avais vécu, j'aurais eu à raconter une histoire de vaillance, d'endurance et d'abnégation de la part de mes compagnons, qui aurait fait battre le cœur de tout Anglais. Cette histoire, mes notes imparfaites et nos cadavres la raconteront. Et bien certainement un pays aussi grand et aussi riche que le nôtre prendra soin que ceux qui dépendaient de nous ne demeurent pas sans aide lorsque nous ne serons plus.

« Le capitaine Scott, dit Lord Curzon dans une réunion publique à Londres qui avait pour but d'honorer la mémoire de ces héros, a été, à sa dernière heure, en nous envoyant ce dernier message, ce qu'il a été toute sa vie : simple, loyal et grand, un vrai meneur d'hommes, une âme d'élite. Le principal trait de son caractère a toujours été l'oubli de soi-même ; sa dernière pensée a été pour ses camarades, sa dernière parole pour recommander ceux qu'ils laissaient derrière eux ; sa seule préoccupation de n'infliger de blâme à personne, d'endosser seul toute la responsabilité. Il n'a pour tous que des éloges ; il accepte avec sérénité les décrets de la Providence. Connaît-on rien de plus beau que ce calme avec lequel il s'assied, au moment suprême, regardant en face la mort qui est assise à ses côtés, pour peser dans la balance ses actes et ceux de ses camarades ? Aussi cet homme simple, qui n'avait aucune prétention à l'éloquence, nous laisse-t-il un message qui dépasse en éloquence tout ce que de grands orateurs ont pu dire de plus beau. Cet explorateur qui atteint son but pour trouver qu'un autre l'a devancé et lui a arraché la victoire, et qui meurt de son œuvre inachevée, nous touche plus que s'il était revenu triomphant. »

*
* *

A la station, où le lieutenant Evans avec Lashley et Crean, étaient parvenus, — l'escouade ayant manqué périr en route, et Evans lui-même étant atteint de scorbut, — on s'était mis

en mesure d'envoyer les chiens et deux traîneaux à la rencontre de Scott, au dépôt n° 3, situé au degré 79°30′. Ils y arrivèrent sous la conduite de Meares et de Dimitri le 3 mars. Ils attendirent là l'escouade du Sud jusqu'au 10. Le chef avait dit que vers cette date il espérait être rentré à la station. Les envoyés pensèrent donc que s'étant approvisionné au dépôt plus éloigné, situé au 79°40′, de latitude, Scott avait passé le dépôt n° 3 sans s'y arrêter. Ils résolurent de s'en retourner à la station, où ils pensaient trouver Scott arrivé avant eux. Ils durent d'autant plus prendre cette décision que leurs chiens avaient beaucoup souffert du froid inattendu et qu'ils n'osaient pas les exposer plus longtemps aux tempêtes qui régnaient sur le haut plateau.

Aucune nouvelle de Scott et de ses compagnons n'étant parvenue à la station, une nouvelle expédition de secours fut donc organisée. Celle-ci poussa jusqu'à *Corner Camp*, sur l'île Blanche. Elle ne trouva aucune trace des malheureux, qui, à ce moment même se mouraient au delà de *One Ton Camp*, au milieu de la tourmente. L'expédition de secours eut elle-même les plus grandes difficultés à regagner la station.

L'arrivée de l'hiver, avec sa longue nuit de ténèbres, interrompit forcément les recherches. Ce ne fut qu'au retour du soleil, le printemps suivant, qu'elles purent être reprises. Le 30 octobre 1912, un détachement de dix hommes, en deux escouades, de cinq hommes chaque, avec traîneaux et chiens, se mit en route, prenant des directions différentes pour élargir le champ des recherches. Le 13 novembre, l'une d'elles découvrait la tente où gisaient les trois corps des vaillants explorateurs. Ceux du Dr Wilson et du lieutenant Bowers étaient noués dans leurs sacs de fourrures, le dernier service que leur avait rendu le capitaine Scott avant de se coucher lui-même pour ne plus se relever. Celui-ci gisait appuyé contre le pieu de la tente où il avait écrit ses dernières notes. Il les avait placées sous sa tête, et s'était couché dessus pour mieux les préserver. Sans même chercher à s'enfoncer jusqu'au cou dans le sac de fourrure, comme d'habitude, l'engourdissement ayant déjà détruit la sensation du froid, il s'était penché sur son « message au public » qu'il venait de griffonner de sa main défaillante, et s'était laissé gagner par le sommeil.

Les corps furent laissés comme ils avaient été trouvés. Pourquoi troubler ce repos si durement gagné? Leurs corps ne pouvaient être mieux que là, où ils étaient tombés, au milieu de cette plaine infinie et silencieuse, où rien de vivant ne respire. Après un silencieux adieu, le lieutenant Wright et ses hommes tirèrent les piquets de la tente et laissèrent tomber sur les morts la toile qui les avait abrités et qui devint leur linceul. Par dessus on éleva un mausolée de blocs de glace, surmonté d'une rude croix, faite de deux ski liés à angle droit, et qui portait cette inscription : « Cette croix et ce tumulus ont été érigés sur les restes mortels du capitaine R. F. Scott, de la marine royale, du Dr E. A. Wilson, naturaliste, et du lieutenant H. R. Bowers, de la marine des Indes, en mémoire de leur vaillante marche au pôle Sud. Ils atteignirent ce pôle le 17 janvier 1912, les Norvégiens y étant parvenus avant eux le 17 décembre 1911. »

Fidèles aux lois du sport, tout en rendant hommage à leurs champions, ces rudes marins n'entendaient pas méconnaître les droits du concurrent victorieux.

De son côté, Amundsen qui se trouvait aux États-Unis, en apprenant la nouvelle du désastre qui frappait son rival, télégraphiait de New-York le 11 février 1913 : « Je renoncerais volontiers à tous les honneurs de la victoire si je pouvais les ramener à la vie. Mon triomphe est anéanti par la pensée de cette tragédie qui me hante. »

Tous les documents de Scott ont été recueillis par le lieutenant Wright, même les pellicules photographiques ainsi que 15 kilogrammes d'échantillons géologiques ramenés par Wilson durant la dernière marche et que Scott, malgré l'état de faiblesse dans laquelle lui et ses compagnons s'étaient trouvés, n'avait jamais voulu abandonner, même pour alléger le traîneau au milieu de la tempête. C'étaient surtout les fossiles et le charbon provenant des grès archéens de Buckley et sur les flancs du mont Cloudmaker, à la latitude 84°17′. Les savants, dit-on, y attachent une grande importance. Par la lecture des papiers trouvés auprès de Scott, l'escouade de recherches connut le sort du capitaine Oates. Restait à trouver son corps pour lui rendre les mêmes honneurs suprêmes. La latitude où cette mort tragique avait eu lieu était suffisamment

indiquée. L'escouade s'y rendit, mais toutes ses recherches furent vaines. Sur les lieux présumés du tragique sacrifice, Wright et ses hommes érigèrent un second tumulus portant une croix avec ces mots : « Quelque part ici est mort un brave gentleman anglais ». C'étaient les mots de Scott enregistrant la mort du capitaine Oates.

*
* *

En présence de ce désastre s'ajoutant à tant d'autres dans les annales des explorations polaires, se pose naturellement la question : A quoi bon? Les avantages à retirer de ces explorations peuvent-ils compenser les pertes cruelles qu'elles entraînent?

Rappelons ce qu'écrivait le capitaine Scott au moment où il préparait sa seconde expédition au continent antarctique :

L'effort pour reconnaître un coin de la terre jusque-là inconnu, pour poser le pied sur un point que nul pied humain n'a encore foulé, que nul œil humain n'a contemplé est déjà un effort louable; il l'est surtout lorsque le point à atteindre est un de ceux que le monde civilisé depuis des siècles cherche à conquérir, qui occupe une position géographique aussi importante, aussi unique que celle des pôles où passe l'axe de rotation de la terre. Il y a là plus qu'une question de sentiment, plus qu'un entraînement sportif. Il y a un intérêt national : celui de maintenir nos traditions du passé, de nous montrer dignes de nos ancêtres, de fournir la preuve que notre race, loin de dégénérer, est encore capable d'entreprendre de grandes choses, qu'elle entend garder la place qu'elle s'est acquise dans l'armée du progrès.

Mais si cette ambition de conquérir un des pôles de la terre n'est en elle-même pas à dédaigner, l'explorateur doit avoir une ambition plus haute encore, celle de recueillir et rapporter tout ce qui peut tendre à augmenter nos connaissances des pays explorés. Il ne suffit pas qu'il nous dise ce qu'il a fait, le nombre de milles qu'il a franchi, les privations qu'il a bravement endurées. Il doit avant tout nous éclairer sur les phénomènes naturels qu'il a pu observer; apporter à l'édifice de la science humaine toutes les pierres qu'il a pu ramasser en route. Sans cela un voyage au pôle ne serait qu'une raison de regretter que l'explorateur ait manqué une si belle occasion d'être utile.

Tel fut le principe suivi par Scott dans toutes ses explorations. Quant aux résultats scientifiques de sa dernière expédition, il est encore trop tôt pour pouvoir les juger en connaissance de cause. Les notes, les collections, les observations de Scott n'ont pas encore été scientifiquement mises en valeur; mais on peut s'en rapporter à ce que disait Lord Curzon : « Je suis convaincu que, lorsque les notes et le journal de Scott seront connus, que ses collections auront été examinées, l'on trouvera que cette expédition doit tenir une très haute place parmi les explorations polaires par la richesse et la valeur scientifiques de ses résultats[1]. »

Être le premier à mettre le pied sur une terre inconnue et l'annexer à son pays, est sans doute un beau triomphe. Nous dire comment cette terre est faite et nous apprendre à la connaître est peut-être plus beau, en tout cas plus utile. C'est aujourd'hui une vérité admise par tous les explorateurs. Amundsen lui-même est le premier à la reconnaître. Toute sa belle œuvre dans les régions arctiques en est la preuve. Si dans sa course rapide au pôle Sud, il a semblé se départir de ce principe, c'est qu'il avait, en entreprenant ce raid, un dessein spécial. Il avait déjà préparé sa nouvelle expédition dans la région du pôle Nord, où il compte séjourner de trois à cinq ans, en se laissant charrier par les glaces avec le *Fram* à travers tout le bassin polaire. Une partie des fonds nécessaires à l'armement d'une expédition de cette importance lui faisant défaut, il pensa les gagner par la réclame et les revenus que lui procurerait un raid au pôle Sud. Il ne s'est pas trompé. Son livre, *Au pôle Sud*, publié en plusieurs langues, ses conférences lui permettent aujourd'hui d'exécuter pleinement son projet antérieur.

Mais voilà désormais les deux pôles « découverts » et « conquis », — le pôle Sud même doublement conquis. — Un des heureux résultats de ces conquêtes, c'est que l'on n'ira plus aux régions polaires pour « découvrir » les pôles. On ira pour étudier à fond, lentement, méthodiquement, ces

1. Les écrits de Scott vont être publiés en volume par sa veuve Lady Scott, chez Smith, Elder and C°. Des parties en sont publiées dans le *Strand Magazine*. Un premier article a déjà paru dans le numéro de juillet de ce périodique. Le reste suivra dans ceux d'août, septembre et octobre.

régions d'un intérêt primordial. Toutes les sciences en profiteront : la géographie, par la connaissance plus complète de la conformation de la terre, en ses deux points culminants, — profondeur de la mer arctique, hauteur des pics du continent antarctique, opposition des mers et des terres sur le globe; — la navigation, par l'étude des lois qui régissent la boussole, qui déterminent la formation des courants suivant lesquels les icebergs disséminent dans les mers tempérées, et le rôle des mers polaires dans le va-et-vient de ces courants chauds et froids; la météorologie, par l'étude des conditions atmosphériques qui expliquent les changements de température, la direction et la force des vents, et les passages des masses d'air glacé des pôles vers l'équateur, d'où elles reviennent surchauffées.

Cet immense continent antarctique est si peu connu! A-t-il fait partie du continent américain et de l'Australie? A-t-il été autrefois, sous un climat tempéré, couvert de forêts! En ce cas quelles sont les lois qui ont présidé à la transformation totale de sa nature?

Mais si grande que soit l'importance de ces problèmes scientifiques à résoudre, n'oublions pas l'effet de ces voyages de découverte avec leurs périls, leurs ardeurs et leur gloire sur le développement du caractère de l'homme, les occasions qu'ils lui offrent de mettre son esprit d'entreprise, son énergie, son génie et toute sa force d'âme au service d'une idée. Comme l'a dit Lord Curzon : « Bien plus que de savoir au juste comment est faite la terre, si l'Antarctique fit jamais partie de l'Australie, s'il a joui d'un meilleur climat, il nous importe de savoir qu'il y a toujours des hommes, aujourd'hui comme par le passé, durant des âges prétendus plus virils, prêts à donner leur vie pour une grande idée, et à compter la vie de l'homme pour rien auprès de la suprématie de l'œuvre humaine ».

O. G. DE HEIDENSTAM

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE SIÈGE D'HELGOLAND

PAR LES ANGLAIS

Lorsque, faisant route pour entrer dans les estuaires allemands, on navigue dans la mer du Nord par temps clair, on découvre à vingt-cinq ou trente milles de distance un îlot rougeâtre, assez élevé, taillé en plateau, qui semble posé au centre du « deutsche Bucht » comme une sentinelle vigilante. C'est Helgoland.

Le bloc d'argile dur qui, dans sa résistance à la destruction, présente aujourd'hui une pointe effilée aux lames violentes du Nord-Ouest, était autrefois — de vieilles cartes l'attestent — une île beaucoup plus étendue dans tous les sens, siège d'un évêché au moyen âge, et dont la superficie égalait au moins celle d'un de nos cantons français. La mer, ruinant sans relâche ses falaises friables, l'a réduit à 60 hectares à peine, surface d'un triangle allongé, grossièrement rectangle, dont l'hypothénuse a 1 800 mètres environ et le plus court côté de l'angle droit 1 200 ou 1 300.

Aux deux extrémités Nord-Ouest et Sud-Ouest, ainsi qu'au milieu du grand côté de l'îlot, qui fait face au couchant, des « aiguilles » détachées de la masse principale jalonnent le tracé d'un large pan de falaises éboulées à une époque assez récente. Avant qu'elles s'effondrent à leur tour, bientôt peut-être, ces roches aiguës fournissent des *amers* utiles aux marins et des

sujets d'un pittoresque facile aux photographes de « Postkarten ».

Des dimensions et du dessin général de l'ancienne Helgoland, l'hydrographie actuelle rend d'ailleurs un compte à peu près exact. Les soubassements en subsistent, en effet, non seulement autour de l'îlot, mais aussi à une faible distance dans l'Est et dans le Nord, sous la forme de dangereux bas-fonds. Ces brisants, désignés encore aujourd'hui sous le nom de « Brünnen », emprunté au vieux dialecte frison, se terminent au Sud-Est par un long banc de sable, le « Sand Insel », qui domine de quelques mètres le niveau des plus hautes mers.

Une petite plage caillouteuse, en pente assez marquée et qui est formée sans doute d'éboulis anciens, se greffe sur la falaise, le long du petit côté du triangle de l'îlot et en face du « Sand Insel ». C'est là, à l'abri des vents régnants et des mers les plus dures, que s'est bâti le bourg des pêcheurs d'Helgoland et des logeurs en garni de la saison d'été. Mais, peu à peu, de cet « Unterland », les maisons ont grimpé sur l' « Oberland », sur le plateau battu des tempêtes de l'Ouest; seulement elles sont restées tassées au bord de la falaise qui commande le village, profitant le mieux possible de ce que le plateau, lui aussi, est en pente très sensible de l'Ouest à l'Est et, donc, que le côté « sous le vent » est relativement abrité. Par le fait, tandis que la crête qui court le long du grand côté de l'îlot est à la cote moyenne de 55 mètres, celle qui suit le petit côté de l'angle droit n'est plus qu'à 32 mètres environ.

L'oberland est habité par les éléments militaires de la population, par les notables et les fonctionnaires, par les hôteliers d'importance. Si les règlements n'y mettaient bon ordre, le nouveau bourg encadrerait les espaces réservés aux établissements destinés à la défense; mais les zones interdites ont été largement tracées et le « Kartoffel Allee » — l'allée des pommes de terre — dans son développement parallèle à la crête de l'Ouest, ne trouve plus, à partir de l'aile sud de la batterie de mortiers dont nous allons parler, que des champs découverts et ras, exclusivement consacrés à la culture de l'essentiel tubercule, unique production de l'îlot.

Deux ascenseurs et deux monte-charges, affectés, les uns

aux besoins de la population civile, les autres à ceux des services militaires, font communiquer le vieux bourg avec le nouveau, l'unterland avec l'oberland.

Sur le « Sand Insel », point d'habitations privées, mais, en été, des cabines de bains et, en tout temps, les hangars ou cabines de la station de sauvetage et du télégraphe, ainsi que trois balises où, la nuit, s'allument des feux de direction. Mais la conservation du banc importe tant à la protection de la petite rade et du port des torpilleurs, qu'on a multiplié autour du « Sand Insel » les épis maçonnés destinés à retenir et fixer les sables.

Les abris qu'Helgoland, son banc et ses « Brünnen » peuvent offrir au navigateur sont, on le pense bien, assez précaires. C'était pourtant à un mille à peu près dans l'Est du « Sand Insel » que venait mouiller à la dérobée, le soir venu, l'escadre française de blocus en 1870, cette escadre dont le rôle fut si ingrat, si pénible, si mal récompensé.

A cette époque l'îlot appartenait à l'Angleterre dont le gouvernement, encore que peu favorable à la France, consentit à tolérer cette utilisation par notre force navale d'une rade foraine dépendant, en partie au moins, de ses eaux territoriales. Aujourd'hui, et tant que le pavillon allemand flottera sur le saillant méridional de la falaise, c'est à la flotte impériale que sera réservé le « mouillage des vaisseaux » et c'est en faveur de ses bâtiments légers, de ses « destroyers », de ses sous-marins que l'on achève un port très confortable dont les jetées s'enracinent dans la plage de l'unterland, bien à couvert derrière le bloc de l'îlot.

Il y a en outre, entre les Brünnen du Nord et le côté d'Helgoland qui fait face au Nord-Est, une sorte de rade d'un demi-mille de large sur un mille et demi de long, où l'on serait relativement bien par des vents du Nord à l'Est, les lames étant, dans ce cas, brisées sur les plateaux sous-marins qui ne sont couverts sur certains points, à marée basse, que de 50 centimètres d'eau, à marée haute que de 3 mètres.

Pour aller de cette rade du Nord à celle du Sud, plus étroite et encombrée de bas-fonds, il faut franchir un seuil où ne peuvent se risquer que de petits bâtiments. Ce n'est guère,

pourtant, que par le sud (qui fait face, d'ailleurs à Cüxhaven et à Wilhelm'shaven) qu'on accède au petit port d'Helgoland, mais les difficultés que l'on trouve de ce côté-là sont fort atténuées par un balisage bien compris.

Telle est la position. Voyons comment les Allemands s'y sont installés, comment ils l'ont aménagée, comment ils comptent s'en servir.

C'est en 1890 que l'Angleterre a cédé Helgoland à l'Allemagne. N'insistons pas sur un souvenir qui est certainement désagréable à nos amis d'outre-Manche. Il est probable que s'il se fût agi de la France — par exemple de la cession d'Aurigny — les défiances britanniques fussent restées inflexiblement en éveil. On ne change pas du jour au lendemain d'*ennemi héréditaire*. Était-il pourtant si difficile de prévoir, non pas seulement en 1890, mais dès 1870, dès 1866 même, ce que la plus grande Allemagne allait être contre la Grande-Bretagne?

Quoi qu'il en soit, aussitôt l'acquisition faite, au prix des « droits » de l'Allemagne sur Zanzibar, le grand État-Major et l'Amirauté de Berlin se hâtèrent de fortifier l'îlot qui n'avait connu jusque-là que quelques canons antiques, dont les affûts disloqués supportaient difficilement le tir des charges de salut et de signaux.

L'objectif de ces autorités militaires allemandes n'était alors — il y a vingt-trois ans, presque un quart de siècle — que la flotte française, très supérieure encore à la flotte des Stosch et des Caprivi et dont on craignait avec raison l'offensive dans la mer du Nord. Il fallait donc, soit qu'elle voulût entreprendre contre le littoral, soit qu'elle se contentât d'un blocus, d'abord la surveiller au large, ensuite la harceler, la fatiguer, enfin lui interdire le mouillage qui lui avait été si utile en 1870-71.

Il fut résolu que l'îlot serait muni de tous les moyens d'information lui permettant de remplir son rôle de guetteur, d'informateur; qu'une station de torpilleurs y serait créée — l'Allemagne n'acceptait pas en ce temps les sous-marins — et que le plateau recevrait un armement d'artillerie capable de protéger la station de torpilleurs, d'empêcher une descente de

vive force sur l'unterland, enfin, de battre efficacement le mouillage extérieur.

Dès 1894 ce programme général était exécuté de la manière suivante : deux câbles reliaient Helgoland, d'une part à Cüxhaven — embouchure fortifiée de l'Elbe — de l'autre à Shillig-horn, pointe de l'estuaire de la Jade, par conséquent à Wilhelm'shaven. Et comme ces câbles pouvaient être rompus par la mer ou coupés par l'ennemi, on créait à la pointe sud de l'îlot un puissant appareil optique dont la portée s'étendait jusqu'à Wangeroog, l'île qui commande l'entrée de la Jade et qui n'est distante d'Helgoland que de 25 milles marins, soit 42 kilomètres. Cet appareil, projecteur électrique, pouvait d'ailleurs être utilisé pour le combat de nuit contre les bâtiments. A peu de distance du projecteur, on installait une station de signaux munie d'un haut sémaphore et à la pointe nord de l'îlot, une station de signaux de brume. Le « Sand Insel » était enfin, nous l'avons vu, relié à l'unterland par un câble électrique.

Passons rapidement sur l'organisation du balisage, des bouées lumineuses et bouées à voyants, des « feux de direction » pour les deux rades intérieures et notons seulement l'érection d'un grand phare, haut de 82 mètres (tour de 27 mètres, bâtie à la cote 55, vers le milieu de l'îlot), que l'on aperçoit de 40 milles en mer, quelquefois de 50.

En ce qui touche la station de torpilleurs, ce ne fut d'abord qu'un poste de ravitaillement en combustible et matières grasses pour les flottilles de Cüxhaven et de Wilhelm' shaven. Mais il y eut aussi un magasin de mines sous-marines légères, destinées à être semées rapidement à l'entrée des deux rades intérieures, un chenal secret restant, bien entendu, ménagé pour les navires amis.

En même temps on organisait la défense par l'artillerie.

Ce qui semblait le plus urgent, à cette époque, c'était d'assurer l'interdiction absolue du « mouillage des vaisseaux » à l'adversaire prévu. Outre qu'il était intéressant de l'obliger à rester à la mer, où l'on ne peut ni se reposer, ni se réparer, il fallait l'empêcher de bombarder l'îlot tout à son aise, soit mouillé et embossé, soit seulement stoppé et à peu près immobile. Or le mortier répond parfaitement à cet

objet. En effet cette bouche à feu lance, en tir courbe, des projectiles de poids considérable, fortement chargés en explosifs, qui s'attaquent aux ponts, parties faibles des bâtiments, et peuvent même atteindre les machines, les chaudières, les soutes, après avoir percé la face horizontale du caisson cuirassé. Malheureusement l'incertitude du tir des mortiers, résultant à la fois du défaut de justesse de ces pièces courtes et de la longue durée du trajet de leur obus, ne leur laisse que peu de chances d'atteindre un bâtiment qui se meut avec une certaine vitesse en modifiant fréquemment son cap (sa direction), de sorte qu'en fait, l'efficacité des pièces dont il s'agit est trop étroitement limitée au combat contre les navires qui ont l'imprudence de rester immobiles dans leur rayon d'action, mouillés ou stoppés.

Il reste pourtant aux mortiers la ressource de renoncer à viser tels ou tels bâtiments déterminés d'une force navale qui prononce son attaque sans cesser de se mouvoir à bonne vitesse et de se contenter de couvrir de leurs projectiles la zone que le défenseur juge utile de rendre intenable à l'assaillant. Mais cette méthode ne peut produire l'effet qu'on en attend qu'à la condition qu'il tombe sur l'aire en question un nombre considérable d'obus et, donc, que les mortiers soient à la fois très nombreux et très largement approvisionnés.

A la vérité la pièce est elle-même assez peu coûteuse, si on la compare au canon long à grande vitesse initiale, aux réactions violentes et aux organes compliqués; mais ses projectiles creux sont aussi chers que ceux des autres bouches à feu de même calibre. D'ailleurs, dès qu'il s'agit d'organiser le tir indirect — et c'est ici le cas, à cause des prises dangereuses que l'inclinaison du plateau vers l'Est donnerait aux bâtiments sur une batterie à tir direct, qui serait forcément découverte — dès qu'il s'agit par conséquent d'installer les mortiers dans une grande fosse maçonnée et bétonnée, à dispositifs spéciaux et compliqués pour les abris et les magasins, la construction de l'ouvrage devient dispendieuse.

Reconnaissons qu'à Helgoland, la batterie de mortiers — il y en a huit, ce qui est insuffisant — a été traitée avec un soin particulier, mais enfin on a senti qu'il était nécessaire de donner à l'îlot les moyens de fournir des coups directs,

lui aussi, contre ses adversaires et l'on a encadré cette batterie par quatre canons isolés de 24 centimètres, disposés sur une parallèle au grand côté du triangle (crête ouest de la falaise), deux au sud, entre le grand projecteur à éclipse et le phare, deux au nord, vers la pointe de l'île.

Chacune de ces pièces longues, dont le champ de tir embrasse l'horizon, repose sur un massif de béton de ciment enterré et formant glacis au ras du sol. Un masque métallique enveloppe le canon et protège les servants, sinon contre les coups arrivant de plein fouet, car, dans ce cas, le masque, relativement peu résistant, serait détruit, du moins contre les éclats des projectiles qui atteindraient le sol, aux environs immédiats, ou le glacis en béton.

Il faut remarquer que la crainte des éboulements n'a pas permis d'installer ces quatre canons sur l'extrême bord du plateau, du côté de l'ouest. Il en résulte qu'il existe de ce côté-là un *angle mort* très sensible et qu'un bâtiment placé à 600 ou 800 mètres du pied de la falaise serait à l'abri, soit des deux canons du Nord, soit des deux canons du sud, suivant qu'il serait en face de l'un ou de l'autre groupe. Or le plateau sous-marin qui ceinture l'îlot ne s'étend qu'à 500 mètres au maximum, de ladite falaise; au delà, on trouve deux fosses qui présentent 10 à 13 mètres de fond sur une étendue de 400 mètres environ. Nous verrons comment on peut tirer parti de ces circonstances hydrographiques.

Si nous ajoutons que deux ou trois observatoires pour la direction générale du tir ont été semés aux bons endroits et que ces observatoires reliés par fils téléphoniques souterrains aux canons longs et aux mortiers, présentent, en petit, les mêmes dispositions intérieures que les plate-formes-abris des pièces de 24 centimètres, nous aurons dit l'essentiel sur l'organisation primitive de la défense de l'îlot par l'artillerie.

Notons encore, toutefois, que pour interdire l'accès de la rade du sud et du port de torpilleurs aux bâtiments légers, on a remplacé les vieux canons anglais de la batterie qui domine l'unterland par des 57 millimètres à tir rapide de la Marine et des 77 millimètres de campagne sur leurs affûts à roues.

Telles étaient jusque vers 1911 les défenses d'Helgoland. Suffisantes, il y a dix ou quinze ans, elles ne le sont plus

depuis l'entrée en ligne des « Dreadnoughts », qui marquent un progrès considérable dans les facultés offensives des unités de combat. Contre les soixante canons de 305 millimètres et les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix canons de 150 à 190 millimètres que présente une seule escadre de six cuirassés (que dire des armées navales à trois ou quatre escadres d'aujourd'hui!), ce n'était vraiment pas assez, même aux yeux des artilleurs, férus — en Allemagne comme ailleurs — de la supériorité naturelle, fondamentale, de leurs canons à terre sur ceux des navires, ce n'était pas assez des quatre pauvres 24 millimètres, médiocrement protégés, qui fournissent à Helgoland des feux directs à trajectoires tendues.

L'Etat-Major de Berlin l'a reconnu et l'on remanie en ce moment l'armement de l'îlot.

Dans quel sens exactement? Il n'est pas aisé de le dire d'une manière certaine, le Génie militaire ayant pris ses précautions, non pour empêcher, — c'est impossible, — mais pour retarder la divulgation de l'objet de ses travaux. Mais on peut imaginer assez facilement ce que l'on découvrira lorsque les palissades auront disparu : ce sera très probablement, au lieu des quatre canons de 240 millimètres, quatre pièces de gros calibre, au moins du 28 centimètres long, peut-être du 34 centimètres, plus sûrement du 30 centimètres. Ces bouches à feu puissantes seront-elles sous coupoles épaisses, comme le sont les tourelles de canons de bord? Peut-être, bien que cet accroissement de poids ait une sensible répercussion sur les appareils de manœuvre — qui seront électriques sans doute et non plus à bras — sur les dimensions et le prix de revient, par conséquent, de chaque ouvrage. Quoi qu'il en soit, nous considérerons ce point comme acquis dans l'étude qui va suivre.

Il est douteux que l'on ait touché à la batterie de mortiers. Cependant on a pu en prolonger la branche nord et la renforcer ainsi de deux pièces. Admettons encore ceci, pour ne rien refuser au défenseur dans la lutte que nous allons lui imposer.

La batterie de canons légers qui bat la rade sud est, à la rigueur, suffisante, en raison de son altitude. Des pièces de 88 millimètres de la Marine y seraient toutefois mieux

indiquées que des 57 millimètres et des 77 de campagne. Accordons-les donc à Helgoland.

Quant aux mines sous-marines, il n'apparaît pas que les circonstances locales justifient un grand développement de l'organisme primitif, réserve faite du progrès des engins eux-mêmes, car en Allemagne comme en Angleterre et même en France, en dépit de notre retard sur ce point, la torpille automatique a fait, depuis vingt ans, de singuliers progrès. Au surplus les Allemands ont su se constituer une véritable escadrille de mouilleurs de mines rapides qui, si besoin était, viendraient renforcer la défense sous-marine des abords immédiats de l'îlot. Notons, à ce sujet, que Cüxhaven, le point de la côte ferme le plus rapproché d'Helgoland, est un des centres les mieux pourvus du service des mines dans la Marine allemande.

Ce l'est aussi du service nouveau de l'aéronautique et les dirigeables, Zeppelin, Schütte Lanz, Gross et autres, y ont dès maintenant le grand *hangar tournant* qui a fait quelque bruit dans la presse. Qu'il y ait bientôt à Helgoland même une station secondaire de ces croiseurs aériens, une sorte de point d'appui et de ravitaillement, avec le hangar indispensable, il ne faudrait pas s'en étonner.

Ajoutons que, depuis plusieurs années déjà, l'îlot est doté d'une station de télégraphie sans fil qui revenait de droit à ce poste avancé.

Reste la question des sous-marins.

Bien que la distance soit faible (29 milles marins) d'Helgoland à Cüxhaven, station principale des submersibles allemands, on serait surpris que le nouveau port de torpilleurs de l'îlot, très agrandi et perfectionné, ne comportât pas un poste de rechargement des accumulateurs et peut-être un atelier spécial, aussi bien pour les réparations courantes de moteurs Diésel que pour celles des appareils électriques. Il y existe aussi, n'en doutons pas, les magasins convenables pour les huiles ou essences minérales appropriées.

Voilà donc ce que doit être, ou peu s'en faut, l'Helgoland d'aujourd'hui — mettons, si l'on veut, de demain. Serrons de près maintenant la question de son utilisation par la flotte

allemande contre la flotte anglaise, afin de nous rendre compte du degré d'intérêt que celle-ci peut avoir réellement à l'enlever à celle-là.

***

Quelle est la condition essentielle de l'efficacité du rôle de la force navale allemande dans le conflit dont nous allons étudier l'une des phases?

C'est évidemment de pouvoir, à toute heure de jour ou de nuit qu'elle jugera convenable, déboucher de l'un des estuaires défendus, Elbe ou Jade[1], où elle sera concentrée.

Les trente unités de haut bord de la flotte impériale (je compte les croiseurs cuirassés, mais non les petits éclaireurs, ni les « destroyers », ni les dragueurs et poseurs de mines) ne sauraient défiler devant Cüxhaven et Neuwerk, de l'Elbe, ou devant Schillig-horn et Wangeroog, de la Jade, qu'en ligne de file, c'est-à-dire un par un, à l'intervalle de 400 mètres. Chaque unité pouvant être comptée elle-même pour 150 ou 170 mètres, la longueur totale du cordon atteint 16 kilomètres, soit près de 9 milles marins.

Ce n'est qu'une fois ce « champ » gagné que le commandant en chef allemand peut prétendre à former pour le combat ses quatre escadres (les croiseurs cuirassés compris), opération urgente car l'adversaire — la flotte anglaise de blocus — depuis longtemps prévenue par les radiotélégrammes de ses croiseurs d'avant-poste, peut-être par ses aéroplanes, accourt certainement à grande allure. Et comme il vient du large, cet adversaire, il semble qu'il ait eu ses coudées franches, pour prendre toutes ses dispositions tactiques en temps opportun.

Eh bien! non. Ces coudées franches, il ne les a pas eues, parce que la direction naturelle de sa marche d'approche l'a

1. Ne parlons pas de celui de l'Ems, d'abord parce qu'il n'est pas sûr que les ouvrages de Borkum soient achevés, ni que les ressources que l'on pourrait actuellement tirer d'Emden fussent suffisantes, ensuite parce que cette position de Borkum est plutôt offensive — étant la plus rapprochée de la côte anglaise et dominant la Noord-Holland, en même temps que les eaux bataves.

conduit dans le rayon d'action d'Helgoland, qu'il a dû laisser sur son flanc gauche, d'abord, sur ses derrières, ensuite, et dont les flotilles de torpilleurs et de sous-marins, renforcées de quelques croiseurs, peut-être de quelques anciens cuirassés de deuxième ligne[1], spécialisés à cette fin, deviennent fort gênantes pour lui à ce moment décisif.

Il n'aurait à peu près toute sa liberté d'action que s'il avait établi le centre de son dispositif de blocus dans l'ouest d'Helgoland, par exemple sur le méridien de Norderney, ou sur celui de Borkum. Mais cette hypothèse ne peut être sérieusement retenue parce qu'en plaçant d'une manière permanente le point d'application de son effort sur la gauche du front d'opérations allemand Borkum-Sylt, le bloqueur s'exposerait à voir le bloqué se dérober par la droite, le long de la péninsule cimbrique, dès qu'il le jugerait utile à ses desseins.

En somme, la situation peut être définie de la manière suivante : Helgoland, aux mains des Allemands, occupe justement le point qui conviendrait le mieux aux Anglais pour la commodité et l'efficacité de leur blocus. Et, dès lors, la conséquence s'impose à l'amirauté britannique.

Encore n'avons-nous parlé jusqu'ici que des opérations de jour. S'il s'agit de la nuit, où il faut, évidemment, resserrer le blocus pour qu'il reste efficace et rapprocher de la côte ferme tous les échelons du service de surveillance, y compris les grands croiseurs, comment le faire avec quelque sécurité quand on laisse derrière soi ce poste fortifié de l'ennemi, d'où s'élanceront brusquement une vingtaine de grands torpilleurs, combinant leur action, grâce aux câbles électriques ou à la télégraphie sans fil, avec ceux de Cüxhaven et de la Jade, ou, pour mieux dire, avec ceux de l'armée navale allemande elle-même?

Sans doute on peut admettre — théoriquement — que l'on entretiendra en permanence devant Helgoland une force navale qui n'aura pas d'autre objet que de « masquer », cette place forte, de contenir et de refouler les sorties des éléments de sa défense mobile. Mais, outre qu'il n'est pas aisé d'y retenir

1. Il reste encore des représentants du type « Siegfried » refondu, à qui leur faible tirant d'eau et leurs dimensions restreintes permettraient de se mouvoir assez facilement dans la petite rade d'Helgoland.

des sous-marins qui, au sortir du port, se mettent en plongée et passent tranquillement sous le cordon de surveillance, il faut bien reconnaître que ce blocus supplémentaire emploierait un trop grand nombre d'unités légères. Les Anglais en ont beaucoup, certainement, et leur ordre de bataille en présente — sur le papier — cent quarante environ[1], auxquels s'ajoutent une quinzaine de petits croiseurs. Seulement, si l'on tient compte, d'une part de l'inévitable déchet au moment de prendre la mer, de l'autre du défaut relatif d'endurance des engins mécaniques et du personnel de ces petits bâtiments, très éprouvés par le gros temps, enfin si l'on considère qu'il faut, pour obtenir une surveillance continue, organiser des « relèves » ayant chacune son tour de service devant les points à bloquer, on se convainc qu'il serait difficile d'en trouver plus de quarante à cinquante disponibles chaque jour ; et ce n'est pas assez, à la fois pour « patrouiller » devant les estuaires et le long des îles de la Frise septentrionale, jusqu'à Sylt, tandis qu'on encerclerait Helgoland, ses basses et ses brünnen.

Ainsi de quelque côté que l'on se tourne, la nécessité se présente de supprimer ce très gênant obstacle, avant d'organiser méthodiquement le blocus rapproché du littoral germain et d'entreprendre quoi que ce soit contre ses ports. De même, dans une bataille rangée, on ne s'avise d'aborder la position principale de l'adversaire qu'après avoir fait tomber les postes avancés qui la couvrent.

Le blocus rapproché, venons-nous de dire. D'aucuns nous objecteront peut-être qu'il est difficile, aujourd'hui, en présence des flottilles de torpilleurs et surtout de sous-marins, sous la menace continuelle, au moins dans une mer peu profonde comme la mer du Nord, des mines sous-marines, d'imaginer qu'un chef d'armée navale osera tenir ses grandes unités en vue de la côte, dans le rayon d'action probable des engins qui s'attaquent aux œuvres vives des vaisseaux.

Rappelons à ce sujet qu'envisageant ces difficultés, assurément fort sérieuses, l'Amirauté anglaise a décidé, depuis quelques années déjà, de rendre à ses cuirassés et croiseurs

1. Cinquante pour les flottilles attachées aux deux « home fleet » qui représentent la force navale active, quatre-vingt-dix pour les *flottilles de patrouille*, qui ont une organisation autonome.

cuirassés les filets protecteurs et pare-torpilles qui étaient déjà en service il y a quelque trente ans sous le nom de filets Bullivant, que l'on abandonna assez imprudemment peu de temps après et que l'on reprend partout aujourd'hui, après les avoir, d'ailleurs, renforcés et perfectionnés.

Ajoutons aussi que, bon gré mal gré, et sauf à ne pas aventurer, la nuit surtout, les magnifiques, mais vulnérables « Dreadnoughts » trop près des estuaires de l'Elbe et de la Jade — ni trop près aussi d'Helgoland, tant qu'y flottera le pavillon allemand — le commandant en chef anglais sera conduit peu à peu à resserrer son blocus. Un dispositif où la surveillance ne s'exercerait qu'au large de la ligne Borkum-Helgoland-Sylt et qui laisserait aux escadres allemandes la faculté de préparer à loisir, derrière Helgoland, justement, une sortie en masse dans la direction du Nord, où l'échappée est le plus facile, n'offrirait pas à l'opinion anglaise, très avertie, on le sait, et très inquiète de ce côté-là, les garanties qu'elle exigera certainement.

A tout prendre, d'ailleurs, ce siège d'Helgoland, cette indispensable et préalable opération à laquelle tout ramène l'assaillant, ne peut-elle pas avoir pour lui le très sensible avantage d'obliger le défenseur — et là aussi, peut-être, sous la pression de l'opinion publique[1] — à sortir d'une réserve que lui impose son infériorité numérique et à s'engager dans une tentative de déblocus qui aboutira forcément à une bataille décisive?

C'est encore fort probable.

***

Mais, en fait, est-ce bien d'un siège qu'il s'agit, à proprement parler? Non. L'expression est un peu impropre, évoquant l'idée d'attaques méthodiques, répétées, de longtemps prépa-

1. L'opinion publique est incontestablement moins puissante en Allemagne qu'en Angleterre. « Les peuples » sont, chez nos voisins de l'Est, plus soumis à l'autorité, plus dociles que chez nos voisins du Nord; mais il faut tenir compte de l'extraordinaire et intransigeant orgueil que les pangermanistes et les chefs de la grande ligue maritime ont éveillé dans l'âme germanique.

rées et patiemment conduites. Ce qu'il faut ici, c'est au contraire une attaque brusquée, mais foudroyante, un bombardement intense, dont la violence irrésistible paralyse presque aussitôt les moyens de la défense ; et ce qu'il faut encore, c'est l'emploi de certaine méthode de tir en brèche, particulièrement appropriée aux circonstances locales, méthode que nous exposerons tout à l'heure.

Cette opération brusquée, toutefois, et justement parce qu'elle sera brusquée, doit être combinée avec la plus minutieuse exactitude, tant dans ses moyens que dans le développement de ses phases, si courtes que puissent être celles-ci. Il faut d'abord déterminer les bâtiments qui seront chargés de l'attaque de l'îlot et ceux qui, au contraire, ayant la mission de couvrir cette attaque, surveilleront du plus près possible l'armée navale allemande, que nous supposerons concentrée à Cüxhaven, au mouillage très favorable et bien défendu de l'estuaire de l'Elbe. Il y a aussi, en quelque sorte des « travaux d'approche » à prévoir, des reconnaissances précises, fouillées, à exécuter, de petites attaques, de petites opérations préliminaires à entreprendre, soit pour obliger le défenseur à démasquer tous ses moyens d'action, soit pour occuper certains postes avantageux. Et enfin il faut préparer avec le plus grand soin et dans le plus grand détail l'occupation de l'îlot, soit que l'on veuille le garder et, au besoin, le défendre contre un retour offensif de ses anciens possesseurs, soit que l'on se borne à détruire complètement tous ses organismes militaires, opération qui demandera encore un certain temps.

Examinons tout cela, et d'abord la distribution des forces anglaises pour l'opération.

Nous avons déjà eu l'occasion de donner ici[1] le dispositif général des trois grandes flottes métropolitaines (Home fleet) de la Grande-Bretagne. Nous avons dit que les deux premières seraient prêtes à marcher à la première heure et qu'elles présentaient six escadres de cuirassés, cinq de croiseurs cuirassés [2], quatre flottilles de « destroyers » (auxquelles

1. *L'Emploi du corps expéditionnaire anglais*; *Revue de Paris* du 1er juin 1913.

2. Dont une, de six unités, vaut une escadre de cuirassés, étant composée de croiseurs cuirassés « de combat », types *Indomitable* et *Princess Royal* de 18 000 à 26 000 tonnes.

s'ajoutent, nous venons de le rappeler, les flottilles de patrouille), deux escadrilles spéciales, l'une de dragueurs, l'autre de mouilleurs de mines, enfin un certain nombre de croiseurs non cuirassés employés soit comme répétiteurs de signaux, soit comme organes de liaison, soit comme guides et ravitailleurs de flottilles.

Des six escadres de cuirassés et des cinq escadres de croiseurs cuirassés, on peut en consacrer trois de cuirassés et trois de croiseurs — les plus fortes — à surveiller la flotte allemande, à l'ouvert de l'estuaire de l'Elbe. Il y aura là par conséquent vingt-quatre cuirassés de ligne, dont quatorze « Dreadnought », et quinze croiseurs cuirassés, dont six dits « de combat », c'est-à-dire valant les cuirassés de ligne.

Cette réunion de bâtiments est déjà plus puissante que l'armée navale allemande, qui ne compte que vingt-cinq cuirassés et quatre ou cinq croiseurs de combat.

La flotte anglaise aura d'ailleurs à peu près autant de « destroyers » que son adversaire, soit une cinquantaine, si nous lui attribuons les trois premières flottilles disponibles, en dehors des flottilles de patrouille. Il sera, de plus, logique de lui donner l'escadrille de mouilleurs de mines, puisqu'il s'agit d'empêcher l'ennemi d'intervenir dans l'opération entreprise contre l'îlot.

Cela fait, il reste, pour constituer « le corps de siège », trois escadres de cuirassés relativement anciens et qui n'en comptent que quinze en tout (la sixième escadre, deuxième de la deuxième « Home fleet », n'a encore que deux cuirassés); deux escadres de croiseurs cuirassés, fournissant onze unités de 10 000 à 12 000 tonnes; une flottille de destroyers des « Home fleet », à vingt et une unités, les flottilles de patrouille réellement disponibles, donnant au moins une quarantaine d'unités, enfin l'escadrille de dragueurs de mines, qui va jouer un rôle de première importance.

Quant aux flottilles de sous-marins rattachées aux « patrouilles », leur place sera — si les circonstances le permettent — à l'embouchure de l'Elbe, prêtes à agir contre l'escadre allemande au mouillage, ou appareillée, de jour.

A elles seules, les quinze unités de ligne mettent en action soixante-quatre canons de 305 millimètres et au moins cent

cinquante canons de 152 millimètres, tandis que les onze croiseurs cuirassés présentent vingt-six bouches à feu de 234 et 190 millimètres, excellentes pour un bombardement, avec cent vingt canons de 152 millimètres.

Ne parlons pas des croiseurs non cuirassés, qui ont, cependant, des pièces de 234 et de 210 millimètres, encore moins des unités légères, où l'on trouve beaucoup de 101 et 75 millimètres.

En tout cas il est aisé de comprendre qu'il y a dans une telle accumulation de bouches à feu, lançant des projectiles de 50 à 300 kilogrammes, fortement chargés en explosifs, de quoi bouleverser de fond en comble un but d'une dimension aussi réduite que l'est Helgoland. La seule préoccupation que puisse avoir l'assaillant vise la consommation des munitions de gros et moyen calibre. Rien de plus facile, du reste, que de disposer à l'avance, sur des bâtiments auxiliaires aménagés en vue de cet emploi un réapprovisionnement complet pour les unités qui auront concouru au bombardement.

Voyons maintenant la question des reconnaissances et des « travaux d'approche ».

Que l'amirauté anglaise ait déjà pris ses mesures pour être renseignée sur ce qui se fait à Helgoland, on en peut être assuré. Mais les résultats de ces investigations ne sont probablement pas encore complets ni traduits sous la forme de documents spéciaux, mis entre les mains des États-majors de forces navales et des commandants d'unités. Au reste, si l'on peut baser sur ce genre de travaux des plans généraux d'opérations, il faut toujours en arriver à l'observation directe et immédiate de la position, de ses ouvrages, de son armement, pour établir dans le détail nécessaire le rôle qui incombera à chacun. Ajoutons que c'est une pratique constante, et fort sage, de faire défiler devant la place maritime que l'on se propose d'attaquer, les commandants, les officiers de tir et les principaux pointeurs des bâtiments appelés à prendre part à l'action.

Quoi qu'il en soit, ces reconnaissances de la dernière heure — disons plus exactement de la veille ou de l'avant-veille, car il faut le temps d'en tirer toutes les conclusions, sous forme

d'ordres et d'instructions — ne pourront être exécutées qu'à bord des grandes unités, cuirassés et croiseurs cuirassés, non seulement parce qu'on y voit mieux et qu'on y observe et *note* plus commodément, mais aussi parce qu'il y aura, pour peu qu'on veuille se rapprocher, afin de mieux reconnaître, des coups à recevoir, des risques à courir.

Un point intéressant, entre beaucoup d'autres, sera d'examiner si, dans chacun des deux groupes Nord et Sud d'artillerie longue, le canon placé en arrière de l'autre n'est pas disposé pour tirer par-dessus celui-ci[1]. A la vérité, cela n'est pas probable, parce qu'il aurait fallu le surélever sensiblement et par conséquent le rendre très visible au-dessus de ce plateau nu de l'îlot. Cependant, ce n'est pas impossible.

Mais n'insistons pas sur un sujet où il y aurait tant à dire.

Les « travaux d'approche », on l'a deviné sans doute, consistent surtout à déblayer aussi complètement que possible, pendant la nuit, les abords de l'îlot des mines sous-marines que le défenseur n'aura pas manqué d'y semer. Aura-t-il poussé à cet égard jusqu'au « mouillage des vaisseaux »? On l'examinera. En tout cas il y aura des torpilles dans les deux rades intérieures et peut-être dans les deux fosses — la plus au nord surtout — qui s'étendent à l'ouest et tout près des grandes falaises de l'îlot. Or il est essentiel que ces deux cuvettes soient parfaitement dégagées.

Ce genre d'opérations, on ne peut se le dissimuler, est fort délicat. Outre que les bâtiments spéciaux qu'on y consacre sont, eux-mêmes, très exposés à sauter, leurs travaux seront continuellement contrariés par les efforts de l'ennemi, qui les aura bientôt découverts, grâce à ses projecteurs. Il est vrai que les bâtiments de combat qui appuieront les dragueurs de mines couvriront aussitôt ces projecteurs d'obus percutants et de shrapnells; mais le succès reste, *a priori* du moins, assez indécis, d'autant que les bâtiments légers du défenseur interviendront à leur tour et se jetteront sur les dragueurs, aussi bien que sur les grandes unités de soutien. Les petits croiseurs et les « destroyers » de l'assaillant ne resteront pas non plus

1. Il en est ainsi à bord des cuirassés modernes où l'on a voulu donner au tir par les extrémités, au tir en chasse et en retraite, une puissance comparable à celle du tir par le travers.

inactifs et il y aura, finalement, une série d'engagements partiels où quelques dragueurs pourraient succomber, ce qui serait fort regrettable — de quelque prix que cet avantage fût payé par les Allemands — en raison du petit nombre de ces bâtiments spéciaux. Les Anglais n'en comptent en effet que cinq (*Jason*, *Circé*, *Gossamer*, *Seagull*, *Speedy*) dans leur première « Home fleet » et ce n'est pas assez. Une deuxième escadrille de cinq unités serait fort utile.

A côté des dragages de mines se placent les sondages[1]. Il y aura le plus grand intérêt, notamment, à s'assurer des fonds que l'on trouve dans les deux fosses dont il a été question plus haut et sur les seuils qui séparent ces fosses de la haute mer.

Enfin, dans la nuit qui précédera l'opération finale et décisive, il sera bon d'occuper fortement le « Sand Insel » avec les brigades navales et leurs canons légers. Quoi que fasse le défenseur, ce sera toujours possible, grâce à la dune centrale qui défile parfaitement le revers nord-est de ce banc. Un bon nombre de pelles et quantité de sacs feront merveille pour perfectionner ce couvert naturel. Serait-il impossible, en préparant à l'avance toutes choses, d'installer là, rapidement, les plate-formes et les pièces d'une batterie de mortiers légers qui rendraient grands services pour atteindre les grosses pièces du même type de la batterie d'Helgoland, au fond de leur longue cuve bétonnée?...

Le détail des préparatifs de l'occupation d'Helgoland, après que la résistance de l'îlot aura été vaincue, nous entraînerait un peu loin. Disons, en gros, qu'une occupation définitive, une « reprise de possession » de l'îlot par l'Angleterre ne saurait être que la conséquence des stipulations d'un traité de paix et qu'au demeurant l'intérêt d'y maintenir une organisation militaire et un armement en artillerie très complets serait, au cours des opérations, bien moins indiqué pour la force navale britannique que pour l'allemande. Ce qui importe aux escadres et aux flottilles anglaises c'est seulement d'avoir à Helgoland, d'abord le libre usage du « mouillage des

1. Et aussi la recherche des câbles sous-marins, que l'on coupera, ou que l'on prendra à bord d'un des bâtiments de la flotte de siège, si l'on a quelque espoir d'abuser l'adversaire par des communications feintes.

vaisseaux », ensuite la disposition du port des torpilleurs, qui sera toujours, quelques dégâts qu'aient subis ses établissements, un excellent abri pour les « destroyers » et les sous-marins, enfin un service de reconnaissance et de communications bien organisé. La station de télégraphie sans fil, en particulier, sera rétablie le plus tôt possible, ainsi que le sémaphore. Rien de tout cela n'est long, ni difficile, surtout si c'est prévu et le matériel assemblé à l'avance.

*
* *

Tout étant ainsi préparé, le poste et le rôle de chacun bien arrêtés pour les deux cas principaux : intervention ou abstention de la force navale allemande, le commandant en chef anglais fixera le jour et l'heure de l'exécution du plan, toutes réserves faites pour l'état du temps, car une opération aussi complexe et délicate exige que la mer soit au moins maniable.

Examinons d'abord, pour n'y pas revenir, le cas où la flotte allemande serait résolue à intervenir et à courir les risques d'une opération de déblocus de vive force.

La flotte « de couverture » anglaise lui présente, nous l'avons vu tout à l'heure, des forces supérieures, au moins en ce qui touche les croiseurs cuirassés. La partie, cependant, pourrait être jouée; mais il est clair qu'aussitôt signalée la sortie de la flotte impériale, le « corps de siège » anglais laissant là son opération, se concentrerait au sud de l'îlot et viendrait se joindre à la flotte de couverture. La distance entre Cüxhaven et Helgoland étant de 29 milles environ, on ne peut guère douter que les deux fractions de la force navale anglaise n'eussent le temps de se rejoindre et l'engagement aurait lieu à peu près au milieu de l'intervalle qui sépare l'îlot du continent. Or il n'est pas douteux non plus que, dans de telles conditions et en présence d'un rassemblement aussi supérieur au sien, le commandant en chef allemand renoncerait à un combat décisif et, satisfait à bon droit d'avoir procuré quelque répit à la place assiégée, se bornerait à des manœuvres dilatoires, à des feintes peu compromettantes, à des passes de bâtiments légers, combinées peut-être avec une tentative de ses sous-marins contre le gros de l'ennemi.

Ce jeu pouvant se renouveler, au détriment des Anglais, constamment tenus sur le « qui-vive », leur commandant en chef prendra certainement ses dispositions pour en finir du premier coup avec la flotte ennemie, si celle-ci s'aventure au delà des bancs de l'Elbe de manière à menacer sérieusement ses adversaires.

La première mesure à prendre semble être de grouper la flotte de couverture, non pas sur la ligne directe Helgoland-Elbe, mais sur le flanc de cette ligne, dans l'Ouest, par exemple et à peu près au milieu de la ligne Helgoland-Rothersand[1], en tous cas à une distance de la limite des fonds de 10 mètres de l'estuaire de l'Elbe telle que cette distance puisse être franchie en moins de temps qu'il n'en faudrait à la flotte allemande pour atteindre le corps de siège. On voit aisément qu'il s'agit, pour les Anglais, de se donner des chances de pouvoir couper la retraite à l'adversaire. Le même résultat serait obtenu si les Allemands se dirigeaient d'abord sur la flotte de couverture et que celle-ci les attendît de pied ferme, ou même les attirât un peu plus dans l'Ouest. Dans ce cas, ce serait le deuxième groupe anglais, le corps de siège qui gagnerait le plus vite possible dans le flanc droit de l'ennemi et sur ses derrières.

Il y a encore d'autres moyens d'agir sur l'armée navale allemande et ceux-ci dans l'hypothèse où elle ne semblerait pas disposée à intervenir immédiatement, au cours du bombardement de l'îlot. On peut la faire attaquer au mouillage de Cüxhaven par les flottilles de sous-marins, appuyées des flottilles de « destroyers » et des bâtiments légers, tandis que les unités lourdes s'engageraient avec les batteries de Cüxhaven, celles de Kügel-baake, Döse et Dühnen. Cette opération, vigoureusement conduite, obligerait sans doute la flotte impériale, soit à sortir une bonne fois pour en finir, soit à s'enfoncer dans l'Elbe, ce qui la mettrait hors de cause pour toute la durée de l'opération entreprise contre Helgoland.

Que si, d'ailleurs, le commandant en chef anglais s'arrêtait à l'idée d'empêcher son adversaire d'intervenir, il lui serait

1. Le Rother-sand est le banc qui sépare, au large, les estuaires de la Weber et de la Jade. Un phare y est planté, qui est constamment battu par la mer.

sans doute possible d'obtenir ce résultat en barrant l'estuaire de l'Elbe avec des mines sous-marines. Il n'aurait d'ailleurs pas trop pour cela de ses sept mouilleurs, *Naïad*, *Andromache*, *Iphegenia*, *Latona*, *Thetis*, *Apollo* et *Intrepid*[1]. Mais dans le cas dont il s'agit, ce n'est pas un *embouteillage* définitif que l'on viserait et il suffirait de semer un nombre de torpilles tel que leur dragage, opération toujours assez longue en soi, eût une durée à peu près égale à celle de l'attaque de l'îlot.

Arrivons enfin à cette attaque et ne nous occupons plus maintenant que des opérations du groupe anglais que nous appelons « corps de siège ».

Les ouvrages de défense d'Helgoland devraient, en principe, bénéficier des avantages bien connus des batteries hautes sur les bâtiments — au moins sur les bâtiments qui défilent devant elle rangés en bel ordre, avec des vitesses constantes et un cap à peu près invariable. Malheureusement ces ouvrages ont contre eux quatre circonstances très nettement défavorables et dont l'assiégeant ne manquera pas de tirer parti.

La première de ces circonstances est que l'aire totale de l'îlot — nous l'avons remarqué — est fort restreinte. Il en résulte que tout peut y être atteint par des coups convergents et de revers. C'est d'ailleurs pour cela que le Génie allemand s'est décidé, contrairement à ses habitudes, à employer les coupoles pour les quatre canons de plein fouet. Mais ces coupoles n'étaient jusqu'ici, nous l'avons dit encore, que de simples masques.

Tant y a, qu'entouré par les vingt-six bâtiments de haut bord de la flotte de siège anglaise, l'îlot sera littéralement labouré dans tous les sens par les projectiles de gros calibre.

En second lieu, la disposition des ouvrages est telle que les coups longs adressés aux canons sous coupoles, soit du Nord, soit du Sud, auront de grandes chances d'atteindre la batterie de mortiers, s'ils sont tirés par des bâtiments placés sur le prolongement de la ligne déterminée par chacun de

1. Les « Amirautés » ont encore de la peine à se figurer l'importance du rôle que joueront dans les prochaines guerres navales les bâtiments qui mettront en jeu les armes sous-marines. Reconnaissons cependant que les Anglais et les Allemands ont fait à cet égard de sérieux progrès.

ces groupes de deux canons. Dans cette position, d'ailleurs, les bâtiments en question échapperont forcément aux coups de l'une de ces deux pièces, celle d'en dedans masquée par celle d'en dehors. Nous avons observé toutefois qu'il n'en serait plus de même si le canon d'en dedans, dominant d'une manière sensible le canon d'en dehors, pouvait tirer *sans inconvénient, en dépit de la puissance de son souffle*, par-dessus ce dernier. Mais surélevés de la sorte, tous les organes du canon d'en dedans et cette pièce elle-même deviendraient beaucoup plus vulnérables. Le remède serait aussi mauvais, sinon pire, que le mal.

La troisième circonstance fâcheuse, très facheuse même, est celle de la disposition en pente du plateau d'Helgoland. C'est, face à l'Est et au Nord-Est, comme un véritable glacis de fortification, mais un glacis qui porterait les batteries elles-mêmes, au lieu de les « défiler ». Ainsi se trouve tout à fait compromis l'avantage que l'on a prétendu donner à la batterie de mortiers en l'enterrant. Comme elle est, grâce aux constructions voisines, très facile à repérer et que d'ailleurs il suffit de viser le milieu, juste, de la nappe que présente le plateau aux navires qui circulent en arrière du Sand Insel, cette batterie sera fréquemment atteinte par des projectiles qui frapperont les bords extérieurs de la cuve bétonnée et dont les éclats iront, de haut en bas, avarier les bouches à feu et blesser les servants. Ajoutons que les canons sous coupoles sont, eux aussi, bien plus exposés aux vues de ce côté-là.

Mais le point essentiel, le point décisif, si l'assaillant sait en profiter, c'est — nous y avons fait allusion déjà — que la falaise ouest d'Helgoland, au bord de laquelle sont établis les quatre canons longs sous masques-coupoles *est justiciable d'un tir en brèche* exécuté méthodiquement par des bâtiments placés dans les fosses que nous avons signalées en décrivant les abords de l'îlot. Ces fosses, on se le rappelle, sont comprises, par rapport à chacun des groupes de deux canons au pied desquels elles s'étendent, dans *l'angle mort* formé par la crête de la falaise, de sorte qu'elles ne sauraient être battues directement — encore est-ce fort douteux [1]

1. Il faudrait en effet que les affûts de ces canons sous coupoles puissent permettre un pointage négatif très étendu, propriété assez rare.

— que par les pièces de l'autre groupe. Mais si ces dernières bouches à feu — par exemple celles du groupe sud — particularisent ainsi leur effort en tirant, avec plus ou moins de facilité, sur les bâtiments embossés dans la fosse nord, elles présentent leurs flancs et l'arrière de leurs coupoles, où l'épaisseur de métal est généralement faible, aux coups des unités qui se tiennent dans le Sud-Est et dans l'Est de l'îlot. Le résultat ne se fera probablement pas attendre...

Les conséquences d'un tir réglé de pièces puissantes, lançant des obus fortement chargés, sur ce mur vertical composé de matériaux relativement peu solides et, affaibli déjà par de profondes fissures, ces conséquences, disons-nous, ont été envisagées par les écrivains militaires allemands dès la prise de possession d'Helgoland. L'un d'eux proposa même — simple boutade, sans doute — de ceinturer l'îlot d'un revêtement métallique. Mais si l'on n'a pu s'arrêter sérieusement à l'idée de cette cuirasse, il n'est pas impossible que certaines failles, trop compromettantes, aient reçu une coulée de béton.

Quoi qu'il en soit, tenons pour certain qu'il ne faudrait pas un grand nombre de coups de 305 pour faire tomber de larges pans de cette muraille naturelle et, sinon pour entraîner la ruine des canons sous coupoles eux-mêmes, du moins pour ébranler et déniveler le bloc de ciment qui forme leur assise et qui fait corps, intimement, avec la falaise. Dès lors le tir de ces bouches à feu deviendrait impossible, en tout cas dépourvu de précision.

Il est aisé maintenant de se représenter l'ensemble des opérations de l'attaque d'Helgoland.

Quatre détachements ayant été formés avec les vingt-six unités de haut bord que comprend le corps de siège, l'un ayant pour champ d'action le mouillage des vaisseaux, l'autre la mer du large, à l'Ouest-Sud-Ouest de l'îlot, le troisième agissant sur le prolongement de la ligne des canons du groupe Nord, tandis que le quatrième tirera de la même manière sur le groupe Sud, les croiseurs et bâtiments légers garnissant d'ailleurs les intervalles, tout en se tenant à bonne distance, le feu sera ouvert simultanément (signal de T. S. F. ou heure fixée à la seconde près) et, aussitôt réglé, conduit avec la plus

grande intensité possible, de manière à écraser littéralement l'adversaire.

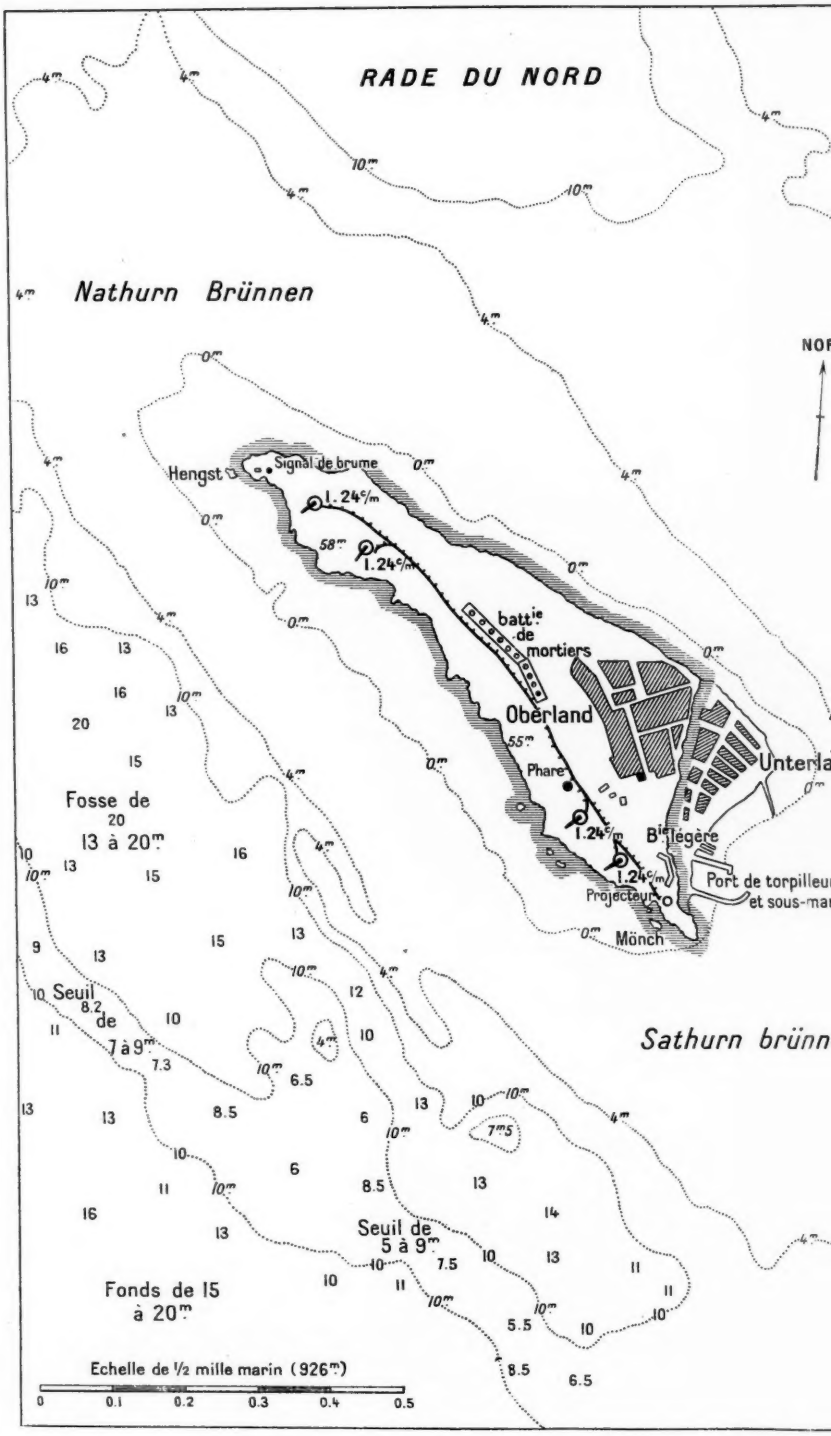
Le moment de l'ouverture du feu aura été choisi de telle manière, par rapport à l'heure de la pleine mer, qu'au bout de trente ou quarante minutes de bombardement, deux ou trois unités désignées du détachement de l'Ouest puissent venir occuper les deux fosses en franchissant les seuils qui les séparent de la haute mer. Le tir en brèche contre la falaise commencera alors, les deux détachements du Nord et du Sud s'attachant à battre avec une précision extrême les canons sous coupoles qui sembleraient diriger leur tir sur les unités chargées de ruiner le mur d'argile, pendant que le détachement de l'Est évitera les coups longs qui risqueraient d'écrêter cette même muraille par des coups de revers et d'en projeter les débris sur les unités en question.

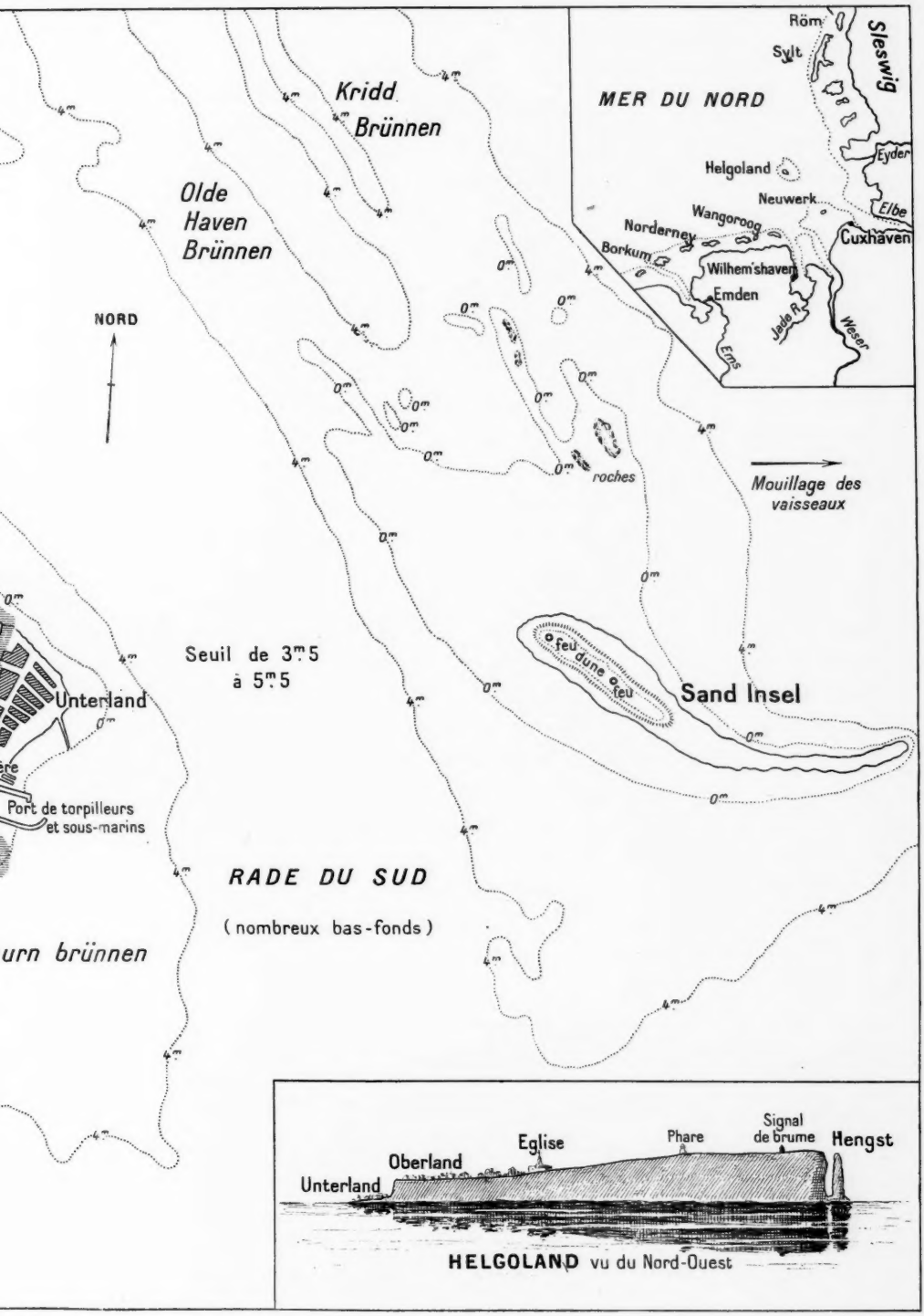
Lorsque enfin, sous ces feux combinés, la résistance des ouvrages aura cessé, les brigades navales ou un corps de « marines » organisé à cet effet s'embarqueront sur les embarcations de la flotte et protégés par les destroyers, qui s'avanceront le plus possible, débarqueront — certainement sans coup férir — sur la plage de l'unterland. L'escalade de l'oberland complètement ruiné [1] et la prise de possession des ouvrages démantelés ne sera plus qu'un jeu pour ces troupes, protégées dans leur opération par les feux des bâtiments légers et par ceux des obusiers, voire des mortiers, installés d'avance dernière la dune du Sand Insel.

En quelques heures, Helgoland sera rentré sous la domination britannique et le blocus de la côte allemande pourra être rigoureusement resserré.

★ ★ ★

1. Il est sans doute inutile de dire que les habitants de l'ilot, prévenus de l'imminence de l'attaque, auront eu toutes facilités pour chercher un refuge sur le continent.


RADE DU NORD
Nathurn Brünnen
NOR
Hengst
Signal de brume
1.24c/m
58m
batt.ie de mortiers
Oberland
55m
Phare
Unterla
Bie légère
Port de torpilleu
et sous-ma
Projecteur
Mönch
Fosse de 13 à 20m
Seuil de 7 à 9m
Sathurn brünn
Seuil de 5 à 9m
Fonds de 15 à 20m
Echelle de 1/2 mille marin (926m)
0 0.1 0.2 0.3 0.4 0.5


Kridd
Brünnen
Olde
Haven
Brünnen
NORD
Seuil de 3m.5
à 5m.5
Unterland
Port de torpilleurs
et sous-marins
RADE DU SUD
(nombreux bas-fonds)
urn brünnen
roches
Mouillage des
vaisseaux
feu dune feu
Sand Insel
MER DU NORD
Röm
Sylt
Sleswig
Eyder
Helgoland
Neuwerk
Elbe
Wangoroog
Norderney
Cuxhaven
Borkum
Wilhemshaven
Emden
Jade R.
Weser
Ems
Eglise
Phare
Signal
de brume
Hengst
Oberland
Unterland
HELGOLAND vu du Nord-Ouest

LA ROSE DES RUINES[1]

V

Ils s'étaient logés à Florence, chez la Signora Gaétani, en face du noir Palais Strozzi. La chambre géante, où des meubles hétéroclites dansaient le long des murs, grossièrement peints à fresques de prétentieuses guirlandes et de nuages, sentait le remugle coutumier aux maisons garnies. Des araignées vivaient en paix, dans les poutres du haut plafond et des rideaux de dentelle sales pendaient, mélancoliques, aux fenêtres à carreaux verdâtres. Elles donnaient au coin de la Via Tornabuoni. Ainsi le premier rayon de soleil tombait sur leur lit; la chaude lumière les enveloppait. Leurs têtes sur l'oreiller, ils voyaient un grand morceau d'azur, et les pigeons tourbillonner, sous la corniche monumentale.

Elle se frotta les yeux. Par les vitres entr'ouvertes, — (ils aimaient l'air pur de la nuit), — tout le matin entrait. Elle se cacha, éblouie. Son bras nu, jailli hors de la chemise lâche, la protégeait contre la clarté trop vive. Il s'éveilla, sourit à la tignasse bouclée, au frais visage que lui dérobait à demi l'écran de chair. Il en baisa la forme douce, et, au coude, cette rose qui fleurit, veinée de bleu.

— Bonjour, toi! — dit-il.

1. Voir la *Revue* du 1er août.

— Bonjour, toi!

Il acheva de se tourner vers elle. Leurs jambes sous les draps se mêlèrent.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui?

— Ce que tu voudras.

Ils se contemplaient, avec une espèce de stupeur émerveillée. Il encercla étroitement, dans ses bras, la taille ployante. Le buste épanouit, dans les dentelles parfumées, la ferme rondeur des seins. Le ruban rose des épaulettes avait glissé, dénudait l'épaule blanche. Elle se laissait admirer, naïvement.

— Tu me trouves belle?

— Tu l'es.

— Vrai?

Elle n'y pouvait croire. Elle se jugeait ordinaire, trop menue... Une jolie peau de blonde, oui, et de longs cheveux, c'était tout. Il ne la trouvait belle que parce qu'il l'aimait, et à cette idée une reconnaissance éperdue l'agitait, et une crainte.

— C'est vrai? Tu m'aimes, dis?

— Je t'adore.

— Tu m'aimeras toujours?

— Bête!

Leurs lèvres scellèrent, longuement, la promesse. Ils goûtaient, dans leur tiède abandon, une paresse heureuse. Ces repos du réveil, à la molle chaleur du lit, ils les prolongeaient d'habitude ainsi en paroles éparses, en silence de rêves communs, jusqu'à ce que, portant le plateau du café au lait, la servante parût.

C'était une haquenée maigre, aux gestes brusques, aux yeux brûlants, et à la lèvre moustachue. Elle n'était pas brune, elle était noire. Elle frappait à la porte un coup sec et attendait un temps moral avant d'entrer, même lorsque Georges avait crié : *Avanti!* Puis, posant entre eux le déjeuner, elle jetait sur les draps chiffonnés un regard approbateur. Elle semblait dire : « Mais oui, prenez du bon temps! Il n'y a que ça qui compte! » Et sa grimace avait de tels sous-entendus, que Rose ne pouvait l'apercevoir sans rougir. Elle n'était tranquille que lorsque Vittoria s'était retirée, avec un regard qui disait : « Je vous laisse. Bien du plaisir!... » Cette fois encore le rite ordinaire s'accomplit.

Lorsqu'elle fut sortie, discrètement, en emportant les vêtements à brosser, Georges, amusé, observa :

— Cette sacrée Vittoria! Elle a dû en rôtir, des balais!...

Annie avoua, en beurrant son petit pain :

— Elle a une façon de vous dévisager, à la dérobée! Moi, elle me gêne.

— Ça! dit Georges, — c'est bien une idée de femme! Et il y a vingt siècles de croyances derrière. Le péché de la chair!

— C'est vrai, — murmura-t-elle, — et pourtant je ne crois pas être prude.

Elle évoquait, avec une confusion reconnaissante, les heures où Georges l'avait révélée petit à petit à elle-même, l'obscure naissance de la femme, dans la jeune fille... Lent apprentissage du plaisir, qui l'avait, en quelques semaines, menée du trouble incertain des premières nuits, à la volupté d'aujourd'hui. Pourtant, en dépit des joies partagées, du corps à corps et du cœur à cœur, en dépit même du cabinet de toilette commun, elle ressentait parfois, vis-à-vis de son mari même, des pudeurs d'étrangère. De brusques retours la faisaient alors s'étonner de cette intimité totale, avec celui que cependant son esprit et sa chair avaient longuement souhaité, et qu'ils désiraient, à présent, davantage encore. La possession, loin d'apaiser, exaltait en elle le goût, le besoin de la possession. Mais, sensible et délicate à l'extrême, elle s'émouvait des moindres nuances. Leur amour était à eux, rien qu'à eux. Avec une religieuse avarice elle l'enfouissait en elle, comme un trésor. Elle eut voulu le préserver des regard indiscrets, du contact vulgaire.

Il ne lisait pas distinctement dans la pensée d'Annie. Il ne cherchait pas y lire. La certitude d'être aimé, absolument, rendait moins vive sa perspicacité, endormait en lui l'inquiétude du désir. Il avait accepté, une fois pour toutes, le don entier qu'elle lui avait fait de sa personne. Et lui aussi s'était donné, une fois pour toutes. Mais alors qu'elle lui apportait, depuis, et dans chaque minute, l'hommage perpétuel d'elle-même, il ne percevait plus aussi vivement ce renouvellement merveilleux de l'amour. Elle était une chose à lui, que déjà il ne s'efforçait plus de mériter, par cette constante offrande

réciproque, sans laquelle le sentiment le plus vif tarit. Sa tendresse coulait, égale, comme la nappe d'un fleuve. Celle d'Annie avait une fraîcheur et des bouillonnements de source.

— Gare les tasses! Tu vas encore renverser le plateau!

Ils finissaient de manger, et se taquinaient, en jouant comme des gosses. Quand Vittoria eut desservi, sur un coup de sonnette, il proposa :

— Encore un câlin!...

Il caressait le front lisse, les temps où sous ses doigts le sang battait, à fleur de peau. Sa main fourrageait l'épaisse chevelure, l'or soyeux dont le grisait le parfum un peu fauve.

— Chérie!

Elle se pelotonna. Elle était contre lui la proie primitive, la bête odorante et fine qu'à l'aube des temps broyait, sur sa forte poitrine, le chasseur des tribus. La puissance de l'instinct les poussait l'un vers l'autre. Elle hâtait, de tout son être consentant, le délice de l'approche...

Quand il desserra l'étreinte, elle soupira. Elle eût voulu que l'énivrante minute n'eût pas de fin. Mais lui s'étirant, rejeta, d'un coup de jarret, les couvertures.

— Hop! Il faut pourtant s'habiller, si l'on veut achever les Uffizi, ce matin.

Elle se fâcha :

— Non! reste... On a bien le temps.

D'une main suppliante, elle ramenait les draps. Elle était jalouse des musées, de ces longues stations devant les Vénus peintes, de l'attention qu'il donnait aux statues. Elle lui en voulait un peu, sans oser le lui avouer, sans se l'avouer franchement à elle-même, de se reprendre si vite, de l'oublier si complètement, devant une œuvre d'art. Elle savait bien qu'elle n'avait pas la beauté de ces femmes éternelles, la perfection de ces marbres et de ces bronzes. Mais, plutôt que des apparences inanimées, ne valait-elle pas qu'il se souciât d'elle, dans la fuite des minutes précaires? Elle vivait, elle, au moins, et les statues avaient beau être immortelles, elles étaient mortes!

— Reste, si tu veux, — fit-il simplement. — J'irai seul, et j'en profiterai pour prendre quelques croquis de la Niobé.

Il fit mine de se lever.

— Tu n'aurais pas le cœur de me laisser, méchant!

Elle eut les yeux soudain mouillés, fit effort, pour dominer, rentrer ses larmes. Il la regarda, stupéfait ;

— Ça te chagrinerait tant que cela?... Tu es folle, voyons! Qu'est-ce que tu as?...

Détendu, il ne songeait plus à elle, mais au plaisir d'admirer, de toucher les belles formes de la pierre vivante. Plus de mari, un sculpteur. L'artiste reprenait ses droits. Il y avait en Georges deux êtres distincts, également épris, et diversement. Et c'était cela, cette dualité, qui bouleversait Annie, sans qu'il pût, un instant, le deviner, ni même le comprendre. Mais, devant ces yeux gros et cette moue qui essayait de sourire, il s'attendrit. Et en même temps il se résigna : nervosité des femmes! Ce fut tout juste si, à la réflexion, son amour propre masculin ne fut pas flatté. Ce désordre dans la sensibilité et dans les sens d'Annie, c'était son œuvre.

— Eh! bien, je reste!

Il acceptait si gaîment, qu'elle eut honte, après son premier élan de joie. Une résignation maussade ne l'eût satisfaite qu'à demi, et sans doute eût-elle alors fini par subir, avec une ombre de rancune, la volonté de son maître. Du moment qu'il se sacrifiait avec cette bonne grâce, elle courut au-devant; elle était ravie de renoncer à son plaisir, pour assurer celui de Georges. Elle l'embrassa, avec une gratitude ardente.

— Tu es bon!... Oui, bien meilleur que moi!... Et maintenant, levons-nous vite!

Les draps volèrent, sous sa main. Elle bouscula Georges par ce qu'il feignait une subite paresse.

— Eh! bien dors! Je m'habillerai la première.

Elle s'élança, ses jambes nues s'allongèrent, pleines et nobles. Elle était debout, tordant ses cheveux d'un geste hardi. Elle se sentit admirée, d'un regard qui se posait partout, comme un baiser. Et elle sourit, orgueilleusement. Puis elle s'écria en rougissant :

— Je ne veux pas que tu me regardes!

Alors, elle lui remonta la couverture jusqu'aux yeux, et le borda, longuement, gamine et maternelle. Puis, sans s'occuper de lui, elle se mit, en chantant, à sa toilette.

Comme la vie était belle! Et comme elle serait facile!...

Elle ne songeait pas à Lise, dont on avait reçu, la veille, d'excellentes nouvelles ; la pension Lartigue lui réussissait, écrivait Jeanne, et c'était un véritable amour, quoique très diable. Annie ne souciait pas davantage de ce que son amie lui contait d'elle-même : les assiduités de La Morardière, un flirt si poussé qu'il n'était pas loin des fiançailles... Son cœur était si plein de ses propres émotions que nulle place n'y demeurait, pour l'émotion des autres. Pareillement, de ses souvenirs d'autrefois et de naguère, Annie ne gardait qu'une empreinte vague. Le passé était le passé, avec la mélancolie des heures difficiles, la douceur des affections, la douleur des deuils. Seul le présent comptait, et l'avenir, parce qu'elle y voyait le prolongement du présent... Georges l'incarnait tout entier.

Elle surprit le coup d'œil qu'il lui lançait, comme elle plantait, dans son chignon bas, la dernière épingle... Elle répondit par un baiser du bout des doigts... Oui, elle serait digne du bonheur qu'il lui avait donné!... Elle se vouerait toute, en échange, à son bonheur à lui, à son travail, à ses succès... Déjà, elle aimait en pensée les siens, son père, sa mère... ils remplaceraient ceux que la mort lui avait pris...

Georges, les paupières closes, échafaudait, parallèlement, une existence heureuse. Ne s'ouvrait-elle pas largement, dans un départ ensoleillé? Il avait l'indépendance matérielle, sans laquelle il n'est point de travail intellectuel qui puisse se réaliser pleinement. La misère comme la richesse sont destructives. Le talent meurt, également, de ces deux maladies : le ventre creux, le ventre gavé. Il goûta, profondément, cette conscience d'être à l'abri du destin, plein de jeunesse et de santé, et de voir s'étendre devant lui, comme de resplendissants royaumes, une étendue infinie, l'art et l'amour. Ils ne faisaient qu'une terre et qu'un ciel. Entre eux nulle frontière. Et l'art s'embellissait de toutes les magies de l'amour. Et l'amour se parait de la noblesse de l'art.

Il suivait, en rouvrant les yeux, le va-et-vient du corps charmant. Quelles délicieuses figurines il modèlerait, à son image! La grâce, c'était, pour Georges, la fleur de la beauté... Quelque chose d'indéfinissable et de mystérieux, qui ne tient pas seulement à l'harmonie des lignes, quelque chose de lumi-

neux, de fragile, qui vient du dedans, et qui rayonne... Annie n'avait pas la beauté. Et pourtant elle était belle, plus que belle. Elle avait la grâce...

D'autres femmes, certes, il en gardait, comme tout jeune homme, des souvenirs précis! Brefs plaisirs, et où, comme tant d'hommes, et surtout jeunes, il n'avait cherché que le sien... Les avait-il seulement aimées?... Pour quelques-unes, il l'avait cru. Mais, bien vite, il avait senti, et pour toutes, même celles qui lui avaient fait battre violement le cœur, qu'elles s'évanouissaient avec la satisfaction de son désir... Annie était, dans sa vie amoureuse, le premier, et l'unique être qui comptât. Il prévoyait qu'avec elle une tendre, solide, durable amitié se mêlerait à l'amour; déjà, bien qu'ils fussent mariés à peine depuis deux mois, il éprouvait confusément que l'exaltation des premiers temps tombait, et qu'à l'ivresse de la communion initiale succédait pour lui une sorte de reprise, la conscience de sa direction et de sa responsabilité... Ses sentiments, à son insu, se modifiaient, nuancés d'une fraternité protectrice. Un mari s'ébauchait, dans l'amant.

— Là! — fit Annie, en abandonnant la table à coiffer, — à toi!

Il baîlla, en étendant les poings.

— On est bien!

Alors elle trempa ses mains dans le broc, et l'aspergea. Ses doigts secouaient les gouttelettes d'argent qui s'irisaient, dans la lumière. Il riait en criant :

— Assez!

Mais elle l'inondait de plus belle :

— Encore! Encore!

L'eau fraîche le saisissait, d'une sensation brusque, et il se souvenait de ces matins de son enfance où dans le petit jardin de Mantes, il courait dans les maigres massifs, front nu, après l'ondée. C'était toute une forêt qui lui secouait sa pluie, au visage. Ah! le vertige de galoper, ivre, dans l'herbe mouillée! Il attrapa Annie : « Attends! » Elle était en pantalon et en cache corset... Sans pitié pour sa coiffure, il la baisait à pleine bouche où il pouvait, sur les cheveux, dans le cou, au coin des lèvres... Elle le repoussait de ses deux bras. Et il sentait battre, contre son cœur, le cœur bondissant... Elle demanda grâce.

Il la lâcha. Il avait cru étreindre en elle les matins d'autrefois, l'odeur des bois diamantés, toute la jeune force de la terre. Mais elle le reprit, les bras jetés autour du cou :

— Tu m'aimes?

D'un baiser plus tendre il scella, pour toute réponse, les yeux inquiets. Ils tressaillaient, sous les paupières douces. Et il dénoua lentement le frais collier nu.

VI

Ils passèrent juin dans la splendeur de Venise. Elle les avait éblouis, brûlante sous son impalpable manteau de lumière, avec ses palais roses, ses colonnettes de marbre blanc et ses coupoles d'or. Ils avaient aimé la pompe byzantine, mêlée à la décomposition magnifique des ruines, la lenteur des voiles rouges et les vifs « vaporetti » sur la majesté de la mer, les gondoles noires dans le silence putride des petits canaux abandonnés.

Et puis la chaleur les avait chassés, vers le nord. Juillet et août, ils goûtèrent la solitude d'une auberge perdue, sur la rive autrichienne du lac de Garde, dans le Tyrol. De grandes excursions à travers la montagne, auxquelles succédaient d'immobiles parties de pêche, couchés au fond d'une barque louée, pour la saison, occupaient leurs journées, harassées de marche et saturées de plein air. Vers le commencement du second mois, Georges avait commencé à trouver les heures longues.

— Ça manque de musées, hein? — s'était gentiment écriée Annie la première.

— De travail, surtout.

Pourtant il s'était procuré de la cire, et s'amusait maintenant tous les soirs à noter avant le dîner, en minuscules ébauches, une série de mouvements, pour des statuettes futures : une petite femme (qui était Annie), dans toutes les attitudes familières de la vie. Elle s'habillait et se déshabillait, marchait, dansait, lisait, rêvait. Mais, pour Georges, ce n'était là que de quoi occuper ses doigts. Sa pensée vagabondait, en quête d'une belle idée, et d'un grand labeur...

— Où es-tu? — lui demandait Annie.

Elle eût voulu le ramener de ses pays de chimère, vers la minute présente. Elle sentait qu'elle ne suffisait pas à combler son rêve, et s'attristait de voir toucher à leur fin les semaines où elle avait été tout pour lui.

Terminé, le voyage de noces! Il fallait rentrer dans la vie. Elle en prit intelligemment son parti, hâta le départ. Plus tôt il aurait regagné Paris, déniché un atelier, achevé l'installation, plus tôt leur existence véritable commencerait. Le rideau du premier acte était tombé, sur d'heureux jours.

Ils n'avaient fait que traverser Rome déserte, le temps des emballages et des malles. Les Lartigue, avec M. de la Morardière et Lise, étaient aux bains de Cività-Vecchia. Au commencement de septembre, après un bref séjour dans un petit hôtel de Montmartre, ils découvraient enfin le logis de leurs goûts.

C'était, au cœur d'un taillis embroussaillé, entre des maisons neuves à six étages, un vaste atelier accoté à une maisonnette de poupée : deux chambres à coucher, salon, salle à manger et cuisine. Un mur immense surplombait une vieille rue, dévalant la pente de la Butte. Le soir de la crémaillère, le mobilier était encore sommaire. Les colis de Rome étaient en route. Ils se contentèrent d'un grand divan en guise de lit. Une table Louis XIII avec des chaises paysannes du temps du Directoire, et un bahut de Provence ornaient la salle à manger. Le salon était vide, mais en revanche la seconde chambre à coucher, transformée en cabinet de toilette, offrait une baignoire d'émail resplendissant, des cuvettes à bascule et sur des étagères de verre, tout l'attirail des fins ustensiles et des brosses. Quant à l'atelier, avec ses voiles de l'Inde tendus au mur, ses moulages neufs et ses sellettes prêtes, il n'attendait plus que « le Maître ». Annie, durant que Georges courait les magasins pour les achats les plus pressants, s'était dépêchée, avec la femme de ménage, de tout disposer. Les fauteuils d'osier profonds et courbes... Au centre, comme tapis, une grande portière de Caramanie, achetée en secret... Un amas de coussins, et, derrière, dans un haut cornet de cristal, des feuillages de mahonia luisant et de noisetier pourpre.

La femme de ménage renvoyée aussitôt le couvert mis, ils

s'étaient amusés à la dinette. La porte-fenêtre de la salle à manger ouvrait sur cinq mètres de jardinet — le parterre, — au delà duquel se hérissait le grêle taillis, — les bois... Des accacias et des frênes, poussés pêle-mêle dans ce coin de terrain vague, bordé de deux côtés par les hautes bâtisses. Mais un grand pan de ciel, au-dessus, éployait son dais, et rien ne bornait la vue à pic, devant soi, sur l'horizon de toits et de fumées. C'était Paris, et le bout du monde.

Ils contemplaient, en grignotant les beaux fruits du dessert, ces murs de bicoque entre lesquels ils allaient vivre, ce paysage de pierre et de maigre verdure dont leurs regards faisaient la seule magnificence. Pour Annie, le site le plus émouvant, c'était celui que transfigurait la présence de Georges. Où il était, tout resplendissait. Elle transportait avec elle le merveilleux décor.

— On devrait fermer, — dit-il. — La nuit est tout à fait venue. Et ces sacrés moucherons sont embêtants!

Ils tournaient éblouis, autour du photophore. Elle les chassa doucement, avant de clore. La pièce devint soudain plus intime. Elle regarda son mari amoureusement.

— On ne sera pas mal ici, — déclara-t-il... — Et puis, la lumière de l'atelier est excellente.

Elle attendait une autre autre pensée, et souffrit, de ces mots simples. Ils accusaient, entre elle et lui, l'involontaire, l'inconscient malentendu... Son art! Est-ce qu'elle avait d'autre lumière, elle, que celle des yeux adorés? « On ne sera pas mal ici pour travailler » pensait-il. Et elle songeait : « On sera si bien ici, pour s'aimer! »

Elle dit, avec un peu d'amertume :

— Tu pourras même travailler le soir. La lampe à acétylène éclairera comme un phare.

— Tu crois? Si on essayait?... Pour voir.

Il jetait sa serviette et allumait un cigare. Prise à son piège, elle soupira :

— Oh! Geo, ce soir je suis si fatiguée...

— Mais non, minouche! Je ne travaillerai pas, sois tranquille... Pour voir l'effet seulement... On inaugure?... Après, dodo.

Il éparpilla rapidement sa bouffée, avança les lèvres pour

la convaincre, d'un baiser. Mais elle respira la fumée, et, nerveusement, toussa :

— Tes sales cigares!

Elle détestait le tabac, de tout l'effort qu'elle avait dû faire pour s'habituer à la cigarette. Elle en grillait une, de temps à autre, à moitié, pour lui tenir compagnie.

— Pardon!

— Ce n'est rien...

Elle rendit le baiser et sa rancune s'envola.

Bras à la taille, ils passaient dans l'atelier. Un rai de lune animait d'une vie confuse les objets... Le tas de coussins s'épaississait dans un coin d'ombre.

— Est-ce joli comme cela? — murmura-t-elle... — N'allume pas tout de suite... Viens! On va s'étendre un instant... Tu peux bien achever tranquillement ton cigare.

— Mon sale cigare!

Ils rirent et se laissèrent tomber.

— Attends! Tu es bien?... Là! Que je te cale.

Elle glissait un coussin sous la nuque, tapota les autres... Couché sur le dos, un bras étendu, il fumait sans mot dire, par aspirations régulières, comme un pacha. Une mousseline bleue les enveloppa. Elle était tapie contre lui, la tête sur son épaule. Elle se ramassait, d'un mouvement de chatte frileuse. Il semblait qu'elle eût voulu saisir, emprisonner en elle cette minute rapide. Elle ronronnait :

— Il fait chaud, il fait bon.

Il fumait toujours sans parler. Elle voyait à travers le nuage, aux brefs reflets du brasillement, ses lèvres charnues et sa moustache fine. Elle eût voulu apercevoir ses yeux, y plonger la perpétuelle interrogation :

— A quoi penses-tu?

Elle l'avait murmurée malgré elle.

Il répondit :

— A rien.

— Moi, je pense qu'on est si bien près de toi!

Elle se serra plus tendrement. Il ne perçut pas, sous la caresse, le reproche. Il était loin. Elle mesura le vide. Le corps qu'elle touchait fut soudain distant, de toute l'âme absente... Annie fut déchirée, d'une brève, lancinante douleur... Qu'il ne

pensât pas à elle, perpétuellement, elle sentait bien que c'était naturel. Les hommes étaient ainsi faits. Car, elle, elle pouvait penser à lui, toujours, sans que la vivacité de son sentiment s'émoussât; au contraire. Mais qu'elle cessât d'exister complètement, à certaines heures, voilà ce qu'elle ne pouvait comprendre, ni admettre... Est-ce qu'un métier, si beau qu'il soit, peut absorber à ce point que tout s'abolisse, devant lui?... Il est vrai que ce n'était pas seulement un métier, mais un art... L'art! l'art!... Après en avoir eu d'abord la vénération, un respect superstitieux, elle s'était mise, peu à peu, à le redouter, comme un intrus, presque comme un voleur... N'avait-il pas, insensiblement, repris Georges? Ne le lui enlevait-il pas, de longues heures?... Quelques semaines déjà après leur mariage, à Florence!... Puis, tout l'été...

Une réflexion la fit hésiter. Elle n'était pas juste. Georges, dans cette série de figurines si vivantes, où il avait essayé de camper, comme il disait, « une petite bonne femme d'aujourd'hui », ne l'avait-il pas mêlée à son œuvre? N'était-ce pas elle qui avait animé tous ces menus chefs-d'œuvre? N'en était-elle pas la chair même et le souffle?

Elle se jugea égoïste et se repentit. Elle lui prit la main et la baisa. Il venait de jeter son cigare. Il lui caressa la joue :

— Quand je dis que je ne pense à rien, j'exagère, tu sais!...

— Oh! — soupira-t-elle, — quand tu dis cela, je suis fixée, Tu penses à des tas de choses où le rien, c'est moi... Tu es à mille lieues, et tu voyages seul!

Il concéda :

— Eh! Eh!

Puis, se soulevant, il se mit à marcher à grands pas dans le rayon de lune. Elle se recroquevilla au creux des coussins. Un froid tombait, et l'abandon...

Il jeta :

— Allume, veux-tu?

Elle obéit, doucement, tandis qu'il se frottait les mains.

— Oui, j'ai une idée... depuis quelque temps.

La lampe darda son aveuglante lueur.

— Et tu ne m'en as parlé encore?

— C'était trop vague. Je ne l'ai vue nettement que tout à l'heure.

Il avait retroussé ses manches, maniait la glaise au fond du seau. A poignées, il la tassa, sur une sellette qu'il avait traînée, au jour cru de la lampe.

Elle s'écria saisie :

— Tu vas travailler?

— Oui... Le temps d'ébaucher ma vision... de matérialiser ça...

— Et qu'est-ce que c'est, ton idée?

— Tu vas voir!

Ainsi il ne la consultait même pas, comme il faisait si souvent, au début... Bien plus, il l'avait tenue à l'écart de sa trouvaille, il ne lui faisait même pas l'aumône de l'y associer à cette heure!

Nerveusement il façonnait l'ébauche grossière. Elle ne démêlait rien, dans cette terre informe, et s'en irritait contre lui.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est?

Pris, emporté par le démon, il expliqua, en phrases hachées :

— Tu vois : la mère encore jeune, en haillons... La petite qui mendie. Cette chose terrible, la femme, l'enfance à la rue!... Deux spectres... qui se taisent et qui accusent... quel groupe!... Je l'ai rencontré avant-hier, en allant acheter la lampe, tiens, pendant que tu arrangeais l'atelier...

— Ah!

— Tout de même, Paris a du bon... L'Italie, c'est l'école, et c'est admirable... Un immense musée!... Au-dessus de la vie... A la longue, cela atrophierait... Vive Paris, et la rue!

Ingrat, pour qui l'Italie n'était pas, surtout, le nid de leur amour! Elle se sentait arrachée à ce passé si proche, et devant elle un avenir inconnu s'étendit. Elle frissonna :

— Tu ne trouves pas qu'il fait froid?

— Froid? J'étouffe.

Il pétrissait son rêve, si ardemment qu'Annie, l'atelier, la maisonnette du premier soir, tout avait disparu. Elle s'était enfoncée dans un châle, — un crêpe de chine aux fleurs éclatantes drapé par elle la veille, avec soin, derrière le bronze des *Néréides*, et elle pleurait silencieusement, la tête enfoncée aux coussins.

Une longue heure durant, il l'oublia. Ce fut, pour Annie, un siècle. Elle lui reprochait, comme autant de trahisons, tous les mots qu'il avait dits, toutes les pensées qu'il n'avait pas eues. Elle découvrait en lui, avec désespoir, deux hommes opposés, et elle haïssait l'un, de tout l'amour qui la tenaillait pour l'autre. Et elle se répétait, comme une petite fille : « — Mon beau soir!... Mon beau soir!... » Jusqu'aux lendemains étaient gâchés... Quand enfin las, les nerfs détendus, il souffla : « Ça y est! » elle poursuivait toujours, les yeux grands ouverts, sa rêverie farouche.

— Annie! appela-t-il... — Tu es là?

— Je suis là!

— Ma pauvre minouche...

Mais, devant le visage bouleversé, les larmes, il s'arrêta, stupéfait :

— Annie!

— Quoi?

Ils se regardaient comme des étrangers, presque comme des ennemis. Il était peiné, irrité aussi par la disproportion de son chagrin, qu'il jugeait injuste... Elle était absurde, à la fin, avec sa jalousie! Il n'y avait pas de bon sens, d'être exclusive à ce point!... Et elle ne lui pardonnait pas, ayant causé le mal, de ne pas y remédier, d'un élan.

Enfin, il lui prit la main :

— Annie!...

Elle tourna la tête.

Ils croyaient avoir raison tous les deux. Il souhaitait un compliment, un encouragement, et il se heurtait à une borne. Une rancune se débattait au fond de leurs tendresses. Ils se sentaient des âmes violentes et vulgaires...

Et pourtant ils étaient parmi les meilleurs.

VII

— Encore une!... Sale bête!

M. Randal cueillit délicatement la limace, sur la jeune tige de carotte qu'elle était en train de savourer, et lui passa à travers

le corps la brochette pointue, où une vingtaine de ses congénères étaient enfilées déjà.

Il ne mettait jamais les pieds dans son potager sans cette arme.

— C'est dégoûtant, — dit Annie, sans préciser si le qualificatif s'adressait à l'invasion gluante, ou bien au supplice que le vieillard infligeait. Il n'hésita pas, et l'appliqua à ses ennemies.

— Elles pullulent, et elles dévorent tout. Jamais on n'en avait tant vu! Ce sont ces pluies...

Ils se promenaient dans les allées étroites. Annie, derrière son beau-père, s'instruisait, attentive à ces mille humbles drames dont est faite, entre les végétaux et les bêtes, la vie passionnante de la nature.

Tout lui en était nouveau, et elle s'émerveillait (petite bourgeoise de Paris et de Rome déracinée au berceau), du grand travail mystérieux de la terre. Son jardin de Montmartre lui avait révélé ces existences inférieures, leur perpétuel combat. Elle y avait suivi, comme sur un théâtre minuscule, les vastes péripéties de l'automne et de l'hiver, et l'irrésistible rebondissement de l'action, avec la venue du printemps.

A une dizaine de pas plus loin marchaient Georges et sa mère. Elle avait passé le bras sous le sien, s'appuyait affectueusement à lui.

— C'est gentil de venir voir sa vieille maman! Il y avait longtemps, sans reproche.

Il compta :

— Oui, depuis notre séjour d'octobre... Six mois!...

— Je sais bien, — corrigea-t-elle, — que tu es très occupé.

Elle sous-entendait, à son labeur professionnel, les soins absorbants de son jeune ménage. Avec cette acrimonie habituelle des vieux, lorsqu'ils ont eux-mêmes, boutiquiers gastralgiques, amassé sous à sous leur fortune, dans le labeur d'une existence médiocre, elle regrettait toujours, en dépit des éclatants succès de son fils, qu'il eût choisi un métier aux gains si flottants et une femme sans dot. Que de fois elle l'avait dit au début, à « M. Randal » : — Je te parie que sitôt mariée cette belle demoiselle-là rougira d'être modiste, et c'est encore notre porte-monnaie qui trinquera!...

Effrayés par le voyage de Rome au moment des noces, ils avaient patiemment attendu ensuite, à Vétheuil, le retour « des enfants »... Ce n'avait été qu'une quinzaine après leur arrivée à Paris, et entièrement installés, que Georges et Annie s'étaient mis en route, pour la présentation... Elle avait été froide. Ce n'était pas la bru de leur choix. Mais les prévenances et la grâce de la jeune femme avaient eu, au bout de quelques visites réciproques, raison de leurs préventions. Un séjour d'une semaine, chez les beaux parents, avait achevé, sinon leur conquête, du moins leur résignation.

Il n'y avait eu du tirage qu'une fois, durant l'hiver. Malgré les prodiges d'économie d'Annie, les fins de mois étaient strictes. L'aménagement, l'achat d'un mobilier de leur goût, — simple, mais uniquement composé de jolies choses anciennes, — avaient absorbé toutes les réserves : les quinze mille francs du fonds vendu. Elle avait, malgré ses protestations, tenu à ce qu'il en fût ainsi. Elle se sentait un peu plus chez elle... « Est-ce que tu ne nous fais pas vivre, Lise et moi?... »

Georges avait dû, en janvier, pour l'échéance du loyer, recourir aux économies parentales. Pas de commandes, et quelques dettes. Il était venu seul par un matin de neige à Vétheuil, avait avoué, la gorge serrée, sa pénurie. Visages bouleversés, bras au ciel. Et Madame Randal de gémir : « — Après tant de sacrifices!... C'est toujours à recommencer. Mais tu as des rentes, mon garçon! Tu as voulu épouser une femme de luxe!... Car naturellement ce sont toujours celles qui ont le moins qui en veulent le plus. Débrouille-toi! — C'est bien, je prendrai sur mon capital... » Cette menace avait suffi. Les Randal dénouaient les cordons de leur bourse. Leurs âmes de fourmis, qui s'étaient usées à l'épargne, avaient tremblé devant ce sacrilège : le capital atteint... Par la première brèche, tout passerait! Ce serait la danse des écus, et, pour finir, la ruine... En gens qui eussent préféré mourir à côté de leur coffre-fort plutôt que de dépasser leur revenu, ils virent Georges sur le versant de l'abîme. Toucher au principal! Folie...

Ils avaient, en soupirant, donné les mille francs. Et ce fut Annie qui, dans leur esprit, devint la dilapidatrice.

— Ah! — s'écria M. Randal satisfait.

Une station devant le chassis où il forçait les carottes nouvelles avait rempli, jusqu'au bout, la brochette. Il la planta, en guise d'exemple justicier, au centre des couches.

— Là! avis aux limaces!

Il enfonça sur son crâne, ainsi qu'un feutre belliqueux, son chapeau de paille débonnaire, et repartit armé d'une brochette nouvelle. Le jardinier l'avait nettoyée le matin, des cadavres de la veille.

— Vous êtes sans pitié, — dit Annie.

Il jura dans sa barbe blanche.

— Cette vermine! Non, mais regardez ce qu'elles font des feuilles de salade!

— De la dentelle.

Il coula vers sa bru un regard de travers. Mais elle reprit gaiement :

— Vous en oubliez deux. Donnez!

Elle prit la brochette et piqua juste. M. Randal, amadoué, conta ses luttes quotidiennes : la taupe insidieuse, l'escargot vorace et le ver blanc, tueur des petits pois! Elle envia ces préoccupations de tout repos, ces joies simples. Elle unit dans le même coup d'œil bienveillant le couple provincial : lui trapu et noueux, avec ses yeux de vieil enfant, elle, sèche et longue, plus fine, quoique un peu rébarbative avec ses mitaines grises et son bonnet tuyauté à l'ancienne, sur les bandeaux plats des cheveux blancs. Elle respectait en eux les parents de Georges. Comme il leur ressemblait peu!... Canards qui avaient couvé un aigle. Le mystère de l'hérédité, cette germination de graines lointaines, qui levaient, différentes, dans la lignée, l'étonnaient toujours, d'une question sans réponse. N'était-elle pas elle-même, lui avait toujours dit sa mère, le portrait d'une arrière-grande-tante, absolument dissemblable du type de la famille?... Ainsi l'on pouvait porter en soi non seulement deux êtres, mais plusieurs, toute une mêlée obscure de sentiments et distincts... Comment en vouloir à Georges de ses deux âmes?

Elle le regarda à la dérobée, et s'émut de le voir en otage aux mains de sa mère. Madame Randal semblait avoir mis sur lui sa tendresse comme un grappin. Toute sa cassante

personne déclarait : « Enfin je t'ai un peu à moi. Je te reprends ! »

Annie détourna les yeux, gênée. Elle sentit qu'on parlait d'elle, et sans aménité. Madame Randal devait critiquer quelques détails de sa toilette. Tout à l'heure, pour traverser une rigole d'eau vive, comme elle soulevait sa jupe, les yeux perçants s'étaient accrochés à ses souliers vernis, où une boucle de strass jetait ses feux, et au fin bas de soie qui fait la cheville luisante... Elle avait entendu : — « Quelle élégance ! » et deviné le commentaire tacite : « Accoutrement de créature !... » Et elle avait souffert, non point d'être méconnue, car elle était fière, mais de cette dissonnance entre leurs sentiments, — les siens prêts à une affection courtoise, les leurs réticents et hostiles.

Elle prêta l'oreille : Georges à son tour parlait, et d'un air grave de confidence. Anxieusement elle guettait le mouvement de ses lèvres et les mines maternelles. Elle ne douta pas qu'il ne s'exprimât affectueusement, — car il la rassura, d'un bon regard. Mais il parlait d'elle et cela suffisait à énerver Annie. Que pouvait-il dire? Confiait-il à sa mère les petites scènes qu'ils avaient quelquefois?... Oh ! pour des riens... Car elle avait renoncé à se plaindre de son éternel grief : ces deux parts que le sculpteur faisait de sa vie intellectuelle, l'une la plus large, il est vrai, où elle cohabitait de plain-pied, l'autre la plus profonde, où elle ne pénétrait pas... Gai compagnon de lectures et d'idées, Georges l'abandonnait toujours au seuil de la pensée créatrice. Conception, exécution, il gardait pour lui le secret de son art, dédaignait de l'y associer, même de l'y admettre... La sculpture, c'était pour elle, un monde fermé. Paradis interdit. Pourquoi?... Elle ne parvenait pas à se l'expliquer, ne songeait pas qu'elle s'était elle-même, au début mise en dehors de son travail en imposant à toute heure sa présence, son obsession, le poids de son amour.

Cependant en renonçant à se plaindre, elle n'avait pu renoncer à lui en vouloir. Et de là naissaient parfois de vrais dissentiments. Il n'en démêlait pas, absorbé dans ses idées, la cause secrète, s'irritait de la futilité des prétextes. De courtes et violentes colères l'agitaient alors, presque aussitôt effacées par la tendre estime qu'il avait des qualités de sa femme, et

par la réciprocité de leur goût physique. De quoi se plaignait-il? de ce qu'elle avait trop de qualités, et trop vives? En somme de ce que la mariée était trop belle... C'était absurde. Et aussitôt le premier, il revenait s'excuser... Brefs nuages qui passaient sur leur soleil.

Annie profita de ce que M. Randal, pénétrant dans la roseraie, plantait à la limite du potager sa brochette de limaces. Et tandis qu'il tirait de sa poche un sécateur pour le massacre des gourmands, elle s'arrêta court. Les voix de la mère et du fils en firent autant. Un silence désagréable plana, ces silences lourds d'équivoque...

Alors elle n'eut pas de doutes, Georges s'était plaint. Oh! sans méchanceté... Mais n'était-ce pas quand même vis-à-vis d'elle une trahison? Livrer de la sorte le jardin secret de leur cœur? Mêler un tiers, oui, fût-ce à sa mère, — surtout sa mère, — à un ordre de sensations qui eussent dû demeurer entre eux, à un débat de sentiments qui ne relevaient que d'eux-mêmes!... Elle connut qu'elle éprouvait pour la première fois un chagrin durable.

Elle regarda sans joie le bel horizon que M. Randal, d'un geste de diversion, indiquait. La maison, bâtie à mi-côte, étageait en terrasses son jardin mouvementé. Elles dominaient la courbe de la Seine mollement déroulée au pied des falaises crayeuses. A droite, par delà la jolie église de Vétheuil, de petites îles verdoyantes mêlaient au gris argenté des saules leurs sombres bouquets de peupliers. Enfin Lavacour mirait, dans l'eau couleur d'ardoise, sa ligne de maisons paysannes, derrière laquelle la plaine s'élargissait avec ses damiers de prés et de labours, les toits de Moisson et la barre bleue du coteau de Rolleboise... Un ciel fin, où couraient de légers nuages, faisait valoir l'ampleur du doux paysage, ces lieux qu'en d'autres circonstances elle eût aimés, pour ce qu'ils avaient à la fois de familier et de vaste. Ni Normandie, ni Ile-de-France mais encore la grâce de l'une, et déjà la richesse de l'autre... Elle étouffa un soupir. Elle sentit qu'elle prenait le pays en grippe.

— Et maintenant, — dit madame Randal, — allons goûter. J'espère que vous avez faim, ma mignonne?

Elle dut avouer que non. Mais là, pas du tout!

— C'est un fait exprès ! — observa madame Randal.

Elle prenait ce manque d'appétit pour une offense personnelle à ses talents de ménagère. Car elle avait, le matin même, préparé de ses mains osseuses, et par doses savantes, une pâte sablée qui était son triomphe.

— Le déjeuner était trop bon, — tenta d'expliquer Annie. — Je suis punie de ma gourmandise.

L'excuse redoublait le mécontentement de la belle-mère. Autant dire qu'elle ne savait pas recevoir !

— Je vous vois si rarement ! — fit madame Randal avec un sourire pincé. — C'est bien le moins que je mette les petits plats dans les grands...

Le thé était servi sous l'épicéa, dont les branches basses formaient tonnelle. Un moka et deux tartes s'offraient à l'admiration.

Georges dut se bourrer, pour compenser l'abstention de sa femme. Madame Randal ne mangeait jamais de pâtisseries. Heureusement que la goinfrerie du père vint en aide au dévouement du fils !... Au risque de s'en faire crever, M. Randal, profitant de l'aubaine, absorba, avec la moitié du moka, une tarte entière.

— C'est du bien perdu ! — gémissait l'économe vieille femme, aussi mécontente de voir son mari engloutir une partie des précieux mets, que de voir sa bru dédaigner l'autre.

L'apparition de l'auto, commandée chez un loueur de Mantes, pour l'heure du train, acheva de tout gâter. Madame Randal s'exclama :

— Une auto !... Mais vous aviez la diligence de sept heures !

— Merci, — dit Georges, — pour redonner la migraine à Annie, comme ce matin !

La migraine ! Voyez un peu... Est-ce qu'elle l'avait, elle, la migraine, quand elle prenait la patache ? Si ça ne faisait pas pitié ! Mentalement madame Randal calculait : Dix francs, au lieu de deux francs cinquante ! Si seulement ils l'avaient prévenue, elle leur aurait conseillé la victoria de Mignard pour sept francs. La jeunesse était moins dépensière, de son temps !... Il est vrai que pour ce que l'argent coûtait à celle-ci !... Considérations qu'elle avait beau garder pour elle, elles imprégnaient, d'un fiel visible, son jaune visage.

— Vous serez chez vous à neuf heures, — dit M. Randal.

Il jetait ces mots, afin de ranimer les phrases, comme on entretient un feu qui languit. Il s'agitait avec bonne volonté. Tristement Georges mesurait entre eux le vide. Distance des âges, et aussi divergence des êtres, tout creusait la coupure, les éloignait, Annie et lui, de ces vieux qu'il aimait pourtant, et à qui il ne trouvait plus grand chose à dire.

D'un commun accord, on brusquait l'adieu. Ce qui n'empêcha pas madame Randal, en tendant à sa bru le joli manteau de voyage qui l'avait fait déjà loucher, à l'arrivée, de remarquer :

— Mâtin! C'est d'un chic... Je crois qu'il vaut mieux ne pas vous en demander le prix!...

— Ma foi, cent trente-cinq francs, aux Quatre-Saisons! Modèle de printemps... Vous voyez que vous pouvez vous payer ça!

M. Randal rit bruyamment, à l'idée du travestissement.

— Ah! bien, — souligna la vieille dame, aigre-douce, — ce n'est pas fait pour une vieille tournure comme la mienne... D'ailleurs mes manteaux à moi m'ont toujours duré cinq ans, C'est comme cela que nous pouvons avoir un peu d'argent de côté... Ce qui n'est pas inutile, de temps à autre.

Annie pâlit, à l'allusion blessante. Soulagée, madame Randal l'embrassa de bon cœur. Car elle était au fond moins mauvaise qu'elle ne se montrait. Même elle s'étonna que Georges répondît nerveusement à son baiser, d'un « au revoir » un peu sec. M. Randal, du haut de la terrasse, agita la main, jusqu'à ce que l'auto eût disparu au tournant de la route...

Le trajet du retour fut silencieux. Comme ils traversaient le pont de Mantes, Georges, qui n'y tenait plus, prit sa femme dans ses bras, chercha, trouva enfin le regard qui fuyait.

— Il faut leur pardonner, mon petit!... Ils sont tout de même capables, le cas échéant, de grands dévouements... Ils sont comme ils sont... Ce que leur existence étroite les a faits... Est-ce qu'on peut en vouloir à la ronce d'égratigner? De braves gens, néanmoins... d'une autre époque...

Annie eut un faible sourire :

— Ils feraient haïr la vertu!...

Il approuva, d'un bon rire clair. Mais elle gardait au cœur un froid pénible... Elle murmura :

— Ce n'est pas à eux, c'est à toi que j'en veux.

— Par exemple!

— Tu t'es plaint de moi, à ta mère.

Il nia :

— J'ai dit que tu avais toutes les qualités!

— Et quels défauts?

— Pas graves. Tu les connais...

Sa sensibilité d'écorchée? Sa jalousie? Ses manies d'ordre? Car, des deux, c'était lui le dépensier. Il rentrait constamment avec un bibelot charmant, mais inutile... Et si elle se fâchait, n'était-ce pas dans son propre intérêt? Mais il ne pouvait supporter les reproches, quand il les sentait justes... Elle prit acte :

— Tu avoues?...

Il baissa le nez avec une moue d'enfant contrit.

— Alors péché pardonné!

Elle baisa les yeux repentants, et ajouta, plus grave :

— Geo, je t'en prie! que personne, personne ne puisse jamais s'immiscer entre nous!... Juré?

— Juré!

Elle rit à son tour, chatouillée par la moustache qui lui frôlait le cou.

— Prends garde, on arrive...

Ils durent courir, le train partait.

— Veine! des coins...

Quand ils furent installés face à face, en soufflant, Georges se frappa le front.

— Quoi? — fit-elle.

— J'ai oublié!...

Il tira de sa poche une enveloppe chiffonnée... Le timbre italien! L'écriture de Lise!

— C'était dans la boite aux lettres. Je l'ai prise en partant ce matin...

Elle avait déjà décacheté, lisait, un pli d'attention entre les sourcils. Georges s'enquit.

— Qu'est-ce qu'elle raconte?...

— Qu'elle arrive, dans un mois.

— Bravo!

Il avait insisté, lui-même, pour qu'après les vacances de Pâques, Lise accompagnât la vieille madame Lartigue, qui venait prendre les eaux à Vichy. Sa place n'était pas chez des étrangers, si parfaitement bons qu'ils fussent. Il était temps, après cette séparation, qu'elle vînt vivre avec sa sœur. Près d'eux elle achèverait de meilleures études, elle reprendrait son existence normale... Annie, qui eût mis une délicatesse à en parler la première, avait accepté, avec reconnaissance. Mais il avait haussé les épaules, comme elle le remerciait, inquiète : « Elle va te gêner!... C'est si petit, chez nous?... — Bah! un lit au salon... On n'y est jamais. Ça lui fera une chambre épatante. »

Annie songeait. Il lui rendit la lettre :

— Quelle tête va-t-elle avoir, cette gosse?... Déjà plus d'un an... C'est que ça pousse...

VIII

— On peut entrer?

Une frimousse s'encadra, dans la porte entrebaillée. Les yeux noirs brûlaient, d'un feu étrange. Et le sombre casque de la chevelure s'écrasait, sur le front bas et doré...

Georges posa l'ébauchoir.

— On peut.

— Annie n'est pas là?

— Non, partie après le déjeuner.

— Elle avait promis de m'attendre!

— Eh! bien elle t'aura oubliée.

— C'est pas chic!

— Va la rejoindre. Elle doit être à trois heures chez madame Veyer, la couturière.

— Il en est quatre.

— Déjà!

Il vérifia, stupéfait, à la pendule de biscuit, dont la jolie tache, — une baigneuse à la Falconet, — s'enlevait sur l'ébène d'un cabine titalien... Comme les heures avaient passé!

— Tiens! — dit Lise, — je ne connaissais pas ça.

— Oui, un vieux Sèvres... Déniché hier... Pour rien, dans un fond de boutique.

Il n'avait avoué à Annie que la moitié du prix. Habitude prudente... Il diminuait d'autant le reproche... Et puis où était le mal? Tant qu'il ne la tromperait qu'avec des pendules! L'argent, à ses yeux d'artiste un peu bohême, ne comptait pour rien. On s'en tirerait toujours! Et justement, des recettes inespérées, — il s'amusait de la surprise d'Annie en rentrant, tout à l'heure, — allaient rétablir les affaires... Et puis, subvenant à tout, n'était-ce pas bien le moins, le ménage payé, qu'il disposât du reste?...

Le terrible était pour Annie que ce « reste » absorbait, jusqu'ici, le plus clair de la dépense des mois. On ne vivait que par des miracles d'équilibre, et dans la terreur comique des coups de sonnette. L'année s'était envolée à la mise au point des figurines, cette série des *Femmes d'aujourd'hui*, enfin terminée. Georges n'avait pu exposer au Salon, si bien, que depuis un an, il n'avait rien gagné. En vain avait-elle proposé qu'il la laissât libre de se remettre à faire des chapeaux, il s'était fâché tout rouge... « Il y a encore deux cent mille francs de bons! Si les rentes ne suffisent pas, on entamera le capital... » Obscurément il évaluait qu'après l'héritage de l'oncle, viendrait celui de parents... Et comme elle se récriait : « Oh! Geo... » il avait haussé les épaules : « Eh! bien quoi, ça ne fait pas mourir... »

Il sifflota un air de chasse, reprit son ébauchoir. Il fignolait les cheveux de la figurine, — une Annie devant le miroir, faisant bouffer ses bandeaux ondulés. La souple chevelure semblait vivre, à la fois drue et floue.

Lise, désorientée, pirouetta sur ses talons. Elle portait, en grande jeune fille qu'elle était devenue, des jupes longues, mais elle gardait le déluré de ses quatorze ans.

— C'est vrai, tu es là?... — dit Georges. — Pas de pension donc cet après-midi?

— Mais non, c'est jeudi.

Il s'interrompit, envoya promener l'ébauchoir sur une vaste table à tréteaux où, parmi un peuple d'ébauches, les outils gisaient pêle-mêle. Il y prit un paquet de tabac, roula une cigarette.

— Je ne l'ai pas volée...

— C'est joli, ce que tu fais là!

— Tu trouves?

Il l'examinait, tandis que, tournant autour de la statuette, elle faisait ses observations :

— C'est drôle, ça n'a pas l'air d'être de la sculpture... Ça remue.... Et la robe, c'est amusant...

Pour elle, une statue c'était quelque chose de nu et de froid... ou bien de grandes machines... C'était mort, cela n'éveillait rien, dans son âme encore enfantine.

— Et c'est tout en cire?

Il sourit :

— Ça t'intéresse?

— Bien sûr! Est-ce que tu crois qu'il n'y a qu'Annie capable de...

— Non, mais je crois que les femmes, généralement, se moquent de savoir pourquoi une chose les intéresse. L'émotion leur suffit. Elles l'aiment en elle-même.

— On ne réfléchit pas, quoi!... Merci, M'sieur.

Elle réfléchissait donc, cette petite?... C'est vrai qu'elle avait changé depuis le temps où sa natte brune lui pendait dans le dos!... Rome, le magasin de la Via Frattina!... Ah! elle avait pu se vanter d'être insupportable!... Un an d'absence l'avait transformée, au physique et au moral. Grande et forte, elle paraissait beaucoup plus que son âge. Presque une femme, bientôt bonne à marier...

D'avoir vécu dans le milieu familial des Lartigue, Lise s'était doucement développée, comme ces fleurs qui souffrent dans un terrain ingrat, et, transplantées, soudain profitent. L'affectueuse camaraderie de Jeanne et de Lucien, qui tous deux avaient pris en amitié cette nature difficile, lui avait épanoui le cœur, et façonné l'esprit. Jeanne l'avait initiée par ses confidences à ce monde complexe des sentiments, où, dans l'ombre que devant lui projette l'amour, les jeunes filles tâtonnent, à la recherche d'elles-mêmes... Et le consul, par ses aperçus intelligents sur les êtres et les choses, par des lectures ingénieusement dirigées, avait comblé, en partie, les vides de son éducation.

L'instruction des femmes pour Lucien Lartigue n'était rien,

qu'un amas de connaissances indigestes, si on ne leur inculquait d'abord le sens de la vie pratique, avec la beauté de ses devoirs, et le sentiment de la responsabilité... Dans son horreur du romanesque, il s'était efforcé d'arracher cette ivraie, de la jeune imagination de son élève. Et il avait eu fort à faire, car elle était la fantaisie et l'exaltation nées. Ce qu'elle avait retenu surtout de la leçon, c'était la nécessité de ne compter que sur elle pour se créer une existence. Telle quelle, et très garçon tout en demeurant coquette, elle était arrivée de Rome singulièrement assagie et mûrie, mais sur la défensive. Une seule idée nette : la volonté de travailler. A quoi? Elle ne savait pas bien...

L'accueil d'Annie et de Georges, qu'elle redoutait, avait eu vite fait de dissiper ses craintes. Le sculpteur l'avait traitée en petite sœur. Tout de suite elle avait senti qu'elle était de la famille, et que la question d'argent, dont vis-à-vis de son beau-frère elle s'était fait un monstre, n'existait pas. Elle fut touchée aux larmes quand elle apprit, d'Annie, que le sculpteur avait subvenu à ses besoins chez les Lartigue, sans qu'elle le sût, — car il avait exigé de sa femme le secret. Elle eût voulu le remercier, lui dire qu'elle lui était reconnaissante de ce qu'il faisait pour elle... Mais Georges, bourru, l'avait arrêtée, aux premiers mots. Et depuis, jamais plus il n'en avait été question. Lui n'y songeait pas, et elle, tenant à montrer délicatement qu'elle y songeait, usait de toute la bonne humeur et la gentillesse possibles...

Il parlait avec cette facilité qu'éveille la sympathie :

— Eh! bien, écoute... que je t'explique! C'est une cire perdue.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Ça ne te dit rien?... Eh bien, une cire perdue, c'est un bronze de retrouvé!.. Un bronze unique. Voilà; il n'y a là-dessus qu'une mince couche de cire. Dessous c'est une armature de matière réfractaire : du sable, de la chaux pilée, etc. Quand j'aurai achevé de donner à ma forme en cire toutes les finesses que je pourrai, on la recouvrira, par couches légères, d'une chape de matière également réfractaire... Tu comprends? La cire est ainsi comprimée entre deux moules, qu'on met à l'étuve. Alors elle fond par les évents et l'on coule le

bronze à la place. Lorsqu'il est refroidi, on brise la double enveloppe. Résultat, un bronze qui a toutes les nuances de l'expression...

— Et les autres, les bronzes ordinaires?

— De simples coulées de fonte, dans les moules pris sur la terre cuite ou sur le plâtre original... En somme, bronze, pierre, ou marbre, dès qu'il s'agit de transposer dans une matière durable, nous sommes forcés de passer la main! Nous ne pouvons, comme le peintre, nous suffire. Nous avons besoin du fondeur, du metteur au point, du praticien... Oui, il y a bien encore la patine du bronze, le fini du marbre? Peu de chose en somme. Que de fois j'ai envié l'humble besogne des vieux imagiers, de ces tailleurs de pierre anonymes qui ont animé du haut en bas, par un labeur manuel, les murs des cathédrales tout frémissants de leur foi naïve!..

Lise déclara, avec vivacité :

— Moi, je trouve que c'est le plus beau des métiers pour un artiste. Par exemple il faut trop se salir les mains!...

Georges rit :

— Évidemment, ce n'est pas un métier de femme...

— Mais quels sont les métiers de femme?

Il la regarda interloqué :

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Tiens, pour savoir! Il faudra bien que je choisisse un métier, moi!...

— A moins que tu ne trouves un mari!

— Oui, mais... en attendant?

— Tu as le temps!

Elle protesta :

— Je sais bien que je ne suis qu'une gosse! Tu me l'as assez dit. Mais je puis aussi devenir une vieille fille!... Qu'est-ce que je ferai?

— Est-ce que tu n'es pas heureuse avec nous? On ne s'entend pas mal, pourtant, depuis que tu es là... depuis combien?... Six mois.

— Sept.

— Déjà!... Exact, ma foi! Eh! bien, Lison, puisque ton parti est pris — en attendant l'autre, le vrai, — cherchons un métier!... Voyons?... L'enseignement? Pffuut!... Tu

n'as pas la tête. Le commerce? Eh, Eh!... Les arts, plutôt? Hein, les arts?... Un bon petit art qui ne salisse pas les mains...

Elle fit la moue :

— Tu n'es pas gentil. Tu ne veux jamais me prendre au sérieux!...

Ses beaux yeux se fonçaient, irrités.

Il lui prit le menton et la baisa au front.

— On en reparlera, dans deux ou trois ans!... Ne te fâche pas, on t'aime bien.

La porte s'ouvrit. Annie entrait.

— Bonjour, Geo.

Elle s'écria à la vue de Lise :

— Mon pauvre chou, il y a longtemps que tu es là? Je t'ai attendue chez madame Veyer. Je pensais que tu me rejoindrais... Je t'avais complètement oubliée, tu sais.

— Ça n'a pas d'importance.

— Tu ne m'en veux pas.

Lise comptait si peu, entre Georges et elle! Surtout depuis que, demi-pensionnaire à l'Institut Véry, elle venait de reprendre ses cours à la rentrée d'octobre. On la voyait à peine, hors les jeudis et les dimanches. Elle partait tôt, rentrait à l'heure du dîner, travaillait ensuite dans sa chambre, l'ancien salon. Elle était couchée le plus souvent quand les autres, à la fin de la soirée, montaient.

Annie, ayant embrassé son mari, se recula pour qu'il jugeât de l'effet.

— Fichtre! — dit-il.

— Épatante! — confirma Lise.

— N'est-ce pas? Elle est gentille, cette robe... Tout ce qu'il y a de simple... Mais de la ligne.

Il loua la couleur, — un satin Liberty violet qui seyait à l'or des cheveux et à la blancheur du cou, — et l'arrangement... ces molles draperies, sur le mouvement du corps qui semblait nu...

— On s'habille rudement bien aujourd'hui, — approuva-t-il.

— J'appelle ça se déshabiller, moi! — dit Lise.

Elle manquait d'enthousiasme. Car elle était vouée encore aux jupes droites et aux paletots sacs.

— Évidemment, — avoua Annie, — cela n'a que des rapports lointains avec le pouf ou la crinoline!

Il rit :

— Si maman te voyait!

— Oh!

Un tel abîme avait-il séparé, toujours, les générations?... Annie se le demandait souvent. Non sans doute? Impossible!... Et comment madame Randal, dont l'honnêteté avait eu des dehors si différents, eût-elle pu croire un instant à celle d'une bru affublée de la sorte?

— Enfin, Geo, ça te plaît?

— Énormément.

— Tant mieux! J'avais peur...

Elle lui plaisait, c'était l'essentiel! Les autres, qu'importait? Elle ne souciait ni de leur déplaire, ni, encore moins, de leur plaire... Elle était la femme d'un seul amour.

— Sais-tu? — proposa-t-il... — En l'honneur d'une aussi belle robe, il convient de faire un peu la noce!... Si on dînait dehors?...

Lise battit des mains.

— Bravo!

— Et le ciné, pour finir.

— Ce n'est pas ça, — observa Annie sagement, — qui diminuera la facture.

Mais, solennellement, Georges tira de sa poche deux petits bleus.

— J'ai l'honneur de vous annoncer, chère Madame, *primo*, que la série des figurines pour lesquelles vous avez bien voulu poser, au lac de Garde, est achetée par Lardevienne. Çi : cinq mille francs en acompte sur les droits de reproduction. *Secondo*, que j'ai, en plus, commande d'une cire perdue pour chacune des statuettes, sur le vu de celle-ci, que je vous présente dûment achevée. Çi : pour les dix figurines, six mille francs. Total : cinq et six...

— Font onze! — acheva Lise émerveillée.

Annie s'écria :

— Non!

Elle palpait, retournait le papier magique. Et brusquement

elle sauta au cou du sculpteur, qui, modeste, se rengorgeait, dans la pose napoléonienne.

— Mon chéri! Que je suis heureuse... Je savais bien!... J'étais sûre!

Il lui rendit gaiement l'étreinte.

— C'est à toi, cet argent. Sans toi, pas de petites bonnes femmes!...

— Oh! moi!

— Si! Si!... J'ai pu te paraître souvent un mari absorbé, distant, bizarre... Ça n'empêche pas le sculpteur de reconnaître ce qu'il te doit. Tout ce que ces statuettes peuvent avoir de vie, de grâce, cela vient de vous, Madame et chère collaboratrice...

Il s'inclinait, en lui baisant galamment la main. Et tous les griefs anciens, l'amer secret s'évanouissaient, au cœur d'Annie. Le bonheur irradiait du pâle et lumineux visage, des yeux étincelants, couleur de ciel et de source... Elle goûtait une de ces minutes où des heures de peine se dissipent, où des heures de joie se condensent...

Lise les regardait sans comprendre.

Mais Georges déplia le second pneumatique :

— Est-ce que vous vous souvenez, Mesdames, d'un certain Peyrière et d'un nommé Labrou?

Lise, à ce dernier nom, rougit légèrement, mais voyant que ni Annie ni Georges ne s'en étaient aperçu, elle fit écho, aux exclamations de sa sœur.

— Eh! bien, ces animaux m'avertissent qu'ils seront à sept heures ce soir, à la terrasse du père Lathuile. Et comme je ne les ai pas vus depuis trois mois... Mais qu'est-ce qu'il y a, Lison, tu es maboul?

Annie soupira :

— Elle est complètement folle.

Lise, un coussin dans ses bras, se mettait à valser, en chantant :

A la Martinique, ti-ni-que, ti-ni-que,
C'est ça qu'est chic, c'est ça qu'est chic!

Et elle disparut, tourbillonnante.

IX

De nouveau, ce fut l'automne, et puis l'hiver. La vie continuait, paisible. Au centre de l'atelier se dressait le groupe de *la Misère*, un bloc de marbre géant où s'assemblaient, grelottant l'une contre l'autre, les saisissantes figures : la mère aux épaules voûtées, à la poitrine creuse sous le châle, et la fillette mendiant. Un praticien y travaillait sans cesse, aidant Georges. Sous leurs longues blouses, marteaux et ciseaux en mains, ils besognaient en chantant, comme des ouvriers. Jonchée d'une fine poussière de plâtre et de menus éclats, la pièce avait perdu son atmosphère confortable. Une housse cachait les coussins et l'on avait déménagé, dans la chambre de Lise et la salle à manger, les précieux bibelots.

Georges passant au travail toutes ses journées, Annie avait, par force, déserté l'atelier d'où ce grand labeur et la présence de l'aide la chassaient. Et le soir, après un coup d'œil jeté sur le grand œuvre, — « ça avançait! » — on n'avait guère envie de rester entre ces murs, d'où toute intimité avait fui...

— C'est un chantier! — murmurait Annie. — Allons chez Lise.

Annie vivait maintenant avec sa sœur presque autant qu'avec son mari. Davantage même. Car après dîner, lorsqu'on n'allait pas au théâtre ou chez des amis, les heures s'écoulaient à trois, dans la chambre redevenue salon. Georges, aux protestations de Lise : « C'est mon lit, dites donc! » avait adopté le divan, où bientôt ils finissaient par s'asseoir tous; il fumait et l'on causait. Ou bien, tandis que Lise l'accompagnait sur la guitare, il fredonnait des refrains italiens, dont il avait la mémoire pleine. Annie sous la lampe du chevet cousait, façonnant quelque blouse de dentelle ou quelque joli chapeau... Parfois Labrou venait prendre le café, avec Peyrière. Ces jours-là Lise, déjà si remuante et si gaie, redoublait de verve. On ne pouvait la tenir.

— Ils sont si amusants! — disait-elle le lendemain, englobant Peyrière dans l'éloge.

Labrou l'était pour deux, intarissable en blague montmar-

troise et en farces d'atelier. Si bien qu'au contact du peintre, l'architecte se dégelait. Mais, malgré ses rires et ses tentatives d'entrain, il était de ces êtres qui distillent l'ennui. Ses fines qualités se noyaient dans la mélancolie qu'il ressentait, et qu'il inspirait. Georges disait de lui : « C'est une grisaille ».

— Amusant, Peyrière? — se récriait-il, — tu en as de bonnes!... Tu le vois à travers Labrou.

Un jour Annie observa :

— Mais elle voit tout, à travers Labrou. C'est la grande passion!

Sans qu'on pût jamais savoir pourquoi, sur ce simple mot, une scène très vive avait éclaté. Lise avait tapé du pied, crié. Traités « d'idiots », Georges et Annie se regardaient, surpris... A qui en avait-elle?... Ils renoncèrent à la plaisanter, remarquant que l'attitude de « l'enfant » se modifiait, chaque fois qu'il était question de Labrou... « L'enfant! » c'est ainsi qu'il appelaient Lise, entre eux... Allait-il falloir s'habituer à voir en elle une grande personne?... Elle n'avait encore que quinze ans, il est vrai qu'elle en paraissait dix-huit.

— Elle est plus forte que je n'étais, quand tu m'as épousée!... — constatait Annie.

Ils causaient d'elle en se couchant, un soir où, deux mois après, cette algarade ils avaient passé la soirée, en bande, à Magic-City. Les premiers effluves du printemps amollissaient l'air nocturne. Une tiédeur éparse flottait, sur la foule en rumeur et en liesse. Un jour féerique tombait des herses de lampes, de l'immense illumination électrique, aux feux empourprés ou lunaires. Le vert acide et cru des premières feuilles s'y découpait, théâtral; et très loin, très haut, piquées dans le velours bleu de la nuit, les étoiles scintillaient.

— Elle change, cette petite... Tu ne trouves pas Geo?

— C'est vrai... dans le temps, on n'entendait qu'elle. On ne l'entend plus, maintenant, quand elle est avec Labrou.

— Elle regarde et elle écoute!

— Passionnette...

— Oh! je suis tranquille, — fit Annie, — cela n'ira pas plus loin. D'abord, c'est une gamine...

— Ça, ce n'est pas une raison. Justement, une gamine ne sait pas ce qu'elle fait...

— Oui, mais Labrou s'en moque!

— Heureusement.

— Veux-tu dire que, s'il ne s'en moquait pas, il serait capable...

— Non!... je le crois tout de même assez ami pour ne pas jouer, à cause de nous, à ce petit jeu-là.

— Oh! seulement parce qu'il est ami!... Tu crois... sans cela?...

— Eh! eh!...

— Tiens, tu es ignoble!... Voilà comme vous êtes tous, vous autres hommes!... au fond, vous ne pensez qu'à votre plaisir, et jamais à ses conséquences. Ou bien, si vous y pensez, c'est pour vous dire : « Après tout, tant pis pour elles!... »

— Merci!... Mais tu généralises...

— Oh! tu ne vaux pas plus cher que les autres, au fond!

— Dis donc, sois sérieuse...

Elle avait dégrafé sa jupe, et debout devant la psyché, essayait en vain de déboutonner, dans le dos, son corsage.

— Défais-moi ça, veux-tu?

— Je veux.

Sous ses doigts experts, les dentelles s'ouvrirent. Les épaules grasses parurent; le parfum familier doucement émana de la chair nue et des linges légers. Il baisa, par habitude, les fossettes qui se creusaient, aux mouvements des bras.

Elle reprit en hochant la tête, plus sérieusement encore qu'il ne croyait.

— Je plaisante... mais la vérité, c'est que tous, même les meilleurs, vous ne savez pas aimer vraiment!... Vous êtes charmants, tant que vous désirez... Et il n'y a pas alors de tromperie inconsciente dont vous n'essayez de nous leurrer, en vous leurrant vous-mêmes... On décore de toute sorte de beaux noms des sentiments qui n'ont pas d'autre but que la possession... Avoue!

Il rit. Elle voulait en avoir le cœur net :

— Rire, ce n'est pas répondre!

— Eh! bien, ma foi, tu exagères... Mais, tout de même, il y a du vrai.

— A la bonne heure, au moins tu es sincère!.,. Tu aurais pu me prendre dans tes bras, et me raconter un tas d'his-

toires... tu te rappelles... les belles phrases que tu me disais si souvent autrefois... aux Thermes de Caracalla... au Palatin!... Oui, tu aurais pu essayer encore de me dorer la pilule... comme avant! Mais non; ce serait fatigant!... Tu es franc, tu reconnais...

Il la dévisagea, surpris. Quelle rancune déguisait-elle, sous l'ironie?... Il ne se sentait pourtant en rien coupable. Qu'à la poésie dont l'amour s'enveloppe toujours au début, eût succédé entre eux la cordiale réalité d'aujourd'hui, il n'y avait là qu'une loi coutumière, la simple fatalité des choses... Il l'aimait avec tranquillité, et avec fidélité. Cette sûre affection ne lui suffisait-elle plus? Il déclara enfin, au bout d'un moment :

— Je ne savais pas être un si mauvais mari... Il y en a de pires, tu sais!

— Je sais, je sais...

Elle eut soudain une expression de peine si vive qu'il s'en étonna...

— Mais, ma chérie, tu m'inquiètes!... Qu'est-ce que je t'ai fait?

Elle prit sur elle, essaya de se dominer. Ses nerfs la trahissaient. Et à mesure qu'elle faisait effort pour ne pas pleurer, les larmes montaient à ses yeux, charriant, dans une vague amère, tout ce que deux ans de petits et de grands malentendus, de déceptions sentimentales, de rancœurs inavouées et de reproches tus, peuvent amasser, au fond d'un cœur d'amante...

— Rien, rien... Tu es un bon mari!

Elle tamponnait ses yeux, en murmurant :

— C'est absurde!

— Je ne te le fais pas dire!...

Elle eût voulu expliquer, elle ne pouvait. Tant de menus griefs qui à la longue avaient marqué, en elle, comme la goutte d'eau creuse son sillage, dans la pierre tendre!... L'ensemble de ces riens dont le temps avait fait un tout, le lent désenchantement d'avoir vu un être sous un aspect, et de l'apercevoir petit à petit différent; la douleur de l'avoir paré de tout le mirage de son amour, et de le retrouver, après un long chemin, avec des yeux dessillés...

Oh! pas changé, le même!... Quelqu'un d'égal, de paisible, d'égoïste... On ne pouvait pas même lui en vouloir! A qui la faute, s'ils avaient des natures opposées? Elle, si exaltée d'une soif ardente de tendresse, du besoin d'être cajolée, chérie, choyée, elle si riche d'un trésor de sensibilités, toujours prête à l'ouvrir et à le dilapider, sûre d'y pouvoir puiser toujours comme à une source inépuisable.

Lui, — ses rapides fringales de sens apaisées, — mari détaché, presque indifférent, un bon ami, un frère, mais qui, la porte de l'atelier close, fermait sur lui l'univers... Elle lui en voulait de cette froideur foncière, qu'elle démêlait jusqu'au fond de sa camaraderie; elle lui en voulait des brusques flambées de son désir, presque aussitôt éteintes qu'allumées. Elle regrettait, sans oser l'avouer, les heures chaudes de naguère, la fièvre de leurs premiers baisers. Elle eût souhaité de tout son être demeurer la jeune maîtresse qu'on désire, au lieu de devenir chaque jour la femme qu'on aime, par habitude. Mais, délicate, elle souffrait plus encore dans le cœur de son cœur, toujours insatisfait, qu'en sa chair régulièrement rassasiée.

— Geo! soupira-t-elle.

— Eh! bien quoi? Parle à la fin!... c'est agaçant!... on dirait que je suis une brute... Et toi vraiment une victime!...

Mais, au lieu de la détendre, les mots méchants l'arquaient; ses nerfs bandés lui faisaient mal... Il contemplait avec étonnement ce profil ravagé par le feu intérieur. Les traits s'amincissaient, les yeux jetaient une flamme. On eût dit, tant elle était pâle, d'un visage de cire qui se consumait...

Il haussa les épaules, conscient de son droit. Elle était injuste, une fois de plus!... Il sentait bien que d'un élan de cœur, d'une confidence tendre, il eût apaisé ce gros chagrin de femme... Mais il la trouvait irritante, et la laissant achever de se déshabiller seule, il évita de la suivre dans le cabinet de toilette.

Quand il en sortit à son tour, elle pleurait à petits sanglots étouffés, la tête enfoncée dans l'oreiller... Il eut pitié, comme il avait eu pitié deux ans avant, le soir où travaillant près d'elle pour la première fois dans l'atelier, il l'avait trouvée les yeux gros, les joues salées de larmes sèches, — comme il avait

eu pitié tant de fois ensuite, depuis... Car pour être venue à l'improviste, cette discussion n'était pas nouvelle. Si souvent elle le lui avait dit, en secouant la tête :

— Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas vraiment!

Mais jamais il n'avait en lui-même reconnu la justice du grief. Aujourd'hui même, tout en la consolant d'une voix calme, il songeait : « Compliquer ainsi l'existence, est-ce bête! » Il berçait, avec condescendance, la grande douleur d'une enfant, d'une toute petite enfant...

— Je t'aime de mon mieux, — jura-t-il, sincère.

Elle eut une plainte basse, informulée! Oui, là était tout le mal. Il ne savait, il ne pouvait aimer mieux!... Elle tamponna ses pauvres yeux, de son mouchoir mouillé.

— Ah! c'est bête, c'est bête de pleurer comme ça... Que veux-tu, Geo! Il y a des moments où près de toi je me sens si seule... Et quand tu n'es pas là, naturellement, c'est aussi triste! Je me dis : il ne pense pas à moi, et j'ai beau essayer de m'étourdir. Tout me paraît vide, vide. Si seulement j'avais un enfant!

Il ne put réprimer un sursaut :

— Mais, hier encore, tu n'en voulais pas...

— J'espérais toujours que je te reprendrais, que tu me suffirais!... Quand on s'aime vraiment, quand on est amant et maîtresse, le reste du monde ne compte pas!... Nous sommes si jeunes, je songeais : nous avons le temps!... Et aussi j'avais peur de te perdre, en te partageant... Je craignais que tu ne m'aimes moins... Maintenant je suis sûre que c'est impossible... Tu m'aimes autrement que je ne t'aime, voilà tout... Et tu ne m'aimeras jamais ni plus ni moins... Mais, au moins, avec un enfant, ma vie sera occupée!... Je ne m'ennuierai plus.

Il se taisait, hésitant devant cette âme brusquement dévoilée, comme devant un précipice ouvert. Pouvait-on vivre si près l'un de l'autre, et si peu connaître!... Il eut conscience de la dissemblance de leurs intelligences et de leurs cœurs... Il la jugeait déraisonnable, et cependant, assurément, il se sentait inférieur...

Elle répéta :

— Oui, un enfant... ce sera encore une façon de t'aimer.

Il fut ému, parce qu'il était touché, flatté... A ses yeux la

maman s'ébaucha, respectable, dans cette jeune femme qui lui ouvrait les bras. Il l'étreignit, avec un sentiment plus grave. Et ce soir-là, ce fut encore un peu du fol, du délicieux amour d'autrefois, un peu de leur fantaisie et de leur jeunesse qui moururent, dans l'échange solennisé de leur baiser.

Les semaines qui suivirent, Georges n'eut guère le temps de philosopher. Mai approchait, et avec lui la date du vernissage. Il livrait cette fois une grande bataille, décisive pour l'avenir. On avait, au dernier salon, admiré le groupe de ses *Bacchantes*, mais sans éclat. L'œuvre, pourtant adorable d'allégresse et de grâce, rappelait d'un peu près la facture des *Néréides*, son premier envoi de l'École... La critique s'était accordée à saluer en lui un maître, où il restait encore trop de l'élève. L'influence de Carpeaux était évidente... Il fallait qu'il dégageât, de ces merveilleux moyens, sa personnalité, une note originale.

Amoureusement, Georges parachevait son groupe de *la Misère*. Il paraissait à peine au repas de midi, les mains mâchurées, la blouse sale. Et le soir, éreinté mais fiévreux, il cherchait auprès d'Annie, avec le réconfort de la journée, l'encouragement au lendemain. On ne parlait plus que métier, jury... Il l'associait cette fois sans réserve à ses préoccupations et à ses espérances. Il avait besoin d'elle.

Elle le sentit. Et avec ce désintéressement sans borne qui côtoie si étrangement, dans le cœur féminin, l'égoïsme le plus étroit, elle se dévoua, toute, à sa fonction. Elle l'exalta, et le soutint. Ce fut une forme, épurée et ardente, de son amour. Il jeta là une haute flamme, où se dissolvaient, momentanément, toutes les scories, le déchet de ses rancunes.

Le jour où, roulé sur des rondins jusqu'au seuil de l'atelier, le groupe fut enlevé par une puissante machine qui le déposa d'aplomb sur le camion, Annie accompagna avec son mari, dans un fiacre. Au pied de *la Misère*, sous une bâche verte, la série des *Femmes d'aujourd'hui*, les plâtres originaux des figurines y étaient rangées.

Il était à bout de forces, abattu, doutant de tout :

— Il me semble que je suis mon enterrement! — disait-il.

L'atelier désert, au retour, semblait immense et morne,

comme un champ saccagé. Alors, oubliant ses doléances passées, Annie, devant cette faiblesse, retrouva intacte la force de son amour. Elle embrassait, passionnément, le désespéré, lui insufflait son énergie et sa foi :

— Tu verras!... Un succès comme tu ne peux pas même l'imaginer... Un triomphe, je te dis... D'abord, ta *Misère* c'est admirable... c'est aussi beau que l'Ugolin, ou le Laocoon!...

Il souriait, incrédule. Pourtant la confiance se levait comme une aube bleue, au fond des yeux où s'offrait, nue, l'âme éblouissante. Moins malheureux, il s'y retrempait ainsi que dans une eau lustrale... Et elle, inondée de joie, lui caressait les cheveux, en lui donnant le doux nom d'antan, quand il modelait devant elle les figurines :

— Mon petit! mon petit!

VICTOR MARGUERITTE

(A suivre.)

L'ÂME MUSULMANE

A Kairouan, ville sainte de l'Afrique musulmane, je m'arrête à la mosquée du Barbier devant un catafalque de drap vert brodé de sentences en fil d'or. Sidi Sahab, l'un des compagnons du Prophète, repose dans ce tombeau placé au centre d'une salle tapissée de vieilles céramiques safranées. Sur des boiseries rouge et or d'épais tapis couleur des roses fanées sont posés. Quelques œufs d'autruche renfermant de la terre rapportée de la Mecque par des pèlerins, suspendus à des cordons d'argent, oscillent au-dessus du saint. Accroupi devant le catafalque, un musulman à la longue tête extatique et cireuse couverte du turban, les mains jointes et les pouces écartés afin de supporter le gros chapelet coranique, psalmodie. Près de lui un verre d'eau glacée. Parfois entre la récitation de deux versets, il boit et il porte à ses narines un petit bouquet de jasmin. Mahomet n'affirmait-il pas, en ces termes, ses trois grandes délectations : « J'aime les parfums, les femmes et, par-dessus tout, la prière. »

A côté du tombeau un petit enfant nu dans une chemise jaune d'or joue sur les tapis, se renverse et pose ses pieds sur Sidi Sahab en gazouillant de joie comme une hirondelle.

Le Croyant ne s'offense pas de cette délicieuse familiarité. Il y semble aussi insensible qu'à la présence du roumi.

Je suis là, debout, à cinq pas de lui et il m'ignore. Il ne veut pas savoir que j'existe. Je suis le passant, l'éphémère dont il ne faut pas plus s'inquiéter que du moucheron qui danse

un soir au couchant du soleil. Ce fidèle de Sidi Sahab croit à l'éternité de l'Islam. Il se voit accroupi, immobile dans la même position de prière que les pères de ses pères, et il marmonne des sourates invariables. La certitude qu'il possède la vérité et le Dieu unique le rend parfaitement indifférent à la curiosité de l'Européen.

Et moi je ne puis détacher mes yeux de la beauté de cet homme aux gestes statuaires, aux vêtements drapés à l'antique; je ne puis pas lasser mes regards du garçonnet arabe, angelot doré qui joue avec le drap vert, ce suprême vêtement du saint compagnon vénéré par toute l'Afrique. Je ne puis pas oublier davantage les jasmins qui parfument la prière et l'eau glacée qui entretient la fraîcheur d'une bouche pieuse.

Le jour où j'aperçus cette scène, une partie de l'âme musulmane se découvrit à mes regards, cette âme incomprise des chrétiens trop portés à nier ou à maudire une philosophie contradictoire à la leur.

Mes voyages en terre d'Islam devaient me prouver, par la suite, la merveilleuse unité religieuse et sociale des Turcs, des Arabes, des Berbères arabisés et des derniers descendants des Maures d'Andalousie : ils m'expliquent aujourd'hui la légitime angoisse qui étreignit le cœur de deux cents millions de musulmans répandus dans le monde à l'annonce des défaites de la Turquie. Tous se sentent atteints, car c'est le recul du Croissant. Frères ennemis, la veille, ils se retrouvent plus intimes que des frères par le sang, car une fraternité de cœur et de croyance relie et relia depuis les premiers ans de l'hégire les mahométans : sémites, blancs, mulâtres, jaunes ou noirs.

Leur premier siècle vit ces Croyants fonder de l'Asie à l'Espagne, d'Ispahan à Bagdad, de Kairouan à Tlemcen, de Cordoue à Séville et Grenade, des villes, des palais, une civilisation presque identique. Force prodigieuse de l'Islam qui marqua d'une empreinte foudroyante les créations sociales, artistiques ou guerrières des musulmans divers.

En mourant Mahomet avait vraiment donné son âme et ses appétits à ses fidèles : « J'aime les parfums, les femmes et par-dessus tout, la prière. »

Me voici dans la Cour des lions à l'Alhambra de Grenade, après avoir parcouru les mosquées et les palais musulmans de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc, et j'éprouve la sensation éblouissante de me trouver en face de l'œuvre d'un peuple qui sut réaliser la plus grande somme de bonheur. Félicité de l'esprit et des sens, ces colonnes fluettes et claires comme de jeunes bouleaux supportent des voûtes de dentelles traversées par le soleil d'Andalousie. A l'abri de ce patio, de cette sorte de cloître, les Maures connaissaient la joie sereine, la confiance. Cette cour rectangulaire d'une architecture délicieusement féminine : marbres laiteux, stucs ajourés et faïences tendrement associés, — formait bien le cadre qui convenait aux sultanes soyeuses et aux cavaliers maures devenus poètes et musiciens.

Lorsqu'on se trouve au centre de ce miracle de grâce blanche aux toitures et aux coupoles en tuiles vernissées, vertes, brunes et bleues, surmontées par les boules d'or et les croissants des faîtages, l'on pourrait se croire dans un château de fées, enfin réalisé. Dans la divine lumière tout s'allège, tout s'affine, matériaux et couleurs.

Autour du cloître, des plafonds à caissons étoilés rayonnent comme des constellations parmi les étourdissantes polygonies où zigzague la pensée orientale. Cependant les dimensions restreintes de cette cour et la moyenne hauteur des colonnades d'un galbe adorable ne portent pas aux bondissements de l'âme. Ici, comme dans le Coran, tout semble fait pour la personne humaine et non pour les demi-dieux, les héros. Partout les musulmans ont associé trois éléments de joie dans leurs monuments créés à l'image de leurs esprits : la pierre évidée, rendue presque aérienne et traversée par l'air et le soleil; les céramiques, tapisseries multicolores et fraîches; les jardins avec un culte des fleurs qui touchait à l'adoration.

A travers les baies dentelées et les colonnettes de marbre ivoirin du « mirador des deux sœurs » s'inscrivent des paysages exquis, des jardinets raffinés aux buis taillés, aux myrtes odorants, aux orangers ponctués d'or, aux cyprès

bronzés s'effilant avec noblesse sur des fonds de murailles couleur de mandarine. Et, partout, en silhouette, des verdures, les vasques de marbre blanc où s'échevelant, pleurant et roucoulant, les jets d'eau se multiplient.

La sensualité musulmane, sensualité toujours esthétique, composa la salle des bains de l'Alhambra. Sous une coupole ouverte d'une baie circulaire la lumière descend et ruisselle sur les stucs dorés, violacés, carminés. Aux plafonds s'épanouissent des étoiles et des marguerites d'or. Une galerie à balustrades de bois tourné recevait les musiciens aveugles, car ils ne devaient pas voir les sultanes. Et tandis que les princesses se baignaient dans les vasques de marbre blanc ou se reposaient sur les divans, la musique encensait leurs rêves et donnait des ailes à leurs imaginations.

Lorsque cet orchestre avait cessé de jouer, c'était la paix profonde dans ces salles de céramiques et de marbres frais. Le silence n'était plus troublé que par le geste des femmes froissant des soieries, ou bien par les notes cristallines des sandales de cèdre chaussées par les pieds nus des esclaves. Dans le patio attenant à ce pavillon des bains, un jardin pour les sultanes, vrai jardinet de poupées, existe encore. Quatre petits cyprès sont comme empotés dans les briques écarlates et du sable azuré est semé autour de leurs troncs. Le cailloutis noir et blanc des allées dessine des entrelacs, jeu de patience sans cesse bouleversé par les babouches et sans cesse réparé.

Mais l'amour de la nature chez les Maures ne pouvait se satisfaire de l'Alhambra citadin et ils créèrent un palais d'été, le Généralife, dans un décor héroïque de collines boisées, au-dessus du Daro torrentueux qui chante d'une voix gutturale sur ses pierres rousses. Les Califes, quand venait l'été andalou au ciel incandescent, montaient se réfugier dans ces pavillons aériens aux murailles ocrées, sur lesquels les ifs et les cyprès profilent leurs ténèbres et mettent en valeur les chaudes harmonies des bâtiments. Sur les terrasses ils buvaient l'air et la lumière, ils buvaient la splendeur de la Sierra Nevada aux végétations d'un bleu puissant. Ces mahométans aux esprits déjà cristallisés, — germe de mort qui explique leur graduelle éviction de l'Europe, — ne pouvaient se

satisfaire de la libre fantaisie de la nature, et jamais aucun peuple plus que ces Maures ne goûta la taille des arbres, et ne raffina sur le dessin des allées couvertes de sables colorés étendus suivant des dispositions géométriques trop recherchées.

Et, tandis que j'étais assis sous un if en fer à cheval, quelques jardiniers espagnols coupaient d'immenses buis en formes de faîtages. Leurs sécateurs cisaillaient les feuilles rouillées par l'hiver, la jeune verdure des pousses printanières apparaissait; ils semblaient ainsi peindre de fraîche émeraude les buissons fatigués.

Quel étonnement de retrouver une conception identique dans l'art des jardins musulmans à Zaghouan, au Kef, à Fez, en Andalousie! Les Arabes construisirent toujours leurs villes d'élection sur les pentes des collines à proximité des montagnes afin d'obtenir l'eau en abondance. Au Généralife, les paliers et les escaliers du jardin ménagent des perspectives sans cesse variées et des murs de lauriers masquent parfois la vue afin d'ajouter au mystère. A chaque palier un jet d'eau rafraîchit l'air en se pulvérisant sur les feuillées. A travers les charmilles, le roucoulement des colombes et les claquements métalliques des pigeons envolés s'entendent, mêlés aux plaintes des chèvres qui, jadis comme aujourd'hui, broutaient les herbes érugineuses. Contraste cherché, voulu, par ces musulmans, les terrasses exposées au midi permettaient d'apercevoir les monts calcinés aux cactus hargneux et aux rochers incendiés par ce même soleil qui faisait fleurir les roses et les jasmins, sur le sol mouillé des jardins issus des songes coraniques. Car le Généralife, comme les palais secrets de Tetouan, comme le jardin des Ambassadeurs de Marrakech sont des réalisations de ce paradis promis aux Croyants où les houris au teint de perle, aux dents de grêlon, se promènent dans une atmosphère de parfums : ivresse des yeux, de l'odorat et du goût.

Et comme jadis au centre d'un patio aux végétations obscures, dans un bassin aux eaux glauques, quelques cyprins d'un rouge de soleil couchant nagent avec mollesse. Au-dessus d'eux, posés sur l'entablement d'une muraille mordorée, belle comme un tapis persan, des pots de fleurs versent leur charge fleurie de géranium lierre.

Par l'allée centrale du Généralife aux cyprès géants d'un

caractère triomphal, nos regards aperçoivent l'ancien quartier mauresque de l'Albaïcin aux toitures de nèfles confites, où flottent comme des étendards de « zaouïa » quelques oripeaux couleur de citron.

*
* *

Or, j'avais visité l'Alhambra et le Généralife avec un musulman tunisien. Ce descendant des Andalous se flattait de posséder la clef de son ancien palais de Cordoue. Cet homme aux larges yeux de houille, aux sourcils charbonneux et jaloux, au front marmoréen sous le fez, aux sveltes mains fainéantes mais expressives, s'assit sur la terrasse du Généralife, fixa de son regard déçu la Grenade rutilante et me dit :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi je vis dans le passé? c'est que le passé est plus réellement vivant dans l'âme d'un Croyant que votre fugitif présent. Vous êtes, il est vrai, les vainqueurs du moment, mais le temps appartient aux fatalistes qui ne se laisseront jamais désarmer, jamais entamer, jamais convaincre par les autres philosophies. Jeunes musulmans ou vieux turbans, nous sommes irréductibles, insaisissables, inconvertibles. Chacun de nous se sait une miette de l'Islam, et l'Islam, c'est l'unique, c'est le tout, le définitif, l'invariable.

» Avez-vous regardé aux voûtes de l'Alhambra les stalactites qui décorent les pendentifs des plafonds? Voyez dans ces cristallisations décoratives la reproduction figurée de nos âmes. Vous vous croiriez offensé de cette comparaison ; elle nous réjouit. Dès les premiers ans de l'hégire nous avions trouvé notre forme définitive, car Mahomet fut vraiment pour nous l'eau mère. Et depuis ce temps nous n'avons pas plus changé que les polyèdres d'un cristal. Il faudrait nous broyer et mêler le dernier d'entre nous à la terre pour que nous cessions d'exister. Nous pouvons en apparence être les vaincus de l'Europe et des Chrétiens, au fond nous sommes seulement refoulés, déplacés comme les dunes du Sahara, mais nous nous reformons plus loin. Pas un de nous n'abandonne un atome de ses pensées et de sa foi dans ces défaites plus apparentes que réelles. Nous continuerons d'exister à côté de vous,

de nous multiplier à côté de vous, et, peut-être dans un ou plusieurs siècles, redeviendrons-nous les maîtres de l'heure, quand la grande roue du monde qui repasse éternellement par les mêmes sentiers nous ramènera au sommet de ses rayons, et lorsque vous serez épuisés d'avoir trop pensé, trop essayé, trop inventé, trop réalisé.

» N'oubliez pas que nous sommes la seule religion encore active; nous conquérons l'Afrique noire, une partie des Indes et nous nous infiltrons jusqu'en Chine. N'oubliez pas davantage que, même sous vos baïonnettes, nous nous multiplions et que nous apprenons de vous la seule chose qui manqua à l'Islam pour être le vainqueur de la terre : la discipline. Depuis quatre-vingts ans les Croyants ont doublé de nombre en Algérie. Notre société théocratique et patriarcale favorise les familles nombreuses. Partout nos enfants se multiplient. Nous attendons. Notre fatalisme peut en l'état actuel nous mettre en état d'infériorité devant une Europe réaliste et utilitaire. Pourquoi ce même fatalisme, qui fait de chacun de nous une pierre insensible, une pierre roulante sur laquelle passent les pieds des conquérants ne pourrait-il pas refaire un jour le grand monument de l'Islam? Et ce jour, peut-être lointain, l'Islam reconstruit serait composé de pierres aussi pures que celles de la Kaabah. Il n'y aurait pas même d'alliage dans notre mortier.

Tandis que parlait ainsi d'une voix blanche et lente ce musulman assuré de son éternité, à cent mètres au-dessous du Généralife, au bord du Daro, des muletiers bruns comme le café et ceinturés de flanelle écarlate, chassaient avec des triques leurs bêtes râpées dont les sonnailles égrenaient mille sanglots à travers les Venelles. Durs, maigres, alertes et implacables, ces muletiers étaient bien restés les fils des soldats des sombres rois catholiques. Jamais ils n'avaient su s'asseoir avec plaisir dans les patios de l'Alhambra ou promener une rêverie voluptueuse dans les jardins moresques. Mon ami tunisien les observait. Il reprit :

— Une seule variation de l'âme musulmane et c'est la débâcle. Les Jeunes-Turcs ont voulu se moderniser et ils n'ont pas été suivis par leur peuple. Si des Croyants avaient conduit au feu leurs troupes, les anciennes victoires des Osmanlis

eussent été la récompense du sang versé. Mais cette fois les musulmans ont mal combattu car ils ne voulaient pas faire triompher l'erreur chez eux. Leurs chefs n'étaient pas des fidèles. Rome resta la maîtresse du monde tant que tous les Romains n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour maintenir sa puissance. Eh bien! les vrais mahométans d'Asie, les Arabes de l'Yémen, la vraie force du Croissant, — quand ils flairèrent la libre pensée de Stamboul, se refusèrent de venir en aide au gouvernement hérétique.

» Aussi quelle leçon pour l'Islam tout entier et combien l'âme musulmane va se replier sur elle-même et s'abriter plus farouchement, plus fanatiquement encore dans le Coran! L'artillerie européenne ne saurait bombarder et détruire ces forteresses inexpugnables, nos cœurs mahométans. Quelle réserve d'avenir! Chacun va se tapir en sa foi. Le ressort restera toujours bandé. Cependant les siècles peuvent passer sur notre apparence de sommeil. Nous ne dormons pas, nous veillons; nos esprits ne restent pas sans défense puisqu'ils sont murés pour vous. Vous ne savez point les apercevoir et vous les niez. Ce qui prouve pourtant notre extraordinaire résistance, c'est l'influence absolument nulle des autres religions sur notre intelligence. Depuis un siècle les missionnaires catholiques ou protestants livrent bataille à l'Islam. Vos religieux, vos pères blancs oseraient-ils assurer qu'ils ont réellement converti un seul musulman notable, je dis bien : un seul? Ils ne le trouveraient pas. L'effort ardent de vos milliers de prêtres provoqua la conversion momentanée de quelques centaines d'Arabes pouilleux. — Quelques centaines, c'est risible — et aussitôt que ces Bédouins, des malheureux, des meskines, ont mangé et sont vêtus, ils se sauvent, ils abandonnent vos maisons confortables et ils se retrouvent plus opiniâtrement mahométans dans leurs gourbis. Pourquoi donc ne nous admireriez-vous pas pour notre fidélité au Coran? A la vérité, nous seuls possédons des âmes religieuses, les plus religieuses qui s'épanouirent jamais sous les cieux, — et parce que vous n'avez jamais été que des doctrinaires ou des casuistes, et non des croyants, vous ne pouvez rendre justice à notre sublime entêtement.

Et comme nous revenions à travers l'allée des cyprès géants

vers Grenade, et que les vasques du jardin ruisselaient sur les myrtes et les lauriers taillés, mon ami tunisien murmura :

— Non, je ne pleurerai pas comme ces jets d'eau sur l'Andalousie perdue, sur la Turquie diminuée, car notre âme grandit sur le monde dans ses fils multipliés. Nous ne mourons pas. Nous germons. Nous sommes aujourd'hui sous la terre foulée par les pieds des Chrétiens. Un jour nous créerons encore des Généralifes, des Alcazars, des Alhambras lorsque vous serez épuisés par vos victoires industrielles ou guerrières.

*
* *

Chadli W., un lettré musulman au mince petit visage ciselé dans du vieil ivoire, le raffiné Chadli dont la voix siffle et dont les paupières en pétales de rose retombent sur des yeux d'émail, me conduit dans la Médina tunisoise à travers les anciennes venelles des Andalous. Fanatique de ses chères mœurs orientales, Chadli veut me rendre sensible, réelle, presque palpable, l'âme musulmane.

Parfois mon ami avec ses mains amenuisées, presque inquiétantes de blancheur et de fragilité, — les mains des Maures qui ne travaillent plus depuis des siècles et qui seraient aujourd'hui incapables de serrer la poignée d'un sabre, — me désigne avec un frémissement voluptueux une ruelle dont les maisons chaulées de frais semblent revêtues de burnous laineux. J'essaie d'analyser l'impression agréable que je reçois de ces logis et je suis forcé de reconnaître que leur architecture ne saurait m'enchanter. Ils manquent de lignes; ils manquent même complètement d'intentions esthétiques. Ces façades crépies se contentent de tomber plus ou moins suivant la verticale, quelques-unes percées de baies couvertes, de moucharabiehs verts ou jaunes en encorbellement. Des portes en arc outrepassé, aux pieds-droits sculptés de fleurs stylisées, sont peinturlurées de vermillon et criblées de clous forgés disposés en arabesques. Trois heurtoirs de fer à chaque vantail. Quelquefois des feuilles de cuivre rouge blindent la menuiserie et réfléchissent une grande flamme fauve sur la chaussée.

A petits pas moelleux de félin, Chadli W., s'avance, l'index

à ses lèvres minces. Il paraît ravi et il multiplie ses courbettes devant les demeures les plus fermées, les plus muettes. Pas un bruit ne s'entend. Pourtant, je le sais, ces maisons sont habitées par les familles des beldis, l'aristocratie des « vieux turbans ». Je pressens des harems peuplés de servantes, de noirs soudanais. Et je n'entends rien. Ce monde s'accroupit-il donc dès le lever du jour sur les tapis, sans parler, dans le patio ouvert au soleil, — et attendent-ils ainsi la nuit, le sommeil, la vieillesse et la mort dans l'immobilité, la torpeur?

— C'est une rue mauresque, une rue comme vous en trouverez en Syrie, au Maroc, en Arabie, partout où mes ancêtres refoulés par les Chrétiens vinrent construire des cités à l'image des anciennes villes de l'Andalousie.

Je regarde et je recherche l'idée de ces façades scellées comme des tombes. Une saveur profonde se dégage peu à peu de cette rue mystérieuse. Des hommes antiques qui ne veulent pas voir le passage des roumis, qui ne veulent pas comprendre l'Europe, existent derrière ces murs aveugles. Oui, des êtres vivent, s'agitent, jouissent, souffrent, espèrent, derrière ces façades paradoxales où manquent les clairs regards des vitres, où pas une baie ouverte ne laisse se pencher un visage. Rien ne transparaît d'une existence secrète, et cependant, bientôt, tout se devine ou s'évoque de l'amour, de la jalousie, de l'orgueil d'une race, la plus certaine de posséder seule la vérité philosophique et sociale.

Soudain une porte en ogive s'ouvre et quatre serviteurs se placent à droite et à gauche du seuil. Un équipage de mules caparaçonnées de cuivre, de chaînettes et de pompons multicolores, s'arrête. Un cri retentit :

— Ia, Ija, Béia!

Un paquet, une sorte de menhir recouvert d'un large voile de soie à dessins rouges, — l'ajar, — paraît. Les domestiques ont déployé leur burnous et, dans le couloir improvisé par les tissus, une musulmane, la maîtresse de ce logis, passe informe, invisible, et s'engouffre dans le landau aux stores de bois criblés de trous minuscules. Le cocher, un nègre en cafetan bleu de roi, enlève son attelage avec un cri guttural. La voiture disparaît dans un bruit de sonnailles. Le silence revient et c'est encore la venelle blanche et inanimée sous son ciel bleu d'outremer.

Chadli W., a frémi. Ses yeux d'émail jettent un feu noir, ses longs doigts ivoirins gesticulent et il murmure :

— Une béia, une princesse! une femme!

Le mot remplit sa bouche. Il pose un index sur sa tempe.

— Une grande dame!... Sans doute jeune, belle?... Un teint de jasmin!... son haleine doit embaumer comme les roses de l'Ariana.

La voix de Chadli s'entrecoupe et sa voix siffle après chaque insinuation.

— Combien la discrétion que nous apportons aux choses de l'amour l'exalte en nous! Quand j'ai aperçu une musulmane si enveloppée que sa forme m'est complètement dissimulée, parfois je rêve des heures à m'imaginer le corps voluptueux, les lèvres de corail, les prunelles de gazelle et le son de voix de cette créature que je ne verrai jamais, dont je ne saurai pas même l'âge et le nom, car ce serait une grossièreté de le demander. Ah! tenez! je vous l'avouerai, l'idée de leur beauté et de la joie qu'elles eussent donnée me poursuit jusque dans leur mort quand un cortège passe, discret, enfermant dans la chasse largement drapée une femme, peut-être une vierge ou une houri adorable...

Les lèvres coupantes de Chadli s'incurvent en croissant ; c'est ainsi qu'il rit à sec. Puis il continue :

— Chez vous, Européens, la femme et l'amour dépouillent tout prestige. Comment saurait-on désirer une femme que les autres hommes peuvent librement contempler? Étrange est votre esprit, Chrétiens! N'est-ce pas livrer le corps d'une femme que de le présenter aux yeux de la foule, que de le dénuder dans vos soirées et de permettre à vos amis de presser les mains, et même d'entourer la taille, et de sauter poitrine contre poitrine. Quelle horreur! Il ne faut pas que vous soupçonniez même la valeur de l'amour musulman pour supporter l'abominable promiscuité de vos relations mondaines. Comment donc votre épouse pourrait-elle jamais vous appartenir réellement dans sa chair et dans ses pensées si vous lui permettez ces contacts, ces paroles, ces regards qui effraient jusqu'à nos courtisanes?

Les dents hautes de Chadli apparaissent à cet instant dans sa bouche retroussée, des pattes d'oie griffent ses tempes, ses

sourcils charbonneux remontent, ses prunelles s'aiguisent sous les paupières baissées; il ressemble à un masque japonais de l'ironie. Ses longues mains pâles grimacent.

— Voilà ce qui nous sépare! Voilà ce qui creusera toujours le fossé entre vous et nous. Jeunes-Turcs, Nationalistes égyptiens ou Jeunes-Tunisiens, les plus avancés, les plus révolutionnaires des musulmans, ceux mêmes qui furent élevés dans vos écoles, dans vos Facultés, haïssent votre conception de la vie féminine. Jamais, entendez-vous, jamais nous n'ouvrirons nos harems, jamais nous n'exposerons nos femmes, nos mères, nos sœurs aux regards masculins; jamais le mariage coranique ne sera élargi, modifié; jamais nous ne permettrons même qu'un Européen devienne l'époux d'une mahométane. Puissent nos femmes mourir toutes plutôt que d'accepter cette diminution! Que la guerre nous anéantisse avant d'assister à cette déchéance!

» Ah! vous ne savez pas, vous ne vous doutez pas avec quelle effroyable énergie nous répudions dans votre société l'amour basé sur l'égalité entre des époux libres de mener tout le jour une vie à leur guise. J'aimerais mieux tuer moi-même une sœur que d'accepter son union à la chrétienne avec un Européen.

Deux petites taches de vermillon piquaient les pommettes de Chadli W., lorsqu'il reprit d'un ton soudainement apaisé avec un regard atroce :

— Tenez, il s'est passé, voici quelques semaines, dans cette ville, un événement qui nous a presque... réjouis. Un musulman d'une famille noble, avait épousé en France l'une de vos compatriotes. Eh bien! cette union ne fut pas heureuse. Nous ne savons pas rire et plaisanter à votre manière avec les femmes. Nous avons trop l'habitude d'être les maîtres dans nos harems. Enfin vos Françaises ne savent pas goûter la délectation morose qu'engendre chez nous l'amour le plus passionné. S'accroupir sur un divan pendant des heures et des jours, sans parler, en regardant notre femme, quelle ivresse pour une âme musulmane!

» L'épouse de notre coreligionnaire supporta difficilement sa gravité. Cependant, fait presque unique, il lui avait accordé le droit de tenir salon et de vivre à sa guise, libre comme une... oui, absolument libre. Une fille naquit de cette union, une

jeune fille belle comme son père, spirituelle comme sa mère. Excédée de l'humeur taciturne de son mari, la Française après quinze ans d'un mariage malheureux, obtint le divorce et resta en France. Notre lamentable ami s'en revint parmi nous et nous raconta sa misère. Or nous pensions tous avec douleur à cette fille de sang musulman élevée par sa mère et qui serait donnée par elle à quelque Européen. Quelle fut notre satisfaction — oui, satisfaction, ah! comprenez-moi bien, — lorsqu'un jour nous apprîmes qu'une maladie l'avait emportée! Ce soir-là parmi les jeunes gens de cette ville, un cri s'éleva : — Oui, plutôt voir morte cette vierge demi-musulmane que livrée à un chrétien.

» Le père, lui, pleurait cette fille de dix-huit ans, mais, au fond, dans sa détresse de Croyant malheureux, ne pensait-il pas un peu comme nous?

***

A Sidi-Bou-Saïd, dans l'ancien faubourg de Carthage, à cent mètres au-dessus de la mer, les Arabes ont construit leurs maisons au-dessus de celles des Phéniciens et des Romains. Bourgade pauvre et délicieuse : les villas claires sont posées devant un panorama sublime avec un horizon digne de la Grèce, une montagne dont la double corne dorée monte sur le cobalt de la Méditerranée. Pas une des souples constructions musulmanes n'offense le divin paysage où les orges vertes semblent se prolonger jusqu'au Zaghouan gonflé comme une mamelle. Ici l'on éprouve que les Arabes ont « subi la nature » et qu'ils ont rarement essayé de la dompter. Leur vie s'est adaptée au climat et aux sites. Comme des plantes les musulmans poussent, fleurissent et meurent en empruntant à la matière juste ce qu'il leur faut pour exister. D'où leur sagesse certaine, d'où un renoncement et une immobilité végétale. Là où les Mahométans ont pris racine, la terre présente un aspect immuable. Pas plus qu'un arbre, un bon croyant n'évolue; il donne son fruit, il procrée; il se dessèche, il meurt. Un autre fidèle germe de lui, le remplace au même lieu, parfaitement identique. D'où leur façon de se nommer :

Mohamed ben Mostafa! Chadli ben Aziz! Mahomet fils de Mostafa! Chadli fils d'Aziz! Car Chadli et Mohamed sont vraiment les fils, les Sosies, les doubles de leurs parents dont ils perpétuent avec l'apparence physique l'esprit identique.

Quant aux nomades de l'Islam, à ces millions de Bédouins errants, plus encore que les Musulmans enracinés, ils subissent les lois fatales de la nature sans essayer de réagir. Je les comparerais à ces graines plumeuses et vibratiles que les vents promènent au-dessus des immenses plaines désertiques de l'Afrique, pauvres nomades soufflés dans l'espace avec les herbes sèches et les sables. Aucun sol, aussi fertile soit-il, ne saurait retenir ces errants, ne saurait les mûrir, les civiliser. Principe nécessaire de l'Islam qui ne fut au premier siècle de l'hégire qu'une foudroyante marche à travers l'Afrique jusqu'en Espagne, puis jusqu'en France, les Bédouins stériles perpétuent ce grand souvenir. La foi de Mahomet et son fatalisme ont cristallisé leurs âmes, cristallisé leurs appétits. Sur les pistes poussiéreuses du bled leurs babouches, larges et molles, ne laissent que des empreintes légères aussitôt effacées par le vent : quel symbole!

Et comme je reprochais à Salah Rachid, un onctueux, un suave professeur de la mosquée de l'Olivier, cette indifférence de ses coreligionnaires pour l'effort qui modèle et asservit la nature, ce délicieux homme aux joues de la nuance d'or rose de sa djebba soyeuse, sourit, salua et susurra :

— A la volonté de Dieu qui nous voulut ainsi. Nos idéaux sont contradictoires, cher monsieur. Naturellement, en bon Européen, vous êtes persuadé que nous errons. J'enseigne pourtant à mes étudiants que le but de cette vie n'est pas de peiner. Un sage pour nous c'est l'homme qui sait goûter toute beauté pour elle-même. Le ciel ensoleillé nous convie chaque jour au paradis terrestre qui se trouve autour de nous. Tandis que vous cherchez péniblement, nous assignons comme terme de l'évolution humaine un retour au paradis d'Adam, — avec des Adam très instruits, des Adam philosophes, assurés que Dieu ne les punira pas de goûter à tous les fruits de son jardin. Nous savourons le repos à l'abri de la douleur physique et le plein épanouissement de notre intelligence ne sera jamais arrêté par les ignobles soucis matériels, les viles besognes

bonnes pour les bêtes ou les machines. En vérité les cheicks de notre université constatent, comme moi, que les Européens se retirent de plus en plus de la beauté et de la lumière du ciel, ces vérités certaines, pour vivre dans l'horrible artificiel et les complications d'un faux confortable. Le seul bien-être souhaitable, c'est l'agrément immédiat de notre existence. Le reste, quelle erreur... Ou bien vos âmes sont étranges, si étranges que, renonçant à nous les expliquer, nous ne voulons pas les connaître, tellement elles blessent en nous nos appétits, nos rêves, nos espoirs.

Ainsi parla Salah Rachid. Il sourit, me salua et s'évapora comme un blanc nuage en sa djebba lumineuse, sur ses babouches de tendre maroquin qui lui faisaient des pas veloutés.

Et si j'avais suivi ce cheick de famille antique, — ne prétendait-il pas descendre des fondateurs de Kairouan? — je l'aurais vu se diriger vers un café situé dans les souks près de la mosquée de l'olivier. Dans une vaste salle voûtée, soutenue par des colonnes peinturlurées de spirales vertes et rouges, Salah s'accroupit sur une natte de Nabeul près d'humbles musulmans : savetiers, brodeurs, tailleurs, brocanteurs et même des « meskines », des hommes qui ne possèdent pour toute fortune que leur draperie de laine blanche et quelques « sourdis ». Et le cheick réclame comme ses voisins un « Kaoua » et un verre d'eau glacée. La conversation s'engage entre ces prolétaires et ce seigneur avec une parfaite égalité dans le ton, dans l'attitude, dans l'urbanité. Ces musulmans du peuple ressassent tout le jour des idées sur la religion, sur la justice. Philosophes sans le savoir, ils se trouvent presque les égaux du professeur. Ils osent rétorquer ses arguments, proposer des solutions, critiquer. Ils discutent avec aisance, savent se modérer, ne jurent pas, esquissent des gestes harmonieux. L'Islam, cette forme de société la plus démocratique qui soit au monde, permet presque aux plus intelligents de ces artisans de se sentir les égaux de ce cheick. Lui accepte leurs observations, médite sur leurs pensées ou les combat. Cependant le cafetier, comme c'est la veille du vendredi, jour saint, verse de l'encens sur les charbons rouges d'une coupelle et s'avance

vers des tombeaux enluminés de vert et d'ocre, trois tombeaux dressés dans un retrait du café, une sorte d'alcôve cintrée largement ouverte à la vue des sobres buveurs.

Et Salah pense à ces trois musulmans qui, jadis, venaient boire leur moka en cette place. Lorsque ces Africains moururent, ils demandèrent à être enterrés dans ce lieu même qu'ils affectionnaient afin de continuer à jouir de l'intimité des joueurs d'échecs et des causeurs qu'ils avaient aimés. Le cafetier maure avait acquiescé à leur requête. L'un après l'autre les trois anciens officiers beylicaux furent ensevelis dans cette salle paisible. Des faisceaux de drapeaux et d'étendards de Zaouias : crème, amadou, citron ou groseille décorent les chevets de ces tombeaux que, chaque jeudi soir, pieusement, le « kaouadji » vient encenser.

D'eux-mêmes les buveurs se taisent. Un Tripolitain retire sa pipe de kif de sa bouche et le masque durci comme un bronze, il demeure immobile, un bras courbé sur un genou, la tête renversée. Rêveur, un Indou au turban croisé sur un visage de faucon, ferme les yeux. Deux « beldis » soyeux et gras ont sorti leurs chapelets. Une pieuse atmosphère relie ces vivants immobiles à ces morts. Quelques artisans respirent des roses de l'Ariana avec des faces pâmées. Dans une cage dorée des canaris réveillés chantent, tandis que la vapeur bleuâtre de l'oliban s'effume sur le clair obscur d'une muraille safranée par les rayons d'une lanterne juive.

***

Sur les terres d'Islam toutes ensoleillées, des Indes à la Mauritanie, le soleil, divin officiant, fait la beauté des mosquées, constructions trop souvent sans génie et pourtant aussi magiques que nos cathédrales, pour d'autres raisons, pour des raisons contraires. Ainsi, par exemple, la petite mosquée aérienne de Sidi-Bou-Saïd construite au sommet de sa colline, simple cour de marbre blanc autour de laquelle une sorte de galerie à colonnades protège les fidèles qui s'accroupissent à même le dallage sur leurs tapis de prière. Chacun de ces Croyants dans la nudité de ce monument lumineux prend la valeur d'une statue polychrome.

Des dômes chaulés recouvrent généralement les marabouts ou les grandes mosquées. Lorsque le soleil d'Afrique tombe sur l'un de ces bâtiments à bulbe côtelé, il le crée chef-d'œuvre. En ces mosquées nues, pauvres, sans images, aux murs plats que troue seulement le mirhab, la niche qui indique la direction de la Kaabah, les Croyants accroupis sous les arcs dont la répétition fait toute la grandeur, adorent l'espace, l'immensité, l'éternité, le Dieu unique. Rien dans la mosquée vide d'ornements et de simulacres, rien dans les cours plantées d'orangers attenantes à tous les sanctuaires ne peut rappeler le temps présent aux dévots. Le firmament d'un bleu presque implacable domine les fidèles qui ronronnent d'une voix fatale et berceuse comme le vent, les sourates. Chacun de ces Croyants se sait une parcelle du grand Tout islamique; chacun d'eux, en son extase, sent sur lui la présence d'Allah. Les musulmans aux joies matérialistes atteignent dans la prière, dans la contemplation, une idéalité bien supérieure à celle de tels chrétiens dont la piété ne saurait se passer d'un mode d'excitation visuelle par l'aspect d'une statue, d'une image. A la vérité, pour un Croyant, la mosquée n'est pas un temple qui contienne la divinité; celle-ci se trouve partout dans l'espace. Un tabernacle dans une mosquée ne saurait enfermer le Dieu qui fulgure sur « le bled », sur le Sahara. Il suffit aux fidèles de trouver leur orientation vers la Mecque. Ils veulent qu'aucune image ne s'interpose devant leurs regards et ne fixe leur conception d'Allah.

Lorsqu'à la prière du Mogreb, peut-être deux cents millions d'hommes ouvrent les bras dans la direction de la Kaabah et qu'ils implorent tous la victoire du Croissant, les autres hommes des autres nations ne se rendent pas assez compte de la grandeur de cette foi. Car si le contenu d'une seule âme musulmane n'est pas considérable, cet océan d'esprits religieux unifiés par la croyance mériterait l'attention respectueuse des Européens.

*
* *

Renan jugeait le degré de noblesse d'une civilisation d'après le culte rendu au morts. L'âme musulmane, cette âme qui

résolument croit à son immortalité, est-elle frappée par la mort? Est-elle hantée par l'angoisse de la fin humaine? Tour à tour nous avons pu croire à l'indifférence la plus fataliste et à la piété la plus vive pour les défunts, signes contradictoires où s'égarent nos esprits de culture chrétienne, nos esprits hantés par l'idée lamentable du trépas et par la nécessité d'y songer souvent. La pensée mahométane revient-elle avec amour vers les disparus? Ou bien le simoun saharien égalitaire, farouche, recouvre-t-il de son sable tous les morts et l'oubli se fait-il rapide dans la conscience des survivants?

— Venez visiter nos cimetières. Leur vue vous renseignera sur notre philosophie de la mort, me dit Bechir Kamarth, et il ricane, un méchant rire inharmonieux comme le choc d'un briquet.

Je connais Bechir, petit homme velu à grosse face grêlée et lunettes fumées, pour un esprit fort, un type rare chez les musulmans. Ce Bechir se pique de cultiver l'exégèse, d'avoir analysé le Coran, d'être un scientifique, un libre penseur. Au fond il a fait un rapide circuit autour de sa foi afin de se convaincre par lui-même de la hauteur des remparts de l'Islam, puis il est rentré dans son bastion. Il n'en sort que pour épouvanter quelques instants ses coreligionnaires. Un burnous café au lait cache mal les mollets poilus de Kamarth. Une chéchia tunisienne le coiffe jusqu'au bas des oreilles.

Nous sortons de Kairouan, la ville sainte dont les minarets et les koubbahs dépassent les fortifications à merlons. Température de feu par ce jour de juin. Le soleil vient de se coucher derrière les lointaines montagnes aux tons de pastel, gris perle, mauve et garance.

— Vous allez apercevoir une image symbolique de l'état actuel de l'Islam, s'écrie mon guide.

Nouveau rire, satanique.

— Ah! les morts, nos morts, c'est une songerie bonne pour les femmes. Elles seules viennent rôder autour d'eux. Bah! un prétexte à promenade du vendredi. Les morts, cela existe-t-il pour un homme? Dieu seul demeure. Il était, il sera! Nous autres... pssutt!

Devant nous dans l'immense plaine désertique aux herbes brûlées, dans ce bled calciné annonciateur du Sahara, le grand

cimetière, vieux d'un millier d'années, s'étend. Et il s'étend à l'infini, démesuré, car aucune enceinte n'oblige les tombes à l'entassement. Il semblerait que les morts, en souvenir de leur vie nomade, cherchent le plus d'espace possible entre eux et les autres cadavres. Ces morts sauvages haïssent la société, sauf celle des marabouts. Autour des tombes maraboutiques, signalées par leurs caissons de maçonneries à dômes, les fosses se pressent comme des barques attachées au grand navire qui les emmènera vers le paradis. Partout ailleurs les défunts s'égaillent. Ils savent bien que le sol ne leur manquera jamais dans cette gigantesque Afrique.

— Pourtant nous logeons confortablement nos aïeux, reprend Bechir, et son affreux ricanement retentit tandis qu'il me désigne les pavages de faïences et de briques vernissées qui entourent ou couronnent les monuments funèbres. Ailleurs des massifs de maçonnerie en faîtages recouvrent les morts. Quelques stèles s'érigent au chevet de certaines fosses.

— Admirez un cheick de mosquée, prononce Bechir avec une grimace ironique. Ce Sidi porte son turban au bout d'une colonne à spirale comme s'il voulait lancer au firmament sa coiffure à la manière d'une offrande. Ah! Ah! drôles de gens, ces théologiens!

Nouveau rire aigre, hostile. Dans l'énorme nécropole écrasée sous ce ciel crépusculaire de safran, d'émeraude et de carmin, la voix de Bechir, seule, retentit au séjour du silence.

Des tombes encore, des tribus entières de petites fosses identiques, anonymes, poussiéreuses et certainement jamais visitées. Pas une herbe, pas une fleur, pas un de ces puérils souvenirs où la piété des descendants se révèle. Non, les pierres, les carreaux de céramique, les crépis effrités recouvrent seuls ces morts abandonnés.

Vers le couchant brouillé de sang et d'œuf une caravane de chameaux goudronnés, noirs comme des squales, sinistres, descend vers le sud, vers le pays de la soif et de l'incandescence en passant à travers les allées du cimetière. Les pattes molles des dromadaires, les pieds nus des Bédouins bistrés se posent parfois sur un tombeau : un craquement retentit, une faïence éclate,

— Par Allah! déclare Bechir réjoui, ce qui doit se consumer

se consumera. Hommes vaniteux vous avez voulu des symboles; hommes vaniteux vous avez voulu contenir votre dépouille dans une fosse maçonnée au lieu de vous contenter comme les conquérants du premier siècle de l'hégire du seul sable, notre vrai linceul. Rien que du sable nivelé par le vent sur la cendre de nos corps, oui. Voilà le vêtement du Croyant! Celui-là se retrouvera pourtant devant Dieu. Celui-là existe pourtant à l'égal de ces marabouts prétentieux sous leurs koubbahs. Ah! les sots!

D'un geste méprisant Kamarth me désigne deux ouvriers en petites culottes bouffantes occupés à préparer un nouvel ensevelissement. Des terrassiers creusent une fosse qu'ils ont d'abord tapissée avec des briques. Celles-ci soigneusement recouvertes d'un crépis violet reçoivent des arabesques à l'ocre. De l'argile ratissée recouvre d'un bon matelas le fond de ce tombeau et des dalles dressées sur un côté, comme un couvercle, sont prêtes à se rabattre sur le mort.

— Malheureuse guenille, — clame Bechir, — notre Prophète, — ici il porta la main à son front et à son cœur — t'avait-il recommandé de dormir sur des dessins jaunes et mauves que j'effacerais en éternuant?

Rire barbare. Les maçons indifférents à notre présence continuent de tracer d'un pinceau alerte les volutes qui distrairont le mort pour l'éternité.

Avec l'aspect de la nuit, la nécropole se spiritualise, devient irréelle. Là-bas les minarets de Kairouan paraissent des vapeurs et la blanche ville s'indique à peine comme un lavis sur un papier bleuté. Aux remparts quelques burnous se promènent, légers comme des touffes de coton.

— Oh! Oh! Voici des femmes, naturellement, — murmure Bechir dédaigneux en affectant d'écraser les tombeaux avec ses brodequins français.

Ce sont des Bédouines, des Zlas voilées de noir, rare exception chez les musulmans aux haïcks blancs. Quatre d'entre elles se plantent comme les statues du deuil aux angles d'une tombe fraîchement close. Derrière les Bédouines une tente en poil de chameau, tendue par ses cordages, se dresse. Pendant une semaine ces femmes vont veiller ce mort enseveli de la veille.

Nous nous éloignons. Ces veilleuses dans l'immense cimetière plat prennent la signification de quatre ifs plantés en l'honneur du défunt. Pas plus que des arbres, elles ne bougent. Une fumée sort de la tente et monte droite comme une colonne dans l'air immobile, brûlant.

— A quoi bon! A quoi bon! Mohammed vous a-t-il jamais demandé cela, ô superstitieuses? O créatures qui ne voyez de la religion que ses gestes matériels, grommelle Bechir. Non! Non! vous rappetissez l'idée que nos ancêtres se faisaient de la mort.

Un chat-huant posé sur un cippe funéraire battit de ses ailes molles et ulula. De surprise, Bechir ne put ricaner. Huoup! Huoup! répétait l'oiseau de nuit. Sa femelle apparut sur le ciel vert et mandarine. Par un jeu macabre le chat-huant se laissa tomber sur un dallage puis remonta au sommet d'une koubah. Et ces deux bêtes de proie aux yeux lenticulaires et aux becs courbés en yatagan continuèrent de s'exciter à l'amour autour des stèles, des turbans, des pierres de chevet.

Un homme en djebba d'un cramoisi fané (il semblait aux dernières lueurs un charbon rouge prêt à s'éteindre dans sa cendre) apparut. Il tendit les bras vers la tente brune. A son ordre les quatre Bédouines dressées, s'accroupirent et, ramassées ainsi, elles parurent des bornes.

La ville sainte s'efface de l'horizon verdi; les extrémités de la nécropole se perdent dans l'ombre violacée qui gagne peu à peu les tombeaux. J'éprouve alors le sentiment de me trouver devant un cimetière indéfini, un cimetière qui déborde cette plaine, couvre l'Afrique et répand sur tout l'Islam ses fosses poudreuses, identiques, anonymes, indifférentes à des vivants qui perpétuent trop bien l'âme et les apparences des morts pour s'intéresser à eux. Les musulmans ne promènent-ils pas eux-mêmes l'image immuable de ce que furent leurs aïeux et de ce que seront les enfants de leurs enfants? Pourquoi donc des barrières, des murailles, des parcs ombragés pour ces morts de n'importe quel instant de l'hégire? Pourquoi des divisions entre les défunts d'hier et ceux d'il y a plusieurs siècles? Le même burnous blanc qui couvrit les arabes conquérants de l'Yémen semble couvrir encore les musulmans contemporains. Si les vivants se veulent iden-

tiques d'allure, de vêtement et d'esprit, pourquoi s'inquiéteraient-ils des défunts semblables devant l'éternité?

— Rentrons, voulez-vous? — me demande Bechir.

Il n'a pas ri; une certaine angoisse plisse son gros visage grêlé aux yeux ronds enfin découverts de leurs lunettes. Des gerboises aux prunelles scintillantes bondissent avec des allures de petits kanguroos. De longs serpents d'un jaune livide sortent des tombeaux creux, immondes serpents qui frôlent les cadavres et que, parfois, les Aissaouas kairouannais dévorent vivants. Au loin, par delà la nécropole, dans un douar invisible, parmi la plaine saharienne au ton de chocolat, de misérables moutons sanglotent, et, de temps en temps, le gargouillement sinistre d'un noyé se fait entendre : c'est la plainte d'un chameau, un chameau exténué revenu de caravane et qui va mourir sous les étoiles, la tête renversée sur la nuque.

Le ricanement odieux de Bechir me surprend et m'irrite à ce moment. La mine insolente, mon compagnon approche son visage du mien et le point rouge de sa cigarette met un reflet démoniaque dans ses yeux :

— Ah! ah! mon cher Français, examinez et souvenez-vous, voici une belle image de l'Islam. Il est tout entier là dedans.

Et si je lui avais répondu que j'abondais dans son sens, Kemarth, furieux, eût protesté, car ce sceptique exégète, ce libre penseur n'est au fond qu'un fanatique assuré de la supériorité et de l'immortalité de la civilisation musulmane.

***

La mort, parfois, revêt une apparence presque souriante en Afrique. Le jour de l'Achoura, de la fête d'Ali, je suis entré dans un cimetière que semblait habiter le bonheur. C'était à Beni-Khiar, au cap Bon. Les citronniers, les figuiers, les eucalyptus et les cactées se mêlaient aux tombes de ce cimetière sans limites précises. Les fosses semblent s'y installer à leur fantaisie, s'abriter sous les arbres à fruit, se nicher dans les anthémis à hautes tiges. Au loin luisent doucement des koubbahs et des maisons arabes d'une blan-

cheur de cire vierge. Et les tombeaux sont recouverts avec le même lait de chaux qui recouvre les demeures vivantes. Quelques tombes s'avancent en ligne parmi les asphodèles, les iris violets et les mauves. Un mort important dont la pierre fut sculptée par un artiste de Dar-Chabann s'est arrêté sous un palmier et goûte l'ombre du parasol qu'il s'est choisi. Plus loin quelques tombeaux sont flanqués de cyprès qui semblent des torchères de bronze. Je crois bien apercevoir quelques cippes qui se sont glissés jusque sous des cassis globuleux dont les branches fleuries laissent tomber des larmes d'or.

Des enfants aux costumes chatoyants comme des papillons poussent devant eux, à travers le cimetière, une douzaine d'ânons gris-souris, chargés de longs herbages mêlés de soucis orangés, de marguerites, de chardons aciérés. Les ânons lèvent leurs petits sabots avec précaution, évitent les turbans dressés aux chevets des fosses ou bien s'enlèvent, et, d'un bond égayé, franchissent un obstacle.

Sur sa flûte de roseau l'un des petits âniers siffle une mélopée. Réunis par centaines dans les frondaisons des eucalyptus, les sansonnets, les bouvreuils et les rouge-gorges s'égosillent, pleins d'allégresse.

Abandonnée aux volontés de la nature, la nécropole de Beni-Khiar se voit envahir par les azéroliers. Les vastes étendues de leurs fleurs blanches submergent les morts sous leur marée soyeuse. Cependant des musulmanes relèvent les haïcks qui recouvraient jusqu'à leurs mains, et leurs tricots fleur de pêcher ou fleur de grenadier s'aperçoivent, tandis qu'elles arrachent les graminées qui ensevelissent les Croyants endormis.

Longues et cambrées, avec de nobles gestes, deux Tunisiennes aux visages aussi pâles que leurs voiles, émiettent du pain sur la pierre creusée d'une « hofra ». Puis elles se retirent. Les oiseaux s'abattent des grands eucalyptus et arrivent en piaillant sur cette provende; puis, heureux, leur proie au bec, ils se lancent comme des flèches sonores.

Et les deux mahométanes disent, réjouies :

« Oui, oui, montez toujours plus haut et chantez au ciel les louanges de ceux que nous regrettons. Montez plus haut et dites-leur qu'on se souvient. »

Devant un cippe surmonté d'un petit turban vert une vieille femme rabougrie et déjetée comme un sarment s'incline jusqu'au sol en de vastes prosternations. Et, chaque fois qu'elle se relève, le soleil rend incandescent son haïck; lorsqu'elle s'effondre, elle rentre dans l'ombre d'un cassis.

Un nègre aux yeux de loup, vêtu d'écarlate, conduit un aveugle et lui parle à l'oreille. Alors celui-ci porte la main à son turban, puis à son cœur, et salue de confiance la tombe qu'il ne saurait voir.

Au milieu de l'apparent désordre de ce cimetière édénique, l'unité islamique surgit pourtant, d'abord cachée, puis évidente. Aussi capricieux et différents que soient ces tombeaux qui semblent se fuir les uns les autres dans une recherche de leur délectation personnelle, tous cependant sont immuablement orientés vers la Kaabah. Et si, brusquement, toutes ces dalles sautaient, si tous ces morts apparaissaient, leurs crânes se trouveraient tournés vers la Mecque. En vain ces Arabes vagabonds partis d'Asie se sont-ils élancés vers les plaines vertigineuses de la colossale Afrique : quand ils meurent, leurs proches placent leurs squelettes, pour l'éternité, dans l'attitude soumise des vrais fidèles. Leurs os témoigneront ainsi à travers les siècles de la fixité inébranlable de leur foi.

Or, ce soir d'Achoura, ce soir de la fête d'Ali, sorte de Saint-Jean des musulmans, au crépuscule, un jeune Bédouin en cachabiah brune monte sur un coteau crayeux qui domine le cimetière. Beau comme un bronze antique, il dresse en haut de ses mains levées, un « kanoun » rempli de charbons rouges sur lequel il vient de jeter une pincée d'oliban. Le vent ramène dans les jambes nerveuses de l'encenseur sa large toge qui le drape en l'allure d'une victoire de Samothrace. L'odorante fumée azurée, rabattue par l'air prend la forme d'une grande aile qui plane sur le cimetière. L'horizon luit comme un bouclier d'or. Des musulmans par milliers, accroupis dans les fleurs, près des tombeaux, méditent sous leurs capuchons de laine.

Je passe. Ils demeurent.

CHARLES GÉNIAUX

GALATÉE

— POÈME —

ARGUMENT SYMBOLIQUE

Isolé dans une solitude nécessaire à son exaltation, l'artiste, dont l'égoïste orgueil est la forme d'un altruisme fatal, crée, au dépens de lui-même — jalousement et pour soi seul, croit-il — l'œuvre de douleur et de joie qui ne prendra vie, pourtant, qu'au contact d'une autre sensibilité.

GALATÉE :

Et penses-tu que ce beau conte
me satisfasse?
et que de rire, ainsi, sans honte,
entre tes bras,
suffise à mon étonnement de voir
ces ombres courir sur la mer?
les ombres noires
des blancs nuages éblouissants?
que l'ivresse de la rose que j'aspire
— couleur du sang jailli au doigt qu'elle a blessé —
étourdisse l'éveil tardif de ma pensée?
quand, de ma langue appariée à son pétale,
j'en goûterais la somnolence douce-amère?

PYGMALION :

Ta bouche est une rose qui parle;
la saveur de ton sang rougit sur ta lèvre ivre;

n'avais-je fait d'ivoire cette main pâle
qui confronte à ta joie sacrée
l'image de ton rire?
que puis-je dire
— hors le poème qui te crée —
que puis-je dire qui vaille
la surprise de vivre?

GALATÉE :

Je ris; tu railles;
mais, ni la mer mobile et diaprée,
ni mon rire fleuri au miroir de cristal,
ni cette rose, son reflet,
mêlant sa fine haleine au souffle qui l'efface,
ne trompent mon inquiétude :
ta bouche qui m'effleure me laisse
l'avidité du désir qu'elle appelle;
penses-tu que les paroles que tes lèvres tressent
autour de moi, comme le voile qu'on éploie
à l'entour de ce marbre frêle,
m'incitent à plus de calme joie?
atténuent la splendeur qui me révèle?

PYGMALION :

Et moi,
bien que j'enlace de mes bras
ta beauté que le dieu délivre
du pâle ivoire où je l'avais sculptée?
et que je serre sur ma joue ta hanche tiède
de la tiédeur des soirs d'été;
et que le parfum de ta chair m'enivre;
et que tes yeux baissés mirent sous leurs cils
mon long regard épouvanté, de suivre
au fond de leur azur d'avril
le vol lointain de mes pensées,
d'y voir passer sur ton âme d'hier
plus d'ombres et de clartés
qu'il n'en flotte, là-bas, sur cette mer :
ah! bien que je t'écoute, t'ayant parlé,
ma statuette!

crois-tu donc qu'à t'entendre rire
je sois la dupe de ma joie amère?
que puis-je dire,
hors ce beau conte de poète?

GALATÉE :

Laisse-donc : que je me reprenne, émerveillée;
tais-toi : le silence est immense autour de nous;
éloigne, aussi, ces fleurs qu'un souffle a défeuillées;
dénoue tes bras puissants et doux :
si, couvrant de mes mains mon cœur plus calme,
je referme les yeux sur l'heure ensoleillée,
je puis
(qui sait?)
je puis me souvenir de qui je suis....

PYGMALION :

Reste immobile, ainsi;
je t'évoque encore
telle que je t'ai connue aux jours d'alors :
car, dès mon premier rêve, ta forme pâle et fine
m'éblouissait parmi les embruns irisés
d'où surgit la Divine;
ta forme entr'aperçue, là-bas,
guettée, devinée presque et perdue, tour à tour,
tout un long jour, sans que j'en fusse las!
Puis soudain, quand je croyais la saisir,
une ombre brusque enveloppait
la mer, et l'œuvre de mes mains,
et mon délire!
du manteau de la nuit où, jusqu'au lendemain,
mon songe
te dévêtant, sans honte, d'une joie
trop proche et tressaillante et moins ailée,
a créé d'un mensonge
ta nudité émerveillée?
« Car je la veux — disais-je — immatérielle
et qu'elle assume, de jour en jour,
la robe de beauté que, fil à fil,
je tisse, ainsi, pour elle,

de ma seule ardeur de la vouloir belle. »
Je faisais, de la sorte, ma vie
haute et claire et si tendre
que j'en ai concentré les heures
pour n'en faire qu'un jour qui valut des années
— ainsi, de mille roses consumées, demeure,
sur l'autel tiède aux lèvres qui l'effleurent,
un peu de cendre,
un peu de cendre parfumée....

GALATÉE :

Ah! maintenant je vois, de mes yeux clos ;
je vois pâlir la mer, là-bas, entre les pins ;
je vois les pins si noirs contre le grand ciel grave,
que, sans le chant perpétuel en eux,
je ne saurais redire ce qu'ils savent...
Chut! d'autres voix s'écoutent :
comme une angoisse les confond ;
amère volupté du baiser double,
prière mendiant la joie quêtée
jusqu'entre d'autres lèvres qui murmurent
la supplication qu'elle y étouffe...
d'où sais-je donc ces choses?
d'où sais-je que rien ne dure?

PYGMALION :

Angoisse printanière, lèvres qui s'osent,
joie que j'ai mendiée....

GALATÉE :

Le printemps sème sur la mer
La neige défleurie des amandiers ;
le soleil court entre les vagues lentes
(j'avais pensé des milliers de dauphins d'or).
On chante...,

PYGMALION :

On chante encore!

GALATÉE :

...On chante, au large, et, par bouffées,
la brise, fraîche à la joue qu'elle effleure,

nous jette, en pluie de fleurs,
le refrain clair de la chanson
dont elle sème ailleurs les mots sans suite...
Ah! qu'elle est douce et sonore et pareille
au vague amour sans but, sans fin, sans trêve,
sans mesure, sans limite...

PYGMALION :

... nos pas effacés sur la grève...

GALATÉE, *ouvrant ses yeux vers l'horizon :*

Le chant s'est perdu dans le silence étonné;
Le vent se lève;
Il semble que je nais!...

PYGMALION, *la tête contre les genoux de Galatée :*

Tu naquis de l'étreinte de mes mains,
deux mains d'angoisse qui se rejoignirent
ayant cherché, en vain, l'étreinte d'autres mains,
et qui tordaient, dans l'ombre, leurs doigts meurtris,
ensanglantant les cordes de la lyre!
doigts pétrisseurs de glaise,
doigts crispés au ciseau,
doigts gourds de manier la masse...

GALATÉE :

Que l'horizon est vaste!

PYGMALION :

Tu naquis d'une ivresse que n'égalent
ni toute l'immense joie mobile aux horizons,
ni l'amertume des mers;
car cet été lascif qui brille et brûle
l'ombre incendiée de la pinède,
ne mêla son arome à sa clarté
qu'autant que mon ardeur lui fut en aide;
en ma narine et contre ma chair nue,
l'offrande de sa volupté,
— magnifiée, anéantie,
selon que l'accueillit mon étreinte virile,
ou que la méprisa mon grave orgueil —

ne fut qu'un geste, fécond ou stérile :
Joie, qu'es-tu ? hors le baiser de ma bouche ?

GALATÉE :

La mer luit comme un seuil de marbre
au pied de ces grands arbres en deuil...

PYGMALION :

N'es-tu pas lasse ?
veux-tu m'entendre encore ?

GALATÉE :

Je ris d'entendre rire, là-bas, un oiseau d'or :
Ah ! penses-tu qu'une parole me satisfasse ?

PYGMALION :

Lis donc de tes yeux purs la destinée :
oui, tout est vrai du conte merveilleux ;
que vois-tu qui le contredise ?

GALATÉE :

Rien !...
car, je vois, d'ici, à travers les cityses,
en contrebas,
je vois entre ces pavots proches
dont flambe sous le soleil la double torche,
je vois, mobile, dans l'ombre bleue des arbres,
blanc et mobile au seuil de la prairie,
un dieu de marbre,
un dieu qui rit !
Il est si près de mon émoi, s'il me regarde,
qu'il semble que sa main me touche...
...est-ce qu'il me voit ?...

PYGMALION :

Accueille le frisson de la mer d'avril
et l'ondulation des herbes tendres !
enivre-toi d'entendre
le bruissement des pins mélodieux ;
aspire les parfums en qui tressaille
comme un grand rire audacieux :
ma statuette, la vie t'assaille !

GALATÉE :

Il vient, il passe entre les pavots enflammés ;...

Il est debout au pied de la terrasse...
Je suis aimée!...

PYGMALION :

Herbe d'avril foulée où roule tout extase,
comme tombe au verger le fruit qu'un souffle cueille,
vous redressez vos fleurs pour l'éternel accueil...

Ma déesse d'ivoire, dressée au seuil fatal,
le reflet d'une flamme va jouant sur ta joue,
s'éteint, renaît encore, t'empourpre ou te fait pâle...
Ainsi, le soir, jadis, la torche de mes veilles
t'illuminait pour mon inquiète pensée :
et, tantôt, tu t'effaces, et j'en reste insensé;
tantôt tu te révèles, et je m'en émerveille!
immobile, debout sur le socle, tu levais
vers tes yeux sans regard, un miroir inutile...
Désormais, c'est là-bas que se mire ton rêve :
ma flamme intérieure t'illumine : tu brilles!
La palpitation de ta gorge soulève
les fruits sacrés cueillis au verger de mon songe;
et ces mains que tu tends vers d'autres mains tendues
sur la lyre diront les voix inentendues
des flots, des grands pins durs contre le ciel d'été,
les rumeurs de la vie en l'aube confondues,
l'herbe bruissant d'amour jusqu'en la nuit d'été :
tout! sans quoi, ma pensée, tu n'aurais pas été...

Et moi, me détournant vers l'ombre, que j'écoute :
ton doux pas se mêler à son pas sur la route
et votre rire, plus lointain à chaque coup
que bat mon cœur selon la mesure des flots
berçant, au rythme égal de leur éternité,
l'heure immobile à qui j'ai ravi la beauté
agile, telle qu'en elle, de printemps en printemps,
un jeune dieu nouveau se connaisse l'amant
— par toi, reflet divin que j'ai capté pour lui —
de ma Joie, vierge étoile au seuil d'or de la nuit.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

L'ESSOR DU DANEMARK

ET

LE MOUVEMENT NATIONAL

Il y a aujourd'hui en Danemark un réveil du patriotisme très curieux à observer. Après 1864, pendant une période qui a duré jusqu'à ces dernières années, le sentiment national a paru y désespérer de l'avenir de la patrie. Persuadé qu'il n'y avait rien à faire pour résister à la destinée, ce peuple, qui aime à jouir de la vie, qui se plaît à se sentir entouré de choses belles, artistiques, gracieuses, a laissé sommeiller l'amour de la patrie.

La renaissance de la conscience nationale qui se manifeste en ce moment est-elle due aux mêmes causes qui provoquent chez nous le mouvement patriotique dont nous sommes témoins? Serait-ce que les nouvelles générations qui n'ont pas vu la guerre n'ont pas été atteintes du découragement, conséquence fatale de la défaite, et qu'elles sont naturellement revenues à l'espérance? Y aurait-il là l'influence des succès remportés par le Danemark sur le terrain économique et du travail silencieux qui s'est fait pendant les cinquante dernières années?

***

Les Danois ont voulu, selon un mot qu'on a souvent répété là-bas, regagner au dedans ce qu'ils avaient perdu au dehors.

Les méthodes de l'agriculture danoise sont admirées partout. Il faut dans ces progrès voir non seulement le fruit du travail et de l'esprit d'initiative, mais aussi le résultat de l'association dont les paysans ont une entente parfaite.

Ce qui les a rendus très prompts à en comprendre les avantages et très aptes à adopter les pratiques de la culture intensive, c'est évidemment pour une large part, en dehors des écoles spéciales d'agriculture, les Écoles primaires supérieures qui sont un des traits de la vie danoise. Fondées par Grundtvig au milieu du XIXe siècle, elles se sont multipliées depuis 1864. Elles ont comme élèves des jeunes gens et des jeunes filles qui y passent plusieurs mois pendant les loisirs que leur laisse l'hiver quand cessent les travaux de la campagne. Cette institution chrétienne et, d'une certaine manière, patriotique, est très attaquée aujourd'hui comme donnant au paysan une formation sans profondeur, qui, par conséquent, offre tous les dangers d'une culture superficielle. On l'accuse d'avoir répandu cet amour excessif de la parole qui, d'après quelques-uns, serait la maladie du Danemark actuel, et d'avoir inspiré l'indifférence pour l'action. Il est de fait qu'elle a produit cette grande masse de paysans radicaux qui envoient à la Chambre des députés opposés aux dépenses militaires. Mais on ne peut méconnaître que ces écoles ont permis à une quantité de jeunes Slesvigois, leurs années d'instruction obligatoire terminées, de venir en Danemark se perfectionner dans la connaissance de leur langue maternelle, de l'histoire et de la littérature danoises[1]. Elles ont aussi contribué à la prospérité de l'agriculture, d'une façon indirecte puisqu'on n'y reçoit pas d'instruction technique, mais une éducation morale qui rend le paysan assez souple et assez intelligent pour comprendre où est son intérêt sagement entendu.

La propriété, en Danemark comme en France, est aujourd'hui très divisée. Il y a 300 000 propriétaires[2] pour une superficie de 39 000 kilomètres carrés. Pendant les soixante dernières années, leur nombre a augmenté de cent mille.

1. Voir mon étude sur *la Résistance du Slesvig à la Germanisation* dans la *Revue de Paris*, 15 août 1912.

2. *Samfunds Kunskab*, en Oversigt af Adolph Jensen, Copenhague, 1912.

L'État a facilité cet accroissement en permettant à six mille paysans de s'établir sur leur propre bien par des prêts dont la somme s'est élevée, en treize ans, à trente millions[1] de couronnes. Une partie de cet argent était employé à des achats, mais la plus grande partie à des défrichements. Les Danois ont par là beaucoup élargi l'étendue de la terre qu'ils cultivent. Au milieu du XIXe siècle on s'est mis à défricher la lande du Jutland et depuis 1860 on a gagné sur elle 4000 kilomètres carrés. Il n'en reste plus que 3000 kilomètres carrés. On y a planté des arbres, on l'a labourée, on l'a irriguée pour en faire des prairies. On trouverait encore en dehors de la lande beaucoup d'autres terres à mettre en valeur, qui pourraient occuper les huit mille Danois qui émigrent tous les ans.

Le beurre danois était si mauvais jadis que, dans les grandes propriétés où l'on mettait à sa confection plus de soin que dans les petites fermes, on écrivait dessus *Kieler butter* pour que l'on crût qu'il venait du Holstein et pour cacher ainsi son origine. Aujourd'hui ce sont d'autres pays, comme la Finlande qui, voulant que leur beurre passe pour un produit excellent, y mettent cette étiquette : *beurre danois*. On commença à mieux faire le beurre entre 1870 et 1880 et c'est lorsque les paysans comprirent l'avantage qu'il y avait à se servir de centrifuges, ces instruments qui séparent mécaniquement la crème du lait, qu'ils s'associèrent; leur prix étant trop élevé pour qu'une seule exploitation en fît la dépense, on se mit à plusieurs pour les acquérir. Les laiteries coopératives ont l'aspect de véritables fabriques avec leurs appareils Pasteur et leurs machines à vapeur.

L'association prend toutes les formes; ainsi par exemple les propriétaires de vaches, sachant que la quantité des matières nutritives que contient le lait dépend de ce qu'elles mangent, s'unissent pour payer un inspecteur qui, allant de ferme en ferme, fait les analyses et prescrit la nourriture à donner. On s'associe pour l'amélioration des races animales. Un seul individu recueille les œufs qu'on s'engage à donner toujours frais et toujours propres. Le Danemark est devenu le grand fournisseur de l'Angleterre à qui il vend pour un million et demi

1. La couronne vaut environ 1 fr. 40.

de francs par jour d'œufs, de beurre et de lard. On ne se contente pas des débouchés déjà acquis, on en cherche toujours de nouveaux. Un éleveur de Glorup, M. Abel, exporte ses bêtes à cornes en Russie; M. Dœhnfeldt d'Odense a créé des établissements pour la culture des graines qui occupent près de deux mille ouvriers et qui rivaliseront bientôt avec ceux de Quedlinbourg dans le Harz.

Pour résumer brièvement la situation de l'agriculture, on peut dire que le rendement en a doublé entre 1840 et 1880 et qu'il a augmenté d'un quart depuis trente ans. Par l'application des méthodes scientifiques, par le syndicat, le paysan a corrigé les défauts de la petite propriété : perte de temps, installations insuffisantes, échec des essais faits dans de mauvaises conditions.

On trouve des laiteries danoises jusqu'en Sibérie et l'on projette d'en installer en Mésopotamie lorsque le chemin de fer de Bagdad sera ouvert; mais ceci touche presque à l'industrie dans laquelle les progrès du Danemark sont encore plus frappants que dans l'agriculture. On y compte sept fabriques de sucre, plusieurs manufactures de ciment. La matière brute qu'on importe revient à très bon marché parce qu'elle est transportée par mer jusqu'à l'endroit où elle doit être travaillée. Les usines métallurgiques F. L. Schmidt, Titan, Burmeister et Wain, sont parmi les premières du monde. Des chantiers Burmeister et Wain sortent des vaisseaux à moteur d'une taille et d'une force inconnues jusqu'ici. Dans une petite ville comme Holeby, dans l'île de Laalland, un forgeron de village s'est mis un jour à construire des machines agricoles qu'à présent il importe jusqu'en Amérique[1].

Le Danemark a produit, dans les derniers temps un groupe d'industriels, de financiers ou, pour mieux dire, de lanceurs d'affaires remarquables. Le nom des deux Jacobsen, père et fils, qui ont appliqué les découvertes de Pasteur sur la fermentation à la fabrication de la bière, est connu du monde entier. Toutes les personnes qui ont visité le Danemark l'ont appris. Copenhague est rempli de leurs libéralités;

1. Valdemar Rördam, *Et borgerligt Ord*, Copenhague, 1912.

le château de Frederiksborg a été restauré et transformé en musée par leurs soins.

« L'Église de Marbre », à Copenhague, a été achevée aux frais de Tietgen, un homme que l'on trouve à l'origine de toutes les grandes entreprises du Danemark actuel. Personnalité très intéressante, il était à la fois audacieux et pratique. Né en 1829, il avait vu se réaliser les applications des découvertes modernes à l'industrie et avait su leur faire rendre tout ce qu'elles pouvaient produire. C'est à lui que Copenhague doit d'avoir été la première capitale d'Europe dotée de tramways. Il fonda la *Privat-Bank*, les *Manufactures de sucre*, la compagnie Burmeister et Wain dont il vient d'être question, la *Svitzers Bjergnings Entreprise* qui a des bâtiments dans tous les ports de l'Europe, la *Société des vapeurs réunis* qui a commencé par faire le cabotage des côtes danoises et dont les bateaux vont aujourd'hui de l'Islande à Odessa et à Alexandrie.

Tietgen avait compris que le Danemark devait utiliser sa situation de pays neutre. Aussi organisa-t-il vers 1864 cette *Grande Compagnie des Télégraphes du Nord* dont les câbles relient le Danemark et la France, l'Angleterre et la Russie, l'Angleterre et la Suède, la Suède et la Russie, les diverses parties de la Chine, le Japon et la Chine, et l'Europe à l'Extrême-Orient par les voies les plus courtes, c'est-à-dire en partant de Pétersbourg et en passant par Irkoutsk et Wladiwostock, ou par Kjachta, pour aboutir à Pékin et à Chefoo. La société ne possède pas, mais entretient des câbles, appartenant à la Grande-Bretagne, à la Chine et à l'Allemagne, qui sont en Extrême-Orient. Elle a trois vapeurs-câbles continuellement occupés à la réparation de ses fils. Ainsi dans presque tous les coins du monde, il y a un Danois chef d'une station qui rattache deux sections de câbles; il est là comme un chaînon de cet immense réseau dont les fils enveloppent l'Europe et l'Asie.

La *Östasiatiske Kompagni* envoie également des agents dans toutes les parties du monde, que ce soit en Sibérie, dans le Siam, en Afrique, au Japon ou en Chine, à Java, à Singapour, à Ceylan, sur les côtes de la Méditerranée, dans l'Amérique du Sud. Elle exploite des forêts, possède des plantations, des

usines en Danemark ou, en Orient, des scieries, des factoreries. Sa flotte est considérable. Elle a les lignes de cabotage des mers de Chine, du Japon, la ligne des Indes occidentales, la ligne Sud-Africaine. Elle participe aux affaires d'autres sociétés qui ont le même champ d'activité qu'elle comme l'*Est-asiatique français* ou la *Sydafrikanska Handels Kompani* qui est suédoise.

A la fin du XIXe siècle, beaucoup de Danois s'établirent en Extrême-Orient, au Siam surtout, et y trouvèrent profit. M. H. N. Andersen, qui dirigeait à Bangkok une maison de commerce avec une filiale dans le port franc de Copenhague, récemment fondé, en fit la base de la *Compagnie de l'Asie orientale*. Il connaissait les immenses ressources du pays où il vivait depuis longtemps. Il se convainquit tout de suite qu'il ne s'agissait pas seulement de transporter en Danemark des marchandises achetées en Orient et d'en rapporter des objets pour les vendre à des indigènes. Il fallait acheter, produire, vendre et transporter objets et gens. Le petit Danemark voit grand.

Quand la Compagnie veut établir des comptoirs dans un pays, elle commence par organiser les moyens de transport. Les personnes qui l'ont fondée savaient pour l'avoir visitée que la côte orientale de la presqu'île de Malacca, qui s'étend de Singapour au fond du golfe de Siam, contenait des mines, donnait du riz et des arbres précieux. En 1899, un service régulier de bateaux fut établi entre Bangkok et Singapour. Des agents y achetaient des matières premières et les chargeaient au passage des bâtiments; ils faisaient aux indigènes les prêts dont ils avaient besoin pour cultiver les produits utiles à la Compagnie. La ligne compte aujourd'hui huit bâtiments et chaque station est desservie trois fois par semaine. Dans le sultanat de Johore, la *Östasiatiske Kompagni* possède 13000 acres plantées d'arbres à gomme, dans le sultanat de Tringanu environ 8000 acres plantées de cocotiers dont la noix sert à préparer le Koprah qui entre dans la fabrication du savon et de l'huile. On en tire aussi le palmin dont on fait, en France et en Russie, un aliment qui remplace le beurre.

Il y a dans le Siam bien d'autres entreprises danoises, le

chemin de fer de Bangkok-Penam, par exemple, les *Menam Motor Boats*, compagnie de petits bateaux, les tramways de Bangkok ; on y vend les cigares danois et la bière de Carlsberg; c'est le nom de la bière fabriquée par M. Jacobsen. Beaucoup d'officiers de marine ou de gendarmerie sont danois. On se rappelle que nous avons exigé qu'il n'y eût pas d'étrangers dans l'armée de terre.

La *Östasiatiske Kompagni*, qui est aujourd'hui dans un état si prospère, a traversé des moments très difficiles. Il s'est trouvé alors une personne influente, par sa position et par sa popularité, qui l'a aidée à surmonter les obstacles qu'elle rencontrait; c'était une princesse française, la princesse Marie, qui avait épousé le prince Valdemar, troisième fils du roi Christian IX. Petite-fille d'un marin, le prince de Joinville, femme d'un marin, tout la portait à comprendre, comme l'a compris pour la France son frère, le prince Henri, l'importance qu'avaient pour le Danemark les possessions et les entreprises d'outre-mer. Après avoir beaucoup dépensé de son temps et de ses forces pour le succès de la *Östasiatiske Kompagni* — à laquelle son mari s'intéressait également puisque, lorsqu'elle est morte, accompagné de ses fils, il visita ses comptoirs en Extrême-Orient, — elle a été l'adversaire résolue de la vente des Antilles danoises. Il en était question ; les chambres étaient appelées à donner leur avis à ce sujet. Elle prévoyait que l'extension croissante de l'industrie et du commerce danois rendrait ces relâches extrêmement utiles. Elle avait aussi un sentiment très vif de l'honneur de sa nouvelle patrie qui lui inspirait de la répulsion pour ce marché. Elle s'efforça de tout son pouvoir, qui moralement était très grand, de peser sur l'opinion. Les vœux qu'elle formait furent exaucés. Le Danemark conserva ses îles.

Ses prévisions se sont pleinement réalisées. L'ouverture du canal de Panama va donner au port de Saint-Thomas surtout une grande importance. Ce sera la première station que rencontreront les vaisseaux après avoir traversé l'Atlantique et la dernière qu'ils laisseront derrière eux avant de s'y engager, par conséquent un lieu de ravitaillement commode. Les Danois ont donc projeté d'y construire un nouveau port et des docks. Une *Compagnie des Indes occidentales* s'est

constituée, s'est fait donner la concession de ces immenses travaux et a émis, pendant l'été de 1912, un million d'actions à 20 couronnes. Avertie par ce qui était arrivé au *Grand Télégraphe du Nord* et à la *Compagnie de l'Asie orientale* dont les actions sont entièrement ou en partie possédées par des étrangers, la nouvelle société avait stipulé que ses actions ne pourraient être achetées que par des Danois, Danois du royaume, du Slesvig ou Danois émigrés. Or l'émission a été couverte par cinq millions seulement. Les Danois ont pris très à cœur ce mécompte, d'autant plus qu'à côté d'eux, les Suédois, quelques mois auparavant, avaient donné 16 millions pour la construction d'un cuirassé avec des souscriptions qui pouvaient n'être que de 35 centimes. Les Danois n'avaient cependant pas sujet d'être aussi humiliés qu'ils l'ont été de cet échec. Il faudrait pour les condamner savoir ce qu'il y a chez eux d'argent liquide, d'économies. Tous ces progrès de l'agriculture et de l'industrie ont coûté très cher. Il est naturel qu'ils n'aient pas trouvé dans leur bas de laine l'argent que demandait la *Vestindiske Kompagni*. Le port sera tout de même creusé avec de l'argent danois, un peu moins vite et un peu moins grandement seulement; lorsque s'ouvrira le canal de Panama, les paquebots trouveront à Saint-Thomas un bon mouillage où ils pourront s'approvisionner.

La question des capitaux étrangers est l'ombre qui atténue pour les Danois la satisfaction que doivent leur faire éprouver de pareils succès. Quelques-uns de leurs économistes[1] ont même manifesté de l'inquiétude à cet égard. Ils craignent que la dépendance économique n'entraîne une dépendance d'un autre ordre. L'épargne n'est pas une vertu danoise, non plus que scandinave, quoiqu'il y ait une amélioration à cet égard. Le pays n'avait pas de réserves. Il a fallu pour fonder tant de grandes affaires recourir à l'argent des autres. Mais des hommes, qui s'appuyaient aussi sur des faits, ont pu montrer que, si les dettes avaient augmenté, la fortune avait crû dans de plus grandes proportions.

Le tonnage de la marine marchande a monté de 10 000 tonnes, en 1870, à 420 000 en 1910; la valeur des

1. Entre autres M. Thalbitzer dans un article de *Tilskueren*, mai 1911.

moissons qui était de 400 millions, il y a douze ans, est à présent de 600 millions; on a construit des quantités de maisons à Copenhague et dans d'autres grandes villes. Il y a quarante ans les versements annuels faits dans les caisses d'épargne ne dépassaient pas 118 millions de couronnes; ils ont été en 1910 de 840 millions auxquels il faut ajouter les primes d'assurances sur la vie, autre forme de l'épargne maintenant entrée dans les mœurs, qui donnent chaque année une somme de 25 millions. Le revenu des particuliers soumis à l'impôt est de 736 millions de couronnes et la valeur des propriétés, de 1904 à 1909, a crû de 761 millions. Si la *Grande Compagnie des Télégraphes du Nord* et la *Compagnie de l'Asie orientale* sont presque entièrement aux mains d'actionnaires étrangers, les *Vapeurs réunis*, les *Manufactures de sucre* et la *Porcelaine royale* sont exclusivement soutenus par des capitalistes danois.

*
* *

Quels sont donc les voies mystérieuses qui font communiquer l'activité matérielle que nous venons de dépeindre avec la vie des sentiments, surtout avec celle du sentiment qui attache l'homme à son pays et lui donne l'envie de se sacrifier pour lui? Comment cette surabondance de force et de vitalité a-t-elle produit la foi la plus ardente dans la durée de la patrie? Et savons-nous même s'il y a entre les deux sentiments le moindre rapport?

L'histoire du patriotisme en Danemark depuis 1864 est une histoire douloureuse. « Le sentiment national, comme l'a écrit M. Harald Nielsen, a été malade et désespéré. Une angoisse de mort nous a saisis et nous avons failli finir en sommeil. Nous nous sommes demandé si nous pouvions rester une nation. »

A quoi bon s'armer et se défendre? disait-on. Que pouvons-nous contre l'effort d'une puissance qui voudrait nous enlever une province? Nous sommes un petit peuple. N'ayons pas de grandes visées. Un patrimoine nous suffit, celui que représente notre langue et notre culture.

C'est pendant ces années de découragement et d'étroits calculs que régnait l'influence souveraine de Georg Brandes. Aussi les hommes dont les idées sont aujourd'hui en opposition avec celles qui inspiraient le *nihilisme de la défense* se dressent-ils contre Brandes et contre la domination qu'il a exercée, généralement sans mettre en doute le patriotisme du vieux maître. On a publié des livres où il est vivement attaqué[1]. Il l'a été également dans un cours libre fait l'hiver dernier à l'Université de Copenhague par M. Simonsen. Des étudiants, partisans de Brandes, ont sifflé l'orateur et ont voulu l'empêcher de parler. De pareils éclats sont bien superflus alors que, plutôt oublié, Brandes achève solitairement une vie qui a eu des jours singulièrement brillants; mais dans cette petite guerre même, il y a encore un hommage auquel il ne doit pas être indifférent.

La période juive, comme l'appellent ses détracteurs, est toute une époque de la vie danoise. Lorsqu'en 1871, à trente ans, ayant vécu en France et dans d'autres pays de l'Europe, ayant fréquenté Taine et Renan, ayant beaucoup lu Sainte-Beuve, Brandes revint à Copenhague et fit une suite de conférences par lesquelles il initiait les esprits danois à des formes de pensée ignorées jusque-là, il parut être l'annonciateur d'un nouvel idéal. Il était entouré de l'auréole du martyre, car on lui avait refusé une chaire de l'Université. Il affirma « les droits de la libre recherche » et son espoir dans « la victoire finale de la libre pensée ».

On comprend très bien l'immense succès qu'il eut alors et la dictature parfois tyrannique qu'il a exercée sur les écrivains ses contemporains. Le charme de sa parole et de son style était extrême et, dans son genre, assez nouveau pour le Danemark. Il était toujours amusant, toujours spirituel, à la fois vif et pénétrant; il avait l'aisance de celui qui n'est jamais entièrement pris par son sujet. Son influence sur la culture danoise a été très forte. Il a mis le Danemark en communication avec le reste de l'Europe. Il a enseigné à juger les ouvrages littéraires au seul point de vue de l'art. Si l'on dresse la liste de ses mérites, il faut rappeler aussi les conseils

1. *Dansk Renæssance*, par Vilhelm Madsen; *Georg Brandes og det danske Folk*, par Lauritsen. 1912.

qu'il a donnés à Ibsen dont l'ombrageuse susceptibilité n'en aurait pas reçu d'un autre et se souvenir qu'il a découvert Nietzsche. A cela on peut mesurer son intelligence.

Mais infiniment sceptique, il n'a pas plus de principes littéraires qu'il ne paraît avoir de principes moraux pour diriger ses jugements dans des questions qui ne sauraient toujours rester purement littéraires. Ses opinions sont dictées par l'horreur du vulgaire et de la bêtise humaine en laquelle il a une foi profonde; c'est la seule croyance positive qu'il avoue. Depuis que règnent l'égalitarisme et le parlementarisme, il a penché vers l'aristocratisme nietzschéen.

M. Harald Nielsen, un de ses adversaires les plus équitables, montre la différence qu'il y a entre son action et celle de M. Höffding qui a rapporté en Danemark, presque au même moment, les mêmes idées. Harald Höffding, commençant ses investigations philosophiques, avait compris qu'il y avait d'autres philosophies que la philosophie allemande dont la prédominance dans l'enseignement officiel danois était alors incontestée. Il étudia le positivisme en France et en Angleterre et publia en 1874 *la Philosophie anglaise de notre temps*. Par ses ouvrages et par toute sa longue carrière, il a prêché la probité intellectuelle. « Il a enseigné, écrit M. Nielsen, que la vérité est difficile; il a prévenu contre les jugements hâtifs et il a habitué ses élèves comme ses lecteurs à un honnête examen de la pensée. Il a donné une leçon de morale en voulant se borner scrupuleusement à un pur travail de métier. »

Si l'on éprouve aujourd'hui tant de colères contre Brandes, c'est que les hommes changent d'idées et que celles des fils sont généralement en opposition avec celles des pères. C'est ensuite parce qu'il est arrivé que, se ressaisissant, se remettant à espérer, à vouloir lutter, les nouvelles générations s'en prennent, avec plus ou moins de raison, à tout ce qui les a précédées. Quelles que soient les exagérations qui marquent la réaction contre l'état d'esprit des années passées, il faut reconnaître que les œuvres d'imagination et de critique que cette époque a produites n'ont pas donné l'essor aux pensées idéalistes, ni à l'esprit de sacrifice et de dévouement. Elles ont développé le goût dans tous les genres, mais elles ont augmenté

les tendances à l'ironie et à l'indifférence, déjà si accentuées dans ce peuple.

Pendant cette période, l'opinion générale se montra contraire à l'idée de travailler à la défense du pays. Le Rigsdag s'y opposait et encore aujourd'hui le gouvernement ne marche pas aussi vite que le courant qui entraîne le pays dans la voie des armements, parce que la représentation parlementaire ne suit jamais qu'à longue distance les transformations de l'esprit public. Mais il y a toujours eu dans les temps du plus morne affaissement patriotique, des hommes qui ont cru à la possibilité de la défense. Parmi ceux-là, au premier rang, se trouvait Christian IX. La guerre de 1864 fut la salve qui marqua son avènement. Appartenant à une famille demi-allemande, ayant des frères qui l'étaient complètement, il avait été, comme on le sait, choisi comme successeur par Frédéric VII, roi très populaire. Il avait aussi sincèrement adopté le Danemark que le Danemark l'avait cordialement adopté. Il n'était pas doué des brillantes qualités des rois Christian XV et Oscar II, qui ont régné en Suède pendant qu'il occupait le trône de Danemark. Il n'était peut-être pas très intelligent, mais il était très honnête. On peut se le représenter sous les traits d'un bon capitaine ou d'un bon gentilhomme campagnard qui distinguait très justement où se trouvait l'intérêt du Danemark et qui était assez pénétré du sentiment de son autorité pour pouvoir gouverner en opposition avec l'opinion publique. Il se regardait comme chargé par toutes les lois de l'honneur, vis-à-vis desquelles il n'eût jamais transigé, de maintenir la pleine et entière intégrité de son royaume et il comprenait quel était le moyen de la conserver mieux que beaucoup d'hommes très intelligents qui jouaient un rôle dans la vie politique.

A une époque le roi conserva seul le sentiment de ce qui était une nécessité vitale pour le Danemark. Les radicaux étaient généralement les adversaires des budgets militaires; ils ne les refusaient pas directement, mais ils trouvaient que les dépenses ne devaient pas être faites comme on le proposait et que l'on ne devait pas y pourvoir par l'impôt que l'on demandait à lever. Les contre-projets répondaient aux projets, les contre-

amendements aux amendements. Dans un petit pays comme le Danemark le parlementarisme morcelle et divise toutes les questions à ce point que, pour les trancher, il faut arriver à des compromis qui ne peuvent donner que des lois difformes et boiteuses. En 1885, pour sortir du labyrinthe où les chambres s'étaient engagées à propos du budget militaire, Christian IX fit une sorte de coup d'État. Il licencia le *Folketing* et décréta une loi financière provisoire pour subvenir aux dépenses militaires. Ce *provisoire* dura neuf ans, de 1885 à 1894. La gauche prétendit que le roi avait agi inconstitutionnellement; la chose était contestable, car ce qui est si opposé à la façon dont nous comprenons le parlementarisme, le fait qu'un roi gouverne avec un ministère qui ne s'appuie que sur la majorité de la première chambre, était parfaitement constitutionnel puisque alors le roi nommait ses ministres à son gré. Les années qui suivirent ont été occupées par les luttes parlementaires dont l'objet était d'enlever au roi ce privilège que finalement il perdit en 1901.

On mit fin au *provisoire* par un *compromis* fondé sur un paragraphe de la loi militaire qu'on s'accorda à voter[1]. Il fallait assurer le nombre des canonniers nécessaires au service des pièces de siège; mais comme la gauche, loin de vouloir augmenter les dépenses, demandait au contraire à les réduire, on décida qu'on prendrait un moins grand nombre d'hommes. Jusque-là le génie, l'artillerie et la cavalerie avaient reçu un contingent déterminé de recrues et à l'infanterie était échu le reste. Dès lors on fixa aussi le nombre d'hommes qui devaient entrer dans l'infanterie et le chiffre en fut si bas qu'il y eut, parmi les inscrits, plusieurs milliers d'hommes qui ne servirent pas et ils deviennent tous les ans plus nombreux. Dans les cinq années qui vont de 1901 à 1905, 72 p. 100 seulement des inscrits furent appelés. Malgré la loi de 1909, qui a un peu diminué la proportion des réformés, il y a encore deux tiers des inscrits qui ne reçoivent pas d'instruction militaire.

Les dispositions prises pour la défense sont actuellement insuffisantes. On a dû, dans le projet de mobilisation, faute

1. C. C. Haugner, *Forsvarssagens Kœrne*, Copenhague, 1908, p. 158 et suiv.

d'armements et faute de chefs, renoncer à défendre le Jutland et les îles autres que l'île de Seeland. Les quatre ou cinq mille Jutlandais qui ont fait leur service seront réduits à l'inaction. « Les mains dans les poches, ils regarderont l'ennemi prendre possession de leur pays. Tout l'effort de la défense a été porté sur Copenhague, mais il y a une solution de continuité dans sa ligne de forts du côté de la terre[1] », qui d'ailleurs doivent être déclassés en 1922.

Ce qui est cruel dans la situation de l'armée danoise, c'est qu'étant une très bonne armée, valant autant pour son petit nombre qui atteint à peu près 100000 hommes en cas de guerre, que la fraction correspondante d'une grande armée, elle ne se trouvera pas dans des conditions qui lui permettront de se battre, je ne dirai pas avec succès, mais avec utilité pour son pays.

On comprend qu'il ne s'agit pas pour le Danemark de résister à l'attaque possible de l'armée d'une grande nation. Pour s'en garantir, il se fie aux puissances qui ont intérêt à ce que le gardien des Belt et du Sund demeure indépendant. Il s'agit, en cas de conflit européen, d'empêcher qu'un des belligérants ne s'empare de la presqu'île ou des îles danoises. L'Angleterre aurait à Esbjerg, sur la côte occidentale du Jutland, un port admirable pour un débarquement de troupes. Il serait vital pour la Russie ou l'Allemagne de tenir les Belt et le Sund. Tel est le danger qui courent les États du Nord; ils présentent des bases d'offensive; le fjord de Christiania offrirait un refuge excellent à qui voudrait attaquer l'Allemagne, la Suède un point d'appui pour qui voudrait attaquer la Russie. Il faut donc, si le Danemark veut conserver sa neutralité, que cette descente soit difficile à opérer, qu'elle occasionne une perte de temps et de force.

On sait aujourd'hui ce que valent les neutralités garanties ou non. Pour être solides, elles veulent être défendues. Le Danemark aurait-il déclaré sa neutralité, il ne devrait pas trouver là un oreiller commode pour s'endormir, pas plus que la Belgique aujourd'hui ne se croit, de ce fait, dispensée de s'armer. La neutralité bien comprise exige donc les arme-

1. *Valdemar Rördam*, ouvr. cité.

ments; l'alliance avec une puissance signifierait vassalité et cette politique est actuellement prônée par les adversaires de la défense.

*
* *

Le retour à des idées en réaction contre les sophismes sur lesquels on avait vécu s'est d'abord exprimé dans deux ou trois petits livres dus, l'un au poète Valdemar Rördam, les autres au critique et essayiste Harald Nielsen. Le premier a écrit sur ce sujet une brochure intitulée : *le Mot d'un citoyen sur ce que c'est que d'être Danois*. Le second, qui publie une revue, *le Spectateur hebdomadaire*, où il discute au fur et à mesure les questions du jour, a fait paraître en 1908, *Défense et Démocratie* et en 1912, *Suédois et Danois*. Ce sont d'éloquents plaidoyers en faveur de la défense qui jettent un jour éclatant sur l'âme danoise, sur l'histoire passée et présente du Danemark, en même temps qu'ils ouvrent de larges perspectives sur ce que pourra, sur ce que devra être son avenir.

M. Valdemar Rördam regarde comme une des causes de la diminution du patriotisme effectif chez les Danois le culte superstitieux qu'ils ont nourri pour la parole. « Le bavardage de la littérature et le bavardage des conférences sont deux symptômes de la même maladie. Un troisième symptôme est le flot écumant et passablement nauséabond du déluge de paroles qui coule au Parlement. De quoi s'entretiennent les Danois? des poètes et des conférenciers, des acteurs et des journalistes. » C'est au culte de l'action qu'il faut revenir, c'est à former des hommes d'action qu'il faut travailler.

Harald Nielsen veut persuader les Danois, les citoyens les plus libres qui soient au monde, que leur liberté serait illusoire s'ils perdaient leur indépendance extérieure. Les classes ouvrières dont le sort semble être la préoccupation essentielle des radicaux, adversaires des dépenses militaires, doivent en être les premières convaincues. A ceux qui prétendent qu'il peut y avoir une nationalité par la culture seulement, il répond qu'il n'y a pas de culture où il n'y a pas de courage et d'esprit de sacrifice :

On ne comprend pas, dit-il, comment un peuple qui, lorsqu'il s'agit de ses intérêts vitaux, a déclaré que le courage et la confiance en soi étaient des qualités superflues et pernicieuses, peut espérer produire des hommes marquants dans n'importe quelle direction. A la personnalité, au génie appartient le courage de demeurer seul contre une puissance deux fois plus forte, le courage de sacrifier sa vie pour quelque chose d'invisible et de croire que cela peut être utile, le courage de laisser le certain derrière soi et de se lancer parmi les mille alternatives inconnues. Un peuple qui n'a pas de courage devient le rebut des nations ; il est destiné à passer, car il n'y a que les nations qui veulent durer qui subsistent et celle-là ne semble pas vouloir durer.

Il ne faut pas lire l'histoire à l'envers et, de l'amoindrissement continuel du Danemark, conclure qu'il doive disparaître un jour. Il n'a jamais été vaincu que par sa situation politique et stratégique. « Notre histoire n'est pas dépourvue de sens, dit Harald Nielsen ; il y avait un sens à ce que nous fussions un État et il y en a un à ce que nous le soyons encore. » Valdemar Rördam montre à l'enfant danois devant qui ne s'ouvrent pas les vastes et ambitieuses perspectives qu'il pourrait envisager s'il était français, anglais ou allemand, qu'il n'a qu'à suivre ses aînés pour trouver de grandes et héroïques actions à accomplir. « Notre pays, ajoute-t-il, a besoin de nous tous, de tout ce que nous pouvons faire, de plus même. »

Les Danois ne se sont pas contentés de discourir. Il y a aujourd'hui dans toutes les parties du Danemark des troupes de volontaires qui se préparent à se battre dans le cas où leur pays serait attaqué. Il existait déjà autrefois le Corps des Étudiants dont le rôle lors du siège de Copenhague en 1659 est resté célèbre, et celui des Chasseurs du Roi qui se distinguèrent pendant le blocus de Copenhague en 1807. Les autres corps de volontaires, qui se sont rapidement multipliés depuis quelques années, ont été fondés par M. Aage Westenholz. Homme d'une vive intelligence, entreprenant et hardi, il avait réalisé une grande fortune en établissant d'abord les tramways de Bangkok, puis en créant la *Siam Electricity Company* qui englobe toutes les entreprises électriques du Siam. Il revint, il y a cinq ou six ans, vivre en Danemark, sans abandonner

ses affaires qu'il dirige en faisant de temps en temps des séjours en Extrême-Orient. Toute sa vie, dans ses heures de loisir qui devaient être rares, il s'était occupé d'histoire militaire. En 1908, il organisa le premier des corps de volontaires, qu'on appelle aujourd'hui *corps Westenholz*, en lui consacrant un million de couronnes. Ce qui donne à ces troupes leur caractère, c'est que les hommes qui les composent sont d'excellents tireurs dont un sur trois ou quatre est armé d'une mitrailleuse, et qu'ils possèdent généralement des bicyclettes. La guerre russo-japonaise a montré les résultats que l'on atteint par l'emploi des fusils mitrailleuses. La mobilisation des volontaires s'effectue facilement; leurs mouvements sont prompts. En cas de débarquement ou d'invasion d'une armée étrangère, levés rapidement, ils donneraient à l'armée régulière le temps de se rassembler. Les vingt ou trente corps de volontaires qu'il y aura bientôt en Danemark seront un des éléments importants de la défense. Au cours des manœuvres de 1912, marchant conjointement avec l'armée, ils ont montré qu'ils pouvaient rendre de grands services.

Il est intéressant de connaître certains détails de leur organisation car c'est là généralement que viennent échouer de pareilles institutions indépendantes de l'État. Les jeunes gens d'une ville ou d'un département veulent-ils former un corps de volontaires? Ils s'adressent au comité central des volontaires, dont l'historien Troels-Lund est président et dont fait partie le chef d'état-major général, le général Berthelsen. Ils reçoivent les renseignements nécessaires par un délégué qui leur est alors envoyé. Le comité leur procure aussi un instructeur, un capitaine de l'armée active, et deux autres chefs qui sont des civils. Les volontaires en élisent encore deux et paient leur équipement avec des sommes recueillies dans l'endroit où ils se trouvent. Pour un homme, ces frais peuvent aller de 90 à 340 couronnes, l'entretien et les munitions varier de 30 à 110 couronnes par an. Les jeunes gens admis doivent avoir de 17 à 25 ans, être aptes au service militaire et jouir d'une bonne réputation. Il faut un ou deux ans pour qu'un corps soit instruit et discipliné. Lorsqu'il l'est, qu'il a acquis la cohésion nécessaire, par l'intermédiaire du comité central et par un accord avec le ministère de la défense, il est déclaré

utilisable en cas de guerre ; ses membres seraient alors regardés comme des soldats.

Si le volontaire en deux ans d'exercice et la recrue en six mois de service arrivent à un degré de formation militaire qui étonne ceux de nos officiers à qui il a été donné d'assister aux manœuvres de l'armée danoise, c'est que, dès l'enfance, ils y sont préparés. Ils ont souvent été *speider*, c'est-à-dire *boys-scouts*. En Scandinavie on rencontre partout le dimanche ces jeunes *éclaireurs* ; les fils du roi Christian X prennent part à leurs exercices et l'un d'eux, tout au moins, a subi victorieusement pendant l'hiver de 1911 les épreuves du parfait *speider*. M. Aage Westenholz s'intéresse beaucoup aux éclaireurs et les jeunes gens qui l'ont été sont admis de préférence aux autres à entrer dans les corps de volontaires.

M. Aage Westenholz voit dans la formation de ces corps un avantage matériel pour le pays ; il y voit aussi un avantage moral. L'exemple des volontaires qui donnent leur temps et leurs forces pour se préparer à venir au secours de leur patrie, en cas de danger, fera naître l'intérêt pour la défense. Et quand les Danois seront convaincus que c'est là une nécessité, ils influeront sur les Chambres qui seulement alors prendront sérieusement les mesures nécessaires pour sauvegarder l'indépendance nationale. Mieux encore, il regarde les sacrifices qu'exige ce libre service comme le moyen de former l'âme du peuple. Le patriotisme meurt, affirme-t-il, si on ne lui demande rien. Les faits semblent aujourd'hui lui donner raison.

⁂

L'affaire Östergaard, au mois de janvier dernier, a fortifié les nouvelles dispositions dont témoignent les Danois. Elle a permis aussi de juger l'état de l'esprit public et les embarras d'un gouvernement qui se trouve en contact avec une opinion nouvelle pour lui.

Le ministre d'Allemagne à Copenhague, le comte de Brockdorff-Rantzau, qui occupait ce poste depuis peu, signala au ministre des Affaires étrangères le passage d'un livre de lecture destiné aux écoles, qu'il trouvait offensant pour le pays dont

il est le représentant. Le comte Ahlefeldt-Laurvigen à son tour appela l'attention du ministre de l'Instruction publique, M. Appell, sur le volume et celui-ci promit de retirer l'approbation dont il l'avait revêtu lorsqu'il en serait publié une nouvelle édition. Le passage incriminé contenait entre autres les lignes suivantes :

Des hauteurs de Döbbel on découvre une très grande partie du Jutland méridional. On voit non seulement les remparts jetés à bas en 1864, mais on voit encore bien loin au sud et au nord, là où le combat a été soutenu sans bruit de canon, mais avec non moins de courage, de fermeté et de fidélité.

Là demeurent les Jutlandais du Sud. Ils combattent contre l'injustice. Ils luttent pour leur langue, pour cela même qui est le nerf de la vie d'un peuple, son bien le plus cher. Oui, ils luttent pour avoir le droit d'être des hommes et des femmes libres qui gouvernent ce qui leur appartient, qui osent confesser leur nationalité... Aussi de Skamlingbanke et des hauteurs de Döbbel attend-on inlassablement, malgré les avertissements contraires, le jour où le sentiment de l'équité et le libéralisme seront devenus assez forts en notre voisin du Sud pour l'obliger à rendre aux Jutlandais méridionaux ce qui leur est dû.

Le comte Brockdorff-Rantzau pouvait donner comme raison de son intervention l'accord conclu en 1907 entre le Danemark et l'Allemagne pour régler en Slesvig la situation des enfants d'optants, accord dans lequel les gouvernements prussien et danois avaient l'un et l'autre promis « de travailler à l'apaisement des districts frontières ». Mais il n'avait pas été dit, dans la convention, de quelle sorte d'apaisement il s'agissait. Or l'Allemagne semble entendre ce mot d'une façon assez singulière. A une clique de pangermanistes dont le but est évidemment d'exaspérer les populations annexées les fonctionnaires allemands laissent libre jeu, parfois même ils en sont les auxiliaires. Il s'était aussi glissé, dans le livre de M. Östergaard, une légère erreur. Il disait quelque part qu'il était interdit aux Slesvigois septentrionaux de parler danois. Or ils le peuvent dans les réunions électorales; à l'église le service est parfois célébré en danois, et, quand ils le demandent, leurs enfants doivent recevoir en cette langue l'enseignement religieux.

Les Danois ont là-dessus manifesté une vive irritation et

les journaux, sauf peut-être le *Politiken*, journal radical, et le *Social-Democrat*, ont donné expression à ces sentiments. Jusqu'où irons-nous? demandaient-ils. Sommes-nous sur une pente que nous descendrons jusqu'au bout? L'Allemagne va-t-elle exercer sa censure chez nous? On rappelait les manœuvres de la marine allemande faites dans les eaux danoises en 1911. On citait l'affaire Rubin : l'année précédente, un fonctionnaire des Affaires étrangères, danois, avait publié dans les *Preussische Jahrbücher* un article où il assurait que la réunion du Slesvig à la Prusse était aujourd'hui pleinement acceptée par les Danois et, peu après, il était décoré. Le ministre des Affaires étrangères avait dû s'en expliquer à la Chambre. Ces incidents, dont on avait gardé le souvenir, montraient que les exigences des Allemands croissaient toujours, mais aussi que le gouvernement danois était pris de peur chaque fois que les puissants voisins du Sud faisaient la grosse voix.

Au moment de l'affaire Östergaard, on représentait à Copenhague pour la première fois, une pièce dont l'action se passait dans le Slesvig septentrional. Il s'agissait d'une vente de propriété. On ne disait pas en quelles mains on craignait de voir tomber *la terre des ancêtres*, (tel était le titre de ce drame familial); le mot d' « Allemand » n'était pas prononcé, mais on le devinait; on comprenait que ce qui était représenté là, c'était les Slesvigois refusant, à quelque extrémité qu'ils se trouvent, de vendre leurs propriétés aux immigrés. L'auteur, une Slesvigoise, était la fille de Gustav Johannsen qui avait été si populaire parmi ses compatriotes et qui les avait si bien défendus au Reichstag. Quand le rideau tomba, toute la salle poussa un hourra pour le Danemark et se mit à chanter l'hymne patriotique : « C'est une gracieuse terre... » Un pareil élan est extraordinaire de la part des Danois en qui l'ironie toujours présente arrête généralement les mouvements trop vifs d'expansion.

Quelques jours après, la *Ligue de la Défense*, association qui a pour but de propager l'idée que les armements sont nécessaires, remettait au ministre de la défense la somme d'un demi-million de couronnes (700 000 francs), souscrite par ses membres, pour commencer la construction d'un fort. M. Klaus Bernsten refusa ce don pour autant qu'il avait une destination

précise; il invoquait comme raison que les particuliers ne devaient pas agir comme constructeurs de forts et conseillait à la ligue de verser son demi-million pour les besoins généraux de la défense.

Tout le pays a renouvelé alors son mouvement de générosité, mais dans de bien autres proportions. Depuis le roi avec ses 10000 couronnes, depuis les grandes sociétés financières avec leurs 20, 30, 60000 couronnes, jusqu'aux pauvres femmes d'Odense avec leurs quatorze sous et jusqu'aux gens qui, ne pouvant rien donner, apportaient un objet précieux qu'ils possédaient, chacun a voulu contribuer à la défense. Il n'y a plus eu de distinction de partis. Tous les camps ou presque tous ont senti le même aiguillon. En quelques mois on a doublé la première somme. C'est un peuple qui a compris qu'une lutte advenant serait la lutte suprême et qui veut vivre.

*
* *

Les victoires des nations balkaniques ont montré le moyen et la possibilité d'accomplir de grandes choses sans disposer d'immenses ressources. Mais, au commencement de la guerre, il y a eu chez elles autre chose que l'effort militaire; il y a eu l'union de plusieurs nations, ce qui, pour les Scandinaves, serait le plus difficile à réaliser. Ce sont entre eux de continuelles rivalités, incompréhensibles pour les étrangers qui voient très bien qu'ils sont différents, mais trouvent qu'ils se complètent, les uns apportant ce qui manque aux autres.

La seule union scandinave qu'il y ait eu, celle qu'avait fondée Marguerite Valdemarsdotter, a fini dans le sang. Au XVIIIe siècle, les haines s'étant peu à peu éteintes, il y eut un scandinavisme cosmopolite et littéraire. Au XIXe siècle, il se répandit parmi les étudiants et fut fortement teinté de libéralisme; il devint politique vers 1856; mais alors il s'est heurté à la question du Slesvig qui n'intéressait qu'un des trois peuples. Il y avait un projet d'alliance; le Danemark aurait pu compter sur l'appui matériel de la Suède et de la Norvège; la réponse tarda longtemps et finit par être négative. On dit que ce refus

de venir en aide aux Danois a été un des plus grands chagrins qu'ait éprouvés Charles XV. Il avait pour eux de grandes sympathies, mais il se heurtait à son ministère et à l'opinion publique. Toutes les paroles retentissantes qu'on avait prononcées, tous les toasts qu'on avait portés avaient donc été semblables à des bulles de savon qui crèvent sans laisser de traces. Il en est pourtant resté une trace inoubliable; le douloureux étonnement qu'en éprouva Ibsen détermina un changement radical dans ses idées; son amer pessimisme date de cette époque. Dès lors ses compatriotes n'ont plus été pour lui que des *Peer Gynt*, c'est-à-dire ce que nous appelons des Gascons; ils composent la foule qui conspue et lapide *l'Ennemi du peuple*. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'en 1864 il y eut dans l'armée danoise un grand nombre de volontaires suédois et norvégiens.

La séparation de la Suède et de la Norvège a soulevé bien des colères. Cependant il devait être dès lors plus facile d'entrer dans la voie des rapprochements. Au lieu que deux des États scandinaves eussent entre eux des relations continuellement tendues, ils se trouvaient dès lors tous trois sur un pied d'égalité ou du moins ils étaient indépendants les uns des autres. Il appartient aux trois souverains, qu'unissent des liens de proche parenté, de conclure leur alliance. Le roi Gustave V est le premier à oublier les événements de 1905. Sa présence aux funérailles de Frédéric VIII, la démarche qu'il a faite le lendemain en portant lui-même ses condoléances au roi de Norvège le prouvent. Aussi la première visite de Christian X, après son avènement, a-t-elle été pour lui; son récent séjour à Copenhague, celui du roi Haakon et de la reine Maud ont apporté de nouvelles promesses d'accord.

La convention signée le 21 décembre 1912, publiée le 21 janvier suivant, par laquelle les trois royaumes ont adopté les règles de neutralité formulées, pour les cas de guerre, par la cour de la Haye, a évidemment très peu d'importance, mais pourrait devenir l'embryon d'un accord de plus vaste envergure. Le scandinavisme du milieu du XIXe siècle a donné l'union monétaire et l'union postale; il y a des échanges qui se font naturellement, comme ceux des professeurs d'université, les trois peuples se comprenant quoique parlant des

langues différentes. Il pourrait y avoir entre eux une union défensive dont la condition essentielle serait que les trois peuples soient armés et prêts à se défendre. Mais tout ce qui les rapprocherait de trop près, tout ce qui les enchaînerait serait la fin d'une pareille entente [1].

L'idée de l'union va souvent de pair avec le nationalisme. Les mêmes courants d'idées qui emportent les trois pays et qui ont en chacun d'eux un caractère différent, nationalisme, conception plus claire de ce que doit être la neutralité, volonté de faire des sacrifices pour l'armement, finiront certainement par les rapprocher.

Le réveil du patriotisme en Danemark a des origines très diverses au nombre desquelles on peut mettre, comme nous le remarquions au début de cette étude, les grandes entreprises qui ont virilisé tous ceux qui y travaillaient, chefs et ouvriers. Cependant les préoccupations matérielles qu'entraînaient tant de vastes affaires, le bien-être même qu'elles procuraient auraient pu tenir l'esprit au ras de terre. Mais il y a une partie du peuple danois, qui, depuis cinquante ans, vit dans un état d'héroïsme perpétuel, pour qui les intérêts matériels ne comptent point et qui risque la ruine, souffre les persécutions pour l'amour de sa nationalité. Cette lutte a été pendant des années ignorée des Danois du royaume; rappelons-nous que nous connaissions assez mal il y a peu de temps celle que soutiennent les Alsaciens-Lorrains. A mesure que les Danois ont mieux vu comment résistaient les Slesvigois et l'idée qu'ils gardaient de leur ancienne patrie, la confiance leur est revenue. Ils renaissent à l'espoir; de nouveaux horizons s'ouvrent pour ceux qui ont conservé leur liberté, mais que la défaite avait brisés.

JACQUES DE COUSSANGE

1. Troels-Lund, *De tre Nordiske Bröderfolk*, Copenhague, 1906.

BETHSABÉE[1]

IX

La tête lourde, les yeux brûlants et fixés à terre, portant, lui semblait-il, tout le poids de ce tiède après-midi d'octobre, trop tiède, trop pesant pour la saison, et où un vent du sud orageux tombait par flots brusques dans les rues de Paris, Savigny s'en allait lentement, au hasard, bousculé par les passants, l'esprit ailleurs, l'âme vide.

« Ah! pourquoi la vie me laisse-t-elle ce goût âcre dans la bouche?... Et pourtant je ne touche pas à ses fruits... Non! mais je suis rompu de fatigue, sans avoir rien fait... excédé de tout, sans avoir joui de rien... Je méprise les plaisirs des autres, et cependant je ne puis atteindre, je ne puis même entrevoir ce que, plus jeune, j'appelais mon idéal!... médiocre mirage... illusion informe... vanité! vanité!

Deux jours durant, il était resté possédé par ce délire, qui lui avait dicté dix pages de *Bethsabée*. Puis il s'était retrouvé, un matin, comme réveillé d'un songe, étonné, brisé, stérile. L'ivresse — des jours d'inspiration ne laissait plus de trace en lui. Il n'en gardait même plus le souvenir que décoloré, dépouillé de tout ce qui l'avait enchanté. Tout ce qu'il tentait

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

de composer maintenant naissait si pauvre, si vulgaire, si plat, qu'il le déchirait avec mépris. Cependant il ne consentait plus à se détacher de nouveau de l'œuvre tant rêvée. Son autre vie, familiale et douce, lui répugnait presque! Il répondait rapidement et distraitement aux lettres de Madeleine, quoiqu'il la sût souffrante et triste auprès de leur oncle malade. A ses petites filles même, il songeait à peine. Seul, avec la plus implacable tyrannie, le tourmentait le poème de *Bethsabée*, indissolublement lié maintenant à l'image de Rachel. Mais cette fusion même de la figure poétique et de la figure réelle lui valait un désenchantement de plus, car il ne revoyait plus de Rachel que l'apparence mauvaise et méprisable. Sa grâce si particulière et d'une si touchante fragilité s'était abolie : il ne restait plus d'elle, en sa mémoire, qu'une actrice sans goût et sans culture, férocement cupide, et inquiète de retrouver un amant riche à exploiter sans pudeur!

Après des heures de lutte, où, le cerveau torturé, il ne produisait pourtant pas une seule ligne, il sortait dans les rues, et Paris ajoutait à son irritation et à son dégoût! Ah! partout, que de laideur, de misère et de vice! cette ville tumultueuse, c'était un abrégé de la laideur universelle et des passions les plus basses! Heureux encore ceux qui dépensent toutes les heures de leur vie à gagner par les tâches les plus viles de quoi ne pas mourir de faim, car ceux-là du moins ne pensent pas, et ne souhaitent au fond qu'un peu de repos et de sommeil. Dormir! dormir! où donc retrouverait-il au moins le sommeil facile et sans rêve de la brute rompue de travail? A de certaines minutes cette exaspération intérieure le déchirait si âprement, qu'il eût voulu incendier cette ville, anéantir le monde! Puis, tout à coup, conscient de son absurde folie, il se raillait de lui-même ou se prenait en pitié.

Ce jour-là, étourdi par sa fièvre, il ne savait plus où il se trouvait. Une rue étroite, populeuse, bordée de cabarets nauséabonds et pleins de rires, s'étendait devant ses yeux, à perte de vue. Il lui semblait deviner autour de lui une population d'ivrognes et de filles. Le souvenir de Rachel le hantait toujours, mais il la voyait pareille à ces pauvres femmes en cheveux, plâtrées et peintes, qu'il croisait sur les trottoirs. Il sentit tout à coup son cœur si désert et si convulsé qu'il aurait

pleuré sur lui-même. Alors, il pressa le pas, comme un homme harcelé par un péril invisible, et longtemps, longtemps, sans savoir où, ni pourquoi, il marcha, bouleversé, apeuré, hagard.

Il se trouva sans l'avoir voulu, devant la Seine, non loin du Pont-au-Change, à cette place où, quelques jours plus tôt, après sa rencontre avec Rachel, il avait pensé à Merenberg dont il apercevait les fenêtres. Oui, c'était là que le drame du poète avait recommencé à le hanter. Mais ce jour-là l'enthousiasme entrait à flots en son âme! tandis que maintenant son âme était lourde et sèche comme une pierre. Il regarda le fleuve : le vent y soulevait des rides sans fin, où le passage des bateaux creusait des remous. Par delà ces eaux grises, troubles, inquiètes, se dressait la vieille maison où Merenberg logeait sous les toits, — grand poète connu seulement d'une élite, âme si courageuse, si transparente, et en même temps si riche!

« Qu'était donc, en son âme, tandis qu'il rêvait et écrivait ce poème, cette Bethsabée que je cherche à l'aveugle, dans la nuit?... Ah! quelle qu'elle fût, elle n'était pas, elle ne peut pas avoir été celle que je poursuis en vain... Non, non! nous sommes possédés tous deux par des images différentes, par deux êtres sans rapport entre eux... Donc, je le trahis : toute mon œuvre n'est qu'une lente, pénible et vile trahison! Oh! je détruirai tout! je détruirai tout!

Le vent gémit dans les arbres du quai, et abattit sur lui une nuée de feuilles mortes. Il sursauta :

— Où suis-je? qu'y a-t-il?

Il se retourna, comme un homme pris de peur.

— C'est vrai!... il faut... il faut...

Avait-il donc le délire? Il s'était parlé à lui-même. Une force étrangère le poussait, le tyrannisait. D'un geste affairé, il tira sa montre et regarda l'heure. Un fiacre vide passait devant lui. Il y sauta.

— Rue Victor-Massé! — cria-t-il au cocher.

Quand il descendit devant la maison de Rachel, il ignorait encore pourquoi il y venait.

Dans l'escalier, il croisa Valentin qui descendait.

— J'ai promené au Bois la dame du logis, qui semblait

maussade, — dit-il à Savigny. — Mais je n'ai plus que le temps de courir à ma répétition!.

Pourquoi regardait-il son cousin descendre, pourquoi attendait-il, impatient et jaloux, que la porte d'en bas eût claqué? Arrivé au second étage, il sonna. La femme de chambre le fit entrer dans le salon en désordre, encore plein de paille. Une voix lui fit accueil :

— Ah! excusez-moi de ce désordre! J'ai déménagé avant-hier... Entrez plutôt dans ma chambre, qui du moins est prête...

Rachel se tenait devant lui, habillée avec une extrême élégance. Il la suivit dans la chambre. Le soir tombait. Elle alluma une lampe électrique et ferma les rideaux, avec de jolis gestes minutieux.

— Voyez-vous! je suis sortie et je n'ai pas encore eu le temps de me débarrasser de mon manteau!

Il l'aida à retirer sa longue jaquette, bordée de chinchilla. Elle déposa son chapeau, retira ses gants qu'elle rangea soigneusement. Son gros collier de perles brillait doucement sur son corsage, et ses doigts étaient couverts de bagues. Elle s'assit nonchalamment dans un vaste fauteuil et lissa lentement ses cheveux.

— J'ai rencontré Valentin van der Poële dans l'escalier.

— Il vous a accompagné? — demanda-t-il d'une voix sourde.

— Oui, au Bois! J'avais besoin de grand air... Il s'est d'ailleurs montré charmant pour moi tous ces jours-ci. Vous n'imaginez pas quels services il m'a rendus pendant mon déménagement... sans lui, je ne serais pas arrivée à bout de l'entreprise... Je lui en ai beaucoup de gratitude!

— Il semble vous plaire!

Elle le regarda subitement en plein visage, gravement, presque tristement.

— Il te ressemble! — murmura-t-elle d'une voix profonde.

Il trembla, glacé d'abord par un frisson. Puis un flux de sang lui brûla le visage. Quel sentiment obscur le heurtait donc ainsi? la jalousie ou le désir? Tous les deux peut-être. Alors, il se leva. Elle regardait dans le vague, jouant avec son collier. Il lui prit la main.

— Veux-tu venir avec moi choisir cette bague que tu désirais?

Elle se leva, surprise. Il avait presque peur de toucher ce corps qu'elle lui avait offert, pourtant. Il l'effleurait comme une essence mystérieuse et sacrée, et, sans la regarder, il murmurait :

— Je t'aime trop! je ferai tout ce que tu voudras... Je te promets tout ce que tu me demandais, l'autre jour, et au delà si tu veux...

— Oh! Jacques! — soupira-t-elle.

Elle lui mit la main sur la bouche.

— Ne parlons pas de cela!... Je le sais bien, que tu assureras ma vie... Il me faut, c'est vrai, trois mille francs au moins chaque mois, pour soutenir mon rang... et puis, tu me rendras ma voiture, car je ne puis plus m'en passer, hélas! C'est une habitude prise... Mais ce n'est pas cela qui fait le bonheur... Le bonheur, c'est d'être aimé par toi, mon chéri!

Elle l'entoura de ses bras, avec tendresse.

— Alors, — chuchota-t-elle, — tu me promets tout cela?

— Je te le jure!

— Tu le jures sur... la tête de tes enfants?

Il sursauta, et l'écarta brusquement, presque rudement. Mais il la vit, fraîche, parée, les yeux brillants. Il la désirait trop!

— Je le jure sur mon honneur! N'est-ce pas assez?

Alors elle le couvrit de baisers. Il s'était jeté à ses pieds, et la suppliait en mots pressés. Elle ne se disputa plus. Heureuse, le visage éclatant, exultante et soumise, elle fut à lui.

Rachel, assoupie, reposait dans l'ombre, qu'éclairait à peine une lampe électrique voilée de rose. Jacques s'était assis au pied du lit, écoutant les voitures rouler sur le pavé de la rue. Évaporé en une seconde, le parfum du plaisir si avidement goûté ne lui laissait qu'une rancœur vague et une inquiétude immense. Il demeurait là, inerte, conscient et pourtant étourdi, l'âme plus lasse encore qu'avant, sans illusion et sans joie.

Il s'aperçut tout à coup dans une glace, le regard terne, la bouche amère...

— J'ai tué mon bonheur! — pensa-t-il.

Il se sentait misérable, mais résigné comme un fataliste. Ce qui plus que tout l'importunait, c'était ce bruit perpétuel des voitures sur la chaussée de la rue. Jamais son intelligence ne s'était trouvée si engourdie. Lui, qui avait excusé sa chute subite et lâche par des prétextes tirés de son art ou de son ambition, ne songeait plus qu'à des questions matérielles : comment cacherait-il à tous les siens cette liaison? et comment suffirait-il à assouvir la soif de luxe et d'argent de sa maîtresse? Ce qui veillait en lui le plus activement, c'était cet esprit d'homme d'ordre, d'homme d'affaires, que lui avaient légué toute une lignée de notaires provinciaux. Et bientôt il se trouva torturé par cette préoccupation unique! La plus grosse partie de sa fortune était en terres, qu'il n'aurait pas un instant songé à vendre ou à hypothéquer, non seulement parce que son instinct y répugnait, mais surtout parce que toute sa province n'aurait pas manqué de l'apprendre. Ses valeurs mobilières représentaient à peine cent cinquante mille francs, dont plus d'un tiers déposé à Boulogne. Il vit clairement qu'il allait devoir dilapider bien vite tout ce patrimoine afin de satisfaire les caprices de cette maîtresse sans âme, pour qui déjà il n'éprouvait plus ni tendresse, ni goût violent. Une minute de délire suffisait donc à commencer sa ruine, à souiller sa vie, à le rejeter dans un dédale de mensonges et de trahisons, à empoisonner tout son avenir. De la tête aux pieds, il frissonna. Pendant trois secondes, ce vertige intérieur lui donna la sensation et l'épouvante de la folie. Puis il retomba tout d'un coup dans une apathie lourde, qui lui parut définitive. Il cherchait à compter, avec une obstination de maniaque, les glands des rideaux fermés. Ensuite la vue d'une gravure pendue à la muraille et qui n'était point d'aplomb l'agaça tellement qu'il finit par se lever pour la remettre droite. Enfin, pour ajouter à son dégoût, un invisible pianiste commença d'étudier, à l'étage supérieur, la partition de *Miss Helyett*, et avec une maladresse telle que cette musique sordide semblait jouée par un ivrogne.

— Rachel ne restera pas dans cette affreuse maison! — pensa-t-il.

Mais aussitôt il calcula mentalement — d'instinct — ce que lui coûterait et ce que lui vaudrait de tracas ce déménagement

nouveau, qu'il n'obtiendrait d'elle qu'en lui procurant une installation beaucoup plus luxueuse; alors il trembla de peur! Pourtant il ne songeait point à secouer cette servitude déjà si pesante : ne s'était-il pas engagé par serment à la subir? Et d'ailleurs, quelle que fût sa misère, en ce moment, une secrète évidence lui montrait sa faiblesse irrémédiable à l'égard de cette femme endormie. Alors, une sorte de bizarre et vil sentiment d'intérêt s'insinua en son cœur : il se ruinait pour cette maîtresse médiocrement aimée, et il était trop tard pour qu'il se rachetât de sa lâcheté! Eh bien! il devait tâcher de tirer d'elle le plus de plaisir et de profit possible! il devait la parer des prestiges dont si souvent sa propre imagination était si prodigue, il devait l'idéaliser, l'aimer, chercher par elle des frémissements inconnus, au prix des pires vertiges... Et il se rapprocha du lit bas, où elle sommeillait, enfouie sous les draps. A ce moment même, il pensa soudain à l'amant d'âge mûr qui, si peu de semaines auparavant, l'entretenait encore, et il le vit sur ce même lit où il avait étreint cette femme. Un dégoût sans nom gonfla sa poitrine... Puis ce dégoût même s'apaisa... Une fatigue et un ennui infinis l'abattaient. Il s'étendit près de Rachel, en prenant soin de ne pas l'éveiller. Quelques minutes après, il s'assoupit.

Il fut éveillé par elle, qui l'embrassait. De quelle nuit sortait-il donc? Il s'étonna de la voir près de lui, et demi-nue, chargée de bijoux, tendant vers lui son visage rayonnant sous ses cheveux à peine défaits. Quel fin visage, quels yeux charmants, si doucement éclairés d'une lumière vert pâle et comme humides de langueur, quel teint délicat dans sa pâleur, quel corps souple et harmonieux elle lui offrait avec un élan si libre et si voluptueux! Mille lointains souvenirs de bonheurs passés refluèrent en lui. Il ne vit plus d'elle que sa beauté et son amour, et tout à coup ces yeux verts, souriants et cependant voilés, semblèrent le toucher jusqu'à l'âme. Un monde obscur, riche de secrètes images, mais qui devait s'éclairer d'une lumière créée par lui, s'étendait autour d'eux : par elle, il y pénétrerait. C'était en lui une sensation confuse, à la fois merveilleuse et matérielle, et comparable à cette idée de palais profonds comme l'infini que donnent deux grands miroirs dorés placés face à face. Oui, s'il sentait bien que cette extase

d'un moment naissait de quelque chose de puéril, de médiocre peut-être; malgré tout, elle le possédait, et il devinait des perspectives sans fin, une poésie ténébreuse où veillait une lumière cachée. Autour de lui s'approfondissait quelque chose d'indéfinissable, mais dont il savait, au fond de lui-même, la couleur sombre, l'arome épuisant, l'âme lourde, véhémente, despotique, et de tout cela, la musique seule pouvait dire l'essence et la nuance exacte. Ce rêve, cette inspiration si impatiemment et si douloureusement poursuivis allaient-ils donc enfin se révéler à lui? entrait-il dans le grave et magique royaume? étreignait-il le fantôme de Bethsabée? Le pressentiment qu'il touchait à la possession de cette ombre toujours fuyante le bouleversa, le laissa faible et rompu, prêt à s'évanouir. Les yeux dilatés, la bouche tremblante, pâle, le cœur déréglé, il serra dans ses bras, avec passion, cette femme qui s'était donnée à lui...

Mais Rachel répondit à cet élan par un sourire qu'elle voulait heureux et tendre, et qui n'était qu'un pauvre sourire de grisette, un sourire gentil et commun, qui faisait grimacer son joli visage jusque-là radieux, émouvant et las. Du coup, le mirage s'évanouit. Tout s'écroula autour de Jacques. Il se retrouva plus seul, avec une âme défaite, acceptant d'ailleurs sa déchéance. Rachel n'était plus qu'une femme de plaisir, toujours désirable et qui l'aimait autant que son cœur et ses sens étaient capables d'aimer; et lui, s'abaissant jusqu'à elle, savourait ce plaisir sans grandeur de l'avoir reconquise, de la voir naïvement éprise de lui, joyeuse de concilier son intérêt et son amour et le lui témoignant avec une ardeur spontanée.

Seulement, lorsqu'il rentra chez lui, très tard dans la soirée, irrité contre lui-même et comme avili, il aurait pleuré de honte et de chagrin. Dans cet appartement où partout il retrouvait le souvenir de Madeleine et de ses enfants, tout lui criait sa faute. Comment étourdirait-il sa conscience? comment se griserait-il d'oubli? Ah! que le travail au moins, qu'une création nouvelle, et toute chaude de passion, rachetât ce crime contre son foyer, contre son bonheur, il le fallait, il le voulait avec toute la force de sa volonté tendue! Et il reprit le poème de Merenberg, il essaya de continuer son œuvre. Rien ne

jaillit de son cerveau. Il demeura plus d'une heure courbé sur sa table, devant le poème : rien, rien! S'il tentait d'écrire une phrase, la vulgarité des moindres dessins musicaux qui sortaient de sa plume l'offensait plus encore que sa stérilité. Son imagination semblait morte. Morte, son âme si souvent vibrante, et généreusement soulevée par l'idée complexe, riche, vivante! morte, sa passion même, sa coupable passion, qui n'avait jamais été sans doute qu'une banale convoitise, ornée par lui de la plus fausse parure poétique. Ah! que le grand silence de cette maison endormie au cœur de Paris, que l'immobile clarté de ce lustre électrique lui faisaient mal, lui faisaient peur, laissant sa conscience, tour à tour inquiète ou accablée, vivre seule en lui d'une vie spirituelle! car, ni son esprit ni son cœur n'existaient plus! Et quand il cessa après une interminable lutte de vouloir éveiller son cerveau, ce fut d'un sommeil pesant et brutal qu'il s'endormit, content de trouver enfin une sorte de paix où cependant surnageait, mêlée à ses rêves élémentaires, la sensation de son indignité et du péril qui menaçait dorénavant tout l'équilibre de sa vie.

X

Paris, ce jour-là, malgré l'automne, était inondé d'un soleil si chaud, que Jacques entra dans la rue Victor-Massé sans en remarquer la laideur, et pour la première fois monta chez Rachel sans avoir souffert de l'affreux quartier où elle vivait. Il la trouva assise près de la fenêtre, achevant de broder son chiffre sur un mouchoir élégant, garni de valenciennes.

— Je défie n'importe qui de broder ces lettres aussi adroitement que moi! — dit-elle en riant. — Te rappelles-tu quels jolis ouvrages je faisais autrefois?... Ah! il a fallu le démon de la musique pour me forcer à sacrifier ce talent!

Il l'embrassa, et elle lui sourit d'un sourire léger, confiant. D'anciens souvenirs lui apportèrent, du fond du passé, l'image des jours où elle retrouvait la tendresse et la simplicité de son âge, donnant ainsi à leur liaison un charme d'insouciance et de jeunesse qu'il y avait trop rarement goûté. Il s'assit près d'elle : elle travaillait bien sagement, avec une

application qui la détournait de toute autre pensée, et il regardait, éclairé par le gai soleil, ce visage si frais encore d'apparence, et en ce moment si ingénu, si doux. En quelques jours, l'habitude — que leur passé rendait plus prompte — avait adouci l'amertume première. L'inquiétude le hantait moins. Lentement, il s'attachait à elle, et plus puissamment chaque jour, par le lien des sens. Pourtant elle n'était pas très sensuelle. Mais une certaine délicatesse qu'elle montrait dans l'amour, et peut-être ce reste de froideur même qui la gardait de toute passion déraisonnable, le retenait, réveillait chaque jour son désir d'homme, plus que n'eussent fait une ardente folie et l'impatience du plaisir.

— Il faudra que nous travaillions, aujourd'hui! — dit-elle. — Nous avons manqué de sérieux comme des étudiants en vacances... Mais qu'arriverait-il si cela continuait?

Elle riait, et brodait toujours. Le beau diamant qu'il lui avait donné étincelait à son doigt, chaque fois que sa main, tirant l'aiguille, traversait le rayon de soleil qui tombait de la fenêtre. Elle n'avait pas mis d'autre bague et s'était vêtue simplement. Il fut frappé de l'air de jeunesse qui depuis quelques jours illuminait son visage un peu pâle. Elle ne cachait pas son bonheur; et, tout à coup, il se sentit inondé de tendresse. Ce ne fut qu'un éclair! Il revit à l'horizon de sa vie son foyer croulant, sa femme trahie, l'avenir de ses enfants menacé. Comment un semblant de joie réussissait-il donc à s'introduire dans son âme? Mais Rachel bavardait, au hasard, avec de jolis rires clairs. L'impression présente entra dans son esprit mobile, ranima cette sensation de plaisir tantôt violent et tantôt paisible qu'avec quelques mots, ou rien que par le timbre de sa voix, elle savait si bien réveiller en lui.

— Allons! c'est fini! — s'écria-t-elle triomphalement en arrêtant son fil et en lui montrant le chiffre qu'elle venait de broder adroitement. — C'est fini! admire-moi, mon chéri!... Puis maintenant, étudions! Tu sais bien que je dois chanter *les Jardins fermés* à ce concert de Dijon, lundi. Viens dans le salon, et travaillons!

Elle s'était levée, glissait ses mains si finement jolies dans les manches de Jacques, se serrait contre lui, lui offrait ses lèvres qu'elle n'avait pas peintes... Il la berça dans ses bras,

mélancolique, mais ému, faible, grisé de tendresse et de désir... A ce moment, la sonnette de l'antichambre tinta.

— Oh! quel est l'importun qui vient à cette heure?

La femme de chambre annonça M. Larcher-Gaussin. C'était le pianiste avec lequel elle devait donner ce concert à Dijon.

— Je ne veux pas me montrer — déclara Jacques.

— Oh! que tu es craintif, mon ami!... Rougis-tu de moi? — ajouta-t-elle gaîment.

— Rougir de toi, mon enfant?... Mais j'aime tant le secret, — notre secret!...

Elle sourit, tout en pensant à mettre quelques bijoux de plus pour aller trouver ce musicien de second ordre, gros homme rougeaud, dont elle s'était moquée bien des fois. Dès qu'elle eut franchi la porte du salon, le laissant seul dans la chambre, Jacques se sentit mécontent et triste. Un inconscient élan l'avait poussé à lui parler avec amour, et voici qu'aussitôt après il doutait s'il aimait Rachel autrement que d'un banal désir. Cependant il ne lui reprochait rien, et d'ailleurs, pour lui seul, leur amour était un crime. Elle, autant que son âme sans grandeur savait aimer, elle l'aimait, et, dans cette liaison où son cœur se donnait tout entier sans qu'elle sacrifiât rien de son intérêt, elle goûtait le bonheur le mieux fait pour la flatter et la retenir. Pourquoi Jacques ne trouvait-il donc point dans un peu de flamme et de foi l'oubli de sa faute et de son immense mélancolie? Il marchait sans relâche dans cette petite chambre, s'interrogeant avec fièvre, mais vainement!... Puis, tout à coup, il s'arrêta devant la glace; comme il était pâle, comme son regard était terne, sa lèvre morne! Et aussitôt, aigu comme un remords, rentra en lui le souvenir de toutes ces heures nocturnes qu'il passait chez lui, inutilement, lamentablement, à tenter de continuer son drame, à poursuivre l'inspiration qui le fuyait. Alors jugeant sa faute, — cette folie où l'avait poussé l'espoir de faire jaillir les idées musicales nécessaires à son œuvre, — il y perçut une sorte de ridicule monstrueux, dont il rougit soudain jusqu'à la racine des cheveux, et dans ce miroir qui lui renvoyait son image, en pleine lumière, ayant vu son visage empourpré, il se détourna avec honte.

A ce moment la grosse voix enrouée de Larcher-Gaussin frappa son oreille.

— Vous voulez absolument chanter ça? — disait-il. — Mais, ma petite, ça ne portera pas! surtout à Dijon... D'abord, avouez-le, c'est embêtant! et comme c'est tortillé!...

— J'ai eu beaucoup de succès avec cette mélodie chez la comtesse Griffier.

— Chez des snobs!

— Comme vous exagérez!... D'abord, moi je les aime, ces *Jardins fermés*.

— Je ne vous défends pas de les aimer... Je ne vous dis même pas que ce soit tout à fait mauvais... Savigny sait la musique, évidemment! Mais pourquoi allons-nous à Dijon? Pour gagner quelques louis et pour nous faire connaître, n'est-ce pas! Eh bien! pourquoi vouloir imposer à un public de province de la musique où il ne comprendra rien? Chantez-lui du Riccinini, du Massenet, du Gounod : vous aurez cent fois plus de succès.

Rachel, ébranlée, ne répondait pas.

— Qu'avez-vous d'autre, ma petite?

— Oh! je veux bien chanter le grand air de *Miss Marigold* et quelques morceaux de Massenet... Mais *les Jardins fermés*, je les intercalerai tout de même dans le programme : je l'ai promis à monsieur Savigny, et il doit venir à Dijon m'accompagner.

— Oh! oh! mes compliments... Si vous avez des raisons de sentiment pour chanter ça, je ne dis plus rien.

— Qui vous a parlé de raisons de sentiment?

— Personne, personne! mais si Savigny vous accompagne à Dijon, ce n'est évidemment point pour un motif exclusivement musical...

Et il éclata d'un gros rire.

— Voulez-vous vous taire, mauvaise langue!

Elle lui avait donné familièrement une tape sur la main, et riait à son tour. Jacques écoutait à la porte, haletant et écœuré. Alors, à ce moment, Larcher-Gaussin commença l'accompagnement du grand air pour soprano de *Miss Marigold*, et elle l'entonna de sa voix légère et charmante. De temps à autre, le pianiste s'arrêtait, lui indiquait un effet à souligner : car entre eux, il ne s'agissait jamais que d'effets à obtenir, et le

succès seul justifiait tout. Jacques retenait son haleine, et c'était pour lui une impression bizarrement fausse que d'entendre cette voix tant chérie chanter une musique dont la vulgarité le heurtait.

Dès que Larcher-Gaussin fut parti, il ouvrit la porte.

— Tu vas chanter, à Dijon, cette affreuse musique?

— Oh! mon ami, je t'en prie, ne viens pas te mêler de ce qui ne te regarde pas... Que tu l'aimes ou non, je dois chanter cet air... C'est déjà bien beau que j'impose à Larcher-Gaussin *les Jardins fermés*...

Elle parlait d'un ton sec et péremptoire, comme une boutiquière à l'un de ses fournisseurs.

— Je ne t'oblige point à porter ma mélodie en pareille compagnie! — répliqua-t-il, irrité.

— Oh! je le sais bien!... Mais elle est au programme, avec la mention « accompagnée par l'auteur »...

— Tu crois donc que j'irai à Dijon, figurer à ce concert?

— Puisque je te le demande!... Allons, ne fais pas cette moue qui te va si mal, et accompagne-moi l'air de *Miss Marigold*...

— Jamais!

Il s'en alla furieux, se jugeant ridicule. Toute la journée, un poids écrasa sa poitrine. Incapable de s'appliquer à rien, il fumait cigarette sur cigarette, sans distraire son ennui. Puis, le soir, une fiévreuse impatience de revoir Rachel l'envahit tout à coup, l'obséda, lui donna le vertige. Il courut chez elle. Elle était sortie. Il eut peur de l'accueil qu'elle lui réserverait, et descendit, errant au hasard. Il vaguait dans les rues, le front brûlant. Il se retrouva tout à coup rue de la Paix. Alors il entra chez un bijoutier, acheta un bracelet orné de diamants et de perles. Il osa, ainsi muni, se représenter rue Victor-Massé. D'abord Rachel le reçut avec une froideur hautaine. Le bracelet adoucit son humeur. Mais Jacques dut encore promettre de la suivre à Dijon et de ne plus la tourmenter avec ses goûts intransigeants. Pour la première fois, il ne la quitta point de la nuit. La fièvre qui leur restait de cette journée perdue donnait à leur amour une sorte d'ivresse sauvage, nouvelle pour eux, et dont le goût âpre irritait leur cœur.

Le dimanche, ils partirent pour Dijon, gais comme de jeunes

amoureux. La grande chambre d'hôtel qu'on leur donna leur parut si froide, avec son mobilier suranné, qu'ils éprouvèrent le besoin de se rapprocher davantage. Rachel était ce soir-là aimante et triste. Elle parlait peu, mais elle serrait Jacques presque avec émotion sur son cœur. Il sentit un grand espoir secret monter en lui, vague et mélancolique. Elle s'endormit dans ses bras. Lui, il ne trouvait pas le sommeil.

— Comme elle sait être parfois tendre et douce, et se montrer fragile, si fragile qu'on la croirait faible!

Il écoutait cette respiration égale.

— N'est-ce pas ainsi, enfantine et inconsciente, que Bethsabée s'endormait dans les bras de David?

Ce qu'il avait écrit du drame musical résonna de nouveau en son esprit. Mais les mélodies ne se prolongeaient plus au delà de ce que lui présentait sa mémoire. Il jugeait ces fragments de son œuvre inachevée, et s'il en goûtait la beauté comme un auditeur, aucune idée nouvelle ne venait l'émouvoir. Il lui semblait qu'il veillât, calme et résigné, dans le jardin noir de Jérusalem, où repassait à travers les arbres une musique monotone comme le vent. C'était un souvenir, un rêve, dépourvus de passion et de vie, empreints au contraire de la solennité et de la paix de la mort. Rachel dormait si profondément qu'il n'entendait plus son souffle, et il l'imagina morte. A cette idée, il ne souffrait pas : il la voyait entrant dans un monde mystérieux, où elle apparaissait soudain grandie, et s'identifiant peu à peu à la Bethsabée de la légende. Les mêmes harmonies graves et funèbres flottaient sans cesse autour d'elle, avec l'odeur des lauriers et des roses d'orient... Quand il fut éveillé le matin par un baiser de Rachel, il ne sut plus se rappeler à quel moment il s'était endormi, ni distinguer sa songerie du rêve qui l'avait doucement poursuivi durant tout son sommeil. Alors il lui sembla qu'il aimait sa maîtresse avec une passion profonde, réfléchie, définitive : il en eut peur et ne lui en dit rien.

Il voulait la promener dans Dijon. Elle le lassa bientôt par ses réflexions saugrenues. Le puits de Moïse lui sembla ridicule, les églises laides, la ville médiocre et triste. Puis il fallut trouver un piano où elle pût faire quelques exercices de chant, et répéter son programme. Elle obligea Jacques à commander

à leur hôtel un souper, le plus luxueux possible, pour minuit, après le concert. Enfin, comme elle s'ennuyait, elle décida qu'ils iraient chercher à la gare Larcher-Gaussin qui avait pris le train du matin à Paris.

— Ah! ma belle enfant! que c'est gentil de venir ainsi me prendre au débarqué! — s'écria le pianiste avec sa voix grasse en serrant la main de Rachel.

Jacques, irrité de cette familiarité, fréquente entre artistes, se dissimulait derrière un pilier.

— Oh! il faut que je vous présente monsieur Savigny, Larcher-Gaussin!

Elle trouvait naturel de présenter le compositeur au pianiste, et non le pianiste au compositeur; ou bien elle ne soupçonnait point qu'il y eût là une nuance qui pût blesser Jacques. Mais, derrière Larcher-Gaussin se dressa un homme encore jeune, d'une physionomie banale à l'excès!

— Ah! que je vous présente à mon tour mon ami, monsieur Papillon, que j'ai rencontré dans le train. Il vient à Dijon pour affaires. Mais il assistera à notre concert, ce soir. Du reste, il est journaliste à Paris...

Ce titre de journaliste éblouit Rachel, qui se montra aussitôt d'une amabilité empressée, et invita M. Papillon à souper avec eux. Jacques comprit bientôt que M. Papillon, s'il faisait quelque vague journalisme, plaçait surtout des pneumatiques et des assurances pour automobiles. Ce commis-voyageur ne manquait point de faconde, mais il manquait de goût. Jacques souffrait le martyre dans cette compagnie. Heureusement, l'heure arriva bientôt où Rachel songea à sa toilette; tandis qu'elle se livrait aux mains de sa femme de chambre, lui, content d'une heure de répit, sortait chercher dans les rues de la ville, sous le ciel noir, un peu de solitude et de fraîcheur.

A minuit, après, le concert, malgré sa fatigue et son spleen, il dut faire les honneurs du souper, qu'il payait.

— Allons! je vous avais bien dit, ma chère petite, que les *Jardins fermés*... ça serait une *tape*! disait Larcher-Gaussin en montant l'escalier de l'hôtel, croyant que Savigny ne l'entendait point.

— Il y a cependant eu un *bis*!

— Oui! mais il n'a amené que des protestations... Tandis que *Miss Marigold* vous a valu un triomphe...

Le souper était servi dans un salon voisin de la chambre de Rachel. Elle avait invité deux journalistes de Dijon qui avaient obtenu de lui être présentés, et qui, appartenant à des feuilles adverses, étaient ennemis mortels; ils se regardaient avec la dernière froideur, pendant que Papillon pérorait entre eux deux, cherchant à les éblouir. Ces provinciaux vêtus de redingotes usées, le Parisien en veston couleur tabac et mis comme un book-maker, Larcher-Gaussin dans son frac élimé, Rachel et Savigny, tous deux élégants et corrects, quel disparate assemblage ils formaient dans ce pauvre salon Louis-Philippe!

Les deux rédacteurs des journaux locaux accablaient timidement Rachel et le pianiste de compliments ridicules, mais se tenaient à l'écart de Savigny, l'insuccès très net des *Jardins fermés* le discréditant un peu et gênant tout le monde.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir recueilli un fier succès, et comme Dijon n'en voit guère! — disait le collaborateur de l'*Impartial*. — Ce n'est pas comme au dernier concert donné ici!...

— Ah! oui... le concert Disler... rien que des sonates de Beethoven! — soupirait le critique du *Phare de la Côte d'Or*, en se détournant légèrement pour ne point paraître acquiescer au jugement de son ennemi.

— Ce morceau que vous avez joué pour finir, monsieur Larcher-Gaussin! quelle œuvre adorable! *Pluie de Perles*, n'est-ce pas? C'est bien le titre?...

— Et cette romance qu'a chantée mademoiselle Malleville!... quelle poésie! et quelle voix! et comme c'était dit!

Bientôt ils furent uniquement absorbés par le souper, qu'ils accueillaient tous deux avec une égale voracité et sur lequel leurs vues cessaient d'être divergentes. Alors l'on n'entendit plus que M. Papillon. M. Papillon faisait pourtant honneur au repas et au champagne. Mais il trouvait le temps de parler avec abondance. Il décrivait tour à tour les restaurants de Dijon et les cabarets célèbres de Paris, établissait des parallèles entre les divers champagnes et les divers bourgognes, puis revenait à la musique, s'applaudissait du succès de son vieil ami Larcher-Gaussin, comparait

Rachel à la Patti et aussitôt après à une célèbre diva de café-concert, enfin s'indignait avec virulence des tendances de la musique moderne. Jacques finissait par l'entendre avec une ironie amusée qu'il dissimulait à peine. Mais Rachel, accoudée sur la nappe, posant sur ses mains étincelantes de diamants sa jolie tête songeuse, écoutait très sérieusement le commis-voyageur et parfois une exclamation approbatrice sortait de ses lèvres.

— Ce qu'il y a, dans cette musique travaillée, prétentieuse, obscure et, en un mot, assommante de nos modernes et de tous les élèves de Jussy, c'est de la cacophonie ou du vide...

— Écoutez cela, mon ami! — dit Rachel à Savigny, avec un sourire content.

— Ce qu'il nous faut, c'est de la clarté! de la clarté bien française, Madame! gaîté ou sentiment, que tout soit clair, que tout chatouille ou soulève l'âme de la foule! et que tout procède de la grande tradition, à laquelle nous devons *Mignon* ou *Faust* pour ne citer que d'immortels chefs-d'œuvre! Ainsi, Madame, la musique sera au service de l'idéal! car c'est par l'idéal que nous vivons...

— Admirablement dit! — s'écria, la bouche pleine, le rédacteur de l'*Impartial*.

— L'idéal, — continuait M. Papillon, — l'idéal qui nous arrache à notre vie de chaque jour, qui nous fait vivre dans un beau pays de rêve, qui nous donne des ailes et nous rend pareils aux hirondelles de *Mignon*, voilà ce que je ne cesse de prêcher dans mes articles! voilà la philosophie que je professe et que je voudrais inculquer à tous mes confrères de la presse parisienne, surtout à mes confrères de la critique dramatique! voilà...

— Vous faites la critique dramatique dans un journal de Paris? — interrompit Savigny.

— Oui, Monsieur! dans une grande revue...

— Laquelle donc?

— *Paris-Vélo*! — s'écria orgueilleusement M. Papillon.

Les deux provinciaux s'inclinèrent et Savigny, tâchant de ne pas lui rire au nez, rentra dans son mutisme. Mais Rachel écoutait toujours le bavard, avec une complaisance où n'entrait nulle ironie. Elle semblait n'avoir aucune envie de se reposer,

malgré l'heure avancée de la nuit, et quoique le souper fût fini. Quand les journalistes eurent achevé tous les petits fours, vidé les bouteilles de champagne et rempli leurs poches de cigares, ils saluèrent et disparurent, en promettant des articles dithyrambiques. Larcher-Gaussin, lourd de sommeil, s'était éclipsé depuis longtemps. Mais M. Papillon continuait à tenir Rachel sous le charme de sa conversation. Il ne parlait plus d'idéal! Il lui faisait honte — très poliment — de n'avoir pas d'automobile et de se contenter d'un coupé, se mettait à sa disposition pour lui procurer une voiture d'une marque excellente, lui établissait au dos d'un programme du concert le prix de revient de la machine, entretien compris, pour une année, enfin lui inscrivait son nom, son adresse et le numéro de téléphone de la maison où il fallait s'adresser en se recommandant de lui. Bref, le commis-voyageur avait remplacé le professeur d'idéal. Rachel, conquise à cette idée, tournait de temps à autre vers Jacques un regard insinuant; et lui, dont les yeux se fermaient, profita du désir ainsi manifesté pour obtenir, en admettant qu'une automobile était nécessaire au bonheur, qu'elle prît congé de M. Papillon. M. Papillon se leva, mais se versa encore un verre de cognac et demanda un cigare à Jacques, quoiqu'il eût bourré son porte-cigares dès la fin du souper. Quand il disparut pour de bon, quatre heures sonnaient.

Jacques dormit d'abord d'un sommeil pesant. Puis une lueur d'aurore qui traversait les rideaux l'éveilla. Rachel, pelotonnée sous les draps, respirait régulièrement. Il se leva, s'habilla en hâte et sortit. Il erra au hasard, dans de calmes rues qu'il ne connaissait point. La ville s'éveillait déjà. Il croisait des ouvriers allant à leur travail. Lui, honteux, écœuré, rompu, portait le poids d'une tristesse immense. Un peu de brouillard mouillait les pavés et les toits des maisons. Il songea malgré lui à ses automnes du nord. Peut-être en cet instant, dans leur jolie chambre blanche de la Fine-Haie, Juliette et Antoinette s'éveillaient et gazouillaient déjà. Mais cette pensée le déchira cruellement, et il rougit au point que le sang brûla son visage malgré l'air frais du matin. Ah! comme il se sentait malheureux! comme il expiait déjà sa faiblesse! L'image confuse de cette soirée, de cet interminable souper qu'il avait dû offrir à ces vulgaires et ridicules personnages, traînait dans sa mémoire

et souillait sa pensée. Du moins, n'avait-il pas assez mesuré le néant intellectuel de Rachel? La pauvre femme! elle osait se parer du nom d'artiste! Parce qu'elle mettait sans discernement et sans goût sa jolie voix au service de la musique la plus plate ou la plus édulcorée, elle se croyait digne de gloire! et elle vouait au succès un culte si aveuglément idolâtre, que les applaudissements d'un public de province ou l'éloquence d'un M. Papillon suffisaient à l'incliner au mépris de tout ce qui ne subjuguait point facilement la foule, et en premier lieu de tout ce que créait et aimait l'homme qu'elle avait pourtant choisi!

« C'est pour mon visage encore jeune et pour ma moustache blonde qu'elle m'aime! et malgré mes œuvres, bien plutôt que pour elles... »

Il se disait cela avec un mélange de vanité de joli homme et d'humiliation d'artiste dont il percevait nettement le ridicule. Mais, s'il assistait avec une pleine conscience au désarroi de son être intime, il se savait radicalement incapable d'en régler les mouvements. Il avait marché longtemps. Il arrivait au seuil de la campagne. Un côteau, tout doré par l'automne, se dressait devant ses yeux. Il s'assit sur un tas de pierres et le regarda, évoquant malgré lui ses chères collines rondes du Boulonnais. Ah! dans quel exil moral cette folie sensuelle l'avait-elle donc jeté! Autour de lui, les ruines de son bonheur jonchaient un sol stérile où rien ne croîtrait plus désormais. Il était entré dans le règne du mensonge. Il avait avili son âme et gâché toute inspiration. Il se condamnait à des compagnies dégradantes. Il mangeait sa fortune, il mangerait bientôt celle de ses enfants. Et pour qui?... Un mouvement de haine mortelle contre cette femme l'assaillit... Mais aussitôt il la revit, fragile, silencieuse et insaisissable, telle qu'elle lui apparaissait quand elle se donnait à lui. Il comprit quel était son asservissement, et voulut étouffer la voix intérieure qui l'avertissait. Sa misère pourtant se représenta à ses yeux : il douta de lui, de sa vie passée, de ses œuvres et de tout.

— A quoi bon! à quoi bon! je vaux si peu! et je suis perdu.

Ce mot retentit si lourdement en lui qu'un frisson le glaça.

— Je suis perdu!

Une grosse charrette arrivait sur la route, tirée par un

percheron lancé au grand trot. Ah! se jeter sous cette voiture, se laisser broyer en un instant, et ce serait fini, fini! ce serait l'unique délivrance... Quand la charrette fut passée, il trembla d'émoi, puis se leva et marcha au hasard.

Comme un vagabond traînant le poids d'une vie manquée, il cheminait, le front baissé, s'imaginant, se voyant — dans une sorte de rêve lourd et vague — tel que fatalement le réduirait un jour sa folie criminelle. Au bord du chemin, dans un nid de verdure jaunissante, se dressait devant lui une maison blanche, caressée par le soleil qui perçait maintenant le brouillard. Jacques s'assit sur le talus et regarda cette demeure, si paisible dans le matin! Il tendit l'oreille : deux pianos concertants résonnaient dans la maison heureuse, dont il voyait les fenêtres ouvertes. Ils résonnaient dans l'air sonore, remplissant le silence : mais rêvait-il? les musiciens invisibles jouaient ses *Béguinages flamands*! Le doute n'était pas possible : c'était bien son œuvre, son œuvre de jeunesse, brillamment jouée par deux inconnus, à cette heure matinale! Il y avait donc de par le monde des êtres qu'avait touchés sa musique, qui l'aimaient et l'étudiaient avec sérieux, dont il avait peut-être troublé ou enrichi la sensibilité profonde! Il écoutait, haletant, remué par un frémissement singulier. A son amertume sans nom se mêlait maintenant un sentiment nouveau, où l'espoir et le courage ennoblissaient l'orgueil, et qui le rendait faible comme un enfant, mais où il lui semblait qu'il allait retrouver une force nouvelle. Il eût voulu se lever, crier, remercier Dieu peut-être! et tout à coup, malgré lui, sans qu'il sût comment ni pourquoi, un flot de larmes inonda son visage, et, le cœur sautant dans la poitrine, pleurant et riant à la fois, il s'enfonça au hasard dans un chemin rustique, comme pour cacher au monde sa douleur et son exaltation.

XI

La petite salle blanche du Théâtre des Arts resplendissait de lumière et de toutes les toilettes élégantes ou excentriques qui émaillaient les loges. A l'orchestre, des bohèmes chevelus coudoyaient des boulevardiers en habit noir. Un papotage

confus et bruyant retentissait, depuis le début de l'entr'acte. Jacques Savigny, qui causait avec la princesse Peretti, éprouvait un sentiment étrange, une sorte de griserie vague qui rendait l'espace plus vaste autour de lui et détachait son esprit de toute préoccupation fixe. C'était au moment même où l'orchestre invisible avait commencé de jouer sa musique que cette indifférence à toute chose réelle l'avait envahi. On donnait la première du *Pèlerinage d'Outre-Ciel* de Valentin van der Poële. A la répétition générale, le succès avait été très franc; mais comment le public de la première accueillerait-il cette pièce curieuse, dont l'ironie voilée recouvrait une ingénieuse philosophie? La musique, toute en demi-teinte, porterait-elle? Jacques ne songeait plus à s'en soucier, et assistait à ce spectacle comme s'il y eût été totalement étranger.

— Comment n'êtes-vous pas plus ému? — lui demandait la princesse. — Il est vrai que le premier acte a plu, très franchement...

— Oui, quoique du plus rare tissu, la pièce séduira le public, parce que le sens fondamental en transparaît nettement et parce qu'aussi une sorte de comique superficiel, d'un ton délicat, se superpose à l'ironie profonde.

— Et puis tout cela est enveloppé d'une poésie ravissante, à laquelle ajoute votre musique...

— Oh! ma musique n'est qu'un accompagnement discret... Il faut qu'elle berce, mais qu'on l'oublie, comme fondue avec le décor...

— Est-ce pour cela que vous paraissez indifférent à son sort?

— Qui sait?... Je suis comme absent d'ici... ou peut-être cette philosophie d'outre-ciel entre-t-elle, sans que je m'en rende compte, jusqu'à mon âme...

La princesse rit d'un rire léger.

— Si, comme les personnages de la pièce, vous êtes un habitant de l'autre monde, dites-moi donc ce qu'il adviendra d'eux... Les voici las de la perfection des anges et du bonheur sans nuage du paradis, cherchant encore un « ailleurs» inconcevable. Eh bien! que va-t-il se passer? et leur pèlerinage les mènera-t-il en enfer ou dans un ciel différent plus sublime encore?

— Princesse, je trahirais les intérêts contingents de mon cousin, Valentin van der Poële, si je vous révélais les événements qui remplissent ses deux derniers actes... D'ailleurs, rassurez-vous, le dénouement sera heureux. Nous demeurons dans l'absolu...

— Et c'est dans l'absolu sans doute que vous trouvez d'aussi belles personnes que cette cantatrice — que j'ai entendue, je crois bien, chez madame Griffier, — et qui trône dans votre loge, entre votre cousin et vous...

— Valentin l'a invitée...

— Ah!... c'est lui? Mais comme je regrette pour vous, — continua la princesse d'un ton légèrement désapprobateur, — que l'auteur ait pu inviter cette trop élégante personne, et que la santé de madame Savigny l'empêche de se trouver ce soir avec vous!...

— J'éprouve le même regret que vous, princesse, répondit Jacques d'une voix très calme. Dans quelques jours du reste je partirai pour Boulogne raconter à ma femme cette représentation, et je lui dirai votre regret, qui la touchera.

Il n'allait pas à Boulogne dans ce seul dessein. Il devait aussi y réaliser une grosse somme qu'il lui fallait pour satisfaire certains caprices de Rachel. Et voilà qu'il y songeait sans être de nouveau agité par sa perpétuelle et cruelle inquiétude. Comment, dans cette atmosphère factice qui aurait dû pourtant exaspérer ses nerfs, un tel calme se posait-il sur son esprit et sur son âme? Après avoir quitté madame Peretti, il était allé trouver Merenberg, assis dans l'orchestre tout près de la loge de Rachel. Rachel ne l'avait point vu et bavardait à voix haute avec Valentin. Tandis que Merenberg répondait à un jeune poète venu pour le saluer, Jacques surprit les paroles de Rachel : pourquoi ne le troublèrent-elles point?

— Vous connaissez beaucoup sa femme? — demandait-elle.

— Sans doute! ne sommes-nous point parents? Et puis, chaque année, je fais de fréquents séjours à Rupembert...

— Est-elle jolie?

— Oui, très jolie.

— Blonde?

— Oui, blonde, avec un charme discret et paisible...

— Et comment la trouvez-vous?

— Charmante, mais comme dépouillée de personnalité à force de perfection. Elle me fait penser au bonheur céleste dont se plaignent, au premier acte, les héros de ma pièce...

— C'est assez méchant, ce que vous dites! — répliqua-t-elle avec un rire de satisfaction. — Et elle aime son mari?

— Autant qu'il est possible d'aimer! avec une abnégation où s'abolit toute sa personnalité. Elle veut n'être que l'écho docile de cet homme dont elle aime tout, la personne, l'esprit, le cœur et le génie...

— Elle doit être ennuyeuse...

— Oui, peut-être, pour les autres hommes, pour quiconque ne s'intéresse pas à Savigny. Mais à lui, elle est nécessaire comme l'air natal...

Pourquoi Jacques n'était-il pas bouleversé d'entendre ce dialogue, qui aurait dû le tourmenter de remords? On annonçait le second acte; il sortit de l'orchestre au milieu de la foule, et rentra s'asseoir, sans trouble, derrière Rachel. L'orchestre jouait un très court prélude, d'une couleur indéfinissable et exquise, d'une couleur d'aube, mais amortie, appâlie, et dont la séduction touchait une grande partie du public. Rachel cependant s'éventait avec son programme ou cherchait à distinguer, malgré la pénombre, les toilettes des femmes assises dans la loge voisine. Visiblement, elle n'écoutait pas : cette indifférence n'irrita point Savigny. Sa propre musique ajoutait encore à sa griserie vague, et plus que jamais il se détachait des préoccupations du moment. Tant que dura la pièce, il resta ainsi, abstrait de toute pensée précise. Puis, soudain, comme la toile tombait et qu'on applaudissait chaleureusement, il entendit son nom crié au milieu du tumulte. Plusieurs groupes de spectateurs, des musiciens peut-être, des élèves de Jussy ou des admirateurs inconnus, l'acclamaient, voulaient, en l'appelant ainsi, indiquer nettement qu'une partie des applaudissements allaient à lui. Il aperçut dans l'orchestre des jeunes gens qui certainement ignoraient qu'il se trouvât près d'eux, et qui le nommaient avec fougue, en battant furieusement des mains. Valentin l'avait quitté pour aller remercier ses acteurs. Rachel, seule près de lui, le regardait avec des yeux agrandis, surprise de ce

succès, mais émue, fière, peut-être, d'y assister si près de lui. Alors lui serrant la main, dans l'ombre, au fond de la loge, elle murmura :

— Oh! comme je suis heureuse, mon chéri!

Et aussitôt il fut réveillé de sa bizarre songerie.

— Je suis heureuse, si heureuse!

Il la regarda, d'un regard fixe et brûlant.

— Rachel! Rachel!

Il redisait son nom, haletant, lui serrant les doigts, les bras. Une vague d'orgueil et de joie heurtait son cœur, et il éprouvait un tel besoin de partager avec un être quelconque ce rapide et passager bonheur qu'il se rapprochait d'elle! Le sursaut de courage qui l'avait soutenu une heure, à Dijon, quelques jours plus tôt, lorsqu'il avait entendu ses *Béguinages flamands* joués par des inconnus, le soulevait de nouveau. Quand il ramena Rachel rue Victor-Massé, dans la voiture il se blottit entre ses bras, sans rien dire. Il ne pensait plus déjà à cette musique qu'on venait d'applaudir! Tout fiévreux d'un nouvel espoir, il évoquait déjà Bethsabée...

D'ailleurs, surprise et frappée par ce succès si positif, Rachel le regardait avec plus de complaisance : une sorte d'admiration étonnée se mêlait à son amour, et tout de suite, pensant à soi, elle lui jurait que, dès le lendemain matin, elle étudierait avec lui toutes ses mélodies, car elle n'en savait que deux ou trois, et elle le suppliait d'en composer d'autres pour elle. Mais, lui, agité d'impatience et d'une convoitise dont il s'étonnait, il voulait, à peine arrivé chez elle, la dévêtir, l'étreindre. Il la jugeait toute cependant, et aucune illusion ne l'aveuglait sur l'esprit ou le dévouement de sa maîtresse. Mais il percevait nettement, en cette minute à la fois brûlante et lucide, l'exacte nature de ce pouvoir qu'elle exerçait sur lui, et qui tenait moins à sa beauté, à son âme petite et vaine, qu'à la substance intime, unique de cette femme, fragile de corps, forte de volonté ou d'instinct; et en même temps il comprenait que de la même substance était fait le charme qui, pour lui, l'assimilait toute à la lointaine Bethsabée, si longuement et vainement poursuivie, et il se jetait avec passion vers elle, moins pour elle que pour l'espoir de trouver enfin dans leur commun délire l'inspiration qui le fuyait toujours.

Les jours suivants, un calme inusité se répandit en lui, pareil à celui qui, durant toute la représentation du *Pèlerinage d'outre-Ciel,* l'avait délivré de son habituelle inquiétude. Il vivait dans une grande indifférence. Les complications de sa vie matérielle ou ses remords ne lui apparaissaient plus que comme des misères méritant à peine une pensée. De Rachel même, de ses caprices ou de ses petitesses, il n'avait plus grand souci. Il la traitait comme une enfant, lui cédait en tout, la gâtait distraitement, souriait un peu d'elle. Mais il la ménageait comme si inconsciemment elle possédait une mystérieuse puissance, et la considérait à peu près comme un aliéniste considère un médium. Quoique son cerveau demeurât stérile, il renaissait à l'espoir : on eût dit qu'une promesse solennelle lui avait été faite et qu'il lui suffisait maintenant d'attendre le souffle de l'esprit. La société de Rachel, nécessairement, lui inspirerait la musique de *Bethsabée*. Il le savait. Il se préparait nonchalamment à recevoir ce présent que, sans s'en douter, elle lui ferait. Qu'importait le reste? Il pouvait la combler de cadeaux, s'abaisser à exécuter servilement ses plus médiocres commissions, consentir même à lui accompagner de la musique exécrable, gaspiller avec elle ses journées! qu'était donc tout cela au prix de l'inspiration qu'il lui devrait? En secret, d'ailleurs, il lui préparait une surprise, dont l'idée avait spontanément surgi en lui et, peu à peu, après l'avoir effrayé d'abord, s'était tyranniquement imposée : ayant horreur de l'appartement de la rue Victor-Massé, il avait loué pour Rachel un pavillon entre cour et jardin, rue Raynouard, à Passy, et, sans qu'elle en soupçonnât rien, il le meublait. Il avait dépensé près de quarante mille francs à cette folie! Mais dans l'état d'esprit où il se trouvait, sa vie se vivait comme un songe et il courait à sa ruine sans ressentir d'effroi. Il se préparait à aller à Boulogne faire de l'argent : cette seule hypothèse l'eût en d'autres temps révolté; maintenant il s'y résignait comme à l'une des mille corvées de la vie quotidienne. Pourvu que la nouvelle demeure de Rachel fût prête au début de décembre, tout lui était égal! Ne s'était-il pas docilement plié au mensonge? n'écrivait-il pas chaque jour à Madeleine, machinalement, une lettre tendre et détaillée? tout cela formait sa vie, et il

acceptait tout cela, comme le cours naturel et nécessaire des choses.

Aussi accomplit-il comme une obligation facile le voyage de Boulogne. Sans doute, son cœur se serra malgré lui quand il embrassa ses petites filles. Mais, bah! tout finirait par s'arranger. S'il mangeait cent ou cent cinquante mille francs cette année, il referait sa fortune et sa vie plus tard. Madeleine, encore étendue, l'accueillait avec tendresse et lui reprochait doucement sa longue absence, dont elle avait souffert. Mais les répétitions du *Pèlerinage* lui fournissaient une excuse si naturelle! Et puis, d'une voix confidentielle, il ajouta :

— D'ailleurs, je vais repartir, car il faut bien que je finisse *Bethsabée*. Je sens que toute la tragédie rentre en moi... Encore quelques mois à Paris, coupés par des séjours ici, et l'œuvre s'achèvera, sois-en sûre!

Madeleine le regardait tristement, et ne manifestait plus le même enthousiasme. Lui, au contraire, avec une assurance toute nouvelle, il lui reparlait de l'œuvre comme d'un devoir sacré qu'il accomplirait allégrement, le cœur fougueux et léger. Quand il évoquait l'œuvre future, son regard devenait brillant, et rien de faux ne l'obscurcissait, car dans cet état de foi fervente et tranquille où il vivait depuis quelques jours, le mensonge quotidien perdait son aspect de mensonge, et une sorte de sincérité l'animait dès qu'il reparlait de son drame. S'il sortait dans la campagne où le vent furieux emportait les dernières feuilles mortes, il ne souffrait pas du froid, et il voyait dans les grands arbres nus l'image des arbres sombres et touffus de Jérusalem. Enfin, après quatre jours passés à Rupembert, l'obsession de Rachel le hanta si despotiquement qu'il hâta son départ. Il était muni d'une somme importante qui lui assurait la tranquillité d'esprit pour quelques mois. Sans doute son cerveau demeurait toujours vide d'inspiration. Mais l'illusion le soutenait, et son cœur n'était plus déchiré.

Il trouva Rachel toute agitée par son ambition obstinée et médiocre. Elle était retournée avec Valentin voir le *Pèlerinage d'outre-Ciel*, en suivait la fortune avec impatience, et en notait jour par jour les recettes. La fièvre des planches l'avait aussitôt ressaisie, et le succès de Jacques réveillait moins son admiration pour lui que son besoin de se produire et de briller. Elle

paraît toujours cette vanité de prétextes artistiques, mais l'art tenait une place bien étroite dans sa pensée! Elle multipliait les démarches pour obtenir un engagement, et s'irritait de ne point réussir. Jacques devait s'abaisser à lui écrire des lettres de recommandation pour tous les directeurs ou impresarios. Plusieurs fois, il consentit à faire avec elle antichambre chez des cabotins qui organisaient des tournées. Elle arrivait toujours trop tard et le lui reprochait. Alors pour la distraire de cet énervant souci, il lui proposa d'aller passer huit jours sur les pentes de l'Esterel.

— Tu verras quelle magnifique solitude cache ce pays rouge planté de pins... Ces montagnes baignent dans la Méditerranée, et parmi les rochers que lave le flot, nous respirerons enfin le souffle même de la liberté...

Elle l'écoutait d'un air ingénu et tendre. Puis elle s'écria :

— C'est au bord de la Méditerranée?... Oh! alors, allons à Monte-Carlo, mon chéri! Peut-être, au casino, pourrai-je me faire entendre...

Cette réponse l'eût exaspéré en d'autre temps. Mais, dans cet état de quiétude étrange où il vivait, il se contenta de sourire et de promettre de pousser jusqu'à Nice. Il fit sa malle avec enthousiasme. Il voyait l'Esterel, il humait l'air tiède de la mer, et, au delà de l'horizon de la Méditerranée, il évoquait déjà l'Orient... Or, la veille du jour fixé pour leur départ, elle l'accueillit avec un sourire radieux :

— Nous ne pouvons point partir! — s'écria-t-elle. — J'ai un engagement à Paris!

Jacques s'arrêta, glacé par cette déception.

— Oui, au Théâtre Lyrique! Simone Beauchamp est tombée malade... Je vais la remplacer dans la *Dame Blanche*...

— Comment? une panne dans cette vieille rengaine!...

Une dispute faillit éclater entre eux, qui aurait pu s'envenimer. Seulement, elle s'était juré qu'il lui ferait répéter son rôle, et pour l'y décider elle se montra si souple, si câline, si tendre qu'il céda, la brièveté du rôle l'excusant de s'abaisser à une pareille tâche. Il y gagna de la voir pendant quelques jours douce et aimante. Puis les répétitions prirent à Rachel des journées entières, pendant lesquelles il recouvra sa liberté. Alors il se jeta dans les études les plus diffuses : tantôt il

transcrivait d'une belle écriture très claire ce qu'il avait déjà composé de *Bethsabée*, tantôt il rouvrait le manuscrit de Merenberg qu'il commençait à savoir par cœur, tantôt il se lançait dans des lectures. Il avait entrepris de lire toute une série de savants volumes sur la Judée, sur l'orient et ses religions, quand, un ouvrage sur le bouddhisme l'ayant renvoyé à Schopenhauer, il rouvrit *le Monde comme volonté et représentation*. Dix ans plus tôt, il s'était passionné de philosophie. Le livre du grand pessimiste le conquit du premier coup. Pourtant il demeurait toujours sous la même impression de calme et d'indifférence; ce pessimisme philosophique, qu'il accueillait d'un cœur si prompt, ne rendait pas plus amères ni plus inquiètes les journées qui s'écoulaient, pareilles pour lui les unes aux autres, — de même que les idées de renoncement ou de détachement des créatures, qui s'imposaient à son esprit, ne diminuaient point l'intensité des plaisirs, mêlés de volupté et de tendresse, qu'il goûtait dans l'amour de Rachel. Lucide d'ailleurs, il avait la conscience de ces contradictions intimes : il en jouissait même secrètement. Il lui semblait sentir son âme s'enrichir, se pénétrer de couleurs nouvelles, et, au bout de ses études, pourtant si éloignées d'elle, il voyait toujours l'ombre de Bethsabée.

Or un matin, il crut le fantôme revenu. Rachel, qu'il avait ramenée à minuit du théâtre, s'étant plainte à son réveil de fatigue et de mal de tête, il l'avait accompagnée au Bois de Boulogne. Arrivés à la cascade du lac, ils quittèrent la voiture et cheminèrent sur la rive. Elle s'appuyait sur son bras avec plus d'abandon que d'habitude. Ils ne disaient rien, échangeant seulement un sourire, de temps à autre. Ils marchaient très lentement parce que l'air humide avait détrempé les allées; mais le soleil perçait la brume; un vent, étonnamment tiède pour cette fin de novembre, éparpillait les nuages à tous les horizons et leur apportait l'odeur des sous-bois, où les feuilles mortes pourrissaient dans la boue. Jacques imagina cette décomposition immense, la fermentation des germes dans la terre trempée, et tout ce travail obscur des entrailles du sol qui préparait le réveil du printemps! Mais quel regard, radieux ou désespéré, poserait-il sur le printemps futur? Alors il regarda le visage pâle de Rachel, aux traits si fins et, en ce

moment, d'une expression souffrante et douce! Il fut frappé de son air de jeunesse, de cette apparente faiblesse de son corps maigre et élancé, de la poésie pensive de ces yeux verts où tremblait un peu d'or et que ses longs cils ne laissaient qu'entrevoir. Parce qu'il la regardait, elle lui serra le bras amoureusement. Ah! comme il l'aimait en cet instant!... Mais non! il la connaissait trop! pouvait-il l'aimer sincèrement et profondément?... Et de nouveau cette évidence le frappa qu'il aimait d'elle, avec une aveugle passion mille fois plus forte que sa volonté, une sorte d'image spirituelle qui ne se confondait ni avec le corps, ni avec l'âme, tels du moins que les représentent habituellement ces mots, trop chargés d'une philosophie banale. Ce qu'était l'image d'où émanait un tel charme, il n'aurait su le dire, et il comprenait bien que Rachel la première ignorait qu'elle l'enfermât en son apparence périssable. Mais il sentait près de lui cette indéfinissable présence. Le bruit sourd de la cascade, le beau miroir d'azur du lac ridé par le vent, les bouquets de grands arbres défeuillés qui, couronnant l'île, s'élançaient vers le ciel, ne distrayaient point sa pensée de cette sensation complexe, et l'aidaient plutôt à la savourer en silence. Et soudain, il ne perçut plus aucune différence entre ce *double*, qu'il devinait sous la forme physique de sa maîtresse, et le fantôme de Bethsabée; et des harmonies retentirent autour de lui, se déroulèrent, l'environnèrent de leurs tourbillons sonores, définissant clairement pour lui ce mystère qu'aucun mot n'aurait pu décrire. Il trembla, saisi de peur et de ravissement à la fois. Sans doute, cette magnifique et suave hallucination de l'ouïe ne dura qu'une minute : mais il y trouvait la couleur nouvelle dont il devait peindre à la fois l'héroïne et le décor de son drame, et il se persuadait qu'il n'en perdrait plus le secret. Toutefois, il se garda d'en parler à Rachel. Quand ils remontèrent en voiture, elle dit seulement :

— Le grand air m'a reposée. Mais, ce matin, le Bois manquait un peu trop de gens chic!

Que leurs esprits restassent à mille lieues l'un de l'autre, Jacques le savait bien, et il sourit de cette pauvre réflexion : que lui importait? De Rachel, ce qu'il possédait tout entier, n'était-ce point une réalité cachée, qu'elle-même ne soupçonnait

point? Aussi ne lui reprochait-il rien. Rentrée dans son petit appartement et de nouveau joyeuse et aimante, elle circulait de pièce en pièce en chantant des bribes de son rôle de *la Dame Blanche*... Jacques déjeuna avec elle, s'amusant de ses réflexions sans suite.

— Tu ne m'écoutes pas! — lui reprocha-t-elle, remarquant son air distrait.

— Si, si! j'écoute ta voix... Il me semble que tu es un charmant oiseau, dans une cage d'or... Ton gazouillement et tes chants me ravissent, et je ne cherche pas davantage.

Elle ne se demanda point si ces mots dérobaient quelque ironie, et sourit, contente et tendre. Après le déjeuner, elle le força à lui accompagner son rôle une fois de plus, puis elle sortit, toute affairée, pour courir chez sa couturière. Elle le déposa rue de la Paix, d'où il rentra rue Rabelais, en hâte, écrire les fragments de *Bethsabée* éclos en lui, le matin, près de la cascade. Mais à peine avait-il tracé quelques lignes, que les airs de la *Dame Blanche* dont Rachel l'avait persécuté résonnèrent dans sa tête. Il voulut chasser cette obsession ridicule : il se promena dans l'appartement, il rouvrit des livres, il se chanta à haute voix des mélodies. Vainement! les tristes rengaines le hantaient de nouveau, dès qu'il retournait à sa table de travail. Furieux, il sortit, marcha une demi-heure dans les Champs-Élysées : rien ne dissipait l'odieuse obsession. Elle prenait peu à peu les proportions d'une idée fixe, de caractère aigu et morbide.

— C'est une maladie mentale! — s'écriait-il, le cœur plein de rage, et honteux de cette persécution.

Alors, il se souvint d'un remède que lui avait indiqué jadis un de ses maîtres, et, ouvrant la partition d'orchestre de la *Symphonie* de Franck, il s'obligea à la copier. Peu à peu, les airs de la *Dame Blanche* parurent s'éloigner un peu. Il entendait l'orchestre jouer la divine symphonie mélancolique et étouffer à demi les plates mélodies d'opéra. Puis l'orchestre enfla sa voix, tandis que lui, avec une application continue, transcrivait les notes. Enfin l'obsession fut vaincue, et il devint la proie du douloureux chef-d'œuvre qui semble pleurer un paradis perdu. Il l'écoutait, l'âme haletante, et tout le sens, toute la beauté en pénétraient au fond de lui-même, au point

que tout à coup il s'aperçut que son visage était baigné de larmes.

Mais le soir seulement il réussit à réentendre les harmonies conçues le matin, et, quand elles furent écrites, il se retrouva stérile. Il attendit plusieurs jours encore. L'inspiration se refusait toujours. Alors, comme il avait recopié tout ce qu'il avait déjà achevé de son œuvre, il eut l'idée de porter le manuscrit chez Rachel, pour qu'elle chantât les premiers fragments du rôle de Bethsabée. Il arriva chez elle, confiant et tout ému d'un grand espoir; mais, aux premières paroles, elle l'arrêta :

— Chanter ainsi, sur un manuscrit, de simples fragments, certainement compliqués et difficiles? Oh! non, mon ami, n'y compte point! C'est trop ennuyeux...

Debout près du piano, dans son étroit salon, elle le regardait d'un air ironique. Elle avait parlé d'un ton sec et péremptoire, qui l'irrita. Il se leva, les yeux enflammés.

— Tu refuses?

— Je viens de te le dire!

Elle s'approcha nonchalamment d'un miroir et arrangea sa coiffure, d'un air de suprême indifférence.

— Tu refuses et tu prétends m'aimer!

Elle haussa légèrement les épaules, sans se détourner. Il avait compris qu'elle jouait de sang-froid, et probablement de parti pris, une de ces grandes scènes politiques où elle croyait exceller. Alors il se raidit, et, le cœur bouillonnant, résolut de lui répondre.

— Qu'y a-t-il de commun, — disait-elle, — entre mon amour, dont je te donne cependant chaque jour des preuves claires, et le pensum que tu cherches à m'imposer?

— Ne te fais pas plus inintelligente que tu n'es, — répliqua-t-il d'un ton d'irritation contenue. — Si tu crois m'aimer, en méprisant ou négligeant mon œuvre que tu devrais te montrer impatiente de lire et de chanter la première, c'est que tu me méconnais, et que tu ne te soucies que du plaisir et de ton intérêt immédiat.

A ce mot, elle se retourna brusquement, et, posant sur ses hanches ses mains couvertes de bagues, elle s'écria :

— Mon intérêt! ah! parlons-en!

Elle soupira et poursuivit :

— Tu sais bien pourtant ce que je t'ai sacrifié. Tu sais que je suis, moi, une pauvre femme sans fortune, d'une famille besogneuse et non pas d'une famille posée et riche comme la tienne! tu sais que dans la vie je dois me débrouiller seule et assurer en outre l'avenir de ma petite fille! tu sais que cependant ma carrière et mon talent m'imposent au moins l'apparence du luxe, tu sais qu'il y a deux mois encore, ce luxe, je l'avais, et tu sais aussi ce qu'on souffre de s'en priver brusquement! Eh bien! pour toi, mon ami, pour toi seul, parce que j'avais la faiblesse de t'aimer follement, j'y ai renoncé... Et tu m'accuses de ne penser qu'à mon intérêt! Ah! non, cela est trop injuste!

Elle s'assit brusquement sur un canapé, la poitrine haletante, renversant sa tête en arrière. Elle portait ce jour-là une splendide toilette et tous ses bijoux, en sorte que son aspect contrastait comiquement avec ses plaintes. Jacques, après l'avoir écoutée jusqu'au bout, fut découragé de lui répondre, tant ses récriminations manquaient d'ingéniosité.

— Mon Dieu! dit-il seulement. — Je ne suis sans doute pas assez riche pour toi, car...

Elle l'interrompit brusquement :

— Oh! ne te plains pas de ta pauvreté. Je sais à quoi m'en tenir. Van der Poële me disait encore l'autre jour...

Elle s'arrêta, inquiète. N'avait-elle pas dépassé le but? n'avait-elle pas trop montré son jeu? Alors, elle se leva et radoucissant sa voix :

— Et puis qu'importe tout cela? Puisque je t'aime, je suis heureuse ainsi. Voilà tout. Je ne demande rien de plus. Ne parlons même plus de l'automobile que tu m'avais promise à Dijon. Seulement, comprends que je dois songer à mon avenir et à ma carrière. Or, je ne réussirai dans ma carrière que si j'étudie, non pas une musique trop savante et injouable, mais la musique du répertoire courant...

Il avait allumé une cigarette et fumait d'un air distrait, nonchalamment assis. Ce qui l'irritait le plus en cette scène vulgaire, ce n'était point que s'y découvrît toute la cupidité de sa maîtresse; non! à cet égard, il connaissait Rachel. Mais il ressentait un instinctif effroi qu'elle ne déchirât par cette vio-

lence le voile d'illusion à travers lequel il voulait la voir. Que lui importait Rachel Malleville? Mais ce fantôme qui avait ses traits, ses gestes tendres, sa voix, et ses soudaines défaillances, et sa pâleur dans la volupté, non! pour rien au monde, il ne voulait qu'elle le mît en fuite! coûte que coûte il devait la retenir près de lui! Et il comprit cette nécessité avec une telle évidence, qu'il se leva, tâcha de sourire, et, s'approchant de Rachel, il l'embrassa et lui dit :

— Oublies-tu donc que tu me toucheras toujours plus au vif par la tendresse que par la violence? Tiens! justement, je me proposais de te conduire quelque part, aujourd'hui. Ta voiture t'attend en bas, n'est-ce pas? Eh bien! mets ton chapeau et viens avec moi.

Elle sourit, intriguée, et, l'entourant de ses bras, elle murmura :

— J'ai été méchante! Oh! pardonne-moi, mon cher trésor! Vois-tu, quand je songe à l'avenir, au lointain avenir d'Annette, quelquefois je sens ma pauvre tête qui tourne... Dans mon isolement, j'ai bien des excuses! Tu me pardonnes? c'est bien vrai?

Il la rassura, descendit avec elle, donna l'adresse au cocher, à voix basse, et s'assit près d'elle dans le coupé.

— Nous allons à la campagne? — demanda-t-elle, quand la voiture entra dans la rue Raynouard.

Il l'aida à descendre, et la tint par le bras pour traverser les deux cours.

— Oh! le gentil pavillon! — s'écria-t-elle d'une voix gaie.

Puis, elle le vit ouvrir lui-même la porte.

— Tu en as la clef? Quel est donc ce mystère?

— Regarde! cette demeure te plaît-elle?

Étonnée, courant de chambre en chambre, elle répétait, avec des intonations de grisette recevant un cadeau :

— Oh! comme c'est gentil! comme c'est gentil!

— Eh bien! mon enfant, tu es ici chez toi!

— Chez moi?

— Oui! et, regarde, tu as ici ton jardin, un tout petit jardin, mais avec une vue si vaste!

— Tout cela... pour moi?... pour moi?

Le visage rayonnant, il s'amusait de sa suprise et de sa joie,

— Et c'est toi qui, en secret, me préparais ce nid adorable? — disait-elle, en croisant les mains. — Oh! mon amour, quel ange tu es!

Ce vocabulaire médiocre agaça Jacques, mais il était content néanmoins de voir son ravissement. Alors, il lui dit, avec une pointe d'ironie :

— Refuseras-tu encore de chanter ma musique, même manuscrite?

— Oh! mon amour! — s'écria-t-elle, confuse, en se jetant dans ses bras.

— Eh bien! veux-tu conclure avec moi un pacte solennel?

— Lequel?

— Voici : chaque fois que nous serons ensemble, tu me jures que tu chanteras tout ce que je te demanderai de chanter, et que d'autre part tu ne chanteras rien de ce que je t'interdirai? qu'en un mot tu te laisseras diriger uniquement par moi, au point de vue musical? que tu seras mon instrument, mon cher instrument, toujours soumis à moi seul? Promets-le moi, jure-le moi, et alors, mon enfant, je te rendrai le luxe dont tu jouissais au printemps dernier...

Il hésita un instant, puis, sans vergogne, il précisa chaque chiffre et lui proposa le marché avec une franchise, une clarté dégagées de toute pudeur. Mais cette franchise, loin de la blesser, la rassura, et elle lui promit tout avec un élan plein d'amour, mettant même en son serment plus de solennité qu'il n'en réclamait. Alors il sourit, d'un sourire déjà mêlé de tristesse, et il lui dit :

— Merci, mon amour! Et maintenant, viens un instant dans notre jardin!

Par deux marches de pierre, ils descendirent dans le jardin minuscule, égayé par une seule pelouse, avec une corbeille sans fleurs, où la terre était boursouflée par l'obscur travail des vers; autour de ce tapis de gazon, une allée de gravier tournait entre quatre massifs de troënes. Une grille fermait le jardin, au delà duquel s'étendait en contre-bas un autre terrain non bâti; plus loin la Seine roulait son eau boueuse, et la rive gauche étendait à perte de vue ses maisons, ses usines aux cheminées fumantes, ses jardins, ses rues tortueuses; puis à l'horizon se devinait la campagne, et, sur ce panorama immense d'où mon-

tait un sourd murmure, planait un ciel brumeux, un ciel gris et tourmenté, où le vent déchirait des nuages hauts comme des montagnes, sans qu'au delà des trous énormes qu'il y faisait sans cesse, on aperçût jamais l'azur!

— Quel sombre ciel! — murmura-t-elle, d'une voix douce. C'est triste, pour un si beau jour!

Elle soupira, puis ajouta :

— Mais qu'importe, puisque je t'ai?

Elle se renversa dans ses bras, et, fermant les paupières, elle lui offrit son pâle visage et ses lèvres rouges. Tandis qu'il y attardait de longs baisers, il regardait la ville tumultueuse, le fleuve, l'horizon noir, et le ciel où, sous les coups du vent, s'écroulaient des citadelles de nuées, — et, tout à coup, dans ce silence qui se prolongeait entre eux deux et où il écoutait, si près de lui, la respiration plus pressée de Rachel, il entendit des harmonies connues de lui seul revenir en lui-même; alors il frémit de tout son corps : il savait qu'il possédait enfin Bethsabée.

XII

Rachel se leva de son lit, paresseusement, et revêtit un peignoir. Un feu de bois brillant et gai réchauffait sa chambre claire au tapis profond. Dehors, le soleil d'hiver dorait l'herbe de l'étroit jardin et illuminait le vaste horizon qu'elle découvrait de ses deux fenêtres. Elle alla soulever les rideaux de tulle pour regarder ce panorama qui bien vite lui était devenu familier. Puis, toujours pieds nus, elle revint vers sa psyché, sourit à son image, arrangea rapidement sa coiffure, joua un instant avec son collier de perles qu'elle ne quittait jamais et qui, sous son peignoir, apparaissait, frôlant sa peau nue. Elle soupira et se rassit un instant au bord de son lit. Dix heures sonnèrent. A ce bruit, elle sursauta, et doucement s'approcha d'une porte entr'ouverte : Jacques, en costume du matin, travaillait, assis devant une grande table. Le piano restait fermé. Courbé sur son papier, il écrivait fébrilement, s'arrêtait parfois, posait alors ses deux mains sur ses yeux, puis recommençait de couvrir le papier de signes mystérieux,

de notes informes, qu'elle n'eût su ni déchiffrer ni même transcrire. Elle retenait son souffle pour qu'il ne s'aperçût point qu'elle demeurait là, à quelques mètres de lui, et qu'elle l'observait par la fente de la porte. Ce travail l'intriguait. Elle le suivait avec une sorte d'admiration inquiète. Parfois, lorsqu'il avait travaillé plusieurs heures, il lui jouait un passage, et quoique cette brûlante musique lui parût souvent obscure, elle en sentait confusément le charme passionné, et se demandait alors par quelle mystérieuse élaboration Jacques, en griffonnant sur ces feuilles, créait ce qu'elle entendait, si tôt après, résonner, palpiter et vivre!

Elle s'assit près de la porte, le regardant toujours. Elle ne le voyait que de profil perdu, mais le soleil éclairait son visage resté jeune, sa moustache d'un blond d'argent, et ses cheveux clairs. Elle pensa aux plaisirs à la fois violents et tendres qu'ils goûtaient dans leur grande solitude, et un frisson courut en elle, de son cou nu à ses pieds nus. Elle l'aimait, elle ne l'avait jamais tant aimé! Elle voyait d'ailleurs autour d'elle ce confort et ce luxe qu'elle lui devait; le souci de songer à placer ses économies la flattait comme un plaisir sentimental, et ces calculs, qu'elle cachait au fond d'elle-même, se mêlaient à ses souvenirs de volupté pour composer l'accord secret de son bonheur. Elle repensa à ce travail qu'elle suivait avec curiosité, avec un reste de scepticisme aussi, mais malgré tout avec un espoir inavoué, puisqu'elle devait trouver dans ce drame lyrique un rôle de premier plan. L'accueil fait à la musique du *Pèlerinage d'outre-Ciel* la soutenait dans cet espoir, bien que parfois elle doutât encore d'un tel succès : les recettes, en effet, avaient baissé après trente représentations, au point que la pièce allait quitter l'affiche. Toutefois, elle avait entendu les applaudissements, lu les articles de journaux, vu plusieurs des lettres reçues par Jacques : il avait donc assez nettement triomphé le premier soir pour savoir dorénavant imposer sa musique à n'importe quel directeur de théâtre, et elle avait raison de lier sa fortune à celle de ce compositeur jeune et applaudi. Le sentiment de cet intérêt personnel rendait sa curiosité à l'égard du travail de Jacques plus émue et plus constante.

Soudain, il se leva et se mit à marcher de long en large, le

front baissé. Elle craignit qu'il ne la vît et, pour respecter son travail, elle s'écarta. Mais au bruit de son peignoir sur le tapis, il se détourna et vint à elle. Ils échangèrent un sourire, il l'attira contre lui, ses mains frôlèrent ce corps charmant, nu sous le peignoir ouvert, il lui baisa les lèvres, et respira ce souffle indéfinissable qui émanait d'elle.

— Mon chéri ! mon chéri ! — soupira-t-elle.

Mais, sans un mot, il la quitta et retourna s'absorber dans son travail, comme s'il n'était venu à elle que pour se pencher sur le fantôme dont il traduisait l'antique passion. Rachel le suivit des yeux, soupira encore, déçue de la brièveté de leur étreinte, puis elle alla ouvrir son cabinet de toilette et se consacra, avec son habituelle conscience, au culte de sa beauté.

Comme elle sortait de son bain et déroulait ses longs cheveux, elle entendit des pas étouffés sur le tapis de sa chambre. La porte s'entrouvrit. C'était Jacques. Mais quel regard étrange il posait sur elle, sur son corps sans voiles qu'elle ne lui cachait pas ! avec quels yeux, à la fois inquiets et lointains, il suivait les gestes paresseux de ses mains divisant les flots de sa chevelure !

— Mon chéri !... soupira-t-elle.

Il ne répondait pas. Il ne bougeait pas. Il la regardait. Elle eut presque peur de ce regard, qui n'était pas le brûlant, l'avide regard du désir, mais celui d'une contemplation fixe, d'une sorte d'adoration distante, étonnée, à la fois hautaine et timide.

— Que voulais-tu, mon chéri ? — lui redemanda-t-elle, presque embarrassée par ce regard d'halluciné.

Mais il mit un doigt sur sa bouche, pour lui imposer silence. Il s'approcha d'elle, souleva dans ses mains les admirables cheveux et les porta jusqu'à son visage, jusqu'à ses lèvres. Elle tressaillit à cette caresse hésitante, souhaita dans son cœur qu'il la prît entre ses bras. Lui, cependant, au lieu de l'attirer à soi, recula d'un pas, lui sourit encore et disparut ; et elle sentit une ombre passer sur elle, une crainte qu'elle ne se définissait pas. Jamais pourtant ils ne s'étaient mieux aimés, jamais elle n'avait mieux éprouvé la vérité ni la force de son amour qui emplissait toute sa petite âme, en ce repos momen-

tané de son ambition. Il y avait donc quelque chose en lui, que, malgré la communauté complète de leurs vies, elle ne soupçonnait point. Elle savait combien elle l'avait asservi et ce qu'elle avait pu exiger de lui, de sa faiblesse, de sa tendresse humiliée. Lui échappait-il donc par toute une partie de lui-même, dont elle ne sonderait jamais le mystère? Cette préoccupation restait vague encore, en elle; ses soins habituels de femme coquette et intéressée l'en distrayaient assez pour qu'elle n'en souffrît point profondément. Et toutefois cette préoccupation pénétrait assez loin dans son esprit pour qu'elle en conçût une persistante mélancolie.

Mais, tandis qu'elle remuait en elle ces pensées fragmentaires, lui, possédé par une même image, vivait, immobile, une vie de passion, de poésie mortelle et de sang, et toute cette vie orageuse, en touchant à sa conscience claire, prenait une forme musicale, tantôt mesurée, contenue, tremblante, et tantôt convulsée ou remuée de sanglots. Son moi, de nouveau, s'était divisé, et il y voyait dominer la partie créatrice de son âme. Quel songe, du reste, l'occupait à toute heure — tour à tour sombre ou lumineux, mais tenace, impérieux, magnifique! dans quel domaine il entraînait l'âme obéissante de Bethsabée! Elle avait les traits de Rachel, son corps fragile et blanc, ses cheveux, ses mains, ses yeux verts, languissants et doux, son parfum, son goût délicat de la volupté, et ses caprices, son âme enfantine et petite, et son égoïsme instinctif, si despotique et si savant! Ce qui traînait en elle de préoccupations ou d'idées vulgaires s'était généralisé dans son esprit, et s'y était formulé musicalement : devenue musique, cette réalité médiocre se fondait dans le tragique du drame. Le drame, d'ailleurs, plus encore qu'il ne définissait une héroïne, peignait la faiblesse de l'homme devant la fuyante poésie du corps et de l'âme puérile de la femme. Il était contenu dans le cœur royal et coupable de David, plus encore que dans l'esprit de Bethsabée; et l'extraordinaire décor de jardins noirs, de palais formidables et sans fond, de terrasses successives, de ciels, de soirs, de nuits d'Orient, qui s'étendait autour des héros, qui ajoutait à l'inquiétude dont frémissait le roi juif, son mystère et ses vertiges, ce décor traversé, comme les nuits d'orage en été, de

lumières et de parfums, — dans cette maison de Passy, dans l'étroit jardin où le vent d'hiver tordait désespérément les troènes chétifs et ridait l'herbe, sous ce ciel du nord rayé de nuages en fuite, il le voyait, il en était hanté, il le sondait sans cesse avec des yeux tour à tour fixes et hagards, et il en décrivait les perspectives avec des chants, des harmonies, des timbres, qui venaient d'eux-mêmes retentir en lui. Que de fois, le front collé aux vitres, il regardait devant lui les flots de maisons modernes et ne voyait cependant que la terrasse, plantée de cyprès et de cèdres, dominée par les tours du palais de David! Souvent, rompu par son long travail et la tête en feu, il voulait respirer l'air pur et, jetant un manteau sur ses épaules, il descendait dans le jardin, tournait sans trêve dans la petite allée semée de gravier, ou allait se poster devant la grille du fond pour examiner d'un œil distrait le terrain vague planté en contrebas, la Seine par delà les maisons, traînant sous le brouillard son eau luisante, ou l'horizon embrumé de fumées d'usine que le vent tordait, enroulait, déchirait en lambeaux; et tout à coup, un détail qui frappait son regard ramenait en sa pensée le sombre drame oriental; la rumeur de la ville devenait la voix d'un immense orchestre, le frisson d'un arbuste retentissait en lui comme la plainte des cyprès de cent ans sous les souffles venus d'Arabie, et ces fumées qu'entraînait le vent suscitaient en lui l'image des cheveux sombres que déroulait Bethsabée sur ses épaules nues. Il rentrait alors, très vite; quelquefois il trouvait Rachel dans le salon où il travaillait : et toujours, à cette vue, il sentait son cœur tressaillir, et il la touchait, comme une idole, avec des gestes lents et peureux.

Habituellement, après des heures de travail, ou de ce rêve plus fécond pour lui que le travail, il s'étendait sur un divan et s'endormait. Quand Rachel le réveillait pour le dîner, il n'était plus le même : il bavardait avec elle à propos de tout et de rien, lui parlait de ses toilettes, ou lui lançait des plaisanteries improvisées, des jeux de mots médiocres, dont elle riait longtemps. Seulement, quand revenait l'heure du désir, il ne s'adressait plus à elle qu'avec un visage suppliant, tandis qu'une faiblesse sans nom envahissait son cœur, y traînant une volupté douce et étrange : elle qui se donnait avec joie,

s'étonnait de le voir humble, douloureux, comme s'il devait la fléchir, et elle sentait un nuage passer sur leur amour.

Un soir, après être resté tout le jour dehors, sans qu'elle sût où il était allé, il rentra avec un gros paquet de musique sous le bras. Il la trouva arrivant de chez sa modiste et examinant encore devant sa glace l'effet du chapeau qu'elle venait d'acheter. Il lui mit la main sur le bras et lui dit à brûle-pourpoint comme s'il lui donnait un ordre :

— Viens au salon ! il faut que tu me chantes cet acte...

— Quel acte ?

— Mon acte, que j'ai achevé de copier chez moi, cet après-midi...

— Ton acte ? il est donc fini ?... Mais je ne saurai point...

— Si, si ! tu sauras... C'est mon second acte... C'est le seul terminé... Mais c'est celui qui m'a tant tourmenté !... Tu sauras, je t'aiderai ! Il le faut !... Je le veux !

Elle le suivit, sans résister, curieuse d'ailleurs de connaître l'œuvre à laquelle elle le voyait travailler avec cet aveugle acharnement. D'abord elle déchiffra difficilement cette musique manuscrite, elle l'irrita en s'arrêtant souvent, ou en ne rendant point sa voix aussi meurtrie qu'il la voulait. Mais au bout d'une demi-heure de patience, il obtint qu'elle réalisât ce qu'il lui dictait, et il put enfin l'écouter sans être distrait par la tâche de la guider. Alors tout changea autour de lui. Son imagination recréa le décor où se plaignait Bethsabée, et il l'entendit chanter, si triste sous les cyprès. Ah ! quelle voix pleurait ainsi dans l'ombre ! quel chant, d'une si douce magnificence, se répandait autour de lui ! Était-ce donc là vraiment son œuvre, cette divine mélodie, si humaine d'accent dans ses lignes spiritualisées, et autour de laquelle il entendait par delà les sonorités du piano les voix mêlées de l'orchestre ? Dans la bouche de Rachel, cette musique se transformait, se dépouillait de la première apparence sous laquelle elle était née en lui, se montrait à lui comme une étrangère ; et elle le remuait alors jusqu'au fond de l'âme comme un chef-d'œuvre inconnu qu'il aurait déchiffré. Il jouait presque d'instinct, en haletant, le cœur tremblant, l'âme défaite.

— Oh ! j'ai compris maintenant toute cette scène ! — s'écria Rachel. — Elle fera un grand effet ! car c'est ravissant...

Ce mot banal et faux le heurta.

— Tais-toi! et recommence! — dit-il seulement, en reprenant toute la scène.

Il ne voulait entendre d'elle que son chant, et sa voix alors semblait si exactement celle de Bethsabée qu'en l'écoutant il sentait sourdre en lui, à des profondeurs où sa conscience ne descendait point, les mélodies plus brûlantes de l'acte suivant. Sa vie se multipliait en lui; ou plutôt il n'était plus vraiment lui-même, son âme ne lui appartenait plus en propre : elle était un lieu étrange, un lieu sombre ouvert à tous les horizons et que venaient peupler de leurs formes, de leurs gestes, de leurs voix, des fantômes douloureux! Non seulement le drame qu'il avait si longtemps rêvé se déroulait de soi-même en lui, mais toute une humanité tragique y mêlait aux passions ou aux plaintes de David, d'Urie et de Bethsabée : d'autres passions, d'autres plaintes pareilles, et dans les vagues musicales qui déferlaient en lui, il trouvait un accent si grave, qu'autant que les douleurs de ses héros, toutes ces douleurs humaines confusément contemplées y trouvaient leur expression éternelle. Il errait en songe au milieu d'un énorme palais soutenu par mille colonnes, sous des voûtes où traînait un crépuscule, et aucune muraille ne fermait ce palais si sombre, mais de toutes parts il était entouré d'escaliers de pierre qu'assiégeait une mer gémissante et presque invisible, une mer sans limite où s'amoncelaient des vagues venues de tous les océans. Et plus haut encore que ce gémissement, qui pourtant remplissait l'univers, la voix frêle, enfantine et mélancolique de Rachel montait dans la nuit. Voix de jeune fille, voix de femme amoureuse, écho des plus vains caprices en même temps que de la tendresse la plus pure, où puisait-elle sa force, cette voix où se résumait le charme de tout le sexe débile et souverain? d'où venaient donc sa grâce, son insinuant pouvoir, qui abolissaient ainsi la force des océans déchaînés? jusqu'où monterait-elle ainsi, sereine quoique plaintive, dans la nuit qui oppressait l'univers? que saurait-elle enfin créer ou détruire dans cette inextricable forêt de colonnes, dans ce palais de pierre, empli d'ombre, hanté de fantômes, et où ses notes se prolongeaient d'écho en écho comme la brise d'un soir de printemps? que chantait-elle de secret et d'éternel,

qu'elle exprimait et qu'elle ignorait à la fois? était-ce le chagrin, l'exil, la pitié, la tendresse, l'amour, le salut? Ces visions, ces pensées emplissaient l'âme de Jacques autant que les passions qu'il avait décrites; et cependant, il jouait toujours, et Rachel s'était tue, qu'il jouait encore. Tout à coup, il se leva et se tourna vers elle : elle vit alors qu'il avait le visage en larmes.

— Jacques!

D'une voix tendre, elle le calmait, assoupissait son trouble. Elle prit son mouchoir pour lui essuyer les yeux, l'entoura de ses bras, le berça un instant comme un enfant, l'apaisant avec des mots maternels qui tombaient sur son cœur comme une pluie tiède sur une terre brûlée par l'été. Il se laissa tomber dans ses bras, sur le divan, et, l'âme soudain déliée des chaînes qui le courbaient sur cet univers illusoire, il ne vit plus qu'un visage de femme, des yeux humides, d'un vert si doux sous leurs cils sombres, une bouche entr'ouverte, des mains blanches qui le caressaient, et, sentant palpiter contre lui, en cette poitrine, ce cœur uniquement à lui ce soir-là, il comprit soudain que l'amour qui le poussait en cette minute vers Rachel n'était plus l'amour asservi et mêlé où il avait succombé par désir, mais une étincelle de ce feu sublime et souverain qui seul vaut qu'on vive ou meure pour le conquérir, et que jusque-là, bien qu'il l'eût toujours cherché, il n'avait jamais connu.

Cet amour, plus beau que leur amour, ne devait l'éclairer qu'un soir — et pas même un soir, pas même une heure! Hélas! si le secret entrelacs de leur destinée les avait liés l'un à l'autre, Jacques savait bien que l'attrait singulier qu'elle exerçait sur lui n'émanait pas de la conscience claire de Rachel, de la vertu réfléchie de son intelligence et de son cœur; il savait bien qu'en elle une toute petite partie seulement de l'âme, ennoblie par la musique et par l'amour, était capable d'entrevoir un instant l'horizon où il l'eût voulu conduire; il savait bien que quelques semaines de réclusion avaient usé ce qu'elle gardait de courage, de patience et de désintéressement à mettre au service d'un idéal; en sorte que, au moment même où une sorte de noblesse illuminait leur liaison, elle

allait confusément éprouver que sa pensée était à bout de force, et retomber d'elle-même dans le goût de la frivolité.

Quelquefois, vers le soir, la petite maison de Passy fut troublée par des visites qui, — quoique discrètes, — agaçaient Jacques, dérangeaient son travail ou son repos. Ce furent les parents de Rachel, qui faisaient, guidés par elle, le tour de la maison avec une curiosité toujours pareille. Lorsqu'ils approchaient de la pièce où Jacques travaillait, il entendait les voix parler bas tout à coup : des pas s'approchaient de la porte, qu'on n'osait point ouvrir; mais il soupçonnait bien que Monsieur et Madame Beer regardaient par le trou de la serrure. Des amies de théâtre vinrent aussi, qui laissaient après elles d'indiscrets parfums. Quelques-unes parlaient fort, et leur conversation vulgaire mettait Jacques hors de lui. Il ne se retint pas de le dire à Rachel. Mais à ses plaintes elle répondit par d'autres :

— Voyons, Jacques! tu n'es pas juste... si heureuse que je sois de vivre de ta vie, quel peut être mon plaisir pendant les dix heures que tu passes chaque jour courbé sur ton travail, ou sur des livres? A peine puis-je ouvrir le piano un instant chaque jour... C'est une vie de prisonnière, une vie stérile pour moi, et qui me donne le spleen! Que veux-tu! si tu l'exiges, je m'enfermerai, je ne verrai personne : mais que diras-tu si j'en deviens neurasthénique?

Il comprit qu'elle avait raison. Jamais du reste il n'avait tenté sincèrement de lui faire partager son enthousiasme ou sa fièvre. Jamais il ne lui disait sur son œuvre un mot qui lui révélât ce qu'il y cachait de lui-même. Alors, de quel droit lui eût-il interdit de mener sa vie habituelle et de fréquenter le seul milieu où elle trouvât quelque divertissement? Il fut donc convenu entre eux qu'elle irait au théâtre aussi souvent qu'elle voudrait, en compagnie de quelques chanteuses ou actrices qu'elle appelait ses amies. Aussitôt elle profita et abusa de la permission. Quand elle rentrait à une heure ou deux heures de la nuit, elle le trouvait parfois endormi, ou d'autres fois plongé encore dans son travail, et refusant de la rejoindre. Rarement il lui demandait ce qu'elle avait vu, qui elle avait rencontré, si elle s'était amusée, et cette indifférence complète la frappait, car elle voyait bien que c'était de l'indifférence beaucoup plus

qu'une confiance aveugle. Aussi le caractère de Jacques lui apparaissait-il chaque jour plus énigmatique : quel était donc cet amour, qui n'était fait ni d'ardente sensualité, ni de jalouse tendresse, ni d'une constante intimité de camarades? Pourtant elle observait bien qu'il ne pouvait se passer de vivre dans son atmosphère. Alors elle s'étonnait de comprendre chaque jour moins clairement cette nature d'apparence tranquille et égale. Elle avait cru le connaître jusqu'au fond de lui-même, quand elle s'était donnée de nouveau à lui. Maintenant, il l'intriguait, comme un perpétuel mystère. Et cependant, elle l'aimait : elle l'eût aimé presque avec passion, si elle eût été capable de passion.

Elle s'en rendit compte lorsqu'il passa dix jours à Boulogne, vers Noël et le Jour de l'an. Elle avait pris Annette chez elle pour la durée de ce temps de vacances, et elle s'amusait à gâter sa petite fille, qu'elle chérissait. Elles couraient toute la journée les magasins, les couturières, les pâtissiers et les cinématographes. Le soir, elles allaient au cirque, ou voir des féeries et des farces. Mais ce tourbillon de distractions fatigua vite Rachel, malgré la gentillesse d'Annette : devoir facile, d'ailleurs, que d'adorer cette indulgente maman, qui la gâtait sans cesse, ne la grondait jamais, et qu'elle voyait si pareille à elle par ses idées d'enfant et sa mobilité d'oiseau!

Seulement Annette s'étonna bientôt de voir sa mère souvent morose ou distraite. Rachel s'ennuyait et s'aigrissait. Sa pensée s'en allait vers cette campagne balayée par le vent de mer, qu'elle ne connaissait point, et où l'infidèle l'oubliait peut-être, puisqu'il ne lui écrivait qu'à peine. Elle se surprenait à lutter malgré soi contre d'obsédantes images qui la rendaient jalouse. Jalouse, elle? Jusqu'à ce jour, elle ne l'avait été que par vanité ou par ambition. Devait-elle donc être ravagée par cette jalousie, qu'elle n'avait encore observée que chez les autres, et qui brûle le corps et l'âme à petit feu? Elle le redoutait! elle se débattait contre cette fièvre, et une rancune s'insinuait en elle, contre l'homme qui la faisait souffrir; et parce que tout ce monde vague de sentiments se répandait en elle comme une brume, sans qu'elle sût l'analyser, elle n'en était que plus oppressée, et plus impuissante à se défaire de cette hantise pesante.

Or, un jour, Savigny revint à l'improviste. Rachel et Annette dînaient ensemble de meilleure heure pour aller au Châtelet. Annette dut embrasser poliment M. Savigny. Elle se rassit avec embarras. Sa mère se leva de table et emmena Jacques dans la pièce contiguë pour oser l'embrasser, lui reprocher sa longue absence, lui conter son chagrin lancinant de ces derniers jours. Annette fut vite oubliée, et sa mère l'envoya au théâtre en compagnie de la femme de chambre. Le lendemain, elle retournait chez les grands-parents Beer!

Car Jacques revenait impatient de s'enfermer de nouveau dans cette prison d'amour et de travail halluciné. Il se serait étonné de son propre état d'âme, si son désir et son rêve lui avaient laissé le temps de regarder en lui-même! Comment avait-il passé dix jours entre sa femme et ses enfants sans que cette douce influence eût repris ni touché son cœur? Il s'était montré affectueux et doux. Il avait joué, sans calcul d'ailleurs, une sorte de comédie de tendresse pour mieux voiler sa trahison. Si un scrupule l'effleurait, il sentait aussitôt se raidir en lui cette volonté d'accomplir son œuvre telle qu'il l'avait entreprise, dans cette atmosphère de désir et de mensonge, car sa volonté alors, si souvent flottante autrefois, prenait, fixée sur ce but unique, la tyrannie de la faim et de la soif. Du reste qu'avait-il vu à Boulogne? Il avait entrevu son foyer, sa vie passée, un horizon qui lui semblait lointain : mais presque toujours, devant ses yeux, c'était l'obsédant fantôme de nouveau fuyant et muet, qui se tenait, qui palpitait, qui l'attirait pour se jouer de lui.

Et maintenant, penché sur le cœur de Rachel, il réentendait les voix intérieures; et la même vie recommença, plus obstinée et plus recluse encore. Il y avait dans son ardeur au travail quelque chose de forcené. L'ennui de Rachel s'aggravait, et sa jalousie commençait à la rebeller contre l'œuvre où son amant s'enfermait tout entier. Seulement, si elle se plaignait, il la rappelait presque brutalement au respect de leurs conventions. Alors, irritée mais n'osant donner cours à sa rancune, elle se jetait presque à dessein dans des compagnies et des distractions que Jacques eût désapprouvées violemment, s'il les eût remarquées. Elle recherchait telles de ses camarades qu'il détestait le plus, espérant peut-être que, pour combattre

de telles fréquentations, il cesserait de la négliger ainsi des journées entières. Lui, cependant, restait à mille lieues de tels soucis, et, trouvant par elle son inspiration, vivait néanmoins loin d'elle.

Les semaines passèrent. Au plein hiver, noir et lugubre, où Paris étalé sous leurs yeux s'ensevelissait sous les brumes, succéda une saison molle, indécise, coupée de tièdes journées de soleil, et de retours au froid hostile et âpre. Chaque nouvelle journée, perfide ou clémente, exaltait Jacques davantage. Parfois il s'effrayait de cette facilité avec laquelle le drame se créait en lui. Après tant de luttes, si douloureuses, toute cette musique pouvait-elle donc jaillir spontanément, comme une source généreuse d'un rocher longtemps aride? Ne se réveillerait-il pas un jour de cet enthousiasme avec l'affreux sentiment que cette œuvre était vide et vulgaire? ou bien, un jour, ne se retrouverait-il point las et désespéré, l'esprit définitivement tari? Alors, remué par cette inquiétude, il se rejetait avec plus d'impatience dans ce songe; si la source coulait avec moins d'impétuosité, il lui suffisait de retourner près de Rachel pour que les flots plus pressés répandissent autour de lui le même fleuve d'harmonie, et plus Rachel se montrait à lui grave, silencieuse, passive, douce et meurtrie, plus elle reprenait sur son œuvre de mystérieux empire. Inexplicable miracle, sans doute! fertile vertu de l'amour coupable! contradiction intime, mais féconde! Il acceptait sans la sonder davantage cette énigme, et vivait, immobile mais tremblant, dans ce sombre domaine de passion et de poésie.

JEAN DE FOVILLE

(La fin prochainement.)

FRA DIAVOLO

ET

LE COMMANDANT HUGO

Sur cette « terre tragique » qu'est l'Italie du Midi, où le drame, sanglant, atroce, offre avec le cadre splendide un contraste étrange et malgré tout attrayant, parmi des peuples passionnés, mobiles, l'épopée révolutionnaire et impériale ne pouvait manquer de susciter des scènes extraordinaires. L'une des plus singulières est la lutte de Fra Diavolo contre les soldats de Napoléon.

L'histoire est surtout connue par le récit du plus actif adversaire de Fra Diavolo : physionomie bien originale aussi que celle de cet officier, endurci par la guerre de Vendée, pourtant épris de littérature, poète à ses heures, en attendant d'être glorifié par le Poète, son fils Victor Hugo.

De récents biographes, qui sont des apologistes, chez qui le patriotisme italien est avivé par le patriotisme régional, ont trouvé de précieux renseignements nouveaux, mais ils se sont écartés le moins possible du récit d'un vainqueur qui rend hommage à son adversaire [1].

1. Bruto Amante, *Fra Diavolo e il suo tempo*. Rome, 1903; Ernest Jallonghi, *Fra Diavolo, colonello-duca Michele Pezza*. Citta di Castello, 1910.

Aussi élogieux que ses confrères italiens pour celui qu'il regarde comme un officier brave et fidèle, mais plus défiant envers Hugo, qui se serait vanté à l'excès, M. Édouard Gachot a résolument suivi d'autres traces : *Histoire militaire de Masséna, la troisième campagne d'Italie (1805-1806)*. Paris, 1911; et *Nouvelle Revue* du 1er février 1902.

J'ai eu la bonne fortune de trouver des documents qui, en enrichissant la narration de la dernière campagne de Fra Diavolo, permettent de contrôler Hugo par lui-même[1]. En les comparant à ses souvenirs, on voit une fois de plus avec quelle prudence les mémoires doivent être lus par les historiens. Hugo est un Lorrain et cette race en apparence froide et réservée a parfois une imagination exubérante. Dans ses *Mémoires*, il amplifie, il dramatise. Il fait de son adversaire une sorte de héros. Il raconte qu'il a demandé au roi Joseph la grâce de Fra Diavolo vaincu, en vantant sa fermeté et son courage : alors, au contraire, il signait le rapport de ses opérations contre « un homme plus célèbre par des crimes que par des actions militaires,... plus accoutumé à fuir qu'à combattre », et qu'il ne craignait pas de comparer à Mandrin, Cartouche et Salembier.

Ce n'est point notre affaire de décider si Fra Diavolo fut un simple bandit, ou bien, comme le veulent unanimement ses récents historiens, un martyr de la légitimité et du patriotisme; mais les documents que nous apportons sont à l'honneur de son énergie morale et physique.

Michele Pezza, surnommé Fra Diavolo, n'était pas un déshérité. Ses parents faisaient le commerce des huiles, possédaient des terres, et leur maison, que l'on peut encore voir à Itri, est d'une apparence bourgeoise : il est vrai qu'avec leur douzaine d'enfants ils ne pouvaient s'enrichir. Michele, né en 1771, travailla chez un fabricant de bâts. Pour une vendetta d'origine mystérieuse, mais à laquelle Alexandre Dumas n'est pas le seul à mêler un motif passionnel, le futur chef, ayant tué deux hommes, se « mit en campagne » (1796). Il vagabonda, d'un côté ou de l'autre de la frontière. On peut accorder à ses apologistes qu'il n'est pas prouvé qu'il ait fait vraiment le métier de brigand et, facilement, il obtint la commutation de la peine, qu'il aurait dû subir, en treize ans de service militaire : à

1. Les documents émanant de Hugo sont, d'une part, ses lettres au chef d'état-major à Naples, le général César Berthier : elles proviennent des Archives d'État napolitaines et vont du 15 octobre au 29 novembre 1806; d'autre part, un « Rapport général des opérations de la colonne mobile centrale, depuis le 18 octobre 1806, jour de son départ, jusqu'au 3 novembre inclusivement, jour de son arrivée à Naples, par le chef de bataillon commandant la colonne, Naples, 4 novembre 1806 ». (Il se trouve aux Archives Nationales.)

Naples, la démarcation entre soldat et galérien n'avait jamais été bien établie. Il fut affecté à un régiment de Sicile, en janvier 1798; mais, en décembre de la même année, l'armée napolitaine s'étant évanouie devant les républicains de Championnet, il rentra chez lui. Très résolûment il tenta d'opposer aux Français une résistance que la lâche capitulation de Gaëte rendit vaine; le meurtre de son père, par des soldats polonais, pendant le sac d'Itri, donna à son ardeur une allure de vengeance. Ses bandes se signalèrent par leur férocité.

Bientôt la « République vésuvienne », comme l'appelait la reine Marie-Caroline, s'éteignait (juin 1799). Pezza retourna contre ses compatriotes sa haine des Français, et, quand les hordes de la « sainte Foi » s'organisèrent sous l'impulsion d'un étrange généralissime, le cardinal Ruffo, le soldat, nous ne dirons pas le déserteur, de la veille, par un avancement inconnu même aux armées révolutionnaires, devint colonel. Parmi les distinctions prodiguées aux chefs sanfédistes, le grade de colonel indiquait une faveur spéciale, qui fut accompagnée d'une décoration et d'une pension. Investi du « commandement général du département d'Itri », il devait assurer la sécurité des routes qu'il infestait naguère. On le prenait au sérieux; sa recommandation était efficace, tant pour obtenir la grâce de sanfédistes coupables d'excès trop forts, que pour faire octroyer des bénéfices à des ecclésiastiques qui l'avaient suivi comme chapelains. Il est vrai que ce colonel n'eut à diriger que des bandes irrégulières, des « masses », comme on les appelait. Or ces « masses », où des patriotes italiens voudraient voir aujourd'hui comme une levée populaire contre l'étranger, donnaient alors l'impression soit d'une jacquerie soulevée contre les propriétaires, soit d'un véritable brigandage. Au seul point de vue militaire, leur valeur était suspecte; la troupe de Fra Diavolo, dans l'expédition de Rome qui suivit immédiatement la reprise de Naples par les royalistes, avait donné le plus mauvais exemple, « n'ayant pas la plus petite figure de troupe, pas même de masse », et s'était signalée par « les plus énormes attentats ». Son chef avait été enfermé au château Saint-Ange, s'en était évadé et l'affaire s'était terminée par des compliments de la part du roi Ferdinand, le moins militaire des souverains : sans doute, disait la décision,

Pezza avait eu tort de ne pas attendre sa justification devant le conseil de guerre, mais ce colonel n'était pas encore bien instruit des règles de la discipline militaire et il avait rendu de bons services.

Dans la même expédition, quand le cardinal Ruffo avait interdit, par prudence, à Pezza et à ses gens l'entrée de Gaëte, le roi avait observé, au sujet de ce nouveau colonel : « Je conviens que c'est un chef de brigands, mais je reconnais aussi qu'il a bien servi. » Malgré des attestations de ce genre, il apparaissait que les masses étaient beaucoup moins un instrument de guerre contre l'ennemi qu'un moyen de terreur contre les classes aisées où se recrutait le libéralisme. Aussi étaient-elles un objet de haine; si bien que leurs chefs, une fois pourvus d'argent et de titres, se montraient surtout désireux de faire oublier la nature de leurs services, et l'on émettait en haut lieu la crainte qu' « ayant déjà fait leur fortune, ils ne s'exposent peut-être pas avec le même enthousiasme ». Lors de l'invasion napoléonienne, en effet, presque aucun ne bougea, si ce n'est pour se cacher.

Mais Fra Diavolo, à défaut de son zèle et de son ardeur, était obligé par sa gloire même. Il personnifiait presque ce système des « masses », qui allait, sous sa rude impulsion, donner la mesure de ce qu'il pouvait, non plus contre des compatriotes, taxés de jacobinisme parce qu'ils avaient de l'instruction ou du bien, mais contre des soldats. En 1806, le rôle de Fra Diavolo dans la défense de la frontière avait été fixé d'avance, mais l'espoir, dont se leurrait le gouvernement, d'arrêter l'invasion française par des négociations paralysa son activité : il dut se jeter dans Gaëte, d'où il fit de hardies incursions dans la contrée voisine. Cependant Joseph Bonaparte prenait possession du royaume; Masséna lui prêtait la terreur qu'inspirait son nom et Saliceti son astuce corse et ses remarquables talents d'homme d'État; Reynier lui conquérait les Calabres; mais Gaëte tenait toujours. La police du nouveau roi s'imagina avoir gagné quelqu'un dans la place et ce quelqu'un était Fra Diavolo, qu'elle pensait acheter pour 50 000 ducats, ce qui était une somme, vu surtout l'état du trésor. Mais la nuit où Pezza devait avoir une entrevue avec le général Lacour, commandant du blocus, c'est la garnison

qui fit une sortie. Les Français s'imaginèrent que le colonel avait été découvert et que pour cette raison il fut expédié en Sicile, afin d'y rendre des comptes à Ferdinand, réfugié dans cette île ; mais bientôt Pezza en revenait sur la flotte de l'amiral anglais Sidney Smith : en juillet il facilitait la descente du général Stuart à Santa Eufemia, en occupant Amantea dont il fit un point d'appui pour l'insurrection ; en août il attaquait, de concert avec Smith, la tour fortifiée de la pointe de la Licosa ; enfin, dans la nuit du 5 au 6 septembre, le même Smith le déposait sur la plage de Sperlonga, à mi-chemin entre Gaëte et Terracine : c'était la lutte suprême qui commençait[1]. Comme récompense on a promis à Pezza le grade de brigadier, la croix de saint Ferdinand, bien plus, le duché de Cassano, dont doit être dépouillée la puissante famille de ce nom, ralliée au roi français.

Le débarquement s'est fait sans difficulté ; les postes voisins se sont repliés en hâte. Fra Diavolo commande à quelques centaines d'hommes, en partie forçats délivrés dans une île voisine, mais il compte sur son prestige, dans ce pays qui est le sien. Aussi marche-t-il droit sur Itri, où la petite garnison est surprise et massacrée « d'une manière horrible » : on a retrouvé des soldats « les mains liées derrière le dos et le ventre ouvert[2] ». La population semble avoir accueilli avec enthousiasme l'illustre compatriote. Pourtant, à la première nouvelle, les Français, de Gaëte dont ils sont maîtres maintenant, sont accourus et, après un combat violent où Pezza aurait perdu cent cinquante hommes, ils l'ont rejeté dans les montagnes, le coupant du rivage où les Anglais avaient des velléités de prendre pied. Mais telle est la renommée du chef, que, même après cet échec, « la plupart des habitants des pays voisins ont arboré la cocarde des insurgés et lui ont écrit

1. Les livres que nous avons cités sont loin de s'accorder toujours et les manuscrits qu'ils ont utilisés paraissent contenir nombre d'erreurs de faits ou de dates. Avant eux le récit le plus détaillé était celui du comte Marulli, *Ragguagli storici sul regno delle Due Sicilie dal 1799 al 1815*, Naples, 1845, t. II, qui a beaucoup utilisé Hugo et les journaux du temps, mais dans un esprit bourbonien. Il faut, dans les diverses relations, s'avancer fort prudemment au milieu de détails parfois d'autant plus suspects qu'ils sont plus précis. L'itinéraire du chef reste particulièrement incertain, puisque Pezza visait justement à dépister.

2. Rapport du chef d'état-major général. *Archives de Naples.*

pour l'inviter à se rendre au milieu d'eux[1] ». C'est dans le peuple qu'il trouve ces dispositions; c'est aussi dans le clergé : le capucin Ravello le harangue et se fait son chapelain, l'évêque d'Aquino sera arrêté comme son correspondant. Mais la classe possédante, sachant le sort qui l'attend, fuit des localités les plus menacées vers Ponte-Corvo, la principauté de Bernadotte, où il n'y a que 37 soldats; vers Naples, qui de l'aveu du roi Joseph est « déjà dans l'épouvante »; vers l'État romain. Les gardes provinciales, particulièrement menacées, donnent l'exemple. Dans toute la région règne une véritable panique.

Suivi de près par les colonnes mobiles, qui lui ont infligé de nouvelles pertes, lui prenant entre autres son chapelain, dont le ministère aura été court, et son secrétaire, un certain Valdieghen, homme de confiance, disait-on, de la reine, Fra Diavolo hardiment s'est enfoncé dans l'intérieur et s'est arrêté dans Sora : il veut en faire un point d'appui pour l'insurrection et, de là, se lier avec les insurgés des Abruzzes. La petite ville est entourée, comme de fossés, par le Garigliano et le Val de Roveto, dominée par un vieux château des Frangipani; les portes sont barricadées, les maisons crénelées, les ponts coupés; le seul point guéable est gardé par une batterie de six pièces. Pezza y réunit entre deux et trois mille hommes.

Mais les colonnes françaises approchent; le chef d'escadrons Forestier arrive le premier; il tente l'assaut avec un bataillon de nègres du Royal Africain; on en retrouvera dans la troupe de Hugo et vraiment cet élément pittoresque eût manqué à ces aventures. Avec une « extrême bravoure[2] », digne de réjouir les partisans de la Force Noire, les *Mori* attaquent les retranchements, mais ils sont repoussés par un feu terrible et leur chef les ramène sous le bourg d'Arce pour attendre des renforts. Déjà ils sont en marche de tous côtés, réconfortant au passage les gardes provinciales. En tout 9 à 10 000 hommes sont sur pied. Les généraux Goulus et Cavrois s'établissent sur les limites des Abruzzes, pour couper les communications avec ces provinces, Valentin et Tisson sur le Garigliano, pour

1. Rapport du chef de l'état-major général.

2. Le mot est du Napolitain Marulli.

fermer le chemin de la mer ; d'Isernia le colonel Cavaignac se rabat vers Sora : « J'ai un pied dans l'étrier, écrit-il, et sept heures de chemin à faire ; la troupe est partie ce matin à 4 heures ; elle a onze heures de marche, demain autant, point de souliers. » C'est un divisionnaire, d'Espagne, un des « grands cavaliers de l'Empire », qui, sitôt la place reconnue, dirige, le 24 septembre, l'attaque de Sora : Cavaignac par la droite, Forestier par la gauche contournent la ville que d'Espagne attaque de front, franchissant le fleuve, qui n'était guéable « qu'à la hauteur des épaules », enlevant la batterie à la baïonnette, enfonçant la porte de Naples. Français, Italiens, Napolitains, nègres, se jettent dans la ville, où l'on tue beaucoup et qui est mise à sac. Mais Forestier a été retardé par un pays « coupé de bois, de fossés, sans aucun chemin », et Pezza avec cent hommes environ a réussi à s'échapper sur le territoire pontifical. Sur l'injonction des Français, le Pape a lancé un édit contre lui et mis en mouvement le « lieutenant-général de Frosinone ». Le fugitif tente de regagner la mer où les Anglais croisent toujours ; en septembre, il est signalé dans les montagnes sauvages qui s'étendent entre la côte, la frontière romaine et le Liri, aux environs même d'Itri.

***

C'est à ce moment que le chef de bataillon Hugo entre en scène : commandant au 20e de ligne, il venait de passer (le 28 septembre 1806) avec le même grade au 2e d'infanterie légère napolitaine. Joseph Bonaparte l'avait connu à Lunéville, où il était commandant de place pendant les négociations du traité de 1801 avec l'Autriche, et l'avait recommandé alors (sans succès) pour un grade supérieur, comme « un officier très distingué et plein de talent ». A présent il lui donnait une mission évidemment de confiance : dans le cercle de fer que les commandants de province avaient tracé, reliant les postes par des patrouilles de soldats et de miliciens, Hugo devait manœuvrer, fouiller les monts et les bois, débusquer le chef et ses derniers fidèles. Le commandant fit preuve d'une activité et d'une opiniâtreté qu'il n'a pas exagérées dans ses *Mémoires*,

non plus que les obstacles multipliés par le pays, le temps affreux, la difficulté à se renseigner et à vivre. Ses huit à neuf cents hommes, Corses, Napolitains, nègres, avec un faible détachement de la garde royale, furent soumis à de rudes épreuves. En marches forcées, par des sentiers de chèvre, à travers champs, ou dans le lit même des torrents, en courses de nuit, on fait jusqu'à vingt milles dans la journée, et pour un mille il faut une heure : c'est une lutte d'endurance avec « le meilleur marcheur du royaume ». On dort à peine quelques heures et jamais tous à la fois. « J'ai toujours du monde en route et le point donné comme étape n'est que le lieu de réunion. » On mange sur le pouce, quand on mange. Certaines localités, par peur, étaient désertées; d'autres, dans le Molise surtout, avaient été ruinées par le tremblement de terre de l'année précédente : à Cantalupo, ville de quatre mille habitants, on ne trouvait pas « une place pour abriter une sentinelle ». On conçoit que les ressources fussent maigres. « J'éprouve beaucoup de difficultés pour vivre, mais je tire parti de tout et mes distributions se font, comme je puis, en farine, en fromage, en vin. » Sous la pluie qui s'acharne, vêtements et souliers s'en vont en lambeaux.

Au sortir de Bénévent, où cependant le gouverneur qui y commande pour Talleyrand s'est activement employé à restaurer la troupe, le dénûment est tel que le commandant Hugo écrit au chef de l'État-major :

Je ne dois pas vous cacher que ma colonne tout entière a besoin d'être relevée. Faites-la rentrer dans les corps auxquels ses détachemets appartiennent et portez-m'en une autre sur Nola; j'irai l'y prendre; officiers et soldats, tous sont exténués de fatigue, sont nus et nu-pieds. Ce que j'ai fait avec elle a surpassé ses forces; je ne puis prendre Fra Diavolo qu'avec des troupes fraîches et des troupes que je puisse changer, lorsqu'elles ne pourront plus aller. Dites à Sa Majesté que le chef seul n'a pas besoin de repos, mais il ne peut rien seul et il l'est vraiment avec la troupe qu'il a, puisqu'il faut des opérations rapides et que les siennes ne peuvent plus l'être sans de nouvelles troupes[1].

Ainsi surmenés, nombre d'hommes ont dû être envoyés aux hôpitaux; au 23 octobre, l'effectif de la colonne n'était

1. Montesarchio, 21 octobre 1806.

plus que de 335 hommes, officiers compris (et l'on ne décomptait pour escorte de prisonniers qu'une centaine d'hommes).

Dans cette poursuite âpre et décevante, dans ces fatigues sans gloire, les troupes de Hugo furent admirables. Un pays de montagnes et de brigands convenait aux chasseurs de la Légion Corse. L'auteur des *Mémoires* raconte qu'à Bénévent les Corses, n'en pouvant plus, auraient refusé obéissance et qu'il eut l'occasion de « déployer toute la vigueur de son caractère ». Ni les lettres, ni le rapport ne font allusion à cet incident. Les noirs, moins préparés à ce genre de guerre, laissèrent proportionnellement plus d'hommes en route, mais ils montrèrent, dans la recherche, autant d'entrain et de flair. Même les Napolitains, que l'on avait répartis dans les diverses colonnes, parce que beaucoup connaissaient Fra Diavolo, faisaient de bons limiers et parfois manœuvraient en soldats. Hugo, qui d'ailleurs savait être agréable au Roi en le disant, les a vus « se former en bataille avec une ardeur et une célérité qui firent dire à toute la colonne : Voyez, voyez, comme les jaunes [1] vont bien ! »

Ce qui complique les difficultés, c'est que, pour ménager le pays, le dissuader de soutenir les insurgés, le Roi a prescrit rigoureusement à Hugo de payer tout ce qu'il prend. Que de scrupules parce que le commandant s'est fait céder une carte du pays appartenant à un Carme !

Je la lui ai payée six ducats [plus de vingt-cinq francs], ainsi qu'il a dit l'avoir payée lui-même. Si vous m'en envoyez une, je lui rendrai la sienne et il me remettra mon argent. Je pense que Sa Majesté ne désapprouvera pas cet acte d'autorité, puisqu'il était nécessaire et n'a rien eu de vexatoire, ayant payé; une carte pour un moine ne pouvait être qu'un objet de curiosité; pour moi elle était un objet de première nécessité pour le service du roi [2].

Le commandant s'efforce d'éviter la maraude, surtout celle qui s'aggraverait de sacrilège. A Acquaforte, abandonnée par

1. Sans doute à cause de l'uniforme jaune et noir qu'avaient les anciens fusiliers de la Cité (noyau du 2e léger).

2. De Cardinale, 24 octobre.

ses habitants, Hugo place dans l'église « une garde de sous-officiers, commandés par un officier ».

Les habitants répondent-ils à ces ménagements? L'esprit public, au début du mouvement, donnait de l'inquiétude : on ne pouvait obtenir de renseignements, fût-ce à prix d'argent, tant Fra Diavolo inspirait d'effroi. Même quand le prestige du chef fut abattu par des échecs successifs, la crainte persista. Pour vaincre ce sentiment et trouver des guides et des messagers, Hugo recourait à des procédés originaux : « Je marche avec un Christ dans ma poche. Sans lui on ne porterait pas mes dépêches. Je fais jurer aux paysans, sur cette image de la divinité, de fidèlement porter mes lettres; je leur fais avouer les petits chemins qu'ils disent ne pas connaître; enfin je tire parti de la superstition [1]. »

Dans quelques endroits, toute la population est d'accord pour résister aux insurgés; femmes et enfants même sont prêts à se défendre. Pourtant, sauf dans le Molise où Hugo trouve, à ce qu'il affirme, un concours presque unanime, les paysans ne sont jamais très sûrs. « Aussi, dit-il, j'attache beaucoup d'importance à les faire marcher avec nous et à les compromettre avec les brigands [2]. »

Compromettre, c'est le grand système politique et à l'égard de toutes les classes. Celle qui possède étant par avance compromise aux yeux des insurgés et des brigands, les Joséphistes trouvent chez elle un concours très actif. Les gardes civiques partout sont en mouvement et montrent parfois plus d'acharnement que les Français eux-mêmes. Le duc Carafa de Noja, aide de camp du roi et un de leurs commandants, rejoint Hugo par des chemins où celui-ci se demande « comment il ne s'est pas tué, » et, bien qu' « un peu fatigué », suit la chasse en bon sportsman. Le duc d'Accadia, chambellan, ne témoigne pas moins de zèle. Il y a bien quelques défaillances; la garde civique d'une commune voisine a eu ordre de surveiller le pont de Vinchiatura, par où Pezza pouvait passer : elle n'a pas obéi et son chef explique bonnement à Hugo furieux qu'il ne pensait pas qu'on pût se mettre en campagne

1. De San Giorgio, 26 octobre.

2. De Cardinale, 24 octobre.

par une pluie comme celle qui tombait ce jour-là. Mais, dans l'ensemble, les miliciens paient bravement de leur personne et parfois s'engagent seuls contre la bande.

A ces efforts énergiquement combinés, à l'activité infatigable de ses persécuteurs, Fra Diavolo oppose son extraordinaire endurance et toutes les ruses de son sac. Après ses échecs décisifs, il a partagé son monde en bandes qui se donnent aux gens du pays chacune pour la sienne, ce qui met les Français sur les dents; parfois celui qu'ils poursuivent est derrière eux. Presque en même temps le chef insaisissable a été vu dans un endroit, à la tête d'une troupe régulièrement formée, en uniformes blancs à revers bleus, avec la cocarde française, et ailleurs il était déguisé en paysan. Plusieurs fois il se fait passer pour garde civique, ce que permettait l'état encore rudimentaire de cette institution. En cette qualité il réquisitionne, loge chez l'habitant et même il lui serait arrivé de recevoir d'un officier, qui l'aurait en ce cas échappé belle, des ordres le concernant. Bien mieux, ayant pris dix soldats français, il les fait marcher devant lui et, servi par leur uniforme, « surprend les postes et les villages[1] ».

L'esprit napolitain, assez subtil pour animer la lourdeur de Ferdinand, le *Nasone* des lazzaroni, se retrouve dans quelques traits de Fra Diavolo : un jour, ayant dépouillé un courrier postal, il lui signe, pour sa décharge, un reçu. Il dépiste les plus fins limiers. Plusieurs fois, de l'aveu du seul général Valentin, des détachements sont passés à côté de lui sans le voir. Pour que les adversaires aient chance d'en venir à bout, il faudra qu'ils l'aient rejeté hors de cette région frontière qu'il connaît à merveille, où il a partout des amis, où son nom inspire à tous de la crainte.

*
* *

Hugo est entré en chasse vaillamment, mais même au début on ne remarque pas la robuste confiance que respirent ses *Mémoires*.

1. Lettre de Hugo, datée de Pozzilli, 15 octobre.

Je vous répéterai, mon général, ce que j'ai eu l'honneur de dire à son Excellence le ministre de la Police générale : Fra Diavolo ne peut être pris que par ses propres gens ou par une bande en qui il ait quelque confiance. Il faut que les paysans lui prennent ou lui tuent ses hommes par l'appât de quelques ducats; il ne pourra manquer d'en laisser, forcé comme il l'est à des marche rapides et dans des montagnes où les chèvres seules ont tracé des sentiers. Je suivrai Fra Diavolo, je l'attaquerai avec vigueur, s'il m'en laisse l'espoir. Mais il laissera ses gens et se retirera loin du combat. Sa Majesté peut compter sur mon zèle, sur mon activité, sur mon dévouement pour elle; c'est lui dire que je ferai tout ce qu'il est possible qu'un homme fasse. Fra Diavolo est déjà à deux marches de moi. Les communications entre les autres colonnes et la mienne ont été rompues dans les montagnes; il faut que je marche nuit et jour pour les rétablir[1].

Le duc Carafa n'a pas meilleur espoir : « Nous filons dans les montagnes comme des lapins, mais franchement je ne crois pas que nous puissions jamais rejoindre ce grand diable. »

C'est dans la nuit du 12 au 13 octobre 1806 que, sur l'ordre de son chef le général Partouneaux, qui commande la place de Naples, Hugo franchit le Liri. Fra Diavolo passe le fleuve en sens inverse pour gagner les hauteurs de la rive opposée, du côté de Cervaro. Dans ce bourg les gardes civiques sont sur pied, et, tandis que Hugo accourt, les nègres du capitaine Hippolyte escaladent le revers abrupt de la montagne; la troupe fouille les bois, mais, ignorant le pays, manquant de vivres, elle doit s'arrêter quelques heures. Pour les regagner on se met en marche par les deux flancs des montagnes, le long des précipices et sous une pluie battante, par Acquafondata : la ville a été complètement désertée par ses habitants, « dans la crainte de Fra Diavolo », assure Hugo. On y retrouve le duc de Noja, les Corses et les Napolitains, qui n'ont aperçu que quelques rôdeurs : témoignage qui ramène à de modestes proportions l'engagement dans lequel l'auteur des *Mémoires* aurait poussé, et « très vivement », « une arrière-garde laissée à dessein de l'arrêter dans les gorges ».

Le lendemain, la bande ayant franchi le Volturno, c'est dans les montagnes de Miranda, portion du sauvage Matese, qu'il

1. De Pozzilli, 15 octobre.

faut aller la relancer. Hugo feint de bivouaquer à Pozzilli, au-dessus de Venafro, et, en pleine nuit, remet en marche sa troupe fatiguée, perd trois heures à passer la rivière en bac, atteint à deux heures du matin Isernia.

Là, une nouvelle importante lui arrive : le 15 octobre une autre colonne, qui se rendait dans les Abruzzes, commandée par le lieutenant Cochet, de la garde royale, a eu connaissance de la présence de la bande dans les environs, l'a surprise au campement et lui a tué quatre-vingts hommes, fait 15 prisonniers. Une cinquantaine d'insurgés s'étaient prudemment dispersés la veille; d'autres les imitèrent, n'attendant pour se rendre que la publication de l'amnistie prévue. L'un d'eux, « celui qui a sauvé les Français qui étaient avec Fra Diavolo », — ainsi le désigne Hugo, — a rejoint la colonne et l'accompagne. Le reste de la bande, estimé à 50 ou 60 hommes, s'est jeté dans le Molise, milieu qui lui sera beaucoup moins favorable. Dans cette rencontre décisive, « le désastre de Miranda », comme il l'appelle, le commandant a servi de rabatteur, mais il n'a pas combattu. Il veut au moins avoir l'honneur de la capture et stimule le zèle de tous.

Il s'agit de fermer aux fugitifs l'accès de la côte de Salerne, vers laquelle ils semblent tendre, de garder tous les passages des torrents qui conduisent au Biferno et de les acculer, à la faveur de la crue produite par les pluies :

Je vous prie, mon général, de mettre en mouvement toutes les troupes qui se trouvent sur la ligne que ce brigand peut suivre, d'ici à Salerne... Il faut que les gardes civiques d'Alife, les troupes de Santa-Maria dei Goti et celles de Bénévent secondent le mouvement que je fais; il faut que Fra Diavolo se rejette sur elles ou qu'il se jette en Pouille. Je divise ma colonne, mais j'en combine les mouvements[1].

Pour passer à travers les mailles de ce filet, Pezza disperse son monde en petits détachements. Dès le 16 octobre Hugo est averti que le « chef marche seul avec son frère et quatre ou cinq hommes ». En rendant la poursuite plus difficile, ce fractionnement lui paraît propre du moins à encourager les gardes civiques. Les groupes d'ailleurs se reforment au besoin,

1. D'Isernia, 16 octobre.

car les gardes de Campochiaro et de la Guardia, préposées à la surveillance des gués, ont eu à engager un véritable combat, qu'elles soutenaient bravement quand les nègres accoururent à la rescousse. La bande laissa « plusieurs tués » et six prisonniers, dont un lieutenant de Fra Diavolo; si la garde de Bojano avait, comme elle en avait reçu l'ordre, occupé le bois de Vinchiatura, le reste, assure Hugo, eût été pris.

C'est cette escarmouche, présentée sous cette forme modeste dans le rapport du commandant, qui est devenue dans ses *Mémoires* le « combat de Bojano ». Du moins est-il impossible de trouver, soit dans le Rapport, soit dans les lettres, trace d'un autre engagement, et cependant la description des *Mémoires* est si romantique que Victor Hugo, *raconté par un témoin de sa vie*, n'a pas pu mieux dire : il pleuvait; les fusils étant trop mouillés, on s'aborda à coups de crosse, de baïonnettes, de poignards et « de cette masse d'ennemis vraiment courageux il n'échappa, pour le moment, qu'environ cent cinquante hommes », le reste ayant été tué ou noyé, sauf une trentaine de prisonniers. Ce combat, où des Africains luttaient aux côtés de Gaulois, évoquait dans la mémoire du vainqueur la bataille de Cannes.

Est-il indiscret de noter aussi une incertitude au sujet d'un coup de feu (parti d'un fusil moins mouillé, sans doute), et que reçut Hugo à la jambe droite au cours du combat? Les documents n'en parlent point; les états de services du général le placent à la date du 24 novembre : Fra Diavolo était pendu depuis douze jours et Hugo partait très gaillardement sur d'autres pistes.

A partir de ce combat, le gibier poursuivi ne peut plus faire front. Les chasseurs, malgré leur lassitude, reprennent courage. « Le temps continue à être affreux, mais c'est égal, rien ne m'arrêtera[1]. » Cette ardeur, que Hugo réussit à communiquer aux Napolitains, anime la lettre qu'il écrit de Bénévent le 20 octobre (huit heures du soir) :

J'ai poussé Fra Diavolo à travers les torrents, les neiges et les terres labourées jusque sur le Calore, qu'il a dû passer à Solopaca. Il doit être dans les montagnes entre cette rivière et la Faenza. J'ai

1. De San Giuliano, 19 octobre.

une colonne à Telese, qui a ordre de passer la rivière, s'il est possible, à Solopaca, pour suivre la marche de Fra Diavolo, une autre qui ferme le passage vers le Matese, au pont de Finocchio, une autre qui arrive ici, une quatrième que j'attends. Ma colonne est nu-pieds. Je me fais donner des souliers par M. le gouverneur de Bénévent, à qui je donne un bon sur le trésor royal.

Je mets en marche les gardes civiques pour couvrir la rive droite del Calore et la rive droite de la Faenza. Le projet n'est pas changé. J'attends le rapport de mes espions, de mes courriers, des commandants de mes colonnes pour marcher. Fasse le Ciel que je ne le fasse pas inutilement!

Fra Diavolo avait bien passé le Calore à l'endroit prévu, et, derrière lui, la crue montait et arrêtait deux jours la colonne la plus proche ; mais les Corses avaient franchi la rivière en amont et, renforcés par la garde civique de Vitulano, « onze compagnies bien disposées », fouillaient les bois du Monte Taburno, tandis que Hugo occupait la vallée qui sépare ce massif du Monte Vergine. Là le duc d'Accadia lui apportait, avec un important renfort de gardes provinciales, une gratification pour ses hommes et beaucoup de compliments pour lui-même ; mais la joie du docte commandant dut être doublée, à la pensée qu'il se trouvait dans le site très illustre des Fourches Caudines. Au vrai cette joie fut courte, car Pezza, peu soucieux de passer sous le joug, était déjà dans les taillis qui couvrent les flancs escarpés de la montagne sainte.

Hugo se lance hardiment à l'escalade du Monte Vergine, « à travers les nuages et le brouillard le plus épais », sur un sol glissant, qui oblige, à chaque pas, à se raccrocher aux broussailles. Il exprime la pensée que les Romains auraient pu en faire autant et on le devine satisfait d'avoir fait mieux que les Romains : « Peut-être, observe-t-il modestement, à l'époque où leurs armes éprouvèrent cet affront, ces monts étaient-ils plus difficiles. Les révolutions que ce pays a souffertes paraissent en avoir considérablement changé ou altéré la surface. »

Du sommet émergé des brumes une éclaircie révèle tout à coup le spectacle splendide de Naples et de son golfe; on se sent enfin en pays civilisé, pays de cultivateurs et de propriétaires, peu favorables aux « brigands ». Pourtant, si Fra Diavolo a pu s'abriter deux jours à l'ombre du sanctuaire vénéré, n'a-t-il pas fallu la complicité des bons moines? ce sera un

prétexte de plus pour leur expulsion. On avait, quelques mois plus tôt, arrêté un religieux du Mont-Cassin, comme espion de Pezza, et des gendarmes étaient venus visiter le couvent[1].

Contrairement au récit circonstancié des *Mémoires* il n'y avait pas eu, pendant l'exploration de la montagne, le moindre engagement avec la bande.

*
* *

Descendu du Monte Vergine, Hugo s'arrête, le 23 octobre, à Cardinale, où toute sa colonne le rejoint, toujours vaillante, mais réduite à 335 hommes[2] et dans un état de fatigue et de dénûment qui ne permet plus « de rien exiger d'elle ». Pourtant chez ces rudes soldats le chef escomptait encore l'enthousiasme produit par les éloges et les gratifications du Roi; lui-même affirmait son zèle en des termes qui prouvent qu'on appréciait l'importance de son action : « Je ne suis pas moins sensible aux expressions par lesquelles vous me peignez la satisfaction de Sa Majesté. Dévoué à son service, par attachement plutôt que par tout autre motif, elle ne verra jamais décroître mon zèle; elle n'en aura toujours au contraire que de nouvelles preuves. »

La piste, par malheur, était complètement perdue. Le 24 octobre, ayant pris langue avec les autorités du pays, et envoyé des espions de tous côtés, Hugo ne recueillait qu'un renseignement positif : Fra Diavolo avait été vu, près de là, le 21, dans la montagne; il était en petit équipage, « accompagné de huit personnes armées, mouillées jusqu'à la peau et traînant la savate à travers les terres glaises ». Le commandant espérait que peut-être il était resté caché dans

1. Manuscrit Fraya. Archives du Mont Cassin.

2.

	Officiers.	Sergents.	Caporaux.	Fusiliers.
État-major	1	»	»	»
Garde royale	2	2	3	46
Légion corse	2	7	10	74
2e d'inf. légère napolitaine	2	2	10	46
Royal africain	3	5	11	66
1er de ligne napolitain	2	1	1	29
	12	17	35	261

quelque cabane du Monte Vergine et, de Monteforte, barrant l'accès de la province de Salerne, il faisait marcher ses troupes en nombreux détachements; il avait eu soin d'adjoindre à chaque fraction quelques hommes du 2e régiment d'infanterie napolitaine, qui tous connaissaient Fra Diavolo; la plupart, en effet, provenaient du corps des fusiliers de la Cité, organisé par le duc d'Ascoli, surintendant de la police sous Ferdinand; ils avaient nécessairement vu le « colonel » Pezza. Des instructions écrites avaient été remises aux divers détachements. Le commandant les résumait ainsi :

Elles portent : 1° l'ordre de communiquer chaque jour entre eux à des heures non convenues; 2° de donner du ton à la garde civique en la faisant marcher avec tous les détachements et patrouilles; 3° de pousser, tous et chaque jour, des détachements de 25 à 30 hommes, moitié troupe, moitié garde civique, à plusieurs milles dans les parties les plus couvertes de la montagne, d'en visiter les cabanes et de me faire conduire tous les individus étrangers au canton; 4° de faire mettre aux gardes civiques des signes auxquels on puisse les reconnaître. Les monts Vergine sont non seulement très accessibles de tous côtés, mais ils sont cultivés presque partout et leurs sommets comme leurs revers sont couverts de châtaigniers; on y fait la récolte dans ce moment-ci. La partie basse est couverte de vignes et d'arbres. Nulle part on ne peut voir à quinze pas devant soi. C'est une des contrées les plus fertiles que j'aie parcourues. Des brigands peuvent vivre un an dans ces montagnes sans pouvoir être joints, si les paysans ne sont pas pour nous.

Il était grand temps d'en finir : des échappés de la bande, peut-être même un des frères de Pezza, venaient d'assassiner entre Fondi et Itri, un aide de camp du roi, porteur de dépêches impériales, le colonel Bruyère, un « joli officier » que Napoléon regretta (: « Encore s'il était mort sur le champ de bataille! ») et auquel Joseph fit élever un monument. Hugo rappela qu'il avait expédié à Naples sous bonne garde, — une garde noire —, l'homme qui pouvait faire trouver les assassins, et dans son indignation le *héros au sourire si doux* écrivait : « Le lieutenant, mon général, le lieutenant de Fra Diavolo, voilà l'homme qui manquait à la police et qu'il faut faire servir soit par les tortures, soit par les récompenses. Il était plus craint, plus cruel, plus fin que son chef. »

Mais Hugo fouillait en vain la montagne sainte de la base au sommet. Il se donnait la satisfaction de constater que « l'apparition de tant de colonnes et sur tant de points à la fois n'avait pas produit un mauvais effet », et promettait de ne laisser à l'ennemi aucune retraite vers la province de Salerne, mais déjà Fra Diavolo avait franchi le cordon de surveillance. C'est l'épisode hardi raconté par Hugo dans ses *Mémoires* : un régiment de cavalerie éclaire la route de Pouille, qu'il faut absolument traverser; Fra Diavolo se fait lier de cordes et ses compagnons se donnent aux soldats pour des miliciens ramenant un prisonnier; la conversation même, préalablement tenue entre le chef et ses fidèles, nous est relatée. D'après le *Rapport*, plus conforme à la vraisemblance, c'est à deux de ses compagnons que Pezza aurait prudemment confié le rôle scabreux de prisonnier. Qu'il ait, comme le dit un autre récit, poussé l'assurance jusqu'à se faire donner par les dragons des vivres et des cartouches, c'est probablement un trait ajouté par la légende.

Voici donc Pezza dans les environs de Salerne, en passe de gagner le Cilento, fameuse terre à brigands, que venait d'ailleurs de « pacifier » le général Lamarque. Mais le pays est bien gardé par des hommes actifs et vigoureux : le chef d'escadrons Martigue à Eboli, fameux par sa rudesse quand il menait des colonnes mobiles, le colonel Farine, qui commande la province, surtout le commissaire de police Monglas, une créature, peut-être un parent de Saliceti et de qui De Nicola, le Bourgeois de Naples, écrit : « On en a dit tout le mal possible ». Il est la terreur des brigands, qui finiront par l'assommer, dans un chemin écarté, et son chien avec lui : pour le moment le commissaire et son chien sont bien vivants et Monglas porte ses espions « sur un rayon de plus de trente milles ». Par des espions seulement le fugitif pouvait être à présent découvert. Tout en remettant en marche, sur nouveaux frais, Corses, Napolitains, nègres, Hugo en convient :

Ce ne sont plus des colonnes mobiles qui prendront Fra Diavolo; ce sont des gendarmes, des agents de police, des fusiliers de la Cité ou des espions. Mon détachement de chasseurs de la Cité est déjà réparti dans Castellamare et la Tour des Grecs. Les uns sont dépouillés d'uniforme, les autres le conservent, le reste patrouille

et cherche. J'ai joint à ceux que j'ai envoyés à la Tour des Grecs un homme qui a été de la bande de Fra Diavolo et à qui j'ai donné des instructions verbales. Je vous prie de me faire renvoyer les chasseurs de la Cité qui ont quitté mon détachement depuis mon départ de Naples; ce sont eux, qui, déguisés, pourront rendre le plus de services[1].

Enfin tant de soins paraissent sur le point d'aboutir; tous les renseignements concordent : Fra Diavolo doit être tapi parmi les bois et les vignes qui couvrent le mont Lattaro. Dans ces gracieuses collines, situées à la base de la presqu'île de Sorrente, Hugo va organiser une battue formidable. Les « marines » sont surveillées rigoureusement et, tandis que la cavalerie de la Garde, appelée de Nocera, s'établit sur la route qui sépare la presqu'île de l'intérieur, que les gardes civiques sont envoyées sur la rivière de Sarno, couvrant les environs du Vésuve, les Corses ont ordre d'empêcher, par d'incessantes reconnaissances, le fugitif de sortir. Et voici le plan du commandant :

Mon projet serait, pendant que la route est couverte, de faire pénétrer par un grand nombre de points à la fois, dans les monts Lattaro, dès le coucher du soleil, toutes les gardes civiques du voisinage : elles battraient tous les points pendant la nuit et se retireraient au point du jour. Aussitôt la rentrée des gardes civiques dans leurs villages respectifs et dès la pointe du jour, toutes les troupes à mes ordres, divisées en petits détachements de 12 à 15 hommes, pénétreraient de tous côtés dans les monts Lattaro et ne les quitteraient que pour rentrer la nuit dans leurs positions. Les gardes civiques et les troupes continueraient ces battues jusqu'à ce qu'elles aient produit un résultat. Si je les fais agir séparément, c'est que je crains beaucoup les méprises; si je fais agir la garde civique pendant la nuit, c'est que mieux que la troupe elle connaît les localités; c'est que, sans craindre d'excès de sa part, elle pourra pénétrer dans les cabanes et fouiller les maisons des habitants pendant la nuit. Si je faisais faire cette opération par les troupes, j'aurais à redouter tous les crimes auxquels les traîneurs se livrent, et je pourrais faire des ennemis au roi en cherchant à les détruire. Les troupes, en agissant de jour, marcheront plus réunies; elles prendront connaissance des localités; si elles fouillent des cabanes, des chaumières, des maisons isolées, ce sera sous l'œil surveillant du chef qui commandera le détachement. Par ces mouvements,

1. De Lettere, 26 octobre.

Fra Diavolo ne pourra prendre de repos ni nuit ni jour. Quelques hommes de sa troupe, moins infatigables que lui, pourront tomber entre nos mains et, par l'espoir du pardon, nous indiquer son repaire[1].

Pour l'exécution de mouvements aussi fébriles, la colonne est bien lasse et bien réduite; des Napolitains, officiers même, « dans la crainte de se fatiguer davantage », sont restés en route ou ont cédé à l'attraction de Naples. Par les retraites, les dispersions et les maladies, des 50 hommes du 1er de ligne il en reste 26, des 100 du 2e léger une quarantaine; il manque une vingtaine de Corses; les noirs sont tombés au tiers de leur nombre. C'est cette poignée d'hommes qu'il fallait encore disséminer « pour trouver un homme caché dans les rochers et les bois des montagnes ». Les mouvements de toute la nuit ne découvrirent rien et au matin Hugo apprenait que l'avant-veille dix hommes armés avaient passé à Santi-Quaranta, y avaient dîné et pris un guide : si c'était Pezza, il avait donc forcé l'entrée de la province de Salerne; il avait pu gagner le Cilento, déjà peut-être s'embarquer : rude coup pour Hugo après tant de constance!

Je serai bien malheureux si la nouvelle se confirme que Fra Diavolo a passé et surtout passé depuis avant-hier. Je comptais que la ligne était formée de manière à l'arrêter sur tous les points... Je ne me suis jamais dissimulé combien l'opération qui m'était confiée était délicate. Tant que Fra Diavolo aura une troupe il sera facile à joindre; quand il n'aura plus de troupe il faudra le chercher et, pendant qu'on le cherchera, il sera en marche. Dites à Sa Majesté, mon général, que je ne suis pas rebuté, mais seulement peiné à l'extrême de voir un de ses plus dangereux ennemis encore au moment de s'échapper. Mon activité et sa confiance pourront me mettre dans l'état de rendre de nouveaux services. J'attends le retour du guide qui a conduit Fra Diavolo, si c'est lui, car il n'est pas de retour; et si humainement je puis encore quelque chose, je ne négligerai rien[2].

A cette déception aboutissait une poursuite qui avait duré vingt jours, « sans séjour et sans repos, depuis les montagnes du Garigliano jusqu'à Eboli, à travers les neiges, les précipices

1. De Lettere, 27 octobre.
2. De la Cava, 28 octobre.

et les torrents des plus hautes montagnes de l'Apennin ». Le zèle du brave commandant ne trouvait plus d'aliment digne de lui : le cabaretier de Santi-Quaranta, amené devant lui, n'avait rien su dire; une petite bande était pourchassée près du Lattaro et perdait deux hommes dans les ravins, mais c'étaient brigands du cru avec qui Pezza n'aurait eu garde de frayer; des soldats déguisés mettaient la main sur un ex-« tambour » de Fra Diavolo, qui s'était assez imprudemment fait employer dans les transports militaires. Pour finir, Hugo communiquait ce renseignement au moins suspect : « La femme qui suit Fra Diavolo est une marquise dont le mari a été dernièrement fusillé en Calabre; elle est vêtue en homme[1]. »

Au moment ou Hugo terminait ainsi son rôle actif dans la poursuite de Fra Diavolo, celui-ci n'en était plus à pouvoir attacher des marquises à sa fortune : après une dernière rencontre avec des gardes civiques, il s'était séparé des quelques fidèles qui lui restaient et errait seul dans les montagnes de Salerne, déjà couvertes de neige, et son suprême espoir était de s'embarquer par surprise. La dernière phase des aventures de Fra Diavolo nous est surtout connue par des compatriotes qui visiblement ont dû parfois faire appel à leur imagination. Les détails les plus vraisemblables semblent être ceux de la relation publiée par M. le sénateur Giustino Fortunato[2]. L'auteur est un fonctionnaire de Campagna d'Eboli; là il a appris de première source la mort du dernier compagnon de Pezza, Vito Adelizzi, qui, lui, connaissait bien le pays, mais aussi y était trop connu et fut tué par des gens avec qui il aurait eu une vendetta; il a assisté à l'interrogatoire d'un gradé de la bande qui, capturé, fit connaître le taillis où l'on avait enfoui la bannière bourbonienne, brodée, dirent les journaux, par les princesses royales; il a été témoin de l'activité de Monglas, qui courait le pays avec un piquet de lanciers.

Fra Diavolo eut-il, comme le rapporte Hugo, ce suprême outrage d'être dépouillé de ses armes et battu par des brigands

1. De la Cava, 29 octobre.

2. *Rivista Settimanale* du 13 septembre 1881. Le manuscrit appartient à Società di Storia Patria de Naples. Nous sommes heureux d'attirer davantage l'attention sur cette intéressante publication d'un des hommes qui honorent le Midi italien.

de profession, qui lui reprochèrent par surcroît de ne pas s'être armé pour la bonne cause[1]? Ce qui est certain, c'est que l'appât de la prime de quatre mille ducats (17 000 fr.), promise à qui s'en emparerait, lui rendait la rencontre d'un bandit aussi dangereuse que celle d'un soldat. Plus sûre encore était la foule bigarrée d'une grande ville où il se perdrait en attendant une occasion de s'embarquer. Travesti en mendiant, ayant, nous dit-on, coupé sa moustache et rogné les pans de son habit de castor vert, ne gardant de sa caisse militaire que cinq carlins en poche, il se mit en route vers Naples. Il n'alla pas loin. Loqueteux, épuisé, transi de froid, — il avait neigé la nuit, — le « colonel-duc » entra, le 1er novembre, de grand matin, dans Baronissi, gros bourg sur la route de Pouille. Pour compléter un si piteux équipage, Pezza s'était joint à une chevrière qui suivait la même route. Le pharmacien Matteo Barone venait d'ouvrir sa boutique. Apercevant la femme, « qui ne jouissait pas d'une bonne réputation », il la plaisante sur sa brillante et matinale acquisition; elle répond qu'elle ne connaît pas son compagnon; et, toujours riant, l'autre s'écrie : « C'est peut être Fra Diavolo! — Plutôt Fra Malora (frère Misère) », riposte le mendiant. Mais le pharmacien est en même temps caporal dans la garde provinciale, dont le zèle et la défiance sont en éveil depuis que le fugitif est signalé dans ces parages. Il fait entrer le vagabond, d'autorité, disent notre chroniqueur et le *Corriere di Napoli*; par ruse, dit Hugo, en l'invitant à se chauffer et à boire un peu d'eau-de-vie. Ruse ou violence étaient également inutiles avec un homme désarmé, qui se traînait à peine. Des gardes arrivent, l'arrêtent et don Matteo conduit lui-même sa prise à Salerne. C'est, comme l'a rapporté Hugo, un Napolitain du 2e léger, un de ces soldats à demi sbires qu'il avait distribués de tous côtés, qui leva les derniers doutes sur l'identité du prisonnier. Faible consolation pour le commandant qui, ayant débusqué et pourchassé le chef, voyait un autre s'en emparer sans peine. Dans son rapport, il se plaignait que les journaux fissent honneur de la capture au pharmacien (il dit : épicier), au

1. Ou bien, suivant le narrateur de Campagna, fut-il épargné par les meurtriers d'Adelizzi, bien traité même jusqu'au moment où, présumant l'intention qu'ils avaient de le livrer, Fra Diavolo aurait repris la fuite?

détriment de la colonne. La promotion au grade de major, dans ce Royal Corse qu'il avait pu apprécier, et la faveur constante du roi lui procurèrent une satisfaction efficace.

La fin de Fra Diavolo est connue; les journaux de Naples, malheureusement partiaux, en ont fait le récit, auquel ajoutent peu les manuscrits recueillis récemment, notamment le *Diario* de De Nicola. C'est le 3 novembre que Michele Pezza, garrotté comme un malfaiteur, rentra à Naples dans une voiture entourée de tous côtés par des lanciers polonais; de la cavalerie précédait et suivait; de l'infanterie formait la haie jusqu'à la prison du Carmine. A l'honneur de l'illustre partisan étaient manifestement et ce déploiement de forces et le silence profond de la foule, tandis que, hors de Naples, le cri se répandait dans tout le royaume : Fra Diavolo est pris! C'est le 10 du même mois que l'accusé comparut.

Il fut jugé par le tribunal extraordinaire de Naples, institué pour punir les crimes qui nécessitaient une enquête, tribunal à moitié militaire, mais entièrement napolitain. Il fut défendu par un avocat célèbre, de son choix; lui-même garda le silence. L'audience, tenue au palais de la Vicaria, eut un caractère solennel et attira une grande foule. Le même jour rentrait à Naples la colonne de Hugo.

On a dit que Joseph Bonaparte avait fait offrir à Pezza sa grâce, s'il consentait à le servir. Rien n'eût été plus contraire à la politique du nouveau roi, car, s'il est vrai qu'à la même date il accordait l'amnistie et un commandement de corps franc à Sciabolone et à Piccioli, les grands chefs des Abruzzes, ces chefs n'avaient pas été pris; de plus c'étaient des hommes de condition plus élevée, d'une classe que le gouvernement cherchait à rallier. Fra Diavolo, chef populaire, représentant des « masses » abhorrées, n'avait aucune grâce à espérer : c'eût été une faiblesse inutile, une offense aux « patriotes », qui, avec l'historien Colletta, ne voyaient en lui qu'un « infâme chef d'assassins ». Le marquis Rodio, supérieur à Pezza par la naissance, par le caractère, par les dignités, mais comme lui lié, malgré qu'il en eût, à l'origine de sa fortune, haï par suite des patriotes, avait été fusillé, bien que d'abord acquitté par un conseil de guerre! Que pouvait donc espérer Fra Diavolo, dont la haine contre les Français avait fait la gloire, qui

avait dupé la police dans la négociation de Gaëte, et sur la tête duquel on avait appelé la vindicte publique? Attendait-on du moins qu'il dénonçât ses « complices »? Ses partisans s'étaient suffisamment révélés. Il paraît d'ailleurs que dans ses interrogatoires il ne se priva pas de compromettre beaucoup de monde : les journaux ne sont pas seuls à le dire; Joseph l'a écrit à l'Empereur et plusieurs personnes furent exilées. A Hugo le roi déclara qu'il ne pouvait pas traiter Pezza en prisonnier de guerre et Hugo, d'ailleurs, on l'a vu, ne dut pas intervenir dans un sens aussi favorable qu'il se l'imagina depuis. Pourtant la qualité militaire de Fra Diavolo, en dépit du genre de guerre qu'il avait mené et de la composition de ses bandes, ne faisait aucun doute : l'amiral Sidney Smith demanda qu'il fût échangé, — trois parlementaires vinrent de Capri à cet effet, — et menaça même d'exercer des représailles sur les prisonniers français.

C'est sur le gibet que périt le colonel Pezza, le 11 novembre à midi, au Vieux Marché, théâtre de tant de scènes tragiques, depuis Masaniello, depuis Conradin! Si le prisonnier montra de la faiblesse, jusqu'à maudire ceux qui l'avaient envoyé à sa perte, on ne saurait le reprocher à un homme déprimé par une fuite angoissante, conscient de la haine que lui portaient, plus encore que les Français, une foule de ses compatriotes, déçu enfin dans ses rêves de noblesse et de gloire. Les registres de la congrégation des Blancs, vouée à l'assistance des condamnés[1], montrent Fra Diavolo mourant « en vrai chrétien et avec beaucoup d'édification ». Pendu jusqu'au soir, le corps fut enseveli dans l'église de l'hôpital des Incurables. A Palerme, la cour de Ferdinand assista à un service solennel pour le repos de l'âme du « très digne colonel don Michele Pezza,... pris par trahison et mis à mort sur le gibet, après un procès hâtif, fabriqué par un tribunal de scélérats félons ».

JACQUES RAMBAUD

1. Cités par M. B. Amante. Nous avons trouvé aux Archives nationales l'avis imprimé des obsèques.

LE PROBLÈME DE L'HEURE

Aux hommes désireux de mesurer le temps pour régler sagement leurs actions, la Nature bienveillante a donné deux horloges. L'une formée par le Soleil, découpe l'année en saisons, en jours et en nuits, et régit impérieusement toute vie sur la Terre; ainsi, une division du temps qui n'aurait pas pour base les mouvements du Soleil serait arbitraire et sans valeur pratique; c'est pour cela que l'*heure civile*, celle qu'indiquent nos horloges, est l'heure solaire, légèrement corrigée afin de compenser les variations du jour réel pendant le cours d'une année.

L'autre horloge, dont les étoiles marquent l'heure au cadran du Ciel, possède, au contraire, un mouvement d'une régularité absolue; le temps qui s'écoule entre deux passages d'une même étoile au méridien, n'a pas varié d'une quantité mesurable depuis l'origine de l'humanité [1]; c'est ce temps, divisé en vingt-quatre heures, subdivisées elles-mêmes en minutes et secondes, que les astronomes, épris de précision, ont choisi comme unité; l'*heure astronomique*, déterminée dans chaque observatoire par les observations d'étoiles, est plus courte, de quatre minutes environ, que l'heure civile, mais les mouvements du Soleil sont connus assez exactement pour qu'on puisse passer de

1. Abstraction faite de certaines étoiles rapprochées qui ont un mouvement apparent, d'ailleurs extrêmement faible : Voir *la Carte du Ciel*, *Revue de Paris*, 15 avril 1913.

l'une à l'autre. Ainsi, l'heure astronomique, qu'on mesure, donne l'heure civile, qu'on utilise, et l'une des principales tâches des observatoires consiste à déterminer la première avec toute la rigueur possible pour en déduire la seconde et nous mettre à même de régler nos horloges.

Pour s'aider dans cette tâche quotidienne, les observatoires possèdent des *garde-temps*, c'est-à-dire des horloges d'une régularité extrême, qui devraient, une fois bien établies, donner automatiquement l'heure astronomique. S'il en était ainsi, la tâche des astronomes serait bien simplifiée ; ils n'auraient, une fois l'an, qu'à vérifier, par acquit de conscience, que leur garde-temps est toujours d'accord avec la grande horloge stellaire ; mais la réalité est loin d'être aussi simple. Si bien agencée qu'on suppose l'horloge, elle est assujettie aux variations de température et de pression, à la viscosité des huiles de graissage, aux imperfections inévitables du mécanisme ; en fait, il n'y a pas de garde-temps qui puisse conserver l'heure exacte, à une seconde près, dans l'intervalle d'une semaine ; les observatoires possèdent, il est vrai, plusieurs pendules et prennent la moyenne des indications, mais ceci n'est qu'un pis aller ; le vrai remède consiste à faire, toutes les nuits, des observations astronomiques, car l'horloge stellaire est la seule qui ne se dérange jamais, mais son cadran se couvre souvent d'un voile ; il y a, surtout en hiver et dans notre brumeuse Europe, des périodes de plusieurs semaines où les observations sont impossibles ; le cas s'est produit, en janvier 1911, à l'Observatoire de Paris et, par un hasard malencontreux, il coïncidait, avec un accident survenu aux pendules, si bien que, pendant plusieurs semaines, l'heure ne fut connue qu'avec une regrettable imprécision.

*
* *

De tous temps, les astronomes ont connu ces misères ; ils n'en ont pas moins consciencieusement accompli leur tâche qui consiste à distribuer l'heure dans la région avoisinant leur observatoire. Mais quelle heure ? Jadis, chaque ville avait la sienne ; il y avait l'heure de Paris, celle de Brest, en retard de

vingt-sept minutes sur la précédente, celle de Nice en avance de vingt minutes; et les choses étaient bien ainsi, au temps des pataches, à l'époque où l'existence humaine s'écoulait presque entière à l'ombre du clocher natal. Mais les chemins de fer et les télégraphes ont eu vite fait de modifier les conditions de notre existence; sous le régime de l'heure locale, le train paraissait mettre cinquante-quatre minutes de moins pour aller de Paris à Brest que de Brest à Paris; une dépêche partie de Nice à midi, était reçue à Paris à onze heures quarante minutes. Ces conséquences paradoxales étaient inacceptables; chaque ville eut donc, à côté de l'heure locale, l'*heure de la gare*, c'est-à-dire celle de Paris; le remède était pire que le mal, car c'est trop d'avoir deux heures dans un même lieu; mais le choix fut bientôt fait, et il se fit spontanément; lorsque la loi du 15 mars 1891 rendit l'heure solaire moyenne de Paris légale pour toute la France, elle ne fit que consacrer un état de choses établi; la gare avait asservi le clocher.

Une évolution parallèle s'accomplissait, pour les mêmes causes, dans tous les pays civilisés, et c'est ainsi qu'à la fin du XIXe siècle, les *heures nationales* prirent la place des heures locales. Mais ce progrès n'était qu'une étape; regardez, par exemple, ce qui se passait autour du lac de Constance, adjacent à cinq états différents, la Suisse, le grand-duché de Bade, la Bavière, le Wurtemberg et l'Autriche; vous n'aurez pas de peine à imaginer les tribulations des compagnies chargées d'établir les horaires des bateaux, et celles du voyageur obligé à se reconnaître parmi tant d'heures différentes. Inversement, dans les grands États, comme la Russie, le Canada, les États-Unis, l'emploi d'une heure unique légalisait l'anachronisme : avec l'heure de Washington midi sonnait aux horloges de San Francisco trois heures avant que le Soleil eût atteint le milieu de sa course. Enfin, il faut penser à ceux qui voyagent, dont le nombre s'accroît d'année en année; nous avons tous connu l'ennui d'avoir à retarder notre montre de neuf minutes vingt et une secondes en abordant en Angleterre, et de l'avancer de quantités variables et compliquées en franchissant les frontières d'Allemagne, de Suisse ou d'Italie.

Toutes ces tracasseries, qui se superposent désagréablement à celles de la douane, peuvent être amoindries par un accord

international; mais comment faire? En choisissant une *heure universelle*, la même pour toute la croûte du globe? Il n'y faut pas songer; rien ne peut empêcher que le Soleil ne soit le grand balancier de notre vie, et tout système horaire qui appellera midi l'heure de son lever ou de son coucher n'est qu'une pure chimère. Pourtant, nous ne sommes pas acculés à une impasse car il existe une solution, ou du moins un compromis, suggéré il y a plus de trente ans par l'Institut scientifique du Canada : la Terre est découpée en vingt-quatre tranches, ou *fuseaux*, à l'aide de méridiens distants de quinze degrés; chacun de ces fuseaux possède une heure unique, et on passe d'un fuseau à un autre en ajoutant ou retranchant un certain nombre d'heures « rondes »; autrement dit, dans le monde entier, toutes les horloges marquent, au même instant, le même nombre de minutes et de secondes, et elles ne diffèrent entre elles que par le nombre des heures.

Comme toutes les idées justes, celle-ci fit son chemin peu à peu; adoptée d'abord par les États-Unis, elle fut acceptée progressivement par tous les pays; et un moment vint où, seule, la France conservait son heure nationale réglée sur le méridien de Paris. Qu'on ne s'étonne pas trop de nous voir en cette posture rétrograde; la froide logique n'est pas seule au monde; il faut compter avec les impondérables, c'est-à-dire avec les sentiments, puissants et respectables lorsqu'ils s'appuient sur un passé glorieux.

Puisque la terre est ronde, il y a une infinité de manières d'y découper les vingt-quatre fuseaux horaires; mais il faut bien en choisir une et fixer *le méridien origine* à partir duquel on compte les heures; il est évident que ce méridien, dont les positions par rapport au reste de la terre doivent être connues très exactement, doit passer par un grand observatoire. En fait, le choix ne pouvait porter que sur Greenwich ou sur Paris : tous deux peuvent se prévaloir d'immenses services rendus à la géodésie; tous deux tiennent actuellement le premier rang dans la science; enfin la faible différence de leurs longitudes ne donne aucune raison de préférer l'un à l'autre. Mais, à côté des sentiments, il y a les faits : le pavillon anglais couvre toutes les mers et le cinquième des continents habités; c'est pour cela que, peu à peu, toutes les nations se rallièrent

au méridien de Greenwich. Dès lors, la France n'avait plus qu'à s'incliner; elle le fit avec bonne grâce; la loi du 9 mars 1911 déclare que « l'heure légale en France et en Algérie est l'heure du temps moyen de Paris, retardée de neuf minutes vingt et une secondes ». Par une pardonnable réticence, la loi s'abstient de dire que l'heure ainsi définie est celle de Greenwich, et notre amour-propre peut feindre de croire que nous avons adopté l'heure d'Argentan, qui se trouve presque exactement sur le même méridien que l'observatoire anglais. Les plus belles victoires sont, paraît-il, celles qu'on remporte sur soi-même; à ce compte, nous avons lieu de nous féliciter d'avoir levé le seul obstacle qui s'opposât encore à l'adoption de l'heure internationale; d'ailleurs, pour estimer notre mérite, il n'y a qu'à voir les efforts, inutiles jusqu'ici, du monde savant anglais pour faire adopter par la Grande-Bretagne notre admirable système métrique, si logique et si simple qu'il a su s'imposer, par ses seuls mérites, aux neuf dizièmes du monde civilisé.

La solution du problème horaire par les fuseaux n'est pas, cependant, sans soulever quelques difficultés; j'en voudrais donner une idée en énonçant un problème sur lequel le lecteur pourra, à loisir, exercer sa sagacité. Supposons que l'instant actuel s'appelle, pour tout le fuseau de l'Europe occidentale auquel nous appartenons, *lundi midi*, et cherchons comment devra s'appeler le même instant dans le fuseau diamétralement opposé au nôtre, le douzième par conséquent, qui passe, entre l'Asie et l'Amérique; par le détroit de Behring et traverse dans sa grande largeur l'Océan Pacifique en coupant la Nouvelle-Zélande. Nous pouvons faire notre compte par deux routes différentes, c'est-à-dire en allant vers l'Est ou vers l'Ouest : en nous déplaçant vers l'Est, nous rencontrons d'abord le fuseau de l'Europe centrale, où toutes les pendules marquent une heure, celui de l'Europe orientale, où elles en indiquent deux, et ainsi de suite, en ajoutant une heure pour chaque fuseau, jusqu'au douzième où l'instant actuel devra, en bonne justice, s'appeler minuit (*nuit de lundi à mardi*). Cheminant maintenant, en sens inverse, à travers l'Atlantique et l'Amérique, nous trouverons, dans les fuseaux successifs, onze heures du matin, dix heures, neuf heures, et ainsi de

suite jusqu'au douzième fuseau où l'instant considéré devra, tout aussi justement, s'appeler minuit (*nuit de dimanche à lundi*) : ainsi, deux désignations pour un même instant, sur un même fuseau! La difficulté est insoluble, mais sans intérêt pratique tant que les humains n'auront pas trouvé le moyen de faire, entre leurs deux repas, le tour de la terre; quant aux voyageurs qui traversent le Pacifique, ils se tirent d'affaire en ajoutant un jour à leur calendrier quand ils traversent le douzième fuseau d'Est en Ouest, et en retranchant un jour quand ils cheminent en sens inverse; moyennant cette précaution, ils se trouvent ainsi d'accord avec les humains sédentaires. D'ailleurs, ces difficultés ne sont pas liées au système des fuseaux horaires, et ceux qui ont lu le *Tour du Monde en quatre-vingts jours* se souviennent certainement de l'amusante erreur qui assure le succès de Philéas Fogg.

*
* *

Ainsi, à force de persévérance et de bonne volonté, on a fini par résoudre le problème de l'heure; mais on l'a résolu sur le papier : c'est bien de décider que toutes les horloges du monde marqueront, au même instant, le même nombre de minutes et de secondes; encore faut-il que cette décision soit réalisable et réalisée. Heureusement la science, en créant ce nouveau problème, nous a donné les moyens de le résoudre.

Une première solution est vieille comme la géodésie elle-même : il suffit d'avoir un chronomètre, réglé sur l'heure de Greenwich, et de le transporter aux différents points du globe; comme on sait toujours dans quel fuseau horaire on se trouve, l'incertitude ne porte que sur les minutes et les secondes; ainsi, on pourrait imaginer un « horloger du Monde », en incessant voyage et chargé de remettre à l'heure toutes les horloges de l'Univers; c'est, d'ailleurs, par ce procédé que s'effectuait, jusqu'en 1912, le réglage des pendules des chemins de fer, qui distribuent pratiquement l'heure dans toute l'étendue d'un réseau; un jour par semaine, l'horloge centrale de Paris était visitée, remontée et remise à l'heure légale; on réglait ensuite sur cette horloge un jeu de chronomètres de précision,

qui étaient remis aux chefs des trains express ou rapides, et qui servaient à régler les pendules des gares d'arrêt; ces gares fonctionnaient à leur tour comme centres horaires et transmettaient l'heure légale, à l'aide des trains omnibus, à toutes les autres stations; en somme, il fallait deux jours pleins pour que l'opération fût achevée.

Cette méthode est restée, longtemps, la seule générale et pratique; elle s'appliquait surtout, au temps de la navigation hauturière à voile, pour permettre au capitaine de « faire le point »; c'est-à-dire de déterminer sa position sur la carte. Cette opération comporte, on le sait, deux opérations successives, la mesure de la latitude, qui s'effectue à l'aide du sextant, et celle de la longitude, définie par la différence entre l'heure locale, donnée par le Soleil et les étoiles, et l'heure du méridien d'origine, conservée par le chronomètre. Il n'y avait pas de capitaine au long cours qui n'eût, au moins, deux chronomètres, dont l'un prenait la mer avec lui tandis que l'autre, en pension chez un horloger du port d'attache, était soigneusement réglé en attendant de partir à son tour. Mais si les pendules des observatoires sont sujettes à erreur, c'est pis encore avec les chronomètres de bord. Dans une navigation de plusieurs mois, les perturbations possibles se comptent par minutes; or, à nos latitudes, une erreur d'une minute dans la mesure du temps correspond à un déplacement de 20 kilomètres dans l'estime de la position sur la carte, et cette erreur n'est pas sans importance quand on navigue dans des parages dangereux. Tous les livres qui ont bercé notre jeune imagination, depuis *Robinson Crusoé* jusqu'à *Paul et Virginie*, nous ont appris l'importance du point à la mer, quand le navire, ballotté plusieurs jours par la tempête, retrouvait enfin, avec un peu de calme et de ciel bleu, le moyen de savoir en quel endroit du vaste Océan les ouragans l'avaient entraîné. Tout ceci est un peu de l'histoire ancienne : le navire à vapeur tient sa route, malgré le vent et la tempête; le problème du point se présente toujours, mais il exige d'être résolu avec plus de précision que jadis; nos grands transatlantiques ont leur voie tracée étroitement d'un port à l'autre et la suivent à toute vitesse, sans se permettre la fantaisie ni les zig-zags qui leur feraient perdre quelques minutes, mais il y a les passages

dangereux, les hauts-fonds, les récifs; il faut ralentir au dernier moment, et tourner court; il y a les navires désemparés qui appellent au secours, les icebergs signalés dans les brouillards de Terre-Neuve. Pour tout cela, il faut que le point soit fait rigoureusement, d'autant plus que les cartes marines sont plus exactes aujourd'hui qu'il y a cent ans; une erreur de 20 kilomètres serait intolérable et, en fait, la position est déterminée à quelques centaines de mètres près; mais ceci exige qu'on ne se trompe pas d'une seconde dans l'évaluation du temps : ainsi, la vie moderne a créé de nouveaux besoins que les vieilles méthodes ne peuvent plus satisfaire.

*
* *

Heureusement, la télégraphie sans fil nous apporte la clef du problème. Les grandes stations qui déploient l'éventail de leurs antennes aux quatre coins du globe, distribuent leurs ondes dans un rayon de 5 à 6 000 kilomètres. Circulant avec la vitesse de la lumière, 300 000 kilomètres par seconde, ces ondes ne mettent qu'un ou deux centièmes de seconde à porter au milieu des Océans les voix de la Tour Eiffel, de Norddeich ou de Gibraltar. On voit immédiatement la supériorité des ondes hertziennes sur la télégraphie avec fil pour l'annonce de l'heure : ce n'est plus aux deux bouts d'un conducteur métallique, c'est partout sur l'aire immense couverte par les ondes, sur mer comme sur terre, que la réception pourra être faite. Pour montrer, par un exemple concret, que ceci n'est pas une rêverie, j'indiquerai tout de suite comment la Compagnie des chemins de fer de l'Est a modifié, depuis 1912, le service de mise à l'heure des horloges sur son réseau : elle a installé à Paris, Nancy, Charleville et Langres quatre postes récepteurs qui recueillent directement l'heure de l'Observatoire, transmise par la Tour Eiffel; ces postes deviennent à leur tour des centres de distribution, si bien que la remise à l'heure, qui durait autrefois deux jours, se fait actuellement en une seule journée et peut être effectuée deux fois plus souvent; on voit par là avec quelle rapidité la télégraphie sans fil s'est adaptée à son nouveau rôle.

Dès le début de la télégraphie sans fil, l'idée de l'utiliser pour la distribution de l'heure fut suggérée de divers côtés; mais notre pays eut le mérite de passer, le premier, de la théorie à l'application méthodique. Cette initiative a reçu sa récompense; Paris, supplanté par Greenwich comme origine des méridiens, s'est fait proclamer le centre horaire initial, la montre de l'Univers. Le mouvement, produit par l'initiative du capitaine de frégate Guyou et du regretté Bouquet de la Grye, fut appuyé par la haute autorité d'Henri Poincaré; le Bureau des Longitudes prit l'affaire en main et obtint que la Tour Eiffel, conjuguée électriquement avec l'Observatoire de Paris, émît autour d'elle des signaux horaires. Chose extraordinaire, les Ministères intéressés et la Ville de Paris se mirent promptement d'accord, les crédits furent trouvés; la Seine seule fit de l'obstruction en inondant les nouvelles installations du Champ-de-Mars; dès le début de 1910, les émissions horaires commençaient à fonctionner, sous l'intelligente et active direction du commandant Ferrié.

Bien entendu, un service comme celui-là, où tout doit marcher automatiquement, exige des organismes compliqués et précis; mais, une fois réglé, il fonctionne presque sans surveillance. L'horloge de l'Observatoire, reliée à la tour Eiffel par deux câbles souterrains, déclanche, à l'heure voulue, les signaux émis par l'antenne : d'abord, et pendant une minute des traits d'avertissement ———, etc., terminés par un point (.) ou *top horaire* dont la durée est d'un quart de seconde[1]; puis nouvelle série d'avertissements —..—..—.., etc., s'arrêtant à la fin de la minute, sur un nouveau top; enfin, troisième et dernière série d'appels —...—...—..., etc., terminés, avec la minute, par un troisième top : les trois signaux, ou tops horaires ont lieu tous les matins à 10 h. 45, 10 h. 47 et 10 h. 49 et tous les soirs à 23 h. 45, 23 h. 47, et 23 h. 49.

En recevant ces appels avec une antenne, il est aisé, dans le rayon d'activité de la Tour, de régler les chronomètres à un cinquième de seconde près, ce qui est amplement suffisant

1. Comme la réception se fait toujours au son, c'est-à-dire à l'aide du téléphone, ce que l'on représente par des traits ou des points consiste réellement en émissions sonores longues ou brèves.

pour tous les besoins de la pratique. Seuls, les observatoires ont besoin, pour comparer leurs pendules, d'une précision plus grande; aussi, d'autres signaux sont-ils émis exclusivement à leur usage; ce sont 180 tops successifs qu'on nomme *signaux rythmés*, et qui sont séparés les uns des autres par des intervalles de $\frac{49}{50}$ de seconde; bien entendu, ils sont émis automatiquement par un mécanisme relié à la pendule de l'Observatoire. Supposez maintenant que Toulouse, par exemple, veuille comparer son horloge à celle de Paris; un astronome y reçoit au téléphone les signaux rythmés recueillis par l'antenne réceptrice, et écoute en même temps le tic-tac de sa propre horloge, battant la seconde : ces deux divisions du temps forment vernier l'un par rapport à l'autre et il est facile de distinguer l'instant où les émissions sonores de Paris et de Toulouse sont en coïncidence; un calcul simple permet, d'après cela, de comparer à un centième de seconde près, les indications des deux horloges.

Enfin, et pour compléter les services rendus, la Tour émet, après le signal horaire du matin, un radiotélégramme météorologique indiquant la pression atmosphérique, l'état de la mer, la direction et la force du vent pour les six stations suivantes : Reykiavik (Islande), Valentia (Irlande), Ouessant (France), la Corogne (Espagne), Horta (Açores), Saint-Pierre et Miquelon (Amérique).

Tout ceci constituait un service très bien organisé et qui, malgré la faible puissance mise en jeu pour exciter les antennes (14 chevaux-vapeur environ), portait facilement à trois mille kilomètres. Mais la Tour Eiffel n'était pas seule à sonner les heures : depuis 1905, le *Navy department* américain envoyait, de Washington, des signaux horaires dans l'Atlantique; de son côté, la puissante station allemande de Norddeich, située à l'embouchure de la Weser, distribuait l'heure de l'Observatoire voisin de Wilhelmshafen. Évidemment, si cet exemple était suivi, sans entente préalable, par un grand nombre de stations, on aboutirait tout droit à la confusion; mais il y avait encore autre chose : comme la Tour Eiffel, Norddeich « sonnait » l'heure de Greenwich; les indications des deux postes eussent dû, par suite, être identiques; en réalité, on

observait parfois des différences voisines d'une seconde; et ceci met en évidence un fait dont on ne s'était pas suffisamment préoccupé jusqu'alors; c'est que les heures déterminées par les divers observatoires sont loin d'être identiques, ce qui tient surtout, comme je l'ai déjà dit, aux irrégularités des horloges garde-temps. Ainsi, avant de distribuer l'heure, il fallait d'abord la réaliser avec toute la précision que la science moderne permet d'atteindre.

*
* *

Pour toutes ces raisons, notre Bureau des Longitudes décida de réunir une Conférence internationale de l'heure, qui tint ses assises à Paris, du 16 au 23 octobre 1912. Tous les grands États civilisés s'y étaient fait représenter; l'Allemagne avait huit délégués, la Belgique onze, l'Italie quatre, la Grande-Bretagne et la Russie trois chacune, et ceci marquait bien, dès le début, qu'il s'agissait, non pas d'échanger d'officielles congratulations, mais de régler les intérêts communs de l'humanité. Chaque pays avait ses préférences, ou pour le moins ses habitudes; il eût pu les maintenir âprement. Mais un esprit d'entente et de bonne volonté inspirait la conférence; les discussions, bien que serrées et approfondies, restèrent parfaitement courtoises et les résolutions essentielles furent prises à l'unanimité. Ainsi, des concessions réciproques permirent au Congrès d'élaborer le code de l'heure humaine.

Il fallait, premièrement, fixer cette heure que les postes hertziens devaient faire connaître à l'Univers; on pouvait penser à confier cette tâche à quelque grand observatoire, Greenwich ou Paris, mais il apparut que l'heure la plus exacte ne pourrait être déterminée que par la collaboration des divers observatoires nationaux. Toutefois, ceci n'est pas l'œuvre d'un seul jour : à une tâche permanente, il faut un organisme permanent : le *Bureau international de l'heure*, institué à Paris par les divers États, aura pour tâche de centraliser les heures transmises par les centres nationaux, de les comparer et d'en déduire l'heure la plus exacte. On peut espérer, avec les res-

sources actuelles de la science, que cette mesure pourra être obtenue au centième de seconde près ; on voit par là quel progrès a été fait dans le sens de la précision : Hipparque, au IIe siècle de notre ère, n'atteignait pas la minute; Tycho-Brahé, au commencement du XVIe siècle, arrivait à grand'-peine à huit ou dix secondes, et jusqu'à ces derniers temps, c'est autour d'une seconde qu'oscillaient les erreurs possibles des déterminations.

L'heure une fois établie, il reste à la distribuer par la voie des airs, de telle sorte qu'elle puisse être recueillie partout où on dispose d'un poste récepteur, c'est-à-dire partout où ce sera nécessaire; car si l'installation d'un poste d'émission, nécessairement associé à un observatoire, est une affaire coûteuse et compliquée, en revanche, n'importe qui peut établir, en quelques jours et avec des appareils rudimantaires, un dispositif récepteur. Mais il importe que l'émission des signaux se fasse partout de la même manière, c'est-à-dire avec la même « longueur d'onde » et suivant un type uniforme. Voici un navire qui va de Hambourg à Buenos-Aires; sur son chemin, il recueillie successivement les signaux horaires de Norddeich, Paris, Washington et San Fernando; il faut donc qu'il sache « accorder », sans tâtonnements, son antenne pour recueillir, dans les conditions les plus favorables, l'émission de ces divers postes ; d'autre part, il est nécessaire que les signaux horaires ne se confondent pas avec les nombreux marconigrammes commerciaux qui circulent actuellement au-dessus des mers; ceux-ci sont émis, d'après les décisions du Congrès de Berlin, avec des longueurs d'onde de 300 et 600 mètres, c'est-à-dire que les ondes hertziennes correspondent, à un million, ou un demi-million de vibrations par seconde; on utilise encore, dans la marine de guerre, des longueurs d'onde allant jusqu'à 1 800 mètres. En outre il était souhaitable que les navires de commerce et, sur le continent, les particuliers admis à recueillir les tops horaires, n'eussent pas une tentation trop forte d'écouter des communications qui ne leur étaient pas destinées; en réalité, il sera bien difficile de les en empêcher, pour peu que la fantaisie leur en vienne, mais toutes les autres considérations gardent leur poids ; elles déterminèrent le Congrès à fixer à 2 500 mètres

la longueur d'onde des émissions horaires : on n'aura donc qu'à accorder l'appareil récepteur avec cette longueur d'onde, comme on accorde un résonateur avec le son qu'il doit recueillir, pour écouter l'heure au téléphone, sans crainte d'être troublé par les ondes commerciales ou militaires.

Il restait à se mettre d'accord sur le type des signaux, car, jusqu'ici, chaque poste avait sa manière de « sonner » l'heure. L'expérience a prouvé que certains observateurs aiment recevoir l'indication du temps par des tops brefs, ou points, tandis que les autres préfèrent des sons plus prolongés, ou traits, dont la fin coïncide avec l'instant choisi; on décida de donner satisfaction aux uns et aux autres par une combinaison convenable de points et de traits. Les signaux horaires internationaux furent donc, définitivement, constitués de la manière suivante :

De la minute 57 à la minute 58, signaux d'avertissement, formés par la lettre X (— · · —) 21 fois répétée, terminés par trois traits (— — —) dont le dernier s'achève avec la minute.

De la minute 58 à la minute 59, cinq signaux horaires formés d'un trait et d'un top (— ·) s'achevant sur trois traits. Enfin, de la minute 59 à la minute 60, cinq signaux formés de deux traits et d'un top (— — ·), et complétés par trois traits, dont le dernier s'achève avec l'heure et marque le début d'une heure nouvelle.

Reste maintenant à dresser la liste des postes horaires, et à déterminer les époques d'émission. Cette fois, on ne peut plus s'inspirer de la seule logique, car il faut compter avec les faits. Les postes horaires doivent être peu nombreux et de portée assez grande pour qu'aucun point du globe n'échappe à leur action; ils doivent, de plus, être associés à un observatoire voisin ; enfin on ne peut songer qu'à se servir des stations existantes, affectées aux services commerciaux, puisque la construction et l'entretien des grandes intallations hertziennes exigent des capitaux importants, qui ne peuvent être rémunérés que par l'envoi des marconigrammes. Mais ces stations sont réparties assez irrégulièrement; la puissante compagnie Marconi a les siennes ; les principaux États ont tenu à posséder en outre des stations nationales pour assurer leurs communications militaires, maritimes et coloniales. Dans la vieille

Europe, on n'avait que l'embarras du choix et certains postes, comme celui de Rome, durent renoncer à l'ambition légitime de devenir des centres de distribution horaire ; au contraire, sur les rivages du Pacifique, c'est-à-dire dans un hémisphère presque entier, il n'y a encore que Manille et San Francisco qui soient en état d'envoyer l'heure ; les postes de Panama, d'Hawaï, de Singapour, d'Indo-Chine, ont une portée insuffisante, ou bien sont isolés des observatoires. Le Congrès de l'heure dut donc se contenter d'une solution provisoire, et qui sera sûrement amendée par la suite. Neuf postes horaires furent désignés pour émettre les signaux, à partir du 1er juillet 1913, et les heures d'émission, indiquées en temps de Greenwich, furent fixées comme l'indique le tableau suivant :

Paris	0 h. (minuit) et 10 h.
San Fernando (Brésil)	2 h. et 16 h.
Arlington (près de Washington, E. U.)	3 h. et 17 h.
Manille (Philippines)	4 h.
Mogadiscio (Côte des Somalis)	4 h.
Tombouctou	6 h.
Norddeich (Allemagne)	12 h. (midi) et 22 h.
Massaouah (Érythrée)	18 h.
San Francisco (É. U.)	20 h.

Autant que possible, chaque station doit émettre deux groupes de signaux, un de jour et l'autre de nuit ; les signaux de jour sont destinés à rendre plus de services sur les continents, puisqu'ils seront utilisés, à bref délai pour d'innombrables remises à l'heure ; en revanche, les signaux de nuit ont, pour des causes encore mal connues, une portée beaucoup plus grande, et ils permettront d'atteindre, au cœur des grands Océans, les antennes des navires ; on voit donc que rien de ce qui pouvait être prévu n'a été laissé au hasard.

*
* *

On en sait assez maintenant pour comprendre que la Conférence internationale de l'heure a rendu des services pratiques et immédiats en assurant la distribution de l'heure à un dizième

de seconde près, ce qui est suffisant pour les exigences courantes de l'humanité. Mais l'occasion était belle pour faire en même temps la part de la science. La géodésie, surtout pouvait atteindre, par l'emploi des méthodes nouvelles, un haut degré de précision. Pour dresser exactement la carte du monde, on peut employer d'abord les méthodes géométriques de la triangulation, et cet arpentage méthodique a été, en fait, la première forme de la géodésie; mais lorsqu'on veut relier entre eux des continents éloignés, comme l'Europe, l'Amérique et l'Australie, les méthodes astronomiques s'imposent et il faut, en définitive déterminer des longitudes et des latitudes; c'est ainsi que la mesure du temps s'introduit dans les opérations, en principe purement géométriques, de la géodésie. Lorsqu'on se proposa, pour la première fois, de mesurer la différence des longitudes entre deux stations éloignées, par exemple Paris et New-York, on recourut d'abord à l'observation d'un phénomène astronomique, comme l'occultation d'un satellite de Jupiter ou la culmination de la lune, visible à la fois des deux stations; si le phénomène en question, observé à New-York à midi, se montre à 5 heures 5 minutes 22 secondes à Paris, c'est que la différence des heures locales est de 5 h. 5 m. 22 s.; de là, on déduit aisément la différence des longitudes. Mais cette méthode est, tout compte fait, peu précise; aussi, dès la pose du premier câble sous-marin entre l'Europe et l'Amérique, on s'empressa d'utiliser ce nouveau moyen de comparer entre elles les heures locales; l'opération fut faite trois fois, en 1866, 1870 et 1872 entre les observations de Greenwich et de Cambridge (Massachussets) et une fois entre Greenwich et Montréal. C'est, en somme, à ces déterminations que nous devons de pouvoir placer exactement l'Amérique sur la carte du globe.

Mais, en science, le mieux n'est pas l'ennemi du bien, et il apparaît aujourd'hui que la télégraphie sans fil fournit des moyens encore plus précis pour la comparaison des temps et, par suite, pour la mesure des longitudes. L'observatoire de Paris a mis l'œuvre en train; après avoir, pour se faire la main, mesuré la différence des longitudes Paris-Brest, puis Paris-Bizerte, les astronomes vont maintenant aborder Paris-Athènes, enfin ils s'occupent d'appliquer les mêmes méthodes à l'inter-

valle Paris-Washington, et c'est dans cette intention qu'ils établissent actuellement des échanges horaires directs entre la Tour Eiffel et la station radio-télégraphique d'Arlington. Pour donner une idée de la précision sur laquelle on peut compter aujourd'hui, je dirai que Paris-Bizerte a été mesuré avec une erreur maximum de quatre millièmes de seconde dans l'évaluation des temps, ce qui correspond à une incertitude d'un mètre vingt sur la position véritable des mires!

Ainsi, on va pouvoir mesurer à quelques mètres près la largeur de l'Atlantique. Mais à quoi bon tout cela, et n'est-ce pas vraiment faire de la Science « pour la Science »? Une précision aussi raffinée serait peut-être inutile si notre globe était un bloc rigide et immuable; mais la terre est une chose vivante, c'est-à-dire qui se modifie incessamment; elle éprouve des mouvements périodiques dus à la solidarité planétaire : gonflements de la surface produits par l'échauffement solaire, marées de l'écorce, solide et liquide, causées par l'attraction de la Lune et du Soleil, balancement des pôles : tous ces effets ne peuvent être analysés qu'en portant la précision des mesures à son extrême limite; enfin, la terre se modifie lentement par le jeu des forces internes; sa peau se plisse lentement pour former les montagnes, ou se déchire sous l'action des tremblements de terre, et la forme sphérique initiale prend peu à peu l'aspect d'un tétraèdre; tous ces effets, qui s'accumulent lentement au cours des siècles, entraînent une modification progressive des longitudes. La mesure précise des longitudes permettra d'étudier tous ces phénomènes, et c'est pour cela que les astronomes ne perdent pas leur temps en y portant tous leurs soins.

Il reste enfin un autre ordre d'études, où la précision des mesures horaires recevra une nouvelle application. Toutes les théories nous apprennent que, dans le vide absolu, les ondes hertziennes se propagent, comme la lumière elle-même, à raison de trois cents mille kilomètres par seconde. Mais il est bien probable que les vibrations des antennes ne vont pas chercher, par delà l'atmosphère, les régions interplanétaires pour y faire leur chemin; il y a d'assez fortes raisons de croire qu'elles lèchent d'assez près le sol et la mer et qu'elles ne se propagent pas bien loin dans le sens de la verticale. Au fond

nous ne savons rien de précis, et pourtant, nous aurions intérêt à savoir. Une mesure directe et précise de la vitesse des ondes nous renseignerait sur la nature des milieux traversés, mais il faudrait pour cela que les mesures de temps puissent être effectuées à un millième, voire même à un dix-millième de seconde, et nous n'en sommes pas encore là. En tout cas, le Congrès de l'heure s'est préoccupé de ces problèmes et il a été heureux de signaler l'initiative d'un de ses membres, M. Goldschmidt qui a élevé à Bruxelles un poste radiotélégraphique de grande puissance et voué une somme importante aux recherches scientifiques qui y seront effectuées.

Ainsi se complète peu à peu l'œuvre internationale de la Science; les nations ont beau affirmer leur indépendance et leur antagonisme; malgré tout, il se tisse entre elles un réseau d'intérêts communs qui les lient et les associent. Paris a le Bureau international des Poids et Mesures et le Bureau internationale de l'Heure; Berne, le Bureau télégraphique international; Postdam, le Bureau de l'Association géodésique internationale; la Haye, le tribunal international d'arbitrage : à l'état embryonnaire, ce sont les futurs ministères de l'humanité organisée. L'homme sent encore le fauve, mais il enchaîne peu à peu ses instincts, et mille liens le paralysent quand il veut lever le bras pour frapper; c'est une liberté de moins, et un progrès de plus.

L. HOULLEVIGUE

L'IRRÉDENTISME HELLÉNIQUE

Depuis qu'il y a un royaume de Grèce, c'est-à-dire depuis plus de quatre-vingts ans, l'irrédentisme hellénique ne s'est jamais manifesté avec autant d'unanimité et de force que dans les circonstances actuelles. La Crète, qui avait déjà maintes fois proclamé son annexion à la Grèce, a profité du conflit balkanique pour réaliser son infatigable désir. En même temps les îles grecques de la mer Égée se sont, elles aussi, annexées à la Grèce, sans même attendre l'arrivée des troupes helléniques. En Thrace, en Macédoine, en Épire, la situation est plus caractéristique encore, parce que là l'hellénisme a été combattu avec acharnement, au cours de ces dernières années, par les violences ottomanes, par la propagande bulgare, par les persécutions albanaises et par la politique italienne. Or, de cette lutte d'influences, l'irrédentisme grec est sorti plus vigoureux, plus résolu, plus énergique que jamais. Semblable à l'olivier d'Athéna, qui, abattu par les Barbares, rejaillissait miraculeusement du sol avec une force et un éclat nouveaux, l'hellénisme persécuté a grandi à mesure qu'on cherchait à l'étouffer.

Le problème de l'irrédentisme hellénique offre un aspect exceptionnel. L'irrédentisme danois en Allemagne, l'irrédentisme italien en Autriche, l'irrédentisme roumain en Hongrie,

l'irrédentisme serbe en Bosnie et en Herzégovine, et en général tous les mouvements de protestation qui s'accomplissent en vertu du principe des nationalités, ont pour caractéristique l'effort d'une minorité détachée de l'agglomération principale et qui tend à s'y rattacher. Ici, au contraire, c'est l'énorme majorité de la race qui est rejetée hors de son centre, et la Grèce tout entière ne constitue qu'une faible minorité dans l'ensemble de cette race. Entre les frontières politiques de l'hellénisme et ses frontières ethniques, il y a une disproportion énorme, puisque la Grèce ne comptait, à la veille de la guerre balkanique, que 2 500 000 habitants environ, tandis que les populations grecques irrédimées formaient un total de plus de 10 millions d'âmes. On peut mesurer, par l'écart de ces deux chiffres, toute l'ampleur du problème, et aussi tous les obstacles qui s'opposent à sa solution normale.

La frontière ethnique de la grande Grèce part de Valona sur l'Adriatique, se dirige vers Bérat, où l'élément grec est très actif et très influent, descend au sud vers Tépélini, remonte ensuite au nord-est vers Florina, puis vers Guevgheli sur le Vardar, poursuit sa marche vers l'Est en englobant Doïran, Demir-Hissar, Drama et Xanthi, c'est-à-dire toute la côte de la mer Égée, y compris les ports de Cavalla, de Dédéagatch et d'Énos; elle remonte ensuite vers Ortakieuy, passe par Andrinople et Kirk-Kilissé, et va aboutir à la mer Noire dans les environs d'Agathoupoli. Tout ce qui est au sud et à l'est de cette ligne appartient à l'influence et à l'activité grecques, non pas sans doute à titre exclusif, mais parce que les agglomérations grecques qui s'y trouvent enfermées, et qui d'ailleurs sont considérables, y représentent l'élément intellectuel et économique le plus puissant. En Asie, la frontière ethnique de l'héllénisme englobe, presque sans solution de continuité, toutes les côtes, depuis Trébizonde jusqu'à Adalia, avec une faible pénétration dans l'intérieur. Enfin, à ces territoires continentaux il faut ajouter l'île de Crète, l'île de Chypre, et toutes les îles de la mer Égée sans aucune exception.

Tel est le domaine de l'hellénisme. Mais il suffit de jeter un regard sur une carte pour mesurer combien ce domaine se prête mal à la formation d'une unité politique. Son homogé-

néité ethnique, linguistique et religieuse ne suffirait pas à compenser les inconvénients de son étrange configuration géographique. Aussi ne représente-t-il pas exactement les limites territoriales de l'irrédentisme hellénique. Les Grecs de Smyrne ou de Trébizonde, comme ceux de Midia ou d'Agathoupoli, ne songent pas à réclamer leur union à la Grèce, malgré le désir qu'ils en auraient, parce que ce rattachement est, pour le moment du moins, impossible. Dans les circonstances actuelles l'irrédentisme hellénique n'a une force réelle, une volonté nettement accusée, que dans les régions dont les populations peuvent raisonnablement espérer et demander leur annexion à la mère patrie, c'est-à-dire dans les îles de la mer Égée, dans l'île de Chypre, dans la Macédoine et dans l'Épire. Mais là, il s'exprime avec une ardeur passionnée, avec un enthousiasme pieux, avec un patriotisme capable de tous les efforts et de tous les sacrifices. Même si l'on oublie tous les souvenirs qui s'attachent à la patrie grecque, même si l'on ne veut point envisager la dette de reconnaissance éternelle que l'Europe a contractée à son égard, il faut convenir qu'au simple point de vue des nationalités, l'irrédentisme hellénique s'impose aujourd'hui avec une force incontestable à l'attention européenne.

*
* *

En Épire, les territoires revendiqués par la Grèce, et qui revendiquent eux-mêmes leur annexion à la Grèce, comprennent, en outre des quatre districts épirotes de Jannina, Preveza, Goumenitza et Argyrocastro, la région de Corytza dans le vilayet de Monastir, c'est-à-dire les cazas de Corytza et de Colonia et la moitié du caza de Starovo. Cela représente, d'après la statistique ottomane de 1908, un total de 477 382 habitants. Sur cet ensemble, les Grecs sont au nombre de 316 651, contre 154 413 musulmans. L'élément grec forme donc 66,4 p. 100 de la population de cette région, et les musulmans 33,6 p. 100 seulement[1].

1. L'action grecque dans ces régions est surtout sensible dans les œuvres scolaires. Le total des écoles grecques en Épire est de 733 avec 927 maîtres et 28 820 élèves.

Les événements qui se sont déroulés depuis le mois d'octobre 1912 ont permis aux Épirotes de manifester leurs sentiments par des adresses, par des réunions publiques, par des résolutions solennelles. A mesure que les armées helléniques s'avançaient sur la route de Jannina, par Philippias et Émin-Aga, les populations délivrées exprimaient leur joie avec une force grandissante. C'est surtout au nord de Jannina, dans le district d'Argyrocastro, et dans la région de Corytza, qui, bien que rattachée administrativement à la Macédoine occidentale (vilayet de Monastir), appartient géographiquement et économiquement à l'Épire, que ces manifestations ont témoigné d'une exaltation patriotique vraiment intense. Quand, au mois de mars 1913, après la prise de Jannina, les armées grecques occupèrent la Haute-Épire, elles y furent accueillies en libératrices. Un correspondant du *Temps*, après avoir signalé la réception enthousiaste faite, dans tout le district d'Argyrocastro, au général Danglis, ajoutait : « Même les beys albanais y participèrent, et Mehemet, beau-frère de Ferid pacha, ancien grand vizir, déclara au général Danglis que les aspirations de la région entière de tout temps avaient été exclusivement helléniques. Le général Kallaris n'a pas été moins chaleureusement reçu à Delvino ; et Frassari, à l'est de Tépéleni, localité représentée par certains journaux autrichiens et italiens comme un centre albanisant, a été occupée, sur sa demande, par les troupes grecques au milieu d'un enthousiasme sans pareil[1]. »

Bien avant ces manifestations, dès le mois de janvier 1913, les Épirotes avaient adressé à Sir Edward Grey et à la conférence des ambassadeurs réunie à Londres un mémoire où se trouvaient exposés tous les arguments historiques, géographiques, ethnographiques qui, dans leur pensée, devaient entraîner l'annexion de l'Épire tout entière à la Grèce.

On comprend donc qu'en se heurtant à l'hostilité italienne, ils aient éprouvé une douloureuse déception. L'appui qu'ils cherchent ailleurs leur manque, car les puissances européennes obéissent à des considérations diplomatiques sur lesquelles le droit des nationalités n'exerce pas une bien grande influence. Ils se souviennent de la faiblesse avec laquelle les gouverne-

1. *Le Temps* du 29 mars 1913.

ments qui se disaient les amis de la Serbie ont sacrifié les intérêts serbes aux exigences austro-hongroises, et ils sentent que la même faiblesse les livrera aux exigences italiennes. Alors ils s'indignent et s'irritent. Les plaintes, les supplications, l'exaspération grandissent sur tous les points. Les Épirotes établis à l'étranger participent eux-mêmes au mouvement de protestation. Ceux qui habitent l'Égypte et le Soudan envoient à la Conférence de Londres, dès le mois de janvier, une adresse où ils font observer avec raison qu'en détruisant, en incendiant, en pillant les villages de l'Épire, en massacrant les populations de la région qu'ils ont traversée pour regagner leurs montagnes, les Albanais ont donné au monde la preuve manifeste que l'Épire est pour eux une terre ennemie ou, en tout cas, étrangère, car, dit l'adresse, « personne ne brûle sa maison, personne ne détruit sa famille ».

Au début de février, la région de Corytza est en pleine effervescence. A cette date une délégation des habitants de cette ville se rend à Salonique, où se trouve alors M. Vénizelos. Elle expose au premier ministre que Corytza est entièrement hellène, qu'elle ne peut, sous aucun prétexte, être annexée à l'Albanie, qu'elle ne compte pas moins de 7 écoles grecques, avec 2 500 élèves, et que, « même au point de vue économique et commercial, Corytza ne peut être détachée de la Grèce, étant reliée avec elle par une route carrossable, tandis que le sentier qui mène en Albanie est impraticable ». La délégation dit encore que Corytza et l'Albanie sont tout à fait étrangères l'une à l'autre, qu'il n'y a aucune différence entre Corytza et les autres centres grecs, et que si Corytza n'est pas annexée au royaume de Grèce, elle n'hésitera pas à avoir recours aux armes pour repousser la domination albanaise.

En même temps, les habitants de Corytza célébraient, le lundi 10 février, l'installation solennelle des autorités grecques. Quand le drapeau grec fut hissé au sommet du mât, devant l'hôtel du gouvernement, une foule immense le salua par des acclamations frénétiques. Après un discours du métropolite et la réponse du commissaire administratif, une dépêche, couverte de centaines de signatures, était adressée au gouvernement hellénique, pour lui exprimer « l'immuable désir et l'inébranlable décision » de Corytza de rester unie à la Grèce.

Mais ce n'est pas seulement auprès du gouvernement d'Athènes que les Corytziotes affirment leur patriotisme hellénique. Il faut atteindre d'autres gouvernements et d'autres juges. Alors, une première adresse, qui sera bientôt suivie de plusieurs autres, part de Corytza pour demander à Sir Edward Grey et à la Conférence des ambassadeurs « d'envoyer, avant toute décision, sur les lieux une commission spéciale, qui examinera les aspirations et le sentiment de la population du district et des districts environnants ». Quoi de plus juste en effet? La Conférence des ambassadeurs travaille dans une atmosphère spéciale. Ses membres ignorent tous la situation locale sur laquelle ils ont à se prononcer. Ils n'ont entre les mains que les rapports tendancieux des consuls d'Autriche et d'Italie, que les ambassadeurs de ces deux puissances commentent avec obstination. Mais ni la Grèce ni l'Épire n'ont d'avocat pour les défendre, et les arguments qui viennent de Rome restent sans réponse. Au reste, la Conférence ne considère pas que son rôle soit d'écouter et de satisfaire les vœux des peuples. Ces vœux lui sont indifférents, parce qu'elle ne veut examiner que les intérêts ou les ambitions des grandes puissances, et les empêcher de se heurter. Elle croit ainsi faire œuvre durable, alors qu'elle prépare, au contraire, de nouvelles colères et de nouveaux conflits. Pourtant l'adresse des Corytziotes ne lui laisse point d'illusion à cet égard : « Toute décision, disent-ils, qui sera prise sans connaissance approfondie des choses et qui sera contraire à nos aspirations séculaires de rester unis à notre mère la Grèce, amènera infailliblement des résultats désastreux et une effusion de sang; car nous défendrons par les armes notre sainte cause. »

Dans les premiers jours d'avril, Corytza manifeste son irritation et sa douleur avec plus de véhémence encore. Le roi de Grèce a été assassiné à Salonique, et cette nouvelle n'est pas faite pour calmer les populations helléniques. En même temps, on apprend que l'Autriche insiste pour que Corytza soit incorporée à l'Albanie. Alors l'exaspération éclate. A l'issue de la cérémonie célébrée à la mémoire du roi défunt, le peuple se rassemble, et, en présence du métropolite grec et du mufti musulman, des orateurs exhalent leur colère en harangues enflammées, qui se terminent toutes par la même

conclusion : ni régime albanais, ni régime turc, ni autonomie, aucune autre solution que l'annexion à la Grèce. Finalement, une nouvelle adresse à Sir Edward Grey et à la Conférence des ambassadeurs est rédigée, qui exprimera, pour la seconde fois, et plus catégoriquement encore que la première, s'il est possible, la volonté unanime et farouche du peuple de Corytza.

Le spectacle qu'offre Corytza, on peut le retrouver dans toutes les autres villes de l'Épire et de la Macédoine occidentale : à Moschopolis, à Leskoviki, à Premeti, à Konitza, à Delvinaki, à Argyrocastro, à Chimarra, à Delvino. La petite ville de Chimarra, située sur les hauteurs qui dominent la mer Ionienne, un peu au sud de la baie de Gramata, proposée par la Grèce comme point de départ de la frontière gréco-albanaise, est particulièrement ardente dans sa ferveur hellénique. Quand la guerre a éclaté, elle n'a point attendu l'arrivée des troupes régulières pour proclamer son annexion à la Grèce. Ses habitants se sont organisés en corps francs, et ils ont arboré le drapeau hellénique à un moment où l'armée du diadoque Constantin cheminait encore sur la route de Jannina, entre Philippias et Emin-Aga. Au début de mars 1913, les Chimarriotes expriment leurs aspirations dans une adresse qui est télégraphiée à la fois à l'empereur de Russie et à la Conférence des ambassadeurs. Ils rappellent avec orgueil que, même sous le régime ottoman, ils ont toujours joui de « pleines libertés et immunités fiscales » et que, depuis le temps de Skanderberg et d'Anne Comnène, ils n'ont pas cessé de se proclamer « Hellènes par l'éducation, par le sang et par l'origine »; ils déclarent qu'ils « préféreront mourir jusqu'au dernier plutôt que d'être assujettis à un nouveau joug barbare tel que se doit concevoir l'État albanais musulman que l'on se propose de créer ».

Le 13 avril (31 mars dans le calendrier oriental), la petite ville de Leskoviki fait connaître au roi Constantin, au gouvernement hellénique et à la conférence de Londres « la décision immuable qu'elle a prise de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre la liberté conquise et de ne jamais admettre d'autre annexion que celle à la mère patrie libératrice ».

La ville de Premeti n'est pas moins énergique dans l'expres-

sion de son désir. En avril 1913, elle demande au gouvernement hellénique, par l'entremise du gouverneur de Jannina, de donner à l'armée victorieuse « l'ordre de descendre pour anéantir les derniers restes de l'armée turque et de débarrasser le territoire des propagandes étrangères ». Elle proclame, elle aussi, qu'elle n'a qu'un ardent désir : l'union à la Grèce.

La volonté de l'Épire d'être réunie à la Grèce est si unanime qu'elle se manifeste alors dans un vaste congrès tenu le 30 avril à Jannina, et où 400 délégués, représentant toutes les régions de l'Épire, et entourés de plus de trente mille personnes venues des environs de Jannina, rédigent une résolution qui déclare, une fois de plus, « que nulle force humaine n'empêchera la population épirote de résister à tout prix jusqu'à la dernière goutte de son sang contre toute tentative pour l'arracher à sa mère patrie, la Grèce ».

Ce congrès de Jannina reste la manifestation la plus solennelle de l'irrédentisme hellénique en Épire, mais il n'interrompt pas la série des manifestations isolées. Corytza envoie encore une délégation qui doit se rendre à Salonique, à Athènes et dans les capitales de l'Europe pour protester auprès des puissances contre sa séparation éventuelle de la Grèce. Au même moment le voyage du diadoque Georges à travers l'Épire est, pour chaque localité, une occasion nouvelle d'affirmer ses sentiments. Mais pendant que la voix d'un peuple tout entier monte vers l'Europe, la Conférence des ambassadeurs qui siège à Londres paraît s'obstiner dans son rêve de concilier les « intérêts » de l'Autriche et de l'Italie avec le droit des nationalités. Le 16 juillet, Sir Edward Grey propose le principe d'une frontière ethnographique ; l'Autriche l'accepte, à la condition que tout le nord de l'Épire soit laissé à l'Albanie, ce qui est la négation même de la frontière ethnographique. Ainsi, toute conversation diplomatique risque d'aboutir à une impasse, parce que le seul argument décisif, celui qui ressort des aspirations populaires, est précisément celui dont on refuse de faire état.

*
* *

De Corytza, point extrême de la Macédoine occidentale — et qui géographiquement, comme on l'a vu plus haut, fait

encore partie de l'Épire —, jusqu'à Agathoupoli, sur la mer Noire, la zone hellénique s'étend sans solution de continuité.

Cette partie de la Macédoine et de la Thrace renferme 1 528 500 musulmans, 1 228 500 Grecs orthodoxes, 439 000 Bulgares exarchistes, 147 850 Juifs, 95 350 Arméniens, 16 550 Serbes, 11 100 Valaques, 8 890 Tziganes.

On voit, par ces chiffres, que, les musulmans mis à part, les Grecs représentent l'élément de beaucoup le plus nombreux de la population de la Macédoine et de la Thrace. Il est donc facile de comprendre que, dans des territoires où la majorité hellénique est si forte, l'hellénisme nourrisse des espérances indestructibles. Comment ne se souviendrait-il pas que Constantinople même fut l'une de ses capitales, et comment de tels souvenirs n'alimenteraient-ils point son éternelle protestation? Aussi, quand la guerre balkanique parut favoriser en Macédoine et en Thrace tant de rêves, les populations grecques y affirmèrent d'un même élan leur volonté de n'être point laissées en dehors des nouvelles frontières de la Grèce. Mais les sacrifices que le gouvernement hellénique avait dû faire à l'alliance balkanique mettaient en conflit ces aspirations si légitimes et les nécessités diplomatiques. La Grèce, en effet, se trouvait ici dans une situation presque inextricable. La Macédoine était bien l'enjeu de la guerre; la guerre elle-même était bien, comme on l'a si souvent répété, une guerre de libération et non de conquête; mais ce principe, s'il avait fallu l'appliquer strictement, eût donné à la Grèce les trois quarts des territoires conquis, et eût abouti ainsi à favoriser presque exclusivement l'un des trois alliés. Il ne constituait donc qu'une indication, une sorte d'idée directrice; il ne pouvait affranchir d'un joug étranger les populations helléniques de la Thrace et d'une partie de la Macédoine. De même qu'il avait fallu abandonner à l'Albanie la région de Valona et de Bérat et se borner à lui disputer la région d'Argyrocastro et de Corytza, de même, pour obtenir la Macédoine méridionale, avec Salonique et la Chalcidique, il fallait consentir à laisser Monastir sous la domination serbe et la rive gauche du Strymôn sous la domination bulgare. Or, si la région de Monastir est grecque, celle de Drama, de Serrès et de Cavalla ne l'est pas moins. Les popu-

lations protestèrent. Elles affirmèrent, parfois sur un ton menaçant, leur hellénisme; elles demandèrent de quel droit le gouvernement grec prétendait prolonger et affermir leur servitude, de quel droit enfin on les excluait de l'œuvre de libération, pour laquelle elles avaient autant que les autres, plus que les autres peut-être, travaillé et souffert. Elles déclarèrent que si la guerre entreprise pour l'affranchissement des nationalités opprimées n'aboutissait ainsi qu'à rendre leurs chaînes plus pesantes, elles organiseraient l'insurrection, elles s'opposeraient par les armes à la conquête bulgare, elles dévasteraient leurs propres terres, et parviendraient bien, comme la Crète avait su le faire, à imposer leur annexion à la Grèce.

Au mois de mars 1913, les Grecs de la Macédoine et de la Thrace adressaient au Parlement hellénique un mémoire où ils dénonçaient avec amertume les méfaits des Bulgares dans les régions occupées par leurs armées. La bulgarisation s'y donnait libre carrière à travers les incidents les plus odieux. Ils exposaient que cette situation atroce les plaçait en face de ce dilemme : abjurer leur nationalité ou s'expatrier. Ils rappelaient quels sacrifices ils avaient faits à la cause de l'alliance balkanique, et comment, placés entre les armées ennemies, ils avaient été écrasés tour à tour par la barbarie turque et par la barbarie bulgare. Et pourtant, c'étaient eux qui avaient facilité, préparé, organisé la victoire bulgare : « Sans le concours des Hellènes de la Macédoine et de la Thrace, disaient-ils, sans le concours de l'Hellénisme, sans le concours, surtout, de l'armée grecque et de la flotte grecque, il aurait été absolument impossible à des armées alliées de pénétrer dans nos régions purement grecques. » Et ils concluaient en exprimant, malgré l'évidence, leur espérance infatigable : « Nous sollicitons votre intérêt et votre action immédiate, afin que soit satisfaite l'aspiration de nos mandants, qui est leur régénération nationale par l'union avec leur mère patrie, la Grèce, conformément aux promesses de l'alliance balkanique. » Enfin les dernières lignes de l'adresse peignaient les troubles inévitables qu'engendrerait une solution qui ne serait point conforme à la volonté et au droit des populations : « Ils seront funestes, les résultats du cri de colère et d'angoisse qui s'élève de tous les points de la Thrace et de la Macédoine. Nous sonnons la cloche d'alarme, demandant har-

diment de prévenir des faits en contradiction absolue avec le but initial de l'alliance. Et nous avons l'honneur d'ajouter que nos mandants, ayant en eux-mêmes pleine confiance et ne doutant pas du concours de toute la nation, n'épargneront aucun sacrifice pour détourner le danger qui les menace. »

Ce mémoire mettait brusquement le Parlement hellénique en face du plus douloureux des problèmes, en face d'une réalité qu'on avait jusqu'alors évité même d'envisager. Le gouvernement grec avait multiplié les conseils et les prières pour détourner de toute manifestation les Hellènes de Macédoine et de Thrace ; il leur avait représenté que tout espoir d'annexion à la Grèce serait vain, et que tout ce qu'ils tenteraient dans ce sens n'aurait d'autre résultat que d'amener dans l'alliance balkanique le désordre, la méfiance et les querelles. Et voilà qu'après tant d'efforts, la voix de ces exilés venait frapper les murs du Parlement hellénique et retentissait du haut de la tribune comme la plus tragique des lamentations.

Ce fut le vendredi 14 mars (1er mars du calendrier oriental) que le mémoire des Grecs de la Macédoine et de la Thrace fut communiqué à la Chambre. Dès le lendemain, 15 mars, deux députés, MM. Rouphos Canakaris et Pétropoulakis, interrogèrent le gouvernement.

M. Vénizelos répondit que l'avant-veille encore il avait en effet reçu la visite d'une délégation des habitants de ces provinces, et que l'un des délégués ne lui avait pas caché que le mouvement d'opposition à la domination bulgare y serait tenace et violent. Le premier ministre ajouta :

« Nécessairement des populations grecques, et des populations compactes, passeront sous la domination de nos alliés. Et cela non parce que ces pays ont été conquis par nos alliés ou parce que nos alliés l'exigent, mais parce que des raisons géographiques nous y contraignent. Et cela au point que, si nos alliés se montraient disposés à nous laisser étendre nos frontières vers ces régions pour en englober les populations grecques, moi du moins, en ma qualité de ministre responsable, je n'accepterais jamais ce tracé de frontières, plein de périls pour nous. Car si nous devions nous étendre, sans solution de continuité, le long de la mer, pour arriver à englober les populations grecques de la Thrace, la Grèce, s'allongeant

ainsi, sans colonne vertébrale, le long de la mer, serait plus faible que si ses frontières s'arrondissaient dans un autre sens. Il y a des nécessités que nul ne peut méconnaître. Et j'espère que de cette tribune on n'encouragera pas à la résistance des populations qui s'inquiètent, qui souffrent — la chose est naturelle — ne sachant si elles seront comprises dans les frontières de la plus grande Grèce. S'il y a des populations dont le cœur souffre, personne ne prendra la responsabilité de les pousser à désobéir aux injonctions qui découlent du traité de paix et de répartition qui sera signé entre les alliés et qui sera soumis au jugement de la Chambre. »

Ce renoncement à la Thrace grecque et à la Macédoine orientale, également grecque, cet appel à la résignation, au moment même où les armées helléniques venaient d'entrer triomphantes dans Jannina et où plus rien ne semblait s'opposer à la conquête des terres irrédimées, provoquèrent une émotion pleine de stupeur.

M. Gounaris s'écria : « Nous avons rassemblé toutes les forces nationales pour une lutte que nous croyions libératrice... Et l'on vient nous dire qu'il n'y a aucun accord garantissant nos droits nationaux! » M. Dimitracopoulos, après avoir déclaré qu'assurément personne n'encouragerait les Grecs de la Thrace et de la Macédoine à une résistance impossible, ajouta :

« Mais si la répartition des territoires doit se faire au préjudice de l'hellénisme, si, ce partage effectué, les populations qui reviendront à d'autres ne reçoivent pas des garanties complètes sur la liberté de conscience religieuse, politique et nationale, sur la liberté d'enseignement, si des populations grecques ne font que changer de despote, la résistance éclatera, irréductible, dans tout l'hellénisme. Et ce sera une explosion spontanée, l'application d'une loi naturelle, qu'aucun traité, aucune force ne peut prévenir. »

M. Théotokis fit remarquer que les déclarations du premier ministre désarmaient le gouvernement hellénique pour les pourparlers ultérieurs, puisque, déclarant que l'annexion de la Thrace ne serait qu'une cause de faiblesse pour la Grèce, il ne pourrait pas obtenir de compensations en échange de cette renonciation, qui n'était point un sacrifice. M. Rhallys

reprocha à M. Vénizelos d'avoir, « par un discours implacable pour tout l'hellénisme saignant de la Thrace, aliéné les incontestables droits d'une section de l'hellénisme qui lutte depuis cinq siècles contre l'esclavage. »

M. Venizelos expliqua alors que son attitude n'était point nouvelle, que ce qu'il venait de dire à la Chambre, il l'avait déclaré, longtemps auparavant aux alliés de la Grèce, et que toute autre politique de sa part eût rendu l'alliance impossible.

Au reste, ce qui donnait à la question de la Macédoine et de la Thrace une acuité particulière, c'était moins peut-être la renonciation à laquelle la Grèce se trouvait contrainte, que la perspective du régime réservé aux populations irrédimées. Si ces populations avaient été assurées d'une large tolérance, sauvegardant leur langue, leur religion et leurs écoles, leur résignation eût été plus facile. Elles avaient en effet accueilli les Bulgares avec un empressement cordial. Elles avaient oublié les persécutions dont leurs frères de la Bulgarie et de la Roumélie orientale avaient été victimes, en 1906, à Varna, à Philippopoli, à Stenimachos, à Bourgas, à Anchialos, à Baltchik, à Routschouk ; elles avaient oublié les massacres, les pillages, les incendies, toutes les ruines de l'hellénisme ; elles pensaient qu'une ère meilleure allait définitivement s'ouvrir, et que la fraternité balkanique se manifesterait dans tous les domaines. La désillusion fut rapide et complète. Partout où passait l'armée bulgare, la bulgarisation la plus brutale marchait à sa suite. Un colonel bulgare déclarait aux Grecs d'Andrinople : « Nous poursuivons la politique d'assimilation, parce que c'est la politique la plus avantageuse pour les intérêts bulgares. La Bulgarie ne voudra jamais ressembler, pour la variété ethnologique, à la Turquie et à l'Autriche. Conserver la nationalité est une faute qu'aucun gouvernement bulgare n'aura la sottise de commettre. Nous combattrons l'idée des nationalités. » Ces paroles n'étaient point une fanfaronnade. Elles correspondaient parfaitement à un système politique, que la population des vilayets de Salonique et d'Andrinople virent fonctionner dans toute son horreur.

A peine entrée dans la région de Drama, au début de novembre 1912, l'armée bulgare recevait de ses chefs les

instructions nécessaires pour le pillage et le massacre des Musulmans. On s'occupait ensuite des Grecs. Toutes les maisons grecques étaient pillées. Les Grecs, arrêtés arbitrairement, n'obtenaient leur libération que par le versement de fortes sommes d'argent. Dans tous les villages turcs du sandjak, des maires bulgares étaient installés. Les prêtres et les maîtres d'école grecs était massacrés ou chassés. Cela se passait à Prossotchani, à Tourcochori, à Dranovo, à Vissotchani, à Plevna, à Boblitz, à Bolaco, et dans vingt autres endroits du district de Drama. Le district de Serrès était le théâtre des mêmes violences. A Stroumitza, la cathédrale grecque était fermée; l'usage de la langue grecque était interdit; le pillage des magasins et des appartements privés s'organisait et se poursuivait sans obstacle. A Andrinople, on emprisonnait un notable hellène, parce qu'on avait trouvé en sa possession un numéro du journal grec *Embros* de Salonique. A Ligovani, le prêtre grec Nicolaos, âgé de quatre-vingts ans, ayant refusé de se convertir à la religion bulgare, était arrêté, atrocement mutilé et enfin jeté, vivant encore, dans un ravin. Dans la même localité, un officier bulgare menaçait l'institutrice de l'égorger, elle et tous les enfants de l'école, si elle n'abandonnait pas le grec pour enseigner le bulgare. A Spatovo, 8 soldats bulgares, ayant reçu l'hospitalité chez le curé, ligottaient le malheureux prêtre, et, sous ses yeux, se livraient, sur sa femme, sur ses deux filles et sur ses deux brus, à d'immondes violences. Et ce n'étaient pas là des cas isolés. Partout la même horreur, les pillages, les massacres, les viols, les incendies. Et tout cela se passait avant la rupture, à une époque où l'alliance gréco-bulgare existait encore, en droit comme en fait, et où M. Vénizelos compromettait sa popularité et son autorité pour la défendre contre l'indignation du peuple grec.

Alors le patriarcat œcuménique éleva la voix pour protéger l'hellénisme contre la dévastation qui menaçait de le submerger. Une délégation porta ses plaintes aux ambassadeurs des grandes puissances à Constantinople, et son organe officiel, l'*Ekhlissiastiki Alithia*, fit entendre une protestation solennelle.

La presse russe elle-même, qui a pour les Bulgares une

inépuisable indulgence, s'inquiéta et s'indigna. Le *Rousskoié Slovo* fit remarquer combien ces procédés rendaient difficiles la soumission des Hellènes de Thrace et de Macédoine à la domination bulgare et à quel point ils encourageaient et justifiaient l'irrédentisme hellénique.

Les événements de ces dernières semaines ont encore été, pour les populations grecques de la vallée du Nestos, une nouvelle épreuve, et l'on sait quelles traces ont laissées de leur passage dans ces régions les armées bulgares vaincues. Toutefois ces excès auront eu pour résultat d'éteindre définitivement les prétentions de la Bulgarie sur des territoires qu'elle espérait bien conquérir, et de permettre à la Grèce d'étendre ses frontières presque jusqu'aux limites où finit l'hellénisme de Macédoine, jusqu'à Serrès et Cavalla. Seuls les Hellènes de Thrace resteront en dehors de la nouvelle Grèce, heureux déjà s'ils peuvent obtenir des garanties assez fortes pour pouvoir vivre demain dans la sécurité et dans la paix.

*
* *

Les îles de la mer Égée offrent un spectacle bien différent. Sans doute elles aussi ont été le théâtre d'affreux massacres; mais ces violences ne se sont guère manifestées que pendant la période de la guerre de l'indépendance, où certaines îles, Chios par exemple, furent presque entièrement dépeuplées. Depuis cette époque, et bien que la domination ottomane y soit restée abhorrée, une tranquillité relative a régné dans l'Archipel. C'est que l'élément grec y triomphe sans conteste, et que l'absence d'une sérieuse opposition ethnique y supprime en fait toute rivalité et toute querelle.

Les îles égéennes encore irrédimées comptent ensemble une population qui n'atteint même pas le chiffre de 500 000 habitants. Or, sur ce total, qui est exactement de 498 585 habitants, on ne trouve que 24 652 Musulmans et 4 158 Juifs ou étrangers, alors que les Grecs y sont au nombre de 469 775. La prépondérance hellénique apparaît plus significative encore, si l'on examine comment sont

répartis ces divers éléments. On voit en effet que, sur vingt-quatre îles habitées, il n'y en a que huit, Thasos, Lemnos, Ténédos, Mytilène, Chios, Samos, Cos et Rhodes où il y ait une population musulmane, et cinq seulement, Thasos, Mytilène, Chios, Samos et Rhodes, où il y ait une population de juifs et d'étrangers. Dans toutes les autres, la population est exclusivement grecque. D'ailleurs, même dans les îles où la proportion des éléments non grecs est la plus forte, elle reste infime. C'est ainsi qu'à Mytilène, où on compte 125 753 Grecs, il n'y a que 14 376 Musulmans et 320 Juifs ou étrangers; à Rhodes, où les Grecs sont au nombre de 37 777, il n'y a que 4 854 Musulmans et 2 445 Juifs ou étrangers; à Cos, on trouve 14 550 Grecs contre 2 020 Musulmans; 50 277 à Samos, contre 300 Musulmans; 71 724 à Chios, contre 850 Musulmans et 950 Juifs ou étrangers; 25 434 à Lemnos, contre 954 Musulmans; 14 940 à Thasos, contre 98 Musulmans et 103 Juifs ou étrangers. L'île où la suprématie grecque est la plus faible, Ténédos, compte encore 5 420 Grecs contre 1 200 Musulmans.

On peut imaginer quelle répercussion immédiate et profonde eurent sur ces populations les événements de 1912. A vrai dire, le mouvement d'union à la Grèce avait éclaté, dans quelques-unes des îles, avant même la guerre balkanique. Les Sporades méridionales avaient profité de l'occupation italienne pour proclamer, dès le mois de mai 1912, leur volonté séculaire et méconnue. Quelques semaines après l'arrivée à Rhodes de la flotte de l'amiral Viale, la commission permanente des Égéens établis à Athènes et au Pirée présentait au ministre d'Italie et à ceux des grandes puissances un long mémoire où était exprimé leur désir de voir l'Archipel faire intégralement partie du royaume de Grèce; dans le cas où des raisons politiques s'opposeraient à la réalisation de ce désir, le mémoire déclarait que « les Égéens se résigneraient, le cœur brisé, à cette nouvelle injustice », mais demanderaient au moins la complète indépendance des îles sous la forme d'une fédération. Vers la même époque, les Égéens établis en Égypte présentaient aux grandes puissances un mémoire analogue, où ils réclamaient, eux aussi, « la seule solution logique, l'annexion pure et simple à la mère patrie, la Grèce », et, en

cas d'impossibilité, l'incorporation des îles dans la principauté autonome de Samos. Enfin, le 4/17 juin, la Fédération insulaire proclamait sa constitution provisoire. Le Congrès de ses délégués, réunis ce jour-là à Patmos, dans l'église du couvent de l'Apocalypse, exprimait tout d'abord, par un vote solennel, le but réel de ses efforts, qui était l'annexion à la Grèce; mais, en attendant la réalisation de ce désir, il prononçait l'autonomie des îles affranchies, c'est-à-dire des îles que les Italiens venaient d'occuper, il leur donnait le nom d' « État de l'Égée » et, « pour symbole, un drapeau bleu coupé au milieu d'une croix blanche, et pour emblème l'image d'Apollon Hélios ».

On sait comment ces premiers efforts furent étouffés par l'administration du général Ameglio. Ni autonomie, ni drapeau, ni manifestation d'aucune sorte, rien ne fut permis. Sur Rhodes et le Dodecannèse la terreur pesa.

Mais, en octobre 1912, les autres îles s'éveillèrent au bruit des premiers combats balkaniques. Rien ne peut donner une idée du délire avec lequel fut accueillie, à Mytilène, à Samos, à Chios, l'arrivée de la flotte hellénique. C'est à peine s'il est possible d'en retrouver quelques traces dans l'enthousiasme des adresses et des résolutions qui furent votées.

Dès le mois de décembre 1912, l'île de Thasos, inquiète sur ses destinées, se tourne vers le roi de Grèce : « Après tant d'amertumes et de sanglots, dit l'adresse, après les vicissitudes que nous éprouvons depuis plus de quatre siècles dans les ténèbres d'un maudit esclavage, au moment où nous nous sommes trouvés dans les bras de notre mère la Grèce et que nous nous embrassons mutuellement, nous apprenons que des intérêts divers veulent nous séparer, en nous privant même des droits élémentaires de l'homme. » Au même moment, le 22 décembre/4 janvier, les habitants de l'île d'Imbros, réunis à Panaya, déclarent que « l'île d'Imbros et ses habitants, détachés définitivement de l'empire ottoman, s'unissent pour l'éternité avec leurs frères les Hellènes libres, et constituent une partie du royaume de Grèce ». Le 31 décembre/13 janvier, l'île de Rhodes, désenchantée de la domination italienne, adresse à la Conférence des ambassadeurs le texte d'une résolution où elle « proclame et répète son inébranlable décision

de s'unir, à tout prix, à sa mère la Grèce, l'union étant sa seule aspiration naturelle et séculaire, et de repousser toute autre solution », où elle déclare encore que « l'union avec la Grèce est la seule solution susceptible d'assurer à l'île une paix durable, la tranquillité, la prospérité et le progrès ». Le 1er/14 janvier, Chios, qui n'a point oublié les massacres de 1822, Chios, « ayant obtenu la réalisation de ses vœux séculaires et le prix de ses luttes », proclame « d'une seule voix son inébranlable décision de constituer à jamais une partie intégrante du royaume hellénique ». Et elle ajoute : « Ce droit sacré a été acheté par des torrents de sang. Et jamais, d'aucun côté, nous ne tolérerons que nous soit imposée une solution de la question des Iles autre que la solution radicale indiquée par l'expérience, par nos luttes sanglantes, solution que nous sommes prêts à soutenir par de nouveaux sacrifices, si besoin est. »

D'un bout à l'autre de l'Égée, le même cri roule d'île en île. C'est Lemnos qui réclame son union avec la Grèce; c'est Rhodes qui revient à la charge et harcèle la conférence de Londres; c'est Lesbos qui demande, au nom des « droits de l'homme », son annexion à la Grèce; c'est Carpathos, Ikaria, Patmos, Symi, qui tiennent des *syllalitiria*, où la même volonté s'exprime par des votes unanimes. Samos repousse son autonomie; Kalymnos déclare que, si on ne fait pas droit à ses demandes, elle suivra « l'exemple éclatant de sa sœur la Crète »; Nissyros proclame qu'elle « luttera jusqu'au bout pour atteindre son but sacré »; Halki, plus farouche encore, proteste contre la violence dont elle est victime et ajoute qu'aux efforts faits pour étouffer leurs aspirations nationales, ses habitants « opposeront les ruines de leur île pour se justifier devant Dieu et devant l'histoire, car toute la population a juré de vivre ou de mourir comme un seul homme pour la croix et pour son drapeau bleu et blanc ». Astypalœa parle dans le même sens.

L'enthousiasme des insulaires se traduit aussi par d'autres manifestations non moins significatives. C'est ainsi qu'à Lesbos, pour ne citer qu'un exemple, le jour où les troupes helléniques débarquent pour occuper l'île, les insulaires ouvrent une souscription pour les besoins de l'armée et

400 000 francs sont réunis *en quelques heures*. La démogérontie de la même île décide que « jusqu'à l'établissement d'un ordre normal de choses » les troupes grecques seront entretenues aux frais de l'île.

*
* *

Comment, en présence de tels faits, qui se multiplient sur tous les points, pourrait-on douter de la solidarité qui unit les unes aux autres toutes les parties du monde hellénique? Il y a, dans cette race dispersée, une volonté si unanime et une conscience si profonde, que ni l'oppression administrative de la Turquie, ni les massacres, ni les persécutions religieuses, ni les propagandes étrangères n'ont pu parvenir à briser ou à affaiblir son unité. Plus que tous les autres, il semble bien que l'irrédentisme hellénique soit vivant et fort, et, on se demande par quelle erreur ou par quelle faiblesse, l'Europe se refuse à écouter cette voix suppliante, douloureuse comme l'esclavage et obstinée comme la raison.

CHARLES VELLAY

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
GABRIELE D'ANNUNZIO	La Pisanelle (*Actes I et II*)	5
GUY CHANTEPLEURE	Le Siège de Janina. — I	79
LIEUTENANT ★★★	Les Manœuvres navales	102
PAUL LÉON	La Renaissance de l'Architecture gothique	115
ABEL BONNARD	La Vie et l'Amour (*5e partie*)	134
FERNAND DACRE	Officiers et Professeurs	185
LÉO LARGUIER	Conseils à un Poète	199
MARCEL LABORDÈRE	Deux ans après : le Congo	207

LIVRAISON DU 15 JUILLET

JEAN DE FOVILLE	Bethsabée (*Ire partie*)	225
GÉNÉRAL PALAT	La Mission du Général Boyer à Versailles (1870).	263
JEAN-PAUL LAFITTE	L'Homme de la Chapelle-aux-Saints	280
GABRIELE D'ANNUNZIO	La Pisanelle (*Acte III*)	303
PAUL LÉON	La Querelle des Classiques et des Gothiques	331
ABEL BONNARD	La Vie et l'Amour (*fin*)	387
ÉTIENNE REY	Notes et Maximes	430
CHARLES PICARD	Athènes pendant la Guerre	439

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages.
VICTOR MARGUERITTE . .	La Rose des Ruines (*1re partie*).	457
★ ★ ★	Les Industries de l'Armement et l'Intérêt national.	492
JACQUES BOULENGER. . .	Sophie et quelques autres	517
Bon HENNET DE GOUTEL.	Charles Price, voleur de la Banque d'Angleterre.	547
JEAN DE FOVILLE.	Bethsabée (*2e partie*)	564
PIERRE CHAMPION	La Cité au temps de François Villon	617
HENRI VIMARD	Les Juifs en Pologne russe	640
O. G. DE HEIDENSTAM. .	Le Capitaine Scott et l'Antarctique	657

LIVRAISON DU 15 AOUT

★ ★ ★	Le Siège d'Helgoland par les Anglais	681
VICTOR MARGUERITTE . .	La Rose des Ruines (*2e partie*)	705
CHARLES GÉNIAUX	L'Ame musulmane.	743
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	Galatée.	767
JACQUES DE COUSSANGE.	L'Essor du Danemark et le Mouvement national.	774
JEAN DE FOVILLE	Bethsabée (*3e partie*)	797
JACQUES RAMBAUD. . . .	Fra Diavolo et le Commandant Hugo	843
L. HOULLEVIGUE	Le Problème de l'Heure	867
CHARLES VELLAY.	L'Irrédentisme hellénique	886

CHRONIQUE FINANCIÈRE

La guerre — on devrait plutôt dire les guerres — des Balkans semble vouloir se terminer au point de vue boursier, à la manière de certains sonnets, où les premiers et derniers vers se trouvent être identiques. Il y a un an, en effet, les différents marchés de Paris, de Londres, New-York, faisaient contre toute attente, preuve d'une activité à laquelle on n'était plus accoutumé. Tous les compartiments enregistraient d'appréciables plus-values et chacun escomptait la reprise définitive que la tension franco-allemande avait ajournée jusque-là. Cette ardeur bizarre — surtout en un mois d'été — fut, on se le rappelle, brusquement arrêtée par la déclation de guerre du Monténégro à la Turquie. Or, voici onze mois passés, onze mois de luttes sanglantes, de révolutions, de désastres : Août ramène à nouveau, ses longues journées ordinairement occupées par les plaisirs du *far niente* ou les joies simples et salutaires de la vie à la campagne, et derechef la Bourse donne tous les signes d'une plus grande animation. Les cours progressent presque partout ; malgré l'absence de la clientèle, répartie sur les plages ou dans les villes d'eaux, des ordres arrivent se portant de préférence sur les valeurs sûres ou à revenu five. L'opinion générale fait donc quelque confiance aux plénipotentiaires chargés d'élaborer la paix définitive. Plusieurs fois échaudée, elle craint cependant l'eau froide et très prudemment, elle se porte de préférence sur les fonds d'États ou les obligations à revenu moyen, mais susceptibles de progrès dans l'avenir. Il est à souhaiter que cette tendance, née d'une saine appréciation de la situation générale, se continue : car elle permettra le remploi rationnel des disponibilités importantes, qui existent chez de nombreux épargnants, ayant préféré depuis octobre 1912 conserver par devers eux des sommes qui, en temps normal, auraient été utilisées, soit en achat de titres, soit en dépôts productifs d'intérêt.

Les indications que l'on peut tirer de la situation monétaire des grandes places sont probantes quant à l'abondance du numéraire. Les reports ont été partout faciles : les positions étaient, il est vrai, peu chargées, mais l'écart entre les taux officiel et libre de l'escompte se maintient assez fort, signe évident de larges disponibilités. A Berlin, place qui donnait le plus de soucis depuis le début de 1913, la différence atteint 1 1/4 %, l'amélioration de la situation politique en Europe entraînera certainement une réduction du taux de 6 %. L'examen des bilans au 30 juin des grandes banques allemandes, révèle d'ailleurs une situation saine. A New-York, où une crise pouvait être redoutée, l'argent « on call » vaut environ 2 1/2 et des récoltes tant soit peu favorables, effaceront le malaise subit.

En somme, s'il serait imprudent de se laisser aller à trop d'optimisme — de nombreuses questions d'ordre intérieur en France ou extérieur chez nos voisnis, étant toujours de nature à impressionner les marchés financiers — on peut cependant regarder l'avenir avec un peu plus de confiance et

par suite, remployer progressivement les sommes mises un peu partout de côté depuis presque un an.

*
* *

FONDS FRANÇAIS

Notre fonds national, que l'on continue à considérer comme un baromètre toujours utile à consulter, est en reprise de plusieurs points. La Bourse salue d'ailleurs assez généralement le départ du Parlement en vacances par une hausse que certains ont comparé à un soupir de soulagement. Il ne faudrait cependant pas dans le repos des champs, oublier les projets en cours, impôts sur le revenu, sur le capital et autres. A en juger par ce que l'on sait, ils seraient certainement, s'ils venaient à être appliqués, destructifs de l'esprit d'entreprise et d'épargne si utiles à développer dans notre pays. La nature humaine est ainsi faite que son égoïsme naturel — et, en l'espèce, rationnel — porterait chacun, sous la menace de taxes spoliatrices, soit à cacher sa situation réelle, soit à dépenser plus que jadis sur son revenu général. Ce qui se passe déjà dans cet ordre d'idées aux États-Unis, et plus près de nous en Allemagne, est typique. On verrait peu à peu fondre ces réserves d'or qui font l'admiration et la convoitise de l'étranger et notre France, déjà faible en population le deviendrait en richesses. Louis XV est mort depuis longtemps, mais la politique d' « après le déluge » est encore celle de certains de nos dirigeants de demain. Sa mise en pratique dans le domaine financier serait déplorable, car les actes des hommes portent leur morale en eux-mêmes et seuls sont sages et prudents ceux dont les conséquences lointaines ont été nettement envisagées. Malheureusement, on se borne trop souvent à ne voir que tel ou tel effet immédiat qui devient secondaire lorsqu'on le considère avec le recul suffisant.

Le pays ne demande — quant à lui — qu'à travailler en paix. Les chiffres du commerce extérieur des six premiers mois de 1913 marquent de nouveaux progrès. Les importations se sont élevées à 4 milliards 300 millions, contre 4 milliards 100 millions pour la même période de 1912 ; les exportations de 3 milliards 300 millions sont de 100 millions plus fortes dans ces chiffres, les sorties de matières premières atteignent 917 millions contre 935 millions l'an dernier. L'activité industrielle est donc plus intense.

La meilleure tenue du 3 % s'est répercutée sur les fonds coloniaux et les emprunts de la Ville de Paris qui, de tous temps ont été recherchés par la petite épargne. Nous persistons à croire qu'il y a, parmi ces derniers, encore de bons achats à faire, surtout si l'on s'en tient aux emprunts ayant un certain marché comme le *Tunisien* 1892 et le 1907 ou l'*Algérien* 1902.

FONDS ÉTRANGERS

L'ensemble des rentes étrangères est en tendance meilleure. Certaines d'entre elles sont tout à fait capables de servir aux remplois dont nous parlions plus haut.

Les divers emprunts *Russes* dont la tenue a été spécialement ferme en ces temps derniers, conservent leur bonne allure ; les indications relatives à l'état des récoltes, à l'activité minière et métallurgique sont favorables. Les recettes du Trésor sont pour le premier trimestre 1913 en plus value sur 1912 de 69 millions de roubles ; l'excédent sur les dépenses est de 52 millions. La construction des voies ferrées se poursuit régulièrement et la France a été, ces jours derniers, sollicitée de souscrire à l'émission de

66.816 obligations 4 1/2 du *Chemin de fer de Koltchouguino*, offertes à 472 fr. 50.

L'*Extérieure* espagnole maintient ses cours, susceptibles d'amélioration ; les importations des 5 premiers mois sont de 527 millions contre 400 millions en 1912. Le change se maintient aux environs de 108.

Les fonds balkaniques se sont déjà relevés, malgré les plaies à panser ; ils sont tous plus ou moins intéressants à surveiller, spécialement pour qui veut les garder en portefeuille plusieurs années.

Les titres *Argentins* gagnent de 1 à 2 points. Malgré la baisse du caoutchouc et du café, les fonds *Brésiliens* sont en progrès : il est réconfortant de signaler la plus grande importance prise dans les échanges commerciaux par les produits autres que le café et le para. Ceci est vrai aussi pour l'état de *Sao-Paulo* qui a vu en 1912, son commerce progresser de 14 %.

EMPRUNTS DE VILLES

L'emprunt 5 % or, *Ville de Bahia* 1912 émis avec succès en décembre 1912, par le *Crédit Français*, annonce le paiement, depuis le 1er août, du coupon n° 1 de 14 fr. 58 relatif exceptionnellement à une durée de sept mois.

BANQUES

Le groupe des banques s'est, comme d'habitude, conformé à la ligne de conduite tracée par les fonds d'états. Presque tous les titres sont en reprise, du fait d'achats du comptant. Les bilans semestriels des grands établissements sont d'ailleurs favorables ; les bénéfices qu'ils permettent de discerner sont en plus-value de 2.951.000 pour la *Société Générale*, de 289.000 francs au *Crédit industsiel*, de 600.000 francs à la *Société Marseillaise*.

La *Banque de France* conserve des cours élevés en raison du maintien de l'escompte à 4 % qui lui assure des bénéfices importants. Le marché du titre reste assez étroit. La *Banque de Paris* va prochainement introduire à Paris 50.000 obligations 5 % du *Crédit Franco-canadien*. Cette opération pourrait être le début d'une plus grande activité de nos banques d'affaires.

Le *Crédit Français* gagne chaque jour du terrain ; il vient de participer avec d'importantes personnalités de la région angevine, à la création à Angers du *Crédit de l'Ouest*, banque au capital de 5 millions, qui réunit les anciennes maisons *Veuve Fortin et Fils* d'Angers et *Veuve Delhumeau et Fils* de Cholet, bien connues dans la région. Angers est un centre qui ne peut que se développer en raison de l'essor agricole, industriel et minier de tout le bassin inférieur de la Loire.

Les banques *Russes* sont toutes en progrès ; elles doivent profiter de la bonne situation économique du pays ; les divers postes des bilans semestriels marquent des progrès sensibles aussi bien pour la *Banque Russo-asiatique* que pour la *Banque de commerce privée de Saint-Pétesrbourg* et la *Banque de l'Union*.

Mentionnons parmi les obligations de banque, spécialement attrayantes, les 5 % de la *Banque agricole et Hypothécaire d'Espirito Santo* et de la *Banque de Crédit hypothécaire de Sao Paulo*. Ces titres exagérément dépréciés ne peuvent que revoir des cotes meilleures.

TRANSPORTS

L'allure des chemins de fer français qui depuis de longues années, laissait à désirer, est incontestablement plus soutenue. La plupart des actions de nos grandes Compagnies ont gagné quelques francs et peuvent espérer

mieux. Les recettes sont en plus value et surtout sur le P. L. M. et si le temps se maintient propice et les récoltes moyennes, l'amélioration continuera. Des achats se sont produits sur les obligations les plus courantes qui constituent, à notre avis, d'excellents titres de remploi, en attendant que l'horizon politique se dégage.

MÉTALLURGIE & MINES

Il semble que dans le domaine métallurgique français, le plus haut soit dépassé. Les commandes sont moins abondantes ; on licencie du personnel de ci, de là ; les prix ne sont pas officiellement réduits, mais des ristournes sont consenties ; enfin la baisse enregistrée chez certains de nos voisins doit avoir sa répercussion prochaine sur nos usines. En général, la plupart des cours — peu fréquents d'ailleurs — sont hésitants.

En Russie, les avis persistent bons ; des avances sensibles se sont produites spécialement sur *Huta-Bankova* et la *Dnieprovienne* susceptibles de mieux. Il y a peu de choses à dire de nos charbonnages ; la suppression de la taxe sur les charbons un instant envisagée par la Chambre, a fait bonne impression, mais l'accroissement de 400.000 tonnes pour l'extraction du Nord et du Pas-de-Calais pendant le premier semestre 1913 est inférieur à celui réalisé en 1912. Les cours sont d'ailleurs suffisamment élevés ; l'avenir possible est trop escompté puisqu'il a suffi de la menace d'un impôt qui peut parfaitement être repris un jour ou l'autre, pour faire regresser tout ce groupe.

Les charbonnages russes sont, par contre, toujours intéressants, bien qu'un choix s'impose parmi eux ; les besoins de combustible persistent importants car l'on parle de 125 millions de pouds à obtenir de l'étranger pour 1914.

Parmi les mines diverses, une mention spéciale doit être faite pour les cuprifères. Le métal a progressé de 4 livres à l'annonce d'une réduction des stocks et d'une grève dans un des principaux districts des États-Unis. Le *Rio* a refranchi le cours de 1900.

VALEURS DIVERSES

L'action *Suez* a repris en partie, sur des rachats de vendeurs ; le titre avait d'ailleurs rétrogradé un peu vite après avoir été trop poussé. Le trafic continue à enregistrer des plus-values en 1918, la société profitera des 10 millions environ que laissera disponibles, l'amortissement terminé des obligations à lots.

Les sociétés de caoutchouc subissent le contre-coup de la baisse de la matière. D'après la statistique de juillet, les 37 plus importantes sociétés de plantation ont produit 1.642.000 livres anglaises contre 945.000 en juillet 1912, mais l'effet de cette plus-value est annihilé par le recul des prix du caoutchouc. L'*Anglo Malay*, la plus importante des sociétés, a d'ailleurs réduit son dernier dividende intérimaire, de 15 à 8 %. L'opinion générale est que le plus bas n'est pas vu.

Crédit Français.

Toutes les communications relatives à la « Chronique Financière » devront être adressées directement au CREDIT FRANÇAIS à Paris, 52, rue de Châteaudun. Il sera répondu dans le plus bref délai à toute demande de renseignements.

20e Année. N° 16. 15 Août 1913.

GENERAL LIBRARY
AUG 29 1913

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
★ ★ ★	*Le Siège d'Helgoland par les Anglais*	681
Victor Margueritte	*La Rose des Ruines* (2e partie)	705
Charles Géniaux	*L'Ame musulmane*	743
Francis Vielé-Griffin	*Galatée*	767
Jacques de Coussange	*L'Essor du Danemark et le Mouvement national*	774
Jean de Foville	*Bethsabée* (3e partie)	797
Jacques Rambaud	*Fra Diavolo et le Commandant Hugo*	843
L. Houllevigue	*Le Problème de l'Heure*	867
Charles Vellay	*L'Irrédentisme hellénique*	884

Copyright 1913, by *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

LIVRES NOUVEAUX

CRESSIDA,

par **André Suarès.**

L'art infiniment subtil avec lequel M. André Suarès a traité un sujet qui tenta la verve de nos trouvères et le génie de Shakespeare, paraît à chaque page de ce livre. Les lecteurs de cette Revue ont pu l'apprécier dans le fragment que nous en avons récemment donné. La princesse troyenne, déjà retouchée par la fantaisie du moyen âge, est douée par M. Suarès d'une perversité ingénue, à la fois très moderne et très primitive. Avec une âme complexe, elle garde le charme délicieux de la légende qui la fait semblable « à une étoile au-dessus d'une allée de cyprès ».

ŒUVRES DE TURGOT,

Tome I

par **Gustave Schelle.**

Cette édition, préparée à l'aide des manuscrits de Turgot, et qui comprendra cinq volumes, peut être considérée comme entièrement nouvelle : elle renferme un grand nombre d'essais, de lettres, de documents inédits; et quant aux œuvres déjà publiées, elle en rectifie le texte sur de nombreux points, parfois importants. C'est à la jeunesse de Turgot, étudiant en Sorbonne, puis maître des Requêtes, qu'est consacré le présent volume : on l'y voit animé d'une curiosité universelle, préoccupé de questions sociologiques, et attiré enfin vers l'économie politique. Le célèbre éloge de Vincent de Gournay termine la série de ces essais de jeunesse.

LA FLUTE ALEXANDRINE,

par **Léonce Depont.**

On sait quel poète sincère et scrupuleux fut Léonce Depont, et comment toute sa vie il se montra jaloux d'une perfection qu'il a souvent atteinte. Son vers plein et sonore est un écho de la belle époque parnassienne, mais si la réalisation plastique et musicale évoque parfois les maîtres de cette période, Leconte de Lisle et Heredia, l'inspiration est personnelle et vraie, le sentiment original. La *Flûte Alexandrine* est d'une pureté et d'une eurythmie réellement grecques.

LA CHINE ET LE MOUVEMENT CONSTITUTIONNEL,

par **Jean Rodes.**

C'est déjà un livre d'histoire, car il parle des événements de 1910-1911 et depuis la situation a changé. Comme de juste, il ne peut s'agir que de quelques documents, de quelques opinions; mais devant la formidable complication et l'énorme importance du mouvement chinois, il faut être reconnaissant à quiconque nous apporte quelques renseignements.

MYSTÈRES ÉGYPTIENS,

par **A. Moret.**

Nos lecteurs connaissent la science et le talent de M. Moret qui non seulement les familiarise avec les mystères et les sanctuaires de la plus ancienne Égypte, mais qui, encore, à la lumière des documents que l'école anthropologiste anglaise a réunis chez les peuples dits primitifs, donne une interprétation nouvelle de la dignité de Pharaon, de la notion de « Ka », et de la fonction des Rois de Carnaval. Il serait à souhaiter que l'antiquité gréco-romaine trouvât auprès du grand public un pareil interprète.

CRIQUET,

par **Andrée Viollis.**

Le talent de Mme Andrée Viollis se distingue par la justesse parfaite de l'observation et la netteté du trait. Le plus simple croquis s'enlève, selon l'expression des peintres, avec une rare vivacité sur ces pages, d'une exécution si alerte. L'histoire de Criquet est tour à tour pittoresque, attachante, émouvante même. Le type de fillette primesautière, un peu sauvage, et cependant très tendre, est une création délicate et toute en nuances.

ESQUISSE D'UNE INTERPRÉTATION DU MONDE,

par **Alfred Fouillée.**

Au moment où Fouillée fut enlevé par la mort, son esprit avait conçu le projet de deux ou peut-être trois ouvrages, où il se proposait de poursuivre l'application de sa doctrine fondamentale des Idées-Forces aux plus hauts problèmes de la philosophie contemporaine. M. Boirac a revu et mis en ordre les nombreuses notes manuscrites qui devaient servir à la composition de ces deux ou trois ouvrages; et il nous donne, dans le présent livre, avec cet essai de « cosmologie rationnelle », dont le plan était déjà arrêté dans la pensée de l'auteur, des fragments caractéristiques de l'œuvre qui eût suivi, et qui eût été consacrée aux *Équivalents philosophiques de la Religion.*

SOURIRES D'ALSACE,

dessins choisis de **Henri Zislin.**

Admirons cet humour qui ne s'exerce qu'au prix de la tranquillité. Comme Hansi, son compagnon de lutte, M. Zislin a su élever la caricature à une dignité nouvelle. Aiguisant sur ses victimes un don naturel d'observation satirique, il en a fait une arme redoutable, maniée sans relâche pour la défense des populations annexées. L'artiste s'est ainsi doublé chez lui d'un soldat qui monte jalousement la garde autour des souvenirs français. En M. Zislin, la conscience alsacienne a trouvé une voix très utile à sa noble cause, mais dont le rire vengeur sonne souvent, hélas! avec mélancolie.

COLLÈGE
SAINTE-BARBE

PARIS — Place du Panthéon — PARIS

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT SURVEILLÉ

COURS de VACANCES

PRÉPARATION AUX

BACCALAURÉATS

de Philosophie, de Mathématiques et de Première A. B. C. D.

Ces Cours commenceront le Lundi 19 Août 1913

Demander renseignements et Prospectus à M. le Directeur de **Sainte-Barbe**, **Place du Panthéon, PARIS**

TH. COOK & FILS

La plus ancienne Agence de voyages et d'excursions, fondée en 1841.

BUREAU PRINCIPAL : **1, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS**

AGENCES : **250, RUE DE RIVOLI et 101, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

150 succursales et 200 correspondants dans toutes les parties du monde.
Emission des billets de chemins de fer et de navigation pour tous les pays du monde

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR DU NIL

COUPONS D'HOTEL

Banques, Change, Notes cirulaires, Lettres de Crédit, etc.

Expéditions de bagages pour toutes les destinations

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départ et itinéraires au gré des voyageurs.

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES COLLECTIVES

POUR

la Suisse, les Bords du Rhin et la Forêt-Noire, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche, le Danemark, la Suède et la Norvège, le Cap Nord, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, etc., etc.

Excursions pour la visite de Londres

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES PRIVÉES

pour petits groupes et familles, avec départs et itinéraires au gré des voyageurs
Programmes détaillés illustrés, franco, sur demande. Renseignements et devis donnés gratuitement par correspondance ou dans tous nos bureaux.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Six services rapides quotidiens dans chaque sens. — Services officiels de la poste (viâ Calais)
Voie la plus rapide : Trajet en 6 h. 45. — Traversée maritime en 1 heure.

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

Billets de 15 jours pour LONDRES

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **72** fr. **85** ; 2e classe : **46** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

Billets circulaires pour le Comté de Kent

Délivrés au départ de Paris et des principales gares conjointement avec des billets.

pour Douvres ou pour Folkestone

Durée de validité de 33 jours, prolongeable par deux périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.

Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles.

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours

Prix très réduits.

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne).

Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0 valables du vendredi au mardi.

Cartes d'abonnement de 33 jours sans arrêt en cours de route. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois).

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classe) (*Pour les bains de mer seulement*).

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterets et Saint-Gobain.

A des prix excessivement réduits.

FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de Billets d'Excursion valables de 1 à 5 jours, à prix très réduits pour

BRUXELLES.

Billets d'excursion pour visiter la Vallée de la Meuse.

Délivrés du 1er Avril au 15 Octobre.
Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. **25** ; 3e classe, **23** fr. **20**, Validité : 15 jours.

Voyage circulaire : Paris-Bruxelles-Ostende-Londres-Calais ou Boulogne-Paris (ou vice-versa). — Billets valables 30 j.

Délivrance du 1er Mai au 31 Octobre 1913

Prix : 1re classe, **108** fr. **80** ; 2e classe, **79** fr. **25**, 3e classe, **53** fr. **70**.

Quatre voyages circulaires pour visiter la Belgique.

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Voyages internationaux avec Itinéraires facultatifs.

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.

Validité : 60 à 120 jours suivant la distance parcourue. Arrêts facultatifs.

Billets de Vacances à prix réduits émis à l'occasion des fêtes

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant, sur le Nord, un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour.

FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint, et de Noël.

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires et des billets hebdomadaires lors de leur émission.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Les 4 Épreuves importantes de la Route
ont encore été gagnées en 1912 sur bicyclettes
à DIRECTION TRICOLORE
"La Française-Diamant"
1° Paris-Roubaix (280 km). — 1er CRUPELANDT.
2° Le Championnat de France (100 k). — 1er LAPIZE.
3° Bordeaux-Paris (600 km). — 1er Emile GEORGET.
4° Paris-Bruxelles (425 km). — 1er LAPIZE.
MAGASIN DE VENTE A PARIS :
16, Avenue de la Grande-Armée

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux Plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais, (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

Prix des billets (aller et retour) : 1re classe, 45 fr. — 2e classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré au départ de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 %, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, viâ Tours : 1re classe, 55 fr. 50. — 2e classe, 37 fr. 40.

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Juin 1913

ACTIF :

Caisse et Banque	115.059.126 60
Portefeuille	927.765.671 83
Reports	60.180.031 11
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	110.135.411 34
Comptes Courants débiteurs	170.621.301 35
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.765.291 79
Participations financières	5.779.344 65
Avances garanties	195.800.982 38
Comptes débiteurs par Acceptations	165.292.165 62
Agences hors d'Europe	15.703.338 08
Comptes d'Ordre et Divers	20.949.977 59
Immeubles	15.841.544 »
Fr.	1.810.894.186 34

PASSIF :

Capital	200.000.000 »
Réserves	39.345.140 33
Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	659.249.984 80
Comptes Courants créditeurs	643.231.356 29
Bons à Echéance fixe	49.967.370 »
Acceptations	163.859.821 91
Comptes d'Ordre et Divers	55.240.513 01
Fr.	1.810.894.186 34

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

TRAJET RAPIDE DE PARIS A LA COTE D'AZUR
(en 13 heures)

Train de jour *Côte d'Azur Rapide* composé de voitures à intercirculation avec places de 1re classe (sans supplément), lits-salons et restaurant. Départ de Paris : 9 heures matin.

ris

000 »
140 33

984 80
356 29
370 »
821 91
513 01

.186 34

ROYAL
ACE
OUTINE
uté de Teint

A

Comp

VO

1° r

2° r

3° c

BUREAU COMMUN

DES

Compagnies de Chemins de fer Espagnols

20, RUE CHAUCHAT - PARIS

VOYAGES EN ESPAGNE

A PRIX RÉDUITS

(Billets délivrés toute l'année)

1° ITINÉRAIRES SEMI-CIRCULAIRES fixes avec parcours additionnels facultatifs.

2° BILLETS CIRCULAIRES à itinéraire tracé au gré du voyageur.

3° CARNETS KILOMÉTRIQUES INDIVIDUELS, pour parcourir de 2.000 à 12.000 kilomètres sur les lignes des principaux chemins de fer espagnols et COLLECTIFS de 3.200 à 12.000 kilomètres.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

A BUENOS-AYRES. — M. JUAN M. LABOURDETTE Corrientes, 151.

PNEU LE GAULOIS

Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE : 259-24

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

SAISON D'ÉTÉ 1913

Trains express et de luxe pour Genève et la Savoie

(AIX-LES-BAINS, CHAMBÉRY, GENÈVE, ÉVIAN)

1°) DE PARIS

Train de luxe journalier « *Savoie-Express* » composé de voitures-salons de la Compagnie des Wagons-Lits et d'un wagon-restaurant. Nombre de places limité. (Mis en marche du 5 juillet au 13 septembre.)

2°) DE LONDRES ET PARIS

a) Express de nuit pour Genève et Divonne, composé de lits-salon, wagons-lits, 1re, 2e et 3e classes à couloir avec lavabos et water-closets. Voitures directes : 1re et 2e classes Paris-Divonne ; lits-salon, 1re et 2e classes, Calais-Genève et vice-versa.

b) Express de jour Paris-Genève, voitures de 1re et de 2e classes à couloir. Wagon-restaurant de Paris-à Dijon et de Dijon à Paris.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., vendu 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau.

Une heureuse innovation de la Compagnie P.-L.-M.

Pour donner toutes facilités aux voyageurs et en plus du service de délivrance de billets existant déjà dans les bureaux de ville P.-L.-M. désignés ci-après :

Rue Saint-Lazare, 88.

Rue des Petites-Ecuries, 11.	Rue Dieu, 7 (Paris-République).
Rue de Rambuteau, 6.	Rue Sainte-Anne, 6.
Rue de Rennes, 45.	Rue Tiquetonne, 64,
Rue Saint-Martin, 252.	Rue de Longchamp, 20.

La Compagnie P.-L.-M. acceptera dans ces bureaux, aux jours indiqués ci-dessous, l'enregistrement des bagages pour toutes les gares du réseau et les au-delà, avec *transport gratuit des colis* du bureau de ville à la gare de Paris P.-L.-M.

Vendredi 4 juillet	Samedi 26 juillet
Samedi 5 —	Vendredi 1er août
Vendredi 11 —	Samedi 2 —
Samedi 12 —	Vendredi 8 —
Vendredi 18 —	Samedi 9 —
Samedi 19 —	Mercredi 13 —
Vendredi 25 —	Jeudi 14 —

Les voyageurs, munis de leur billet, devront présenter leurs colis, aux jours dits, de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, dans un des bureaux de ville, et prendre le même jour l'un des trains partant de Paris P.-L.-M. entre 6 heures du soir et minuit.

Pour renseignements détaillés, voir le prospectus spécial délivré à première demande à la gare de Paris P.-L.-M. et dans les bureaux de ville.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Via DIEPPE et NEWHAVEN par la Gare Saint-Lazare

Services rapides tous les jours et toute l'année

(DIMANCHES ET FÊTES COMPRIS)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE :
à 10 h. (1re et 2e cl.) via PONTOISE et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.) via ROUEN.
GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours

1re classe	fr.	48 25
2e classe		35 »
3e classe		23 25

Billets d'aller et retour valables un mois

1re classe	fr.	82 75
2e classe		58 75
3e classe		41 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

EXCURSIONS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES PENDANT 15 JOURS
DÉLIVRÉS A L'OCCASION DES FÊTES DE PAQUES, DE LA PENTECOTE,
DE LA FÊTE NATIONALE, DE L'ASSOMPTION ET DE NOEL,
DU DERBY D'EPSOM ET DES RÉGATES D'HENLEY

DE PARIS-SAINT-LAZARE A LONDRES ou toute autre gare de la Compagnie de Brighton
1re classe : 49 fr. 05 ; 2e classe : 37 fr. 80 ; 3e classe : 32 fr. 50.

Ces billets sont valables par tous les trains et donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à Rouen (suivant le train utilisé), Dieppe, Newhaven, Lewes ou Brighton.

Pour plus de renseignements, demander le bulletin spécial du Service de Paris à Londres, qui est expédié, franco à domicile, sur demande affranchie adressée au secrétariat des Chemins de fer de l'État (Publicité), 20, rue de Rome, à Paris.

En outre, un petit Guide de Londres, sous couverture artistique, orné de jolies gravures au trait et comportant un plan sommaire de Londres, est mis en vente au prix de 0 fr. 20, dans les bibliothèques des gares du réseau de l'État, ou expédié, franco à domicile, contre l'envoi de cette somme, en timbres-poste, à l'adresse indiquée ci-dessus.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Dernières Nouveautés

Livres pour Voyages et Bains de Mer

Chaque volume, format in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Docteur BARTHEZ . . . . . **La Famille Impériale à Saint-Cloud et à Biarritz.**

RENÉ BAZIN, *de l'Académie française* . . . . **Nord-Sud.**

JEAN BERTHEROY . . . . . **Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente,** Roman.

Général BRUNEAU . . . . . **En Colonne.**

MAX DAIREAUX . . . . . **Le Plaisir d'Aimer,** Roman.

GASTON DESCHAMPS . . . . . **Constantinople.**

MAXIME GORKI . . . . . **Une Tragique Enfance,** Roman.

PIERRE LOTI, *de l'Académie française* . . . . **Turquie Agonisante.**

KARIN MICHAELIS . . . . . **La Jeune Madame Jonna,** Roman.

LÉON DE TINSEAU . . . . . **Le Duc Rollon,** Roman.

PAULINE VALMY . . . . . **La Chasse à l'Amour,** Roman.

COLETTE YVER . . . . . **Les Sables Mouvants,** Roman.

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 1435-13

LIVRES NOUVEAUX

VIEILLE FRANCE,

par **Ferdinand Bac.**

Fructidor Colinet, burlesque héros de ce livre, est un arrière-neveu d'Evariste Gamelin, le héros tragique des *Dieux ont Soif*. Pour le guérir de son fâcheux atavisme, M. Ferdinand Bac n'a rien trouvé de mieux qu'une promenade à travers la vieille France, envers laquelle Fructidor Colinet professe une haine aveugle. Et c'est l'occasion pour M. Bac de peindre avec esprit d'exquis tableaux de mœurs et d'exposer à mesure son traditionalisme sentimental, d'une manière toujours ingénieuse et parfois trés émouvante.

LA FAIENCE ET LA PORCELAINE DE MARSEILLE,

par l'abbé **G. Arnaud d'Agnel.**

La céramique française a toujours trouvé des amateurs, mais elle manquait d'historiens. Aucune étude complète n'avait encore paru sur les fabriques de Marseille aux XVIIe et XVIIIe siècles. M. l'abbé G. Arnaud d'Agnel qui a déjà publié d'intéressants travaux sur les arts et les industries artistiques de la Provence, étudie dans le présent livre la vie des maîtres faïenciers, leur technique et leur art, l'histoire économique de leur industrie qui exportait ses produits jusqu'en Orient et dans les îles françaises de l'Amérique; il montre quelle fut l'influence des grands centres céramiques, Nevers, Rouen, Strasbourg sur les ateliers de Marseille. Son livre est un savant commentaire d'un art exquis.

LE LIVRE DU PETIT SVEN,

par **Gustaf af Geijerstamm.**

Il ne faut pas chercher dans ce livre un roman proprement dit, mais on y trouvera une émotion, une richessse d'intérêt, de pitié qui manquent à bien des romans. Ce sont des notes, extraites du journal d'un père de famille, sur la vie et la mort d'un enfant. Il s'en dégage une poésie parfois admirable de la souffrance humaine. La traduction de M. Bauer conserve habilement l'émouvante simplicité de l'original.

JOURNAL DU COMTE RODOLPHE APPONYI,

publié par **Ernest Daudet.**

Voici le second volume de ce très amusant journal d'un attaché de l'ambassade d'Autriche à Paris : c'est la société parisienne sous la monarchie de Juillet, observée et peinte sans tendresse par un jeune diplomate qui tient ferme en politique pour l'absolutisme, en morale pour la correction des manières. La cour à Saint-Cloud, les intrigues du personnel des Tuileries, l'attitude de la haute société durant l'épidémie du choléra, les aventures de la duchesse de Berry : autant de tableaux attrayants par la réalité qu'ils peignent et aussi par ce qu'ils nous révèlent du noble observateur étranger.

LA BATAILLE A SCUTARI D'ALBANIE,

par **Jérôme** et **Jean Tharaud.**

Nos lecteurs ont aimé les sensations franches, les phrases nettes, et la belle ordonnance de ces notes prises en marge de la guerre au Monténégro et dans la presqu'île de l'Athos. C'est le livre d'artistes qui savent voir, et, à distance, peindre de souvenir.

LA DUCHESSE DE BERRY ET LES MONARCHIES EUROPÉENNES,

par **Étienne Dejean.**

Profitant de la publicité accordée récemment par le ministère des Affaires étrangères à la correspondance de nos agents entre 1830 et 1848, M. Dejean a repris l'étude des aventures de la duchesse de Berry et de leur retentissement en Europe. Les monarchies partageaient l'opinion du tsar Nicolas qui avait déclaré qu'il se guiderait en toute circonstance par le principe de la légitimité; mais elles n'étaient décidées qu'à appuyer le succès. Les inconséquences privées de la duchesse, les divisions des royalistes et l'habileté du gouvernement français consacrèrent Louis-Philippe sur le trône. Nos lecteurs se rappellent les pages que nous avons publiées sur le rôle de Chateaubriand en cette affaire.

L'AFRIQUE DU NORD.

Recueil de conférences données devant la Société des anciens élèves et élèves de l'École des Sciences politiques : MM. Augustin Bernard et Jonnart ont parlé de l'Algérie et de la Tunisie; M. Ladreit de Lacharrière et le général Lyautey, du Maroc; MM. Camille Guy et Roume, de l'Afrique occidentale; MM. André Tardieu et J. Charles-Roux, de l'Égypte; MM. René Pinon et Stéphen Pichon, de la Tripolitaine. Toutes opinions autorisées, officielles et naturellement optimistes.

LE FÉMINISME SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE,

par **Léon Abensour.**

L'agitation féministe actuelle impose à l'attention cet ouvrage où se trouve étudiée l'une des phases les plus marquantes de l'émancipation du « sexe faible ». On s'y plaira à l'évocation de quelques militantes oubliées, et l'on y verra avec grand intérêt comment se précisèrent les revendications de la femme au cours de cette époque de fermentation intellectuelle et de transformation sociale que furent le règne de Louis-Philippe et la seconde République. Quand l'histoire de l'idée féministe sera bien établie à l'aide de travaux consciencieux, tels que celui de M. Abensour, le public en saisira peut-être mieux la portée et le crédit de la « cause » en tirera certainement avantage.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.